UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01076995 8

RECUEIL

DES

PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES

DE

FERDINAND DE SAUSSURE

LIBRAIRIE PAYOT & CIE
LAUSANNE — GENÈVE — NEUCHÂTEL
VEVEY — MONTREUX — BERNE

LIBRAIRIE E. DROZ - GENÈVE
8, rue Verdaine

P
513
S3
1922

ELECTRONIC VERSION
AVAILABLE
NO. 98 0000 11
MR-208 B

PRÉFACE

A la mort de Ferdinand de Saussure, en février 1913, la seconde édition du Mémoire sur le système primitif des voyelles *était presque épuisée; ses autres publications étaient dispersées dans divers périodiques et dans des ouvrages difficiles à atteindre. La famille du grand disparu, ses amis et ses admirateurs pensèrent aussitôt à réunir tout ce qu'il avait laissé; il avait emporté avec lui, sans leur donner le jour, bien des projets déjà mûrs dans son esprit; mais, s'il fallait s'incliner devant l'irréparable, du moins convenait-il de rendre facilement accessibles les travaux, hélas! trop rares, qu'il avait publiés.*

La famille nous a confié cette tâche. Nous nous en sommes acquittés de notre mieux; mais l'exécution, entravée par la guerre, a subi un long retard dont nous nous excusons. Sauf deux petits articles étrangers à la linguistique, nous avons tout reproduit, y compris les essais antérieurs au Mémoire *et des résumés de communications scientifiques (Voir Appendice, p. 600). Rien ne devait être négligé de ce qui peut éclairer la genèse et le développement de la pensée Saussurienne.*

Mais le présent Recueil *ne contient que les travaux publiés par F. de Saussure lui-même; les œuvres posthumes n'y figurent pas; ce sont:*

1° Le cours de linguistique générale, *publié par Charles Bally et Albert Sechehaye avec la collaboration de Albert Riedlinger. Lausanne et Paris, Payot, 1916 (une seconde édition est en préparation).*

2° Le nom de la ville d'Oron à l'époque romaine. *Etude posthume, publiée et annotée par Louis Gauchat.* Indicateur d'histoire suisse *(1920), p. 286-298.*

Il faut mentionner en outre:

Paul-E. Martin, La destruction d'Avenches dans les Sagas scandinaves, *d'après des traductions et des notes de F. de Saussure.* Indicateur d'histoire suisse *(1915), p. 1-13.*

Nous pensons enfin rendre service en indiquant les principales nécrologies dont nous avons connaissance :

Ernest Muret, Journal de Genève, *26 février 1913.*

Charles Bally, Semaine Littéraire *(Genève) 1er mars 1913.*

Antoine Meillet, Bulletin de la Société de linguistique, *vol. XVIII, N° 61 (1913).*

Robert Gauthiot, Bulletin de l'Association des Elèves et Anciens Elèves de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, *section des sciences hist. et philol. (1914), p. 49.*

Wilhelm Streitberg, Indogermanisches Jahrbuch, *II (1914), p. 203.*

Plusieurs de ces articles, avec d'autres témoignages, ont été réunis, sous le titre Ferdinand de Saussure (1857-1913), *en une plaquette, imprimée chez Kundig.*

Nous nous sommes donc bornés à rééditer les travaux publiés par F. de Saussure. Le souci d'exactitude nous interdisait de toucher à la forme des œuvres. Nous ne les avons pas modernisées; le mode de transcription a été rigoureusement respecté, même dans les cas où les graphies de F. de Saussure ont varié au cours des années. Dans l'Index seul, il a été fait abstraction de cette variété.

Le Mémoire *et la thèse sur l'*Emploi du génitif absolu en sanscrit *figurent, comme il est naturel, en tête du recueil; pour le reste, c'est l'ordre chronologique qui détermine la place de chaque article, sauf pour trois d'entre eux (p. 464, 477 et 481); mais, comme tous sont datés, cette erreur n'a pas grande importance.*

Nous exprimons, en terminant, à M. A. Meillet notre vive reconnaissance pour l'appui qu'il nous a prêté au cours de notre travail; non seulement il a pris la peine de lire une épreuve, mais, toutes les fois que nous avons recouru à ses conseils, il nous les a prodigués avec une inépuisable bienveillance.

Charles Bally

Genève, mars 1921. Léopold Gautier

MÉMOIRE

SUR LE

SYSTÈME PRIMITIF DES VOYELLES

DANS LES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES

1879[1]

[1. Paru en 1878.]

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

Revue des différentes opinions émises sur le système des *a* 3
Chapitre I. Les liquides et nasales sonantes 7
§ 1. Liquides sonantes 7
§ 2. Nasales sonantes 19
§ 3. Complément aux paragraphes précédents 43
Chapitre II. Le phonème *ʌ* dans les langues européennes 48
§ 4. La voyelle *a* des langues du nord a une double origine . . . 48
§ 5. Equivalence de l'*α* grec et de l'*a* italique 50
§ 6. Le phonème *ʌ* dans les langues du nord 59
Chapitre III. Les deux *o* gréco-italiques 66
§ 7. o_2 gréco-italique. — a_2 indo-européen 66
§ 8. Second *o* gréco-italique 90
Chapitre IV. § 9. Indices de la pluralité des *a* dans la langue mère indo-européenne 110
Chapitre V. Rôle grammatical des différentes espèces d'*a* 116
§ 10. La racine à l'état normal 116
§ 11. Rôle grammatical des phonèmes *ʌ* et *ǫ*. Système complet des voyelles primordiales 127
§ 12. Aperçu synoptique des variations du vocalisme amenées par la flexion 173
§ 13. Aperçu synoptique des variations du vocalisme amenées par la formation des mots 213
Chapitre VI. De différents phénomènes relatifs aux sonantes *i, u, r, n, m* 223
§ 14. Liquides et nasales sonantes longues 223
§ 15. Phénomènes spéciaux 257
Additions et corrections 265

Étudier les formes multiples sous lesquelles se manifeste ce qu'on appelle l'*a* indo-européen, tel est l'objet immédiat de cet opuscule: le reste des voyelles ne sera pris en considération qu'autant que les phénomènes relatifs à l'*a* en fourniront l'occasion. Mais si, arrivés au bout du champ ainsi circonscrit, le tableau du vocalisme indo-européen s'est modifié peu à peu sous nos yeux et que nous le voyions se grouper tout entier autour de l'*a*, prendre vis-à-vis de lui une attitude nouvelle, il est clair qu'en fait c'est le système des voyelles dans son ensemble qui sera entré dans le rayon de notre observation et dont le nom doit être inscrit à la première page.

Aucune matière n'est plus controversée; les opinions sont divisées presque à l'infini, et les différents auteurs ont rarement fait une application parfaitement rigoureuse de leurs idées. A cela s'ajoute que la question de l'*a* est en connexion avec une série de problèmes de phonétique et de morphologie dont les uns attendent encore leur solution, dont plusieurs n'ont même pas été posés. Aussi aurons-nous souvent, dans le cours de notre pérégrination, à traverser les régions les plus incultes de la linguistique indo-européenne. Si néanmoins nous nous y aventurons, bien convaincu d'avance que notre inexpérience s'égarera mainte fois dans le dédale, c'est que, pour quiconque s'occupe de ces études, s'attaquer à de telles questions n'est pas une témérité, comme on le dit souvent: c'est une nécessité, c'est la première école où il faut passer; car il s'agit ici, non de spéculations d'un ordre transcendant, mais de la recherche de données élémentaires, sans lesquelles tout flotte, tout est arbitraire et incertitude.

Je suis obligé de retirer plusieurs des opinions que j'ai émises dans un article des *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* intitulé *Essai d'une distinction des différents a indo-européens.* En particulier la ressemblance de *ar* avec les phonèmes sortis du *r̥* m'avait conduit à rejeter, fort à contre-cœur, la théorie des liquides et nasales sonantes à laquelle je suis revenu après mûre réflexion.

Bopp et ceux qui suivirent immédiatement l'illustre auteur de la *Grammaire Comparée* se bornèrent à constater qu'en regard des trois voyelles *a e o* des langues européennes, l'arien montrait uniformément *a*. L'*e* et l'*o* passèrent dès lors pour des affaiblissements propres aux idiomes de l'Occident et relativement récents de l'*a* unique indo-européen.

Le travail de M. Curtius dans les *Sitzungsberichte der Kgl. Sächs. Ges. der Wiss.* (1864) enrichit la science d'un grand fait de plus: M. Curtius montrait que l'*e* apparaît à la même place dans toutes les langues d'Europe, qu'il ne peut par conséquent s'être développé indépendamment dans chacune d'elles. Et partant de l'idée reçue que la langue-mère ne possédait que les trois voyelles *a i u*, il tira cette conclusion que tous les peuples européens avaient dû traverser une période commune, où, parlant encore une même langue, ils étaient déjà séparés de leurs frères d'Asie: que durant cette période une partie des *a* s'étaient — sous une influence inconnue — affaiblis en *e*, tandis que le reste persistait comme *a*. Plus tard les différentes langues ont laissé s'accomplir, séparément les unes des autres, un second scindement de l'*a* qui a produit l'*o*. Au sud de l'Europe néanmoins, cette voyelle a dû prendre naissance dès avant la fin de la période gréco-italique, vu la concordance de l'*o* des deux langues classiques, notamment dans la déclinaison des thèmes masculins en *-a* (ἵππος = *equos*).

Nous croyons représenter exactement le système de M. Curtius par le tableau suivant[1]:

Indo-europ.	*a*	*ā*
Européen	*a*; *e*	*ā*
Plus tard	*ao*; *e*	*ā*

L'exposé de M. Fick (*Spracheinheit der Indogermanen Europas*, p. 176 seq.) reproduit en gros le système précédent. L'ancien

1. Il y faut ajouter cependant la remarque suivante des *Grundzüge* (p. 54): «le dualisme (Zweiklang) primitif *gan* (skr. *ǵan-â-mi*) et *gân* (skr. parf. *ǵa-ǵân-a*), «*bhar* (skr. *bhar-â-mi*) et *bhâr* (skr. *bhâra-s* fardeau) devint par une substitution «insensible d'abord: *gen gan, bher bhar*, puis *gen gon* (γενέσθαι, γέγονα), *bher* «*bhor* (φέρω, φόρος). Mais rien ne peut faire penser qu'il y ait jamais eu une «période où γεν et γον, φερ et φορ se seraient échangés arbitrairement, de telle «sorte qu'il eût pu arriver de dire γονέσθαι, φόρω ou inversement γέγενα, φέρος.» Ici par conséquent le savant professeur admet une diversité originaire de l'*e* et de l'*o* et fait remonter l'*o* de γέγονα à l'indo-européen *ā*.

a s'est scindé dans la période européenne en *a* et *e*. Lorsqu'un mot montre *e* dans toutes les langues, il faut supposer que le changement de son *a* en *e* remonte jusqu'à cette période; apparaît-il au contraire avec *a* ou *o*, ne fût-ce que dans une seule langue, il faut admettre que l'*a* subsistait encore à l'époque de la communauté. L'*ablaut* du grec δέρκομαι δέδορκα, mais surtout du germanique *ita at*, est une admirable utilisation du scindement de l'*a*. Sur ce dernier point chez M. Curtius cf. la note ci-dessous [p. 4].

Autre était le système de Schleicher. Admettant dans chaque série vocalique deux degrés de renforcement produits par l'adjonction d'un ou de deux *a*, il posait pour la série de l'*a* les trois termes: *a aa āa*.

Il retrouve ces trois degrés en grec: *a* y est représenté ordinairement par ε (ex. ἔδω), puis par ο (ποδός) et par α (ἄκων). *a* + *a*, le premier renforcement, est représenté par ο lorsqu'il se produit sur un ε, ainsi «γέ-γον-α, forme première: *ga-gān-a*; skr. *ǵa-ǵān-a*, à côté de ἐ-γεν-όμην.» Ce même degré se traduit sous la forme de ᾱ, η, lorsqu'il a un α pour base: ἔλακον, λέλᾱκα. Le second renforcement est ω: ἔρρωγα. — Le gotique posséderait aussi les trois degrés; les autres langues auraient confondu les deux renforcements.

L'arbre généalogique des langues, tel que le construisait Schleicher, n'étant pas celui que la plupart des autres savants ont adopté et ne comportant pas de période européenne, il est clair que l'*e* des langues d'Europe ne remonte pas pour lui à une origine commune. En particulier l'*i* gotique a dans son *Compendium* une tout autre place que l'ε grec: ce dernier est considéré comme le représentant régulier de l'*a* indo-européen, l'*i* gotique comme un affaiblissement anormal. Nous faisons donc abstraction de l'idée d'un développement historique commun du vocalisme européen, en formulant dans le schéma suivant le système de Schleicher:

Indo-europ.	*a*	*aa*	*āa*
Européen	*a e o*	*a o ā*	*ā*

Il faut noter en outre que l'α grec et l'*a* latin ne sont pas mentionnés comme degrés renforcés.

Dans un opuscule intitulé: *Die bildung der tempusstämme durch vocalsteigernng* (Berlin 1871), le germaniste Amelung, prématurément enlevé à la science, a essayé d'appliquer le système de Schleicher d'une manière plus conséquente en le combinant avec la donnée de l'*e* commun européen. Cet *e* est à ses yeux

le seul représentant normal de l'*a* non renforcé. L'*a* européen — sous lequel il comprend aussi l'*o*, comme l'avait fait M. Curtius — remonte au premier renforcement qu'il désigne par *ā*, et le second renforcement (*â*) est l'*ā* long des langues d'Europe. Les présents tels que got. *fara*, gr. ἄγω, ὄζω montrent donc une voyelle renforcée, et il faut admettre que ce sont des dénominatifs. — En un mot le dualisme d'*e* et *a* est primitif, et le rapport qu'il y a entre eux est celui de la voyelle simple à la voyelle renforcée. Voici le tableau:

Indo-europ.	*a*	*ā*	*â*
(Arien	*a*	*a ā*	*ā*)
Européen	*e*	*a*	*ā*
Gotique	*i*	*a*	*ō*
Grec	ε	α ο	ᾱ ω

Le débat qu'Amelung a eu sur cette question avec M. Leo Meyer dans le *Journal de Kuhn* (XXI et XXII) n'a pas apporté de modification essentielle à ce système qui a été exposé une seconde fois d'une manière détaillée dans la *Zeitschrift für deutsches Altertum* XVIII 161 seq.

M. Brugmann (*Studien* IX 367 seq., *K. Z.* XXIV 2) fait remonter l'existence de l'*e*, en tant que voyelle distincte de toute autre, à la période indo-européenne, sans prétendre par là que sa prononciation ait été dès l'origine celle d'un *e*; et il en désigne le prototype par a_1. Concurremment à cette voyelle, le même savant trouve dans gr. lat. slav. *o* = lit. got. *a* = skr. *ā* (du moins dans les syllabes ouvertes) un phonème plus fort qu'il appelle a_2 et dont la naissance serait provoquée par l'accent.

D'après cette théorie on dresse assez généralement le tableau suivant, qui cependant n'est certainement pas celui qu'approuverait M. Brugmann lui-même, puisqu'il fait allusion (*Studien* IX 381) à la possibilité d'un plus grand nombre d'*a* primitifs:

Indo-europ.	a_1	(a)	a_2	*ā*
Européen	*e*		*a*	*ā*

On voit qu'en résumé, pour ce qui est des langues de l'Occident, les différents auteurs, quel que soit leur point de vue, opérent avec trois grandeurs: l'*e*, l'*a* et l'*ā* des langues européennes. Notre tâche sera de mettre en lumière le fait qu'il s'agit en réalité de quatre termes différents, et non de trois; que les idiomes

du nord ont laissé se confondre deux phonèmes fondamentalement distincts et encore distingués au sud de l'Europe: *a*, voyelle simple, opposée à l'*e*; et *o*, voyelle renforcée, qui n'est qu'un *e* à sa plus haute expression. La dispute entre les partisans du scindement (*a* primitif affaibli partiellement en *e*) et ceux du double *a* originaire (a_1, a_2 devenus *e* et *a*), cette dispute, il faut le dire, porte dans le vide, parce qu'on comprend sous le nom d'*a* des langues d'Europe un agrégat qui n'a point d'unité organique.

Ces quatre espèces d'*a* que nous allons essayer de retrouver à la base du vocalisme européen, nous les poursuivrons plus haut encore, et nous arriverons à la conclusion qu'ils appartenaient déjà à la langue mère d'où sont sorties les langues de l'Orient et de l'Occident.

Chapitre I.

Les liquides et nasales sonantes.

Avant de commencer une recherche sur l'*a*, il est indispensable de bien déterminer les limites de son domaine, et ici se présente d'emblée la question des liquides et nasales sonantes: car quiconque admet ces phonèmes dans la langue mère considérera une foule de voyelles des périodes historiques de la langue comme récentes et comme étrangères à la question de l'*a*.

L'hypothèse des nasales sonantes a été mise en avant et développée par M. Brugmann, *Studien* IX 287 seq. Dans le même travail (p. 325), l'auteur a touché incidemment le sujet des liquides sonantes, dont la première idée est due, paraît-il, à M. Osthoff.

§ 1. Liquides sonantes.

Dans la langue mère indo-européenne la liquide ou les liquides, si l'on en admet deux, existaient non seulement à l'état de *consonnes*, mais encore à l'état de *sonantes*, c'est-à-dire qu'elles étaient susceptibles d'accent syllabique, capables de former une syllabe. C'est ce qui a lieu, comme on sait, en temps historique, dans le sanskrit. Tout porte à croire que les liquides sonantes n'ont jamais pris naissance que par un affaiblissement, en raison duquel

l'*a* qui précédait la liquide se trouvait expulsé; mais cela n'empêche pas, comme nous le verrons, de les placer exactement sur le même rang que *i* et *u*.

Il est certain tout d'abord qu'au *r̥* indien[1] correspond presque constamment en zend un phonème particulier, très-voisin sans doute du *r̥*-voyelle, savoir *ĕrĕ*: aussi le *r̥* de la période indo-iranienne ne trouvera plus aujourd'hui de sceptiques bien décidés. — L'ancien perse, il est vrai, n'offre rien de semblable, si ce n'est peut-être *akunavam* = skr. *ákr̥ṇavam*. En regard du skr. *kr̥tá*, du zd. *kĕrĕta*, il montre *karta*, et il n'y a point là d'inexactitude de l'écriture, car la transcription grecque nous donne αρ, par exemple dans ἄρξιφος = skr. *r̥ǵipyá*, zd. *ĕrĕzifya* «faucon»[2]. Les noms qui contiennent Ἀρτα- sont moins probants à cause du zend *asha* qui, lui aussi, remonte à **arta* en dépit du skr. *r̥tá*.

En présence de l'accord du zend et du sanskrit, on est forcé d'admettre que le perse a confondu des phonèmes différents à l'origine, et c'est là un des exemples les plus patents de la tendance générale des langues ariennes à la monotonie du vocalisme; l'iranien en cela rend des points au sanskrit, mais dans le sein de l'iranien même l'ancien perse est allé plus loin que le zend.

En regard du *r̥* des langues ariennes, les langues d'Europe montrent toutes un *r*-consonne (ou *l*-consonne) accompagné d'une voyelle distinctement articulée. Mais cette voyelle est, chez plusieurs d'entre elles, de telle nature, qu'on ne saurait ramener simplement le groupe phonique où elle se trouve à *a* + *r*, et que tout

---

1. Le signe diacritique que nous adoptons pour marquer les liquides et nasales sonantes (*r̥ n̥ m̥*) a un emploi différent dans les *Grundzüge der Lautphysiologie* de Sievers (p. 89). Aussi avons-nous cherché à l'éviter, mais inutilement: qu'on considère que la désignation ordinaire *r̥* devenait impossible, puisqu'elle eût entraîné la confusion de la nasale sonante (*n̥*) avec la nasale cérébrale sanskrite; que d'autre part la désignation *r̥* (Sievers, Brugmann) ne saurait être introduite dans la transcription du sanskrit, qu'enfin le caractère *r̥* a été employé déjà par M. Ascoli précisément avec la valeur du *r*-voyelle, et l'on reconnaîtra que si nous innovons, c'est du moins dans la plus petite mesure possible.

2. La forme perse a dû être *arzifiya*. Disons tout de suite que le mot existe aussi en grec avec la substitution régulière: d'abord dans l'idiome macédonien, où il a la forme ἀργίπους (Hes.) pour laquelle M. Fick (K. Z. XXII 200) a tort de chercher une autre étymologie. A côté d'ἀργίπους l'Etymol. Mag. nous a conservé αἰγίποψ· ἀετὸς ὑπὸ Μακεδόνων qui est évidemment le même mot, et ceci nous amène avec sûreté au grec αἰγυπιός. La disparition du ρ a son analogie dans deux autres cas de *r̥*-voyelle: μαπέειν de μάρπτω et αἴγλη = skr. *r̥ǵrá*. Pour l'ι d'αἰγυπιός et d'αἴγλη v. ces mots au registre.

parle au contraire pour qu'elle ne soit qu'un développement anaptyctique survenu postérieurement.

Au *r̥* arien et indo-européen répond:

En grec:	αρ, αλ; ρα, λα
En latin:	*or*, *ul* (*ol*)
En gotique:	*aúr*, *ul*

Le slave et le lituanien n'ont pas conservé d'indice positif du *r̥*. On peut dire seulement que cette dernière langue l'a remplacé souvent par *ir*, *il*.

Nous passons à l'énumération des cas.

1. Syllabe radicale.

L'ordre adopté ici, pour distinguer les différents cas où apparaît *r̥*, se base sur une classification nouvelle des racines, qui ne pourra être justifiée que plus tard, mais qui ne saurait non plus désorienter le lecteur.

Nous ne nous occuperons que des racines contenant *e*. — Toute racine qui dans les langues d'Europe contient *e*, a la faculté d'expulser cet *e* et de prendre ainsi une forme plus faible, à condition seulement que les combinaisons phoniques ainsi produites puissent se prononcer commodément.

Sont à ranger dans les racines contenant *e*: les racines où se trouvent les diphtongues *ei* et *eu* et qu'on a l'habitude de citer sous leur forme affaiblie, privée d'*e*; ainsi *kei*, *sreu*, *deik*, *bheugh* (*ki*, *sru*, *dik*, *bhugh*).

L'*i* et l'*u* de ces racines, ainsi que la liquide et la nasale des racines telles que *derk bhendh*, peuvent prendre le nom de *coefficient sonantique*. Ils concourent au vocalisme de la racine. Suivant que l'*e* persiste ou disparaît, leur fonction varie: *r*, *l*, *m*, *n*, de consonnes deviennent sonantes; *i* et *u* passent de l'état *symphtongue* à l'état *autophtongue*.

A. Racines terminées par un coefficient sonantique.
Exemples *kei* (forme faible *ki*) *sreu* (f. fble *sru*) *bher* (f. fble *bhr*) *men* (f. fble *mn*).

B. Racines renfermant un coefficient sonantique suivi d'une consonne.
Ex. *deik* (f. fble *dik*) *bheugh* (f. fble *bhugh*) *derk* (f. fble *dr̥k*) *bhendh* (f. fble *bhn̥dh*.)

C. Racines sans coefficient sonantique, terminées par une consonne.

Ex. *pet* (f. fble *pt*) *sek* (f. fble *sk*) *sed* (f. fble *zd*).

Nous n'avons pas à nous occuper ici des racines *terminées* par *e*, comme, en grec, θε δε ἐ.

Dans la forme faible, selon que le suffixe ajouté commence par une consonne ou par une voyelle, les racines de la classe A seront assimilables à celles de la classe B ou à celles de la classe C.

En effet, dans la classe B, le coefficient sonantique, à l'instant où l'*e* disparaît, prend nécessairement la fonction de voyelle, puisqu'il se trouve entre deux consonnes. C'est là aussi ce qui arrive pour les racines de la classe A, lorsqu'elles prennent un suffixe commençant par une consonne: ainsi *mn̥-to*.

Mais si le suffixe commence par une voyelle, leur coefficient sonantique aura la qualité de consonne, et ces mêmes racines ressembleront de tout point aux racines de la classe C; ainsi ἐ-πλ-ό-μην comme ἔ-σχ-ο-ν.

En vue du but spécial que nous nous proposons dans ce chapitre, nous tirons des remarques qui précèdent l'avantage suivant: c'est que nous connaissons le point précis où il faut s'attendre à trouver les liquides sonantes et que nous assistons pour ainsi dire à leur formation; la comparaison seule d'un *r̥* indien avec un αρ grec n'a, en effet, qu'une valeur précaire si l'on ne voit pas comment cet αρ a pris naissance et s'il y a une probabilité pour que ce soit un *ar* ordinaire. Partout où l'*e* tombe normalement, partout en particulier où apparaît l'*i* ou l'*u* autophtongue, les liquides sonantes doivent régulièrement exister ou avoir existé, si la position des consonnes les forçait à fonctionner comme voyelles.

a. FORMATIONS VERBALES.

Aoriste thématique. On a dit souvent que ce temps coïncidait entièrement, pour ce qui est de la forme, avec l'imparfait de la sixième classe verbale des grammairiens hindous. Reste à savoir si cette sixième formation remonte aux temps indo-européens, comme cela est indubitable pour notre aoriste, mais infiniment moins certain pour le présent.

Quoi qu'il en soit, cet aoriste réclame l'expulsion de l'*e* — ou de l'*a* dans les langues ariennes —. En conséquence les racines des classes A et C (v. plus haut) font en grec très régulièrement:

πελ: ἐ-πλ-ό-μην πετ: ἐ-πτ-ό-μην
(ἐ)γερ: (ἔ)γρ-ε-το σεχ: ἔ-σχ-ο-ν
1 σεπ: ἔ-σπ-ο-ν
2 σεπ: ἐνί-σπ-ε[1]

Les impératifs σχές et ἐνίσπες ont déterminé M. Curtius à admettre dans ces deux aoristes la métathèse de la racine[2]. M. Osthoff, dans son livre: *Das Verbum in der Nominalcomposition*, p. 340, a déjà déclaré ne pouvoir souscrire à une opinion semblable de l'éminent linguiste relative aux présents comme γίγνομαι, μίμνω, et cela en partant aussi de la conviction que la dégradation de la racine y est absolument normale. Comment d'ailleurs la métathèse se mettra-t-elle d'accord avec le vocalisme des thèmes σχε σχο, σπε σπο? — Ces impératifs ont donc suivi l'analogie de θές, ἕς.

Chose étonnante, le sanskrit ne forme cet aoriste que sur les racines de la classe B: les formes comme ἔ-πτ-ε-το lui sont étrangères; la seule trace qu'il en offre peut-être est la 3e personne du plur. *kránta* qui, à côté de *ákrata* (3e pl.) a l'air d'être une forme thématique; qu'on veuille bien comparer plus bas ce qui a trait aux nasales des désinences[3].

En revanche les exemples abondent pour les racines de la forme B: *róhati áruhat*, *várdhati ávr̥dhat* etc. En grec φευγ fait ἔφυγον, στειχ fait ἔστιχον; de même, et c'est là que nous en voulions venir,

δέρκομαι fait ἔ-δρακ-ο-ν (skr. *ádr̥çam*)
πέρθω - ἔ-πραθ-ο-ν
πέρδω - ἔ-παρδ-ο-ν
τέρπω - ταρπ-ώ-μεθα

ἔτραπον de τρέπω vient aussi d'une forme ἔτρ̥πον, mais ici c'est une liquide *précédant l'e* qui s'est transformée en sonante.

---

1. La présence de l'*s* dans les trois derniers exemples atteste l'ancienneté de cette formation. — En ce qui concerne ἐνίσπε on ne peut repousser complètement l'idée qu'il y a là un imparfait dont le présent serait *ἴ-σπ-ω. Cf. ἴ-σχ-ω, πί-πτ-ω et notre note 1, page 12. Il faudrait donc diviser ainsi: ἐν-ί-σπ-ε.

2. Dans les autres aoristes on aurait la syncope. Verbum II 7.

3. M. Delbrück (*Altind. Verb.*, p. 63) dit bien que *sran* dans *avasran* (R. V. IV 2, 19) contient la voyelle thématique. Mais les preuves positives manquent et Grassmann interprète cette forme d'une manière toute différente (*a-vas-ran*). — *á-gama-t* est d'une autre formation, qui se reproduit en grec dans le dorien ἔ-πετο-ν, dans l'attique ἔ-τεμο-ν. Cet aoriste-là coïncide pour la forme avec l'imparfait de la 1e classe verbale. C'est l'aoriste non-sigmatique slave: *nesŭ*.

Aoriste thématique redoublé. Il n'est pas certain que les aoristes causatifs du sanskrit soient immédiatement comparables aux aoristes grecs redoublés. Mais il existe d'autres aoristes indiens, moins nombreux, qui coïncident exactement avec les formes grecques: ici encore l'*a* (*e*) est invariablement expulsé.

Racines des formes A et C:

skr. *sać*: *á-sa-çć-a-t*[1] gr. σεπ: ἔ-σπ-έ-σθαι
pat: *á-pa-pt-a-t* κελ: ἐ-κέ-κλ-ε-το
φεν: ἔ-πε-φν-ο-ν
τεμ: ἔ-τε-τμ-ο-ν

Racines de la forme B, avec *i*, *u* pour coefficient sonantique:

skr. *tveš*: *á-ti-tviš-a-nta* gr. πειθ: πε-πιθ-έ-σθαι
πευθ: πε-πυθ-έ-σθαι

Et enfin avec une liquide pour coefficient sonantique:

skr. *darh*: *á-da-dr̥h-a-nta* gr. τερπ: τε-τάρπ-ε-το

M. Delbrück range une partie de ces formes indiennes dans le plus-que-parfait; mais si l'on peut accéder sans réserves à sa manière de voir pour les formes *sans voyelle thématique* comme *aǵabhartana,* on n'en sera que plus enclin à placer les premières sous la rubrique aoriste.

Parfait. Le parfait indo-européen affaiblissait la racine au pluriel et au duel de l'actif, et dans tout le moyen. Voy. en particulier Brugmann, *Stud.* IX 314. Ce mode de formation s'est conservé intact dans les langues ariennes.

Racines des formes A et C:

skr. *sar*: *sa-sr-ús* *pat*: *pa-pt-ús*

Devant les suffixes commençant par une consonne, certaines racines en *r* n'admettent pas l'*i* de liaison, et l'on a alors un *r̥* comme dans *ća-kr̥-má.* Ce même *i* de liaison permet, chez les racines de la classe C, des formes telles que *pa-pt-imá*[2].

---

1. On dira qu'*ásaçćat* est imparfait (présent *sáçćati*); sans doute, mais il n'y a pas de limite fixe entre les deux temps. Les aoristes redoublés sont les imparfaits d'une classe verbale que la grammaire hindoue a oubliée et dans laquelle rentreraient, avec *sáçćati,* le skr. *śīdati,* le part. *píbdamāna,* le gr. πίπτω, γίγνομαι, μίμνω, μέμβλεται etc.

2. M. Brugmann (*Studien* IX 386) éprouve une certaine hésitation à attribuer aux périodes les plus anciennes des formes comme *paptimá,* et croit plutôt qu'elles doivent le jour à l'analogie de *ća-kr-* etc. Au fond la question reviendrait à cette autre, de savoir si la voyelle de liaison existait déjà dans la langue mère, auquel cas *pat* faisait nécessairement *pa-pt-* au parfait pluriel. Or l'*u* des formes germaniques (bund*u*m, bund*u*ts) s'accorderait bien avec cette

En arrivant aux racines de la forme B nous pouvons tout de suite mettre le gotique en regard de l'indien:

bhaugh: skr. *bu-bhuǵ-imá* got. *bug-um*

et avec *r̥*:

vart: skr. *va-vr̥t-imá* got. *vaurþ-um*

Cf. got. *baug* = *bubhóǵa*, *varþ* = *vavárta*.

En grec la forme du singulier a peu à peu empiété sur celle du pluriel; dans les quelques restes de la formation primitive du pluriel actif (Curtius, *Verb.* II 169) nous trouvons encore ἐπέπιθμεν en regard de πέποιθα, ἔϊκτον en regard de ἔοικα, mais le hasard veut qu'aucun cas de *r̥* n'ait subsisté[1]. Le moyen du moins s'est mieux conservé:

Racines de la forme A:

σπερ:	ἔ-σπαρ-ται	περ:	πε-παρ-μένος
δερ:	δε-δαρ-μένος	στελ:	ἔ-σταλ-μαι
φθερ:	ἔ-φθαρ-μαι, cf. ἔ-φθορ-α		
μερ:	εἴ-μαρ-ται, et ἔ-μβρα-ται Hes. — cf. ἔ-μμορ-α		

Il est superflu de faire remarquer encore ici que ἔ-φθαρ-μαι est à φθερ ce que ἔ-σσυ-μαι est à σευ.

Les langues italiques ont trop uniformisé la flexion verbale pour qu'on puisse s'attendre à retrouver chez elles l'alternance des formes faibles et des formes fortes. Mais il est fort possible que les doublets comme *verto* — *vorto* proviennent de cette source. On ne doit pas attacher beaucoup d'importance à *pepuli* de *pello*, *perculi* de *percello*; il y a peut-être là le même affaiblissement de la voyelle radicale que dans *detineo*, *colligo*, avec cette différence que l'influence du *l* aurait déterminé la teinte *u* au lieu d'*i*.

L'ombrien possède, en regard de l'impératif kuvertu, le futur antérieur vurtus — prononcé sans doute vortus — formé sur le thème faible du parfait. Sur les tables en écriture latine on a *covertu* et *covortus*. Si l'on était certain que *covortuso* fût un

---

hypothèse, et l'α du grec γεγήθαμεν n'y répugne pas, bien qu'il s'explique plus probablement par la contamination du singulier γέγηθα et de la 3e p. du plur. γεγήθασι; qu'on compare enfin le latin *-imus* dans *tulimus*. — Dans cette question il faut considérer aussi les parfaits indiens comme *sedimá*, gotiques tels que *sētum*, et latins tels que *sēdimus* qui sont reconnus pour contenir la racine redoublée et dénuée de voyelle. Ainsi *sedimá* = **sa-zd-imá*. Il va sans dire que la même analyse phonétique ne serait pas applicable à chacune de ces formes: la formation s'est généralisée par analogie.

1. τέ-τλᾰ-μεν vient de la rac. τλᾰ comme ἔστᾰμεν de στᾱ; son λα ne remonte pas à une liquide sonante.

parfait (v. Bréal, *Tables Eugubines*, p. 361), cette forme serait précieuse. Seulement il ne faut pas perdre de vue que sur sol italique *vort-* représente aussi bien *va₂rt-* que *v̥rt-*, en sorte que toutes ces formes ont peut-être pour point de départ le singulier du parfait, non pas le pluriel; elles n'en restent pas moins remarquables. Autre exemple: persnimu, pepurkurent.

Présent. Dans la 2e et la 3e classe verbale, au présent et à l'imparfait, la racine ne conserve sa forme normale qu'aux trois personnes du singulier de l'actif; le duel, le pluriel et tout le moyen demandent l'expulsion de l'*a*: ainsi, en sanskrit, pour ne citer que des racines de la forme A:

e fait *i-más* — *kar* fait *kr̥-thás* (véd.)
ho - *ǵu-hu-más* — *par* - *pi-pr̥-más*

En grec πίμ-πλα-μεν correspond exactement à *pi-pr̥-más*; cette forme, en effet, n'appartient point à une racine πλᾱ qui serait la métathèse de πελ, autrement les Doriens diraient πίμπλᾱμι. L'η panhellène indique au contraire que πίμπλημι est une transformation récente de *πίμπελμι = skr. *píparmi*[1].

La racine φερ prend la forme πι-φρα- (dans πιφράναι) qui est égale au skr. *bi-bhr̥-* (*bibhr̥más*). Les traces nombreuses de l'ε, par exemple dans φρές (Curtius, *Stud.* VIII 328 seq.), nous garantissent que la racine était bien φερ, non φρᾱ.

Les autres formations du présent n'offrant dans les langues d'Europe que des traces incertaines de *r̥*, il n'y aurait pas grand avantage à les passer en revue. Rappelons seulement le latin *po(r)sco* identique à l'indien *pr̥ccháti*. Si la racine est bien *prak*, le *r̥* est né ici de la même manière que dans ἔτραπον de τρέπω. Pour comparer ces deux présents, il faut partir de l'idée que *posco* est bien le descendant direct de la forme indo-européenne, exempt de toute contamination venant des autres formes verbales, et une telle supposition aura toujours quelque chose de périlleux, étant donnée l'habitude des dialectes italiques de passer le niveau sur le vocalisme de la racine et de propager une seule et même forme à travers toute la flexion. Mais, dans le cas de

1. Il existe, il est vrai, des formes comme πλᾶθος (v. Joh. Schmidt, *Vocal.* II 321), mais celles qui se trouvent chez les tragiques attiques sont, suivant Ahrens, des dorismes de mauvais aloi, et celles des inscriptions peuvent provenir, comme les formes éléennes bien connues, d'un passage secondaire d'*ā* à *a*. On pourrait du reste admettre que πλᾱ existait parallèlement à πελ. Cf. récemment Schrader, *Studien* X 324.

posco, c'est sans doute précisément la forme du présent qu'on a généralisée de la sorte. — Avec les mêmes réserves, on peut rapprocher *horreo* et *torreo*, ce dernier dans le sens intransitif seulement, des présents indiens *hr̥šyati* et *tr̥šyati*[1]; ces deux racines montrent l'*e* dans les formes grecques non affaiblies: χέρσος, τέρσομαι.

b. FORMATIONS NOMINALES.

Dans les langues ariennes, le PARTICIPE PASSÉ PASSIF en -TÁ rejette régulièrement l'*a* radical, si cela est possible, c'est-à-dire si la racine est de la forme A ou B (page 9). Ainsi en sanskrit *yo* donne *yu-tá*, en zend *dar* donne *dĕrĕ-ta*, etc. A la dernière forme citée correspond exactement le grec δαρ-τό ou δρα-τό de δέρω, et l'on a de même σπαρτός de σπερ, καρτός de κερ, (πάμ-)φθαρτος de φθερ.

Dans φερτός, dans ἄ-δερκτος et dans les autres adjectifs semblables, il faut voir des formations récentes. C'est ainsi, pour ne citer que cet exemple entre cent, qu'à côté de l'ancien πύσ-τι-ς = skr. *buddhi*, nous voyons apparaître πεῦσις, formé à nouveau sur l'analogie de πεύθομαι.

La racine de σπάρτον (câble) est σπερ, comme on le voit par σπεῖρα.

βλαστός = skr. *vr̥ddhá* montre aussi un λα fort régulier; mais comme ce participe a perdu son présent, notre principal moyen de contrôle, savoir l'ε des formes congénères, nous fait ici défaut.

Le latin a *pulsus* de *pello*, *vulsus* de *vello*, *perculsus* de *per-cello*, *sepultus* de *sepelio*.

M. Fick identifie *curtus* — qui paraît être sorti de **cortus* — au grec καρτός.

pro-cul rappelle vivement l'indien *vi-pra-kr̥š-ṭa* (éloigné), *pra-kr̥š-ṭa* (long, grand, en parlant d'une distance); il faudrait alors la ramener à un cas du thème **proculsto-*[2]. *recello* et *procello* ont d'ailleurs un sens voisin de celui du skr. *karš*, mais comme *verro* s'en approche encore davantage, toute cette combinaison est sujette à caution.

On a comparé l'ancien mot *forctus* (Corssen, *Ausspr.* I² 101) au skr. *dr̥ḍhá* de *darh*.

---

1. *Mémoires de la Soc. de Linguistique* III 283.
2. Ou au comparatif neutre **proculstis*, **proculsts?*

L'étymologie *porta a portando* étant difficile à accepter, *porta* doit être un participe de la racine *per* (d'où gr. πείρω, διαμπερές), et il équivaudrait à une forme grecque *παρτή.

Le gotique a les participes *þaurft(a)-s*, *daurst(a)-s*, *faurht(a)-s*, *handu-vaurht(a)-s*, *skuld(a)-s*.

L'adjonction du SUFFIXE -TI nécessite également l'expulsion de l'*a* (*e*) radical. Nous ne citons que les cas où cette loi a donné naissance au *r̥*:

Les exemples abondent dans les langues d'Asie: skr. *bhr̥-tí*, zend *bĕrĕ-ti* de la racine *bhar*, et ainsi de suite.

Le grec a κάρ-σις de κερ. Hésychius donne: ἀγαρρίς· ἄθροισις (l'accent paraît être corrompu) qui doit remonter à *ἄγαρσι-ς de ἀγείρω. — στάλ-σις de στελ est d'une époque tardive.

Le gotique forme sur *bairan*: *ga-baurþ(i)-s*, sur *tairan*: *ga-taurþ(i)-s*; de même *þaurft(i)-s*, *fra-vaurht(i)-s*.

Le latin *fors* (thème *for-ti-*) de *fero* coïncide avec le skr. *bhr̥tí*. — *mors* est l'équivalent du skr. *mr̥ti*, seulement le présent *morior* et le grec βροτός montrent que l'*o* est répandu par toute la racine et recommandent donc la prudence.

sors, pour **sorti-s*, paraît être sorti de la même racine *ser* qui a donné *exsero*, *desero*, *praesertim*[1]. Le mot serait donc à l'origine simplement synonyme d'*exsertum*.

Si les adverbes en *-tim* dérivent, comme on le pense, de thèmes nominaux en *-ti*, il faut citer ici l'ombrien *trah-vorfi* = *transversim*; cf. *covertu*.

Le SUFFIXE -Ú demande, dans la régle, l'affaiblissement de la racine. En dehors des langues ariennes, le *r̥* ainsi produit se reflète encore fidèlement dans l'adjectif gotique:

þaursus (rac. *þers*) = skr. *tr̥šú*

Nous insistons moins sur les adjectifs grecs:

βραδύς = skr. *mr̥dú*[2]

πλατύς = skr. *pr̥thú*

---

1. Toute différente est la racine de *con-sero*, *as-sero* qui signifie *attacher*. Le *sero* dont nous parlons est le skr. *sárati*, *sísarti* «couler, avancer»: composé avec la préposition *pra* il a aussi le sens transitif et donne le védique *prá bāhávā sisarti* (R. V. II 38, 2) «il étend les bras», exactement le grec χεῖρας ἱάλλειν (= σι-σαλ-*y*ειν, σι-σλ-*y*ειν). Le verbe *insero* peut appartenir à l'une ou à l'autre des deux racines en question.

2. A côté de βραδύς on a avec *l*: ἀβλαδέως· ἡδέως Hes., ce qui rend bien vraisemblable l'ancienne étymologie du latin *mollis* comme étant pour **moldvis*.

Le lituanien *platùs* donnerait à croire que le λα de πλατύς est originaire, car dans cette langue on attendrait *il* comme continuation du *r*̥. En tous cas on aimerait trouver parallèlement à πλατύς, βραδύς des formes contenant l'*e*[1].

Lorsque les racines des classes A et B (page 9) sont employées SANS SUFFIXE comme thèmes nominaux, elles expulsent leur *a* (en Europe leur *e*). Sous cette forme elles servent fréquemmeut en composition:

skr. *bhed*: *pūr-bhíd* *darç*: *saṃ-dṛ́ç*

Tel est, en grec, l'adverbe ὑπό-δρα(κ) de δερκ. Cf. pour la fonction comme pour la forme le skr. *ā-pṛ́k* «mixtim».

Voici enfin quelques mots, de différentes formations, qui renferment un *r*̥:

Skr. *hṛ́d* «cœur» = lat. *cord-*. Le grec καρδία, κρᾰδίη se place à côté de la forme indienne *hṛdí*. — Le got. *hairto*, le grec κῆρ (= κερδ? Curtius, Grdz. 142) offrent une forme non affaiblie de la racine.

Skr. *ṛ́kša* «ours» = gr. ἄρκτος = lat. *ursus* (**orcsus*).

Le lat. *cornua* au pluriel répond peut être exactement au védique *çṛ́ṅgā*; il serait donc pour **corṅgua*. Dans cette hypothèse le singulier ne serait pas primitif. Le got. *haurn*, dans la même supposition, remonterait à **haurṅg*, et la flexion se serait dirigée d'après la forme du nom.-accus. où la gutturale devait facilement tomber[2].

Le rapprochement du grec τράπελος avec le skr. *tṛprá*, *tṛpála* (Fick, W. I[3] 96) demeure très incertain.

κάρχαρος «hérissé» (cf. κᾶρκαρος) fait penser au skr. *kṛćhrá* «âpre, pénible etc ».

Le lat. *furnus* «four» sort de *fornus* = skr. *ghṛṇá* «ardeur».

κελαινός «noir», ramené à *κ(ε)λασνyo-ς, devient le proche parent du skr. *kṛšṇá* (même sens)[3].

λαυκᾰνίη «gosier» est pour *σλακϝαν-ίη, amplification du thème *sṛ́kvan*, qui signifie en sanskrit *coin de la bouche;* le thème parent

1. πλέθρον, πέλεθρον seraient-ils par hasard ces parents de πλατύς où nous trouverions l'*e*?

2. Le capricorne, ce coléoptère à grandes antennes, qui s'appelle en grec κεράμβυξ, nous a peut-être conservé la trace d'un ancien thème *κ(ε)ραμβο- = *çṛ́ṅga*.

3. Ce qui rend suspecte la parenté de κελαινός avec κηλίς, c'est l'*a* du dorien κᾱλίς et du lat. *cāligo*.

srákva a suivant Böhtlingk et Roth le sens général de *bouche, gueule.*[1] L'épenthèse de l'*u* dans le mot grec a des analogies sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir. Chez des auteurs post-homériques on trouve aussi λευκανίη.

ε-ὐλάκα (lacon.) «charrue», α-ὕλακ-ς «sillon» répondent, d'après l'étymologie de M. Fick, au védique *vr̥ka* «charrue».

Le lat. *morbus* est sans doute parent du skr. *mr̥dh* «objet hostile, ennemi», mais la différence des thèmes ne permet pas d'affirmer que l'*or* du mot latin soit sorti de *r̥*.

ταρτημόριον· τὸ τριτημόριον Hes. Cf. skr. *tr̥tíya.*

Gr. πράσον = lat. *porrum* contient sans doute aussi le *r̥*.

Si l'on fait abstraction des formations courantes, comme les substantifs grecs en -σι-ς, dans lesquelles la voyelle du présent devait inévitablement pénétrer peu à peu, les exceptions à la loi de correspondance énoncée en commençant sont peu nombreuses.

Les cas tels que γέλγις — *gr̥ńǵana, merda* — *mr̥d*, ou περκνός — *pr̥çni* n'entrent pas en considération, vu que les thèmes ne sont pas identiques; à côté de περκνός nous trouvons d'ailleurs πρακνός (Curt., Grdz. 275). — δειράς (dor. δηράς) «crête de montagne» a été rapproché de skr. *dr̥šád* «pierre», mais à tort, car δειράς ne saurait se séparer de δειρή.

L'identification de Φλέγυς avec *bhr̥gu* (Kuhn, herabk. des feuers) est séduisante, mais elle ne peut passer pour parfaitement sûre.

Au skr. *kr̥mi* répond presque sans aucun doute, et très régulièrement pour ce qui est du *r̥*, le got. *vaurms*; mais le gr. ἕλμις, le lat. *vermis* montrent *e*. La forme de ce mot a du reste une instabilité remarquable dans son consonantisme[2] aussi bien que dans la voyelle radicale : l'épel *krimi* est très fréquent en sanskrit, et λίμινθες· ἕλμινθες· Πάφιοι (Hes.) nous donne la forme correspondante du grec.

---

1. Si l'on compare en outre les sens de *sraktí*, on reconnaît que tous ces mots contiennent l'idée de *contour*, d'*angle* ou d'*anfractuosité.* Ce mot d'*anfractuosité* lui-même s'y rattache probablement en ligne directe, car le latin *an-fractus* sort régulièrement de **am-sractus* comme **cerefrum, cerebrum* de *ceres-rum.* Cf. cependant Zeyß, K. Z. XVI 381 qui divise ainsi: *anfr-actus.* — Le grec ajoute à cette famille de mots: ῥακτοί· φάραγγες, πέτραι, χαράδραι et ῥάπται· φάραγγες, χαράδραι, γέφυραι. Hes.

2. Le *k* remplacé par *v*, au lieu de *kv*; le *m* remplacé par *v* dans le slave *črěvĭ*; la liquide variant entre *l* et *r*, et cela, même en deçà des limites du grec, ainsi que l'indique la glose: ῥόμος· σκώληξ ἐν ξύλοις.

2. Syllabes suffixales.

Les noms de parenté et les noms d'agent en -TAR expulsent, aux cas faibles, l'*a* du suffixe qui se réduit à *-tr*, ou, devant les désinences commençant par une consonne, à *-tr̥*. De là:

gr. πα-τρ-ός, lat. *pa-tr-is*: cf. skr. *pi-tr-á*

et avec *r̥*: gr. πα-τρά-σι = skr. *pi-tŕ̥-šu*.

cf. Brugmann, *Zur Gesch. der stammabstufenden Declinationen*, Studien IX 363 seq. On a de même: μητράσι, ἀνδράσι, ἀστράσι etc.

Le mot en *-ar* est-il le premier membre d'un composé, il faut attendre la forme faible, comme dans l'indien *bhrātr̥-varga*. Peut-être en grec ἀνδρά-ποδο-ν est-il, comme le prétend M. Brugmann, un dernier échantillon de ce mode de formation.

Au nom.-acc. sing. de certains neutres apparaît un suffixe *-r̥* ou *-r̥-t* qui a donné skr. *yákṛt* = gr. ἧπαρ = lat. *jecur* (probablement pour **jequor*). Cependant tous les neutres grecs en -αρ ne remontent pas à une forme en *r̥*: οὖθαρ par exemple, répond au védique *ū́dhar*, et son *α* n'est point anaptyctique.

§ 2. Nasales sonantes.

Tandis que la liquide sonante s'est maintenue du moins dans l'antique langue de l'Inde, les nasales sonantes ont entièrement disparu, comme telles, du domaine indo-européen[1]. Il y a plus: la liquide, en cessant d'être sonante, n'a point du même coup cessé d'exister; elle s'est bornée à prendre la fonction de consonne. Autre a été le sort des nasales, soit dans le grec, soit dans les langues ariennes: en donnant naissance à un phonème vocalique, elles ont elles-mêmes succombé, et, pour mettre le comble à la complication, le phonème en question est venu se confondre avec l'*a*.

Cet *a* n'a rien qui le fasse distinguer de prime abord dans le sanskrit ni dans le zend. En grec on peut heureusement le reconnaître plus facilement, parce qu'il se trouve souvent opposé à un ε radical (τείνω — τατός).

Dans les langues congénères la nasale s'est conservée; en revanche, la voyelle qui s'est développée devant elle a pris, dans plusieurs de ces idiomes, la couleur de l'*e*; et il est souvent impossible de savoir si le groupe *en* remplace réellement une nasale sonante.

1. Il n'est naturellement pas question ici des nasales sonantes qui se sont formées à nouveau dans plusieurs langues anciennes et modernes.

Le travail où M. Brugmann a exposé sa théorie offre des matériaux considérables à qui est désireux d'étudier la question; mais il convient de rassembler ici les principaux faits dont il s'agit, en les plaçant dans le cadre qui nous a servi pour les phénomènes relatifs aux liquides. Les deux séries se complètent et s'éclairent ainsi l'une l'autre.

Voici les différents phonèmes qui sont sortis des nasales sonantes:

(Indo-eur.	*n̥* [*ṇ̥*]	*m̥*)	(Indo-eur.	*n̥* [*ṇ̥*]	*m̥*)
Arien[1]	*a*	*a*	Latin	*en*	*em*
Grec	α	α	Paléosl.	*ę*	*ę*
Got.	*un*	*um*	Lituan.	*in*	*im*

Les nasales sonantes ont pu prendre naissance de deux manières: ou par la chute d'un *a*, comme c'est toujours le cas pour les liquides sonantes; ou par l'adjonction à un thème consonantique d'une désinence commençant par une nasale. Nous considérons d'abord le premier cas.

1. Syllabe radicale.

a. FORMATIONS VERBALES.

Aoriste thématique (cf. page 10). L'indien *randh* «tomber aux mains de» a un aoriste *á-radh-a-t*, lequel sort de **a-rṇdh-a-t*, à supposer du moins que la racine soit bien *randh*, et non *radh*.

On voit ici dès l'abord le contraste des conceptions, suivant qu'on croit ou non à la nasale sonante. Jusqu'ici on regardait la nasale d'une racine telle que *randh* comme un élément mobile rejeté dans la forme faible. Avec la théorie nouvelle c'est au contraire l'*a* qui a été rejeté, en concordance parfaite avec ce qui a été développé plus haut, et l'*a* que nous voyons, l'*a* de á*r*adhat, équivaut à une nasale, car il est fait de la substance même de cette nasale évanouie. Si le hasard avait voulu que ce fût un *u* et non un *a* qui se développât dans les langues ariennes sur la nasale sonante, l'aoriste en question serait «*árudhat*».

Le grec est là pour en donner la preuve irréfragable, car chez lui la monotonie de l'*a* cesse et le dualisme se révèle dans les deux teintes ε et α:

La racine πενθ donne l'aoriste: ἔ-παθ-ο-ν.[2]

1. Il s'entend qu'en zend l'*a* sorti de la nasale sonante participe aux affections secondaires de l'*a*, par exemple à la coloration en *e*.

2. Ce n'est pas que, dans l'espèce, nous n'ayons quelques doutes sur la

L'AORISTE THÉMATIQUE REDOUBLÉ ne fournit aucun exemple grec. En sanskrit on peut citer le védique *ca-krad-a-t* de *krand*[1].

L'AORISTE SANS VOYELLE THÉMATIQUE qui coïncide pour la forme avec l'imparfait de la 2me classe verbale[2] n'a pas été mentionné plus haut à propos des liquides, parce qu'il n'offrait aucun cas de *r̥* en Europe. — Le singulier de l'actif conserve l'*a* (*e*). Le reste de l'actif ainsi que tout le moyen l'expulsent; on a donc en sanskrit:

1° Racines de la forme A (page 9):

çro: *á-çrav-*[*a*]*m*; *á-çrot* *çrutám*
var: *á-var*(*-s*) *á-vr̥-ta*

et avec nasale sonante dans la forme faible:

gam: *á-gan*(*-t*) *ga-tám*

2° Racines de la forme B[3]:

doh: *á-dhok-*(*t*) *á-duh-ran*
varǵ: *várk*(*-s*) *á-vr̥k-ta*

M. Brugmann me fait part d'une explication très ingénieuse des aoristes grecs comme ἔχευα, ἔσσευα qui jusqu'alors avaient résisté à toute analyse. Ce sont les formes de l'actif correspondant aux aoristes moyens comme ἐχύμην, ἐσσύμην. La flexion primitive était: ἔχευα (pour ἔχευm̥), *ἔχευς, *ἔχευ(τ); — pluriel *ἔχυμεν etc.; — moyen ἐχύμην. Comme au parfait, l'α de la première personne ἔχευα s'est propagé par tout l'actif, et l'ancien pluriel à syllabe radicale faible s'est retiré devant des formes forgées sur le modèle du singulier (ἐχεύαμεν). Cet *ἔ-χυ-μεν qui n'existe plus et qui est à ἔχευα ce qu'en sanskrit **á-çru-ma* est à *á-çrav-am* a son analogue parfait, avec nasale sonante, dans la forme ἔ-κτᾰ-μεν (rac. κτεν): seulement, dans ce dernier aoriste, c'est le singulier qui a subi des changements sous l'influence du pluriel: *ἔ-κτεν-α, *ἔ-κτεν(-τ) ont été remplacés par ἔκταν, ἔκτᾰ. — Dans κτά-μεναι, κτά-σθαι, κτά-μενος, ἀπ-έ-κτα-το l'α doit être sorti directement de la sonante. — M. Cur-

---

véritable qualité de l'alpha d'ἔπαθον, et cela à cause du latin *patior*, sur lequel nous reviendrons plus bas. Mais ἔπαθον se trouve être le seul aoriste thématique où l'on puisse supposer une nasale sonante, et, si on le récusait, il suffirait de renvoyer aux exemples qui suivent.

1. Toujours en supposant que la nasale est radicale.

2. Les formes qui ont la «vriddhi» comme *áçvait*, *ávāṭ* sont entièrement différentes. Il faut y voir, avec M. Whitney, des aoristes sigmatiques.

3. Les racines de cette forme contenant une nasale ne paraissent pas fournir d'exemple.

tius (Verb. I²192) fait remarquer que l'hypothèse d'une racine κτα est inadmissible.

Parfait (cf. page 12). Les racines de la forme A présentent encore en grec des restes du parfait primitif tels que:

μέ-μα-τον; cf. sing. μέ-μον-α de μεν

γε-γά-την; cf. pf. sg. γέ-γον-α de γεν

et au moyen:

τέ-τα-ται de τεν πέ-φα-ται de φεν[1]

Dans les formes indiennes, la voyelle de liaison a permis à la nasale de rester consonne: *ǵa-gm-imá*, *ta-tn-išé*. Le participe *sa-sa-ván* (de *san*) offre la sonante; cf. cependant ce mot au registre.

Dans les racines de la forme B on peut citer avec M. Brugmann: skr. *tastámbha*, 3ᵉ pl. *tastabhús* (c'est-à-dire *tastm̥bhús*); *ćaććhánda* a un optatif *ćaććhadyát*. En grec on a πεπαθυῖα en regard de πέπονθα (rac. πενθ); M. Brugmann, adoptant en outre une leçon d'Aristarque, obtient: πέπασθε (= πέ-παθ-τε) au lieu de πέποσθε Iliad. 3, 99 et pass. — Cf. cependant notre remarque sur ἔπαθον, p. 20 i. n.

Le got. *bund-um* (rac. *bend*) est naturellement pour *bn̥dum*, et tous les verbes gotiques de cette classe présentent semblablement la sonante au parf. pluriel et duel.

Présent. Dans la 2ᵉ classe verbale (cf. page 14) on peut signaler en grec (ἔ)ραμαι ramené à *ṛm̥-μαι* dans un récent article de M. Brugmann *K. Z.* XXIII 587; la racine est la même que dans l'indien *rámati* «se plaire, etc.» En sanskrit nous trouvons par exemple: *hán-ti*, 2ᵉ plur. *ha-thás*, c'est-à-dire *hn̥-thás*.

La 8ᵉ classe verbale fera l'objet d'un prochain travail de M. Brugmann, où il montrera que *tanómi*, *vanómi* etc., sont pour *tn̥-nó-mi*, *vn̥-nó-mi*. Aussi le grec montre-il l'alpha significatif dans τά-νυ-ται de la racine τεν, dans ἄ-νυ-ται de la rac. ἐν[2]. Cela est dans l'ordre,

---

1. La 3ᵉ pl. πέφανται est une formation récente faite sur l'analogie des racines en α; il faudrait régulièrement πε-φν-αται. — γεγάασι, μεμαυῖα et les autres formes où le suffixe commence par une voyelle n'ont pu se produire que par analogie. Il est remarquable que les formes fortes du singulier soient restées à l'abri de toute contamination de ce genre, car γέγαα, μέμαα n'existent que dans nos dictionnaires ainsi que le montre Curtius, Verb. II 169. L'ancienne flexion: γέγονα, plur. γέγαμεν est donc encore transparente.

2. M. Curtius a montré l'identité de ἄνυται (Homère a seulement ἤνυτο) avec le skr. *sanuté* (rac. *san*); la sifflante a laissé une trace dans l'esprit rude de l'att. ἁ-νύ-ω. Quant à la racine non affaiblie ἐν, elle vit dans le composé αὐθ-έν-της «auteur d'une action». Cf. Fick, Wœrterb. I³ 789.

puisqu'on a, de la rac. *k₂ai: ći-nómi*, de la rac. *dhars: dhr̥š-ṇómi* et non pas: «*ćе-nomi, dharš-ṇómi*[1]».

La classe des inchoatifs ajoute *-ska* à la racine *privée d'a*: skr. *yú-ććhati* de *yo*, *uććháti* de *vas*. Il est clair par conséquent que *yá-ććhati* de *yam*, *gá-ććhati* de *gam* ont la nasale sonante, et il n'y a pas de raison de croire que le grec βά-σκω soit formé différemment, bien qu'il puisse venir de la racine sœur βᾱ.

b. FORMATIONS NOMINALES.

Le suffixe -TÁ (cf. page 15) donne les thèmes suivants:

de *tan* (*ten*): skr. *ta-tá* = gr. τᾰ-τός = lat. *ten-tus*
de *g₂am* (*g₂em*): skr. *ga-tá* = gr. βα-τός[2] = lat. *ven-tus*
de *man* (*men*): skr. *ma-tá* = gr. μα-τος[3] = lat. *mentus*[2]
de *gh₂an* (*gh₂en*): skr. *ha-tá* = gr. φα-τός[4]
de *ram* (*rem*): skr. *ra-tá* = gr. ἐρα-τός (= lat. *lentus*?)

Ces formes indiennes auxquelles il faut ajouter *yatá* de *yam*, *natá* de *nam*, *kšatá* de *kšan*, et qui se reproduisent dans le zend et l'ancien perse (zd. *gata* «parti», a. p. *ǵata* «tué» etc.) appartiendraient suivant Schleicher, Beiträge II 92 seq., à des racines en *-ă*, et l'auteur s'en sert pour démontrer la théorie qu'on connaît; mais comment se ferait-il que ce fussent précisément là les seuls cas d'un *a* sanskrit terminant une racine et que dans tous les exemples où la nasale n'est pas en jeu, on trouve *i* ou *ī* dans les mêmes participes: *sthitá*, *pītá*? On peut dire tout au contraire que cet *a* porte en lui-même la preuve de son origine nasale.

Les thèmes en -TI (cf. page 16) sont tout semblables aux précédents: skr. *tati* = gr. τάσις, cf. lat. *-tentio; kšati* (de *kšan*) a pour parallèle grec l'homérique ἀνδρο-κτασίη (de κτεν). Le skr. *gáti*, le gr. βάσις et le got. (*ga-*)*qumb(i)s* se réunissent de même dans l'indo-européen *g₂m̥-ti*. Le got. (*ga-*)*mund(i)s* répond au véd. *matí* (skr. classique *máti*), au lat. *men(ti)s*[5].

1. Les formes comme δείκνυμι, ζεύγνυμι sont des innovations du grec.

2. βατός pourrait aussi appartenir à la racine βᾱ qui a donné ἔβην; les deux formes devaient nécessairement se confondre en grec. En revanche le skr. *gatá* ne saurait dériver de *gā*.

3. Forme conservée dans le mot αὐτόματος, suivant l'étymologie la plus probable. — *-mentus* se trouve dans *commentus*.

4. L'identification du skr. *han* et du grec *φεν sera justifiée plus bas.

5. Les formes latines n'inspirent pas une confiance absolue, en ce sens qu'elles peuvent tout aussi bien s'être formées postérieurement comme le gr.

Thèmes en -ú (cf. page 16). L'identité de l'ind. *bahú* et du gr. παχύς (*bahulá* = παχυλός) s'impose avec non moins de force que le rapprochement de *pinguis* avec παχύς que l'on doit à M. Curtius. On est obligé d'admettre la réduction de la première aspirée *ph* dans la période antéhistorique, où l'italique n'avait pas encore converti les aspirées en spirantes, et ceci n'est point sans doute un cas unique dans son genre. Or *pinguis* pour **penguis* nous prouve que l'*a* de *bahú* et de παχύς représente une nasale sonante. Le superlatif skr. *báṃh-iṣṭha* en offrait du reste la preuve immédiate.

Le skr. *raghú*, *laghú* = gr. ἐλαχύς contient également la nasale sonante, à en juger par les mots parents skr. *ráṃhas* et *ráṃhi*. Donc le latin *lĕvis* est pour **leṅhuis*, **leṅuis*; les traitements divers de *pinguis* et de *levis* n'ont d'autre raison que la différence des gutturales (gh_1 et gh_2: *bahú*, *raghú*). La discordance du vocalisme dans *levis* vis-à-vis d'ἐλαχύς est supprimée. Le lit. *lèngvas*, le zd. *reñǵya* confirment l'existence de la nasale. Enfin, pour revenir au skr. *raghú*, l'*a* de ce mot ne s'explique que s'il représente une nasale sonante, autrement il devait disparaître comme dans *r̥ǵú* (superl. *ráǵiṣṭha*) et dans les autres adjectifs en *-ú*.

Le lat. *densus* indique que δασύς est pour δn̥σύς.

L'affaiblissement de la syllabe radicale devant le suff. *-ú* se vérifie encore dans βαθύ-ς, de la racine βενθ dont la forme pleine apparaît dans βένθ-ος. Ici cependant, comme plus haut pour παθεῖν, on peut être en doute sur la provenance et par conséquent aussi sur la nature de l'α: car à côté de βενθ on a la rac. βᾰθ sans nasale. Ces sortes de doublets nous occuperont dans un prochain chapitre.

Thèmes de diverses formations:

Skr. *así* = lat. *ensis*. Skr. *vastí* et lat. *vē(n)sīca*.

Le got. *ūhtvo* (c.-à-d. **unhtvo*) «matin» répond, comme on sait, au védique *aktú* «lumière», auquel on a comparé aussi le grec ἀκτίς «rayon».

Le gr. πάτο-ς «chemin» doit remonter à *πn̥το-ς, vu la nasale du skr. *pánthan*, gén. *path-ás* (= *pn̥th-ás*).

Le thème *n̥dhara* (ou peut-être *m̥dhara*) «inferior» donne l'indien *ádhara*, le lat. *inferus*, le got. *undaro*.

δέρεις, θέλεις. Pour les formes slaves telles que *-mętĭ* cette possibilité se change presque en certitude.

M. Scherer (Z. Gesch. der deutsch. Spr., p. 223 seq.), parlant des thèmes des pronoms personnels, se livre à des conjectures dont M. Leskien a fait ressortir le caractère aventureux (Declination, p. 139); sur un point cependant le savant germaniste a touché juste sans aucun doute: c'est lorsqu'il restitue pour le pluriel du pronom de la 1e personne un thème contenant une nasale devant l'*s*: *amsma*, *ansma*. Ce n'est pas que les raisons théoriques de M. Scherer soient convaincantes; mais le germanique *uns*, *unsis* ne s'explique que de cette façon. Au lieu de *amsma* ou *ansma*, il faut naturellement *m̥sna* ou *n̥sma*, d'où sortent avec une égale régularité le got. *uns*, le skr. *asmád*, le grec (éol.) ἄμμε = *ἀσμε.

Plusieurs cas d'une nature particulière, celui du nom de nombre cent par exemple, trouveront leur place dans un autre chapitre[1].

2. Syllabes suffixales.

La flexion des thèmes en *-an* (*-en*), *-man* (*-men*), *-van* (*-ven*) demande un examen détaillé qui trouvera mieux sa place dans un chapitre subséquent. Il suffit ici de relever ce qui a trait à la nasale sonante: dans la langue mère, le suffixe perdait son *a* aux cas dits *faibles* et *très faibles*. Dans ces derniers, la désinence commence par une voyelle et la nasale restait consonne; aux cas «faibles» au contraire elle était obligée de prendre la fonction de voyelle, parce que la désinence commence par une consonne. Là est toute la différence. On a en sanskrit, du thème *ukšán:*

gén. sing. *ukšṇ-ás*	instr. pl. *ukšá-bhis* (= *ukšṇ-bhis*)
dat. sing. *ukšṇ-é*	loc. pl. *ukšá-su* (= *ukšṇ-su*)

Le grec fait au gén. sing.: ποιμένος, au dat. plur.: ποιμέσι, tous deux hystérogènes. Les anciennes formes ont dû être *ποιμν-ός

1. Il est possible que la nasale sonante soit représentée en arien par *i*, *u*, dans le mot qui signifie *langue*: skr. *ǵihvā́* et *ǵuhū́*, zd. *hizva*, *hizu*; — l'ancien perse serait *izāva* selon la restitution de M. Oppert, mais . . *āva* seul est encore écrit sur le rocher. Comme la consonne qui commence le mot est un véritable Protée linguistique — elle diffère même dans l'iranien vis-à-vis de l'indien — et qu'en lituanien elle devient *l*, on conviendra que la glose d'Hésychius: λαυχάνη· γλῶσσα trouve son explication la plus naturelle dans la comparaison des mots cités: le thème primitif serait *ʔ-n̥gh₁ū* ou *ʔ-n̥gh₁wā*: de là le lat. *d-ingua*, le got. *t-uggon-*, et le gr. *λ-αχϝαν-η, λαυχάνη. Le slave *j-ęzykŭ* montre aussi la sonante. Seul l'*ë* du lit. *l-ëžuv-i-s* s'écarte de la forme reconstruite. — Pour l'épenthèse de l'*u* dans le mot grec cf. plus haut (p. 17) λαυκανίη.

et *ποιμᾰ-σι. Il a subsisté quelques débris de cette formation: κυν-ός du thème κυ-ον, φρ-ᾰ-σί (Pindare) du thème φρ-εν. V. Brugmann, Stud. IX 376.

Au nom.-acc. sing. des neutres en *-man*, l'*a* final de skr. *nā́ma*, zd. *nāma*, gr. ὄνομα[1] est sorti, aussi bien que l'*ę* du slave *imę* et l'*en* du lat. *nōmen*, d'une nasale sonante indo-européenne. Morphologiquement, c'est ce que font conclure toutes les analogies, ainsi celle de l'ind. *dātṛ́* au nom.-acc. neutre; phonétiquement, c'est la seule hypothèse qui rende compte de l'absence de la nasale dans les deux premières langues citées. — Voilà la première fois que nous rencontrons une nasale sonante à la fin du mot, et le cas mérite une attention spéciale. Si simple que la chose paraisse à première vue, elle ne laisse pas que d'embarrasser quelque peu, aussitôt qu'on considère le mot dans son rôle naturel de membre de la phrase. L'indien *dātṛ́*, qui vient d'être cité, placé devant un mot commençant par une voyelle, comme *api*, donnerait, d'après les règles du sandhi: *dātrapi*. En d'autres termes, le *dātr̥* du paradigme n'a de réalité que suivi d'une consonne ou finissant la phrase; devant les voyelles il n'y a que *dātr*. Et cependant *r̥* (ce qui veut dire: *r* doué d'accent syllabique) peut fort bien se maintenir devant les voyelles. C'est ainsi que la phrase anglaise: *the father is* se prononcera couramment: *the fathr̥ is*, non pas: *the fathr is*[2]. Il en est de même de *n̥* dans l'allemand *sieb̥n-und-zwanzig* (*sieben-und-zwanzig*).

Un mot indo-europeen comme *stāmn* (nom.-acc. de *stāman-* = skr. *sthāman-*[3]) a donc pu faire à la rencontre d'une voyelle, devant *api* par exemple: *stāmn‿api* — ou bien *stāmn̥‿‿api* (cf. note 2). Se décider pour la première alternative serait peut-être admettre implicitement qu'on disait *madhw api* et non *madhu api*, c'est-à-dire

---

1. Le τ des cas obliques (ὀνόματος) n'a probablement existé à aucune époque au nomin.-accusatif. — Le got. *namo* n'est pas mentionné, parce qu'il est de formation nouvelle.

2. Il est vrai que *r̥, n̥* etc. placés devant une voyelle paraissent se dédoubler en *r̥r, n̥n* etc. V. Sievers, Lautphysiol., p. 27 au milieu. Et, bien qu'on puisse dire que *i* et *u* sont aussi consonnes durant un instant dans le passage des organes à une autre voyelle, dans *ia* ou *ua* par exemple, il n'en reste pas moins certain que la triple combinaison phonique 1) *i̯a*. 2) *ia* c.-à-d. *i‿a*. 3) *i‿i̯a*, transportée dans la série nasale se réduit à 1) *na* et 2. 3) *n̥na*, dans la série de l'*r*: à 1) *ra* et 2. 3) *r̥ra*. — *i̯* désigne l'*i* consonne.

3. Le mot choisi plus haut pour exemple (skr. *nāman*) ne convenait plus ici, parce que la forme primitive de sa syllabe initiale est assez incertaine.

faire remonter la règle de sandhi sanskrite relative à *i* et *u* devant les voyelles, du moins dans son principe[1], jusqu'à la période proethnique; et l'usage védique ne parlerait guère en faveur de cette thèse. Nous n'entrerons pas ici dans la discussion de ce point, parce que nous croyons que l'hypothèse: *stāmṇ̯‿api* est en effet la plus probable; mais qu'on veuille bien comparer plus loin ce qui a rapport à l'accusatif singulier des thèmes consonantiques. — On a donc dans la phrase indo-européenne: *stāmṇ̯‿tasya* et *stāmṇ̯‿api*.

A l'époque où la nasale sonante devint incommode à la langue, époque où Hindous et Iraniens parlaient encore un même idiome, l'ancien *stāmṇ̯‿tasya* devint nécessairement *stāma‿tasya*, skr. *sthāma‿tasya*. Placé à la fin de la phrase, *stāmṇ̯* devait également donner *stāma*. Quant à *stāmṇ̯‿api*, son développement normal a dû être, en vertu du dédoublement dont il a été question: *stāma-n-api*. Cette dernière forme a péri: il y a eu unification comme dans une foule de cas analogues pour lesquels il suffit de citer les récents travaux de M. Curtius: *Zu den Auslautsgesetzen des Griechischen*, Stud. X 203 seq. et de M. Sievers dans les *Beiträge de Paul et Braune* V 102.

Dans le grec et le slave la marche de cette sélection a dû être à peu de chose près la même que dans les langues ariennes.

Flexion des neutres en *-man*, dans la langue grecque. — La flexion grecque (ὀνόματος, -ματι etc.) présente partout la nasale sonante grâce à la création d'un thème en -τ difficile à expliquer. Il faut naturellement mettre cette déclinaison en regard de celle de ἧπαρ, ἥπατος. ὀνόματος répond au skr. *nā́mnas*, ἥπατος au skr. *yaknás*; et pour ce qui est de cette dernière classe de thèmes, nous pouvons être certains, quelle que soit l'origine du τ grec, que la déclinaison indienne *yákṛt*, *yaknás*, qui ne connaît l'*r* qu'au nom.-acc. sing. reflète fidèlement celle de la langue mère[2].

---

1. Dans son principe seulement, car il faudrait supposer en tous cas un *i̯* indo-européen à la place de la spirante du sanskrit classique, et le *v* de la même langue serait encore bien plus éloigné de la consonne primitive (*u̯*). — Nous ajoutons que dans la restitution des formes indo-européennes nous nous servons des signes *w* et *y* sans essayer de distinguer l'*u* et l'*i* consonnes (*u̯* et *i̯* de Sievers), des spirantes correspondantes (*w* et *j* de Sievers). Dans le cas de *madhw api*, *w* représenterait certainement *u̯*.

2. Partir d'un ancien génitif *ἥπαρτος serait récuser le témoignage du sanskrit et en même temps admettre inutilement en grec un cas d'altération phonétique, dont les exemples, s'ils existent (v. p. 8), sont en tous cas très sporadiques. Il est vrai que *yakṛt* s'est aussi, plus tard, décliné en entier; mais le fait important, c'est que *yakan* ne peut point avoir d'autre nominatif que

Mais quant à savoir si l'insertion du τ est partie des thèmes en -μα, ou des thèmes en -αρ, ou si elle s'est développée de pair sur les deux classes de thèmes, sans qu'il y ait eu de contamination entre elles, c'est une question qui peut se trancher de plusieurs façons, sans qu'aucune solution soit bien satisfaisante.

Voici quelques points à considérer dans la discussion des probabilités:

1° Les langues parentes possèdent un suffixe *-mn̥-ta*, élargissement du suff. *-man*; en latin par exemple ce suffixe a donné *augmentum, cognomentum*. Ce suffixe manque en grec. — Un suffixe *-n̥-ta* parallèle à un neutre grec en -αρ, -ατος existe probablement dans le lat. *Oufens* (masc.), *Oufentina*: cf. οὖθαρ, -ατος. Car *Oufens* remonte à **Oufento-s*.

2° Le *t* qui se montre au nom.-acc. du skr. *yákr̥-t* pourrait bien malgré tout avoir joué un rôle dans le phénomène. On aurait un parallèle frappant dans le lat. *s-an-gu(-en)* en regard du sanskrit *ás-r̥-g*, g. *as-n-ás*[1]; là nous voyons clairement l'élément consonantique ajouté au *r̥* du nom.-acc. se propager sur le thème en *-n*. D'autre part il y a quelque vraisemblance pour que la dentale de *yákr̥t (yakr̥d)* ne soit autre que celle qui marque le neutre dans les thèmes pronominaux[2]; dans ce cas c'est en réalité un *d*, et il n'y a plus à s'en préoccuper dans la question du τ grec.

3° Dans le cas où l'insertion du τ serait partie des thèmes en -αρ, il est remarquable que le nom.-acc. de mots en -μα ait subi lui aussi un métaplasme venant de ces thèmes, car les formes ἦ-μαρ, τέκ-μαρ, τέκ-μωρ n'ont point d'analogue dans les langues congénères. Il est vrai que, selon l'étymologie qu'on adoptera, il faudra peut-être diviser ainsi: ἦμ-αρ, τέ-κμ-αρ, τέ-κμ-ωρ.

4° Les thèmes neutres δουρατ, γουνατ, qui, dans la plus grande partie de la flexion, remplacent δόρυ, γόνυ, sont peut-être au skr. *dáru-n̥(-as)*, *ǵánu-n(-as)* ce que ὀνοματ est au skr. *nā́mn(-as)*. Ceci, sans vouloir préjuger la valeur morphologique de la nasale de *dāru-n̥-*, et surtout sans insister sur le choix de ces deux thèmes en *u* dont la flexion primitive soulève une foule d'autres questions.

5° Même en sanskrit, certaines formes faibles de thèmes terminés en *an* s'adjoignent un *t*; ainsi *yuvatí (= yuvn̥ti)* à côté de *yūnā*, tous deux dérivés de *yuvan-*. A son tour l'indien *yuvatí* nous remet en mémoire la formation grecque: **προφρη̥τγα, πρόφρασσα*, féminin de προφρον-. Cf. encore *yúvat* pour **yúva* au neutre, forme qui comporte aussi une autre explication (p. 28, note 2), et *varimátā, ṛ́kvatā*, instrumentaux védiques de *varimán, ṛ́kvan*.

6° Les mots paléoslaves comme *žrěbę*, gén. *žrěbęt-e* «poulain», *telę telęt-e* «veau» etc. ont un suffixe qui coïncide avec l'ατ- du grec dans une forme primitive *-n̥t*. Seulement ces mots sont des diminutifs de formation secondaire,

---

yákr̥t. — Le lat. *jecinoris* a remplacé l'ancien **jecinis*, grâce à la tendance à l'uniformité qui fit passer l'*or* du nominatif dans les cas obliques. — M. Lindner (p. 39 de son *Altindische Nominalbildung*) voit aussi dans ἥπατος le pendant du skr. *yaknás*.

1. Excellent rapprochement de Bopp, en faveur duquel nous sommes heureux de voir intervenir M. Ascoli (*Vorlesungen über vgl. Lautlehre*, p. 102). La chute de l'*a* initial a sa raison d'être; v. le registre.

2. Cf. *yúvat* (*yúvad*), neutre védique de *yúvan*.

et le grec n'a peut-être qu'un seul exemple de ce genre, l'homérique προσώπατα qui semble être dérivé de πρόσωπο-ν. On peut conjecturer néanmoins que les formes slaves en question sont bien la dernière réminiscence des thèmes comme ἧπαρ, -ατος et *yákṛt*, *-nás*. D'après ce qui a été dit plus haut, le nom.-acc. en *-ę* ne pourrait qu'être récent; nous trouvons semblablement en latin le nom.-acc.: *ungu-en*, en grec: ἄλειφα à côté d'ἄλειφαρ.

Voilà quelques-uns des rapprochements qui se présentent à l'esprit dans la question de l'origine du τ dans les suffixes -ατ et -ματ. Nous nous abstenons de tout jugement; mais personne ne doutera, en ce qui concerne l'α, qu'il ne soit le représentant d'une nasale sonante.

A côté de skr. *náma* se placent, sous le rapport du traitement de la nasale sonante finale, les noms de nombre suivants:

saptá = lat. *septem*, got. *sibun*, gr. ἑπτά
náva = lat. *novem*, got. *niun*, gr. ἐννέα
dáça = lat. *decem*, got. *taihun*, gr. δέκα

C'est là la forme du nomin.-accusatif, la seule qui donne matière à comparaison. A la question: «quels sont les thèmes de ces noms de nombre?» la grammaire hindoue répond: *saptan-*, *navan-*, *daçan-*, et à son point de vue elle a raison, car un instr. pl. comme *saptabhis* ne se distingue en rien de la forme correspondante du thème *nāman-*, qui est *nāmabhis*. Cependant, si nous consultons les langues congénères, deux d'entre elles nous montrent la nasale labiale, le latin et le lituanien (*dészimtis*[1]), et ces deux langues sont les seules qui puissent éclairer la question, vu que le gotique convertit l'*m* final en *n*.

Seconde preuve en faveur de la nasale labiale. Le sanskrit termine ses noms de nombre ordinaux, de deux à dix, par *-tīya*, *-tha* ou *-ma*.[2] En omettant pour un instant l'adjectif ordinal qui correspond à *páńća*, et en mettant ensemble les formes dont le suffixe commence par une dentale, on a une première série composée de:

dvi-tīya, *tṛ-tīya*, *ćatur-thá*, *šaš-ṭhá*,

et une seconde où se trouvent:

saptamá, *ašṭamá*, *navamá*, *daçamá*.

Dans les langues européennes la première formation est la plus répandue, et en gotique elle a complètement évincé la seconde. Il est encore visible néanmoins que les deux séries du sanskrit remontent telles quelles, à part les changements phonétiques, à la langue indo-européenne. En effet aucun idiome de la famille ne montre la terminaison *-ma* là où le sanskrit a *-tha* ou *-tīya*,

1. *septynì*, *devynì* sont de formation secondaire. Leskien, *Declin. im Slavisch-Lit.*, p. XXVI.

2. Nous ne tenons pas compte de *prathamá* et *turíya*, étrangers à la question.

tandis qu'à chaque forme de notre seconde série répond, au moins dans une langue, un adjectif en *-ma*: nous ne citons pas l'iranien, trop voisin du sanskrit pour changer beaucoup la certitude du résultat.

En regard de *saptamá*: gr. ἕβδομος, lat. *septimus*, boruss. *septmas*, paléosl. *sedmŭ*, irland. *sechtmad*.
En regard de *aštamá*: lit. *aszmas*, paléosl. *osmŭ*, irland. *ochtmad*.
En regard de *navamá*: lat. *nonus* pour **nomus* venant de **noumos*, v. Curtius, Grdz., p. 534.
En regard de *daçamá*: lat. *decimus*.

Donc les noms de nombre sept, huit, neuf et dix, et ceux-là seuls, formaient dans la langue mère des adjectifs ordinaux en *-ma*. Or il se trouve précisément que ces quatre noms de nombre [1], et ceux-là seuls, se terminent par une nasale. Ou bien il y a là un jeu singulier du hasard, ou bien la nasale des cardinaux et celle des ordinaux sont en réalité une seule et même chose; en d'autres termes, pour autant qu'on a le droit de regarder les premiers comme bases des seconds, le suffixe dérivatif des ordinaux est *-a*, non pas *-ma*[2].

La nasale latente de *saptá*, identique à celle qui apparaît dans *saptamá*, est donc un *m*. Même conclusion, en ce qui concerne *aštá*, *náva*, *dáça*.

Nous revenons au nom de nombre cinq. Bopp (Gr. Comp. II, p. 225 seq. de la trad. française) fait remarquer l'absence de la nasale finale dans les langues européennes[3], ainsi que l'ε du grec πέντε en regard de l'α de ἑπτά, ἐννέα, δέκα «conservé par la nasale». — «De tous ces faits, dit-il, on est tenté de conclure

---

1. Une des formes du nom de nombre huit se terminait en effet par une nasale. Il est vrai que les composés grecs comme ὀκτα-κόσιοι, ὀκτά-πηχυς n'en offrent qu'une trace incertaine, et qu'ils s'expliquent suffisamment par l'analogie de ἑπτα-, ἐννεα-, δεκα- (cf. ἑξα-). Pour le lat. *octingenti*, une telle action de l'analogie est moins admissible; cette forme d'autre part ne saurait renfermer le distributif *octōni*; on peut donc avec quelque raison conclure à un ancien **octem*. Le sanskrit lève tous les doutes: son nom.-acc. *aštá* est nécessairement l'équivalent d'**octem*, car personne ne s'avisera de le ramener à un primitif *akta* répondant à une forme grecque fictive «ὀκτε» semblable à πέντε: une pareille supposition serait dénuée de tout fondement. Tout au plus pourrait-on penser à un duel en *ă* dans le genre de *deva* pour *devā*, et c'est en effet dans ce sens que se prononcent les éditeurs du dictionnaire de St-Pétersbourg. Mais pourquoi, dans ce cas, cette forme se perpétue-t-elle dans le sanskrit classique? On est donc bien autorisé à admettre une forme à nasale, qui peut-être avait une fonction spéciale dans l'origine. — Pour ce qui est de la forme *aktau*, assurée par le got. *ahtau*, nous nous bornons à relever dans la formation de son ordinal (gr. *ὀγδοϝ-ο- ou *ὀγδϝ-ο-, lat. *octāv-o-*) le même mode de dérivation au moyen d'un suff. *-a* que dans *aštam-á*, *saptam-á* etc. (v. la suite du texte).

2. Quant à savoir si, en tout dernier ressort, on ne trouverait pas telle ou telle parenté entre le *-ma* du superlatif et le *-m-a* des adjectifs ordinaux, de façon par exemple que déjà dans la période proethnique, la terminaison *ma* de ces derniers aurait produit l'impression du superlatif et aurait été étendue de là à d'autres thèmes pour les élever à cette fonction, ce sont des questions que nous n'avons pas à examiner ici.

3. Le gotique *fimf* ferait «*fimfun*» s'il avait eu la nasale finale.

que la nasale finale de *páńćan*, en sanskrit et en zend, est une addition de date postérieure.» C'est trop encore que de la laisser aux langues ariennes: en effet, le gén. skr. *pańćānám* (zd. *pańćanām*) serait tout à fait irrégulier s'il dérivait d'un thème en *-an*; il est simplement emprunté aux thèmes en *-a*[1]. Les composés artificiels tels que *priyapańćānas* (Benfey, Vollst. Gr., § 767) n'ont aucune valeur linguistique, et les formes *pańćábhis*, *-bhyas*, *-su* ne prouvent rien ni dans un sens ni dans l'autre[2]. Ainsi rien ne fait supposer l'existence d'une nasale.

Les adjectifs ordinaux de ce nombre sont:

gr. πέμπτος, lat. *quin(c)tus*, (got. *fimfta*), lit. *pènktas*, paléosl. *pętŭ*, zd. *puχδa*, skr. véd. *pańćathá*.

Le nombre cardinal n'ayant pas la nasale finale, ces formations sont conformes à la règle établie plus haut. Si, à côté de *pańćathá*, le sanskrit — mais le sanskrit seul — nous montre déjà dans le Véda la forme *pańćamá*, c'est que, pour nous servir de la formule commode de M. Havet, étant donnés *páńća* et le couple *saptá-saptamá*, ou bien *dáça-daçamá* etc., l'Hindou en tira tout naturellement la *quatrième proportionnelle*: *pańćamá*.[3]

M. Ascoli, dans son explication du suffixe grec -τατο, prend pour point de départ les adjectifs ordinaux ἕνατος et δέκατος. Notre thèse ne nous force point à abandonner la théorie de M. Ascoli; il suffit d'ajouter une phase à l'évolution qu'il a décrite et de dire que ἕνατος, δέκατος sont eux-mêmes formés sur sol grec à l'image de τρίτος, τέταρτος, πέμπτος, ἕκτος[4].

La valeur phonétique primitive de la terminaison *-ama* des formes sanskrites, et de ce qui lui correspond dans les autres langues, est examinée ailleurs.

Il n'était pas inutile pour la suite de cette étude d'accentuer le fait, assez généralement reconnu, que la nasale finale des noms de nombre est un *m*, non pas un *n*. La valeur morphologique de cet *m* n'est du reste pas connue, et en le plaçant provisoirement sous la rubrique *syllabes suffixales* nous n'entendons en aucune manière trancher cette obscure question.

---

1. Le point de départ de tous ces génitifs de noms de nombre en *-ānām* paraît être *trayāṇám*, lequel dérive de *trayá-*, et non de *trí-*. L'accentuation s'est dirigée sur celle des autres noms de nombre. Le zend *ϑrayām* qui permet de supposer **ϑrayanām* (cf. *vehrkām*, *vehrkanām*), atteste l'ancienneté de ce génitif anormal.

2. Ces mêmes formes dont le témoignage est nul dans la question de savoir si le nom de nombre cinq a ou non une nasale finale, ne pèsent naturellement pas davantage dans la balance, lorsqu'il s'agit de savoir si la nasale de *náva*, *dáça* etc. — dont l'existence n'est pas douteuse — est un *n* ou un *m*.

3. On trouve inversément *saptátha*, zd. *haptaϑa*, à côté de *saptamá*. En présence de l'accord à peu près unanime des langues congénères, y compris le grec qui a cependant une préférence bien marquée pour le suff. -το, on ne prétendra point que c'est là la forme la plus ancienne.

4. Nous n'avons malheureusement pas réussi à nous procurer un autre travail de M. Ascoli qui a plus directement rapport aux noms de nombre, intitulé: *Di un gruppo di desinenze Indo-Europee*.

Outre la flexion proprement dite, deux opérations grammaticales peuvent faire subir aux suffixes des variations qui engendreront la nasale — ou la liquide — sonante, savoir la composition et la dérivation. Ce sont elles que nous étudierons maintenant.[1]

C'est une loi constante à l'origine, que les suffixes qui expulsent leur *a* devant certaines désinences prennent aussi cette forme réduite, lorsque le thème auquel ils appartiennent devient le premier membre d'un composé. Brugmann K. Z. XXIV 10. Cf. plus haut p. 19.

Le second membre du composé commence-t-il par une consonne, on verra naître la sonante à la fin du premier. Les langues ariennes sont toujours restées fidèles à cette antique formation:

skr. *nāma-dhéya* (= *nāmn̥-dhéya*)

Cette forme en *-a*, qui ne se justifie que devant les consonnes, s'est ensuite généralisée de la même manière qu'au nomin.-acc. neutre: on a donc en sanskrit *nāmāṅka* au lieu de **nāmnaṅka*. — *açmāsyà* de *açman* «rocher» et *āsyà* «bouche» est un exemple védique de cette formation secondaire; c'est aussi le seul qui se trouve dans le dictionnaire du Rig-Véda de Graßmann[2], et l'on a simultanément une quantité de composés dont le premier membre est *vr̥šan* et qui offrent les restes du procédé ancien: *vr̥šan* composé avec *áçva* par exemple donne, non pas *vr̥šāçva*, mais *vr̥šaṇaçvá*, ce qu'il faut traduire: *vr̥šṇ̥-n-açvá*. D'après l'analogie des thèmes en *-r* (*pitrartha* de *pitar* et *artha*), on attendrait **vr̥šṇaçvá*; et nous retrouvons ici l'alternative formulée plus haut dans *stāmn‿api*, *stāmṇ̥‿api*. Peut-être que dans la composition il faut comme dans la phrase s'en tenir à la seconde formule, et que *pitrartha* doit en fait d'ancienneté céder le pas à *vr̥šaṇaçva*.

Dans les composés grecs dont le premier membre est un neutre en -μα, ὀνομα-κλυτός par exemple, on peut avec M. Brugmann (Stud. IX 376) reconnaître un dernier vestige de la formation primitive, à laquelle s'est substitué dans tous les autres cas le type ἀρρεν-ο-γόνος. Cf. p. 34 ἅπαξ et ἁπλόος.

Dérivation. Il va sans dire qu'ici comme partout ailleurs la sonante ne représente qu'un cas particulier d'un phénomène général

---

1. Le nombre des liquides sonantes dues à la même origine étant très minime, nous n'avons fait qu'effleurer ce sujet à la page 19.

2. Ajouter cependant les composés des noms de nombre, tels que *saptáçva*, *dáçāritra*. Leur cas est un peu différent.

d'affaiblissement; qu'elle n'apparaîtra que si l'élément dérivatif commence par une consonne. Voyons d'abord quelques exemples du cas inverse, où le suffixe secondaire commence par une voyelle. Déjà dans le premier volume du *Journal de Kuhn* (p. 300), Ebel mettait en parallèle la syncope de l'*a* aux cas faibles du skr. *rájan* (gén. *rájñas*) et la formation de λίμν-η, ποίμν-η, dérivés de λιμήν, ποιμήν. M. Brugmann (*Stud.* IX 387 seq.) a réuni un certain nombre d'échantillons de ce genre qui se rapportent aux thèmes en *-ar*, et parmi lesquels on remarquera surtout lat. *-sobrīnus* = **-sosr-īnus*, de *soror*. Cf. loc. cit. p. 256, ce qui est dit sur ὕμν-ο-ς, considéré comme un dérivé de ὑμήν.

L'élément dérivatif commence par une consonne:

Le suffixe *-man* augmenté de *-ta* devient *-mn̥ta*. Un exemple connu est: skr. *çró-mata* = v. haut-all. *hliu-munt*. Le latin montre, régulièrement, *-mento*: *cognomentum*, *tegmentum* etc.

Un suffixe secondaire *-bha* qui s'ajoute de préférence aux thèmes en *-an* sert à former certains noms d'animaux. Sa fonction se borne à *individualiser*, suivant l'expression consacrée par M. Curtius. Ainsi le thème qui est en zend *arshan* «mâle» n'apparaît en sanskrit que sous la forme amplifiée *r̥ša-bhá* (= *r̥šn̥-bhá*) «taureau». De même: *vr̥šan*, *vr̥ša-bhá*. A l'un ou à l'autre de ces deux thèmes se rapporte le grec Εἰραφ-ιώτης, éol. Ἐρραφ-εώτης, surnom de Bacchus[1], v. Curtius *Grdz.* 344.

Le grec possède comme le sanskrit un assez grand nombre de ces thèmes en *-n̥-bha*, parmi lesquels ἔλ-αφο-ς est particulièrement intéressant, le slave *j-elen-ĭ* nous ayant conservé le thème en *-en* dont il est dérivé. M. Curtius ramène ἐλλός «faon» à *ἐλν-ό-ς; ce serait une autre amplification du même thème *el-en*.

Les mots latins *columba*, *palumbes*, appartiennent, semble-t-il, à la même formation; mais on attendrait *-emba*, non *-umba*.

Le skr. *yúvan* «jeune», continué par le suff. *-ça*, donne *yuvaçá*. A qui serait tenté de dire que «la nasale est tombée», il suffirait de rappeler le lat. *juven-cu-s*. Le thème primitif est donc bien *yawn̥-k₁á*. Le got. *juggs* semble être sorti de **jivuggs*, **jiuggs;* cf. *niun* pour **nivun*.

Skr. *párvata* «montagne» paraît être une amplification de *párvan* «articulation, séparation». On en rapproche le nom de pays Παρρασία, v. Vaniček, *Gr.-Lat. Et. W.* 523.

1. L'ε initial n'est probablement qu'une altération éolo-ionienne (cf. ἔρσην) de l'α que doit faire attendre le *r̥* de la forme sanskrite.

Le thème grec ἑν- «un», plus anciennement *σεμ-, donne ἅ-παξ et ἁ-πλόος qui sont pour *σm̥παξ, σm̥πλοος. La même forme *sm̥-* se retrouve dans le lat. *sim-plex* = **semplex* et dans l'indien *sa-kṛ́t.*

Dans le Véda, les adjectifs en *-vant* tirés de thèmes en *-an*, conservent souvent l'*n* final de ces thèmes devant le *v: ómanvant*, *vṛ́šaṇvant* etc. Cela ne doit pas empêcher d'y reconnaître la nasale sonante, car devant *y* et *w*, soit en grec soit en sanskrit, c'est *an* et non pas *a* qui en est le représentant régulier[1]. C'est ce que nous aurions pu constater déjà à propos du participe parf. actif, à la page 22 où nous citions *sasaván*. Cette forme est seule de son espèce, les autres participes comme *ǵaghanván*, *vavanván*, montrant tous la nasale. *sasaván* lui-même répugne au mètre en plusieurs endroits; Grassmann et M. Delbrück proposent *sasanván*[2]. C'est en effet *-anván* qu'on doit attendre comme continuation de *-n̥wán*, et *-n̥wán* est la seule forme qu'on puisse justifier morphologiquement: cf. *çuçukvān*, *ćakṛ̥ván*. Le zend *ǵaγnvāo* est identique à *ǵaghanván*.

La formation des féminins en *-ī* constitue un chapitre spécial de la dérivation. Relevons seulement ceux que donnent les thèmes en *-vant* dont il vient d'être question: *nṛ̥-vátī*, *re-vátī* etc. Le grec répond par *-ϝεσσα* et non *-ϝασσα comme on attendrait. Homère emploie certains adjectifs en ϝεις au féminin: ἐς Πύλον ἠμαθόεντα, mais il ne s'en suit pourtant point que le fém. *-ϝεσσα* soit tout moderne: cela est d'autant moins probable qu'un primitif *-ϝεντγα* est impossible: il eût donné *-ϝεισα*. Mais l'absence de la nasale s'explique par le **-ϝασσα* supposé, qui a remplacé son α par ε et qui, à part cela, est resté tel quel, se bornant à imiter le vocalisme du masculin.

Nous arrivons aux nasales sonantes des syllabes désinentielles, et par là au second mode de formation de ces phonèmes (v. page 20), celui où l'*a*, au lieu d'être expulsé comme dans les cas précédents, n'a existé à aucune époque. Il sera indispensable de tenir compte

---

1. Cette évolution de la nasale sonante ne doit pas être mise en parallèle avec les phonèmes *ĭr* et *ŭr*, p. ex. dans *titirván*, *pūryáte*, ou du moins seulement avec certaines précautions dont l'exposé demanderait une longue digression. L'existence du *ṛ* dans *ćakṛ̥ván*, *ǵāgṛ̥ván*, *papṛ̥ván* etc., suffit à faire toucher au doigt la disparité des deux phénomènes.

2. On pourrait aussi conjecturer *sasāván*; cf. *sātá*, *sāyáte*.

d'un facteur important, l'accentuation du mot, dont nous avons préféré faire abstraction jusqu'ici, et cela principalement pour la raison suivante, c'est que la formation des nasales — et liquides — sonantes de la première espèce coïncidant presque toujours avec un *éloignement* de la tonique, l'histoire de leurs transformations postérieures est de ce fait même à l'abri de ses influences.

Au contraire, la formation des nasales sonantes de la seconde espèce est évidemment tout à fait indépendante de l'accent; il pourra donc leur arriver de supporter cet accent, et dans ce cas le traitement qu'elles subiront s'en ressentira souvent.

Nous serons aussi bref que possible, ayant peu de chose à ajouter à l'exposé de M. Brugmann.

Pour les langues ariennes, la règle est que la nasale sonante portant le ton se développe en *an* et non pas en *a*.

Désinence -nti de la 3e personne du pluriel. Cette désinence, ajoutée à des thèmes verbaux consonantiques, donne lieu à la nasale sonante. La plupart du temps cette sonante est frappée de l'accent, et se développe alors en *an*:

2e classe: *lih-ánti* = *lih-ṇ̥ti* 7e cl.: *yuṅ́ǵ-ánti* = *yuṅ́ǵ-ṇ̥ti*

Dans la 3e classe verbale, la 3e pers. du pluriel de l'actif a la particularité de rejeter l'accent sur la syllabe de redoublement; aussi la nasale de la désinence s'évanouit: *pí-pr-ati* = *pí-pr-ṇ̥ti*. Il en est de même pour certains verbes de la 2e classe qui ont l'accentuation des verbes redoublés, ainsi *çás-ati* de *çās* «commander».

En ce qui concerne *dádhati* et *dádati*, il n'est pas douteux que l'*a* des racines *dhā* et *dā* n'ait été élidé devant le suffixe, puisqu'au présent de ces verbes l'*a* n'est conservé devant *aucune* désinence du pluriel ou du duel: *da-dh-más*, *da-d-más* etc. La chose serait plus discutable pour la 3e pers. du pl. *ǵáhati* d'un verbe comme *hā* dont la 1e pers. du pl. fait *ǵa-hī-más*, où par conséquent l'*a* persiste, du moins devant les désinences commençant par une consonne. Néanmoins, même dans un cas pareil, toutes les analogies autorisent à admettre l'élision de l'*a* radical; nous nous bornons ici à rappeler la 3e pers. pl. du parf. *pa-p-ús* de *pā*, *ya-y-ús* de *yā*, etc. L'*a* radical persistant, il n'y aurait jamais eu de nasale sonante et l'*n* se serait conservé dans «*ǵá-ha-nti*», aussi bien qu'il s'est conservé dans *bhára-nti*. — Ceci nous amène à la forme correspondante de la 9e classe: *punánti*. Ici aussi nous diviserons: *pu-n-ánti* = *pu-n-ṇ̥ti*, plutôt que d'attribuer l'*a* au thème; seulement

la nasale est restée, grâce à l'accent, absolument comme dans *lihánti*[1].

La désinence *-ntu* de l'impératif passe par les mêmes péripéties que *-nti*.

La désinence -nt de l'imparfait apparaît, après les thèmes consonantiques, sous la forme *-an* pour *-ant*. Cette désinence recevant l'accent — ex. *vr-án* de *var* —, elle n'a rien que de régulier.

La désinence du moyen -ntai devient invariablement *-ate* en sanskrit, lorsqu'elle s'ajoute à un thème consonantique. C'est que, primitivement, la tonique ne frappait jamais la syllabe formée par la nasale, ce dont témoignent encore les formes védiques telles que *rihaté*, *aṅǵaté*. Brugmann, *Stud.* IX 294.

Au sujet de l'imparfait *liháta*, l'accentuation indo-européenne *righn̥tá* ne peut faire l'objet d'aucun doute, dès l'instant où l'on admet *righn̥tái* (*rihaté*). Quant à l'explication de la forme indienne, on peut faire deux hypothèses: ou bien le ton s'est déplacé dans une période relativement récente, comme pour le présent (véd. *rihaté*, class. *liháte*). Ou bien ce déplacement de l'accent remonte à une époque plus reculée (bien que déjà exclusivement arienne) où la nasale sonante existait encore, et c'est ce que suggère le védique *kránta* (Delbrück, *A. Verb.* 74) comparé à *ákrata*. On dirait, à voir ces deux formes, que la désinence *-ata* n'appartient en réalité qu'aux formes pourvues de l'augment[2] et que dans toutes les autres la nasale sonante accentuée a dû devenir *an*, d'où la désinence *-anta*. Plus tard *-ata* aurait gagné du terrain, et *kránta* seul aurait subsisté comme dernier témoin du dualisme perdu. Cette seconde hypothèse serait superflue, si *kránta* était une formation d'analogie, comme on n'en peut guère douter pour les formes que cite Bopp (*K. Gramm. d. Skr. Spr.*, § 279): *práyuṅǵanta* etc. Cf. plus haut p. 11.

Participe présent en -nt. Le participe présent d'une racine comme *vaç* «vouloir» (2e classe) fait au nom. pl. *uçántas*, au gén. sg. *uçatás*. Dans les deux formes il y a nasale sonante; seulement cette sonante se traduit, suivant l'accent, par *an* ou par *a*. Au contraire dans le couple *tudántas*, *tudatás*, de *tud* (6e classe), la se-

1. S'il y a un argument à tirer de l'imparfait *apunata*, il est en faveur de notre analyse.

2. Il est certain que l'accentuation de ces formes a été presque partout sans influence sur le vocalisme, et qu'il faut toujours partir de la forme *sans augment*. Mais cela n'est pas vrai nécessairement au delà de la période proethnique.

conde forme seulement contient une nasale sonante, et encore n'est-elle point produite de la même manière que dans *uçatás*: **tudn̥tás* (*tudatás*) vient du thème *tuda₂nt-* et a perdu un *a*, comme **tn̥-tá* (*tatá*) formé sur *tan*; tandis que **uçn̥tás* (*uçatás*) vient du thème *uçn̥t-* et n'a jamais eu ni perdu d'*a*. — Certaines questions difficiles se rattachant aux différents participes en *-nt* trouveront mention au chapitre VI.

Jusqu'ici l'existence de la nasale sonante dans les désinences verbales en *-nti* etc., n'est assurée en réalité que par l'absence de *n* dans les formes du moyen et autres, dans *rihaté* par exemple. Les langues d'Europe avec leur vocalisme varié apportent des témoignages plus positifs.

Les verbes slaves qui se conjuguent sans voyelle thématique ont *-ętĭ* à la 3e pers. du plur.: *jadętĭ*, *vědętĭ*, *dadętĭ*; cf. *nesątĭ*. De même les deux aoristes en *-s* font *nĕšę*, *nesošę*, tandis que l'aoriste à voyelle thématique fait *nesą*.

Le grec montre, après les thèmes consonantiques, les désinences suivantes: à l'actif, -αντι (-ᾱσι), -ᾰτι (-ᾰσι); au moyen, -ατα, -ατο.[1] Les deux dernières formes n'offrent pas de difficulté; il s'agit seulement de savoir pourquoi l'actif a tantôt -ατι, tantôt -αντι. La désinence -ατι n'apparaît qu'au parfait: ἐθώκατι, πεφήνᾰσι, mais le même temps montre aussi -αντι (-ᾱσι): γεγράφᾱσι etc. Le présent n'a que -αντι. M. Brugmann attribue à l'influence de l'accent la conservation de *n* au présent: ἔᾱσι = *sánti*. En ce qui concerne le parfait, il voit dans -ατι la forme régulière[2]: -αντι y a pénétré par l'analogie du présent ou plus probablement par celle de parfaits de racines en α comme ἕστα-ντι, τέθνα-ντι. — Ce qui est dit sur l'accent ne satisfait pas entièrement, car, ou bien il s'agit de l'accentuation que nous trouvons en grec, et alors ἔαντι, ἐθώκατι se trouvent tous deux dans les mêmes conditions, ou bien il s'agit du ton primitif pour lequel celui du sanskrit peut servir de norme, et ici encore nous trouvons parité de conditions: *sánti*, *tutudús*. L'hypothèse *tútudati* ou *tutudatí*, comme forme plus ancienne de *tutudús* (p. 320) est sans fondement solide. L'action de l'accent sur le développement de la nasale sonante en grec demeure donc enveloppé de bien des doutes.[3]

1. Hésychius a cependant une forme ἐσσύανται.

2. Ici il faut se souvenir que l'auteur regarde à bon droit le parfait grec comme dénué de voyelle thématique; l'α n'appartient pas au thème.

3. La question est inextricable. Est-on certain que les formes du présent

A la 3e pers. du plur. ἔλυσαν, -αν est désinence; le thème est λυσ, ainsi que le montre M. Brugmann (p. 311 seq.). L'optatif λύσειαν est obscur. Quant à la forme arcadienne ἀποτίνοιαν, rien n'empêche d'y voir la continuation de *-n̥t*, et c'est au contraire la forme ordinaire τίνοιεν qu'on ne s'explique pas. Elle peut être venue des optatifs en ιη, comme δοίην, 3e pl. δοῖεν.

Parmi les participes, tous ceux de l'aoriste en σ contiennent la nasale sonante: λύσ-αντ. Au présent il faut citer le dor. ἔασσα (Ahrens II 324) et γεκαθά (ἑκοῦσα, Hes.) que M. Mor. Schmidt change à bon droit en γεκᾶσα. Toute remarque sur une de ces deux formes ferait naître à l'instant une légion de questions si épineuses que nous ferons infiniment mieux de nous taire.

Désinence -ns de l'accusatif pluriel. L'arien montre après les thèmes consonantiques: *-as*: skr. *ap-ás*, ce qui serait régulier, n'était l'accent qui frappe la désinence et qui fait attendre **-án* = **-áns*. M. Brugmann a développé au long l'opinion que cette forme de la flexion a subi dans l'arien une perturbation; que primitivement l'accusatif pluriel a été un cas fort, comme il l'est souvent en zend et presque toujours dans les langues européennes, et que l'accent reposait en conséquence sur la partie thématique du mot. Nous ne pouvons que nous ranger à son avis. — La substitution de l'*a* à la nasale sonante précède ce bouleversement de l'accusatif pluriel; de là l'absence de nasale.

Le grec a régulièrement -ας: πόδ-ας, cf. ἵππους. Les formes crétoises comme φοινίκ-ανς ne sont dues qu'à l'analogie de πρειγευτά-νς etc. Brugmann *loc. cit.*, p. 299. — Le lat. *-ēs* peut descendre en ligne directe de *-n̥s*, *-ens*; l'ombr. *nerf* = **nerns*. — L'acc. got. *broþruns* est peut-être, malgré son antiquité apparente, formé secondairement sur *broþrum*, comme le nom. *broþrjus*. Cf. p. 45.

---

n'ont pas, elles aussi, cédé à quelque analogie? Au parfait, on n'est pas d'accord sur la désinence primitive de la 3e pers. du pluriel. Puis il faudrait être au clair sur l'élision de l'*a* final des racines, devant les désinences commençant par une sonante: lequel est le plus ancien de τίθε-ντι ou de *ǵáhati* = *ǵah-n̥ti*? Plusieurs indices, dans le grec même, parleraient pour la seconde alternative (ainsi τιθέασι, arcad. ἀπυδόας seraient un vestige de *τιθαντι — ou *τιθατι? —, *ἀποδας; la brève de γνούς, ἔγνον s'expliquerait d'une manière analogue). Enfin les formes étonnantes de la 3e p. pl. de la rac. *as* «être» ne contribuent pas, loin de là, à éclaircir la question, et pour brocher sur le tout, on peut se demander, comme nous le ferons plus loin, si la 3e pers. du plur. indo-européenne n'était pas une forme à syllabe radicale forte, portant le ton *sur la racine*.

Désinence -m. (*Accusatif singulier et 1e pers. du sing.*) L'acc. sing. *pā́dam* et la 1e pers. de l'imparf. *ā́sam* (rac. *as*) se décomposent en *pād* + *m*, *ās* + *m*.

D'où vient que nous ne trouvions pas «*pā́da, ā́sa*», comme plus haut *nā́ma, dā́ça*? La première explication à laquelle on a recours est infailliblement celle-ci: la différence des traitements tient à la différence des nasales: *pā́dam* et *ā́sam* se terminent par un *m*, *nā́ma* et *dā́ça* par un *n*. C'est pour prévenir d'avance et définitivement cette solution erronée, que nous nous sommes attaché (p. 29 seq.) à établir que la nasale de *dā́ça* ne peut être que la nasale labiale; il faut donc chercher une autre réponse au problème. Voici celle de M. Brugmann (*loc. cit.*, p. 470): «laissée à elle-même, la langue semble avoir incliné à rejeter la nasale, et dans *dā́ça* elle a donné libre cours à ce penchant, mais l'*m* dans *pā́dam* était tenu en bride par celui de *ā́çva-m*, et dans *ā́sam* par celui de *ā́bhara-m*.» Ceci tendrait à admettre une action possible de l'analogie sur le cours des transformations phonétiques, qu'on regarde d'ordinaire comme étant toujours purement mécaniques; principe qui n'a rien d'inadmissible en lui-même, mais qui demanderait encore à être éprouvé. Si nous consultons les langues congénères, le slave nous montre l'acc. sing. *matere*[1] = skr. *mātáram*, mais *imę* = skr. *nā́ma*; le gotique a l'acc. sing. *fadar* = skr. *pitáram*, mais *taihun* = skr. *dā́ça*. Ceci nous avertit, je crois, d'une différence primordiale. Plus haut nous avons admis qu'un mot indo-européen *stā́mn̥* (skr. *sthā́ma*) restait toujours disyllabique, que, suivi d'une voyelle, il ne devenait point *stāmn*.[2] On peut se représenter au contraire que l'acc. *patarm* faisait *patarm̆ api*, et admettre même que *patarm* restait disyllabique devant les consonnes: *patarm̆ tasya*.[3] Sans doute on ne doit pas vouloir poser de règle parfaitement fixe, et la consonne finale du thème amenait nécessairement des variations; dans les accusatifs comme *bharantm*, une prononciation disyllabique est impossible devant les consonnes. Mais nous possédons encore les indices positifs d'un effort énergique de la langue tendant à ce que l'*m* de l'accusatif ne formât pas une syllabe: ce sont les formes comme skr. *ušā́m*, zd. *ushā̃m* = **ušā́sm*, *pánthām*, zd. *pañtā̃m* = **pánthanm*[4], et une foule d'autres que M. Brugmann a traitées *Stud.* 307 seq.,

1. M. Scholvin dans son travail *Die declination in den pannon.-sloven. denkmälern des Kirchensl.* (*Archiv f. Slav. Philol.* II 523), dit que la syntaxe slave ne permet pas de décider avec sûreté si *matere* est autre chose qu'un génitif, concède cependant qu'il y a toute probabilité pour que cette forme soit réellement sortie de l'ancien accusatif.

2. Pour les neutres en *-man* qui sont dérivés d'une racine terminée par une consonne, c'est *la seule supposition possible*, attendu que *n* se trouvait alors précédé de deux consonnes *(vakmn̥, sadmn̥)* et que dans ces conditions il était presque toujours forcé de faire syllabe même devant une voyelle. — Pour ce qui est des noms de nombre on remarquera que le dissyllabisme de *saptm̥* est prouvé par l'accent concordant du skr. *saptá*, du gr. ἑπτά et du got. *sibun*, lequel frappe la nasale.

3. Cf. la prononciation de mots allemands comme *harm*, *lärm*.

4. Ces formes, pour le dire en passant, sont naturellement importantes pour la thèse plus générale que la désinence de l'accus. des thèmes consonantiques est *-m* et non *-am*.

K. Z. XXIV 25 seq. Certains cas comme Ζῆν = *dyám*, βῶν = *gám*, semblent remonter plus haut encore. De même, dans le verbe, on a la 1re pers. *vam* = **varm* (Delbrück, *A. Verb.*, p. 24). Si cette prononciation s'est perpétuée jusqu'après la substitution de l'*a* à la nasale sonante, on conçoit que l'*m* de *patarm* et *āsm* ait été sauvé et se soit ensuite développé en *-am* par svarabhakti. — Le got. *fadar* pour **fadarm* a perdu la consonne finale, tandis que **tehm̥* se développait en *taihun*. En ce qui concerne la première personne du verbe, M. Paul a ramené le subjonctif *bairau* à **bairaj-u* = skr. *bhárey-[a]m*; si cet *-u* ne s'accorde guère avec la disparition totale de la désinence dans *fadar*, il laisse subsister du moins la différence avec les noms de nombre, qui ont *-un*. M. Brugmann a indiqué (p. 470) une possibilité suivant laquelle l'acc. *tunþu* appartiendrait à un thème *tunþ-*; l'accord avec *bairau* serait alors rétabli; mais pourquoi *fadar* et non «*fadaru*»? Doit-on admettre une assimilation de l'accusatif au nominatif? — Le slave **materem*, *matere* doit s'être développé sur **materm* encore avant l'entrée en vigueur de la loi qui a frappé les consonnes finales. La première personne des aoristes non-thématiques *nĕsŭ*, *nesochŭ* n'est plus une forme pure: elle a suivi l'analogie de l'aoriste thématique. Du côté opposé nous trouvons *imę* pour *imn̥*. — Nous aurions dû faire remarquer plus haut déjà que la règle établie par M. Leskien suivant laquelle un *ą* final contient toujours un ancien *ā long* n'entraîne pas d'impossibilité à ce que *ę* dans les mêmes conditions continue une nasale sonante; car ce dernier phonème a pu avoir une action toute spéciale (cf. got. *taihun* etc. où il a conservé la nasale contre la règle générale), et l'*ę* ne termine le mot que dans ce cas-là. — En grec et en latin les deux finales se sont confondues dans un même traitement.

Mentionnons encore la 1e pers. du parf. skr. *véd-a*, gr. οἶδ-α. Aux yeux de M. Brugmann la désinence primitive est *-m*. Dans ce cas, dit M. Sievers, le germ. *vait* est parti de la 3e personne, car le descendant normal de *vaidm̥* serait «*vaitun*».

En résumé, la somme de faits dont il a été question dans ce chapitre et dont nous devons la découverte à MM. Brugman et Osthoff[1] est extrêmement digne d'attention. Ces faits trouvent leur explication dans l'hypothèse des mêmes savants de liquides et de nasales sonantes proethniques, que nous regardons à l'avenir comme parfaitement assurée. — Résumons les arguments les plus saillants qui parlent en sa faveur:

1. Pour ce qui est des liquides, quiconque ne va pas jusqu'à nier le lien commun que les faits énumérés ont entre eux, devra reconnaître aussi que l'hypothèse d'un *r* voyelle est celle qui en rend compte de la manière la plus simple, celle qui se présente le plus

1. L'hypothèse des liquides sonantes indo-européennes a été faite il y a deux ans par M. Osthoff, *Beiträge de Paul et Braune* III 52, 61. La loi de correspondance plus générale qu'il établissait a été communiquée avec son autorisation dans les *Mémoires de la Soc. de Ling.* III 282 seq. Malheureusement ce savant n'a donné nulle part de monographie complète du sujet.

naturellement à l'esprit, puisque ce phonème existe, puisqu'on le trouve à cette place dans une des langues de la famille, le sanskrit. — Dès lors il y a une forte présomption pour que les nasales aient pu fonctionner de la même manière.

2. Certaines variations du vocalisme au sein d'une même racine, qui s'observent dans plusieurs langues concordamment, s'expliquent par cette hypothèse.

3. L'identité théorique des deux espèces de nasales sonantes — celles qui doivent se produire par la chute d'un *a* (τατός) et celles qu'on doit attendre de l'adjonction à un thème consonantique d'une désinence commençant par une nasale (ἥαται) — est vérifiée par les faits phonétiques.

4. Du même coup les dites désinences se trouvent ramenées à une unité: il n'est plus nécessaire d'admettre les doublets: *-anti*, *-nti*; *-ans*, *-ns* etc.

5. L'idée qu'on avait, que les nasales ont pu dans certains cas être rejetées dès la période proethnique, conduit toujours, si l'on regarde les choses de près, à des conséquences contradictoires. La théorie de la nasale sonante supprime ces difficultés en posant en principe que dans la langue mère aucune nasale n'a été rejetée.

En fait d'objections, on pourrait songer à attaquer la théorie précisément sur ce dernier terrain, et soutenir la possibilité du rejet des nasales en se basant sur le suffixe sanskrit *-vaṃs* qui fait *-uš* aux cas très faibles; le grec -υια = *-ušī* prouve que cette dernière forme est déjà proethnique. Dans l'hypothèse de la nasale sonante la forme la plus faible n'aurait jamais pu donner que *-vas* = *-wn̥s*. Mais il est hautement probable, comme l'a fait voir M. Brugmann *K. Z.* XXIV 69 seq., que la forme première du suffixe est *-was*, qu'il n'a été infecté de la nasale aux cas forts que dans le rameau indien de nos langues, et cela par voie d'analogie.[1]

M. Joh. Schmidt, tout en adhérant en général à la théorie de M. Brugmann dans la recension qu'il en a faite *Jenaer Literaturz.* 1877, p. 735, préférerait remplacer la nasale sonante par une nasale précédée d'une voyelle irrationnelle: *ās^{a}ntaí* = ἥαται. Il ajoute: «si

1. On peut faire valoir entre autres en faveur de cette thèse le mot *anaḍvah*, nomin. *anaḍvān* qui vient de la racine *vah* ou de la racine *vadh*: on n'a jamais connu de nasale à aucune des deux. Puis le mot *púmān* dont l'instr. *puṃsá* ne s'explique qu'en partant d'un thème *pumas* sans nasale. Il est vrai que ce dernier point n'est tout à fait incontestable que pour qui admet déjà la nasale sonante.

l'on voulait, en se fondant sur *ukšṇás*, ramener *ukšábhis* à *ukšṇ̥bhís*, il faudrait aussi, pour être conséquent, faire sortir *çvábhis*, *pratyágbhis* de **çunbhís*, **pratīgbhís.*» L'argument est des mieux choisis, mais on ne doit pas perdre de vue le fait suivant, c'est que les groupes *i* + *n*, *u* + *n*, ou bien *i* + *r*, *u* + *r* peuvent toujours se combiner de deux manières différentes, suivant qu'on met l'accent syllabique sur le premier élément ou sur le second — ce qui ne change absolument rien à leur nature. On obtient ainsi: *in* ou *yṇ̥* (plus exactement *i̯ṇ̥*), *un* ou *wṇ̥* (*u̯ṇ̥*) etc. Or l'observation montre que la langue se décide pour la première ou pour la seconde alternative, suivant que le groupe est suivi d'une voyelle ou d'une consonne: *çu* + *n* + *as* devient *çunas*, non *çwṇ̥(n)as; çu* + *n* + *bhis* devient *çwṇ̥bhis* (= *çvabhis*), non *çunbhis*. Les liquides attestent très clairement cette règle: la racine *war*, privée de son *a*, deviendra *ur* devant le suff. *-u: uru*, mais *wr̥* devant le suff. *-ta* : *vr̥ta*.[1]

On pourrait encore objecter que *ukšṇ̥bhis* est une reconstruction inutile, puisque dans *dhaníbhis* de *dhanín* où il n'est pas question de nasale sonante nous remarquons la même absence de nasale que dans *ukšábhis*. Mais les thèmes en *-in* sont des formations obscures, probablement assez récentes, qui devaient céder facilement à l'analogie des thèmes en *-an*. On peut citer à ce propos la forme *maghóšu* de *maghávan* assurée par le mètre *R. V.* X 94, 14 dans un hymne dont la prosodie est, il est vrai, assez singulière. Des cas très faibles comme *maghónas* on avait abstrait un thème *maghon-*: de ce thème on tira *maghóšu*, comme de *ukšan ukšásu*.

La chronologie de la nasale sonante est assez claire pour les langues asiatiques où elle devait être remplacée dès la période indo-iranienne par une voyelle voisine de l'*a*, mais qui pouvait en être encore distincte. Pour le cas où la nasale sonante suivie d'une

---

1. Les combinaisons de deux sonantes donnent du reste naissance à une quantité de questions qui demanderaient une patiente investigation et qu'on ne doit pas espérer de résoudre d'emblée. C'est pourquoi nous avons omis de mentionner plus haut les formes comme *ćinvánti*, δεικνύασι (cf. δεικνῦσι); *ćinvánt*, cf. δεικνύς. La règle qui vient d'être posée semble cependant se vérifier presque partout dans l'arien, et probablement aussi dans l'indo-européen. Certaines exceptions comme *purūn* (et non «*purvas*») = *puru* + *ns*, pourront s'expliquer par des considérations spéciales: l'accent de *purú* repose sur l'*u* final et ne passe point sur les désinences casuelles — le gén. pl. *purūṇám* à côté de *purúnām* a un caractère récent —; l'*u* est par conséquent forcé de rester voyelle: dès lors la nasale sera consonne, et la forme **purúns* se détermine. Les barytons en *-u* auront ensuite suivi cette analogie.

semi-voyelle apparaît en sanskrit sous la forme *an* (p. 34), le zend *ǵaγnvāo* = *ǵaghanvấn* prouve qu'à l'époque arienne il n'y avait devant la nasale qu'une voyelle irrationnelle.[1]

Les indices que fournissent les langues classiques, ceux du moins que j'ai aperçus, sont trop peu décisifs pour qu'il vaille la peine de les communiquer. Dans les langues germaniques, M. Sievers (*Beiträge de P. et B.* V 119) montre que la naissance de l'*u* devant les sonantes *r̥*, *l̥*, *m̥*, *n̥*, *ṇ̥* date de la période de leur unité et ne se continue point après la fin de cette période. Ainsi le got. *sitls*, c'est-à-dire *sitl̥s*, qui, ainsi que l'a prouvé l'auteur, était encore **setlas* à l'époque de l'unité germanique, n'est point devenu «*situls*».

§ 3. Complément aux paragraphes précédents.

Il faut distinguer des anciennes liquides et nasales sonantes différents phénomènes de svarabhakti plus récents qui ont avec elles une certaine ressemblance.

C'est ainsi qu'en grec le groupe *consonne* + *nasale* + *y* devient *consonne* + ανy[2]: ποιμν + *y*ω donne *ποιμαν*y*ω, ποιμαίνω; τι-τν + *y*ω donne *τιταν*y*ω, τιταίνω; le dernier verbe est formé comme ἵζω qui est pour σι-σδ-*y*ω (v. Osthoff, *Das Verbum etc.*, p. 340). Les féminins τέκταινα pour *τεκτν-*y*α, Λάκαινα, ζύγαινα etc. s'expliquent de la même manière.

Les liquides sont moins exposées à ce traitement, comme l'indique par exemple ψάλτρια en regard de Λάκαινα. Le verbe

---

1. Si le skr. *amā* «domi» pouvait se comparer au zd. *nmāna* «demeure», ou aurait un exemple de *a* = *n̥* produit dans la période indienne. Mais le dialecte des Gāthās a *demāna* (Spiegel, *Gramm. der Ab. Spr.*, p. 346), et cette forme est peut-être plus ancienne?

2. On peut néanmoins considérer l'αν ainsi produit comme représentant une nasale sonante, la nasale, comme dans le skr. *ǵaghanvấn* = **ǵaghṇwấn* (p. 34) ayant persisté devant la semi-voyelle. Ainsi ποιμαίνω = ποιμṇ̥*y*ω. Dans un mot comme *ποιμν*y*ον, s'il a existé, la langue a résolu la difficulté dans le sens inverse, c'est-à-dire qu'elle a dédoublé *y* en *iy*: *ποίμνι*y*ον, grec historique ποίμνιον. Nous retrouvons les deux mêmes alternatives dans les adverbes védiques en *-uyā* ou *-viyā*: **āçwyā* se résout en *āçuyā*, tandis que **urwyā* devient *urviyā*. Dans ces exemples indiens on ne voit pas ce qui a pu déterminer une forme plutôt que l'autre. Dans le grec au contraire, il est certain que la différence des traitements a une cause très profonde, encore cachée il est vrai; le suffixe de ποίμνιον est probablement non *-ya*, mais *-ia* ou *-iya*: il y a entre ποιμαίνω et ποίμνιον la même distance qu'entre ἅζομαι et ἅγιος ou qu'entre οὖσα et οὐσία. La loi établie par M. Sievers, *Beitr. de P. et B.* V 129, n'éclaircit pas encore ce point.

ἐχθαίρω dérive peut-être du thème ἐχθρό, mais les lexicographes donnent aussi un neutre ἔχθαρ. — En revanche l'éolique offre: Πέρραμος = Πρίαμος, ἀλλότερρος = ἀλλότριος, μέτερρος = μέτριος, κόπερρα = κόπρια (Ahrens I 55); ces formes sont bien dans le caractère du dialecte: elles ont été provoquées par le passage de l'*i* à la spirante jod — d'où aussi φθέρρω, κτέννω — qui changea Πρίαμος en *Πρ*j*αμος. C'est alors que la liquide développa devant elle une voyelle de soutien, qui serait certainement un α dans tout autre dialecte, mais à laquelle l'éolien donne la teinte ε. Dans des conditions autres, ἅμ-ᾰ est, suivant une explication que M. Brugmann m'autorise à communiquer, sorti de *σμ-α qui est l'instrumental de εἷς «un» (thème *sam-*), tandis que μία pour *σμ-ία (Curtius, *Grdz.* 395) s'est passé du soutien vocalique.

On peut ramener la prépos. ἄνευ à *σνευ qui serait le locatif de *snu* «dos»; le Véda a un loc. *sáno* qui diffère seulement en ce qu'il vient du thème fort. Pour le sens cf. νόσφι (*Grdz.* 320). On trouve du reste en sanskrit: *sanutár* «loin», *sánutya* «éloigné» qui semblent être parents de *snu; sanutár* est certainement pour **snutár*; cf. *sanúbhis* s. v. *snú* chez Grassmann. Ce savant fait aussi de *sanitúr* un adverbe voisin de *sanutár*; dans ce cas le got. *sundro* nous donnerait l'équivalent européen. Cf. enfin le latin *sine*.

La 1re pers. du pl. ἐλύσαμεν est pour *ἐλυσμεν. Cette forme est avec ἔλυσα, ἔλυσαν et le part. λύσας la base sur laquelle s'est édifié le reste de l'aoriste en -σα.

L'aor, ἔκτανον de κτεν appartient à la même formation que ἔ-σχ-ον (p. 10 seq.). Il doit son α à l'accumulation des consonnes dans *ἐ-κτν-ον. L'α de ἔδραμον a la même origine, à moins, ce qui revient assez au même, que ρα ne représente *r̥* et qu'on ne doive assimiler ἔδραμον à ἔτραπον. — σπαρέσθαι, s'il existe (Curtius *Verb.* II 19), remonte semblablement à *σπρέσθαι.[1]

1. Les aoristes du passif en -θη et en -η sont curieux, en ce sens que la racine prend chez eux la forme réduite, et cela avec une régularité que la date récente de ces formations ne faisait pas attendre. Exemples: ἐτάθην, ἐτάρφθην; ἐκλάπην, ἐδράκην. A l'époque où ces aoristes prirent naissance, non seulement une racine δερκ avait perdu la faculté de devenir δr̥κ, mais il n'est même plus question d'existence propre des racines; leur vocalisme est donc emprunté à d'autres thèmes verbaux (par exemple l'aoriste thématique actif, le parfait moyen), et il nous apprend seulement que le domaine des liquides et nasales sonantes était autrefois fort étendu. Néanmoins certaines formes de l'aor. en -η restent inexpliquées: ce sont celles comme ἐάλην, ἐδάρην, où αλ, αρ est suivi d'une voyelle. Ces formes, comme nous venons de voir, se présentent et se justifient

Le germanique est très riche en phénomènes de ce genre; c'est, comme on pouvait attendre, l'*u* qui tient ici la place de l'*a* grec. M. Sievers (loc. cit., p. 119) ramène la 1e pers. pl. parf. *bitum* à *bitm̥* né lors de la chute de l'*a* de **(bi)bitmá*. Cf. plus haut p. 11 i. n. — M. Sievers explique semblablement *lauhmuni*, p. 150.

M. Osthoff considère le dat. pl. *broþrum* (l'*u* de ce cas est commun à tous les dialectes germaniques) comme étant pour *broþr̥m*, skr. *bhrátr̥bhyas*. Mais il reste toujours la possibilité que la syllabe *um* soit ici de même nature que dans *bitum*. En d'autres termes l'accent syllabique pouvait reposer sur la nasale, aussi bien que sur la liquide. Cf. les datifs du pluriel gotiques *bajoþum*, *menoþum*, où la liquide n'est point en jeu.

Quant aux participes passifs des racines à liquides ou à nasales de la forme A (p. 9), comme *baurans* en regard du skr. *babhrāṇá*, il faut croire que la voyelle de soutien est venue, le besoin d'ampleur aidant, de certains verbes où la collision des consonnes devait la développer mécaniquement, ainsi dans *numans* pour **nmans*, *stulans* pour **stlans*. Ajoutons tout de suite que les formes indiennes comme *ça-çram-āṇá* (= *ça-çrm̥m-āṇá*) présentent le même phénomène, et que dans certaines combinaisons il date nécessairement de la langue mère. En thèse générale, les insertions récentes dont nous parlons se confondent souvent avec certains phonèmes indo-européens dont nous aurons à parler plus tard, et qu'il suffit d'indiquer ici par un exemple: got. *kaurus* = gr. βαρύς, skr. *gurú*.

On sait l'extension qu'a prise dans l'italique le développement des voyelles irrationnelles. Le groupe ainsi produit avec une liquide coïncide plus ou moins avec la continuation de l'ancienne liquide sonante; devant *m* au contraire nous trouvons ici *e*, là *u*: *(e)sm(i)* devient *sum*, tandis que *pedm̥* devient *pedem*. Un *n* semble préférer la voyelle *e*: *genu* est pour **gnu*, *sinus* pour **snus* (skr. *snú* Fick, *W.* I³ 226).

En zend, ce genre de phénomènes pénètre la langue entière; c'est en général un *e* qui se développe de la sorte. — Le sanskrit insère un *a* devant les nasales; nous en avons rencontré quelques cas précédemment; la prosodie des hymnes védiques permet, comme on sait, d'en restituer un grand nombre. D'autres fois l'*a* se

---

à l'aoriste actif *après une double consonne*, mais non dans d'autres conditions: il faut donc que ἔάλην, ἐδάρην soient formés secondairement sur l'analogie de ἐτάρπην, ἐδράκην etc., qui eux-mêmes s'étaient dirigés sur ἐταρπόμην, ἔδρακον etc.

trouve écrit: *tatane* à côté de *tatné*, *kšamá* à côté de *kšmás*. L'accent de *kšamá* suffirait pour déterminer la valeur de son *a*; si cet *a* avait été de tout temps une voyelle pleine, il porterait le ton: «*kšámā*».

En quittant les liquides et nasales sonantes, phonèmes dûs la plupart du temps à la chute d'un *a*, il est impossible de ne pas mentionner brièvement le cas où l'*a* *est empêché d'obéir aux lois phonétiques qui demandent son expulsion.* Ce cas ne se présente jamais pour les racines de la forme A et B (p. 9), le coefficient sonantique étant toujours prêt à prendre le rôle de voyelle radicale. Au contraire les RACINES DE LA FORME C ne peuvent, sous peine de devenir imprononçables, se départir de leur *a* que dans certaines conditions presque exceptionnelles.

Devant un suffixe commençant par une *consonne* elles ne le pourront jamais.[1] Les formes indiennes comme *taptá*, *sattá*, *tašṭá*, les formes grecques comme ἑκτός, σκεπτός etc., pouvaient-elles perdre leur *a*, leur ε? Non, évidemment; et par conséquent elles n'infirment en aucune façon le principe de l'expulsion de l'*a*.

Le suffixe commence-t-il par une *voyelle* et demande-t-il en même temps l'affaiblissement de la racine, cet affaiblissement pourra avoir lieu dans un assez grand nombre de cas. Nous avons rencontré plus haut σχ-εῖν, σπ-εῖν, πτ-έσθαι etc. des racines σεχ, σεπ, πετ etc. En sanskrit on a par exemple *bá-ps-ati* de *bhas*, *á-kš-an* de *ghas*, lequel donne aussi par un phénomène analogue la racine secondaire *ǵa-kš*. Le plus souvent l'entourage des consonnes ne permettra pas de se passer de l'*a*. Prenons par exemple le participe parfait moyen sanskrit, lequel rejette l'*a* radical: les racines *bhar* de la forme A et *vart* de la forme B suivront la règle sans difficulté: *ba-bhr-āṇá*, *va-vr̥t-āná*. De même *ghas*, bien qu'étant de la forme C, donnerait s'il se conjuguait au moyen: **ǵa-kš-āṇá*; mais telle autre racine de la forme C, *spaç* par exemple, sera contrainte de garder l'*a*: *pa-spaç-āná*. Ce simple fait éclaire tout un paradigme germanique: à *babhrāṇá* répond le got. *baurans*, à *vavr̥tāná* le got. *vaurþans*; le type *paspaçāná*, c'est *gibans*. Tous les verbes qui suivent l'*ablaut giba*, *gab*, *gebun*, *gibans*, ont au participe passif un *e* (*i*) pour ainsi dire illégitime et qui, bien que très ancien, n'est là que par raccroc.

---

1. On a cependant en sanskrit *gdha*, *gdhi*, *sá-gdhi*, zd. *ha-ɣdaṅhu*, venant de *ghas* par expulsion de l'*a* et suppression de la sifflante (comme dans *pumbhís*).

Il y a dans les différentes langues une multitude de cas de ce genre, que nous n'avons pas l'intention d'énumérer ici. La règle pratique très simple qui s'en dégage, c'est que, lorsqu'on pose la question: telle classe de thèmes a-t-elle l'habitude de conserver ou de rejeter l'*a* (*e*) radical?, on doit se garder de prendre pour critère des formes où l'*a* (*e*) *ne pouvait pas* tomber.

C'est ici le lieu de parler brièvement de ce qui se passe dans les racines dont *as* et *wak* peuvent servir d'échantillons. Il est permis à la rigueur de les joindre au type C; mais chacun voit que la nature sonantique de la consonne initiale chez *wak* et son absence totale chez *as* créent ici des conditions toutes particulières.

Chez les racines comme *as*, peu nombreuses du reste, la chute de l'*a* n'entraîne point de conflit ni d'accumulation de consonnes. Elle est donc possible, et en temps et lieu elle devra normalement se produire. De là la flexion indo-européenne: *ás-mi*, *ás(-s)i*, *ás ti*; *s-másí*, *s-tá* etc. Optatif: *s-yám*. Impératif: (?) *z-dhí* (zend *zdī*). Voy. Osthoff, *K. Z.* XXIII 579 seq. Plus bas nous rencontrerons skr. *d-ánt*, lat. *d-ens*, participe de *ad* «manger».

La racine *wak* est en sanskrit *vaç* et fait au pluriel du présent *uç-más*; on a semblablement *iš-ṭá* de *yaǵ*, *ṛǵ-ú* de *raǵ* etc. Quel est ce phénomène? Un affaiblissement de la racine, sans doute; seulement il est essentiel de convenir que ce mot *affaiblissement* ne signifie jamais rien autre chose que *chute de l'a*. C'est laisser trop de latitude que de dire avec M. Brugmann (*loc. cit.*, p. 324) «*Vocalwegfall* unter dem Einfluß der Accentuation». Entre autres exemples on trouve cités à cette place indo-eur. *snusá* «bru» pour *sunusá*, skr. *strī* «femme» pour **sutrī*. Lors même que dans ces mots un *u* serait tombé (la chose est indubitable pour le véd. *çmasi* = *uçmási*), il s'agirait ici d'un fait absolument anormal qu'on ne saurait mettre en parallèle et qui est plutôt en contradiction avec la loi de l'expulsion de l'*a*, car un corollaire de cette loi, c'est précisément que les *coefficients de l'a* se maintiennent. Gardons-nous aussi de prononcer le mot *samprasāraṇa*: ce terme, il est vrai, désigne simplement le passage d'une semi-voyelle à l'état de voyelle; mais en réalité il équivaut dans tous les ouvrages de linguistique à: rétrécissement des syllabes *ya*, *wa*, *ra* (*ye*, *we*; *yo*, *wo*) en *i*, *u*, *ṛ*. Dans l'esprit de celui qui emploie le mot *samprasāraṇa*, il y a inévitablement l'idée d'une action spéciale de *y*, *w*, *r* sur la voyelle qui suit, et d'une force absorbante dont jouiraient ces phonèmes. Si tel est le sens qu'on attache au mot *samprasāraṇa*, il faut af-

firmer nettement que les affaiblissements proethniques n'ont rien à faire avec le *samprasāraṇa*. L'*a* tombe, voilà tout. Et ce n'est point par plusieurs phénomènes différents, mais bien par un seul et même phénomène que *pa-pt-ús* est sorti de *pat*, *s-másí* de *as*, *rih-másí* de *raigh*, *uç-másí* de *wak*. — D'ailleurs, lorsque dans des périodes plus récentes nous assistons véritablement à l'absorption d'un *a* par *i* ou *u*, la voyelle qui en résulte est dans la règle une longue.

Plus haut, nous n'avons fait qu'indiquer ce mode de formation des liquides sonantes, ainsi τρέπω donnant ἔτραπον; *mr̥dú*, *pr̥thú* des racines *mrad* et *prath*. La liste serait longue. Il vaut la peine de noter le gr. τρεφ qui, outre ἔτραφον et τέθραμμαι, présente encore la sonante régulière dans l'adjectif ταρφύς.

Chapitre II.

Le phonème *A* dans les langues européennes.

§ 4. La voyelle *a* des langues du nord a une double origine.

La tâche que nous nous étions posée dans le chapitre précédent n'était qu'un travail de déblai: il s'agissait de dégager l'*a*, l'ancien et le véritable *a* — un ou complexe, peu importe ici — de tout l'humus moderne que différents accidents avaient amassé sur lui. Cette opération était tellement indispensable que nous n'avons pas craint de nous y arrêter longtemps, de dépasser même les limites que nous fixait le cadre restreint de ce petit volume.

Il est possible à présent de condenser en quelques mots le raisonnement qui nous conduit à la proposition énoncée en tête du paragraphe.

1. L'*u* (*o*) germanique n'entre plus en considération dans la question de l'*a*. Il sort toujours d'une liquide ou d'une nasale sonante, lorsqu'il n'est pas l'ancien *u* indo-européen.

2. Il n'y a plus dès lors dans le groupe des langues du nord que 2 voyelles à considérer: l'*e*, et ce que nous appellerons l'*a*. Cette dernière voyelle *apparaît en slave sous la forme de o*, mais peu importe: un tel *o* est adéquat à l'*a* du lituanien et du germanique; la couleur *o* ne fait rien à l'affaire.

3. Dans le groupe du sud on a au contraire 3 voyelles: *e a o*.

4. L'*e* du sud répond à l'*e* du nord; l'*a* et l'*o* du sud réunis répondent à l'*a* du nord.

5. Nous savons que lorsqu'un α grec alterne avec ε dans une racine contenant une liquide ou une nasale (non initiale), l'α est hystérogène et remonte à une sonante.

6. Or les dites racines sont *les seules* où il y ait alternance d'α et d'ε, ce qui signifie donc que l'*a* gréco-latin et l'*e* gréco-latin n'ont aucun contact l'un avec l'autre.

7. Au contraire l'alternance d'*e* et d'*o* dans le grec, et primitivement aussi dans l'italique, est absolument régulière (ἔτεκον: τέτοκα, τόκος. *tego*: *toga*).

8. Comment l'*a* et l'*o* des langues du sud pourraient-ils donc être sortis d'un seul et même *a* primitif? Par quel miracle cet ancien *a* se serait-il coloré en *o*, *et jamais en a*, précisément toutes les fois qu'il se trouvait en compagnie d'un *e*? — Conclusion: le dualisme: *a* et *o* des langues classiques est originaire, et il faut que dans l'*a* unique du nord deux phonèmes soient confondus.

9. Confirmation: lorsqu'une racine contient l'*a* en grec ou en latin, et que cette racine se retrouve dans les langues du nord, on observe en premier lieu qu'elle y montre encore la voyelle *a*, mais de plus, et voilà le fait important, *que cet a n'alterne point avec l'e*, comme c'est le cas lorsque le grec répond par un o. Ainsi le gotique *vagja* = gr. ὀχέω, *hlaf* = gr. (κέ)κλοφα sont accompagnés de *viga* et de *hlifa*. Mais *agis*(*a*-) = gr. ἄχος, ou bien *ala* = lat. *alo* ne possèdent aucun parent ayant l'*e*. A leur tour les racines de la dernière espèce auront une particularité inconnue chez celles de la première, la faculté d'allonger leur *a* (*agis*: *ōg*, *ala*: *ōl*), dont nous aurons à tenir compte plus loin.

M. Brugmann a désigné par a_1 le prototype de l'*e* européen; son a_2 est le phonème que nous avons appelé *o* jusqu'ici. Quant à ce troisième phonème qui est l'*a* gréco-italique et qui constitue une moitié de l'*a* des langues du nord, nous le désignerons par la lettre *A*, afin de bien marquer qu'il n'est parent ni de l'*e*(a_1) ni de l'*o* (a_2). — En faisant provisoirement abstraction des autres espèces d'*a* possibles, on obtient le tableau suivant:

Langues du nord.	*Etat primordial.*	*Gréco-italique.*
e	a_1	e
a {	a_2	o
	A	a

§ 5. Equivalence de l'α grec et l'*a* italique.

Dans le paragraphe précédent nous avons parlé de l'α grec et de l'*a* italique comme étant une seule et même chose, et il est reconnu en effet qu'ils s'équivalent dans la plupart des cas. L'énumération des exemples qui suit, et qui a été faite aussi complète que possible, est en grande partie la reproduction de la première des listes de M. Curtius (*Sitzungsberichte* etc., p. 31). Il était indispensable de mettre ces matériaux sous les yeux du lecteur quand ce n'eût été que pour bien marquer les limites où cesse en grec le domaine des liquides et nasales sonantes, en rappelant que l'alpha n'est point nécessairement une voyelle anaptyctique d'origine secondaire.

D'autre part le mémoire cité contient deux listes d'exemples avec le résultat desquelles notre théorie paraît être en contradiction. La première de ces listes consigne les cas où un α grec se trouve opposé à un *e* latin ; la seconde donne les mots où au contraire l'*e* grec répond à l'*a* latin. Or un tel échange d'*e* et d'*a*, qui peut s'accorder plus ou moins avec le scindement d'un *a* unique, est à peu près incompatible avec l'hypothèse des deux phonèmes *A* et a_1 différents dès l'origine. Mais, aux yeux de celui-là qui accepte la théorie des nasales sonantes, le nombre des cas de la première espèce se réduira déjà considérablement : il supprimera ἑκατόν — *centum*, δασύς — *densus*, παχύς — *pinguis* etc. En y regardant de plus près, en tenant compte de toutes les rectifications motivées par les travaux récents, on arrivera à un résidu absolument insignifiant, résidu dont presque aucune loi d'équivalence phonétique n'est exempte. Nous pouvons nous dispenser de faire cela tout au long. Un ou deux exemples suffiront. Κρέας — *caro* : M. Bréal a montré (*Mém. Soc. Ling.* II 380) que ces deux mots ne sont point parents. Μέγας — *magnus* : la racine n'est point la même, comme nous le verrons plus bas. Κεφαλή — *caput* : le φ du grec continue à rendre ce rapprochement improbable. Τέσσαρες — *quattuor* : les plus proches sœurs de la langue latine montrent l'*e* : ombr. *petur*, osq. *petora* ; *quattuor* est sans doute une altération de **quottuor* pour **quettuor* (cf. *colo* = **quelo* etc.). Βαστάζω — *gesto* (Fick) : leur identité n'est pas convaincante, car on attendrait du moins *(*g*)*vesto* ; *gesto* et *gero* sont bien plutôt parents du gr. ἀ-γοστός[1] «paume de la main» dont l'*o*

1. Egal lui-même au skr. *hásta*. Le zend *zaçta* montre que la gutturale initiale est palatale, non vélaire. C'est un cas à ajouter à la série : *hánu* — γένυς, *ahám* — ἐγώ, *mahánt* — μέγας, *gha* — γε (*hŷd* — καρδία).

est a_2. En ce qui concerne ἀχήν (cf. ἀχηνία) qu'on rapproche du lat. *ĕgeo*, il y aurait en tous cas à tenir compte de la glose ἀεχῆνες· πένητες (Hes.). — L'exemple le plus saillant qu'on ait cité pour la prétendue équivalence d'*e* et d'*a*, c'est le grec ἑλίκη «saule» = lat. *sălix* (vieux haut-all. *salaha*); mais ici encore on pourra répliquer que ἑλίκη est un mot arcadien, et l'on pourra rappeler ζέρεθρον = βάραθρον et autres formes du même dialecte[1] (Gelbke, *Studien* II 13).

Au sein du grec même — il ne s'agit pas ici des différences de dialecte — on a souvent admis un échange d'*e* et d'*a*. Comme nous avons eu occasion de le dire au § 4, ce phénomène est limité à une classe de racines chez lesquelles l'α étant un produit récent des liquides et nasales sonantes, n'est pas en réalité un *a*. Nous ne croyons pas que cet échange se présente nulle part ailleurs. Il nous semble superflu d'ouvrir ici une série d'escarmouches étymologiques dont l'intérêt serait fort médiocre. Déjà le fait qu'il n'est aucun des cas allégués qui ne prête à la discussion suffit à éveiller les doutes. Un simple regard sur la flexion verbale permet de constater que là du moins il n'y a pas trace d'un α remplaçant l'ε en dehors des racines à liquides et à nasales. Autant le paradigme τρέπω, ἔτραπον, τέτραμμαι, ἐτράφθην est commun dans ces deux dernières classes, autant partout ailleurs il serait inouï. Un exemple, il est vrai, en a été conjecturé. M. Curtius est porté à croire juste la dérivation que font Aristarque et Buttmann de l'aor. pass. homérique ἐάφθη (ἐπὶ δ' ἀσπὶς ἐάφθη, Iliade XIII 543, XIV 419). Le mot semble signifier *suivre dans la chute*, ou selon d'autres *rester attaché*, *adhérer*. Partant du premier sens, Buttmann voyait dans ἐάφθη un aoriste de ἕπομαι, rejetant l'opinion qui le rattache à ἅπτω. Dans tous les cas personne ne voudra sur une base aussi frêle soutenir la possibilité de l'*ablaut* ε-α dans la flexion verbale. Avant de s'y avouer réduit, il serait légitime de recourir aux étymologies même les plus hasardées (cf. par exemple got. *sigqan* «tomber», ou bien skr. *saṅǵ* «adhérer»; α serait alors représentant d'une nasale sonante).

Examinons encore trois des cas où l'équivalence d'ε et d'α est le plus spécieuse: νέ(ϝ)ω «nager», νά(ϝ)ω (éol. ναύω) «couler»; cf. skr. *snaúti*. Comment une même forme primitive a-t-elle pu

2. C'est avec intention que nous nous abstenons de citer ζέλλω, qui en apparence serait un parallèle meilleur.

donner à la fois νέϝω et νάϝω? C'est ce qu'on ne saurait concevoir. La difficulté est supprimée si, séparant νάϝω de l'ancienne racine *snau*, nous le rapprochons de *snā*: ναϝ s'est développé sur *snā* absolument comme φαϝ (φαῦος) sur *bhā*, χαϝ (χαῦνος, χάος) sur *ghā*, σταϝ (σταυρός) sur *stā*, λαϝ (ἀπολαύω) sur *lā*, δοϝ (δυϝανοίη) sur *dā*, γνοϝ (νόος, *gnavus*) sur *gnā*. — νέ(σ)ομαι «venir», ναίω, ἔνασσα, ἐνάσθην «demeurer»; cf. skr. *násate*. Les sens ne s'accordent pas trop mal, mais rien ne garantit que la véritable racine de ναίω soit *nas*; qu'on compare δαίω, ἐδάσσατο, -δαστος. D'autre part il faut tenir compte de ναῦος «temple», que M. Curtius propose, il est vrai, de ramener à *νασϝος. — ϝάστυ «cité» appartient à la racine du got. *visan* qu'on croit retrouver dans le gr. ἑστία et avec plus de certitude dans ἀέσκω, ἄεσα «passer la nuit, dormir». ϝάσ-τυ est à ἀϝέσ-κω ce que le thème latin *vad-* est au gr. ἄϝεθ-λον; il s'agit ici de phénomènes phoniques tout particuliers. — Les autres cas peuvent tous s'éliminer semblablement. Dans deux mots: δεῖπνον = *δαπινον, et εἶκλον, autre forme de αἶκλον (v. Baunack, *Studien* X 79), l'α semble s'être assimilé à l'*i* qui suivait. Quant à κλείς, γείτων, λεώς, λειτουργός, ῥεῖα etc., à côté de κλᾶϊς, γᾶ, λᾶός, ῥᾷδιος etc., il n'est pas besoin de dire que leur ε pour η n'est que la traduction ionienne d'un ᾱ.

Après la critique détaillée de ce point par M. Brugmann on ne sera plus disposé à attribuer aux formes dialectales φάρω, τράχω, τράφω etc., pas plus qu'à ϝεσπάριος, ἀνφόταρος, πατάρα, une importance quelconque dans la question de l'*a*. M. Havet (*Mém. Soc. Ling.* II 167 seq.) a depuis longtemps expliqué leur α par l'influence de *r*. Il va sans dire qu'ici nous n'avons point affaire à un *r* voyelle donnant naissance à α, mais bien à un *r* consonne transformant ε en α. C'est le phénomène inverse qui se manifeste dans certaines formes ioniennes et éoliques telles que ἔρσην, γέργερος, χλιερός.

Comme on le voit par le tableau de Corssen (II² 26), l'échange de l'*a* et de l'*e* est aussi presque nul dans le latin, pour autant du moins que certaines affections phonétiques spéciales et de date récente ne sont pas en jeu. Le vocalisme concorde également entre les différents dialectes italiques qu'il est donc permis de considérer à cet égard comme un tout. La divergence la plus considérable est dans le latin *in-* (préfixe négatif) et *inter* en regard de *an-*, *anter*, de l'osque et de l'ombrien. Cette divergence s'expliquera plus loin, nous l'espérons.

Les exemples qui suivent sont répartis en trois séries, d'après la place de l'*a* et son entourage dans la racine.

1. *La syllabe radicale ne contient ni nasale ni liquide qui ne serait pas initiale.* En tête de la liste se trouvent les racines communes à un grand nombre de mots. Les lettres C et F renvoient aux ouvrages d'étymologie de M. Curtius et de M. Fick.

ak$_1$:	ἄκ-ρος, ἀκαχ-μένος	*ac-ies*, *ac-us* etc.
ak$_2$:	ἄκ-αρος, ἀχ-λύς	*aqu-ilus*. F.
ag:	ἄγ-ω, ἀγ-ός	*ag-o*, *ac-tio*.
ap:	ἅπ-τω	*ap-tus*, *ap-ere* (?).
kwap:	καπ-ύω, καπ-νός	*vap-or*, *vappa*. C.
dap:	δάπ-τω, δαπ-άνη	*dap-es*, *dam-num*.[1]
1 *mak*:	μάκ-αρ, μακ-ρός	*macte* (*macer?*).
2 *mak*^{2}:	μάχ-ομαι, μάχ-αιρα	*mac-tare*, *mac-ellum*.
mad:	μαδ-άω, μαδ-αρός	*mad-eo*, *mad idus*.
lak:	λάκ-ος, λακ ερός	*lac-er*, *lac-erare*.
lag:	λάγ-νος, λαγγ-άζω	*lac-sus*, *langu-eo*. C.
lap:	λάπ-τω, λαφ-ύσσω	*la-m-b-o*, *lab-rum*.
las:	λιλα(σ)-ίομαι, λάσ-τη	*las-c-ivus*.
sap:	σαπ-ρός, σαφ-ής	*sap-io*, *sap-or*. C.

ἄβιν· ἐλάτην	*abies*.	βάκτρον	*baculus*.
ἀγρός	*ager*.	βασκαίνω	*fascinare* (?).
ἀκχός	*axilla*, *āla*.	δάκρυ	*dacruma*.
ἀμνός	*agnus*.[3]	κάδος	*cadus*
ἀξίνη	*ascia*.	κακκάω	*cacare*.
ἄξων	*axis*.	κάπρος	*caper*.
Ἀπι-δανός	*amnis*.[4]	ῥάξ	*racemus* (?).
ἀπό	*ab*.	ἰάπτω	*jácio* (?).
ἄττα	*atta*.	λάχνη	*lāna*.
ἄχνη	*agna*.	ψαφαρός	*scabies*.

1. Sur le rapport de *damnum* et de δαπάνη, v. Bechstein, *Studien* VIII 384 seq. L'auteur omet de mentionner que même au temps de Suétone (Néron, chap. 31) *damnosus* signifiait *dépensier*. — 2. Il est préférable de ne pas inscrire ici une troisième racine *mak*, dans μάσσω — *mācero*, parce que l'*e* du sl. *męknąti* complique la question. — 3. V. Fick, *K. Z.* XX 175; le sl. *jagnę* qui a g_2 justifie la forme ancienne *ἀβνός qu'on suppose pour le mot grec. — 4. M. Curtius interprète le nom de fleuve Ἀπιδανός par ἀπι «eau» + δανο «donnant», étymologie qui trouverait peut-être quelque appui dans Ἠρι-δανό-ς (skr. *vári*

Dans la diphtongue:

ai.	αἴθω	*aestas, aestus.*	λαιός	*laevus.*
	αἰών	*aevum.*[5]	σαῖοι	*saevus*[6] (?).
	αἶσα (αἰκ-*γα*)	*aequus.*	σκαιός	*scaevus.*
	(δα(ι*F*)ήρ	*lēvir.*)	dor. αἰ	osq. *svaí.*[7]

«eau»); il rapporte à la même racine Μεσσάπιοι, γῆ Ἀπία etc. La question est seulement de savoir si nous avons affaire à *ap* (d'où *amnis*) ou à ak_2 (dans *aqua*); mais dans l'un et l'autre cas le latin montre l'*a*. — 5. L'*a* est long: gr. ἐπητανός, skr. *áyus*. — 6. V. Savelsberg, *K. Z.* XVI 61. L'épel σαΐοι rend le rapprochement douteux. — 7. Encore ici on peut supposer l'*a* long; on arriverait peut-être à expliquer de la sorte εἰ pour ηἰ.

au.	*aug*:	αὐγ-ή, αὔκ-σις	*aug-ere, aug-ustus.*
	1 *aus*:	αὔως; ἀέλιος	*aur-ora*; *Aus-elius.* C.
	2 *aus*:	ἐξ-αυσ-τήρ	*h-aur-io, h-aus-tus*[1] (?).
	gau:	γαῦ-ρος, γη-θέω	*gau-dere, gav-isus.* C.
	kaup:	κάπ-ηλος[2]	*caup-o, cōp-a.* C.
	pau:	παύ-ω	*pau-cus, pau-per.*
	stau:	σταυ-ρός	*in-stau-rare.* C.

1. Fick, *Beiträge de Bezzenberger* II 187. — 2. L'*u* est tombé en grec, comme dans κλόνις et d'autres formes. Osthoff, *Forschungen* I 145, Misteli, *K. Z.* XIX 399.

αὔρα	*aura* (emprunté ?).	θραύω	*fraus.*
αὖτε	*autem* (?).	καυλός	*caulis.*
ἐνι-αυτός	*autumnus* (?).	σαυχμός	*saucius.*
θαῦνον· θηρίον Hes.	*Faunus* (?).	ταῦρος	*taurus.*

a est suivi de *v*.	ἀπο-λαύ-ω	*Lav-erna, lav-erniones.* C.
	ἀ(*F*)-ίω	*av-eo, av-idus* (?). C.
	πα(*F*)-ίω	*pav-io.*
	φαῦ-ος, φα(*F*)εινός	*fav-illa.* C.

2. *La racine contient une liquide ou une nasale non initiale.*[1] Dans un certain nombre d'exemples (nous en avons placé quelques-uns entre crochets) l'*a* représente certainement autre chose que *A*: c'est un *a* anaptyctique, en rapport avec les phénomènes étudiés au chapitre VI.

1. Les couples σφάλλω — *fallo* et ἀλφάνω — *labor* ne sont pas insérés dans cette liste, parce qu'ils prêtent matière à discussion.

ank:	ἀγκ-ών, ἀγκ-ύλος	*anc-us.* C.
angh:	ἄγχ-ω	*ang-o, ang-ustus.*
1 *ar*:	ἀραρ-ίσκω, ἄρ-θρον	*ar-tus.*
2 *ar*:	ἀρ-όω	*ar-are, ar-vum.*
ark:	ἀρκ-έω	*arc-eo, arx.*
arg:	ἀργ-ός [ἄργ-υρος]	*arg-uo* [*arg-entum*],
—	ἁρπ-άζω, ἁρπ-αλέος	*rap-io, rap-ax.*
al:	ἄν-αλ-τος	*al-o, al-umnus.* C.
(?)*alg*:	ἄλγ-ος, ἀλγ-έω	*alg-eo* (?).
kan:	καν-άζω, ἠι-καν-ός[2]	*can-o, can-orus.*
[*kard*:	κράδ-η, κραδ-αίνω	*card-o.* C.]
kal:	καλ-έω	*cal-endae, cal-are.*
[*bhark*:	φράσσω, φρακ-τός	*farc-io, frac-sare.*]
[*sark*$_2$:	ῥάπ-τω	*sarc-io.* Bugge.]
[*sarp*:	ἅρπ-η	*sarp-o, sarmen.*]
1 *sal*:	ἅλ-λομαι	*sal-io, sal-tus.*
2 *sal*:	σάλ-ος, σαλ-άσσω	*sal-um.* C.
[*skand*:	κάνδ-αρος	*cand-eo, cand-ela.* C.]

ἄλλος	*alius.*
[ἄλκη	*alces.*]
ἀλκυών	*alcedo.*
ἀλφός	*albus.*
[ἀμφί	*amb-.*]
[ἄμφω	*ambo.*]
ἂν	*an.*
[ἀν- (priv.)	osq. ombr. *an-.*]
ἄνεμος	*animus.*
ἄντί	*ante.*
ἀράχνη	*arānea.*
[ἁρμός	*armus.*]
ἄρον	*arundo* (?). F.
[βαρύς	*gravis.*]
βλάπτω	*suf-flāmen* (?).[3]
βάρβαρος	*balbus.*
βάλανος	*glans.*
γάλακτ-	*lact-.*
γλαμυρός	*gramia.*
γλαφυρός	*glaber* (?).
κάλχη	*clacendix.*
καμάρα	*camurus.*
dor. κᾶπος	*campus.*
καρκίνος	*cancer.*
λάξ	*calx.*
κάρταλος	*cartilago.*[4]
κράμβος	*carbo.*
μάλβαξ, μαλάχη	*malva.*
μάμμη	*mamma.*
dor. νᾶσσα	*anat-*
δί-πλαξ	ombr. tu-plak.[5]
[παλάμη	*palma.*]
πάλη	*palea.* F.
dor. πᾱνίον	*pannus.*
πλάξ	*planca.*

2. ἠικανός· ὁ ἀλεκτρυών. Hes. — 3. Fick, *Beitr. de Bezzenb.* I 61. — 4. *Studien* V 184. — 5. L'*e* du latin *duplex* n'est dû qu'à la loi d'affaiblissement qui frappe les seconds membres des composés.

πραπίδες	*palpito.*[6]	[ἄφλαστον	*fastigium.* F.]
ῥαιβός	*valgus*(?).	ἦλος }	*vallus.* C.
ἅλς	*sal.*	ϝάλλος }	
ῥακτοί	*an-fractus.*[7]	χάλαζα	*grando.*
σκάλοψ	*talpa.* C.	dor. χᾶν[8]	*anser.*
σκάνδαλον	*scando.* C.		

6. Nous séparons ainsi *palpito* de *palpo* = ψηλαφάω. — 7. V. page 18. — 8. Ahrens II 144. — *antrum* et *bracchium* sont empruntés au grec.

Au tableau qui précède il faut ajouter 5 racines qui, au fond, semblent ne pas contenir de nasale, bien qu'elles en soient infectées dans plusieurs langues, sans doute par l'influence du suffixe. Ces racines sont du reste dans un tel état qu'on peut quelquefois douter si leur voyelle est *e* ou *a*, et que l'étude de leurs perturbations est à peine possible à l'heure qu'il est. On peut en dire autant de quelques-unes de celles qui viennent d'être mentionnées et qui sont placées entre crochets.

κλάζω, ἔκλᾰγον, κέκλαγγα, κεκληγώς, κλαγγή — *clango*, *clangor.*

Cf. norr. *hlakka*; got. *hlahjan*, *hloh*; lit. *klegù.* F. I³ 541.

τεταγών — *tango*, *tago*, *tetigi*, *tactus.*

M. Fick compare le got. *stigqan*, ce qui s'accorde mal avec le lat. *tago.* Il est certain qu'on ne doit pas songer au got. *tekan*; ce dernier a un parent grec dans δάκτυλος (rac. *dag*; cf. *digitus*).

πήγνυμι, πέγηγα, ἐπᾰγη, πηκτός, πάγη — *pango*, *pago*, *pepigi*, *pignus*, *păciscor*, *pāx.*

Cf. got. *fāhan*, *faifāh*, ou bien v. ht-all. *fuogī*; skr. *pāça.*

πλήσσω, dor. πλᾱγά, ἐξεπλᾰγην; πλάζω, ἐπλάγχθην — *plango*, *planxi*, *planctus*, *plāga.* C. *Grdz.* 278.

κάκαλον «mur d'enceinte» — *cancelli* «treillis, barrières».

M. Fick, qui rapproche ces deux mots (II³ 48), leur compare le skr. *káćate* et *káńćate* «attacher». Mais de là il n'y a qu'un pas au got. *hāhan*, *haihāh* «suspendre». L'identification de ce dernier verbe avec le skr. *çáńkate* «être préoccupé, douter etc.» (I³ 56) a un côté faible dans la signification du mot indien. Cf. Pott, *Wurzelwörterb.* III 139.

Voici enfin différents exemples appartenant aux tableaux 1 et 2, mais qui présentent un *ā* long, dans l'une des deux langues ou dans toutes deux. Cet *ā* long est un nouveau phonème à en-

registrer, et comme il est évidemment en rapport avec *ā*, nous pouvons lui donner tout de suite la désignation *A*, tout en nous promettant de l'étudier ailleurs plus à loisir.

dor. γᾱρύω	*garrio.*[1]	πεπαρεῖν	*ap-pāreo.*[6]
dor. (*F*)ᾱχώ[2]	*vāgio.*	ῥᾰδιξ	*rādix.*
(*F*)ι(*F*)ᾰχή		ῥᾰδαμνος	
dor. κᾱλίς[2]	*cāligo.*	ῥάπυς	*rāpa.*
dor. κλᾱ(*F*)ίς[2]	*clāvis.*	σκήπων[7]	*scāpus.*
	claudo.	ἁδύς	*suāvis.*
dor. κλᾶρος[2]	*glārea.*[3]	εὔᾰδε	
λᾶας bas-lat.	*gravarium*[4] (?).	(ταῶς	*pāvo.*[3])
μᾶλον	*mālum.*	χαμός	*hāmus.*
νᾶῦς	*nāvis.*	ψηλαφάω(η=ᾱ?)	*palpare.*
dor. πᾱλός[2]	*pālūd-.*[5]	dor. ψᾶφος	*sābulum.*
πηρός, παῦρος	*pārum.*		
dor. τὸ πᾶρος	*parvus.*		

Ici se place aussi la racine de *magnus*, *mājor*, osq. *mahiis* etc. qui a donné en grec μῆχος, μῆχαρ, dor. μᾱχανά (Ahrens II 143). V. page 61.

1. La racine de *garrio* n'est pas, il est vrai, exactement la même que celle de γαρύω (cf. lit. *garsà*). — 2. Ahrens II 137 seq. — 3. Il est possible que *glārea* soit emprunté; *pāvo* l'est presque certainement. — 4. Pictet, *Origines Indo-européennes* I[1] 132. — 5. D'autre part πλάδος se rapproche de *palus*. — 6. Curtius, *Verbum* II 29. — 7. Dor. σκᾰπάνιον Ahrens II 144.

3. *a termine la racine*:

ghā[1]:	χᾱ-λά, χᾰ-τέω,	*fā-mes, fā-tuus,*
	χᾰ-τίζω, χᾰ-τίς	*fā-t-iscor, fā-t-igo.*
pā:	πᾰ-τ-έομαι,	*pā-nis, pā-bulum, pa-sco,*
	ἄ-πα-σ-τος, πᾰ-νία	*pā-s-tor*[2], *pā-vi*
bhā:	dor. φᾱ-μί, φᾱ́-μα,	*fā-ri, fā-ma,*
	φᾱ́-τις, 1[e] p. pl. φᾰ-μέν	*fā-bula, fā-t-eor.*
(?)*lā*[3]:	ὑλᾱ́-ω, ὑλα-κ-ή	*lā-trare* (*lā-mentum*?).
stā:	dor. ἵ-στᾱ-μι, ἔ-στᾱ-ν,	*Stā-tor, stāmen,*
	στᾰ-τήρ, 1e p. pl. ἵ-στᾰ-μεν	*stā-tus, stā-bulum.*
(*s*)*nā*:	νᾱ-ρός, νᾱ-μα,	*nā-tare, nā-trix,*
	νᾱ-σος, Νᾱ-ϊάς	*nāre.*
spā:	dor. σπᾱ́-διον, σπᾱ-ω	*spā-tium* (*pa-t-eo*?),
		pa-nd-o, pa-s-sus.

1. La dépendance des mots latins de la rac. *ghā* est assez généralement

reconnue; quant à *hisco, hiare* etc., on ne saurait les dériver immédiatement de *ghā*; *hiare* est le lit. *žióti* (rac. *ghyā*); et la ressemblance de *hisco* avec χάσκω ne doit point faire passer sur cette considération. — 2. Schmitz, *Beiträge zur lat. Sprachk.*, p. 40. — 3. En admettant dans ὑλάω un cas de prothèse de l'υ nous restituons au grec une racine qui ne manque presque à aucune des langues congénères. M. Fick il est vrai la trouve dans λῆρος, ληρέω. Le λάων d'Homère est controversé. ἀλυκτεῖ· ὑλακτεῖ. Κρῆτες nous apporte peu de lumière.

Les exemples qui précèdent offrent plusieurs cas d'amplification au moyen d'une dentale, amplification qu'affectionnent les racines en *ā*, qui s'est accomplie du reste de plusieurs manières différentes. Voici une racine qui dans les deux langues n'apparaît que sous la forme amplifiée (cf. Curtius, *Grdz.* 421):

lā: dor. λᾱ́-ϑ-ω, ἔ-λᾰ-ϑ-ον *lă-t-eo.*

La nasale de λανϑάνω ne prouve nullement une racine *lan*, que le skr. *rándhra* «caverne», vu son isolement, ne confirmerait pas. Hésychius il est vrai donne: ἀλανές· ἀληϑές, mais une autre glose: ἀλλανής· ἀσφαλής. Λάκωνες, interdit d'en tirer aucune conséquence quant à λανϑάνω.

Le lat. *ma-nd-o* «mâcher» (cf. *pa-nd-o*, λα-νϑ-άνω), *ma-s-ticare*, *ma-nsu-cius* etc., et le grec μα-σάομαι se basent pareillement sur une racine *mā* dont dérive encore le got. *mat(i)-s* «repas».

Ici se place enfin lat. *pa-t-ior*, *pa-s-sus* en regard de πά-σχω, ἔ-πα-ϑον; nous avons vu et nous verrons plus bas qu'il est à peu près impossible de décider si l'α de ces mots grecs est un α ancien ou le représentant d'une nasale sonante.

Il reste à mentionner:

dor. μᾱ́τηρ	= *māter.*	χλᾱρός	= *h(i)lăris*(?).
φρᾱ́τηρ	= *frāter.*	[dor. τλᾱτός	= *lātus.*]
πατήρ	= *pater.*	πρᾰσιά	cf. *pratum.*

Döderlein (*Handbuch der Lat. Etym.*) compare *latex* «ruisseau» à λάταξ «bruit du dé qui tombe». M. Roscher a montré (*Stud.* IV 189 seq.) que les nombreuses formes du mot βάτραχος «grenouille» remontent à *βράτραχος qu'il rapproche du lat. *blaterare.* Il faudrait citer aussi λάτρις en regard de *latro*, si ce dernier n'était emprunté au grec (Curtius, *Grdz.* 365).

Les syllabes suffixales fournissent *ᾱ* et *ᾱ̆* en nombre relativement restreint. Ces phonèmes sont, peu s'en faut, limités au suffixe des féminins de la 1e déclinaison: grec χώρᾳ, vieux latin *formā.*

Certains cas de cette déclinaison montrent aussi *A* bref, voy. § 7 fin. Un *A* bref apparaît ensuite au nom.-acc. plur. des neutres de la 2e déclinaison, où probablement il a été long d'abord: grec δῶρᾰ, latin *dōnă* (vieux lat. *falsā*?). V. § 7.

A est de plus désinence des thèmes neutres consonantiques au nom.-acc. plur. Ex. γένε-α, *gener-a*. Mais on sait que l'âge de cette désinence est incertain.

§ 6. Le phonème *A* dans les langues du nord.

Que faut-il, quand il s'agit d'un mot gréco-latin, pour être sûr que ce mot contient *A*? Il faut simplement, toutes précautions prises contre les liquides et nasales sonantes, qu'il ait l'*a* en grec et en latin. Mais il suffit en général, si le mot existe dans l'une des deux langues seulement, que dans cette langue il montre l'*a*: l'*a* italique ou grec *non anaptyctique* a, dans quelque forme qu'il se trouve, la qualité *A*. — Dans les idiomes du nord le problème est plus compliqué: chaque *a* peut, en lui-même, être *A* ou a_2. Avant de lui attribuer la valeur *A*, il faut s'être assuré qu'il ne peut représenter a_2. Cette épreuve sera possible bien souvent dans chaque langue sans qu'il soit besoin de recourir aux idiomes congénères, et cela au moyen des données morphologiques qui indiquent dans quelles formations a_1 est remplacé par a_2. La formation est-elle de celles qui n'admettent pas a_2, on sera certain que l'*a* et un *A*. Le thème du présent, mais seulement chez les verbes primaires, est la plus répandue de ces formations.

Dans le choix des racines données comme exemples de *A* dans les langues du nord, nous avons suivi autant que possible ce principe. Il faut que sans sortir de ce groupe de langues on puisse conclure que la racine contient *A*, puis on compare les langues du sud, et il y a confirmation en tant que ces dernières montrent l'*a*. Cf. § 4, 9. Des exemples tels que sl. *orją* en regard du lat. *arare* ou got. *þahan* en regard de *tacere* ont été laissés de côté: ce n'est pas qu'il y ait lieu de douter que leur *a* ne soit un *A*, mais ces verbes étant dérivés, on ne peut distinguer dans la langue même si leur *a* ne représente pas a_2; on ne le peut décider qu'en invoquant l'*a* des langues du sud. Or, c'est précisément à mettre en lumière l'identité de l'*a* du sud avec celui des *a* du nord qui ne peut être a_2, qu'est destiné le tableau. — Cependant un tel triage était impossible pour les thèmes nominaux détachés.

La plupart des exemples se trouvent dans les riches collections d'Amelung auxquelles nous ne saurions toutefois renvoyer le lecteur purement et simplement: car, conformément à son système, qui n'admet qu'un seul phonème primitif soit pour l'*a* du nord soit pour l'*a* et l'*o* réunis du sud, l'auteur citera indistinctement got. *akrs* = gr. ἀγρός, got. *hlaf* = gr. κέκλοφα. La présente liste est très loin d'être complète; c'est plutôt un choix d'exemples.

Ak$_1$:	sl. *os-trŭ*; lit. *asz-trùs*, *aszmen-*	*ac-ies*, ἄκ-ρος
Ag$_1$:	norr. *ak-a*, *ōk*	*ag-o*, ἄγ-ω.
Agh$_2$[1]:	got. *ag-is*, *og* (irland. *ag-athar*)	ἄχ-ος, ἀκαχ-ίζω.
kAp:	got. *haf-jan*, *hof*[2]	*cap-io*.
twAk[3]:	got. *þvah-an*, *þvoh*	τᾰκ-ω, ἐ-τᾰκ-ην.
dhAbh[4]:	sl. *dob-rŭ*; got. *ga-daban*, *ga-dob*	*făb-er*.
mAk$_1$:	got. *ma(h)-ists*[5]	μακ-ρός.
mAgh$_2$:	sl. *mog-ą*; got. *mag-an*[5]	*mag-nus*, μᾱχ-ανά.
wAdh:	norr. *vað-a*, *vōð*	*vād-o*, *vāsi*. F.
skAp:	sl. *kop-ają*[6]; lit. *kap-óju*	σκάπ-τω, κάπετος.
skAbh:	got. *skab-an*, *skof*	*scab-o*, *scābi*.
An:	got. *an-an*, *on*; sl. *ą-ch-a*	*an-imus*, ἄν-εμος.
Angh$_1$:	got. *agg-vus*; sl. *ąz-ŭkŭ*; lit. *ànksztas*	*ang-o*, ἄγχ-ω.
Al:	got. *al-an*, *ol* (irland, *al*)	*al-o*, ἄν-αλ-τος.

1. Le grec ἄχομαι, ἄχος, ἤκαχον, ἄχθος; le got. *ag-is*, *un-agands*, parf.-prés. *og* etc. sortent d'une racine *agh* sans nasale qui semble être distincte de *angh*. La première donne en sanskrit *aghá* «méchant» (*aghá-m* «mal, malheur»), *aghalá* (id.), *aghāyáti* «menacer»; la seconde: *aṃhú*, *áṃhas* etc. La première désigne un mal moral, du reste assez indéterminé, la seconde signifie *attacher*, *resserrer*. La gutturale finale prouve assez qu'il y a lieu de faire la distinction; en effet le zend *ăzaṅh*, le slave *ązŭkŭ* montrent *gh*$_1$ et élèvent par conséquent une barrière entre skr. *aṃhú* et skr. *aghá*. Ce n'est qu'en apparence que le *gv* du got. *aggvus* contredit au *z* du slave et du zend: nous croyons que le *v* en question vient des cas obliques où il ne fait que continuer l'*u* suffixal. Mais il faut avouer que le zend *ayana* «vinculo» compromet la combinaison. — 2. *hafjan* est un verbe fort; autrement, d'après ce qui vient d'être dit, nous ne devrions pas le citer. — 3. Il semble à peu près impossible de maintenir le rapprochement du got. *þvahan*, *þvoh* avec le grec τέγγω (malgré ἄτρεγκτος = ἄτϝεγκτος). Le grec τήκω au contraire n'offre aucune difficulté de forme; les significations il est vrai s'écartent, sensiblement, mais elles peuvent s'unir dans l'idée de *faire ruisseler*, qui est précisément celle du skr. *tóçate* auquel on a comparé *þvahan*. Cf. d'ailleurs les sens variés des racines *prau* et *snā*. — 4. Fick, *K. Z.* XIX 261. — 5. Comme l'a fait voir M. Ascoli (*K. Z.* XVII 274) le got. *maists* est pour **mahists*, ce qui le place à côté de μακρός en le séparant de *mikils*, ainsi que le demandait déjà la différence des voyelles. M. Ascoli a montré en même temps que *major*, *magnus* remontent à *mah*, *magh*; et nous nous permettrions seulement de mettre

en doute que ce *magh* ait donné le skr. *mahánt*. Ne pouvant développer la chose au long, nous nous contentons de constater qu'il y a 3 racines. 1° mAk_1: zend *maçyão*, anc. pers. *maθišta*, got. *ma(h)ists*, *ma(h)iza*, grec μακρός, et aussi μάκαρ et le latin *macte*. 2° $mAgh_2$: skr. *maghá* «richesse», got. *magan*, lat. *magnus*, *ma(h)jor*, gr. μᾶχανά, sl. *mogą*; — mais point *mahánt*, vu le *z* du zend *mazāoñt*. 3° ma_1g_1 ou ma_1gh_1: gr. μέγας, got. *mikils*, skr. *mahánt*; cf. *maǵmán*. — En ce qui concerne spécialement le gotique, il faut admettre que le parf. sing. *mag* est pour **mog* et qu'il a suivi l'analogie du pluriel *magum*; de même qu'inversément *forum* a remplacé **farum*. Cf. plus loin, chap. V. — 6. Les verbes dérivés de la classe dont fait partie *kopają* n'ont pas l'habitude de changer un *e* radical en *o* (a_2); il était donc permis de le citer ici.

got. *a(j)iza-*	*a(j)es.*
got. *akrs.*	*ager*, ἀγρός.
lit. *akmů* (? sl. *kamy* = **okmy*, norr. *hamarr*)	ἄκμων.
got. *ahva*	*aqua.*
lit. *áklas*	*aquilus*, ἄκαρος.
v. haut-all. *ahsa*, sl. *osĭ*, lit. *aszìs*	*axis*, ἄξων.
got. *af*	*ab*, ἀπό.
sl. *otĭcĭ*, got. *atta*	*atta*, ἄττα.
got. *tagr*	*lacrima*, δάκρυ.
sl. *bobŭ*, boruss. *babo*	*fāba.* F.
got. *gazds*[1]	*hasta.*
sl. *lomŭ*	*lāma*(**lacma*).F.
goth. *ma(h)il*	*mācula.* F.
got. *aljis*	*alius*, ἄλλος.
got. *ana*	ἀνά.
lit. *ąsà*	*ansa.*
got. *and-*	*ante*, ἀντί.
v. h[t]-all, *ano*, lit. *anýta*	*ănus.*
got. *arhvazna*	*arcus.*
got. *avo*	*avus.*
sl. *brada* (**borda*) lit. *barzdà*, v. h[t]-all. *part*	*barba.*
got. *bariz-eins* (sl. *borŭ* F.)	*far*, g. *farris.*
v. haut-all. *gans*, sl. *gąsĭ*, lit. *žąsìs*	*anser*, χάν.
got. *fana*, sl. *o-pona*	*pannus*, πᾶνίον.
got. *salt*, sl. *solĭ*	*sal*, ἅλς.

1. Osthoff, *K. Z.* XXIII 87.

Les exemples suivants vont nous faire voir le $\bar{A}$ long des langues du nord. Ce phonème qui dans le groupe du sud ne diffère de *A* bref que par la quantité, chez elles en général s'en distingue encore par la teinte. Dans le germanique et le lituanien c'est un *ō* long (v. h[t]-all. *uo*), tandis que le slave, chez qui *A* bref devient *ŏ*, donne à $\bar{A}$ long la couleur *a*. On sait que l'*a* slave ne sort d'une voyelle brève que dans un ou deux cas tout à fait exceptionnels. Les formes placées entre crochets enfreignent cette loi de substitution.

fāgus v. h^t-all. *buocha*.
cāligo, καλίς sl. *kalŭ*. F.
μάκων sl. *makŭ* [v. h^t-all. *māgo*].
nāres, *nāsus* lit. *nósis*, anglo-s. *nōsu* (cf. sl. *nosŭ*, v. h^t-all. *nasa*).
πᾶχυς norr, *bōgr*.
rāpa v. h^t-all *ruoba*, lit. *rópė* [sl. *rěpa*].
suāvis, ἁδύς germ. *svōtja-*: norr. *soetr*, v. h^t-all. *suozi* (F. III^3 361).

A et Ā terminent la racine:

ghā: χή-μη (χᾱ-λά) germ. *gō-men-*, lit. *go-murýs* «palatum». F.
tā: *tā-bes* sl. *ta-ją* [anglo-s. *þāven*].
bhā: *fā-ri*, φᾱ-μί sl. *ba-ją*.
lā: *lā-trare* sl. *la-ją*, lit. *ló-ju* [mais en gotique *laia* = **lē(i)a*].
stā: *stātus*, ἕ-στᾱ-ν etc. sl. *sta-ną*, lit. *stóju*; got. *sto-min-*, *sta-da-* [v. h^t-all.. *stām*, *stēm*].
(*s*)*tā*: dor. τᾱ-τάω[1] sl. *ta-ją*, *ta-tĭ*, *ta-jĭnŭ*.

La racine est augmentée d'une dentale, par exemple dans:

pā-t: πα-τ-έομαι, *pā-s-tor* got. *fo-d-jan*[2], sl. *pa-s-tyrĭ*.
lā-(t): λά-ω «vouloir» got. *la-þ-on*, *la-þa-leiko*. F.
sā-t[3]: *sā-t-ur*, *sā-t-is* got. *sa-d-a*, *so-þ-a-*; lit. *só-t-us* (sl. *sytŭ*).

1. Ahrens II 144. Au slave *tajĭ* «en cachette», *tajĭnŭ* «secret» cf. le thème indien *tāyú* «voleur» d'où aussi τηΰ-σιος «vain, sans résultat» (Pott, *Wurzelwörterb.* I 100). — 2. *fodjan suppose une racine* contenant A, et c'est à ce titre-là seulement que nous le citons; il est bien probable en effet, si nous considérons le mot *fodjan* lui-même, que son *o* répondrait à un ω, non pas à un ā du grec. Cf. chap V, § 11. — 3. La racine simple se trouve dans le grec ἔωμεν = *ἥομεν (Curtius, *Verb.* II 69).

Parmi les mots plus isolés nous nous bornerons à citer:

(*pater*, πατήρ got. *fadar*; cf. § 11.)
māter, μᾱτηρ v. h^t-all *muotar*, sl. *mati*, lit. *motė*.
frāter, φρᾱτηρ got. *broþar*, sl. *bratrŭ*, lit. *broterėlis*.

Le A du suffixe des féminins s'observe commodément aux cas du pluriel dont la désinence commence par une consonne: got. *gibo-m*, lit. *mergó-ms*, sl. *žena-mŭ*. Placé dans la syllabe finale, il a subi, comme on sait, diverses altérations. Au nominatif sin-

gulier, le slave (*ženà*) garde encore *a*, chez lui représentant de l'*ā* long, tandis que les lois qui régissent les sons du germanique et du lituanien commandaient d'abréger la voyelle finale : *gĩba*, *mergà*, sauf dans le got. *so*, gr. ᾱ. Sur le vocat. *ženo* v. p. 88.

ʌ dans la diphtongue donne lieu à quelques remarques particulières.

Plusieurs savants ont nié qu'il y eût une diphtongue européenne *eu*, en d'autres termes et en se plaçant au point de vue de l'unité originaire de l'*a*, qu'il y ait eu scindement de la diphtongue *au* en *eu* : *au* à la même époque où dans toute autre position l'*a* s'était scindé en *e* : *a*. M. Bezzenberger (*Die a-Reihe der gotischen Sprache*, p. 34) prétend, ou plutôt mentionne, car, ajoute-t-il, il est à peine besoin de le dire expressément, que dans le présent gotique *kiusa* pour **keusa* = gr. γεύω, l'*e* de la première langue est sans lien historique avec l'*e* de la seconde. La raison de cette violente séparation de deux formes dont la congruité est aussi parfaite que possible ? C'est que les idiomes letto-slaves n'ont pas de diphtongue *eu*, et que par conséquent la période européenne n'en pouvait point posséder non plus.

En général nous ne nous sommes posé aucune tâche relativement à l'*e* européen, le fait de son apparition concordante dans les différentes langues étant reconnu par les partisans de tous les systèmes. Nous devons cependant nous occuper de l'*e* pour autant qu'on veut le mettre en rapport avec l'*a* et combattre les arguments qui tendraient à établir qu'à une époque quelconque l'*e* et l'*a* (ʌ) ne faisaient qu'un. Evidemment l'origine récente de la diphtongue *eu*, si elle se confirmait, rentrerait dans cette catégorie. D'autre part nous nous abstenons de poursuivre jusqu'au bout les conséquences où M. Bezzenberger se verrait entraîné par le principe qu'il pose, parce que nous voulons éviter de subordonner à la question de l'*eu* celle de l'unité européenne ou celle du scindement de l'*a*. Disons donc tout de suite que l'absence de l'*eu* dans les langues letto-slaves, sur laquelle l'auteur se fonde, est révoquée en doute par M. Joh. Schmidt qui en signale des traces nombreuses *K. Z.* XXIII 348 seq. M. Schmidt regarde le paléosl. *ju* et le lit. *iau* comme étant dans certains cas des représentants de l'*eu* (sl. *b(l)judą* = got. *biuda*, gr. πεύθομαι ; lit *riáugmi*, gr. ἐρεύγω). Depuis il est vrai, M. Bezzenberger a rompu une nouvelle lance pour la cause qu'il défend. Notre incompétence ne nous permet point de jugement ; mais voici ce que nous tenons du moins à dire :

Lors même que la supposition de M. Schmidt ne devrait pas se vérifier, lors même qu'il n'existerait aucun indice d'une diphtongue *eu* dans le domaine letto-slave, il ne s'en suivrait pas qu'elle n'a jamais existé: les langues italiques non plus ne possèdent pas l'*eu*, et n'était le seul *Leucetio*, on pourrait venir dire que jamais dans l'italique l'ancienne dipthongue *au* n'a eu la forme *eu*. Personne ne doute cependant que *douco* ne soit sorti de **deuco*. La même chose semble s'être passée dans le letto-slave, non seulement dans la diphongue, mais aussi, comme en latin dans le groupe *ev*. Ceci se voit avec le plus de clarté dans le paléosl. *člověkŭ*: le lette *zilweks* montre en effet que l'*o* n'est pas primitif[1], et sans aller si loin il suffit de constater la palatale initiale *č* pour savoir que la forme ancienne est **čelvěkŭ* (voy. à ce sujet J. Schmidt, *Voc.* II 38 seq.). D'où vient l'*o* par conséquent? Il ne peut venir que du *v* avec lequel la métathèse de la liquide l'avait mis en contact. — Par un raisonnement d'un autre genre on acquiert la conviction que *slovo* est sorti de **slevo*: en effet les neutres en *-as* n'ont de toute antiquité que a_1, jamais a_2, dans la syllabe radicale: il en est ainsi dans l'arien, le grec, le latin, le germanique. Or le slave lui-même n'enfreint point cette règle, ainsi que le montre *nebo* = gr. νέφος. Comment donc expliquer *slovo* = κλέϝος autrement que par l'influence du *v* sur l'*e*? Il y aurait la même remarque à faire sur le présent *plovą* = gr. πλέϝω, car πλώω est évidemment de formation postérieure. — Dans une syllabe de désinence nous trouvons semblablement en sanskrit *sūnăvas*, en grec πήχεες, en gotique *sunjus*, et dans le slave seul *synove*.

Cette action du *v* qui a duré fort tard, comme le montre *člověkŭ*, commence de se produire dès la période d'unité letto-slave. En regard du grec νέϝο-ς apparaît en lituanien *naújas* comme en slave *novŭ*.

Ici quelques mots sur l'*u* lituanien. En présence de la complète équivalence de cet *a* et de l'*o* slave (tous deux représentent a_1 et a_2), on se demande naturellement auquel des deux phonèmes appartient la priorité. Le mot dont il vient d'être question est-il sous sa forme letto-slave *novos* ou bien *navas*? A voir toutes les fluctuations entre l'*ō* et l'*ā* des différents dialectes de la Baltique, borussien, lituanien, lette, et à considérer la divergence de teinte

1. On trouve aussi l'*e* dans le got. *fairhvus* «monde» qu'on peut ramener à **hverhvus*, **hvervehvus* et rapprocher de *člověkŭ*.

entre l'*a* bref et l'*a* long soit en lituanien soit en slave (lit. *ă* : *ō*; sl. *ŏ* : *ā*), une troisième hypothèse se présente vite à l'esprit, savoir *nâvâs*. Dans la période letto-slave on aurait prononcé non un *a* pur, mais un *å*, bref et long. Sans doute il n'y a pas pour cette hypothèse d'argument bien positif, mais il y en a encore moins, croyons-nous, qu'on puisse invoquer contre elle. Elle appuie les faits d'assimilation dont nous parlions, comme d'autre part elle en est appuyée. La méthode comparative est et sera toujours obligée de recourir parfois à ces sortes d'inductions doubles.

Je cite encore le lit. *javaí*, gr. ζεά (skr. *yáva*), *sávo*, gr. ἑϝός, puis deux mots où le même phénomène se manifeste, semble-t-il, en sens inverse comme dans le lat. *vomo* pour **vemo*. Ce sont *vákaras* = gr. ἕσπερος, sl. *večerŭ*; *vasarà* = gr. ἔαρ, lat. *vēr*. Plusieurs de ces exemples et des précédents font partie de la liste où M. J. Schmidt consigne les cas prétendus de concordance incomplète de l'*e* dans les langues européennes: ce seraient, si tout ceci n'est pas illusoire, autant de numéros à retrancher d'un catalogue déjà bien diminué.

Cette transformation letto-slave de *ev* en *âv* diffère du phénomène analogue que présente l'italique principalement en ce qu'elle n'a pas lieu constamment. Il faut bien qu'il y ait une cause pour que *devętĭ* (lit. *devynì*) n'ait pas été traité comme **ślevo* devenu *slovo*, mais cette cause demeure cachée. — Dans la diphtongue au contraire l'assimilation de l'*e* est la règle, abstraction faite des cas tels que *bljudą* et *riáugmi* que nous avons vus plus haut. Il y a peut-être une preuve de cette double origine de l'*au* (en dernière analyse elle est triple, l'*a* (*å*) étant lui-même formé de $\Lambda + a_2$) dans le génitif lituanien *sunaús* des thèmes en *-u* en regard du gén. *akĕs* (et non «*akais*») des thèmes en *-i*[1]. Toutefois le rapport exact entre *ë* et *ai* étant encore incertain, nous n'insistons pas.

Dans la descendance letto-slave des diphtongues $a_1 i$, $a_2 i$, Λi, il y a également, nous venons d'y faire allusion, des perturbations assez graves. La signification exacte de l'*i* et de l'*ĕ* en slave, de l'*ë* (*ei*) et de l'*ai* en lituanien est encore un problème. Il semble que l'*ë* de la dernière langue, qui représente apparemment $a_1 i$, ne soit ailleurs qu'une dégradation de l'*ai*: on a par exemple, en regard du got. *haims*, du boruss. *kaima*, voire même du lit. *kaimýnas*, un *ë* dans *kĕmas*.

1. L'*au* du gotique *sunaus* ne s'explique pas de la sorte, comme le fait voir la forme correspondante des thèmes en *-i* qui, elle aussi, a l'*a*: *anstais*. Jusqu'à présent cet *au* et cet *ai* ne s'expliquent pas du tout.

De ce qui précède il ressort que les exemples de *ʌ* lituanien ou slave dans la diphtongue ne peuvent avoir comme tels qu'une valeur très relative, presque nulle lorsqu'il s'agit de *ʌu*.

(?)*ghʌis*:	*haer-eo*	lit. *gaisztù*, *gaíszti*. F.
skʌidh:	*caed-o*	got. *skaid-an*, *skaiskaid*.
ʌug:	*aug-eo*, αὔξις	got. *auk-a*. *aiauk*; lit. *áug-u*.
(?)*ʌus*:	*h-aur-io*, *h-aus-tus*	norr. *aus-a*, *jōs*. F.

aevum, αἰών	got. *aivs* cf. p. 54.	*aurora*	lit. *auszrà*.
caecus	got. *haihs*.	*caulis*, καυλός	lit. *káulas*. C.
δα(ιϝ)ήρ	ags. *tācor*; sl. *dĕverĭ*, lit. *dĕverìs*.	ναῦς	norr. *nau-st*.
		pau-cus	got. *fav-ai*.
haedus	got. *gaits*.	σαυσαρός	lit. *saúsas*.
laevus, λαιός	sl. *lĕvŭ*.	Ἀ-χα(ϝ)ιοί	got. *gavi*.[1]

1. Le thème du mot gotique est *gauja-* («contrée»): Ἀχαιοί signifierait ὁμόχωροι. Ici se placent peut-être aussi les Δωριέες τρι-χάϊκες, à moins d'y voir un composé de τρίχα — à la manière de l'indien *purudhá-pratīka* — avec un thème *ϝικ-* = zend *vīç* «clan».

Chapitre III.

Les deux *o* gréco-italiques.

C'est pour des raisons toutes pratiques que nous avons jusqu'ici considéré l'*o* gréco-italique comme un tout homogène. En réalité il en existe au contraire deux espèces bien distinctes que nous allons étudier l'une après l'autre.

§ 7. o_2 gréco-italique. — a_2 indo-européen.

Les phénomènes des langues ariennes sont ici trop intimement liés à ceux qu'on observe en Europe pour pouvoir être traités à part. Nous avons donc inscrit en tête du paragraphe l'*a_2 indo-européen* à côté du gréco-italique o_2.

La véritable définition de a_2 est, ce me semble: la voyelle qui, dans les langues européennes, alterne régulièrement avec *e* au sein d'une même syllabe radicale ou suffixale.

Ainsi, pour parler d'un a_2 proethnique, il faut absolument placer aussi le germe de l'*e* européen dans la période d'unité pre-

mière. C'est là l'hypothèse de M. Brugmann. Ce savant, par une conception qu'Amelung avait entrevue (v. p. 5), renonce à chercher dans l'état du vocalisme que nous représente l'arien la donnée d'où il faut faire découler les phonèmes de l'Occident et transporte au contraire jusque dans la langue mère le principe de l'*e* européen et du phonème qui remplace parfois cet *e* (a_2), laissant du reste le nombre total des *a* provisoirement indéterminé.

Dans tout ce qui suit nous partons de cette hypothèse non prouvée de l'origine proethnique de $a_1 = e$. Quant à a_2, nous voulons le prouver par le moyen des faits réunis dans le paragraphe, lesquels du reste sont généralement connus. — Plus tard nous examinerons jusqu'à quel point ces faits, en assurant a_2, n'assurent pas du même coup l'a_1 indo-européen.

M. Brugmann s'est étendu avec le plus de détail sur a_2: *Studien* IX 367 seq., 379 seq.; *K. Z.* XXIV 2. Ce phonème, dit-il, devient dans l'arménien, le grec, l'italique et le slave[1]: *o*, dans le celtique, le germanique et les langues de la Baltique: *a*, dans l'arien en toute syllabe ouverte: *ā*, mais, si la syllabe est fermée[2], *a*.

Comme nous le disions, il y a, indépendamment de ce qui appartient aux liquides sonantes, des *o* gréco-italiques qui remontent à un phonème autre que a_2. Nous appelons o_2 l'espèce qui équivaut à l'ancien a_2: le second *o* recevra la désignation *ǫ*.

Voici les formations où a_2 (gréco-it. o_2) vient régulièrement remplacer a_1 (*e*).

1. Syllabe radicale.

a. FORMATIONS VERBALES.

PARFAIT. Tandis que dans l'origine le moyen ainsi que le pluriel et le duel de l'actif rejettent l'a_1 radical, le *singulier de*

---

1. Bien que ce ne soit pas là une question de fond, nous aimerions mieux ne pas mettre ainsi le slave en compagnie des langues du sud, car on ne saurait trop insister sur la disparité de l'*o* slave et de l'*o* des langues classiques. Le premier a ni plus ni moins la valeur d'un *a* lituanien ou gotique. Quand nous voyons au contraire a_2 devenir en gréco-italique *o et non a* (antithèse qui en slave n'existe pas), c'est là un fait notable, que nous avons utilisé § 4, 8.

2. Pour la diphtongue, on pourra nommer syllabe ouverte celle où, étant suivi d'une voyelle, le second élément de la diphtongue se change en une semi-voyelle (*éikâya*); la syllabe fermée est celle qui est suivie d'une consonne (*bibhéda*).

l'actif lui substitue a_2.[1] On trouve toutes les formes grecques en question énumérées chez Curtius, *Verb.* II 185 seq., 188 seq. En voici quelques exemples pris dans les trois modèles de racines de la page 9:

γεν: γέγονα	δερκ: δέδορκα	λεγ: εἴλοχα
κτεν: ἔκτονα	ϝεικ: ἔοικα	τεκ: τέτοκα
μερ: ἔμμορα	ἐλευθ: εἰλήλουθα[2]	χεδ: κέχοδα

Dans le latin *totondi*, *spopondi*, *momordi* (v^x-latin *spepondi*, *memordi*) vit un reste de cette antique formation. On peut supposer que le présent de ces verbes a été d'abord **tendo*, **spendo*, **merdo*. A côté de ces présents on avait les dérivés *tondeo*, *spondeo*, *mordeo*, et en vertu de la règle: qui se ressemble s'assemble, le verbe en *-eo* se mettant en rapport avec le parfait finit par évincer l'ancien présent. — Cf. p. 13.

Dans les langues germaniques le singulier du parfait n'est pas moins bien conservé que le pluriel et le duel. Là, partout la forme faible privée d'*a* (p. 12 et 22), ici partout a_2 sous sa figure germanique *a*: *gab* de *giban*, *bait* de *beitan*, *baug* de *biugan*, *varþ* de *vairþan*, *rann* de *rinnan* etc.

Le parfait irlandais traité par M. Windisch, *K. Z.* XXIII 201 seq. est fort intéressant: ici encore l'*e*, expulsé au pluriel, devient *a* (= a_2) au singulier. L'auteur réunit les exemples de cet *a*, p. 235 seq. où il n'y a qu'à choisir dans la masse. Prés. *condercar* «voir», parf. sing. *ad-chon-darc*; prés. *bligim* «traire», parf. sing. *do ommalgg* etc.

---

1. Nous avons parlé plus haut de l'extension secondaire de cette forme en grec (p. 13 et p. 22 i. n.). οἶδα : ἴδμεν, et quelques autres exemples reflètent l'image de l'état primitif qui est encore celui du germanique et du sanskrit.

2. On sait que la diphtongue ου n'est plus en grec qu'une antiquité conservée çà et là; les parfaits comme πέφευγα, τέτευχα, ne doivent donc pas étonner. Mais on trouve encore d'autres parfaits contenant l'ε, tels que κεκλεβώς, λέλεγα. Au moyen, ces formes sont nombreuses, et l'on a même la diphtongue ει dans λέλειπται, πέπεισμαι etc. (à côté des formations régulières ἔϊκτο, ἴδμαι, τέτυγμαι etc.). Cet ε vient certainement en partie du présent, mais il a encore une autre source, les formes *faibles* du parfait chez celles des racines de la forme C qui ne pouvaient rejeter a_1 — certaines d'entre elles le pouvaient, v. page 12 i. n. Ainsi τεκ a dû faire d'abord τέτοκε, plur. *τετεκαμεν ou *τετεκμεν, parce que «τετκμεν» était impossible. Ce qui appuie cette explication de l'ε, c'est que les formes en question, celles du moins qui appartiennent à l'actif, sont principalement des participes, et que le partic. parf. demande la racine *faible*. Ex.: ἐν-ήνοχα ἀν-ηνεχυῖαν, εἴλοχα συνειλεχώς etc. Curtius, *Verb.* II 190.

Les langues ariennes répondent par l'*ā* long dans la syllabe ouverte: skr. *ǵagáma*, *papáta*, *ćikáya*. La syllabe fermée comme la diphtongue suivie d'une consonne ont l'*a* bref, selon la règle: *dadárça*, *bibhéda*.

Il est singulier que dans la langue védique la première personne ne montre jamais d'*ā* long, et que même dans le sanskrit classique la longue ne soit que facultative pour cette forme. M. Brugmann (*Stud.* IX 371) a cherché à expliquer le fait au moyen de son hypothèse sur la désinence *-a* de cette première personne, laquelle représenterait un ancien *-m* (v. p. 40): la syllabe se trouvant ainsi fermée, l'*a* bref de *ǵagăma* etc. n'aurait rien que de régulier. Mais 1° il est permis de douter que cet *a* représente vraiment une nasale; 2° ce point même étant admis, on préjuge dans cette explication la question de savoir quel phénomène est antérieur de l'allongement de a_2 ou de l'évanouissement de la nasale; 3° dans *rāǵān-(a)m*, *pád-(a)m* et autres formes la désinence *-m* n'a pas empêché l'allongement a_2. — Il faut avouer qu'on ne saurait tenir pour certaine la présence de a_2 à la première personne: elle est assurée pour la 3e personne, et probable pour la seconde (*ǵagantha*); voilà tout, car en grec et en germanique la première personne pouvait facilement emprunter a_2 à la seconde et à la troisième[1].

A part ce petit groupe du parfait singulier on ne rencontre nulle part dans la flexion verbale a_2 remplaçant l'a_1 radical. Trois aoristes sigmatiques grecs[2]: δοάσσατο en regard de l'imparf. δεάμην, -έτοσσε (Pindare) de la rac. τεκ, ζόασον· σβέσον Hes. (cf. ζείνυμεν), peuvent néanmoins renfermer un vestige de quelque autre emploi de a_2. Et il se trouve justement que l'aoriste indien en *-išam* allonge l'*a* radical dans la syllabe ouverte comme si cet *a* était a_2: *ákānišam*, *ávādišam*. Seulement, dans le dialecte védique, l'allongement n'est qu'intermittent: la liste que donne Delbrück, *Altind. Verb.* 179 seq., montre qu'à une ou deux exceptions près il n'a lieu que si toutes les syllabes qui suivent sont brèves, parce qu'apparemment une certaine cadence du mot serait sans cela troublée. Il faudrait savoir, avant d'être en droit de conclure à la présence de a_2, si des raisons

1. Il est singulier de trouver chez Hésychius une 1e personne λέλεγα, suivie à quelques lignes de distance d'une 2e pers. λέλογας. Mais il n'y a là sans doute qu'un hasard.

2. Ahrens (I 99) conjecture un aoriste éolique ὀρράτω, de εἴρω «entrelacer». Ce serait une quatrième forme de cette espèce.

de ce genre ont pu arrêter l'allongement de ce phonème. Nous croyons en effet qu'il en est ainsi; v. p. 83. Il serait essentiel aussi de connaître exactement l'origine de l'aoriste en *-išam* sur laquelle nous reviendrons au chapitre VI. Dans tous les cas l'aoriste sigmatique ordinaire, comme ἔδειξα, montre a_1 et non a_2.

Verbes dérivés. Outre les dénominatifs, qui naturellement prennent la racine telle qu'elle est dans le thème nominal, il existe des verbes dérivés qu'on aimerait appeler déverbatifs et dont il est impossible de ne pas faire, au moins provisoirement, une classe distincte, comme le veut l'accentuation indienne. Nous les placerons donc ici plutôt que d'en faire un appendice aux thèmes nominaux. Ils ont en partie le sens causatif. L'a_1 radical devient chez eux a_2.

Gotique *dragkjan* pour **dragkijan*, cf. *drigkan*; *lagjan*, cf. *ligan*; *kausjan*, cf. *kiusan*.

Grec ὀχέω de *ϝεχ*, φορέω de φερ, σκοπέω de σκεπ. φοβέω de φεβ est peut-être un causatif.

On a en latin *moneo* de *men*, *noceo* de *nec*, *torreo* (dans le sens causatif) de *ters*. *mordeo*, *spondeo*, *tondeo* trouvent dans les langues congénères l'*e* radical requis. Nous reviendrons sur *tongeo* et le got. *þagkjan*.[1] On connaît les deux exemples gréco-italiques *torqueo* = τροπέω (rac. *terk*$_2$), *sorbeo* = ῥοφέω (rac. *serbh*) Curtius, *Verb.* I² 348. — Le latin conserve l'*o* dans des formes dérivées directement de la racine et qui primitivement devaient avoir une autre voyelle, ainsi dans *sponsus*, *tonsus*. Dans *morsus*, *tostus*, on pourrait à la rigueur admettre que *or* est sorti d'une liquide sonante.

Ce que peut fournir la 1e conjugaison appartient aux dénominatifs, car les langues congénères ne montrent jamais *a* dans la syllabe de dérivation de cette espèce de verbes.

En paléo-slave: *po-ložiti* de *leg*, *topiti* de *tep*, *voziti* de *vez* etc.

Nous trouvons dans les langues ariennes la voyelle longue qu'il fallait attendre: skr. *pātáyati* de *pat*, *çrāváyati* de *çro*. Zend *pārayēiti* de *par*. — Les racines fermées ont la brève régulière: *vartáyati*, *roćáyati*.

b. formations nominales.

Thèmes en -ma. Le grec en offre un assez grand nombre. Nous désignons par Hm. ceux qu'on trouve chez Homère, par Hs. ceux qui sont tirés d'Hésychius.

1. Dans *foveo*, *moveo*, *voveo*, *mulgeo*, *urgeo* et d'autres, il faut tenir compte de l'influence possible des phonèmes avoisinants.

εἰ	οἶμο[1] Hm.	λεχ	λόχμη Hm.	ἀλει	ἀλοιμό[4]
ἑρκ	ὅρκμο Hs.	1 σερ	ὅρμο Hm.	βρεχ	βροχμό Hs.
ϝελ	ὅλμο Hm.	πετ	πότμο[2] Hm.	δεχ	δοχμή
ϝερ	ὅρμο Hm.	τελ	τόλμη Hm.	κερ	κορμό Hm.
		τερ	τόρμο[3]	σλει	λοιμό[5] Hm.
				πλεκ	πλοχμό Hm.

ῥεγκ	ῥογμό[6](?)		
2 σερ	ὁρμή Hm.		
στελ	στολμό		
φερ	φορμό[7]		
φλεγ	φλογμό		
ϝεχ	συν-εοχμό Hm.		

1. En outre οἴμη. — 2. S'il était prouvé que le τ initial de τετμεῖν vient d'une ancienne gutturale, il vaudrait mieux retirer πότμος de la rac. πετ. Le rapport de πότμος à τετμεῖν serait quant à la consonne initiale celui de ποινή à τεῖσαι. — 3. C'est τόρμος dans le sens de τέρμα, non τόρμος «trou» que nous entendons. — 4. ἀλοιμός «enduit» est un mot conservé dans l'Etymol. Magn. Il se rapporte non à ἀλείφω mais à ἀλίνειν· ἀλείφειν, et au lat. *lino* (*lēvi*, *lĭtus*); v. Curtius, *Verb.* I² 259. — 5. Il existe une racine *sra*$_1$*i* «pécher, être criminel, se perdre»: elle a donné le skr. *sre-man* dans *asremán* que Böhtl.-Roth et Grassmann (s. v. *sreman*) traduisent par *fehlerlos*, peut-être aussi *sríma*, nom de fantômes nocturnes. En latin *lē-tum*, *de-leo* (*de-levi*). En grec λοι-μός et λοιτός· λοιμός Hes. rejeté par M. Schmidt, quoique garanti par l'ordre alphabétique. Une racine sœur se trouve dans le skr. *srívyati* «manquer, échouer» parent du grec λῦμη, λῡμαίνομαι. Puis il y a la racine amplifiée *sra*$_1$*idh*: skr. *srédhati* «etwas falsch machen, fehlgehen» et *sridh* «der Irrende, der Verkehrte» (B. R.); elle donne en grec ἠλίθιος, dor. ἀλίθιος pour ἀ-σλίθιος (ἠλεός est autre chose). La branche *sra*$_1$*i-t* ne se trouve qu'en Europe: got. *sleiþs* «nuisible», grec ἀ-(σ)λιτ-εῖν «pécher», ἀλοιτός· ἁμαρτωλός; peut-être en outre le lat. *stlit-*. On peut admettre du reste que ἀλιτεῖν n'a reçu sa dentale que sur sol grec. C'est là l'opinion de M. Curtius (*Grdz.* 547), et elle a une base très solide dans la forme ἀλεί-της. — 6. V. le dictionnaire de Passow s. v. ῥεγμός. — 7. Il est douteux que le mot vienne de φέρω, mais le degré φερ existe en tous cas dans φερνίον, φέρμιον «panier».

Le verbe κοιμάομαι indique un ancien thème *κοιμη ou *κοιμο de la rac. κει. Dans πλόκ(α)μος de πλεκ, οὐλ(α)μός de ϝελ on a sans doute le même suffixe. — Quelques exceptions comme τειμή (inscr.), δειμός, ἀγερμός, présentent l'ε dans la racine: ce sont des formations nouvelles qui ont suivi l'analogie des neutres en -μα. Pour κευθμός même remarque qu'à propos de πέφευγα.

La racine du lat. *forma* sera sans doute *fer* (anc. *dha*$_1$*r*), avec *e*; l'*o* est donc a_2.

Les thèmes germaniques *flauma-* «flot» (Fick III³ 194), *strauma-* «fleuve» (F. 349), seraient en grec «πλουμο, ῥουμο». De la rac. *ber* vient *barma-* «giron» (F. 203), qui en gotique est devenu un thème en *-i*. Le got. *haims* «village» n'est thème en *-i* qu'au singulier: l'ancien *haima* reparaît dans le plur. (fém.) *haimos*; le degré a_1 se trouve dans *heiva-* «maison».

Au germ. *haima-* répond en borussien *kaima*, cf. lit. *kaimýnas* et *kĕmas* (p. 65). De *vež* (vehere) le lituanien forme *važmà* «le métier de charretier» (Schleicher, *Lit. Gr.* 129), de *lenk* «courber», avec un *s* inséré, *lànksmas* «courbure».

Les thèmes en *-ma* du Véda se trouvent réunis dans le livre de M. B. Lindner, *Altindische Nominalbildung*, p. 90. Nous citons une fois pour toutes ce livre indispensable que nous avons constamment consulté et utilisé pour tout ce qui concerne la formation des mots.

La syllabe radicale de ces thèmes indiens ne se trouve jamais dans la position qui met a_2 en évidence, puisque le suffixe, commençant par une consonne, en fait une syllabe fermée. On ne peut pas *prouver* a_2 dans *sár-ma*, *é-ma* etc., comme d'autre part on ne pourrait pas prouver que leur *a* est a_1. Une série de thèmes indiens en *-ma* présente donc la forme forte de la racine: une seconde série, il est vrai, rejette l'*a* radical, mais celle-là aussi, comme nous le constaterons, se reproduit dans les langues congénères. La première classe, celle qui nous intéresse ici, accentue comme en grec tantôt la racine tantôt le suffixe. Ex. *hó-ma*, *dhár-ma*, et *narmá*, *ghar-má*.

Cette formation donnait des noms abstraits masculins (car les féminins comme le gr. οἴμη ou le lat. *forma* sont étrangers au sanskrit), mais elle ne paraît pas avoir produit d'adjectifs. Le cas du lat. *formus*, gr. θερμός, est isolé, et en sanskrit *gharmá* est substantif. En ce qui concerne θερμός, son ε est postérieur, car, outre *formus*, le *gh* de *gharmá* indique a_2 (v. chap. IV). Cet ε, il est vrai, a dû être introduit avant que le procès du dentalisme fût consommé; autrement le θ ne s'expliquerait pas.

THÈMES EN -ta. Nous commençons comme toujours par le grec:

εἰ	οἶτο	νεϲ	νόϲτο	ἀϝερ	ἀορτή
κει	κοῖτο[1]	φερ	φόρτο	βρεμ	βροντή
κεν[2]	κόντο	χερ[3]	χόρτο	μερ	μορτή

1. Et le fém. κοίτη. — 2. κεν est la vraie forme de la racine; de là κέντωρ, κέν-τρον, κεν-τέω. Peu de probabilité pour le rapprochement avec skr. *kunta*. — 3. Dans εὐ-χερ-ής.

πλοῦτος est d'une formation trop peu claire pour figurer dans la liste. L'admission de ἑορτή et du sicil. μοῖτος dépend aussi de

l'étymologie qu'on en fera. λοιτός en revanche prendrait place ici de plein droit[1] (v. p. 75).

Le latin a *hortus* = χόρτος. M. Fick compare *Morta*, nom d'une Parque, à μορτή «part», mais ce nom est-il latin? Nous avons mis *porta* parmi les cas de liquide sonante, p. 16.

Le gotique a *dauþa-* «mort» de *divan* (germ. *dauda-*, Verner, *K. Z.* XXIII 123). D'ordinaire cependant ce ne sont que les thèmes en *-ta* dont la syllabe radicale est affaiblie, non ceux où elle est du degré a_2, qui servent à former des participes. La racine germanique *bren* «brûler» donne *branþa-* «incendie» (Fick III³ 205); *breu* «brasser» donne *brauda-* neut. «pain» (F. 218). Quant au got. *gards*, il faut le séparer du gr. χόρτος; v. J. Schmidt *Voc.* II 128. L'*e* des mots *þiuþa-* neut. «bien» et *þiuda* fém. «peuple» est surprenant; ici naturellement l'italique *touto* comme aussi le lit. *tauta* sont sans valeur (pag. 63 seq.).

Schleicher donne un certain nombre de ces thèmes à la page 115 de sa grammaire lituanienne: *tvártas* «clôture» de *tvérti*, *rąstas* «billot» de *rent* «tailler», *spąstai* masc. plur. «trébuchet» de *spend* «tendre des piéges», *nasztà* fém. «fardeau» de *nesz*, *slaptà* fém. «le secret» de *slep* «cacher» etc. — En paléo-slave: *vrata* neut. pl. = **vorta* «porte»; c'est le lit. *vàrtai*; *vérti* nous montre l'*e*. De *pen* vient *pą-to* «entrave».

En sanskrit ces thèmes auraient, j'imagine, l'aspirée *th*; mais je n'en trouve point d'exemple bien transparent. Le zend a *gaēϑa* fém. «le monde» de *gaē* (soit *gi*) «vivre», *dvaēϑa* «crainte» de la racine qui est en grec δϝει (Curtius, *Stud.* VIII 466). Le ϑ équivaut à un ancien *th*. Quelques autres formes sont consignées chez Justi p. 372. — Les neutres *ϑraota* et *çraota* sont vraisemblablement les équivalents de skr. *srótas* et *çrótas* passés dans une autre déclinaison[2].

THÈMES en -NA. ἐρεφ ὄρφνη θερ ϑρόνο[a]) πει ποινή

a) ϑρόνος est la métathèse de *ϑόρνος assuré par ϑόρναξ· ὑποπόδιον. Κύπριοι Hes. Sur la rac. ϑερ v. Curtius, *Grdz.* 257.

---

1. On ne sait où placer les noms d'agents en -τη-ς, dont la parenté avec les mots en -τηρ (Brugmann, *Stud.* IX 404) est bien douteuse, vu l'α du dorique. Quelques-uns ont l'o: ἀγυρτής(?), ἀορτής (mais aussi ἀορτήρ), Ἀργει-φόντης, fém. κυνο-φόντις; Μοῦσα, *Μόντγα fém. de *Μόντης. φροντίς est de dérivation secondaire.

2. Il est vrai que *çraota* coïncide avec le got. *hliuþ*, mais l'*e* de cette forme fait soupçonner qu'elle est récente. Quant au lit. *sriautas*, il peut s'identifier à *srótas* aussi bien qu'à *ϑraota*.

On ne peut savoir si la racine de θοίνη est θει, avec *e*. Il est difficile aussi de rien décider sur οἶνος, ὕπνος et ὄκνος. τέχνη, ἔεδνον, φερνή (éol. φέρενα) montrent un ε irrégulier. Quant à l'ε de τέκνον, prenons garde qu'ici l'*e ne pouvait pas* tomber — ce qui n'est pas le cas pour φερνή —, que par conséquent rien n'empêche τεκ de représenter le degré où la racine expulse l'*e*. Or il existe une seconde série de thèmes en *-na* qui en effet affaiblit la racine: c'est à cette classe sûrement qu'appartient τέκνον et son équivalent germanique *þegná-* (oxyton, v. Verner l. c. 98). πόρνη en fait partie également; son *o* n'est pas a_2.

En regard de ὦνος, ὠνή (skr. *vasná*), le lat. *vēnum dare* et le slave *věno* présentent un *e* fort extraordinaire. Il faut dire que l'étymologie de ce mot n'est point encore éclaircie et qu'il nous apparaît entièrement isolé. On pourrait, il est vrai, le mettre en rapport avec skr. *vásu*.

La racine germanique *veg* donne *vagna-* «char»; *ber* donne *barna-* neut. «enfant» (mais en lit. *bèrnas*); de *leih(v)* vient *laihna-* neut. «le prêt» (F. III³ 269), de *leug laugna* fém. «action de cacher» (F. 276). On aurait tort de placer ici *launa-* «salaire»: le grec λαυ nous apprend que son *a* est ʌ.

Je trouve en lituanien *varsnà* fém. στροφὴ βοῶν (de *vèrsti*?) et *kálnas* «montagne» de *kel*. On compare à ce dernier le lat. *collis*: peut-être y a-t-il même identité complète, car le passage d'un thème en *-o* comme **colno* dans la déclinaison en *-i* se rencontre dans plusieurs cas. Pour *maínas* «échange» = sl. *měna* (F. II² 633), la voyelle radicale est incertaine. Slave *strana* «région» pour **storna*; *cěna* «honneur» identique au gr. ποινή, au zd. *kaēna* fém.; l'a_1 radical est évident dans le dor. ἀποτεισεῖ et autres formes. On connaît moins bien la racine du zd. *daēna* fém. «loi» que M. J. Schmidt (*Verwandtsch.* 46) compare au lit. *dainà* (cf. crét. ἔν-θινος = ἔννομος?). Zd. *vaçna* «désir».

En sanskrit on a entre autres les oxytons *praçná*, (*vasná*), *syoná* adj. «moëlleux» d'où *syoná-m* «couche» (= gr. εὐνή pour *οὐνή?), les paroxytons *várṇa*, *svápna*, *phéna*. A ce dernier répond le lit. *pẽnas* qui semblerait prouver a_1; mais, comme dans *kẽmas*, il y a lieu de se défier de *ẽ*, d'autant plus que le gr. φοινός «sanglant» (primit. «écumant»?) pourrait bien attester positivement a_2.

THÈMES GRECS EN -CO. (τεκ τόξο[1]) κερ κορσό λεκ λοξό

1. L'*s* appartient peut-être à la racine comme c'est le cas pour παλίν-ορσο, ἄψ-ορρο. — 2. κορσόν· κορμόν Hes. — Je ne fais que mentionner νόσος

νοῦσος et μόρσιμος. On pourrait ajouter δόξα de δεκ si l'on assimilait son α à celui de τόλμα.

Le latin partage avec le grec le thème *lokso* (*luxus*) et possède en outre *noxa*, cf. *necare*.

Thèmes grecs en -ανο, -ανη. On les trouve réunis chez G. Meyer, *Nasalstämme* 61 seq. En laissant de côté les adjectifs en -ανό, il reste principalement des noms d'instrument proparoxytons, dont quelques-uns montrent l'*e*, tandis que la majorité prend o_2. Ainsi δρέπανο, στέφανο en regard de ξόανο, ὄργανο, ὄχανο, πόπανο, χόανο, χόδανο etc. A côté de ὁρκάνη (Eschyle) on trouve beaucoup plus tard ἑρκάνη. Somme toute, il semble que l'*o* soit de règle. Cf. lit. *darg-anà* «temps pluvieux» de *derg*, *rág-ana* «sorcière» de *reg* «voir».

L'*o* du grec paraît à première vue s'accorder à merveille avec l'*ā* long des mots indiens tels que l'adj. *náçana* «perditor» de *náçati* «perire» ou le neut. *váhana* «véhicule» tout pareil à ὄχανον. Mais ces mots ont un rapport si étroit avec les verbes de la 10e classe qu'il est difficile de ne pas voir dans leur suffixe une mutilation de *-ayana*.[1] Et cependant la formation existe aussi en zend: *dārana* «protection» = skr. *dhāraṇa*. Nous laisserons la question indécise.

Thèmes grecs en -ευ. Ils prennent constamment o_2 si la racine a *e*. Ainsi γεν γονεύ, ϝεχ ὀχεύ, νεμ νομεύ, πεμπ πομπεύ, τεκ τοκεύ, τρεφ τροφεύ, χευ χοεύ, et cent autres. Mais ces mots sont probablement de dérivation secondaire (Pott *K. Z.* IX 171); ils auraient pour base les thèmes qui suivent.

Thèmes en -a. On peut diviser de la manière suivante ceux (contenant a_2) que fournit la langue hellénique:

Adjectifs (relativement peu nombreux): δεχ δοχό, τεμ τομό, ἑλκ ὁλκό, σμει σμοιό, θευ θοό, λειπ λοιπό etc.

Noms d'agent: κλεπ κλοπό, τρεφ τροφό, πεμπ πομπό, ἀϝειδ ἀοιδό etc.

Noms d'objets et noms abstraits: πεκ πόκο, τεκ τόκο, ζεφ ζόφο, νεμ νόμο, πλευ πλόο, στειχ στοῖχο, ἐρ [πεντηκόντ-]ορο etc. — Oxytons: λεπ λοπό, νεμ νομό, λευγ λοιγό etc.

Féminins: δεχ δοχή, στελ στολή, φερβ φορβή, σπενδ σπονδή, λειβ λοιβή, σπευδ σπουδή etc.

---

1. La chose est évidente dans *astamana* et *antaraṇa*, v. B. R.

Le latin, fort chiche de ses a_2, en met parfois où il n'en faut point. Il a les neutres *pondes-* de *pend* et *foedes-* de *feid*, alors que la règle constante des thèmes en *-as* est de garder a_1 dans la racine[1]. Probablement ces mots ont été d'abord des neutres en *-a*. L'ablatif *pondō* ne s'explique pas autrement; **foido-* n'a pas laissé de trace, mais le neutre **feidos* est conservé dans *fidus-ta* qui serait donc plus primitif que le *foideratei* du sénatusconsulte des Bacchanales. L'opinion de Corssen qui fait de *fidusta* un superlatif est rejetée par d'autres autorités. — Outre ces deux mots à restituer, nous trouvons *dolus* = δόλος — le degré *del* n'existe plus nulle part, mais l'*o* de ce mot fait bien l'effet d'être o_2 — ; *modus* de *med* (gr. μέδ-ιμνος, got. *mit-an*); *procus* de *prec* (cf. *procax*); *rogus* de *reg*(?); vieux-lat. *tonum* de (*s*)*ten* (Στέν-τωρ etc.); le fém. *toga* de *teg*. On peut mentionner ici *pōdex* de *pēd* = **perd*. — On s'étonne de l'osq. *feíhoss* en regard du τοῖχος grec.

En gotique : *saggva-* (*siggvan*), *vraka-* (*vrikan*) *dragka-*, neut. (*drigkan*), *laiba* fém. (*-leiban*), *staiga* fém. (*steigan*), *hnaiva* adj. (*hneivan*) etc.

En lituanien: *dagà* «temps de la moisson» (got. *daga-*) de *deg* «brûler»[2]; *váda-s* de *ved*; *táka-s*, slave *tokŭ* de *tek*; *bradà* fém., sl. *brodŭ* de *bred*. En slave *plotŭ* de *plet*, *lǫkŭ* de *lęk*, *trǫsŭ* de *tręs* etc.

Les langues ariennes montrent dans la syllabe ouverte la voyelle longue régulière. Noms d'objets et noms abstraits: skr. *tāna* = gr. τόνο-ς, *srāva* = gr. ῥόο-ς, *pāká* «cuisson» de *pać*; zd. *vāδa* «meurtre» de *vad* (*vadh*). Adjectifs, noms d'agent : skr. *tāpá* «chaud» (aussi «chaleur») de *tap*, *vyādhá* «chasseur» de *vyadh*.

Evidemment la loi primitive était que l'a_1 radical cédât la place à a_2 dans le thème en *-a*. Toutes les infractions dont se sont rendues coupables les différentes langues ne sont pas parvenues à obscurcir ce trait caractéristique de leur commune structure grammaticale. C'est dans les langues ariennes que l'innovation a pris les plus grandes proportions : elle embrasse tous les mots comme *yāma* de *yam*, *stāva* de *sto* etc. L'analogie des racines terminées par deux consonnes a dû avoir en ceci une très grande part d'influence : dès l'instant où les sons de a_1 et a_2 se furent confondus, un mot comme *várdha*, primitivement *va*$_2$*rdha*, s'associa dans l'esprit de celui qui parlait au présent *várdhati*, primitivement *vá*$_1$*rdhati*, et il est tout

1. *holus* à côté du vieux-lat. *helusa* doit son *o* au voisinage de *l*.

2. A côté de *dagà* et *dágas* se trouve la formation nouvelle *degas* «incendie».

naturel qu'on ait ensuite formé sur ce modèle *yǎma* de *yámati*, ou *hǎsa* de *hásati* à côté de *hása*. — En Europe, où la distinction des deux *a* (a_1, a_2) subsistait, nous n'en constatons pas moins un oubli fréquent de la tradition: cependant le grec montre une somme encore si minime de formations de ce genre qu'on n'en peut tirer que la confirmation de leur absence peut-être presque totale à l'origine. Ce sont les neutres ἔργ-ο[1] et τέλσ-ο, les adjectifs πελ-ό, χέρσ-ο, ῥέμβ-ο et πέρκ-ο (ordinairement περκ-νό), plus ἔλεγο et ἔλεγχο. Dans le cas de λευκ-ό la diphtongue ου était en jeu; κέλευθ-ο montre encore sa forme ancienne dans ἀ-κόλουθο. A côté de Δελφοί on a δολφό. Je crois que c'est là, avec les mots qui suivent, à peu près tout ce que le grec possède de formations de ce genre.[2]

Il y a des exemples qui possèdent leur analogue dans un des idiomes congénères et qui méritent certainement toute attention: ζεά en regard de l'ind. *yǎva*[3]; ἵμερο pour ἐ-σμερο[4] comparable au skr. *smărá*; θεό qui coïncide avec le got. *diuza-* neut.[5] Le gr. στένιον (aussi στήνιον) joint au skr. *stána* fait conclure à un indo-eur. *sta₁na*. V. sur ces mots Joh. Schmidt, *Verwandtschaftsverh.* 64.

En germanique, ce sont principalement les adjectifs (réunis chez Zimmer, *Nominalsuffixe a und ā* 85—115) qui ont admis l'*e* dans la racine. Ainsi *reuda-* «rouge» à côté de *rauda-*, *gelba-* «jaune», *hreuba-* «asper», *hvīta-* soit *hveita-* «blanc», apparenté mais non pas identique au skr. *çvetá*, *leuba-* «cher», *þverha-* «transversal», *seuka-* «malade», *skelha-* «oblique» etc.

---

1. Au contraire l'arménien a régulièrement *gorts* (ἔργον), avec a_2.

2. En voici quelques-unes de moindre importance: κέπφο, κελεφό, κέρκο, πέλεθο, σέρφο; le voc. ὦ μέλε; ἔλεο est obscur. ἔρο et γέλο sont anormaux déjà d'ailleurs. πέδο est de formation secondaire. — ξένο pour ξένϝο et tous les cas analogues n'entrent naturellement pas en considération. στένο semble être de même nature, à cause de la forme στεῖνο.

3. L'histoire de ce thème est assez compliquée: ζεά n'est qu'une forme plus récente de ζειά (= skr. *yávasa*) et ne peut donc se comparer directement à *yáva*. Mais ce mot grec nous apprend néanmoins que l'*a* radical de *yáva* est de l'espèce a_1 — a_2, non de l'espèce *ʌ*. La brève de *yǎva* décide d'autre part pour a_1, et l'isolement du mot garantit suffisamment son origine proethnique. Nous obtenons donc l'indo-eur. *ya₁wa*. — Basé là-dessus nous avons admis dans l'*a* du lit. *javaí* une altération secondaire de l'*e*, p. 65.

4. Cf. χίλιοι pour *χεσλιοι, ἵμάτιον pour *ἑσματιον etc. — La glose ἡμερτόν· ἐπέραστον ébranle l'étymologie ordinaire.

5. Le sens premier serait *anima*. Cf. p. 79 i. n. — Le lit. *dvésti* et *dvásė* «esprit» pourraient aussi suggérer un primitif *θϝεσο.

Dans deux adjectifs qui ont presque le caractère de pronoms et dont l'un du moins n'est sûrement pas sorti d'une racine verbale, l'a_1 date de la langue mère: *na*$_1$*wa* (gr. νέος, got. *niujis*, skr. *náva*) dérivé de *nu* (νυ) et *sa*$_1$*na* (gr. ἕνος, lat. *senex*, got. *sinista*, irl. *sen*, lit. *sénas*, skr. *sána*).

Dans la plupart des langues européennes les féminins en -*ā* sont placés sur un pied de parfaite égalité avec les masculins ou les neutres en -*a*: ils servent comme eux à la dérivation courante et varient ainsi les ressources de la langue. Le sanskrit présente un état de choses tout différent. On trouve en combinant les listes de Grassmann et de M. Lindner (p. 150) que les féminins védiques en -*ā* forment vis-à-vis des masculins une petite minorité, que la plupart d'entre eux sont des appellatifs, tels que *káçā* «fouet», *vaçá* «vache», et que les couples comme πλόκος πλοκή, si fréquents en Europe, ne sont représentés ici que par quelques exemples (ainsi *rása rasá*, *várša* (neut.) *varšá*). Et c'est à peine si un ou deux de ces féminins paraissent contenir a_2: le plus grand nombre, comme *druhá*, *vṛtá*, appartient à la classe privée d'*a* radical que nous retrouverons ailleurs. En présence de ces faits, nous n'avons pas le droit d'étendre aux féminins proethniques en -*ā* toutes les conclusions auxquelles on sera arrivé pour les thèmes en -*a*, et il devient probable que les féminins européens formés avec a_2 sont une catégorie grammaticale hystérogène.

Pour ce qui est de L'ACCENTUATION des thèmes en -*a*, il y a, d'après tout ce qui précède, un triage à faire dans les matériaux qu'offre le Véda. Il se peut que la règle de M. Lindner (loc. cit. 29) se vérifie *pour les formations nouvelles* dont nous avons parlé. Mais si nous nous bornons à prendre les thèmes (védiques) qui allongent l'*a* radical, où par conséquent nous sommes sûrs de la présence de a_2, voici comment ils se classent. Paroxytons. *a.* noms abstraits etc.: (*páça*, *bhága*) *váǵa*, *vára*, *çáka*, *ǵána* neut. *b.* adjectifs, appellatifs: *ǵára*.[1] — Oxytons. *a.* (*dāvá*) *nādá*, *nāvá*, *vāsá*, *sāvá*, *sādá*. *b. grābhá*, *nāyá*, *ghāsá*, *tārá*, *vāká*, *vāhá*, *çrāyá*, *sāhá*, *svāná*, *hvārá*. — Pour être conséquent, nous avons placé entre crochets comme étant sans valeur ici les mots dont la racine contient *A* au témoignage des langues d'Europe; ex.: *bhága*, gr. φαγ.

1. Les mots comme *bádha* de *bādh* dont la racine a déjà l'*ā* long, en outre les mots d'origine obscure comme *ǵála* «filet», *çápa* «bois flottant» ne sont pas cités. *kāma* est un thème en -*ma*.

a_2 ne pouvant se manifester dans les mots venant de racines *fermées* comme *manth* ou *veç*, il en résulte que le départ entre les formations nouvelles et les formations primitives qui seules nous intéressent est impossible chez ces mots. Mais les langues congénères garantissent jusqu'à un certain point l'ancienneté de quelques-uns d'entre eux. Voyons l'accentuation que leur donne le sanskrit. Paroxytons: gr. δολφός, germ. *kalba-*, skr. *gárbha*; gr. λοιγός, skr. *róga* [gr. ὀρός, skr. *sára*[1]]; germ. *hausa-*[2] «crâne», skr. *kóša* (Fick); germ. *drauga-*, skr. *drógha*; germ. *rauta-*, skr. *róda* (F.); germ. *svaita-*, skr. *svéda* (F.). Oxytons: sl. *mątŭ*, skr. *manthá*; sl. *mrakŭ* = **morkŭ*, skr. *marká* (B. R.) [sl. *chromŭ* (adj.), skr. *srāmá*[3]]; gr. οἶκο, skr. *veçá*; gr. κόγχη[2], skr. *çaṅkhá*; germ. *þauta-*, skr. *todá* (F.); germ. *maisa-*[2], skr. *mešá* (Bugge); germ. *rauda-* (adj.), skr. *lohá*. Quant à l'accent des mots comparés, on voit qu'il n'est pas toujours d'accord avec celui du sanskrit.

Sont oxytons en grec: les adjectifs, les noms d'agent, une partie des noms abstraits masculins, les noms abstraits féminins.

En germanique, autant que j'ai pu m'en rendre compte, les substantifs (masculins et féminins) sont oxytons: le got. *snaivs* (νείφει donne l'*e*) prouve par la perte du *g* l'accentuation *snai(g)vá-* (Sievers). Dans l'article cité de M. Verner sont mentionnés les thèmes germaniques *haugá-* (rac. *heuh*, dans le got. *hiuhma*), *laidá* (fém.) de *leiþ*, *sagá* (fém.) de *seh* (lat. *secare*). Les deux mots suivants sont analogues, mais viennent de racines qui ont *A*: *hōbá* (fém.) de *haf*, *fangá* (fém.) de *fanh*. En revanche on a des paroxytons dans *faiha-* (got. *filufaihs*), *maisa-*, cf. ci-dessus. — Les adjectifs sont souvent paroxytons, ainsi *lausa-* de *leus*[4], *hauha-* «haut» en regard de *hauga-*

1. *sara* paraît n'être qu'une variante de *çara* ou *çáras*. Les sens de *sára* (crême, quintessence etc.) et du gr. ὀρός partie aqueuse du lait) se concilient facilement, bien qu'ils soient en apparence opposés. Le lat. *serum* est-il le même thème, ou seulement parent? Curtius, *Grdz.* 350.

2. L'*a* de *hausa-* et de *maisa-*, l'o de κόγχη, représentent *peut-être* a_2, mais on ne peut le dire avec certitude.

3. Goldschmidt *Mém. Soc. Ling.* I 413. Ce mot ne peut figurer ici que si la racine est *sram*. Si l'on admet une racine *srā*, la chose est tout autre.

4. Même accentuation dans le mot grec qui y correspond λοῦσον· κόλουρον, κολοβόν, τεθραυσμένον (parent de ἀλεύομαι = got. *liusan*; cf. ἀλυσκάζω et chez Hésychius λυσκάζει). Relativement à la *chute nécessaire* de l'*s* grec placé entre deux voyelles, les affirmations péremptoires paraissent encore prématurées en présence de certains cas tels que σαυσαρός (lit. *saúsas*), ἐν-θουσιασμός (cf. sl. *duchŭ*, *duša*). Reste à trouver la règle. — La racine *fraþ* (avec *A*) donne l'adj. oxyton *frōdá-*.

«éminence», mais nous avons vu que la plupart ont *e* dans la racine, ce qui leur assigne une place à part.

En somme et autant qu'on en peut juger sur ces données fort peu complètes, on conclura: 1° qu'un grand nombre de thèmes en *a* avec a_2 dans la racine, ont eu dans la langue mère le ton *sur le suffixe*; 2° qu'on ne peut dire avec certitude si quelques-uns de ces thèmes, quel que fût d'ailleurs le sens, ont eu au contraire le ton sur la syllabe radicale.

Dans les thèmes en -*a* formant le second membre d'un composé dont le premier sera un substantif régi — nous ne parlons que des cas où l'*action verbale est encore sentie,* non de *tatpurušas* en général —, ou bien une préposition, la présence de a_2 est assurée aussi.[1] Nous pouvons distinguer quant au sens quatre catégories représentées par les exemples suivants: *a. pari-vādá* «le blâme» de *vad*, *b. ut-tānā* «qui s'étend» de *tan*, *c. sūkta-vāká* «récitation d'un sūkta» de *vać*, *d. uda-hārá* «porteur d'eau» de *har*. Le zend montre le même allongement de l'*a*.

Exemples grecs: *a.* σύλ-λογος et συλ-λογή de λεγ; *a.* ἐξ-ημοιβός de ἀμειβ, πρό-χοος de χευ; *c.* — ; *d.* ὑ-φορβός de φερβ, πυρ-φόρος de φερ. La classe *c* existe dans quelques féminins comme μισθοφορά, mais ces mots sont des exceptions.

Exemples lituaniens: *pá-szaras* «nourriture» de *szer*, *at-laidà* «grâce» de *leid*, *isz-takas* «écoulement» de *tek*. Paléoslave: *vodo-nosŭ* de *nes*, *sǫ-logŭ* de *leg* (peut-être bahuvrīhi), *pro-vodŭ* «compagnon» de *ved*, *po-tokŭ* «rivière» de *tek*, *pro-rokŭ* «prophète» de *rek*, *vodo-tokŭ* «canal» de *tek*. Dans *dobro-rekŭ* (Osthoff, *Beitr. de P. et B.* III 87) l'*e* s'est infiltré.

En latin le vocalisme du second membre des composés, soumis aux influences de divers agents destructeurs, est absolument méconnaissable. L'osque *loufri-konoss* est un bahuvrīhi.

A l'origine, on n'en peut douter, ces composés ont été généralement oxytons. Ils le sont dans les textes védiques, et ils le sont en partie en grec. Dans la classe *d* le grec n'a retiré l'accent sur la pénultième que lorsqu'elle était brève[2] (Bopp, *Accentuations-*

---

1. Il est remarquable que les composés indiens de caractère moderne où le premier membre est décliné (*puštimbhará* etc.) ne présentent jamais l'*a* long.

2. Les exemples où la règle n'est plus du tout observée (ex.: dans πτολίπορθος, παλίντονος) présentent ordinairement cette singularité que le premier membre a ι dans la dernière syllabe.

system 280, 128; Schrœder, *K. Z.* XXIV 122). Voy. l'exception que présente parfois le sanskrit, chez Garbe, *K. Z.* XXIII 481; elle rappelle la distinction du grec πατρόκτονος et πατροκτόνος.

THÈMES EN -I. Voici ceux que forme le grec: τρεχ τρόχι «coureur» (Eschyle), στρεφ στρόφι «homme retors» (Aristophane), χρεμ χρόμι, nom d'un poisson; μεμφ μόμφι fém. = μομφή. Adjectifs: τρεφ τρόφι (Homère), δρεπ δρόπις· τρυγητός (Hés). Cf. μολπίς, φρόνις, φόρμιγξ.

Cf. got. *balgi-* «outre» de *belg* «enfler»; skr. *rāçí*, *ghāsí*; *dhrā́ǵi*, *gráhi*. Lindner, p. 56.

THÈMES EN -U. La racine du got. *hinþan* «prendre» donne *handú-* fém. «la main» (Verner *l. c.*). L'*a* du germ. *haidú-* = skr. *ketú* est certainement a_2 (et non A), parce que le *ć* alternant avec *k* du skr. *ćétati*, parent de ces mots, est un signe de a_1 (chap. IV). En comparant *skadu-* «ombre» au skr. *ćátati*, on aurait un thème en *-u* tout semblable aux précédents; mais ici nous sommes moins sûrs que la voyelle radicale soit a_1. Nous reviendrons sur ce rapprochement au chapitre IV.

Le lit. *dangùs* «ciel» vient de *deng* «couvrir». Quant aux nombreux adjectifs en *-u-s*, réunis par M. J. Schmidt, *Beiträge de Kuhn et Schleicher* IV 257 seq., et qui prennent régulièrement a_2 — ex.: *sargùs* de *serg* —, ce n'est pas en réalité au thème en *-u*, restreint à quelques cas du masculin, mais bien au thème en *-ya* qui apparaît partout ailleurs qu'on doit, semble-t-il, attribuer la priorité: il est vrai que le sanskrit a quelques adjectifs comme *dārú* de *dar*, mais la règle dominante des anciens adjectifs en *-u* est de rejeter l'*a* radical (p. 16, 24).

On trouve un thème da_2mu dans le lat. *domus*, *-ūs*, égal au paléosl. *domŭ*[1]. Ce dernier mot, au dire des slavistes, est bien un véritable thème en *-u* et ne montre point la même indifférence que d'autres à se décliner sur *vlŭkŭ* ou sur *synŭ*. C'est à la même formation qu'appartient le gr. κόρθυς fém. si l'on adopte le rap-

1. L'ind. *dámūnas* «familiaris», un des noms d'Agni, se décompose peut-être en *damu* + *nas* (venir). Il reste à expliquer la brève de *dămu*: on pourrait penser tout d'abord à un déplacement de la quantité et reconstruire **dāmunas*. Mais l'allongement de l'*i* ou de l'*u* devant une nasale est chose si commune, qu'une telle hypothèse serait fort risquée. Il n'est pas inconcevable que, l'*u* une fois allongé, l'a_2 qui précédait ait été forcé par là de rester bref. V. p. 84. Toutefois la forme *damúnas* qui apparaît plus tard rend cette combinaison très problématique.

prochement de M. Fick avec le got. *hairda*, lequel attesterait l'*e* radical et la non-suffixalité du ϑ; puis κροκύς, -ύδος fém., de κρέκω «tramer».

Deux neutres paroxytons de grande importance: gr. δόρυ, irland. *daru-* (*Grdz.* 238), skr. *dáru*; gr. γόνυ, skr. *ǵánu*. L'ind. *sánu*, d'après cette analogie, doit contenir a_2. φόρβυ· τὰ οὖλα· Ἠλεῖοι semble venir de φερβ et avoir a_2.

Très répandue est la famille des thèmes en *-ya*. Toutefois les formations secondaires s'y entremêlent si étroitement avec les mots tirés directement de la racine que nous nous abstenons, de peur d'erreurs trop nombreuses, de soumettre ces thèmes au même examen que les précédents.

2. Syllabes suffixales.

Les langues européennes montrent clairement que la voyelle ajoutée à la racine dans les thèmes verbaux en *-a* est un a_1 qui alterne avec a_2. Il y a concordance de tous les principaux idiomes de la famille quant à la place où apparaît a_2 (1e pers. des trois nombres, 3e pers. pl.):

Grec	Latin	Gotique	Paléoslave	Sanskrit
(ἔχω[1]	*veho*	*vig*a	*vezą*	*váhāmi*)
ἔχομεν	*vehimus*[2]	*vigam*	*vezomŭ*[3]	*váhāmas*
—	—	*vigos*	*vezovĕ*[3]	*váhāvas*
ἔχοντι	*vehunt*[4]	*vigand*	*vezątĭ*	*váhanti*
Cf. ἔχετε	*vehite*	*vigiþ*	*vezete*	*váhatha*

1. La racine ici importe peu. — 2. Anciennement **vehumus*, **vehomus*. — 3. *vezomŭ* et *vezovĕ* sont les formes de l'aoriste (s'il existe chez ce verbe); l'*e* du présent *vezemŭ*, *vezevĕ*, est dû à l'analogie des autres personnes. — 4. Vieux latin *tremonti*. — Le zend concorde avec le sanskrit. Le lituanien présente les 1es personnes du plur. et du duel *sùkame*, *sùkava*. L'*a* du got. *vigats* (2e p. du.) ne peut être qu'emprunté à *vigam*, *vigand* etc. On explique de même le v. ht-all. *wegat* en regard du *vigiþ* gotique (2e p. pl.), et le lit. *sùkate*, *sùkata*.

Les formes du moyen reproduisent le même schéma: parmi elles on distingue les 1es personnes du grec: φέρομαι, ἐφερόμην qui, bien que s'écartant des formes indiennes, présentent, selon la règle, un o devant μ (v. ci-dessous).

La forme primitive exacte de la 1e personne du singulier de l'actif est une énigme que nous n'essayons point de résoudre. Avec la désinence dite secondaire, elle n'offre pas de difficulté: gr. ἔ-φερον, sl. *vezŭ* (régulier pour **vezon*), skr. *á-bharam* (*a* bref, vu la syllabe

fermée). Du reste le paradigme se répète partout où il y a une conjugaison de l'espèce qu'on appelle thématique. Dans ce paradigme, l'apparition de a_2 est évidemment liée d'une manière ou d'une autre avec la nature de la consonne qui suit. V. Paul dans ses *Beiträge* IV 401. On ne peut, vu la 3e pers. du pluriel, — à moins d'admettre que la désinence de cette personne fût à l'origine *-mti* — chercher dans le son labial la cause de la transformation. Il faudra l'attribuer aux *sonantes*, ou plus généralement peut-être aux *sonores*. C'est le seul cas où la substitution du phonème a_2 au phonème a_1 trouve son explication dans une action mécanique des sons avoisinants.

Dans la diphtongue de l'optatif, c'est a_2 qui apparaît: le grec et le germanique sont les seuls idiomes qui donnent à ce sujet un témoignage positif, mais ce témoignage suffit: gr. ἔχοις, ἔχοι, ἔχοιμεν etc.; got. *vigais*, *vigai*, *vigaima* etc.

Devant le suffixe du participe en *-mana* ou *-ma* les langues européennes ont a_2: gr. ἐχό-μενο-ς[1], sl. *vezo-mŭ*, lit. *véža-ma*; le lat. *vehimini* ne décide rien. D'après le grec on attendait en sanskrit «*váhāmana*»: nous trouvons *váhamāna*. J'ai essayé ailleurs d'expliquer cette forme par un déplacement de la quantité (cf. *pavāká* pour *pāvaká*, *çvápāda* pour *çvápada*. Grassmann s. v.). Mais cette hypothèse, peu solide par elle-même, se heurte aux formes comme *sasr̥māṇá*. Nous nous en tiendrons à ces remarques-ci: 1° Quant au suffixe: il n'est pas identique au-μενο du grec. Selon toute probabilité, il remonte à ma_2na et se place à côté du boruss. *po-klausīmanas*[2] (Bopp, *Gramm. Comp.* Trad. IV 25); le zend *-mana* et le grec -μενο représentent $-ma_1na$; le zend *-mna* nous donne une troisième forme, affaiblie. Il est difficile du reste de se représenter comment ces trois suffixes ont pu alterner dans l'indo-européen, et il est étrange que de deux idiomes aussi voisins que le zend et le sanskrit, le premier ignore complètement $-ma_2na$, quand inversement, l'autre a perdu toute trace de $-ma_1na$.[3] 2° Quant à la voyelle thématique: quoiqu'elle soit brève, elle pourrait être a_2, ainsi que le réclament et le phonème qui suit et le témoignage des langues européennes.

---

1. Le pamphylien βολέμενυς (βουλόμενος) appartient à un dialecte où πορτί est devenu περτ-. Les formes nominales βέλεμνον, τέρεμνον etc. peuvent s'interpréter de différentes manières.

2. Le gr. -μονη dans χαρμονή etc. n'est qu'une continuation relativement moderne du suff. -μον, étrangère aux participes.

3. Les infinitifs indiens en *-mane* viennent de thèmes en *-man*.

Pour cela il faut admettre que dans une syllabe ouverte *suivie d'une longue* les langues ariennes n'ont pas allongé[1] a_2. Les exemples où la chose peut se vérifier sont malheureusement rares et un peu sujets à caution: le premier est le zd. *katăra* dont il est question ci-dessous; le second est *damūnas*, v. page 81; enfin on a les aoristes en *-iśam*, page 69. Mais la brève du zend *vazyămana* demeure incompréhensible.

Devant le suff. *-nt* du partic. prés. act. la voyelle thématique est a_2, lorsqu'elle n'est pas rejetée, ce qui arrive à certains cas de la flexion. Grec ἐχοντ-, got. *vigand-*, sl. (*vezy*), gén. *vezǫšta*, lit. *vežant-*. L'*a* bref du skr. *váhant-* est régulier, la syllabe étant fermée. Quant à l'*e* du lat. *vehent-*, M. Brugmann admet qu'il vient des cas faibles à nasale sonante. — Le participe du futur est tout semblable.

Quittant la voyelle thématique verbale, nous recherchons les cas où un a_2 apparaît dans le suffixe des thèmes nominaux. Toutefois nous laisserons de côté provisoirement les suffixes terminés par une consonne.

Le suff. *-ma₂na* est déjà traité; un autre suffixe participial est *-a₂na*: skr. *bibhid-āná*, got. *bit-an(a)-s*. — Le suffixe secondaire *-tara* subit des variations assez surprenantes. Il prend, en zend, la forme *-tara* lorsqu'il s'ajoute à des pronoms: *katāra*, *yatāra*, *atāra* (cf. *fratăra*), tandis que le sanskrit présente partout l'*a* bref: *katará*, *yatará* etc. C'est le même phénomène que pour le suff. *-măna*, avec cette différence qu'ici c'est l'iranien qui montre a_2, et que la forme qui contient a_1 subsiste parallèlement à l'autre. De plus le zend n'est point isolé comme le sanskrit l'était tout à l'heure: à côté de *katāra* se place le sl. *kotoryjĭ* et *vŭtorŭ*, le got. *hvaþara* et *anþara*[2] (zd. *añtara*). D'autre part l'*ă* du sanskrit est appuyé du gr. πότερος et, dans le

---

1. La longue, dans le cas de *váhamāna*, descend elle-même d'un ancien a_2 (*vaha₂ma₂na*): mais il est aisé de comprendre que dans le conflit des deux a_2 tendant l'un et l'autre à devenir voyelle longue, le second, qui ne trouvait point de résistance dans la syllabe brève placée après lui, devait remporter l'avantage. — Cette syllabe brève dont nous parlons est remplacée dans certaines formes par une longue, ainsi au pluriel *váhamānās*; et pour soutenir toute cette théorie, à laquelle du reste nous ne tenons pas particulièrement, on serait naturellement obligé de dire que dans *váhamāna* comme aussi dans *pāká*, *vyādhá* etc. l'allongement n'appartient en propre qu'à ceux des cas de la déclinaison où la terminaison est brève.

2. Je sais bien que cet *a* gotique peut s'expliquer différemment si l'on compare *fadar* = πατέρα et *ufar* = ὑπέρ.

slave même, de *jeterŭ*. Le lat. *uter*, qui a passé par une forme **utr̥s*, n'entre pas en ligne de compte. L'osque *pŭtŭrus·pid* (cf. *pŭterei*) a subi une assimilation secondaire. Curtius, *Grdz.* 718. Nous ne trouvons pas d'autre issue que d'admettre un double suffixe primitif. Peut-être que l'un, *-ta₂ra*, s'ajoutait aux pronoms, tandis que l'autre était réservé aux prépositions, comme cela a lieu en zend, et que plus tard les différentes langues ont en partie confondu les deux emplois. Il faut ajouter que le zend abrège l'*ā* de *katāra* toutes les fois que par l'addition de la particule *ĉiṭ*, la syllabe qui suit cet *ā* devièn̂t longue: *katăraçĉiṭ*, *katăremĉiṭ* (Hübschmann, *Casuslehre* 284). Est-ce à dire que l'allongement, dans *katāra*, tient à une cause tout autre que la présence da a_2? Comme nous venons de le dire (p. 83 seq.), cette conclusion ne paraît pas nécessaire.

Voyelle suffixale des thèmes en -a (*Thèmes en -a proprement dits, thèmes en -ta, -na, -ma, -ra etc.*). M. Brugmann indique brièvement que cette voyelle est a_2 (*Stud.* IX 371), et cette opinion a été adoptée de tous ceux qui ont adopté l'hypothèse de a_2 en général[1]. Ici comme ailleurs a_2 alterne avec a_1. Voici, en prenant comme exemple le thème masculin ind.-eur. *akwa*, les cas de la déclinaison où l'accord des langues européennes atteste clairement la présence de a_2: nom sg. *akwa₂-s*, acc. sg. *akwa₂-m*[2], acc. pl. *akwa₂-ns*. De même au nom.-acc. neut.: *dāna₂-m*. Le degré a_1 est assuré au vocatif *akwa₁*. Tout le reste est plus ou moins entouré d'ombre. Doit-on, au *génitif singulier*, admettre a_1 ou a_2? Le got. *vulfi-s* parle pour la première alternative[3], le gr. ἵππο-ιο pour la seconde. Ces deux formes ne peuvent pas l'une et l'autre refléter directement la forme première. L'une d'elles a nécessairement subi une action d'analogie: il ne reste qu'à savoir laquelle. La forme sanskrite est pour plusieurs raisons impropre à décider ici. Mais il y a une

---

1. Dans l'article cité des *Mémoires de la Société de Linguistique*, je croyais avoir des raisons de dire que l'*o* dans ἵππος, *equos*, était *ǫ* — malgré le vocatif en *e* — et non pas o_2. Depuis j'ai reconnu de plus en plus qu'une telle proposition est insoutenable, et je n'en fais mention ici que pour prévenir le reproche de changer d'opinion d'un moment à l'autre en disant que cet article a été écrit il y a près d'un an et dans un moment où je venais à peine de me rendre compte de la double nature de l'*o* gréco-italique.

2. L'*a* bref du skr. *áçvăs, áçvăm* est régulier, la syllabe étant fermée.

3. Sur l'*a* secondaire du vieux saxon *-as*, v. Leskien, *Declination*, p. 30. Le boruss. *stesse* parle aussi pour a_1, bien que souvent l'*e* de la Baltique inspire assez peu de confiance (ex.: lit. *kvep* «exhaler», got. *hvap*, grec et lat. *kvap*).

forme pronominale slave qui semble prouver a_1 : *česo* ou *čĭso*, gén. de *čĭ(-to)*. M. Leskien (*Decl.* 109) approuve ceux qui y voient une forme en *-sya*, et pourquoi ne serait-elle pas tout d'un temps le zd. *ćahyā* (skr. *kásya*, génitif du thème *ka*) qui lui-même trahit a_1 par sa palatale? Comme il n'y a pas d'ailleurs de raison de croire que le génitif d'un pronom en $-a_2$ différât en rien de la forme correspondante des thèmes *nominaux* en a_2, nous concluons à l'indo-eur. *akwa*$_1$*-sya* et nous tenons l'*o* de ἵππο-ιο pour emprunté à d'autres cas. — Le *locatif* a dû avoir a_1 : *akwa*$_1$*-i*. C'est ce qu'indiquent les locatifs osques comme *tereí*, *akeneí*, et les locatifs doriques comme τουτεῖ, τεῖδε; cf. πανδημεί, ἀμαχεί etc., enfin le vieux locatif lituanien *namĕ* (Leskien *l. c.* 47). M. Brugmann, qui est pour cette hypothèse *akwa*$_1$*i*, me fait remarquer que les locatifs grecs en -οι (οἴκοι) ne sont qu'un cas tout ordinaire de contamination, tandis qu'en partant d'un primitif *akwa*$_2$*i* on est fort en peine d'expliquer la forme en -ει. — Devant celles des désinences du pluriel qui commencent par *bh* et *s* le thème s'accroît d'un *i*, mais la voyelle est a_2 à en juger par le grec ἵπποι-σι, l'osque *zicolois* et le germ. *þai-m* (déclinaison pronominale). Le lituanien a *të-mùs*; mais la véritable valeur d'*ë* est obscure.

Lorsque la désinence commence par une voyelle, celle-ci, dans toutes les langues de la famille, se trouve soudée avec la voyelle finale du thème. D'après les principes généraux de la comparaison linguistique on placera donc le fait de cette contraction dans la période proethnique. Cependant le phénomène a quelque chose de si particulier, il peut si bien se concilier avec les tendances phonétiques les plus diverses, et d'autre part s'accomplir dans un laps de temps restreint, que l'hiatus après tout a pu tout aussi bien subsister jusqu'à la fin de cette période, ce qui ne veut pas dire qu'il se soit perpétué très tard jusque dans l'époque préhistorique des différentes langues.[1] Cette question est liée à certaines autres traitées au § 11. — Au *nominatif pluriel*, skr. *áçvās*, got. *vulfos*, osque *Abellanos*, ombr. *screihtor*, la voyelle de la désinence[2] est a_1. Il faut donc, principalement à cause de l'*o* des formes italiques, que le thème ait a_2: nous obtenons ainsi *akwa*$_2$ + a_1*s*. Prononcée avec

1. Nous n'osons pas invoquer en faveur de l'hiatus les formes védiques (restituées) telles que *deváas*, *çáṃsaas*, *devánaam* etc., ni celles du zend comme *daēvāaṭ* sur la signification desquelles les avis varient beaucoup.

2. Sa valeur est donnée par le grec et le slave: μητέρ-ες, *mater-e*.

hiatus, la forme serait *akwa*$_2$*a*$_1$*s* (à peu près *ekwoes*); avec contraction *akwā*$_2$*s* (*ekwōs*). Nous enregistrons le phonème nouveau[1] $\bar{a}_2$ engendré ici comme par accident, mais qui trouvera plus loin son rôle morphologique. De quelque époque du reste que date la contraction, il est essentiel de noter que l'*o* de *vulfos* (= $\bar{a}_2$ long) diffère à l'origine de l'*o* de *broþar* (= $\bar{A}$). Au nord de l'Europe en effet les longues de a_2 et A sont confondues aussi bien que ces voyelles elles-mêmes. — Pour l'*ablatif singulier*, la voyelle désinentielle est inconnue: si nous lui attribuons la valeur a_1, le cas est le même que pour le nominatif pluriel. Le génitif letto-slave *vlŭka*, *vìlko* sort de l'ancien ablatif (Leskien). Cette forme donne lieu à la même remarque que *vulfos*: l'*a* slave (= *o* lituanien) est chez elle $\bar{a}_2$, non pas $\bar{A}$ comme dans *mati* (lit. *motĕ*). — La seule donnée que nous ayons sur la nature de l'*a* dans la désinence du *datif singulier* est incertaine: ce sont les infinitifs grecs en μεν-αι = skr. *man-e* qui la fournissent[2]. Si nous la prenons pour bonne, il y a dans l'*ō* de ἵππῳ, *equō*, et dans l'*ā* du skr. *áçvāya* les éléments $a_2 + A$. Nous ne ferons pas l'analyse fort difficile de l'instrumental singulier et pluriel (skr. *áçvais*, lit. *vilkais*), du génitif pluriel ni du nom.-acc. duel. Le *nom.-acc. pl. des neutres* est unique dans son genre: son *ā* long a la valeur $\bar{A}$, c'est le gréco-italique qui nous l'apprend.[3] A moins de l'identifier, comme quelques-uns l'ont fait, au nom. sg. du féminin, il faudra supposer une forme première *dāna*$_2$ + $\bar{A}$, ou bien, si le A désinentiel est bref, *dāna*$_1$ + A; on ne saurait admettre *dāna*$_2$ + A, puisqu'au datif singulier $a_2 + A$ a donné l'*ō* gréco-italique.

Dans la déclinaison pronominale, nous trouvons a_2 devant le *d* du nom.-acc. sg. neutre: gr. τό, lat. *-tud*; got. *þata*, sl. *to*, lit. *ta-i*

1. En admettant la possibilité d'une longue $\bar{a}_2$, différant de la brève a_2, nous tranchons implicitement la question de savoir si dans la langue mère a_2 a été *bref* comme il l'est partout dans les langues européennes. Les formes dont il est question pourraient du reste, comme on voit, servir à démontrer cette quantité brève.

2. Schleicher doute que -μεν-αι puisse être le datif d'un thème consonantique. *Comp.*[4] 401. — La longueur fréquente chez Homère de l'ι du datif grec (Hartel, *Hom. Stud.* I[2] 56) n'est pas une raison suffisante pour croire que cette forme représente autre chose que l'ancien locatif. Διϝει- dans Διϝείθεμις etc. ne paraît pas être un datif. Les formes italiques et lituaniennes sont équivoques.

3. Lui seul peut nous l'apprendre; car il est superflu de répéter que les langues du nord confondent $\bar{a}_2$ et $\bar{A}$. En slave par exemple l'*a* de *dĕla* (pl. neut.; cf. lat. *dōna*) n'est pas différencié de l'*a* de *vlŭka* (gén. soit abl. sing.; cf. lat. *equo*).

(skr. *tad*). Puis au nom. plur.: gr. τοί, vieux lat. *poploe* (déclinaison pronominale à l'origine), got. *þai*[1] (skr. *té*). — C'est évidemment a_2 que renferme le pronom *sa* (nom. sg.): gr. ὁ, got. *sa*. La forme indienne correspondante *sa* est le seul exemple certain où l'on puisse observer comment le sanskrit traite ce phonème, quand il est placé à la fin du mot. Nous constatons qu'il ne lui fait pas subir l'allongement.[2] Relevons encore le pronom de la première personne gr. ἐγώ, lat. *ego* sl. *azŭ*[3] = **azom* ou **azon* (skr. *ahám*); l'*ō* long de ἐγώ est encore inexpliqué, mais il est certainement de sa nature a_2.

M. Brugmann (*l. c.* 371) a fait voir le parallélisme qui existe entre l'*e* (a_1) du vocatif des thèmes en a_2 et l'*a* bref du vocatif des féminins en *ā*: gr. νύμφᾰ, δέσποτᾰ, de thèmes νυμφᾱ-, δεσποτᾱ-; véd. *amba*, voc. de *ambā*; sl. *ženo*, voc. de *žena*. La dernière forme appartient au paradigme courant. Le locatif grec χαμᾰί, du thème *χαμᾱ- = skr. *kšmā* offre exactement le même phénomène et vient se placer à côté du locatif des masculins en -ει. On ramènera le loc. osque *viaí* à *viă* + *i*, le loc. sl. *ženě* à *ženă* + *i*. La forme des langues ariennes doit être hystérogène. Mais peut-être le loc. zd. *zemē* offre-t-il un débris ancien: il est naturel de le rattacher au thème féminin skr. *kšamā* et au gr. χαμαί, plutôt que de le dériver d'un masculin qu'il faudrait aller chercher jusqu'en Italie (lat. *humus*). — Il y a peu de chose à tirer du génitif. Nous concluons: où les masculins ont a_2, les féminins ont $\bar{A}$; où ils ont a_1, les féminins ont A. Cette règle est singulière, parce que partout ailleurs le rapport $A : \bar{A}$ diffère absolument du rapport $a_1 : a_2$.

Comme premier membre d'un composé le thème des masculins offre a_2: gr. ἱππό-δαμος, got. *goda-kunds*, sl. *novo-gradŭ*, lit. *kaklá-ryszis*. De son côté le thème féminin montre $\bar{A}$ long[4]: skr. *senā-*

---

1. Le sl. *ti* est d'autant plus surprenant que nous trouvons *ě* au loc. *vlŭcě* où nous avons conclu à la diphtongue a_1 *i*. Cf. plus haut p. 65.

2. Le texte du Rig-Véda porte *une fois* la forme *sā* pour *sa* (I 145, 1). Il y a aussi en zend une forme *hā* que M. Justi propose de corriger en *hāu* ou *hō*. Lors même qu'elle serait assurée, la quantité d'un *a* final en zend n'est jamais une base sûre.

3. L'*a* initial de ce mot auquel répond le lit. *àsz* (et non «*ósz*») est tout à fait énigmatique. Cf. lit. *aszva* = *equa*, *apé* en regard de ἐπί.

4. Quant à la formation slave *vodo-nosŭ* de *voda*, elle est imitée du masculin; le grec a de même le type λογχο-φόρος de λόγχη. Considéré seul, *vodo-* pourrait, étant donné le vocalisme du slave, se ramener à *vadA-*: une telle forme serait fort curieuse, mais le $\bar{A}$ des idiomes congénères nous défend de l'admettre. — M. G. Meyer (*Stud.* VI 388 seq.) cherche à établir que la formation propre

pati, zd. *upaçtā-bara*, gr. νικᾱ-φόρος, lit. *vasaró-laukis* de *vasarà* (Schleicher, *Lit. Gr.* 135).

En considérant les *dérivés* des thèmes en a_2 dans les langues ariennes, on s'étonne de voir cette voyelle rester brève devant les consonnes simples[1]; ainsi *ghorātā* de *ghorá*. Il faut dire tout d'abord que dans bien des cas a_2 est remplacé, ici encore, par a_1: *ghorátā* par exemple est le got. *gauriþa*. Cf. vieux lat. *aecetia*. Dès lors la brève est justifiée. — Mais cette explication, il faut bien le dire, fait défaut pour d'autres formes. Dans *tá-ti* et *ká-ti*, a_2 est attesté par le lat. *tot* et *quot*. En regard du gr. πότερος, de l'ombr. *podruhpei*, du got. *hvaþara-*[2], du sl. *kotoryjĭ*, du lit. *katràs*, nous trouvons en sanskrit *kă-tará*. Les formes *ubhá-ya* en regard du got. *bajoþs* et *dva-yá*, cf. gr. δοιοί, sont moins embarrassantes, parce qu'on peut invoquer le lit. *abeji* et *dveji*. Mais il est inutile, je crois, de recourir à ces petites explications: il est trop visible que l'*a* qui termine le thème ne s'allongera dans aucun cas. C'est là, on ne saurait le nier, un côté faible de l'hypothèse de a_2: on pourra dire que devant les suffixes *secondaires* règnent parfois les mêmes tendances phonétiques qu'à la fin du mot, on pourra comparer *ka-* dans *ká-ti* au pronom sa_2 devenu *sa*. Mais nous ne voulons pas nous risquer, pour ces quelques exemples, à soutenir dans toutes ses conséquences une thèse qui mènerait extrêmement loin.

Peut-être est-ce la même raison qui fait que le skr. *samá* garde l'*a* bref, bien qu'il corresponde au gr. ὁμός, au got. *sama(n-)*: M. Benfey y voit en effet un dérivé (superlatif) du pronom *sa*. Le zend *hāma* ne nous sert de rien, et voici pourquoi. La même langue possède aussi *hama* et d'autre part le slave a la forme *samŭ* à laquelle M. Fick joint l'anglo-s. *ge-sōm* «concors»: *hāma* est donc

---

des langues européennes est d'abréger l'*ā* final; mais pour cela il fait sortir λογχο- (dans λογχο-φόρο) directement du thème féminin, ce que personne, je crois, ne sera plus disposé à admettre. Les trois composés indiens où ce savant retrouve sa voyelle brève *kaça-plaká*, *ukha-chíd*, *kša-pávant* pourraient s'expliquer au besoin par l'analogie des thèmes en *-a* que nous venons de constater en Europe, mais le premier n'a probablement rien à faire avec *káçā*; les deux autres sont formés sur *ukhá* et *kšam*.

1. La règle sur a_2 devant une syllabe longue trouverait peut-être quelquefois son application ici; ainsi le suff. *-vant*, étant long, pouvait paralyser l'allongement de l'a_2 qui précédait; — dans *áçvāvant* etc. la longue n'est due qu'à l'influence spéciale du *v*.

2. Les formes des autres dialectes germaniques remontent, il est vrai, à un primitif *hveþara* qui est surprenant.

hypothéqué par ces deux derniers mots, et son *ā* long ne peut plus représenter a_2. Si *o*, dans ὁμός, représentait *ǫ*, les difficultés seraient levées, mais je ne sais si cela est bien admissible. Cf. *simá*, *sumát*, *smát*.

J'ai réservé jusqu'à présent un cas qui présente certaines analogies avec celui de *samá*: c'est le mot *damá* dans sa relation au gr. δόμος, au lat. *domo-*, à l'irland. *-dam*. Seulement, ici, il n'y a plus même la moindre probabilité à diviser: *da-ma*. Si l'on considère la parenté possible de *samá* avec le thème *sam-* «un», ou la particule *sam*, on trouve les deux séries parallèles: 1° *sam*, *samá* avec brève irrégulière, ὁμός, *sāmŭ*. 2° *dam* (δῶ?), *damá* avec brève irrégulière, δόμος; δᾶμος. J'ignore si ces deux séries sont unies par un lien intérieur.[1]

M. Brugmann attribue à a_2 une quantité moyenne entre la brève et la longue et accorde ainsi la brève de toutes les langues européennes avec la longue des langues asiatiques. Mais puisque celles-ci ont elles-mêmes un *a* bref devant les groupes de plus d'une consonne, on peut se passer de ce compromis et admettre que la différence entre a_1 et a_2 n'était que qualitative. Cf. p. 87 i. n.

Nous verrons à propos de la flexion d'autres exemples, et des plus probants, de l'a_2 indo-européen.

§ 8. Second *o* gréco-italique.

Voici les raisons qui nous forcent d'admettre une seconde espèce d'*o* gréco-italique:

1. Il y a des *o* auxquels le sanskrit répond par un *a bref* dans la syllabe ouverte: ainsi l'*o* de πόσις — *potis* = skr. *páti* doit être différent de l'*o* de δόρυ = skr. *dáru*.

2. Raison morphologique: comme nous l'avons vu au § 7, le phonème a_2 est lié et limité à certains thèmes déterminés. Jamais par exemple aucune forme du présent d'un verbe primaire, c'est-à-dire non dérivé, ne présente un *o* (ou en germanique un *a*) *que la co-*

1. Inutile de faire remarquer que le verbe grec δέμω, sans correspondant asiatique — et dont Böhtlingk-Roth veulent séparer δόμος dans le cas où on l'identifierait à *damá* — apporte de nouvelles complications. Pris en lui-même, *damá* pourrait, vu son accentuation, être l'équivalent de «*dmá*»: ce serait alors un thème autre que δόμος et qui en grec ferait «δαμος». C'est ainsi, sans aller bien loin, qu'il existe un second mot indien *sama* signifiant *quiconque*, lequel devient en grec ἁμός (got. *sums*), v. le registre.

existence de l'e prouverait être a_2. Il est donc invraisemblable que l'*o* d'un présent comme ὄζω, en d'autres termes l'*o* qui se maintient dans toutes les formes d'une racine, puisse représenter a_2.

Le vocalisme de l'arménien est ici d'une certaine importance. Les articles de M. Hübschmann, *Über die stellung des armenischen im kreise der indogerm. sprachen* et *Armeniaca*, *K. Z.* XXIII 5 seq., 400 seq. offrent des matériaux soigneusement triés, malheureusement moins abondants qu'on ne souhaiterait, ce qui tient à l'état imparfait de l'étymologie arménienne. C'est là la source où nous puisons. L'auteur montre que la distinction d'*a* et d'*e* existe en arménien comme dans les langues d'Europe, que cet idiome en conséquence n'appartient point à la famille arienne: fondé en outre sur les phénomènes relatifs aux gutturales, il le place entre le letto-slave et l'iranien. Sans vouloir mettre en question ce dernier résultat, nous croyons devoir faire remarquer que *par son vocalisme* l'arménien ne se borne pas à affirmer une relation générale avec l'Europe, mais qu'il noue des liens plus étroits avec une certaine portion de ce domaine, qui n'est pas comme on l'attendrait le slavo-germanique, mais bien le gréco-italique. L'arménien possède en effet la distinction des phonèmes a_2 et *ա*.

ա devient *a*: *astem* = ἄγω (Hübschmann 33); *baž* «part», *bažanel* «partager», gr. φαγεῖν (22); *kapel*, lat. *capio* (19); *hair* pater; *ail* = ἄλλος (33); *andzuk* «étroit», gr. ἄγχω (24). — *ա* se trouve dans *mair* mater; *elbair* frater; *bazuk*, gr. πᾶχυς (emprunté peut-être à l'iranien, 402).

a_2 devient *o* (pour l'*e* v. *l. c.* 33 seq.): à côté de *hetkh* «trace» (lat. *peda*), *otn* «pied», cf. gr. ποδ- (Brugmann, *Stud.* IX 369); *gochél* «crier», cf. gr. ἔπος, ὄψ (33); *gorts* «œuvre», cf. gr. ἔοργα (32); *ozni* ἐχῖνος (25) n'a point d'analogue direct dans les langues congénères, mais comme celles-ci ont un *e* dans ce nom du hérisson, l'*o* de *ozni* doit être a_2. En composition: *lus-a-vor* que M. Hübschmann rend par λευκοφόρος et qui vient de *berem* «je porte» (405); *age-vor* (400). Enfin dans le suffixe: *mardo-* (dat. *mardoy*) = gr. βροτό. Mais il y a un point, et c'est là ce que nous avions plus particulièrement en vue, où l'arménien cesse de refléter l'*o* gréco-italique et où il lui oppose un *a*: *akn* «œil», gr. ὄσσε, lat. *oculus* (33); *anwan* «nom», gr. ὄνομα, lat. *nōmen* (10), *magil* «serre», gr. ὄνυξ, lat. *unguis* (35); *amp*, *amb* «nuage», gr. ὄμβρος (19); *vard* «rose», gr. ϝρόδον, lat. *rosa* (35); *tal* «donner», gr.-lat *dō* (33).

L'Arménien comme tel porte le nom de *Hay*; M. Fr. Müller rapproche le skr. *páti*, soit le gréco-ital. *poti-* (*Beitr. zur Lautlehre d. arm. Spr.*, *Wiener Sitzungsber.* 1863, p. 9). Dans tous ces exemples, l'*o* gréco-italique était suspect d'ailleurs d'avoir une valeur autre que a_2, par exemple dans *poti-* que nous venons de voir (page 90), dans ὄσσε, *oculus*, dont la racine conserve constamment l'*o*. Ainsi l'arménien paraît bien apporter une confirmation à l'hypothèse des deux *o*. Il faut dire toutefois qu'au gréco-ital. *od* (ὄζω) répond, suivant la conjecture de M. Hübschmann, *hot* «odeur» (405): on attendrait *a* comme dans *akn*.

Ce point étant établi, qu'il existe des *o* gréco-italiques autres que o_2 = indo-eur. a_2, il reste à examiner si le résidu qu'on obtient constitue une unité organique et distincte dès l'origine, ou bien s'il s'est formé accidentellement, si par exemple certains *a* ne se seraient pas changés en *o*, à une époque relativement moderne. On arrive à la conclusion que les deux choses sont vraies. Il est constant que dans plusieurs cas l'*o* n'est que la phase la plus récente d'un *a*. Mais d'autre part l'accord du grec et du latin dans un mot comme πόσις — *potis* garantit la haute ancienneté de l'*o* qu'il contient et qui, nous venons de le reconnaître, ne remonte point à a_2.

Nous pourrons en somme distinguer quatre espèces d'*o* dont l'importance et l'âge ne sont pas les mêmes.

1° *o* = a_2 commun au grec et à l'italique (§ 7).

2° *o* de πόσις — *potis* commun au grec et à l'italique. Nous adopterons pour ce phonème la désignation *ϱ*.

3° *o* sorti d'*a* à une époque postérieure (dans le grec et l'italique séparément).

4° Il existe des *o* anaptyctiques développés sur les liquides sonantes et sur d'autres phonèmes analogues, v. chap. VI. Une partie d'entre eux, comme dans *vorare*, gr. βορ, apparaissent dans les deux langues, d'autres dans l'une des deux seulement. Il est essentiel de ne jamais perdre de vue l'existence de ces voyelles qui expliquent une foule d'anomalies apparentes, mais aussi de ne point les confondre avec les *o* véritables.

Nous pourrions passer immédiatement au catalogue des *ϱ* gréco-italiques, qui du reste tiendrait facilement en deux ou trois lignes. Mais auparavant il convient de s'orienter, de débrouiller, autant que nous le pourrons, l'écheveau des perturbations secondaires où

l'*o* s'est trouvé mêlé et de rechercher les rapports possibles de cette voyelle avec *a*.

Obscurcissement de la voyelle *o* en *u*.

Après avoir traité de la substitution de υ à ο propre au dialecte éolique, Ahrens ajoute (I 84): in plurimis [exemplis, ο] integrum manet, ut ubicunque ex ε natum est, δόμος, λόγος (nam ἄγυρις ab ἀγερ, ξύανον a ξέω, cf. ξύω, diversam rationem habent) etc. La désignation ο *ex* ε *natum* répondrait assez bien à ce que nous appelons o_2, et il serait curieux que l'éolique fît une différence entre o_2 et ϱ. Mais en y regardant de plus près, l'espoir de trouver là un précieux critère est déçu: sans parler de ξύανον où il est invraisembable de voir un mot différent de ξόανον, l'ο (= o_2) des suffixes subit la transformation p. ex. dans τύτε, dans ἄλλυ (arcad.), dans τέκτυνες, dans l'homérique ἐπασσύτεροι. Dès qu'on considère que l'υ en question suppose un ancien *u*, on reconnaît avec M. Curtius (*Grdz.* 704) que l'obscurcissement éolique de l'*o* a exactement le même caractère que dans l'italique, dont ce dialecte grec partage d'ailleurs les principales allures phonétiques. Ainsi que l'éolique, le latin maintient le plus souvent o_2, quand cette voyelle se trouve dans la syllabe radicale: *toga*, *domus* etc., et néanmoins on ne pourrait poser de règle absolue.[1]

Au contraire l'υ panhellène, dans des mots comme λύκος ou πύλη, est, si nous ne nous trompons, une apparition d'un ordre différent. Tout d'abord les groupes υρ, υλ, ne semblent pas être jamais sortis de groupes plus anciens ορ, ολ, à voyelle pleine: ils sont assimilables de tout point aux affaiblissements indiens *ur*, *ul*; nous n'avons donc pas à les envisager ici. Dans les autres cas, l'υ (*u*) vient d'une consonne d'organe labial qui a déteint *sur une voyelle irrationnelle* ou bien *sur une liquide nasale ou sonante*. Ainsi dans ἀνώνυμος, il n'y a pas eu transformation de l'ο d'ὄνομα en *u*: le phénomène remonte à une époque où, à la place de cet ο, n'existait qu'un phonème indéterminé. C'est ce dernier que μ put colorer en *u*. De même γυνή est pour γϝῳνή, non pour γϝανή. En comparant μάσταξ et ματύαι· γνάθοι (cf. μάθυιαι) au got. *munþa-*, au lat. *mentum*, nous expliquerons le dor. μύσταξ par la forme ancienne

1. Comme dans le latin *-tūrus* = **-tōrus*, ω peut devenir *ū*. Hésychius donne les formes ῥώθυνες = ῥώθωνες et θύραξ = θώραξ, sans en indiquer, il est vrai, la provenance.

μ̥σταξ. Par une sorte d'épenthèse, les gutturales vélaires font parfois sentir leurs effets sur la syllabe qui les précède[1]: de là λύκος pour *ϝλυκος, *ϝl̥κϝος = skr. *vr̥ka*, got. *vulfs*. Dans ὄν-υ-ξ (lat. *unguis*), υ est également une excrétion de la gutturale.

Il faut convenir cependant que dans quelques cas c'est bien une voyelle pleine qui a été changée de la sorte, mais toujours sous l'influence des consonnes avoisinantes: κύλιξ, lat. *calix*, skr. *kaláça*; νύξ, lat. *nox*, skr. *nákti*; κύκλος, germ. *hvehvla-*, skr. *ćakrá*. Ce dernier exemple est remarquable: le germanique, comme aussi la palatale du sanskrit, nous montre à n'en pas douter que son υ s'est développé sur un ε primitif. Ainsi, et pour plusieurs raisons, nous n'avons pas le droit de traiter l'υ grec en question comme étant dans tous les cas[2] l'équivalent d'un o. Cela du reste n'a pas grande conséquence pratique, vu que νύξ (qui est certainement pour *νόξ) est presque le seul exemple qui entre en considération dans la question du phonème *ϱ*.

En latin la voyelle obscurcie en *u* pourra généralement passer pour *o*. Quelquefois l'altération est allée jusqu'à l'*i* comme dans *cinis* = κόνις, *similis* = ὁμαλός; dans ce cas il n'y a plus de preuve de l'existence de l'*o*, car *i* peut, en lui-même, représenter aussi un *e*.

Echange des voyelles *a* et *o*.

1. Avant tout il faut écarter la permutation *a*:*ō* qu'on observe particulièrement en grec et qui est un phénomène d'*ablaut* régulier étudié au chapitre V: ainsi βα-τήρ : βω-μός.

---

1. Nous avons admis une épenthèse semblable dans λαυκανίη et λαυχάνη (p. 17 et 25 i. n.), chez qui l'*u* n'était pas comme ici un son parasite. On a peine à se défendre de l'idée que δάφνη et sa forme thessalienne δαύχνα remontent tous deux à *δαχϝνᾱ (cf. δαυχμόν· εὔκαυστον ξύλον δάφνης), et l'on retrouve des doublets analogues dans ῥύγχος et ῥάμφος, dans αὐχήν, dial. ἀμφήν, éol. αὔφην (*Grdz.* 580). — Est-ce que dans αἰγυπιός, αἴγλη, αἶκλον, l'ι serait dû à la gutturale *palatale* qui suit? Je tenais la chose pour probable en écrivant la note 2 de la page 8; mais je reconnais que c'était là une conjecture sans fondement.

2. Assez fréquent, mais peu étudié, est l'échange d'α et d'υ, comme dans γνάθος : γνυθός, μάχλος : μυκλός (*Stud.* III 322); c'est en présence de ce fait qu'on se demande s'il est vrai que l'υ ait ni plus ni moins la valeur d'omicron. De ces exemples il faut sans doute retrancher βυθός qui peut élever pour le moins autant de prétentions que κεύθω à la parenté du skr. *gúhati* (pour le labialisme devant υ cf. πρέσβυς); βυσσοδομεύω rappelle vivement le skr. *gúhya*. Sur le *z* du zend *gaoz* v. Hübschmann, *K. Z.* XXIII 393. κέκευται (Hes.) parle dans le même sens.

2. *a changé en o.* Le phénomène, comme on sait, est fréquent dans les dialectes grecs. Il a lieu en lesbien dans le voisinage des liquides et des nasales: ὄνω, δόμορτις, στρότος, θροσέως etc. (Ahrens I 76). Le dorique a entre autres γρόφω, κοθαρός (Héraclée), ἀβλοπές (Crète). Hésychius donne κόρζα· καρδία. Πάφιοι, στροπά· ἀστραπή. Πάφιοι.[1] Ionien ἑωυτόν, θωῦμα pour θᾶῦμα. Ces transformations dialectales qui du reste s'attaquent souvent aux α anaptyctiques ne nous intéressent qu'indirectement, en nous faisant assister au fait manifeste d'un α devenant o sur sol grec.[2]

En dehors des dialectes, c'est particulièrement devant υ, ϝ, qu'on remarque une oscillation entre α et o[3]: κλοιός «lien, carcan» parent de κλᾱ(ϝ)ίς, ποῦς et πά(ϝ)ις, οὖρος et αὔρα, οὐτάω et γατάλη, α(ϝ)ἰετός et ὀ(ϝ)ιωνός(?). Nous avons peine à croire à la parenté de οἶστρος avec αἴθω (Ascoli, *K. Z.* XII 435 seq.).

Souvent l'échange d'α et d'o n'est qu'apparent, pour choisir un exemple où il est impossible d'hésiter, dans δραμεῖν : δρόμος. La racine est évidemment δρεμ: les mots qui ont pu la contenir sous cette forme ont péri, δραμεῖν doit son α à la liquide sonante, δρόμος a pris régulièrement a_2, et il semble à présent que δρομ permute avec δραμ. Dans le cas de ῥαπίς : ῥόπαλον, le verbe (ϝ)ρέπω nous a conservé l'ε. On expliquera semblablement χαμαί : χθών, παρθένος : πτόρθος, σκαληνός : σκολιός dont l'*e* radical apparaît dans le lat. *scelus* (cf. skr. *ćhala* «fraude»), et aussi, je pense, γαμφή : γόμφος.[4]

Pour se rendre un compte exact du rapport de Κρόνος à κραίνω, de κρουνός à κρᾶνα, *κράννα, de σκοιός, σκότος à σκᾰνά, de πτόα, πτοία à πτᾱ (καταπτήτην), il faudrait être mieux fixé sur leur formation et leur étymologie. Il n'y a pas de raison majeure pour mettre Νότος, νοτίζω en relation avec νᾱρός, νᾶσος, de *snā*:

---

1. En outre στροφαί· ἀστραπαί; στορπάν· τὴν ἀστραπήν. Le ρα du mot ἀστραπή vient probablement de *r̥* (cf. véd. *sr̥ká?*); στεροπή est obscur.

2. Dans une quantité de mots dont la provenance est inconnue l'o doit être mis également sur le compte du dialecte, ainsi ἀποφεῖν· ἀπατῆσαι, κρόμβος· ὁ καπυρός, βρόταχος = βάτραχος, πόλυντρα· ἄλφιτα, κόλυβος = καλύβη, πόρδαλις etc.

3. On trouvera sous les numéros suivants d'autres exemples de ce fait.

4. Le même échange pourra s'interpréter de différentes manières dans les cas suivants: ἀολλής et ϝάλις, κόχλος et κάχληξ, κόναβος et κανάζω, κροτώνη «nœud du bois» parent de κάρταλος et du lat. *cartilago* (p. 55), μόσχος «jeune pousse» et μασχάλη «aisselle, jeune pousse», πεπορασμένος· φανερός Hes. rapporté par l'éditeur, M. Mor. Schmidt, à πεπαρεῖν (v. p. 57), στρογγύλος et στραγγός.

le skr. *nīrá* «eau» permet de les rattacher à une autre racine. Nous avons vu p. 73 que θρόνος pour *θορνος appartient à la rac. θερ, non à θρᾱ (θρᾶνος).

Comme voyelles prothétiques l'α et l'o alternent fréquemment, ainsi dans ἀσταφίς: ὀσταφίς, ἀμῖξαι : ὀμιχεῖν, ἀδαχέω: ὀδάξω. Il ne s'agit point ici d'un changement d'α en o: seulement dans le premier cas c'est α, dans le second c'est o qui s'est développé sur la consonne initiale.

Il est plus que probable que l'α des désinences du moyen -σαι, -ται, -νται et l'o des désinences -σο, -το, -ντο, sont à l'origine une seule et même voyelle. La forme -τοι du dialecte de Tégée nous en est garante jusqu'à un certain point, car l'arcadien ne paraît point avoir de disposition particulière à changer α en o, à moins qu'on n'en voie la preuve dans κατύ pour κατά. Les exemples qu'on donne sont ἐφθορκώς, δεκόταν, ἑκοτόμβοια (Schrader, *Stud.* X 275). M. Schrader estime que l'o de ἐφθορκώς n'est autre que la voyelle du parfait, qui s'est conservée quelquefois dans la formation en -κα. Quant à l'apparition d'un o dans les noms de nombre cités, c'est là également un fait qui peut être indépendant des idiotismes locaux: tous les Grecs hésitent ici entre α et o (δέκα, εἴκοσι, ἑκατόν, διακόσιοι) bien que les groupes κα κο contenus dans ces formes remontent indistinctement à l'élément *kṃ*.

Le passage α : o étant admis pour les syllabes finales, on pourra regarder le lesb. ὑπά comme la forme ancienne de ὑπό. Cf. ὑπαί.

Le latin présente, dans la diphtongue, *roudus*, autre forme de *raudus* conservée chez Festus, *lucrum* de la rac. *lau*, puis *focus* à côté de *fax*, et quelques autres cas moins sûrs (v. Corssen II² 27). L'ombr. *hostatu*, selon M. Bréal (*Mém. Soc. Ling.* III 272), est le parent non de *hasta*, mais de *hostis*; seulement cette étymologie dépend de l'interprétation de *nerf*. Dans *sordes* en regard de *suāsum* (Curtius, *Stud.* V 243 seq.) la cause de l'*o* est dans le *v* disparu[1]; *adolesco* (cf. *alo*), *cohors* (cf. *hara*), *incolumis* (cf. *calamitas*) doivent vraisemblablement le leur à l'affaiblissement régulier en composition. — A la fin du mot l'osque offre dans ses féminins en *-o* pour *-ă*, *-ā*, un exemple bien clair de cette modification.

---

1. On ne voit pas bien quelle voyelle est originaire dans le cas de *favissa*: *fovea* (comparé au gr. χειή qui lui-même n'est pas d'une formation transparente) et de *vacuus* : *vocivus*. *Quattuor* et *canis* (v. p. 50 et 99) montrent que *vo* (*wo*) peut devenir *va*.

3. Une question digne en tous cas d'attention est celle-ci: *l'ablaut* $a_1 : a_2$ *ou* e : o (étudié au § 7) *se reproduit-il dans la sphère de* A? *Doit-on croire par exemple que l'existence du grec* ὄγμος *en regard de* ἄγω *est due à un phénomène de même nature que celle de* φλογμός *en regard de* φλέγω?

Le gréco-italique seul peut donner la réponse. En effet ce n'est pas des langues du nord qui ont confondu A avec a_2 qu'on pourrait attendre la conservation de ce substitut de A dont nous parlons, et les langues ariennes nous renseignent encore bien moins. Or dans le gréco-italique même les données sont d'une pauvreté qui contraste avec l'importance qu'il y aurait à être fixé sur ce point. Ici se présentent en première ligne les parfaits κέκονα de καίνω et λέλογχα de λαγχάνω avec les substantifs κονή et λόγχη (Hes.). Ces formes ne décident rien, parce que la racine contient une nasale. C'est ce que fait toucher au doigt un troisième exemple: βολή en regard de βάλλω. La racine de βάλλω est βελ: cela est prouvé par βέλος, βέλεμνον, βελόνη, βελτός, ἑκατη-βελέτης. Ainsi l'α de βάλλω est dû à une liquide sonante et n'a nullement qualité de voyelle radicale. Or qui nous dit que les racines de κέκονα, λέλογχα, ne sont pas κεν et λεγχ? Si d'aventure les deux ou trois formes où survit la racine βελ ne nous étaient pas parvenues, le mot βολή semblerait venir d'une racine βαλ, et cependant nous savons qu'il n'en est rien[1]. C'est le même échange apparent que celui que nous savons rencontré plus haut, seulement celui-ci joue l'*ablaut* avec un certain semblant de vérité. Il se trouve encore dans les couples σπαργάω: σποργαί (Hes.), ἀσχαλάω : σχολή, πταίρω : πτόρμος et πτόρος (ces mots du reste sont éoliques), ἄρχω : ὄρχαμος, ῥάπτω: ῥομφεύς.

Mais voici des cas plus graves, parce que dans la racine dont on les fait venir la présence réelle de A n'est pas douteuse: ὄγμος «sillon, rangée» qu'on rattache à ἄγω; κόπρος «fumier», mais aussi «boue», qui serait parent de καπύω (*Grdz.* 141); σοφός en regard de σαφής; ὄζος Ἄρης, ἄοζος, qui rappellent ἅζομαι; ὄλβος, rac.

1. Le πέποσχα de Syracuse (Curtius *l. c.*) ne prouve pas davantage l'*ablaut* en question: 1° parce que cette formation est toute secondaire, 2° parce que l'*o* peut n'être qu'une variante dialectale de l'α. — Un présent καίνω pour κ̥ηγω venant de κεν est une forme claire; quant à λαγχάνω, sa première nasale n'est point, comme l'est celle de λέλογχα, la nasale radicale de λεγχ: de λεγχ on forme régulièrement *λη̥χνω lequel devient d'abord *λαχνω, *puis par épenthèse* *λαγχνω, λαγχάνω. V. le mot au registre.

ἀλφ(?); ποθή, πόθος «deuil, regret, désir» liés peut-être à παθεῖν (v. p. 58; pour le sens cf. πένθος); νόα· πηγή. Λάκωνες (Hes.) en regard de ναύω; ὀχθέω «s'indigner, s'emporter» rapproché parfois de ἄχθομαι; ἄρουρα si on le ramène à ἀρορ-ϝα. Puis le lat. *doceo* placé en regard de δίδαξαι (v. p. 101), et le gréco-ital. *onkos* (ὄγκος, *uncus*) de la rac. *ank* (ἀγκών, *ancus*).

Voilà les pièces du procès, et les seules données en réalité qui nous restent pour élucider cette question capitale: y a-t-il un *ablaut* de ʌ semblable à l'*ablaut* $a_1 : a_2$? — Un examen quelque peu attentif des cas énumérés convaincra, je crois, chacun que ces éléments sont insuffisants pour faire admettre un tel *ablaut*, lequel s'accorderait mal avec les faits exposés au § 11. Il y a principalement trois choses à considérer: 1⁰ la plupart des étymologies en question sont sujettes à caution; 2⁰ l'*o* peut n'être qu'une altération toute mécanique de l'*a*; 3⁰ il n'est pas inconcevable que sur le modèle de l'ancien *ablaut e : o*, le grec, postérieurement, ait admis parfois l'*o* lors même que la voyelle radicale était *a*.

4. *o* (= ϱ) *changé en a*. C'est là une altération peu commune en grec, même dans les dialectes. On connaît la glose ἀμέσω· ὠμοπλάται, singulière variante du thème gréco-italique *omso-*. Pour παραύα en regard de οὖς v. page 107. Les Crétois disent ἄναρ pour ὄναρ, Hérodote ἀρρωδεῖν pour ὀρρωδεῖν. On trouve chez Hésychius: ἄφελμα· τὸ κάλλυντρον (= ὄφελμα), καγκύλας· κηκῖδας. Αἰολεῖς = κογχύλαι· κηκῖδες. Cf. Ahrens II 119 seq.

Un exemple beaucoup plus important, en tant qu'appartenant à tous les dialectes, serait le mot αἰπόλος, si l'on approuve M. G. Meyer qui identifie la syllabe αἰ avec le thème ὀϝι, lat. *ovi* (*Stud.* VIII 120 seq.)[1]. Cette conjecture, qui a des côtés séduisants, laisse cependant prise à bien des doutes.

Le même mot *ovis* est accompagné en latin de *avilla*, conservé chez Festus. M. Fröhde croit que cette forme se rattache à *agnus*: mais après les travaux de M. Ascoli, la réduction de *gv* à *v* en latin, à l'intérieur du mot, est à peine admissible. Du reste le *Prodromus C. Gl. Lat.* de M. Löwe a révélé un mot *aububulcus* (ovium pastor) — ou *aubulcus* suivant la correction de M. Bährens,

---

1. M. Meyer propose une étymologie semblable pour αἰγυπιός (cf. p. 8_2). Auparavant déjà, Pictet avait expliqué l'un et l'autre mot par *avi* «mouton». *Origines Indo-européennes* I¹ 460 seq.

Jen. Literaturz. 1877, p. 156 — qui décidément atteste l'*a*. Cela ne corrobore point l'opinion de M. G. Meyer relativement à αἰπόλος, car l'*o* latin devant *v* a une tendance marquée vers l'*a*, spéciale à cette langue. En dehors du groupe *ov*, on peut dire que *a* sorti de *o* est en latin chose moins insolite qu'en grec, et cependant extrêmement rare. L'exemple le plus sûr est *ignārus*, *nārrare* (en regard de *nōsco*, *ignōrare*, gr. γνώ) où l'*o* transformé est une voyelle longue. *Ratumena porta*, suivant M. Curtius, est parent de *rota*. Pour ce qui concerne *Cardea*, rapproché de *cor* (Curtius, *Grdz.* 143), il faut se souvenir que l'*o* de ce dernier mot est anaptyctique. Le cas de l'ombr. kumaltu (lat. *molo*) n'est pas très différent. C'est une question difficile que de savoir si dans *datus*, *catus*, *nates*, en regard de *dōnum*, *cōs*, νῶτον, l'*a* est ancien ou sorti secondairement de *o*. Mais ce point-là trouvera au chapitre V une place plus appropriée.

5. Si, dans le grec, il n'y a pas de raison positive de croire que *le phonème* o_2 soit jamais devenu *a* par transformation secondaire[1], il est presque indubitable en revanche que certains *a* italiques remontent à cette origine[2]. L'*a* de *canis* en particulier ne peut représenter que a_2; dire en effet que l'*o* de κύων est un *ϱ* n'aurait aucune vraisemblance; ce phonème paraît être étranger aux suffixes. On peut citer ensuite l'osque *tanginom*, parent du lat. *tongeo*. A ce dernier répond le verbe faible got. *þagkjan*. Si nous avions en même temps un verbe fort «*þigkan*», tous les doutes seraient levés: l'*a* de *þagkjan* serait nécessairement a_2, l'*o* de *tongeo* serait donc aussi a_2, et il serait prouvé que l'*a* de *tanginom* sort d'un *o qui était* a_2. Ce verbe «*þigkan*» n'existe pas, mais le *un* du verbe parent *þugkjan* permet d'affirmer avec une certitude à peine moindre que la racine est bien *teng*. Peut-être l'*a* de *caveo* est-il également pour $o = a_2$; la question, vu ἔκομεν, est difficile. Dans *Parca* même phénomène, si l'on ramène ce mot à la racine de *plecto* et du gr. πόρκος (nasse). On compare *palleo* au gr. πολιός: or l'*o* de ce dernier mot est o_2, vu πελιός. Cf. *pullus*. — Dans ces exemples, l'*a*, nous le répétons, n'est pas la continuation directe de a_2, mais une altération hystérogène de l'*o*.

---

1. M. Mor. Schmidt met un point de doute à la glose d'Hésychius ἐασφόρος· ἑωσφόρος, qui serait sans cela un exemple très remarquable.

2. On devait s'y attendre, car depuis bien longtemps sans doute le son des deux *o* s'était confondu.

Jusqu'ici il a été question des voyelles *o* et *a* alternant dans une même langue. Il reste à voir comment elles se correspondent, lorsqu'on compare le grec et l'italique. Pour cela il est bon de se prémunir plus encore qu'ailleurs contre les pièges déjà plusieurs fois mentionnés que tendent certains phénomènes liés aux liquides et, dans une mesure moindre, aux nasales. Nous avons éliminé complètement ce qui tient aux liquides sonantes du § 1 — ainsi καρδία: *cor*, skr. *hṛ́d* —; mais il y a une seconde série d'exemples — ainsi ὀρθός: *arduus*, skr. *ūrdhvá* (v. chap. VI) — que nous n'avons pas osé passer de même sous silence et que nous nous sommes borné à mettre entre crochets. Ces exemples doivent être comptés pour nuls, et ce qui reste est si peu de chose, que la non-concordance des deux langues sœurs dans la voyelle *o* prend indubitablement le caractère d'un fait anormal. — Pour les recueils d'exemples ci-dessous, la grammaire de M. Leo Meyer offrait les matériaux les plus importants.

6. *Coexistence d'*o *et d'*a *dans une des deux langues ou dans les deux langues à la fois.* Lorsqu'une des deux formes est de beaucoup la plus commune comme dans le cas de *ovis* : *avilla* (p. 98), nous ne mettons pas l'exemple dans cette liste.

ὄβριον κόλ-αβρος	*aper* (?)[1].	λογγάζω λαγγάζω	*longus*. C.
καύαξ[2] κόβᾱλος	*cavilla*.	μονιός μάννος	*monile*.
σάος[3] σόω, σόος	*sānus*.	ὄμπνη ἄφενος	*opes* (?).
[τράπηξ [τρόπις	*trabs*.]	πά(ϝ)ις πο(ϝ)ία	*papāver* *pōmum*, *pover* (inscr.)
[φάλκης [φολκός	*falx*. C.]	κόοι	*cous* cavité dans le joug *cavus*.

1. Curtius, *Stud.* Ia. 260, *Grdz.* 373. — 2. καύαξ· πανοῦργος (Suidas). — 3. La racine, bien que le béot. Σαυκράτειος ne décide rien, paraît être *sau*. Le latin montrerait *o* dans *sōspes*, si la parenté du mot avec notre racine était mieux assurée, mais il a toutes les apparences d'un composé contenant la particule *se-*, cf. *seispes*; par un hasard singulier il existe un mot védique *viśpítá* «danger». — Sur *ank- onk-* et autres cas v. p. 107.

7. α *grec et* o *italique.*

a. *La racine ne contient ni liquide ni nasale non initiale.*

(?)δακ, δι-δάσκω, ἐ-δί-δακ-σα, δι-δαχ-ή *doc, doc-eo, doc-tus.*[1]
λακ, ἔ-λακ-ον, λάσκω, λέ-λᾱκ-α *loqu, loqu-or, locutus.*
(ἀπαφός (ἔποψ) *upupa.*)[2] | δᾱρός *dūrus*(?).[3]

1. Il n'y a pas de l'autre raison de ramener διδάσκω, διδάξαι, à une rac. δακ que l'existence du lat. *doceo.* Autrement on les rapporterait sans un instant d'hésitation à la racine qui se trouve dans δέ-δα(σ)-ε, δα(ϝ)-ήμων. Mais rien n'empêche, dira-t-on, de réunir tout de même δασ et *doc,* comme ayant tous deux pour base la racine *dā* «savoir». A cela il faut répondre que δασ n'est une racine qu'en apparence: c'est δενσ qui est la forme pleine, ainsi que l'indiquent l'indien *daṃs* et le gr. δῆνος pour *δένσος (= skr. *dáṃsas*). δέδ(α)σε (aoriste), δεδα(σϝ)ώς, ἐδά(σ)ην, ont, régulièrement, la nasale sonante (pages 21 où δέδαε a été oublié, 22 et 44); dans διδάσκω, si on le joint à cette racine, elle n'est pas moins régulière (v. p. 23). Il faut répondre en second lieu que la racine *dā* qu'on a cru trouver dans le zend n'a, suivant M. le prof. Hübschmann, aucun fondement réel. Cette question difficile se complique du latin *disco,* du sanskrit *dīkš* et du zend *daχsh.* — 2. ἔποψ sera né par étymologie populaire: ἔποψ ἐπόπτης τῶν αὐτοῦ κακῶν, dit Eschyle. Ainsi s'explique son ε. D'autre part M. Curtius, partant du thème *epop,* explique le premier *o* (*u*) de *upupa* par assimilation. C'est pourquoi l'exemple est placé entre crochets. — 3. δᾱρός (diuturnus) est pour *δαϝρός = skr. *dū-rá* «éloigné». La glose δαόν· πολυχρόνιον Hes. (δάον?) est bien probablement un comparatif neutre sorti de *δάϝyον, skr. *dávīyas.* δῆν et δοάν sont autre chose. Si *dūrus* est égal au grec δᾱρός, il est pour **dourus,* mais ce dernier rapprochement est boiteux: on peut dire seulement que *durare* (*edurare, perdurare*) signifie parfois *durer* — cf. δᾱρός — et qu'il rappelle *dūrá* dans des expressions comme *durant colles* «les collines s'étendent» Tacite, *Germ.* 30.

b. *La racine contient une liquide ou une nasale non initiale.* On ne pourrait, je crois, démontrer pour aucun exemple de cette sorte que la voyelle variable (*a o*) a été de tout temps une voyelle pleine: tous ces mots au contraire paraissent liés aux phénomènes spéciaux auxquels nous faisions allusion ci-dessus. Ce sont principalement βάλλω: *volare*; δάλλω, δᾱλέομαι: *doleo*; δαμάζω: *domare*; δαρθάνω: *dormio*; ταλ: *tollo*; φαρόω: *forare.* Puis κάλαμος: *culmus*; κράνος «cornouiller» (aussi κύρνος) et *cornus*; ταρβέω: *torvus*(?); παρά: *por-* (p. 105). M. Fick rapproche γύαλον de *vola.* πρᾱνής et πρᾱνός (Hes.) diffèrent peut-être du latin *prōnus,* et, dans l'hypothèse contraire, les contractions qui ont pu avoir lieu, si par exemple le thème est le même que dans le skr. *pravaṇá,* auront troublé le véritable rapport des voyelles.

c. *Les phonèmes sont placés à la fin de la racine.* Dans cette position on ne trouve pas d'*o* latin opposé à un α grec.

8. o *grec et* a *italique.*

a. *La racine ne contient ni liquide ni nasale non initiale.*

ὄβολος	*agolum.* F. (?).	κόσμος	*castus* (§ 11 fin).
ὀϊστός	*arista.* F. (?).	κύλιξ	*calix.*
ὀλοφύρομαι	*lāmentum* (?).[1]	μοχλός	*mālus.*
ὀξύς	*acci-piter* (?).[2]	τόξον	*taxus* (?).[3]
ὄνος	*asinus* (?).	τρώγλη	*trāgula* (?). J. Schmidt.

1. Cf. p. 57. — 2. Si l'on peut douter de l'identité d'*acci-* avec ὀξυ-, il serait en revanche bien plus incertain de le comparer directement à ὠκυ-, qui est déjà tout attelé avec *ōcior.* *aqui-* dans *aquifolius* ne s'éloigne pas trop d'ὀξύς. — 3. Pictet comparait ces deux mots à cause du grand emploi du bois d'if pour la fabrication des arcs (Origines I[1] 229). Mais τόξον peut se ramener, et avec plus de vraisemblance, soit à la racine τεκ soit à la racine τεξ; son o est alors a_2.

Devant *v*:

κο(ϝ)έω	*caveo.* C.	ὄγδοος	*octāvus* (?).
κό(ϝ)οι	*cavus.* C. cf. p. 100.	πτοέω	*paveo* (?).
λούω	*lavo.*	χλόη	*flāvus* (?).
νό(ϝ)ος	*navare.*	ψώϊζος	*paedor* de **pav-id.* F.
ἀ-γνο(ϝ)ια	*gnāvus.*		

Dans la diphtongue:

οἶδμα	*aemidus.*	οὔατα	*auris*
οἰκτρός	*aeger.*	οὐ, οὐδέ	*h-au-d* (?).

b. *La racine contient une liquide ou une nasale non initiale.*

κόλλοψ	*callus.*	ὁλοός	*salvus.* C.
[κολοκάνος	*cracentes.*]	[ὀρθός	*arduus.*]
κόνις	*canicae* (?).[1]	[πορεῖν	*parentes.*]
κροκάλη	*calculus.*	ῥωδιός	*ardea.*
λόγχη	*lancea.*	[χολάς	*haru-spex.*]
		φορί	*far*, g. *farris* (?).

1. *Canicae* furfures de farre a cibo canum vocatae. Paul. Ep. 46 M. Si le mot est parent de κόνις, il l'est aussi de *cinis* (p. 94).

c. *Les phonèmes sont placés à la fin de la racine.* Ici se rangeraient *datus*, *dare* (cf. *dōnum*) en regard du gr. δω δο, *catus* (cf. *cōs*) en regard de κῶνος, *nates* en regard de νῶτον. Sur ces mots v. plus haut p. 105. Le cas de *strāvi*, *strātus*, auxquels le grec oppose στρω rentre dans la classe *arduus*: ὀρθός (p. 99).

Voici maintenant la correspondance régulière qui exige l'*o* dans les deux langues. Ce tableau, nous le répétons, n'est pas exclusivement un catalogue des *o* gréco-italiques; il doit servir surtout à s'orienter, à évaluer approximativement l'extension de l'*o* autre que o_2 en gréco-italique; aussi y a-t-il encore beaucoup à trier, en dehors des exemples désignés comme suspects. Par le signe †, nous posons la question de savoir si l'*o* n'est pas o_2.

a. *La racine ne contient ni liquide ni nasale non initiale.*

od:	ὄζω, ὄδωδ-α	*ol-eo*, *od-or*.
ok_2:	ὄπωπ-α, ὄσσε, ὄκ-τ-αλλος	*oc-ulus*.
(?)*bhodh*[1]:	βόθ-ρος, βόθ-υνος	*fod-io*, *fossa*.

ὄκρις	*ocris*, ombr. okar.	κόκκυξ	*coxa*.
†ὀκτώ	*octo*.	κόκκυξ	*cucūlus*.
ὀξίνα	*occa*.	κυκεών	*cocetum*.
ὀστέον	*os*, *osseus*.	μόκρων	*mucro*.[3]
ὄ(ϝ)ις	*ovis*.	νύξ	*nox*.
ὄπι(-θεν)	*ob*(?).[2]	πόσις, πότνια	*potis*, *potiri* etc.
†ὀπός	*sūcus*.	πρό	*prŏ-*.
		ὀπάων	*socius*.[4]

1. V. Curtius, *Grdz.* 467. — 2. Pour le sens, *ob* va bien avec ἐπί, mais comment accorder leurs voyelles? Si ὀπι- est vraiment une particule et non simplement un rejeton de la rac. ἑπ «suivre», on peut à peine douter de son identité avec *ob*. Le *p* est conservé dans *op-ācus*; *-ācus* est parent de *aquilus*, gr. ἀχλύς etc. — 3. μόκρωνα· τὸν ὀξύν. Ἐρυθραῖοι. Hes. V. Fick II³ 198. — 4. *socius* et ὀπάων se placent à côté de l'indien *sákhi* (v. Fick II³ 259). L'*a* bref du mot indien montre que l'*o* n'est pas o_2, que par conséquent il faut séparer ces mots de *sek*$_2$ «suivre». On pourra les comparer à ὄπις «secours, justice, vengeance des dieux» et à ἀοσσητήρ, ὀσσητήρ (Hes.) «défenseur». Ceci rappelle le skr. *çak* (*çagdhí*, *çaktám* etc.) «aider» que Böhtlingk-Roth séparent de *çaknóti* «pouvoir». *Ç* serait pour *s*, comme dans *çákṛt*; et peut-être le zd. *haχma* «ami» est-il identique au skr. *çagmá* (= **çakmá*) «secourable». Il y aurait identité entre *çácī* «secours divin» et ὄπις. L'italique reflète, semble-t-il, la même racine dans *sancio*, *sanctus*, *Sancus*, *Sanqualis porta*, *sacer* (cf. *çakrá*).

Il y a encore *bos*: βοῦς et *bovare*: βοάω où la valeur de l'*o* latin est annulée par le *v* qui suit (pour *ovis* le cas est un peu différent); πόσθη qu'on a identifié à *pūbes*; πόματος qu'on a comparé à l'osque *posmos* ainsi que πυνός· ὁ πρωκτός en regard de *pōne*. En outre il faut mentionner l'opinion qui réunit *fŏveo* à φώγω (Corssen II² 1004), bien qu'elle suppose la réduction de *gv* à *v*[1].

1. Le skr. *dáhati* «brûler» vient d'une rac. *dha*$_1$*gh*$_2$ (Hübschmann, *K. Z.*

Dans la diphtongue:

†οἰνή	*oinvorsei.*
κλό(*F*)νις	*clūnis.*

b. *La racine contient une liquide ou une nasale non initiale.*

[*ol*:	ὅλωλ-α, ὀλ-έσθαι	*ab-ol-eo.*]
[*or*:	ὄρωρ-α, ὄρ-σο	*or-ior, or-tus.*]
[g_2*or*:	ἔ-βρω-ν [βόρ-μος, βορ-ά]	*vor-are, -vor-us, vorri* edaces.][1]
[*mor*:	μορ-τός, βρο-τός	*mor-ior, mor-tuus, mors.*]
[*mol*:	μύλ-λω, μύλ-η	*mol-o, mol-a.* cf. ombr. kumaltu.]
[*stor*:	στόρ-νυμι, στρῶ-μα	*stor-ea, tor-us*[1] (*sterno*).]

†ὀγκάομαι	*uncare* (sl. *jęnčą*).	κόραξ et	*corvus* et
ὄγκος «croc»	*uncus*, v. p. 98, 107.	κορώνη	*cornix.*
ὦμος (*ὄμσος)	*umerus.*	μόλις	*molestus.*
ὀμφαλός	*umbilicus.*		*mōles.*
ὄνομα	*nōmen.*	μόρμος	*formido.*
ὀνοτός	*nota.*	μορμύρω	*murmur.*
ὄνυξ	*unguis.*	μύρμηξ	*formica.*
†ὀρφανός	*orbus* (armén. *orb*).	ὅλος	*sollus.*
βολβός	*bulbus* (emprunté?).	πόλτος	*puls.*
γρομφάς	*scrōfa.*	ξύν	*com-.*
δόναξ	*juncus.*	†πόρκος	*porcus.*
(*F*)ρόδον	(*v*)*rosa.*	[πόρσω	*porro.*][2]
†κόγχη	*congius.*	σφόγγος	*fungus.*
κόμη	*coma* (emprunté ?).	[φύλλον	*folium.*]
κορωνός	*corona.*	[χόριον	*corium.*]

1. βορά et βόρμος («avoine», Hes.) ont ici peu ou point de valeur, parce que leurs thèmes sont de ceux qui réclament o_2 (p. 70 et 78 seq.). En principe il y aurait les mêmes précautions à prendre vis-à-vis des mots latins; mais o_2 n'est pas si fréquent dans l'italique qu'on ne puisse regarder l'*o* de *vorare* comme

---

XXIII 391) qui donne aussi le lit. *degù* et le got. *dags* «jour». C'est peut-être à cette racine qu'appartient *foveo.* On devrait alors le ramener à **fohveo* ou **fehveo*; cf. *nivem* = **nihvem.* Mais le sens de *foveo* laisse place à quelques doutes, qui seraient levés, il est vrai, par *fōmes* «bois sec, matières inflammables» si la parenté de ce mot avec le premier était assurée. Il est singulier toutefois que *defomitatus* signifie *ébranché* (Paul. Diac. 75 M. Cf. germ. *bauma-* «arbre»?). La rac. *dha*$_1$*gh*$_2$ se retrouve en grec dans τέφ-ρα «cendre» et dans le mot *tuf, tofus* (souvent formé de matières volcaniques) dont le τοφιών des tables d'Héraclée rend l'origine grecque probable. τόφος est identique au got. *dag(a)s*, au skr. *-dāgha.*

l'équivalent de l'*o* de βρῶναι, βρῶμα (sur *vorri* v. Corssen, *Beitr. z. it. Spr.* 237). Nous ferons la même remarque relativement à *storea*, *torus* en regard du στορ hellénique. — 2. M. Fick (II³ 145) place *porro* et πόρσω sous un primitif *porsōt* (mieux: *porsōd*), et sépare πρόσσω (= *προτ*y*ω) de πόρσω, πόρρω. Bien que la distinction que veut établir Passow entre l'usage des deux formes ne paraisse pas se justifier, on peut dire en faveur de cette combinaison: 1° que la métathèse d'un πρόσω en πόρσω serait d'une espèce assez rare; 2° que dans πόρρω pour πόρσω il y aurait assimilation d'un σ né de τ*y*, ce qui n'est pas tout à fait dans l'ordre, bien qu'il s'agisse de σ et non de σσ, et qu'on puisse citer, même pour le dernier cas, certaines formes dialectales comme le lacon. κάρρων; 3° que *porsōd* lui-même s'explique fort bien comme amplification de l'adverbe skr. *purás*, gr. πάρος πόρσω (*porro*): *purás* πάρος = κόρση: *çíras* κάρη.

N'ont pas été mentionnés: βούλομαι — *volo* dont la parenté est douteuse (v. chap. VI), et προτί auquel Corssen compare le lat. *por-* dans *por-rigo*, *por-tendo* etc. La position de la liquide déconseille cette étymologie, malgré le crétois πορτί, et rien n'empêche de placer *por-* à côté du got. *faur*, grec. παρά.

Mots se rapportant aux tableaux a et b, mais qui contiennent un *ō* long:

†ὠκύς	*ōcior.*	κρώζω	*crōcio.* / *crŏcito.*
†ᾠόν	*ōvum.*		
[ὠλένη	*ulna.*]	μῶρος	*mōrosus.*
[βλωμός	*glōmus.*][1]	μῶρον / μόρον	*mōrum.*
κλώζω	*glōcio.*	†νῶϊ	*nōs.*

1. βλωμός· ψωμός Hes. Le mot se trouve dans un fragment de Callimaque. *glomus* in sacris crustulum, cymbi figura, ex oleo coctum appellatur. Paul. Diac. 98 M. Si l'on tient compte de *glomerare* et de *globus*, on sera porté à comparer le skr. *gúlma* «bouquet de bois; troupe de soldats; tumeur». — Mentionnons aussi la désinence de l'impératif, lat. *legi-tō*, gr. λεγέ-τω.

c. *o termine la racine.*

kō:	κῶ-νος	*cō-(t)s*, *cŭ-neus* (cf. *că-tus*).
gnō:	ἔ-γνω-ν, γι-γνώ-σκω, γνώ-ριμος	*gnō-sco*, *gnō-tus*, *i-gnō-ro* (cf. *gnā-rus*, *nārrare*).
dō:	ἔ-δω-κα, δῶ-ρον, ἐ-δό-μην, δο-τός	*dō-num*, *dō-(t)s* (cf. *dă-tus*, *dă-re*).
pō:	éol. πώ-νω, ἄμ-πω-τις, πο-τός, πό-μα	*pō-tus*, *pō-culum*, *pō-sca*.
(?)*rō*:	ῥώ-ννυμι, ἔ-ρρω-σα	*rō-bur*.

Les exemples où l'on peut admettre avec le plus de confiance que l'*o* est un *ρ* sont:

Dans le gréco-italique: les racines *ϱd* «olere», *ϱk* «être aigu», *ϱk*$_2$ «voir»; *dϱ̄* «donner», *pϱ̄* «boire», *gnϱ̄* «connaître». Dans ces racines en effet la voyelle *o* règne à toutes les formes. — Parmi les thèmes détachés: *ϱkri* «colline» et *ϱk*$_2$*i* «œil» qui appartiennent aux racines mentionnées, puis *ϱwi* «mouton», à cause de l'*a* bref du skr. *ăvi*; *pϱti* «maître», skr. *păti*; *mϱni* «joyau», skr. *măṇí*; *sϱk*$_2$*i* «compagnon», skr. *săkhi*. D'après cette analogie, on devra ajouter: *ϱsti* «os», *klϱuni* «clunis» (?), *kϱni* «poussière», *nϱkti* «nuit». Plus incertains sont *omso* «épaule», *okto*, nom de nombre, et *g*$_2$*ou* «bos».

Le latin apporte les racines de *fodio*, *rōdo*, *onus*, *opus* etc., les thèmes *hosti*, *rota* (skr. *rătha*).

Entre autres exemples limités au grec, il faut citer les racines des verbes ὄθομαι, ὀΐομαι, κλώθω, φώγω, κόπτω, ὠθέω, ζώννυμι, ὄμνυμι, ὀνίνημι. Nous trouvons *ϱ* finissant la racine dans βω «nourrir», φθω «dépérir» (φθόσις, φθόη). Dans un grand nombre de cas il est difficile de déterminer si l'on n'a pas affaire à une racine terminée par υ (*ϝ*) ou ι (*y*). Ainsi ἔκομεν, κέκοκε semblent bien appartenir à κο*ϝ*[1], non à *κω; σκοιός, comparé à σκό-το, contient *ϱ* et appartient à une racine σκω (cf. aussi p. 113$_2$), mais ramené à σκει (cf. σκῖρον) il contient *o*$_2$ et peut alors s'identifier au skr. *ćhāyá*. Inutile de multiplier ces exemples douteux. — Le mot κοίης· ἱερεὺς Καβείρων, ὁ καθαίρων φονέα (οἱ δὲ κόης; cf. κοιᾶται· ἱεραῖται) peut se comparer au skr. *kăví*, à moins qu'on ne le tienne pour étranger. Prépositions: προτί = *prăti*, ποτί = zend *păiti*.

Quel est l'âge et l'origine du phonème *ϱ*? Nous nous sommes précédemment convaincus que le second *o* gréco-italique (*a*$_2$), que *e* (*a*$_1$), que *a* (ᴀ), ont leur existence distincte depuis les périodes les plus reculées. Mais quelles données avons-nous sur l'histoire du phonème *ϱ*? On peut dire qu'il n'en existe absolument aucune. Ce qui permet d'affirmer que l'*o*$_2$ du sud a eu son équivalent dans le nord, c'est que l'*a* qui lui correspond en slavo-germanique a des fonctions spéciales et des rapports réguliers avec *e* qui le séparent nettement de ᴀ. Au contraire le rôle grammatical de *ϱ* ne diffère pas essentiellement de celui de ᴀ, et si, dans de telles conditions, nous trouvons que les langues du nord répondent à *ϱ* absolument comme elles font à ᴀ, nous sommes naturellement privés de tout

1. Voy. Curtius, *Stud.* VII 392 seq. Ce qui lève les doutes, c'est le parfait νένοται que rapporte Hérodien, appartenant à νοέω dont le *ϝ* est assuré par une inscription (*Grdz.* 178).

moyen de contrôle relativement à l'ancienneté du phonème en question. Si l'on admet que ϱ est ancien, l'*a* des langues du nord contient, non plus deux voyelles seulement ($a_2 + \text{ʌ}$), mais trois: $a_2 + \text{ʌ} + \varrho$. Si au contraire on y voit un produit secondaire du gréco-italique, le seul phonème dont il puisse être issu, c'est ʌ. — J'ai hésité bien longtemps, je l'avoue, entre les deux possibilités; de là vient qu'au commencement de ce mémoire (p. 6) ϱ n'est pas compté au nombre des *a* primitifs. Le fait qui me semblait militer en faveur de la seconde hypothèse, c'est que l'arménien, qui distingue de ʌ le phonème a_2, ne paraît point en distinguer le phonème ϱ (p. 91). Mais nous ne savons pas s'il en a été ainsi de tout temps, et d'autre part la supposition d'un scindement est toujours entourée de grosses difficultés. Ce qui paraît décisif, c'est le fait frappant que presque tous les thèmes nominaux détachés qui contiennent la voyelle ϱ se trouvent être de très vieux mots, connus dans les langues les plus diverses, et de plus des thèmes en *-i*, voire même des thèmes en *-i* de flexion toute particulière. Cette coïncidence ne peut pas être due au hasard; elle nous indique que le phonème ϱ s'était fixé là de vieille date, et dès lors il sera difficile de lui refuser ses lettres de noblesse indo-européene.

Les cas qui pourraient servir de base à l'hypothèse où ϱ serait une simple altération gréco-italique de ʌ, sont *onko* venant de *ank*, déjà mentionné p. 98, *oi-no* «un» à côté de *ai-ko* aequus, la rac. *ok*, d'où le thème *okri*, à côté de *ak*, *socius* — ὀπάων comparé à *sak* dans *sacer*, et le lat. *scobs* de *scabo*. On pourrait attacher une certaine importance au fait que *okri* et *soki* (*socius*), à côté de *ak* et *sak*, se trouvent être deux thèmes en *-i* (v. ci-dessus). Mais cela est trop problématique, et l'étymologie donnée de *soki* n'est qu'une conjecture. Pour πρόβατον de βω v. le registre.

Beaucoup plus remarquable est le cas de οὖς «oreille». L'homérique παρήϊον nous apprend que, en dehors de toutes les questions de dialecte qu'on pourrait élever au sujet de l'éol. παραύα ou de ἄανθα· εἶδος ἐνωτίου, l'o de οὖς a comme équivalent, dans certaines formes, un α. Ce qui donne à la chose un certain poids, c'est que οὖς appartient à cette catégorie de thèmes de flexion singulière qui est le siège le plus habituel du phonème ϱ et dont nous aurons à reparler. On aurait donc un ϱ, assuré comme tel, accompagné de ʌ. Malheureusement le lat. *auris* est embarrassant: son *au* peut à la rigueur venir de *ou*, mais il pourrait aussi être la diphtongue primordiale.

Les exemples réunis ci-dessous permettent de constater d'un coup d'œil que les phonèmes par lesquels les langues du nord rendent *ǫ* sont exactement les mêmes que pour *A* (p. 59) et pour a_2 (p. 67). Dans les trois cas nous trouvons ce que nous avons désigné, pour abréger, par *a du nord* (p. 48).

Latin et	Grec	Lituanien	Paléoslave	Germanique
oculus,	ὄσσε:	*akìs*	*oko*	germ. *augen-* = **agven-*
(?)*octo*,	ὀκτώ:	*asztůnì*	*osmĭ*	got. *ahtau*
ovis,	ὄϊς:	*avìs*	*ovica*	vieux h^t-all. *awi*
hostis,	—:	—	*gostĭ*	got. *gasti-*
nox	(νύξ):	*naktìs*	*nošti*	got. *naht-*
potis,	πόσις:	*vësz-pati-*	—	got. *-fadi-*
—	προτί:	—	*proti*	—
monile,	μόννος:	—	?*monisto*[1]	germ. *manja-*
rota	—:	*rátas*	—	vieux h^t-all. *rad.*

Racines: gr. ὀκ, ὀπ, lit. (*at-*)*a-n-kù*; gr. φωγ, anglo-saxon *bacan*, *bōc*; lat. *fod*, sl. *bodą* (le lituanien a la forme incompréhensible *bedù*).

Dans les mots qui suivent, on peut douter si l'*o* gréco-italique n'est pas o_2, ou même, dans un ou deux cas, une voyelle anaptyctique: ὄζος, got. *asts*; ὄρρος, v. h^t-all. *ars* (*Grdz.* 350); ὀπός, v. h^t-all. *saf*, sl. *sokŭ*; ὄρνις, v. h^t-all. *arni-*, sl. *orĭlŭ*; gréco-it. *orphos*, got. *arbi*; gréco-it. *omsos*, got. *amsa*; *collum*, got. *hals*; *coxa*, v. h^t-all. *hahsa*; κόραξ, lit. *szárka* «pie» (?); γόμφος, sl. *zębŭ*; gréco-it. *porkos*, v. h^t-all. *farah*, sl. *prasę* pour **porsę*, lit. *pàrszas*; osq. *posmos*, lat. *post*, lit. *páskui*; *longus*, got. *laggs*. L'o de χολή (v. h^t-all. *gallā*) doit être o_2, à cause de l'*e* du lat. *fel*. — Dans la diphtongue: gréco-it. *oinos*, germ. et boruss. *aina-*; gréco-it. *klouni*, norr. *hlaun* (lit. *szlaunìs*).

J'ai fait plus haut la remarque que les idiomes du nord, en opposant au phonème *ǫ* les mêmes voyelles qu'au phonème *A*, nous frustraient de la preuve positive que ce dernier phonème est aussi ancien que les autres espèces d'*a*. Il existe cependant deux séries de faits qui changeraient du tout au tout l'état de nos connaissances sur ce point, selon qu'on leur attribuera ou non une connexion avec l'apparition de *ǫ* dans le gréco-italique.

---

1. Miklosich (*Vergl. Gramm.* II 161) pense que ce mot est d'origine étrangère.

1. Trois des plus importantes racines qui contiennent ϱ en grec: ὀδ ou ὠδ «olerę», ζωσ «ceindre», δω «donner», présentent en lituanien la voyelle *ů*: *ůdžù*, *jůsmi*, *důmi*. De plus, le lat. *jocus*, dont l'*o* pourrait fort bien être ϱ, est en lituanien *jůkas*; *ůga* répond au lat. *ūva*, *nůgas* à *nūdus*[1] (= *noguidus?*). Au grec βωϝ, βοϝ, dont l'o selon nous est ϱ, répond le lette *gůws*. En revanche *kůlas*, par exemple, est en grec κᾶλον (bois). Le slave ne possède rien qui corresponde à *ů* (*jas-*, *da-* = lit. *jůs-*, *dů-*); bien plus, le borussien même ne connaît point cette voyelle (*datwei* = *důti*), et le passage de *ō* à *ů* est une modification familière aux dialectes lituaniens. Il faut donc convenir que si réellement le phonème ϱ se cache dans l'*ů* lituano-lette, c'est par un accident presque invraisemblable.

2. Je n'ai parlé qu'occasionnellement du vocalisme celtique, et je ne le fais encore ici que par nécessité, mes connaissances sur ce terrain étant très insuffisantes. Le vocalisme irlandais concorde avec celui du slavo-germanique dans le traitement de *A* et a_2; les deux phonèmes sont confondus. Exemple de *A*: *ato-m-aig* de la rac. *ag* agere; *agathar*, cf. ἄχεται; *asil*, cf. *axilla*; *athir*, cf. *pater*; *altram*, *no-t-ail*, cf. *alo*; *aile*, cf. *alius*. Voy. Windisch dans les *Grundzüge* de Curtius aux numéros correspondants. D'autre part a_2 devient aussi *a*. Nous l'avons constaté plus haut (p. 68 et 82) dans les formes du parfait singulier et dans le mot *daur* = δόρυ. En outre, d'après le vocalisme des syllabes radicales, la voyelle suffixale disparue qui correspondait à l'o_2 gréco-italique était *a*. Mais voici que dans *nocht* «nuit», *roth* «roue», *ói*[2] «mouton», *ocht* «huit», *orc* «porc», *ro* = gr. πρό etc., c'est *o* et non plus *a* qui répond à l'*o* des langues du sud. Précisément dans ces mots, la présence de ϱ est assurée ou probable. — Comment se fait-il que dans le vieux gaulois l'a_2 suffixal soit *o*: *tarvos trigaranos*, νεμητον etc.?

---

1. Il faut aussi tenir compte de λυμνός· γυμνός (Hes.). Cette forme semble être sortie de *νυμνός par dissimilation. *νυμνός est pour *νυβνός, *νογϝνός = skr. *nagná*.

2. L'*o* est allongé par le *w* qui suivait.

Chapitre IV.

§ 9. Indices de la pluralité des *a* dans la langue mère indo-européenne.

Dans le système d'Amelung, l'*o* gréco-italique et l'*a* gréco-italique (notre *A*) remontent à une même voyelle primordiale; tous deux sont la gradation de l'*e*. S'il était constaté que dans les langues ariennes la voyelle qui correspond à l'*a* gréco-italique *en syllabe ouverte* est un *ā* long, comme pour *o*, cette opinion aurait trouvé un point d'appui assez solide. A la vérité, le nombre des exemples qui se prêtent à cette épreuve est extraordinairement faible. Je ne trouve parmi les mots détachés que ἀπό — *ab*, skr. *ăpa*; ἄκων[1], skr. *ăçan* (au cas faibles, comme *áçnā*, syllabe fermée); αἴξ, skr. *ăǵá*; ἀθήρ, véd. *ătharí* (?). Mais du moins les thèmes verbaux de *ăǵa-ti*, europ. *Ag*; *bhăǵa-ti*, europ. *bhAg*; *măda-ti*, gréco-it. *mAd*; *yăǵa-ti*, gr. ἄγ; *văta-ti*, europ. *wAt* (irland. *fáith*, lat. *vātes*) nous donnent une sécurité suffisante. Si l'on recherche au contraire les cas possibles d'un *ā* arien correspondant, en syllabe ouverte, à un *a* (*A*) gréco-italique, on en trouvera un exemple, en effet assez important: skr. *ágas*, en regard du gr. ἄγος qu'on s'accorde à séparer de ἅγος, ἅγιος etc[2]. Le cas est entièrement isolé, et dans notre propre système il n'est point inexplicable (v. le registre). Faire de ce cas unique la clef de voûte d'une théorie sur l'ensemble du vocalisme serait s'affranchir de toute espèce de méthode[3].

On pourra donc sans crainte établir la règle que, lorsque les langues européennes ont *A*, en syllabe ouverte comme en syllabe fermée l'arien montre *a bref*. Mais ceci veut dire simplement que l'*a* n'est pas un *a* long: il arrive en effet que dans certaines

---

1. Le τ de ἀκοντ- est ajouté postérieurement; cf. λεον-τ, fém. λέαινα.

2. Pour des raisons exposées plus loin, nous serons amené à la conclusion que, si une racine contient *A*, le présent a normalement *ā* long et que les thèmes comme *ăǵa-*, *bhăǵa-* etc. n'ont pu appartenir primitivement qu'à l'aoriste. Mais comme, en même temps, c'est précisément l'aoriste, selon nous, qui laisse apparaître *A* à l'état pur, il ne saurait y avoir d'inconséquence à faire ici de ces thèmes un argument.

3. Le skr. *vyāla* (aussi *vyāḍa*) «serpent» est bien probablement proche parent du gr. ὐάλη· σκώληξ, mais il serait illusoire de chercher à établir entre les deux mots l'identité absolue: cf. εὐλή, ἴουλος.

positions, par exemple à la fin des racines, ce n'est plus du tout un *a*, mais bien *i* ou *ī*, au moins en sanskrit, qui se trouve placé en regard du phonème *A* des langues d'Europe. Voy. ci-dessous.

Comment l'arien se comporte-t-il vis-à-vis de l'*e* européen? Il lui oppose aussi *l'a bref*. Ce fait est si connu qu'il est inutile de l'appuyer d'une liste d'exemples. Le seul point à faire ressortir, celui qu'avait relevé d'abord Amelung, celui sur lequel M. Brugmann a assis en grande partie l'hypothèse de a_2, c'est le fait négatif que, lorsqu'on trouve *e* en Europe, jamais l'arien ne présente d'*ā* long.

Si maintenant l'on posait cette question-ci: Y a-t-il dans l'indo-iranien l'indice certain d'une espèce d'*a qui ne peut être ni* a_1 *ni* a_2? nous répondrions: Oui, cet indice existe. L'*i* ou *ī* pour *a* n'apparaît que dans un genre de racines sanskrites tout particulier et ne peut avoir ni la valeur a_1 ni la valeur a_2 (§ 11 fin).

Mais si, précisant davantage la question, on demandait s'il y a dans l'arien des traces incontestables *du dualisme* a_1 : A *tel qu'il existe en Europe*, la réponse, je crois, ne pourrait être que négative. Le rôle de l'ĭ dans ce problème est assez compliqué, et nous ne pourrons aborder la question de plus près qu'au chapitre V.

Deux autres points méritent particulièrement d'être examinés à ce point de vue:

1° Les *ā* longs tels que celui de *svádate* = gr. ἅδεται. Voy. § 11 fin.

2° Le traitement de k_2, g_2 et gh_2 dans les langues ariennes. Dans l'article cité des *Mémoires de la Société de Linguistique*, j'ai cherché à établir que la palatalisation des gutturales vélaires est due à l'influence d'un a_1 venant après la gutturale. Je confrontais la série indienne *vāká*, *váćas*, *vóća-t* avec la série grecque γονο-, γενεσ-, γενέ·(σθαι) et concluais que la diversité des consonnes dans la première avait le rapport le plus intime avec la diversité des voyelles suffixales observable dans la seconde. Je crois encore à l'heure qu'il est que cela est juste. Seulement il était faux, comme j'en ai fait plus haut la remarque (p. 85_1), de donner à l'o du suffixe, dans γόνο, la valeur *ϱ* ou *A* (*ϱ* étant considéré comme une variété de *A*): cet o, nous l'avons vu, est a_2. Voilà donc la signification du fait notablement changée. Il prouve bien encore que l'indo-iranien distingue entre a_1 et a_2, mais non plus, comme j'avais pensé, qu'il distingue entre a_1 et *A*. La thèse, conçue sous cette forme, devant être soutenue, à ce que nous apprenons, par

une plume beaucoup plus autorisée que la nôtre, nous laisserons ce sujet intact: aussi bien l'existence de l'a_2 arien est déjà suffisamment assurée par l'allongement régulier constaté au § 7[1].

Le traitement des gutturales vélaires *au commencement des mots* porte la trace très claire de la permutation $a_1 : a_2$ dans la syllabe radicale. Mais laisse-t-il apercevoir une différence entre a_1 et *A*? C'est là le fait qui serait important pour nous. Il serait difficile de répondre par oui et non. A tout prendre, les phénomènes n'excluent pas cette possibilité, et semblent plutôt parler en sa faveur. Mais rien de net et d'évident; point de résultat qui s'impose et auquel on puisse se fier définitivement. Nous supprimons donc comme inutile le volumineux dossier de ce débat, qui roule la plupart du temps sur des exemples d'ordre tout à fait subalterne, et nous résumons:

Quand l'européen a k_2e, g_2e, gh_2e, l'arien montre presque régulièrement *ća*, *ǵa*, *ǵha*. Exemples: gr. τέσσαρες, skr. *ćatváras*; lit. *gèsti*, skr. *ǵásati*; gr. θέρος, skr. *háras*. Ceci rentre dans ce que nous disions précédemment. La règle souffre des exceptions: ainsi *kalayati* en regard de κέλης, *celer* (Curtius, *Grdz.* 146), *gámati* en regard du got. *qiman*[2]. Au groupe européen k_2A l'arien répond assez généralement par *ka*. Seulement, bien souvent, on se demande si l'*a* européen qui suit la gutturale est véritablement *A*, ou bien un phonème hystérogène. D'autres fois le rapprochement est douteux. Exemples: gr. καλός, skr. *kalya*; lat. *cacumen*, skr. *kakúbh*; lat. *calix*, skr. *kaláça*; lat. *cadaver*, skr. *kalevara*? (Bopp); κάνδαλοι· κοιλώματα,

---

1. Pour bien préciser ce que nous entendions à la page 85, il faut dire quelques mots sur les formes zendes *ćahyā* et *ćahmāi*. Justi les met sous un *pronom indéfini ća*, tandis que Spiegel rattache *ćahmāi* directement à *ka* (*Gramm.* 193). En tous cas le fait que, d'une façon ou d'une autre, ces formes appartiennent au pronom *ka* ne peut faire l'objet d'un doute. La palatale du génitif s'explique par l'a_1 que nous avons supposé. Pour le datif, il ne serait pas impossible que l'analogue grec nous fût conservé. Hésychius a une glose τέμμαι· τείνει. M. Mor. Schmidt corrige τείνει en τίνει. Mais qu'est-ce alors que τέμμαι? Si nous lisons τίνι, nous avons dans τέμμαι le pendant de *ćahmāi* (cf. crét. τεῖος pour ποῖος). Cependant les deux formes ne sont pas identiques; la forme grecque provient d'un thème *consonantique kasm-* (cf. skr. *kasm-in*), αι étant désinence (v. p. 87); au contraire *ćahmāi* vient de *kasma*.

2. Peut-être que le *g* du dernier exemple a été restitué postérieurement à la place de *ǵ*, sur le modèle des formes telles que *ǵa-gmús* où la gutturale n'avait point été attaquée. L'état de choses ancien serait donc celui que présente le zend où nous trouvons *ǵamyāṭ* à côté de *ǵa-ɣmaṭ*.

βάθρα, skr. *kandará*; gr. καμάρα, zd. *kamara*; gr. κάμπη, skr. *kampaná*; gr. καινός, skr. *kanyà* (Fick); dans la diphtongue, lat. *caesaries*, skr. *késara*; lat. *caelebs*, skr. *kévala*; gr. Καιάδας, καίατα· ὀρύγματα, skr. *kévaṭa* etc.[1] Pour *g* et *gh*, les cas sont rares. — Nous trouvons la palatale dans *ćandrá*, *-çćandra* (groupe primitif sk_2) en regard du lat. *candeo*. A la page 81 nous comparions got. *skadus* au skr. *ćat* «se cacher». Or l'irlandais *scáth* prouve que la racine est *skA̅t*, non *sket*[2], et nous aurions ainsi un exemple bien clair de *ća* répondant à *kA̅*; il est vrai que la gutturale fait partie du groupe primitif *sk*. Un cas semblable, où c'est la sonore qui est en jeu, est le zd. *ǵad* «demander», irland. *gad*, gr. βάζω (malgré βάξω); ici le sanskrit a *g* : *gádati*.

Bref, il n'y a rien de décisif à tirer de ce genre de phénomènes, et nous devrons, pour établir la primordialité du dualisme a_1 : *A*, recourir à une démonstration *a priori*, basée essentiellement sur la certitude que nous avons de la primordialité de a_2. En linguistique, ce genre de démonstration n'est jamais qu'un pis aller; on aurait tort toutefois de vouloir l'exclure complètement.

1. Pour simplifier, nous écarterons du débat le phonème *ǫ*; son caractère presque exceptionnel, son rôle très voisin de celui de *A*, lui assignent une espèce de position neutre et permettent de le négliger sans crainte d'erreur. En outre l'*ē* long des langues d'Europe, phonème que nous rencontrerons plus loin et qui n'est peut-être qu'une variété d'*ā*, pourra rester également en dehors de la discussion. Voy. au sujet d'*ē* le § 11.

2. Nous posons comme un point démontré dans les chapitres précédents et comme la base d'où il faut partir le fait que le vocalisme des *a* de toutes les langues européennes plus l'arménien repose sur les quatre *a* suivants: a_1 ou *e*; a_2 ou *o*; *A* ou *a*; *Ā* ou *ā*.

---

1. Il est remarquable que les langues classiques évitent, devant *a*, de labialiser la gutturale vélaire, au moins la ténue. Dans (*c*)*vapor*, le groupe *kw* est primitif, ainsi que l'indique le lituanien, et dans πᾶς il en est probablement de même; πάομαι est discuté. Il ne semble pas non plus qu'on trouve de *hv* germanique devant *A*; toutefois ce dernier fait ne s'accuse pas d'une manière assez saillante pour pouvoir servir à démontrer la différence originaire de *A* et a_2 au nord de l'Europe.

2. Grassmann décompose le véd. *māṃçćatú* en *mās* ou *māms* «lune» et *ćatú* «faisant disparaître». Cette dernière forme répond au got. *skadus*. — Si l'on place dans la même famille le gr. σκότος, on obtient une racine *skǫt* et non plus *skA̅t*. Comparez σκοτομήνιος et *māṃçćatú*.

En outre il est établi que *o* alterne régulièrement avec *e*, jamais avec *a*; et semblablement que *ā* alterne exclusivement avec *a*. Ce dernier point n'a pu être encore bien mis en lumière, mais au chapitre V nous le constatons d'une manière positive.

3. L'apparition régulière, dans certaines conditions, d'un *ā* long arien en regard de l'*o* européen (§ 7), phénomène qui ne se présente jamais lorsque la voyelle est en Europe *e* ou *a*, s'oppose absolument à ce qu'on fasse remonter à un même phonème de la langue mère l'*e* (ou l'*a*) et l'*o* européens.

4. D'autre part il est impossible de faire remonter l'*o* européen au même phonème primordial qui a donné *ā*. En effet, les langues ariennes n'abrègent point *ā* devant les groupes de deux consonnes (*çásmi* etc.). On ne comprendrait donc pas comment l'*o* européen suivi de deux consonnes est représenté en arien par *a* bref (ὅρ-μή = *sarma*, non «*sārma*», φέροντι = *bharanti*, non «*bharānti*»).

5. Relativement à *o* et *ā*, trois points sont acquis: α) Ce qui est en Europe *o* ne peut pas avoir été dans la langue mère le même phonème que ce qui est en Europe *e* ou *a* (v. ci-dessus, n⁰ 3). β) Ce qui est en Europe *o* ne peut pas avoir été dans la langue mère le même phonème que ce qui est en Europe *ā* (v. ci-dessus, n⁰ 4). γ) De tout temps il a été reconnu que ce qui est en Europe *ā* ne peut pas avoir été dans la langue mère le même phonème que ce qui est en Europe *e* ou *a*. Ceci établit *que l'*o *et l'*ā *européens ont été dans la langue mère distincts l'un de l'autre et distincts de tous autres phonèmes.* — Que savons-nous sur la portion du vocalisme de la langue mère qui répond à la somme *e* + *a* dans les langues d'Occident? Deux choses: cette portion du vocalisme différait de *o* et de *ā*; et en second lieu elle ne contenait pas de voyelle longue. Réduites à une forme schématique, nos données sont donc les suivantes:

Indo-européen	Européen
o / ā *x*, bref.	o e / ā a

Essayons à présent de donner à *x* la valeur d'un *a* unique. Voici les hypothèses qu'entraîne nécessairement avec elle cette première supposition: 1⁰ Scindement de l'*a* en *e-a*, à son entrée en Europe. La question de la possibilité de cette sorte de scindements est une question à part qui, tranchée négativement, rendrait la présente discussion superflue. Nous ne fondons donc point d'objection sur

ce point-là. 2° Merveilleuse répartition des richesses vocaliques obtenues par le scindement. Nul désordre au milieu de cette multiplication des *a*. Il se trouve que *e* est toujours avec *o*, et *a* toujours avec *ā*. Un tel fait est inimaginable. 3° Les trois espèces d'*a* supposées pour la langue mère (*a o ā*) n'étaient pas, évidemment, sans une certaine relation entre elles: mais cette relation ne peut avoir rien de commun avec celle que nous leur trouvons en Europe, puisque dans la langue mère *e* et *a*, par hypothèse, étaient encore un seul phonème. Ainsi les langues européennes ne se seraient pas contentées de créer un *ablaut* qui leur est propre: elles en auraient encore aboli un plus ancien. Et pour organiser le nouvel *ablaut*, il leur fallait disloquer les éléments du précédent, bouleverser les fonctions respectives des différents phonèmes. Nous croyons que cet échafaudage fantastique a la valeur d'une démonstration par absurde. *La quantité inconnue désignée par x ne peut pas avoir été une et homogène.*

Cette possibilité écartée, il n'y a plus qu'une solution plausible au problème: *transporter tel quel dans la langue mère le schéma obtenu pour l'européen*, sauf, bien entendu, ce qui est de la détermination exacte du son que devaient avoir les différents phonèmes.

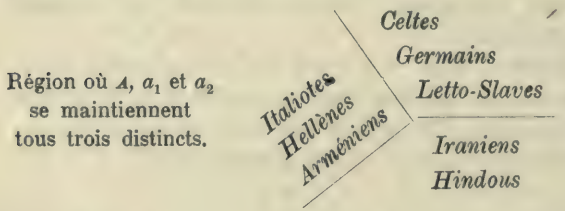
Quand on considère le procès de réduction des *a* deux fois répété dans le domaine indo-européen: dans le celto-slavo-germanique à un moindre degré, puis sur une plus grande échelle[1] dans les langues ariennes, et cela en tenant compte de la position géographique des peuples, il semble à première vue très naturel de croire que c'est là un seul grand mouvement qui aurait couru de l'ouest à l'est, atteignant dans les langues orientales sa plus grande intensité. Cette supposition serait erronée: les deux événements, il est aisé de le reconnaître, ne sauraient être liés historiquement. Le vocalisme des *a*, tel que l'offre le slavo-germanique, ne peut en aucune façon former le *substratum* des phénomènes ariens. L'arien distingue a_2 de *A* et confond *A* avec a_1. L'Europe septentrionale confond a_2 avec *A*.

Il est un cas sans doute où l'a_2 arien est confondu lui aussi avec *A* (et a_1), c'est lorsqu'il se trouve dans la syllabe fermée. Mais, à l'époque où, dans d'autres conditions, se produisit l'allongement

1. Sur une plus grande échelle, en ce sens qu'outre la confusion de a_1 et *A*, il y a eu aussi plus tard coloration de a_2 en *a*. Voyez la suite.

de a_2, il est à peine douteux que, devant deux consonnes, ce phonème conservât comme ailleurs son individualité. On peut donc dire que l'arien postérieur confond a_1, *A* et a_2 en syllabe fermée, mais que le plus ancien arien que nous puissions atteindre confond seulement a_1 et *A*.

La figure suivante représente la division du territoire indo-européen qu'on obtient, en prenant pour base le traitement des trois *a* brefs dont nous venons de parler. Il est fort possible qu'elle traduise fidèlement le véritable groupement des différentes langues; mais, pour le moment, nous ne voulons pas attacher à cette répartition d'autre valeur que celle qu'elle peut avoir dans la question de l'*a*. Les Celtes, par exemple, s'ils appartiennent au groupe du nord pour le traitement des voyelles (p. 109), sont unis par d'autres attaches à leurs voisins du sud.



Chapitre V.

Rôle grammatical des différentes espèces d'*a*.

§ 10. La racine à l'état normal.

Si le sujet de cet opuscule avait pu être circonscrit au thème du présent chapitre, le plan général y aurait gagné sans doute. Mais nous avions à nous assurer de l'existence de plusieurs phonèmes avant de définir leur rôle dans l'organisme grammatical, et dans ces conditions il était bien difficile de ne pas sacrifier quelque chose de l'ordonnance rationnelle des matières. C'est ainsi que le chapitre sur les liquides et nasales sonantes devra tenir lieu plus ou moins d'une étude de la racine à l'état réduit, et que nous nous référerons au paragraphe 7 pour ce qui concerne cet autre état de la racine où a_1 se change en a_2.

Les racines se présentent à nous sous deux formes principales: la forme pleine et la forme affaiblie. A son tour la forme pleine comporte deux états différents, celui où l'*a* radical est a_2 et celui où il est a_1. C'est ce dernier état de la racine qu'il reste à envisager; c'est celui qu'on peut appeler, pour les raisons exposées plus loin, l'état normal de la racine.

Voici d'abord les motifs que nous avions de dire, au commencement de ce travail, qu'une racine contenant *i* ou *u* ne possède sa forme pleine et inaltérée que lorsqu'elle montre la diphtongue. Cette idée a été émise déjà à plusieurs reprises[1]. Ceux de qui elle émanait ont paru dire parfois que c'est après tout affaire de convention de partir de la forme forte ou de la forme faible. On reconnaîtra, je crois, l'inexactitude de cette opinion en pesant les trois faits suivants.

1. Dès qu'on admet l'existence de liquides et de nasales sonantes indo-européennes, on voit aussi le parallélisme de *i*, *u*, avec *r*, *n*, *m*. Mais ceci, dira-t-on, ne prouve rien; je puis admettre avec les grammairiens hindous que *ar* est gouna de *r̥*, et semblablement *an*, *am*, gouna de *n̥*, *m̥*. En effet; aussi ce n'est point là-dessus que nous nous fondons, mais bien sur les racines terminées par une consonne (par opposition à sonante). Pour pouvoir parler d'une racine *bhudh* il faudrait dire aussi qu'il y a une racine *pt*. Car partout où *bhudh* apparaîtra, on verra aussi apparaître *pt*, à condition seulement que la forme se puisse prononcer: *bu-budh-ús*, *pa-pt-ús*; ἐ-πυθ-όμην, ἐ-πτ-όμην. Sitôt qu'on trouve *bhaudh*, on trouve aussi *pat: bódhati*, πεύθεται; *pátati*, πέτεται. Dira-t-on que *at* est gouna de *t*?

2. Si, pour la production de la diphtongue, il était besoin d'une opération préalable de renforcement, on concevrait difficile-

---

1. Sans poser de règle absolue, M. Leo Meyer dans sa *Grammaire Comparée* (I 341, 343) fait expressément ses réserves sur la véritable forme des racines finissant par *i* et *u*, disant qu'il est plus rationnel de poser pour racine *srav* que *sru*. Dans un article du *Journal de Kuhn* cité précédemment (XXI 343) il s'exprime dans le même sens. On sait que M. Ascoli admet une double série, l'une ascendante (*i ai*, *u au*), l'autre descendante (*ai i*, *au u*); cela est en relation avec d'autres théories de l'auteur. M. Paul, dans une note de son travail sur les voyelles des syllabes de flexion (*Beitr.* IV 439), dit, en ayant plus particulièrement en vue les phénomènes du sanskrit: «lorsqu'on trouve parallèlement *i*, *u* (*y*, *v*) et *ē*, *ō* (*āi*, *ay*, *āy*; *āu*, *av*, *āv*), la voyelle simple peut souvent ou peut-être toujours être considérée comme un affaiblissement avec autant de raison qu'on en a eu jusqu'ici de regarder la diphtongue comme un renforcement».

ment comment l'a_1 du «gouna» devient a_2[1] absolument comme tous les autres a_1. Au paragraphe 7 nous sommes constamment partis du degré à diphtongue, et nous n'avons pas éprouvé une seule fois qu'en procédant de la sorte on se heurtât à quelque difficulté.

3. L'absence de racines en *in*, *un*; *im*, *um*; *ir*, *ur* (les dernières, quand elles existent, sont toujours d'anciennes racines en *ar* faciles à reconnaître) est un fait si frappant qu'avant de connaître la nasale sonante de M. Brugmann il nous semblait déjà qu'il créât entre les rôles de *i*, *u*, et de *n*, *m*, *r*, une remarquable similitude. En effet cela suffirait à établir que la fonction de *a* et la fonction de *i* ou *u* sont totalement différentes. Si *i*, *u* étaient, au même titre que *a*, voyelles fondamentales de leurs racines, on ne comprendrait pas pourquoi celles-ci ne finissent jamais par des phonèmes qui, à la suite de *a*, sont fort communs. Dans notre conception, cela s'explique simplement par le fait que *a* ne prend qu'un seul coefficient sonantique après lui.

En vertu du même principe, il n'existe point de racine contenant le groupe: *i*, *u* + *nasale* (*ou liquide*) + *consonne*. Quand on parle par exemple d'une racine sanskrite *siṅć*, c'est par abus: il est facile de s'assurer, en formant le parfait ou le futur, que la nasale n'est point radicale. Au contraire dans *bandh* la nasale est radicale, et elle persistera au parfait.

Dans l'échange de la diphtongue et de la voyelle, il n'y a donc pas à chercher avec Schleicher de renforcement dynamique ou avec Benfey et Grein de renforcement mécanique; il n'y a qu'un affaiblissement, et c'est lorsque la diphtongue cesse d'exister qu'un phénomène se produit.

Quant à la vriddhi qui, d'après ce qui précède, ne peut plus être mise, même de loin, en parallèle avec le «gouna», nous n'en avons trouvé aucune explication satisfaisante. Il y en a évidemment deux espèces: celle qui sert à la dérivation secondaire, — vriddhi dynamique ou psychologique, si on veut lui donner ce nom — et celle qu'on trouve dans quelques formes primaires comme *yaú-mi*, *á-ǵai-šam* où on ne peut lui supposer qu'une cause mécanique (v. plus bas). La vriddhi de la première espèce est indo-iranienne; on en a signalé des traces douteuses dans l'indo-européen. La vriddhi de la seconde espèce paraît être née plus tard.

---

1. Nous ne voulons point dire par là que a_2 soit une gradation.

Partout où il y a permutation de *ai*, *au*, avec *i*, *u*, l'*a* de la diphtongue est dans les langues européennes un *e* (a_1) ou son remplaçant *o* (a_2), mais jamais *ʌ*. Nous verrons au § 11 que les combinaisons *ʌi*, *ʌu* sont d'un ordre différent et ne peuvent pas perdre leur *ʌ*. Ce fait doit être rangé parmi les preuves de la primordialité du vocalisme européen.

Passons maintenant en revue les formations où la racine présente a_1, soit que ce phonème fasse partie d'une diphtongue, soit qu'il se trouve dans toute autre position. La catégorie de racines que nous considérons embrasse toutes celles qui ne renferment point *ʌ* ou *ϱ*, à l'exception des racines *terminées* par a_1, et de quelques autres qui leur sont semblables. *La question est toujours comprise entre ces limites-ci: est-ce* a_2, *absence de* a, *ou bien* a_1 *qui apparaît?*

a. FORMATIONS VERBALES.

PRÉSENTS THÉMATIQUES DE LA 1re CLASSE VERBALE. Ils ont invariablement a_1.

Grec: λέγω; τείω, ῥέ(ϝ)ω, μένω, φέρω; στείχω, φεύγω, σπένδω, ἕρπω etc. Curtius, *Verb.* I² 210 seq., 223 seq.

Latin: *lego; tero, tremo; fīdo* pour **feido*[1], (*dūco* pour **deuco*), *-fendo, serpo* etc.

Gotique: *giba; sniva, nima, baira; steiga, biuda, binda, filha* etc.

Paléoslave: *nesą; ženą, berą; mętą, vlěką* pour **velką* etc. L'*e* s'est fréquemment affaibli en *ĭ*, sous des influences spéciales au slave. Les formes comme *žĭvą* sont les équivalents des formes grecques comme ῥέϝω. Sur la diphtongue *eu* en letto-slave, cf. p. 63 seq.

Lituanien: *degù; vejù, genù; lĕkù, senkù, kertù* etc.

L'irlandais montre régulièrement *e*.

Langues ariennes. L'*a*, sauf quelques cas spéciaux, est bref; par conséquent c'est bien a_1 et non a_2 que prend la syllabe radicale. Sanskrit *váhati; ǵáyati, srávati, stánati, bhárati; ćétati, róhati, vándate, sárpati* etc.

SUBJONCTIF DU PRÉSENT NON-THÉMATIQUE ET DU PARFAIT. Pour former le subjonctif, les présents de la 2e et de la 3e classe ajoutent un a_1 thématique à la racine non affaiblie, c'est-à-dire telle qu'elle se trouve au singulier de l'actif. Si le verbe n'est pas redoublé,

1. *mējo* est peut-être pour **meiho*.

on obtient de la sorte un thème absolument semblable aux présents de la 1re classe. Sanskrit *hăna-t, ăya-t, yuyăva-t*, de *hán-ti, é-ti, yuyó-ti*. Il nous a été conservé en grec: εἴω subjonctif de εἶμι (Ahrens II 340). Le pluriel eût été sans doute *εἴομεν (cf. hom. ἴομεν)[1].

Il est extrêmement curieux que le parfait, qui prend a_2 dans les formes non affaiblies, sauf peut-être à la première personne (p. 69), restitue a_1 au subjonctif. Voyez les exemples chez Delbrück, *Altind. Verb.* 194. De *ǵabhár-a, ǵabhăra-t*; de *tatán-a, tatăna-t* etc. Ici le grec offre un magnifique parallèle dans εἴδομεν, εἴδε-τε, subjonctif courant chez Homère du parf. οἶδ-α. Une autre forme, πεποίθομεν, s'est soumise à l'analogie de l'indicatif.

Présents non-thématiques (*2e et 3e classe verbale*). Nous recherchons si c'est a_1 ou a_2 qui apparaît aux trois personnes de l'indicatif singulier (présent et imparfait). Aux autres personnes, l'*a* radical est expulsé.

La syllabe étant toujours fermée, nous ne pouvons nous renseigner qu'auprès des langues de l'Occident. L'exemple le plus important est celui de a_1s «être». Aux trois personnes en question, les langues européennes ont unanimement *e*. Puis vient la racine a_1i «aller» : grec εἶμι, lit. *eimì*. Si στευ est le skr. *sto* «laudare», il est probable que στεῦται appartient bien à la 2e classe, comme *staúti* (cf. Curtius, *Verb.* I² 154). Naturellement, il faudrait régulièrement *στυται; la diphtongue est empruntée à l'actif disparu[2].

Ces exemples montrent a_1, et c'est a_1 que nous retrouvons dans les aoristes comme ἔχευα, ἔσσευα qui ne sont en dernière analyse que des imparfaits de la 2e classe. V. plus haut p. 21.

La diphtongue *au* du skr. *staúti, yaúti* etc., est tout à fait énigmatique. Rien, en tous cas, n'autoriserait à y voir l'indice de la présence de a_2. Les diphtongues de a_2, suivies d'une consonne, ne se comportent pas autrement que les diphtongues de a_1. Il semble tout au contraire que ce soit de préférence a_1i et a_1u qui subissent en sanskrit des perturbations de ce genre. L'aoriste sigmatique nous en offrira tout à l'heure un nouvel exemple.

---

1. On a voulu voir dans les futurs βείομαι, πίομαι, ἔδομαι, κείω etc. d'anciens subjonctifs. Les deux derniers, appartenant à des verbes de la 2e classe, s'y prêtent très bien.

2. Très obscur est σοῦται, à côté de σεῦται. V. Curtius *l. c.*

Le présent de la 3e classe se dérobe davantage à l'investigation. On a identifié, non sans vraisemblance, le lat. *fert* au skr. *bibhárti*.

Le grec n'a plus d'autres présents redoublés que ceux dont le thème finit en η ou ᾱ. Sans doute on peut se demander si πίμπλημι n'est pas la métathèse de πιμπελμι (v. p. 14 et le chap. VI). Cependant la certitude que nous avons que la voyelle est a_1 ne dépend pas, heureusement, de cette hypothèse. Même si πίμπλημι vient d'une racine πλη, cet η, comme aussi ceux de τίθημι, ἵημι etc., prouve que la formation ne prend pas a_2; autrement on aurait «τίθωμι, ἵωμι». C'est ce que nous reconnaîtrons au § 11.

Aoriste sigmatique non-thématique. L'identité de l'aoriste grec en -σα avec l'aoriste sigmatique *non-thématique* connu dans le sanskrit et le slave est un fait que M. Brugmann a définitivement acquis à la science (v. *Stud.* IX 313). La racine est au degré a_1 au moyen comme à l'actif. Exemples: ἔστρεψα, ἔπεμψα, ἔδεισα, ἔπλευσα, ἔτευξα etc. Le slave a également *e*: *pęchŭ*, *nĕsŭ* etc.[1]

En sanskrit cet aoriste allonge l'*a* radical dans les formes de l'actif, mais nous avons vu plus haut que cette sorte de phénomènes, en syllabe fermée, ne se peut ramener jusqu'à présent à aucun principe ancien, et qu'il est impossible d'en tenir compte. L'allongement disparaît au moyen. Le vocalisme de ce temps soulève néanmoins différents problèmes que nous toucherons au § 12. — Sur certaines traces de a_2 à l'aoriste v. p. 69.

Le subjonctif *párša-t*, *ǵéša-t* etc. se reflète en grec dans les formes homériques comme παρα-λέξο-μαι, ἀμείψε-ται etc. V. Curtius, *Verb.* II 259 seq. L'*a* radical est a_1 comme à l'indicatif.

Futur en -sya. Par l'addition de -*ya*$_1$ au thème de l'aoriste se forme le thème du futur. Le vocalisme ne subit pas de changement.

Exemples grecs: στρέψω, εἴσομαι, πλευσοῦμαι, ἐλεύσομαι. La nécessité de l'*e* se voit bien par la forme κλευσόμεθα, futur de κλύω rapporté par Hésychius.

Le futur lituanien ne contredit pas à la règle.

Le futur indien a, lui aussi, la forme pleine de la racine: *vakšyá-ti*, *ǵešyá-ti*, *bhotsyá-ti*.

---

1. Tout autre est le vocalisme de l'aoriste en -*sa* (*á-dikša-t*).

b. FORMATIONS NOMINALES.

THÈMES EN -as. Neutres grecs: βέλος, βένθος[1], βλέπος, βρέφος, γένος, ἔγχος, εἶρος, ἔλεγχος, ἕλκος, ἕλος, ἔπος, ἔρεβος, ἕρκος, ἔτος, θέρος, κέρδος, λέχος, μέλος, μένος, μέρος, νέμος, νέφος, πέκος, πένθος[1], πέος, ῥέθος, σθένος, σκέλος, στέφος, τέγος, τέκος, τέλος, φέγγος; — δέ(*y*)ος, εἶδος, τεῖχος; γλεῦκος, ἔρευθος, ζεῦγος, κεῦθος, κλέ(*ϝ*)ος, ῥέ(*ϝ*)ος, σκεῦος, τεῦχος, ψεῦδος etc. D'autres encore chez Ludwig, *Entstehung der a-Decl.* 10.

Souvent le thème en -εσ n'est conservé que dans un composé: ἀμφι-ρρεπής, cf. ῥοπή; ἰο-δνεφής, cf. δνόφο-ς; ἀ-μερφές· αἰσχρόν Hes. cf. μορφή. Ἁλι-θέρσης[2] dans Homère n'est point éolique: θέρσος, en effet conservé chez les Eoliens, est le thème en -εσ régulier de la rac. θερσ, et θάρσος, θράσος, sont formés postérieurement sur θρασύς, θαρσύς (dans θαρσύνω).

Pour les adjectifs (oxytons) en -εσ, sur l'ancienneté desquels différentes opinions sont possibles, ψευδής atteste le même degré a_1.

L'*o* du neutre ὄχος est dû à ce que ἔχω «veho», en grec, a abdiqué en faveur de ὀχέω. Du reste Hésychius donne ἔχεσφιν· ἅρμασιν. σκότ-ος vient d'une racine *skọt* et non *sket*. Si Homère a dit δυσπονής (au gén. δυσπονέος), c'est que πόνος, dans sa signification, s'était émancipé de la racine πεν.

Exemples latins: *decus*, *genus*, *nemus*, *pectus*, *scelus*, *tempus*, *Venus*, *vetus* (sur ces deux mots v. Brugmann, *K. Z.* XXIV 38, 43). Le neutre *vīrus* (gén. *vīri*) indique un primitif *wa*$_1$*is-as*. Sur *foedus*, *pondus*, *holus*, v. p. 76. En composition: *de-gener*.

Le gotique donne *riqiz-a-* = ἔρεβος, *rimis-a-*, *sigis-a-*, *þeihs-a-*, *veihs-a-* (v. Paul, *Beitr.* IV 413 seq.); *ga-digis* viole la règle. Paléoslave *nebo*, *slovo* pour **slevo* (v. p. 64) *tẹgo* «courroie», cf. *vŭs-tạga*; lituanien *debes-ì-s*, *deges-ì-s*[3]; irlandais *nem* «ciel», *tech* τέγος; arménien *erek* ἔρεβος (*K. Z.* XXIII 22).

Les langues ariennes sont en harmonie avec celles d'Europe, car elles ont: 1° la racine pleine; 2° *a bref* en syllabe ouverte, c'est-à-dire a_1. Skr. *váćas*, *rấǵas*, *mánas*, *ǵráyas*, *çrávas*; *várćas*, *téǵas*, *róhas*.

---

1. βάθος et πάθος sont des formes postérieures faites sur βαθύς (p. 24) et sur παθεῖν (p. 20).

2. Ce nom a passé dans la déclinaison des thèmes en -ᾱ.

3. Le masc. *véidas* peut fort bien continuer un ancien neutre en *-es* (εἶδος).

Les adjectifs se comportent de même: *yaçás*, *tavás*, *toçás*[1].

Thèmes en -yas. En ajoutant *-yas* (dans certains cas *ias*) à la racine normale, on obtient le comparatif de cette racine fonctionnant comme adjectif. Le thème du superlatif est dérivé du premier au moyen d'un suff. *ta*, dont l'addition a nécessité l'affaiblissement du suffixe précédent, mais non pas celui de la racine. Il convient donc de réunir les deux classes de thèmes.

Sanskrit *sáhyas*, *sáhišṭha*; *kšépīyas*, *kšépišṭha*, cf. *kšiprá*; *rágīyas*, *rágišṭha*, cf. *r̥gú*. Zend *darezista*, cf. *dĕrĕzra*.

Les cas où le grec a conservé cette formation ancienne, indépendante de l'adjectif, sont précieux pour la détermination de la qualité de l'*a*. La rac. φερ donne φέριστος, κερδ κέρδιστος; μι-νύ-ς a pour comparatif μεί-(*y*)ων, κρατύς (= *κ̥ρτύς) κρείσσων[2]. Le vieux comparatif attique de ὀλίγος est ὀλείζων, v. Cauer, *Stud.* VIII 254. Ainsi l'*a* est bien a_1.

Si l'on adopte l'étymologie de M. Benfey, le lat. *pĕjor* est au skr. *pīyú* ce que μείων est à μινύς. — En gotique il faut remarquer l'*e* de *vairsizá*.

Thèmes en -man. α) Les neutres:

Exemples grecs: βλέμμα, θρέμμα, πεῖσμα pour *πένθμα, σέλμα, σπέρμα, τέλμα, φθέγμα; δεῖμα, χεῖμα; ῥεῦμα, ζεῦγμα. Comparez ces deux séries-ci: κέρμα, πλέγμα, τέρμα, φλέγμα, στέλμα (Hes.); — κορμός, πλοχμός, τόρμος, φλογμός, στολμός (p. 71), en outre ἕρμα «boucles d'oreilles» à ὅρμος «collier», ἕρμα «appui pour les vaisseaux» à ὅρμος «rade», ἕρμ' ὀδυνάων à ὁρμή; φέρμιον, diminutif de *φέρμα, à φορμός, χεῦμα à χῡμός pour *χῡμός, *χουμός (cf. ζῦμη pour *ζουμη, lacon. ζωμός).

L'homérique οἶμα de εἶ «aller» a dû être formé sur l'analogie de οἶμος. L'*o* de δόγμα paraît être un *ρ*. On n'est pas au clair sur δῶμα; en tous cas rien ne justifierait un primitif δόμμα. ὄχμα (= ἔχμα), que donne Hésychius, ne peut qu'être moderne.

En latin: *germen*, *segmen*, *tegmen*, *termen* (Varron). L'*u* de *culmen* est dû à la consonne qui suit.

Paléoslave *brĕmę* «fardeau» pour **bermę*, *slĕmę* «culmen tecti» pour **selmę*, *vrĕmę* «temps» pour **vermę*. Miklosich, *Vergl. Gramm.* II 236.

---

1. Le nom *ušás* affaiblit la racine, mais le suffixe est différent; *úras* «poitrine» et *çíras* «tête» ne peuvent pas non plus être mis en parallèle direct avec les mots comme *váćas*.

2. Le superlatif, cédant à l'analogie de κρατύς etc. fait κράτιστος.

Sanskrit *dhárman*, *vártman*, *éman*, *hóman*, *véçman* etc. (Lindner 91 seq.). Zend *zaēman*, *fraoϑman* etc.; mais aussi *pishman*.

β) Les masculins et les adjectifs:

Grec κευθμών -ῶνος, λειμών -ῶνος, τελαμών -ῶνος, χειμών -ῶνος; πλεύμων -ονος, τέρμων -ονος; l'adjectif τεράμων -ονος. Dérivés: στελμονίαι, φλεγμονή, βέλεμν-ο-ν. Mots en -μήν: ἀϋτμήν, λιμήν, πυθμήν et ὑμήν[1]. Ce dernier, d'après une étymologie reprise récemment, — il a échappé à l'auteur qu'elle avait été faite par Pott, *Wurzelwörterb.* I 612 — coïncide avec l'ind. *syū́man* (neut.); il y a là un *ū* long qui nous engage à suspendre notre jugement. Mais dans ἀϋτμήν, λῖμήν et πυθμήν l'affaiblissement de la racine est manifeste[2]. Dans ces trois mots précisément le suffixe n'admet point a_2. Parmi les masculins ce ne sont donc que les thèmes en -ma_2n qui offrent la racine au degré 1; cf. § 13. — Les infinitifs en -μεν, -μεναι n'offrent pas les garanties nécessaires relativement au vocalisme de la syllabe radicale.

Le latin a *sermo*, *termo* (Ennius), *tēmo* = **tecmo*.

Le gotique a *hliuma -ins*, *hiuhma -ins*, *milhma -ins*, *skeima -ins*. Anglo-sax. *filmen* = gr. πέλμα (Fick III[3] 181).

Quelques-uns des mots lituaniens seront sans doute d'anciens neutres, mais cela est indifférent. Schleicher donne *żelmů* «verdure», *teszmů* «mamelle», *szèrmens* (plur. tant.) «repas funèbre», de la racine qui se retrouve en latin dans *cēna*, *sili-cernium*.

Sanskrit *varšmán*, *hemán*; *darmán*, *somán* etc.[3]; Lindner p. 93. Paroxytons: *ǵéman*, *klóman* «le poumon droit» (v. B. R.). Ce dernier

---

1. ποιμήν, qui paraît contenir *ϱ*, ne nous intéresse pas ici.

2. La racine d'ἀϋτ-μήν se trouve sous sa forme pleine dans ἄ(ϝ)ετ-μα. Fondé sur les formes celtiques, M. Fick établit que le τ de ces mots n'est point suffixal (*Beitr. de Bezzenb.* I 66). — Il n'y a pas de motif pour mettre ὑσμίνη parmi les thèmes en *-man*. Le mot peut venir d'un ancien fém. ὑσμῑ, à peu près comme δωτίνη de δῶτις.

3. Un seul exemple védique enfreint la règle: *vidmán* «savoir, habileté». Remarquons bien que le grec de son côté a l'adj. ἴδμων. Cet adjectif n'apparaît pas avant les Alexandrins. Il peut être plus ancien; pourquoi en tous cas n'a-t-on pas fait «εἴδμων»? La chose est très claire: parce que c'est presque exclusivement ἴδ et οἶδ, et presque jamais εἶδ, qui contiennent l'idée de *savoir* (εἰδώς = ϝεϝιδώς). Même explication pour le mot ἵστωρ qui devrait faire normalement «εἵστωρ». On pourrait, sur cette analogie, songer à tirer de la forme *vidmán* une preuve de l'a_2 arien en syllabe fermée. L'arien, en effet, ne devait guère posséder wa_1id que dans le subjonctif du parfait. Le Rig-Véda n'a que *ávedam* où l'on puisse supposer a_1 (car *védas* paraît appartenir partout à *ved*

mot est le gr. πλεύμων[1]. — Le zend a *raçmañ*, *maēϑman*, mais aussi *uruϑman*.

Thèmes en -tar. Nous ne considérerons ici que la classe des noms d'agent.

Grec ἕστωρ, κέντωρ; Ἕκτωρ, Μέντωρ, Νέστωρ, Στέντωρ; — ῥεκτήρ (Hésiode), πειστήρ «câble» (Théocrite) et πειστήρ de πείϑω (Suidas), νευτήρ· κολυμβητής (Hes.), ζευκτήρ, τευκτήρ (id.). Il y a de nombreux dérivés comme ἀλειπτήριον, ϑρεπτήριος, πευστήριος, ϑερτήρια· ἑορτή τις. Nous constatons dans ἀορτήρ un *o* irrégulier, emprunté sans doute à ἀορτή. Cf. p. 73_1.

Latin *emptor*, *rector*, *vector*, *textor* etc.

Paléoslave *bljusteljĭ*, *žęteljĭ*.

Sanskrit *vaktár*, *yantár*, *ćetár*, *sotár*, *bhettár*, *ǵoṣṭár*; *bhártar*, *hétar* etc. — Zend *ǵañtar*, *mañtar*, *çraotar* etc. Quelques exceptions comme *bĕrĕtar* à côté de *frabaretar*. Cf. § 13.

Le suffixe *-tr-a* demande aussi la racine non affaiblie. Elle a en général a_1, comme dans le gr. δέρτρον, κέντρον, φέρτρον, mais on peut citer pour a_2: ῥόπτρον de ῥεπ et le norr. *lattra-* = **lahtra-* «couche», gr. λέκτρον.

Thèmes en -au. La flexion des thèmes qui suivent devait être distincte de celles des autres thèmes finissant par *u*. La plupart sont féminins. Gr. νέκυς masc., zend *naçu* fém. Gr. γένυς, got. *kinnus*, skr. *hánu*, tous trois féminins. Got. *hairus* masc., skr. *çáru* fém. Skr. *dhánu* fém., gr. *ϑένυς masc. (gén. ϑῑνός pour *ϑενϝος; cf. ϑεινῶν· αἰγιαλῶν Hes.). Ici se placent encore skr. *párçu* fém., gr. χέλυς (russ. *želvĭ* venant de **žĭlŭvĭ*. J. Schmidt, *Voc.* II 23), got. *qiþus*, germ. *lemu-* «branche» (Fick III[3] 267), lat. *penus*. Puis avec une accentuation différente, gr. δελφύς, skr. *paraçú* = gr. πέλεκυς. — Cf. § 12.

Neutres: indo-européen *$má_1dhu$* et *$pá_1k_1u$*.

Des trois formes que chaque racine (voy. p. 127) est susceptible de prendre, nous avons vu que celle qui est dépourvue d'*a* ne peut

---

«obtenir»); mais *ávedam* n'est pas nécessairement ancien. On conçoit donc qu'à l'époque où l'a_2 de *wa_2ida* subsistait comme tel *wa_1idman* ait pu paraître étrange et impropre à rendre l'idée de *savoir*. Le choix restait entre *wa_2idman* et *widman*; ce dernier prévalut.

1. Par étymologie populaire: πνεύμων. Le lat. *pulmo* est emprunté au grec. πλευρά paraît être le vieux sax. *hlior* «joue» (primit. «côté»?).

pas prétendre à la priorité. Le litige n'est plus qu'entre les deux formes caractérisées par les deux variétés de l'*a*, a_1 et a_2. Ce qui nous semble décider sans conteste en faveur de a_1, c'est la fréquence de ce phonème, et cela dans les paradigmes les plus importants. Par exemple dans toute la flexion verbale, a_2 ne fait son apparition qu'à deux ou trois personnes du parfait. Quelle raison avons-nous de croire que des gisements entiers de a_1, tels que nous les apercevons dans les différents présents, n'aient pu naître que par l'altération du phonème a_2? Au contraire, dans un cas du moins, nous prenons sur le fait le développement de a_2: c'est lorsqu'il sort de l'a_1 thématique devant les consonnes sonores des désinences verbales (p. 83). Si ailleurs sa genèse se dérobe encore à notre regard, on entrevoit cependant la possibilité d'une explication; le phonème n'apparaît en effet qu'à certaines places très déterminées.

Un phénomène digne de remarque, mais qui, dans cette question, peut s'interpréter de deux façons opposées, c'est l'apparition de a_1, à l'exclusion de a_2, dans les cas où le rejet de l'*a* est prescrit, mais en même temps empêché par une cause extérieure (p. 46). Ainsi, au temps où le pluriel de δέδορκα faisait δεδ̥ρκ(α)μεν, le pluriel de τέτοκα, avons-nous conclu p. 68_2, faisait τετεκ(α)μεν. M. Brugmann montre comment le thème *pad*, accusatif pa_2dm (πόδα), empêché qu'il est de faire au génitif: *pdás*, s'arrête à la forme $pa_1dás$ (*pedis*). Voilà, pourrait-on dire, qui prouve que a_1 est une dégradation de a_2. Mais celui qui part d'un thème pa_1d aura une réponse tout aussi plausible: pa_2d est une modification extraordinaire qu'il n'y a aucune raison d'attendre dans les formes exposées aux affaiblissements; si l'affaiblissement est paralysé, c'est forcément le thème pur pa_1d qui apparaît.

Seconde question. Sans vouloir se prononcer sur la priorité de l'un ou de l'autre phonème, M. Brugmann tient que a_2, par rapport à a_1, est un renforcement; que a_1, par rapport à a_2, est un affaiblissement (*Stud.* 371, 384). Nous-même, à la page 7, appelions a_2 une voyelle renforcée. Ces désignations prennent un corps si on admet que l'échange de a_1 et a_2 est en rapport avec les déplacements du ton; c'est là l'opinion de M. Brugmann. Si on pense, et c'est notre cas, que l'échange des deux phonèmes est indépendant de l'accent, il vaut mieux s'abstenir d'attribuer à l'un d'eux une supériorité qui ne se justifie guère.

Si a_2 est une transformation mécanique de a_1, cette transformation en tous cas était consommée à la fin de la période pro-

ethnique, et les langues filles n'ont plus le pouvoir de la produire. Il est fort possible par exemple que πλοχμός n'ait été tiré de πλέκω qu'à une époque qu'on peut appeler moderne. Mais il va bien sans dire que l'o de πλοχμός n'est pas *sorti de l'ε de* πλέκω. La langue a simplement moulé cette forme sur les substantifs en -μο-ς qu'elle possédait auparavant.

§ 11. Rôle grammatical des phonèmes ᴀ et ϱ. Système complet des voyelles primordiales.

Quand on considère les cas suivants de la permutation a_1 a_2: got. *hlifa hlaf*, gr. κλέπτω κέκλοφα, gr. ἵππος ἵππε, et qu'on leur compare les cas suivants de la permutation ᴀ $\bar{\text{ᴀ}}$: got. *saka sōk*, gr. λάσκω λέλᾱκα, gr. νύμφᾱ νύμφᾰ, la tentation est forte, assurément, de poser la proportion $\bar{\text{ᴀ}}:\text{ᴀ} = a_2:a_1$. Mais ce serait s'engager dans une voie sans issue et méconnaître le véritable caractère des phénomènes. Nous allons, pour plus de clarté, construire tout de suite le système des voyelles tel que nous le comprenons. Il n'est question provisoirement que des syllabes radicales.

Le phonème a_1 *est la voyelle radicale de toutes les racines. Il peut être seul à former le vocalisme de la racine ou bien être suivi d'une seconde sonante que nous avons appelée* coefficient sonantique (*p.* 9).

Dans de certaines conditions qui ne sont pas connues, a_1 *est remplacé par* a_2; *dans d'autres, mieux connues, il est expulsé.*

a_1 *étant expulsé, la racine demeurera sans voyelle dans le cas où elle ne contient point de coefficient sonantique. Dans le cas contraire, le coefficient sonantique se montre à nu, soit à l'état* autophtongue (*p.* 9), *et fournit une voyelle à la racine.*

Les phonèmes ᴀ *et* ϱ *sont des coefficients sonantiques. Ils ne pourront apparaître à nu que dans l'état* réduit *de la racine. A l'état normal de la racine, il faut qu'ils soient précédés de* a_1, *et c'est des combinaisons* $a_1 + \text{ᴀ}$, $a_1 + \text{ϱ}$, *que naissent les longues* $\bar{\text{ᴀ}}$, $\bar{\text{ϱ}}$. *La permutation* $a_1 : a_2$ *s'effectue devant* ᴀ *et* ϱ *comme ailleurs.*

Vocalisme des racines dans l'indo-européen.								
Racine pleine	a_1 a_2	a_1i a_2i	a_1u a_2u	a_1n a_2n	a_1m a_2m	a_1r a_2r	a_1ᴀ a_2ᴀ	a_1ϱ a_2ϱ
Racine réduite	—	—i	—u	—n	m̥—	—r	—ᴀ	—ϱ

Désignations utiles

Pour $a_1 \varLambda$ et $a_1 \varrho$ après la contraction: $\bar{\varLambda}_1$ et $\bar{\varrho}_1$.
» $a_2 \varLambda$ » $a_2 \varrho$ » » » $\bar{\varLambda}_2$ » $\bar{\varrho}_2$.

La théorie résumée dans ce tableau a été appliquée plus haut à toutes les espèces de racines excepté celles qui contiennent $\varLambda$ et ϱ. Ce sont elles que nous allons étudier maintenant.

Pour distinguer l'une d'avec l'autre les deux formes que peut prendre la racine pleine selon que l'*a* radical est a_1 ou a_2, il n'y a pas d'inconvénient à appeler la première *le degré 1* (*état normal*), la seconde *le degré 2*. Nous ne voulons pas dire par là qu'une des deux formes soit le renforcement de l'autre (v. p. 126).

I. Racines finissant par *ă*.

a. RACINE PLEINE AU DEGRÉ 1.

Ce qui parle bien haut pour que $\bar{\varLambda}$ et $\bar{\varrho}$ soient autre chose que des voyelles simples, c'est que partout où d'autres racines sont au degré 1, les racines en *a ont une longue*. Pourquoi, du fait qu'il finit la racine, l'*a* se serait-il allongé? Si au contraire $\bar{\varLambda}$ est assimilable à une diphtongue, στᾱ́μων en regard de στᾰτός s'explique exactement de même que l'indien *ǵēman* ($\bar{e} = a_1 i$ monophtongué) en regard de *ǵi̯tá*[1]. Toute racine en *ă* est identique dans son organisme avec les racines comme *kai*, *nau*[3], et aussi *tan*, *bhar* (type A, p. 9).

Nous avons à faire la revue des principales formations du degré 1 énumérées au § 10. Il faut pour que la théorie se vérifie que nous trouvions dans ces formations $\bar{\varLambda}_1$ et $\bar{\varrho}_1$. Le nombre des exemples est restreint. Ils n'ont de valeur que *si l'échange entre la racine pleine et la racine faible subsiste*[2].

---

1. Pour le grec, la soudure de l'augment avec un $\varLambda$ ou un ϱ initial, soudure qui s'est accomplie à une époque préhistorique, est un parallèle très remarquable aux contractions radicales que nous supposons. Dans ἄγον, ὤφελον, l'*ā* vient de $a_1 + \varLambda$ et l'*ō* de $a_1 + \varrho$ absolument comme dans στᾱ- et δω-. On sait que M. Curtius (*Verb.* 1² 130 seq.) se sert, pour expliquer la soudure en question, de l'hypothèse de l'unité originaire de l'*a*. Nous ne pouvons donc ni partager ni combattre sa théorie.

2. Pour plus de clarté, quand il est constaté que l'η d'une racine n'est pas l'η panhellène, nous écrivons toutes les formes par ᾱ.

3. Cette conception ne diffère pas essentiellement de celle qui a assez généralement cours depuis Schleicher. Seulement comme *kai* en regard de *ki* est pour nous non une gradation, mais la forme normale, nous devons aussi partir

Sur les PRÉSENTS DE LA 2e ET DE LA 3e CLASSE, v. p. 137. La racine, dans les formes pleines, est du degré 1.

AORISTE SIGMATIQUE (v. p. 121). Le grec fait ἔ-στᾱ-σα, ἔ-βᾱ-σα, ὤνᾱ-σα. Une forme comme ἔ-στᾱ-σα, c'est-à-dire *e-stea-sa* de *stea* (*sta*$_{1A}$) est le parallèle parfait de ἔ-δει-σα. Sanskrit *á-hā-sam*, *á-dā-sam*; zd. *çtāo-ñh-a-ṭ* (subj.).

FUTUR (v. p. 121). Grec βᾱ́-σομαι, στᾱ́-σω, φᾱ́-σω, φθᾱ́-σομαι, δώ-σω; cf. πλευ-σοῦμαι etc. Sanskrit *dā-syáti*, *gā-syáti*.

THÈMES NEUTRES EN -man (v. p. 123). Cf. Lobeck, *Paralipomena* 425 seq. Grec βᾱ-μα, σᾱ-μα, σύ-στᾱ-μα, φᾱ-μα. Les présents δράω et πάομαι diminuent la valeur de δρᾱ-μα et πᾱ-μα. Dans πό-μα, nous assistons à un empiètement de la forme faible, mais en même temps πῶ-μα subsiste.

Latin *grā-men* (moy. h^t-all. *grüe-jen* «virescere»), *stā-men*, *ef-fā-men*, *lā-min-a*.

Sanskrit *dā́-man*, *sā́-man*, *sthā́-man*.

THÈMES MASCULINS EN -man (v. p. 124). Gr. στᾱ́-μων, [τλᾱ́-μων]. Got. *sto-ma -ins*, *blo-ma -ins*. Skr. *dā-mán*.

THÈMES EN -tar (v. p. 125). Skr. *dā-tár*, *pā́-tar* «buveur», *pā-tár* «protecteur», *sthā́-tar* etc. La langue hellénique n'a pas su maintenir cette formation dans toute sa pureté. La perturbation a été causée par les adjectifs verbaux en -τό qui de plus en plus communiquent la forme faible aux noms d'agent. Homère emploie encore parallèlement δο-τήρ, δώ-τωρ et δω-τήρ; βο-τήρ, βώ-τωρ et συ-βώ-της (dans Sophocle βω-τήρ). A côté de βα-τήρ on peut citer ἐμπυρι-βή-της, car il est bien probable que la formation en -τᾱ s'est dirigée sur les anciens thèmes en *-tar*. Pour expliquer le mot obscur ἀφήτωρ (*Iliade* IX 404), le scholiaste se sert de πολυ-φή-τωρ. On a aussi ὀνᾱ́-τωρ, mais l'adj. verbal fait lui-même ὀνᾱτός. Dans

---

du degré *stā* et non de *sta*. Voici, en dehors de cette différence de principe, ce qui est modifié: 1° Modification liée d'un côté à la pluralité des *a*, constituant de l'autre une hypothèse à part: différents *a* peuvent former le second terme de la combinaison *a* + *a*, mais le premier *a* est toujours a_1. 2° Modification découlant de celle qui précède jointe à la théorie de a_2: il s'effectue, au sein de la combinaison, un *ablaut* (a_1 : a_2). Par là même la reconstruction *a* + *a* cesse d'être théorie pure. — La différence de principe mentionnée, combinée toutefois avec la modification 1, s'accuse le plus nettement dans ce point-ci, c'est que l'*ā* long *se place au même rang que l'a bref* (quand cet *ă* est a_1), ainsi μῆκος = *meakos* n'est plus considéré comme renforcé en comparaison de τέκος.

στα-τήρ et πο-τήριον la forme faible est installée. Hésychius a μα-τήρ· ἐρευνητής, ματηρεύειν· μαστεύειν, de μαίομαι.

Latin *mā-ter-ies* (cf. skr. *má-trā*) et *mā-turus* auquel on compare le sl. *ma-torŭ* «senex», *pō-tor*, *pō-culum* = skr. *pá-tram* (il faut dire que *pŏ-* n'existe pas). Les formations irrégulières ne manquent pas; ainsi *dă-tor*, *Stă-tor*.

Le sanskrit, dont le témoignage est le premier en importance, ne connaît que la forme pleine; le grec a plus généralement la forme réduite, mais aussi la forme pleine; le latin ne décide rien. On peut donc affirmer sans témérité que la formation régulière demande les longues $\bar{A}$, $\bar{o}$, c'est-à-dire le double son $a_1 A$, $a_1 \varrho$, soit l'état normal, comme pour toutes les racines. Cf. du reste le § 13.

b. RACINE PLEINE AU DEGRÉ 2.

Voici où se manifeste la réalité de la reconstruction *ea* comme forme première de *ā*. Dans les formations où l'*e* radical est remplacé par *o* (a_2), le grec laisse apparaître à la place de l'ā long final, un ω[1]. Ces cas, disons-le tout de suite, ne sont pas fort nombreux; mais ils se répètent dans les racines où *A* est médial (*Fāγ* : κυματωγή), et nous croyons ne pas être trop hardi en mettant l'*au* des parfaits sanskrits comme *dadhaú* en rapport direct avec eux. Pour éviter de séparer les différentes formes du parfait, nous ferons la justification de ce dernier point sous la lettre *c*.

Racine βᾱ: βᾱ-μα mais βω-μός; cf. κέρ-μα, κορ-μός (p. 123 et 70).

Racine ψᾱ (ψάω, ψη-ρός): ψω-μός. ψώω est un verbe forgé.

Le mot στῶ-μιξ «solive» permet de rétablir *στω-μο (στᾱ).

Racine φᾱ: fut. φᾱ́-σω mais φω-νή[2]; cf. τεί-σω, ποι-νή (p. 121 et 73). Néanmoins on a φᾱ́-μᾱ et non *φώ-μᾱ.

La racine γρᾱ «ronger» donne γρώ-νη «excavation». Ici encore: σμώ-νη «tumeur», si le mot vient de σμάω; cf. σμῶδιξ.

Devant le suff. *-ra*, χᾱ fait χω: χώ-ρα. Comme exemple servant à établir que cette formation prend a_2, je n'ai point d'autre mot à citer que σφοδ-ρό-ς en regard de σφεδ-ανός. De même ψάω fait ψώ-ρα[3].

1. Cf. le dat. ἵππῳ = ἵππο-αι (p. 86).

2. Le dor. πολύφᾱνος est très douteux. Ahrens II 182.

3. Voici des cas plus problématiques. A côté de σπατίλη et de οἰσπάτη: οἰ-σπωτή. L'homérique μεταμώνιος vient peut-être de μαίομαι, mais le prés. μῶται, lui-même très obscur, compromet la valeur de l'ω. A l'ω de ὠτειλή et de βωτάζειν· βάλλειν est opposé un α dans γατάλαι, mais οὐτάω embrouille tout.

Si ᾱ, ω, ne sont pas des combinaisons de l'*e*, ces faits nous apparaissent comme une énigme. L'*ablaut* qui s'effectue au moyen de l'*o* est par son essence même lié à l'existence d'un *e*[1]. Sans a_1, point de a_2. D'où un *ā* aurait-il reçu le pouvoir de permuter avec le son *ō*? Il me semble que tout s'éclaircit au contraire si, *ā* étant pour *ea* et comparable à la diphtongue *ei*, on ramène *ō* à *oa* en l'assimilant à *oi*.

Il faut supposer de même l'existence d'une ancienne combinaison $o_2\varrho$; seulement elle n'est plus observable pour nous. Par exemple dans δῶ-ρον, si nous jugeons d'après χώ-ρα de χᾱ, la syllabe *dō* se décompose en $do_2\varrho$, tandis que le *dō* de δί-δω-μι représente *deϱ*. — Ces différentes combinaisons sont incorporées au schéma donné plus haut. V. aussi p. 137.

Ce n'est que le plus grand hasard qui nous permet de surprendre encore les vestiges si significatifs de la permutation *ā* : *ō*. La langue des Hellènes est à cet égard presque l'unique lumière qui nous guide. Et même pour elle, ces précieux monuments appartiennent au passé. L'échange vivant entre les deux voyelles a évidemment cessé depuis longtemps.

Le latin n'a point d'exemple assuré de l'*ablaut* $\bar{A}_1 : \bar{A}_2$. Il n'y a pas lieu de s'en étonner: c'est tout juste si cette langue a gardé quelques débris du grand échange $a_1 : a_2$. Mais on peut dire sans crainte de se tromper que $\bar{A}_2$ en Italie serait distinct de $\bar{A}_1$ aussi bien qu'en Grèce.

En germanique au contraire la différence n'est plus possible: $\bar{A}_1$, comme nous savons, devient *ō*; $\bar{A}_2$ de même. L'anglo-saxon *grōve*, parf. *greóv*, serait, restitué sous une forme plus ancienne, *grō-ja*, *ge-grō*. Des deux *ō* de ce verbe, le premier répond à l'*ā* du lat. *grāmen* ($\bar{A}_1$), l'autre est de même nature que l'ω de βω-μός ($\bar{A}_2$). Tout ce qui est vrai de l'*ō* germanique l'est aussi de l'*a* slave et de l'*o* lituanien. Ces phonèmes — qu'on peut réunir sous le nom d'*ā* du nord, par opposition à l'*ē* de la même région — contiennent encore $\bar{o}_1$ et $\bar{o}_2$, lesquels, étant confondus même en grec, ne sont donc distingués nulle part l'un de l'autre. Exemple: sl. *da-jǫ*, *da-rŭ*, cf. gr. δί-δω-μι, δῶ-ρον ($\bar{o}_1$ et $\bar{o}_2$, v. ci-dessus).

Avant de passer au degré affaibli des racines en *a* nous ouvrons une parenthèse, afin d'envisager sans plus tarder la question des

1. Sur les cas comme ἄγω ὄγμος v. page 97.

racines qui en Europe finissent par *e*. Ces racines, en grec, font alterner la brève et la longue exactement comme les racines en *a* et en *o* (*ϱ*). Laissant de côté préalablement le problème de l'origine et de la composition de l'*ē* long, nous citons quelques exemples des formations du degré 1. Singulier actif du présent de la 3e classe (v. p: 138): τί-θη-μι, ἵ-η-μι, δί-δη-μι. Pour le singulier de l'aoriste actif, la formation en -κα de ἔθηκα, ἕηκα, nous enlève des exemples; il y a ἔ-σβη-ν si la racine est σβη. Aoriste en -σα: ἔ-δη-σα, ἔ-νη-σα(?). Futur: θή-σω, ἥ-σω, δή-σω. Mots en -μα: ἀνά-θη-μα, ἧ-μα, διά-δη-μα, νῆ-μα, σχῆ-μα (rac. σχ-η). Mots en -μων: θη-μών, ἥ-μων. Les mots en -τήρ, nous l'avons vu, ont suivi l'analogie des adjectifs verbaux en -τό.

Dans les formations du degré 2, on trouve ω.

Le véritable parfait de ἵημι est ἕ-ω-κα; ἀφ-έωκα est rapporté par Hérodien et par d'autres grammairiens. Il y a eu addition de -κα sans modification de la syllabe radicale, v. p. 140. Les tables d'Héraclée ont ἀνέώσθαι[1]. Le verbe πί-πτ-ω forme son parfait sur une racine apparentée πτη dont nous n'avons pas à rechercher ici la formation; πτη donne régulièrement πέ-πτω-κα[2]. Le participe πε-πτη-(ϝ)ώς n'a pas et ne doit pas avoir ω. Le prés. διώκω permet de conclure presque à coup sûr à un ancien parfait *δε-δίω-κα de διη (δίε-μαι) duquel il est né lui-même à peu près comme ἀνώγω de ἄνωγα. Le parf. δεδίωχα (Curtius, *Verb.* II 191) est refait sur διώκω.

La racine θη fait θη-μών mais θω-μός; cf. τέρμων, τόρμος.

ἄω-τον vient probablement de ἄη-μι; cf. νόστος de νεσ (p. 72).

L'accord des langues européennes pour l'*ē* long est un fait connu[3]. Dans les idiomes germaniques, à l'exception du gotique, ce phonème prend la forme de *ā*, mais la priorité de l'*ē* a été reconnue de plus

---

1. Au moyen l'ω n'est pas primitif. Il n'existait d'abord qu'au singulier de l'actif. Mais la valeur de cette forme comme témoin de l'ω n'en est pas amoindrie.

2. Sur le πτω ainsi obtenu se développent des formes fautives, grammaticalement parlant, comme πτῶμα et πτῶσις.

3. Durant l'impression de ce mémoire, M. Fick a publié dans les *Beiträge de Bezzenberger* (II 204 seq.) d'importantes collections d'exemples relatives à l'*ē* européen. Il est un point sur lequel peu de linguistes sans doute seront disposés à suivre l'auteur: c'est lorsqu'il place l'*ē* du prétérit pluriel germanique *gēbum* (pour *gegbum*) sur le même pied relativement à *e* que l'*ō* de *for* relativement à *a*. — Le savant qui le premier attira l'attention sur l'*ē* long européen est, si nous ne nous trompons, M. J. Schmidt, *Vocalismus* I 14.

en plus depuis Jacobi (*Beitr. zur deutschen Gramm.*). A la fin des racines, *ē* se montre principalement dans *gh*$_1$*ē* «aller», *dhē* «allaiter», *nē* «coudre», *mē* «mesurer», *wē* ἀῆναι, *sē* «jeter, semer». Exemples du degré normal: gr. κί-χη-μι, v. h^t-all. *gā-m* (cf. skr. *ǵíhīte*, lat. *fīo* pour **fiho*); gr. ἧ-μα, lat. *sē-men*, v. h^t-all. *sā-mo*, sl. *sě-mę*, lit. *sė̃-men-s*.

A l'*ablaut* grec η : ω (ἵημι : ἕωκα) répond exactement l'*ablaut* du nord *ē* : *ā* (germ. lit. *ō*). C'est celui qu'on observe dans les prétérits gotiques *sai-so*, *vai-vo*, *lai-lo*, venant de racines *sē*, *vē*, *lē*. Le germ. *dō-ma-*, employé comme suffixe, ne diffère pas du gr. θω-μό; *ē* apparaît dans *dē-di-* «action». En lituanien on a *pa-dó-na-s* «sujet», lequel vient très probablement de la même racine *dhē*.

Le latin ici ne reste pas absolument muet: de la racine *nē-dh* (νή-θ-ω), amplification de *nē*, il forme *nōdus*.

L'*ē* long, dans notre théorie, ne doit pas être un phonème simple. Il faut qu'il se décompose en deux éléments. Lesquels? Le premier ne peut être que a_1 (*e*). Le second, le coefficient sonantique, doit apparaître à nu dans la forme réduite (p. 127). La forme réduite de θη, c'est θε. En conséquence on dira que *ē* est fait de *e* + *e*. L'ō de θωμός alors représenterait $o_2 + e$.

Cette combinaison o_2e, nous la connaissons depuis longtemps. C'est celle qui se trouvait dans le nom. pl. got. *vulfos*, osq. *Abellanōs*, et à laquelle nous avons donné le nom de $\bar{a}_2$ (p. 86).

Cependant — et ici nous abordons la partie la plus difficile et la plus obscure peut-être de notre sujet — on s'aperçoit en y regardant de plus près que le témoignage du grec est sujet à caution et que l'origine de l'*ē* long est un problème extraordinairement complexe.

1° Une combinaison a_1a_1 parallèle aux combinaisons a_1A, a_1i, a_1n etc. fait l'effet d'un contre-sens. S'il y a une raison pour que a_1, avec son substitut a_2, possède des attributions qu'aucune autre sonante ne possède, pour que toutes n'apparaissent que comme les satellites de ce phonème, comment admettre que ce même a_1 puisse à son tour se transformer en coefficient?

2° Le grec paraît être le seul idiome où les formes faibles des racines en *ē* présentent *e*. Les principaux cas sont: θε-τός, τίθε-μεν; ἑ-τός, ἵε-μεν; δε-τός; δίε-μαι; μέ-τρον; ἐ-ρρέ-θην, ἄ-σχε-τος, ἄ-πλε-τος. En Italie que trouve-t-on? La racine européenne *sē* fait au participe *sā-tus*. A côté de *rē-ri* on a *rā-tus*, à côté de *fē-lix* et *fē-tus*, *af-fā-tim*

suivant l'étymologie de M. Fick. De la racine *dhē* «faire» vient *fă-c-io*[1] (Curtius); de la rac. *wē* (dans *vē-lum, e-vē-lare*) *va-nnus*.

Les langues du nord ont renoncé le plus souvent aux formes faibles des racines en *ā* et en *ē*. Il y a donc peu de renseignements à espérer de ce côté-là, mais ce qui reste confirme le témoigagne du latin. M. Fick rapporte en effet à *blē* «souffler» (anglo-s. *blāvan*) le germ. *blă-da-* «feuille» et à *mē* «metere» (anglo-s. *māvan*) *mă-pa-* «ver». Suivant quelques-uns le got. *gatvo* «rue» appartient à *gē* «aller». En lituanien *mē* donne *matŭti* «mesurer». Peut-être est-il permis aussi de nommer sl. *doją* = got. *da[dd]ja* de *dhē* «allaiter». Quant au got. *vinds*, lat. *ventus*, c'est une forme qui peut s'interpréter de plusieurs manières et qui n'établit nullement que *wē* fasse au degré réduit *we*.

Dans le grec même on peut citer à la rigueur κτάομαι et χράομαι de κτη et χρη (Ahrens II 131), τι-θᾰ-σός de θη (*Grdz.* 253), ματίον qui aurait signifié *petite mesure* (v. le *Thesaurus* d'Etienne) et qui dans ce cas ne peut venir que de *mē* «mesurer», σπᾰ-νις en regard du lat. *pē-nuria*.

On pourrait invoquer, pour établir que les formes faibles ont eu *e* dès l'origine, les racines secondaires, ou passant pour telles, comme *med* de *mē*. Mais il s'agirait alors de démontrer dans chaque cas que la racine est bien réellement secondaire. Si elle remonte à la langue mère, nous considérons le type *me-d* et le type *mē* (= *me* + *a*) comme deux rejetons également anciens du tronc **me-*. La racine germanique *stel* «dérober» est censée sortir de *stā* (p. 62). Or cette dernière racine n'apparaît nulle part sous la forme *stē*. On voit par là quel fond l'on peut faire sur ces racines secondaires, pour déterminer le vocalisme de nos racines en *ē*.

Il ressort de ce qui précède que la voyelle des formes réduites de nos racines diffère en tous cas de ce qu'on appelle l'*e* européen. D'autre part nous ne voudrions pas identifier l'*a* de *satus* directement au phonème ʌ. Ce n'en est, croyons-nous, qu'une modification (v. p. 167 seq.).

3° On observe entre l'*ē* et l'*ā* longs des langues d'Europe des variations surprenantes, inconnues pour les voyelles brèves correspondantes.

---

1. *Con-di-tus* de la même racine peut se ramener à **con-da-tus*.

ā en grec et en germanique: *ē* en latin et en letto-slave.
Gr. ἔ-φθᾱ-ν, φθᾱ́-σομαι; v. h^t^-all. *spuon*: lat. *spēs*, sl. *spě-ją*.

ā en gréco-italique et en letto-slave: *ē* en germanique.
Lat. *stā-men*; gr. ἵ-στᾱ-μι; sl. *sta-ti*: v. h^t^-all. *stē-m*, *stā-m* (mais aussi *sto-ma*, *-ins*, en gotique).
Lat. *tā-b-es*; sl. *ta-ją*: anglo-saxon *þā-van* (= **þē-jan*).
A *l'intérieur* du mot: gr. μάκων, sl. *makŭ*: v. h^t^-all. *māgo*.

ē en grec et en letto-slave: *ā* en germanique, etc.
Gr. τί-θη-μι, sl. *dĕti*: v. h^t^-all. *tuo-m* (mais aussi *tā-t*).
Gr. μῆ-τις: got. *mo-da-*.
Lat. *cēra*; gr. κηρός: lit. *kóris* (F. I³ 523).
Il faut mentionner encore le v. h^t^-all. *int-chnāan* en regard du gréco-it. *gnō* et du sl. *zna-* («connaître»).

Entre le grec et le latin la même instabilité de l'*ā* long s'observe dans plusieurs cas:

Gr. θρᾶ-νος, lat. *frē-tus*, *frē-num*. Gr. βᾶ-μεν, lat. *bē-t-ere*. Dans l'intérieur de la racine: gr. ἡμί, lat. *ājo*; gr. ἥμαι, lat. *ānus* (*Grdz.* 381). A l'η panhellène des noms de nombre πεντήκοντα, ἑξήκοντα (Schrader, *Stud.* X 292), est opposé en latin un *ā*: *quinquāginta*, *sexāginta*.

Les cas que nous venons de voir amènent à cette conclusion, qu'il est quasi impossible de tirer une limite fixe entre l'*ā* et l'*ē* européens. Dès une époque reculée la répartition des deux voyelles était accomplie très certainement pour un nombre de cas déterminé, et ce sont ces cas qu'on a en vue quand on parle de l'ē, de l'*ā* européen. Mais, je le répète, *rien n'indique entre* ē *et* ā *une différence foncière et primordiale.* — Qu'on se rappelle maintenant les faits relatifs à la forme réduite des racines en *ē*, le participe latin *sa-tus* de *sē* etc., qu'on pèse aussi les considérations théoriques développées en commençant, et l'on ne sera pas éloigné peut-être d'admettre la supposition suivante: *les éléments de l'*ē *seraient les mêmes que ceux de l'*ā, *leur formule commune étant* $a_1 + A$.

Nous ne sommes pas en état de donner les règles suivant lesquelles la soudure des deux phonèmes a engendré tantôt *ē* tantôt *ā*. Nous faisons seulement remarquer qu'une telle hypothèse ne lèse point le principe de phonétique en vertu duquel le même son, placé dans les mêmes conditions, ne peut donner dans un même dialecte deux produits différents. Il s'agit en effet de voyelles consécutives ($a_1 + A$) qui ont subi une contraction. Qui voudrait nier que bien

des facteurs dont nous ne savons rien, telle nuance d'accent dont la plus imperceptible suffisait pour modifier le phénomène[1], ont pu être en jeu dans cette contraction?

Il découle de l'hypothèse que l'ω de βωμός et l'ω de ϑωμός sont identiques.

Quant à L'ÉPOQUE DE LA CONTRACTION, c'est une question que nous avons déjà rencontrée à propos du nom. pl. *vulfos* et autres cas de ce genre p. 86. Toutes les fois qu'on observe une variation entre l'*ē* et l'*ā* comme pour le sl. *spé-* en regard du germ. *spō-*, ce sera pour nous l'indice que la contraction est relativement récente[2]. Mais l'histoire du phénomène se décompose très probablement en une série d'époques successives dont la perspective nous échappe. Rien n'empêcherait d'admettre par exemple que la rac. *wē* «souffler» ou le mot *bhráter* «frère» aient opéré la contraction avant la fin de la période proethnique.

Pour ce qui concerne l'ε des formes grecques comme ϑε-τός, il sera plus facile de nous faire une opinion à son sujet, lorsque nous en viendrons à l'*ĭ* indien comme représentant d'un *a* bref. Il suffit pour ce qui suit de remarquer que cet *ĭ* est la voyelle qu'il

---

1. La prononciation des diphtongues lituaniennes *ai* et *au* diffère du tout au tout, d'après la description qu'en fait Schleicher, selon que le premier élément est accentué ou non. Et cependant *ái* et *ai*, *áu* et *au*, sont entièrement identiques par l'étymologie.

2. L'échange assez fréquent de l'*ā* et de l'*ē* dans la même langue s'explique si l'on admet que les deux produits divergents de la contraction *ea* continuèrent de vivre l'un à côté de l'autre. Ainsi le v. h^t^-all. *tā-t* à côté de *tuo-m*, le grec κί-χη-μι et κι-χᾱ-νω, πῆ-μα et πᾱ-ϑ (p. 143), ῥή-τωρ et εἰρᾱ-να; le lat. *mē-t-ior* et *mā-teries*. — Un phénomène plus inattendu est celui de la variation *ē-ā* dans le même mot entre dialectes très voisins. Il va sans dire que ce fait-là ne saurait avoir de rapport direct avec l'existence du groupe originaire *ea*. Ainsi les mots ἥβα, ἡμι-, ἥσυχος, ἥμερος, prennent ᾱ dans certains dialectes éoliques et doriques, η dans d'autres. V. Schrader, *Stud.* X 313 seq. La racine βᾱ donne en plein dialecte d'Héraclée βου-βῆτις. En Italie on a l'incompréhensible divergence de l'optatif ombr. *porta-ia* avec *s-iē-m* (= gr. εἴην). Le paléoslave a *rĕpa* en regard du lit. *ropė* lequel concorde avec le lat. *rāpa* etc. M. Fick compare à ce cas celui du sl. *rĕka* «fleuve» opposé au lit. *roké* «pluie fine» (II[4] 640). Ici l'hypothèse d'une métaphonie produite par l'*i* suffixal qui se trouve dans l'*ė* lituanien aurait un certain degré de vraisemblance. — Enfin un troisième genre de phénomènes, c'est la coloration germanique et éléenne de l'*ē* en *ā* qui est un souvenir de l'ancien groupe *ea*, en ce sens qu'elle indique que l'*ē* européen était en réalité un *ā* fort peu différent de l'*ā*. En latin même on a vu dans l'*ae* de *saeclum*, *Saeturnus* (cf. *Sāturnus*) l'essai orthographique d'exprimer un *ē* très ouvert.

faut attendre en sanskrit dans toute forme réduite d'une racine en *ā*. Abordons maintenant, en y faisant rentrer les formes des racines en *ē*, l'étude du degré réduit[1].

C. ÉTAT RÉDUIT.

Dans les deux premières formations verbales que nous aurons à considérer il y a alternance de la racine réduite et de la racine pleine. La forme pleine (qui n'apparaît qu'au singulier de l'actif) est au degré 1 pour le présent (2e et 3e classe), au degré 2 pour le parfait.

Présent de la 2e classe.		Comparez	
skr. *ás-mi*	εἶ-μι	φᾱ-μί	= phea-mi
ás-(s)i	εἶ-ς	φᾷ-ς	= phea-si
ás-ti	εἶ-σι	φᾱ-τί	= phea-ti
s-más	ἴ-μες	φᾰ-μές	= pha-mes

On le voit, la racine *phea* ou pha_1A ne se comporte pas autrement que la racine a_1i, la racine a_1s ou n'importe quelle autre racine. ἐπί-στα-μαι, verbe déponent, présente l'α bref régulier. Curtius, *Verb.* I² 148.

---

1. Il sera bon peut-être de résumer dans un tableau les différentes espèces d'*a* brefs et d'*a longs* (c.-à-d. *doubles*) que nous avons reconnues. Voici les *a* du gréco-italique et du germanique groupés d'abord uniquement d'après les caractères extérieurs:

Gréco-italique			Germanique	
e	a	o	e	a
ē	ā	ō	ē	ō

En marquant la relation des différents *a* entre eux on obtient:

Etat primordial			Gréco-italique			Germanique		
	a	ǫ		a	o		a	
e	ea ($\bar{A}_1$)	eǫ ($\bar{O}_1$)	e	ē ā	ō	e	ē	ō
o_2	o_2a ($\bar{A}_2$)	$o_2ǫ$ ($\bar{O}_2$)	o	ō		a	ō	

Cf. le tableau de la page 127.

Le sanskrit a presque complètement perdu la forme faible; voy. plus bas.

Pour l'aoriste non-thématique, qui est un imparfait de la 2ᵉ classe, M. J. Schmidt (*K. Z.* XXIII 282) nous semble avoir prouvé surabondamment ceci: toutes les formes grecques qui n'appartiennent pas au singulier de l'actif et qui ont une longue, ainsi ἔ-στᾱ-μεν, sont des formes secondaires faites sur le modèle de ce singulier, à moins qu'il ne s'agisse d'un genre de racines spécial, les racines *à métathèse* comme πλη. L'*a* bref est conservé entre autres dans βᾰ-την de ἔ-βᾰ-ν, φθᾰ-μενος de ἔ-φθᾰ-ν, dans ἔ-δο-μεν, ἔ-θε-μεν, εἶ-μεν[1]. En même temps M. Schmidt affirme le parallélisme si important *de l'*ā *long du singulier avec la «gradation»* telle qu'elle se trouve dans εἶμι en regard de ἴμεν. Dans l'aoriste même, nous connaissons maintenant des formes grecques à gradation; ce sont celles qu'a découvertes M. Brugmann (v. *Beiträge de Bezzenberger* II 245 seq. et ci-dessus p. 21), ainsi ἔ-χευ-α en regard de ἔ-χυ-το.

Schleicher, dans son *Compendium*, reconnaît la quantité variable de l'*a*. M. Curtius, tout en l'admettant pour le présent et l'imparfait, est d'avis que l'aoriste ne connaissait originairement que la voyelle longue. Mais pouvons-nous mettre en doute l'identité formelle de l'aoriste avec l'imparfait? Pour ce qui est de l'*ā* long persistant des formes ariennes, l'aor. *á-pātām* n'est, bien entendu, un argument à faire valoir contre la primordialité de βᾰ-την *qu'à la condition de regarder aussi le présent* φᾱμί φᾰμέν *comme une innovation par rapport à* pā́mi pāmás. Il existe du reste en sanskrit des restes de la forme faible restreints, il est vrai, au moyen: *dhā a-dhī-mahi* et peut-être *dhī-mahi* (Delbrück p. 30), de *sā* (*sā-t*, *sā-hi*) *sī-mahi*, de *mā*, au présent, *mī-mahe* (v. Böhtl.-Roth). Puis les formes incorporées dans le paradigme de l'aoriste en *s* comme *ásthita* et *ádhita* que cite M. Curtius[2].

Présent de la 3ᵉ classe. La flexion grecque de ἵ-στᾱ-μι, ἴ-σᾱ-μι (cf. σᾱ-μα), δί-δω-μι, τί-θη-μι, ἵ-η-μι, est toute pareille à celle de φᾱ-μί. Le lat. *dă-mus*, *dă-te* etc. reflète la forme faible. La 2ᵉ pers. *dās* paraît avoir suivi la 1ᵉ conjugaison. L'équivalent de δίδως serait **dōs*.

1. Il semblerait, si ἕστατο chez Hésychius n'est pas corrompu de ἕστατο, que ἑστᾶν ait eu un moyen ἐστᾰμην.

2. Pour écarter les doutes qui pourraient encore surgir relativement à l'extension de la forme forte telle qu'on la doit supposer ici pour le sanskrit, il faut mentionner qu'à l'optatif en *-yā*, le pluriel et le duel de l'actif (*dvišyā́ma*, *dvišyā́va* etc.) sont manifestement créés postérieurement sur le modèle du singulier. V. § 12.

Ici le paradigme indien n'a point perdu les formes réduites: *ǵá-hā-mi*, *ǵá-hā-si*, *ǵá-hā-ti*; pluriel *ǵa-hī-más* etc.; duel *ǵa-hī-vás*. Au moyen on a, de l'autre racine *hā* (s'en aller), *ǵí-hī-še*, *ǵí-hī-te*, *ǵí-hī-mahe* etc. Ainsi se fléchissent encore *mā* «mesurer» et dans le Véda les racines *çā* «aiguiser», *çā* «donner», *rā* (*rirīhi*) id. La rac. *gā* «aller» conserve partout la forme pleine, uniformité qui, d'après tout ce que nous pouvons observer, doit être hystérogène. C'est ainsi que dans le dialecte védique *hā* «abandonner» a perdu lui-même la forme faible. — Sur *dadmás* et *dadhmás*, v. p. 167.

Parfait. L'*au* du sanskrit *dadhaú* (3e pers. sing.) nous semble fournir un nouvel indice de la variété primitive des *a* ariens. Si l'on met en regard *dadhaú* et ἔω[-κε], *áçvau* et ἵππω (*dvaú* et δύω, *nau* et νώ), *aṣṭaú* et ὀκτώ, on se persuadera qu'il y a une espèce d'*ā* qui en sanskrit se change en *au à la fin du mot, et que cette espèce d'*ā* résulte d'une combinaison où se trouvait a_2. Les formes védiques qui sont écrites par *ā* comme *paprá*, *áçvā*, indiquent simplement une prononciation moins marquée dans le sens de l'*au* (peut-être *ā*°). Partout ailleurs qu'à la fin du mot la voyelle en question est devenue *ā*: *dvádaça* en regard de *dvaú*, *dadhátha* en regard de *dadhaú*. Dans *ukšá*, *hótā*, *sákhā* (v. § 12) la non apparition d'*au* peut s'expliquer 1° par le fait que *n*, *r*, *i*, ont persisté, très probablement, à la suite de l'*ā* jusqu'à une époque relativement peu reculée — on a même prétendu trouver dans le Véda des traces de l'*n* et de l'*r* —, 2° par la considération que l'*ā* de ces formes est un a_2 *allongé* et non une *combinaison de* a_2. — Pour les premières personnes du subjonctif telles que *áy-ā* (= gr. εἴ-ω, v. p. 119), la seconde des deux raisons précitées serait peut-être valable. Du reste ces formes ne sont connues que dans un nombre restreint d'exemples védiques et il se pourrait que l'*ā* y fût de même nature que dans *paprá*, *áçvā*.

Déterminer les formes primitives est du reste une tâche malaisée. L'hypothèse que la désinence de la 1e personne du parfait actif est *-m* (v. p. 69, 40) repose sur une invraisemblance: il faut admettre, nous l'avons vu, que deux personnes distinguées l'une de l'autre par leur forme, le germ. **vaitun* et *vait*, se sont réunies par analogie dans une seule. Si incompréhensible que soit ce phénomène, la nasale est indispensable pour expliquer les formes *vaivo*, *saiso*, dont nous nous occupons. Sans elle le gotique ferait **vaiva*, **saisa*, et ce sont en effet ces formes qu'il faut rétablir pour la 3e personne. L'identité de la 1e et de la 3e pers. consacrée dans les autres prétérits amena une réaction qui cette fois fit triompher la première. En sanskrit

**dadhám* a cédé au contraire à *dadhaú*: *dadhaú* lui-même remonte à *dhadhá*$_{2A}$-*a*$_1$. — Les Grecs ont dû dire d'abord *ἕων et *ἕω. Nous soupçonnons dans πέφη· ἐφάνη (Hes.), de la rac. φᾰ qui se retrouve dans πεφήσεται, ἀμφᾰδόν, un dernier reste de ces formes antiques[1]. Il est visible que le sing. *βέβην *(βέβηθα) *βέβη, *ἕων *(ἕωθα) *ἕω, doit sa perte à la trop grande ressemblance de sa flexion avec celles des aoristes et des imparfaits, et c'est là aussi ce qui a produit le premier germe des innombrables formations en -κα. Jusqu'au temps d'Homère (Curtius, *Verb.* II 203, 210) on peut dire que les formes en -κα n'ont pas d'autre emploi que d'éluder la flexion *βέβην *βέβηθα *βέβη: elles n'apparaissent que si la racine est vocalique, et, dans le verbe fini, presque uniquement au singulier. A aucune époque le moyen ne les admet. — Dans les 3es personnes comme βέβᾱ-κε, ἕω-κε on obtient en retranchant l'appendice -κε le type pur du grec très ancien. — Pour les conjectures qu'on peut faire sur la substitution d'η et d'ᾱ à ω dans τέθηκα, βέβᾱκα etc. nous pouvons renvoyer à la page 145.

Le moyen grec ἕ-στᾰ-ται, δέ-δο-ται, πέ-πο-ται etc. conserve la forme faible pure. A l'actif (pluriel, duel, participe) on a un certain nombre de formes comme ἕ-στᾰ-μεν etc., βε-βᾰ́-μεν (inf.), τέ-τλᾰ-μεν. Curtius, *Verb.* II 169 seq. Comparez δεί-δι-μεν δεί-δοι-κα et ἕ-στᾰ-μεν ἕ-στη-κα (pour *ἕ-στω-κα).

Les formes faibles du sanskrit présentent un état de choses singulier. L'*i* qui précède les désinences et qui apparaît aussi devant le *v* du suffixe participial (*tasthimá*, *dadhiṣé*, *yayivân*) est constamment un *i* bref. On a par exemple *papimá*, *papiván* en regard de *pī-tá*, *pī-tí*, *pipī-śati*[2]. L'*i* serait-il la même voyelle de liaison que dans *pa-pt-imá* etc., et l'*a* radical a-t-il été élidé devant elle? Tant qu'on ne connaîtra pas la cause d'où dépend la quantité de l'*i* final de nos racines, il sera difficile de trancher cette question.

Présent en -ska (v. p. 23). Grec βό-σκω, φᾰ́-σκω.

Thèmes nominaux en -ta (cf. p. 15, 23). Formes indiennes offrant un *i* bref: *ćhi-tá* «fendu» (aussi *ćhātá*), *di-tá* «attaché» de *dā*

1. Les exemples de parfaits glosés dans Hésychius par des aoristes ne sont point rares, ainsi que l'a fait voir M. Curtius, *Stud.* IX 465. — Il faut considérer avant tout que le grec ne connaît de l'aoriste non-thématique redoublé que quelques formes d'impératif (κέκλυτε etc.).

2. On a, il est vrai, l'optatif du parfait védique *papīyāt*, mais, outre que cette forme n'est pas concluante pour la flexion du thème de l'indicatif, l'*ī* peut y résulter d'un allongement produit par *y*. Cf. *ǵakšīyāt*.

dans *dáman* etc., *di-tá* «coupé» de *dā dáti* (on trouve aussi *diná*, *dāta* et en composition *-tta*), *mi-tá* «mesuré» de *mā máti*, *çi-tá* (aussi *çāta*) «aiguisé» de *çā çíçāti* (f. fble *çíçī-*), *sthi-tá* de *sthā* «se tenir debout». Le part. *si-tá* «attaché» vient de *se* (d'où entre autres *siśet*) plutôt que de *sā* (dans *sāhi*). — Formes offrant un *ī* long: *gī-tá* «chanté» de *gā gáyati*, *dhī-tá* de *dhā dháyati* (inf. *dhá-tave*), *pī-tá* «bu» de *pā páti*, *sphī-tá* de *sphā sphāyate* «croître». La formation en *-tvá* étant parallèle aux thèmes en *-tá*, nous mentionnons *hī-tvá* (aussi *hi-tvá*) de *hā ǵáhāti* «abandonner» dont le participe fait *hī-ná*; cf. *ǵahita* et *uǵǵhita*. — L'*ā* s'est introduit dans quelques exemples comme *rā-tá* de *rā ráti*, malgré *rirīhi* et autres formes contenant l'*i*. Sur *dhmātá*, *trātá* etc., v. le chap. VI.

Formes grecques: στᾰ-τός, φᾰ-τός, εὔ-βο-τος, δο-τός, πο-τός, σύν-δε-τος, συν-ε-τός, θε-τός. J. Schmidt, *l. c.* 280.

Formes latines: *că-tus* = skr. *çitá*, *stă-tus*, *dă-tus*, *ră-tus*, *să-tus*. Cf. *făteor* de **fă-to*, *nătare* de **na-to*.

En gotique *sta-da-* «lieu».

Thèmes nominaux en -ti (cf. p. 16, 23). Sanskrit *sthí-ti*, *pī-tí* «action de boire», *pī-ti* «protection» dans *nṛ́-pīti*, *sphī-tí* à côté de *sphā-tí*, etc. — Grec στᾰ́-σις, φᾰ́-τις, χᾰ́-τις (Hes.) d'où χᾰτίζω, βό-σις, δό-σις, πό-σις, mais aussi δῶ-τις (inscr.) et ἄμ-πω-τις, δέ-σις, ἄφ-εσις, θέ-σις. — Latin *stă-tio*, *ră-tio*, *af-fă-tim* (p. 133).

Thèmes nominaux en -ra (cf. p. 147). Sanskrit *sthi-rá* (compar. *sthéyas*) de *sthā*, *sphi-rá* de *sphā*, *nī-rá* «eau», v. p. 96.

L'*ī* est comme on voit *le seul représentant indien de l'a bref finissant une racine*, sauf, à ce qu'il semble, devant les semi-voyelles *y* et *v*, où l'*a* peut persister comme dans *dáyate* qu'on compare à δαίομαι, dans *gá-v-ām* = βο-ϝ-ῶν (v. § 12). L'*a* de *dádamāna* n'est pas le continuateur d'un *a* indo-européen: il indique simplement que la forme a passé dans la flexion thématique. Sur l'*a* de *madhu-pá-s* v. p. 166. — Le zend a tellement favorisé les formes fortes des racines en *ā* (ex.: *dāta*, *-çtāiti*, en regard du skr. *hitá*, *sthíti*) que c'est à peine si l'on peut encore constater que l'*i* dont nous parlons est indo-iranien. On a cependant *vī-mita*, *zaçtō-miti* de *mā* «mesurer» et *pitar* «père»[1]. L'*i* existe aussi dans l'anc. perse *pitā*. Il est à croire que les formes comme *fraorenata* et *pairibarenaňuha* que M. Justi

1. *Patar* est, paraît-il, une fausse leçon. V. Hübschmann dans le dictionnaire de Fick II² 799.

place dans la 9e classe verbale sont en réalité thématiques. Leur *a* ne correspond donc pas à l'ī sanskrit.

II. Racines contenant un *ā* médial.

Les phonèmes ʌ et ϱ, suivis d'une consonne, ne se comportent pas autrement que lorsqu'ils terminent la racine. Le rapport de λᾱθ à στᾱ est à cet égard celui de πευθ à πλευ ou de δερκ à φερ.

C'était donc une inconséquence de notre part que de dire, au chap. IV: *les racines dhʌbh*, *kʌp*, tout en disant: *la racine stā*; c'est *dhābh*, *kāp* (= *dha*$_1$*ʌbh*, *ka*$_1$*ʌp*) qui sont les vraies racines. Mais cette notation, avant d'être motivée, n'aurait pu que nuire à la clarté.

C'est en grec que le vocalisme des racines contenant un ʌ médial s'est conservé le plus fidèlement. Celles de ces racines qui finissent par une sonante, ainsi θᾱλ, δᾱυ, ne seront pas comprises dans l'étude qui suit. Elles trouveront une mention à la fin du paragraphe. — Tout d'abord nous devrons déterminer la forme exacte des principales racines à considérer. Il est fréquent que des phénomènes secondaires la rendent à peu près méconnaissable.

Nous posons en principe que dans tout présent du type μανθάνω on a le droit de tenir la nasale de la syllabe radicale pour un élément étranger à la racine, introduit probablement par épenthèse. Bien que la chose ne soit point contestée, il est bon de faire remarquer que les présents comme λιμπάνω, πυνθάνομαι, dans lesquels la nasale, d'après ce qui est dit p. 118, *ne peut pas* être radicale, rendent à cet égard le doute impossible.

I. 1. Rac. cϝᾱδ. La nasale n'apparaît que dans ἀνδάνω pour *ἀδνω. Il n'est donc pas question d'une racine σϝανδ. 2. Rac. λᾱθ, prés. λανθάνω. Même remarque. Cf. p. 61. 3. Rac. λᾱφ. Le prés. λαμβάνω se ramène à *λαφνω[1]. La thèse de M. J. Schmidt (*Voc.* I 118) est: 1° que la nasale de λαμβάνω est radicale; 2° que λήψομαι, ληπτός, sont sortis des formes nasalisées que possède le dialecte ionien: λάμψομαι, λαμπτός etc. On pourrait demander, pour ce qui est du second point, pourquoi la même transformation ne s'est pas accomplie dans λάμψω (de λάμπω), dans κάμψω, γναμπτός, κλάγξω, πλαγκτός etc. Mais ce serait peut-être trancher, à propos d'un cas particulier, une question extrêmement vaste. Nous devons donc nous contenter ici d'avancer que toutes les formes du verbe en question peuvent se rapporter à λᾱφ, que plusieurs en revanche ne peuvent pas être sorties de λαμφ. De l'avis de M. Curtius, les formes ioniennes tirent leur nasale du présent par voie d'analogie. 4. Racine θᾱφ. De quelque façon qu'on doive expliquer θάμβος (= *θαφνος?), l'aor. ἔτᾱφον et le parf. τέθᾱπα indiquent que la nasale n'est pas radicale. Le rapprochement du skr. *stambh* est douteux, vu les phénomènes d'aspiration des mots grecs.

1. Devant *n*, *ph* devient *f*, *v*, *b*; puis ἔλαβον prend *b* par analogie. Cf. θιγγάνω, ἔθιγον en regard de τεῖχος.

II. *Racines qu'il faut écarter.* 1. A la page 97 nous avons ramené λαγχάνω à une racine λεγχ. On s'explique facilement la formation de εἴληχα à côté de l'ancien λέλογχα par le parallélisme de λαγχάνω, ἔλαχον (= λ̥χνω, ἐλ̥χον) avec λαμβάνω ἔλαβον (= λαβνω ἐλαβον). 2. χανδάνω pour χαδνω (= χ̥δνω) vient de χενδ, comme le prouve le fut. χείσομαι. Le parfait n'est pas si bien conservé que pour λεγχ: il s'est dirigé sur le présent et fait κέχανδα au lieu de *κέχονδα. — Les formes grecques se rattachant à δάκνω conduiraient à une racine δᾰκ; mais les formes indiennes sont nasalisées. Or nous ne pouvons pas admettre de racine *dʌnk* (v. p. 170). Il faut donc supposer que la racine est *daɪnk*. Alors δάκνω, ἔδακον, sont pour δ̥ᾰκνω ἐδ̥ᾰκον, et toutes les autres formes grecques, comme δήξομαι, δῆγμα, sont engendrées par voie d'analogie. Mais par là même on est autorisé à s'en servir, en les faisant dériver d'une racine fictive δᾰκ. L'*a* du v. ht-all. *zanga*, d'après ce qui précède, est un a_2, non un *ʌ*.

III. Il y a des couples de racines dont l'une a *n* ou *m*, l'autre *ʌ* pour coefficient sonantique, ex.: g_2a_1m et $g_2a_1ʌ$ «venir». Les seules qui nous intéressent ici sont celles du type B (p. 9). 1. Le grec possède à la fois μενθ, prouvé par μενθῆραι, et μᾰθ, prouvé par ἐπι-μᾰθής. Les formes faibles comme μαθεῖν, μανθάνω (*μαθνω) peuvent, vu le vocalisme grec, se rapporter aux deux racines. 2. βενθ (βένθος) et βᾰθ (βῆσσα); βαθύς peut appartenir à βενθ aussi bien qu'à βᾰθ (v. p. 24). 3. πενθ et πᾰθ (cf. p. 58). Quoique les formes πήσομαι = πείσομαι et πήσας = παθών ne reposent que sur de fausses leçons, l'existence de πᾰθ est probable pour deux raisons; 1° πεν-θ suivant l'opinion très vraisemblable de M. Curtius, est une amplification de πεν. Or, à côté de πεν, nous avons πη ou πᾰ dans πῆ-μα[1]. 2° Si les α de πάσχω, παθεῖν etc. peuvent s'expliquer par une rac. πεν-θ, en revanche l'*a* du lat. *pa-t-ior* suppose nécessairement une base *pā* et non *pen*[2].

IV. Parmi les racines mal déterminées dont nous parlions à la p. 56, celle de πήγνυμι n'est peut-être pas un cas désespéré. Il n'est pas trop hardi de s'affranchir de la nasale du parfait gotique **fefanh* (*faifāh*) et de la rapporter comme celle du lat. *panxi* (cf. *pepigi*) à la formation du présent que présente le grec πήγνυμι. Ainsi nous posons la racine *pāg* (ou *pāk*). En outre, pour ce qui regarde le grec, nous disons qu'il n'y a pas eu infection de la racine par la nasale du suffixe, que πῆξαι par exemple n'est pas pour «παγξαι». Ceci revient à contester que πήγνυμι soit pour *παγνυμι, *πᾰγγνυμι, comme le veut M. J. Schmidt (*Voc.* I 145). Voici les raisons à faire valoir: 1° Bien que la règle doive faire en effet attendre *πᾰγνυμι, les cas comme δείκνυμι, ζεύγνυμι,

---

1. Pour le fait de l'amplification cf. μεν-θ et μᾰ-θ qui viennent de *men* et *mā* (μῆτις), βενθ et βᾰθ qui viennent de g_2em et $g_2ā$ etc. Curtius, *Grdz.* 65 seq. Dans plusieurs cas l'addition du déterminatif date de la langue mère; ainsi βεν-θ, βᾰ-θ, βᾰ-φ (βάπτω), ont des corrélatifs dans le skr. *gam-bh*, *gā-dh*, *gā-h*. D'autres fois elle n'a eu lieu évidemment que fort tard comme dans le gr. δαρ-θ «dormir» ou dans πεν-θ. Ces derniers cas, considérés au point de vue de l'histoire de la langue, ne laissent pas que d'être embarrassants. On ne voit guère par où l'addition du nouvel élément a pu commencer.

2. Nous nous en tenons à l'ancienne étymologie de παθεῖν. Dans tous les cas celle de Grassmann et de M. J. Schmidt ne nous semble admissible qu'à la condition d'identifier *bādh* non à πενθ, mais à πᾰθ.

montrent de la manière la plus évidente qu'il y a eu devant -νυ, introduction secondaire de la forme forte. M. Schmidt, il est vrai, tient que ει, ευ, sont eux-mêmes pour ιν, υν, mais sur ce point l'adhésion de la plupart des linguistes lui a toujours fait défaut. 2° D'après la même théorie, ῥήγνυμι serait pour *ῥᾰγνυμι (cf. ἐρρᾰγην). Donc les Doriens devraient dire ῥᾱγνυμι, mais ils disent, *au présent* (Ahrens II 132), ῥήγνυμι. Cela établit l'introduction pure et simple de la forme forte.

La loi qui préside à l'apparition de l'*ā* long ne se vérifiera pas pour toutes les racines. Certains verbes, comme θάπτω ou λάπτω, ont complètement renoncé à l'*ā* long. Nous reviendrons sur ces cas anormaux (v. p. 147 seq.).

Nous passons à l'examen des principales formations verbales. Sauf une légère inégalité au parfait actif, le verbe λᾰθω conserve le paradigme dans sa régularité idéale. Comparez

φεύγω	ἔφυγον	πέφευγα	πεφυγμένος	φεύξομαι	φυκτός
λᾰθω[1]	ἔλᾰθον	λέλᾰθα	λελᾰσμένος	λᾰσομαι	-λᾰστος
(*leathō*	*elathon*	*leleatha*	*lelasmenos*	*lea(th)somai*	*lastos*)

Présent de la 1e classe (cf. p. 119). Outre λᾰθω, on a θᾰγω, κᾰδω, τᾰκω, ᾰδομαι, puis σήπω et τμήγω dont l'η, vu ἐσάπην et τμάγεν, représente ᾱ, et sans doute aussi δήω. Avec ῥ: κλώθω, τρώγω, φώγω; de plus ῥώ(σ)ομαι, χώ(σ)ομαι (p. 162). Curtius, *Verb.* I² 228 seq. Sur le prés. δήκω v. ibid.

Aoriste thématique (cf. p. 10, 20). En regard des présents λᾰθω, ᾰδομαι, *τμᾰγω (τμήγω) on a: ἔ-λᾰθο-ν, ε-ὔᾰδο-ν, δι-έ-τμᾰγο-ν. Il est permis de restituer à πτᾰκών un présent *πτᾰκω. La longue de πτήσσω est incompatible en principe avec la formation en -*yω*. L'origine récente de ce présent est donc aussi transparente que pour φώζω à côté de φώγω. La longue des présents fait défaut pour ἔ-λᾰβο-ν, ἔ-λᾰκο-ν, simplement parce que ces présents ne suivent point la 1e classe; au parfait l'ᾰ long reparaîtra. De ζωc vient ζούσθω pour ζοσέ-σθω (*Grdz.* 611). Sur les aoristes isolés tels que ἔφαγον v. p. 151.

L'aoriste thématique redoublé (cf. p. 10, 21) a le même vocalisme radical que l'aoriste simple: λέ-λᾰθο-ν, λε-λᾰβέ-σθαι, λε-λᾰκο-ντο,

1. La rac. λᾱθ est sortie de *lā* (p. 58) comme πλη-θ de πλη, mais le paradigme qui lui a été imposé était ancien. — Il va sans dire que *leathō* est une transcription schématique, destinée seulement à mettre en évidence la composition de l'*ā* long; à l'époque où les éléments de cet *ā* étaient encore distincts, l'aspirée eût été probablement *dh*.

πε-πᾰγο-ίην (Curtius, *Verb.* II 29). Au contraire ἐ-μέ-μηκο-ν est un plus-que-parfait (*ibid.* 23).

Même affaiblissement à L'AORISTE DU PASSIF EN -η (cf. p. 44 i. n.): de cᾱπ ἐ-σᾰπη-ν, de τᾱκ ἐ-τᾰκη-ν, de τμᾱγ τμᾰγε-ν. De ϝᾱγ, Homère emploie à la fois ἄγη et ἐ-ᾰγη.

A L'AORISTE NON-THÉMATIQUE (cf. p. 21, 138) ἄσ-μενος est à cϝᾱδ ce que χύ-μενος est à χευ.

PARFAIT. Aux principaux présents à voyelle longue cités ci-dessus correspondent les parfaits λέ-λᾱθ-α, κέ-κᾰδ-α, τέ-τᾱκ-α, ἕ-ᾱδ-α (lié par le sens à ἀνδάνω), σέ-σηπ-α, soit *σέ-σᾰπ-α. — Répondant à des présents de diverses formations qui contiennent une voyelle longue: με-μηκ-ώς (μηκάομαι), ἔ-πτηχ-α (πτήσσω), ἔ-ᾱγ-α (ἄγνυμι), πέ-πηγ-α (πήγνυμι) etc. — Répondant à des présents de diverses formations qui contiennent une voyelle brève: λέ-ληκ-α (λάσκω), εἴ-ληφ-α (λαμβάνω), κέκηφε Hes. (καπύω) et d'autres, comme πέφηνα, qui se trouvent appartenir au genre de racines dont nous faisons abstraction provisoirement (v. p. 142). Le parf. τέ-θηπ-α n'a point de présent proprement dit.

Soit à l'aoriste, soit ailleurs, les racines de tous les parfaits précités présentent quelque part un α bref. La longue au parfait singulier est normale, puisque cette formation veut la racine pleine. Mais nous avons $\bar{a}_1$, et la règle demande $\bar{a}_2$: on devrait trouver «λέλωθα» etc. de même que pour les racines finissant par $\bar{a}$ on attendrait «βέβωκα, ἕστωκα» etc. (p. 140). C'est là un des cas assez fréquents où le phonème $\bar{a}_2$ manque à l'appel et où il est difficile de décider comment au juste il a dû disparaître. Est-ce que, avant la contraction, *ea* s'est substitué à *oa*? Nous voyons de même la diphtongue ου, sur le point de périr, se faire remplacer par ευ. Y a-t-il eu au contraire une réaction du présent sur le parfait postérieure à la contraction? On pourrait recourir à une troisième conjecture: la présence de a_2 à la première personne n'étant garantie par aucun fait décisif (p. 69), la flexion primitive a peut-être été: 1e p. λέλᾱθα, 3e p. *λέλωθε; plus tard l'ᾱ se serait généralisé. Quoi qu'il en soit, nous possédons encore des vestiges de l'ω du parfait qui ne semblent point douteux: ce sont les formes doriques τεθωγμένοι· μεμεθυσμένοι, τέθωκται· τεθύμωται (Hes.) de θᾰγω[1]. L'ω s'est communiqué à l'aoriste dans θῶξαι et θωχθείς (Ahrens II 182). Du reste, même

1. Pour la signification v. Ahrens II 343.

dans τέθωκται et τεθωγμένοι, il ne peut être qu'emprunté au singulier de l'actif qui, par hasard, ne nous est pas conservé. De plus, à côté de *Ϝάναξ*, on a le parf. ἄνωγα. Cette forme sans doute pourrait être plus probante si l'on en connaissait mieux la racine.

Au pluriel, au duel, au participe, et dans tout le moyen l'ᾱ long ne peut pas être ancien. La flexion primitive était: τέθᾱγα ou τέθωγα, τέθωγας, τέθωγε, *τέθᾰγμεν, *τέθᾰγώς; moy. *τέθᾰγμαι. Les témoins de la forme faible sont les participes féminins homériques λελᾰκυῖα, μεμᾰκυῖαι; on peut citer aussi τεθᾰλυῖα, σεσᾰρυῖα et ἀρᾰρυῖα (Curtius, *Verb.* II 193). Le masculin a toujours η, peut-être en raison des exigences du vers. En tous cas cette différence n'est pas originaire. — A côté de κέκηφε, on a κεκᾰφηώς, et le moyen de λέληθε est dans Homère λέλᾰσται, part. λελᾰσμένος.

Aoriste sigmatique et futur (cf. p. 121 seq.). Les formes sont régulières: λᾰ́σομαι de λᾰ́θω; τᾰ́ξω de τᾰ́κω; ἥσατο (Hom.) de ἄδομαι; πᾰ́ξω, ἔπᾰξα de πᾰ́γνυμι; ἔπτᾰξα de πτᾰ́σσω; — δᾰ́ξομαι, ἐδηξᾰ́μην (dans Hippocrate d'après Veitch) de δάκνω; λᾰ́ψομαι de λαμβάνω.

Parmi les formations nominales, nous considérons d'abord celles où se montre $\bar{a}_2$. Cf. p. 170.

Thèmes en -ο et en -η. De *Ϝᾱγ* «briser», κυματ-ωγή. Malheureusement on pourrait supposer une contraction de κυματο(*Ϝ*)αγή; mais la même racine donne encore ἰωγή (*Grdz.* 531). La racine qui est dans le lat. *capio* forme κώπη. Λώβη en regard de *lābes* (les deux mots ne peuvent guère être identiques). De μᾱκ, dans μᾱκοάω (et non μακκοάω, v. Pauli, *K. Z.* XVIII 14, 24), vient μῶκος; de πτᾱκ, πτωχός. De θαάσσω, θόωκος. Sous le rapport du vocalisme radical, le gr. ὠμός est au lat. *ămarus* ce que -λοιχός par exemple est à λιχανός. A ψήχω appartient ψῶχος· γῆ ψαμμώδης; l'α se trouve dans ψᾱκτήρ etc.[1] Si l'on rattache ὠκύς à la rac. ἆκ, il a $\bar{a}_2$. L'ω de ἀγωγός et ἀκωκή aurait une plus grande valeur sans la réduplication.

Thèmes sans suffixe. De même que φλεγ donne φλόξ, de même πτᾱκ donne πτώξ. De θᾱπ ou θᾱφ «admirer» vient θώψ «le flatteur» comme cela ressort de θήπων· ἐξαπατῶν, κολακεύων, θαυμάζων et d'autre part de cette définition de θώψ: ὁ μετὰ θαυμασμοῦ ἐγκωμιαστής (Hes.). Le verbe θώπτω ne peut être qu'un dérivé de θώψ comme πτώσσω l'est de πτώξ.

---

1. Il est vrai qu'il y a aussi un verbe ψώχω dont le rapport avec ψήχω n'est pas bien clair.

Thèmes de diverses formations. A côté de ἀχλύς: ὠχρός; cf. χώρα (p. 130). A côté de λάγνος: λωγάς· πόρνη; cf. ὁλκάς, νομάς, σποράς, τοκάς etc. M. Bugge (*Stud.* IV 337) rapporte νώγαλον «friandise» à un verbe qui a dû être en germanique **snaka*, **snōk*. On a réuni κνώδαλον (et κνώδων) à κναδάλλεται· κνήθεται; toutefois κνώψ, κνωπεύς, en sont bien voisins. Πρωτεύς vient peut-être de la rac. *prāt* qui est dans le got. *fraþjan*.

Les exemples de ᾱ pour ω ne manquent pas: θᾱγ donne θηγός, θᾱπ θηπόν· θαυμαστόν; τᾱγ τᾱγός (cf. ἐτᾱγην); *Ϝᾱγ* forme, en même temps que κυματ-ωγή, ναυ-ᾱγός et ἠγόν· κατεαγός.

De même, φερ donnant φορέω, λᾱκ devrait donner «λωκέω». La forme réelle est (ἐπι)ληκέω: elle est régulière pour la quantité de la voyelle, irrégulière pour sa qualité. Même remarque pour ἀγέομαι, θᾱλέω etc.

Les FORMATIONS DU DEGRÉ 1 auront dans nos racines $\bar{a}_1$.

Thèmes en *-man* (cf. p. 123 seq.): ἐπι-λᾱσμων; λῆμμα, δῆγμα, πῆγμα (Eschyle).

Thèmes en *-as* (cf. p. 122): ᾆδος, κᾶδος, μᾶκος, ἀ-λᾱθής, εὐ-(*Ϝ*)ᾱχής (cf. ἰᾱχή). Les suivants, plus isolés, ne sont pas accompagnés de formes ayant l'α bref: μᾶχος, ᾶπος («fatigue», dans Euripide); ἀ-ζηχής, ἀ-σκηθής, κῆτος, τῆθος. Exemple contenant *ϱ*: νωθής en regard de νόθος.

La meilleure preuve de la postériorité de formations comme θᾶλος, μᾶθος (Eschyle), ce sont les composés νεοθηλής, ἐπιμηθής, où subsiste la longue. C'est ainsi encore que l'homérique εὐπηγής est remplacé plus tard par εὐπᾱγής. Peut-être la brève de ᾰγος = skr. *ágas* (p. 110) comporte-t-elle une explication analogue malgré l'isolement de ce mot.

Thèmes en *-yas* (cf. p. 123). On a le superl. μᾶκιστος qui est à μακρός, ce que le skr. *kšépišṭha* est à *kšiprá*. Quant à l'ᾱ long qui se manifeste dans l'accentuation des comparatifs neutres μᾶσσον, θᾶσσον, μᾶλλον, il est prudent de ne rien décider à son égard, d'autant plus que le dialecte homérique n'admet pas l'η dans ces formes. M. Ascoli, d'accord en cela avec d'autres savants, les explique par la même infection qu'on observe dans μείζων (*Kritische Studien*, p. 129). M. Harder (*De alpha vocali apud Hom. producta*, p. 104) cite des témoignages pour l'accentuation μάσσον et μάλλον.

Les THÈMES QUI REJETTENT a_1 auront *A* autophtongue:

Thèmes en *-ra*. Certains d'entre eux comme σφοδρός, ὠχρός (p. 147) prennent a_2. Une seconde série affaiblit la racine, par

exemple λιβρός, πικρός, στιφρός, de λειβ, πεικ, στειφ; λυγρός, ψυδρός, de λευγ, ψευδ; ἐλαφρός de *λεγχ; sanskrit *kśiprá*, *ćhidrá* de *kśep*, *ćhed*; *çukrá*, *çubhrá* de *çoć*, *çobh*; *gr̥dhrá*, *sr̥prá* de *gardh*, *sarp*; germanique *digra-* «épais» de *deig*; indo-européen *rudhrá* «rouge» de *ra*$_1$*udh*. De même, σᾶπ, soit *sa*$_1$*ap*, fait σᾶπρός; μᾶκ fait μᾶκρός; λᾶθ donne λᾰθρα. On peut placer ici τᾶκερός de τᾶκ et πᾶγερός de πᾶγ, si l'ε y est anaptyctique; ἄκρος de ἆκ est régulier aussi, sauf l'accentuation.

Thème en *-u* (cf. p. 15, 24): ταχύς.

Thèmes en *-ta* (cf. p. 14, 23, 140). La forme faible est devenue très rare, mais ἀ-λαστος de λᾶθ et le verbe πακτόω à côté de πᾶκτός en sont de sûrs témoins. Il n'y a pas à s'étonner des formes comme τᾶκτός, λᾶπτός, πᾶκτός, plus que de celles comme φευκτός qui, elles aussi, remplacent peu à peu le type φυκτός.

Revenant aux formations verbales, nous examinons le vocalisme des racines dont le présent se fait en *-yω* ou en -τω.

En sanskrit la 4e classe verbale affaiblit la racine. En grec les formes comme νίζω, στίζω, κλύζω, βάλλω de βελ, καίνω de κεν (p. 97) et beaucoup d'autres attestent la même règle[1]. Rien de plus normal par conséquent que l'ᾰ bref de ᾄζομαι, βάζω, σάττω, σφάζω, χάζω etc. Les formes comme πτήσσω, φώζω (cf. φώγω) sont aussi peu primitives que τείρω (v. p. 148 i. n.). πήττω paraît ne s'être formé qu'en pleine époque historique (Curtius, *Verb.* I² 166).

Les présents en -τω sont analogues: ἅπτω, βάπτω, δάπτω, θάπτω, λάπτω, σκάπτω etc. montrent l'α bref. Seul σκήπτω enfreint la règle, car pour θώπτω (p. 146) et σκώπτω, on peut sans crainte y voir des dénominatifs; cf. παίζω, παῖγμα, παίγνιον venant de παίς.

Dans les temps autres que le présent, les verbes en *-yω* et en -τω restent en général sans gradation (nous adoptons pour un instant cette désignation des formes pleines de la racine). C'est la solidarité qui existe entre les différentes formes du verbe à cet égard que fait ressortir M. Uhle dans son travail sur le parfait grec (*Sprachwissenschaftl. Abhandlungen, hervorgegg. aus G. Curtius' Gramm. Ges.*, p. 61 seq.).

---

1. Il est naturel que cette formation, une fois qu'elle eut pris l'immense extension qu'on sait, ne se soit pas maintenue dans toute sa rigueur. Evidemment un grand nombre de verbes de la 1re classe ont, sans rien changer à leur vocalisme, passé dans la quatrième. Ainsi τείρω, cf. lat. *tero*, δείρω à côté de δέρω (quelques manuscrits d'Aristophane portent δαίρω qui serait régulier), φθείρω (dor. φθαίρω) etc.

Mais, au lieu d'attribuer à certaines racines et de refuser à d'autres une *faculté inhérente de gradation*, ainsi que le fait l'auteur, il faut dire au contraire que lorsque la gradation fait défaut, c'est qu'elle s'est perdue. Qu'est-ce qui a occasionné sa perte? C'est précisément, si nous ne nous trompons, *l'existence d'un présent sans gradation*, comme ceux en *-yω* et en -τω.

Ainsi l'analogie de σφάζω, βάπτω, θάπτω, λάπτω, σκάπτω etc. a peu à peu étouffé les formes fortes comme *λᾱπ ou *σκᾱπ. Les parfaits font λέλᾰφα, ἔσκᾰφα, les futurs λᾰ́ψω, σκᾰ́ψω etc. Les verbes contenant ι et υ, comme στίζω, πτίσσω, νίπτω, κύπτω, τύπτω, se comportent de même, c'est-à-dire qu'ils n'admettent nulle part la diphtongue[1]. Ces anomalies ne font donc pas péricliter la théorie du phonème *A*. D'ailleurs il y a des exceptions: κάπτω (Hes.): κέκηφα; τάσσω (τέτᾰχα): τᾱγός; ἅπτω: ἠπάομαι (Curtius); καχλάζω: κέχλᾱδα.

Les présents à nasale comme λαμβάνω, ἀνδάνω, δάκνω, n'exercent pas la même influence destructive sur le vocalisme de leurs racines. Cela tient au parallélisme presque constant de ces formations avec les présents à «gradation» (λιμπάνω, λείπω; λανθάνω, λήθω), grâce auquel il s'établit une sorte d'équivalence entre les deux formes. Pareillement le prés. λάσκω laisse subsister le parf. λέληκα.

Nous passons à l'examen des principales formations verbales dans les langues européennes autres que le grec.

Parfait. Le germanique nous présente *ō*: got. *sok*, *hof*. L'*ō* doit être du degré 2 et correspondre à l'ω régulier de τε-θωγ-, non à l'*ā* hystérogène de τέ-τᾱκ-ε. Par la même unification que nous avons vue en grec, l'*ō* du singulier s'est répandu sur le pluriel et le duel, et l'on a *sokum*, *soku*, au lieu de **sakum*, **saku*. De même l'optatif devrait faire **sakjau*. Le participe passif, dont le vocalisme est en général celui du parfait pluriel, fait encore *sakans*. Il y a une proportion rigoureuse entre *sok* : *sakans* et *bait* : *bitans*. Un autre reste de la forme faible, c'est *magum* dont nous avons parlé à la p. 61.

Le latin a *scābi*, *ōdi*, *fōdi*; l'irlandais *ro-gád* (prés. *guidiu*).

Présent de la 1e classe (v. p. 144). Latin *lābor* (cf. *lăbare*), *rādo*, *vādo* (cf. *vădum*), *rōdo*.

---

1. Il est vrai qu'au parfait l'ι et l'υ subissent ordinairement un allongement (κέκῡφα), mais cela est tout différent de la diphtonguaison, et l'ᾱ long ne se peut jamais mettre en parallèle qu'avec la diphtonguaison.

Got. *blota* et *hvopa*. Ici *ō* est du degré 1. — Le parf. *hvaihvop* (**baiblot* ne nous a pas été conservé) a gardé la réduplication, afin de se distinguer du présent. Si le germanique faisait encore la différence entre $\bar{a}_2$ et $\bar{a}_1$, cela n'eût pas été nécessaire.

Paléoslave *padą*, *pasą*. — Lituanien *móku*, *szóku*, et aussi sans doute plusieurs verbes qui suivent à présent d'autres formations, comme *kósiu* «tousser» (cf. skr. *kásate*), *osziù*, *kósziu*, *dróżiu*, *glóbiu*, *vókiu*; *bóstu*, *stokstù*. Schleicher, *Lit. Gr.* 235 seq.

Présent en -ya. Got. *fraþja*, *hafja*, *hlahja*, *skaþja* etc.; lat. *capio*, *facio*, *gradior*, *jacio*, *lacio*, *quatio*, *patior*, *rapio*, *sapio*, *fodio*. Ces formes sont régulières (v. p. 148).

Il faut mentionner en lituanien *vagiù* «dérober» et *smagiù* «lancer», dont les infinitifs sont *vógti*, *smógti*.

Présents du type ἄγω. Plus haut nous avons omis à dessein de parler de cette classe de présents grecs, parce qu'il convient de les traiter conjointement avec ceux des langues congénères.

En germanique c'est la formation la plus commune: got. *draga*, *hlaþa*, *skaba*, *þvaha* etc. — Le latin la préfère aux présents à voyelle longue comme *vādo*, mais l'emploie moins volontiers que la forme en *-io*. Il a *ago*, *cado*, *scabo*, *loquor*; puis des exemples où la consonne finale est une sonante, *alo*, *cano*; enfin les présents rares *tago*, *pago*; *olo*, *scato* (Neue *Formenl.* II[2] 423). Les deux derniers, bien qu'ils appartiennent à la langue archaïque, sont probablement secondaires[1]. — Le grec n'a que ἄγω, γλάφω, γράφω, μάχομαι, ὄθομαι, et les formes très rares ἄχομαι, βλάβομαι[2]. — On trouve dans les verbes lituaniens énumérés dans la grammaire de Schleicher: *badù*, *kasù*, *lakù*[3], *plakù*. Enfin le paléoslave, si nous ne nous trompons, a seulement *bodą* et *mogą*.

Nous n'hésitons pas à dire que ces présents ont subi un affaiblissement dans leur racine.

Il n'y a aucun motif pour s'effrayer de cette conséquence forcée des observations précédentes. Il est indubitable que κλύω, λίτομαι, et d'autres présents grecs sont des formes faibles. D'ailleurs si, plutôt que d'admettre cet affaiblissement, on renonçait au parallélisme de λήθω avec πέτομαι, λείπω, on arriverait, contre toute vraisemblance, à faire ou de λήθω ou de μάχομαι *un type à part ne rentrant dans aucune catégorie connue.*

1. On ne connaît pas le présent de *rabere*; celui de *apere* paraît avoir été *apio*.
2. Il est douteux que γράω et λάω soient pour γρασ-ω et λασ-ω.
3. Dans son glossaire Schleicher donne *lakiù*.

A cela s'ajoutent les considérations suivantes.

L'indo-européen a eu évidemment deux espèces de thèmes verbaux en *-a*: les premiers possédant la racine pleine et paroxytons, les seconds réduisant la racine et oxytons. Rien ne permet de supposer que l'un des deux caractères pût exister dans un même thème sans l'autre.

En sanskrit et en zend, les oxytons de la langue mère donnent des aoristes et des présents (6e classe). En grec il n'y a point de présents oxytons, et un thème ne peut être oxyton qu'à la condition d'être aoriste. Nous devons donc nous attendre, sans décider d'ailleurs si la 6e classe est primitive ou non, à ce que les thèmes faibles, lors même qu'ils ne seraient pas attachés à un second thème servant de présent, aient une certaine tendance à se fléchir à l'aoriste. Et les thèmes du type λιπε-, où nous pouvons contrôler l'affaiblissement de la racine, vérifient entièrement cette prévision. A côté des présents γλύφειν, κλύειν, λίτεσθαι, στίχειν[1], τύκειν (Hes.), ils donnent les aoristes δικεῖν, ἐλ(υ)θεῖν, μυκεῖν, στυγεῖν, βραχεῖν (= βr̥χεῖν).

De ce qui précède il ressort que les différents présents grecs, pour être vus sous leur vrai jour, doivent être jugés conjointement aux *aoristes isolés* de même forme radicale, lorsque ces aoristes existent.

Or pour le type μαχε ils existent. A côté des présents ἄγειν, ἄχεσθαι, βλάβεσθαι, γλάφειν, γράφειν, μάχεσθαι, ὄθεσθαι, on a les *aoristes isolés* μακεῖν, ταφεῖν «être étonné», φαγεῖν, φλαδεῖν «se déchirer». Et si cette propension à se fléchir à l'aoriste était chez le type λιτε un signe de l'affaiblissement radical, n'avons-nous pas le droit de tirer la même conclusion pour le type μαχε?[2]

---

1. στίχουσι donné par Hésychius a été restitué dans le texte de Sophocle, Antigone v. 1129. — Le nombre des présents de cette espèce est difficile à déterminer, certains d'entre eux étant très rares, comme λίβει, λίβων pour λείβει, d'autres, comme γλίχομαι, que plusieurs ramènent à *γλισκομαι, étant de structure peu claire, d'autres encore comme λύω devant être écartés à cause de l'*ū* long du sanskrit.

2. Pour saisir dans son principe le fait employé ici comme argument, il faut en réalité une analyse un peu plus minutieuse.

Tout d'abord, il semble qu'on doive faire une contre-épreuve, voir si les thèmes contenant ε ne se trouvent pas dans le même cas que ceux contenant α. Cette contre-épreuve est impossible *a priori*, vu qu'un thème contenant ε est fort, et qu'un aoriste fort ne peut qu'être hystérogène. L'aoriste régulier des racines contenant ε a toujours la forme πτ-ε.

En revanche le soupçon d'une origine récente ne saurait atteindre les aoristes tels que φαγεῖν, vu leur ressemblance avec le type λαθεῖν de λήθω. Le

Tout parle donc pour que μάχομαι soit un présent exactement semblable à λίτομαι. Depuis quelle époque ces thèmes faibles se trouvent-ils au présent? C'est là en définitive une question secondaire. Si l'on admet dans la langue mère une 6e classe des présents, λίτομαι, μάχομαι, pourraient être fort anciens et n'avoir fait qu'abandonner leur accentuation première. Nous croyons cependant, comme nous y faisions allusion plus haut, que dans la première phase du grec, tous les anciens oxytons, *quel qu'ait été l'état de choses primitif*, ont dû passer d'abord par l'aoriste, que par conséquent les présents du type λίτομαι sont en tous cas de seconde génération. Les cas comme celui de ἐλ(υ)θεῖν qui a mieux aimé rester dépourvu de présent que de changer d'accentuation recommandent cette manière de voir. Mais en même temps il est probable que dès une époque plus ancienne que la langue grecque certains thèmes du type μαχε- (*age-* par exemple), cessant d'être oxytons, s'étaient ralliés aux présents comme *bhére-*.

Passons aux verbes latins. Pour deux d'entre eux, *tago* et *pago*, M. Curtius a victorieusement établi qu'ils ne sont rien autre chose que d'anciens aoristes. Voy. notamment *Stud.* V, p. 434. Il est vrai que ce sont les seuls exemples qui soient accompagnés d'une seconde formation (*tango*, *pango*). Mais sur ce précédent nous pouvons avec quelque sécurité juger *cado*, *scato*, *cano*, *loquor*; ce dernier du reste est en grec λακεῖν, non «λάκειν». Il reste seulement *ago*, *scabo* et *alo* qui, ayant leur pendant dans les idiomes congénères, paraissent appartenir au présent depuis plus longtemps.

En abordant le germanique, la question de savoir si l'indo-européen a eu des *présents* de la 6e formation prend plus d'impor-

---

fait se résume donc à ceci: au temps où l'aoriste était pur de formes fortes, où il ne contenait que des formes faibles ou des formes dont on ne sait rien, les différentes espèces de thèmes dont il s'agit se répartissaient de la manière suivante entre l'aoriste et le présent:

Présent	πέτε	λίτε	μάχε
Aoriste	—	δικέ	φαγε

Pour que les thèmes du type μαχε- *pussent comme ceux du type* λιτε- *et à l'encontre de ceux du type* πετε- *se fléchir comme oxytons* (*soit à l'aoriste*), *ils devaient être des thèmes faibles.*

Du reste nous ne demanderions pas mieux que de donner pour un instant droit de cité aux aoristes isolés contenant ε, et de faire le simulacre de la contre-épreuve. On n'en trouverait qu'un seul: ἐλεῖν (εὑρεῖν = ϝευρ-εῖν), en revanche le présent est peuplé littéralement de ces formes. Mais cette confrontation, qui a l'air très concluante, n'aurait à notre point de vue qu'une valeur relative.

tance que pour le grec et le latin. Si l'on répond affirmativement, il n'est besoin de longs commentaires: *saka* est un présent de la 6e classe, et la seule chose à faire admettre c'est que le ton, cédant à l'attraction des autres présents, s'est porté de bonne heure sur la racine (*hláþa*, *skáþa* etc.). Dans tous les cas le germanique a reçu des périodes antécédentes quelques présents de cette espèce, ainsi que le font conclure got. *skaba* = lat. *scabo*, *graba* = gr. γράφω, norr. *aka* = gréco-it. *agō*. Mais il n'en est pas moins vraisemblable que la majorité soit issue de l'aoriste. C'est même la seule hypothèse possible pour got. *þvaha*, cf. τάκω (p. 60); norr. *vaða*, cf. lat. *vādo*; anglo-s. *bace*, cf. φώγω. Les formes comme *þvaha* nous reportent donc à une époque où l'aoriste germanique existait encore, et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi, tandis que le thème *beuge-* (*biuga*) se conservait à l'exclusion de *buge-*, l'inverse avait lieu pour *þvahe-*. Depuis la confusion des phonèmes $\bar{A}_1$ et $\bar{A}_2$, l'*ō* du prés. **þvōha* (τάκω) ne différait plus de l'*ō* du parf. *þvōh* (ou *þveþvōh*). Au contraire le thème *þvahe-* offrait un excellent *ablaut*, qui devait s'établir d'autant plus facilement que les verbes en *-ya* comme *hafja hōf* en donnaient déjà l'exemple.

Je ne pense pas que les formes, peu nombreuses du reste, du letto-slave fassent quelque difficulté sérieuse.

Tout cela pourra paraître suggéré par les besoins du système. Quelle nécessité y a-t-il après tout de soutenir que *saka*, ἄγω, doivent appartenir à une autre formation que φέρω? C'est cette nécessité, urgente à nos yeux, que nous voudrions accentuer d'une manière bien précise. Le présent n'est qu'un cas particulier. Qu'on considère l'ensemble des formations, et l'on verra apparaître un trait caractéristique des racines contenant *A*, trait inconnu à la grande classe des racines dont la voyelle est *e*, *la faculté d'allonger la voyelle*[1]. On peut avoir sur *saka* et ἄγω telle opinion qu'il plaira. Seulement quand leurs racines font *sōk* et ἄγέομαι dans le même temps que *bher* fait *băr* et φορέω, il y a là un phénomène tellement extraordinaire qu'il s'agit avant tout et à tout prix de s'en rendre compte. Or l'hypothèse proposée pour *saka* n'est que l'explication indirecte de *sōk*. La tentative peut n'être pas réussie; en tous cas elle est motivée.

1. Sans doute il y a aussi des *ē* longs, mais dans un nombre de racines extrêmement limité et qu'il serait injustifiable de vouloir confondre avec le type *bher*. Nous abordons ces racines à la p. 155 seq.

Notre hypothèse sur cette faculté d'allonger la voyelle est connue par ce qui précède. Il sera permis de renvoyer le lecteur qui voudra apprécier jusqu'à quel point la propriété de l'allongement est inhérente aux racines contenant *A* ou *ϱ* au travail déjà cité de M. Fick qui traite de l'*ā* long européen (*Beitr. de Bezzenb.* II 193 seq.). Du reste nous ne nous sentons point en état de dire dans chaque cas pourquoi l'on trouve une brève on une longue, comme nous avons cru en effet pouvoir le faire pour les formations relativement très transparentes qui ont été analysées plus haut. Les remarques qu'il nous reste à faire ne porteront donc point sur le détail.

Les matériaux relatifs à la permutation *ā* : *a* et *ō* : *o* dans le latin se trouvent réunis chez Corssen, *Ausspr.* I² 391 seq. En voici quelques exemples: *com-pāges*:*pago*; *ācer*:*acies*; *ind-āgare* : *ago*; *sāgio*: *sagax*; *con-tāgio* : *tagax*; *lābor* :*labare*. L'*o* de *prae-co* venant de *cano* serait-il un exemple de $\bar{A}_2$?

En grec on peut ajouter à la liste de M. Fick et aux exemples donnés plus haut: ἆχος : ἰᾶχή; ὠθέω : εἰν-οσί-φυλλος; κωφός: κόπτω; ῥώθων : ῥόθος; φώγω : φοξός (Curtius).

Pour les idiomes du nord l'échange *ā* : *a* est devenu une sorte *d'ablaut quantitatif* qui a succédé à *l'ablaut qualitatif* $\bar{A}_1 : \bar{A}_2$. L'*ablaut* qualitatif était détruit par la confusion phonique des deux $\bar{A}$ (p. 131) comme aussi par la perte partielle des formations contenant $\bar{A}_1$, dont la plus importante est le présent de la 1ᵉ classe. En germanique particulièrement l'élimination de ce dernier au profit des formes comme *saka* a fait naître entre la série *a* : *ō* et la série *e* : *a* (a_2) un parallélisme absolument hystérogène. La langue sent la même relation entre *sok*, *sokjan*; *groba*, et les présents correspondants *saka*; *graba*, qu'entre *vrak*, *vrakjan*, *vraka* et *vrīkan*. Mais le vrai rapport serait rendu assez exactement par la fiction suivante: se représenter les racines comme *beug* ayant perdu le degré de l'*e* et ne possédant plus que les formes *bug* et *baug*[1]. — Comme le présent n'était pas le seul thème du degré 1, on s'attendrait cependant à trouver la voyelle longue ailleurs que dans les formations qui demandent a_2, par exemple dans les neutres en *-as* et les comparatifs en *-yas*. Il n'en est rien: *hatis*, *skapis*, *batiza*, montrent l'*a* bref. Ces formes paraissent s'être

1. A la page 115 nous nous sommes montré incrédule vis-à-vis des transformations d'*ablaut* d'une certaine espèce et avec raison, croyons-nous. Mais ici de quoi s'agit-il? Simplement de la suppression d'un des trois termes de l'*ablaut*, suppression provoquée principalement par la perte du présent.

dirigées sur le nouveau présent. Nous n'avons pu découvrir qu'un seul exemple qui, sur ce point, répondît à la théorie: c'est le féminin got. *sokni-*. Les thèmes en *-ni* demandent en effet le degré 1, ainsi que le prouve *siuni-* de la rac. *sehv* (cf. skr. *hā́-ni*, *ǵyā-ni*, en regard de *hī-ná*, *ǵī-ná*). Donc «*sakni-*» eût été irrégulier au même chef que *hatis*. Le norr. *dœgr* pour **dōgis* serait un second cas de ce genre si l'*e* du lit. *degù* ne rendait tout fort incertain. Cf. la note.

La permutation en question est fort commune en letto-slave. Lituanien *pra-n-tù*:*prótas*, *žadù*:*žódis* etc. — En slave on a les verbes comme *po-magają*, *badają*, en regard de *mogą*, *bodą* etc. De même qu'en germanique, l'*ā*, dans les cas où l'*ă* bref est conservé parallèlement, devient pour la langue une espèce de gradation.

Ici nous devons faire mention d'une innovation très étendue qui donne au vocalisme letto-slave une physionomie à part. Tandis qu'en germanique la confusion de *A* avec a_2 n'a amené presque aucun trouble dans le système des voyelles, le letto-slave au contraire a mélangé deux séries vocaliques, et nous voyons l'*a* (ou *ȧ*, p. 65) issu de a_2 permuter avec *ā* (*ǡ*) comme s'il était *A*. De là l'échelle slave *e*:*o*:*a* dans les nombreux exemples comme *teką*, *točiti*, *takati*, l'échelle lituanienne *e* : *a* : *o*, comme dans *želiù*, *žálias*, *žolė*[1]. Voir Schleicher, *Lit. Gr.* 35 seq. — Il faut avouer que d'autres allongements de ce genre restent inexpliqués, je veux dire particulièrement l'*ē* des fréquentatifs slaves comme *plétają* de *pletą*. Il serait à souhaiter aussi qu'on sût à quoi s'en tenir sur l'*ē* long germanique des formes comme *nēmja-* (rac. *nem*). Amelung, remarquant que l'*ē* est suivi le plus souvent d'une syllabe contenant *i* ou *y*, supposait une épenthèse et ramenait *nēmja-* à **namja-*, **naimja-*.

Il reste à considérer les racines qui ont un *ē* médial, type absolument parallèle à λᾱθ, λειπ, δερκ. On a la proportion: ϝρηγ : θη = λᾰθ : στᾰ.

1. Le germanique n'est pas sans offrir un ou deux exemples analogues. Ainsi le got. *dags* (dont la racine est *deg* si l'on peut se fier au lit. *degù*) est accompagné de *fidur-dogs*, *ahtau-dogs*. Sans *dœgr* (cf. ci-dessus), on pourrait songer à voir dans *-dogs* le même allongement singulier que présente le second terme des composés indiens *çatá-çārada*, *pṛthu-ǵāghanā*, *dvi-ǵāni*, et qui, en grec, se reflète peut-être dans les composés comme εὐ-ήνωρ, φιλ-ήρετμος, où l'allongement n'était pas commandé par une succession de syllabes brèves. — L'allongement du lat. *sēdare* (v. p. 158) et du gr. τρωπάω (v. ce mot au registre) n'a rien de commun, croyons-nous, avec les phénomènes slaves dont nous parlons.

Pour ne point éparpiller cette famille de racines, nous citerons aussi les exemples comme *krēm* où l'*ē* est suivi d'une sonante, quoique ce caractère constitue un cas particulier traité à la fin du paragraphe.

Le degré 2 apparaîtra naturellement sous la même forme que pour les racines finissant par *ē*: il aura *ō* dans le gréco-italique[1], *ā* (germ. lit. *ō*) dans les langues du nord. V. p. 132 seq.

Il sera intéressant d'observer le vocalisme du degré réduit, parce qu'il pourra apporter de nouvelles données dans la question de la composition de l'*ē* qui nous a occupés plus haut p. 133 seq.

Première série: le degré réduit présente *a*.

1. Rac. *kēd*. Au lat. *cēdo* on a souvent joint, et à bon droit, ce nous semble, les formes homériques κεκαδών, κεκαδήσει. On a la proportion: κεκαδών : *cēdo* = *satus* : *sēmen*.

2. Rac. *rēg* «teindre». Gr. ῥῆγος; les quatre synonymes ῥηγεύς, ῥεγεύς, ῥογεύς, ῥαγεύς, sont irréguliers: il faudrait «ῥωγεύς». Néanmoins l'α contenu dans ῥαγεύς, ainsi que dans χρυσοραγές (Curtius, *Grdz.* 185), est pour nous très remarquable. Ici en effet ρα ne saurait représenter la liquide sonante: ρ étant initial, elle n'aurait pu donner que αρ. Donc, à moins que cette racine n'ait suivi l'analogie de quelque autre, l'α de ῥαγ doit être assimilé à l'*a* de *satus*. Dans ῥέζω toutefois la forme faible a ε.

3. Rac. *rēm*. Gr. ἔρημος, lit. *romùs*. Formes faibles: gr. ἠρέμα, lit. *rìmti*, mais aussi gr. ἀραμέν· μένειν, ἡσυχάζειν (infinitif dorique en -εν). — Cette racine n'est pas identique avec *rem* d'où ἔραμαι (p. 22).

4. Rac. ληγ, gr. λήγω (l'η est panhellène, Schrader, *Stud.* X 316). M. Curtius indique que λαγάσσαι· ἀφεῖναι pourrait donner la forme à voyelle brève. *Verb.* I² 229.

5. Rac. *lēd*. Au got. *leta*, *lailot*[2], on joint *lats* et le lat. *lassus*. Le lituanien a *léidmi* (= **lēdmi*).

---

1. M. Brugmann, *Stud.* IX 386 dit quelques mots sur ῥήγνυμι : ἔρρωγα. Il considère l'ω de ἔρρωγα comme une imitation postérieure du vocalisme de κέκλοφα.

2. Nous ne saurions adopter la théorie qui ramène l'*ē* des verbes gotiques de cette classe à *a* + *nasale*, théorie que défend en particulier M. J. Schmidt, *Voc.* I 44 seq. M. J. Schmidt accorde lui-même que pour *leta* et *greta* les arguments manquent et que dans *blesa* rien ne peut faire supposer une nasale. En outre l'auteur part du point de vue que l'*ā* germanique est antérieur à l'*ē*. Dès qu'on cesse de considérer *ē* comme une modification de l'*ā*, *a* + *nasale* ne doit faire attendre que *ā* comme dans *hāhan*. L'*ō* du parfait, dans la même

6. Rac. *bhrēg*. Gr. ῥήγνυμι, ῥήξω etc. Degré 2: ῥωχμός, ἀπορρώξ, ἔρρωγα[1]. Le parfait moyen ἔρρηγμαι et le partic. ἐρρηγείας des tables d'Héraclée sont réguliers en ce sens qu'ils n'ont pas ω, mais on attendrait -ρᾰγ- plutôt que -ρηγ-. C'est ce que présente l'aor. pass. ἐρρᾰ́γην, où le groupe ρα représente ρ + α, non pas *r*̥. *ϝραγ* : *ϝρηγ* = *să* : *sē*. En latin le degré réduit s'est propagé: *fractus, frango* pour **frag-no*. Le got. *brikan* est un verbe de l'espèce ordinaire. Sur le rapport de *-ru-* dans *brukans* au *-ra-* gréco-italique v. p. 169. Le slave a *brěgŭ* «rive».

7. Rac. *sēk*. Paléosl. *sěką* «caedere», lit. *sýkis* «une fois, un coup», lat. *sīca* pour **sēca*. Degré 2: v. h[t]-all. *suoha* «herse». Degré réduit: lat. *saxum* = germ. *sahsa-* «pointe, couteau, etc.» (Fick III[3] 314); mais aussi *secare*[2].

Deuxième série: le degré réduit n'est pas connu.

1. Gr. ἀρήγω, ἀρηγών. Degré 2: ἀρωγός, ἀρωγή.

2. Rac. *dhrēn*. Gr. θρῆνο-ς, ἀν-θρήνη (= *ἀνθο-θρήνη), τεν-θρήνη; θρώναξ· κηφήν. Λάκωνες (pour la formation cf. ὅρπηξ de ἕρπ, πόρπαξ de *perk*$_2$, κρώμαξ de κρημ, σκώληξ de σκᾰλ, lat. *procax* de *prec*, *pōdex* de *perd*).

3. Rac. *rēp*. Lat. *rēpo*, lit. *replóti*.

Troisième série: le degré réduit présente *e*.

1. Rac. *ēd*. Lit. *ēdu*, *ēsti*; sl. *ěmĭ* ou *jamĭ* = **j-ěmĭ* (Leskien, *Handb. d. altb. Spr.* § 26), 3e p. *éstĭ* ou *jastĭ*; *medv-ědĭ*. Lat. *ēsurio*, *ēsus* (?). En grec, la longue de ἐδήδοκα, ἐδηδώς, κάτηδα· καταβεβρωμένα, ἐδηδών· φαγέδαινα, ne prouve pas grand chose; mais celle de ὠμ-ηστής et ἄν-ηστις paraît garantir l'η radical. On trouve le degré 2 dans ἐδωδή; malheureusement cet ω est équivoque comme l'η de ἐδήδοκα. Ce ne serait pas le cas pour l'ω de ὠδίς, si, en se fondant sur l'éol. ἐδύνη = ὀδύνη, on voulait le rattacher à notre racine. Peut-être n'est-il point indifférent de trouver en gotique *uz-eta* «crèche». — Le degré réduit a engendré le gr. ἔδμεναι, ἔδω, ἐσθίω, le lat. *edo*, *edax*, le got. *ita*.

---

hypothèse, s'explique encore bien moins: cf. *haihāh*. Enfin celui qui soutient que *redan* est pour **randan* ne doit pas oublier que par là il s'engage à approuver toute la théorie des *ā* longs sanskrits sortis de *an*, vu qu'à *reda* correspond *rádhati*.

1. Dans ῥωγαλέος l'ω est irrégulier, si l'on compare λευγαλέος, εἰδάλιμος, πευκάλιμος; mais Hésychius a ὀρειγαλέον, v. Curtius, *Grdz.* 551.

2. A la p. 79, le germ. *saga* est rangé parmi les formations qui ont a_2. Cela est admissible si on prend soin de déclarer *saga* hystérogène. Mais peut-être l'*a* de ce mot répond-il à l'*a* de *saxum*.

2. Rac. *krēm*. Elle donne en grec κρημνός, κρήμνημι, et, au degré 2, κρώμαξ (aussi κλώμαξ). Le got. *hramjan* pour lequel on attendrait **hromjan* s'est dirigé sur les racines à *e* bref. Le gr. κρέμαμαι donne la forme faible.

3. Rac. *tēm*. Lat. *tēmētum*, *tēmulentus*. Miklosich (*Lexicon palaeoslave*) compare à ces mots le sl. *timica* «boue» dont le premier *i* représente donc un *ē* long. La forme faible se trouve dans *tenebrae* et le sl. *tĭma*. La comparaison des mots sanskrits (p. 161) montre que le rac. *tēm* ou *stēm* réunissait en elle les idées d'*humidité*, d'*obscurité*, de *silence*, d'*immobilité*. Au figuré elle rend aussi celle de *tristesse*.

4. Rac. *dhēn*. Lat. *fēnus*; gr. εὐ-θηνία à côté d'εὐ-θενία (skr. *dhána*).

5. Rac. *sēd*. Lat. *sēdes* (ancien neutre en *-as*), *sēdulus*, *sēdare*. Lit. *sëdžu*, *sėdëti*. Je ne sais comment on explique le présent slave *sędą*; l'infinitif fait *sësti*. Au degré 2 *sėd* donne *sóstas* «siège» et non «*sastas*». Semblablement on a en slave *saditi* «planter» et non «*soditi*». Le grec et le germanique ont toujours l'*e* bref. Il ne peut appartenir primitivement qu'à la forme faible. Got. *sitan*, gr. ἕζομαι, ἕδρα, ἕδος (cf. *sēdes*). Sur l'ι de ἱδρύω qui est important cf. p. 169.

6. Rac. *stēg*. Lat. *tēgula*. Lit. *stëgiu* et *stógas*, non «*stagas*». Il faut que στέγω, *tego*, τέγος etc., soient sortis secondairement, bien qu'à une époque très reculée, de la forme faible. De même *tŏga* est nécessairement hystérogène.

7. Rac. *swēdh*. Gr. ἦθος, parf. εἴωθα[1]. En latin, peut-être *suēsco* et probablement *sōdes* (pour **svēdes*) qu'on a rattaché à ἠθεῖος (*ἠθεσ-ιο). La forme faible se trouve dans le got. *sidus*, le lat. *sŏ-*

---

1. On a reconstruit «εἴϝοθα» en supposant une action progressive du digamma sur l'o (Brugmann, *Stud.* IV 170). Le seul bon exemple qu'on pût citer pour une modification de ce genre, c'étaient les participes comme τεθνηῶτα. Cet exemple tombe, si l'on admet que l'ω est emprunté au nominatif τεθνηώς, ce qui est à présent l'opinion de M. Brugmann lui-même (*K. Z.* XXIV 80). A ce propos nous ne pouvons nous empêcher de manifester quelque scepticisme à l'égard des innombrables allongements tant régressifs que progressifs qu'on attribue au digamma. Peut-être ne trouverait-on pas un cas sur dix qui soutînt l'examen. Ici la voyelle est longue dès l'origine, par exemple dans κλᾶΐς, νηός, ἦος, ἔκηα, θηέομαι, φᾶεα etc.; là il s'agit de l'allongement des composés comme dans μετήορος; ailleurs c'est une diphtongue qui se résout comme dans ἠώς pour **ausōs*, **auōs*, **auwōs*, **āwōs* (cf. dor. ἐξωβάδια, πλήων venant de *ἐξουάδια, πλείων). Et comment explique-t-on que les mots comme γλυκύς, sauf ἑῦς ἑῆος, ne fassent que γλυκέος quand τοκεύς fait τοκῆος? — Nous reconnaissons bien que certaines formes, p. ex. ἤειρε de εἴρω, ne comportent jusqu'à présent que l'explication par le digamma.

dalis (**svedalis*), le gr. εὐέθωκα. ἔθων, ἔθεται (Hes.) doivent être sortis de l'aoriste, et ἔθος est fait sur ἔθω.

Le parfait grec μέμηλε indique une racine *mēl* dont la forme faible a donné μέλω etc. Si le μεμᾱλότας de Pindare est authentique, l'ā de cette forme se place à côté des cas comme ἥβα dont nous avons parlé p. 136_2.

On constate parfois une variation de la qualité de l'*ā* telle qu'elle apparaissait dans le v. h^t^-all. *stēm*, *tuom*, en regard du gr. ἵστᾱμι, τίθημι (p. 135). Gr. ῥώομαι «danser» comparable au norr. *rās* «danse etc.», gr. κέχλᾱδα (et καχλάζω) en regard du got. *greta* (v. Fritzsche, *Sprachw. Abh.* 51). On pourra citer aussi le lat. *rōbur* si, tout en adoptant le rapprochement de Kuhn avec skr. *rádhas*, on maintient celui de *rádhati* avec got. *reda*, *rairoþ*. Cette même racine donne, au degré 2, le sl. *radŭ* «soin», au degré faible le gr. ἐπί-ρροθος. En regard du gréco-it. *plāg* le gotique a *fleka*. Toutefois M. Bezzenberger prétend que le présent *fleka* n'est conservé nulle part et que rien n'empêche de rétablir *floka* (*A-Reihe*, p. 56 i. n.).

La troisième série ainsi que plusieurs exemples de la première nous montrent l'*e* répandu dans la forme faible même dans d'autres idiomes que le grec. C'est là, comme on se le rappelle, un fait qui paraît ne jamais se présenter à la fin des racines (p. 134), et un fait qui, peu important en apparence, jette en réalité quelque trouble dans la reconstruction du vocalisme des *ā*. Il laisse planer un certain doute sur l'unité de composition des différents *ā* longs européens, et nous sommes obligés d'entrer dans la terre inconnue des langues ariennes sans que l'européen où nous puisons nos lumières ait entièrement confirmé l'hypothèse dont nous avons besoin. N'étaient les racines comme *sēd sed*, tout *ā* long sanskrit répondant à un *ā* long européen serait une preuve directe du phonème *A*. Nous reviendrons sur ce point à la p. 164.

Langues ariennes.

I. Existence, à l'intérieur de certaines racines, de la dégradation *ā a* constatée plus haut dans les langues d'Europe.

Pendant longtemps toutes les racines ariennes ou peu s'en faut paraissaient posséder l'échelle *ā a*. Grâce aux travaux de M. Brugmann la complète disparité de l'*ā* de *tāna* (= gr. τόνος) avec l'*ā* européen est désormais mise en évidence. Comment peut-on s'assurer que l'*ā* des exemples relatifs à notre question est bien un *ā* long et non pas a_2? Dans certains cas, il faut le reconnaître, les critères font

défaut purement et simplement. Qui décidera par exemple de la valeur de l'*ā* de *çáli* ou de *rāhú*? D'autres fois, et particulièrement dans les trois cas suivants, on peut prouver que la longue est originaire.

1. L'*ā* se trouve devant un groupe de deux consonnes comme dans *çásmi* qui ferait «*çásmi*», si l'*a* était a_2.

2. L'*ā* se trouve dans une formation où le témoignage des langues européennes joint à celui d'une grande majorité d'*a* brefs ariens interdit d'admettre a_2. Ex.: *káçate* au présent de la 1e classe; *rádhas*, thème en *-as* (p. 119 et 122).

3. Il y a identité avec une forme européenne où apparaît l'*ā* long. Ex.: skr. *nāsā* = lat. *nāsus*.

En jugeant d'après ces indices on se trouve du reste d'accord avec les grammairiens hindous qui posent les racines *çās*, *kāç*, *rādh*, et non *ças*, *kaç*, *radh*.

α) Le degré réduit présente[1] *a*.

āmá (= gr. ὠμός): *ámla*.

āçú: *áçri*; cf. gr. ὠκύς, ὄκρις.

krámati «marcher»: *krámati* est apparemment l'ancien aoriste. Du reste *krámaṇa* etc. montre que la forme faible s'est généralisée.

gáhate «se plonger»: *gáhvará* «profond».

násā «nez» parallèlement à *nās*, *násta* (id.).

páǵas ne signifiant pas seulement *lumière*, mais aussi *force*, *impétuosité* (B. R.), il est probable que le mot est identique, malgré tout, avec le gr. *πῶγος dans εὐ-πηγής: *páǵrá* qu'on traduit par *dru*, *compact*, offre la forme faible de la racine.

mádyati «s'enivrer»; *mádati*, comme plus haut *krámati*, s'annonce comme un ancien aoriste. L'*ā* de *mádyati* ne s'accorde guère avec le présent en *-ya* et paraît être emprunté à une forme perdue **mádati*.

váçati «mugir»: *váçá* «vache». Dans *vāvaçre*, *vāvaçāná* l'*a* bref est sans valeur, cf. la note.

svádate «goûter», *svádman*, *svāttá* pour **svatta*: *svádati* représente l'ancien aoriste.

hrádate «résonner»: *hrádá* «lac» (cf. gr. καχλάζω qui se dit du bruit des vagues).

β) Le degré réduit présente *ĭ*.

plā-ç-í nom d'un viscère: *plĭ-h-án* «foie». Pour *k* et *gh* alternant de la sorte à la fin d'une racine cf. *mak* et *magh* p. 61.

1. Nous ne comptons pas les formes redoublées comme *cākaçīti* de *kāç*, *asīsadhat* de *sādh*, *badbadhāná* de *bādh*. Les *a* brefs de cette espèce sont dus à la recherche du rythme plutôt qu'à autre chose.

çās «gouverner». Le vocalisme de cette racine est presque intact. Nous allons confronter *çās* avec *dveš* comme plus haut λᾱϑ avec φευγ:

çásti çišmás çišát çaçása çišṭá çāstár ā-çís
dvéšṭi dvišmás dvišáti didvéša dvišṭá dveštár pati-dvíš

Cependant l'analogie a déjà commencé son œuvre: le pluriel du parfait fait *çaçāsus* au lieu de **çaçišus* et le passif *çāsyáte* pour **çišyáte*. Böhtlingk-Roth citent le participe épique *çāsta*, et on a dans le Rig-Véda des formes comme *çāste*, *çāsmahe*.

sādh «réussir». Les formes *sídhyati*, *siddhá*, *sidhmá*, *sidhrá*, *nihšídh*, ont dû être primitivement à *sádhati*, *sádhišṭha* etc. ce que *çiš* est à *çās*. Par analogie on créa *sédhati*, *sišédha*, ce qui amena une scission entre les deux moitiés de la racine.

γ) Le degré réduit présente à la fois *a* et *ĭ*.

támyati «être affligé» (cf. *mádyati* p. 160), *tāmrá* «de couleur sombre»: *timirá* «obscur», *tĭmyati* «être humide, silencieux, immobile». La forme *stimyati* fait supposer que la racine est en réalité *stām*. On trouve l'*ă* par exemple dans *tămisrā*.

vásas «vêtement»: *vāste* «se vêtir» — non pas «*ušṭe*» comme on aurait si la racine était *vas* —, mais aussi *á-viš-ṭ-ita* «revêtu» *R. V.* X 51, 1; *veša* et *vešṭayati* dans le sanskrit classique paraissent être nés comme *sédhati* de quelque phénomène d'analogie.

çāktá «maître», *çákman* «force» ἅπαξ εἰρημένον védique: *çăknóti* «pouvoir», mais en même temps *çikvá*, *çíkvan*, *çíkvas* «habile».

sádana synonyme de *sádana* «demeure»[1], *sādád-yoni* (véd.): *sīdáti* (aussi *sídati*) «s'asseoir» n'est pas pour «*sizdati*» comme nous le disions par erreur à la p. 12_1, et cela 1^0 parce qu'il faudrait dans ce cas «*sīḍati*», 2^0 par la raison péremptoire que le zend a *hiδaiti* et non «*hĭzhdaiti*». Les autres formes, fortes et faibles, n'ont ni *sād* ni *sīd*, mais *săd*.

II. La répartition des racines qui ont la dégradation *ā a* est-elle la même dans les langues ariennes qu'en Europe?

Comme tout *A* et tout *ǫ* européen suppose, d'après ce que nous avons vu, un $\bar{A}$ et un $\bar{ǫ}$, la quantité de ces phonèmes est indifférente pour la recherche qui suit.

1. Il va sans dire que *sādana* dans le sens d'*action de poser* (*sādayati*) ne peut pas être cité.

Parmi les exemples ariens nous ne croyons pas devoir omettre les racines telles que *āp* qui ont supprimé la dégradation en généralisant la forme forte.

1. L'européen présente *ā* (au degré réduit, *a*).

Skr. *āp*, *āpnóti*, *āptá*: lat. *apiscor*, *aptus*. — Skr. *āmá* à côté de *amla*: gr. ὠμός, lat. *amarus*. — Skr. *āçú* à côté de *áçri*: gr. ὠκύς, ὄκρις. — Skr. *kásate* «tousser»: lit. *kósu*, v. h^t^-all. *huosto*. — Skr. *gáhate* (cf. p. 160): gr. βῆσσα. — Skr. *páǵas*: gr. εὐ-πηγής, p. 160. — Skr. *násā* à côté de *nás*: lat. *nāsus*, lit. *nósis*, sl. *nosŭ*. — Skr. *mádyati*: lat. *madeo*, gr. μαδάω. — Zend *yāçti*: gr. ζωσ, ζοσ (p. 144), sl. *jas*, lit. *jůs*. — Skr. *váçati*: lat. *vacca*. — Skr. *çásti*: lat. *castus*, *castigare*[1], *Casmenae*; gr. κόσμος; got. *hazjan*. — Skr. *svádate*: gr. σϝᾶδ. — Skr. *hásate* «jouter à la course» (B. R.): gr. χώομαι (?).

2. L'européen présente *ē*.

Skr. *krámati*: gr. κρημ (p. 158). — Skr. *támyati*, *tāmrá*: europ. *tēm* (p. 158). — Skr. *dásati* «poursuivre»: gr. δήω. — Skr. *rádhati* «faire réussir», *rádhas* «richesse»: got. *redan* «délibérer», peut-être aussi lat. *rōbur* (cf. p. 159). — Skr. *rāǵ rāǵati* «briller»: grec ῥηγ «teindre» (p. 156). — Zend *rām* dans *rāmōiδwem* «vous reposeriez»: europ. *rēm* (p. 156). — Skr. *vásas* (p. 162): l'absence assez singulière du degré ϝοσ dans les formes grecques fait soupçonner que la racine est ϝησ. — Skr. *sádana* etc. (p. 161): europ. *sēd* (p. 158). — Skr. *hrádate*: europ. *ghrēd*, *ghrād* (p. 159).

A cette liste il faut ajouter skr. *bāhú* = gr. πᾶχυς, skr. *sāmí* = europ. *sēmi*, skr. *rāǵ* = lat. *rēx*, got. *reiks*, irland. *rí*. Isolés et dépourvus de formes faibles, ces mots sont difficiles à classer.

La valeur des coïncidences énumérées est rehaussée par ce fait que la dégradation indienne *ā a*, ou plus généralement l'*ā* long, ne se présente jamais, que nous sachions, quand l'européen offre un type comme *pet*[2].

---

1. Fröhde, *K. Z.* XXIII 310. Ajoutons *pro-ceres* pour **pro-cases* = skr. *pra-çíšas* «les ordres», de même qu'en Crète κόσμοι signifie *les magistrats*.

2. Le rapprochement du got. *niþan* avec le skr. *nāthitá* «inops» n'est rien moins que satisfaisant. Quant à *bhráǵati* en regard du gr. φλέγω, le lat. *flagrare* avertit par son *a* que la racine est *bhlēg* et que l'ε de φλέγω est de même nature que dans ἕζομαι de *sēd*. Pour le lat. *decus* en regard du skr. *dáçati*, l'o des mots grecs δόγμα, δέδοκται (cf. p. 123) nous rend le même service. La racine est *deǫk*: δέδοκται est à **dēcus* (converti en *decus*) ce que ἐπίρροθος est au got. *reda* (p. 159). — On trouve dans le Rig-Véda un mot *bhárman* de la racine qui est en Europe *bher*. L'allongement aura été provo-

La réciproque, comme on va le voir, serait moins vraie. Nous rappelons que toute racine européenne montrant quelque part *A* doit être considérée comme possédant la dégradation *ā a*.

ăǵati cf. gr. ἄγω, ἄγέομαι; *gădati* cf. gr. βάζω, irland. *guidiu rogád*; *bhăǵati* cf. gr. φαγεῖν; *yăǵati* cf. gr. ἄζομαι; *rădati* cf. lat. *rādo*; *lăbhati* cf. gr. λᾰφ λαβεῖν; *vătati* cf. lat. *vātes*; *sthagati* cf. europ. *stēg* (p. 158). Rien, ni dans la formation des temps ni dans celle des mots, ne trahit une différence quelconque entre ces verbes et les exemples comme *pátati* = lat. *peto*.

Ce fait, s'il n'est pas précisément des plus favorables à l'hypothèse du phonème *A*, est cependant bien loin de la menacer sérieusement. Reprenons le présent *svádate* cité précédemment. Ce présent est accompagné d'une seconde forme, *svădati*. Si l'on compare le grec ᾄδομαι, aoriste ε-ὕᾰδο-ν, on conviendra qu'il y a neuf probabilités sur dix pour que *svádati* représente sinon l'ancien aoriste, du moins un présent originairement oxyton *swadá-ti*. L'accent, en sanskrit, a été attiré sur la racine par l'*a* qui s'y trouvait, phénomène que nous constaterons encore plus d'une fois. *Aucun présent indien en a* n'a le ton sur le suffixe *quand il y a un* a *dans la racine*. V. Delbrück, *Altind. Verb.* 138 et 145 seq. S'appuyer ici sur l'accentuation serait donc récuser d'avance tous les autres arguments et supprimer la discussion[1].

Qu'on se figure le présent *svádate* tombé en désuétude, *svádati* survivant seul, et l'on aura à peu près l'état de choses qu'offrent actuellement *áǵati*, *gádati* etc. Les formes comme *svádman* n'auraient pas tardé en effet à suivre le présent dans sa ruine.

Cette explication est la même que celle que nous avons tentée (p. 151 seq.) pour les présents comme got. *saka*, gr. μάχομαι. Seulement l'arien, n'étant plus comme les langues européennes retenu et guidé par la différence des sons *e* et *a*, pousse plus loin qu'elles l'assimilation de nos verbes à ceux du type pa_1t. Au parfait par exemple la 1e pers. *babhăǵa* (à côté de *babháǵa*) et la 2e *babháktha* (à côté de *bheǵitha*) ne sauraient se ramener à *bhāg*. Ces formes ont subi le métaplasme. La 3e pers. *babháǵa* peut passer pour originaire et se comparer directement au grec τέθωγε, au got. *sok*.

---

qué par le groupe consonantique qui suit, comme il faut l'admettre, je pense, pour *hárdi* «cœur», *párṣṇi* cf. πτέρνα, *māṃsá* = got. *mimza-*.

1. Les présents où nous restituons *A* ne sont pas les seuls où l'accent doit avoir subi ce déplacement: *dáçati* de la rac. *daṃç* est forcément pour **daçáti*, **dn̥çáti* (cf. δακεῖν).

Les coïncidences que nous avons vues entre les *ā* longs ariens et européens permettent-elles de tirer quelque conséquence touchant les *a* proethniques? Si les malencontreuses racines européennes comme *sēd sed* ne venaient à la traverse, nous aurions dans les cas comme *svādate* = ἅδομαι comparés à *pátati* = *peto* la preuve pure et simple que la dégradation indo-européenne *ā a* est liée au phonème *A*, et que ce phonème a de tout temps différé de a_1. Dans l'état réel des choses, nous devons renoncer à cet argument.

Cependant c'est ici le lieu de faire remarquer que la coïncidence a lieu en grand pour toute la classe des racines finissant par *ă*. *La nécessité de l'*ā *long aux formes non affaiblies* de ces racines (dont nous avons parlé p. 128 seq.) *est la même pour l'arien que pour l'européen.* Il n'y a point de racine en *ă*. Ce fait, si on le compare à tout ce que nous savons de l'organisme des racines, démontre que l'*ā* indo-européen est une combinaison de a_1 avec un second phonème. Il ne contient cependant pas la preuve que ce second phonème fût telle et telle voyelle (*A*, *ϱ*).

III. Le vocalisme des formes faibles, dans les exemples de la dégradation *ā a*, et les données qu'il fournit sur les *a* indo-européens.

M. Brugmann a consacré quelques lignes auxquelles nous faisions allusion à la p. 6, à la question des *a* proethniques autres que a_1 et a_2. Il cite comme exemple d'un de ces *a* la voyelle radicale de *pitár* — πατήρ — *pater* et de *sthitá* — στατός — *status*. Car autrement, dit-il, ces formes comparées à *padás* — *πεδός — *pedis* seraient absolument incompréhensibles. Il va sans dire, d'après tout ce qui précède, que nous nous joignons sans réserves, pour le fond de la question, à cette opinion du savant linguiste. Seulement nous ne comprenons pas bien le rôle que joue dans son raisonnement l'*i* indien de *pitár*, *sthitá*. Il n'a pu entrer dans la pensée de l'auteur de dire que parce que l'*i* indien de *pitár*, *sthitá*, diffère de l'*a* indien de *padás*, ces phonèmes ont dû différer de tout temps. Ce qui est sous-entendu, c'est donc que l'*i* en question répond toujours à un *a* européen. On aurait attendu alors une explication, si courte et de quelque nature qu'elle fût, relativement aux cas comme θετός—*hitá*[1].

La véritable signification de l'*i* arien dont il s'agit ne se révèle, croyons-nous, que dans les formes énumérées plus haut (p. 160 seq.)

1. M. Brugmann la donne peut-être indirectement en émettant la présomption que les phonèmes a_1 et a_2 ne terminent jamais la racine.

où l'ĭ se trouve *à l'intérieur de la racine*. On peut joindre aux exemples donnés *çíkate* «tomber par gouttes», dont la forme forte est dans le grec κηκίω, et *khidáti* «presser», *khidrá*, *khidvas*, qui, ainsi que l'a reconnu Grassmann, sont parents du gr. κᾶδω. L'*e* de *khédā* «marteau» et de *ćikhéda* n'est point originaire, puisqu'on a en même temps *ćakhâda*, parfait védique donné par Pāṇini.

Tous ces exemples de l'ĭ ont ceci de commun et de caractéristique qu'ils correspondent à un *ā* long des formes fortes. Les racines sans *dégradation*, comme *tap tāpati* ou *pać pāćati*, placées dans les mêmes conditions d'accent, ne convertiront jamais leur *a* en *i*[1]. Si elles ne peuvent l'expulser, elles le garderont toujours tel quel: *taptá*, *paktí* etc.

Si l'on considère de plus que tout ĭ placé à la fin d'une racine est accompagné d'un *ā* dans la forme forte, qu'il en est de même, en dehors de la racine, dans les formes de la 9e classe verbale comme *pr̥ṇīmás* en regard de *pr̥ṇāti*, on arrivera à cette notion, que L'ĭ ARIEN POUR *a* SUPPOSE UN *ā* LONG DANS LES FORMES NON AFFAIBLIES AUSSI NÉCESSAIREMENT QUE LE VÉRITABLE *i* SUPPOSE *ai* OU QUE *r̥* SUPPOSE *ar*.

Or la réduction de l'*ā* long, pour désigner ainsi le phénomène en faisant abstraction de toute reconstruction théorique, ce fait qui est la condition même de l'ĭ arien, ce fait appartient à l'histoire de la langue mère, non à l'histoire de la période indo-iranienne; la comparaison des langues d'Occident l'a suffisamment établi. Il est clair par conséquent que le germe de l'ĭ est indo-européen. *Le vocalisme arien accuse une différence de qualité entre les* a *proethniques sortis de* ā, *ou du moins certains d'entre eux, et les* a *proethniques non sortis de* ā.

Cette définition *a sorti d'un ā long* convient admirablement aux phonèmes ʌ et ϱ des langues européennes. L'ĭ arien serait-il donc purement et simplement le représentant de ces phonèmes? Nullement. Cette thèse serait insoutenable. Dans la majorité des cas ʌ et ϱ sont rendus par *a*, comme nous l'avons vu au chapitre IV et tout à l'heure encore où il était question des formes *bhájati*, *rádati* etc. opposées à φαγεῖν, *rādo* etc. Entre les cas même où le sanskrit conserve la dégradation, il en est bon nombre, nous l'avons cons-

1. Ni les aoristes comme *ājijat* ni les désidératifs tels que *pits* de *pat* ne sauraient infirmer cette règle. La valeur de l'*i* des aoristes est nulle puisqu'il apparaît même à la place d'un *u* (*aubjijat*), et les désidératifs doivent peut-être le leur à un ancien redoublement.

taté, dont la voyelle est *a* aux formes faibles, p. ex. *svádate*, *svádati*. Ce n'est pas qu'on ne doive présumer que le même phonème d'où, avec le concours de certains facteurs, résulte un *ĭ* n'ait pu prendre, sous d'autres influences, une route divergente. Nous ne doutons même pas que dans les formes où ce phonème a été placé dès l'origine sous la tonique il n'ait produit *a* au lieu de *ĭ*. Voici les exemples qui paraissent le prouver. A côté des cas obliques comme *niçás* «noctis» il existe une forme védique *nák* (= **náks*, cf. *drakšyáti* de *darç* etc.) qui, ainsi que le fait remarquer M. Brugmann (*Stud.* IX 395), est le propre nominatif de *niçás*. Le phonème destiné à devenir *i* dans la syllabe non accentuée a donné *a* sous l'accent[1]. — Tout porte à croire que la seconde partie de *ćatásras* est identique avec *tisrás*, zd. *tisarō*[2]. Le prototype de l'*i* de *tisrás* s'est donc épanoui en *a* sous l'accent. — Peut-être enfin que l'*a* de *madhu-pá* (le type *soma-pá* est le plus commun, il est vrai, dans la langue védique) n'est dû ni à l'analogie de la déclinaison thématique ni à un suffixe *-a*, mais qu'il est tout simplement l'équivalent accentué de l'*ī* de *pī-tá*. La formation non védique *ǵala-pī*, faisant à l'instrumental *ǵala-py-ā*, est en tous cas hystérogène.

L'influence de l'accent qu'on remarque dans les cas précités ne doit cependant point faire espérer de résoudre le problème en disant que l'*a* radical de *svádati* résulte de l'innovation qui a amené la tonique sur la racine (p. 163) et qu'autrement on aurait «*svidáti*»[3] comme on a *khidáti*, *çišát*. On ne comprend en effet ce retrait de l'accent qu'en admettant que la racine possédait déjà un *a* bien caractérisé. Mais voulût-on même recourir à une hypothèse de ce genre, il resterait à rendre compte d'une infinité de formes accentuées sur le suffixe. En expliquant *bháǵati*, *mádati*, *áǵati*, on n'aurait point

---

1. M. Brugmann cite *nák niçás* pour corroborer son opinion relative à la déclinaison de *ŕ̥ć*, *pŕ̥ć* etc. où il pense qu'il y a eu autrefois des formes fortes. Mais tant qu'on n'en aura pas l'indice positif, nous nous autoriserons au contraire des nominatifs *ŕ̥k*, *pŕ̥k* etc. pour dire que *nák* est *forme faible* à l'égal de *niçás*. La forme non affaiblie de ce thème ne pourrait être que *náç-*.

2. Les nominatifs anciens étaient **tisáras* (zd. *tisarō*) et **ćatásaras* (forme que Grassmann croit pouvoir rétablir dans un passage du Rig-Véda), mais cela ne change rien à l'accentuation. — Pour l'identité de la fin de **ćatásaras* avec *tisáras* on peut remarquer que le premier élément de **ćatásaras* se retrouve à son tour dans la 2e moitié de *páńća*.

3. Cette forme est doublement fictive, car le son qui a donné *ĭ* se fond avec les sonantes qui précèdent en une voyelle longue (v. chap. VI). Nous devrions donc écrire, pour être exact, «*sūdáti*».

encore expliqué *bhaktá*, *madirá*, *aǵá*, ni d'autres formes plus isolées montrant également *A* dans les langues d'Europe, comme *paǵrá*, *bhadrá* (cf. got. *batists*, *botjan* etc.), *çaphá* (cf. norr. *hōfr*), *maghá* (v. p. 61), *çāçadmahe* = κεκάσμεθα etc.

On est donc amené à conclure à la diversité, sinon tout à fait originaire, du moins proethnique du phonème *A* et de la voyelle qui a donné l'ĭ indo-iranien. Nous croyons que cette voyelle était une *espèce d'e muet, provenant de l'altération des phonèmes A et ϱ*. L'altération, à en juger par le sanskrit (p. 141), avait été générale à la fin des racines, partielle dans les racines finissant par une consonne. Ceci peut tenir à la manière dont les syllabes étaient séparées dans la prononciation.

Que cette voyelle indéterminée soit une dégénérescence des voyelles *A* et *ϱ* — nous ajoutons par hypothèse: *seulement* de ces voyelles — et non pas, comme on pourrait croire, un phonème distinct de tout autre dès l'origine, c'est ce qui ressort des considérations suivantes.

1⁰ S'il y a une raison quelconque d'admettre à l'intérieur des racines un phonème *A* parallèle à *i*, *u*, *r*, etc., il serait invraisemblable et absolument arbitraire de prétendre que le même phonème n'ait jamais pu terminer la racine. Or le sanskrit montre que la voyelle dégradée existait dans toutes les formes faibles des racines en *ā*. Il devient donc évident que dans certains cas, si ce n'est dans tous, elle est la transformation secondaire d'un *A* (ou d'un *ϱ*).

2⁰ Dire que la voyelle faible proethnique d'où dérive l'*i* de *sthitá*, *çiṣṭá*, n'a point été d'abord une voyelle pleine serait renoncer à expliquer l'*ā* de *sthāman*, *çásti*, dont elle forme la seconde partie.

Cette voyelle, disons-nous, devait être très faible. On aurait peine à comprendre autrement comment dans plusieurs langues différentes elle tend à être supprimée. On a en sanskrit les formes comme *da-d-más*, *da-dh-más*, *á-tta*, *vásu-tti*, *ava-tta* (de *dā* partager). Le paléosl. *damŭ*, *da-s-te* etc. s'explique de même (pour le redoublement v. § 13 fin). Le pluriel et le duel du prétérit gotique faible *-de-d-um* etc., où la rac. *dhē* est fléchie, croyons-nous, à l'imparfait, rendent le même témoignage. En latin *pestis* est suivant Corssen pour **per-d-tis*. Nous rappelons aussi l'ombr. teḍtu. Tout indique encore que l'*i* de *sthitá*, *pitár* est identique avec l'*i* de *duhitár* et d'autres formes du même genre (cf. le chap. VI). Or en slave et en germanique *dŭšti*, *dauhtar*, montrent que la voyelle en question a disparu, absolument comme dans *da-s-te*, *de-d-um*. — Enfin la pro-

nonciation indéterminée de cette voyelle se manifeste encore par le fait qu'elle s'absorbe dans les sonantes qui la précèdent. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette particularité. Le participe de *çrā* par exemple, donne, au lieu de «*çritá*» (cf. *sthitá* de *sthā*), *çīrtá* = **çr̥tá*.

Nous désignerons la voyelle indéterminée par un ᴬ placé au-dessus de la ligne.

En Europe cette voyelle incolore, quand elle n'a pas disparu, s'est confondue le plus souvent avec les phonèmes ᴬ et ᵨ dont elle était sortie. Nous sommes obligé de prendre plusieurs de nos exemples dans les cas mentionnés ci-dessus où une voyelle apparaît à la suite de la racine comme dans *duhitár*. La valeur de cette voyelle ne diffère point de celle qui est dans *sthitá*.

La continuation latine est en général: *a* dans la première syllabe des mots, *e* ou *i* dans la seconde. Exemples: *castus* (= skr. *çiṣṭá*), *pater*, *status*, *satus*, *catus*, *datus*[1]; — *genitor*, *genetrix*, *janitrices*, *umbilicus*. Le mot *lien* = skr. *plīhán* offre *i* dans la 1ᵉ syllabe. En revanche *anăt-* «canard» montre *a* dans la seconde.

En germanique on trouve *a* (parfois *u*) dans la 1ᵉ syllabe, et suppression de la voyelle dans la 2ᵉ syllabe. Exemples: *fadar*, *dauhtar*. Le v. hᵗ-all. *anud* «canard» retient la voyelle dans la 2ᵉ syllabe et lui donne la couleur *u*.

Le letto-slave offre un *e* dans le paléosl. *slezena* = skr. *plīhán*, et le même *e* se retrouve dans la désinence du génitif: *matere*, gr. μητρός. Voy. ci-dessous ce qui est relatif à *pátyus*. Dans la seconde syllabe nous trouvons la voyelle supprimée: sl. *dŭšti*, lit. *duktĕ*; sl. *ąty*, lit. *antìs*, cf. lat. *anat-*; lit. *arklas* «charrue» comparé à ἄροτρον, *ìrklas* «rame», cf. skr. *arítra*.

En grec les formes comme ἐρε-τμόν, κέρα-μος, ἄρο-τρον, ἀριθμός indiquent que la voyelle muette peut prendre quatre couleurs différentes, sans qu'on voie du reste ce qui détermine l'une d'elles plutôt que l'autre.

Il devient donc possible d'identifier l'ε de ἑτός avec l'*a* du lat. *satus*. Dans ἑτός de ἡ, δότος de δω et στατός de στᾱ nous admettrions que le souvenir des formes fortes imposa dans chaque cas la direction que devait prendre la voyelle indéterminée. Ainsi l'α et l'ο de la fin des racines ne seraient point comme ailleurs les

1. Il nous semble, d'après tout ce qui précède, qu'il faut expliquer *datus*, *catus* en regard de *dōs*, *cōs* (comme *satus* en regard de *sēmen*) au moyen de la voyelle indéterminée. Le mot *nates* comporte la même supposition, si l'on juge l'ο de νόσφι de la même manière que l'ο de δοτός (v. plus bas).

représentants directs de ʌ et ϱ. Ils seraient issus du son ʌ, affaiblissement proethnique de ces phonèmes. Libre de toute influence, la voyelle ʌ semble avoir incliné vers l'α. C'est ce qu'indiquent πατήρ, θυγάτηρ, ὀμφαλός = *nābhīlá*, σπλάγχν-ο-ν cf. *plīhán*, κίρναμεν en regard de *pr̥ṇīmás*, puis quelques formes isolées comme πρόβατον, πρόβασις, βασιλεύς parallèlement à βόσκω, βοτήρ de βω. L'*i* se trouve dans πί-νω, πιπί-σκω.

Plusieurs exemples, à l'intérieur des racines, rappellent les doublets de formes faibles indiennes comme *çik* et *çak* de *çāk*, *viš* et *vas* de *vās*. En grec on a de κωπ (κωφός) κάπων et κόπτω. L'α de κάπων paraît représenter la voyelle faible; l'ο de κόπτω est ϱ. En gotique on a de *slāk* (parf. *sloh*) le partic. *slauhans* et le présent *slaha*.

On peut citer encore comme exemples de la voyelle faible médiale grec ἔτραγον de τρωγ, got. *brukans* où le groupe *ru* répond au *ra* de *fractus* et de ῥαγῆναι (rac. *bhrēg*). V. p. 157. L'*i* représente la même voyelle dans ἱδρύω (cf. skr. *sīd*), dans κῖκυς «force» que M. Fick rapproche du skr. *çāk*, *çik*.

Dans deux exemples seulement l'*i* indien semble être rendu directement par l'ο grec: δοχμός qui correspond à *ǵihmá* et κόσμος en regard du skr. *çiš*. Est-il permis de comparer *kitavá* «joueur» et κότταβος? Cf. ion. ὄτταβος. Il serait possible aussi que la voyelle de νυκτ-, *noct-* répondît exactement à celle de *niç-*.

Dans quelques cas le sanskrit offre un *u* à la place de l'*i*; *gúdā* «intestin», cf. γόδα· ἔντερα. Μακεδόνες; *udára* «ventre», cf. ὅδερος· γαστήρ; *su-túka* «rapide» de *tak* (cf. ταχύς); *váru-ṇa*, cf. οὐρα-νός. Le cas le plus important est celui de la désinence du génitif. Nous croyons que *pátyus* est identique avec πόσιος; voy. p. 183.

Avant de finir, nous ne voulons pas omettre de mentionner différentes formes *indo-européennes* qui sont en désaccord avec la théorie proposée. Peut-être sont-ce des fruits de l'analogie proethnique. Indo-eur. *swādú* en regard de *pr̥thú* etc. (p. 15, 24). Indo-eur. *āstai* (skr. *áste*, gr. ἧσται) au lieu de *ʌstaí*. Indo-eur. *ʌk₁man* «rocher» à la place de *ālkman*, *ʌyas* «æs» et non *āyas* (p. 147). Il est fort singulier aussi de trouver de la rac. *sād* skr. *sā́das* = gr. ἕδος, de la rac. *tām* skr. *tā́mas* = lat. **temus* dans *temere*, de la rac. *dāk₁* lat. *decus* = skr. **dáças* dans *daçasyáti*, toutes formations qu'il nous est impossible de regarder comme légitimes. Voici un cas bien frappant: en regard du v. hᵗ-all. *uoba* on a, très régulièrement, en sans-

krit *ápas* «acte religieux», en zend *hv-āpaṅh* (Fick I³ 16), mais en même temps skr. *ápas*, lat. *opus*, inexplicables l'un et l'autre.

Pour que le phonème *A* remplît un rôle morphologique parfaitement identique avec celui de *i* ou *u*, il faudrait, en vertu du même principe qui ne permet point de racines finissant par *in*, *ir* etc. (p. 118), qu'aucune racine ne montrât *A suivi d'une sonante*. Mais ici semble cesser le parallélisme de *A* avec les autres coefficients sonantiques, parallélisme qui du reste, considéré au point de vue physiologique, est assez énigmatique.

Voici quelques-unes des racines où nous devons admettre, provisoirement du moins, le groupe *A* + *sonante*. Rac. *Ār* (soit $a_1 Ar$) «labourer», *ĀR* ἀραρίσκω, *Āl* «nourrir» (got. *ala ol*), *Ān* «souffler» (got. *ana on*), *lĀu* «gagner» (ἀπο-λαύω, λῆϊς, sl. *lovŭ*). Le grec offre entre autres: θᾱλ θᾰλλω, τέθᾱλα, θᾱλέω; — ξᾱν ξᾰίνω, ἐπί-ξηνον; — πᾱρ πᾰῦρος, πᾶρος, πηρός et avec $\bar{A}_2$ (ταλαί-)πωρος, cf. p. 57; — σᾱρ σᾰίρω, σέσᾱρα, σεσᾰρυῖα et σωρός; — σκᾱλ σκᾰλλω, σκώληξ; — γᾱυ γᾰ(ϝ)ίω, γᾰῦρος, γέγη(u)θα; — δᾱυ δα(ϝ)ίω, δέδη(ϝ)α, δεδᾰυῖα (dans Nonnus d'après Veitch); — καυ κα(ϝ)ίω, ἔκη(ϝ)α[1]; — κλᾱυ κλᾱΐς et avec $\bar{A}_2$ κλωβός (*Grdz.* 572); — φᾱυ (rac. secondaire) πιφᾰύσκω, φᾰ(ϝ)εα; — χρᾱυ χρᾰύω, ζα-χρηής. A la p. 54 sont réunis plusieurs exemples gréco-italiques de ce genre. Une partie de ces racines sont indubitablement hystérogènes. Ainsi μαίνομαι vient vraisemblablement de μεν comme καίνω de κεν (p. 97); plus tard l'α donna lieu à une méprise, et l'on forma μέμηνα, μῆνις, μάντις. L'*o* du lat. *doleo* indique également que l'α de δάλλει· κακουργεῖ n'est point originaire (cf. p. 101), et cependant l'on a δᾱλέομαι.

A cette famille de racines se joignent les exemples comme *krēm*, *mēl* (p. 156 seq.).

C'est une conséquence directe de la théorie et une conséquence pleinement confirmée par l'observation que l'a (*A*) des diphtongues *Ai* et *Au* ne puisse être expulsé. On pourrait objecter le lat. *miser* à côté de *maereo*, mais *maereo* est apparemment pour *moereo* de même que *paenitet* (Corssen I² 327) est pour *poenitet*.

Les racines qu'on abstrait de formes comme le lat. *sarpo* ou *taedet* sont incompatibles avec notre théorie. La voyelle des racines

1. Déjà à la p. 158, nous avons eu l'occasion de contester que l'η de ἔκηα vînt du digamma: ἔ-κη.ϝ-α est à *keau* ce que ἔ-σσευ-α est à *seu*. La flexion idéale serait ἔκηα, *ἔκᾰυμεν, *ἔκᾰυτο, cf. ἔσσευα, *ἔσσυμεν, ἔσσυτο (p. 21, 138).

étant toujours *e*, jamais *a*, il faudrait poser pour racines *seərp teaid*, soit *sārp tāid*. Or on ne trouve pas d'*ā* long dans les groupes radicaux de cette espèce.

Mais quelles garanties a-t-on de l'ancienneté de ces radicaux? Les racines telles que *derk* ou *weid* peuvent le plus souvent se suivre facilement jusque dans la période indo-européenne. Dès qu'il s'agit des types *sarp* et *taid*, c'est à peine si l'on recueille une ou deux coïncidences entre le grec et le latin, entre le slave et le germanique. Des 22 verbes gotiques qui suivent l'*ablaut falþa faifalþ*, ou *haita haihait*, et dont la partie radicale finit par une consonne, 6 se retrouvent dans une des langues congénères, mais sur ce nombre *salta* = lat. *sallo* est notoirement hystérogène; *fāha*, si on le compare à *pango*, ne doit sa nasale qu'au suffixe; *hāha* de même; il est comparé à la p. 56 avec le lat. *cancelli* et le skr. *kańćate*, mais κάκαλον et le skr. *kāćana* «attache» ne connaissent point de nasale: *auka* enfin rentre dans un cas particulier dont il sera question ci-dessous. En réalité il n'existe donc que deux cas, *valda* = sl. *vladą*, *skaida* = lat. *caedo*. On remarque bien que la coïncidence, dans ces deux cas, ne dépasse pas les idiomes les plus rapprochés[1]. Ces fausses racines pouvaient prendre naissance de manières très diverses: 1° Par l'addition de déterminatifs à la forme faible des racines comme *āl* et *gāu*. Ainsi le got. *alþa* est une continuation de *ala*, le lat. *gaudeo* est du consentement de tous une greffe tardive de *gau*. 2° Par infection nasale venant du suffixe du présent. 3° Par propagation de la forme faible dans les racines contenant *r*, *l*, *n*, *m*. Ainsi naît le grec ϑαρσ (p. 122), ainsi le gréco-it. *pharк* (*farcio* — φράσσω, cf. *frequens*), car même en latin *ar* est dans plusieurs cas un affaiblissement; v. le chap. VI. 4° Par la combinaison des procès 1 et 3; ex.: *spar-g-o* de *sper* (σπείρω). 5° Par la propagation de formes contenant a_2. S'il est vrai par exemple que le got. *blanda* soit parent

1. Nous ne trouvons que 3 exemples qui puissent à la rigueur prétendre à un âge plus respectable: 1° Lat. *laedo*, cf. skr. *srédhati*. Comme toutes les formes parentes montrent *e* (v. p. 71), ce rapprochement ne peut être maintenu qu'à condition d'admettre une perturbation du vocalisme dans la forme latine. 2° Gr. σαυσαρός, cf. skr. *çúšyati*. Nous n'attaquons pas ce parallèle; nous ne nous chargeons pas non plus d'expliquer l'*α* du grec, mais il faut tenir compte de l'*e* du v. ht-all. *siurra* «gale», v. Fick III³ 327. L'*a* du lit. *sáusas* (cf. p. 66) peut se ramener à volonté à *e*, a_2 ou *A*. 3° Lat. *candeo*, gr. κάνδαρος, cf. skr. *ćandrá*. Ce dernier cas est un peu plus redoutable que le deux premiers. Cependant le groupe *an* peut, ici encore, provenir d'un affaiblissement tel que ceux dont nous parlerons au chap. VI.

de *blinda-* «aveugle», il faut qu'une confusion ait été occasionnée, à l'époque où la réduplication subsistait partout, par le parf. *bebland* du présent perdu **blinda*. Cette forme s'associant à *fefalp* etc., était capable de produire *blanda*.

Les remarques qui précèdent ne s'appliquent pas aux racines où l'*a* est initial comme *aidh*, *aug*, *angh*, *arg*, dont on ne saurait contester la haute antiquité. Mais ces racines n'en sont pas moins dues à des modifications secondaires. Comme nous essayons de l'établir au chap. VI, elles sont issues de racines contenant l'*e*. Par exemple le thème *aus-os* «aurore» et toute la racine *aus* procèdent de la racine *wes*, *angh* procède de *negh* etc.

On ne trouve pas de *racines terminées vocaliquement et dont le vocalisme consisterait uniquement dans* a_1, comme serait «sta_1» ou «pa_1». A la rigueur les présents sanskrits comme *tí-ṣṭha-ti*, *pí-ba-ti*, pourraient passer pour contenir de telles racines. Il faudrait attribuer à ces formes une antiquité énorme, car ce serait y voir la base, insaisissable partout ailleurs, de racines comme sta_1-A, pa_1-ϱ (gr. στᾱ, πω; skr. *sthā-tár*, *pā-tár*). Mais il est bien plus admissible de dire tout simplement que ces formes sont dues à l'analogie des verbes thématiques, et que ἵ-στᾱ-τι est plus vieux que *tí-ṣṭha-ti*.

Appelons Z tout phonème autre que a_1 et a_2. On pourra poser cette loi[1]: chaque racine contient le groupe a_1 + Z.

Seconde loi: sauf des cas isolés, si a_1 est suivi de deux éléments, le premier est toujours une *sonante*, le second toujours une *consonne*.

Exception. Les sonantes A et ϱ peuvent être suivies d'une seconde sonante.

Pour donner des formules aux différents types de racines que permettent ces deux lois, appelons S les *sonantes* i, u, n, m, r (l), A, ϱ, et désignons par C les *consonnes* par opposition à *sonantes*. Comme ce qui vient après a_1 forme la partie la plus caractéristique de la racine, il est permis de négliger les différentes combinaisons auxquelles les phonèmes qui précèdent a_1 donneraient lieu. Ainsi a_1i, ka_1i, ska_1i, rentreront pour nous dans le même type, et il suffira

---

1. Il faut avertir le lecteur que nous restituons a_1 par hypothèse à certaines racines telles que *pū* «pourrir» qui ne le montrent plus nulle part et que nous considérons de plus près au chap. VI.

d'indiquer par x Z placé entre crochets qu'il peut y avoir différents éléments avant a_1. Ces formules ne comprennent que le premier grand embranchement de racines, mais conservent leur raison d'être dans le second, dont nous parlerons au § 14.

1er type: [x Z +] a_1 + Z.
2e type: [x Z +] a_1 + S + C.

Type résultant de l'exception à la seconde loi:

[x Z +] a_1 + A (o) + S.

§ 12. Aperçu synoptique des variations du vocalisme amenées par la flexion.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

1. *Forme des suffixes.*

Nous ne considérons que les suffixes primaires.

La loi fondamentale des racines était de renfermer le groupe a_1 + Z. Une loi analogue, mais plus large, régit les syllabes suffixales: *tout suffixe contient* a_1.

Exception. Le suffixe du participe présent actif *-nt* ne possède pas a_1. Les formes dont l'analyse est douteuse cachent peut-être d'autres exceptions, dont on ne peut tenir compte.

Les suffixes se divisent en deux grandes classes, selon que a_1 est suivi ou non d'un phonème.

Dans le premier cas la formule coïncide avec celles des syllabes radicales. Les principaux suffixes de cette classe sont *-n₁a*, *-ma₁n*, *-wa₁n*, *-a₁m*, *-a₁r*, *-ta₁r*, *-a₁s*, *-ya₁s*, *-wa₁s*, *-a₁i*, *-ta₁i*, *-na₁i*, *-n₁a*, *-ta₁u*, *-na₁u*, *-ya₁A* etc. Un thème tel que *sa₁r-ma₁n* ou *ma₁A-ta₁r* est une combinaison de deux cellules parfaitement semblables l'une à l'autre. — Toutefois le parallélisme de ces suffixes avec les racines n'est pas absolu. Il est restreint par une loi qui exclut des suffixes presque tout autre phonème que *t*, *s*, et les sonantes.

La deuxième classe de suffixes est celle qui finit par a_1 (lequel alterne comme ailleurs avec a_2). Ce sont entre autres les suffixes *-a₁*, *-ta₁*, *-na₁*, *-ma₁*, *-ya₁*, *-wa₁*, *-ra₁*.

2. *Qu'est-ce qu'on peut appeler les variations vocaliques amenées par la flexion?*

Les deux seules modifications que puisse subir la racine, l'expulsion de a_1 et son changement en a_2, sont aussi *les deux seules modifications* dont les suffixes soient susceptibles.

Les variations proethniques du vocalisme, si l'on en fait le total, se composent donc: 1° des cas d'expulsion et de transformation de l'a_1 radical; 2° des cas d'expulsion et de transformation de l'a_1 suffixal.

Mais pour saisir les phénomènes dans leur lien intérieur, la classification des syllabes en syllabes radicales et syllabes suffixales ne convient pas. Il y faut substituer la division en *syllabes ou cellules présuffixales* et *prédésinentielles.*

Les syllabes présuffixales sont celles qui précèdent immédiatement un suffixe. Il s'entend de soi-même que, dans le mot primaire, ce ne peuvent jamais être que des racines.

Les syllabes prédésinentielles comprennent: 1° les racines sans suffixe; 2° les suffixes.

Si le terme de *syllabe* n'était ici plus ou moins consacré par l'usage, nous lui préférerions beaucoup celui de *cellule* ou d'*unité morphologique*, car un grand nombre de racines et de suffixes — p. ex. *sta*$_1$*A-*, *pa*$_1$*rA-* (§ 14), *-ya*$_1$*A*, peut-être aussi *ka*$_1$*i-*, *-na*$_1$*u* etc. — sont disyllabiques. Définissons donc bien ce que nous entendons par «syllabe» ou cellule: *groupe de phonèmes ayant, à l'état non affaibli, le même* a$_1$ *pour centre naturel.*

Nous nous proposons d'étudier les variations vocaliques du mot primaire (expulsions et transformations de l'*a*) qui sont en rapport avec la flexion. Ce sujet ne touche, sauf une exception douteuse (p. 207), à aucune des modifications que subissent les syllabes présuffixales; il embrasse en revanche *la presque totalité de celles qui s'accomplissent dans les syllabes prédésinentielles.*

Nous ne disons pas *la totalité*, parce que dans certains thèmes-racines tels que skr. *mṛ́dh* ou (*açva-*)*yúǵ* on constate un affaiblissement persistant à tous les cas de la déclinaison. Apparemment cet affaiblissement ne dépend pas de la flexion.

Le principe du changement de l'a_1 en a_2 étant presque aussi mal connu pour les syllabes prédésinentielles que pour d'autres, on ne saurait affirmer que ce changement dépend de la flexion avec une sécurité aussi grande que pour le second genre de modifications, l'expulsion de l'*a*. Néanmoins l'alternance qu'on observe entre les deux *a*, alternance qui se dirige sur celle des désinences, nous a déterminé à ranger l'apparition de l'a_2 prédésinentiel parmi les phénomènes de flexion.

Flexion verbale.

1. EXPULSION DE L'*a*.

De la conformation des racines et des suffixes (v. ci-dessus) il résulte, soit pour les noms soit pour les verbes, deux types principaux de thèmes. Dans le premier type a_1 finit le thème, dans le second a_1 est suivi d'un ou de deux phonèmes.

Thèmes verbaux du premier type: *rá*$_1$*ika*$_1$- (λείπε-), *riká*$_1$- (λιπέ-), *ra*$_1$*iksya*$_1$- (λειψε-), *spakya*$_1$- (*paçya-*), *gm̥ská*$_1$- (βασκε-).

Thèmes verbaux du second type:

a) Racine simple ou redoublée. Ex.: *á*$_1$*s*- (ἐσ-), *á*$_1$*i*- (εἰ-), *bhá*$_1$$_A$- (φᾱ-), *rá*$_1$*igh*- (*leh-*), *ká*$_1$$_A$*s*- (*çās-*), *bhá*$_1$*bhá*$_1$*r*- (*bibhár-*).

b) Racine + suffixe. Nous pensons que les caractéristiques -*na*$_1$*u* et -*na*$_1$$_A$ des classes 5 et 9 ne sont pas plus des suffixes proprement dits que -*na*$_1$-*g* dans *yunágmi* (v. chap. VI). Mais cela est indifférent pour la flexion, et nous pouvons réunir ici toutes ces formes: *str̥ná*$_1$*u*-[1] (*str̥ṇó-*), *pr̥ná*$_1$$_A$- (*pr̥ṇ-á*), *yuná*$_1$*g*- (*yunág-*), *righyá*$_1$$_A$- (*lihyá-*, optatif).

Les expulsions d'*a*, dans les syllabes prédésinentielles, se ramènent à deux principes très différents: la *qualité du phonème initial des désinences* et l'*accentuation*. Selon que l'un ou l'autre des deux principes règne, il naît deux modes de flexion auxquels on nous permettra d'appliquer les termes de **flexion faible** et de **flexion forte** indo-européenne. Dans la flexion forte, la seule qu'admette le verbe, l'expulsion de l'*a* se dirige d'après l'accent.

Tout le monde reconnaît aujourd'hui, après la belle découverte de M. Verner, que l'accentuation indienne peut passer, et cela particulièrement dans les formes verbales, pour l'image presque absolument fidèle de l'accentuation proethnique. La contradiction où était l'accent verbal grec avec celui du sanskrit et du germanique se résout par la théorie de M. Wackernagel qui en fait, comme on sait, un cas particulier de l'*enclisis*. Conformément à ce que fait

---

1. Il est beaucoup plus admissible de ramener l'ō du gr. δείκνῡμι à la diphtongue ευ que de supposer que l'*o* du skr. *str̥ṇómi* sorte de *ū*. L'*ū* des formes iraniennes n'a rien à faire avec l'ō grec; c'est un allongement de l'*u* des formes faibles. Peut-être la suppression de la diphtongue suffixale, en grec, fut-elle occasionnée par l'introduction secondaire de la diphtongue radicale, les formes comme *Ζευγνευμι, *δεικνευμι, étant d'une prononciation difficile. Si le verbe κινέω, à côté de κίνυται, est pour *κινέϝω, nous aurions là un dernier reste de l'*e*.

attendre cette théorie, les infinitifs et les participes grecs échappent à la loi du verbe fini et s'accordent dans leur accentuation avec les formes sanskrites.

Que l'accent à son tour soit la principale force en jeu dans les dégradations de la flexion, c'est un fait proclamé d'abord par M. Benfey, mis en lumière dans ces derniers temps par les travaux de M. Osthoff et de M. Brugmann et sur lequel la plupart des linguistes tombent d'accord dès à présent.

Nous allons essayer de réduire à des principes aussi simples que possible: 1° les résultats des déplacements d'accent, 2° les déplacements d'accent eux-mêmes.

Il n'y a d'autres thèmes verbaux paroxytons que les formes comme *rá*$_1$*ikn*$_1$-[1], où l'accent est indifférent, ainsi que cela ressort de la loi I (v. ci-dessous). On peut donc poser la règle comme si tous les thèmes étaient oxytons.

Ces règles sont celles de la flexion forte en général sans distinction du nom et du verbe.

I. L'*a*$_1$ QUI FINIT UN THÈME ET QUI PORTE LE TON NE PEUT S'EN DÉPARTIR EN AUCUN CAS.

II. SI LA LOI I N'Y MET OBSTACLE, TOUTE DÉSINENCE SUSCEPTIBLE D'ACCENT (C'EST-À-DIRE FORMANT UNE SYLLABE) S'EMPARE DU TON DE LA CELLULE PRÉDÉSINENTIELLE.

III. AUSSITÔT PRIVÉ D'ACCENT, L'*a*$_1$ DE LA CELLULE PRÉDÉSINENTIELLE SE PERD.

L'énoncé de la loi II renferme implicitement l'hypothèse à laquelle nous recourons pour expliquer la variation de l'accent: c'est de poser les désinences dites secondaires comme étant en réalité les plus primitives. La forme indo-européenne de ces désinences n'est pas encore déterminée pour chaque personne avec la même sûreté; mais du moins il n'y a pas de doute possible touchant celles du singulier de l'actif, et c'est là le point principal pour ce que nous avons en vue.

Actif:	-m	-s	-t;	-ma$_1$	-ta$_1$	-nt;	-wa	-tam	-taam.
Moyen[2]:	-mA?	-sA	-tA;	-ma$_1$dha	-dhwa$_1$	-ntA;	-wadha	—	— .

La combinaison de ces désinences avec les thèmes *rá*$_1$*ik*-, *prná*$_1$*A*-, *riká*$_1$- — ces exemples suffiront — donnera d'après ce qui est stipulé plus haut:

1. Sur le skr. *píparti* etc. v. p. 179.
2. Sur le grec -σο, -το etc. v. p. 196 seq.

Actif	Moyen	Actif	Moyen	Actif	Moyen
rá$_1$ik-m[1]	rik-mA	pṛnA$_1$-m	pṛnA-mA	rikA$_1$-m	rikA$_1$-mA
rá$_1$ik-s	rik-sA	pṛnA$_1$-s	pṛnA-sA	rikA$_1$-s	rikA$_1$-sA
rá$_1$ik-t	rik-tA	pṛnA$_1$-t	pṛnA-tA	rikA$_1$-t	rikA$_1$-tA
rik-má$_1$	rik-má$_1$dha[2]	pṛnA-má$_1$[3]	pṛnA-mái dha	rikA$_1$-ma$_1$	rikA$_1$-ma$_1$ dha
rik-tá$_1$	rik-dhwá$_1$	pṛnA-tá$_1$	pṛnA-dhwá$_1$	rikA$_1$-ta$_1$	rikA$_1$-dhwa
rik-ṇ́t	rik-ṇtá	pṛn-ṇ́t	pṛn-ṇtá	rikA$_1$-nt	rikA$_1$-ntA
rik-wá	rik-wádha[2]	pṛnA-wá	pṛnA-wadha	rikA$_1$-wa	rikA-wadha
rik-tám	—	pṛnA-tám	—	rikA$_1$-tam	—
rik-táam	—	pṛnA-táam	—	rikA$_1$-taam	—

A l'impératif, la 2e et la 3e pers. sing. moy. (skr. *dvikšvá*, *pṛ̥ṇīšvá*; *dviśṭám*, *pṛ̥ṇītám* etc.) répondent à la règle. La 3e pers. de l'actif, forme forte (skr. *dvéšṭu*, *pṛ̥ṇátu*), paraît être en contradiction avec le principe des «désinences qui font une syllabe». Mais ici nous touchons à la question des désinences «primaires».

La plupart des formes «primaires» peuvent se tirer des formes «secondaires» au moyen de l'élément *i* que suppose M. Fr. Müller: *-m-i -mA-i* (?), *-s-i -sA-i*, *-t-i -tA-i*, *-nt-i -ntA-i*, *-mas-i -madha-i*, *-was-i -wadha-i* (peut-être l'*s* de *-mas-i* et *-was-i* vient-il de l'ancien *dh* transformé en *-s* à la fin du mot, conservé au moyen par l'*a* qui suivait?). M. Bergaigne fait remarquer (*Mém. Soc. Ling.* III 105) que deux couples de désinences sanskrites du moyen, *-dhvam -dhve* et *-ram -re* présentent un rapport différent et il suppose que la nasale de *-dhvam* et *-ram* a été ajoutée après coup. Comme le grec -σθε indique de son côté une forme *-dhwa*$_1$, cette hypothèse est extrêmement vraisemblable. La série s'augmente donc encore de 2 cas. Nous ne pouvons savoir si le *-tu* de *dvéšṭu*, *pṛ̥ṇátu*, n'a point été formé par l'addition d'un *-u*, comme *-ti* par l'addition d'un *-i*.

Maintenant pourquoi, l'*i* ou l'*u* une fois ajoutés dans *ráikm-i* et les formes du même genre, le ton n'a-t-il pas passé selon la règle sur la désinence? A cela on peut trouver deux réponses principales. A l'époque où l'*i* (*u*) fut ajouté, l'attraction que la désinence exerçait sur l'accent, pouvait avoir cessé. En second lieu, il est très digne de remarque que la voyelle désinentielle soit dans les quatres formes en question (*dvéśmi*, *dvékši*, *dvéšṭi*, *dvéšṭu*) un *i* ou un *u*, qui n'est

1. Comme nous l'avons dit p. 39 seq. nous supposons que *raikm* devant la voyelle initiale d'un mot venant après lui dans la phrase aurait été monosyllabe; qu'en général l'*m* de la 1e personne ne faisait syllabe que dans les cas de nécessité absolue.

2. Ou *rikma$_1$dhá*, *rikwadhá*?

3. Par altération secondaire *-nA-* est devenu *-nA-*, v. p. 167 seq.

suivi d'aucun autre phonème. Certains indices font croire que l'*i* et l'*u*, dans ces conditions, avaient une prononciation très faible qui les rendait incapables de porter l'accent[1]. C'est ce qui se vérifie dans la flexion nominale pour le locatif *ukšáṇi*, *dātári* etc., peut-être aussi pour les nominatifs neutres comme *páçu* (gén. *paçvás*), v. p. 208. On nous fera remarquer qu'une autre forme de l'impératif, la 2e personne *dviḍḍhí*, *pr̥nīhí* etc., s'oppose à une hypothèse de ce genre. A cela on peut répondre premièrement que le thème fort fait de fréquentes apparitions dans ces impératifs. On a en sanskrit *çādhi*, *çaçādhi*, *bodhí* (de *bodh*), *ǵahāhi* que cite M. Benfey, *Or. u. Occ.* I 303, *gr̥bhṇāhi*, *prīṇāhi* (Ludwig, *Wiener Sitzungsber.* LV 149); en grec βῆθι, τλῆθι, σύμ-πωθι, δίδωθι, ἵληθι (Curtius, *Verb.* II 35). En second lieu, quand on considère le caractère presque facultatif de la désinence *-dhí*, on se demande si elle n'est pas dans l'origine une particule libre agglutinée plus tard au thème.

Il reste à considérer différents paradigmes offrant une anomalie apparente ou réelle.

1. Les formes fortes de la 3e classe avaient, croyons-nous, deux accents dans la langue mère, l'un frappant la racine et l'autre le

---

1. Si l'on admet cette explication, l'hypothèse de la priorité des désinences secondaires n'est plus absolument nécessaire. Au reste certains faits ne seraient pas loin de nous faire croire que les sonantes *i*, *u*, *r̥*, *n̥*, suivies ou non d'un phonème, étaient incapables de prendre l'accent, et que la désinence pour attirer le ton devait contenir un *a* (a_1, a_2, *A*). C'est la 3e personne du pluriel qui est en question. En sanskrit le présent de la rac. *çās* fait suivant Pāṇini *çásmi*, *çássi*, *çásti*, *çišvás*, *çišmás*, *çásati* (cf. *márǵanti*). Les présents redoublés, sans montrer, il est vrai, la racine pleine, évitent cependant d'accentuer *-n̥ti* et retirent le ton sur la réduplication: *píparmi*, *pipr̥más*, *pípr a ti*. Enfin devant la désinence *-us* ou *-ur*, bien qu'elle n'ait rien de commun avec la première (J. Darmesteter, *Mém. Soc. Ling.* III 95 seq.), on trouve réellement la racine pleine, *vivyaćus*, *avivyaćus* en regard de *viviktás*, *viveçus*, *áǵuhavus*, *açiçrayus* etc. V. Delbrück, *Altind. Verb.* 65.

Tout cela semble témoigner d'une époque où la 3e personne du pluriel *à l'actif* était une forme forte. Et cependant d'autres indices y contredisent. Ne retrouvons-nous pas dans les langues les plus diverses le pendant du skr. *s-ánti* «ils sont» où l'a_1 radical est perdu? Oui, mais ici se présente une nouvelle complication. Ni le gr. ἐντί ni le lat. *sunt* ni le sl. *sątĭ* ni le got. *sind* ne s'accordent avec un primitif *sn̥ti* à nasale sonante, et l'on se demande si l'affaiblissement radical incontestable pour cette forme ne tiendrait pas précisément à la nature particulière de sa désinence. Nous ne voulons pas nous perdre dans ce problème très compliqué déjà effleuré p. 37_3. Il nous semble qu'en somme la première théorie, basée sur les désinences secondaires, satisfait davantage que celle-ci.

redoublement (v. § 13 fin). Le saut de l'accent dans skr. *pipṛmás* en regard de *píparti* n'est donc qu'apparent.

2. Les aoristes sigmatiques comme *áǵaišam* ont un vocalisme assez troublé. Les racines finissant par une consonne s'affaiblissent au moyen[1]; ex. *ávikśmahi*, en regard de *áćeśmahi*. Cela nous donne le droit de supposer que ce temps a possédé primitivement dans toute son extension l'alternance de formes fortes et de formes faibles que la structure du thème doit y faire attendre. Le pluriel et le duel de l'actif ainsi que le moyen pour certaines racines, ont donc subi un métaplasme. L'accentuation n'est pas moins corrompue que le vocalisme (Benfey, *Vollst. Gramm.*, p. 389). En grec les formes fortes ont prévalu comme en sanskrit (p. 121).

3. La 2e et la 3e pers. sing. du parfait semblent se prêter assez mal à notre théorie, puisque *-ta* (skr. *-tha*) et *-a* pouvaient prendre l'accent. Mais aussi l'*a* radical n'est point a_1, il est a_2. C'est là, je crois, une circonstance importante, bien qu'il soit difficile d'en déterminer au juste la portée. Le fait est que les règles qu'on peut établir pour les déplacements de l'accent et la chute de l'*a* sont souvent éludées quand cet *a* apparaît sous la forme de a_2. Cf. § 13 fin.

4. Optatif en *-yá*$_{1A}$. Fléchi comme *pṛná*$_{1A}$- ce temps devait faire au pluriel (**rikyA-má*) *riky*^{A}*-má*, au moyen (**rikyA-tá*), *riky*^{A}*-tá*. Mais le groupe *y*^{A} ne peut subsister. Il se change en *ī* dès la période proethnique tout de même que *r*^{A} se change en *ṝ* (v. p. 168 et le chap. VI). Toutes les formes qui n'appartiennent pas au singulier de l'actif avaient donc *ī* dans la langue mère. Pour le moyen M. Benfey a établi ce fait dans son écrit *Ueber die Entstehung etc. des indog. Optat.*[2] (Mémoires de l'Acad. de Gœttingue XVI 135 seq.).

---

1. Bopp, *Kr. Gramm. der Sanskr.-Spr.* § 349. Delbrück, *Altind. Verb.* p. 178 seq.

2. Bopp considère que l'accentuation de διδοῖτο, διδοῖσθε, doit faire admettre que la contraction s'est accomplie dans le grec même. Mais qui sait si cette accentuation existait ailleurs que dans l'écriture où la théorie grammaticale ne pouvait manquer de l'amener. C'est ainsi que τιθεῖσι n'est propérispomène que grâce aux fausses conclusions tirées de τιθέασι, v. Brugmann, *Stud.* IX 296. — On sait que M. Benfey pose *ī ā* comme caractéristique. Les arguments objectifs pour l'*ī* long se bornent à ceci: 1° On trouve une fois dans le Mahābhārata *bhuńǵīyām*; 2° Rig-Véda X 148, 2, le mètre, dit l'auteur, demande *sahīās* (dā́sīr víçaḥ sū́rieṇa sahīās). Il serait plaisant que nous nous mêlions d'attaquer M. Benfey sur des points de métrique védique. Nous avouons seulement, comme impression toute personnelle, être peu satisfait d'une pareille chute de triṣṭubh et l'être bien davantage de sū́ri]eṇa sahyās (—⏑— —), quand même on devrait faire deux syllabes de l'*ā* de *dāsīr*, parce que du moins la

Au pluriel et au duel de l'actif le même *ī* apparaît dans toutes les langues européennes: lat. *s-ī-mus* (sing. *s-iĕ-m*), gr. ε-ῖ-μεν (sing. ε-ἴη-ν), sl. *jad-i-mŭ* (sing. *jaždĭ* = **jadjĭ*), got. *ber-ei-ma* (le sing. *bereiþ* s'est dirigé sur le pluriel). Nous renvoyons au travail déjà cité de M. Paul, *Beitr*. IV 381 seq., sans pouvoir toutefois nous associer à la conception de l'auteur qui voit dans l'*ī* «une contraction de-*yā*». En sanskrit nous trouvons au pluriel et au duel de l'actif *lihyáma*, *lihyáva* etc. Ces formes sont dues à l'extension analogique du singulier. Qu'on considère: 1⁰ que les langues d'Europe sont unanimes dans l'*ī*; 2⁰ que la théorie générale de la flexion veut *ī*, non *yā*; 3⁰ que les cas comme *pámi pāmás* en regard du gr. φᾱμί φᾰμέν établissent un précédent pour la propagation de l'*ā* long (p. 138); 4⁰ qu'en sanskrit même le moyen offre l'*ī* et que toute divergence entre le moyen et le pluriel-duel de l'actif a un caractère anormal; 5⁰ enfin que le zend montre l'*ī* dans quelques formes actives: Justi donne *daiδītem* (3ᵉ p. du.), puis *çāhīṭ*, *fra-zahīṭ*, *daidīṭ*, formes du singulier qui ont reçu l'*ī* par analogie[1].

Le précatif védique (Delbrück, *l. c.* 196) suit exactement dans sa flexion l'exemple de l'optatif. Actif: *bhū-yās-am*, *kri-yās-ma*; moyen: *muć-īš-ṭa* etc.

5. Optatif de la conjugaison thématique. La caractéristique, ainsi que l'admet M. Benfey, est un -*ī* long[2] que nous croyons sorti de -ya_{1A} à peu près comme dans les formes faibles dont il vient d'être question. Mais il est fort difficile de dire d'après quel principe la réduction de -ya_{1A} en -*ī* = *y^A a pu se faire ici, la tonique précédant la caractéristique. La flexion est unique en son genre. On attendrait que le thème skr. *tudé* (= **tudá-ī*) fît au pluriel «*tudīmá*», puisque l'*a* est *suivi d'un phonème*. Mais on remarque que cet *a* est a_2 (p. 83), ce qui, nous l'avons vu, change beaucoup la question. L'*a* se maintient donc, et il en résulte ce

---

8ᵉ syllabe du pada se trouve ainsi être une longue, selon l'habitude. Quant à *duhīyat*, M. Benfey y voit une forme thématique. Nous sommes donc en droit d'y supposer le thème *faible duhī-*. — Parmi les optatifs que donne Delbrück (*l. c.* 196) on trouve *ǵakšīyāt*. Outre que dans le texte cette forme est placée tout près de *papīyāt*, l'*ī* peut s'expliquer comme voyelle de liaison (allongée par l'effet de *y*).

1. En sanskrit l'optatif de la 3ᵉ classe accentue au moyen la syllabe de réduplication. Rien n'indique que cette particularité soit primitive.

2. On sait que l'οι de la 3ᵉ pers. sing. de l'optatif grec (παιδεύοι) ne compte jamais pour brève, et en conséquence l'accent reste sur la pénultième. Il y a peut-être là, comme on l'a supposé, un indice de l'*ī* long.

phénomène inconnu d'ailleurs d'une flexion sans dégradation se faisant sur un thème qui ne finit point par a_1. — Par une coïncidence curieuse mais fortuite sans doute l'alternance des anciennes diphtongues slaves *ě* et *i* dans l'impér. *nesi*, *nesi*, *nesĕmŭ*, *nesĕte*, *nesĕvĕ*, *nesĕta* semble se refléter dans le zend *barōis*, *barōiṭ*, *baraēma*, *baraētem* (moy. *baraēsa*, *baraēta*; au pluriel *ōi* reparaît). Nous avons cherché en vain ce qui pourrait justifier une différence originaire entre la diphtongue du singulier et celle du pluriel ou du moyen[1].

Subjonctif des verbes thématiques. Nous ne sommes pas arrivé à nous faire une opinion sur la forme primitive d'un subjonctif comme le gr. φέρω φέρῃς etc. L'*ā* du lat. *ferāt* serait composé de $a_1 + a_1$, $e + e$? Ne serait-ce pas plutôt *feram*, *feres* le vrai subjonctif? Et a-t-on le droit de séparer *moneat*, *audiat*, de l'optatif ombrien *portaia*?

2. APPARITION DU PHONÈME a_2.

La flexion verbale ne connaît la transformation de l'a_1 en a_2 que dans deux cas:

1° Dans la conjugaison thématique, où le phénomène paraît pouvoir s'expliquer par la nature de la consonne qui suit l'*a*. Voy. p. 83.

2° Au singulier du parfait, où l'*a* transformé est un *a* radical. La 1e personne conservait peut-être a_1. Voy. p. 68 seq.

Flexion nominale.

1. EXPULSION DE L'A.

A. L'expulsion se produit en vertu des lois de la flexion forte.

THÈMES OXYTONS.

Les thèmes finissant par a_1 se comportent comme dans la flexion verbale. L'accent ne passe point sur les désinences, et l'*a* persiste par conséquent à toutes les formes[2].

---

1. On pourrait supposer que primitivement le ton passait sur les désinences et qu'en même temps l'a_2 du singulier était remplacé par a_1: 3e sg. *tudá$_2$ît*, plur. *tuda$_1$imá*. Ceci permettrait à la vérité d'établir entre *nesi* et *nesĕmŭ* la même proportion qu'entre *vlŭci* (λύκοι) et *vlŭcĕ* (*λυκει, v. p. 86). Mais, outre qu'en général l'*ōi* et l'*aē* du zend paraissent varier sans règle fixe, on ne voit pas en vertu de quelle loi l'*a*, au lieu de tomber au pluriel, se serait contenté de devenir a_1.

2. L'accentuation du pronom skr. *a* dans les formes comme *asyá* (à

La première remarque à faire relativement aux thèmes où l'a_1 est suivi d'un ou de deux phonèmes, c'est qu'*ils n'appartiennent à la flexion forte qu'au singulier*. Le pluriel et le duel devront donc être traités sous la lettre B.

On sait que l'ancienneté de l'accentuation sanskrite est prouvée ici par son accord avec celle des monosyllabes grecs.

Les cas faibles, c'est-à-dire accentués sur la désinence et dépourvus d'*a* dans la syllabe prédésinentielle, sont: l'instrumental, le datif, le génitif. Les désinences sont *-ā*, *-ai* (p. 87), *As*.

Les cas forts ou pourvus d'*a* sont: le nominatif, l'accusatif, le locatif, le vocatif. Les désinences sont *-s*, *-m*, *-i* et *zéro*.

On le voit, le principe posé plus haut se vérifie. Ce qui fait qu'il y a des cas forts, c'est uniquement l'incapacité de certaines désinences à recevoir le ton[1]. Au vocatif d'ailleurs l'accent fuit vers le commencement du mot.

Nous venons de ranger le locatif parmi les cas forts. Effectivement on sait qu'en sanskrit la forme forte y est permise, sinon obligatoire comme dans *pitári*, *dātári*[2]. Deux exemples particulièrement intéressants sont *dyávi* (cf. *divé* etc.) et *kšámi* en regard de l'instr. *kšamá*. Sur l'aversion qu'a le ton pour l'*i* final v. p. 77 seq.

Les phénomènes spéciaux du nominatif, qui parfois se formait sans *s*, demandent à n'être pas séparés de la question de l'a_2. Il nous faut donc renvoyer le lecteur à la page 199.

Dans l'application de la théorie qui vient d'être formulée, nous nous bornerons, le sujet étant immense, à relever les points saillants de la déclinaison de chaque espèce de thèmes. Nous adoptons complètement les principaux résultats de l'étude de M. Brugmann sur les thèmes à liquide (*Stud.* IX 363 seq.). Ce

---

côté de *ásya*) sera née secondairement, quand le besoin de distinguer certaines nuances se sera fait sentir (voy. le dictionnaire de Grassmann, col. 207). Celle qu'accuse le got. *þize*, *þizos*, paraît être simplement proclitique: le sanskrit a *tásya*, *téšām*, *tásyās*.

1. Nous devons nous contenter de citer la théorie différente et très complète que M. Bergaigne a présentée sur ce sujet *Mém. Soc. Ling.* II 371 seq. Comme cette théorie est liée intimement à la question de l'origine des désinences et de la flexion en général, la discussion qu'elle demanderait ne manquerait pas de nous entraîner fort loin.

2. Les thèmes qui ne finissent pas par une sonante font exception; le locatif y a été mêlé aux cas faibles: *tudatí*, *vidúši* etc. — De quelque manière qu'on doive expliquer les locatifs védiques sans *i* comme *mūrdhán*, ils ne peuvent infirmer en rien la théorie.

travail avait été précédé de la théorie de M. Osthoff sur la déclinaison des thèmes à nasale (*Beitr. de P. et B.* III 1 seq.), qui s'en approchait beaucoup pour le fond de la conception, mais sans proclamer encore l'expulsion totale de l'*a* aux cas faibles et sans opérer avec le phonème a_2. M. Osthoff admettait une échelle d'*a* de forces différentes. — Nous mettrons encore à profit l'article de M. Brugmann sur les suffixes *-as*, *-yas*, *-was* (*K. Z.* XXIV 1 seq.). Les restes de la dégradation des suffixes en letto-slave sont recueillis par M. Leskien, *Archiv für slav. Philol.* III 108 seq.

Comme type de la forme faible nous choisirons le datif.

Thèmes en *-wás*. L'accent, en sanskrit, s'est retiré aux cas faibles sur le suffixe: *vidúše*, *ǵagr̥bhúše* pour **vidušé*, *ǵagr̥bhušé*. La forme proethnique *-us-* des cas faibles, telle que l'admet M. Brugmann, *K. Z.* XXIV 97, est assurée indirectement par le grec -υια et ἰδυῖοι (ibid. 81), par le got. *berusjos* et le sl. *-ŭs-je-*.

Thèmes à liquide. L'expulsion proethnique de l'*a* aux cas faibles a été mise en pleine lumière par M. Brugmann. Le phénomène le plus singulier est celui du génitif indien en *-ur*. Nous essayons de l'expliquer de la manière suivante.

La désinence du génitif est *-^{A}s* et non *-as*. Accentuée, comme dans *padás*, elle a dû en sanskrit se développer en *-ás* (p. 166). Non accentuée, on la voit donner *-us* dans *pátyus*, *sákhyus*, *ǵányus* (ici par conséquent il faut poser *-us*, non *-ur*). Peu à peu cependant la forme *-as* parvient à éliminer sa rivale.

L'hypothèse de cette désinence *-^{A}s-* est confirmée: 1° par le vocalisme du grec -ος et du slave *-e*; 2° par les génitifs comme *yuktés*, *mr̥dós*, dont il sera question plus bas. Enfin elle éclaircit, jusqu'à un certain point, le génitif sanskrit *mātúr*.

Le prototype de *mātúr* est *mātr-^{A}'s*. Le groupe *r^A* doit donner *r̥*, puis *ūr* (§ 14). La qualité de la voyelle est donc expliquée, mais non sa quantité. En zend on a les génitifs *nars*, *çāçtars*, qui viennent de **nr̥-s*, **çāçr̥ts*, *l'r*-voyelle s'étant développé en *ar* devant *š* comme dans *arshaṇ* et autres cas. Dans *ukšṇás* le son ^{A} ne s'est point fondu avec la nasale qui précède, ce qui s'explique fort bien, croyons-nous, par des raisons physiologiques. Nous reviendrons sur ce point au chap. VI.

D'ordinaire la contraction de r^A en $\mathring{r}$ est proethnique. Dans le cas qui nous occupe, le gr. πατρός[1], le got. *fadrs*, paraissent indiquer qu'elle n'est qu'indo-iranienne. Les conditions, aussi, sont assez particulières, l'accent reposant sur le phonème ^{A}, ce qui ailleurs n'est pas le cas.

Le paradigme indien des thèmes en *-an* est parfaitement régulier. Les langues européennes n'en ont conservé que des débris. On a en latin *caro carnis*, en grec κύων κυνός[2], ainsi que ἀρνός. M. Osthoff (*l. c.* 76 seq.) pose comme thème de ce dernier mot *varan-* (*waran-*). Il nous semble que le skr. *úraṇa* ne s'accorde bien qu'avec *wr-án*. Ceci donne la flexion grecque très ancienne: *ϝρ-ήν, gén. *ϝ$\mathring{r}$-ν-ός. Le nominatif subsiste dans πολύ-ρρην; le génitif est devenu régulièrement *ϝαρνός, ἀρνός[3]. L'arménien *gar^{c}n* dont parle M. Osthoff peut se ramener à la forme faible *w$\mathring{r}$-n-*.

La déclinaison φρήν φρενός, ποιμήν ποιμένος, vient de la généralisation de l'accusatif et aussi du locatif, car φρένι, ποιμένι, ont été de tout temps des formes fortes.

L'explication du got. *auhsin* résulte du fait auquel nous venons de faire allusion: *auhsin* est identique avec le skr. *ukšáṇi*. Au génitif on attendrait **auhsns*. Il paraît évident que *auhsins* est une imitation du datif *auhsin*.

J'ai déjà cité l'article de M. Leskien, où il est montré entre autres que le sl. *dĭne* «diei» vient d'un thème *diwan-* ou *dian-*.

Pour les formes indiennes comme *brahmáṇe*, il sera difficile de décider si l'*a* s'est maintenu dès l'origine pour empêcher le conflit des consonnes ou si *brahmáṇe* représente un primitif **brahmṇné*. La position de l'accent conseille peut-être la première solution.

Le thème en *-am ghi-ám* se décline comme les précédents. V. Brugmann, *Stud.* IX 307 seq. Le zend a au nominatif *zy-āo*, au gén. *zi-m-ō*.

---

1. Est-ce que νύκτωρ serait pour *νυκτορς, νυκτ$\mathring{r}$ς? Cf. ἡμέρας τε καὶ νύκτωρ = ἡμέρας τε καὶ νυκτός.

2. L'accent, dans κύων, a été reculé; cf. skr. *çvá*.

3. Hésychius donne: ῥάνα· ἄρνα. Ῥωμαῖοι δὲ βάτραχον. M. Mor. Schmidt écrit ῥᾶνα, ce qui est nécessaire pour la seconde partie de la glose, mais peu probable pour la première. On ne pourrait attendre que ῥῆνα. Nous pensons que les gloses ῥάνα et ῥᾶνα se sont confondues et que ῥαν- et ἄρν- remontent tous deux à ϝ$\mathring{r}$ν, comme δρατός et δαρτός à δ$\mathring{r}$τός.

Le suffixe participial *-nt*, lui-même dépourvu d'*a*, peut emprunter celui du thème quand ce dernier finit par *a*. Tout se passe alors comme si le suffixe était *-ant*. L'accent qui restait immobile tant que l'a_1 (a_2) qui le supportait finissait le thème passe aux désinences aussitôt que cet a_1 est revêtu du groupe *-nt* (lois I et II, p. 176). La flexion est donc en sanskrit *tudán, tudaté* (= *tudṇté*) etc. V. Brugmann, *Stud.* IX 329 seq.

Le grec λαβών λαβόντος a généralisé la forme forte. En latin au contraire *-ent* continue la forme faible à nasale sonante, que M. Sievers a reconnue en germanique dans *hulundi*, *þusundi* et autres féminins.

Une petite minorité seulement parmi les thèmes qui finissent par *i* et *u* appartient à la flexion forte. L'exemple le plus important est *di-á*$_1$*u-*[1] «ciel».

nom.	*di-á*$_1$*u-s*	Cf. (*mā-tá*$_1$*r*)	(*uks-*$_1$*án*)
voc.	*di-a*$_1$*u*	*mā-ta*$_1$*r*	*uks-a*$_1$*n*
acc.	*di-á*$_1$*u-m*	*mā-tá*$_1$*r-m*	*uks-á*$_1$*n-m*
loc.	*di-á*$_1$*w-i*	*mā-tá*$_1$*r-i*	*uks-á*$_1$*n-i*
dat.	*di-w-*$_A$*i*	*mā-tr-*$_A$*i*	*uks-n-*$_A$*i*.

Nominatif: plutôt que de voir dans le skr. *dyaus* l'allongement du nominatif il faut je crois, à cause du gr. Ζεύς, assimiler l'*au* de cette forme à celui de *yaúmi* etc. (p. 120). — Vocatif: gr. Ζεῦ. — Accusatif: *diá*$_1$*um* est la forme la plus ancienne, mais la coïncidence du gr. Ζῆν avec skr. *dyám* paraît établir que dès une époque très reculée la diphtongue avait cessé d'exister. Cf. p. 40. L'*ā* de la forme Δᾶν que rapporte un grammairien est assurément singulier, mais la forme éolo-dorique ordinaire montre η, v. Schrader, *Stud.* X 319. — Locatif: véd. *dyávi*.

Nous allons étudier quelques autres mots du type *di-au*. Pour ne point les disperser à plusieurs endroits nous citerons les paroxytons comme les oxytons; nous aurons aussi à faire la distinction de a_1 et a_2 aux formes fortes.

Parmi les thèmes en *-i*, nous reconnaissons pour avoir appartenu à la déclinaison de *di-au*: ^{A}*u-á*$_1$*i* «oiseau» qui dans le Véda fait *vés* au nominatif. Le reste de la flexion est dégénéré et même au nominatif, *ví-s* commence à prendre pied.

En latin on a encore les mots comme *vatēs*, acc. *vatēm*.

C'est un échantillon analogue qui se cache dans le skr. *kávi*, car en zend ce mot fait à l'acc. *kavaēm*. Seulement nous trouvons

1. M. L. Havet (*Mém. Soc. Ling.* II 177) a montré que ce thème vient d'une racine *di* (*dai*) et point de *diw* (*dyau*).

pour nominatif zd. *kava* = **kavā*. Etant donné *pitá(r)* de *pitár-*, le nom. **kavā(i)* de *kavai-* n'a rien de surprenant. Mais il faut provisoirement nous résigner à ignorer pourquoi les thèmes en *u* n'ont jamais de nominatif sans *s* et pourquoi les thèmes en *i* eux-mêmes ont la double formation *ves* et **kavā*. Cf. p. 199 seq.

Flexion de *gāu* «bœuf». Quelle est la forme exacte de ce thème? C'est, croyons-nous, *ga-a₁u* et non *ga₁u*: 1° parce que dans l'hypothèse *ga₁u* on devrait trouver aux cas faibles *gu-*; 2° parce que le v. h^t-all. *chuo* suppose un *ā* long[1]. Les composés indiens comme *su-gú* ne sont dus certainement qu'à un changement de déclinaison. La langue, partant de formes comme le gén. *sugós* ou le dat. *sugáve* et se laissant guider par les adjectifs en *-ú* (*pr̥thú* etc.), devait aboutir à *sugús*. Du reste *ga-a₁u* se décline régulièrement soit en sanskrit soit en zend. Cf. skr. *gaus* (*ga-a₁u-s*) et *dy-au-s*, *gá-v-e* et *di-v é*. Aux cas faibles, le ton s'est fixé sur l'*a* de *ga-v-*. Cet *a* n'y avait évidemment aucun droit, mais en sanskrit l'attraction qu'exercent sur l'accent les *a* radicaux de toute provenance paraît avoir été presque irrésistible. Le locatif *gavi* au lieu de **gāvi* est comme *divi* à côté de *dyavi*. Le gr. βο-*F*-, βου = skr. *ga-v-*, *go-* indique que l'*a* radical est un *ϱ*. La forme forte s'est perdue: βοῦς a remplacé **βω(υ)ς*. Homère a bien encore l'acc. βῶν[2] = arien *gām*, (zd. *gām*) que nous ramènerons sans hésiter à *gϱ-á₁u-m*, mais en elle-même cette forme pourrait être sortie de *gaŭm* comme Ζῆν sort de *dyăum*. Le latin ne nous apprend rien de particulier.

Thèmes en *u* qui prennent a_2. Le zend a les formes suivantes: acc. *naçāum* «cadavre» = **naçāvam* (n. pl. *naçāvō*); acc. *pĕrĕçāum* «côté», *garemāum* «chaleur». La flexion est complète pour l'ancien perse *dahyāu-s*, acc. *dahyāu-m* (nom. et acc. pl. *dahyāv-a*, gén. pl. *dahyunām*, loc. *dahyusuvā*). Le même mot en zend donne l'acc. *dańhaom* — on attendrait *dańhāum* — (et le nom. pl. *dańhāvō*). On a en outre le nom. sg. *bāzāus* (bras) dont l'*ā* s'explique, comme pour le perse *dahyāus*, par l'influence de l'accusatif[3] **(bāzāum)* lequel ne nous est point parvenu. Il règne du reste, comme le montre *dahyăom* en regard de *dahyāvō*, une certaine confusion entre les thèmes qui prennent a_2 et ceux qui ne le prennent pas. Justement en regard de **bāzāum* le Véda nous offre *bāhăvā*, duel du même thème[4]. Cette flexion est d'autant moins suspecte d'origine récente qu'elle

---

1. On pourrait dire qu'il y a ici le même allongement du nominatif que pour *fōt-* (p. 200). Mais Ζεύς (v. ci-dessus) montre qu'un thème comme *ga₁u* n'eût point allongé le nominatif. — J'ai été rendu attentif à la forme *chuo* par M. le Dr Kögel qui du reste l'expliquait différemment.

2. Le dor. βῶς, βῶν n'est que la transformation de βοῦς, βοῦν.

3. A moins d'admettre un allongement du nominatif coexistant avec l'*s*.

4. Il est inutile de forger un mot *bāhava* tout exprès pour expliquer cette forme.

apparaît de préférence au sein d'une petite famille de thèmes en *u* avec laquelle nous avons fait connaissance p. 124: ce sont des féminins[1], qui ont a_1 dans la racine. Il est possible, comme l'a conjecturé M. G. Meyer (*Stammbildung*, p. 74), que les noms grecs en -ευ-ς aient quelque rapport avec cette déclinaison, seulement rapprocher l'*ā* arien de l'η de τοκῆος est, croyons-nous, inadmissible. Il ne faut pas oublier d'ailleurs l'absence de l'ευ dans νέκυς, πῆχυς, où on serait le plus en droit de l'attendre. — M. Meyer rappelle les nominatifs gotiques comme *sunaus*. On pourrait penser en effet que c'est là un dernier souvenir de la double flexion primitive des thèmes en *u*.

Thèmes en *i* qui prennent a_2. Le plus important est le thème skr. *sákhe-*, acc. *sákhāy-am* (zd. *hu-shaχāim*), voc. *sákhe*, dat. *sákhy-e* (nom. pl. *sákhāyas*). L'*ā* long du nominatif *sákhā* est tout autre que l'*ā* (= a_2) de *sákhāyam*: il suffit de rappeler **kavā* en regard de **kavăyam* (*kavaēm*). C'est ici peut-être que se place le nom. pl. *çtaomāyō* (Spiegel, *Gramm.* 133).

Depuis le travail de M. Ahrens sur les féminins grecs en ω *K. Z.* III 81 seq. il est constant que le thème de ces mots finit par ι. Nous soupçonnons que ce sont là les correspondants du type skr. *sákhe*. Si l'on a le droit de mettre en parallèle

dātā	*dātāram*	*dātar*	*dātrā*
et δώτωρ	δώτορα	δῶτορ	[δώτορος pour *δωτρος]

on a aussi celui de comparer

sakhā	*sakhāyam*	*sakhe*	*sakhyā*
et Λητώ	Λητῶ (*Λητόα)	Λητοῖ	[*Λητόος pour *Λητιος]

A l'accusatif nous avons écrit Λητῶ: c'est l'accentuation que prescrit Dionysius Thrax (Ahrens, *l. c.* 93). Du reste il n'y aurait aucun témoignage en faveur du circonflexe que cela ne devrait pas arrêter, étant donnés les procédés des grammairiens, de voir dans ω la contraction de οα[2], cf. Brugmann, *Stud.* IV 163. Sans doute

1. Au masculin *pĕrĕçāum* est opposé en sanskrit le féminin *párçu*.

2. Parmi les nombreuses formes que cite M. Ahrens, il ne se trouve aucun accusatif qui ait l'ι souscrit ou adscrit, preuve que l'ω n'y est point primitif comme au nominatif, et qu'il est bien sorti de -o(*y*)α. La terminaison -*oya* à son tour ne saurait être très ancienne. La forme pure serait -οιν. On a cru en effet avoir conservé des accusatifs comme Λατοῖν, mais M. Ahrens montre qu'ils proviennent d'une fausse leçon. Ils avaient donc péri dès avant l'époque historique. On peut comparer plus ou moins *Λητο*ya* pour *Λητοῖν à ἡδέ*Fα* pour ἡδύν.

il y a les accusatifs ioniens comme ᾽Ιοῦν, et l'on sait que M. Curtius en a inféré que le thème finissait par -oϝi. Mais les observations que fait à ce sujet M. Windisch, *Stud.* II 229 montrent bien que cette explication n'a pas satisfait tout le monde. De *Ιοϝιν à ᾽Ιοῦν le chemin n'est guère facile. De toute manière cette forme en -οῦν est énigmatique et a l'air d'un emprunt fait à d'autres déclinaisons, peut-être à celle de βοῦς. L'hypothèse des thèmes en -oϝi ne permet pas du reste, ainsi que le reconnaît M. Curtius[1], d'expliquer l'ῶ du nom. Λητῷ. — On pourrait s'étonner que les thèmes grecs en *-a₂i* soient employés si exclusivement à former des féminins. Toutefois il y a des traces du masculin dans les noms propres Πατρώ, Μητρώ, ᾽Ηρώ (Curt., *Erl.* 54).

Il est probable que bon nombre de mots analogues sont à tout jamais cachés pour nous parce qu'ils ont revêtu la flexion courante des thèmes finissant par *i* et *u*. En voyant par exemple que dans le Rig-Véda *ávi* «mouton» fait au gén. *ávyas* et jamais *áves,* absolument comme on a en grec οἰός (pour *ὄϝιος) et non «ὀεως», il est naturel de croire que la flexion première a été: nom. *awa₁i-s* ou *awā₁i*, dat. *awy-ʌi*, acc. *awa₁i-m* etc. Peut-être que le gén. got. *balgis* des masculins en *i*, au lieu d'être ainsi que le dat. *balga* emprunté aux thèmes en *-a*, offre un vestige de la flexion dont nous parlons: *balgis* serait pour **balgiᴬs*.

L'immobilité de l'accent dans le paradigme sanskrit *apás apáse*, *ušás ušáse*, n'a pas grande importance. Il est possible, il est même fort probable que le ton y subissait primitivement les mêmes déplacements que partout ailleurs. C'est la persistance anormale de l'*a* suffixal qui est remarquable. Jusqu'ici les syllabes prédésinentielles ne nous offraient rien de semblable.

M. Brugmann (*K. Z.* XXIV 14 seq.) donne pour ce fait de très bonnes raisons: le désir d'éviter des formes trop disparates dans la même déclinaison, puis l'influence analogique des cas faibles du pluriel où l'*a₁* ne pouvait tomber (ainsi *apa₁s-bhis*).

Cependant à quoi se réduit après tout la classe des oxytons en *-as*? Au nom de l'aurore, skr. *ušás*, aux mots indiens *bhiy-ás* «peur», *pú-mas* pour **pumás* (p. 205), et aux mots comme *tavás*, *yaǵás*, ψευδής. Or ces derniers, M. Brugmann l'a établi, ne sont

1. Le savant professeur conjecture seulement que l'analogie des formes comme δαίμων aurait, dans de certaines limites, agi sur les mots en -ῳ. V. *Erläuterungen*[2] 55 i. n.

que des neutres revêtus de la déclinaison du masculin. Il serait possible même qu'ils fussent nés séparément dans les différentes langues qui les possèdent, la flexion s'étant dirigée sur celle des composés (paroxytons) comme *su-mánas*. La forme pleine de leur syllabe radicale est très suspecte pour des oxytons. Quant à *bhiy-ás* et *pu-más*, ils font régulièrement *bhī-š-á* (instr. véd.), *pu-ṃs-é*. Le seul exemple dont on ait à commenter la déclinaison, c'est donc l'indo-eur. *ᴬusás*, et l'on peut croire en effet que les formes faibles comme *ᴬussᴬ'i* parurent trop inintelligibles[1]. L'*a* fut donc retenu: *ᴬusasᴬi*, skr. *ušáse*. Pour l'a_1 de *ušáse* en regard de l'a_2 de *ušásam* v. p. 201.

Les thèmes-racines, simples ou formant le second terme d'un composé, se présentent sous deux formes tout à fait différentes.

Dans le premier cas la racine est privée de son a_1 par une cause inconnue, mais évidemment indépendante de la flexion. Ces thèmes, auxquels nous faisions allusion à la page 174, ne rentrent donc point dans le sujet de ce paragraphe. Ayant perdu leur *a* avant la flexion, ils sont désormais à l'abri de toute modification[2]. Quand ils finissent par *i*, *u*, *ṛ*, *ṇ*, *ṃ*, ils s'adjoignent un *t* dont les longues *ī*, *ū*, *ṝ*, *ṇ̄*, *ṃ̄* (chap. VI) se passent. Exemples: skr. *dvíš*, *mṛ́dh*, *niç* (p. 166), *açva-yúǵ*, *mí-t*, *hrú-t*, *su-kṛ́-t*, *araṇyaga-t* (= *-gṃ-t*); *bhí*, *bhú*, *gir* (= *gṝ*), *-ǵá* (= *ǵṇ̄*); zend *druǵ*; gr. ἀλκ-ί, ˇΑ-(Ϝ)ιδ-, σύ-ζυγ-, ἀντ-ηρίδ-, ἔπ-ηλυς, -υδος (métaplasme pour -υθος); lat. *ju-dic-*, etc.[3].

Dans le second groupe de thèmes-racines l'affaiblissement résulte *de la flexion* et n'embrasse donc que les cas faibles. Les noms dont il s'agit font pendant aux verbes de la 2e classe. Toutes les racines n'affectionnent pas ce genre de déclinaison. A peine si

1. Le Rig-Véda a un génitif sing. (et accusatif pl.) *ušás*. On le tire, avec raison probablement, d'un thème *uš*. Y supposer la continuation de la forme faible *us-s-* serait invraisemblable à cause du double *s* qui serait représenté par *š*.

2. Les déplacements d'accent restent naturellement les mêmes, du moins dans le mot simple. En composition, où ils sont censés avoir lieu également (Benfey, *Gramm.* p. 319), l'usage védique contredit à la règle. Toutefois *vi-mṛdh-ás* R. V. X 152, 2, témoigne bien que la règle n'a pas tort.

3. Tout renforcement nasal et toute perte de nasale étant choses étrangères à l'indo-européen, ils est évident que la flexion du skr. *yúǵ* qui fait *yúṅǵ* aux cas forts ne peut pas être ancienne. Du reste, dans le Rig-Véda, la forme *yuṅǵ-* est extrêmement rare.

celles qui finissent par *r* fournissent un ou deux exemples indiens comme *abhi-švár*.

Le vocalisme des différentes formes fortes ne peut être traité ici où il ne s'agit que de l'expulsion de l'*a*; voy. p. 203 seq.

Parmi les composés sanskrits on remarque ceux de *han*: accus. *vr̥tra-háṇ-am*, dat. *vr̥tra-ghn-é*. De *vah* se forme *anaḍváh*, accus. *anaḍváh-am*, dat. *anaḍ-úh-e*.

On entrevoit encore la déclinaison grecque primitive de Βελλερο-φῶν (dont l'accentuation est incompréhensible): le nom Περσέφαττα, où -φαττα répond au *-ghnī* sanskrit, indique que le génitif eût fait *Βελλερο-φατος (cf. p. 27 seq.).

En zend le thème *vać* «voix» fait à l'acc. *vāćim*, *vāćem* (= gr. Ϝόπα), au dat. *vāćē*, à l'instr. *vāća* etc. Cette flexion ne peut pas être primitive. Aucune loi à nous connue n'autoriserait dans les cas faibles d'autre forme que **uć-* (à moins que l'*ā* de *vāćem* ne fût un véritable *ā* long indo-européen, ce qu'il n'est pas). La forme *vāć-* est due évidemment à des influences d'analogie. En sanskrit *vāć-* a envahi, comme on sait, toute la déclinaison.

Posant pour thème *ṛbhu-kšé-*, nous ramenons le nom. skr. *ṛbhu-kšá-s* à **ṛbhu-kšāi-s* (cf. *rās* = **rāis*). L'allongement de l'*ā* est comme pour *dyaús*. L'instr. pl. *ṛbhu-kší-bhis* s'explique de lui-même. Quant à l'accus. *ṛbhu-kšáṇ-am* (au lieu de **ṛbhu-kšáy-am*), il est dû à quelque phénomène d'analogie. Cf. *divá-kšā-s* lequel fait à l'accus. *divá-kšas-am*. On a dans le Rig-Véda, mais seulement au pluriel, *uru-ǵráy-as*, *pári-ǵray-as*, de *ǵre*. Le nom. sing. eût été, je pense, *-ǵrás*. Citons encore *dhī-ǵáv-as* R. V. V. IX 86, 1.

Quand la racine finit par *ā*, le ^{A} des cas faibles s'élide devant la désinence: *soma-pá*, acc. *soma-pā́-m* (*-pá*$_{1}$^{A}*-m*), dat. *soma*-p-*é* (*-p*^{A}*-é*). C'est ainsi qu'on a, dans le verbe, *ǵá-h-ati* = **ǵá-h-ṇti* venant de *ǵah*^{A} + *ǵti*. V. p. 35 et le § 14.

Sur la signification qu'on attribuera à l'échange de a_1 et a_2 dans les mots comme *pad* où l'*a* ne peut tomber, v. p. 201.

THÈMES PAROXYTONS.

Les thèmes paroxytons du sanskrit gardent, comme on sait, l'accent sur la syllabe radicale à tous les cas de la flexion[1].

---

1. Il y a de rares exceptions qui ne sont qu'apparentes. Ainsi *púmān* (dat. *puṃsé*) aura été d'abord oxyton, ainsi que le suppose le vocalisme de la racine. On peut en dire autant de *svàr* (*súar*) qui donne un dat. védique *sūré*. Sur *sánu*, gén. *snós*, v. p. 207 seq.

Admettrons-nous ce que M. Osthoff (*l. c.* 46 i. n.) indique comme un résultat probable des recherches ultérieures, que l'indo-européen n'ait point connu cette loi de l'accentuation indienne et que le comparatif *wásyas* par exemple ait fait au datif *wasyasʌi*[1]? Tout au contraire, nous disons que la loi des paroxytons a toujours existé:

1⁰ Il ressort de tout ce qui précède que l'accent, aux cas «forts», ne tend pas moins à gagner la désinence qu'au datif ou aux autres cas «faibles». Que signifieraient donc des déplacements d'accent tels que *wásyās wasyasʌ́i*?

2⁰ Une pareille mobilité d'accent est difficilement conciliable avec la fixité du vocalisme radical, qui est très grande pour les paroxytons.

3⁰ Il y a un contraste frappant entre les «cas faibles» des oxytons en *-was* et ceux des paroxytons en *-yas*. Toutes les conditions étant égales d'ailleurs, nous trouvons, là *vidúše* (= **vidušé*), ici *vásyase*. La non expulsion se vérifie aussi dans les infinitifs en *-man-e*, -μεν-αι, de thèmes paroxytons.

Donc dans les paroxytons normaux *tous les cas seront forts.*

Autre chose est de savoir si la dégradation du suffixe n'avait pas dès l'époque proethnique pénétré d'une manière ou d'une autre dans certains groupes de paroxytons.

Ce qui le fait supposer tout d'abord, c'est que la majorité des paradigmes du sanskrit ne distingue point à cet égard entre oxytons et paroxytons: *bhrátre*, *rāǵ́ne*, *bhárate*, montrent le même affaiblissement que *mātré*, *ukšṇé*, *tudaté*.

On ne saurait attendre des langues européennes de données décisives pour cette question. Voici cependant un cas remarquable et qui confirmerait le témoignage du sanskrit: le *t* du germ. *svester* «sœur» n'a pu prendre naissance que sur une forme faible *svesr-* d'où il a gagné ensuite les cas forts (Brugmann, *Stud.* IX 394); preuve que la dégradation, dans ce mot, est bien ancienne. Or c'est un paroxyton: skr. *svásar*.

D'autre part le féminin *bhárantī* (cf. *tudatī*) des participes indiens paroxytons semble indiquer positivement que la flexion grecque φέρων φέροντος est plus primitive que le skr. *bháran bháratas*. C'est l'avis de M. Brugmann *l. c.* 329[2].

---

1. C'est ce qui paraît être l'opinion de M. Brugmann (*Stud.* IX 383).
2. La langue védique semble faire quelque différence entre les thèmes en

La portée de la question diminue du reste considérablement, si l'on songe qu'au pluriel et au duel, où règne la flexion faible, oxytons et paroxytons étaient soumis à une même loi.

B. L'expulsion se produit en vertu des lois de la flexion faible.

M. Paul a consacré une partie du travail précédemment cité à une étude sur la déclinaison primitive des thèmes en *i* et en *u*, ou plus exactement sur l'espèce la plus commune de cette déclinaison. L'auteur montre que la dégradation du suffixe, à tous les nombres, dépend du phonème initial de la désinence: selon que ce phonème est une voyelle ou une consonne, l'*a* suffixal apparaît ou disparaît[1]. Au vocatif, où la désinence est nulle, l'arien, le letto-slave, le germanique et le celtique prouvent que l'*a* existait (*Beitr.* IV 436).

C'est là ce que nous avons appelé plus haut la *flexion faible* (p. 175). Le principe de l'expulsion se résume pour elle dans cette loi unique: L'ADJONCTION D'UNE DÉSINENCE COMMENÇANT PAR UNE CONSONNE ENTRAÎNE LA PERTE DE L'a_1 PRÉDÉSINENTIEL.

— Thèmes finissant par *i* et *u*. —

Dans les cas où le suffixe a sa forme pleine, le ton, en sanskrit et en grec, se trouve sur l'*a*. Il y a tout lieu de croire que c'est là l'accentuation primitive. Celle des cas faibles du pluriel sera traitée plus bas, p. 195 seq.

Nous pouvons parler tout de suite de la qualité de l'*a*. Les thèmes en *i* et en *u* de déclinaison faible semblent n'admettre que l'a_1. Le grec présente ε, le sanskrit un *a* bref. L'*o* du sl. *synove*, l'*a* du lit. *sunaus* sont des modifications secondaires de l'*e* (p. 64).

-man selon qu'ils sont oxytons ou paroxytons. De ces derniers on a par exemple *ǵémanā*, *bhúmanā*, *bhúmanas*, *yámanas*. Au contraire *premán*, *prathimán*, *mahimán*, donnent les instrumentaux *preṇā́*, *prathinā́*, *mahinā́*, où le rejet de l'*m* atteste la grande pression que subissait le suffixe. Mais *bhúmanas*, *yámanas*, peuvent être une imitation de *kármaṇas*, *vártmanas*, et d'autre part le paroxyton *áçman* fait en zend *ashnō* au génitif (Spiegel, *Gramm.* 156). — Les thèmes faibles *yūn-* et *mahnon-* de *yúvan* et *maghávan* ne prouvent pas grand chose en faveur de la dégradation des paroxytons; nous avons trop peu de garanties relativement à l'ancienneté de leur accentuation. La même remarque s'applique aux mots comme *sákhai- sákhi-*. Cf. *sakhíbhyas*, Benfey, *Vollst. Gramm.* p. 320.

1. On s'étonne que dans le même travail l'auteur s'efforce de tirer un parallèle entre les thèmes dont nous parlons et les thèmes à liquide et à nasale, parallèle que l'énoncé même de sa règle rend à notre sens chimérique.

En gotique l'*a* de *anstais*, *anstai*; *sunaus*, *sunau*, est encore inexpliqué, il ne paraît point se retrouver dans les autres dialectes germaniques — au contraire le v. h^t^-all. a encore *suniu* — et de plus le plur. *sunjus* offre l'*e*.

Les thèmes yuktá$_1$i et mr̥dá$_1$u donneront conformément à la loi posée ci-dessus[1].

	Singulier	Pluriel		Singulier	Pluriel
Nom.	yuktí-s	yuktá$_1$y-a$_1$s	Nom.	mr̥dú-s	mr̥dá$_1$w-a$_1$s
Voc.	yúkta$_1$i	yúkta$_1$y-a$_1$s	Voc.	mŕda$_1$u	mŕda$_1$w-a$_1$s
Acc.	yuktí-m	yuktí-ns	Acc.	mr̥dú-m	mr̥dú-ns
Dat.	yuktá$_1$y-Ai	yuktí-bhyas	Dat.	mr̥dá$_1$w-Ai	mr̥dú-bhyas
Loc.	yuktá$_1$y-i	yuktí-swa	Loc.	mr̥dá$_1$w-i	mr̥dú-swa

Différentes formes donnent lieu à des remarques particulières.

1. Génitif du singulier. La forme indo-européenne paraît avoir été *yuktá$_1$īs*, *mr̥dá$_1$ūs*, vu l'accord du sl. *kosti*, *synu*, avec le skr. *yuktés*, *mr̥dós* (Leskien, *Decl.* 27). L'*i* et l'*u* devaient être longs, puisqu'ils provenaient de la contraction de y^A et w^A, la désinence étant $-^As$ (p. 183). Cette contraction du reste n'est pas absolument régulière: elle n'a lieu ordinairement, pour l'*u* du moins, que si la semi-voyelle est *précédée d'une consonne* comme dans *dhūtá* = $*dhw^Atá$ (§ 14).

2. Les ablatifs du zend comme *garōiṭ*, *tanaoṭ*, n'infirment point la règle: ils sont probablement de création récente (Leskien, *Decl.* 35 seq.) et d'ailleurs la désinence est *-ad*, non *-d*. Si *garōiṭ* était ancien, il serait donc pour «*garayad*».

3. L'instrumental sing. et le génitif plur. sont malheureusement difficiles à étudier, à cause de la formation nouvelle *yuktīnāṃ*, *mr̥dūnām*. Il reste pourtant des instrumentaux védiques comme *pavyā́*, *ūrmiā́*, et en zend les génitifs plur. *raϑwām*, *χraϑwām*, *vaṅhvām* (Spiegel, *Gramm.* p. 142). Les langues congénères ne sont pas d'accord entre elles.

---

1. Dans un article sur la gradation des voyelles (*Académie de Vienne* LXVI 217) M. Fr. Müller attirait l'attention sur l'antithèse des déclinaisons de *yuktí*, *mr̥dú*, et des thèmes consonantiques. Il faisait remarquer que le premier genre de thèmes affaiblit le suffixe précisément dans les formes qui pour les seconds sont fortes. Mais — outre que la «déclinaison consonantique» contient aussi, comme nous l'avons vu, des thèmes en *i* et en *u* — l'antithèse est pour ainsi dire fortuite: elle n'existe que dans la limite donnée par le principe des deux flexions et la nature des désinences. Au locatif et au vocatif les paradigmes se rencontrent nécessairement: *mŕdo* cf. Ζεϑ, *dátar*; *sūnávi* (véd.) cf. *dyávi*, *dātári*.

Les types *pavyá*, *vaṅhvām*, sont évidemment en contradiction complète avec la flexion faible; nous devons les accepter tels qu'ils sont, comme un essai de déclinaison forte. L'anomalie paraît tenir à la nature des désinences.

4. Duel. Le dat.-abl. skr. *yuktíbhyām*, *mr̥dúbhyām*, sl. *kostĭma*, *synŭma*, ne présente rien de particulier. Pour le génitif-locatif, nous prions de voir à la page 196. La forme du nom.-acc. *yuktí*, *mr̥dú*, sl. *kosti*, *syny*, n'est point encore bien éclaircie, et nous ne savons quoi en penser.

Les thèmes en *i* et *u* subissent dans la dérivation le même traitement que dans la flexion. Ils maintiennent leur *a* tant que l'élément ajouté ne commence pas par une consonne; *y* compte comme voyelle. C'est ainsi qu'on a en sanskrit *vāstavya* de *vāstu*[1], en grec ἀστεῖος de ἄστυ[1], δέν-δρεον de δρυ, en gotique *triva-*, *kniva-* de **tru*, **knu*. Que les adjectifs verbaux grecs en -τέο soient apparentés aux formes indiennes en *-tavya* c'est ce que les observations de M. Curtius (*Verb.* II 355 seq.) rendent douteux. Qu'ils soient sortis comme les adjectifs indiens de thèmes en *-tu*, c'est l'opinion commune, qu'il n'y a pas lieu, croyons-nous, d'abandonner. Le mot ἐτεός dont le digamma apparaît dans Ἐτεϝάνδρω (inscr. cypriote, *Revue archéologique* 1877, p. 4) est accompagné encore de ἔτυμος. Devant les consonnes nous trouvons *i*, *u*: skr. *çucitvá*, *bandhutá*, gr. ταχυτής etc. — Au féminin, le gr. πλατεῖα est probablement plus primitif que le skr. *pr̥thvī*; cf. toutefois ὄργυια, Ἄρπυια etc.

La flexion faible ne paraît avoir été en usage, au singulier, que pour les thèmes finissant par *i* et *u*. Toutefois on en peut soupçonner la présence dans les mots comme skr. *yantúr*, *aptúr*, *vandhúr*. Un thème à liquide eût fait au nomin. *yamtŕ̥-s*, au dat. *yamtá₁r-ʌi*, à l'acc. *yamtŕ̥-m*. Or *yamtŕ̥s* a pu à la rigueur donner en sanskrit *yantúr* et par extension *yantúram* etc. En grec μάρτυρ serait pour *μάρτρς.

— Pluriel et duel des thèmes de flexion forte. —

Mieux que toute autre forme, l'accusatif du pluriel montre comme quoi le principe qui régit au singulier la déclinaison de thèmes comme *pitár*, *ukšán* etc., ne se vérifie plus aux autres nombres.

La place de l'accent à ce cas est donnée, comme nous l'avons vu (p. 38 seq.), par la désinence arienne *-as* pour *-n̥s* qui serait devenue *-ans*, *-ān*, si elle avait porté le ton. L'accentuation primitive s'est conservée du reste dans le grec (πόδας, cf. ποσσί) et, dans

1. Nous devrions dire *vāsto*, ἄστευ etc. Malheureusement en nommant les thèmes sous cette forme, on s'expose à plus d'un malentendu.

l'indien même, pour les thèmes sans dégradation qui, dans les Védas, accentuent rarement la désinence *-as*[1].

Ayant reconnu que l'accent frappait originairement le thème, M. Brugmann crut être forcé d'aller plus loin et d'admettre — par hypothèse pure, car le témoignage du zend et de l'européen est ici tout à fait équivoque — que l'accusatif pluriel était anciennement un cas fort. A la p. 38 nous avons adopté cette manière de voir, parce que nous ne comprenions pas encore que le pluriel des thèmes dont il s'agit dût être jugé autrement que le singulier. Mais à quelles invraisemblances ne conduit-elle pas? Comment cet affaiblissement systématique de toutes les espèces de thèmes sanskrits à l'accusatif plur. serait-il dû au hasard d'un remaniement secondaire? Comment, en particulier, expliquer la forme des thèmes à liquides, *pitŕ̥n*? Cette forme renverse toute l'hypothèse: elle ne se conçoit qu'en partant de l'indo-eur. *p^Atŕ̥-ns* (cf. got. *fadruns*). Dans la supposition de M. Brugmann on ne pourrait attendre en sanskrit que «*pitrás*» (pour «**pitáras*», «**pitárṇs*»). Ainsi les deux choses coexistaient. La syllabe prédésinentielle était *affaiblie malgré l'accent.* Or cela est la négation même de toute flexion forte.

En revanche la simple confrontation de **pitŕ̥-ns*, **sákhi-ns*, **dyú-ns* avec **mr̥dú-ns* nous apprend que ces formes entrent sans la moindre difficulté dans le canon de la déclinaison faible.

La nasale de la désinence *-ns* a eu l'effet d'une consonne: de là *mr̥dú-ns* et *p^Atŕ̥-ns*, non *mr̥dáw-ṇs*, *p^Atár-ṇs*. On ne doit donc pas s'étonner de trouver aussi *bhárṇt-ṇs*, *tudṇ̥t-ṇs*, *widús-ṇs*, *^Ap-ṇs* (*bháratas*, *tudatás*, *vidúšas*, *apás*).

Les thèmes à nasale ont dû faire *uksṇ̥̃s* ou bien *uksṇ̥́nṇs*. On pourrait, sans improbabilité trop grande, retrouver cette dernière forme dans le véd. *ukšáṇas*, *vr̥̄šaṇas*. En tous cas *ukšṇ̥ás* n'est pas un type pur.

Au nominatif, le parallélisme de *pitáras*, *ukšáṇas*, *sákhāyas*, *dyávas*, avec *yuktáyas*, *mr̥dávas*, saute aux yeux.

Nous arrivons aux cas dont la désinence commence par *bh* et *s*, p. ex. l'instr. *p^Atr̥-bhis*, *uksṇ̥-bhis*, *saki-bhis*, *dyu-bhis*. Comme dans *yukti-bhis*, *mr̥du-bhis*, l'affaiblissement est causé par la consonne initiale

1. Exemples: *íšas*, *kšápas*, *gíras*, *túǵas*, *díças*, *drúhas*, *dvíšas*, *dhíyas*, *dhúras*, *púras*, *pŕ̥kšas*, *psúras*, *bhídas*, *bhúǵas*, *bhúvas*, *míhas*, *mŕ̥dhas*, *yúdhas*, *rípas*, *vípas*, *víças*, *vr̥tas*, *vríças*, *çríyas*, *stúbhas*, *spáças*, *spr̥dhas*, *sráǵas*, *srídhas*, *srúćas*, *hrútas*. V. le dictionnaire de Grassmann.

de la désinence et point par l'accentuation. Etudions cependant cette accentuation. Ni en sanskrit ni en grec la désinence n'a le ton (*pitṛ́bhis*, πατράσι etc.). M. Osthoff (*Beitr. de P. et B.* III 49) rétablit **pitr̥bhís*, *πατρασί. Dès qu'on admet la flexion faible, cette correction est inutile[1].

Mais il y a les mots-racines. Ici l'accent frappe les désinences *-bhis, -bhyas, -swa*: gr. ποσσί, skr. *adbhís, adbhyás, apsú*. Nous devons croire que c'est là une imitation, proethnique mais hystérogène, de l'accentuation du singulier. En tous cas, lors même que cette supposition serait fausse, et que les désinences en question auraient eu partout le ton, comme le pense M. Osthoff, le fait que l'affaiblissement n'est dû qu'au contact de la consonne désinentielle ne nous en semblerait pas moins certain.

Cependant, en présence de l'accord des formes fortes (*mr̥dáve, pitáras*) avec les formes comme *pitṛ́bhis* d'une part et l'accusatif pluriel de tous les thèmes de l'autre (v. ci-dessus), il nous semble qu'on a le droit de poser *la non attraction du ton vers les désinences* comme un des caractères distinctifs de la flexion faible.

Le génitif plur. skr. *ukšṇám* (got. *auhsne*), zd. *brāϑrām* (gr. πατρῶν) etc. se place à côté de *yukty-ám, mr̥dw-ám* (zd. *vaṅhvām*), v. p. 194.

Duel. Le nom.-acc. *pitā̆rau, ukšā̆ṇau, sákhāyau, bāhávā*, est conforme aux règles de la déclinaison faible, plus conforme même que la forme étrange *yuktī* et *mr̥dū* des thèmes qui sont si fidèles à cette flexion (p. 194). Au gén.-loc. *yuktí* et *mr̥dú* font en sanskrit *yuktyós, mr̥dvós*. Il faudrait **yuktáyos, *mr̥dávos*, et pareillement *pitáros* etc. Or cette dernière forme précisément, d'après les recherches de Grassmann, est exigée par le mètre dans les 20 passages du Rig-Véda où le texte porte *pitrós*[2]; *mātaros* apparaît dans trois passages sur quatre. Nous ignorons s'il y a un grand nombre de ces analogues. Ceux-là nous semblent déjà très significatifs. En zend on a le gén. duel *çpeñtōχratavāo*. En slave *kostiju, synovu*, sans être de nature à confirmer grandement notre conjecture, ne lui donnent pas de démenti. Les formes comme *yuktyós, pitrós*, se seront formées en analogie avec les génitifs du pluriel.

---

1. En faveur de l'accentuation *pitṛ́bhis*, on peut remarquer qu'elle est de règle pour les monosyllabes composés de *racine* + *suffixe*, comme *ví-bhis, dyú-bhis, snú-bhis, stṛ́-bhis*. Si *-bhis* avait originairement possédé toujours le ton, on attendrait certes «*víbhis, dyubhís* etc.».

2. Notons bien que l'instr. sg. *pitrā́*, le dat. *pitré*, ne donnent lieu à aucune remarque semblable. — *Pitaros* avait à coup sûr le ton sur la 2e syllabe.

La dégradation des thèmes *paroxytons* au pluriel et au duel (*bhárantas*, *bhāradbhis* etc., *bhāradbhyām*) doit être ancienne, puisqu'ici il n'est plus question d'accent. Les thèmes en *-yas* ont l'anomalie de maintenir leur *a*, peut-être sous l'influence du singulier, dont nous avons parlé p. 191.

— Le nom de nombre quatre. —

Le got. *fidvor* montre que l'*ā* du skr. *ćatváras* n'est point a_2, mais un véritable *ā* long ($= a + a$). On devra diviser ou: $k_2a_1tw^A$-$\acute{a}_2r$-a_1s, ou: $k_2a_1tw\acute{a}_{2A}r$-a_1s. La première hypothèse est la plus naturelle, car où trouve-t-on des thèmes en *-aAr*? Dans l'un et l'autre cas les formes faibles comme l'instrumental devaient faire *$k_2a_1tw^Ar$-, d'où le gr. *τετϝᾰρ-. Le sl. *četyr-ije*, le got. *fidūr-dogs* supposent une autre forme faible *$k_2a_1tw^Ar$-, $k_2a_1tūr$- qui s'accorde parfaitement avec la donnée du got. *fidvor*. En sanskrit on attendrait **ćatūr-* et non *ćatur-*. Il est remarquable cependant que l'accusatif fasse *ćatúras*, non «*ćatv̥rn*».

— Nominatif-accusatif sing. du neutre. —

Tous les thèmes finissant par a_1 + *sonante* prennent au nom.-acc. sing. du neutre leur forme réduite, quelle que soit d'ailleurs leur flexion. Pour les thèmes à nasale[1] v. p. 26 seq. Les thèmes à liquide ont en sanskrit *r̥*: *dātr̥*[2]; cf. gr. νέκταρ (thème *νεκτερ-). Puis on a *çúći*, *mr̥dú*, et des thèmes de flexion forte comme *dyu*, *su-dyu*.

Il est impossible que ce phénomène dépende de l'accentuation: elle varie en effet, et d'ailleurs les expulsions d'*a* ne sont jamais amenées par le ton que quand il vient *après* la syllabe attaquée.

L'affaiblissement tient donc ou à une cause purement *dynamique* ou à une influence pareille à celle qui crée la flexion faible, le conflit avec des phonèmes résistants. Nous préférons cette dernière explication.

Le thème nu étant supposé la forme première du nom.-acc. neutre, il se confondait primitivement avec le vocatif du masculin. Ainsi *mr̥da*$_1$*u* remplissait deux fonctions. Mais, tandis que le vocatif, en sa qualité d'interjection, était placé en dehors de la phrase,

1. Les formes grecques comme τέρεν, εὔδαιμον etc. sont hystérogènes.
2. Il y a un neutre *sthātúr* (l'opposé de *ǵagat*) dont je ne m'explique pas la syllabe finale.

le nom.-acc. neutre subissait un frottement qui eut l'effet d'une désinence commençant par une consonne. Il rejeta son a_1.

Il paraît certain que le même phénomène s'est produit sur la particule *nu*, pour **na₁u* conservé dans *ná₁w-a* (p. 78).

Les neutres hétéroclites, comme *kard* (p. 210), et les neutres en *-as*, *-yas*, *-was* (*mánas*, *vásyas*, εἶδός) ne subissent point cette réduction. Citons comme exception rentrant dans la règle précédente le skr. *áyus* en regard du grec (masc.) αἰϝοσ- qui a donné l'acc. αἰῶ; en outre *yós* = lat. *jus*.

La forme *sthá*, neutre védique de *sthá-s*, doit être comptée parmi les anomalies.

2. APPARITION DU PHONÈME a_2.

Nous étudierons d'abord la répartition de a_1 et a_2 dans les suffixes comme *-an*, *-ar*, *-tar*, *-was* etc. qui peuvent expulser l'*a* dès qu'il est sollicité de tomber et qui ne présentent point d'autre *a* que l'*a* légitime des cas forts.

Il faut remarquer premièrement que le même suffixe peut prendre ou ne pas prendre a_2. Le suff. *-tar* des noms d'agents prend a_2; le suff. *-tar* des noms de parenté conserve partout a_1. Le premier cas seul nous intéresse ici; l'histoire du second rentre tout entière dans le chapitre de l'expulsion de l'*a*.

Les formes où l'on constate tout d'abord qu'un suffixe prend a_2 sont l'accusatif sing. et le nominatif du pluriel et du duel. Quand l'une de ces formes présente le phonème a_2, on est sûr qu'il existe aussi dans les deux autres[1].

Il reste à savoir, et c'est là la question que nous examinerons, si l'apparition de a_2 dans les formes précitées entraîne aussi sa présence aux trois autres cas forts, le nominatif, le locatif et le vocatif du singulier.

1. Nominatif. Pour ce qui concerne la *quantité* de l'*a*, v. ci-dessous p. 199. Considérons d'abord sa qualité. M. Brugmann a établi que le skr. *dātāram* est rendu en grec par δώτορα, nullement par δωτῆρα. Après cela il n'y a point de motif pour croire que l'équivalent grec du skr. *dātā* soit δωτήρ plutôt que δώτωρ. Le lat. *dator* nous paraît même trancher la question. Bien que M. Brugmann

1. Le pluriel indien *dyávas* en regard de Ζῆν = *Ζευν doit sûrement son *ā* long au voisinage de *dyaus* et de *dyám* (sur lesquels v. p. 185) ou à l'analogie de *gávas*.

ne dise rien d'explicite à ce sujet, ce savant est loin de mettre en doute la primordialité de *dator*, puisqu'il s'en sert pour expliquer la longue de l'acc. *datōrem* (primit. **datŏrem*). Cela étant, la flexion de δωτήρ n'apparaît plus que comme une variété de la flexion de γαστήρ et πατήρ, variété où l'η du nominatif s'est communiqué à plusieurs autres cas[1]. On devra admettre une classe de noms d'agent sans a_2 qui en sanskrit n'existe plus que dans *çáṃstar* (acc. *çáṃstăram*). — Dans les thèmes à nasale on trouve, en regard du gr. χι-ών, le lat. *hi-em-s*. Ne serait-ce pas l'indice d'une flexion qui, traduite en grec, donnerait au nom. «χιήν», à l'acc. χιόνα? C'est peu probable. Qui sait si l'*e* de *hiems* ne provient point d'une assimilation semblable à celle qu'on observe dans *bene* de *bonus*? Elle pouvait se produire par exemple à l'acc. **hiomem*, au plur. **hiomes*. Telle est aussi la raison de l'*e* de *juvenis*, cf. skr. *yúvānam*. A côté de *flamen*, *flamōnium*[2] pourrait faire conclure à l'acc. **flamōnem*, **flamŏnem*; mais cette forme s'explique suffisamment par l'analogie de *matrimonium* etc.[3] — Pour les thèmes en *-was*, M. Brugmann admet avec raison que le gr. εἰδώς (accus. ancien *εἰδόσα) est le continuateur direct de la forme primitive.

Ainsi rien ne peut faire admettre que la couleur vocalique du nominatif différât jamais de celle de l'accusatif.

En ce qui concerne la *quantité* de l'*a* du nominatif, c'est aujourd'hui l'opinion dominante que pour les thèmes à liquide, à nasale et à sifflante, il était long dès la période proethnique. Le système vocalique s'augmente donc de deux phonèmes: l'$\bar{a}_1$ et l'$\bar{a}_2$ longs, phonèmes tout à fait sporadiques et restreints, autant qu'on en peut juger, à cette forme de la flexion, les autres *ā* longs étant des combinaisons de deux *a* brefs.

La question de savoir si, après la syllabe à voyelle longue, venait encore l'*s* du nominatif a été l'objet de vifs débats. Le premier M. Scherer avait révoqué la chose en doute et vu dans l'allongement une façon spéciale de marquer le nominatif. A leur tour ceux qui admettent l'*s* et qui attribuent l'allongement à l'effet mécanique de la sifflante ne sont pas d'accord sur l'époque où elle a dû disparaître.

---

1. L'ancien accusatif en -τερα a laissé une trace dans les féminins en -τειρα. Ceux-ci en effet n'ont pu être créés que sur ce modèle, le type -τρια étant le seul qui réponde au skr. *-trī*.

2. Usener, *Fleckeisen's Jahrb.* 1878, p. 51.

3. Rien n'est plus incertain que les étymologies qui tirent le lat. *mulier* et le gr. ὑγιής des thèmes du comparatif en *-ya₂s*.

Pour ce qui concerne ce dernier point, nous nous permettrons seulement d'attirer l'attention sur le parallèle *sákhā(i)* — Λητῷ posé à la page 187, et qui nous détermine, avec les autres arguments bien connus, à admettre *l'absence de sifflante après* ān, ām, ār *et* āi *dans la dernière phase de l'indo-européen.*

Nous adoptons la théorie où l'allongement provient d'une cause (inconnue) autre que l'action de l'*s*, sans croire toutefois que les deux caractères se soient toujours exclus l'un l'autre. Comment concevrait-on skr. *vés*, lat. *vates*, gr. Ζεύς (à côté de zd. *kava*, skr. *sákhā*, cf. p. 185 seq.), si l'*s* déterminait l'allongement? En outre il y a des cas où la voyelle longue se trouve devant une explosive. Ainsi le nom. sanskrit de *pa*$_2$*d* «pied» est *pād*, p. ex. dans *a-pād*. Si cette forme est ancienne, elle suppose un *ā* long proethnique. Mais sans doute on peut alléguer l'analogie des formes comme *pādam* (= πόδα). Citons donc tout de suite le germ. *fōt-*[1] dont l'*ō*, si l'on n'admet quelque part un *ā* long dans la flexion primitive du mot, est purement et simplement inexplicable. Or où l'*ā* long pouvait-il exister si ce n'est au nominatif singulier? Le dor. πώς confirme ce qui précède; -πος dans τρίπος etc., est refait sur les cas obliques, cf. Πόλυ-βος de βοῦς. Quant à ποῦς, c'est une forme obscure de toute façon et que nous ne considérons pas comme la base de πώς. — Si l'on admet que l'*ā* du skr. *nápātam* soit a_2 (p. 212), l'*ā* du nom. *nápāt* = zd. *napāo* (pour **napā[t]s*), comme l'*ō* du lat. *nepōt-*, prouvent aussi l'allongement. — Le lat. *vōx* permet la même conclusion: cf. gr. ὄψ et *vŏcare*, lequel est apparemment dénominatif de **vŏc-*. — Enfin tous les mots comme lat. *fūr*, gr. φώρ, κλώψ, ῥώψ, σκώψ, παρα-βλώψ venant de racines contenant *e* ne s'expliquent qu'à l'aide de l'allongement du nominatif. Plus tard la longue pénétra dans toute la flexion et même dans des dénominatifs comme *fūrari*, φωράω, κλωπάω, lesquels se propagèrent de leur côté (cf. βρωμάω, δρωμάω, δωμάω, νωμάω, πωτάομαι, τρωπάω, τρωχάω, στρωφάω). — A côté d'οἶνοψ on trouve οἰνώψ, à côté d'ἔποψ ἔπωπα (Hes.). Cette variation de la quantité paraît remonter à la même source.

2. Locatif. Ici la permutation est manifeste. En sanskrit on a *dātáram* et *dātári*, *ukšáṇam* et *ukšáṇi*, *kšámi* et *kšámas* (= gr. χθόνες). Le même échange se traduit en gotique par *auhsin* = *ukšáṇi* (p. 84) en regard de *auhsan* et *auhsans* = *ukšáṇam*, *ukšáṇas*. M. J. Schmidt a comparé à ce paradigme germanique le lat. *homo hominis homonem* (vieux lat.), parallèle qui s'est confirmé de plus en plus pour ce qui est du nominatif et de l'accusatif. Aux cas obliques il est difficile d'admettre que l'*i* (= *e*) de *homin-* réponde à l'*i* (= *e*) de *auhsin*. La voyelle latine paraît plutôt être purement anaptyctique, *hominis* se ramenant à **homnis* (cf. p. 45 en bas, et l'ombr. *nomne* etc.). En grec αἰϝεί pourrait bien appartenir au thème αἰϝοσ- (acc. αἰῶ) plutôt qu'à *αἰϝο = lat. *aevum*.

---

1. Le norr. *fōt-* est encore consonantique. Le got. *fotu-* est né de *fot-* comme *tunþu-* de *tunþ-*. La langue a été induite en erreur par le dat. pl. *fotum* et l'acc. sg. *fotu*, lesquels provenaient du thème consonantique.

3. Vocatif. M. Brugmann *Stud.* IX 370 pose *dáta₁r* comme prototype du skr. *dátar*. Mais cette forme peut tout aussi bien sortir de *dáta₂r*, et une fois qu'en grec le nom. δωτήρ est séparé de δώτορα (p. 198), le voc. σῶτερ que fait valoir M. Brugmann n'a plus rien de commun avec les mots en -τωρ. M. Brugmann lui-même a reconnu plus tard (*K.Z.* XXIV 92) que la qualité de l'*a* n'est pas déterminable — δῶτορ pouvant de son côté être hystérogène pour *δῶτερ —, et en conséquence il écrit pour les thèmes en *-was*: *wídwa₂s* ou *wídwa₁s*. L'incertitude est la même soit pour les thèmes à nasale soit pour les thèmes en *i* et *u* de flexion forte (*sákhe*, Λητοῖ, p. 187). Nous parlerons plus loin (p. 203) de la circonstance qui fait pencher les chances vers a_1. Il n'en est pas moins vrai que l'apparition de a_1 dans les thèmes dont nous parlons n'est démontrable que pour une seule forme, le locatif.

Voilà pour la permutation $a_2 : a_1$ dans les syllabes prédésinentielles qui ne gardent l'*a* qu'aux cas forts. Mais on comprend que celles de ces syllabes où la chute de l'*a* est impossible présentent encore une permutation d'un tout autre caractère, la permutation *forcée* si on peut l'appeler ainsi. La déclinaison du nom de l'aurore dans un grec très primitif serait (cf. Brugmann, *K.Z.* XXIV 21 seq.): nom. *αὐσώς (skr. *ušás*), acc. *αὐσόσα (skr. *ušásam*), voc. *αὔσος ou *αὔσες (skr. *úšas*), loc. *αὐσέσι (skr. *ušási*); gén. *αὐσεσός (skr. *ušásas* pour **ušasás*), v. p. 188 seq. Dans ce paradigme l'apparition de l'*e* au locatif — et au vocatif si *αὔσες est juste — résulte de la permutation *libre* étudiée ci dessus. Au contraire l'*e* de *αὐσεσός = skr. *ušăsas* n'existe absolument que parce qu'une cause extérieure empêche l'expulsion de l'*a* suffixal, et dans ce cas nous avons vu que c'est toujours a_1 qui apparaît (p. 126).

Dans les thèmes-racines, la permutation forcée est fréquente. Ainsi l'a_1 du lat. *pedis*, gr. πεδός, skr. *pădás* en regard de *compodem*, πόδα, *pádam* (Brugmann, *Stud.* IX 369) est tout à fait comparable à l'a_1 de *αὐσεσός. Le locatif en revanche faisait à coup sûr *pá₁di*, avec permutation *libre*.

Considérons à présent la permutation $a_2 : a_1$ dans les thèmes où *tous les cas sont forts*, c'est-à-dire les paroxytons (p. 191). Les comparatifs en *-yas*, qui ont a_2 au nominatif (lat. *suavior*) et à l'accusatif (skr. *vásyāṃsam* reflétant un ancien **vásya₂sam*, gr. ἡδίω = *ἡδιοα), présentent un *a* bref, soit a_1, dans les cas obliques du sans-

krit: *vásyase*, *vásyasas*, *vásyasā*. Il est évident qu'ici il ne saurait être question de permutation forcée, et nous apprenons ainsi que le génitif, le datif et l'instrumental, quand l'accent leur permet d'être forts, ont le vocalisme du locatif[1].

Ceci aide à comprendre la flexion des neutres paroxytons en *-as*, lesquels ont a_2 au nominatif-accusatif, a_1 aux autres cas (Brugmann *l.c.* 16 seq.). Si l'on convertissait en masculin le neut. *mána*$_2$*s*, dat. *mána*$_1$*sAi*, on obtiendrait au nom. *mánā*$_2$*s*, à l'acc. *mána*$_2$*sm*, au dat. *mána*$_2$*sAi*, c.-à-d. la même flexion que pour les comparatifs. Le datif serait donc tout expliqué. L'a_2 du nom.-acc. se justifie directement par le fait que le neutre de *wásyā*$_2$*s* est *wásya*$_2$*s* (lat. *suavius*), et le neutre de *widwá*$_2$*s*, *widwá*$_2$*s* (gr. εἰδός). Ces trois types font exception à la règle qui demande l'expulsion de l'*a* au nom.-acc. neutre (p. 197).

Au pluriel et au duel (flexion faible) les thèmes, oxytons et paroxytons, qui ne peuvent rejeter l'*a* devant les consonnes initiales des désinences, prenaient, selon la règle, a_1: les formes grecques μένεσ-σι, ὄρεσ-φι, en témoignent, aussi bien que les accusatifs indiens *pădás*, *ušăsas* (= *padn̥s*, *ušasn̥s*), cf. *pádas*, *ušásas*.

En anticipant ce qui est dit plus bas sur le vocatif, le résultat de l'étude qui précède peut se formuler ainsi: *Dans la flexion nominale les syllabes prédésinentielles où* a$_1$ *est suivi d'un phonème et qui admettent la modification en* a$_2$, *présentent toujours cette modification* 1^0 *au nominatif des trois nombres*, 2^0 *à l'accusatif du singulier*, 3^0 *au nom.-acc. sing. du neutre lorsqu'il conserve l'*a. *Partout ailleurs l'*a, *s'il n'est expulsé, ne peut avoir que la valeur* a$_1$.

L'échange des deux *a* dans les thèmes finissant par *a* est traité plus haut p. 85 seq. Dans les cas qui, pour les thèmes tels que *uksán*, sont les cas forts on observe un parallélisme frappant entre les deux classes de suffixes:

Sing.	nom.	*uks-á*$_2$*n*	Cf. *yuk-tá*$_2$*-s*
	acc.	*uks-á*$_2$*n-m*	*yuk-tá*$_2$*-m*
	loc.	*uks-á*$_1$*n-i*	*yuk-tá*$_1$*-i*
Plur.	nom.	*uks-á*$_2$*n-a*$_1$*s*	*yuk-tá*$_2$*-a*$_1$*s*

1. La conjecture de M. Brugmann (*l. c.* 98 seq.) part du point de vue que la présence de l'*a* aux cas faibles des noms en *-yas* est irrégulière, ce dont nous ne pouvons convenir (p. 191 seq.). — Ce qui précède fait voir que *padás*, **ušasás* auraient a_1 quand même la permutation n'y serait pas forcée. Néanmoins nous avons cru qu'il était plus juste de présenter la chose comme on vient de la lire.

Reste le vocatif sing. On a vu que la voyelle de ce cas ne peut pas se déterminer directement pour les thèmes comme *uksan* (p. 201). Seulement M. Brugmann tire du voc. *yúkta*$_1$ une présomption en faveur de l'hypothèse *dáta*$_1$*r* (*úksa*$_1$*n*) et nous adoptons son opinion, non point toutefois pour les raisons qu'il donne et dont nous parlerons tout à l'heure, mais uniquement parce que le locatif atteste la symétrie des deux paradigmes.

M. Brugmann est convaincu que l'échange de a_1 et a_2 s'explique par l'accentuation, et en particulier que l'a_1 du voc. *yúkta*$_1$, qu'il regarde comme un affaiblissement, tient au recul du ton à ce cas. Or le locatif, qui n'a point cette particularité d'accent, montre exactement le même vocalisme. Ensuite où est-il prouvé que l'accentuation en question ait une influence quelconque sur l'a_2? On compte autant de a_2 après le ton que sous le ton, et d'ailleurs les deux *a* se trouvent placés cent fois dans les mêmes conditions d'accent, montrant par là qu'ils sont indépendants de ce facteur pour autant que nous le connaissons. C'est ce qui apparaît clairement quand on parcourt par exemple la liste de suffixes donnée plus bas, le même suffixe pouvant avec la même accentuation prendre a_2 dans certains mots et garder a_1 dans d'autres. — Ainsi que nous l'avons dit p. 126 seq., nous considérons a_1 comme une voyelle primitive et nullement affaiblie, et a_2 comme une modification de cette voyelle. Autant il est vrai qu'on retrouve partout les trois termes a_2, a_1, *a-zéro*, autant, à notre avis, il serait erroné de croire qu'ils forment une *échelle* à trois degrés et que a_1 est une étape entre a_2 et *zéro*.

M. Brugmann dit (*Stud.* IX 371): «tous les doutes qui pourraient surgir relativement au droit que nous avons de tenir l'*e* du vocatif pour un *affaiblissement* sont levés par les thèmes en -*ā*», et il cite alors le vocatif νύμφᾰ, *ženo*, *ambă*. C'est là cet incompréhensible parallélisme des thèmes en -*ā* avec les thèmes en -a_1 (a_2) qui se vérifie encore au locatif et dont nous avons déjà parlé p. 88. On ne pourra y attacher grande valeur, tant que l'énigme ne sera pas résolue.

Nous avons vu de quelle manière, étant donné qu'un thème prend a_2, ce phonème alternera avec a_1 aux différents cas de la déclinaison. Il reste à établir ou plutôt à enregistrer — car on n'aperçoit aucune loi dans cette répartition — quels sont ces thèmes, quels sont au contraire ceux qui maintiennent a_1 partout.

Pour abréger nous écrivons, par exemple, *suffixe* -a_2n, ce qui signifie: variété du suff. -a_1n admettant l'a_2.

I. La syllabe prédésinentielle prend a_2:

Thèmes-racines. Les plus importants sont *pa₂d* «pied»: skr. *pādam*, gr. πόδα (Brugmann, *Stud.* IX 368); *wa₂k* «voix»: skr. *vā́cam* (cf. p. 190), gr. *Ϝόπα*. Sur le lat. *vōcem* v. p. 200. En grec χοῦς (gén. χοός), δόρξ, φλόξ (ce mot est hystérogène, la racine étant φληγ, v. p. 162_2), πτώξ, θώψ. On pourrait douter si l'*a* du skr. *āp* «eau» représente $a_1{}^A$ ou a_2. Nous nous décidons dans le premier sens pour 3 raisons: 1⁰ si l'*ā* de *áp-am* était a_2 on devrait, rigoureusement, avoir au datif *p-é*, 2⁰ la parenté du gr. Ἀπι- (p. 53) est probable, 3⁰ dans les composés comme *dvīpá*, *anūpá*, l'*a* initial de *ap* s'est fondu avec l'*i* et l'*u* qui précèdent, ce que n'eût pas fait a_1. — En composition on a p. ex. gr. Βελλεροφῶν, Ἰο-φῶν, dont l'accusatif a dû faire primitivement -φονα. Une partie des composés indiens de *vah*, *sah* etc. ont à l'acc. *-vāh-am*, *-sāh-am*. La forme faible existe p. ex. pour *anaḍ-váh-am* qui fait *anaḍ-uh-* (p. 189; sur le nominatif v. p. 41 i. n.). Pour *-sāh-* (= *sa₂h*) la forme faible devait être **săh-*, le groupe *sgh* n'étant pas admissible. Or dans le Rig-Véda on ne trouve presque jamais que les cas forts, sauf pour *anaḍvah*. L'alternance de *-vāh-* et *-uh-*, de *-sāh-* et *-sah-* s'était donc perdue, sans qu'on osât cependant transporter dans les cas faibles la forme à voyelle longue. Il n'existe qu'un ou deux exemples tels que *satrā-sáh-e*. — Les nominatifs ont l'*ā* long (*havya-vāṭ* etc.). Comme la syllabe est fermée, la longue est due ou à une extension analogique ou à l'allongement du nominatif (p. 199).

Suffixes.

1. **-a₂n.** Ce suffixe abonde dans toutes les langues de la famille.

2. **-a₂m.** On trouve le suff. *-a₂m* dans *ghi-ám*, gr. χι-ών (zd. *zyāo*, lat. *hiems*, cf. p. 184) et *ghs-ám*: gr. χθ-ών, skr. nom. pl. *kšā́m-as*. Brugmann, *Stud.* IX 308.

3. **-a₂r.** Skr. *dv-ā́r-as*[1] (nom. pl.). La forme forte reparaît dans le sl. *dvorŭ*, le lit. *dváras*, le lat. *fores*. Brugmann *l. c.* 395. — On peut mettre ici *swasa₂r*, skr. acc. *svasāram*, lat. *soror*, lit. *sesŭ*, irl. *siur* (cf. *athir*), gr. ἔορ-ες[2].

---

1. L'aspirée *dh* a subsisté, pensons-nous, dans ce mot jusqu'au jour où naquit la forme *dhúr* «timon, avant-train» venant de *dhr̥*. L'équivoque perpétuelle qui s'établit alors entre *dhúr* et les cas faibles de **dhvar* (comme *dhurā́m*) poussa à différencier ces formes.

2. M. Leo Meyer a vu dans ὅαρ le représentant grec de *swa₁sar*, opinion à laquelle personne n'a adhéré. En revanche il n'y a aucune difficulté phonique à identifier avec skr. *svásāras* ἔορες· προσήκοντες, συγγενεῖς; cf. ἔορ· θυγάτηρ,

4. **-ma$_2$n.** Suffixe connu en grec, en latin, en germanique et dans l'arien. Il serait intéressant de savoir pourquoi, en grec, l'accusatif ancien en -μονα et l'accusatif hystérogène en -μῶνα se répartissent exactement entre paroxytons et oxytons.

5. **-wa$_2$n.** Ce suffixe, fréquent en sanskrit, se retrouve avec plus ou moins de certitude dans le gr. πῖων, πέπων, ἀμφικτίονες, et ἰθυπτίων, bien qu'on ne puisse peut-être identifier purement et simplement -πτιων avec skr. *patvan*, ainsi que le fait M. Fick.

6. **-ta$_2$r.** Noms d'agent.

7. **-a$_2$s.** Skr. nom. pl. *ušás-as*, zd. *ushāonh-em*, gr. ἠώς, lat. *aurōra*; gr. αἰδώς. — Puis tous les neutres en *-as*. V. p. 202 seq.

8. **-ma$_2$s** paraît exister dans l'ind. *púmas*, acc. *púmāṃsam* pour **pumásam*. Cf. p. 41 i. n., 190 i. n., 188.

9. **-ya$_2$s,** suff. du comparatif. Brugmann *K. Z.* XXIV 54 seq. et 98.

10. **-wa$_2$s,** suff. du participe passé. Brugmann *l. c.* 69 seq.

A cette première série se rattachent, comme nous l'avons vu, les suffixes finissant par *a* (*-a*, *-ta*, *-ma* etc.), qui tous prennent a_2.

II. La syllabe prédésinentielle n'admet pas a_2:

Thèmes-racines. κτείς κτενός (primitivement le gén. devait être *κτn̥νός, *κτανός), νέκες· νεκροί, κτέρες (id.), lat. *nex* etc. En composition: skr. *vr̥tra-hǎn*(*-am*), *r̥tī-šǎh*(*-am*) à côté de *r̥tī-šǎh*(*-am*).

Quand un thème-racine se trouve en même temps ne pas prendre a_2 et être hors d'état de rejeter l'*a* — ex.: skr. *spaç, spǎçam, spaçé*, gr. ἐπί-τεξ — il est naturellement impossible de dire à coup sûr s'il n'appartient pas au type *dvíš* (p. 189).

Suffixes.

1. **-a$_1$n.** Plusieurs thèmes sanskrits comme *v̥ršan*, acc. *v̥ršǎṇam*. En grec on a ἄρσεν- (peut-être identique avec *v̥ršan*), τέρεν-, αὐχέν-, φρέν-. Parfois ces mots généralisent l'η du nominatif, ainsi λειχήν -ῆνος, πευθήν -ῆνος. Le suff. *-a$_1$n* sans a_2 manque au germanique.

2. **-a$_1$r.** Skr. *n-ár*, acc. *nǎram* = gr. ἀνέρα. Cf. sabin. *nero*. On a en outre αἰθ-ήρ-, ἀϝ-ήρ-, σπινθ-ήρ-, λα-πτυ-ήρ· σφοδρῶς πτύων Hes.

ἀνεψιός (probablement un vocatif), εὑρέσφι· γυναιξίν. Un grand nombre d'autres formes voisines quoique assez hétérogènes ont été réunies par M. Ahrens, *Philologus* XXVII 264. La déviation du sens n'a pas été plus grande que pour φράτηρ.

3. **-ma$_1$n.** Gr. ποιμέν-, πυθμέν-, λιμέν- etc. Le letto-slave (*kamen-*, *akmen-*) a perdu *-ma$_2$n* et ne connaît plus que *-ma$_1$n*. C'est l'inverse qui a eu lieu soit pour le germanique soit pour le sanskrit[1].

4. **-ta$_1$r.** Noms de parenté[2] et noms d'agent (v. p. 198 seq.).

5. **-wa$_1$r.** C'est le suffixe qu'il faut admettre dans *devár*, acc. *devăram*. En effet le gr. δαέρ- montre *A* dans la racine; or celle-ci ne peut être *dAiw* (v. p. 170). Sur ce mot cf. Brugmann, *Stud.* IX 391.

6. **-a$_1$s.** Nous avons vu p. 189 skr. *bhiy-ăs(-am)*. Les thèmes en *-a$_2$s* formant le second terme d'un composé renoncent à l'*a$_2$*: skr. *su-mánăs-am*, gr. εὐ-μενής, ἀν-αιδής, lat. *degener*. Les adjectifs comme gr. ψευδής, skr. *tavás* se comportent de même.

Le sanskrit ne possède rien d'équivalent à la règle grecque qui veut que πατέρ-, ἀνέρ-, γαστέρ- etc., donnent en composition εὐ-πάτορ-, ἀν-ήνορ-, κοιλο-γάστορ-, phénomène qui est l'inverse de celui que nous venons de voir pour les thèmes en *-as*. La règle des neutres en -μα, analogue en apparence, a peut-être une signification assez différente. Il est évident tout d'abord que πῆμα n'a pu produire ἀ-πημον- qu'à une époque où l'*n* du premier mot existait encore, si ce n'est au nominatif-accusatif, du moins aux cas obliques[3]. Mais l'association de ces deux formes pourrait être même tout à fait primitive. Si l'on admet que les neutres en question sont des thèmes en *-ma$_2$n* et non en *-ma$_1$n* — question qui ne peut guère être tranchée —, -πημον- nous représente le propre masculin de πῆμα. Le sanskrit est favorable à cette hypothèse: *dvi-ǵánmān-am* : *ǵánma* = ἀ-πήμον-α : πῆμα[4].

Il n'est pas besoin de faire ressortir la confirmation éclatante de la théorie du phonème *a$_2$* que M. Brugmann a pu tirer de ces différents suffixes. Parmi les thèmes indiens en *-ar* ceux qui allongent l'*ā* sont 1° des noms d'agent, 2° les mots *dvár* et *svásar*: dans

---

1. La quantité de l'*a* varie en zend, comme dans tant d'autres cas. On ne saurait y attacher grande importance. En sanskrit *aryamán* fait *aryamđṇam*, mais c'est un composé de la rac. *man*.

2. Sur l'anomalie de ces noms en gotique, où ils présentent *a* dans le suffixe (*fadar* etc.), anomalie que ne partagent point les autres dialectes germaniques, v. Paul, *Beitr.* IV 418 seq.

3. Après que l'*n* se fut évanoui on forma des composés comme ἄστομος au lieu de *ἀστόμων.

4. Le rapport de κέρας et χρυσό-κερως n'a évidemment rien de commun avec celui de πῆμα et ἀπήμων, -κερως étant une simple contraction de -κεραος. Au contraire celui de πεῖραρ (-ατος) et ἀ-πείρων serait intéressant à étudier.

le gréco-italique les thèmes en *-ar* qui prennent *o* sont: 1° des noms d'agent, 2° les thèmes correspondant à *dvár* et *svásar*. L'arien offre *ušásam* en regard de *sumánăsam*: nous trouvons en gréco-italique *ausos-* et εὐμενέσ-, *degener-*.

Nous nous abstiendrons de toute hypothèse relativement aux féminins en *-ā*, à la nature de leur suffixe et de leur flexion[1].

Pour terminer nous considérons deux genres de déclinaison où, contre la règle ordinaire, les phénomènes de la flexion s'entrecroisent avec ceux de la formation des mots.

1. Déclinaison de quelques thèmes en *u*.

En sanskrit *ǵnu* (qui n'existe qu'en composition) et le neutre *dru* sont évidemment avec *ǵánu* et *dáru* dans le même rapport que *snu* avec *sánu*. L'*ā* des formes fortes est a_2, v. p. 82. En fait de formes faibles on trouve en grec γνύξ, πρό-χνυ, ἰγνύς, δρυ-; en gotique *knussjan, kn-iv-a, tr-iv-a.*

Or la règle de la grammaire hindoue relativement à *snu* est que cette forme se substitue à *sánu* — lequel peut aussi se décliner en entier — aux cas obliques des trois nombres (plus l'acc. plur.). Benfey, *Vollst. Gramm.* p. 315.

La déclinaison primitive, d'après cet indice, a pu être: nom.-acc. *dá*$_2$*r-u*, dat. *dr-á*$_1$*w-ʌi* etc. Ce n'est guère plus qu'une possibilité; mais, à supposer que le fait se confirmât, il introduirait dans la flexion indo-européenne un paradigme tellement extraordinaire qu'il est nécessaire d'examiner le cas et de voir s'il est explicable.

Etant donnée la déclinaison *dá*$_2$*r-u*, *dr-á*$_1$*w-ʌi*, on ne pourrait sans invraisemblance supposer deux thèmes *différents de fondation*, hypothèse qui résoudrait la question de la manière la plus simple, mais qui n'expliquerait pas l'alternance fixe des deux formes.

Il s'agit de trouver le moyen de réunir *da*$_2$*ru-* et *dra*$_1$*u-* dans un seul type primitif sans avoir recours à d'autres modifications que celles qu'entraîne la flexion du mot. En partant d'un thème paroxyton *dár-a*$_1$*u* cela est impossible: le ton qui frappe la racine ne passe jamais sur le suffixe (p. 191). Supposons au contraire un thème premier **dar-á*$_1$*u*: *dr-á*$_1$*w-ʌi* est pour **dar-á*$_1$*w-ʌi* (voy. p. 221). Au nom.-acc. *dá*$_2$*r-u* nous constatons que le ton s'est retiré sur la

1. Cf. p. 88, 203.

racine, où il a protégé l'*a*. Toute la question est de savoir si l'on peut expliquer ce mouvement rétrograde de l'accent. Il nous semble que oui. En vertu de la règle que nous avons vue p. 197, le nom.-acc. du neutre **dar-áu* devait faire: **dar-ú. Mais l'*i *et l'*u *finissant un mot refusent de porter l'accent* (v. p. 178). Le ton était donc forcé de se rejeter sur la syllabe radicale.

Si l'on admet la déclinaison indo-européenne *dá₂ru drá₁wʌi* et l'explication de *dá₂ru* qui précède, il s'ensuit une rectification touchant la forme primitive du neutre d'un adjectif comme *mr̥dú-s* qui a dû être *mrádu*. Cette forme était trop exposée aux effets d'analogie pour pouvoir se maintenir.

Dans la même hypothèse on posera pour la déclinaison du neut. *paku* (*pecus*): nom.-acc. *pá₁k₁-u*, dat. *pa₁k₁-w-ʌi*. Nous mettons *pakwʌi* et non *pakáwʌi*, parce qu'il y a des indices que ce mot suivait la déclinaison forte. En regard de l'adj. skr. *dráv-ya* on a *paçv-yà*, et le génitif védique du masc. *paçú-s* est invariablement *paçvás* (cf. *drós, snós*). Du reste la flexion forte ne change rien à la question de l'accent. Voici les raisons qui pourraient faire admettre la même variation du ton que pour les trois neutres précédents. L'acc. neutre skr. *paçu* se rencontre deux fois dans les textes (v. B. R.): la première fois il est paroxyton, en concordance avec le got. *faihu*, la seconde oxyton. Puis vient un fait que relève M. Brugmann, *Stud.* IX 383, le parallélisme du masculin oxyton *paçú-s* avec *drú-s*, δρῦ-ς, et le masc. zd. *zhnu*. Cette circonstance resserre le lien du neutre *páçu* avec la famille *dáru, gánu, sánu*. — Le nom.-acc. *pá₁k₁u* est paroxyton pour la même raison que *dá₂ru*[1]. Dans le dat. *pa₁kwʌi* et le masc. *pa₁kú-s* l'*a* radical subsiste seulement, comme le dit M. Brugmann, parce que *pkú-* eût été imprononçable (le zd. *fshu* résulte d'altérations secondaires); cf. p. 46.

---

1. La coloration divergente de l'*a* dans *pá₁ku* et *dá₂ru, gá₂nu, sá₂nu*, dépend de facteurs que nous ne connaissons pas. Supposer la même influence des sonantes que plus haut p. 83 serait une conjecture assez frêle. Peut-être le masculin *pa₁kú* et les cas obliques oxytons où l'*a₁* était *forcé* ont-ils influé par analogie sur le nomin. **pá₂ku*. — Je ne sais comment il faut expliquer le datif védique (masculin) *páçve*, si ce n'est par l'attraction qu'exerce l'*a* radical (p. 163). — M. Brugmann (*l. c.*) montre qu'il a existé une forme *ga₁nu* à côté de *gnu* et *ga₂nu*; de même l'irland. *derucc* «gland» joint au lit. *dervà*, au sl. *drĕvo* (J. Schmidt, *Voc.* II 75) remonte à *da₁ru*. En tous cas il paraît inadmissible que cette troisième forme ait alterné *dans la déclinaison* avec les deux premières. Sur le lat. *genu* et le véd. *sanubhis* cf. p. 45, 44.

Le gérondif skr. *gatvâ*, *çrutvâ*, en regard de l'inf. *gántum*, *çrótum*, rentre, à première vue, dans la catégorie que nous venons de voir. En réalité il n'en est rien. L'explication proposée pour *dâru*, basée sur l'*u final* de cette forme, ne s'appliquerait plus à *gántum*. D'ailleurs il faudrait que les infinitifs védiques en *-tave* eussent la racine réduite et l'accent sur le suffixe, mais on sait que c'est le contraire qui a lieu (*gántave*). Il convient d'en rester à la conclusion de M. Barth (*Mém. Soc. Ling.* II 238) que le gérondif en *-tvā* ne sort pas du thème de l'infinitif. On trouverait même le moyen de réunir ces deux formes, qu'il resterait à expliquer les gérondifs védiques comme *kr̥tvī*.

2. Mots hétéroclites.

a. LES NEUTRES.

Il y a longtemps que M. Scherer a supposé que le paradigme indien des neutres comme *ákši*, où alternent les suffixes *-i* et *-an*, devait dater de la langue mère. Dans les idiomes congénères en effet on retrouve ces mots tantôt comme thèmes en *-i* tantôt comme thèmes en *-an*. M. Osthoff (*l. c.* 7) s'est joint à l'opinion de M. Scherer. Mais les mots en *-i*, *-an*, ne sont qu'une branche d'une famille plus grande, dont l'étroite union est manifeste.

La déclinaison de ce qu'on peut appeler les neutres hétéroclites se fait sur deux thèmes différents[1]. Le premier est formé à l'aide du suff. *-an*; il est oxyton; la racine y est affaiblie.

Ce premier thème donne tous les cas dont la désinence commence par une voyelle. Il suit la flexion forte.

Le second thème a le ton sur la racine, laquelle offre sa forme pleine. Normalement ce thème semble devoir être dépourvu du suffixe. Quand il en possède un, c'est ou bien *i* ou bien un élément contenant *r*, *jamais u ni n̥*. Ce suffixe du reste n'en est probablement pas un; il est permis d'y voir une addition euphonique nécessitée à l'origine par la rencontre de plusieurs consonnes aux cas du pluriel (*asth-i-bhis*, etc.).

Les cas fournis par ce second thème sont ceux dont la désinence commence par une consonne, plus le nom.-acc. sing., lequel leur est assimilable (p. 197). En d'autres termes ce sont les cas moyens de la grammaire sanskrite ou encore les cas faibles de la flexion faible.

Les variations du vocalisme radical dont nous venons de parler rentrent dans le chapitre de la formation des mots, puisqu'elles correspondent à l'alternance de deux suffixes. A ce titre la décli-

1. Les nominatifs-accusatifs du pluriel et du duel devront rester en dehors de notre recherche, vu l'incertitude qui règne sur leur forme primitive.

naison hétéroclite aurait pu être placée au § 13. Mais l'alternance des suffixes étant liée à son tour à celle des cas, il nous a paru naturel de joindre cette déclinaison aux faits relatifs à la flexion.

Les neutres désignent presque tous des parties du corps.

1e série: le thème du nom.-acc. est dépourvu de suffixe.

1. Gr. οὖς = lat. *aus* dans *aus-culto*. Le thème des cas obliques est οὔατ-, c.-à-d. *οὐσ-ν- (p. 28). Il a donné le got. *auso ausins*. La double accentuation primitive explique le traitement divergent de l'*s* dans *auso* et le v. ht-all. *ōrā*. — Le nom.-acc. paraît hésiter entre deux formations, car, à côté de *ǫus*, le lat. *auris*, le lit. *ausìs* et le duel sl. *uši* font supposer *ǫ́usi*. D'autre part le sl. *ucho* remonterait à *ǫ́usas*.

2. Lat. *ōs* = skr. *ās* (et *āsyà*), dat. *ās-n-é* (peut-être primit. *ăsné*?).

3. Le skr. *çīrš-ṇ-é* se ramène à **krAs-n-A'i*, lequel suppose un nom.-acc. *krá*As que le grec conserve peut-être dans κατάκρᾱς et indubitablement dans κρᾱ́(σ)-ατ-(ος): la syllabe κρᾱσ- est empruntée au nom.-acc., le correspondant exact de *çīrš-ṇ-ás* ne pouvant guère être que *κορσατος.

4. Le mot pour cœur a dû être *ká*$_1$*rd*, dat. *kr̥d-n-A'i*, ce qui rend assez bien compte du gr. κῆρ ou plutôt κήρ, v. Brugmann, *Stud.* IX 296, du got. *hairto hairtins*, du lat. *cor* etc. Cf. skr. *hṛ́dí* et *hárdi*.

5. Skr. *dós*, dat. *doš-ṇ-é* «bras».

6. Lat. *jūs* «jus, brouet». Le sanskrit offre le thème *yūš-án*, employé seulement aux cas obliques.

7. Skr. *vā́r* «eau» à côté de *vā́ri*; le thème en *-an* paraît être perdu.

2e série: le nom.-acc. se forme à l'aide d'un élément contenant *r*. Quand *r* est à l'état de voyelle, il se fait suivre de g_2 ou plus ordinairement d'une dentale qui paraît être *t* (cf. p. 28). Ces additions sont vraisemblablement les mêmes que dans *-kši-t*, *-kr̥-t* (p. 189) et *-dhr̥-k* (au nominatif des composés de *dhar*). Les dérivés *asra* (skr.) et *udra* (indo-eur.) indiquent bien que ce qui suit l'*r* n'est pas essentiel.

1. Skr. *ás-r̥-g*, dat. *as-n-é*. Gr. ἔαρ, εἶαρ (*Grdz.* 400). L'*a* du lat. *s-an-gu-i-s*, *san-ies* (cf. p. 28) paraît être anaptyctique (cf. chap. VI). Nous devons poser pour l'indo-européen, nom.-acc. *á*$_1$*s-r̥-g*$_2$, dat. *s-n-A'i*. En sanskrit l'*a* des cas obliques a été restitué en analogie avec le nom.-acc. L'*a* du lette *assins* est sans doute hystérogène, cf. p. 88 i. n. — D'après ce qui précède nous regardons lat. *assir, assaratum*, comme étrangers à cette famille de mots. Otfr. Müller (ad. Fest. s. v. *assaratum*) les croit d'ailleurs d'origine phénicienne.

2. Véd. *áh-ar*, dat. *áh-n-e* (pour **ahné* probablement).

3. Véd. *ū́dh-ar* (plus tard *ū́dhas*), dat. *ū́dh-n-e* (primit. *ūdhné*?); gr. οὖθ-αρ, οὔθ-ατ-ος; lat. *ūb-er* et *Oufens*; v. ht-all. *ūt-er* (neut.).

4. Lat. *fem-ur fem-in-is*. M. Vaniček dans son dictionnaire étymologique grec-latin cite ce passage important de Priscien (VI 52): dicitur tamen et hoc femen feminis, *cujus nominativus raro in usu est*. — Peut-être y a-t-il communauté de racine avec le skr. *bhā́msas, bhasád*.

5. Gr. ἦπ-αρ ἥπ-ατ-ος; zd. *yākare* (gloss. zd.-pehlvi); skr. *yák-r̥-t yak-n-é*; lat. *jec-ur jec-in-or-is, jocinoris*; lit. *jekna*. On peut conjecturer que les formes primitives sont: *ya₁ʌk-r̥-t*, dat. *yʌk-n-ʌ́i*, ce qui rend compte de l'*ā* long du zend et du grec. Mais il est vrai que l'*e* du lituanien et du latin s'y prête mal: on attendrait *a*.

6. Gr. ὕδ-ωρ ὕδ-ατ-ος (ὑ); v. sax. *watar*, got. *vato vatins*; lat. *u-n-da*; lit. *va-n-dû*; sl. *voda*; skr. *udán* usité seulement aux cas obliques (nom.-acc. *údaka*). Conclusion: indo-eur. *wá₂d-r̥(-t)*, dat. *ud-n-ʌ́i*. La nasale du latin et du lituanien est évidemment épenthétique.

7. Gr. σκ-ῶρ σκ-ᾶτ-ός; skr. *çák-r̥-t çak-n-é* (lat. *stercus*). Ces formes ne s'expliquent que par une flexion primitive: *sá₁k-r̥-t*, dat. *sk-n-ʌ́i*.

3ᵉ série: le thème du nom.-acc. se forme au moyen d'une finale *i*. — D'après ce que nous avons vu plus haut (p. 106, 107 en bas, 108) l'*o* des mots ὄσσε, ὀστέον, οὖς, doit être *ǫ*. Au point de vue de la dégradation du vocalisme radical, ces exemples ne sont pas des plus satisfaisants. La racine apparaît invariable.

1. Skr. *ákš-i*, dat. *akš-n̥-é*[1]. Le thème nu apparaît dans *an-ákš* «aveugle», nomin. *anák*. La forme en *-i* donne le gr. ὄσσε, le lit. *akìs* et le duel sl. *oči*, l'autre le got. *augo augíns*, où l'accentuation du thème en *-án* est encore visible.

2. Skr. *ásth-i*, dat. *asth-n-é*[2]. Gr. ὄστι-νος, ὀστ-έ(*y*)ο-ν (cf. *hr̥d-aya*), lat. *os ossis* (vieux lat. *ossu*). Les formes comme ὄστρεον «huître» font supposer une finale *r̥* à côté de la finale *-i*. V. Curtius, *Grdz.* 209.

3. Skr. *dádh-i*, dat. *dadh-n-é*. Le boruss. *dadan* est sans grande valeur ici: c'est un neutre en *-a* (Leskien, *Decl.* 64).

4. Skr. *sákth-i*, dat. *sakth-n-é*. Galien rapporte un mot ἴκταρ (τὸ τῆς γυναικὸς αἰδοῖον) employé, dit-il, par Hippocrate, mais que la critique des textes paraît avoir eu des raisons d'extirper («jam diu evanuit» Lobeck, *Paralip.* 206). Cette forme s'accorderait cependant très bien avec *sákth-i*. Doit-on comparer ἰξύς, ἰσχίον, ἴσχι (Hes.)?

5. M. Benfey *(Skr.-engl. Dict.)* compare le skr. *aṅǵí* et le lat. *inguen*. Mais le mot latin, outre les autres explications proposées (v. J. Schmidt, *Voc.* I 81), se rapproche aussi du skr. *ǵaghána*.

b. MASCULINS ET FÉMININS.

Nous retrouvons ici le *thème en* -an et le *thème sans suffixe*. Ce dernier peut prendre la finale *i*. Seulement c'est le thème en *-an* qui est paroxyton et qui montre la racine pleine, et c'est le thème court qui est affaibli. Ces deux thèmes se répartissent de telle manière que les cas «forts» du masculin correspondent aux cas

1. Par une extension du thème nasal, le dialecte védique forme *akšábhis*. Le duel *akšībhyām* est encore plus singulier.

2. Le génitif consonantique zend *açtaçća* pourrait suggérer que le nominatif-accusatif a été primitivement *ast*, et que *asti-* était réservé aux cas du pluriel. Cf. plus bas les 3 thèmes du masculin.

«très faibles» (plus le locatif sing.) du neutre et que les cas «moyens» et «très faibles» du masculin font pendant aux cas «moyens» du neutre. Décliné au neutre, *pánthan*, *pathí*, ferait certainement: nom. *pánthi*, dat. *pathné* (instr. pl. *pánthibhis*). — De plus les formes équivalentes *path* et *path* + *i*, contrairement à ce qui a lieu pour les neutres, coexistent d'habitude dans le même mot, la première étant employée devant les voyelles, la seconde devant les consonnes.

Le paradigme est complet pour le skr. *pánthan*: *pánthān-as*, *path-é*, *path-í-bhis*. La forme *pathin* est une fiction des grammairiens[1], voy. Böhtl.-Roth; *path*, *pathí* sont pour *pn̥th*, *pn̥thí*, cf. p. 24. Le lat. *ponti-*, le sl. *pątĭ*, reproduisent au sein de la forme en *i* le vocalisme du thème en *-an* et nous apprennent que l'*a* radical de *pánthan* est a_2. La même racine donne le got. *finþa*, *fanþ*. Sur *pánthan* se décline *mánthan*.

Les cas «très faibles» du skr. *pūš-án* (ici le thème en *-an* est oxyton) peuvent se former sur un thème *pūš*. Vopadeva n'admet la forme *pūš* que pour le locatif sing. Benfey, *Vollst. Gramm.*, p. 316.

Les autres exemples ne peuvent plus que se deviner. C'est entre autres le gr. ἄξ-ων qui est opposé au lat. *ax-i-s*, au sl. *osĭ*; le skr. *náktan* et *nákti* (on attendrait au contraire **náktan* et **naktí*, cf. lit. *naktìs*) avec le gr. νυκτ- et le got. *naht-*. La triple forme se manifeste aussi dans le gr. χερ- χειρ- (pour *χερι-) et *χερον (dans δυσχεραίνω de *δυσχέρων). En zend χ*shapan* «nuit» donne au nom. χ*shapa*, à l'acc. χ*shapan-em*, mais au gén. χ*shap-ō* (Spiegel, *Gramm.* 155); le sanskrit a éliminé **kšapan* en généralisant *kšap*.

Peut-être *pati* «maître» n'est-il pas étranger à cette famille de mots, ce qui expliquerait *patní*, πότνια. Le lit. *pàts* offre une forme sans *i*, et le désaccord qui existe entre l'accent du skr. *páti* et celui du got. *-fadí-* cache bien aussi quelque anguille sous roche. La déclinaison de ce mot est remplie de choses singulières. En zend il y a un nomin. *paiti*. Cf. aussi Ποσειδάων.

C'est à titre de conjecture seulement que nous attribuerons la naissance du thème indien *náptar* (qui dans le Rig-Véda n'apparaît point aux cas forts) à l'insertion d'un *-r̥-*, semblable à celui de *yák-r̥-t* etc., dans les cas faibles du pluriel de *nápat*[2], ainsi *náp-t-r̥-bhis* au lieu de *naptbhis*.

---

1. *paripanthín* contient le suffixe secondaire *-ín*.

2. Le fém. *napti* prouve que l'*ā* de *nápātam* est a_2, autrement il devrait rester une voyelle entre *p* et *t*. Le lat. *nepōtem* a pris, ainsi que *datōrem*, son

Il faut être prudent devant ce grand entrecroisement des suffixes. Nous sommes sur le terrain de prédilection d'une école qui s'est exercée à les faire rentrer tous les uns dans les autres. Nous croyons néanmoins que le choix d'exemples qui est donné plus haut ne laisse pas de doute sur le fait qu'un ordre parfaitement fixe présidait à l'échange des différents thèmes, et sur l'équipollence de certains d'entre eux comme p. ex. *akš* et *akš* + *i*, en opposition à *akš* + *an*.

§ 13. Aperçu synoptique des variations du vocalisme amenées par la formation des mots.

Au § 12 nous avons dressé l'état des modifications qui s'observent dans les syllabes prédésinentielles. Ce qui suit aurait à en donner le complément naturel, l'histoire des modifications qui atteignent les syllabes présuffixales. Nous devons dire d'emblée que cet aperçu sera nécessairement beaucoup plus incomplet encore que le précédent. Ni les phénomènes de vocalisme ni ceux de l'accentuation n'ont été sérieusement étudiés pour ce qui concerne la formation des mots. En dehors de cette circonstance fâcheuse, il est probable qu'on n'arrivera jamais sur cette matière à des résultats aussi précis que pour ce qui touche à la flexion. Les exceptions aux règles reconnues sont trop considérables.

Nous commençons par une revue très succincte des principales formations. A chaque suffixe nommé, nous enregistrons quelle accentuation et quel vocalisme radical il admet.

I. Thèmes nominaux.

Thèmes finissant par a_1-a_2.

Thèmes en -a_2. — 1e série: Oxytons (autant qu'on en peut juger, v. p. 78 seq.); racine au degré 2; v. p. 75 seq. 146. — 2e série: Oxytons; racine faible[1].

ō au nominatif (v. p. 200). L'irl. *niae*, gén. *niath* ne décide rien quant à la quantité de l'*a* (cf. *bethăd* = βιότητος, Windisch, *Beitr. de P. et B.* IV 218), mais il s'accommode fort bien de a_2. Cf. enfin νέποδες(?). — La substitution de *nápt-r̥-bhis* à «*naptbhis*» aurait une certaine analogie avec une particularité de la déclinaison védique de *kšip* et de *kšap*: ces mots font à l'instrumental plur. *kšíp-ā-bhis, kšap-á-bhis.*

1. Voici quelques exemples: indo-eur. *yugá*, skr. *ušá*, *kr̥çá*, *piçá*, *bhr̥ça*, *vr̥dhá*, *vrá*, etc., zd. *gĕrĕba* «hurlant» de *gared*, *bĕrĕga* «désir» de *bareg*; gr. ἀγός, ὀφλοί· ὀφειλέται, στραβός de στρεφ, ταρσός de τερσ, et avec déplacement

Thèmes en **-ta**$_2$. — 1e série: Paroxytons (?); racine au degré 2; v. p. 72. — 2e série: Oxytons; racine faible (participes); cf. p. 14, 23, 140 seq., 148.

Thèmes en **-na**$_2$. — 1e série: Paroxytons (?); racine au degré 2; v. p. 73 seq. — 2e série: Oxytons; racine faible[1] (participes). Quelques traces du degré 1; v. p. 74.

Thèmes en **-ma**$_2$. — 1e série: Accentuation douteuse; racine au degré 2; v. p. 70 seq. en ajoutant βωμός, θωμός, ῥωχμός (p. 130, 132, 157). — 2e série: Oxytons; racine faible[2].

Thèmes en **-ra**$_2$. — 1e série (peu nombreuse): Racine au degré 2; v. p. 130, 147. — 2e série: Oxytons; racine faible; v. Lindner p. 100 et ci-dessus p. 147.

Il est difficile d'apercevoir la règle des thèmes en *-ya*$_2$ et *-wa*$_2$. L'exemple *a*$_1$*kwa*$_2$ «cheval» ne permet point à lui seul de dire que les thèmes en *wa*$_2$ ont *a*$_1$ dans la racine; ce peut être une formation secondaire, comme l'est par exemple le skr. *him-á*, gr. -χιμ-ο-ς, qu'on dirait contenir le suff. *-ma*, mais qui dérive du thème *ghi-am*.

Il semble qu'on puisse conclure ainsi: les différents suffixes finissant par *a*$_2$ admettent également la racine réduite et la racine au degré 2, mais n'admettent pas la racine au degré 1. Quant à l'accent, il repose toujours sur le suffixe lorsque la racine est réduite. La plus grande partie de la série qui est au degré 2 paraît avoir été composée aussi de thèmes oxytons; cependant la règle n'apparaît pas d'une manière nette.

Thèmes finissant par *a*$_1$ + *sonante ou s.*

I. Le suffixe n'admet pas *a*$_2$.

Thèmes en **-a**$_1$**n**. Oxytons; racine réduite: gr. φρ-ήν, *ϝρ-ήν (p. 184); skr. *ukšán* (acc. *ukšā́ṇam* et *ukšā́ṇam*), *plīhán* (les langues européennes font supposer que le suff. est *a*$_1$*n*). Dans le skr. *vṛ́šan*

---

du ton, ὄτλος, στίβος, στίχος, τύκος; germ. *tuga-* «trait» (F. III[3] 123), *fluga-* «vol» (F. 195), *buda* «commandement» (F. 214), got. *drusa* «chûte», *quma* «arrivée». En composition ces thèmes ne sont pas rares: skr. *tuvi-grá*, *á-kra*; gr. νεο-γνό-ς, ἀ-ταρπό-ς, ζα-βρό-ν· πολυφάγον, ἐλα-θρά· ἐν ἐλαίῳ ἑφθά, δί-φρο-ς, ἔπι-πλα, *γνυ-πτό dans γνυπτεῖν (Hes.); lat. *privi-gnu-s*, *prō-bru-m* (quoi qu'en dise Corssen, *Sprachk.* 145).

1. Got. *fulls* = **fulnás*, gr. λύχνος, σπαρνός, ταρνόν· κολοβόν et tous les participes indiens en *-ná*.

2. Skr. *tigmá*, *yugmá*, *yudhmá*, *rukmá*, *sidhmá* (p. 161) etc.; gr. ἀκμή, ἐρυγμός, πυγμή, στιγμή.

(acc. *vṛ́šaṇam*) et le gr. ἄρσην il faut admettre que l'accentuation est hystérogène. Quelques exemples ont la racine au degré 1: gr. τέρην, λειχήν -ῆνος, πευθήν -ῆνος.

Thèmes en **-ma$_1$n**. Oxytons; racine faible. Gr. ἀϋτμήν, λῖμήν, πυθμήν. V. p. 124. Si l'on range ici les thèmes neutres en *-man*, nous obtenons une seconde série composée de paroxytons où la racine est au degré 1. L'accentuation est assurée par l'accord du grec et du sanskrit, le degré 1 par les exemples réunis p. 123 seq., cf. p. 129 et 147.

Thèmes en **-a$_1$r**. Oxytons; racine faible. Skr. *n-ár*, *us-ár*.

Thèmes en **-ta$_1$r**. 1e série: Oxytons; racine faible. Gr. (ἀ)στήρ, zend *ç-tăr-ō*, lat. *s-tella* (Brugmann, *Stud.* IX 388 seq.). Des noms de parenté comme *duhitár*, *pitár*[1], *yātár* (*yn̥tár*). — 2e série: Paroxytons; racine au degré 1. Skr. *bhrátar*, gr. φρᾱ́τηρ; skr. *çáṃstar*. Le mot *mātár* et les noms d'agent grecs en -τήρ soulèvent une question difficile que nous examinerons plus bas à propos du suff. *-ta$_2$r*.

Pour les thèmes en **-a$_1$i**, il serait important de savoir si la flexion primitive de chaque exemple était forte ou faible, ce que nous ignorons bien souvent. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il y a des thèmes en *-a$_1$i* qui prennent *a$_2$* dans la racine (v. p. 81), que d'autres, comme l'indo-eur. *n̥sá$_1$i* (p. 24), et les infinitifs védiques tels que *dṛçáye*, *yudháye*, affaiblissent la racine. Dans toutes les langues cette classe de mots est fortement mélangée de formes qui lui étaient étrangères à l'origine.

Thèmes en **-ta$_1$i** (flexion faible). La racine est réduite, v. p. 16, 23, 141; Lindner p. 76 seq., Amelung, *Ztschr. f. deutsches Altert.* XVIII, 206. On attend donc que le suffixe ait l'accent, mais les faits qui le prouvent n'abondent pas. En grec le ton repose au contraire sur la racine (πίστις, φύξις etc.). En germanique comme en sanskrit oxytons et paroxytons se balancent à peu près. On a en gotique *ga-taurþi-*, *ga-kunþi-* etc., à côté de *ga-mundi-*, *ga-kundi-*, *dēdi-* etc. M. Lindner compte 34 paroxytons védiques contre 41 oxytons (masculins et féminins). Les probabilités sont malgré tout pour que le ton frappât le suffixe. Nous pouvons suivre historiquement le retrait de l'accent pour *matí*, *kīrtí* (véd.), qui devinrent plus tard *máti*, *kírti*. De plus *gáti*, *yáti*, *ráti* de *gam*, *yam*, *ram*, et *sthíti*, *díti* de *sthā*, *dā*, ont dû être oxytons à l'origine, autrement la nasale sonante des

1. La racine de *pitár* peut être *a$_1$pA* ou *pa$_1$A*; dans les deux cas il y a affaiblissement.

3 premiers aurait produit *-an-*[1] (p. 35) et l'*i* des seconds apparaîtrait sous la forme d'un *a* (p. 166). — Notons en sanskrit *s-tí* de *as*.

Thèmes en **-a$_1$u** de flexion faible. — 1e série (fort nombreuse): Oxytons (Bezzenberger, *Beiträge* II 123 seq.[2]); racine faible; v. p. 16, 24, 148; Lindner p. 61. — 2e série: Oxytons; racine au degré 2, comme skr. *çaṅkú*, sl. *sąkŭ*; v. p. 81 seq.

Thèmes en **-a$_1$u** de flexion forte. Oxytons; racine faible. Ex.: *di-á$_1$u*, *gǫ-á$_1$u* (p. 187).

Thèmes en **-ta$_1$u**. — 1e série: Oxytons; racine faible. Skr. *ṛtú*, *aktú* (= got. *uhtvo* p. 24): zd. *pĕrĕtu* = lat. *portus*; got. *kustus*. — 2e série: Paroxytons; racine au degré 2. Germ. *daupus* (Verner, *K.Z.* XXIII 123), gr. οἰ-σύ-α de la rac. *wa$_1$i* (v. Fick II^3 782), skr. *tántu*, *mántu*, *sótu* etc. C'est probablement à cette formation qu'appartiennent les infinitifs en *-tu-m* (cf. p. 209).

Thèmes en **-a$_1$s**. Oxytons; racine faible. Skr. *bhiy-as* (v. p. 205). Sur les mots comme ψευδής v. p. 188 seq.

II. Le suffixe admet *a$_2$*.

Thèmes en **-a$_2$n**. Oxytons; racine faible. Skr. *çv-án* «chien» (acc. *çvánam*). Le gr. κύων a retiré le ton sur la racine, tandis qu'aux cas obliques on a inversement: gr. κυνός, skr. *çúnas*. La loi générale des thèmes germaniques en *-a$_2$n* est d'affaiblir la racine, v. Amelung *l. c.* 208; sur l'accentuation de ces thèmes qui primitivement ont été tous oxytons, Osthoff, *Beitr. de P. et B.* III 15. — Quelques thèmes du degré 1: gr. εἰκών, ἀηδών, ἀρηγών; μάκων, σκάπων; skr. *snehan* (gramm.), *ráǵan*, et plusieurs neutres tels que *gámbhan*, *maṃhán*.

Thèmes en **-ma$_2$n**. La racine est toujours au degré 1, v. p. 123, 129, 132, 147. On trouve en grec des paroxytons comme τέρμων; le sanskrit en possède un petit nombre, ainsi *ǵéman*, *bhásman*, *klóman*. Le got. *hiuhma*, *milhma*, accuse la même accentuation. Mais les deux premiers idiomes offrent en outre des thèmes en *-ma$_2$n oxytons* où la racine n'est point affaiblie, ainsi χειμών, *premán*, *varšmán*, *hemán* etc.

Thèmes en **-a$_2$m**. Oxytons; racine faible (p. 204).

---

1. Ce fait défend de reconstruire un primitif paroxyton *gṃ́ti* tel que M. Brugmann paraît disposé à l'admettre sur la foi du got. *ga-qumþi-*, du skr. *gáti* et du gr. βάσις (*Stud.* IX 326). Au reste il est juste de dire qu'on a des formes indiennes comme *tánti*, *hanti*.

2. Il est regrettable que dans ce travail le point de vue du vocalisme radical soit négligé, et que des formations très diverses se trouvent ainsi confondues.

Thèmes en **-a$_2$r**. — 1e série: Oxytons; racine faible (*dhu-ár*). — 2e série: Paroxytons; racine au degré 1 (*swá$_1$s-ar*). V. p. 204.

Thèmes en **-ta$_2$r**. L'accentuation et la conformation primitive des thèmes en *-tar* sont difficilement déterminables. A la p. 198 seq. nous sommes arrivé à la conclusion que les noms d'agent grecs en -τήρ et -τωρ formaient dès l'origine deux catégories distinctes. La flexion des premiers devait se confondre primitivement avec celle des noms de parenté. Or les noms d'agent en -τήρ sont oxytons. On attend donc d'après les règles générales et d'après l'analogie des noms de parenté (v. p. 215), que la syllabe radicale y soit affaiblie. Elle l'est dans les mots comme δοτήρ, στατήρ etc. L'ancienneté de ces formes semble même évidente quand on compare δοτήρ δώτωρ, βοτήρ βώτωρ, à πυθμήν πλεύμων. Mais voici que l'affaiblissement en question ne s'étend pas au delà des racines en *-ā*, car on a πειστήρ, ἀλειπτήριον etc. (p. 125). Voici de plus que le sanskrit ne possède aucun nom d'agent dont la racine soit affaiblie. On dira que les noms d'agent indiens ont pour suffixe *-ta$_2$r*, non *-ta$_1$r*. Mais il en existe un de cette dernière espèce: *çáṃstar* (acc. *çáṃstăram*), et cet unique échantillon non seulement n'affaiblit pas la racine, mais encore lui donne le ton. Du reste en admettant même que les deux types δοτήρ δώτωρ nous représentent l'état de choses primitif, on ne comprendra pas comment un grand nombre de noms d'agent indiens — lesquels, ayant tous *a$_2$*, ne peuvent correspondre qu'au type δώτωρ — mettent le ton sur *-tár*. Deux circonstances compliquent encore cette question que nous renonçons complètement à résoudre: l'accentuation variable des noms d'agent sanskrits selon leur fonction syntactique (*dātá maghánam*, *dátā maghání*), et le vieux mot *mātár* «mère» qui a la racine forte malgré le ton. — Il faut ajouter que le zend fournit quelques noms d'agent à racine réduite: *kĕrĕtar*, *dĕrĕtar*, *bĕrĕtar* etc.

Thèmes en **-a$_2$s**. — 1e série: Paroxytons; racine au degré 1. Ce sont les neutres comme μένος, v. p. 122. — 2e série: Oxytons; racine faible. Skr. *uṣás*. Les mots comme *toçás* (duel *toçásā*) sont probablement hystérogènes, cf. p. 188.

Thèmes en **-ya$_2$s**. Paroxytons (Verner, *K.Z.* XXIII 126 seq.); racine au degré 1; v. p. 123, 147 seq.

Thèmes en **-wa$_2$s**. Oxytons; racine (redoublée) faible. Cf. p. 34, 68$_2$, 146. Skr. *ǵagr̥bhván*, gr. ἰδυῖα, got. *berusjos* (= be-br-usjos).

Les participes de la 2e classe en *-n̥t* forment une catégorie particulière, vu l'absence de tout *a* suffixal (p. 173). Ils ont le ton sur le suffixe, et la racine réduite. L'exemple typique est l'indo-eur. *s-n̥t* de a_1s (Osthoff, *K. Z.* XXIII 579 seq.). En sanskrit: *uçánt-*, *dvišánt-* etc. Cf. p. 36 et § 15.

Il faut nommer encore les formes comme *mr̥dh* et (*açva-*)*yúǵ* dont nous avons parlé p. 189, et où l'affaiblissement, quoique portant sur une syllabe prédésinentielle, n'est point causé par les désinences. Nous notons sans pouvoir l'expliquer un phénomène curieux qui est en rapport avec ces thèmes. Après *i*, *u*, *r̥*, *n̥*, *m̥*, un *t* est inséré. Or les racines en *ā*, on ne sait pourquoi, ne connaissent pas cette formation: «*pari-šṭhí-t*» de *sthā* serait impossible; *pari-šṭhá* seul existe[1]. Ainsi *pari-šṭhā*, type coordonné à *vr̥tra-han*, se trouve enrôlé par l'usage dans un groupe de formes avec qui il n'a rien de commun: *pari-šṭhā*, *go-ǵí-t*, *su-kŕ̥-t* etc. sont placés sur le même pied. Jusqu'ici rien de bien surprenant: mais comment se fait-il que ce parallélisme artificiel reparaisse devant ceux des suffixes commençant par *y* et *w* qui demandent l'insertion du *t*? A côté de *ā-ǵí-t-ya*, *ā-kŕ̥-t-ya* nous avons *ā-sthá-ya*; à côté de *ǵí-t-van*, *kŕ̥-t-van*, on trouve *rá-van*. Les mêmes formations ont encore ceci d'énigmatique que la racine y est accentuée malgré son affaiblissement.

Thèmes féminins en ā (cf. p. 78). 1e série: Oxytons; racine faible. Skr. *druhā́*, *mudá*, *ruǵā* etc.; gr. βαφή, γραφή, κοπή, ῥαφή, ταφή, τρυφή, φυγή, ὁμο-κλή, ἐπι-βλαί[2]. 2e série: Paroxytons; racine au degré 1. Got. *gairda*, *giba*, *hairda*, v. ht-all. *speha*; gr. εἴλη, εἴρη, ἔρση, ἐρείκη, λεύκη, μέθη, πέδη, πεύκη, σκέπη, στέγη, χλεύη. En sanskrit *varšá*, identique avec ἔρση, est anormal par son accentuation.

II. Thèmes verbaux.

Plusieurs ont été *dérivés* d'autres thèmes verbaux. Ces formations ne rentrent pas dans le sujet que nous considérons, et il suffira de les indiquer sommairement: 1° Aoriste en *-sa*$_1$ (skr. *dik-šá-t*, gr. ἶξον) dérivé de l'aoriste en *-s* (*da*$_1$*ik-s-*). 2° Thèmes oxytons en *-a* tels que *limpá-*, *muńcá-*, *kr̥ntá-*, dérivés, ainsi que l'admettait Bopp, de thèmes de la 7e classe: exemple *tr̥mhá*[*ti*] = *tr̥n̥ah-* (dans *tr̥n̥ḗdhi*) + *á*. 3° Le futur en *-s-yá* est probablement une continu-

1. Disons toutefois que le type *madhu-pa* (v. p. 166) est peut-être ce qui correspond à *go-ǵí-t*, *su-kŕ̥-t*. Mais à quoi attribuer l'absence du *t*?

2. L'accent est déplacé dans βλάβη, δίκη, λύπη, μάχη, νάπη, ὄθη, σάγη, μεσό-δμη. — Dans certains cas l'expulsion de l'*a* est empêchée: indo-eur. *sa*$_1$*bhá* pour *sbhá* (skr. *sabhá*, got. *sibja*, gr. ἐφ-έται).

ation de l'aor. en *-s*. 4° Les subjonctifs (p. 119). — Les optatifs tels que *syā-* (v. ci-dessous) sont à vrai dire dérivés, aussi bien que *bharaī-* (p. 181) et que les formes qui viennent d'être citées.

Thèmes en **-a**$_1$. — 1° série: Paroxytons; racine au degré 1; v. p. 119, 144, 149. — 2° série: Oxytons; racine (simple ou redoublée) faible; v. p. 10 seq., 20, 144 seq., 151 seq.

Thèmes en **-ya**$_1$. Racine faible, soit en sanskrit soit dans les langues congénères (p. 148, 150). Contre l'opinion commune qui regarde l'accentuation indienne de la 4° classe comme hystérogène, M. Verner (*l. c.* 120) se fonde sur cette accentuation pour expliquer le traitement de la spirante dans le germ. *hlahjan* etc. Dans ce cas le vocalisme des thèmes en *-ya* ne peut guère se concevoir que si l'on en fait des dénominatifs: ainsi *yúdh-ya-ti* serait proprement un dérivé de *yúdh* «le combat», *páç-ya-ti* se ramènerait à *spáç* (σκοπός). La langue se serait habituée plus tard à former ces présents sans l'intermédiaire de thèmes nominaux[1].

Thèmes en **-ska**$_1$. Oxytons; racine faible; v. p. 14, 23, 140. Dans le skr. *gáććhati*, *yáććhati*, l'*a* radical (sorti de *m̥*) s'est emparé du ton (cf. p. 163).

[Thèmes en **-na**$_1$**-u** et **-na**$_1$**-A**. Oxytons; racine faible; v. p. 22 et 175.]

Thèmes en **-ya**$_1$**A**. Oxytons; racine (simple ou redoublée) faible. Indo-eur. *s-yá*$_1$*A-*, optatif de *a*$_1$*s*. Skr. *dviśyá-* de *dveš*, *vavr̥tyá-* de *vart*, *ćaććhadyá-* de *ćhand*; got. *berjau* (= *be-br-jau*), *bitjau* (= **bi-bitjau*). La formation est secondaire (cf. plus haut).

Mentionnons le thème de l'aoriste sigmatique comme *dá*$_1$*ik-s-* (p. 121, 179) qui ne rentre ni dans la formule *racine simple* ni dans la formule *racine* + *suffixe*.

Résumons brièvement ce qui ressort de cette énumération.

1. Les phénomènes qu'on constate dans la formation des mots ne peuvent être mis en relation qu'avec l'accent. On n'observe pas

---

1. L'accentuation primitive de la caractéristique n'est pas malgré tout très improbable, car, outre le passif en *-yá*, on a les formes comme *d-yá-ti*, *s-yá-ti* etc., qui paraissent venir de *ad*, *as* etc. De plus *sídhyati*, *tímyati* (p. 161 seq.) ne se comprendraient pas davantage que *sthíti* (p. 215 seq.) si le ton n'avait frappé primitivement le suffixe. Il faut ajouter que même dans l'hypothèse où *yúdhyati* serait dénominatif, on attendrait l'accentuation **yudhyáti*: cf. *devayáti*. — On trouve vraiment le ton sur *-ya* dans le véd. *raṇyáti* (Delbr. 163). Pour *haryánt* cf. Grassmann s. v. *hary*.

d'effets comparables à ceux qui se produisent dans les déclinaisons faibles (perte de l'a_1 du premier élément causée par une consonne initiale dans le second).

2. Qu'est-ce qui détermine la place de l'accent? Voilà le point qui nous échappe complètement. Le ton opte pour le suffixe ou pour la racine, nous devons nous borner à constater pour chaque formation le choix qu'il a fait[1]. Comme le même suffixe peut prendre et ne pas prendre l'accent (*riká*$_1$-, *rá*$_1$*ika*$_1$-), on prévoit que la règle sera extraordinairement difficile à trouver.

3. Relation du vocalisme avec l'accentuation.

Le ton repose-t-il sur la syllabe radicale, celle-ci apparait sous sa forme pleine, au degré 1 ou au degré 2.

Nous avons cherché à écarter les exceptions, dont la plus considérable est le cas des thèmes verbaux en *-ya*. — L'affaiblissement des mots sans suffixe comme *mṛ́dh* (v. ci-dessus p. 218) est d'un caractère tout à fait singulier: on ne sait même à quoi le rattacher.

Le ton repose-t-il sur le suffixe, la racine est au degré réduit ou (plus rarement) au degré 2, jamais au degré 1.

Exceptions principales. Certains thèmes en *-man* tels que χειμών, *varšmán* (v. plus haut), et probablement une partie des thèmes en *-tar*, puis des exemples isolés assez nombreux. Comme nous l'avons dit, les oxytons en *-as* tels que ψευδής ne constituent pas d'exception formelle.

Les oxytons du degré 2 auxquels la règle fait allusion ici sont presque uniquement des thèmes finissant par *a* (v. ci-dessus p. 214) ou des thèmes en *u* de flexion faible (p. 216), ainsi λοιπός, πλοχμός, *ketú*. C'est une chose curieuse que de voir les deux *a* se comporter différemment vis-à-vis de l'accent. Elle donnerait à penser que la naissance du phonème a_2 est antérieure à la période d'expulsion. De fait, dans les syllabes prédésinentielles, il n'est jamais besoin de supposer l'expulsion d'un a_2 (par l'accent), puisque, d'après ce qu'on a vu p. 201, les cas faibles des oxytons montrent a_1 dans les paro-

1. Sans cette alternative, le *principe du dernier déterminant* de M. Benfey et de M. Benlœw pourrait presque passer pour la loi générale de l'accent indo-européen. — M. Lindner (*Nominalbild.* 17 seq.) propose pour les thèmes nominaux du sanskrit les deux lois suivantes (la seconde pouvant annuler l'effet de la première): 1° L'accent frappe la racine dans le nom abstrait (Verbalabstractum), et le suffixe dans le nom d'agent. 2° L'accentuation du nom répond à celle du verbe au présent. La latitude que laisseraient ces deux lois est singulièrement grande.

xytons, et que ces derniers nous représentent l'état de choses qui a précédé les phénomènes d'expulsion.

Pourvu qu'on admette l'immobilité de l'accent dans les thèmes paroxytons (p. 190 seq.), les phénomènes d'accentuation et d'expulsion peuvent sans inconvénient pratique s'étudier séparément dans les deux sphères de la flexion et de la formation des mots. C'est ainsi que nous avons procédé.

Seulement ce que nous avons devant nous, ce sont des mots et non des thèmes. Quand on dit que l'affaiblissement de la racine, dans le thème *uks-án*, est dû à l'accentuation du suffixe, il reste à chercher ce que représente cette phrase dans la réalité, et si vraiment les faits de ce genre nous introduisent de plain-pied dans l'époque paléontologique antérieure à la flexion, telle que M. Curtius la reconstruit par la pensée dans sa *Chronologie des langues indo-européennes*. Doit-on penser au contraire que tous les phénomènes se sont accomplis dans le mot fléchi[1]? Nous ne savons, et nous nous garderons d'aborder ce problème. Nous voudrions seulement, en combinant la loi des expulsions prédésinentielles avec celle des expulsions présuffixales, exprimer le plus simplement possible la somme des affaiblissements dus à l'accent, telle qu'elle nous apparaît dans son résultat final: 1° TOUS LES a_1 PLACÉS DANS LA PARTIE DU MOT QUI PRÉCÈDE LA SYLLABE ACCENTUÉE TOMBENT, à moins d'impossibilité matérielle (p. 46); 2° AUCUNE AUTRE EXPULSION D'a_1 N'EST CAUSÉE PAR L'ACCENT.

$\text{tá}_1\text{ig} + \text{ya}_1\text{s} + \text{A}i$	produit	*tá₁igia₁sAi*	(skr. *tégīyase*).
$\text{ya}_1\text{ug} + \text{tá}_1\text{i} + \text{a}_1\text{s}$	»	*yuktá₁ya₁s*	(skr. *yuktáyas*).
$\text{wa}_1\text{id} + \text{wa}_1\text{s} + \text{Á}i$	»	*widusÁi*	(skr. *vidúše*).

Il resterait à obtenir une règle unique d'où découlerait *la place de l'accent* dans chaque forme. Quand la question se pose entre syllabe prédésinentielle et désinence, on est fixé, pourvu qu'on connaisse le genre de flexion (forte ou faible). On a vu en revanche que le parti que prend l'accent devant la bifurcation entre racine et suffixe peut se constater pour des groupes considérables de thèmes, mais non se prévoir. Nous nous contentons donc de dresser

---

1. Les cas dont nous avons parlé où l'on entrevoit une rencontre des phénomènes de flexion avec ceux de la formation (*dar-u*, *dr-aw-Ai*, p. 207 seq.) seraient un argument à l'appui de cette seconde hypothèse.

un tableau récapitulatif. Ce tableau devra justifier les a_1 qui existent et qui manquent dans n'importe quelle forme primaire répondant aux conditions normales.

I. *Racine* + *suffixe*[1].		II. *Racine sans suffixe.*
1er cas. *Le ton reste sur la racine.* Aucune expulsion n'est possible du fait de l'accent. Cf. ci-dessous.	2e cas. *Le ton quitte la racine.* a. *Le ton ne passe point aux désinences* (flexion faible). L'expulsion par le fait de l'accent atteindra tous les a_1 présuffixaux et aucun autre. Cf. ci-dessous.	b. *Le ton est attiré vers les désinences* (flexion forte)[2]. Il y aura expulsion: 1° de tout a_1 présuffixal, 2° si l'a_1 ne finit le thème, de tout a_1 prédésinentiel placé devant une désinence susceptible d'accent.
Dans la flexion faible les désinences commençant par une consonne produisent l'expulsion de l'a_1 prédésinentiel.		

Nous ne nous sommes pas préoccupé jusqu'ici des syllabes de redoublement. Le peu de chose qu'on sait de leur forme primitive rend leur analyse tout à fait conjecturale. Il s'agirait avant tout de déterminer si le redoublement doit être regardé comme une espèce d'onomatopée, ou s'il constitue une *unité morphologique* régulière, le caractère de l'unité morphologique étant de contenir, à l'état normal, a_1.

Au parfait, rien n'empêche d'admettre cette dernière hypothèse. Comme le ton repose au singulier de l'actif sur la racine[3] et partout ailleurs sur les désinences, la réduplication perd forcément son a_1, mais elle ne le possède pas moins virtuellement. Ainsi l'on a: indo-eur. *uwá₂ka*, *ūkmá* (skr. *uvā́ca*, *ūcimá*) pour *wa$_1$wá$_2$ka, *wa$_1$-wa$_1$kmá. Dans les formes comme *papáta*, l'*a* est forcé de rester. Quand l'a_1 radical est suivi d'une voyelle, on constate que celle-ci se répercute dans le redoublement: *bhibhá₂ida* pour *bha$_1$ibhá$_2$ida, etc.[4]

1. Il faudrait, rigoureusement, ajouter une troisième case: *racine* + *infixe*, à cause du type *yu-na-g* de la 7e classe (§ 14). En faisant de *-nag* un suffixe fictif, les phénomènes sont ceux de *racine et suffixe*.

2. Nous considérons la flexion thématique comme un cas spécial de la flexion forte (p. 176).

3. Le got. *saizlep* permet de contrôler l'accent indien.

4. Le véd. *vavā́ca* est à coup sûr une innovation, car, en le supposant primitif, on ne pourrait plus expliquer *uvā́ca*. En grec δείδοικα et εἰοικυῖαι sont, en conséquence, hystérogènes.

A l'aoriste en *-a*, il faut, pour expliquer à la fois l'affaiblissement radical et l'état normal du redoublement dans *vóćat*, supposer un double ton primitif (*wá*$_1$*-uk-á*$_1$*-t*), tel que le possèdent les infinitifs en *-tavai* et d'autres formes indiennes (Böhtlingk, *Akzent im Sanskrit*, p. 3). Il concilie du reste l'accentuation du gr. εἰπεῖν avec celle de *vóćat*. Les aoristes sanskrits comme *atitvišanta* ont modifié leur réduplication: il faudrait **atetvišanta*.

Au présent, la plus grande incertitude règne. L'*i* de ἵστημι et de *píparti* pose une énigme que nous n'abordons point. Toutefois la variabilité de l'accent dans la 3e classe sanskrite semble indiquer un double ton dans les formes fortes, ce qui permettrait de comprendre *nenekti*, *vevekti*, *vevešti* (qui peuvent passer, il est vrai, pour des intensifs), zd. *zaozaomī*, *daēdōist*, et en gr. δείδω. Au pluriel le ton, passant sur la désinence redevenait un, et en conséquence le redoublement perdait son *a*. De là les présents comme *didéšti*. La flexion originaire serait: *dédéšti*, *didiçmás*[1].

Chapitre VI.

De différents phénomènes relatifs aux sonantes *i, u, r, n, m.*

§ 14. Liquides et nasales sonantes longues.

Dans le 21e volume du *Journal de Kuhn*, pour la première fois peut-être depuis la fondation de la grammaire comparée, une voix autorisée a plaidé la primordialité des présents sanskrits de la 7e formation. Tout a été imaginé, on le sait, sous l'empire de l'idée théorique que l'indo-européen a horreur de l'infixe, pour expliquer comment ce groupe de présents avait pu sortir de la 5e et de la 9e classe. M. Windisch déclare qu'aucune hypothèse ne le satisfait, constate qu'aucune ne rend véritablement compte de l'organisme délicat des formes alternantes *yunag- yung-*, et trouve que ces présents offrent au contraire tous les caractères d'une formation primitive. La 9e classe, dont personne ne met en doute l'origine proethnique, a péri dans toutes les langues européennes, hors le grec.

---

1. Dans cette hypothèse le redoublement *dā-* du slave *damĭ*, *damŭ*, vient du singulier, et le *dă-* du skr. *dádāmi*, du pluriel. Formes premières: *dá*$_1$*ǫ-dá*$_1$*ǫ-mi*, plur. *dǫ-dǫ-más*.

Quoi d'étonnant si la septième, flexion bizarre et insolite, ne s'est conservée qu'en sanskrit et en zend?

Le spectre de l'infixe se trouve d'ailleurs conjuré, si l'on admet avec le même savant que la 7e classe soit une manifestation du travail d'élargissement des racines: dans *yunag-* par exemple, la racine serait proprement *yu* (*yau*) et *g* ne représenterait que le déterminatif. Pour peu cependant qu'on repousse cette théorie, qui n'a pas pour elle d'argument vraiment décisif, nous nous déclarons prêt à admettre l'infixe. Surtout M. Windisch accompagne sa supposition d'un corollaire dont nous ne saurions faire notre profit à aucune condition. Il conjecture dans la 7e classe une sorte de continuation de la 9e, et nous serons amené à voir dans la 9e un cas particulier de la 7e.

Formulons la règle au moyen de laquelle on passe de la racine, telle qu'elle apparaît dans les temps généraux, au thème de la 7e classe:

*L'*a$_1$ *radical tombe, et la syllabe* -ná$_1$- *est insérée entre les deux derniers éléments de la racine réduite.*

bha$_1$id : *bhi-ná$_1$-d* ya$_1$ug : *yu-ná$_1$-g* wa$_1$d : *u-ná$_1$-d*
ta$_1$rgh : *tr̥-ná$_1$-gh* bha$_1$ng : *bhn̥-ná$_1$-g*

La flexion est donnée par les lois de la p. 176. Elle amènera les formes faibles *bhi-n-d*, *yu-n-g*, *tr̥-n-gh*, *bhn̥-n-g*[1], *u-n-d*.

Maintenant plaçons en regard de cette formation le présent de la 9e classe analysé conformément à notre théorie de l'*ā* long: *pu-ná$_1$-A*, forme faible *pu-n-A*. Une parenté difficile à méconnaître se manifeste, et nous posons:

$$bhina_1d : \mathrm{bha_1id} \begin{cases} = pun a_1 A : \mathrm{x} \\ = pr̥n a_1 A : \mathrm{x} \\ = gr̥bhn a_1 A : \mathrm{x} \end{cases}$$

Les valeurs des *x*, c'est-à-dire les racines véritables de nos présents en *-nā*, seront évidemment: pa$_1$wA, pa$_1$rA, ga$_1$rbhA (ou gra$_1$bhA).

C'est la rigoureuse exactitude de cette règle de trois que nous allons tâcher de démontrer.

A part d'insignifiantes exceptions, toutes les racines sanskrites non terminées par *-ī* qui appartiennent à la 9e classe prennent à l'infinitif en *-tum*, dans les thèmes en *-tavya* et en *-tar*, et au futur en *-sya*, l'*i* (long ou bref) dit *de liaison*. De plus elles n'admettent à l'aoriste sigmatique que la formation en *-i-šam*.

1. Le skr. *bhanáǵmi* sort régulièrement de *bhn̥nágmi*, mais dans les formes faibles comme *bhaṅǵmás* la nasale paraît avoir été restituée par analogie: *bhn̥ng* devait en effet donner *bhṇg*, qui en sanskrit eût fait *bhāǵ-*.

punáti: pavi-tár, paví-tra[1], pavi-šyáti, á-pāvi-šus.
lunáti: lávi-tum, lavi-šyáti, á-lāvi-šam.
gṛṇáti g'ari-tár[2].
gṛṇáti: «dévorer» (v. B. R.): gárī-tum, gari-šyáti, á-gāri-šam
pṛṇáti: párī-tum, párī-šyáti (*cf.* párī-man, párī-ṇas).
mṛṇáti: ā-marī-tár.
çṛṇáti: çárī-tos, çárī-šyáti (*cf.* çárī-ra, ā́-çarī-ka).
stṛṇáti: stárī-tum, stárī-šyáti (*cf.* stárī-man).
gr. δάμνημι: dami-tár.
çamnāti[3]: çami-tár.
grathnáti: gránthi-tum, granthi-šyáti.
mathnáti: mánthi-tum, mánthi-šyáti.
çrathnáti: á-çṛthi-ta[4].
mṛdnáti: márdi-tum, mardi-šyáti.
gṛbhṇáti: grábhī-tar, grábhī-tum, a-grabhī-šma, etc.
skabhnáti: skámbhi-tum, skabhi-tá.
stabhnáti: stámbhi-tum, stabhi-tá, a-stambhi-šam.
açnáti: pra-açi-tár.
išṇáti: éši-tum, eši-šyáti.
kušṇáti: kóši-tum, koši-šyáti.
mušṇáti: móši-tum, moši-šyáti (*cf.* mušī-ván).

Les exceptions sont, autant que j'ai pu m'en rendre compte: *badhnáti* qui n'offre l'*i* qu'au futur *bandhišyáti*; *pušṇáti* qui fait *pošṭum* ou *póšitum*, mais *pušṭa*, jamais **pušitá*; et *kliçṇáti* où l'*i* est partout facultatif. De quelque manière qu'on ait à expliquer ces trois cas, ils sont tout à fait impuissants comparativement aux vingt et un précédents, et il est légitime de conclure: si l'on tient que la racine de *pinášṭi* est *peš*, celle de *gṛbhṇáti* ne doit point être nommée sous une autre forme que *grabhī* (soit gra_1bh_A). L'*ī* de *gṛbh-ṇ-ī-más* a un rapport tout aussi intime avec l'*ī* de *grábhī-tar* que le *š* de *pi-ṃ-š-más* avec le *š* de *péš-ṭar*.

Pour juger complètement du rôle et de la valeur de l'*ĭ* dont nous parlons, on aura à observer trois points principaux:

1. Dès qu'on admet le lien qui unit le présent en *-nā* avec l'*ī* final, on reconnaît que cet *ĭ*, loin d'être une insertion mécanique vide de sens, fait partie intégrante de la racine[5].

---

1. Le dialecte védique offre aussi *potár* et *pótra*.
2. Tel est l'état de choses primitif; plus tard on forme le futur *garitā*.
3. Voy. Delbrück, *Altind. Verb.*, p. 216.
4. Voy. Grassmann s. v. Le *ṛ* de ce participe indique que les formes à nasale *çránthi-tum, çranthi-šyáti*, ne sont pas primitives. Le présent même devrait faire **çṛthnáti*.
5. A la juger même dans sa valeur intrinsèque, l'idée qu'on se fait par habitude de l'*ĭ* de *pavitár* et de *grábhītar* n'est pas moins arbitraire que si l'on comptait par exemple pour des quantités négligeables l'*i* de *sthitá* ou l'*ī* de *pītá*.

2. Quant à sa nature: il n'y a point de motif pour ne pas l'identifier avec l'*ĭ* de *sthitá*, *pītá*. Nous avons reconnu dans ce dernier le descendant d'une voyelle faible proethnique désignée par ^{A} (p. 167 seq.), voyelle qui n'est elle-même qu'une modification de l'espèce d'*a*, ou des espèces d'*a* autres que a_1 et a_2 ($_A$, $_{\varrho}$). — Plus haut l'*ā* long de *sthā-*, *pā-*, dont la moitié est formée par la voyelle mise à nu dans *sthi-*, *pī-*, nous a prouvé que celle-ci avait été une voyelle pleine dans la période proethnique très ancienne. Ici l'*ā* de *punā-*, *gr̥bhṇā-*, donne la même indication relativement à l'*ĭ* de *pavi-*, *grabhī-*.

3. D'autre part il y a entre l'*ĭ* ou ^{A} de *sthitá*, *pītá*, et l'*ī* ou ^{A} de *pavi-*, *grabhī-*, cette importante différence morphologique, que le premier résulte de la réduction d'un *ā* ($a_1{}_A$), tandis que le second paraît exister de fondation à l'état autophtongue. S'il se combine avec a_1 dans le présent en *-nā*, il n'en préexistait pas moins à ce présent.

En résumé nous avons devant nous comme types radicaux: pa_1w^A, pa_1r^A, gra_1bh^A etc. Sous leur forme inaltérée — qui est la base du présent en $-na_1{}_A$ —, ces types sont pa_1w_A, pa_1r_A, gra_1bh_A.

D'un côté, on vient de le voir, le rôle du phonème $_A$ dans *pav-i punā-* est absolument parallèle à celui que remplissent *d* ou *s* dans *bhe-d- bhinad-*, *pe-š- pinaš-*. D'un autre côté, si l'on prend les racines *grabhī*, *mardi*, *moši*, il devient évident que notre phonème possède cependant des propriétés morphologiques toutes spéciales: aucune sonante, si ce n'est peut-être *u* (v. p. 228), et aucune consonne ne pourrait être mise à la place de l'*ĭ* dans les trois exemples cités.

Si donc on s'en tient purement à la base de classification, plus ou moins extérieure, que nous avons adoptée à la page 172 seq. il convient d'établir deux grandes catégories de racines. Premièrement les différents types distingués à la page citée. Deuxièmement les mêmes types à chacun desquels serait venu s'ajouter $_A$. On est ramené en un mot, sauf ce qui regarde la conception de l'*ĭ*, à la division qu'établit la grammaire hindoue entre les racines *udāttās*, ou demandant l'*i* «de liaison», et les racines *anudāttās*, qui en sont dépourvues.

Revenons un instant à la 9e classe pour considérer un point laissé de côté jusqu'ici.

Aux présents *kšiṇáti*, *liná̄ti*, répondent les infinitifs *kšétum*, *létum*. On attendait «*kšáyitum*, *láyitum* etc.» Il faut supposer que le groupe

-äy^A- subit un autre traitement que *-aw^A-*, *-ar^A-* etc. Comme l'optatif indo-eur. *bharaît* = **bharay^{A}t* (p. 180) fournit un parallèle à cette contraction, il y a lieu de la croire proethnique[1]. Que le phonème ^{A}, en tous cas, existe réellement dans les racines précitées, c'est sur quoi l'*ī* long des participes *kšī-ṇá*, *lī-ná* (v. plus bas), ne laisse aucune espèce de doute. Ajoutons à ces deux exemples *riṇáti* : *rī-tí*. — Dans les présents *krīṇáti*, *prīṇáti*, *bhrīṇáti*, *çrīṇáti*, l'*ī* long n'a certainement pénétré que sous l'influence analogique des formes comme *krīta*, *prīta*. C'est ainsi que le védique *mináti* s'est changé plus tard en *mīnáti*. Les infinitifs *krétum*, *prétum*, *çrétum*, sont tout pareils à *kšétum*, *létum*.

On peut évaluer certainement le nombre des *udāttās* à la moitié environ du chiffre total des racines. Plus bas nous augmenterons de quelques exemples la liste commencée p. 225. Mais auparavant on remarquera que la théorie de la 9e classe nous permet de prévoir, au moins pour un groupe considérable de racines, la propriété d'être *anudāttās*. Ce groupe, ce sont les racines de la 7e classe. Car autrement, d'après la loi («*l'insertion de -na- se fait entre les deux derniers éléments de la racine*») elles eussent donné évidemment des présents en *-nā*[2].

riṇákti: réktum, rekšyáti.	ćhinátti: ćhéttum, ćhetsyáti.
bhanákti: bháṅktum, bhaṅkšyáti.	bhinátti: bhéttum, bhetsyáti.
bhunákti: bhóktum, bhokšyáti.	ruṇáddhi: róddhum, rotsyáti.
yunákti: yóktum, yokšyáti.	pinášṭi: péšṭum, pekšyáti.
vináćmi: véktum, vekšyáti.	çinášṭi: çéšṭum, çekšyáti.

zend ćinaçti : *véd.* ćéttar.

Pour *anákti*, *tanákti*, et *tṛṇédhi*, l'*i* «de liaison» est facultatif. Les verbes *tṛṇátti* et *ćhṛṇátti* forment le futur *avec* ou *sans i*, l'infinitif *avec i*. Les autres verbes contenant le groupe *ar* + *consonne* (*ardh*, *parć*, *varǵ*, *kart*), ainsi que *vináǵmi*, ont toujours l'*i* dans les formes indiquées[3]. Dans tous ces exemples la voyelle de liaison, quand elle apparaît, a été introduite par analogie. La plupart du

---

1. Les exemples *çáyitum*, *çráyitum*, seraient alors des formations d'analogie. — Nous ne savons par quel moyen résoudre le problème que posent les formes telles que *lāsyáti* de *lináti* (parallèlement à *lešyáti*), *māsyáti* de *mináti* etc. M. Curtius (*Grdz.* 337) regarde *mā* comme la racine de ce dernier verbe. Dans ce cas l'*i* de *mináti* ne pourrait être qu'une voyelle de soutien: *m-i-náti* pour *mnáti* serait à *ma$_1$^{A}* ce que *unátti* est à *wa$_1$d*.

2. La racine *vabh*, contre toute règle, suit à la fois la 7e et 9e classe: véd. *unap* et *ubhnás*. Il y a là un fait d'analogie, à moins qu'à côté de *vabh* il n'existât une racine *vabhi*.

3. Voy. Benfey, *Vollst. Gramm.*, § 156.

temps on en avait besoin pour éviter le groupe incommode *ar* + *consonne double* (cf. *drakšyáti*, de *darç* etc.). Ce qui prouve cette origine postérieure, ce sont les formes faibles en *-ta* et en *-na*: *aktá*, *takta*, *tr̥dhá*, *tr̥ṇṇa*, *ćhr̥ṇṇa*, *r̥ddhá*, *pr̥ktá*, *vr̥ktá*, *vigna*. Comparez les participes des verbes de la 9e classe *açita* (*açnáti*), *išitá* (*išṇáti*), *kušita* (*kušṇáti*), *gr̥hītá* (*gr̥hṇáti*), *mušitá* (*mušṇáti*), *mr̥ditá* (*mr̥dnáti*), *skabhitá* (*skabhnáti*, *stabhitá*[1] (*stabhnáti*). Nous ne citons pas *grathitá*, *mathitá*, *á-çr̥thita* (de *grathnáti*, *mathnáti*, *çrathnáti*); l'aspirée *th* y rendait peut-être l'*i* nécessaire d'ailleurs. Dans l'exemple *kliçita* ou *klišta* de *kliçnáti*, la forme contenant *i* tend à être remplacée, mais enfin elle existe, ce qui n'est jamais le cas pour les racines de la 7e classe.

Le principe de la formation en *-na*$_1$*u* (5e classe) ne saurait être regardé comme différent de celui des autres présents à nasale. Les formes en *-na*$_1$*-u-ti* supposent donc, à l'origine, des racines finissant par *u*. Dans plusieurs cas, la chose se vérifie: *vanó-ti*, *sanó-ti* (= *wn̥-ná*$_1$*-u-ti*, *sn̥-ná*$_1$*-u-ti*) sont accompagnés de *vanutar*, *sánutar* (= *wa*$_1$*nu-tar*, *sa*$_1$*nu-tar*[2]); *vr̥ṇó-ti*, outre *varūtár*, *várūtha*, a pour parents gr. εἰλύ-ω, lat. *volv-o*, got. *valv-jan*; *kr̥ṇó-ti* se base sur une racine *karu* d'où *karóti*[3]. Même type radical dans *taru-te* (prés.) *taru-tár*, *taru-tra*, *tárū-šas*, *táru-šanta*, non accompagné toutefois d'un présent **tr̥ṇóti* (cf. τρωννύω). La place de l'*a*$_1$ dans la racine ne change rien aux conditions d'existence de notre présent: *çra*$_1$*u* «écouter» pourra donc former *çr̥-ná*$_1$*-u-ti*, *çr̥ṇóti*[4].

Mais dès l'époque proethnique, on ne le peut nier, la syllabe *-na*$_1$*u* a été employée à la manière d'une simple caractéristique verbale: ainsi *k*$_2$*i-ná*$_1$*uti* (skr. *ćinóti*, gr. τίνυται), *tn̥-ná*$_1$*uti* (skr. *tanóti*, gr. τανύω), ne seraient point explicables comme formations organiques. — Toute cette question demanderait du reste un examen des plus délicats: il y a lieu en effet de se demander si l'*u* des exemples comme *tarutár*, *sanutár* (et comme *sanóti* par conséquent) est bien l'*u* ordinaire indo-européen. Sa contraction avec *r* dans les formes comme *tūrti* et *ćūrṇa* de *ćarvati* (équivalent à *taruti* moins *a*, *ćaruna* moins *a*) rend ce point plus que douteux. Cf. aussi, en grec, le rapport de ὀμό-σσαι ὄμνυ-μι.

---

1. Les formes *skabdha* et *stabdha* ne sont pas védiques. — Comme *pušṇáti* et *badhnáti* se distinguent d'une manière générale par l'absence de l'*i* (p. 225), les participes *pušṭá*, *baddhá*, n'entrent pas en ligne de compte.

2. Cf. gr. ἀνύω et Ἐνυάλιος.

3. Quelles que soient les difficultés que présentent à l'analyse les différentes formes de ce verbe, l'existence du groupe radical *karu*, à côté de *kar*, paraît absolument certaine. — Le présent *karóti* est fortement remanié par l'analogie. Un groupe comme *karó-* ne saurait être morphologiquement pur, car, si l'on en veut faire une racine, l'*a* double ne se conçoit pas, et si c'est un thème à deux cellules, la première devait encore perdre son *a*. On arrive donc à supposer **káru-mi*, **káru-ši* etc., c.-à-d. un présent de la 2e classe pareil à *taru-te* et à *ródi-mi*. L'influence de *kr̥ṇómi* amena ensuite la diphtongue et réagit sans doute aussi sur le pluriel et le duel, sur lesquels on nous permettra de ne rien décider de plus précis.

4. En zend, *ç* s'étant imbibé de l'*u* qui suivait, on trouve *çurunu-* au lieu de **çĕrĕnu-*.

Aux racines *udāttās* énumérées plus haut ajoutons quelques nouveaux exemples qui ne possèdent point de présent de la 9e classe. Nous avons principalement en vue les cas où *A* est précédé d'une sonante[1].

avi «*assister*»: avi-tá (2e pl.), ávi-tave, avi-tár, ávi-šam.
dhavi «*agiter*»: dhavi-tum, dhavi-šyáti, á-dhāvišam.
savi «*mettre en mouvement*»: savi-tár, sávī-man, á-sāvi-šam.
havī «*invoquer*»: hávī-tave, hávī-man (mais aussi hótrā).
karĭ «*verser*»: karĭ-tum, á-kāri-šam.
kari «*louer*»: á-kāri-šam.
ćari «*aller*»: ćári-tum, ćari-tra, á-ćāri-šam.
ǵarĭ «*vieillir*»: ǵárĭ-tum, ǵarĭ-šyáti, á-ǵāri-šam.
tarĭ «*traverser*»: tárĭ-tum, tari-tra, pra-tarī-tár, á-tāri-šam, tárī-ša.
khani «*creuser*»: kháni-tum, khaní-tra, á-khānišam.
ǵani «*engendrer*»: ǵáni-šva (impér.), ǵani-tár, ǵaní-tra, ǵáni-man (aussi ǵánman), ǵáni-tva, ǵani-šyáte, á-ǵani-šṭa.
vani «*aimer*»: váni-tar, vani-tá (forme forte introduite par analogie dans les thèmes en -ta), vani-šišṭa. L'aoriste *vámsat*, sans *i*, est difficile à expliquer.
sani «*conquérir*»: sani-tár, saní-tra, sáni-tva, sani-šyáti, á-sāni-šam.
amĭ «*nuire*»: amī-ši (2e sg.), ami-ná, ámī-vā (amítra?).
bhrami «*voyager*»: bhrámi-tum, bhrami-šyáti.
vamĭ «*vomir*»: vami-ti, a-vamī-t (Delbr. 187).
çamĭ «*se donner de la peine*»: çamī-šva, çamī-dhvam (Delbr. *l. c.*), çami-tár.
çrami «*se fatiguer*»: çrámi-tum, çrami-šyáti.

Comme on voit, les différents suffixes commençant par *t* et *s* sont favorables à la conservation de l'*ĭ*. Il n'en est pas toujours de même quand c'est un *m* qui suit ce phonème. Devant le suffixe *ma* l'*ĭ* n'apparaît jamais. Parmi les formations en *-man*, *ǵániman*, *dárīman*, *párīman*, *sávīman*, *stárīman*, *hávīman*, sont réguliers, mais on a en même temps *ǵánman*, *darmán*, *hóman*, et d'autres formes de ce genre[2]. Il est permis de supposer que l'*m* a exercé sur la voyelle faible une absorption toute semblable à celle qui a donné *ćinmás*, *ǵuhmás*, pour *ćinumás*, *ǵuhumás*.

Un autre groupe de formes où l'extirpation de l'*ĭ* peut se suivre clairement, ce sont les présents de la 2e et de la 3e classe. Certains verbes ont maintenu intégralement le paradigme: la rac. *rodi* (*ródi-*

1. On trouve une partie des formes védiques réunies par M. Delbrück, *Altind. Verb.* 186 seq.

2. Inversement une minorité de thèmes en *-ī-man* sont tirés, analogiquement, de racines *anudāttās*. Ce sont, dans les Saṃhitās, *dhárīman*, *bhárīman*, *sárīman*.

tum, *rodi-šyáti*, *rudi-tvā*, *á-rodi-šam*) possède encore le présent *ródi-ti*, plur. *rudi-más*. On connaît les autres exemples: *áni-ti*, cf. *áni-la*, *ani-šyáti*; *çvási-ti*, cf. *çvási-tum*, *çvasi-šyáti*; *vámi-ti* (Pāṇini), cf. *vámi-tum*, *vami-šyáti*. Comment douter après cela, quand nous trouvons d'une part *ǵani-tár*, *ǵáni-trī*, *ǵáni-man*, *ǵani-tví* etc., de l'autre l'impératif *ǵáni-šva* et la 2e personne *ǵa-ǵáni-ši* (Bopp, *Kr. Gramm.*, § 337). — Westergaard ajoute pour le dialecte védique *ǵanidhve*, *ǵanidhvam*, *ǵaniše* —, comment douter que *ǵa-ǵam-si*, *ǵa-ǵan-ti*, ne soient hystérogènes? Chaque fois qu'un *ī* apparaît dans quelque débris du présent tel que *amī-ši*, *çamī-šva*, on constate que la racine montre l'*ĭ* à l'infinitif et au futur[1]. Aussi nous n'hésitons pas un instant à dire que dans *píparti* de *parĭ*, dans *ćakarti* de *karĭ*, l'*ĭ* final de la racine a existé une fois, et que son absence n'est due qu'à une perturbation dont nous ne pouvons encore nous rendre compte. Peut-être la ressemblance de **piparĭti*, **ćakarĭti*, avec les intensifs est-elle ce qui a déterminé la modification.

Un autre fait qui ne doit point induire en erreur, c'est l'apparition fréquente de l'*ĭ* en dehors de son domaine primitif. Le nombre considérable des racines *udāttās*, l'oubli de la signification de l'*ĭ*, expliquent amplement cette extension hystérogène. D'ailleurs elle est le plus souvent toute sporadique. La propagation systématique de l'*i* ne se constate, entre les formations importantes, que pour le futur en *-sya*, qui a étendu cette voyelle à toutes les racines en *-ar*, et de plus aux racines *han* et *gam*. Devant les suffixes *-tar*, *-tu* et *-tavya*, — les trois formations obéissent à cet égard aux mêmes règles (Benfey, *Vollst. Gramm.*, § 917) — l'*ĭ*, sauf des cas isolés, est en général primitif[2]. L'usage de l'aoriste en *i-šam*, malgré des empiètements partiels considérables, coïncide dans les lignes principales avec celui de l'infinitif en *i-tum* (Benfey § 855 seq.). Parmi les exemples védiques (Delbrück 179 seq.) on en trouve peu qui ne viennent pas d'une racine en *i*[3].

---

1. Il y a une exception, c'est *svápiti sváptum*.

2. Parmi les cas irréguliers on remarque les formes védiques *srávitave*, *srávitavaí*, *yámitavaí*. Inversement *tarī-tum* est accompagné de *tar-tum pavitár* de *potár*. La liste de ces variations ne serait jamais finie.

3. La forme *agrabhīšma* offre un intérêt particulier. Dans son *ī* long, évidemment le même que celui de *grábhī-tar*, *gr̥bhī-tá*, est écrite toute l'histoire du soi-disant aoriste en *-išam*. L'existence distincte de cet aoriste à côté de l'aoriste en *-s* repose principalement sur l'innovation qui a fait diverger les deux paradigmes en transformant la 2e et la 3e personne du dernier, *áǵais*, (véd.) en *áǵaišīs* et *áǵaišīt*. Ajoutons que cette innovation, comme le suppose M. Brug-

Une statistique spéciale que nous ne nous sentons pas en état d'entreprendre pourrait seule déterminer au juste dans quelle mesure la théorie proposée nécessite d'admettre l'extension et aussi la disparition de l'*ĭ*.

La conservation de l'*i* dans les mots-racines mérite d'être notée: *váni* et *sáni* donnent les composés *vr̥šṭi-váni-s*, *upamāti-váni-s*, *vasu-váni-s*; *ūrǵa-sani-s*, *go-śáṇi-s*, *pitu-šáṇi-s*, *vāǵa-sáni-s*, *hr̥daṃ-sáni-s*. Ces formes *-vani-* et *-sani-*, évidemment très usuelles, ne sont pas de véritables thèmes en *-i*: l'accent, les racines dont elles dérivent, enfin le fait qu'on évite visiblement de former les cas à diphtongue — le Rig-Véda, sauf *ūrǵasane* (voc.), n'offre jamais que le nominatif et l'accusatif sing. —, tout y fait reconnaître le type *vr̥tra-hán*. Le génitif de *-sani* n'a pu être primitivement que *-san-as* = *-sn̥n-as* (cf. plus bas).

Devant les suffixes commençant par une voyelle, qu'observe-t-on? Les racines *mardi*, *pavi*, *tarĭ*, *ǵani*, donnent *mr̥d'ú*, *páv'ate*, *tár'ati*, *ǵán'as*. On pouvait le prévoir: le cas est le même que pour *somap'é* = *somap*^{A}*-é*, datif de *soma-pá* (p. 190), et la voyelle élidée dans *páv'a-* n'est autre, comme on a vu, que celle qui a dû subir le même sort dans la 3e pers. pl. *pun'ate* = *pun'-n̥té* (p. 35).

Si maintenant nous prenons pour objet spécial de notre étude le groupe *sonante* + ^{A}, il ressort premièrement de ce qui précède cette règle-ci:

Le groupe sonante + ^{A} *précédé d'une voyelle rejette* ^{A} *s'il est suivi d'une seconde voyelle et demeure tel quel devant les consonnes.*

Nous passons à la démonstration de la règle complémentaire, qui forme le sujet proprement dit du présent paragraphe:

Le groupe sonante + ^{A}, *précédé d'une consonne ou placé au commencement du mot, se change en* sonante longue, *quel que soit le phonème qui suit.*

Ici plus qu'ailleurs il est indispensable de ne pas perdre de vue le principe que nous nous sommes efforcé d'illustrer dans les chapitres précédents. A part certains cas spéciaux, du reste douteux, tout affaiblissement proethnique, toute dégradation, toute alternance de formes fortes et faibles consiste invariablement, quelle que soit l'apparence qu'elle revête, dans l'expulsion d'a_1. C'est ce principe

mann, *Stud.* IX 312, venait elle-même, par analogie, de l'aoriste en *-iśam*, où *-īs* et *-īt* étaient nés de *-īs-s* et *-īs-t*.

qui exigeait que nous prissions pour *unité morphologique* non la syllabe, mais le groupe ou la cellule dépendant d'un même a_1 (p. 174). Quand il y a déplacement d'accent, le ton passe non d'une syllabe à l'autre, mais d'une cellule à l'autre, plus exactement d'un a_1 à l'autre. L'a_1 est le procureur et le modérateur de toute la circonscription dont il forme le centre. Celle-ci apparaît comme le cadre immuable des phénomènes; ils n'ont de prise que sur a_1.

D'après la définition, ce qui est *cellule prédésinentielle* dans une forme comme l'indien *róditi*, c'est *rodi*; dans *bódhati* au contraire ce serait *a*. Aussi le pluriel de *ródi-ti* est-il nécessairement *rudi-más*, parce que *rodi-* tombe sous le coup des lois II et III (p. 176). Il en est de même dans la formation des mots. Ainsi *grábhī-tar*, *skámbhi-tum*, *móši-tum*, thèmes à racine normale, sont accompagnés de *gr̥bhī-tá*, *skabhi-tá* (= **skm̥bhitá*), *muši-tá*. Quel son a été sacrifié dans le type réduit? Est-ce la voyelle faible ^{A} qui précède immédiatement la syllabe accentuée? Nullement, c'est forcément l'*a* plein, placé deux syllabes avant le ton.

Cela posé, lorsqu'à côté de *pavi-tár* nous trouverons *pū-tá*, le phénomène ne peut pas se concevoir de deux manières différentes: *pū-* ne sera pas «une contraction», «une forme condensée» de *pavi-*. Non: *pūtá sera égal à pavitá moins a*; l'*ū* de *pūtá* contient le *-vi-* de *pavi-*, rien de moins, rien de plus.

Thèmes en *-ta*, *-ti*, etc.

1. Série de l'*u*. **avi-tár:** (*indra-ūtá*), *ū-tí*; **dhávi-tum**: *dhū-tá*, *dhū-ti*; **pávi-tum**: *pū-tá*; **savi-tár**: *sū-tá*; **hávī-tave**: *hū-tá*, *devá-hū-ti*.

Comparez: **ćyó-tum**: *ćyu-tá*, *-ćyu-ti*; **pló-tum**: *plu-tá*, *plu-ti*; **çró-tum**: *çru-tá*, *çrú-ti*; **só-tum** «presser»: *su-tá*, *sóma-su-ti*; **sró-tum**: *sru-tá*, *sru-tí*; **hó-tum**: *hu-tá*, *á-hu-ti*[1].

2. Série de l'*r*. **ćári-tum**: *ćīr-tvā*[2], *ćūr-ti*; **ǵari-tár**: *gūr-tá*, *gūr-tí*; **tárī-tum**: *tīr-thá*, *a-túr-ta*, *su-prá-tūr-ti*; **párī-tum**: *pūr-tá*, *pūr-tí*; **çárī-tos**: *çūr-tá* (Grassmann s. v. *çūr*).

Comparez: **dhár-tum**: *dhr̥-tá*, *dhŕ-ti*; **bhár-tum**: *bhr̥-tá*, *bhr̥-tí*; **sár-tum**: *sr̥-tá*, *sr̥-ti*; **smár-tum**: *smr̥-tá*, *smr̥-tí*; **hár-tum**: *hr̥-tá*, etc.

---

1. Les racines des participes *ruta* et *stutá* ont des formes très entremêlées, dont plusieurs prennent l'*ī*, probablement par contagion analogique. Sur *yuta* v. plus bas.

2. Cette forme se rencontre Mahābh. XIII 495, d'après l'indication de M. J. Schmidt (*Voc.* II 214).

3. Série de l'*n*. **kháni-tum**: *khā-tá*, *khá-ti*; **ǵáni-tum**: *ǵā-tá*, *ǵā-tí*; **váni-tar**: *vā-tá*; **sáni-tum**: *sā-tá*, *sā-tí*[1].

Comparez: **tán-tum**: *ta-tá*; **mán-tum**: *ma-tá*; **hán-tum**: *ha-tá*, *-ha-ti*.

4. Série de l'*m*. **dami-tár**: *dān-tá*; **bhrámi-tum**: *bhrān-tá*, *bhrān-ti*; **vámi-tum**: *vān-tá*; **çámi-tum**: *çān-tá*, *çán-ti*: **çrámi-tum**: *çrān-tá*, etc.

Comparez: **gán-tum**: *ga-tá*, *gá-ti*; **nán-tum**: *na-tá*, *á-na-ti*; **yán-tum**: *ya-tá*, *yá-ti*; **rán-tum**: *ra-tá*, *rá-ti*.

Avant de passer à d'autres formations, arrêtons-nous pour fixer les données qu'on peut recueillir de ce qui précède.

1. Série de l'*u*. Les modifications secondaires étant nulles, cette série doit servir de point de départ et de norme pour l'étude des séries suivantes. Nous constatons que **pw^{A}ta*, ou **pu^{A}ta*, qui est à *pa$_1$w^A* ce que *pluta* est à *pla$_1$u*, s'est transformé en *pūta*.

2. Série de l'*r*. Il devient évident que *īr* et *ūr* ne sont que l'expression indienne d'un ancien *r*-voyelle long[2]. Dans les cas où il existe encore, comme *pitr̥̄n* et *mr̥̄ḍáti* pour **mr̥ždáti*[3], ce phonème ne s'est formé que très tard par le procès dit *allongement compensatif*. — Nous ajoutons tout de suite *que* īr *et* ūr *ne sont en aucune façon des allongements secondaires de* ir *et* ur. Partout où il existait un véritable *r̥̄* (c'est-à-dire devant les consonnes), nous trouvons tout naturellement *īr*, *ūr*, et c'est seulement quand *r̥̄* s'était dédoublé en *r̥r* (c'est-à-dire devant les voyelles), qu'on voit apparaître *ĭr*, *ŭr*:

$$\bar{\imath}r,\ \bar{u}r : \check{\imath}r,\ \check{u}r = \bar{u} : uv.$$

C'est ce qui explique le fém. *ŭrví* de *urú* (rac. *war*) en regard de *pūrví* = **pr̥̄wí* de *purú*[4].

---

1. La forme *sániti* est évidemment une création nouvelle imitée des formes fortes; *san* admettrait aussi, à ce qu'il paraît, *sati* pour *sāti*; inversement on indique *tāti* de *tan*. Benfey, *Vollst. Gramm.*, p. 161 seq.

2. Ici par conséquent la formule de la grammaire hindoue se trouve être juste, abstraction faite de l'erreur fondamentale qui consiste à partir des formes faibles des racines comme de leur état normal. Il est aussi vrai et aussi faux de poser *gr̥̄-* comme racine de *gūr-tá* que de dire que *pū* est la racine de *pū-tá*. Le lien nécessaire des formes fortes en *i* avec les phonèmes *ū* et *ĭr*, *ŭr*, est constaté dans cette règle: «les racines en *ū* et en *r̥̄* prennent l'*i* de liaison».

3. M. Benfey a montré que le verbe *mr̥ḷáti*, dans les Védas, a un *r̥̄* long, et M. Hübschmann en a donné l'explication par la comparaison du zd. *marezhd*.

4. Nous admettons que dans *saǵūrbhis* de *saǵus*, *āçīr-dā* de *āçis*, la longue est due à un effet d'analogie dont le point de départ était fourni par les nominatifs du singulier *saǵūḥ*, *āçīḥ*, cf. *pūḥ*, *gīḥ*, de *pūr*, *gīr*.

La raison qui, dans chaque cas, détermine la teinte *i* ou la teinte *u* est la plupart du temps cachée. Voy. sur ce sujet Joh. Schmidt, *Voc.* II 233 seq.

Parfois le groupe *ūr* cache un *w* qui s'est fondu dans l'*u*: ainsi *ūrṇā* pour **wūrṇā* = sl. *vlŭna*. L'existence du *r̥̄* long n'en est pas moins reconnaissable: *r̥* bref eût donné «*vr̥ṇā*», ou tout au moins «*ŭrṇá*». Il serait à examiner pourquoi dans certains exemples comme *hotr̥-vŭrya*, *v* persiste devant *ūr*.

Peut-être le groupe *ūl* + *consonne* est-il quelquefois l'équivalent, dans sa série, des groupes *ir̄* et *ūr* + *consonne*; *ul* pourrait aussi être une modification du *l̥* bref déterminée, dans *phullá* par exemple, par une durative qui suit la liquide.

3. Séries de l'*n* et de l'*m*. L'entier parallélisme de l'*ā* de *ǵātá* avec *ī*, *ū* et *ir̄* = *r̥̄*, parle assez haut pour qu'on ne puisse sans invraisemblance donner à cet *ā* aucune autre valeur préhistorique que celle d'une nasale sonante longue. Et cependant la mutation de n^A en *n̥̄* n'est pas peut-être sans offrir quelque difficulté. Je comprends celle de r^A en *r̥̄*: c'est, à l'origine, une prolongation de l'*r* durant l'émission du ^{A}. Pareil phénomène semble impossible quand c'est une nasale qui précède ^{A}, l'occlusion de la cavité buccale, et par conséquent la nasale, cessant nécessairement au moment où le son ^{A} commence. De fait nous avons vu, à côté du gén. *mātúr* = **mātr*^{A}*s*, le groupe n^A subsister dans *ukšṇás*. Le témoignage des langues congénères n'est pas décisif, car la voyelle qui suit l'*n* dans lat. *anăt-*, v. h^t-all. *anud* = skr. *ātí*, ainsi que dans *janitrices*, skr. *yātár* (sur ces mots cf. plus bas), pourrait être émanée de la nasale sonante longue, et n'avoir rien de commun avec le ^{A} proethnique qui détermine cette dernière. Il est concevable aussi, et c'est la solution qui nous paraît la plus plausible, que n^A se soit changé en *n̥̄*^{A}: il s'agirait donc, exactement, d'une nasale sonante longue *suivie d'une voyelle très faible*.

Nous ne faisons pas d'hypothèse sur la suite de phénomènes qui a transformé un tel groupe en *ā* long. L'idée qu'une *voyelle nasale* aurait formé la transition est ce qui se présente le plus naturellement à l'esprit, mais je ne sais si la série de l'*m*, où c'est évidemment *ām* (*dāntá* = **dāmtá*) qui fait pendant à l'*ā*, est de nature à confirmer une telle supposition.

Remarque concernant certaines formes de la 9e classe.

Le fait que le groupe *n* + ^{A} doit dans des cas donnés apparaître en sanskrit sous la forme d'un *ā* long intéresse directement la flexion de la 9e classe,

où ce groupe règne à travers toutes les formes faibles. Dans *punīthá*, *pṛṇīthá*, rien que de régulier: ainsi que dans *ǵanitár*, *nA* se trouve précédé d'une voyelle. Au contraire *gr̥bhṇīthá*, *mušṇīthá*, offraient le groupe dans les conditions voulues pour qu'il produisît *ā*. De fait, nous sommes persuadé que sans le frein puissant de l'analogie, on serait arrivé à conjuguer *gr̥bhṇáti*, **gr̥bhāthá*. Je ne sais s'il est permis d'invoquer le zd. *friyānmahi* = *prīṇīmási*; en tous cas le sanskrit lui-même fournit ici des arguments. Le verbe *hr̥ṇī-té* «iratum esse» possède un thème dérivé *hr̥ṇī-yá-* dans le partic. *hr̥ṇī-yá-māna*. Essayons de construire la même formation sur un présent du type *gr̥bhṇā-*; nous obtenons, en observant la loi phonétique, *gr̥bhā-yá-*. Chacun sait que non seulement *gr̥bhāyáti* existe, mais encore que tous les verbes en *-āya* qui ne sont point dénominatifs, montrent le rapport le plus étroit avec la 9e classe[1]. M. Delbrück a cherché à expliquer cette parenté en conjecturant des formes premières telles que **gr̥bhanyá-*, mais *an* ne se change jamais en *ā*, et le thème de *gr̥bhṇáti* n'est point *gr̥bhan*[2].

Comme on le suppose d'après ce qui précède, *-āyá-* devra toujours être précédé d'une *consonne* et jamais d'une *sonante*, mais *m* fait exception, on a p. ex. *damāyáti*. Cela tient apparemment à la nature du groupe *-m̥n-* qui se prononce en réalité comme *-m̥mn-*. En conséquence **dm̥(m)nAyá-* devint *damāyá-* et non «*damnīyá-*».

Thèmes en *-na*.

Série de l'*u*. **dhavi**: *dhū-ná*; **lavi**: *lū-ná*.

Série de l'*r*. **karī**: *kīr-ṇá*; **garī**: *gīr-ṇá*; **ćari**: *ćīr-ṇá*; **ǵarī**: *ǵīr-ṇá*; **tarī**: *tīr-ṇá*; **parī**: *pūr-ṇá*; **marī**: *mūr-ṇá*; **çarī**: *çīr-ṇá*.

Thèmes verbaux en *-ya*.

On peut réunir la 4e classe et le passif. Ces formations diffèrent pour l'accentuation, mais non pour le vocalisme.

Les séries de l'*i* et de l'*u* n'offrent rien d'intéressant, car on constate un allongement général de ces voyelles devant *y*. Ainsi *ǵe*, *çro*, donnent *ǵīyáte*, *çrūyáte* pour **ǵiyáte*, **çruyáte*.

Série de l'*r*: **ǵari**: *ǵīr-yati*; **karī** «verser»: *kīr-yáte*; **garī** «dévorer»: *gīr-yáte*; **parī**: *pūr-yate*; **çarī**: *çīr-yáte*, etc.

---

1. Si l'on admet l'existence d'un *y* de liaison, les verbes comme *hr̥ṇī-y-á-te* et *gr̥bhā-y-á-ti* peuvent se comparer directement aux dérivés de la 7e classe tels que *tr̥m̥há-ti* (p. 218):

$$hr̥ṇī\text{-}y\text{-}á: \underset{\text{rac. ha}_1\text{rA}}{\text{hr̥ṇá}_1\text{A-}} = tr̥m̥h\text{-}á\text{-}: \underset{\text{rac. ta}_1\text{rh.}}{\text{tr̥ṇá}_1\text{h-}}$$

2. M. Kuhn a mis en parallèle avec les verbes en *-āyáti* le présent *stabhūyáti* qui accompagne *stabhnóti*, de même, en apparence, que *stabhāyáti* accompagne *stabhnáti*. Cette remarque est certes bien digne d'attention; cependant nous avons cru devoir passer outre, vu l'impossibilité absolue qu'il y aurait à expliquer *stabhāyá-* par *stabhĭ* + *yá-*

Comparez: **kar**: *kr-iyáte*; **dhar**: *dhr-iyáte*; **bhar**: *bhr-iyáte*; **mar**: *mr-iyáte*[1].

Même divergence des racines en *-ari* et des racines en *-ar* devant le *-yā* de l'optatif et du précatif: *kīr-yāt*, *tīr-yāt*, *pupūr-yās* etc.; cf. *kr-iyāma*, *sr-iyāt*, *hr-iyāt* etc.

Série de l'*n*. Une confusion partielle s'est glissée entre les racines en *-an* et les racines en *-ani*: **khani**, **sani**, donnent *khā-yáte* ou *khan-yáte*, *sā-yáte* ou *san-yáte*; à son tour **tan** fait *tan-yáte* et *tā-yáte*. Il ne saurait régner de doute sur ce qui est primitif dans chaque cas, dès qu'on considère que **ǵani** forme invariablement *ǵá-yate* et que **man**, **han**, n'admettent que *mán-yate*, *han-yáte*. Le groupe *an*, dans *hanyáte* etc., est le représentant régulier de *n̥* devant *y* (p. 34). — A l'optatif, **ǵani** fait *ǵaǵā-yát* ou *ǵaǵan-yát* (Benfey, *Vollst. Gramm.* § 801).

Série pe l'*m*: **dami**: *dám-yati*; **bhrami**: *bhrám-yati*; **çami**: *çám-yati*; **çrami**: *çrám-yati* etc.

Comparez: **nam**: *nam-yáte*; **ram**: *ram-yáte*.

Formes faibles des présents de la 2e et de la 3e classe.

Série de l'*u*: **hávī**: *hū-máhe*, *ǵu-hū-másí*; **bravī**: *brū-más*, *brū-té* (3e sg. act. *brávī-ti*).

Série de l'*r*: **ǵari** «louer»: *gūr-ta* (3e sg. moy.); **parĭ**: *pipūr-más*, *pipūr-thá* etc.; véd. *pūr-dhí*. La forme védique *pipr̥-tám* pourrait, vu le gr. πιμπλᾶ-, être sortie d'une racine plus courte qui expliquerait du même coup le thème fort *pipar-*[2].

Série de l'*n*: **ǵani**: *ǵaǵā-thá*, *ǵaǵā-tás*. Il n'est pas facile, faute d'exemples décisifs, de dire si *n̥*, placé devant *w* et *m* devient *ā* comme devant les consonnes ou *an* comme devant les voyelles. Le

---

1. Apparemment *kriyáte* équivaut à *kr̥-yáte*: *r̥* et *i* ont échangé leurs rôles. M. J. Schmidt, qui traite de ces formes *Vocal.* II 244 seq., ramène *kriyate* à **kiryate* (pour **karyate*) et ne reconnaît pas de différence foncière entre ce type et *çīryáte*. Tout ce que nous avons cru pouvoir établir plus haut nous défend d'accepter cette opinion. Dans les formes iraniennes que cite l'auteur, *kiryētē* et *mĭryēitē* (= *kriyáte*, *mriyáte*), *ĭr* n'est probablement qu'un *ĕrĕ* (= *r̥*) coloré par *y*. Ce qui correspond en zend au groupe indien *īr*, c'est généralement *are*. Nous regrettons de ne pas être en état d'apprécier les arguments que M. Schmidt tire des dialectes populaires de l'Inde.

2. L'hypothèse de M. Kuhn qui fait de *īrte* le moyen de *íyarti* paraît si vraisemblable qu'on ose à peine la mettre en question. Et cependant, si l'on compare *īrmá* «rapide», *írya* «violent» et le gr. ὀρ- (ὄρσο : *īršva* = κόρση: *çīršá*), ce présent fait tout l'effet d'être à *ari* ce que *pūrdhí* est à *pari*. L'accent aurait subi un recul.

traitement qu'il subit devant *y* parlerait pour la première alternative, et dans ce cas *ǵaǵanvás*, *ǵaǵanmás* devront passer pour des métaplasmes.

Nous avons obtenu cette proportion:

ǵaǵā-thás : *ǵaǵáni-ši* } = *rudi-thás* : *ródi-ši*.
brū-thás : *brávī-ši* }

Formes faibles de l'aoriste sigmatique.

Le Rig-Véda offre l'aor. du moyen *a-dhūš-ata* (3e p. pl.), de la racine *dhavi*. Cette forme passe pour un «aoriste en *-s-am*»; en revanche *a-dhāviš-am* est classé dans les «aoristes en *-iš-am*». Nous avons vu que ces deux formations n'en forment qu'une dans le principe, et qu'en général la différence apparente réside uniquement dans le phonème final des racines (p. 230 seq., 231 i. n.). Ici elle a une autre cause: c'est bien la même racine qui donne *dhāviš-* et *dhūš-*, seulement *dhūš-* contient l'*i* de *dhāviš-* à l'état latent; l'un est la forme faible de l'autre.

Voilà qui explique une règle que consigne le § 355 de la grammaire sanskrite de Bopp: au parasmaipadam, les racines en *ṛ̥* suivent la formation en *-iš-am*; à l'ātmanepadam elles admettent aussi la formation en *-sam* et changent alors *ṛ̥* en *īr*, *ūr*. La chose est transparente: on a conjugué d'abord *á-stāriš-am*, *á-stīrš-i*, comme *á-kšaips-am*, *á-kšips-i* (cf. p. 179); le moyen *á-starīš-i* n'est qu'une imitation analogique de l'actif.

Thèmes nominaux du type *dviš*.

Nous n'envisageons ici que les formes où la désinence commence par une consonne, représentées par le nominatif du singulier.

Série de l'*u*: **pavi**: *ghṛ̥ta-pū́-s*; **havī**: *deva-hū́-s*.

Série de l'*r*: **ǵari** «louer»: *ǵīr(-s)*; **ǵari** «vieillir»: *amā-ǵū́r(-s)*; **tarī**: *pra-tūr(-s)*; **parī**: *pū́r(-s)*; **marī**: *ā-mū́r(-s)*; **starī**: *upa-stīr(-s)*. — Dans le premier membre d'un composé: *pūr bhíd* etc.

Série de l'*n*: **khani**: *bisa-khá-s*; **ǵani**: *ṛ̥te-ǵá-s*; **sani**: *go-šá-s*.

Série de l'*m*: **çami**: *pra-çán(-s)*, instr. pl. *pra-çám-bhis*.

Remarque sur quelques désidératifs.

On ne doit point être surpris de trouver *ǵihīršati* de *har*, *bubhūršati* de *bhar* etc., puisque l'on a aussi *ǵigīšati*, *çuçrūšati* etc. de racines *anudāttās* comme *ǵe* et *çro*.

Avant d'entamer la seconde partie de ce sujet, il est bon de se mettre en garde contre une idée très naturelle et plus vraisemblable en apparence que la théorie proposée ci-dessus. Elle consisterait à dire: au lieu d'admettre que *ū*, *ṛ̥* etc., dans *lūna*, **pṛ̥ta* etc., sont des modifications de $u+^{A}$, $r+^{A}$, pourquoi ne pas poser des racines telles que $la_1ū$, $pa_1ṛ̥$? Les formes fortes skr. *lavi-*, *parī-*, en peuvent fort bien dériver, et l'explication des formes faibles serait simplifiée. C'est à quoi nous opposons les remarques suivantes:

1. L'hypothèse à laquelle il vient d'être fait allusion est inadmissible:

a) Supposons pour un instant que les racines de *lavitár lūná* et de *parītár pūrtá* soient réellement *laū*, *paṛ̥*. Quel avantage en résulte? Aucun, car on ne saurait sans pousser l'invraisemblance au dernier degré, prétendre que l'*ī* de *gṛ́bhītar* et de *móšitum* n'a pas existé après les sonantes comme ailleurs *au moins dans un nombre limité de cas*. Or *toutes* les racines finissant par *sonante* + *ī* donnent *sonante longue* dans les formes faibles. On en reviendrait donc à reconnaître pour un nombre d'exémples grand ou petit la règle qu'on aurait voulu supprimer, et au lieu de simplifier on aurait compliqué.

b) En partant des racines *laū*, *paṛ̥* etc., on renonce à expliquer la 9e classe comme un cas particulier de la 7e. Dès lors on ne comprend ni la prédilection des racines «à sonante longue», ni l'aversion des racines «à sonante brève» pour le présent en *-nā*.

c) Accordons, s'il le faut, qu'il n'y a aucun lien nécessaire entre la sonante longue et le présent en *-nā*; assimilons la syllabe *-nā* aux suffixes tels que *-ya* ou *-ska*. Comment expliquera-t-on, au moyen de racines *laū*, *paṛ̥*, les présents *lūnáti* et *pṛ̥ṇáti*? Comment, en règle générale, est-il concevable que *laū* puisse donner *lū* et que *paṛ̥* puisse donner *pṛ̥*? — Ce point ne réfute pas seulement l'hypothèse de racines à sonante longue, c'est en même temps celui sur lequel nous croyons pouvoir ancrer en toute confiance la théorie de la 9e classe et partant la théorie des racines comme *lawA*, *parA*. Car ceci est évident *a priori*: toute théorie fondée sur l'idée que *-nā* est un simple suffixe se trouvera dans l'impossibilité d'expliquer la différence typique et radicale du vocalisme de la formation *lunáti*, *pṛ̥ṇáti*, et de la formation *lūná*, *pūrṇá*.

2. L'autre hypothèse, bien loin d'offrir des difficultés, est dictée par l'observation des cas analogues:

Dans les racines qui présentent successivement *sonante* + a_1 + *A*, par exemple *ǵyā*, *vā*, *çrā*, nous sommes bien sûrs que *A* fait partie

intégrante de la racine. Si donc notre hypothèse est juste et si *kšī-ṇá*, *lū-ná*, *pūr-ṇá* etc. viennent de racines toutes pareilles à gya_1A, où il n'y a de changé que la place de l'a_1, il faudra que les deux types radicaux se rencontrent dans les formes où a_1 tombe. C'est ce qui a lieu.

Série de l'*i*:

ǵyā (g_2ya_1A) «vieillir»: *ǵyā-syáti*, *ǵī-ná*.

ǵyā (g_1ya_1A)[1] «triompher de»: *ǵyá-yas*, *ǵī-tá*.

pyā «s'engraisser»: *pyá-yati*, *pī-ná*.

çyā «faire congeler»: *çyá-yati*, *çī-ná* et *çī-tá*.

La série de l'*u* offre *ū-ti* «tissu» de *vā*, *vāsyati*.

Série de l'*r*:

krā «blesser, tuer» dans *krá-tha*, d'où *krāthayati*[2]; forme faible: *kīr-ṇá*.

çrā «cuire, mélanger»: prés. *çrá-ti*, *çrá-tum*, *çīr-tá*, *ā-çīr*[3].

La série de l'*n* offre *ǵānáti* de *ǵ́ñā*: c'est là une formation qui permet de rétablir **ǵātá* = **źṇ̥tá* (cf. *ǵātávedas*?) comme participe perdu de *ǵ́ñā*. Le présent *ǵānáti* ne saurait être absolument primitif. La forme organique serait *ǵănáti* pour *źṇ̥náti*: cf. *ǵináti* de *ǵyā*. L'introduction secondaire de l'*ṇ̥* long est comparable à celle de l'*ī* long dans *prīṇáti* (p. 227).

Ces exemples forment la minorité: la plupart des racines sanskrites qui finissent par *-rā*, *-lā*, *-nā*, *-mā*, apparaissent dépourvues de formes faibles[4]: *trātá*, *prāṇá*, *glāná*, *mlātá*, *ǵ́ñātá*, *mnātá*, *snātá*, *dhmātá* etc. La raison n'en est pas difficile à trouver. Entre *trátum* et **tīrtá*, entre *ǵ́ñátum* et **ǵātá*, *dhmátum* et **dhāntá*, la disparate était excessive, et l'unification inévitable. Ne

---

1. Cette dernière racine, comme l'a montré M. Hübschmann, se retrouve dans le zd. *zināṭ* et l'anc. perse *adinā* (skr. *aǵināt*): elle a donc g_1 et n'est apparentée ni au gr. βία ni au skr. *ǵáyati*, *ǵigáya*.

2. *krathana* est apparemment une formation savante tirée de la soi-disant racine *krath*.

3. Cf. aussi *púr-va* en regard de *prā-tár*.

4. M. J. Schmidt, qui dans un article du *Journal de Kuhn*, a attiré l'attention sur cette particularité, en présente une explication purement phonétique, fondée essentiellement sur la supposition d'une métathèse. Mais notre principe même nous empêche de discuter son ingénieuse théorie, car elle répond en définitive à la question que voici: *pourquoi est-ce qu'en sanskrit* dhmā *ne fait point* *dhmitá *quand* sthā *fait* sthitá? Si l'on admet ce que nous avons cru pouvoir établir plus haut, cette question *cesse d'en être une*, et l'on ne peut plus demander que ceci: *pourquoi* dhmā *ne fait-il pas* dhāntá *quand* sthā *fait* sthitá? — En outre l'hypothèse **dhamtá*, **dhamatá* (comme primitif de *dhmātá*) est incompatible avec la loi d'expulsion proethnique de l'*a*. La métathèse, si elle existe en sanskrit, ne paraît admissible que pour un nombre d'exemples insignifiant.

voyons-nous pas le même phénomène en train de s'accomplir sur les racines en *-yā*, où *çīna*, *çīta*, *pīna*, sont accompagnés de *çyāna*, *çyāta*, *pyāna*, et où **khīta* de *khyā* a déjà fait place à *khyāta*?

A ces exemples empruntés à des syllabes radicales s'ajoute le cas remarquablement limpide de l'*ī* de l'optatif formé également de *i* + ^{A} (p. 179 seq.).

Ce qui achève de marquer l'identité de composition des racines qui ont produit *pūtá*, *pūrṇá* etc., avec les types *gya*$_1$*A*, *kra*$_1$*A*, ce sont les présents *ǵináti*, zd. *zināṭ* de *g*$_1$*yā*; *ǵináti*, zd. *ǵināiti* (gloss.) de *g*$_2$*yā*; *kr̥ṇáti* de *krā* «blesser»; **ǵanáti* (v. ci-dessus) de *gnā*. On retrouve là ces présents de la 9e classe, qui constituent un caractère si remarquable de notre groupe de racines. Il n'est pas besoin d'en faire encore une fois l'anatomie:

Type A: rac. *ǵya*$_1$*-A*: *ǵi-ná*$_1$*-A-ti*; **gi-A-tá* (*ǵī-tá*).
Type B: rac. *pa*$_1$*w-A*: *pu-ná*$_1$*-A-ti*; **pu-A-tá* (*pū-tá*).
(Type A: rac. *çra*$_1$*-u*: *çr̥-ná*$_1$*-u-ti*; *çr̥-u-tá*.)
(Type B: rac. *pa*$_1$*r-k*: *pr̥-ná*$_1$*-k-ti*; *pr̥-k-tá*.)

Nous avons vu (p. 231) la règle en vertu de laquelle la racine *ta*$_1$*r*^{A} élidera le phonème final dans un thème comme *tar'ati*. Les conditions sont tout autres s'il s'agit d'une formation telle que celle de la 6e classe: ici l'*a*$_1$ radical tombe, et l'on obtient le primitif *tr*^{A} + *áti*. Se trouvant appuyé d'une consonne, l'*r* ne laisse point échapper le son ^{A}: selon la règle il se l'assimile. Il en résulte *tr̥̄* + *áti*, et enfin, par dédoublement de *r̥̄*, *tr̥r-áti*. Si la racine était *tar*, la même opération eût produit *tr-áti* (cf. gr. πλ-έσθαι etc., p. 11).

Ce procès donne naissance, dans les différentes séries, aux groupes *-iy-*, *-uw-*, *-n̥n-*, *m̥m-*, *-r̥r-*. Le sanskrit garde les deux premiers intacts et change les trois autres en *-an-*, *-am-*, *-ir-*[1] (*-ŭr-*).

Thèmes verbaux en *-á*.

Série de l'*u*. **dhavi**: *dhuv-áti*; **savi** «exciter»: *suv-áti*.

---

1. La théorie de M. J. Schmidt (*Voc.* II 217) tend à faire de *ir*, *ur*, des modifications de *ar*. L'auteur dit, incontestablement avec raison, que *kiráti* ne saurait équivaloir à *kr̥* + *áti*: cela eût donné «*kráti*». Mais la formule *kar* + *áti* sur laquelle se rabat M. Schmidt se heurte, elle, au principe de l'expulsion des *a*, principe qui ne permet pas d'admettre qu'à aucune époque l'indien ait possédé des présents comme «**karáti*».

Série de l'*r*. **karī** «verser»: *kir-áti*; **garī** «dévorer»: *gir-áti*, *gil-áti*; **ǵari** «approuver»: *ā-gur-áte*; **tarī**: *tir-áti*, *tur-áti*; **sphari** (aor. véd. *sphárīs*): *sphur-áti*.

Série de l'*n*. **vani**: véd. *van-éma*, *van-áti*; **sani**: véd. *san-éyam*, *san-éma*. La place de l'accent ne laisse aucune espèce de doute sur la valeur du groupe *-an*, qui est pour *-ṇn*. C'est une accentuation très remarquable, car d'habitude les *a* radicaux hystérogènes se sont hâtés de prendre le ton et de se confondre avec les anciens. Dans nos verbes même, il est probable que *vánati*, *sánati* n'ont de la 1e classe que l'apparence: ce sont les égaux de *vanáti*, *sanáti*, après le retrait de l'accent.

Série de l'*m*. On ne peut décider si un présent tel que *bhrámati* vient de **bhrá₁mati* ou de **bhrm̥máti*[1].

Parfait.

On trouve, en conformité avec *dudhuvús*, *dudhuvé* de **dhavi**, des formes comme *taturúšas*, *titirús* de **tarī**, *tistire*, *tistirāṇá* de **starī** (Delbrück p. 125), *ǵuǵurúšas* de **garī**[2].

En dehors de ces cas, on sait que les racines «en *ṝ*» ne sont pas traitées, dans les formes faibles du parfait, de la même manière que les racines «en *ṛ*». Le maintien de l'*a* y est facultatif et pour certains verbes obligatoire: ainsi *starī* fait *tastariva* (Benfey p. 375). La raison de cette particularité nous échappe: on attendrait «*tastīrva*».

La série nasale offre de nombreuses modifications analogiques. Les formes telles que *ǵaǵanus* (véd.) pour **ǵaǵṇnus* de **ǵani**, *vavamus* = **vavṃmus* de **vami** sont les seules régulières. Elles sont accompagnées de *ǵaǵnus*, *vemus*[3] etc.

Thèmes nominaux du type *dviš*.

On a, devant les désinences commençant par une voyelle:

De *mano-ǵū-*: *mano-ǵúv-*.

De *gír-* (**gṝ*): *gir-* (**gṛr-*).

---

1. Il est à croire que *bhrámati* a suivi l'analogie de *bhrámyati*, car on ne concevrait point que le groupe *-ṃm-* produisît *-ām-*.

2. La brève de *ǵuǵŭrvā́n* paraît être due à la réaction du thème faible **ǵuǵuruš-*. Il faudrait **ǵuǵūrvā́n*. La racine *tarĭ*, outre *titĭrvā́n*, offre l'optatif *turyā-* pour **tūryā*: l'*u* bref peut avoir été communiqué par le thème du moyen *turī-*.

3. Notons cependant cette remarque d'un grammairien cité par Westergaard: *vemuḥ, tadbhāṣyādiṣu ćirantanagranthesu kutrāpi na dṛṣṭaṃ.*

De *go-šá* (**go-šṇ̥-*): *go-šáṇ-as* (**go-šṇ̥n-as*). *R. V.* IV 32, 22. D'ordinaire le type *go-šá* a cédé à l'attraction de la déclinaison de *soma-pá*.

Dans la série de l'*m*, *pra-çām-*, grâce sans doute à une unification postérieure, conserve l'*ā* long devant les voyelles.

Les racines en -a_1A présentent des exemples remarquables: **prā** (comparatif *prá-yas*, zd. *frā-yaṅh*) donne *pur-ú*, soit **pṛ̥r-ú* (fém. *pūrví* soit **pṛ̥-ví*); **çrā** donne *ā-çír-as*. Dans la série nasale, il est fort possible que *mánati* et *dhámati* viennent vraiment de *mnā* et *dhmā*, comme l'enseigne la grammaire hindoue. Ces formes se ramèneraient alors à **mṇ̥náti*, **dhṃmáti*.

En terminant mentionnons deux faits que nous sommes obligé de tenir pour des perturbations de l'ordre primitif:

1. Certaines formes nominales à racine faible offrent la sonante brève. 1° Devant les voyelles: *tuvi-grá* (à côté de *saṃ-girá* qui est normal) de *garī*; *pápri* (à côté de *pápurī*) de *parī*; *sásni*, *sišṇu* de *sani*. 2° Devant les consonnes: *çarkṛ̥tí* de *kari* «louer»; *sátvan*, *satvaná* de *sani*, etc.

2. L'*ā* résultant de la nasale sonante longue donne lieu à des méprises: ainsi *sā*, forme faible de *sani*, est traité comme racine, et on en tire p. ex. *çata-séya*. D'un autre côté les racines *anudāttās han* et *man* présentent *ghāta* et *mātávaṅ*. La création de ces formes ne paraît explicable qu'en admettant une idée confuse de la langue de la légitimité de l'échange *-an-* : *-ā-* puisée dans les couples *sánitum* : *sātá*, et appliquée parfois à faux.

Un petit nombre d'exemples offrent *ū* et *ṛ̥ à l'intérieur* d'une racine finissant par une consonne. Il est rare malheureusement que la forme forte nous ait été conservée: ainsi *mūrdhán*, *sphūrǵati*, *kūrdati*, et beaucoup d'autres en sont privés. Nous avons cru retrouver celle de *çīršán* dans le gr. κρασ (p. 210). L'exemple capital est: *dīrghá* «long» comparé à *drāghīyas*, *drāghmán*, zd. *drāǵaṅh*.

dīrghá (= dīghá, *dr^ghá) : drāghīyas = pṛthú : prāthīyas
= çīr-tá : çrā-ti
= pūr-tá : parī- tár, etc.

Plusieurs racines paraissent être à la fois *udāttās* et *anudāttās*. Dans la série de l'*u*, on trouve, à côté du participe *yu-tá*, les mots *yū-tí* et *yū-thá* dont l'*ū* long s'accorde bien avec le fut. *yavi-tā*, l'aor. *a-yāvi-šam*, et le prés. *yunáti* (gramm.). On peut suivre distinctement les deux racines **var** et **varī**, signifiant toutes deux *élire*: la première donne *várati*, *vavrus*, *vriyāt* (préc.), *ávṛ̥ta*, *vṛ̥tá*; la

seconde *vr̥ṇīté*, *vavarus*, *vūryāt*, *vurīta* (opt.), *vūrṇá*, *hotr̥vúrya*, *varītum*. A côté de **dari** (*dr̥ṇáti*, *darītum*, *dīryáte*, *dīrṇá*, gr. δέρα-ς), une forme **dar** se manifeste dans *dr̥ti*, zd. *dĕrĕta*, gr. δρατός. Au double infinitif *stártum* et *stárītum* correspond le double participe *str̥tá* et *stīrṇá*, et le grec continue ce dualisme dans στράτος : στρωτός (= *στr̥τος, *στῡτός). On pourrait facilement augmenter le nombre de ces exemples.

D'une manière générale, la racine *udāttā* peut n'être qu'un élargissement entre beaucoup d'autres de la racine *anudāttā*. Qu'on observe par exemple toutes les combinaisons radicales qui tournent autour des bases **-u-** «tisser», **k_1-u-** «s'accroître», **gh_1-u-** «appeler».

1. **-a_1u.**	*ó-tum*, *vy-òman* (Grassm.);	*vy-ùta*, *u-ma*.
	—	*á-çv-a-t*.
	hó-trā, *hó-man*;	*á-hv-a-t*.
2. **-a_1w^A.**	—	
(**udāttā**)	*çávī-ra*	
	hávī-tave, *hávī-man*;	*ū-ti*, *ūvús*.
3. **-wa_1^{A}**	*vā́-tum*, *va-vaú*, gr. ἤ-τριον	*çū-ra*.
	çvā-trá (?)	*hū-tá* etc., *huv-á-te*.
	hvā́-tum etc., zd. *zbā-tar*	
4. **-wa_1i**	*váy-ati*, *uváya*.	
	çváy-ati, *çváyitum*.	
	hváy-ati.	

Les racines citées généralement sous la forme *bhū* et *sū* «gignere» offrent deux caractères singuliers: 1⁰ Aux formes fortes, apparition anormale de *-ŭv-* et *-ū-* au lieu de *-av'-* et *-avĭ-*, lesquels toutefois sont maintenus dans une partie des cas; ainsi la première des racines mentionnées donne *babhū́va*, *bhúvana*, *ábhūt* (1ᵉ p. *ábhūvam*), *bhū́man*, et en même temps *bhávati*, *bhavítra*, *bhávītva*, *bhávīyas*[1]; la seconde fait *sasū́va* (véd.), *su-šū́ma*, et en même temps *sávati*. 2⁰ Plusieurs formes faibles ont un *u* bref: *çam-bhú*, *mayobhú*, *ád-bhuta*; *su-tá*.

Ces anomalies se reproduisent plus ou moins fidèlement en grec pour φῠ = *bhū* et pour δῠ. On sait que dans ces racines la quantité de l'υ ne varie pas autrement que celle de l'α dans βᾰ ou στᾰ, ce qu'on peut exprimer en disant que l'ῡ long y tient la place de la diphtongue ευ. L'obscurité des phénomènes indiens eux-mêmes nous prive des données qui pourraient éclaircir cette

1. *bhúyas* est fait probablement à l'imitation du positif *bhú-ri*. Le zd. *baēvare* paraît avoir pour base le comparatif qui est en sanskrit *bhávīyas*.

singularité. On classera parmi ces racines *pū* «pourrir» qui ne possède d'*a* dans aucun idiome et qui, en revanche, offre un *u* bref dans le lat. *pŭ-tris*. Il serait bien incertain de poser sur de tels indices une série *ū* : *u*, parallèle par exemple à a_1u : *u*. Qu'on ne perde pas de vue l'*a* du skr. *bhávati*, *bhávītva*.

Ce n'est point notre intention de poursuivre dans le grec ou dans d'autres langues d'Europe l'histoire fort vaste et souvent extrêmement troublée des racines *udāttās*. Nous bornerons notre tâche à démontrer, si possible, que les phénomènes phoniques étudiés plus haut sur le sanskrit et d'où sont résultées les longues *ī*, *ū*, *r̥̄*, *ṝ*, *m̥̄*, ont dû s'accomplir dès la période indo-européenne.

Pour la série de l'*i*, cette certitude résulte de l'*ī* paneuropéen des formes faibles de l'optatif (p. 179 seq.).

Dans la série de l'*u*, on peut citer l'indo-eur. *dhū-má* de la racine qui est en sanskrit *dhavi*, le sl. *ty-ti* «s'engraisser» en regard du skr. *távī-ti*, *tavi-šá*, *tuv-í*, *tū-ya*; le lat. *pū-rus* en regard de *pavitár*, *pū-tá*. Ce qui est à remarquer dans les verbes grecs θύω et λύω (skr. *dhavi dhū*, *lavi lū*[1]), ce n'est pas tant peut-être la fréquence de l'υ long que l'absence du degré à diphtongue. Qu'on compare κλευ κλυ = skr. *çro çrŭ*, πλευ πλυ = skr. *plo plŭ*, ῥευ ῥυ = skr. *sro srŭ*, χευ χυ = skr. *ho hŭ*[2]. Cette perte marque nettement la divergence qui existait entre les organismes des deux séries.

Passons à la série des liquides.

A. Devant les consonnes.

Quiconque reconnaît pour le sanskrit l'identité *pūrṇá* = **pr*^{A}*ná* devra forcément, en tenant compte de la position de la liquide dans le lituanien *pìlnas*, placer du même coup *l'époque de la mutation* dans la période proethnique. Et quant à la valeur exacte du produit de cette mutation, nous avons vu que, sans sortir du sanskrit, on est conduit à y voir un *r*-voyelle (long), non point par exemple un groupe tel que *ar* ou ^{A}r. Entre les idiomes euro-

---

1. κομβο-λύτης· βαλαντιο-τόμος Hes. est intéressant au point de vue de l'étymologie de λύω.

2. Dans le latin, où *rŭtus* et *inclŭtus* sont les seuls participes du passif en *-ŭ-to*, la longue ne prouve pas grand chose. Elle se montre même dans *secūtus* et *locūtus*. Les exemples qui, sans cela, nous intéresseraient sont *so-lūtus* et peut-être *argūtus*, si l'on divise *arguo* en *ar* + *guo* = *huváti*.

péens, le germanique apporte une confirmation positive de ce résultat: le son qui, chez lui, apparaît devant la liquide est ordinairement *u* comme pour l'*r*-voyelle bref.

En LITUANIEN r̥ est rendu par *ir*, *il*, plus rarement par *ar*, *al*.

gìrtas «laudatus» = *gūrtá*; *žìrnis*, cf. *ǵīrṇá*; *tìltas* = *tīrthá*; *ìlgas* = *dīrghá*(?); *pìlnas* = *pūrṇá*; *vìlna* = *ūrṇā*; — *žarnà* «boyau», cf. plus bas gr. χορδή; *száltas* = zd. *çareta*, lequel serait certainement en sanskrit **çīrta*, vu le mot parent *çiçirá*; *spragù* = *sphūrǵati*.

Le PALÉOSLAVE présente *rĭ*, *rŭ*, *lŭ*.

krŭnŭ = *kīrṇá* «mutilé»; *zrĭno* = *ǵīrṇá*; *prĭvŭ* = *pūrva*; *dlŭgŭ* = *dīrghá*; *plŭnŭ* = *pūrṇá*; *vlŭna* = *ūrṇā*. Nous trouvons *lo* dans *slota* = lit. *száltas*.

Exception: lit. *beržas*, sl. *brěza* «bouleau» = skr. *bhūrǵa*.

Le GERMANIQUE hésite entre *ur*, *ul* et *ar*, *al*.

Gotique *kaurn* = *ǵīrṇá*; *fulls* = *pūrṇá*; *vulla* = *ūrṇā*; — *arms* = *īrmá*; (*untila-*)*malsks* = *mūrkhá*; *hals* = *çīršá*(?), cf. κόρρη· τράχηλος Hes. L'*a* suit la liquide dans *frauja* = *pūrvyá*.

Le GREC répond très régulièrement par ορ, ολ[1], ou ρω, λω.

ὀργή[1])	*ūrǵá*.	δολ-ι-χός[3])	*dīrghá*.	πρώϊος	*pūrvyá*.
ὀρθός[2])	*ūrdhvá*.	πόρτις[4])	*pūrtí*.	τρώω	*tūrvati*(?).
κόρση	*çīršá*.	οὖλος[5])	*ūrṇā*.	βρωτός	cf. *gīrṇá*.
				στρωτός	cf. *stīrṇá*.

Au lieu de ρω on aurait ρο dans βρότος «sang coagulé», si M. Bugge a raison d'en rapprocher le skr. *mūrtá* «coagulé», *K. Z.* XIX 446. Cf. ἄβρομος (Hes.) = ἄβρωμος.

1) D'après ce qui est dit p. 234, il est indifférent que la racine commence ou non par *w*. — 2) La remarque précédente s'appliquerait à ὀρθός — *ūrdhvá*;

---

1. Nous ne décidons pas si dans certains cas ορ et ολ ne représentent point les brèves *r̥* et *l̥*. Les principaux exemples à examiner seraient: ὄρχις, zd. *ĕrĕzi*; ὀρχέομαι, skr. *r̥ghāyáte*; Ὀρφεύς, skr. *r̥bhú*; ὀρσο- (dans ὀρσοθύρα, ὀρσοτριαίνης, ὀρσιπετής), skr. *r̥švá*; μορτός, skr. *mr̥tá* (cf. toutefois véd. *murīya*); χοῖρος (cf. χλούνης), skr. *ghr̥švi*; τόργος, germ. *storka-* (Fick I³ 825). L'omicron suit la liquide dans: τρόνος, skr. *tr̥ṇa*; βλοσυρός, got. *vulþus* (Fick); ἤμβροτον = ἤμαρτον; ἄλοξ = αὖλαξ (p. 18); κρόκος (Hes.), cf. skr. *krkavāku*, lat. *corcus*. On pourrait même citer pour ρω et λω: γρωθύλος, skr. *gr̥há* (J. Schmidt, *Voc.* II 318), βλωθρός à côté de βλαστός. On ne doit pas comparer πρωκτός et *pr̥šthá*, vu le zd. *parçta*. — De même en latin *r̥* paraît pouvoir donner *ar* et *ra*: *fa(r)-stigium*, skr. *bhr̥šti* (gr. ἄφλαστον); *classis* est sûrement le skr. *kr̥šti* (cf. *quinque classes* et *páñca kr̥šṭáyas?*); *fastus*, comme M. Bréal l'a montré, contient dans sa première syllabe l'équivalent du gr. θαρσ (p. 122).

seulement le zd. *ĕrĕdwa* montre que la racine de *ūrdhvá* n'a point de *w* initial. Si donc, en se fondant sur βωρθία· ὀρθία et contre l'opinion d'Ahrens (II 48), on attribue à ὀρθός le digamma, le parallèle ὀρθός — *ūrdhvá* tombe. — 3) L'ι de δολιχός n'est pas organique. A une époque où le second ε de la forme forte *δέλεχος (ἐνδελεχής) était encore la voyelle indéterminée *ʌ*, cette voyelle a pu être adoptée analogiquement par *δολχός; le traitement divergea ensuite dans les deux formes. — 4) Cf. p. 248, note 1. — 5) οὖλος «crépu» est égal à *ϝολνος. Cf. οὖλη λευκή· θρὶξ λευκή.

En LATIN *ar*, *al*, et *rā*, *lā*, équivalent aux groupes grecs ορ, ολ, ρω, λω.

arduus	*ūrdhvá.*	*grātus*	*gūrtá.*
armus	*īrmá.*	*grānum*	*ǵīrṇá.*
largus[1])	*dīrghá.*	(?)*plānus*	*pūrṇá*[2]).
pars	*pūrtí.*	*strātus*	στρωτός.
cardo cf.	*kŕdati.*		

1) Pour **dargus*, malgré le *l* le δολιχός, l'échange entre *l* et *r* étant assez fréquent précisément dans les racines dont nous parlons[1]. On pourrait aussi partir de **dalgus*, admettre une assimilation: **lalgus*, puis une dissimilation. — 2) Cf. *complanare lacum* «combler un lac», dans Suétone; *plēnus* est tiré par analogie de la forme forte. — Sans λάχνη, *lāna* pourrait se ramener à **vlāna* = *úrṇā*.

Au groupe *al* est opposé *ul* en sanskrit (p. 234) dans *calvus* = *kulva* et *alvus* = *úlva*, *úlba*.

On trouve *-ra-* dans *fraxinus*, cf. skr. *bhūrǵa*. D'autre part M. Budenz, approuvé par M. J. Schmidt (*Voc.* I 107), réunit *prōvincia* au skr. *pŕva*. Ce mot se retrouve aussi dans *prīvi-gnus* qui sera pour **prōvi-gnus* (cf. *convīcium*)[2].

Exemples qui se présentent entre différentes langues européennes:

Lat. *crātes*, got. *haurdi-*. — Lat. *ardea*, gr. ῥωδιός (par prothèse, ἐρωδιός). — Lat. *cracentes* et *gracilis*, gr. κολ-ο-κάνος, κολ-ε-κάνος, κολ-ο-σσός. — (?) Lat. *radius*, gr. ὀρ-ό-δαμνος — Gr. χορδή, norr. *garnir*, lit. *žarnà*.

---

1. Exemples: χορδή et χολάς (p. 247); δέρας et *dolare*; κολοκάνος et *cracentes*; χάλαζα et *grando*; gr. στορ-, sl. *stelją*; gr. χρυσός, got. *gulþ* (p. 247); gr. κόρση, got. *hals*; lat. *marceo*, got. *-malsks*; lit. *giréti*, sl. *glagolati*, etc.

2. Doit-on admettre lat. *er* = *r̥* dans *hernia* (cf. *haruspex*) en regard du lit. *žarnà* et *verbum* = got. *vaurd* (lit. *vardas*)? On se rapellera à ce propos *cerebrum* opposé au skr. *çíras*, *termes* variant avec *tarmes* (racine udāttā *tere*), ainsi que l'*er* de *terra* qui équivaut à *or* dans *extorris*.

B. Devant les voyelles.

Nous venons de voir les représentents européens du *r̥* proprement dit. Il reste à le considérer sous sa forme scindée qui donne le groupe *r̥r* (skr. *ir*, *ur*), et ici les phénomènes du GREC prennent une signification particulière. Il semblerait naturel que cette langue, où *r̥* et *l̥* deviennent αρ et αλ, rendît également par αρ et αλ les groupes *r̥r* et *l̥l*. L'observation montre cependant que ορ et ολ sont au moins aussi fréquents et peut-être plus normaux que αρ, αλ, en sorte par exemple que πόλις répond au skr. *purí* tout de même que κόρση répond à *çīršá*. De ce fait on doit inférer que le phonème *A*, en se fondant dans la liquide, lui avait communiqué, dès la période proethnique, une couleur vocalique particulière dont le *r̥* bref est naturellement exempt.

Βορέας	*girí*.	(?) Φορωνεύς	*bhuraṇyú* (Kuhn).
Ὑπερ-βόρειοι		χολάς, χόλιξ (cf. χορδή)	*hirā*.
πόλις	*purí*.	χόριον[1]	*ćira*[2].
πολύς	*purú*, *pulú*.		

(?) πομ-φόλυγ- *bhuráǵate* (Joh. Schmidt, *Voc.* II 4).

En regard du skr. *híraṇya* et *hiri-* on a l'éol. χροισός (forme ancienne de χρυσός), lequel paraît égal à *χ*r̥*tyó, cf. got. *gulþa-*[3].

Formes verbales:

βόλεται	skr. *-gurá-te*[4] «approuver».
τορεῖν	skr. *tirá-ti*, *turá-ti*.
μολεῖν	skr. *milá-ti*[5] «convenire».

---

1. χρώς est apparemment un nom tel que *gīr*, *pūr* en sanskrit, c'est-à-dire qu'il remonte à χ*r̥*ς. Les génitifs χροός et χρωτός sont hystérogènes pour *χορός. Le verbe χραίνω paraît être un souvenir du présent *χρανημι, *χ*r̥*νημι, qui est à χρώς ce que *gr̥ṇáti*, *pr̥ṇáti* sont à *gīr*, *pūr*. — χρῶμα n'est pas absolument identique à *ćárman*: le groupe ρω y a pénétré après coup comme dans βρῶμα.

2. Dans un petit nombre de formes indiennes, *īr*, *ūr*, par un phénomène surprenant, apparaissent même devant les voyelles; en d'autres termes *r̥* ne s'est pas dédoublé.

3. On a comparé ἀγορά et *aǵirá* «cour» (Savelsberg, *K. Z.* XXI 148). M. Osthoff (*Forsch.* I 177) combat cette étymologie en se fondant: 1° sur l'*o* du grec, 2° sur la solidarité de ἀγορά avec ἀγείρω. La seconde raison seule est bonne, mais elle suffit.

4. Je tiens de M. Brugmann ce rapprochement, que le sens de βουλή, βουλεύω, rend plausible et qui ferait de βούλομαι un parent du lat. *grātus*. Toutefois son auteur n'y avait songé que parce que le β panhellène rend, à

Même coïncidence dans les racines suivantes pour lesquelles le thème en *-á* fait défaut dans l'une des deux langues:

ὀρ-έσθαι, [ὄρ-σο]	cf. skr. *ír-te, īr-šva* (p. 236 i. n.).
βορ-ά, [βρω-τός]	cf. skr. *gir-áti, gīr-ṇá.*
πορ-εῖν, [-πρω-τος]	cf. skr. *purayati* etc.[1]
στορ-, [στρω-τός]	cf. skr. *stir-ati, stīr-ṇá.*
αἷμα-κουρίαι	cf. skr. *kir-áti.*

Les formes qui viennent d'être nommées ne représentent jamais qu'un des degrés vocaliques de leur racine, bien qu'en fait ce degré ait presque toujours usurpé la plus large place. La restitution du vocalisme primitif des différentes formes appartiendrait à l'histoire générale de notre classe de racines dans la langue grecque, histoire que nous ne faisons point. Voici très brièvement les différentes évolutions normales d'une racine comme celle qui donne στόρνυμι:

1. στερα. 2. στορ, στρω. 3. σταρ-

1. στερα, ou στερε. C'est la racine pleine et normale, répondant au skr. *starĭ.* Dans le cas particulier choisi, le grec n'a conservé qu'une forme de ce degré: τέρα-μνον ou τέρε-μνον[2] pour *στέρα-μνον (*Grdz.* 215). C'est la continuation d'un thème en *-man,* où la racine pleine est de règle (p. 123), cf. skr. *stárī-man.* — Autres exemples: περᾰ́-σαι, περᾰ́-σω; — τερά-μων, τέρε-τρον, τέρε-σσεν (ἔτρωσεν Hes.); — τελα-μών, τελά-σσαι (Hes.). Comme le font voir déjà ces quelques formes, le degré en question est resté confiné très régulièrement dans les thèmes qui veulent la racine non affaiblie.

2. στορ, στρω, degré réduit dont nous nous sommes occupé spécialement ci-dessus, et qui répond au skr. *stīr.* En regard de τέρα-μνον on a στρω-τός, en regard de περά-σαι, πόρ-νη, en regard de τερά-μων: τορ-εῖν, τορ-ός, τι-τρώ-σκω etc.

3. στᾰρ-, ou στρᾰ- = *str̥.* Cette forme, dans le principe, appartient uniquement au présent en -νημι ou aux autres formations nasales que le grec lui a souvent substituées. La théorie de ce présent a été suffisamment développée

---

première vue, inadmissible pour le linguiste rigoureux la liaison avec le lat. *volo,* le sl. *velją* etc. Comme nous venons de reconnaître que βόλεται sort de β*l̥*λεται, il devient possible d'expliquer β pour *ϝ* par le voisinage de la liquide (cf. βλαστός = *vr̥ddhá*). Si, en conséquence, on retourne à l'étymologie ancienne, il faut comparer le -ολ- de βόλεται au *-ur-* du skr. *vur-īta* (cf. *vr̥ṇīté, vūrṇá, hotr̥-vūrya* etc.).

5. Le parfait *mimela* est naturellement hystérogène.

1. Ainsi que l'admet M. Fick, la racine sanskrite *pari* semble correspondre à la fois au gr. πελε (dans πέλεθρον?) et au gr. πορεῖν, πέπρωται etc. Les mots indiens signifient en effet non seulement *remplir,* mais aussi *donner, accorder, combler de biens* (cf. Curtius, *Grdz.* 283).

2. La variabilité de la voyelle sortie de *ʌ* est fort remarquable. Il y a d'autres exemples pareils, ainsi τέρε-τρον et τερά-μων, τέμε-νος et τέμα-χος.

plus haut p. 224 seq. — Exemples: μάρναμαι, corcyr. βάρναμαι[1] = skr. *mr̥ṇáti* de la rac. *marī*; τε-τραίνω de τερα.

Les trois formes précitées se mélangent continuellement par extension analogique. La troisième est de ce fait presque complètement supprimée. Exemples: Parallèlement à μάρναμαι, Hésychius rapporte μόρναμαι dont l'o est sans doute emprunté à une forme perdue, du même genre que ἔτορον. Parallèlement à πέρνημι — qui est lui-même pour *παρνημι, grâce à l'influence de περάσω —, le même lexicographe offre πορνάμεν (cf. πόρνη). L'aoriste ἔθορον fait soupçonner dans θόρνυμαι le remplaçant d'un présent en -νημι, -ναμαι; en tous cas l'o, dans ce présent à nasale, est hystérogène, et en effet Hésychius donne θάρνυται et θαρνεύω (θάρνυται : ἔθορον = *str̥ṇáti* : *stiráti*). L'omicron est illégitime aussi dans ὄρνυμι, στόρνυμι, βούλομαι = *βολνομαι etc. — Le degré qui contient ορ, ρω, empiète d'autre part sur le degré non affaibli: de là p. ex. στρωμνή, βρῶμα, ἔβρων[2]. — On peut croire en revanche que ἔβαλον de la rac. βελε ne doit son α qu'au prés. βάλλω = *βαλνω. Régulièrement il faudrait *ἔβολον.

L'*o* résultant des groupes phoniques dont nous parlons a une certaine propension à se colorer en υ (cf. p. 93). Ainsi πύλη est égal à *-pura* dans le skr. *gopura* (Benfey), μύλη a une parenté avec *mūrṇá* «écrasé»[3], φύρω et πορφύρω rendent *bhuráti* et *ǵarbhurīti*[4], μύρκος est l'ind. *mūrkhá*. Il serait facile de multiplier les exemples en se servant de la liste que donne M. J. Schmidt, *Voc.* II 333 seq. — Le groupe υρ (υλ) paraît même sortir quelquefois du *r̥* bref.

Voici les exemples peu nombreux où le grec a développé α devant la liquide:

βαρύς	*gurú*.	πάρος	*purás*.
(?)γαλέη	*giri* «souris».	ψάλυγ-ες	*sphuliṅga*.
παρά	*purá*.	(?)φάρυγξ	*bhuríǵ* (Bugge).

(?)καλιά *kuláya* (plus probablement, composé de *kúla*).

Ajoutons: ἔ-βαλ-ον de la rac. βελε (ἑκατη-βελέ-της, βέλε-μνον), γάρ-ον de la même souche que βορ-ά, φαρ-όω[5] (zd. *bareneñti*, 9e classe).

1. Le β de cette forme me paraît une preuve directe, entre beaucoup d'autres, de l'*r*-voyelle grec.

2. La flexion pure d'un aoriste de cette espèce serait: *ἔ-βερα-ν, plur. ἔ-βρω-μεν.

3. La même souche a produit μάρναμαι qui répond directement à *mr̥ṇáti*.

4. La racine de ces formes sanskrites est, autant qu'on peut le présumer, **bhari* ou **bhrā*. Elle paraît être la même qui se cache dans le présent *bhr̥ṇáti* «rôtir» (gramm.).

5. Le rapport de *çíras* avec κάρη est obscurci par l'η final de la dernière forme.

A propos des cas énumérés ci-dessus, il faut remarquer qu'entre autres formes plus ou moins certaines que prend en grec le phonème *ṛ*, outre ορ, ολ, il semble représenté parfois par αλα, αρα. Exemples: ταλα- (forme forte dans τελα-); παλάμη = germ. *folma*, lat. *palma* (forme forte dans πελεμίζω?); κάλαθος, qui serait à κλώθω ce que *dīrghá* est à *drâghīyas*; σφαραγέω = skr. *sphūrǵáyati*; βάραθρον à côté de βορ-, βρω-.

Le LATIN présente tantôt *ar*, *al*, tantôt *or*, *ol*:

1. **ar, al** (**ra, la,** lorsqu'une sonante-voyelle qui suivait s'est changée en consonne):

grăvis	*gurú*.	*trans*	*tirás*[1](?).
haru-spex	*hirā*.	*parentes*	gr. πορόντες (Curtius).
mare	*mīra*.	*caries*	got. *hauri*.

2. **or, ol**:

orior	gr. ὀρ· (p. 248).	*molo, mola*	gr. μύλη (p. 249).
corium	skr. *ćīra*.	*torus, storea*	skr. *stir-* (cf. p. 104 et 105).
vorare	skr. *gir-*.		

Quand le grec montre α au lieu d'o, le latin semble éviter les groupes *ar*, *al*, et donner décidément la préférence à *or*, *ol*; *gravis* = βαρύς fait exception. Les exemples sont consignés à la p. 101: *volare*, gr. βαλ-[2]; *tolerare*[3] gr. ταλ-; *dolare, dolabra*, gr. δαλ-; *por-*, gr. παρά; *forare*, gr. φαρόω.

Il est douteux que le latin puisse réduire le groupe *ṛr* ou *ḷl* à un simple *r* ou *l*, quoique plusieurs formes offrent l'apparence de ce phénomène. Ce sont en particulier *glos*, (*g*)*lac*, *grando*, *prae*, comparés à γαλόως, γάλα, χάλαζα, παραί. Les parallèles indiens font malheureusement défaut précisément à ces exemples. Mais pour *glos*, le paléosl. *zlŭva* appuie le latin et donne à l'α du grec γαλόως une date peu ancienne; γαλακτ- est accompagné de γλακτο-φάγοι, γλάγος etc. Quant à χάλαζα — *grando*, c'est un mot en tous cas difficile, mais où le grec -αλα-, vu le skr. *hrāduni*, doit évidemment compter pour un tout indivisible[4], et adéquat

1. L'identité en est douteuse: *trans* et *tirás* se concilieraient tous deux avec un primitif *tṛṛṇs*, si le mot sanskrit n'avait le ton sur la dernière. En conséquence *-as* n'y peut facilement représenter *-ṇs*. Peut-être *trans* est-il le neutre d'un adjectif qui répondrait au gr. τρᾱνής (lequel n'a qu'un rapport indirect avec *tirás*, comme πρᾱνής avec *purás*).

2. Il est vrai de dire que l'α de βαλεῖν semble plutôt emprunté au présent βάλλω, v. ci-dessus.

3. Cependant le son *a* apparaît dans *lātus*.

4. On le peut ramener peut-être à *-λᾱ-; ou bien, si c'est une forme faible

au lat. *-ra-*. Le rapprochement de *prae* et παραί est fort incertain. Il reste *glans* en regard du paléosl. *želądĭ* et du gr. βάλανος. En lituanien on a *gilë*, et M. Fick en rapproche, non sans vraisemblance, skr. *gula* «glans penis»[1]. Mais cet exemple même prouve peu de chose: le groupe initial du mot italique, slave et grec a pu être *gl̥-*.

Lituanien. *gìrė* «forêt», skr. *giri*; *gilë* «gland», skr. *gula* (v. ci-dessus); *pilìs*, skr. *puri*; *skurà*, skr. *ćira*; — *marĕs*, skr. *mira*; *malù* = lat. *molo* (v. plus haut).

Paléoslave. *gora*, skr. *giri* (la divergence du vocalisme de ce mot dans le lituanien et le slave, coïncidant avec le groupe *ir* du sanskrit, est des plus remarquables); *skora*, skr. *ćira*; *morje*, skr. *mira*.

Gotique. *kaurs* ou *kaurus*, skr. *gurú*; *faura*, skr. *purá* (Kuhn); germ. *gora*, skr. *hirā* (Fick III[3] 102); got. *þulan*, gr. ταλ-; v. h[t]-all. *poran*, gr. φαρόω; — got. *marei*, skr. *mira*; *mala* = lat. *molo*.

filu = skr. *purú* est une exception des plus extraordinaires, qui rappelle norr. *hjassi* (= *hersan-*) en regard du skr. *çīršán*.

Abordons la série des nasales. Elle demande à être éclairée par la précédente, plutôt qu'elle ne répand elle-même beaucoup de lumière autour d'elle.

A. Devant les consonnes.

Les phénomènes grecs paraissent liés à la question si compliquée de la métathèse. C'est assez dire sur quel terrain scabreux et incertain nos hypothèses auront à se mouvoir.

Remarques sur les phénomènes grecs compris généralement sous le nom de *métathèse*.

Nous écartons tout d'abord le groupe ρω (λω) permutant avec ορ (ολ): l'un et l'autre ne sont que des produits de *ṛ̥* (p. 245).

I. La transformation d'un groupe comme πελ- en πλη- est inadmissible, ainsi qu'on en convient généralement.

II. La théorie représentée en particulier par M. J. Schmidt suppose que πελ- s'est changé par svarabhakti en πελε-; c'est ce dernier qui a produit πλη-. — Nous y opposerons les trois thèses suivantes:

---

liée au skr. *hrād* de la même façon que *dīrghá* l'est à *drāgh*, on tirera -αλα- de *ṛ̥*, cf. p. 250, l. 1 seq.

1. Si l'on n'avait que les formes du latin et du slave, on penserait au skr. *granthí*.

1. Dans la règle, le groupe πελε- sera originaire, et on n'a point à remonter de πελε- à πελ-. πελε est une racine *udāttā*.

2. Si vraiment πελε- a produit parfois πλη-, c'est à coup sûr la moins fréquente de toutes les causes qui ont pu amener les groupes radicaux de la dernière espèce.

3. Toujours en admettant le passage de πελε- à πλη-, on devra placer le phénomène dans une époque où le second ε (= *A*) de πελε était fort différent et beaucoup moins plein que le premier, qui est a_1.

III. Avant tout rappelons-nous que chaque racine possède une forme pleine et une forme privée d'a_1. Il faut toujours spécifier avec laquelle des deux on entend opérer. La différence des voyelles qui existe par exemple entre γεν (plus exactement γενε) et καμ n'a rien de nécessaire ni de caractéristique pour les deux racines. Elle est au contraire purement accidentelle, la première racine ayant fait prévaloir les formes non affaiblies, tandis que la seconde les perdait. Si les deux degrés subsistent dans ταμεῖν : τέμαχος, βαλεῖν : βέλος, c'est encore, à vrai dire, un accident. Donc il est arbitraire, quand on explique γνη-, κμη-, τμη-, βλη-, de partir, ici de γεν, là de καμ, et ainsi de suite, au hasard de la forme la plus répandue.

Il y a plus. Quand on aura acquis la conviction que le type «à métathèse» a régulièrement pour base la même forme radicale, la forme faible par exemple, encore faudra-t-il se reporter à l'ordre de choses préhistorique, où l'α des formes telles que ταμεῖν n'existait point encore; en sorte que τμᾱτός peut fort bien — le fait est même probable — n'être venu ni de ταμτός ni de τεμτός ni de τεματός.

IV. Le type où la voyelle suit la consonne mobile ne procède pas nécessairement de l'autre en toute occasion. Au contraire, il est admissible par exemple que la racine de θανεῖν (= θn̥νεῖν) soit θνᾱ. On aurait alors:

θαν-εῖν : θνᾱ = skr. *dhám-ati* (**dhm̥m-áti*) : *dhmā*
= skr. *pur-ú* : *prā́-yas*, etc.

Un exemple très sûr, en dehors du grec, nous est offert dans le lit. *żin-aú*, *pa-żin-tis*, got. *kun-þs* (p. 256 seq.). Ces rejetons de *gnā* «connaître» ont pour base la forme faible *gn̥-* (devant les voyelles: *gn̥n*), qui est pour *gnA-*.

Dans le cas dont nous parlons, le type θανεῖν est forcément faible, et la voyelle y est donc toujours anaptyctique.

V. Enfin les deux types peuvent être différents de fondation. Il y aura à distinguer deux cas:

a) Racine *udāttā* et racine en *-ā* (ne différant que par la position de l'a_1, cf. p. 243). En grec on peut citer peut-être τελα (τελαμών) et τλᾱ (τλᾱ́μων), πελε (πέλεθρον) et πλη (πλήρης etc.), cf. skr. *parī* et *prā*.

b) Racine *anudāttā* et racine en *-ā*. La seconde est un élargissement (proethnique) de la première. Exemple: μεν, μένος, μέμονα, μέμαμεν et μν-ᾱ, μνήμη, μιμνήσκω (skr. *man* et *mnā*).

C'est proprement à ce dernier schéma que M. Brugmann, dans un travail récemment publié, voudrait ramener la presque totalité des cas de «métathèse». Il admet un élément *-ā* s'ajoutant à la forme la plus faible — nous dirions la forme faible — des racines, *et qui échapperait à toute dégradation*. Le fait de l'élargissement au moyen de *-ā* (*-a_1A*) est certainement fort commun; nous le mettons exactement sur la même ligne que l'élargissement par *-a_1i* ou par *-a_1u*,

qu'on observe entre autres dans k_1r-a_1i (skr. *çre*) «incliner», cf. k_1a_1r (skr. *çárman*); *sr*-a_1u (skr. *sro*) «couler», cf. sa_1r. Mais *çre* et *sro* ont leurs formes faibles *çri* et *sru*. Aussi ne pouvons-nous croire à cette propriété extraordinaire de l'élément *ā*, que M. Brugmann dit exempt d'affaiblissement. Cette hypothèse hardie repose, si nous ne nous trompons, sur le concours de plusieurs faits accidentels qui, en effet, font illusion, mais, considérés de près, se réduisent à peu de chose.

Premièrement certains présents grecs comme ἄημι gardent partout la longue, ce qui s'explique facilement par l'extension analogique. En sanskrit *tous* les présents en *ā* de la 2e classe offrent la même anomalie (p. 138). Il est clair dès lors que des comparaisons telles que ἄημες : *vāmás* ne prouvent rien.

En second lieu les racines sanskrites en *-rā*, *-nā*, *-mā*, gardent l'*ā* long dans les temps généraux faibles. Ainsi on a *sthitá*, mais *snātá*. Nous avons cru pouvoir donner à la p. 239 la raison de ce fait, qui est de date récente.

Restent les formes grecques comme τρητός, τμητός. Mais ici la présence de l'élément *-ā* étant elle-même à démontrer, on n'en saurait rien conclure à l'égard des propriétés de cet *-ā*.

En ce qui concerne plus spécialement le grec, nous devons présenter les objections suivantes.

1. Les formes helléniques demandent à être soigneusement distinguées, dans leur analyse, des formes indiennes telles que *trātá*, *snātá*. Pour ces dernières la théorie de la métathèse peut être considérée comme réfutée. Elles sont accompagnées dans la règle de toute une famille de mots qui met en évidence la véritable forme de leur racine: ainsi *trātá* se joint à *trâti*, *trāyati*, *trātár* etc.; nulle part on ne voit *tar*[1]. Au contraire, en grec, les groupes comme τρη-, τμη-, sont inséparables des groupes τερ-, τεμ- (τερε-, τεμα-), et c'est visiblement dans les formes faibles qu'ils s'y substituent.

2. On n'attribuera pas au hasard le fait que les groupes comme τρη-, τμη-, γνη-, *lorsqu'ils ne forment pas des racines indépendantes* du genre de μνη, viennent régulièrement de racines appartenant à la classe que nous nommons *udāttās*.

3. Que l'on passe même sur cette coïncidence, je dis que, étant donnée par exemple la racine *udāttā* ga_1n^A et l'élément *ā*, leur somme pourrait produire *gn̥n-ā* (gr. «γανη»), mais jamais *gn-ā* (gr. γνη)[2]. Il suffit de renvoyer aux pages 240 seq.

Nous reconnaissons aux groupes «métathétiques» trois caractères principaux:

1° Ils montrent une préférence très marquée pour les formations qui veulent la racine faible.

2° Ils n'apparaissent que dans les racines *udāttās*.

3° La couleur de leur voyelle est donnée par celle que choisit le ^{A} final de la racine *udāttā*:

---

1. Sur *manati* et *dhamati* à côté de *mnā* et *dhmā* v. p. 242.

2. Grassmann commet la même erreur, quand il voit dans les racines *prā* et *çrā* des «amplifications de *pur* et *çir*». On aurait alors, non *prā*, *çrā*, mais *purā*, *çirā*.

-γνη-τος : γενε-τήρ	κμᾱ-τός : κάμα-τος
-κλη-τος : καλέ-σω	τμᾱ-τός : τέμα-χος
βλη-τός : -βελε-της	1 δμᾱ-τός : δαμά-τωρ
τρη-τός : τέρε-τρον	2 δμᾱ-τός : δέμα-ς
σκλη-ρός : σκελε-τός	κρᾱ-τήρ : κερά-σσαι
	πλᾱ-τίον : πελά-σσαι
	πρᾱ-τός : περᾰ-σσαι.

Dans la série nasale, ces trois faits se prêtent à merveille à une comparaison directe avec les groupes faibles indiens tels que *ǵā-* de *ǵani*, *dām-* de *dami*. En effet leurs primitifs sont, selon ce que nous avons cru établir plus haut (p. 234): *gn̥̄ᴬ-*, *dm̥̄ᴬ-*. Le son ᴬ étant supposé subir le même traitement dans les deux degrés de la racine, on obtient la filière suivante:

[Forme forte: *γενᵉ-τήρ, γενετήρ.]
Forme faible: *γη̄ᵉ-τός, -γνητος.
[Forme forte: *τέμᵃ-χος, τέμαχος.]
Forme faible: *τμ̥̄ᵃ-τός, τμᾱτός.

La variabilité de la voyelle étant ainsi expliquée et la règle d'équivalence générale confirmée par l'exemple

νῆσσα (dor. νᾶσσα) = skr. *ātí*[1],

nous identifions -γνητος, κμᾱτός, δμᾱτός, avec skr. *ǵātá, çāntá, dāntá*[2]. Tout le monde accorde que γνήσιος correspond au skr. *ǵātya*.

Nous ne pouvons, il est vrai, rendre compte de ce qui se passe dans la série des liquides. Là, toute forme faible primitive devait avoir un *r̥̄* pur et simple — et non point *r̥̄ᴬ* —; ce *r̥̄*, nous

1. M. Fick met en regard de *kāńćana*, κνηκός, qui serait alors pour *κμηκός; autrement il faudrait «*kāćana*». Le rapprochement est des plus douteux. — Dans εἰνάτηρ = *yātár* (type premier *yn̥̄ᴬtár*) on peut conjecturer que l'ε grec est prothétique, et qu'ensuite le *y* devenant *i* fit prendre à la nasale la fonction de consonne: **eyn̥̄ᴬtér*, *einᴬtér*, εἰνάτερ. — Dans cette hypothèse, l'*n̥̄* ayant été éludé, εἰνάτηρ ne peut nous fournir aucune lumière.

2. Il est intéressant de confronter les deux séries:

tatá: τατός; *matá*: -ματος; *hatá*: -φατος; *gatá*: βατός.
ǵātá: γνητός; *çāntá*: κμητός; *dāntá*: δμητός.

Les formes telles que γεγάτην de γενε sont imitées de la première série, et intéressantes comme telles, mais aussi peu primitives que γί-γν-ομαι, ou que le skr. *sá-sn-i* (p. 242); γίγνομαι est très certainement une modification analogique de l'ancien présent de la 3e classe qui vit dans le skr. *ǵaǵánti*.

l'avons retrouvé en effet dans les groupes ορ, ολ, et ρω, λω. Où classer maintenant les formes comme πρᾱτός, βλητός? Par quel phénomène le degré faible correspondant à περᾰ́-σαι nous offre-t-il parallèlement à πόρ-νη, type normal, cette formation singulière: πρᾱτός? C'est à quoi nous n'entrevoyons jusqu'à présent aucune solution satisfaisante.

Observations.

I. Le grec, si l'hypothèse proposée est juste, confond nécessairement le degré normal et le degré faible des racines en *-nā* et en *-mā*. Qu'on prenne par exemple la racine γνω «connaître»: la forme réduite est **gn̥°*, lequel produit γνω. Il est donc fort possible que la syllabe γνω-, dans γνώμων et γνῶσις, réponde la première fois au v. ht-all. *chnā-* (skr. *ǵñā-*), la seconde au got. *kun-* (skr. *ǵā-*), cf. plus bas. — Une conséquence de cette observation, c'est que l'α bref de τέθνᾰμεν doit s'expliquer par l'analogie: la loi phonétique ne permet point de formes radicales faibles en -νᾰ (-νε, -νο) ou en -μᾰ (-με, -μο). M. J. Schmidt, partant d'un autre point de vue, arrive à la même proposition.

II. On connaît le parallélisme des groupes -ανα- et -νη-, -αμα- et -μη-, p. ex. dans ἀθάνατος : θνητός; — ἀδάμας : ἀδμής; — ἀκάματος : κμητός. Deux hypothèses se présentent: ou bien -ανα-, -αμα- sont des variantes de -νη-, -μη-, qui ont leur raison d'être dans quelque circonstance cachée; ou bien ils proviennent de -ενα-, -εμα- — formes fortes — grâce au même mélange du vocalisme qui a produit ταλάσσαι à la place de τελάσσαι[1]. Ainsi παν-δαμά-τωρ serait pour *παν-δεμά-τωρ et n'aurait pris l'α que sous l'influence de δάμνημι et de ἔδαμον.

Les exemples LATINS sont:

anta	skr. *átā*[2].	*gnā-tus*	skr. *ǵā-tá.*
anăt-	*ātí.*	*nātio*	*ǵā-tí.*
janitrices	*yātár.*	cf. *geni-tor* =	*ǵani-tár.*

C'est encore *-an-* que présente *man-sio*, qui est au gr. μενε (μενετός) ce que *gnātus* est à *geni-*: puis *sta(n)g-num*, contenant la racine réduite de τέναγ-ος. Il est possible que *gnā-* dans *gnārus* soit la forme faible de *gnō-*. Il répondrait alors au second des deux γνω-helléniques dont nous parlions plus haut. Quant à *co-gnĭtus*, il appelle le même jugement que τέθνᾰμεν.

Ainsi *-an-*, *-ani-* ou *-nā-*, voilà les équivalents italiques du phonème nasal que nous étudions. Qu'on ne s'étonne pas de l'*ā* de *gnātus* en regard de l'η de -γνητος. Rien n'est au contraire plus normal. On a vu qu'à l'ε grec sorti de *A*, le latin répond régulièrement par *a*, au moins vers le commencement des mots:

gnātus (**gn̥ᵃtos*) : γνητος (*γn̥ᵉτος) = *sātus* : ἑτός.

1. Cette forme se trouve dans Hésychius.
2. Osthoff, *K. Z.* XXIII 84.

Dans les idiomes du nord nous trouvons en général les mêmes sons que pour la nasale sonante brève. Le phonème [4] dont *n̥*, selon nous, était suivi, n'a pas laissé de trace. Il a été supprimé pour la même raison que dans *dŭšti*, got. *dauhtar* = θυγάτηρ, etc. (p. 167 seq.).

LITUANIEN: *gimtìs*, cf. skr. *ǵātí*; *pa-žin-tis* «connaissance» de *gnā*. Cette dernière forme est des plus intéressantes. Elle nous montre ce degré faible *gn̥*[4] que les langues ariennes n'ont conservé que dans le prés. *ǵā-nāti*[1] et qui est à *gnā* ce que skr. *çĭr-* est à *çrā*, v. p. 239 et 242. — Au skr. *ātí* répond *ántis*. — PALÉOSLAVE: *jętry*, cf. skr. *yātár*.

GERMANIQUE: got. (*qina-*)*kunda-* = skr. *ǵātá*; *kunþja-*[2], cf. lit. *-žintis* «connaissance»; anglo-s. *thunor* «tonnerre» = skr. *tāra* «retentissant» (évidemment de *stani* ou *tani* «retentir, tonner»); anglo-s. *sundea* «péché», comparé par M. Fick au skr. *sātí*; v. h^t^-all. *wunskan*, cf. skr. *vāńćhati*[3]; — v. h^t^-all. *anut* = skr. *ātí*.

B. **Devant les voyelles** (groupes *-n̥n-* et *-m̥m-*).

Le GREC change, comme on s'y attend, *n̥n* et *m̥m* en αν et αμ.

Les aoristes ἔταμον, ἔδαμον, ἔκαμον, ἔθανον, font pendant aux formes sanskrites *vanáti*, *sanáti* pour **vn̥náti*, **sn̥náti* (p. 241), et supposent comme elles des racines *udāttās*. On a en effet

en regard de ἔταμον: τέμε-νος, τέμα-χος, τμη-τός.
— ἔδαμον: skr. *dami-tár*, παν-δαμά-τωρ, Λαο-δά-μα-ς, δμη-τός.
— ἔκαμον: skr. *çami-tár*, κάμα-τος, ἀ-κάμα-ς, κμη-τός.
— ἔθανον[4]: θάνα-τος, θνη-τός.

Dans ἔκτανον en regard de κτατός (p. 44) le groupe αν ne se justifie que par la consonne double κτ.

---

1. Le zend a les formes très curieuses *paiti-zañta*, *ā-zaiñti*. Il nous semble impossible d'y reconnaître des formations organiques, car celles-ci seraient **pāiti-zāta*, **ā-zāiti*. Mais, *devant les voyelles, zan-* (= *zn̥n-*) est effectivement le degré faible régulier de *znā*; en sorte que *-zañta*, *-zaiñti* ont pu être formés sur l'analogie de mots perdus, où la condition indiquée se trouvait réalisée.

2. C'est un autre *un* qui est dans *kunnum* = skr. *ǵānīmás*, car nous avons vu que cette dernière forme est un métaplasme de **ǵānīmás*, **ǵn̥nīmás* (p. 239).

3. La racine ne peut être que *vami*; elle paraît se retrouver dans *vām-a*.

4. La racine est peut-être non θενα mais θνā (v. p. 270). Pour la théorie du -αν-, cela est indifférent.

Comme on aurait grand peine à retrouver les formations de ce genre dans d'autres langues d'Occident que le grec, nous nous bornerons à consigner quelques exemples paneuropéens remarquables, dont l'analyse morphologique est du reste douteuse. Il s'en trouve même un, *tn̥n-ú*, qui vient certainement d'une racine *anudāttā* (*tan*). A la rigueur on pourrait écarter cette anomalie en divisant le mot ainsi: *tn̥* + *nú*. Cependant il est plus naturel de penser que le suffixe est *-u*, que la forme organique devait effectivement produire *tn-ú*, seulement que le groupe *-n̥n-* naquit du désir d'éviter un groupe initial aussi dur que *tn-*.

Skr. *tanú*, gr. τανυ-, lat. *tenuis*, v. h^{t}-all. *dunni*.
Skr. *sama* «quelqu'un», gr. ἀμός, got. *suma-* (cf. p. 90 i. n.).
Got. *guma*, lat. *homo*, *hemonem* (*hūmanus* est énigmatique), lit. *žmů*.
Gr. κάμαρος, norr. *humara-* (Fick).

[Il est probable que sl. *žena* = got. *qino* est un autre thème que le gr. βανά, γυνή (p. 93). Ce dernier étant égal au skr. *gnā́* (et non «*ganā́*»), paraît n'avoir changé *n* en *n̥n* que dans la période grecque. — Le mot signifiant «terre»: gr. χαμαί, lat. *humus*, sl. *zemja*, lit. *žemė*, skr. *kšamā*, a contenu évidemment le groupe *m̥m*, mais il était rendu nécessaire par la double consonne qui précédait.] Les syllabes suffixales offrent: le skr. *-tana* (aussi *-tna*) = gr. -τανο dans ἐπ-ηε-τανό-ς, lat. *-tino*; skr. *-tama* = got. *-tuma* dans *aftuma* etc., lat. *-tumo*.

A la page 29 nous avons parlé des adjectifs numéraux comme skr. *daçamá* = lat. *decumus*. Dans la langue mère on disait à coup sûr $da_1k_1m̥má$, et point $da_1k_1amá$. Le got. *-uma*, l'accentuation, la formation elle-même ($da_1km̥ + á$) concourent à le faire supposer. Le grec a conservé un seul des adjectifs en question: ἕβδομος. M. Curtius a déjà conjecturé, afin d'expliquer l'adoucissement de πτ en βδ, que l'o qui suit ce groupe est anaptyctique. Sans doute on attendrait plutôt: «ἕβδαμος», mais l'anomalie est la même que pour εἴκοσι, διακόσιοι et d'autres noms de nombre (§ 15). A Héraclée on a ἕβδεμος.

§ 15. Phénomènes spéciaux.

I.

Le groupe indien *ra* comme représentant d'un groupe faible, dont la composition est du reste difficile à déterminer.

1. Dans l'identité: skr. *raǵatá* = lat. *argentum*, deux circonstances font supposer que le groupe initial était de nature particulière: la position divergente dans les deux langues de la liquide, et le fait que la voyelle latine est *a* (cf. *largus* — *dīrghá* etc.). Ces indices sont confirmés par le zend, qui a *ĕrĕzata* et non «*razata*».

2. Le rapport de *ĕrĕzata* avec *raǵatá* se retrouve dans *tĕrĕçaiti* — appuyé par l'anc. perse *tarçatiy*, et non «*ϑraçatiy*» — en regard du skr. *trásati*. On ne peut donc guère douter que la syllabe *tras-* dans *trasati* n'offre, en dépit des apparences, le degré *faible* de la racine. Il serait naturel de chercher le degré fort correspondant dans le véd. *tarás-antī*, si le même échange de *ra* et *ara* ne nous apparaissait dans l'exemple 3, où on aurait quelque peine à l'interpréter de la sorte.

3. Le troisième exemple est un cas moins limpide, à cause de la forme excessivement changeante du mot dans les différents idiomes. Skr. *aratni* et *ratnī*, zd. *ar-e-ϑnāo* nom. pl. (gloss. zend-p.) et *rāϑna*; gr. ὠλένη, ὠλέ-κρᾱνον et ὀλέ-κρᾱνον, lat. *ulna*; got. *aleina*. Peut-être le lit. *alkúnė* est-il pour **altnė* et identique avec le skr. *ratnī*. Le groupe initial est probablement le même dans une formation parente: gr. ἄλαξ· πῆχυς. Ἀϑαμάνων, lat. *lacertus*, lit. *olektis*, sl. *lakŭtĭ*. V. Curtius (*Grdz.* 377).

II.

Dans une série de cas où elles se trouvent placées au commencement du mot, on observe que les sonantes ariennes *i*, *u*, *r̥*, *n̥*, *m̥*, sont rendues dans l'européen d'une manière particulière et inattendue: une voyelle qui est en général *a* y apparaît accolée à la sonante, qu'elle précède. Nous enfermons entre parenthèses les formes dont le témoignage est indécis.

Série de l'*i*:

1. Skr. *íḍ-e* pour **iżd-e*: got. *aistan* (cf. allem. *nest* = skr. *nīḍá*).
2. Skr. *iná* «puissant»: gr. αἰνός (?).

Série de l'*u*:

3. Skr. *u* et *uta*: gr. αὖ et αὖτε, got. *au-k*.
4. Skr. *ví*: lat. *avis*, gr. αἰετός.
5. Skr. *ukšáti*: gr. αὔξω (*vákšati* étant ἀέξω).
6. Skr. *ušás*: lat. *aurora*, éol. αὔως.

7. Skr. *usrá*: lit. *auszrà*.
8. Skr. *uv-é* «appeler»: gr. αὔω[1] (?).

Série de l'*r*:

9. Skr. *ṛ̥ça*: lat. *alces* (gr. ἄλκη, v. h^t^-all. *elaho*).

Série des nasales:

10. Skr. *a-* (négat.): osq. ombr. *an-* (lat. *in-*, gr. ἀ-, germ. *un-*).
11. Skr. *ágra*: lat. *angulus*, sl. *ǫglŭ*.
12. Skr. *áhi*, zd. *azhi*: lat. *anguis*, lit. *angìs*, sl. *ǫžĭ*, gr. ὄφις[2] (v. h^t^-all. *unc*).
13. Skr. *áhati* (pour **aháti*): lat. *ango*, gr. ἄγχω (sl. *v-ęzą*).
14. Skr. *ahu*, parallèlement à *aṃhú*, dans *paro'hvī* (v. B. R.): got. *aggvus*, sl. *ązŭkŭ*, cf. gr. ἐγγύς.
15. Skr. *abhí*: lat. *amb-*, gr. ἀμφί, sl. *obŭ* (v. h^t^-all. *umbi*).
16. (Skr. *ubhaú*: lat. *ambo*, gr. ἄμφω, sl. *oba*, lit. *abù*, got. *bai*).
17. Skr. *abhrá*: osq. *anafriss* (lat. *imber*), gr. ὄμβρος[3].

La dernière série présente une grande variété de traitements. Il n'est évidemment pas un seul des exemples cités, auquel on soit en droit d'attribuer, en rétablissant la forme proethnique, la nasale sonante brève ou la nasale sonante longue ou le groupe plein *an*. Mais cela n'empêche pas les différents idiomes d'effacer parfois les différences. En germanique, le son que nous avons devant nous se confond d'ordinaire avec la nasale sonante (*un*); cependant *aggvus* montre *an*. Le letto-slave offre tantôt *an*, tantôt *a*, et une fois, dans *v-ęzą*, le groupe qui équivaut à l'*un* germanique. En latin, même incertitude: à côté de *an* qui est la forme normale, nous trouvons *in*, représentant habituel de *n̥*, et il est curieux surtout de constater dans deux cas un *in* latin opposé à un *an* de l'osque ou de l'ombrien[4].

---

1. L'hiatus, dans ἀῦσας, rend ce rapprochement douteux. Cf. cependant ἀϝυτοῦ (Corp. Inscr. 10) = αὐτοῦ.

2. La parenté de ὄφις avec *áhi* a été défendue avec beaucoup de force par M. Ascoli (*Vorlesungen* p. 158). Le vocalisme est examiné plus bas. Quant au φ grec = gh_2, νείφει en est un exemple parfaitement sûr, et l'on peut ajouter τέφρα (rac. dha_1gh_2, p. 103 i. n.), πεφνεῖν, φατός = skr. *hatá*, τρυφή = skr. *druhá*, peut-être aussi ἀλφή (Hes.) et ἄλφοι, cf. skr. *arghá*, *árhati* (Fröhde, *Bezz. Beitr.* III 12). Sur ἔχις v. p. 261, note 2.

3. Faut-il ajouter: skr. *agní*, sl. *ognĭ*, lat. *i(n)gnis*?

4. Ce fait se présente encore pour *inter*, ombr. *anter*; aussi est-il surprenant qu'en sanskrit nous trouvions *antár* et non «*atár*». Il faut observer cependant que l'adjectif *ántara*, dont la parenté avec *antár* est probable, se trouve rendu en slave par *v-ŭtorŭ*. Or le nom de nombre *sŭto* nous montrera ci-dessous que l'apparition de l'*ŭ* slave, en tel cas, est un fait digne de remarque.

Le grec a presque toujours αν, αμ, une fois seulement α. Dans ὄμβρος la voyelle a pris une teinte plus obscure, enfin ὄφις a changé *om* en *o* par l'intermédiaire de la voyelle nasale longue *õ*. Homère, Hipponax et Antimaque emploient encore ὄφις (*õphis*) comme trochée; pour les références v. Roscher, *Stud.* I[b] 124. Il n'est pas absolument impossible qu'une variante de ὀφι- se cache dans ἀμφίσμαινα et ἀμφίσθμαινα (Etym. Magn.), formation qu'on pourrait assimiler à σκύδμαινος (Hes.), ἐριδμαίνω, ἀλυσθμαίνω. — ἀμφίσβαινα (Eschyle) serait né par étymologie populaire.

En raison des difficultés morphologiques que présente le type *ušás* — αὔως, *abhí* — ἀμφί, etc. (v. p. 261 seq.), il n'est guère possible de déterminer la nature du son que pouvaient avoir dans la langue mère les phonèmes initiaux de ces formes. On peut supposer à tout hasard que la voyelle faible ^{A} (p. 167 seq.) précédait la sonante, et qu'il faut reconstruire ^{A}*usas*, ^{A}*mbhi*, etc.

Les formes comme ἀμφί, ὄμβρος et ὄφις nous amènent à des cas analogues qu'on observe sur certains groupes à nasale *médiaux*. Avant tout: gr. εἴκοσι et ἱκάντιν (Hes.) = skr. *vimçáti*. Cf. ὄφις et *anguis* = skr. *áhi*. Le second élément de εἴκοσι prend la forme -κον- dans τριάκοντα[1] (skr. *trimçát*) — cf. ὄμβρος: *abhrá* —; il n'accuse dans ἑκατόν qu'une nasale sonante ordinaire, et reprend la couleur o dans διακόσιοι. Si d'une part certains dialectes ont des formes comme ϝίκατι, en revanche δεκόταν et ἑκοτόμβοια (p. 96) renforcent le contingent des o[2]. Enfin le slave n'a point «*sęto*» (cf. lit. *szìmtas*), mais *sŭto*. — Un second cas relativement sûr est celui du préfixe ὀ- alternant avec ἀ-[3] (cf. ἑκατόν : διακόσιοι), dans ὄπατρος, ὄζυξ etc., en regard de ἀδελφειός etc. En lituanien on trouve *są*-, en paléo-slave *są*- (*sąlogŭ* : ἄλοχος); l'équivalence est donc comme pour ὄφις : *ąžĭ*[4].

Ces faits engagent pour le moins à juger prudemment certains participes qu'on s'est peut-être trop pressé de classer parmi les formes d'analogie, en particulier ὀντ-, ἰοντ- et ὀδοντ-. La singularité de

---

1. Nous ne décidons rien quant à l'analyse de τριακοστός (*trimçattamá*).
2. Cf. p. 96.
3. Non pas ἀ-, lequel est forme faible de ἐν- (p. 34).
4. Autres exemples possibles d'un o de cette nature: βρόχος, cf. got. *vruggo*; στόχος, comparé par M. Fick au got. *staggan*; κοχώνη, cf. skr. *ǵaghána* de *ǵamh* (d'où *ǵáṅghā* «gamba»): πόθος à côté de παθεῖν (cf. p. 98); ἁρμόζω de ἅρμα, etc.

ces formes se traduit encore dans d'autres idiomes que le grec, comme on le voit par le v. h^t-all. *zand*, parallèlement au got. *tunþus*, le lat. *euntem* et *sons* à côté de *-iens* et *-sens*. Ces trois exemples sont des participes de thèmes consonantiques. Il est facile de recourir, pour les expliquer, à l'hypothèse de réactions d'analogie. Mais quelle probabilité ont-elles pour un mot qui signifie «dent», et dont l'anomalie se manifeste dans deux régions linguistiques différentes? Elles sont encore moins admissibles pour le lat. *euntem* et *sons*, les participes thématiques (tels que *ferens*) étant dépourvus de l'*o* (p. 185). Remarquons de plus que ὅσιος est très probablement identique avec skr. *satyá* (Kern, *K. Z.* VIII 400).

Le groupe grec -εν-, dans certains mots tout analogues, mériterait aussi un sérieux examen. Ainsi dans ἐντι, ἔνταστι, si ces formes sont pour *σ-εντι, *σ-ενταστι. C'est comme groupe initial surtout qu'il peut prendre de l'importance. Nous avons cité déjà ἐγγύς, en regard du got. *aggvus*[1], du skr. *ahu*. On a ensuite ἔγχελυς[2] = lat. *anguilla* (lit. *ungurỹs*); enfin ἐμπίς, l'équivalent du latin *apis*[3] dont la forme germanique, v. h^t-all. *bīa-*, rappelle vivement ἄμφω = got. *bai*[4] (p. 259).

Dans la série des formes énumérées p. 258 seq. le propre des langues ariennes est de ne refléter le phonème initial en question que comme une sonante de l'espèce commune. Mais, ce qui est plus étrange, la même famille de langues nous montre encore ce phonème encastré dans un système morphologique pareil à celui de

---

1. Cf. ἔγχουσα, variante de ἄγχουσα.

2. De même qu'il y a échange entre ον et ο (τριάκοντα : εἴκοσι), de même ε équivaut à εν dans ἔχις comparé à ἔγχελυς. Le parallélisme de ce dernier mot avec *anguilla* semble compromettre le rapprochement de ὄφις avec *angúis* et *áhi* (p. 259), et on se résoudra difficilement en effet à séparer ἔχις de ces formes. Mais peut-être une différence de ton, destinée à marquer celle des significations et plus tard effacée, est-elle la seule cause qui ait fait diverger ἔχις et ὄφις; ils seraient identiques dans le fond. Peut-être aussi doit-on partir d'un double prototype, l'un contenant gh_2 (ὄφις) et l'autre gh_1 (ἔχις). La trace s'en est conservée dans l'arménien (Hübschmann, *K. Z.* XXIII 36). Quoi qu'il en soit, le fait que l'ε de ἔχις rentre dans la classe de voyelles qui nous occupe est évident par le grec même, puisque la nasale existe dans ἔγχελυς. — L'ε de ἕτερος, en regard de ἅτερος (dor.) et de θάτερον, n'est dû qu'à l'assimilation analogique telle qu'elle a agi dans les féminins en -ϝεσσα (p. 34).

3. Cette forme a probablement passé par le degré intermédiaire *āpis*, ce qui ferait pendant aux évolutions qu'a parcourues en grec ὄφις.

4. Cf. aussi ἔνθα = skr. *ádha* (?).

toutes les autres racines et obéissant, au moins en apparence, au mécanisme habituel.

Premier cas. Dans la forme forte l'*a* précède la sonante. — A côté de *áhati* (pour **aháti*) = lat. *ango*, on a le thème en *-as* áṃhas, et à côté de *abhrá*, *ámbhas*. L'identité de *ukšáti* et αὔξω fait supposer que l'*u* de *ugrá*, dont la racine est peu différente, serait *au* dans les langues d'Europe, et qu'on doit lui comparer lat. *augeo*, got. *auka*; or il est accompagné des formes fortes *óǵas*, *óǵīyas*. Semblablement *ušás* (= αὔως) est lié au verbe *óšati*.

Deuxième cas. Dans la forme forte l'*a* suit la sonante. — Au présent de la 6e classe *ukšáti* (= αὔξω) correspond dans la 1e classe *vákšati*. Au skr. *ud-* (p. ex. dans *uditá* «dit, prononcé») répond le gr. αὐδ- dans αὐδή[1]; mais le sanskrit a en outre la formation non affaiblie *vádati*.

C'est la question de la représentation des deux séries de formes fortes dans les langues européennes qui fait apparaître les difficultés.

Reprenons le *premier cas* et considérons cet échange qui a lieu entre *uš-ás* et *óš-ati*, *ug-rá* et *óǵ-as*, *abh-rá* et *ámbh-as*, *áh-ati* et *áṃh-as*. Il est difficile d'imaginer que l'*a* des formes fortes puisse représenter autre chose que a_1. Mais, cela étant, nous devrions trouver en Europe, parallèlement à une forme faible telle que *angh* par exemple, une forme forte contenant *e*: *engh*. De fait nous avons en grec εὕω (lat. *ūro*) = *óšati* à côté de αὔω «allumer», αὐαλέος, αὐστηρός (mots où αὐ(σ) équivaut au skr. *uš*, comme l'enseigne αὔως — *ušás*). D'autre part la valeur de cet indice isolé est diminuée par certains faits, entre lesquels l'identité du skr. *ándhas* avec le gr. ἄνθος nous paraît particulièrement digne d'attention. Il est remarquable que l'*a* de cette forme soit un *a* initial et suivi d'une sonante, précisément comme dans *ámbhas*, *áṃhas*. L'analogie

---

1. αὐδή ne se dit que de la *voix humaine* et renferme toujours accessoirement l'idée du sens qu'expriment les paroles. Cela est vrai aussi dans une certaine mesure du skr. *vad*, et cette coïncidence des significations donne une garantie de plus de la justesse du rapprochement. — Remarquons ici que l'*a* prothétique ne s'étend pas toujours à la totalité des formes congénères. Ainsi l'on a ὕδω parallèlement à αὐδή; ὑγιής en regard de *augeo*; ὑτθόν (Curtius, *Stud.* IV 202) à côté de αὔω, αὐστηρός. Sans doute ἀπο-ὑρας et ἀπ-αυράω offrent un spécimen du même genre. A la p. 258 nous avons omis à dessein le v. ht-all. *eiscōn* en regard du skr. *icčháti*, parce que le lit. *j-ëskóti* accuse la prothèse d'un *e* et non d'un *a*. Si l'on passe sur cette anomalie, le gr. ἰ-ότης comparé à *eiscōn* (skr. *iš-*) reproduit le rapport de ὕδω avec αὐδή (skr. *ud-*).

s'étend plus loin encore, et ce sera ici l'occasion d'enregistrer une particularité intéressante des types radicaux d'où dérivent les formes comme *usas. Ils sont régulièrement *accompagnés d'une racine sœur où la place de l'a est changée*[1], et dans cette seconde racine l'*a* accuse toujours nettement sa qualité d'a_1.

1e RACINE		2e RACINE
Forme faible	Forme forte, observable dans l'arien seulement, et où la qualité de l'*a* est à déterminer	(Forme forte)
ušás — αὔως	*óšati*	wa_1s: skr. *vāsara*, *vasanta*, gr. (ϝ)έ(σ)αρ.
ugrá — *augeo*	*óǵas*	wa_1g: lat. *vegeo*, zd. *vazyañṭ*[2].
ahati — *ango*	*áṃhas*	na_1gh: lat. *necto*, gr. νέξας· στρώματα.
abhrá — *anafriss*	*ámbhas*	na_1bh: skr. *nábhas*, gr. νέφος, etc.
skr. *a-*, osq. *an-* (nég.)	—	na_1: skr. *na*, lat. *nĕ*.

Revenons au mot *ándhas*. Pour nous il n'est pas douteux que la nasale qui s'y trouve n'ait été primitivement *m* et que la souche de ce mot ne soit la même que dans *mádhu* «le miel». Nous écrivons donc:

—	*ándhas*	ma_1dh: skr. *mádhu*, gr. μέθυ.

Mais comme *ándhas* est en grec ἄνθος, il s'ensuivrait que *ámbhas* représente *ἄμφος, non «ἔμφος», et que le lat. **angos* dans *angustus* doit se comparer directement à *áṃhas*. En un mot *les* a *radicaux de la seconde colonne ne seraient pas des* a_1. Ce résultat, qui paraît s'imposer, nous met en présence d'une énigme morphologique qu'il est sans doute impossible de résoudre à présent.

Nous passons à l'examen du *deuxième cas*. Ici les langues occidentales permettent encore de distinguer la forme forte. Si *ukšáti* est rendu en grec par αὔξω, *vákšati* l'est par ἀ(ϝ)έξω. Autre exemple

1. Nous ne parlons, bien entendu, que des exemples qui rentraient dans le *premier cas*. Le type radical du second cas est précisément (au moins en ce qui touche la place de l'*a*) celui de la racine sœur en question.

2. Le zend prouve que la gutturale est g_1, tandis que la première racine montre g_2. Nous pensons néanmoins, vu d'autres cas analogues, qu'il n'y a pas lieu d'abandonner le rapprochement.

analogue: la rac. skr. *vas* «demeurer» se retrouve dans le gr. ἄ(ϝ)ε(σ)-σα, ἀ(ϝ)έσ-(σ)κοντο, dont la forme faible (en sanskrit *uš*) apparaît dans αὐλή, ἰ-αύω[1].

A première vue la clef de toutes les perturbations que nous observons semble enfin trouvée dans la nature de la sonante initiale (pour les cas précités, *u*, *w*). On n'aurait à admettre qu'une prononciation plus épaisse de cette sonante, effacée secondairement dans l'arien, traduite dans l'européen par la prothèse d'un *a*, *et s'étendant aussi bien à la forme forte qu'à la forme faible.* Rien de plus clair dès lors que notre diagramme:

α-ὐξ = *ukš* ἀ-ϝεξ = *vakš*.

Cet espoir d'explication tombe devant une nouvelle et fort étrange particularité des mêmes groupes radicaux. On observe en effet parallèlement aux types tels que ἀϝεξ ou ἀϝεc une sorte de type équivalent ϝαξ, ϝαc. Ce dernier apparaîtra soit dans les langues congénères, soit dans le grec même.

ἀϝέξ-ω: got. *vahs-ja* (parf. *vohs*, peut-être secondaire).

ἀϝέσ-(σ)κοντο: ϝάσ-τυ.

Voici d'autres exemples fournis par des racines qui se trouvent être restreintes aux idiomes occidentaux:

ἄϝεϑ-λον: lat. *vas*, *vad-is*; got. *vad-i*.

Ἄρεπ-υῖαι[2]: lat. *rap-io*.

ἀλεγ-εινός[2] (et ἀλέγ-ω?): λαγ-εινά· δεινά (Hes.).

Cette inconstance de la voyelle révélerait, dans d'autres circonstances, la présence du phonème ^{A}; mais si telle est la valeur de l'ε dans ἀϝέξω, la relation de cette forme avec *vákšati*, *ukšáti*, αὔξω, aussi bien que sa structure considérée en elle-même cessent d'être compréhensibles pour nous.

---

1. Sous l'influence de l'*u* (cf. p. 95), l'α de ce groupe radical αὐσ- se colore en o dans différentes formes rassemblées par M. Curtius, *Grdz.* 273. Ainsi οὐαί· φυλαί, et ὠβά, traduction stricte de οὐή en dialecte laconien (p. 158 i. n.). Puis ὑπερ-ῴϊον, formation de tout point comparable au skr. *antar-ušya* «cachette». L'ω n'est dans ce mot qu'un allongement d'o exigé par les lois de la composition grecque. On remonte donc à ὑπερ-οϊον (cf. οἴη = κώμη), ὑπερ-ουϊον ὑπερ-αυ(σ)-ιον. — Le verbe ἀ(ϝ)είδω serait-il à αὐδή ce que ἀ(ϝ)έξω est à αὔξω? De toute manière la diphtongue en est inexpliquée. Cf. ἀηδών. — ἀλέξω répond à *rákšati* comme ἀϝέξω à *vákšati*, mais la forme réduite manque aux idiomes. Il est vrai que celle-ci peut se suppléer en recourant à la racine plus courte qui donne ἤλ-αλκ-ον et lat. *arc-eo*.

2. ἀρπ- est à ἀρεπ- ce que αὐξ est à ἀϝεξ. C'est la forme réduite. Il en est de même de ἀλγ dans son rapport avec ἀλεγ. ἀλεγεινός prouve qu'on a dit d'abord *ἄλεγος; ἄλγος est dû à l'influence des formes faibles.

Additions et Corrections.

P. 8. La présence de l'*r*-voyelle en ancien perse paraît se trahir dans le fait suivant. Au véd. *mártia* correspond *martiya* (ou plus simplement peut-être *martya*); au véd. *mr̥tyú* est opposé (*uvā-*)*marshiyu*, soit (*uvā-*) *marshyu*. Indubitablement la différence des traitements qu'a subis le *t* tient à ce que l'*i*, dans *martia*, était voyelle et dans *mr̥tyú* consonne. Mais cette différence n'est déterminée à son tour que par la quantité de la syllabe radicale, et il faut, d'après la règle de M. Sievers, que la syllabe radicale de *-marshyu* ait été brève, en d'autres termes *que l'*r *y ait fonctionné comme voyelle.* Peut-être le *r̥* existait-il encore à l'époque où l'inscription fut gravée, en sorte qu'on devrait lire *uvāmr̥shyu*.

P. 11, note. M. Curtius admet une déviation semblable d'imparfaits devenant aoristes pour les formes énumérées *Verb.* I² 196 seq.

P. 11, lignes 15 seq. On peut citer en zend *çć-a-ñtu* de *çać* et en sanskrit *r-a-nte, r-a-nta* de *ar*.

P. 11, note 1. Biffer *sīdati* (cf. p. 161).

P. 16. L'hypothèse proposée (en note) pour ἰάλλω est, comme je m'en aperçois, fort ancienne. V. Aufrecht, *K. Z.* XIV 273 et contre son opinion A. Kuhn, *ibid.* 319.

P. 17. L'étymologie présentée pour got. *haurn* est insoutenable. La forme runique *horna* (acc.) suffit à la réfuter.

P. 20. A παθεῖν de πενθ se joignent λαχεῖν de λεγχ, χαδεῖν de χενδ, δακεῖν de *δεγκ; v. le registre. — Pour l'aoriste redoublé, cf. p. 101, l. 13.

P. 21, lignes 17 seq. Depuis l'impression de ces lignes M. Brugmann a publié sa théorie dans les *Beiträge de Bezzenberger* II 245 seq. Signalons une forme intéressante omise dans ce travail: ἀπ-έφατο· ἀπέθανεν (Hes.) de φεν. Contre la reconstruction de formes comme *ἔκυμεν de καυ (Brugmann p. 253) cf. ci-dessus p. 170 i. n.

P. 30, ligne 25. Ajouter: «lorsqu'il ne le supprime pas.» Il n'est pas besoin de rappeler l'acc. *þan-a* et les formes semblables.

P. 31, note 4. La vue du travail en question, réimprimé à présent dans le second volume des *Studj Critici*, nous eût épargné de parler de plusieurs points (p. 29 seq.) qui s'y trouvaient déjà traités, et de main de maître, par M. Ascoli.

P. 32, ligne 16. Vérification faite, il faut joindre à *açmāsyà* le composé *ukšánna* de *ukšán* et *anna*.

P. 36. La note 1 devait être ainsi conçue: Le moyen *punate* (= *punr̥te*), où l'absence d'*a* suffixal est manifeste, ne permet pas d'hésiter sur la valeur du groupe *an* dans *punánti*.

P. 40, ligne 23. «L'*ę* ne termine le mot que dans ce cas-là.» Cela est erroné. Nous aurions dû prendre garde à *korę* et aux pronoms *mę, tę, sę*, formes où *ę* final est notoirement sorti de *ē long* + nasale. Néanmoins l'opinion mise en avant relativement à *imę* ne nous paraît pas de ce fait improbable.

P. 40, note. Comme, dans le travail cité, M. Osthoff ne vise qu'un cas particulier de l'*r*-voyelle, il est juste de rappeler que l'existence de ce phonème n'a été affirmé d'une manière générale que dans l'écrit de M. Brugmann sur les nasales sonantes. Ce qui revient exclusivement au premier savant, c'est d'avoir

posé *or* comme représentant latin de l'*r*-voyelle. Cette dernière règle, dont nous devions la connaissance à une communication verbale de M. le prof. Osthoff, avait été publiée avec son autorisation dans les *Mémoires de la Soc. de Linguistique* (III 282), et il ne pouvait y avoir indiscrétion à la reproduire ici. — On sait que l'existence de l'*r*-voyelle dans la langue mère a toujours été défendue en principe soit par M. Hovelacque, soit par M. Miklosich. Seulement ces savants n'indiquaient pas quels étaient les groupes spéciaux qui correspondaient dans les langues d'Europe au *ṛ* indien.

P. 43, note 1. Le skr. *amá* ne saurait représenter *n̥má*, car cette forme eût produit «*anmá*».

P. 44, ligne 12. Une forme semblable à μ-ία se cache peut-être dans μ-ῶνυξ, si on le ramène à *σμ-ῶνυξ. En outre μόνος est pour *σμ-όνος et identique sans doute au skr. *samāná*, équivalent de *eka* (pour **sm-āná* par svarabhakti). Toutefois la forme μοῦνος ne s'explique pas.

P. 49. Pendant l'impression du présent mémoire a paru le premier cahier des *Morphologische Untersuchungen* de MM. Osthoff et Brugmann. Dans une note à la p. 238 (cf. p. 267), M. Osthoff reconnaît, à ce que nous voyons, l'existence de la voyelle que nous avons appelée *A* et pour laquelle il adopte du reste la même désignation que nous. L'idée que M. Osthoff se fait du rôle morphologique de cette voyelle ainsi que de sa relation avec l'*ā* long n'est autre que celle contre laquelle nous avons cru devoir mettre le lecteur en garde, p. 127 seq. Nous ne pouvons que renvoyer au § 11 pour faire apprécier les raisons, à nos yeux péremptoires, qui militent contre cette manière de voir.

P. 50, ligne 31. L'étymologie proposée à présent par M. Fick et qui réunit κεφαλή au got. *gibla* (*Beitr. de Bezzenb.* II 265) contribuera à faire séparer définitivemeut *caput* de κεφαλή. — Ligne 34. Sur *quattuor* cf. L. Havet, *Mém. Soc. Ling.* III 370.

P. 53. On joindra peut-être à la liste *ptak* (*ptāk*): gr. πτακεῖν, lat. *taceo* (cf. got. *þahan*).

P. 55, ligne 14. Le mot ῥομφεύς «alêne» est fait pour inspirer des doutes sur la justesse du rapprochement de M. Bugge. Il indiquerait que la racine de ῥάπτω est ῥεμφ et que l'α y représente la nasale sonante.

P. 57. Le nom latin *Stator* est placé parmi les formes de la rac. *stā* qui ont un *ā* long. C'est une erreur; l'*a* est bref. — Le suff. lat. *-tāt* = dor. -τᾶτ (Ahrens II 135) aurait pu être mentionné.

P. 67, lignes 1 seq. Cf. plus bas la note relative à la p. 114.

P. 74, ligne 18. Ajouter got. *hlai-na-* «colline», de k_1la_1i «incliner».

P. 77, ligne 12. Ajouter: λέμφο-ς «morve», φειδό-ς «parcimonieux».

P. 79, note 4. Il nous semble probable d'admettre pour des cas sporadiques une seconde espèce d'*s* indo-européen, d'un son plus rude que celui de l'espèce ordinaire. En effet l'apparition de *ç* pour *s* en sanskrit coïncide dans plusieurs cas avec des exceptions aux lois phonétiques qui frappent cette sifflante en grec, en latin ou en slave. Skr. *çuška*, *çúšyati*: gr. σαυκός, σαυσαρός. Skr. *çevala* «matière visqueuse»: gr. σίαλον «salive». Skr. *kéçara*: lat. *caesaries*. L'ancienne identification de ἶσος avec skr. *víçva*, bien que désapprouvée par M. Curtius, nous paraît des plus convaincantes[1]; or le slave a de son côté *vĭsĭ*

1. Sans doute *višu*, base de *víçva*, n'a pas le *ç*. Mais c'est là une oscillation fort explicable.

(et non *viši*). Le cas de ἥμι-συ ne diffère point, comme on va le voir, du cas de ἶσος. M. Ascoli a reconnu dans -συ l'élément formatif du zd. *θri-shva* «le tiers»[1]. Or n'est-il pas évident que la seconde moitié de *wi-s₂u* (skr. *višu*), et de *wi-s₂wa* (ἶσος) qui n'en est qu'une continuation, offre cette même syllabe *-s₂u* composée avec *wi-* pour *dwi-*[2] «deux»? — Notons delph. ἥμισσον = ἡμι-σϝο-ν.

P. 96, lignes 27 et 28. Ajouter *frūstra, lūstrum*, en regard de *fraus, lavare*. — Ligne 32. Ce qui est dit sur le rapport de *incolumis* à *calamitas* est faux, le vieux latin possédant un mot *columis* synonyme de *incolumis*.

P. 97, ligne 7 d'en bas. Après la correction apportée plus haut à la page 55, l'exemple ῥάπτω — ῥομφεύς doit disparaître.

P. 102, liste b. Ajouter: [δολιχός — *largus*], v. p. 245.

P. 112, ligne 25. La forme κάνδαλος n'est évidemment qu'une variante de σκάνδαλον et ne doit point être comparée à *kandará*.

P. 114, lignes 10 seq. Il convient de remarquer que la séparation de a_2 et a_1 est consacrée à peu près partout dans le système de Schleicher. Son tort consistait seulement à confondre a_2 avec *ā*. On a peine à concevoir à présent comment les yeux du grand linguiste ne se dessillèrent point sur une pareille erreur, qui, en elle-même, a quelque chose de choquant, puisqu'elle conduit à identifier l'o et l'ā grecs. Les faits propres à la révéler ne faisaient cependant pas défaut. Ainsi Schleicher affirme très bien, contrairement à l'opinion d'autres autorités, que l'*a* thématique de φέρομες — *bhárāmas* diffère de celui de φέρετε — *bhárātha*; en revanche il le confond aussitôt avec la voyelle longue de δάμνᾱμι — *punámi*. Or, considérons l'imparfait, qui offre une syllabe fermée. Le sanskrit lui-même prend soin d'y marquer et d'y souligner la divergence, puisqu'à l'o d'ἔφερον répond l'*ă* d'*ábharăm*, tandis que *ápunām*, en regard de ἐδάμνᾱν, maintient la longueur de l'*ā*.

P. 117 seq. Les vues que nous exposions sur le *gouna* paraissent avoir surgi simultanément dans l'esprit de plusieurs linguistes. Tout dernièrement M. Fick a proposé dans les *Beiträge de Bezzenberger* (IV 167 seq.) la théorie défendue ci-dessus.

P. 132, ligne 5 d'en bas. Le mot θωή «punition» va, semble-t-il, avec θωμός, rac. θη-. Cf. θωὴν ἐπι-θήσομεν, Odyss. II 192.

P. 139. M. Brugmann indique dans les *Morphologische Untersuchungen* qu'il publie en collaboration de M. Osthoff et dont le premier cahier a paru pendant l'impression du présent mémoire une autre explication de l'*au* de *dadhaú, áçvau* etc. Ce savant croit y voir le signe distinctif des *ā* longs finaux du sanskrit qui contenaient a_1 dans leur seconde moitié (*loc. cit.* 161). — A la page 226, M. Osthoff l'approuve et présente en outre sur le type *dadhaú* des observations qui s'accordent en partie avec les nôtres.

---

1. Signalons cependant ce qui pourrait venir troubler cette analyse. M. Justi propose de voir dans *θrishva, ćaθrushva*, des dérivés de *θris* «ter», *ćaθrus* «quater». Cette opinion prendrait de la consistance, si l'existence de l'élément *-va*, employé de la sorte, se confirmait d'ailleurs. Or le sanskrit offre en effet *ćátur-vaya* (*-ya* comme dans *dva-yá, ubhá-ya*). D'autre part M. Ascoli mentionne comme inséparables de *θrishva*: *haptaṅhu, ashtaṅhu*, ce qui changerait la question. *Studj Crit.* II 412.

2. On sait que la chute proethnique du *d* est constatée dans le nom de nombre «vingt».

P. 140. Nous sommes heureux de voir exprimer sur πέφη par M. G. Mahlow une opinion toute semblable à la nôtre. V. *K. Z.* XXIV 295.

P. 141, lignes 25 seq. Nous aurions dû mentionner l'exception que font les causatifs tels que *snăpayati* de *snā*, exception du reste sans portée, vu le caractère moderne de ces formes.

P. 151 seq. Le mot γρομφάς, que M. Curtius (*Grdz.* 57) ne peut se décider à séparer de γράφω, prouverait que cette dernière forme est pour *γρ̥μφώ (rac. γρεμφ); γράφω n'a donc rien à faire dans la question du phonème *A* et ne doit pas être identifié au got. *graba*.

P. 156. δῶρον «largeur d'une main, *écartement*» pourrait se ramener, avec δῆρις «division, discorde», à une rac. *dēr*.

P. 160, ligne 20. Ajouter *dur-găha*. — Ligne 5 d'en bas. Ajouter *hládate*: *prahlăti* (Benf., *Vollst. Gramm.*, p. 161).

P. 161, ligne 13 d'en bas. Ajouter *çākvará* «puissant».

P. 163, ligne 18. Nous citons ailleurs (p. 241) deux exceptions des plus intéressantes, *vanáti* et *sanáti*. Trop isolées pour infirmer la règle, elles viennent à point pour témoigner de son caractère tout à fait hystérogène dans la teneur absolue qu'elle a prise dans la suite.

P. 168, ligne 15. Ajouter: *nactus* et *ratis*, de racines $a_1nA_1k_1$[1] et a_1rA. D'après les lois exposées au § 14, le phonème *A* aurait dû, dans ces formes, donner naissance à des sonantes longues, et on attendrait **anctus* ou **anactus* et **artis*. Il serait trop long de rechercher ici pourquoi le phénomène n'a point eu lieu. Mentionnons le got. *-nauths*, qui coïncide entièrement avec *nactus*.

P. 171, note. Ajouter μάνδρα «étable» en regard du skr. *mandirá*. Ce rapprochement est douteux.

P. 179 seq. Dans le moment où nous corrigions l'épreuve de ce feuillet, le *Journal de Kuhn* (XXIV 295 seq.) nous apportait une savante dissertation de M. Johannes Schmidt traitant des optatifs. Il y a entre les résultats auxquels il arrive et les nôtres une conformité flatteuse pour nous. — Ce que nous cherchons vainement dans le travail de l'éminent linguiste, c'est une explication du fait que les formes faibles ont converti *ia* en *ī*.

P. 184, ligne 14. L'*r*-voyelle devient en effet *ar* dans l'arménien: *artsiv* = skr. *r̥ǵipyá*; *arǵ* = skr. *ŕkša*; *gail* = skr. *vŕka*, etc.

P. 186, ligne 9. L'adjectif ind. *gau-rá* apporte quelque confirmation à l'hypothèse *ga-au*, car autrement la diphtongue *āu* n'aurait pas de raison d'être dans ce dérivé.

P. 192, l. 11 d'en bas. Ajouter *dāná* de *dāmán*.

P. 206, lignes 16 seq. Nous aurions dû prendre en considération les composés de φρήν, tels que ἄφρων. Nos conclusions en auraient été modifiées.

P. 242 en bas. La racine du mot *ūrdh-vá* pourrait être *rādh*, *rádhati*. En ce cas, ce serait un exemple à joindre a *dīrghá*: *drághīyas*.

P. 245, ligne 21. Noter le dor. κάρρα = κόρση. Il semble indiquer que le son qui précédait ρ ne s'est fixé que fort tard.

---

1. Skr. *anaç* dans *anaçāmahai*, gr. ἐνεκ (pour ἐν$^{\epsilon}$κ, bien que plus tard ce soit le second ε qui alterne avec o_2: ἐνήνοχα); — skr. *ari*, gr. ἐρε. Les formes germaniques *nōh* et *rō* ont accompli, comme d'autres racines de cette espèce (ainsi *knō* = skr. *ǵani*, *hrō* «glorifier» = skr. *kari*) une évolution métathétique.

DE L'EMPLOI

DU

GÉNITIF ABSOLU

EN

SANSCRIT

1881.

ABRÉVIATIONS.

Les textes dont le titre est précédé d'un astérisque ont été dépouillés en entier.

R. V.	Rig-Vêda.
MBh.	Mahâbhârata de Calcutta.
Hariv.	Harivaṁça.
Râm.	* Râmâyaṇa. Les 2 premiers livres sur l'édition de Schlegel, les 4 derniers sur celle de Gorresio. On a laissé de côté l'*Uttarakâṇḍa*.
Râm. Calc.	Râmâyaṇa édité par Hêmaćandra-Bhaṭṭa. Calcutta.
Mârk. Pur.	* Mârkaṇḍêya-Purâṇa, éd. Banerjea.
Bhâg. Pur.	Bhâgavata-Purâṇa, éd. Burnouf.
Kath.	* Kathâsaritsâgara, éd. H. Brockhaus.
Pttr. Calc.	* Pańćatantra, Calcutta 1872. } Le 1er chiffre indique la page, le 2me la ligne.
Pttr. Kos.	Pańćatantra, Kosegarten. }
Hitôp.	* Hitôpadêça, éd. Schlegel et Lassen.
Chrest. Benf.	Sanskrit-Chrestomathie von Th. Benfey.
Chrest. Böhtl.	Sanskrit-Chrestomathie von O. Böhtlingk, 2e éd.
Ind. Spr.	Indische Sprüche herausgeg. von O. Böhtlingk, 2e éd.

TRANSCRIPTION.

Voyelles et diphtongues: *a â i î u û ṛ ṝ ḷ ê ai ô au.*
Gutturales: *k kh g gh ṅ.*
Palatales: *ć ćh j jh ń.*
Cérébrales: *ṭ ṭh ḍ ḍh ṇ.*
Dentales: *t th d dh n.*
Labiales: *p ph b bh m.*
Semi-voyelles: *y r l v.*
Sifflantes: *ç ṣ s.*
Aspiration, visarga et anusvâra: *h ḥ ṁ.*

Section I.

Extension et emploi du génitif absolu.

L'emploi des locatifs absolus est un chapitre de la syntaxe sanscrite suffisamment éclairci et facile à étudier, grâce à l'abondance des exemples.

Il n'en est pas de même du *génitif absolu* de la même langue. On peut dire que cette construction n'est connue que par ouï-dire et par la mention, du reste fort laconique, des grammairiens de l'Inde, tant il est difficile de trouver quelque indication précise à son égard dans les travaux européens. Une monographie de ce sujet peut donc être de quelque utilité.

Note Bibliographique.

Ce qui a été dit jusqu'ici sur notre matière se réduit aux remarques éparses que voici:

La première, à ma connaissance, est celle de M. Stenzler, dans son édition du Kumâra-saṁbhava. Le çlôka II 46 est ainsi conçu:

yajvabhiḥ saṁbhṛtaṁ havyaṁ vitatêṣv adhvarêṣu saḥ
jâtavêdômukhân mâyî miṣatâm *âchinatti* naḥ.

M. Stenzler présente à ce propos les observations suivantes: «*miṣatâṁ naḥ,* nobis adspicientibus. Notum est in lingua sanscrita et locativos absolutos usurpari et genetivos. Attamen utrique sensu differre dicuntur...» L'auteur établit ensuite que le locatif absolu contient d'habitude une donnée de temps, tandis que, d'après Pâṇini, c'est lorsqu'il s'agit d'exprimer un certain manque d'égards (*anâdara* i. e. despectus aliquis) qu'on peut y substituer le génitif. Et il conclut en disant: «Nostro igitur loco verba *miṣatâṁ naḥ* «nobis adspicientibus» haud significabunt: dum nos adspiciebamus, sed: quanquam nos adspiciebamus; atque Nal. VII 8, verba *Vaidarbhyâḥ prêkṣamâṇâyâḥ* vertenda erunt: quanquam Vaidarbhis spectabat, i. e. ne uxoris quidem præsentia Nalus detinebatur a ludo. Hoc Pâninis

præceptum num apud omnes omnium temporum scriptores valuerit, accuratius erit examinandum.»

La note de M. Stenzler se trouve reproduite dans la dissertation de M. Siecke, *De Genetivi in lingua sanscrita usu*, p. 67. L'auteur se borne au surplus à signaler le vers I 63, 16 du Râmâyaṇa, où Schlegel est censé avoir aperçu un génitif absolu, dont M. Siecke lui laisse la responsabilité. Aussi bien, M. Pischel, dans l'article que nous allons citer, a fait justice de cet exemple prétendu.

Le petit travail de M. Pischel a pour titre: *Genetivus absolutus im Pâli* (*Kuhns Zeitschr.* XXIII 425 seq.). On y trouve quelques mots dits en passant sur le génitif absolu sanscrit. L'auteur discute la doctrine de Pâṇini concernant l'*anâdara* et croit pouvoir l'illustrer par un passage du *Ṛtusaṁhâra*, au sujet duquel nous conservons, malgré tout, quelques doutes (v. § 7). Il constate, en pâli comme en sanscrit, une certaine prédilection du génitif absolu pour le verbe *paçyati*, et ajoute avec raison que l'*anâdara* n'est nullement de rigueur, ainsi que le ferait croire la règle des grammairiens.

M. A. Weber, dans une courte annotation au passage que nous citons sous le n° 19, dit que la construction en question est assez commune en pâli, mais rare en sanscrit. Il rappelle le texte de Pâṇini sans vouloir en trouver à tout prix l'application dans la phrase qu'il commente.

Enfin la grammaire sanscrite de M. Whitney consacre quelques lignes à ce point de syntaxe (§ 300).

§ 1. Extension du génitif absolu.

Un premier fait, constaté depuis longtemps, c'est l'absence du génitif absolu dans les monuments de la période védique. En présence des assurances renouvelées de connaisseurs éminents, j'ai cru inutile, pour ma part, de contrôler l'exactitude de ce fait par des recherches spéciales.

Je dois noter toutefois que le lexique de Saint-Pétersbourg donne s. v. 1 *miṣ* un génitif absolu tiré de la *Maitrâyaṇôpaniṣad* (v. ci-dessous, n° 407). Le texte de cet écrit, dont la langue se rapproche du sanscrit épique, est regardé comme relativement moderne.

Sans aborder ici le terrain de la syntaxe comparée, l'usage d'un idiome aussi rapproché du sanscrit que le zend mérite à tout hasard d'être consulté. M. Hübschmann (*Zur Kasuslehre*, p. 280) mentionne trois cas de génitif absolu tirés de cette langue, sans répondre toute-

fois de leur véritable interprétation. Lors même qu'ils seraient moins douteux, ces exemples n'ont aucun des caractères essentiels du génitif absolu indien. Les citations en partie différentes de Spiegel (*Gramm. der Altbaktr. Spr.*, § 277) donnent lieu à la même remarque[1]. Au reste, la confusion très grande qui règne en zend dans l'emploi des cas, jointe à l'absence surprenante des locatifs absolus, serait de nature déjà à recommander une extrême prudence.

Dans le sanscrit classique, il n'est guère de texte de quelque étendue qui n'offre des exemples de génitif absolu, pourvu que le genre littéraire y prête. Ce sont les ouvrages du genre narratif, principalement les épopées et les Purâṇas, mais aussi la prose du *Pañćatantra*, qui en admettent le plus facilement l'usage. — Le drame paraît éviter les génitifs absolus. Il est vrai que nous n'avons pas poussé très loin nos recherches sur ce point.

Quant aux écrits de la basse époque, leur langue étudiée et artificielle ne sait plus, autant que nous avons pu l'observer, se servir d'un tour qui n'avait jamais été bien usuel. Ceci ne concerne pourtant que le sanscrit des puristes, car on rencontre des génitifs absolus dans des textes écrits plus librement, tels que le *Pañćadaṇḍaćhattraprabandha*, postérieur au XVe siècle. Le fait tient sans doute à ce que dans le parler populaire, comme on en peut juger par le pâli, cette construction demeurait encore vivante.

Le génitif absolu en sanscrit passe pour une rareté syntaxique. Il serait plus exact de dire qu'on le rencontre rarement en dehors d'un certain nombre de formules, dont quelques-unes sont au contraire assez répandues. Telle d'entre elles, dans quelques parties du Mahâbhârata, n'est plus qu'un refrain banal et une des chevilles de versification dont le poète abuse le plus.

Dans ce qui suit, nous parlons de *sujet* et de *prédicat* (ou *attribut*[2]) du génitif absolu, plutôt que de les appeler substantif et participe. Ces expressions ne peuvent prêter à aucune équivoque. Elles ne sont pas moins légitimes que le terme *proposition-participe* appliqué au tour absolu.

---

1. A l'exception peut-être du passage Yt. 3, 13, qui en revanche se trouve, après vérification, avoir dans le texte une forme très différente de celle sous laquelle il est cité par Spiegel.

2. Le terme *prédicat* a été introduit par M. Bergaigne. Il nous semble offrir des avantages sur celui d'*attribut* qui, dans les terminologies étrangères et dans l'usage français même, représente des idées diverses.

§ 2. Le sujet du génitif absolu.

Première et importante règle à noter:

Le sujet du génitif absolu est toujours une personne, *dans le sens grammatical du mot, c'est-à-dire un être* animé et intelligent, *ou censé tel.*

On ne pourrait donc convertir en génitifs absolus des locatifs tels que: *divasêṣu gaććhatsu, barhiṣi stîryamâṇê, utsavê pravartamânê.*

Toutefois le sujet peut être un collectif de personnes.

Il y a parfois, comme dans la proposition à verbe fini, ellipse du sujet *lui*: ainsi au n° 64, et dans l'exemple que donne le scholiaste de Pâṇini, *rudataḥ prâvrâjît* (v. § 6). — Le génitif *varṣataḥ* «ὕοντος» que nous avons cru reconnaître dans les n°s 80 et 81, doit être considéré comme un cas particulier où le sujet reste innommé. Il faut sous-entendre *dêvasya* ou *Parjanyasya,* car le verbe *varṣati* n'est point impersonnel comme le grec ὕει. Aussi, au point de vue syntaxique, ce n'est pas ὕοντος, mais bien les locutions telles que παλλομένων «en tirant au sort» (Il. 15, 191) qui fourniraient ici le meilleur parallèle[1].

Le pronom relatif, comme sujet d'un génitif absolu, se trouve aux n°s 50, 84.

On ne doit qu'à des négligences de style certains génitifs absolus dont le sujet répète un des termes de la phrase, comme dans le grec ἀσθενήσαντος αὐτοῦ, οὐδέποτε ἀπέλιπε τὸν πάππον, Xénophon Cyr. I 4, 2. Ainsi MBh. XIII 4002:

iti têṣâṁ *kathayatâm, bhagavân Gôvṛṣadhvajaḥ*
«*êvam astv*» *iti* dêvâṁs tân, *viprarṣê, pratyabhâṣata.*

Cf. les n°s 2, 6, 9, 32, 43, 45, 47.

§ 3. Le prédicat du génitif absolu.

Le génitif absolu n'est point, comme le locatif dans les fonctions correspondantes, une construction employée librement et dans une grande variété de combinaisons. On y retrouve presque constamment les participes des mêmes verbes. C'est donc en somme une série de formules, consacrées par l'usage, que nous avons devant nous.

---

1. Au surplus *varṣataḥ* signifie peut-être plus exactement: *le pluvieux* pleuvant, *varṣatô varṣataḥ*, de même que le vrai sens de παλλομένων est: παλλομένων τῶν παλλομένων. Le sujet est omis parce qu'il n'est autre que le prédicat sous-entendu à l'état de substantif.

Le verbe qui, par sa fréquence, y tient, sans comparaison aucune, la première place, est *paçyati* «voir», et cela non seulement en sanscrit, mais aussi, semble-t-il, dans le pâli. Deux verbes de signification voisine, *prêkṣati* et *miṣati*, viennent en seconde ligne avec *çṛṇôti* «entendre».

Il n'est pas rare que le prédicat soit un adjectif, et sous le terme d'adjectif on doit comprendre aussi les participes passés, qui, nous le verrons à l'instant, ne peuvent entrer qu'en cette qualité dans un génitif absolu. L'adjonction du participe *sant-* «étant», qu'on peut toujours suppléer par la pensée, n'est point nécessaire et semble même inusitée.

Nous n'avons pas recueilli d'exemple où le prédicat soit un substantif, comme dans le type latin *dictatore Fabio*, et dans les locatifs absolus indiens *tasmin mahîpatau*, *tvayi yantari*, etc.

§ 4. Rapport dans le temps avec l'action principale.

L'action principale, par rapport à celle du génitif absolu, est contenue presque toujours dans le prédicat de la proposition.

Néanmoins il est bon de noter le cas, qu'on conçoit sans peine, où le membre de phrase absolu se rattache par le sens à un autre terme quelconque de la proposition, ce terme étant supposé un participe ou un adjectif exprimant une action.

Ce fait, qui est rare, se présente dans le passage ci-après du *Mârkaṇḍêya-Purâṇa* (14, 84):

paçyatô bhṛtyavargasya mitrâṇâm atithês tathâ
ékô miṣṭânnabhug bhuṅktê jvaladaṅgârasaṁcayam.

«L'homme qui (dans le cours de sa vie) a goûté seul des friandises «en présence de ses serviteurs, de ses amis ou de son hôte, [subit ici le supplice] de manger un amas de charbons ardents.»

On voit que le génitif absolu porte uniquement sur l'adjectif à sens participial *miṣṭânnabhuk*, qui, dans la phrase, a le rôle de *sujet*. Un exemple analogue se trouve dans le *Râmâyaṇa* de Gorresio V, 91, 11[1]:

vinaṣṭaḥ paçyatas tasya rakṣituḥ çaraṇâgataḥ
âdâya sukṛtaṁ tasmât sarvaṁ gaććhaty arakṣitaḥ.

L'action du génitif absolu accompagne dans le temps l'action principale; la première n'est jamais donnée comme close au moment où la seconde s'accomplit.

C'est là, en regard de l'emploi du locatif absolu, qui se prête indifféremment à exprimer la concomitance ou l'antécédence, une nouvelle particularité caractéristique.

---

1. Cf. *Ind. Spr.* no 6131, où Böhtlingk donne le texte de Bombay.

La conséquence en est que le participe du génitif absolu est invariablement un participe présent, — ou un adjectif, avec lequel on est libre de sous-entendre le participe présent du verbe substantif.

Il ne s'ensuit pas toutefois que les participes passés ne puissent figurer dans un génitif absolu. C'est à condition seulement qu'ils dépouillent entièrement leur nature verbale: ils marquent alors un *état prolongé et encore présent,* et sont réduits de la sorte à la valeur de purs adjectifs.

On ne rencontrera jamais au génitif absolu que des participes passés susceptibles d'être interprétés comme nous venons de le dire. Ce sont surtout les participes passés de verbes neutres.

Ainsi un passage du *Pańćatantra* nous offre les mots:

nâyaṁ pâpâtmâ mama gatâyâ utthitaḥ?

Il ne s'agit pas là de deux faits consécutifs. Il serait simplement impossible, dans un génitif absolu, de prendre *gata* au sens participial, et de traduire *postquam abii.* Notre participe signifie *parti* dans le sens d'*absent.* Il est devenu adjectif, et la phrase se traduira: *le coquin ne s'est-il point levé pendant mon absence?* On voit qu'il y a simultanéité: l'action subordonnée embrasse toute la période de l'action principale, et ne la précède pas.

Le contexte, dans le cas précité, confirme parfaitement la justesse de la règle. La femme de l'ivrogne, qui revient chez elle en grand danger d'être battue, s'enquiert seulement de ce qui s'est passé *pendant son absence.* Elle ne dit point: «*une fois que je fus partie* ne s'est-il point levé?», ce qui ferait supposer que le mari se doutait de son départ ou qu'il le guettait[1].

---

1. D'après ce qui vient d'être dit, c'est une énormité que l'auteur du *Kṣitîçavaṁçâvalîćarita* (éd. Pertsch, Berlin, 1852) a commise dans le génitif absolu suivant, le seul que présente cet écrit de la fin du XVIIIe siècle:

êvaṁ viṁçativarṣaṁ suçâsitarâjyasya Majamudârasya prâptaparalôkasya, Çrîkṛṣṇaḥ svârjitarâjyaṁ taditarau bhrâtarau ća vibhajya prâptaṁ paitṛkaṁ râjyaṁ çaçâsuḥ.

Pertsch: *When the Majmuat-dâr, after having thus ruled happily for twenty years, passed away to the other world, Crîkṛṣṇa reigned over the kingdom he had gained for himself, and his two brothers over the divided realm of their father.*

Il ne faut voir là probablement qu'une confusion de cas ou une des incroyables anacoluthes que se permet l'auteur de cette chronique (voy. l'Introduction de Pertsch, p. VIII).

Un cas plus extraordinaire encore nous est offert dans le *Bhâgavata-Purâṇa,* VIII 6, 21:

Le locatif absolu est moins précis: *mayi gatâyâm* peut avoir l'un et l'autre des deux sens envisagés.

L'exemple n° 64, où *mṛtê* (loc.) est opposé à *jîvataḥ* (gén.), est une illustration intéressante aux remarques qui précèdent.

§ 5. Rapport logique avec l'action principale.

Nous avons tour à tour considéré dans le génitif absolu le *sujet*, le *verbe*, le *temps*, et sur chacun de ces différents points nous l'avons trouvé assujetti à certaines limites étroites, où l'usage n'a jamais enfermé le locatif absolu.

Ces deux formes syntaxiques n'ont pas non plus des attributions égales en ce qui concerne le *rapport logique* avec l'action principale, rapport qui, dans la phrase normale, aurait son expression dans les conjonctions de subordination. Le locatif absolu offre plus de latitude que le génitif construit de la même manière. Il remplace des propositions subordonnées de nature plus diverse. Il est vrai que ce dernier tour gagne peut-être en relief et en netteté ce qui lui manque en étendue.

Remarquons à ce propos que la construction que nous étudions n'est jamais absolument obligatoire, car il n'est aucun des emplois qui lui sont donnés qui ne soit également du ressort du locatif absolu. Toutefois les participes de certains verbes ont une préférence marquée pour le génitif. Il faut citer: *miṣant-*, à peu près introuvable au locatif absolu[1], *paçyant-* et *çṛṇvant-*, rares aussi au locatif absolu, du moins dans la langue de l'épopée[2].

Le caractère facultatif du génitif absolu est expressément relevé par le scholiaste de Pâṇini (voy. § 6). Jayamaṅgala, un des commentateurs du *Bhaṭṭikâvya*, croit devoir en parler également, et cela, chose assez singulière, à propos d'un locatif absolu.

---

amṛtôtpâdanê yatnaḥ kriyatâm avilambitam
yasya pîtasya *vai jantur mṛtyugrastô'marô bhavêt.*

Cet exemple viole les règles les mieux établies. Il contient un participe passé qui n'est pas adjectif, et le sujet représente une chose, au lieu d'être une personne.

1. Nous n'en connaissons qu'un exemple: *miṣatsv animiṣêṣu*, Bhâg. Pur. III 15, 31.

2. Nous avons noté: *paçyatsu sarvarâjasu* MBH. VII 5800, *paçyatsu Kurupâṇḍuṣu*, ibid. 9245; *çṛṇvatsu têṣu*, MBH. III 1997. Dans le *Kathâsaritsâgara*, ces locatifs sont beaucoup plus fréquents.

Hanumân explique à Sîtâ pourquoi, du fond de sa cachette, il a assisté sans la défendre aux violences de Râvaṇa:

tasmin vadati, *ruṣṭô 'pi nâkârṣaṁ, dêvi, vikramam*
avinâçâya kâryasya, vićinvânaḥ parâparam.
Bhaṭṭ. VIII 113.

Jayamaṅgala aperçoit dans cette phrase un *anâdara* (v. § 6), et se souvenant de la prescription de Pâṇini: *ṣaṣṭhî ćânâdarê*, il se met en campagne pour justifier la présence du locatif *tasmin vadati*. L'anâdara est évident en effet, seulement il porte tout entier sur *ruṣṭô 'pi*, «quoique irrité», et il est inadmissible de voir dans *tasmin vadati* l'idée: «quoiqu'il parlât ainsi». Encore faut-il noter que le commentateur tire de son propre fonds le mot *ainsi* qui n'existe nullement dans le texte. Ceci pour constater le peu d'à-propos de sa glose, qui en elle-même ne manque pas d'intérêt[1]:

«yady âdâv êva praviṣṭô 'si, tarhi kim iti svakarma na darçitavân asî» 'ty âha: *tasmin* ityâdi | hê dêvi, tasmin vadati ruṣṭô 'pi vikramaṁ nâkârṣam | taṁ tathâ vadantam anâdṛtya vikramaṁ nâkârṣam, ity arthah | «ṣaṣṭhî cânâdara» iti *ća*-kârât saptamî. |

Pour l'étude des modes d'emploi de notre construction, nous établissons deux grandes classes d'exemples.

Dans le groupe *A*, le génitif absolu marque *une situation* au sein de laquelle se déroule l'action principale, et il ne modifie pas sensiblement l'idée.

Le groupe *B* est composé simplement de tous les autres cas, c'est-à-dire d'éléments assez disparates.

Si nous avons rassemblé ces cas en un groupe unique opposé au groupe *A*, c'est qu'ils présentent un trait commun — plus ou moins accusé et ne constituant pas un caractère distinctif rigoureux, — à savoir que les mots au génitif modifient d'une façon directe l'action principale, contrairement à ce qui a lieu dans l'autre groupe.

Groupe A.

Il y a peu d'observations à faire sur le groupe *A*. Le génitif absolu répond aux conjonctions *pendant que*, *comme*, *au moment où*. Il forme une sorte d'arrière-plan, sur lequel le fait principal se détache. C'est précisément l'inverse qu'on observe dans le second groupe,

1. Le commentateur tenait probablement à retrouver à tout prix, vers par vers, l'application des sûtras, mettant au besoin dans le texte ce qui ne s'y trouvait pas.

où le point saillant de l'idée est contenu le plus souvent dans le génitif absolu.

Vu l'uniformité de ce genre d'exemples, une seule citation suffira:

iti ćintayatas tasya, *tatra tôyârtham âyayuḥ*
gṛhîtakâńćanaghaṭâ bhavyâḥ subahavaḥ[1] *striyaḥ.*
Kath. 18, 356.

«Pendant qu'il se livrait à ces réflexions, des femmes nombreuses et de noble apparence vinrent puiser de l'eau dans des vases d'or qu'elles avaient apportés.»

Groupe B.

Dans l'application la plus simple, on trouve le sens de *pendant que*: en d'autres termes, la donnée de temps dépouillée de toute idée accessoire de mode, — et de la seule espèce possible dans ces conditions, le sens d'*après que* étant exclu, comme on l'a vu (p. 275).

Je n'indique pas à nouveau le caractère qui sépare les exemples en question du groupe traité plus haut, dans lequel, tout en marquant un rapport analogue, le génitif absolu ne renfermait pas une circonstance essentielle de l'action.

Kath. 29, 79:

Dêvasênas tadâ gatvâ mâtarañ praṇatô 'bravît:
«Kîrtisênâdhunâ hastê tavâmba prasthitasya mê;
«nâsyâ nṛhsnêhatâ kâryâ, kulînatanayâ hy asau.»

Ibid. 42, 68 (n° 486):

suptasya mê *tad apy açnât sapatnî tê ćhalât.*

Comparez encore les exemples 482, 487, 495.

Bien que l'emploi «anâdarê», consacré par le code de la grammaire hindoue, ne soit ni exclusif, ni même prédominant, on serait embarrassé de signaler dans le groupe *B* une autre application saillante et tant soit peu constante du génitif absolu. C'est donc principalement ce genre d'emploi que nous avons à décrire.

Dans le cas en question, le génitif absolu équivaut à une proposition subordonnée introduite par *quoique* ou *quand même*, soit de l'espèce que nous nommons *concessive* en faisant intervenir le point de vue du *narrateur*, et qu'il serait plus juste d'appeler *adversative* en se plaçant à celui du *sujet de la subordonnée*. Le terme *anâdarê* dont se sert Pâṇini est emprunté enfin à une troisième donnée: l'attitude de l'*agent principal* vis-à-vis de l'action subordonnée. Le

1. On a semblablement au vers 35, 23: *patnîṣu bahuṣu.*

sens de ce terme peut se rendre par: «quand il n'est pas tenu compte, quand il y a indifférence, absence d'égards, acte de passer outre.»

On aurait tort toutefois de croire que le génitif absolu jouisse d'une faculté propre pour exprimer l'idée de *quoique*. Il faut que cette idée se dégage plus ou moins clairement des mots eux-mêmes, et dans ces conditions le locatif absolu indien, comme l'ablatif absolu latin, comme le génitif absolu grec, se charge parfaitement de la même fonction. Le cas absolu marque une circonstance concomitante. Dès que le rôle de cette circonstance dans l'action principale ne donne lieu à aucune équivoque, l'esprit supplée de lui-même la conjonction voulue. En un mot, l'*anâdara* est indépendant du génitif. Ce qui est exact, c'est que, étant donné l'*anâdara*, l'usage incline pour le génitif.

Ce caractère purement subsidiaire du génitif absolu me paraît avoir été méconnu par M. Stenzler dans le passage cité plus haut (p. 271) où il dit: «verba *miṣatâṁ naḥ*, «nobis adspicientibus» haud significabunt: dum nos adspiciebamus, sed: quanquam nos adspiciebamus.» L'observation, sans être précisément fautive, dépasse la mesure. Il semblerait que le génitif ait eu le pouvoir de transformer la phrase, d'y introduire une idée qu'on n'apercevrait point si les mêmes mots étaient mis au locatif. La vérité est que l'*anâdara* résulte du contexte, et qu'il n'en résulterait pas moins sûrement si nous avions le locatif au lieu du génitif. — J'ajoute que par une conséquence directe de cette première erreur, M. Stenzler commet celle d'admettre le sens tranché de *quanquam* dans une phrase où on ne peut trouver qu'un *quanquam* atténué, de l'espèce considérée ci-après sous le chef II.

Si nous faisons une classification, c'est uniquement pour introduire un ordre dans nos exemples. Ce qui précède montre en effet qu'il n'y a pas différentes valeurs propres du génitif absolu. Nous ne pouvons qu'inscrire des catégories logiques, en mettant en regard de chacune d'elles des exemples qui en dépendent.

Il convient de reconnaître, en terminant, que quelques cas peu nombreux militent contre le principe développé ci-dessus et tendent à indiquer que le génitif absolu n'est pas toujours inexpressif par lui-même sous le rapport de l'*anâdara*. On le trouve dans des phrases où, pour rendre l'idée de *quoique*, le locatif absolu serait sinon insuffisant, du moins beaucoup plus ambigu. Ainsi, à force d'être affectée aux cas d'*anâdara*, notre construction arrive à porter ce

sens en elle-même. Nous ouvrons, pour tenir compte de ce fait, la subdivision Iβ.

I. Anâdara prononcé.

La circonstance énoncée dans le génitif absolu constitue une entrave directe à l'action principale. L'idée est donc celle d'un *quoique* caractérisé.

α. Cette circonstance étant expressément désignée comme entravante, le sens de *quoique* naît spontanément et ne saurait être considéré comme déterminé en quoi que ce soit par le génitif.

Bhâgavata-Purâṇa VIII 21, 14:

tê sarvê vâmanaṁ hantuṁ çûlapaṭṭiçapâṇayaḥ
aniććhatô Balê *râjan, prâdravan jâtamanyavaḥ.*

Mahâbhârata II 2478:

akâmânâṁ ća sarvêṣâṁ suhṛdâm arthadarçinâm
akarôt Pâṇḍavâhvânaṁ Dhṛtarâṣṭraḥ sutapriyaḥ.

Qu'on mette des locatifs à la place de ces génitifs, et tout sera dans le même état.

Les exemples où cette signification est obtenue à l'aide de la particule *api* rentrent naturellement dans la même catégorie: Bhâg. Pur. VIII 12, 25:

tayâpahṛtavijñânas tatkṛtasmaravihvalaḥ
Bhavânyâ api paçyantyâ *gatahrîs tatpadaṁ yayau.*

Cf. encore le n⁰ 66.

β. La circonstance entravante est décrite, mais non expressément caractérisée comme telle. C'est le cas intéressant et rare auquel nous faisions allusion plus haut, le seul où l'idée de *quoique* existe, jusqu'à un certain point, *de par le génitif.*

MBh. I 4143:

Vićitravîryas taruṇô yakṣmaṇâ samagṛhyata.
suhṛdâṁ yatamânânâm *âptaiḥ saha ćikitsakaiḥ*
jagâmâstam ivâdityaḥ Kauravyô Yamasâdanam.

«ses amis faisant leurs efforts», ce qui, *à cause du génitif*, signifie: «*quoique* ses amis fissent leurs efforts (pour le sauver)»[1].

---

1. A vrai dire, la présence des mots *astam ivâdityaḥ* jette une certaine incertitude sur ce génitif absolu. Vićitravîrya quittant le monde terrestre est comparé au soleil qui se couche. Or nous verrons dans la section III que le sanscrit dit couramment: *têṣâm âdityô 'staṁ jagâma,* «le soleil se coucha *pour* eux,» et c'est peut-être de cette façon qu'on doit interpréter le génitif ci-dessus.

MBh. X 197:

Bhûriçravâ mahêṣvâsas tathâ prâyagatô raṇê
krôçatâm̃ bhûmipâlânâm̃ *Yuyudhânêna pâtitaḥ.*

«les princes poussant des cris», c'est-à-dire, et en vertu du génitif: «*malgré* les cris que poussaient les princes»[1].

II. Anâdara mitigé.

Indiquons par un exemple le degré exact que nous avons ici en vue. C'est ce demi-*anâdara* qui fait qu'en français on se contente de dire: *en présence de*, pour: *malgré la présence de*[2], ou bien: *de son vivant*, pour: *quoiqu'il vécût encore.*

La circonstance rapportée dans le génitif absolu n'est pas conçue directement comme un obstacle. Il n'y a qu'une nuance discrète. De façon qu'on éviterait la conjonction même hors du cas absolu, dont le propre est de la supprimer.

MBh. V 374:

Ahalyâ dharṣitâ pûrvam ṛṣipatnî yaçasvinî
jîvatô bhartur *Indrêṇa, sa vaḥ kim̃ na nivâritaḥ?*

Pttr. 193. Le roi des corbeaux s'excuse auprès de Sthirajîvin, le doyen de ses conseillers, de ne le consulter qu'après les autres:

tâta! yad êtê mayâ pṛṣṭâḥ sacivâs tâvad, atra sthitasya tava, *tat parîkṣârthaṁ yêna tvaṁ sakalaṁ çrutvâ, yad ucitaṁ tan mê samâdiçasi*[3].

C'est dans cette classe que se placent naturellement presque tous les exemples où le participe au génitif est *paçyataḥ* «voyant», ou un synonyme, le fait d'*être vu* n'étant pas un empêchement proprement dit.

Kath. 61, 159:

bhuktvâ ca, paçyatas tasya, *râtrau tadbhâryayâ saha*
samam âsêvya suataṁ, sukhaṁ suṣvâpa tadyutaḥ.

MBh. VII 6406:

hantâsmi Vṛṣasênaṁ tê prêkṣamâṇasya *saṁyugê.*

---

1. Le locatif absolu *krôçamânê 'rjunê*, MBh. VII 8875, contient, il faut l'avouer, la même idée de *malgré*. On voit combien il est malaisé de trouver un exemple où l'*anâdara* résiderait essentiellement dans le génitif.

2. L'intention perce plus ouvertement dans les locutions populaires équivalentes: *sous le nez de, à la barbe de.*

3. Je n'accorde pas le génitif *sthitasya tava* avec *sacivâḥ*, parce que je crois que ce dernier mot désigne, dans son véritable emploi, les *courtisans*, les *familiers* (d'un prince), et non les *camarades* ou les *collègues* d'une personne quelconque.

On peut faire la remarque que les génitifs absolus fournis par *paçyati* se prêtent, grâce à la signification de ce verbe, à deux sortes distinctes d'*anâdara*: l'une où l'acte principal a lieu malgré la présence d'un agent hostile — c'est celle dont nous venons de donner des exemples — l'autre où il s'accomplit malgré la présence d'un agent *qui devrait se montrer hostile*, mais qui consent, comme dans les phrases suivantes.

MBh. XIII 7429. Kṛṣṇa raconte comment un brahmane, s'étant installé chez lui, avait fini, entre autres insolences, par maltraiter, sous ses yeux, son épouse Rukmiṇî. Kṛṣṇa supporte ces humiliations avec joie:

agnivarṇô jvalan dhîmân sa dvijô rathadhûryavat
pratôdênâtudad bâlâm̃ Rukmiṇim̃ mama paçyataḥ.

Mârk. Pur. 114, 30. Le roi Sudêva, par une coupable complaisance, laisse son favori Nala offenser la femme d'un richi:

sakhâ tasya Nalô matto jagṛhê tâm̃ ća durmatiḥ
paçyatas tasya râjńaç ća *«trâta-trâtê» 'tivâdinîm.*

MBh. III 11799:

mâm avajńâya duṣṭâtmâ yasmâd êṣa sakhâ tava
dharṣaṇâm̃ kṛtavân êtâm̃ paçyatas tê *Dhanêçvara,*
tasmât, etc.

III. Extrême dégradation de l'anâdara.

Il ne reste plus rien de l'idée de *malgré.*

Le sujet principal passe outre, non sur un acte d'opposition, mais sur un acte quelconque du second sujet.

C'est un *anâdara* qui est moins dans le fait que dans l'idée. Par cela même, il se concentre nécessairement davantage sur le génitif en tant que génitif, et cette extrême nuance, si on voulait l'exprimer dans un locatif absolu, courrait plus de risque de se perdre que l'*anâdara* bien accusé des cas précédents.

Notre construction servira, par exemple, à faire ressortir la sérénité impassible d'un personnage, que le fait incident ne saurait émouvoir.

Ainsi Râm. III 16, 26, dans la fable connue d'Agastya mangeant l'Asura Vâtâpi:

tatas tu kalpitam̃ bhakṣyam̃ Vâtâpim̃ mêṣarûpiṇam
bhaksayâm âsa bhagavân Ilvalasya *sa* paçyataḥ.

Le richi, confiant dans la puissance de sa digestion, mange Vâtâpi sans s'inquiéter de l'attitude d'Ilvala, qui l'observe et qui va donner à son frère le signal convenu. *Ilvalaṁ paçyantam anâdṛtya* en style de commentateur. Au vers I 67, 16, c'est la calme assurance de Râma que le poète veut mettre en relief:

paçyatâṁ nṛsahasrâṇâṁ bahûnâṁ, *Raghunandanaḥ*
ârôpayat sa dharmâtmâ salilam iva tad dhanuḥ.

Le commentaire de Râmânuja dit, avec raison, je crois, à cet endroit: *paçyatâm, anâdarê ṣaṣṭhî.*

D'autres fois c'est une indifférence affectée:

Indra, se proposant d'éclairer un muni sur ses véritables devoirs, prend la forme d'un brahmane et se met, en sa présence, à jeter des cailloux dans le Gange (Kath. 40, 16).

âgatya ća sa Gaṅgâyâs taṭâć ćikṣêpa vâriṇi
uddhṛtyoddhṛtya sikatâḥ paçyatas tasya *sôrmiṇi.*
tad dṛṣṭvâ muktamaunas taṁ Tapôdattaḥ sa pṛṣṭavân:
«açrântaḥ kim idaṁ, brahman, karôṣi?» 'ti sakautukaḥ.

Le génitif absolu peint l'apparente indifférence d'Indra, qui feint d'ignorer la présence du muni, alors qu'il n'a d'autre but que d'éveiller sa curiosité.

Semblablement Kath. 16, 33, l'exclamation du *vratin* veut paraître spontanée:

praviṣṭô jâtu bhikṣârtham êkasya baṇijô gṛhê
sa dadarça çubhâṁ kanyâṁ bhikṣâm âdâya nirgatâm.
dṛṣṭvâ ćâdbhutarûpâṁ tâṁ sa kâmavaçagaḥ çaṭhaḥ
«hâ hâ kaṣṭam!» iti smâha, baṇijas tasya çṛṇvataḥ,
gṛhîtabhikṣaç ća tatô jagâma nilayaṁ nijam.
tatas taṁ sa baṇig gatvâ rahaḥ papraććha vismayât:
«kim adyaitad akasmât tvaṁ maunaṁ tyaktvôktavân?» iti.

Certains cas que je vais citer offrent un point d'attache avec les exemples — dépourvus de tout *anâdara* — dont se compose le groupe A (p. 278). Si ce rapprochement est légitime, comme je le crois, la distinction d'un groupe A n'aurait de raison d'être qu'au point de vue pratique.

On va voir, en effet, que le génitif absolu d'*anâdara* sert fréquemment à l'expression d'un contraste, ce qui s'explique fort aisément. Le fait énoncé dans le génitif absolu est frappé d'*anâdara*, c'est-à-dire qu'il est écarté, infirmé, démenti par le fait suivant, avec lequel il fait antithèse. Or, de cet emploi à celui que nous présente le groupe A, il n'y a qu'une question de degré.

Voici des exemples. MBh. VII 4860:

«. . . dûram̃ yâtaç ća Sâtyakiḥ.»
tathaivam̃ vadatas tasya *Bhâradvâjasya, mârisa*[1],
pratyadṛçyata Çainêyô nighnan bahuvidhân rathân.

On sait que Çainêya est un autre nom de Sâtyaki.

Râm. VI 80, 36:

tâm anuvyâharać ćhaktim âpatantîm̃ sa Râghavaḥ
«svasty astu Lakṣmaṇasyêti, môghâ bhava hatôdyamâ!»
ity êvam̃ dhyâyatas tasya Râghavasya mahâtmanaḥ,
nyapatat sâ mahâvêgâ Lakṣmaṇasya mahôrasi.

De même, dans l'exemple n° 19 (*iti lôkânâm̃ jalpatâm*), les présomptions de la foule se trouvent soudain confondues.

Râm. IV 9, 91. Le singe Sugrîva doute que Râma soit de taille à se mesurer avec Bâlin. Il le conduit près du squelette du géant Dundubhi tué par ce dernier et lui demande comment il espère triompher de l'auteur d'un pareil exploit:

athaivam̃ vadatas tasya Sugrîvasya mahâtmanaḥ,
Râghavô Dundubhêḥ kâyam̃ pâdâṅgusṭhêna tôlayan
lîlayaiva tadâ Râmaç ćikṣêpa çatayôjanam.

Râma, sans plus s'inquiéter des objections de Sugrîva, lui répond par un fait tangible, et c'est ce qu'exprime le génitif.

MBh. I 7049:

êvam̃ têṣâm̃ vilapatâm̃ viprâṇâm̃ vividhâ giraḥ,
Arjunô dhanuṣô 'bhyâçê tasthau girir ivâćalaḥ.

Les brahmanes disputent, au svayam̃vara de Kṛṣṇâ, pour savoir si l'on doit permettre au jeune Arjuna de tenter l'épreuve de l'arc. Le génitif absolu marque le contraste entre leur agitation et la tranquille fierté du héros.

Evidemment il suffira d'une légère extension pour que ce genre de phrases aboutisse aux exemples du groupe A, où personne, au premier abord, n'aurait soupçonné l'*anâdara*.

Nous avons encore à mentionner deux cas particuliers de l'*anâdara*:

1° Celui où l'on insiste sur le génitif absolu d'*anâdara* au moyen de la particule *êva*. Dans ces conditions, l'idée de *malgré* s'effaçant à cause de son évidence même, l'obstacle dont il s'agit devient, au contraire, une circonstance qui rehausse la portée de l'action.

---

1. Le contexte montre qu'il faut ou changer *mârisa* en *sâratêḥ*, ou prendre *Bhâradvâjasya* comme régime de *vadatas tasya*. De toute façon il y a génitif absolu.

Hariv. 7464:

dardarça tatra bhagavân dêvayôdhân durâsadân
nânâyudhadharân vîrân Nandanasthân Adhô'kṣajaḥ.
têṣâṁ saṁpaçyatâm êva *Pârijâtaṁ mahâbalaḥ*
utpâṭyârôpayâmâsa Pârijâtâṁ satâṁ gatiḥ
Garuḍaṁ pakṣirâjânaṁ ayatnênaiva Bhârata.

«sous les yeux mêmes des gardiens. . .»

Kath. 46, 76:

iti Vidyâdharâḥ Sûryaprabhaṁ tê jahasus tadâ.
têṣâṁ prahasatâm êva, *gatvâ Sûryaprabhêṇa saḥ*
stimitâsyô gṛhîtaç ça kṛṣṭaç çâjagarô bilât.

MBh. XV 483:

prêkṣatâm êva vô, *Bhîma, vêpantîṁ kadalîm iva*
strîdharmiṇîm ariṣṭâṅgîṁ tathâ dyûtâparajitâm
Duḥçâsanô yadâ maurkhyâd dâsîvat paryakarṣata,
tadaiva viditaṁ mahyaṁ parâbhûtam idaṁ kulam.

2° Le génitif absolu marque souvent les conditions où une chose ne saurait avoir lieu.

Bhâg. Pur. III 18, 3:

na svasti yâsyasy anayâ mamêkṣataḥ, *surâdhama!*

Râm. II 101, 3:

na hi tvaṁ jîvatas *vanam âgantum arhasi.*

Ibid. III 56, 31:

na çaktas tvaṁ balâd dhartuṁ Vaidêhîṁ mama paçyataḥ.

Hariv. 14461:

êka êva mahâdvârô gamanâgamanê sadâ.
mudrayâ saha gaććhantu râjñô, yê gantum ipsavaḥ;
na ćâmudraḥ pravêṣṭavyô[1] dvârapâlasya paçyataḥ.

L'affinité de ce genre de phrases avec l'emploi «anâdarê» est manifeste. En isolant la négation, on obtient en effet le type de l'*anâdara* pur. On peut admettre que la pensée: *na-yâsyasi* × *mamêkṣataḥ* a été conçue d'abord sous la forme: *na* × *yâsyasi-mamêkṣataḥ.*

Ici se placent aussi certaines interrogations qui équivalent pour le sens à des propositions négatives de même nature que celles qu'on vient de voir. Kath. 31, 84:

kathaṁ hy êtad, dêvi, syân mama jîvataḥ?

---

1. Apparemment pour : *na ćâmudrêṇa pravêṣṭavyam.* Car il serait trop hardi de donner à *pravêṣṭavya* le sens de *pravêçayitavya.*

MBh. VII 6572. Duryôdhana soupçonne Drôṇa d'être de connivence avec l'ennemi.

kathaṁ niyaććhamânasya Drôṇasya *yudhi Phâlgunaḥ*
pratijñâyâ gataḥ pâraṁ hatvâ Saindhavam Arjunaḥ?

«Comment, si Drôṇa s'y était opposé effectivement, Arjuna eût-il pu accomplir le vœu qu'il avait fait de tuer Jayadratha?»

Hors des cas que nous venons d'indiquer, le génitif absolu exprimant une *condition* est extrêmement rare.

Signalons le passage où Draupadî supplie Kṛṣṇa de ne point laisser Arjuna et Bhîma réaliser leurs projets de paix avec les Kurus. Elle rappelle l'outrage sanglant de Duḥçâsana, la saisissant aux cheveux devant la foule assemblée. MBh. V 2906:

ayaṁ, (sc. kêçapakṣaḥ) *tê, Puṇḍarîkâkṣa, Duḥçâsanakarôddhṛtaḥ*
smartavyaḥ sarvakâryêṣu, parêṣaṁ saṁdhim iććhatâm.

Cet exemple pourrait s'entendre aussi comme un génitif absolu «anâdarê».

Les deux cas qu'il nous reste à mentionner sont assez curieux, car ils contiennent une condition d'un genre tout particulier. C'est l'idée de *si quidem*, *si modo*. Le fait principal «tient à peu de chose»:

α. En tant que précaire.

MBh. II 1549 seq. Çiçupâla reproche à Bhîṣma de ressembler dans sa conduite à l'oiseau *bhûliṅgaçakuni*, dont le cri est: *mâ sâhasam*, «pas de témérité!» et qui vit néanmoins des menus morceaux qu'il vient ravir dans la gueule du lion. Il poursuit ainsi:

«iććhataḥ *sâ hi* siṁhasya, *Bhîṣma, jîvaty asaṁçayam!*
tadvat tvam apy adharmiṣṭha sadâ vâćaḥ prabhâṣasê,
iććhatâṁ bhûmipâlânâṁ, *Bhiṣma, jîvasy asaṁçayam!*
lôkavidviṣṭakarmâ hi nânyô 'sti bhavatâ samaḥ.»

«pourvu que *le lion y consente*; autant que *c'est son bon plaisir.*»

Citons encore la réponse de Bhîṣma:

tataç Cêdipatêḥ çrutvâ Bhiṣmaḥ sakaṭukaṁ vaćaḥ
urâćêdaṁ vaćô, râjaṁç, Cêdirâjasya çṛnvataḥ:
«iććhatâṁ *kila nâmâhaṁ jîvâmy* êṣâṁ mahîkṣitâm?
«*sô 'haṁ na gaṇayâmy êtâṁs tṛṇênâpi narâdhipân!*»

β. En tant qu'aisé.

Râm. VI 31, 11:

dravatâṁ vânarêndrâṇâṁ, *Râmaḥ Saumitriṇâ saha*
avaças tê nirâlambaḥ, Prahasta, vaçam êṣyati.

Ces mots de Râvaṇa à son lieutenant Prahasta ne doivent pas être pris dans un sens où les deux faits en question seraient en-

visagés comme des réalités prochaines. Une telle interprétation ferait de *dravatâm̃ vânarêndrâṇâm* ou un génitif absolu descriptif (au milieu de la déroute) ou un génitif absolu causal (à la suite de la déroute), deux emplois qui paraissent étrangers en principe à notre construction. Le génitif n'est vraiment explicable que si l'on voit dans cette phrase une conception toute théorique: «*pour peu que* les singes se mettent en déroute ..., *qu'ils se mettent en déroute*, et R. sera en ton pouvoir[1].»

On peut découvrir une intention analogue dans l'étrange génitif absolu du Bhâgavata-Purâṇa cité p. 277 i. n. (*yasya pîtasya*).

Quelques mots encore sur des applications du génitif absolu que nous tenons pour abusives.

La circonstance qu'énoncent les mots au génitif ne doit point se trouver dans un rapport de *causalité* avec le fait principal.

Au vers VI 100, 10 du Râmâyaṇa,

ity êvam̃ bruvatas tasya *Sîtâ* Râmasya tad vaćaḥ
mṛgîvôtphullanayanâ babhûvâçrupariplutâ,

il semble que ce principe soit violé, et l'on est tenté de traduire: «*sous l'impression* des paroles de Râma . . .». Mais il vaut mieux admettre le sens pur et simple de *pendant que*, que nous avons établi plus haut (p. 279). — Le cas se présente d'une façon identique au vers V 25, 54:

tathâ tâsâm̃ vadantînâm̃ paruṣam̃ dâruṇam̃ bahu
râkṣasînâm asaumyânâm̃, *rurôda Janakâtmajâ*[2].

D'autres exemples où le même tour marque, à n'en plus douter, la circonstance déterminante de l'action trouveront leur place dans la Section III, parce qu'il y a des raisons de croire que leur génitif n'est pas, à proprement parler, le génitif absolu.

Nous regardons aussi comme anormal le génitif absolu servant uniquement à *faire image* et n'ajoutant rien au fond de l'idée. Du moins, un tel génitif semble déplacé venant au milieu d'un aphorisme, comme dans les passages ci-après. Il le serait peut-être moins dans un récit.

---

1. Voici un locatif absolu d'une nuance absolument pareille: *hêṣitam̃ hy upaçṛṇvânê Drôṇê sarvam̃ vighaṭṭitam* «que D. vienne à entendre un hennissement, et tout est découvert.» MBh. IV 1494.

2. Ce çlôka semble, du reste, interpolé. Il n'est que la paraphrase du vers qui le précède dans le texte.

Mârk. Pur. 22, 42 (= Ind. Spr. n° 6531):

çôćatâm̃ bândhavânâm̃ *yê niḥçvasantô 'tiduḥkhitâḥ*
mriyantê vyâdhinâ kliṣṭâs, têṣâm̃ mâtâ vṛthâprajâ;
saṁgrâmê yudhyamânâ yê 'bhîtâ gôdvijarakṣaṇê
kṣuṇṇâḥ çastrair vipadyantê, ta êva bhuvi mânavâḥ.

MBh. XIII 3095:

krôçantyô yasya vai râṣṭrâd dhriyantê tarasâ striyaḥ
krôçatâm̃ patiputrâṇâm̃, *mṛtô 'sau na ća jîvati.*

Au reste, dans ce dernier exemple, la construction absolue n'est pas forcée, le génitif pouvant dépendre de *hriyantê*[1].

§ 6. La règle de Pâṇini.

Le sûtra *ṣaṣṭhî ćânâdarê* (II 3, 38), dans lequel Pâṇini vise la construction absolue du génitif, fait suite au sûtra relatif au locatif absolu: *yasya ća bhâvêna bhâvalakṣaṇam* (tataḥ saptamîti).

Textuellement: «(37) Le terme dont l'action sert à déterminer l'action principale se met au locatif, — (38) ou au génitif, s'il y a acte de passer outre[2]».

Le scholiaste illustre le sûtra par un exemple et constate qu'en vertu du mot *ća*, l'emploi du génitif n'est que facultatif (cf. p. 11 et 12):

anâdarâdhikê bhâvalakṣaṇê bhâvavataḥ ṣaṣṭhî syât | *ca*-kârât saptamî ća bhavati | *rudataḥ prâvrâjît* | *rudati prâvrâjît* | rudantam̃ putrâdikam anâdṛtya pravrajita, ity arthaḥ | .

La kâçikâ n'ajoute aucune remarque essentielle. L'exemple *krôçataḥ prâvrâjît* qui s'y trouve cité est intéressant, en ce que les textes confirment l'emploi relativement fréquent de *krôçant-* au génitif absolu, tandis qu'ils ne nous ont fourni qu'un exemple isolé pour *rudant-* (n° 78):

pûrvêṇa saptamyâm̃ prâptâyâm̃ ṣaṣṭhî vidhîyatê | *ća*-kârât sâpi bhavati | anâdarâdhikê bhâvalakṣaṇê bhâvavataḥ ṣaṣṭhîsaptamyau vibhaktî bhavataḥ | *rudataḥ prâvrâjît* | *rudati prâvrâjît* | *krôçataḥ prâvrâjît* | *krôçati prâvrâjît* | krôçantam anâdṛtya pravrajita, ity arthaḥ | .

---

1. Dans aucun des deux passages il ne serait permis d'introduire une idée d'*anâdara*, sous peine d'en dénaturer le sens.

2. Ainsi que le fait remarquer M. Pischel dans l'article déjà cité (p. 272), Kaććâyana pose pour le pâli une règle toute semblable: *anâdare ćhaṭṭhî vibhatti hoti sattamî ća* (III 35), et l'exemple qui l'accompagne concorde à la lettre avec celui du scholiaste de Pâṇini: *rudato dârakassa pabbaji, rudantasmiṁ dârake pabbaji.*

L'édition du *Mahâbhâṣya* qu'a entreprise M. Kielhorn n'est malheureusement pas encore parvenue jusqu'au sûtra en question.

On est forcé de trouver le précepte de Pâṇini d'une part trop exclusif, de l'autre trop indéterminé. Trop exclusif, car l'*anâdara* n'est pas la seule application permise, quoique ce soit la plus caractéristique et celle qui s'affirme avec le plus de conséquence. Trop indéterminé, puisque les restrictions concernant la *nature du sujet* et le *temps du verbe* (voy. §§ 2 et 3) sont passées sous silence.

Quant au choix du terme *anâdara*, il est d'une justesse irréprochable. On a pu s'en convaincre, je l'espère, en suivant l'analyse à laquelle nous nous sommes livré plus haut (p. 279 seq.)[1].

Les commentateurs répètent fidèlement la règle du maître partout où l'occasion s'en présente. Voici quelques exemples:

Râm. Calc. III 18, 16:

adyêmâm̃ bhakṣayiṣyâmi paçyatas tava *mânuṣîm*[2].

Commentaire de Râmânuja: *paçyatas tava, paçyantam̃ tvâm anâdr̥tya.* Quelques vers plus bas se trouve *tasya Râmasya paçyataḥ,* mais cette fois sans aucune trace d'*anâdara.* Le scholiaste ne souffle mot. Au vers I 60, 15 (voy. n° 107), l'anâdara est également nul, et le commentaire se contente de dire: *munînâm̃ paçyatâm̃, muniṣu paçyatsu.* En revanche, nous avons vu plus haut (p. 286) un cas très peu différent, où Râmânuja met la note *anâdarê ṣaṣṭhî.*

La phrase:

na çaktas tvam̃ balâd dhartum̃ Vaidêhîm̃ mama paçyataḥ

qui n'offre pas le pur anâdara (v. p. 286) est accompagnée également de la remarque: *mâm̃ paçyantam anâdr̥tyêty arthaḥ.*

Çiçupâlavadha 18, 64 (cf. 15, 34):

kaçćić ćhastrapâtamûḍhô 'parôḍhur[3]

---

1. Il y a peut-être quelque intérêt à noter les vers suivants, où l'expression du poète rencontre celle du grammairien:

bhuñjânam annam̃ tam̃ dr̥ṣṭvâ Bhîmasênam̃ sa râkṣasaḥ
vivr̥tya nayanê kruddha idam̃ vaćanam abravît:
«*kô 'yam annam idam̃ bhuṅktê madartham upakalpitam*
«paçyatô mama *durbuddhir yiyâsur Yamasâdanam?*
Bhîmasênas tataḥ çrutvâ prahasann iva, Bhârata,
râkṣasam̃ tam anâdr̥tya *bhuṅkta êva parâṅmukhaḥ.*

MBh. I 6277.

2. L'édition de Gorresio (III 24, 17) porte: *paçyatas tê 'timâninaḥ.*

3. La signification active donnée à ce mot paraît suspecte. Doit-on lire: *apavôḍhur?*

labdhvâ[1] *punaç ćêtanâm, âhavâya* |
vyâvartiṣṭa krôçataḥ sakhyur uććaiḥ.

«Tel guerrier que le coup d'une arme avait étourdi, reprenant «connaissance, retourne au combat malgré les cris de l'ami qui voulait l'emporter (loin du champ de bataille)».

Commentaire de Mallinâtha:

kaçćid iti | çastrapâtamûḍhaḥ prahâramûrććhitaḥ kaçcid vîraç ćêtanâm̃ sam̃jñâm̃ labdhvâ[1] aparôḍhur mûrććhâsamayê yuddhabhûmêr apanêtuḥ sakhyur mitrasyôććaiḥ krôçataḥ «âgaććhê» 'ty[2] âkrôçati sati | «ṣaṣṭhî ćânâdarê» iti ṣaṣṭhî | krôçantam anâdṛtyêty arthaḥ | etc.

Section II.

Recueil d'exemples.

§ 7. Observations critiques.

Le caractère à part du génitif absolu, sa rareté relative, rendent désirable une collection de passages, cités *in extenso*, que nous donnons plus bas. Ces exemples ont dû subir un triage préalable dont il est indispensable de dire quelques mots.

L'extrême liberté qui règne dans la syntaxe des cas en sanscrit donne naissance à des constructions ambiguës, souvent tellement voisines du tour absolu que ce dernier flotte entre des limites assez incertaines. Un sanscritiste éminent, Hermann Brockhaus, ne craignait point, semble-t-il, de faire la part large aux génitifs absolus. Nous en jugeons d'après la seule indication qu'il ait laissée à cet égard, la ponctuation adoptée dans le texte de Sômadêva. A voir la distribution des virgules dans son *Kathâsaritsâgara*, il faut croire que Brockhaus regardait ce tour comme d'un usage tout à fait courant, ce qui est certainement une exagération. Voici, entre autres, copié tel qu'il se trouve dans son édition, le çlôka 59, 92 du *Kathâsaritsâgara*:

tatô, mama 'upaviṣṭâyâḥ, *sakhî jñâtôbhayâçayâ*
«kas tvam̃? brûhi mahâbhâga!» 'ity apṛććhat tad-vayasyakam.

---

1. imprimé *labdhâ*.
2. Imprimé *âgaććhaty*.

N'est-il pas singulier, étant données les habitudes du sanscrit, de séparer *mama 'upaviṣṭâyâḥ* de *sakhî* pour introduire presque violemment le tour absolu dans la phrase?[1]

Nous nous sommes efforcé surtout, en ce qui nous concerne, de réunir des matériaux purs et concluants. Ce qui n'était que douteux a été rejeté, et, en règle générale, nous avons, devant chaque cas particulier, douté systématiquement du génitif absolu dès qu'il ne s'imposait pas avec évidence.

Néanmoins il faut indiquer brièvement quelques-uns des cas où il est permis d'hésiter. Plusieurs ressemblances trompeuses méritent à tout le moins d'être signalées; certains exemples pourront même donner lieu à discussion. L'examen de ces différents spécimens servira en tous cas à bien marquer la limite que nous ne croyons pas devoir franchir.

Une première série d'exemples, qui peuvent en effet justifier d'une affinité éloignée avec le génitif absolu, seront envisagés à ce dernier point de vue dans la Section III. Nous nous bornons présentement aux cas où le dilemme se pose entre deux constructions radicalement différentes.

A la page 272 il a été fait allusion à un génitif absolu relevé par M. Pischel dans le *Ṛtusaṁhâra* (2, 10):

> sutîkṣṇam uććai rasatâṁ payômućâm
> *ghanândhakârâvṛtaçarvarîṣv api*
> *taḍitprabhâdarçitamârgabhûmayaḥ*
> *prayânti râgâd abhisârikâḥ strîyaḥ.*

Pischel: «Die frauen, denen durch den glanz des blitzes der weg gezeigt ist, gehen in folge ihrer leidenschaft zum stelldichein selbst in den von dichtem dunkel eingehüllten nächten (und) *obwohl* die wolken stark (und) laut donnern.»

Sans vouloir contester absolument cet exemple, nous croyons qu'il eût été bon d'établir que le génitif *rasatâṁ payômućâm* ne sau-

---

1. Je citerai encore les passages suivants où, si j'interprète bien sa ponctuation, B. paraît avoir admis cette construction sans raisons suffisantes:

29, 48. Le génitif dépend de *tad vaćaḥ*, que B. lit *tad-vaćaḥ*. — 35, 130. Dépend de *tair vaćanaih*. — 37, 34. Dépend de *milanti*. — 37, 238. Dépend de *nikaṭam*. — 43, 163. Dépend de *puraṭaḥ*. — 46, 207. Dépend de *suprakâçâ ... abhût*. — 48, 103. Dépend de *prajighâya*, ou de *rathân*. — 53, 16. Dépend de *agraṭaḥ*. — 53, 191. Dépend de *babandha paṭṭam*. — 74, 97. Dépend de *tau turagau*. — Semblablement: 74, 189; — 90, 153; — 104, 152; — 111, 3; — 119, 61; — 123, 127. — Ajoutez 101, 175; 104, 202; 120, 110; qui offrent le génitif duel.

rait dépendre ni de *ghanândhakâra-* ni de *taḍitprabhâ-*[1]. Cette possibilité mérite pour le moins d'être prise en considération, car le sujet du génitif absolu étant toujours un être animé (p. 273), l'interprétation de M. Pischel ne serait correcte de toute façon qu'à condition de personnifier le nuage.

Au nombre des tours usuels qu'on pourrait être tenté à tort de prendre pour des génitifs absolus, il faut citer particulièrement:

α. Certains génitifs partitifs qui ne sont pas le complément nécessaire du mot auquel ils se rapportent. MBh. III 17240 (Cf. 12366):

> têṣâṁ samupaviṣṭânâṁ *Nakulô duḥkhitas tadâ*
> *abravîd bhrâtaraṁ jyêṣṭham*[2] *amarṣât Kurunandanam.*

Râm. IV 13, 12 (Cf. VI 110, 45):

> têṣâṁ tu gaććhatâṁ tatra *tvaritaṁ sumanôharam*
> *drumaṣaṇḍam athô dṛṣṭvâ Râmaḥ Sugrîvam abravît.*

β. Les constructions hardies de génitifs de substance ou autres, comme dans l'exemple suivant (MBh. VI 3957):

> vadhyatâṁ tava sainyânâm anyô'nyêna mahâraṇê
> *prâvartata nadî ghôrâ rudhiraughapravâhinî.*

γ. Les génitifs régis par un terme sous-entendu. MBh. XV 439:

> *tanniryânê duḥkhitaḥ pauravargô*
> *Gajâhvayê ćaiva babhûva, râjan,* |
> *yathâ pûrvaṁ* gaććhatâṁ Pâṇḍavânâṁ
> *dyûtê, râjan, Kauravâṇâṁ sabhâyâḥ.* |

Les mots *gaććhatâṁ Pâṇḍavânâm* se rapportent à *nîryânê* qu'il faut suppléer d'après *tanniryânê* («comme lors du départ des Pâṇḍus pour l'exil»).

Râm. Calc. I 73, 28:

> *ity uktvâ prâkṣipad râjâ mantrapûtaṁ jalaṁ tadâ*
> *«sâdhu sâdhv» iti* dêvânâṁ ṛṣîṇâṁ vadatâṁ tadâ
> *dêvadundubhinirghôṣaḥ puṣpavarṣô mahân abhût.*

Le génitif dépend de *-nirghôṣaḥ*, ainsi que l'indique le commentaire (vadatâm, *çabda âsîd*, iti çêṣaḥ).

---

1. Les constructions de ce genre sont, comme on sait, fort communes (*patyur vaćanakôpitâ, arćâvyagrô Dhûrjaṭêḥ, — hastabhraṣṭô rakṣiṇâm, — bhrâtuḥ patnyavamantâ, Bharatasya sainyarêṇuḥ, balajñô Râmasya, Agastyasyâçramasamîpê,* etc.).

2. *çrêṣṭham*, que donne le texte, est certainement fautif.

δ. Parfois un génitif, possessif ou autre, se trouve résumé à nouveau dans le pronom *tad-* qui entre en composition avec le mot régissant. C'est là, le plus souvent, une simple superfétation qui n'autorise pas en elle-même à conclure au génitif absolu.

Ind. Spr. n° 948[1]:

âdêyasya pradêyasya kartavyasya ća karmaṇaḥ
kṣipram akriyamâṇasya kâlaḥ pibati tad*rasam.*

Chrest. Benf. p. 120, l. 2:

êvaṁ tasya râjakriyâyâṁ vartamânasya tê siṁhâdayô mṛgân vyâpâdya tat*puratah prakṣipanti.*

Cf. Kath. 60, 124. Bhâg. Pur. V 10, 1. VII 13, 18.

ε. Quelques cas obliques de différents substantifs sont employés continuellement à la manière d'adverbes jetés incidemment dans la phrase: ainsi *pathi* «en route», *yudhi* «dans la bataille», *vêgât* «impétueusement». On pourra se demander, le cas échéant, s'il faut restituer à ces mots la valeur de substantifs proprement dits pour avoir un terme auquel rattacher le génitif, — ou considérer ce dernier comme absolu.

Pttr. 127, 5:

athâdhvani têṣâṁ pańćânâm api pallîpuramadhyê vrajatâṁ *dhvâṅkṣâḥ kathayitum ârabdhâḥ: «rêrê Kirâtâ, dhâvata-dhâvata! sapâdalakṣadhaninô yânti; êtân nihatya dhanaṁ nayata!»*

Ici le génitif est probablement indépendant de *adhvani*, et par conséquent absolu. En revanche, dans les deux exemples ci-après, où la question se pose en somme dans les mêmes termes, le génitif est sûrement régi par *mahâhavê* et par *vêgêna*. MBh. IX 530:

tasmin vilulitê sainyê vadhyamânê parasparam,
dravamânêṣu yôdhêṣu, ninadatsu ća dantiṣu,
kûjatâṁ stanatâṁ ćaiva padâtînâṁ *mahâhavê,*
vidrutêṣu, mahârâja, hayêṣu bahudhâ tadâ...
...Pâṇḍavâs tâvakaṁ sainyaṁ vyadhamanta çitaiḥ çaraiḥ.

«dans la mêlée des fantassins bruissants».

MBh. I 5886 (Cf. III 16342):

gaććhatas tasya *vêgêna* Târkṣyamârutaraṁhasaḥ
Bhîmasya *Pâṇḍuputrâṇâṁ mûrćchêva samajâyata.*

«par suite de la vitesse de Bhîma».

---

1. Cf. la note de Böhtlingk au n° 5370.

Z. Autre tour de phrase qui prête à l'équivoque. Il peut se définir ainsi: le mot duquel dépend le participe au génitif se trouve sous-entendu (à l'accusatif) comme régime de ce participe. Hariv. 786:

açvaṁ praćârayâm âsa vâjimêdhâya dîkṣitaḥ.
tasya ćârayataḥ *sô 'çvaḥ samudrê pûrvadakṣiṇê*
vêlâsamîpê 'paḥṛtô bhûmiṁ ćaiva pravêçitaḥ.

«equus illius circumagentis (*scil.* equum) raptus est.»

Mârk. Pur. 7, 60:

bruvann êvaṁ yayau çîghram âkarṣan dayitâṁ karê.
karṣataṣ *tâṁ tatô bhâryâṁ sukumârîṁ çramâturâm*
sahasâ daṇḍakâṣṭhêna tâḍayâm âsa Kauçikaḥ.

MBh. VI 4536:

tasyâ*tha* kurvataḥ *karma mahat saṁkhyê mahîbhṛtaḥ*
pûjayâṁ ćakrirê hṛṣṭâḥ praçaçaṁsuç ća Phâlgunim.

Bhâg. Pur. I 10, 31:

êvaṁvidhâ gadantînâṁ *sa giraḥ* purayôṣitâm
nirîkṣaṇênâbhinandan sasmitêna yayau Hariḥ.

Cf. encore MBh. I 8233; Râm. VI 113, 12; Bhâg. Pur. III 16, 1; IV 11, 3; VII 15, 34. Sans confusion possible avec le génitif absolu: MBh. III 10723; Bhâg. Pur. VII 13, 25.

Il est à noter que le terme auquel se rapporte le participe au génitif est le plus souvent parfaitement déterminé et connu, ainsi *sô 'çvaḥ*, le cheval dont il vient d'être question, *tâṁ bhâryâm*, sa femme, etc. Aussi l'addition du génitif semble-t-elle superflue, et la dureté de la construction s'accroît-elle d'autant.

Pourtant on devine sans peine d'où vient que l'usage réserve cette formule précisément pour cette sorte de cas. Elle n'est autre chose qu'un artifice de syntaxe assez maladroit pour arriver à énoncer un fait accessoire ou un supplément de désignation sans le secours de la proposition relative. La proposition relative, en effet, contient toujours en sanscrit une donnée importante, et modifie foncièrement la portée de la proposition principale. *Le cheval sacré qu'il promenait, sa femme qu'il entraînait*, pourront rarement se rendre au moyen du pronom *ya*. La langue dispose en revanche de deux constructions participiales: celle que fournit l'emploi du passif et celle qui nous occupe en ce moment:

têna ćâryamâṇaḥ / *tasya ćârayataḥ* } *sô 'çvô 'paḥṛtaḥ.*
têna kṛṣyamâṇâṁ / *tasya karṣataṣ* } *tâṁ bhâryâm atâḍayat.*

Ces deux tours paraissent être entrés dans un rapport mutuel d'équivalence qui aboutit à certaines applications fort bizarres, témoin les exemples ci-dessous. On y voit la première construction remplacée par la seconde, bien que le génitif ne s'y puisse justifier par aucune relation de dépendance, si ce n'est celle, toute fictive, qui s'établit, du fait même de l'action, entre un sujet et un objet quelconques. Kath. 69, 153:

kṣaṇâć ća nadyâḥ kasyâçćit khagau tau tîram âpatuḥ
muninâdhyâsitaṁ kênâpy arćâvyagrêṇa Dhûrjaṭêḥ.
tatra vyâdhêna kênâpi yântau tau saha dampatî
hatâv êkêna yugapać ćharêṇa bhuvi pêtatuḥ.
âtapatrâmbujaṁ tać ća tadîyam apatat tadâ
munêr arćayatas tasya *Çivaliṅgasya mûrdhani.*

«et le lotus qui leur servait de parasol (çl. 150) vint tomber à l'extrémité du lingam de Çiva *qu'adorait le muni.*» (= *muninârćyamânasya Çivaliṅgasya*).

Chrest. Böhtl. p. 64, v. 118:

yasminn êva phalê Nâgas, tam êvâbhakṣayat svayam.
tatô bhakṣayatas tasya *phalât kṛmir abhûd aṇuḥ.*

bhakṣayatas tasya phalât = phalât têna bhakṣyamâṇât.

Tous les exemples équivoques précités se sont résolus après examen en génitifs dépendants d'un nom. Les génitifs qui se rattachent au verbe peuvent engendrer aussi des ambiguïtés pareilles.

Pour prononcer sur ces cas en connaissance de cause, il faudrait savoir exactement quels sont les verbes qui comportent un régime direct ou indirect au génitif, ou encore jusqu'à quelle nuance précise ils l'admettent. C'est ainsi que tout un groupe d'exemples, et l'un des plus nombreux, pour être classé avec certitude, demanderait une étude spéciale des constructions permises avec le verbe *âyâti* et ses synonymes. Les phrases dont il s'agit répondent en général au modèle: *têṣâṁ saṁjalpatâm âyayau Dêvadattaḥ.* La difficulté est de savoir si l'on a le droit de considérer un tel génitif comme une sorte de régime indirect du verbe *âyâti.* On devra tenir compte de la nature particulière de chaque cas. Aussi une partie des types de ce genre ont-ils été incorporés à la liste des génitifs absolus, tandis que la plupart sont relégués dans la section III comme renfermant une autre espèce de génitif.

Dans le même ordre, il est bon de constater, pour ne s'y point méprendre, certain abus de la langue qui consiste à s'emparer d'une

construction commode, propre à un verbe donné, pour l'étendre à ses synonymes[1].

Ainsi, en analogie de *mućyatê* «échapper à, se débarrasser de» qui prend assez fréquemment le génitif, on trouve Râm. V 79, 3:

na hi nô jîvatâm̃ *gaćchêj jîvan sa vanagôćaraḥ.*

(Cf. MBh. VII 1790: na mê jîvaṅ jîvatô yudhi môkṣyasê.)

hṛṣyatê, s'assimilant à *tuṣyati*, est accompagné du génitif:

êvam̃ tu bruvatâm̃ têṣâm *Aṅgadaḥ samahṛṣyata.*

Râm. V 64, 23.

A l'exemple de *prâdur asti*, *âvir bhavati*, etc., les verbes *dṛçyatê*, *pratidṛçyatê* «apparaître» peuvent, à l'occasion, régir le génitif. J'ai néanmoins considéré ce dernier comme absolu dans plusieurs phrases qu'on trouvera plus loin, parce qu'il ressort du contexte que l'*apparition* en question ne concerne pas uniquement et directement la personne au génitif.

Il faut être attentif enfin aux corruptions fréquentes du texte. Grâce à la structure particulière de la phrase indienne et au style lâche de l'épopée, la perte d'un hémistiche peut à tout bout de champ transformer en génitif absolu le premier génitif venu. On lit dans le Râmâyaṇa de Gorresio (III 7, 24):

tasyaivam̃ bruvatô dhṛṣṭam̃ Virâdhasya manasvinî
Sitâ prâvêpata trastâ pravâtê kadalî yathâ.

Or, entre ces deux hémistiches, l'édition de Calcutta (III 2,15) en possède un troisième, lequel écarte péremptoirement toute construction absolue:

..çrutvâ sagarvitam̃ vâkyam̃ sam̃bhrântâ Janakâtmajâ..

Ajoutons que, dans l'espèce, le génitif, même en suivant la leçon de Gorresio, dépendait presque sûrement de *prâ-vêpata.*

Une dernière remarque. Le duel confondant dans une même forme le génitif et le locatif, ce nombre se trouve placé d'emblée en dehors de notre recherche. La distinction des deux cas ne serait possible que si l'on se trouvait avoir affaire aux pronoms *nau* et *vâm*, ou à un participe au duel s'accordant avec deux substantifs différents au singulier.

---

1. Ce fait d'*analogie syntaxique* n'est étranger à aucun idiome. Il suffit de rappeler le français populaire *se rappeler de*, provoqué par le synonyme *se souvenir de*; le parisianisme *partir à Londres*, calqué sur *aller à Londres.*

§ 8. Enumération des exemples.

Les citations sont classées, suivant un ordre lexicographique, d'après le verbe du génitif absolu. Les verbes sont autant que possible groupés par synonymes.

Cet ordre aura, entre autres avantages, celui de mettre en évidence le *formulisme* assez développé signalé au § 3. En outre, c'est forcément du verbe et de sa signification que dépend, en une certaine mesure, le genre d'emploi syntaxique du cas absolu: les génitifs absolus renfermant tel verbe auront habituellement tel rôle logique dans la phrase. Ainsi toute la première série (*penser, dire, séjourner*, etc.) qui finit à l'article *krôçati*, se compose en majeure partie d'exemples du groupe A (voy. p. 278). A partir de là, au contraire, on ne rencontre plus guère que des représentants du groupe B.

I. Le prédicat est un participe présent.

Verbe Cintayati.

1. — Pttr. Koseg. 34, 16 (40, 3. Calc.):

ity êvaṁ ćintayatas tasya [Aṣâḍhabhûtêḥ], *Dêvaçarmaṇô 'pi çiṣyaputraḥ kaçćid grâmâd âmantraṇârthaṁ samâyâtaḥ.*

2. — (?). Chrest. Benf. p. 116, l. 5 (Pttr.):

êvaṁ ćintayatas tasya, *çaçakô mandaṁ-mandaṁ gatvâ praṇamya tasyâgrê sthitaḥ.*

3. — MBh. VI 2580. Kṛṣṇa pense qu'il est temps d'arrêter l'assaut victorieux de Bhîṣma.

tathâ ćintayatas tasya, *bhûya êva pitâmahaḥ*
prêṣayâm âsa saṁkruddhaḥ çarân Pârtharathaṁ prati.

4. — Kath. 118, 168:

iti ćintayatas tasya râjñaḥ, *sâ Daityakanyakâ*
jyêṣṭhârćayitvâ Trailôkyaprabhâ Vahniṁ vyajijñapat.

5. — Ibid. 121, 135:

êvaṁ Ṭhiṇṭhâkarâlasya tasya ćintayatô hṛdi,
nṛttântê ćhâgabhaṇḍasya Çakraḥ sthânaṁ nyavartata.

6. — Mârk. Pur. 70, 27:

êvaṁ ćintayatas tasya, *punar apy âha râkṣasaḥ*
praṇâmanamrô râjânaṁ baddhâñjaliputô, munê.

(*tasya* = *râjñaḥ*). Il serait peu plausible de faire dépendre le génitif de *-namraḥ*.

7. — Bhâg. Pur. VI 7, 16:

êvaṁ ćintayatas tasya Maghônô, *bhagavân gṛhât*
Bṛhaspatir gatô 'dṛçyâṁ gatim adhyâtmamâyayâ.

gṛhât, comme l'indique le contexte, équivaut à *svagṛhât*. et ne régit donc nullement les mots au génitif.

8. — Kath. 18, 356. Cité p. 279.

On ose à peine ranger au nombre des génitifs absolus les phrases informes dont voici quelques échantillons. Les compositeurs de Purâṇas éprouvent une grande satisfaction, notamment dans les morceaux de spéculation métaphysique, à répéter à tort et à travers la formule *êvaṁ ćintayatas tasya*, sans savoir eux-mêmes comment la phrase se terminera. De là des monstruosités:

Mârk. Pur. 47, 14:

bhûrâdyâṁç ćaturô lôkân pûrvavat samakalpayat.
sṛṣṭiṁ ćintayatas tasya, *kalpâdiṣu yathâ purâ,*
abuddhipûrvakas tasmât *prâdur bhûtas tamômayaḥ etc.*

Hariv. 11428:

tatô mahâtmâtibalô matiṁ lôkasya sarjanê
mahatâṁ pañćabhûtânâṁ viçvabhûtô vyaćintayat.
tasya ćintayatas tatra tapasâ bhâvitâtmanaḥ
nirâkâçê tôyamayê sûkṣmê jagati gahvarê
îṣat saṁkṣôbhayâm âsa sô *'rṇavaṁ salilê* sthitaḥ.

Cf. Mârk. Pûr. 49, 3 (avec *sṛjati* pour verbe):

Brahmaṇaḥ sṛjataḥ pûrvaṁ satyâbhidhyâyinas tathâ
mithunânâṁ sahasraṁ tu mukhât sô *'thâsṛjan, munê.*

Verbe Tarkayati.

9. — MBh. III 1723:

tasmin rathê sthitaṁ sûtaṁ taptahêmavibhûṣitam
dṛṣṭvâ Pârthô mahâbâhur dêvam êvânvatarkayat.
tathâ tarkayatas tasya Phâlgunasyâ*tha Mâtaliḥ*
saṁnataḥ praçritô bhûtvâ vâkyam Arjunam abravît[1].

Verbe Dhyâyati.

10. — Râm. VI 80, 36. Cité p. 285.

abhi-dhyâyati.

On ne peut mentionner que sous toutes réserves Mârk. Pur. 47, 25, d'abord à cause du caractère général de tout ce passage, ensuite à cause du voisinage de *prâdur babhau* qui, selon le sens qu'on lui donnera, pourrait régir le participe.

1. Il est difficile de décider si le génitif ne dépend point de *saṁnataḥ*, ou de *praçritaḥ*. — Dans son écrit *De genetivi in lingua sanscrita ... usu*, p. 53, M. Siecke mentionne ce passage à propos des verbes qui régissent le génitif. A notre étonnement, il fait de *tasya* le régime de *tarkayatas*, en le rapportant, comme on voit, à Mâtali («*cogitare de*»). Cette interprétation n'atteint en rien la construction absolue, mais de toute façon elle nous semble inadmissible.

Verbe Mîmâṁsati.

11. — Bhâg. Pur. III 13, 23:

iti mîmâṁsatas tasya Brahmaṇaḥ saha sûnubhiḥ,
bhagavân yajñapuruṣô jagarjâgêndrasaṁnibhaḥ.

Verbe Kathayati.

12. — MBh. XIV 2880:

tathâ kathayatâṁ têṣâṁ, *dêvarâjaḥ Puraṁdaraḥ*
vavarṣa sumahâtêjâ dṛṣṭvâ tasya tapôbalam.

13. — Râm. III 23, 4:

kathâḥ kathayatas tasya saha bhrâtrâ mahâtmanaḥ,
gṛdhrarâjaḥ samâgamya Râghavaṁ vâkyam abravît.

14. — MBh. XIII 4002. Cité p. 274.

Verbe Jalpati.

15. — Pttr. 175:

athaivaṁ jalpatâṁ têṣâṁ, *Citrâṅgô nâma hariṇô lubdhakatrâsitas tasminn êva sarasi praviṣṭaḥ.*

16. — (Génitif possessif?). MBh. VIII 3251:

abhavad vyâkulaṁ bhîtaṁ putrâṇâṁ tê mahad balam,
«tiṣṭha-tiṣṭhê» 'ti ća tataḥ Sûtaputrasya jalpataḥ,
nâvatiṣṭhati sâ sênâ vadhyamânâ mahâtmabhiḥ.

17. — Kath. 26, 19. Un brahmane fait un voyage sur mer avec Satyavrata, roi d'une tribu de Dâças. A la vue d'un figuier merveilleux qui émerge de la surface des eaux, celui-ci reconnaît que la barque court vers un tourbillon où elle ne tardera pas à s'engloutir. Il fait part à son compagnon du dernier moyen de salut qui lui reste:

«tad yâvad dhârayâmy étad ahaṁ pravahaṇaṁ manâk,
tâvad asyâvalambêthâḥ çâkhâṁ vaṭatarôr drutam...»
...iti Satyavratasyâsya dhîrasattvasya jalpataḥ,
babhûva nikaṭê tasya tarôḥ pravahaṇaṁ tataḥ.

18. — Ibid. 26, 231. Au moment où Jâlapâda et son disciple Dêvadatta se préparent à un repas mystérieux qui les transformera en Vidyâdharas, le premier trouve un prétexte pour éloigner son associé et le frustrer de sa part.

...tâvan mâṁsam açêṣaṁ tad vratinâ têna bhakṣitam.
«kathaṁ sarvaṁ tvayâ bhuktam?» iti ćâtrâsya jalpataḥ,
jihmô, Vidyâdharô bhûtvâ, Jâlapâdaḥ kham udyayau.

19. — Pañćadaṇḍaćhattraprabandha, p. 46 (*Abhandlungen der Kgl. Akad. der Wissenschaften zu Berlin*, 1877): Le roi-sorcier Vikramâditya s'est métamorphosé en habitant de Gauḍa contrefait et misérable. Sous cette forme il épouse la fille d'une bayadère. Ceux qui assistent à la cérémonie plaignent le sort de cette malheureuse, lorsque, à la voix de son grand trésorier, le roi se révèle sous son véritable aspect.

lôkaiç ćintitaṁ: «êṣâ varâkî kiṁ kartum udyatâ, athâbhâginyâḥ putrî êṣâpy abhâginy êvâ?» iti lôkânâṁ jalpatâṁ, *vyayakaraṇakêna Gauḍika uktaḥ: «dêva Vikramâditya! nijarûpaṁ prakâçaya!»*

saṁ-jalpati.

20. — Râm. VI 72, 42:

têṣâṁ saṁjalpatâm êvaṁ, *açôkavanikâgatâm*
abhidudrâva Vaidêhîṁ Râvaṇaḥ krôdhamûrććhitaḥ.

21. — MBh. VII 660: Yudhiṣṭhira est sur le point de tomber au pouvoir de Drôṇa victorieux. Les Kurus se félicitent entre eux, quand arrive Arjuna. Saṁjaya, racontant la scène à Dhṛtarâṣṭra, dit:

êvaṁ saṁjalpatâṁ têṣâṁ tâvakânâṁ, *mahârathaḥ*
âyâj javêna Kauntêyô rathaghôṣêṇa nâdayan,
çôṇitôdâṁ rathâvartâṁ kṛtvâ viçasanê nadîm.

Verbe Bravîti.

22. — MBh. II 1580:

«...kruddhâd vâpi prasannâd vâ kiṁ mê tvattô bhaviṣyati?»
tathâ bruvata êvâsya, *bhagavân Madhusûdanaḥ*
manasâćintayać ćakraṁ daityagarvanisûdanam.

23. — Ibid. III 373:

«...kuru mê vacanaṁ, râjan, mâ manyuvaçam anvagâḥ.»
êvaṁ tu bruvatas tasya Maitrêyasya, *viçâmpatê,*
ûruṁ gajakarâkâraṁ karêṇâbhijaghâna saḥ
Duryôdhanaḥ, smitaṁ kṛtvâ, ćaraṇênôllikhan mahîm.

24. — Ibid. III 12562:

tathaiva bruvatas tasya, *pratyadṛçyata Kêçavaḥ*
Çaivyasugrîvayuktêna rathêna rathinâṁ varaḥ.

tasya désigne un brahmane qui annonçait aux Pâṇḍus la venue prochaine de Kṛṣṇa.

25. — Râm. VI 100, 10. Cité p. 288.

brûtê.

26. — Râm. I 32, 9:

Râmasyaivaṁ bruvâṇasya tvaritasya yuyutsayâ,
prajajvâla tadâ vêdiḥ sôpâdhyâyapurôhitâ.

Commentaire (éd. Calc. I 30, 8): idaṁ jvalanaṁ râkṣasâgamanasûćaka utpâta, ity âhuḥ.

27. — Râm. Calc. III 68, 17 (Cf. III 73, 22 Gorr.):

«putrô Viçravasaḥ sâkṣâd, bhrâtâ Vaiçravaṇasya ća...»
iti uktvâ durlabhân prâṇân mumôća patagêçvaraḥ.
«brûhi-brûhî!» 'ti Râmasya bruvâṇasya kṛtâñjalêḥ
tyaktvâ çarîraṁ gṛdhrasya prâṇâ jagmur vihâyasam.

Verbe Sam-Bhâṣatê.

28. — MBh. III 16731:

êvaṁ saṁbhâṣamâṇâyâḥ Sâvitryâ bhôjanaṁ prati,
skandhê paraçum âdâya Satyavân prasthitô vanam.

29. — Râm. V 89, 52:

têṣâṁ saṁbhâṣamâṇânâm anyô'nyaṁ, *sa Vibhîṣaṇaḥ,*
uttaraṁ tîram âsâdya jaladhêḥ, khê vyavasthitaḥ.

Verbe Vi-Lapati.

30. — Bhâg. Pur. IX 9, 33:

êvaṁ karuṇabhâṣiṇyâ vilapantyâ anâthavat,
vyâghraḥ paçum ivâkhâdat Saudâsaḥ çâpamôhitaḥ.

Le régime, savoir *brâhmaṇam*, est sous-entendu.

31. — MBh. I 7049. Cité p. 285.

lâlapyati.

32. — MBh. I 968 (Chrest. Böhtl. p. 48):

êvaṁ lâlapyatas tasya bhâryârthê duḥkhitasya ha,
dêvadûtas tadâbhyêtya vâkyam âha Ruruṁ vanê.

Verbe Vadati.

33. — Pttr. 131:

êvaṁ vadatas tasya, *sa lubdhakas tatra vaṭatala âgatya, jâlaṁ prasârya, sinduvârasadṛçâṁs taṇḍulân prakṣipya, nâtidûraṁ gatvâ nibhṛtaḥ sthitaḥ.*

34. — MBh. III 15434:

ity êvaṁ vadatas tasya tadâ Durvâsasô munêḥ,
dêvadûtô vimânêna Mugdalaṁ pratyupasthitaḥ.

35. — Râm. Calc. I 55, 25 (ibid. Schleg.). Il s'agit des disciples de Vasiṣṭha, des gazelles et des oiseaux de son ermitage, que les armes divines de Viçvâmitra ont mis en fuite:

vidravanti bhayâd bhîtâ nânâdigbhyaḥ sahasraçaḥ.
Vasiṣṭhasyâçramapadaṁ çûnyam âsîn muhâtmanaḥ;
muhûrtam iva niḥçabdam âsîd îriṇasaṁnibham
vadatô vai Vasiṣṭhasya «*mâ bhair!*» *iti muhurmuhuḥ*
«*nâçayâmy adya Gâdhêyaṁ nîhâram iva bhâskaraḥ*».
êvam uktvâ etc....

Commentaire: vadatô vai, vadatô 'pîty arthaḥ | tâdṛçasyâpi Vasiṣṭhasya vaćanam anâdṛtya dudruvur, ity arthaḥ.

36. — Bhâg. Pur. IV 2, 33:

tasyaivaṁ vadataḥ çâpaṁ Bhṛgôḥ, *sa bhagavân Bhavaḥ*
niçćakrâma tataḥ kiṁćid vimanâ iva sânugaḥ.

37 – 39. — Râm. IV 9, 91 (cité p. 285). Râm. V 25, 54 (p. 288). MBh. VII 4860 (p. 285).

40. — Pttr. Koseg. 242, 9 (303 Calc. avec la leçon *pra-vadataḥ*):

tatô drutataraṁ gatvâ tam avôćata: «bhô kô bhavân? kim êvaṁ çirasi bhramatâ ćakrêṇa tiṣṭhasi?...» êvaṁ tasya vadatas *tać ćakraṁ tatkṣaṇâd êva tanmastakâd brâhmaṇaçirasi samârurôha.*

tasya et *brâhmaṇa-* dans *brâhmaṇaçirasi* se rapportent à une même personne. La construction est bizarre, mais elle le serait plus encore, si l'on n'admettait pas le génitif absolu.

pra-vadati.

41. — Pttr. 180:

êvaṁ tasya pravadata, *âkarṇapûritaçarâsanô lubdhakô 'py upâgataḥ.*

Ce génitif ne dépend point de *upâgataḥ,* car *tasya* désigne la tortue, et c'est la gazelle que le chasseur poursuit.

Verbe Tiṣṭhati.

42. — MBh. IX 3051:

tathâ tu tiṣṭhatâṁ têṣâṁ, *Nâradô bhagavân ṛṣiḥ*
âjagâmâtha taṁ dêçaṁ yatra Râmô vyavasthitaḥ.

Verbe Vasati.

43. — Râm. I 1, 42:

vasatas tasya Râmasya vanê vanaćaraiḥ saha,
ṛṣayô 'bhyâgaman sarvê vadhâyâsurarakṣasâm
Râmaṁ kamalapatrâkṣaṁ çaraṇyaṁ çaraṇaiṣiṇaḥ.

44. — Hariv. 7000. Douteux; cf. p. 296.

vasatas tasya Kṛṣṇasya sadârasyâmitaujasaḥ
sukhâsînasya Rukmiṇyâ, *Nâradô 'bhyâgamat tataḥ.*

— MBh. IX 2796:

asmin khalu, mahâbhâgê, çubhê tîrthavarê, 'naghê,
tyaktvâ saptarṣayô jagmur Himavantam Arundhatîm.
tatas tê vai mahâbhâgâ gatvâ tatra susaṁçitâḥ
vṛttyarthaṁ phalamûlâni samâhartuṁ yayuḥ kila.
têṣâṁ vṛttyarthinâṁ tatra vasatâṁ Himavadvanê
anâvṛṣṭir anuprâptâ tadâ dvâdaçavârṣikî.
tê kṛtvâ çâçramaṁ tatra nyavasanta tapasvinaḥ.

Ici le génitif dépend, comme dans d'autres exemples réservés pour la section III, des mots *anâvṛṣṭir anuprâptâ.* Aussi ce passage n'aurait-il pas été mentionné, si divers indices ne semblaient établir que l'ordre des hémistiches y est interverti. Je ne puis entrer ici dans une discussion détaillée; je me contente de suggérer la transposition suivante, par laquelle nous obtiendrions un véritable génitif absolu:

. . . . . (1 çlôka perdu.)
tê kṛtvâ çâçramaṁ tatra nyavasanta tapasvinaḥ.
asmin khalu, mahâbhâgê, çubhê tîrthavarê, 'naghê,
anâvṛṣṭir anuprâptâ tadâ dvâdaçavârṣikî.
tatas tê vai mahâbhâgâ, gatvâ, tatra susaṁçitâḥ
tyaktvâ saptarṣayô jagmur Himavantam Arundhatîm.
vṛttyarthaṁ phalamûlâni samâhartuṁ yayuḥ kila.
têṣâṁ vṛttyarthinâṁ tatra vasatâṁ Himavadvanê,
Arundhaty api kalyâṇî tapônityâbhavat tadâ.

ni-vasati.

45. — MBh. I 3731:

tatrâvasan bahûn kâlân Bhâratâ durgam âçritâḥ.
têṣâṁ nivasatâṁ tatra sahasraṁ parivatsarân,
athâbhyagaçchad Bhâratân Vasiṣṭhô, bhagavân ṛṣiḥ.

Verbe Karôti.

46. — Mârk. Pur. 21, 48:

kurvatô mama rakṣâṁ *ça munînâṁ dharmaçâriṇâm,*
vighnârtham âgataḥ kô 'pi saukaraṁ rûpam âsthitaḥ.
mayâ sa viddhô bâṇêna, etc.

Comme *vighna* marque spécialement le fait de troubler *les cérémonies du culte*, le génitif *kurvatô mama* ne saurait être régi ni par *vighnârtham* ni par *âgataḥ.*

47. — Ibid. 130, 19:

tasyaivaṁ kurvatô râjyaṁ samyak pâlayataḥ prajâḥ,
tapasvî kaçćid abhyêtya tam âha, munisattama:
«pitur mâtâ tavâhêdam, etc. . . »

48. — MBh. III 10934:

purâ Kṛtayugê, tâta, vartamânê bhayaṁkarê,
Yamatvaṁ kârayâm âsa Âdîdêvaḥ purâtanaḥ.
Yamatvaṁ kurvatas tasya Dêvadêvasya dhîmataḥ,
na tatra mriyatê kaçćij jâyatê vâ tathâćyuta.
vardhantê pakṣisaṁghâç ća, tathâ paçugavêḍakam,
gavâçvaṁ ća mṛgâç ćaiva, sarvê tê piçitâçanâḥ,
tathâ, puruṣaçârdûla, mânuṣâç ća, paraṁtapa,
sahasraçô hy ayutaçô vardhantê salilaṁ yathâ.

On ne comprend pas bien cette prodigieuse multiplication des espèces, puisqu'il est dit que la mort et la reproduction avaient également cessé. Sans que pour cela le génitif absolu soit douteux, il semble que les mots dont il est suivi aient subi quelque altération[1].

49. — Pańćadaṇḍaćhattraprabandha, p. 52:

aṇuvarô 'pi tasminn avasarê têṣâṁ kalahaṁ kurvatâṁ *çûnyagṛhê sarvaṁ rasavatyâdi bhuktvâ râjñaḥ samîpam âgatyôpaviṣṭaḥ.*

Weber: «Bei der Gelegenheit, während sie so zankten und das Haus leer war, verzehrte auch der Bräutigamsführer (?) die ganze Küche, etc., ging dann wieder zum König und setzte sich.»

Verbe Pâlayati.

50. — Bhâg. Pur. I, 17, 45:

itthaṁbhûtânubhâvô 'yam Abhimanyusutô nṛpaḥ,
yasya pâlayataḥ kṣauṇîṁ *yûyaṁ sattrâya dîkṣitâḥ.*

Cf. le n° 47.

Verbe Gacchati.

51. — Hitôp. p. 46, l. 17:

tatô gaććhatas tasya *Sudurganâmni parvatê mahâraṇyê Saṁjîvakô bhagnajânur nipatitaḥ.*

On lit dans le récit correspondant du Kathâsaritsâgara (60, 12—13):

tasyaikadâ baṇijyârthaṁ gaććhatô Mathurâṁ purîm
bhâravôḍhâ dhuraṁ karṣan bharêṇa yugabhaṅgataḥ

---

1. Lire par exemple: *jâyatê ća tathâpy uta, jâyatê ća prajâpy uta?* — Plus loin, peut-être *pannagaçârdûlâ(ḥ)* au lieu de *puruṣaçârdûla.*

giriprasravaṇôdbhûtakardamê skhalitaḥ pathi
Saṁjîvakâkhyô vṛṣabhaḥ papâtâṅgair vićârṇitaiḥ.

Ici le génitif s'accorde sans difficulté avec *vṛṣabhaḥ*.

Verbe Carati.

52. — Hariv. 1221:

têṣâṁ tatra vihaṁgânâṁ ćaratâṁ sahaćâriṇâm,
Nipânâm îçvarô râjâ Vibhrâjaḥ Pauravânvayaḥ..
..çrîmân antaḥpuravṛtô vanaṁ tat pravivêça ha.

vi-ćarati.

53. — MBh. I 5248:

atha Drôṇâbhyanujñâtâḥ kadâćit Kurupâṇḍavâḥ
rathair viniryayuḥ sarvê mṛgayâm, arimardana.
tatrôpakaraṇaṁ gṛhya naraḥ kaçćid yadṛććhayâ
râjann, anujagâmaikaḥ çvânam âdâya Pâṇḍavân;
têṣâṁ vićaratâṁ tatra tattatkarmaćikîrṣayâ,
çvâ ćaran sa vanê gûḍhô Naiṣâdiṁ prati jagmivân.

Le Naiṣâdi Êkalavya est un personnage qui vit retiré dans la forêt et dont il a été question précédemment.

(Verbe Pra-Viçati.)

Kath. 38, 137 et 142. Le roi Vikramâditya, de Pâṭaliputra, a juré qu'il vaincrait et abaisserait à ce point Narasiṁha, roi de Pratiṣṭhâna, que ce dernier lui serait annoncé en humble serviteur à sa porte (*yathâ sa vandimâgadhair dvâri sêvakô mê nivêdyatê*). Désespérant bientôt d'y réussir par la force des armes, et voulant cependant s'acquitter de son vœu, il se rend *incognito* à Pratiṣṭhâna, se met dans les bonnes grâces de la courtisane Madanamâlâ, et concerte avec elle la ruse indiquée dans ce qu'on va lire:

...gaṇikâtha svân âhûyôvâća vandinaḥ:
«Narasiṁhô yadâ râjâ gṛham êṣyati mê, tadâ
dvârasaṁnihitair bhâvyaṁ bhavadbhir dattadṛṣṭibhiḥ:
«dêva! bhaktô 'nuraktaç ća Narasiṁhanṛpas tvayi!»
iti vâćyaṁ ća yuṣmâbhis tasya praviçatô *muhuḥ..»*

Au vers 142:

Narasiṁhanṛpô hitvâpy[1] *âgâd draṣṭuṁ sa tadgṛham.*
pratîhârânuṣiddhasya tasya praviçatô 'tra *ća*
â vahirdvâratas târam ûćuḥ sarvê 'pi vandinaḥ:
«Narasiṁhô nṛpô, dêva, praṇatô, bhaktimân» iti.
tać ća çṛṇvan sa sâmarṣaḥ saçaṅkaç ćâbhavan nṛpaḥ, etc.

1. *hitvâpi,* parce que Narasiṁha avait interrompu ses relations avec Madanamâlâ.

Le tour absolu semble si certain dans les deux exemples précités que nous ne pouvions nous dispenser de les mentionner à cette place, quitte à présenter ensuite nos observations.

Le génitif, inutile de le dire, n'est point régime de *vać*, mais on peut supposer qu'il a été amené indirectement par la présence de ce verbe. Un autre cas tout semblable est consigné ci-après sous *vrajati*.

Il arrive en effet parfois, quand l'action verbale est de celles qui appellent deux compléments différents, de voir donner à l'un la construction propre à l'autre; véritable quiproquo, qui n'est guère possible, du reste, qu'au cas où le second complément est absent de la phrase. Ainsi on trouve: *prâṇinâṁ hanyamânânâṁ ... kôpitêṣu mahâtmasu* (Bhâg. Pur. III 14, 39), littéralement «irrités *contre* les êtres tués» pour «irrités *au sujet* ou *à la vue* des êtres tués». Par réminiscence de *amitrâd bhêtum*, *maraṇâd bhêtum*, «avoir peur *de* l'ennemi, *de* la mort», on a dit *jîvitâd bhêtum*, «avoir peur *pour* sa vie» (Râm. VI 1, 28). C'est peut-être au même phénomène, dont nous verrons encore un exemple intéressant dans la section III, qu'il faut attribuer RV. VIII 1, 5: *parâ çulkâya dêyâm na sahasrâya* (pour *çulkêna*, par attraction de *putrâya dadâmi*)[1].

Dans la phrase qui nous occupe, il est bien vraisemblable qu'une inadvertance de même genre a fait employer le génitif, c'est-à-dire la construction la plus courante avec le verbe *vać*, quand même l'idée à exprimer n'était pas «dire à quelqu'un», mais «dire *devant quelqu'un* (à un tiers)»[2].

(Verbe Vrajati.)

Pttr. 127, 5. En citant ce passage à la page 294, après avoir écarté la possibilité d'un lien avec *adhvani*, nous avons considéré le génitif *têṣâṁ vrajatâm* comme absolu, afin de ne point compliquer la question. Mais il suffit de se reporter à la page indiquée pour voir que le cas est de tous points semblable à celui qui vient d'être traité sous *praviçati*, et qu'il suggère les mêmes remarques.

---

1. Il y a quelque analogie entre ces faits et la confusion populaire des expressions françaises *commencer par*, *commencer à*.

2. *Dire de quelqu'un* se trouve même rendu par le génitif, grâce sans doute au même *lapsus* syntaxique (Râm. IV 58, 13. Kath. 49, 221. Bhâg. Pur. V 14, 41. V 15, 7. V 26, 3).

Verbe Juhôti.

Râm. VI 19, 40 et 52, 21. Douteux.

(19, 40) *juhvatas tasya tatrâgnau raktôṣṇîṣâmbarasrajaḥ*
âjahrus tatra saṁbhrântâ râkṣasâ yatra Râvaṇiḥ
çastrâṇi çitadhârâṇi samidhô 'tha vibhîtakân, etc.

(52, 21) *juhvatas tasya tatrâgniṁ raktôṣṇîṣadharâs trayaḥ*
âjagmur atha saṁbhrântâ râkṣasâ yatra Râvaṇiḥ
çastrâṇi, etc.

Il faut lire probablement aux deux endroits:

juhvatas tasya tatrâgniṁ raktôṣṇîṣâmbarasrajaḥ
âjahrus tatra saṁbhârân râkṣasâ yatra Râvaṇiḥ,
çastrâṇi, etc.

Vu les mots *yatra Râvaṇiḥ*, le génitif est peut-être absolu.

Verbe Tapasyati.

54. — Kath. 28, 27:

âsît kô 'pi purâ kântê kutrâpy upavanê yatiḥ
anujâhnavi[1] *vairâgyaniḥçêṣanikaṣêććhayâ.*
tapasyataç *ća kô 'py* asya *râjâ tatraiva daivataḥ*
vihartum âgataḥ sâkam avarôdhavadhûjanaiḥ.

Verbe Yajati.

On pourrait facilement réunir dans cet article des exemples nombreux, mais qui n'inspirent qu'une confiance limitée. Différentes formules, appartenant notamment au cycle des *gâthâs*, renfermaient *yajataḥ* ou *yajamânasya*. Ces tours de phrase, insérés ensuite avec plus ou moins de bonheur dans un texte, donnent naissance çà et là à des génitifs absolus d'un genre douteux. MBh. III 8390:

api ćâtra, mahârâja, svayaṁ Viçvâvasur jagau
imaṁ çlôkaṁ tadâ, vîra, prêkṣya dîkṣâṁ mahâtmanaḥ:
«yajamânasya vai dêvâṅ Jamadagnêr mahâtmanaḥ,
âgamya saritô viprân madhunâ samatarpayan.»

Ibid. IX 2192:

yajatas tasya *sattrêṇa sarvakâmasamṛddhinâ,*
manasâ ćintitâ hy arthâ dharmârthakuçalais tadâ
upatiṣṭhanti, râjêndra, dvijâtîṁs tatra tatra ha.

Ibid. XII 928:

Aṅgasya yajamânasya tadâ Viṣṇupadê girau,
amâdyad Indraḥ sômêna, dakṣiṇâbhir dvijâtayaḥ.

---

1. Si cette leçon est la vraie, *anujâhnavi* ne peut être qu'un adverbe tiré de *Jâhnavî* et formé comme *anuvêdi, pratiyâmini.*

Ce dernier refrain est très fréquent, et dans d'autres variantes il ne contient plus trace de tour absolu. MBh. III 8331:

Nṛgasya yajamânasya pratyakṣam, iti naḥ çrutam,
amâdyad Indraḥ sômêna, dakṣiṇâbhir dvijâtayaḥ.

Une série de ces constructions mal déterminées se trouve MBh. IX 2205—2211.

Verbe âstê.

55. — Râm. Calc. III 17, 5:

tathâsînasya Râmasya kathâsaṁsaktaćêtasaḥ,
taṁ dêçaṁ râkṣasî kâćid âjagâma yadṛćchayâ.

Verbe Vi-Çrâmyati.

56. — Râm. I 62, 2:

tasya viçrâmyatas tatra, *Çunaḥçêphô mahâdyutiḥ*
puṣkaraṁ Jyêṣṭham âgamya Viçvâmitraṁ dadarça ha.

Variante: *tasya viçramamâṇasya* dans l'édition de Calcutta, et dans la Chrestomathie de Böhtlingk p. 90 (texte de Bombay).

Verbe Krôçati.

57. — MBh. III 15214:

pratyakṣaṁ tava, Gândhârê, sasainyasya, viçâmpatê,
Sûtaputrô 'pâyâd bhîtô Gandharvâṇâṁ tadâ raṇât,
krôçatas tava, *râjêndra*, sasainyasya, *nṛpâtmaja.*

58. — Ibid. VIII 2392:

tân abhidravatô dṛṣṭvâ Pâṇḍavâṁs tâvakaṁ balam
Duryôdhanô, mahârâja, vârayâm âsa sarvaçaḥ.
yôdhâç ća svabalaṁ ćaiva samantâd, Bharatarṣabha,
krôçatas tava putrasya *na sma, râjan, nyavartata.*

59. — MBh. XII 5630. Paroles d'Indrôta Çaunaka au roi Janamêjaya, coupable de *brahmahatyâ,* avant d'accueillir sa demande d'expiation.

na bhayân na ća kârpaṇyân na lôbhât tvâm upâhvayê;
tâṁ mê daivîṁ giraṁ satyâṁ çṛṇu tvaṁ brâhmaṇaiḥ saha.
sô 'haṁ na kênaćić ćârthî tvâṁ ća dharmâd upâhvayê
krôçatâṁ sarvabhûtânâṁ «*hâ-hâ dhig*» iti jalpatâm.
vakṣyanti mâm adharmajñaṁ, tyakṣyanti suhṛdô janâḥ, etc.

— MBh. VII 3747 mérite d'être noté, quoique le génitif y soit probablement apposition de *naḥ*:

sarvakṣattrasya miṣatô rathênaikêna daṁçitau
bâlakrîḍanakênêva kadarthîkṛtya nô balam

krôçatâṁ yatamânânâm *asaṁsaktau paraṁtapau*
darçayitvâtmanô vîryaṁ prayâtau sarvarâjasu.

60. — Bhâg. Pur. III 19, 35:

yô gajêndraṁ jhaṣagrastaṁ dhyâyantaṁ ćaraṇâmbujam
krôçantînâṁ karêṇûnâṁ *kṛćchratô 'môćayad drutam,*
taṁ.... kô na sêvêta?

61—62. — MBh. X 197, cité p. 282. Çiçupâlavadha 18, 64, cité p. 290. Cf. MBh. XIII 3095 (p. 289).

vi-krôçati.

63. — MBh. VII 6005:

vâryamâṇaḥ sa Kṛṣṇêna Pârthêna ća mahâtmanâ,
.. Karṇêna, Vṛṣasênêna, Saindhavêna tathaiva ća,
vîkrôçatâṁ ća sainyânâm, *avadhît taṁ yatavratam.*

Verbe Jîvati.

64. — MBh. XIII 2455. Pour la question proposée cf. Manu IX 97:

«*kanyâyâḥ prâptaçulkâyâḥ çulkadaḥ praçamaṁ gataḥ,*
«*pâṇigrahîtâ ćânyaḥ syâd: atra nô dharmasaṁçayaḥ...*»
tân êvaṁ bruvataḥ sarvân Satyavân vâkyam abravît:
«*yatrêṣṭaṁ tatra dêyâ syân, nâtra kâryâ vićâraṇâ;*
«*kurvatê* jîvatô *'py êvaṁ, mṛtê naivâsti saṁçayaḥ..*»

65. — Ibid. VII 4809:

kathaṁ ća mama putrâṇâṁ jîvatâṁ *tatra, Saṁjaya,*
Çainêyô 'bhiyayau yuddhê, tan mamâćakṣva Saṁjaya.

66. — Râm. V 19, 29:

Râghavasyâpramêyasya Lakṣmaṇasya ća jîvataḥ
yadi Sîtâpi duḥkhârttâ, kâlaḥ sa duratikramaḥ.

api appartient par le sens au premier hémistiche. A la place qui lui est donnée on attendrait plutôt *tathâpi.*

67. — Ibid. V 69, 12:

yathâhaṁ tasya vîrasya balâd upadhinâ hṛtâ,
jîvatâṁ rakṣasâm êva, *tathâ nârhati Râghavaḥ.*

Littéralement: Cette situation qui fait que je me trouve arrachée à ce héros par force et par ruse, alors que les Rakṣas vivent encore, Râma ne la mérite point (ou peut-être: cette situation n'est pas digne de Râma).

68—70. — MBh. V 374, cité p. 282. Râm. II 101, 3 (p. 286). Kath. 31, 84 (p. 286).

— (?). Kath. 113, 40:

aprâptakâmô hy arthi mê *kathaṁ yâsyati* jîvataḥ?

Verbe Icchati.

71—72. — MBh. II 1549, 1550, 1552; cités p. 287. MBh. V 2906 (p. 287).

aniććhataḥ, aniććhatâm.

73. — MBh. XIII 1056:

aniććhatas tava, *vîbhô, janma mṛtyur anêkaçaḥ.*

74. — Bhâg. Pur. IV 30, 43:

iti Praćêtôbhir abhiṣṭutô Hariḥ prîtas tathêty âha çaraṇyavatsalaḥ.
aniććhatâṁ *yânam* atṛptaćakṣuṣâṁ *yayau svadhâmânapavargavîryaḥ.*

75. — Ibid. VIII 21, 14; cité p. 281.

Verbe Hasati.

76. — Kath. 61, 43 (dans les *mûrkhakathâs*):

tać ćûrṇaṁ tasya durbuddhêr ôṣṭhau çmaçrûṇi ćâlipat;
hasatas tu janasya, *asya mukhaṁ dhavalatâṁ yayau.*

Nous avons reproduit la ponctuation de Brockhaus. Ce texte nous inspire quelques doutes. L'aspect général de la phrase rappelle le vers 61, 13, où on lit:

...tasyâbhavan mukham
tâdṛg êva, sahâsasya lôkasyâsît punaḥ smitam (sc. *mukham*).

Cette ressemblance suggère la correction *hasanaṁ tu* à la place de *hasatas tu*[1]. On aurait de la sorte:

hasanaṁ tu janasya, asya mukhaṁ dhavalatâṁ yayau.

Littéralement: «la bouche des gens passa au rire, la sienne à la blancheur.» Quoi qu'on pense de cette conjecture, le génitif absolu en question est d'un genre insolite et suspect.

pra-hasati.

77. — Kath. 46, 76. Cité p. 286.

---

1. Les manuscrits mettent continuellement les nasales au lieu de l'anusvâra, et *hasanantu* pouvait très facilement se lire *hasatastu.*

Verbe Rôditi.

78. — Bhâg. Pur. III 30, 19:

êvaṁ kuṭumbabharaṇê vyâpṛtâtmâjitêndriyaḥ
mriyatê rudatâṁ svânâm *uruvêdanayâstadhîḥ.*

C'est le seul passage que nous ayons recueilli pour ce participe que les scholiastes de Pâṇini aiment à placer dans leurs exemples de génitif absolu. Notons toutefois Mârk. Pur. 135, 14, où le locatif ne tient qu'au point d'anusvâra:

«hâ-hê» 'ti ćêndrasênâyâṁ rudantyâṁ *bâṣpagadgadam*
ćakarṣa kôpât[1] *khaḍgaṁ ća vâkyaṁ ćêdam uvâća ha.*

Verbe Çôćati.

79. — Mârk. Pur. 22, 42. Cité p. 289.

anu-çôćati.

— Bhâg. Pur. VI 16, 1:

atha dêvarṣî, râjan, saṁparêtaṁ nṛpâtmajam
darçayitvêti hôvâća jñâtînâm anuçôćatâm:
«jîvâtman! paçya, bhadraṁ tê, mâtaraṁ pitaraṁ ća tê, etc.»

Quoique le richi soit censé parler au mort, il est évident qu'il s'adresse en réalité à la famille qui l'entoure, de sorte que *jñâtînâm anuçôćatâm* dépend probablement de *uvâća.*

Verbe Varṣati.

80. — MBh. III 10299:

sikatâ vâ yathâ lôkê, yathâ vâ divi târakâḥ,
yathâ vâ varṣatô *dhârâ asaṁkhyêyâḥ sma kênaćit:*
tathaiva tad asaṁkhyêyaṁ dhanaṁ yat pradadau Gayaḥ.

Passage parallèle, Mârk. Pur. 15, 71:

abbindavô yathâmbhôdhau, yathâ vâ divi târakâḥ,
yathâ vâ varṣatô *dhârâ, Gaṅgâyâṁ sikatâ yathâ.*

81. — MBh. XIII 5340:

yâvadvarṣasahasraṁ vai Jambudvîpê pravarṣati,
tâvatsaṁvatsarâ prôktâ brahmalôkê 'sya dhîmataḥ.
vipruṣaç ćaiva yâvantyô nipatanti nabhastalât
varṣâsu varṣatas, *tâvan nivasaty amaraprabhaḥ.*

---

1. Lire: *kôṣât.*

Sur ces génitifs absolus, que je ne donne pas pour indiscutables, le lecteur voudra bien voir les remarques présentées à la page 273. — Un locatif absolu *varṣati* se rencontre Bhâg. Pur. IX 2, 4:

êkadâ prâviçad gôṣṭhaṁ çârdûlô niçi varṣati.

Verbe îkṣati.

82. — Bhâg. Pur. III 18, 3. Cité p. 286.

(*apêkṣati.*)

— Bhâg. Pur. I 15, 50:

Draupadî ća tadâjńâya patînâm anapêkṣatâm
Vâsudêvê bhagavati hy êkântamatir âpa tam.

Burnouf fait de *patînâm anapêkṣatâm* un génitif absolu. Voici sa traduction: «Drâupadî, que ses époux avaient abandonnée, apprenant ces nouvelles (*tad âjńâya*) et fixant sa méditation sur Bhagavat, fils de Vasudêva, obtint de même de se réunir à lui.»

C'est peut-être pécher par excès de prudence, mais la netteté même avec laquelle ce génitif absolu coupe la phrase, n'étant pas justifiée par un usage fréquent de *apêkṣant-* en de telles formules, nous paraît quelque peu suspecte. Il n'est pas ordinaire non plus que le génitif absolu marque *le motif* de l'action (v. p. 288 seq.). C'est pourquoi nous voudrions voir dans *anapêkṣatâm* un substantif, synonyme de *anapêkṣâm*, dérivé de l'adjectif *anapêkṣa*: «Draupadî, reconnaissant alors l'indifférence de ses époux, etc...»

nir-îkṣati.

83. — Bhâg. Pur. III 21, 34:

nirîkṣatas tasya *yayau.*

84. — Mârk. Pur. 125, 26:

nâham êtâṁ grahîṣyâmi na ćânyâṁ yôṣitam, nṛpa,
parair yasyâ nirîkṣantyâḥ *saṁgrâmê 'haṁ parâjitaḥ.*

prêkṣati.

85. — MBh. I 5968:

aham ênaṁ haniṣyâmi prêkṣantyâs tê, *sumadhyamê.*

86. — Ibid. VII 3318:

vyasuç ćâpy apatad bhâmau prêkṣatâṁ sarvadhanvinâm.

87—93:

MBh. I 148 : *prêkṣatâṁ sarvarâjñâm.*
III 581 : *pañcânâṁ Pâṇḍuputrâṇâṁ prêkṣatâm.*
III 14390 : *mâtṛṇâṁ prêkṣatînâm.*
VIII 2399 : *prêkṣatô mama.*
IX 3266 : *prêkṣatô Bhîmasênasya.*
XV 483. Cité p. 286.
XVI 239 : *prêkṣataḥ ... Pârthasya.*

prêkṣatê.

94. — MBh. V 4659:

yać ća, vaḥ prêkṣamâṇânâṁ sarvadharmôpaćâriṇâm,
Pâñćâli 'paruṣâṇy uktâ, kô nu tat kṣantum arhati?

95—97:

MBh. II 2391 : *Draupadyâḥ prêkṣamâṇâyâḥ* (dépend peut-être du verbe *adarçayat*).
III 2261 : *Vaidarbhyâḥ prêkṣamâṇâyâḥ.*
VII 6406. Cité p. 282.

saṁ-prêkṣatê.

98—99:

MBh. VIII 4298 : *saṁprêkṣamâṇasya Dhanaṁjayasya.*
IX 973 : *naḥ saṁprêkṣamâṇânâm.*

Verbe Paçyati.

100. — Chrest. Benf. p. 133, l. 18 (Pttr.):

paçyatô bakamûrkhasya *nakulêna hatâ bakâḥ.*

Autre texte et autre construction Hitôp. IV, 7:

paçyatô bakamûrkhasya nakulair bhakṣitâḥ prajâḥ.

101. — Pttr. 248:

atha, tasya paçyatô, *gṛhîtvâ tat sakalaṁ dêvâyatanâbhimukhâ pratasthê.*

102. — MBh. V 2685:

pitâmahasya, Drôṇasya, Vidurasya ća dhîmataḥ,
brâhmaṇânâṁ ća sâdhûnâṁ râjñaç ća nagarasya ća
paçyatâṁ Kurumukhyânâṁ sarvêṣâm êva tattvataḥ,
dânaçîlaṁ mṛduṁ dântaṁ dharmaçîlam anuvratam
yat tvâm upadhinâ, râjan, dyûtê vañćitavâṁs tadâ,
na ćâpatrapatê têna, etc...

103. — MBh. V 7386 (Ambôpâkhyâna 49, 17):

tataḥ sâ, paçyatâṁ têṣâṁ maharṣîṇâm, *aninditâ*
samâhṛtya vanât tasmât kâṣṭhâni varavarṇinî

ćitâṁ kṛtvâ sumahatîṁ pradâya[1] *ća hutâçanam,*
pradîptê 'gnau, mahârâja, rôṣadîptêna ćêtasâ
uktvâ: «Bhîmavadhâyê» 'ti pravivêça hutâçanam.

104. — MBh. VIII 3318:

hatavâhas tataç ćâsmi Yuyudhânasya paçyataḥ,
Dhṛṣṭadyumnasya, yamayôr, vîrasya ća Çikhaṇḍinaḥ,
paçyatâṁ Draupadêyânâṁ Pâńćâlânâṁ ća sarvaçaḥ.

105. — MBh. VIII 3001:

paçyatôr yamayôr, *Pârtha,* Sâtyakêç ća Çikhaṇḍinaḥ,
Dhṛṣṭadyumnasya, Bhîmasya, Çatânîkasya vâ, *vibhô,*
Pâńćâlânâṁ ća sarvêṣâṁ Cêdînâṁ ćaiva, *Bhârata,*
êṣa Karṇô raṇê, Pârtha, Pâṇḍavânâm anîkinîm
çarair vidhvaṁsayati vai nalinîm iva kuńjaraḥ.

106. — MBh. IX 112:

yaṁ yaṁ sênâpraṇêtâraṁ yudhi kurvanti mâmakâḥ,
ećirêṇaiva kâlêna taṁ taṁ nighnanti Pâṇḍavâḥ.
raṇamûrdhni hatô Bhîṣmaḥ paçyatâṁ vaḥ *Kirîṭinâ:*
êvam êva hatô Drôṇaḥ sarvêṣâm êva paçyatâm;
êvam êva hataḥ Karṇaḥ Sûtaputraḥ pratâpavân,
sarâjakânâṁ sarvêṣâṁ paçyatâṁ vaḥ, *Kirîṭinâ.*

107. — Râm. I 60, 15:

uktavâkyê munau tasmin, saçarîrô narêçvaraḥ
divaṁ jagâma, Kâkutstha, munînâṁ paçyatâṁ *tadâ.*

108. — Kath. 17, 125:

gatvâ sa, tasyâḥ paçyantyâḥ, *kayâpi varayôṣitâ*
saha ćakrê samâlâpaṁ raćitôdâramaṇḍanaḥ.

109. — Bhâg. Pur. IV 5, 9:

ûćur: vipâkô vṛjinasyaiva tasya
yat paçyatînâṁ duhitṛṇâṁ *Prajêçaḥ sutâṁ Satîm avadadhyâv anâgâm.*

110—163:

MBh. I 2941 : *paçyatas tatra tatrarṣêḥ.*
5528 : *jńâtigrâmasya paçyataḥ.*
6600 : *tasya manujêndrasya paçyataḥ.*
III 951 : *tapasvinâṁ paçyatâm.*
1663 : *puruṣavarasya paçyataḥ.*
IV 701 : *paçyatô râjńaḥ.*

---

1. Böhtlingk-Roth n'éclaircissent pas cet emploi insolite du verbe *pra-dâ.* Je signale, pour le cas où on pourrait tirer parti de cette coïncidence, le terme *araṇipradânam* qui apparaît dans les Gṛhyasûtras de Pâraskara à propos des prescriptions relatives au feu domestique. Le sens précis de ce terme est d'ailleurs incertain.

MBh. V 4458 : *Kurâṇâṁ paçyatâm.*
VI 2481 : *Drôṇasya paçyataḥ ... Gâṅgêyasya ća.*
3622 : *yôdhânâṁ tava paçyatâm.*
VII 1847 : *paçyatâṁ bândhavânâm.*
5648 : *Râdhêyasyaiva paçyataḥ.*
5909 : *hṛṣṭânâṁ Dhârtarâṣṭrâṇâṁ paçyatâm.*
6582 : *paçyatâṁ nô durâtmanâm.*
7199 : *Drupadaputrasya Phâlgunasya ća paçyataḥ.*
7715 : *Saubalasyaiva paçyataḥ.*
8002 : *paçyatas tasya rakṣasaḥ.*
8333 / VIII 4176 : *paçyataḥ Savyasâćinaḥ.*
VI 113 : *Karṇasya paçyataḥ.*
307 : *sabhâmadhyê Pâṇḍavânâṁ ća paçyatâm (?).*
2604 : *paçyatâṁ tatra vîrâṇâm.*
3201 : *sarvêṣâṁ nô 'dya paçyatâm.*
3241 : *paçyatâṁ tâvakânâm.*
3249 : *paçyatâṁ tê putrâṇâṁ ćitrayôdhinâm.*
VIII 3337 : *paçyatâṁ suhṛdâm.*
4016 : *paçyatâṁ naḥ.*
X 742 : *têṣâṁ sarvêṣâṁ paçyatâm.*
XI 587 : *Pâṇḍavêyânâṁ Pâńćâlânâṁ ća paçyatâm.*
XII 13586 : *Brahmaṇaḥ paçyataḥ.*
XVI 60 : *Vṛṣṇînâṁ paçyatâm.*
61 : *paçyatô Dârukasya.*
270 : *paçyatô ... mama.*
Râm. II 96, 47 : *Sitâyâs tatra paçyantyâḥ.*
III 24, 22 : *tasya Râmasya paçyataḥ.*
VI 17, 6 : *paçyatô râkṣasêndrasya.*
89, 15 : *çatrôr vikhyâtavîryasya ... paçyataḥ.*
92, 34 : *dêvadânavayakṣâṇâṁ ... paçyatâm.*
Hariv. 9317 : *paçyatâṁ râjńâṁ sarvêṣâṁ sainikasya vai.*
14360 : *Brahmaṇaḥ paçyataḥ.*
14545 : *dêvasya paçyataḥ.*
15302 : *paçyataḥ Kêçavasya.*
15918 : *paçyatas tu Çaćîpatêḥ.*
Kath. 20, 171 : *asya paçyataḥ.*
26, 208 : *paçyatas tasya.*
36, 110 : *paurâṇâṁ sâçru paçyatâm.*
52, 130 : *râjńaḥ paçyataḥ.*
69, 136 / 71, 56 : *tasya paçyataḥ.*
Mârk. Pur. 109, 11 : *paçyatô râjalôkasya.*
125, 12 : *bhûpânâṁ paçyatâm atimâninâm.*
Bhâg. Pur. II 9, 37 : *paçyatas tasya.*
III 18, 8 : *paçyatô 'rêḥ.*
IV 9, 26 : *bâlasya paçyataḥ.*
VIII 11, 28 : *jńâtînâṁ paçyatâm.* Très douteux.
IX 10, 5 : *paçyatô Lakṣmaṇasyaiva.*

sarvalôkasya paçyataḥ.

164. — MBh. III 8807:

êtâvad uktvâ vaćanaṁ Maitrâvaruṇir aćyutaḥ
samudram apibat kruddhaḥ sarvalôkasya paçyataḥ.

165—178. — Même formule:

MBh. VI 1859. 1931. 2814. 5258. 5454. 5471. 5784 (Cf. 2505 cité sous *miṣati*).
VII 7490.
IX 255.
Hariv. 15929. 15934. 16029. 16301.

Ajouter: Ṣaḍguruçiṣya cité par Max Müller, *a Hist. of ancient sscr. lit.* 1859, p. 236, et par Pischel, *Kuhn's Zeitschr.* XXIII 427.

179—187. — Formules analogues:

MBh. VII 7452 : *paçyataḥ sarvalôkasya*[1].
Mârk. Pur. 75, 21 : » » *vismayâviṣṭaćêtasaḥ.*
Bhâg. Pur. VI 12, 35 / VII 1, 19 } *paçyatâṁ sarvalôkânâm.*
VIII 4, 5 / MBh. V 2392 / Râm. VI 73, 5 / Kath.[2] 36, 131 } *lôkasya paçyataḥ.*
MBh. V 2394 : *jagataḥ paçyataḥ.*

sarvakṣattrasya paçyataḥ.

188—198:

MBh. IX 344. 741.
Hariv. 15161. 15202. 15241. 15310. 15334. 15337. 15643. 15970. 15973.

sarvasainyasya paçyataḥ.

199—214:

MBh. VI 3182. 3234. 3710. 3728. 3909. 4753. 5321.
VII 749. 1683. 5585. 6115.
VIII 608. 3568.
IX 478. 642. 1145.

paçyatâm sarvadhanvinâm.

215—221:

MBh. VI 3268.
VII 3984. 5800. 7444. 9385.
IX 1163. 1420.

---

1. Ce génitif pourrait toutefois ne pas être absolu.
2. Dans ce dernier passage *lôka* est pris dans le sens de *homines, les gens.*

222:

Semblablement Râm. VI 25, 35: *paçyatâm̃ sarvarakṣasâm.*

paçyatâm̃ sarvasainyânâm.

223. — MBh. VII 8075:

paçya Bhîmam̃, mahâbâhô, rakṣasâ grastam âhavê
paçyatâm̃ sarvasainyânâm̃ tava ćaiva, *mahâdyutê.*

224—229:

MBh. VII 4649. 5588. 5917. 6401. 8987.
IX 509.

paçyatâm̃ sarvabhûtânâm.

230—232:

Hariv. 8533. 11933.
Bhâg. Pur. VIII 10, 2.

233—237. — Formules analogues:

MBh. VII 6127:	*paçyatâm̃*	*sarvayôdhânâm.*
7640:	»	*sarvavîrânâm.*
Hariv. 8995:	»	*sarvanâgânâm.*
Mârk. Pur. 90, 6:	»	*sarvadêvânâm asurâṇâm̃ ća.*
Ibid. annexe, p. 656:	»	*sarvadêvânâm̃ siddhagandharvarakṣasâm.*

paçyatâm̃ bhûmipâlânâm, etc.

238—244:

MBh. X 198 / Mârk. Pur. 69, 15	*paçyatâm̃*	*bhûmipâlânâm.*
134, 9 / 134, 33	»	*sarvabhûpânâm*[1].
MBh. II 2391 :	»	*vô mahîkṣitâm.*
Mârk. Pur. VII 298 :	»	*puruṣêndrâṇâm.*
XIV 1802 :	»	*pṛthivîkṣitâm.*

245—263. — On peut réunir, en raison de leur même type métrique, les exemples suivants:

MBh. I 4104 :	*paçyatâm̃*	*lôkavîrâṇâm.*
III 404 / IX 682	»	*Pâṇḍuputrâṇâm.*
VI 4914 / VII 2816 / VIII 16	»	*Dhârtarâṣṭrâṇâm.*
V 4666 / VIII 1949	»	*Kuruvîrâṇâm*[2].

1. Imprimé par erreur *sarvabhûtânâm* dans le premier passage.
2. Au vers VIII 1949 le tour absolu n'est pas certain.

MBh. VI 5635 : *paçyatâm̃ Kuruvîrâṇâm sarvêṣâm.*
VIII 2468 : » *Kauravêyâṇâm.*
Hariv. 6827 : » *Yadusiṁhânâm.*
10780 : » *dêvadaityânâm.*
Bhâg. Pur. VIII 9, 27 : *paçyatâm asurêndrâṇâm.*
MBh. VI 3408
VII 6964
7215 } *paçyatô Bhîmasênasya* . . etc.
7754
VIII 4266 : *paçyataḥ Sûtaputrasya.*
XVI 12 : *paçyatô Vâsudêvasya.*

paçyatâm̃ tridivaukasâm.

264. — Hariv. 15956:

atipravṛttaṁ saṁgrâmaṁ dêvâsuraraṇôpamam
vidadhâtê mahâraṅgê paçyatâm̃ tridivaukasâm.

265—266. — Hariv. 15959. 16060.

sarvêṣâm̃ paçyatâm.

267:

MBh. VI 4041: *sarvêṣâm̃ tatra paçyatâm.*

268:

Hariv. 9326: *sarvêṣâm êva paçyatâm.*

Bhîmasênasya paçyataḥ, etc.

269—300:

MBh. I 6687 : *Viçvâmitrasya paçyataḥ.*
III 14890
14913 } *Dhârtarâṣṭrasya paçyataḥ*[1].
IV 2013
V 5678
IX 541 } *Dharmarâjasya paçyataḥ.*
VI 2353
VII 679 } *Dhṛṣṭadyumnasya paçyataḥ.*
VIII 2728
VII 1620
1645
1665 } *Bhâradvâjasya paçyataḥ.*
4558
7259
6879 : *râkṣasêndrasya paçyataḥ.*
VIII 2945 : *Sûtaputrasya paçyataḥ.*

1. Au vers III 14913 le tour absolu est contestable.

MBh. VIII 2693
3931
3946 } *Bhîmasênasya paçyataḥ.*
IX 835
1714

VII 3442
IX 3661
XI 378
XII 138 } *Vâsudêvasya paçyataḥ.*
Hariv. 15192
15303
16044

Hariv. 2940 : *Mârkaṇḍêyasya paçyataḥ.*

Râm. VI 16, 90
86, 18 } *Daçagrîvasya paçyataḥ.*
MBh. III 16501

301—313. — Au cours du récit de Saṁjaya à Dhṛtarâṣṭra, on voit souvent revenir les mots:

tava putrasya paçyataḥ.

MBh. VI 3462
VII 4940. 6137. 6362 } *tava putrasya paçyataḥ.*
IX 1258. 1340

VI 5098 : *putrasya tava paçyataḥ.*

5654
VIII 2464 } *putrâṇâṁ tava paçyatâm.*

VII 7733
8800 } *paçyatas tava putrasya.*

VI 3637 : *çyâlasya tê... tava putrasya paçyataḥ.*

VIII 2835 : *paçyatas tasya vîrasya tava putrasya.*

paçyatô mê.

314. — Pttr. 152 en bas (122, 9 Koseg.):

asaṁkhyayûthaparivṛtaḥ paçyatô mê *paribhramann itas tataḥ svajanêna sahâgaććhati yâti ća* (sujet: *âkhuḥ*).

315. — Pttr. 124 en bas:

paçyatô mê *nadîtaṭâć ćhyênênâpahṛtaḥ çiçuḥ.*

316. — Kath. 72, 143.

paçyatas tê.

317. — MBh. I 891. Exemple remarquable en ce que *paçyatas tê*, loin de renfermer une nuance d'*anâdara*, y signifie: *en te prenant à témoin.*

tvam, Agnê, sarvabhûtânâm antaç ćarasi nityadâ
sâkṣivat puṇyapâpêṣu : satyaṁ brûhi, kavê, vaćaḥ.
matpûrvâpahṛtâ bhâryâ Bhṛguṇânṛtakâriṇâ.
sêyaṁ yadi, tathâ mê tvaṁ satyam âkhyâtum arhasi.
çrutvâ tvattô, Bhṛgôr bhâryâṁ hariṣyâmy âçramâd imâm,
Jâtavêdaḥ, paçyatas tê : *vada satyâṁ giraṁ mama.*

318—332:

MBh. I 1767. 1773. III 421. 2822. VI 2822. VII 6390. 8227. XII 10137. XIV 1723.
Râm. II 12, 44 Schleg. III 35, 34 Gorr. VII 17, 30 Bomb.
Bhâg. Pur.[1] VII 10, 37.
Cités plus haut: MBh. III 11799 (v. p. 283).
Râm. III 24, 17 (v. p. 290, note 2).

paçyatô mama, etc.

333:

MBh. I 6276, cité p. 290 n.: *paçyatô mama.*

334—335:

MBh. III 15048 } *paçyatas tava*[2].
Hariv. 7112 }

336—337:

MBh. XIII 7429, cité p. 283 } *mama paçyataḥ.*
Râm. III 56, 31, cité p. 286 }

338:

MBh. I 8394: *mama paçyantyâḥ.*

339:

Kath. 58, 75: *mê paçyataḥ*[3].

---

1. Nous pourrions ajouter Bhâg. Pur. VIII 21, 31:

padaikêna mayâ krântô bhûrlôkaḥ khaṁ diças tanôḥ,
svarlôkas tu dvitîyêna paçyatas tê *svam âtmanâ.*

Burnouf: «Du premier pas j'ai franchi la terre, en remplissant de mon corps l'atmosphère et tous les points de l'espace; du second j'ai occupé le ciel, m'emparant de ton empire, sous tes propres yeux.»

Si l'on admet le texte précité, *paçyatas tê* dépend forcément de *svam.* Mais ce texte doit être corrompu, car il est permis de dire que la traduction de Burnouf ne réussit pas à le rendre limpide d'un bout à l'autre. Il est probable que si nous avions la vraie leçon, *paçyatas tê* serait absolu. Nous suggérons la correction suivante, en la donnant pour ce qu'elle vaut:

padaikêna mamâkrântô bhûrlôkaḥ khaṁdiçastanôḥ,
svarlôkas tu dvitîyêna, paçyatas tê, svamâyayâ.

2. Ajouter Râm. Calc. III 18, 16 (cité p. 290).
3. Peut-être possessif.

340—341:

Râm. VI 60, 22
Hariv. 4200 } *tava paçyataḥ.*

342—350. — Passages cités dans la section I:

Râm. I 67, 16 (p. 284); III 16, 26 (p. 283); V 91, 11 (p. 275).
Hariv. 14461 (p. 286).
Kath. 40, 16 (p. 284); 61, 159 (p. 282).
Mârk. Pur. 14, 84 (p. 275); 114, 30 (p. 283).
Bhâg. Pur. VIII 12, 25 (p. 281).

apaçyataḥ.

351. — (?) Kath. 69, 142. Le sujet est *haṁsî*:

tataḥ snâtuṁ pravṛttêna kênâpy atra sarastaṭê
puṁsâ vastrôpari nyastâm apaçyad ratnakaṇṭhikâm,
gatvâ ćâpaçyatas tasya *tâṁ gṛhîtvaiva kaṇṭhikâm*
dâçâya[1] *darçayantî sâ tasmai, vyômnâ çanair yayau.*

La ponctuation de Brockhaus indique qu'il a vu ici un génitif absolu.

paçyatê.

352.

MBh. VII 6543: *naḥ paçyamânânâm.*

anu-paçyati.

353. — Hariv. 8907:

Vajranâbhasya tat kâyâd uććakarta çiras tadâ
Nârâyaṇasutônmuktam[2], daityânâm anupaçyatâm.
tat = ćakram.

354. — Bhâg. Pur. VIII 12, 23:

... striyâḥ
vâsaḥ sasûtraṁ laghu mârutô 'harad, Bhavasya dêvasya kilânupaçyataḥ.

abhi-paçyati.

355. — Bhâg. Pur. III 13, 19:

tasyâbhipaçyataḥ *khasthaḥ kṣaṇêna kila, Bhârata,*
gajamâtraḥ pravavṛdhê (sujet: *varâhatôkaḥ*).

pra-paçyati.

356:

MBh. VIII 4772: *Râdhêyasya prapaçyataḥ.*

1. Imprimé: *dâsâya.* Or il s'agit du personnage appelé plus haut *dhîvaraḥ.*
2. Et non pas *-sûtônmuktam,* que porte le texte.

357:

Râm. VI 75, 43: *Râvaṇasya prapaçyataḥ.*

saṁ-prapaçyati.

358. — MBh. V 5613:

aham âdau nihatya tvâṁ Çakunêḥ saṁprapaçyataḥ
tatô 'smi Çakuniṁ hantâ.

saṁ-paçyati.

359. — Bhâg. Pur. VIII 3, 33:

gajêndraṁ saṁpaçyatâṁ *Harir amûmućad* uććhriyâṇâm.

360:

MBh. VIII 4338: *saṁpaçyataḥ ... tava.*

361. — Hariv. 7464. Cité p. 286.

Verbe Miṣati.

362. — MBh. III 10369:

tasmâd yuvâṁ kariṣyâmi prîtyâhaṁ sômapîthinau
miṣatô dêvarâjasya, *satyam êtad bravîmi vâm.*

363. — Ibid. VII 6720:

tatas tu Durmadaç ćaiva Duṣkarṇaç ća tavâtmajau
ratham êkaṁ samâruhya Bhîmaṁ bâṇair avidhyatâm.
tataḥ Karṇasya miṣatô, Drauṇêr, Duryôdhanasya ća,
Kṛpasya, Sômadattasya Vâhlîkasya ća, *Pâṇḍavaḥ*
Durmadasya ća vîrasya Duṣkarṇasya ća taṁ ratham
pâdaprahârêṇa dharâṁ prâvêçayad ariṁdamaḥ.

364. — Ibid. VII 6947:

tatô Yudhiṣṭhiraḥ kruddhas tavânîkam açâtayat
miṣataḥ Kumbhayônêç ća putrâṇâṁ tava ćânagha.

365. — Hariv. 753:

miṣatâṁ dêvatânâṁ ća Vasiṣṭhasya ća, *Kauçikaḥ*
saçarîraṁ tadâ taṁ tu divam ârôpayat prabhuḥ.

366. — Bhâg. Pur. IV 22, 48:

ta âtmayôgapataya âdirâjêna pûjitâḥ
çîlaṁ tadîyaṁ çaṁsantaḥ khê 'bhâvan miṣatâṁ nṛṇâm.

miṣatâṁ sarvadhanvinâm.

367. — MBh. VIII 3784:

çiraç ćhêtsyâmi Karṇasya miṣatâṁ sarvadhanvinâm.

368—379. — Même formule:

MBh. I 545. II 2535.
V 5614. 5650. 5687. VI 5512.
VII 3431. 3749. 5061.
VIII 1687. 3777. IX 1121.

380—402:

MBh. I 7179 : *pârthivânâṁ miṣatâm.*
7483 : *miṣataḥ sarvalôkasya.*
8159 : *miṣatô 'sya Çaćipatêḥ.*
III 10464 : *miṣatô Vajrapâṇinaḥ.*
14227 : *miṣatâṁ sarvabhûtânâm.*
V 5957 : *miṣatâṁ vaḥ.*
VI 2473 : *miṣatâṁ sarvasainyânâm.*
VII 1553, 2681 : *Drôṇasya miṣataḥ*[1].
3746 : *sarvakṣattrasya miṣataḥ* (v. p. 309).
6115, 6898 : *miṣatô Bhimasênasya.*
3739 : *miṣatâṁ sarvasainyânâṁ tvadîyânâm.*
VIII 2685 : *miṣatas tê.*
XII 499 (= XIV 322) : *miṣatâṁ Pâṇḍuputrâṇâm.*
XVI 235 : *miṣatâṁ sarvayôdhânâm.*
Hariv. 2134 : *yajñârthaṁ samavêtânâṁ miṣatâṁ dvijanmanâm.*
11011 : *Mahâdêvasya miṣatô Guhyasya ća.*
Râm. V 38, 33, VI 72, 3 : *miṣatâṁ sarvarakṣasâm.*
Bhâg. Pur. III 19, 9 : *miṣataḥ çatrôḥ.*
Çiçupâlavadha 15, 34 : *mṛgavidviṣâm iva ... miṣatâm.*

403—406. — Exemples cités ailleurs:

Kumârasaṁbhava II 46 (page 271).
MBh. VI 2505; très douteux (p. 327). VII 1667 (p. 327). VII 6573 (v. n° 477).

407. — Exemple védique. Maitrâyaṇyupaniṣad 1, 4:

miṣatô bandhuvargasya *mahatîṁ çriyaṁ tyaktvâsmâl lôkâd amuṁ lôkaṁ prayâtâḥ.*

Appendice aux articles îkṣati, paçyati, miṣati.

I.

En parcourant les exemples énumérés sous les trois verbes signifiant «voir», on sera frappé de la fréquence de ceux qui renferment un *anâdara*. Néanmoins, nous le répétons[2], ce sens est in-

1. Peut-être possessif dans le premier passage.
2. Voyez p. 280.

dépendant de la construction syntaxique, c'est-à-dire du génitif absolu. Autrement le génitif cesserait évidemment d'être absolu: il serait le cas répondant à la question «malgré qui?» de même que l'instrumental, par exemple, est l'exposant de l'idée «avec qui».

En effet, si nous trouvons le génitif absolu du type *tasya paçyataḥ* pris si souvent dans le sens indiqué, on en peut dire autant des locutions de toute nature usitées dans les langues les plus diverses et signifiant: *sous les yeux de*, *en présence de*. Dès que l'action principale va contre le gré de celui qui en est témoin (et le cas se présente à tout instant), l'expression *sous les yeux de* prend de ce fait une nuance d'*anâdara*.

Cela est si vrai qu'on peut imaginer et citer cent phrases où la même idée latente s'attachera aux participes sanscrits en question, sans qu'il y ait construction absolue. Kath. 44, 56:

jahâra tatra tanayâṁ râjñô Rambhasya paçyataḥ.

Ibid. 62, 216:

êbhir mê mahiṣô *hatvâ bhakṣitaḥ* paçyatô *jaḍaiḥ*.

MBh. V 5655:

ahaṁ hi vaḥ paçyatâṁ dvîpam ênaṁ Bhîṣmaṁ *rathât pâtayiṣyâmi* [*bâṇaiḥ*.

Ibid. VII 8065:

hayâṁç *ćaiva çîtair bâṇaiḥ* sârathiṁ ća *mahâbalaḥ*
jaghâna miṣataḥ *saṁkhyê* Bhîmasênasya, *Bhârata*.

Ram. Calc. I 54, 19:

nâçayanti balaṁ sarvaṁ Viçvâmitrasya paçyataḥ.

Le commentateur fait suivre ce dernier vers de la note *anâdarê ṣaṣṭhî*, comme s'il avait devant lui un génitif absolu. S'il écrivait avec l'opinion arrêtée que le génitif n'est pas régi par *balam*, il n'y a rien à remarquer. Plus probablement le sûtra de Pâṇini lui vint machinalement à l'esprit, parce que la phrase contenait d'une part un *anâdara*, et de l'autre la forme *paçyataḥ* si fréquente au génitif absolu.

Cette inadvertance du commentateur suggère naturellement la question suivante: Pourquoi, lorsque le participe n'est pas absolu, n'en voyons-nous pas moins apparaître toujours, en cas d'*anâdara*, le génitif *paçyataḥ*, *paçyatâm*, et non le datif, l'accusatif, l'instrumental? La solution est des plus simples. Le type de phrase dont il s'agit offre ceci de particulier que *paçyant-* y a pour régime sous-

entendu l'ensemble de l'action verbale. Or ce n'est qu'au génitif, et au génitif dépendant d'un nom, qu'on a l'occasion d'appliquer *paçyant-* de cette façon. Les autres cas, en effet, sont réservés aux objets, sujets et compléments de l'action verbale, et ceux-ci *voient* trop évidemment l'action qu'ils subissent ou qu'ils accomplissent pour qu'on ait jamais à le dire.

II.

Nous devons constater cependant que les auteurs hindous prennent parfois cette peine inutile, et mettent leurs lecteurs en présence de phrases qui, au moins à première vue, sont tout le contraire de spirituelles. MBh. IX 218:

sarvân vikramya miṣatô, *lôkaṁ ćâkramya mûrdhani,*
Jayadrathô hatô râjâ: kiṁ nu çêṣam upâsmahê?[1]

Bhâg. Pur. IV 8, 14 (sujet: *Dhruvô bâlakaḥ*):

mâtuḥ sapatnyâḥ suduruktividdhaḥ çvasan ruṣâ daṇḍahatô yathâhiḥ
hitvâ miṣantaṁ *pitaraṁ sannavâćaṁ jagâma mâtuḥ prarudan sakâçam.*

Il y a naturellement tels cas où, quoique ajouté à un génitif possessif, ce mot *voyant* ne choque pas moins le sens que dans les exemples précités. Bhâg. Pur. III 3, 3:

êṣâṁ .. miṣâtâṁ .. *padaṁ mûrdhni dadhat.*

De telles singularités sont au nombre des raisons qui peuvent faire douter de la signification de *miṣant-*. Il importe, avant de continuer, d'éclaircir ce point spécial.

III.

Il est beaucoup moins facile qu'on ne croirait de fixer le véritable sens de *miṣant-*.

Premièrement, si l'on fait abstraction de nos génitifs absolus, le verbe *miṣati* au simple est fort rare, tant dans le dialecte des Védas que dans le sanscrit classique. A ne considérer que l'usage qui en est fait au génitif absolu, la traduction qui se présente naturellement dans la plupart des cas n'est point «voir», mais «résister, être opposé à, se dépiter». Par exemple *miṣatô 'sya Çaćîpatêḥ*, MBh. I 8159, forme un pendant exact aux mots *akâmasya Çatakratôḥ* du

1. Les exemples parallèles prouvent qu'il n'est pas nécessaire de corriger *miṣatô* en *dviṣatô*.

vers 8166. Aussi Westergaard, Bopp, Emile Burnouf, donnent-ils dans leurs lexiques le sens de *résister*. Eugène Burnouf adopte la même interprétation pour certains passages, ainsi Bhâg. Pur. IV 1, 32 (cf. aussi V 14, 29):

êvaṁ kâmavaraṁ dattvâ pratijagmuḥ surêçvarâḥ
sabhâjitâs tayôḥ samyag dampatyôr miṣatôs tataḥ.

B.: «Après avoir ainsi accordé au solitaire la faveur qui était l'objet de ses désirs, les chefs des Suras, traités avec respect par les deux époux *qui voulaient les retenir*, quittèrent l'ermitage d'Atri.»

Il va plus loin et traduit *miṣatâm* par *rivaux* dans l'exemple précité, Bhâg. Pur. III 3, 3.

La manière dont *miṣatâm* et *paçyatâm* sont juxtaposés MBh. VII 1667 semble particulièrement probante contre la signification *voir* de *miṣati*.

aham ênaṁ hanisyâmi, muhârâja, bravîmi tê,
miṣatâṁ Pâṇḍuputrâṇâṁ Pâńcâlânâṁ ća paçyatâm.

Comment traduire autrement que: *invitis Panduis filiis . . . adspecturis?* Et de même VI 2505:

adya Pâṇḍusutân sarvân sasainyân saha bandhubhiḥ
miṣatô *vârayisyâmi* sarvalôkasya paçyataḥ.

Toutefois, et ici nous indiquons le point de vue où nous nous plaçons, l'argument qu'on pourrait tirer des deux dernières citations dépend absolument de la manière dont on groupe les termes de la phrase. Dans le premier passage, il suffit de diviser ainsi: *miṣatâm Pâṇḍuputrâṇâṁ, Pâńcâlânâṁ ća paçyatâm*, pour conserver à *miṣ* le sens de *voir*. Quant au second, *miṣatô* n'est probablement pas un génitif, mais un accusatif pluriel s'accordant avec *Pâṇḍusutân*, et ceci nous ramène au cas difficile qui a été le point de départ de la discussion (p. 326 II).

Examinons ce cas. Il s'agit de rendre le sens de *voir* admissible pour les exemples bizarres dont je ne rappelle que le plus caractéristique: *êṣâṁ miṣatâṁ padaṁ mûrdhni dadhat.* Il semble pour le coup qu'on ne puisse traduire: «posant son pied sur la tête de ceux-ci, *qui en étaient témoins.*»

Je crois, en dépit des apparences, qu'on ne doit point s'effrayer de ce sens. Il ne manque pas d'exemples presque semblables ayant pour participe, non plus *miṣant-*, mais *paçyant-*. MBh. VI 1697:

Yudhisṭhiraḥ svayaṁ râjâ Madrarâjânam abhyayât.
tasya Madrapatiç câpaṁ dvidhâ ćićchêda paçyataḥ.

Ibid. III 1269:

râjyaṁ naḥ paçyatâṁ hṛtam.

Ibid. XIV 2365:

'hâ-hâ dhik Kuruvîrasya saṁnâhaṁ kâṇcanaṁ bhuvi
apaviddhaṁ hatasyêha mayâ putrêṇa paçyatâ.

Ces exemples permettent de répondre à la fois à la question spéciale du sens de *miṣant-*, et à la question de syntaxe qui concerne *paçyant-* comme *miṣant-*. Le mot *miṣant-* n'a jamais signifié que *voyant* ou *regardant.* Toute autre explication se trouverait d'ailleurs en désaccord avec l'étymologie et avec la tradition. On ne doit pas oublier que, dans nombre de génitifs absolus, il ne règne aucune équivoque à l'égard de cette signification. En considérant les emplois plus vivants du même participe, on reconnaît que, jusque dans le Bhâgavata-Purâṇa, alors que le verbe fini *miṣati* était tombé en pleine désuétude, il garda constamment son acception primitive. Exemple: *janô 'yaṁ miṣan na paçyati* (V 18, 3).

Il était si commun — soit au génitif absolu, soit dans les constructions mentionnées p. 325 — d'appliquer les participes *paçyant-* et *miṣant-* «voyant» au spectateur *impuissant* d'une scène, qu'on avait fini par s'en servir en toute situation analogue, en parlant, non plus du spectateur de l'action, mais de l'objet ou même de l'agent. De là les phrases précitées, où l'addition plus qu'oiseuse de ces participes n'est évidemment qu'un moyen d'accentuer fortement l'*anâdara.*

C'est surtout *miṣant-*, il faut en convenir, qui a subi cette extension d'usage. Même au cas absolu, *miṣatas tasya* «illo spectante» devient souvent une locution pour dire «illo invito». Jamais cependant l'idée de *voir* ne disparaît entièrement[1].

IV.

Le verbe *antardhîyatê* «disparaître» est accompagné, dans des cas qui ne sont pas douteux, d'un génitif de personne. Ainsi Bhâg. Pur. VIII 6, 26: *têṣâm antardadhê* «il devint invisible à leurs yeux»[2].

1. On a vu p. 327 un passage que Burnouf traduit «les chefs des Suras quittèrent les deux époux *qui voulaient les retenir* (miṣatôḥ)». Interprétation peu plausible, précisément parce qu'elle ne fait aucune part à l'idée de *spectans* qui resta toujours au fond du mot *miṣant-*, et qui est cause qu'on ne l'emploie pas pour exprimer toute espèce d'opposition. Il faut qu'il y ait étonnement, dépit, consternation. — Le passage en question est tout au contraire un de ceux où apparaît le sens pur de *spectans*, sans aucun mélange d'*anâdara.*

2. Si ce génitif est de ceux qui ont remplacé un datif, il rentre par anti-

La plupart du temps cependant on trouve: *têṣâṁ paçyatâm* (*prêkṣatâm*, *miṣatâm*) *antardadhê*. Il est bien difficile alors de dire si l'on est, ou non, en présence de la construction absolue. Strictement, on n'a jamais besoin de l'admettre[1].

MBh. I 5060:

tê cântardadhirê nâgâḥ Pâṇḍavasyaiva paçyataḥ.

Ibid. III 11991:

prêkṣataç caiva mê dêvas tatraivântaradhîyata.

Bhâg. Pur. I 12, 11:

miṣatô daçamâsyasya tatraivântardadhê Hariḥ.

De même avec *tirôbhavati*. Kath. 42, 39:

ity uktvâ rûpiṇî Vidyâ tirô'bhût sâsya paçyataḥ.

Cf. MBh. III 11975. XIII 2753. 2767. 2777. 3877. XIV 2900. Ambôpâkhyâna 17, 16. Hariv. 10866. Mârk. Pur. 92, 29. Bhâg. Pur. IV 12, 9. IV 25, 1. VI 2, 23. VI 4, 54. VI 10, 1. VI 16, 65.

Avec *antardhânam* ou *adarçanaṁ yâti*[2]:

---

cipation dans le sujet de notre section III. On peut invoquer dans ce sens Bhâg. Pur. IV 19, 17: *sô 'çvaṁ rûpâṁ ca tad dhitvâ* tasmâ *antarhitaḥ svarâṭ* (à supposer que *tasmai* ne se rapporte point à *hitvâ*). — Selon Pâṇini I 4, 28, avec les verbes signifiant *se cacher*, la personne dont on cherche à ne pas être vu est *apâdânam* et doit donc se mettre à l'ablatif. Ceci indiquerait, contrairement à ce qui précède, que le génitif en question procède *de l'ablatif*, ainsi qu'il est arrivé fréquemment. Mais *antardhîyatê*, au passif, ne signifie pas précisément *se cacher*; il signifie *disparaître*.

1. Il est probable qu'il y a eu *fusion de deux constructions différentes* (cf. sur ce sujet K. Brugmann, *Jenaer Literaturzeitung*, 22 mars 1879). C'est un fait semblable qui a donné: *samakṣaṁ tasya dhûrtasya paçyataḥ* (MBh. IV 527), *puratas tasya patyuḥ . . paçyataḥ* (Kath. 43, 163).

2. Dans ce cas encore on trouve des génitifs sans participe, qui montrent que le tour absolu n'a rien de nécessaire. MBh. XIV 2806: *jagâmâdarçanaṁ têṣâṁ*, *viprâs tê tu yayur gṛhân*. La preuve directe que le génitif n'était pas ressenti davantage comme absolu lorsqu'il y avait un participe, semble fournie par les mots *lôkasyêva* au vers III 1664:

tasya saṁpaçyatas tv êva Pinâkî Vṛṣabhadhvajaḥ
jagâmâdarçanaṁ, bhânur lôkasyêvâstam îyivân.

Le génitif, du reste, peut s'expliquer d'une double façon, soit qu'on le rapporte exclusivement à *adarçanam*, soit que l'expression *adarçanaṁ yâti* ait été dotée par analogie de la construction usitée avec son synonyme *antardhîyatê* (v. p. 297 note).

MBh. III 16576:

tatas tê prêkṣamâṇânâṁ têṣâm akliṣṭakarmaṇâm
antardhânaṁ yayur dêvâḥ.

Cf. MBh. XIII 1770. XIV 366. Hariv. 3695.

Avec *adṛçyô bhavati*[1]. Mârk. Pur. 95, 26:

ity uktvâ pitaras tasya paçyatô, munisattama,
babhûvuḥ sahasâdṛçyâḥ.

Cf. Mârk. Pur. 100, 29. Kath. 101, 269.

Le verbe *naçyati* se construit avec le génitif dans le sens de «être perdu pour quelqu'un»[2]. L'exemple suivant ne peut donc passer plus que les précédents pour contenir le génitif absolu. Mârk. Pur. 49, 63:

tatas tâḥ [prajâḥ] paryagṛhṇanta nadîkṣêtrâṇi, parvatân,
vṛkṣagulmauṣadhîç ćaivam âtmanyâyâd yathâbalam.
têna dôṣêṇa tâ nêçur ôṣadhyô miṣatâṁ, *dvija*[3]*:*
agrasad bhûr yugapat tâs tadauṣadhyô, mahâmatê.

Inutile de dire qu'avec certains verbes, par exemple *harati* «enlever», il n'y a aucun motif quelconque pour admettre le tour absolu. Ainsi Bhâg. Pur. V 14, 3: *aniććhatô 'pi . . . kuṭumbina uraṇakavatsaṁ miṣatô 'paharanti.* Le mot *miṣataḥ* frappe comme étant superflu, mais cela rentre dans le cas traité ci-dessus, p. 326 II et p. 327 seq.

Verbe Çṛṇôti.

408. — MBh. V 5599:

tan mê kathayatô, manda, çṛṇu vâkyaṁ durâsadam
sarvakṣattrasya madhyê tvaṁ yad vakṣyasi Suyôdhanam
çṛṇvataḥ Sûtaputrasya Çakunêç ća durâtmanaḥ.

409. — Hariv. 14993:

tataḥ sa bhagavân Rudraḥ, sarvân vismâpayann iva,
stutyâ praćakramê stôtuṁ Viṣṇuṁ viçvêçvaraṁ Harim
arthyâbhiḥ[4] *çrutiyuktâbhir* munînâṁ çṛṇvatâṁ tadâ.

---

1. Ici comme plus haut on peut, si l'on ne considère pas le génitif comme absolu, le faire dépendre soit du mot *adṛçya* seul, soit de la locution prise dans son ensemble.

2. MBh. IX 2966: *têṣâṁ kṣudhâparîtânâṁ naṣṭâ vêdâḥ.* Nala 24, 17: *mama râjyaṁ praṇaṣṭam.* Kath. 33, 82: *naçyêt sarvam idaṁ mama;* etc.

3. Imprimé: *dvijaḥ.*

4. Lire: *arćâbhiḥ.*

410. — Râm. VI 7, 40:

tataḥ paramasaṁhṛṣṭô Râvaṇô râkṣasâdhipaḥ
Sîtâyâs tatra çṛṇvantyâ *râkṣasîm idam abravît:*
«râkṣasaṁ krûrakarmâṇaṁ Vidyujjihvaṁ pravêçaya,
yêna tad Râghavaçiraḥ saṁgrâmât svayam âhṛtam.»

411. — Ibid. VI 106, 15:

êvam uktas tatô Râmaḥ pratyuvâća Vibhîṣaṇam
rakṣasâṁ vânarâṇâṁ ća sarvêṣâm êva çṛṇvatâm:
«pûjitô 'smi tvayâ, vîra, etc.»

412. — Bhâg. Pur. VI 17, 5:

uvâća dêvyâḥ çṛṇvantyâ, *jahâsôććais tadantikê:*
«êṣa lôkaguruḥ sâkṣâd dharmaṁ vaktâ çarîriṇâm
âstê mukhyaḥ sabhâyâṁ vai mithunîbhûya bhâryayâ.»

413. — Anthol. Lassen, 2me éd., p. 92, v. 62 (fragment du *Saṁkṣêpaçaṅkarajaya*):

atha prôvâća divyâ vâk samrâjam açarîriṇî
nudantî saṁçayaṁ tasya, sarvêṣâm api çṛṇvatâm:
«satyam êva, mahârâja, brâhmaṇâ yad babhâṣirê, etc.»

414—452:

MBh. I 4049	*çṛṇvatâṁ bhûmipâlânâm*[1].
4058	
V 1810	: *çṛṇvataḥ Kêçavasya.*
1813	: *çṛṇvatâṁ ćâpi têṣâm.*
5540	: *çṛṇvatâṁ Kuruvîrâṇâm.*
5413	*Vâsudêvasya çṛṇvataḥ.*
5487	
III 2001	
VI 2064	
VII 4248	
1679	: *râjñô Dhṛtarâṣṭrasya çṛṇvataḥ.*
2255	: *pitṛdêvamanuṣyâṇâṁ çṛṇvatâm.*
2954	: *têṣâṁ çṛṇvatâm.*
5551	: *Kurûṇâṁ çṛṇvatâm.*
5657	: *çṛṇvatas tava Kauravâṇâṁ ća.*
5797	: *sarvêṣâṁ çṛṇvatâm.*
8451	: *Dhṛtarâṣṭrasya çṛṇvataḥ.*
VIII 3394	: *tapasvinâṁ çṛṇvatâm.*
3719	: *çṛṇvatas tava.*
4249	: *çṛṇvatâṁ lôkavîrâṇâm.*
IX 1769	: *sarvalôkasya çṛṇvataḥ.*
XII 13443	: *ṛṣîṇâṁ Pâṇḍavânâṁ ća çṛṇvatôḥ Kṛṣṇabhîṣmayôḥ.*

1. Dans le second passage le tour absolu n'est que probable.

MBh. XIV 1862 : *Dharmarâjasya çṛṇvataḥ.*
Hariv. 5139 : *Ugrasênasya çṛṇvataḥ.*
Râm. V 66, 23 : *Sugrîvasyaiva çṛṇvataḥ.*
Kath. 15, 33 : Cité p. 284.
43, 115 : *Arthalôbhasya çṛṇvataḥ.*
45, 406 : *çṛṇvatô Mahêndrasya.*
Mârk. Pur. 14, 1 : *çṛṇvatâm̃ naḥ.*
109, 17 : *çṛṇvatâm̃ sarvabhûbhṛtâm̃ paurâṇâm̃ ća.*
Bhâg. Pur. I 7, 38 : *çṛṇvatô mama.*
13, 6 : *têṣâm̃ .. çṛṇvatâm.*
IV 6, 37 : *çṛṇvatâm̃ satâm.*
8, 10 : *çṛṇvatô râjṇaḥ.*
VI 17, 26 : *dêvarṣidaityasiddhânâm̃ pârṣadânâm̃ ća çṛṇvatâm.*
VII 1, 14 : *munînâm̃ çṛṇvatâm.*
1, 21 : *çṛṇvantyâs tatsadaḥ*[1].
VIII 1, 33 : *munînâm̃ sadasi sma çṛṇvatâm*[2].

çṛṇvatâm̃ sarvabhûtânâm.

453. — MBh. I 4793:

jâtamâtrê kumârê tu, vâg uvâćâçarîriṇî
mahâgambhîranirghôṣâ nabhô ñâdayatî tadâ.
çṛṇvatâm̃ sarvabhûtânâm̃ têṣâm̃ ćâçramavâsinâm,
Kuntîm âbhâṣya vispaṣṭam uvâćêdam̃ çućismitâm:
«*Kârtavîryasamaḥ, Kunti,* etc.»

454—456. — Même formule: MBh. VII 700. Bhâg. Pur. VIII 4, 16. IX 20, 20.

457. — MBh. VII 1458: *çṛṇvatâm̃ sarvayôdhânâm.*

458. — Hariv. 14906: *çṛṇvatâm̃ sarvadêvânâm̃ munînâm̃ bhâvitâtmanâm.*

anu-çṛṇôti.

459. — Bhâg. Pur. VIII 22, 20:

tasyânuçṛṇvatô, *râjan,* Prahrâdasya kṛtâñjalêḥ,
Hiraṇyagarbhô bhagavân uvâća Madhusûdanam.

460. — Ibid. I 9, 25: *ṛṣîṇâm anuçṛṇvatâm.*

abhi-çṛṇôti.

461. — Bhâg. Pur. IV 4, 10: *jagatô 'bhiçṛṇvataḥ.*

---

1. Faut-il lire: *saṁsadaḥ*? Burnouf traduit par *assemblée.*
2. Exemple douteux.

â-çṛṇôti.

462. — Bhâg. Pur. III 4, 10:

tasyânuraktasya munêr *Mukundaḥ* pramôdabhâvânatakandharasya âçṛṇvatô *mâm anurâgahâsasamîkṣayâ viçramayann uvâća.*

upa-çṛṇôti.

463. — MBh. XII 2043. Le poète dépeint la licence et l'insubordination qui règnent parmi les serviteurs d'un prince trop débonnaire:

alaṁkârê ća bhôjyê ća tathâ snânânulêpanê
hriyamâṇê, naravyâghra, svasthâs, tasyôpaçṛṇvataḥ,
nindantê svân adhîkârân saṁtyajantê ća, Bhârata.

464. — Hariv. 9608: *Kêçavasyôpaçṛṇvataḥ.*

Dans le Râmâyaṇa, *upaçṛṇôti* s'emploie ordinairement quand il est question d'un personnage secondaire, placé aux côtés de celui qui écoute ou de celui qui parle, et que le discours de ce dernier ne concerne pas directement:

465. — Râm. II 3, 3:

iti pratyarćya tân râjâ brâhmaṇân idam abravît
Vasiṣṭhaṁ Vâmadêvaṁ ća, têṣâm êvôpaçṛṇvatâm.

466. — Ibid. VI 107, 2:

tam abravîn mahâtêjâ, Lakṣmaṇasyôpaçṛṇvataḥ,
vimṛçya Râghavô vâkyam idaṁ snêhapuraskṛtam.

467. — Ibid. III 75, 36: *Lakṣmaṇasyôpaçṛṇvataḥ*[1].

468. — Ibid. V 70, 15: *harîṇâm îçvarasyaiva Sugrîvasyôpaçṛṇvataḥ.*

saṁ-çṛṇôti.

469. — MBh. V 1812:

avôćan mâṁ yôtsyamânaḥ Kirîṭî: «madhyê brûyâ Dhârtarâṣṭraṁ Kurûṇâm,
saṁçṛṇvatas tasya durbhâṣiṇô vai durâtmanaḥ Sûtaputrasya, *sûta,* etc.»

Verbe Ni-Çâmayati.

470. — Bhâg. Pur. V 4, 18:

sa kadâćid aṭamânô bhagavân Ṛṣabhô Brahmâvartagatô brahmarṣipravarasabhâyâṁ, prajânâṁ niçâmayantînâm, *âtmajân avahitâtmanaḥ . . upaçikṣayann iti hôvâća.*

---

1. *Lakṣmaṇasya ća çṛṇvataḥ* dans l'édition de Calcutta (III 71, 21).

471. — Ibid. V 3, 19:

iti niçâmayantyâ Mêrudêvyâḥ *patim abhidhâyântardadhê bhagavân.*

Il serait moins naturel de rapporter ce génitif à *patim* que de le regarder comme cas absolu.

Verbe Çaṁsati.

472. — Bhâg. Pur. VIII 12, 42:

..tâṁ mâyâṁ Bhavânîṁ bhagavân Bhavaḥ
çaṁsatâm ṛṣimukhyânâṁ *prîtyâćaṣṭâtha, Bhârata:*
«*api vyapaçyas tvam Ajasya mâyâm?*.. etc.»

Verbe Dravati.

473. — Râm. VI 31, 11. Cité p. 287.

Verbe Pibati.

474. — Mârk. Pur. 69, 11:

avamênê srajaṁ dattâṁ çubhâny âbharaṇâni ća,
uttasthâv aṅgapîḍêva pibatô 'sya varâsavam,
bhuñjatâ ća narêndrêṇa kṣaṇamâtraṁ karê dhṛtam[1]
bubhujê svalpakaṁ bhakṣyaṁ, dvija, nâtimudâvatî.

Ces lignes, où il est question de la reine Bahulâ et de sa secrète aversion pour son époux, ne sont pas sans offrir quelque obscurité. Il me paraît difficile en tous cas d'interpréter *pibatô 'sya* autrement que par le tour absolu. Le mot *aṅgapîḍâ* semble être mis pour *aṅgapiḍitâ*, à moins qu'on ne sous-entende *asyâḥ*.

Verbe Yatatê et synonymes.

475. — MBh. XII 419. Draupadî et les Pâṇḍus cherchent à détourner Yudhiṣṭhira de son projet d'abdication:

sâhaṁ sarvâdhamâ lôkê strîṇâṁ, Bharatasattama,
tathâ vinâkṛtâ putrair yâham iććhâmi jîvitum.
êtêṣâṁ yatamânânâṁ (*na mê 'dya vaćanaṁ mṛṣâ*)
tvaṁ tu sarvâṁ mahîṁ tyaktvâ, kuruṣê svayam âpadam.

476. — MBh. I 4143, cité p. 281 (*suhṛdâṁ yatamânânâm*).
— Comparer MBh. VII 3747, cité p. 309 (*krôçatâṁ yatamânânâm*).
— MBh. III 17238:

nâvidhyan Pâṇḍavâs tatra paçyantô mṛgam antikât.
têṣâṁ prayatamânânâṁ *nâdṛçyata mahâmṛgaḥ.*
apaçyantô mṛgaṁ, çrântâḥ, etc.

---

1. Texte: *dhṛtâ.*

Le tour absolu est ici d'autant moins probable que, d'après le contexte, *nâdṛçyata* équivaut à *antardhânaṁ yayau* (de même que *na bhavati* se dit quelquefois pour *mriyatê*). Cette circonstance exclut justement le sens auquel le génitif absolu serait le mieux approprié, savoir: «malgré leurs efforts, ils ne purent parvenir à apercevoir la gazelle».

477. — MBh. VII 6572 seq. Duryôdhana attribue la défaite des Kurus à une trahison de Drôṇa. Dans cette série de participes au génitif, les uns sont certainement absolus, et les autres le sont probablement, à cause de leur parallélisme avec les premiers. Le vers 6575 a déjà été cité p. 287.

abravîć ća tadâ Karṇaṁ putrô Duryôdhanas tava:
« .. tava vyâyaććhamânasya Drôṇasya ća mahâtmanaḥ[1]
miṣatâṁ yôdhamukhyânâṁ, *Saindhavô vinipâtitaḥ.*
.. mama vyâyaććhamânasya Drôṇasya ća mahâtmanaḥ[2],
alpâvaçêṣaṁ sainyaṁ mê kṛtaṁ Çakrâtmajêna hi.
kathaṁ niyaććhamânasya Drôṇasya *yudhi Phâlgunaḥ*
pratijñâyâ gataḥ pâraṁ hatvâ Saindhavam Arjunaḥ?
aniććhataḥ *kathaṁ, vîra,* Drôṇasya[3] *yudhi Pâṇḍavaḥ*
bhindyât sudurbhidaṁ vyûhaṁ yatamânasya saṁyugê? .. »

Verbe Yudhyatê.

478. — MBh. VII 6591. Karṇa, répondant à Duryôdhana (v. ci-dessus n° 477), prend la défense de Drôṇa:

daivâd iṣṭô[4] *'nyathâbhâvô na, manyê, vidyatê kvaćit;*
yatô nô yudhyamânânâṁ paraṁ çaktyâ, *Suyôdhana,*
Saindhavô nihatô yuddhê, daivamâtraṁ paraṁ smṛtam.

479. — Râm. VI 62, 8:

prayatnâd yudhyamânânâm *asinâ* paçyatâṁ ća naḥ
jaghâna rudatîṁ Sîtâṁ Râvaṇô, Raghunandana.

— MBh. VII 4975:

kathaṁ ća yudhyamânânâm *apakrântô* mahâtmanâm
êkô bahûnâṁ *Çainêyas, tan mamâćakṣva, Saṁjaya.*

Ici le génitif dépend, sans aucun doute, de *apakrântaḥ*. C'est le cas traité p. 297, l. 3 seq.

---

1. Vu la présence de *miṣatâm* à l'hémistiche suivant, il n'est pas sûr que *vyâyaććhamânasya* soit attribut principal.

2. L'addition de *mê* à l'hémistiche suivant confirme le tour absolu.

3. Ce dernier génitif pourrait bien être possessif, car peu de vers plus haut nous lisons: *âćâryavihitaṁ vyûham.* L'*âćârya* est, comme on sait, Drôṇa.

4. Ou *'daivâdiṣṭô*??

II. Le prédicat est un adjectif.

Akâma.

480. — MBh. I 8166:

tać ćhrutvâ vaćanaṁ tv Agnêr, Bibhatsur Jâtavêdasam
abravîn, nṛpaçârdûla, tatkâlasadṛçaṁ vaćaḥ
didhakṣuṁ Khâṇḍavaṁ dâvam akâmasya Çatakratôḥ.

481. — Ibid. II 2478. Cité p. 281.

Gata, Prasthita.

482. — Pttr. 43 (38, 7 Koseg.; Chrest. Benf. 103, 19): *mama gatâyâḥ*. Cf. ci-dessus p. 276.

483. — Kath. 29, 79: *prasthitasya mê*. V. p. 279.

Sthita.

484. — Pttr. 193. Cité p. 282.

Upaviṣṭa.

485. — Pttr. 279:

atha prabhâtasamayê, sabhôpaviṣṭasya râjńô, *Vararućir âyâtaḥ.*

Supta et synonymes.

486. — Kath. 42, 64 et 68:

suptasyâsya nṛpasyâ*tha râjńî sâdhikasaṁgamâ*
utthâyâtmana êva dvâv iććhantî sadṛçau sutau
çirṣântâd bhakṣayâm âsa dvitîyam api tat phalam.

La reine Adhikasaṁgamâ s'empare du fruit magique placé *sous l'oreiller du prince.* Il est possible que le génitif dépende de *çîrṣântât*; mais cette explication ne s'applique plus au vers 68 que voici:

tatra tat phalam êkaṁ taṁ yâćamânâṁ ća sô 'bravît:
«suptasya mê, *tad apy âçnât sapatnî tê ćhalâd» iti.*

487. — Ibid. 124, 117:

pathiçramâć ća suptasya tasya, *nirgatya sâ vahiḥ*
ćaurasyôpapatêḥ çûlaviddhasyâpy antikaṁ yayau.

488. — Ibid. 61, 91: *suptasyâtra ća tasya.*

489. — Ibid. 112, 14: *âryaputrasya suptasya.*

490. — Pttr. 156: *tasya nidrâvaçaṁ gatasya*[1].

---

1. Ces trois derniers génitifs sont moins certainement absolus.

Le participe *svapanî* au génitif absolu n'apparaît que dans un exemple douteux du Râmâyaṇa, II 31, 27:

âharisyâmi tê nityaṁ mûlâni ća phalâni ća,
..bhavâṁs tu saha Vaidêhyâ girisânuṣu raṁsyatê.
ahaṁ sarvaṁ kariṣyâmi jâgrataḥ svapataç ća tê.

Le génitif peut être régime indirect de *kariṣyâmi.* Tout dépend de la nuance exacte qu'on veut y mettre.

Vyagra et synonymes.

491. — (?) Pttr. 151 (121, 14 Koseg.):

atrântarê tasyâ gṛhakarmavyagrâyâs *tilânâṁ madhyê kaçćit sâraméyô mûtrôtsargaṁ ćakâra.*

Les *tilas* en question sont amplement connus par les lignes précédentes; il est donc permis d'en détacher le génitif souligné.

492. — Mârk. Pur. 85, 37 (Dêvîmâhâtm. 5, 39):

êvaṁ stavâdiyuktânâṁ dêvânâṁ, *tatra Pârvatî*
snâtum abhyâyayau tôyê Jâhnavyâ, nṛpanandana.

493. — Pttr. 309:

atha kadâćit têṣaṁ gôṣṭhîgatânâṁ, *jâlahastadhîvarâḥ prabhûtair matsyair vyâpâditair mastakê vidhṛtair astamanavêlâyâṁ tasmiṇ jalâçayê samâyâtâḥ.*

têṣâm désigne les poissons qui se trouvent dans l'étang.

Divers.

494. — Pttr. 183 en bas:

Citrâṅgô 'py, aprâptasyâpi tasya, *tala utthâya, vâyasêna saha palâyitaḥ.*

«avant que le chasseur fût arrivé; le chasseur n'étant pas encore arrivé.»

495. — (?) Râm. IV 20, 14. Paroles de Târâ, veuve de Bâlin, à Râma:

tvâṁ tu çaptum samarthâsmi pativratasamâçrayât;
Vaidêhyâs tv abhibhûtâyâ, *na tâvać ćhâpam arhasi.*
aćirêṇa tu kâlêna tava bâṇair upârjitâ
na Sîtâ mama çâpêna ćiraṁ tvayi bhaviṣyati.

Les mots soulignés pourraient s'entendre comme ablatifs (= *Vaidêhyâs tv abhibhavât, abhibhûtatvât*[1]), et indiqueraient alors la *raison* de l'action. Il est

1. Le sanscrit connaît en effet le tour *reges exacti* = *exactio regum.* Râm. VI 112, 26:

ṛṣisaṁghais tadâkâçê dêvaiç ća samarudgaṇaiḥ
stûyamânasya Râmasya *çuçruvê madhuradhvaniḥ.*

Cette construction est fréquente surtout *à l'instrumental,* et il vaut la peine

préférable d'en faire un génitif absolu, portant sur le *temps* de l'action *(yâvad abhibhûyatê Vaidêhî)*; et en conséquence *na tâvat*, au lieu de signifier *pas encore*, répond au *yâvat* virtuellement contenu dans le génitif absolu[1].

496. — (?) Râm. V 63, 25. Exemple qui doit peut-être s'interpréter comme ceux dont il a été question à l'article *praviçati* (p. 306).

prahṛṣṭasya tu Râmasya Lakṣmaṇasya ća dhîmataḥ
idaṁ Dadhimukhaṁ vâkyaṁ Sugrîvô muditô 'bravît:
«prîtô 'smi, mâ bhûn manyus tê, etc.»

---

d'ajouter, vu le sujet de notre travail, qu'elle a été bien près d'engendrer un troisième cas absolu sanscrit. Voyez à ce point de vue: Râm. II 12, 100. II 50, 32. II 64, 17. Kath. 55, 213. 60, 52. 71, 273. 101, 30. Mârk. Pur. 27, 16. 49, 9. 84, 17. 108, 2. Bhâg. Pur. IV 11, 15. Ind. Spr. nº 427 (en prenant pour points de comparaison dans les locatifs absolus MBh. III 529 = Mârk. Pur. 69, 35. Hitôp. II 35. Prabôdhaćandrôdaya Brockh. p. 74: *nâryâṁ jitâyâm*).

1. Cf. Bhâg. Pur. V 8, 1: *tayâ pêpîyamâna udakê,* tāvad *êva . . mṛgapatêr unnâdaḥ . . udapatat.*

LE SUFFIXE -*T*-.

(*Mémoires de la Société de Linguistique* III, p. 197. — 1877.)

M. Bréal dans l'analyse qu'il a faite du suff. *ant* au tome II de ces Mémoires (p. 188), l'a ramené au suff. *ta* du part. parf. pass. en montrant l'antériorité de la forme *at* sur *ant*[1]. Telle était aussi notre conjecture, en ce sens que le *t* nous semblait être le seul élément essentiel du suffixe et sa parenté avec *ta* extrêmement probable.

Mais c'est dans *t*, non pas dans *ta*, que nous avions cru reconnaître la forme la plus primitive. Cette hypothèse — qui sans doute préjuge en une certaine mesure la nature des suffixes — a été mise en avant déjà par M. Ebel (*Journal de Kuhn*, IV 325).

Etant donné ce *t* qui apparaît encore clairement dans des mots tels que *karma-kr-t*, λιμο-θνη-τ, on s'expliquera en premier lieu les formes du part. prés. *a-t* et *a-nt*: la forme forte, comme le dit M. Bréal, est le résultat d'un simple renforcement nasal; quant à la voyelle, elle appartenait, avant de s'agglutiner au suffixe, aux thèmes verbaux de la première conjugaison principale.

En d'autres termes, pour le suff. *t* comme pour *nt* on peut distinguer deux modes d'emploi principaux: celui où ils s'ajoutent directement à la racine (*sarva-ǵi-t*, τιθε-ντ), et celui où ils s'ajoutent à un thème terminé primitivement en *a*. Ce dernier cas est si fréquent que la voyelle du thème a fini par faire corps avec le suffixe; mais en théorie il n'y a ni suff. *at* ni suff. *ant*: il y a seulement *t* et *nt*. Sur ce point nous pouvons invoquer l'autorité de Bopp (*Gramm. Comp. Trad.* IV, § 782 et § 804). — Les termes de *primaire*, *secondaire* ne pouvant s'appliquer ici, on nous permettra d'appeler suffixe *immédiat* le *t* ou *nt* joint *à la racine*, suffixe *médiat* le *t* ou *nt* joint à un thème en *a*. — Quant à la fonction, elle est active ou passive; nous réunissons ici les principales formes à considérer.

1. M. Bergaigne se joint à cette opinion dans son article sur le rôle de la dérivation dans la déclinaison.

	Sens actif.	*Sens passif.*
immédiat:	viçva-ǵi-t	—
	ὠμο-βρω-τ	ἀ-βρω-τ
	com-i-t	indi-ge-t
t médiat:	çâsa-t	drç-ja-t[1] aux cas faibles
	ἀργε-τ, ἐα-σσα[2], πενη-τ[3],	κελη-τ[4]
	par-ie-t[5], tudi-t	terĕ-t «usé, arrondi»
nt médiat	bhara-nt	drç-ja-nt[1]
ou immédiat:	α-ντ (imm.), φερο-ντ	ἀ-δαμα-ντ[3]
	ferê-nt	anima-nt.

Dans la même supposition le suff. *ta* apparaîtra comme une forme élargie des suff. *t* et *nt*. On sait la tendance générale que manifestent les thèmes consonantiques d'un fréquent emploi à passer dans la déclinaison vocalique:

	Sens actif.	*Sens passif.*
t immédiat + a:	çak-t-a	ǵi-t-a
	τλη-τ-ο Hom. Il. 24, 49.	βρω-τ-ο
	pô-t-o, hos-pi-t-a	coc-t-o
t médiat + a:	paća-t-a	darça-t-a part. pass. fut.
	δακε-τ-ο, ἐρχα-τ-ο	ἀ-τιε-τ-ο
	vegĕ-t-o, tacĭ-t-o	genĭ-t-o
nt médiat	nandaja-nt-a	—
ou immédiat + a:	ταλα-ντ-ο (balance)	ταλα-ντ-ο (quantité pesée)
	flue-nt-o, oriu-nd-o	coque-nd-o[6].

1. Voy. Bopp, *Gramm. sanscrite*, 4e éd., § 532.

2. ἔασσα = οὖσα. Ahrens, *Dial. Dor.*, p. 325, exemple intéressant du part. faible en grec. Ici évidemment, comme dans ἐοντ, ἰοντ la voyelle a été apportée par le suffixe, puisque les verbes sont ἐ(σ), ἰ. Mais comme nous l'avons dit plus haut, le suffixe avait commencé par l'emprunter à des verbes thématiques.

3. Voy. plus bas p. 207.

4. Pott reconnaît à ce mot le sens passif. — Nous n'avons pas compris pourquoi le même savant cite indistinctement comme exemples du suff. ετ des formes telles que ταπητ, ἐπιβλητ, ὠμοβρωτ, *Et. Forsch.*, 1re éd., II, 561.

5. L'étymologie ordinaire, telle qu'elle a été proposée par Pott (*pari-i-t* allant autour) a été légèrement modifiée par M. Ebel qui pense que la préposition y est réduite, suivant l'habitude du latin, à *par* d'où il suit que *iet* est une forme faible de participe dont la forme forte est ἰοντ. On y pourrait voir aussi le participe de *pario = πείρω, «traverser, séparer»; cela est indifférent pour notre sujet.

6. Cette dérivation du gérondif latin a pour elle de bonnes autorités. Benfey, *Grammaire sanscrite*, p. 144; Ebel, *Journal de Kuhn*, IV, 324. On peut en rapprocher la transformation de αντο en ανθο dans le grec, transformation qui dans certains exemples du moins n'est pas douteuse (φαλαντο, φαλανθο).

La nature du part. pass. latin en *ito* que nous avons introduit dans ce paradigme demande pour être bien fixée quelques développements.

Pour se rendre compte des participes grecs tels que ἕλετο, εὕρετο, ἄτιετο, ἀριδεικετο, ἀπευχετο il est superflu de recourir à la «voyelle euphonique de liaison», car la forme en το, comme Lobeck le faisait remarquer[1], existe souvent parallèlement à la forme en ετο. Nous avons bien plutôt affaire à la même voyelle thématique dont nous observions tout-à-l'heure la présence dans le suff. *at*. Les deux suffixes sont formés symétriquement: *at* = *a* verbal + suff. *t*, ετο ou *ata* = *a* verbal + suff. *ta*. D'autre part nous avons décomposé le suff. *ta* en *t* + *a*. Tout ceci revient donc à dire que le suff. *a-ta*, grec ε-το est un élargissement du suff. *a-t* lequel a donné le part. prés. et que nous désignons sous le nom de *t* médiat[2]. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'on trouve à côté de εὐχετο, τιετο des participes comme σκελετο, σκαπετο, etc., lors même que les thèmes verbaux σκελε, σκαπε n'existent pas: nous avons constaté le même phénomène d'analogie dans l'emploi du suff. *a-t*.

Il n'y a aucune raison pour croire que les participes latins en question soient faits dans un autre moule; *ito* répond régulièrement au grec ετο, et le même affaiblissement de *e* en *i* a eu lieu en particulier dans la forme consonantique du même suffixe (*tudit*)[2].

Enfin nous réunissons ici les part. sanscrits en *ita* qui eux aussi ont affaibli l'*a* primitif[3]. Le gouna que prennent certaines racines devant *ita* (*marshita*) rappelle beaucoup le part. en *at* dont dérive celui qui nous occupe. Du reste qu'on veuille bien y prendre garde : admettre, comme on l'a fait, dans le sanscrit *patita*, et dans le lat. *genito* une voyelle de liaison *i*, c'est ne pas tenir compte des formes grecques parfaitement conformes μενετο, -μαχετο, etc. Car leur ε ne saurait représenter un *i* primitif.

La 10e classe des verbes sanscrits fait son part. parf. pass. en *ita*. Nous trouvons semblablement en latin *domito* du causatif domâre, *monito* de monêre, etc. L'*i* de ces formes latines et indien-

1. *Paralipomena*, p. 436 et passim.

2 Cette opinion qui fait de l'*i* du lat. *ito* une voyelle thématique est par exemple celle de M. Corssen (*Über Aussprache*, etc., II, 291). — La persistance du thème du présent au part. parf. pass. est évidente dans des formes comme pec-ti-to, δυ-να-το; de même dans la majorité des verbes dérivés latins et grecs: arâ-to, ὁρᾱ-το c.-à-d. araja-to, ὁραjε-το.

3. La raison d'euphonie n'a guère plus de poids en sanscrit et en latin qu'en grec, puisque les deux formes se rencontrent dans certains verbes.

nes a été expliqué comme un reste de *aja*. La contraction est un peu bien forte, surtout si l'on compare l'*i* long de *sopîto*, *audîto*. Il existe en grec un certain nombre de verbes dérivés qui peuvent donner, je crois, la solution du problème. Au lieu de joindre, suivant le procédé habituel, le suff. *ta* au thème en *ja*, ils ont rejeté la syllabe *ja* et ajouté le suffixe directement au thème nominal ou verbal dont ils dérivent. Ainsi αἰνέω donne αἰνε-το au lieu de αἰνεjε-το, αἰνη-το; cp. le thème nominal αἰνο. ἐμέω donne ἐμε-το et non ἐμεjε-το, ἐμη-το; cp. le thème verbal sanscrit *vama*, lat. *vŏmĕ* (d'où *vŏmĭ-to* = ἐμε-το); on a de même ἐρα[jε]-το, ἀρο[jε]-το[1].

Nous avons là apparemment le modèle de ce qui s'est passé en sanscrit et en latin. Dans *pâti-ta* (pâtájâmi), l'*i* est un affaiblissement de l'*a* qui dans *pata-ti* et dans le part. *pata-t* forme la caractéristique; il est identique à l'*i* du primitif *pati-ta* : la syllabe *ja* a été abandonnée. — De même dans le lat. *sonĭ-to* (sonâre) *ja* est expulsé et nous avons dans *sonĭ* le thème nominal d'où dérive *sonâre* (sonus) ou peut-être le thème verbal de l'ancien *sonĕre*. Dans *terrĭ-to*, *terrĭ* est le thème sanscrit *trasa* (trasâmi)[2].

Des mots comme *vegĕ-to*, comme l'ancien *merĕ-to* (avec *e* bref, *Corpus* I, 1012, cp. 32, 183, 1166, etc.) militent en faveur de l'explication que nous proposons. M. Corssen (loc. cit.) dit que dans de tels participes l'*ê* a dû s'abréger. La coexistence de *monê-to*, *quiê-to* déconseille cette solution assez peu satisfaisante en elle-même.

Voilà, si l'on admet ce qui précède, les part. parf. pass. en *ta* du sanscrit et des langues classiques ramenés à ces deux formules-ci : *t* immédiat + *a*, *t* médiat + *a*. La proportion suivante rendra ceci plus clair:

-ǵit : ǵajat = çruta : patita
= εὐκτο : εὐχετο
= capto : genito.

Mais ce que nous voulons encore spécifier, c'est que *-nta*, élargissement du suffixe nasalisé *-nt*, bien que son emploi n'ait pris son grand développement qu'en latin, doit être considéré comme une formation sœur et parallèle de celle qui a produit *-ta* par

1. Le thème du nom ou du verbe primitif jouant à peu près le rôle d'une racine vis-à-vis du dérivé, il y a la même différence entre αἰνε-το et φιλη-το qu'entre εὐκ-το et -εὐχε-το. — Chose curieuse, le grec ne montre cet allégement du part. en το que lorsque la racine se termine par une liquide ou une nasale, sauf dans les verbes δέω (δετο) et ἀρκέω (ἀρκετο).

2. Souvent le suffixe s'adapte à la racine même: *doc-to* de doceo, κλη-το de καλέω.

l'élargissement de *-t*. Entre *-ta* et *-nta* la distance n'est pas plus grande dans le principe qu'entre le thème faible et le thème fort de *bhara-nt* [1].

Nous ne ferons presque que nous répéter en émettant notre présomption sur l'origine du suff. *tar* qui sert à former des noms d'agent et des participes fut. act. Suivant toutes les apparences *tar* résulte de l'addition du suff. *ar* au suff. participial *t* ou *nt* soit médiat soit immédiat [2]. Ici encore nous sommes heureux de constater que M. Ebel portait sur cette matière le même jugement quand il disait (loc. cit.): «Peut-être même faut-il voir ce *t* (le *t* de ἀβλητ) dans le suffixe *tar*, puisque nous avons *dêvr*, ἀνήρ, ἀήρ.» A ces mots qu'il citait comme preuve de l'existence d'un suff. *ar* on pourrait ajouter αἰθ-ες, σπινθ-ερ, peut-être ἰοχεαιρα (ἰοχεϝ-αρ-ja), et skr. *ush-ar* = ἐαρ (voy. *Mém. Soc. Ling.*, II 73).

Voyons d'abord le suff. masc. τ-η particulier au grec, dont le sens est celui de τ-ηρ et dont la formation est calquée sur celle de τ-ο:

τ *immédiat* + η: βρω-τ-η cp. ὠμο-βρω-τ
τ *médiat* + η: ἐχ-ετ-η[3] cp. ἐχ-ητ
τ *nasalisé* + η: ἐθελ-οντ-η[4] cp. ἐθελ-οντ.

Un schème tout pareil serait celui du suff. *t-ar*. 1re série: *bhar-t-ar* (cp. dharma-bhr-t), δμη-τ-ηρ (cp. ἀ-δμη-τ), *da-t-or* cp. *dô-t*. 2e série: *ǵan-it-ar*, γεν-ετ-ηρ, *gen-it-or*. De la troisième il n'a sub-

1. Mentionnons comme complément de ce qui précède les adverbes grecs en τι que nous tenons pour des locatifs de participes: ἀ-δμη-τί de ἀ-δμη-τ; ἕκη-τι de ἑκη-τ, forme faible de ἑκοντ (l'α a été conservé dans la glose d'Hésychius: γεκᾶσα — *cod.* λεκαθά — ἑκοῦσα), ἐθελο-ντί de ἐθελο-ντ. — Il y a une autre classe d'adverbes en τι, ceux-là dérivés de participes en το et contractés probablement de τει qui est la forme régulière conservée parallèlement. Ce n'est point sans doute par hasard que l'ι de ἕκητι, ἀέκητι est bref dans Homère, tandis que ἀνωιστί, ἀναιμωτί (αἱμόω), ἀνιδρωτί (ἱδρόω), ἀνουτητί, ἐγρηγορτί l'allongent; μελεϊστί fait exception.

2. Le rapprochement de Bopp avec la racine *tar* «transgredi» est peu convaincant. M. Benfey après avoir eu la même idée a réuni les suffixes *tar* et *tan*; mais ici nous tombons dans une théorie où tout le monde ne voudra pas suivre le savant professeur.

3. Jusqu'ici nous avons divisé les mots où apparaît le suffixe médiat d'après le modèle suivant: ἀργε-τ, μενε-το, μενο-ντ, attribuant la voyelle au thème. Mais puisque, à la longue, cette voyelle a positivement passé dans le suffixe, il est permis également de diviser comme ci-dessus, et nous adoptons dès ce moment cette manière d'écrire qui servira mieux notre but.

4. Outre ἐθελοντη j'avoue n'avoir à citer que ἑκοντη. Le fleuve Ὀροντη a probablement un nom étranger. En revanche le fém. θεραποντιδ semble supposer un masc. θεραποντη (cp. ἐθελοντιδ).

sisté que ἐθελ-οντ-ηρ (*Odyssée* II 292), lequel jette une lumière très vive sur cette formation en général, le suffixe participial s'y montrant d'une manière irrécusable.

La classe de ces noms d'agent qui s'est formée sur le *t* médiat donnerait lieu aux mêmes remarques que nous avons présentées plus haut sur les part. pass. correspondants. Encore ici le sanscrit et le latin ont affaibli devant le *t* l'*a* primitif que le grec s'est contenté de changer en ε[1]. Le grec a surtout maintenu dans une très-belle intégrité les antiques noms de parenté de cette formation : θυγ-ατ-ερ, sanscrit *duh-it-ar*; εἰν-ατ-ερ, lat. *jan-it-rî-c*. Le sanscrit a *ǵámâtar*, mais l'étymologie en est obscure[2].

Donc la formule des noms en *tar* est : Racine + *t* (nasalisé ou non, médiat ou immédiat) + *ar*.

Noms en ti. Ici plus qu'ailleurs nous touchons à une question de principe. Une partie des linguistes voit dans le *t* de formes comme *parisrut*, ἀγνωτ, une mutilation de *ta*, les autres une mutilation de *ti*. A peine si l'on a hasardé l'idée que *ta* et *ti* pourraient au contraire être des élargissements de *t*. C'est qu'il y a là sur l'origine pronominale ou verbale des suffixes une opinion reçue que nous nous garderons d'attaquer, mais qui ne doit pas non plus influencer l'étude des faits par un jugement *a priori*.

Nous ramenons donc *ti* à *t* + *i*, sans décider si le second élément est un suffixe ou, ce qui est plus probable, une simple voyelle d'élargissement. Le suff. *ti* s'est développé sur le *t* immédiat et sur le *t* médiat ; dans ce dernier cas le sanscrit a conservé l'*a* qu'il affaiblissait en *i* devant le suff. *ta*; ex. : *ram-at-i*, *vah-at-i*. L'adjonction de l'*i* se fait cependant avec une prédilection marquée pour le *t* immédiat: en latin c'est là le seul mode de formation qu'on rencontre ; en sanscrit les mêmes racines qui font le part. fut. en *it-ar*, le part. pass. en *it-a*, prennent le suff. *t-i* sans interposer de voyelle thématique : *bhav-it-ar*, mais *bhû-t-i*, *ush-it-a*, mais *ush-ṭ-i*.

Le suff. *t-i* donne principalement des noms d'agent et des noms d'action. Nous trouvons aussi deux emplois analogues du suffixe *t* (*sarvaǵit*, *sacerdôt*; — δαιτ, *dôt*[3]) et des différents rejetons qui en

1. Le latin a encore les traces d'un *e*: *genetric*, *moletrina*.

2. Ici non plus on ne saurait alléguer l'euphonie. Cp. *kramitar* et *krantar*; *bharitar*, φερετρον et *bhartar*, φερτρον; ὑψιβρεμετη et βροντη, ce dernier. par parenthèse, formé exactement de βρεμ comme sanscrit *vânta* de *vam*, *kânta* de *kam*.

3. De tels substantifs ne sont pas tout à fait étrangers au sanscrit: *ni-jut* «attelage» (A. Regnier, *Etudes sur l'idiome des Védas*, p. 113).

sont sortis. Il existait certainement un suff. *ti* avant la séparation des langues, mais le travail de formation d'où il est né a continué dans les différentes branches de la famille; c'est là qu'on peut encore le surprendre.

Nous allons essayer de justifier notre manière de voir par quelques exemples. Et d'abord ne s'est-on pas un peu trop hâté de ranger beaucoup de mots latins dans les formations du suff. *ti* sans en posséder la preuve directe? M. Corssen est-il sur un terrain solide quand il y met en bloc tous les noms en *es*, *-itis*, *es*, *-etis* (*Über Aussprache*, II, 209)? Nous ne voyons pas qu'il produise aucun argument à l'appui. Souvent aussi l'on croit devoir admettre la chute d'un *i* dans des mots comme *compot*, *sacerdot*, *praestit*, *locuplet*: on ne saurait apporter trop de prudence dans ces restitutions de thèmes.

Pourquoi le thème *pŏ-t* dans *compot*, *impot* ne pourrait-il avoir existé[1]? Sous sa forme simple il est devenu *pŏ-t-i*: *juveni* de **juven*, *tenui* de **tenu* montrent le même phénomène. Les formes du verbe *possum* gagneraient beaucoup en clarté à l'hypothèse de ce thème *pot*[2] que n'infirme pas la coexistence de *potis sum*. Du reste un thème identique à *pot* dans l'origine est, d'un consentement assez général, reconnaissable en latin dans *hos-pi-t*, *sos-pi-t*[3].

C'est ce thème primitif *pa-t*[4], qui, à notre point de vue, donne naissance d'une part à *pat-i*, *pŏt-i*, ποσ-ι; de l'autre à δεσ-ποτ-η, à *pat-er*.

Nous avons vainement cherché ailleurs une explication satisfaisante de *pat-nî*, ποτ-να, ποτ-νια, δεσ-πο-ινα c.-à-d. *δεσ-ποτ-νια qui est le propre féminin de δεσ-ποτ-η, enfin de *hos-pit-a*, *sos-pit-a* et de *Pota Vica* (un nom de la Victoire): tous ces mots supposent un masc. *pat* sans *i*.

Sans quitter la racine *pa* je citerai le zend *na-pt-i* «parenté», parce qu'il met en lumière l'arrivée successive des deux éléments

1. Cp. la remarque de M. Bréal (article cité) sur les archaïsmes sauvés par les mots composés.

2. Surtout *potero*, *poteram*. Le verbe *possum* serait alors composé à la manière de *putrefio* pour *putris fio*. Cp. aussi les verbes sanscrits tels que *ćakri-kar* «rendre circulaire».

3. Nous croyons que *propi t-io* est formé sur un thème perdu *pro-pi-t* de la même racine (Pott rapproche *propitio* de *prope* ou de προπετής. *Et. Forsch.*, 2e éd., I, 555). *Pro* abrégé comme dans *profano*, *profiteor*.

4. Ce thème nominal fait penser tout naturellement au verbe *pat* «dominer». Ici s'ouvre une question qu'a touchée M. Bréal quand il compare *vi-dju-t* et le verbe *djut*.

du suffixe. *Na-pt-i* et le sanscrit *na-pt-ar* ont perdu un *a*, qui s'est conservé dans le zend *na-pa-t*, le sanscrit *na-pâ-t*, le lat. *ne-pô-t*. Suivant M. Kuhn le sens primitif de *nepot* est à peu près celui d'*impot*[1]. S'il y a eu dans *na-p(a)ti* adjonction d'un suff. *ti* à la racine, le sens du mot devrait être quelque chose comme «impuissance»; la difficulté disparaît au contraire dès qu'on considère *ti* comme l'élargissement du suff. *t* qui est dans *na-pa-t*, et *napti* comme une sorte de nom dérivé.

Le grec montre un thème νυκτι dans des composés comme νυκτιφορο; on trouve dans la langue védique et en gotique un thème correspondant en *ti*. Est-ce à dire que νυκτ soit un thème mutilé? En aucune façon, et ce serait renoncer à comprendre le dat. plur. got. *naht-am*, le sanscrit *nakt-a*, le lat. *noct-u*, *noct-ua*, qui sont autant d'amplifications différentes d'un thème *nak-t*.

A côté du thème lat. *os-si* (pour *os-ti*, sanscrit *as-thi*) on trouve les formes archaïques *ossum*, *ossu*. M. Corssen les explique par une voyelle hystérogène survenue après que la chute de l'*i* eut laissé la place libre à cette formation nouvelle (*Aussprache*, II, 597). Selon nous le thème primitif était *as-t*: de là sont partis différents élargissements, parmi lesquels il faut nommer encore le sanscrit *as-th-an* et le grec ὀσ-τ-ο dans ὀστοδοχειο.

Quelques mots sur le gérondif sanscrit en *tja*. Ce gérondif est reconnu pour appartenir au suff. *ti* dont il est probablement un instrumental abrégé[2]. Il se forme sur les racines terminées par une voyelle brève, précisément celles qui montrent encore le suff. *t* immédiat. Cp. *vi-kr-t-ja*, *vi-ǵi-t-ja* avec *karma-kr-t*, *sarva-ǵi-t*. La langue ancienne connaît encore des gérondifs en *tja* formés sur des racines consonantiques: c'est là la trace d'un emploi bien plus général du suff. *t* qui plus tard s'est restreint à une classe de racines. Peut-être même les gérondifs en *ja* sont-ils pour *tja* et c'est là l'opinion de Schleicher (*Compend.* 2e éd., p. 451). Ainsi se résoudrait la difficulté que rencontre Bopp (*Ausführl. Lehrgeb.*, § 638): à savoir comment, *ja* étant l'instrumental de *î*, il a pu se développer sur des racines vocaliques: *adhi-bhû-ja*, *â-dâ-ja*. Le fait que dans les verbes dérivés la syllabe *ja* s'ajoute directement à la racine s'accorde aussi très bien avec le mode ordinaire de formation du suffixe *t-i*[2].

1. Il faut peut-être rapprocher de ces mots le grec νηπιο (νη-πι-*jo*) et νη-πυ-τ-ιο où l'α se serait affaibli en ι et en υ.

2. Il en est à peu près du suff. *tvara* comme du suff. *ti* au gérondif; il

Suff. t-u. — Son principal emploi se trouve en skr. dans l'inf. en *t-um* et *it-um*; le gérondif en *tvâ* appartient au thème élargi *tva*[1]. Le même suffixe donne des noms d'agent comme *jâ-t-u*, *gan-t-u*. En grec nous trouvons presque uniquement des noms d'action féminins: βρω-τ-υ, δω-τ-υ; ἐδ-ητ-υ[2]. En latin le supin en *t-û*, *it-û*, les noms en *t-u*, *it-u*: *par-t-u*, *frem-it-u*.

On voit que *t-u* se développe soit sur le *t* immédiat soit sur le *t* médiat. Cette dernière formation est bien nette dans ἐτυ-μο qui vient d'un subst. *ἐτυ comme δαιτυμον de δαιτυ; *ἐτ-υ, ainsi que le montre ἐτ-εο = *sat-ja*, est formé sur le part. prés. du verbe substantif, *s-at*. Le sanscrit *sat-tva* est une formation secondaire.

Nous ne pouvons poursuivre cette exposition dans toutes les ramifications du sujet. Une dernière question que nous proposons est celle-ci: le suff. *tvana*, grec συνη (adj. συνο) serait-il à l'origine un suffixe primaire appartenant à la même formation que *tu?* C'est ce que semblent indiquer des formes comme δεσ-πο-σ-υνο (forme première: *pa-t-vana*)[3], πι-σ-υνο pour πιϑ-σ-υνο (*bhidh-t-vana*), εὐ-φρο-σ-υνη pour εὐ-φρον-σ-υνη (*-bhran-t-vana*). Peu nous importe ici que *tvana* doive se décomposer en *tva — na* ou *tva — ana* (ou même en *tu — ana*, puisque nous y voyons un suffixe primaire). M. Aufrecht qui est de la seconde opinion rapproche les inf. sanscrits en *tvânam* comme *pîtvânam* (*Journal de Kuhn*, I, 483), ce qui s'accorderait avec notre point de vue. Peut-être faudrait-il alors comparer le lat. *t-ûno* dans *Nep-t-ûno*, *For-t-ûna* (à côté de *For-t*). *Portûno* dérive probablement directement de *portu*.

Nous croyons aussi devoir assigner une origine primaire au suff. *tât*, grec τητ, qui dans le Vêda s'est ordinairement élargi en *tâti*[4].

---

perd son *t* après une consonne. De même d'un élargissement du suff. *ti*: *tju* dans *mr-t-ju*, cp. *çundh-ju*, et de quelques autres.

1. Voy. l'article de M. Barth, *Mém. de la Soc. de Lingu.*, II, p. 238. — Le gouna facultatif et quelquefois obligatoire qui frappe les racines devant *it-vâ*, tandis que *t-vâ* demande au contraire la forme faible, s'accorde bien avec notre théorie où *it-va* n'est qu'une amplification de *at* (part. prés. parasm.).

2. Pour l'allongement de la voy. cp. sanscrit *gîv-ât-u* et aussi les mots grecs en ητ mentionnés plus bas.

3. Qu'on renonce en tous cas à identifier le sanscrit *patitvana*: quand δεσποσυνο serait une forme syncopée, il le serait de δεσποτοσυνο et non de δεσποτισυνο. — συνη en passant dans les suff. secondaires n'a fait que suivre l'exemple de plusieurs proches parents, entre autres du suff. τη; ἱπποσυνη : δεσποσυνη = ἱπποτη : δεσποτη.

4. Nous croyons avec Bopp que l'accord du grec, du zend et du latin (outre les formes védiques *dêvatât*, *vrkatât*) permet de regarder la forme sans *i* comme

Tât serait alors composé du participe fém. en *tâ* (cp. πινυτη qui a le même sens que πινυτητ), plus un redoublement du *t* qui l'a formé.

Voici les formes sur lesquelles nous nous appuyons. Ce sont, en grec, πο-τη-τ (cp. πο-το); πινυ-τη-τ (cp. πινυ-τη), rac. πνυ; ἐσ-θη-τ (pour ἐσ-τη-τ; l'aspiration est déterminée par le sigma) que M. Leo Meyer range sous le suff. τητ. Puis βιο-τη-τ pour lequel il est d'autant moins nécessaire de forger un adj. βιο «vivant»[1] que les mots βιο-το et βιο-τη ne sauraient appartenir qu'au verbe βιόω[2]. ἰο-τητ dérive peut-être aussi d'un verbe perdu ἰόω. Ajoutons ἀρ-ετη-τ que Bekker a fait admettre dans le texte d'Homère à la place de ἀνδτοτητ. Le latin a *aes-tâ-t* et peut-être *volup-tâ-t*; *ae-tât* a plus probablement passé par l'intermédiaire de *aevitât;* en revanche nous surprenons la naissance de *tât* sur le *t* nasalisé dans le mot *voluntâ-t* et dans l'osque *Her-enta-t.*

On dira que ces exemples sont bien clairsemés au milieu de la masse énorme des formations secondaires. Ne perdons pas de vue que les époques postérieures se sont emparées des suffixes de ce genre pour créer, sur les adjectifs existants, une légion de termes abstraits qui n'entrent pas en ligne de compte. Dans les poèmes homériques je n'ai relevé que onze mots en τητ parmi lesquels se trouvent précisément tous ceux que j'ai cités, sauf πινυτητ[3].

Voilà, si nos conjectures ne sont pas illusoires, la marche qu'a pu suivre la langue dans la formation de quelques-uns de ses suffixes les plus usités. On voit que ce n'est là qu'une exposition sommaire où nous négligeons plusieurs faces de la question, entre autres l'accentuation, le renforcement vocalique, deux phénomènes étroitement liés, et l'insertion d'une sifflante que M. Osthoff a cru récemment pouvoir expliquer, au moins dans le suff. *stra*, par une extension de fausse analogie (*J. de Kuhn*, 23, 316).

---

la plus ancienne. — Un certain nombre de gén. plur. latins en *-tatium* ne prouve pas grand chose, vu l'extension qu'a prise la déclinaison des thèmes en *i*. En revanche il faut noter le dat. *Tempestatebus* sur un des tombeaux des Scipions, forme qui milite en faveur de notre opinion, car *navébos* sur la col. Rostrata doit également se rapporter à un thème sans *i* (*nav-*).

1. *Journal de Kuhn*, I, 160.

2. En effet le suff. το, fém. τη, n'est secondaire en grec que sous la forme ωτο où ιτο. βιοτο, βιοτη ne peuvent donc pas venir de cet adj. hypothétique. Ils dérivent de βιόω comme ἀροτο de ἀρόω.

3. Il faut peut-être remarquer le sens assez concret de quelques-uns de ces mots: ποτητ, δηϊοτητ, κακοτητ, φιλοτητ et surtout de ἑσθητ. Ce dernier a peut-être le sens d'un nom d'agent.

Quant au suffixe *t*, qui est notre point de départ, on pourrait se demander à première vue si ce n'est pas là un simple renforcement phonique dont ne sont susceptibles que les racines vocaliques ou celles qui ont été rendues vocaliques par métathèse ou affaiblissement. Mais en examinant ces dernières on remarque bien vite l'accord que présentent le sanscrit et le grec quant aux consonnes qui les terminaient dans l'origine. Dans l'une et l'autre langue ce sont *r* (*l*), *m* et *n*, bien que chacune d'elles ait suivi sa voie propre dans la modification euphonique des mots ainsi formés: le sanscrit vocalise la syllabe *ar* en *r* et renonce aux lettres *m* et *n*; le grec emploie partout la métathèse. Exemples: Rac. *kar* (*karmakrt*), *star* (φυλλοστρωτ); — *gam* (*aranjagat*), *tam* (ἰθυτμητ); — *tan* (*parîtat*), *dhan* (ἀνδροθνητ). Cette concordance ne permet pas de supposer que les formes en question aient été faites postérieurement dans chacune des deux langues sur l'analogie des véritables racines vocaliques: elle conduit au contraire à des formes indo-européennes où *t* devait se placer encore à la suite d'une consonne (*gamt*, *tant*, *kart*)[1], tout en indiquant que les groupes plus durs tels que *pt*, *kt*, *tt* étaient en désuétude dès avant la séparation des langues (excepté bien entendu dans leurs élargissements *pta*, *kta*, *tta*). Mais la preuve que ceux-là aussi ont existé nous est offerte dans le grec ἀπτω-τ où notre suffixe a été imposé à une racine en *t* (*pat*), dans ἀνακ-τ de la rac. *ϝαγκ* (*vinco*)[2], dans γαλακ-τ, *lac-t* où nous tenons *glag* pour la racine, dans νυκ-τ, voy. plus haut.

C'est sans doute le même *t* qui apparait dans des formations secondaires telles que sanscrit *jakrt* à côté de lat. *jecor*, dans δαμαρ-τ et tant d'autres mots où M. Curtius l'a appelé «suffixe individualisant». *Journal de Kuhn*, IV, 214; *De nominum gr. form.* p. 10.

*

P.S. — J'ai cité plus haut des mots en -ητ comme πενητ. Ces formes sont peut-être à l'origine identiques aux participes en -ντ, la

1. Le latin a conservé la forme première, sans métathèse, par exemple dans *par-t* (l'ancien gén. *part-us*, Corpus 197, 12, montre qu'il n'y a pas là de suff. *ti*). On a au contraire avec métathèse *inter-pre-t* d'une racine parente (πέρνημι, *pretium*).

2. Le digamma est assuré par les inscriptions cypriotes. V. Deecke et Siegismund dans les *Studien* de Curtius VII, 237.

longueur de la voyelle compensant la perte de la nasale. Cependant le véritable rapport entre les voyelles longues et les voyelles nasalisées est encore si confus qu'il vaut mieux ne pas préciser ce point.

Les mots en αντ tels que ἀκαμ-αντ forment aussi une classe intéressante de mots grecs qui ne sont autre chose que d'anciens participes prés. ou aor. où l'α s'est conservé comme par oubli, et parce que la signification qu'ils avaient prise les avaient peu à peu détachés du verbe. Outre un grand nombre de noms propres dont Pott a traité (*Journ. de Kuhn*, VII, 244) nous avons ἀδαμ-αντ, ἀνδροδαμ-αντ, ἀκαμ-αντ, ὑπερκυδ-αντ, ἄλιβ-αντ, ἐλεφ-αντ, γιγ-αντ. Je ne cite pas ἱ-μαντ où le suffixe est μαντ, ni ὀκριβα-ντ, κιλλιβα-ντ, λυκαβα-ντ dont l'α est radical et n'offre donc pas d'intérêt particulier. De même πελεκᾶ-ντ ne possède l'α que comme dérivé de πελεκάω, sans doute grâce à un mode de contraction qui doit remonter à une période reculée (V. Curtius, *Studien*, VII, 432).

Tout le monde n'accordera pas que l'α soit *thématique* dans les mots ἐλέφα(ντ)ς, ἀλίβα(ντ)ς, γίγα(ντ)ς que nous venons de mentionner. C'est ce que nous allons essayer de justifier:

ΕΛΕΦΑΣ. — On a donné vingt explications de ce mot, toujours en partant de l'idée que le nom du pachyderme indien devait être emprunté à une langue asiatique. Il est évident cependant que le premier sens de ἐλέφας a été *ivoire*. Homère connaît fort bien l'ivoire, mais point l'éléphant, ainsi que le rappelait déjà Pausanias (I, 12, 4), lequel ajoute avec assez d'à propos: Θεασάμενος δὲ καὶ πεπυσμένος [Ὅμηρος τοῦ θηρίου] ἐμνημόνευσεν ἂν πολύ γε πρότερον, ἐμοὶ δοκεῖν, ἢ πυγμαίων τε ἀνδρῶν καὶ γεράνων μάχης.

Rien n'oblige dès lors à croire que le mot soit étranger, et nous pouvons le rapprocher de: ἀλφούς· λευκούς (Hesych.), ἀλφός «dartre blanche», lat. *albus* (Curtius, *Grdz.* n⁰ 399). L'ivoire serait donc nommé d'après sa blancheur, comme la farine (ἄλφιτον).

Pour ce qui est de la forme du mot, ἐλέφας est à ἀλφός à peu près comme ἐρέφω à ὄρφνη, comme ἀλεγεινός à ἄλγος. Dans la même racine ἀλωφός· λευκός montre aussi l'insertion d'une voyelle.

Cela étant, ἐλέφ-α(ντ)ς s'explique comme part. prés. du verbe *ἐλέφω qui a dû signifier «être blanc» comme p. ex sanscrit *çvêtâmi*[1].

1. Je m'aperçois que cette étymologie est déjà indiquée dans le *Journ. de Kuhn*, X, 267, où M. Fr. Müller, après avoir réfuté plusieurs rapprochements de mots asiatiques, émet l'opinion qu'une racine ἀλφ est peut-être la source du mot ἐλέφας et laisse au lecteur le soin de poursuivre cette idée.

Nous voyons souvent φ alterner avec β à la fin des racines στρέφω, στρόβιλος, etc.); dans la racine ἀλφ en particulier nous avons ἀλάβη «cendre» et, si le mot est grec, ἀλάβαστρος «albâtre» (Benfey, *Gr. Wurzell.* I, 52; II, 127). Il n'est donc pas impossible que ἀλίβαντες «les morts» qu'on lit dans Platon, *Rep.* III, 387 C et dans les glossaires, et qui est attesté en outre par ἀκχαλίβαρ (V. Curtius, *Grundz.*, p. 131), signifie proprement «pâles». Cp. le latin *pallentia regna*, et les expressions allemandes *er-blassen* «mourir», *ver-blichen* «défunt».

ἀλίβ-α(ντ)ς dans cette hypothèse ne serait qu'une autre forme de ἐλέφ-α(ντ)ς, quelque étrange que cela paraisse à première vue[1].

ΓΙΓΑΣ. — L'étymologie qu'adoptent Lobeck et Preller et qui fait de Γί-γαντες un synonyme de γη-γενεῖς est peu soutenable, non-seulement parce que γίς· γῆ est une glose douteuse, mais surtout par ce que γαν-τ sans métathèse pour γνη-τ serait une forme sans exemple. — Pott a voulu identifier Γίγαντες et *gignentes* en supposant une forme première *γιγναντες, mais il est difficile d'admettre la disparition du ν.

Il faut réunir selon nous Γίγαντες et le lat. *vigeo* à la racine *giv* d'où sont sortis en skr. *ǵîvâmi* «vivre», en grec βίϝος et ζάω = *γιαω, en lat. *vīvo* = **guīvo*.

Le sens de *vigeo* ne s'oppose point à cette combinaison. On sent percer dans ce mot l'idée de plénitude des forces vitales et quand Virgile dit (*Aen.* VI, 730): Igneus est ollis (hominibus, pecudibus) *vigor* et caelestis origo, nous sommes en plein dans le sens du skr. *ǵîva*: «das Lebensprinzip, die individuelle Seele» *Dict. de Pétersb.* Le sanscrit *ǵinvâmi* «être animé, remuer», dans le sens actif

---

1. La même racine ἀλφ, ἀλιβ donne peut-être la clef de la glose: ἄλιζα· ἡ λεύκη τῶν δένδρων· Μακεδόνες. Le sens du mot ἡ λεύκη n'est pas très-clair; il s'agit probablement d'une maladie de l'écorce des arbres. M. Fick (*Journ. de Kuhn*, XXII, 197) tire ἄλιζα de la rac. *li* dans *linere*, ἀλῖναι et place ἄλιζα à côté de ἀλίζω· ἀλείφεσθαι. Mais tant qu'on ne citera pas un second exemple d'un subst. en -ζο -ζα en regard d'un verbe en -ζω, il sera permis de douter de la justesse de ce rapprochement. Pour ramener ἄλιζα à ἀλιβ qui est dans ἀλίβας, il n'est pas besoin d'admettre une forme première ἀλιβ*ja* et un cas de zétacisme labial comme on en trouve un dans λάζομαι = λαβ*j*ομαι, car le macédonien montre ζ pour β (voy. Fick, loc. cit., p. 207). — Quelle que soit la signification exacte de ἡ λεύκη chez Hésychius, il est évident que ἄλιζα lui étant synonyme dans le sens général de *blanc* pourra se prêter aussi bien que lui à l'emploi spécial qui lui est donné.

«restaurer, ranimer» ne se rapproche pas moins. L'allemand *erquicken* de la même racine pourrait se traduire «vigentem reddere».

Phoniquement *vigeo* ne présente pas de difficulté si l'on considère que *vivo* montre aussi une gutturale dans *vic-si*, *vic-tus* (vig-si, vig-tus). C'est même *g* et non *v* la consonne primitive, si nous en croyons Schleicher (*Comp.* 2e éd., p. 243 et 344). — M. Corssen rattache *vigeo* à *vinco*, ce qui est difficile à justifier.

Dans γίγας le γ initial est primitif; l'autre γ peut se concevoir soit comme représentant de *F* (cp. ἀτρύγετος = ἀτρύϝετος et autres ex. Curtius, *Grundz.*, p. 584) soit comme primitif aussi, puisqu'il y a doute sur la véritable consonne terminale de la racine.

γίγ-α(ντ)ς serait ainsi part. de *γίγω, identique pour la forme à *vivo* sauf le renforcement, et pour le sens à *vigeo*.

SUR UNE CLASSE DE VERBES LATINS EN *-EO*.

(*Mémoires de la Société de Linguistique* III, p. 279. — 1877.)

L'opinion a déjà été émise par M. Grassmann (*Kuhns Ztschr.* 11, 48 seq.) qu'une partie des verbes latins en *-eo* appartiennent par leur origine à ceux qui forment le thème du présent au moyen de la caractéristique *-ja* et qui constituent la 4e classe verbale du sanscrit. Cette idée ne paraît pas avoir fait fortune, et cependant elle mériterait en tout cas d'être examinée, bien que nous reconnaissions qu'un certain nombre des verbes dont il s'agit aient pu être comparés, non sans vraisemblance, aux aoristes forts du passif en grec (Froehde, *K. Z.*, XXII, 259. Curtius, *Verbum*, II, 334), deux rapprochements qui sont naturellement incompatibles.

En admettant provisoirement qu'une partie des verbes en *-eo* sont bien des verbes primitifs en *-ja*, d'après quelle loi le latin nous montrerait-il tantôt *-io* (*capio*, *cupio*, etc.), tantôt *-eo*, comme nous venons de supposer? M. Grassmann, dans l'article que nous venons de citer et qui traitait des différentes transformations du *jod*, pensait que cette diversité tenait à la quantité de la syllabe radicale: *-eo*, dans les exemples qu'il donnait, venait généralement à la suite d'une racine longue (ainsi *torqueo*), *io* à la suite d'une brève (ainsi *capio*).

Ce principe ne semble cependant pas se vérifier. Premièrement, même en faisant parmi les verbes en *-eo* les mêmes choix que M. Grassmann, on rencontre des exceptions qu'il indique lui-même. Les exceptions s'augmenteraient aussi du côté des verbes en *-io*, si l'on ajoutait à sa liste les verbes de la 4e conjugaison (tels que *farcio*) qui rentrent dans la classe en *-ja*. — En second lieu, quel a été le critérium observé dans ce départ des vrais et des faux verbes en *-eo*? La formation du parfait et du supin, selon qu'ils se font en *-ui* ou en *-i*, *-si*, en *-itum* ou en *-tum*. L'auteur n'a pas dressé le tableau des verbes correspondants dans les langues parentes et, en réalité, son principe tombe dès qu'on les prend en considération. Le grec τραπέω, par exemple, montre que *torqueo* n'est pas un

verbe en *-ja*, malgré le parfait *torsi* et le supin *tortum*; et d'autre part μείρομαι indique que *mereo* est un verbe en *-ja*, malgré *merui* et *meritum*.

La raison de cette diversité des verbes en *-ja* en latin demeure donc cachée. S'il fallait néanmoins émettre une présomption quelconque à ce sujet, nous hasarderions l'idée que l'accent a pu jouer un rôle dans cette circonstance comme en beaucoup d'autres. Nous voulons ajouter toutefois que cette supposition est née pour ainsi dire du désir de faire de l'ordre et que partout où les faits paraîtront en désaccord avec elle, nous omettrons de chercher longuement l'explication d'une telle anomalie. C'est, avant tout, le fait lui-même et non sa cause que nous devons chercher à démontrer. Voici l'hypothèse d'où il faudrait partir: les verbes de la classe en *-ja* dont le sens était neutre avaient primitivement l'accent sur la caractéristique. Les verbes à sens actif de la même classe accentuaient soit la racine, soit la caractéristique, sans règle fixe.

Par *verbes à sens neutre*, nous entendons non-seulement les verbes intransitifs, mais encore ceux des verbes transitifs qui renferment une idée de passivité ou qui indiquent un *état de l'âme*; p. ex. *patior*, *cupio*.

Examinons d'abord la 4e classe verbale du skr., qui forme les temps spéciaux à l'aide de la syllabe *-ja* et dans laquelle l'accent repose comme on sait sur la racine. On est bien fondé à regarder, au moins dans le plus grand nombre des cas, cette accentuation comme postérieure: la 4e classe présente ordinairement les racines sous leur forme la plus faible; on a par ex. *hṛsh-ja-ti* et non *harsh-ja-ti*, et ce fait serait inexplicable si l'accent avait dès l'origine frappé la syllabe radicale. On admet donc qu'il se trouvait primitivement sur la caractéristique, ce qui, dans notre hypothèse, ne s'étend cependant pas aux verbes actifs[1]. Si ces derniers montrent comme les verbes neutres la racine affaiblie, c'est apparemment par un effet de l'analogie.

L'accentuation du passif, où la tonique repose constamment sur la syllabe *ja*, a ici son importance. Le passif n'est en effet qu'une extension du moyen de la 4e classe (Delbrück, *Altind. Verb.*, p. 168), et naturellement seulement des verbes *neutres* de la 4e classe. Nous trouvons là à la fois un dernier témoin de l'accentuation des

1. Les verbes actifs accentuaient soit la racine, soit la caractéristique: v. plus haut.

verbes neutres en *ja* et une des raisons qui ont déterminé le déplacement de l'accent dans ces verbes: une fois le passif créé, il fallut en effet s'en différencier, et ceci ne put avoir lieu qu'en abandonnant l'antique accentuation. D'autre part la fraction des verbes transitifs en *-ja* qui avait porté de tout temps l'accent sur la racine exerçait sur les autres l'attraction de l'analogie. Grâce à ce double facteur toute la 4e classe prit enfin un accent hystérogène uniforme.

Le grec, ayant profondément modifié tout l'accent du verbe, ne nous laisse guère que les traces qu'a pu garder la racine de l'état de choses ancien, pour nous diriger dans la restitution de l'accent à sa place primitive. La racine présente-t-elle sa forme la plus forte, l'accent reposait sur elle dès l'origine. Montre-t-elle une dégradation, l'accent a dû frapper autrefois le suffixe. Il n'est plus douteux par exemple que ἴμεν = *imás* en regard de εἶμι = *émi* n'ait été d'abord oxyton comme la forme sanscrite correspondante. Malheureusement le vocalisme de la racine est souvent trop peu sensible à l'accent pour en avoir reçu et conservé l'empreinte. Ainsi, dans la classe qui nous occupe, νίζω, qui probablement s'est toujours accentué ainsi, n'est cependant pas devenu νείζω. Sous ce rapport λεύσσω «voir» (pour *λεύκ-jω) est une exception remarquable. — Les données sont cependant un peu moins maigres quand il s'agit des racines en *ar* ou en *an*. Si nous adoptons les résultats des recherches sur les *liquides* et *nasales sonantes* indo-européennes poursuivies en particulier par MM. Brugman et Osthoff (*Nasalis sonans in der Indog. Grundsprache* von K. Brugman dans les *Studien* de Curtius IX, 287 sq.), nous aurons dans l'alpha d'un grand nombre de formes l'indice d'une dégradation de la racine: α et dans certains cas αν apparaissent comme les représentants d'un *n̥*- voyelle indo-européen qui en sanscrit aussi bien qu'en grec a développé un *a* derrière lequel il a souvent disparu (τατός, skr. *tatás* = indo-eur. *tn̥tás*). De même le *r*- voyelle primitif prend en grec la forme ρα ou αρ (λα ou αλ), mais les phénomènes relatifs au *r*- voyelle mis en lumière par M. Osthoff n'ont été jusqu'à présent qu'indiqués par l'auteur dans les *Beitr. zur Gesch. der deutschen Spr. u. Litt.* (de Paul et Braune), III, p. 51, et par M. Brugman (*Studien*, IX, 375). Malheureusement les cas les plus importants pour notre sujet ont été à peine effleurés (loc. cit., p. 327 et 376). Ce sont ceux où une liquide sonante s'est trouvée non entre deux consonnes, mais entre une consonne et une voyelle ou entre une consonne et jod.

Elle s'est alors développée en αν, αρ, au lieu de se réduire comme on l'attendrait à la consonne simple[1]. Ce n'est donc pas une différence fortuite que celle qui existe entre σπείρω «semer, agiter» et σπαίρω «s'agiter»; tous deux appartiennent à la même racine (Curtius, *Grdz.*[4], n° 389. Cf. Grassmann, *Wörterb. zum RVeda* s. v. *phar*), mais le premier descend de la forme forte *spár-ja*[2]*-mi*; le second en qualité de verbe neutre de la forme faible *spṛ-já*[2]*-mi*. C'est ainsi qu'on a τείρω, πείρω, φθείρω, ἀείρω, θείνω, τείνω, κτείνω et autres verbes transitifs en regard de χαίρω, σκαίρω, βαίνω, σαίνω, χαίνω, etc., verbes intransitifs[2]. Un assez grand nombre de verbes transitifs se rangent dans le dernier groupe; aussi n'avons-nous pas, dans l'énoncé de l'hypothèse, posé de règle absolue à leur égard. On ne trouve pas en revanche, autant que nous sachions, de verbe neutre dans le 1er groupe.

Après cette digression qui était nécessaire pour fixer les idées sur la possibilité d'un double accent des verbes en *-ja*, revenons aux verbes latins en *-eo* et passons tout d'abord en revue ceux d'entre eux que nous étudions. Deux choses frappent quand on considère l'ensemble de la conjugaison en *-eo*: la grande quantité de verbes à sens neutre ou passif qui s'y trouvent, et (ce qui est singulier pour des verbes dérivés) le petit nombre de ceux qu'on peut rattacher à un thème nominal. Qu'on compare le tableau de la conjugaison en *-āre* dans la *Grammaire comparée* de Leo Meyer (II, p. 5 seq.), et l'on verra dans quelle proportion tout autrement considérable on retrouve à côté de ces derniers verbes les thèmes nominaux qui sont à leur base. Ces deux particularités apparaîtront sous un tout autre jour après la confrontation des verbes grecs et skr. correspondants. Il nous reste auparavant à dire un mot sur le représentant de skr. *ṛ* (et de grec ρα, αρ) qui est en latin *or*, *ol*. Je dois la connaissance de cette observation à un entretien avec M. le pro-

---

1. Ceci fait bien voir qu'on a tort de parler d'un *r* ou d'un *n voyelle*. Il ne s'agit, croyons-nous, dans tous ces cas que d'une sorte d'*e muet* représentant l'*a* réduit à son minimum et qui plus tard, en grec par exemple, est redevenu une voyelle distincte. Sans doute ce son accompagne de préférence les nasales et les liquides, mais on le trouve même dans l'entourage de consonnes sourdes.

2. Dans les présents redoublés où la racine était aussi primitivement sans accent, la tonique tombant sur la syllabe de redoublement, nous devons nous attendre à voir la racine affaiblie. La chose est évidente dans les verbes comme πί-πτ-ω, μί-μν-ω, ἴ-σχ-ω, γί-γν-ομαι. Mais cet affaiblissement existe tout aussi bien dans τι-ταίνω = τί-τn̥-jω (cp. τείνω = τέν-jω) dans πα-πταίνω, τε-τραίνω, μαρ-μαίρω, καρ-καίρω, ἰ-άλλω, παι-πάλλω etc.

fesseur Osthoff, qui en est l'auteur. Il va sans dire que je prends les quelques exemples qui suivent sous ma propre responsabilité, M. Osthoff n'ayant rien publié jusqu'à présent sur cette question.

Po(r)sco = *pṛcchati*. *mort(i)* = *mṛti*. *cortex*, cf. *kṛtti*. *mollis* (pour *moldvis*) = *mṛdu* = βραδύς (cf. aussi ἀβλαδέως· ἡδέως. Hes.). *cord-* = *hṛd*. Cf. κραδίη, καρδία. πλατύς = *pṛthu*. βλαστός = *vṛddha*. δρατός = *dṛta*. πατράσι = *pitṛshu*. ἄρκτος = *ṛksha*. ἄλκη = *ṛça*. μάρναμαι, cf. *mṛṇāti*. *porrum* = πράσον. *torqueo* = τραπέω.

Nous arrivons maintenant à l'énumération des verbes:

1. *horr-eo* = *hṛ́sh-ja-ti* = χαίρω (χαρ-jώ pour χρσ-jώ). Nous nous proposons de revenir à l'occasion d'un autre phénomène phonétique sur la justesse du rapprochement de χαίρω avec *hṛshjati*. — D'après ce que nous avons cherché à établir plus haut, l'accentuation primitive du verbe skr. était *hṛshjáti*, et de même dans les exemples suivants.

2. *torr-eo* = *tṛ́sh-ja-ti*. Le verbe actif *torreo*, qui est plus usité, est peut-être d'une formation différente. L'ancienneté de *torreo* comme verbe neutre est en tous cas assurée par le subst. *torrens*.

3. *ŏl-eo* pour *ŏd-eo* = ὄζω pour ὀδ-jω.

4. *măd-eo* = *mád-ja-ti*. L'idée d'ivresse qu'exprime entre autres le mot skr. sort souvent de l'idée *d'être mouillé*; d'ailleurs *madidus* signifie *ivre*; aussi ce rapprochement est-il généralement admis (Curtius, *Grdz.*[4], n° 456. *Studien*, II, 441). Il faut noter cependant le grec μαδάω de la même racine, lequel peut faire penser que *madeo* est un verbe dérivé.

5. **crăc-eo* = *kṛ́ç-ja-ti*. Le verbe **craceo* peut se conclure de *cracentes* = *graciles* chez Ennius (Curtius, *Grdz.*, n° 67); il n'est pas vraisemblable que le verbe en question ait été *cracĕre*. — *ră* répond, semble-t-il quelquefois, au sanscrit *ṛ*, ainsi dans *gradior* = *gṛdhjati* et dans *ratus* = *ṛta*.

6. *marceo* = μαλκ-ίω (μαλακῶς καί ἀσθενῶς ἔχειν. Hes.) Fick I[3], p. 720.

7. **clēm-eo* = *çrám-ja-ti*, *klám-ja-ti*. De là *clemens*. Je regardais cet exemple comme douteux quand je me suis aperçu que le rapprochement de *çram* et de *clemens* était fait depuis longtemps par M. J. Schmidt qui l'a appuyé de parallèles germaniques (*Journal de Kuhn*, 21, 96. *Vocalismus*, II, 354); en effet, l'usage du mot est en désaccord complet avec l'étymologie de M. Leo Meyer: *çrat*, fides + *mens* (clemens gradus, collis clementer assurgens, clementer

requiescere, etc.)[1]. Il n'est pas impossible que la longueur de l'*e* soit due à l'ancien groupe *mj* qui suivait cette voyelle et qui en sanscrit aussi a produit l'allongement de l'*a*. Cf. plus bas **temeo*, et les phénomènes d'allongement opérés en latin par les groupes *ns*, *nf*.

8. *ăv-eo* = ἀΐω, pour ἀϝ-jω. Curtius, n⁰ 586. L'idée fondamentale de cette racine, qui a donné en skr. *avati* «favoriser», semble avoir été *être sensible*.

Les exemples qui suivent sont plus douteux:

9. *cand-eo* = *çúdh-ja-ti*. La racine est *k¹vandh*, gr. καθ-αρός. Sans doute on peut aussi rattacher *candeo* à une racine *skand*. Cependant les sens de *candidus* s'accordent très bien avec l'étymologie que nous adoptons.

10. *rīd-eo* = κρίζω. Ce verbe grec n'est conservé que dans la glose κριδδέμεν · γελᾶν · Βοιωτία δέ ἡ λέξις (Hes.). V. Curtius, *Verbum*, I, 318. Faut-il comparer le skr. *krīḍ* «jouer»?

11. *tim-eo* = *tím-ja-ti* «être mouillé»; *timita*, suivant le Dict. de Saint-Pétersbourg, signifie *silencieux*, *immobile*. Le rapprochement de ces deux mots est du reste très ancien (Kuhn, *Ztschr.*, IV, 5). Cf. *stimjati*.

12. **tēm-eo* = *tám-ja-ti* «être étourdi, troublé»; *temeo* est le verbe que suppose *tēmētum* «vin, boisson enivrante», car les mots en *-ēto* dérivent régulièrement de verbes en *-eo* dont ils sont participes. Deux choses cependant peuvent faire penser que **temeo* était un verbe *dérivé*: d'abord précisément ce part. parf. pass. en *ēto* qui ne se trouve pas ailleurs dans notre classe de verbes, puis le mot *tēmulentus* qui indique un thème nominal **tēmo-* «vin»; or l'existence de **tēmo-* rend assez probable que *tēmeo* est un dénominatif.

Dans cette première série on observe un accord exact de la fonction des verbes latins avec celle des verbes des langues parentes, c'est-à-dire que, conjugués à la même voix, les deux verbes ont la

---

1. M. Bréal a proposé dernièrement une étymologie (*Mém. Soc. Ling.* III, 248) qui me paraît plus vraisemblable, bien que la distance des sens entre *çram* et *clemens*, qui est une des objections de l'auteur, ne me semble point infranchissable. La racine serait *k¹ar* «appuyer, incliner», la même qui se trouve avec métathèse dans *clivus*, κλίνω etc., et le suffixe serait composé de *men* + *ti*. Qu'on compare κλῖμαξ «échelle, gradation», avec *collis clementer assurgens*, et pour ce qui est de l'idée morale de *clemens*, le sanscrit *çarman* «protection» qu'on a depuis longtemps placé avec *çri* = κλίνω et qui nous donne précisément ce thème en *man* dont *clemens* est dérivé secondairement. — Nous laisserons donc aller **clemeo* à vau-l'eau.

même signification. Dans la série qui suit, c'est le moyen ou le passif (existant ou supposé) du verbe étranger qui répond, pour le sens, au verbe latin conjugué à l'actif:

13. *mĕr-eo* (et *mereor*) «gagner sa part, prendre part à» = μείρομαι pour μέρ-jo-μαι «recevoir sa part». Curtius, n° 467. — *μείρω, d'après ce qui a été développé plus haut, devait avoir un sens actif et signifier par conséquent «distribuer les parts»; ainsi *mereo* correspond bien à un moyen et seulement à un moyen.

14. *căr-eo* (et anc. *careor*) = κείρομαι pour κέρ-jo-μαι, pass. de κείρω «tondre, couper». Cette étymologie a été faite souvent. Voir en particulier Leo Meyer, *Vergl. Gr.*, II, 29. Curtius, *Verbum*, II, 334. L'ancienne tournure: *id quod amo careo*, doit se comprendre comme les constructions grecques analogues. — On pourrait venir par un autre chemin à l'idée de comparer κείρω et *careo*, je veux parler de la coutume de se raser la tête en signe de deuil, d'où sont sorties des expressions telles que celles-ci; d'un auteur inconnu chez Hésychius: δεσπότην κεκαρμένοι (ἵπποι) avec l'explication: δεσπότην πενθοῦντες· ἐπειδὴ καὶ τοὺς ἵππους ἀπέκειρον ἐπὶ τοῖς θανάτοις τῶν δεσποτῶν.

15. *lic-et* «il est permis» aurait son équivalent dans le passif du verbe grec que nous a conservé une glose d'Hésychius: λίσσωμεν· ἐάσωμεν qui, il est vrai, n'est pas tout à fait sûre, se trouvant placée entre les mots λισσή et λισσομένη en dehors de l'ordre alphabétique. M. Curtius place, à titre de conjecture, λίσσωμεν sous la racine *rik* (λείπω, *linquo*, etc.) et *licet* également; λίσσω est de même formation que le védique *rícjati*. On attendrait **liquet*, mais nous avons l'explication de l'anomalie dès que nous regardons *licet* comme un verbe en *-ja*. Le *k* labialisant ne peut subsister devant *jod* et devient k^1. C'est ainsi qu'on a πέσσω = *πεκjω en regard de πέπων, λίσσωμεν = *λικ-jω-μεν en regard de λιπεῖν. De même *licet* pour *lic-jĕ-ti* ne montre pas le *qu* de *linquo*. Cf. *delicia* à côté d'*obliquus* (Corssen, *Ausspr.*, I^2, 499). *Liceor, polliceor* ne peuvent avoir rien de commun avec *linquo*, dit Corssen (I^2, 501), et il nous semble avoir raison sur ce point; mais le même auteur va évidemment trop loin quand il en dit autant de *licet*, dont la parenté d'idées avec *linquo* et skr. *ric* «laisser la place libre» est d'une simplicité lumineuse. — Nous séparons donc *liceor* et *polliceor* de *licet*.

16. **tĕr-eo* = τείρομαι pour τέρ-jo-μαι, pass. de τείρω. De ce verbe vient *teres, -ĕtis*, comme *hĕbes* de *hebeo*. L'un et l'autre sont d'anciens participes passifs dont la forme pleine **terelus*, **hebelus*

a son analogue dans *merĕtus* de *mereo*. C'est à cause de l'*e* que je conclus à **tereo* plutôt qu'à toute autre forme.

17. *păt-eo* = πάσσομαι, pass. de πάσσω pour *πατ-jω «répandre». Le verbe latin a pour idée première «s'étendre, avoir une surface plus ou moins grande». Les exemples sont innombrables. Le sens est donc voisin de celui du grec «être répandu, joncher». La racine est *span* «étendre» (Curtius, n° 354), d'où est sorti également *spătium*[1]. Sur l'*a* grec et latin accompagnant *an* à la fin d'une racine, j'ai présenté une hypothèse à propos du mot κεντέω. La nasale existe en latin dans *pan-do* dont le rapport vis-à-vis de *pateo* se reproduit dans πένθος en regard de *patior*, dans λανθάνω en regard de *lateo* et dans d'autres exemples[2].

Les exemples suivants ne rentrent qu'à moitié dans la présente catégorie. En effet, le verbe qui leur correspond dans une langue parente a ou a eu le sens neutre à l'actif aussi bien qu'au moyen. Ces exemples se joignent donc à la 1e série.

18. *sĕd-eo* = ἕζομαι pour ἑδ-jo-μαι. Que *ἕζω, s'il a existé, ait signifié, comme ἕζομαι, *s'asseoir* et non *faire asseoir*, c'est ce que rend probable la forme redoublée ἵζω qui exprime précisément le sens causatif. ἵζω = *σί-σδ-ω. Cf. quant à la forme πί-πτ-ω, ἴ-σχ-ω et quant au sens ἵ-στη-μι «faire tenir debout» en regard de στῆναι «se tenir debout».

19. *lub-et*, cf. skr. *lúbh-ja-ti* «désirer». Cet exemple aussi doit être classé dans la première série, bien qu'on puisse entendre: *mihi lubet ire* dans le sens de «l'action d'aller est désirée par moi». Il est difficile en effet de fixer si nettement l'idée d'un verbe impersonnel. — Le got. *lubaith*, d'autre part, ferait croire que *lubet* est un verbe dérivé.

20. *lūc-eo*, cf. λεύσσω pour *λευκ-jω «voir»; *luceo* se concevrait à la rigueur comme signifiant: *je suis vu*, *j'apparais*, *videor*. Mais il est plus simple d'admettre que λεύσσω signifiait d'abord «briller», en parlant des yeux, ce qui ramène cet exemple au premier groupe.

---

1. Je n'ai malheureusement que trois lignes imprimées dans le Bulletin de la Société de Linguistique sur le rapprochement de *pateo* et de *spatium* qu'a proposé M. Egger.

2. Cet *a* n'est pas le même que celui qui a pris la place d'une ancienne nasale et qui ne se trouve pas en latin (gr. τατός, skr. *tatá*). Son représentant sanscrit est au contraire un *i*. V. sous κεντέω.

21. *măn-eo* répond quant à la forme au skr. *mánjate* «penser, juger bon» avec lequel il a dans tous les cas la racine en commun. M. Curtius pense que l'idée de *tarder* est née de l'idée de *réfléchir*. (*Grdz.*[4], p. 101). Il est vrai que le skr. a un autre verbe (*mamanti*) dont le sens est beaucoup plus près de celui de *maneo*. — Le greç μαίνομαι s'écarte pour le sens et pour la forme de notre verbe *maneo*, enfin le parfait de μένω, μεμένηκα, semble indiquer que *maneo* est un verbe en *-aja-*.

Dans l'hypothèse où *maneo* = *manjate*, la forme moyenne du verbe sanscrit n'étant pas essentielle pour le sens, il faudra placer cet exemple dans la 1e série.

22. **fĕneo* = φαίνομαι. On peut supposer ce verbe d'après *fenestra* qui serait pour *fenent-tra*. φαίνω a le sens neutre comme le sens actif, et il est vraisemblable que ce dernier n'est pas le primitif.

La comparaison de *fenestra* avec χανεῖν aurait moins de probabilité.

Nous réservons pour la suite ce qu'il reste à énumérer. — Ce passage de verbes en *-ja* à la conjugaison en *-eo* doit venir de la vocalisation du jod en *e*, ainsi que l'admet M. Grassmann. On sait que ce phénomène est assez fréquent en grec. (Curtius, *Grdz.*[4], p. 592 seq.) Comme dans cette dernière langue, ce n'est sans doute que devant une voyelle qu'il aura pu s'accomplir. En outre le latin aura passé par l'intermédiaire de l'*i* voyelle pour arriver du jod à l'*e*, et ce n'est que devant *a, o, u* qu'en général le phénomène aura eu lieu. Mais lorsque la 1e pers. sing. et la 3e plur. du prés. ind. avec tout le subjonctif furent ainsi transformés, l'analogie eut bientôt fait le reste. Il existe peut-être un exemple où la transition peut se suivre historiquement, savoir le verbe *fateor* qui apparaît dans la loi des 12 Tables sous la forme *fatiatur* (ni testimonium fatiatur; c'est ainsi qu'on lit à la place de *fariatur* qui n'a pas de sens). — Ce changement phonétique est du reste assuré en latin par un assez grand nombre d'exemples. V. Corssen II[2] 338 seq. Ainsi on a *eunt* pour *iunt* ou *junt*; et dans la langue populaire, même ancienne, toute une série de formes telles que *fileai* = *filiai*, *percipeat* = *percipiat*. Dans la langue littéraire on pourrait encore citer *solea* = ὑλία, got. *sulja*. On peut comparer jusqu'à un certain point *obex* pour **objex* et *beneficentior* pour **beneficientior*.

La transformation aurait eu lieu, dans notre hypothèse, lorsque la syllabe *-ja* était accentuée, c'est-à-dire toutes les fois que le

verbe était neutre et parfois aussi lorsqu'il avait le sens actif. Nous n'avons nommé jusqu'ici que les verbes qui rentrent dans le premier de ces deux cas et qu'il nous faut maintenant étudier de plus près.

Un *premier groupe* comprend toute la première série, excepté *torreo* et *candeo,* plus les nos 18—22. C'est lui, avec les verbes transitifs cités plus bas, qui a la principale force probante, en faveur de l'identité primitive des verbes en *-ja*, avec les verbes dont nous nous occupons. Les verbes dont il se compose n'ont pas à leur côté un verbe transitif comme c'est le cas dans les deux groupes suivants; quelques-uns sont accompagnés d'un verbe en *-a* (on a par exemple *harshati* à côté de *hṛshjati*, *olēre* chez Plaute à côté de *olēre,* mais ce verbe est également intransitif).

Le *second groupe*, moins nombreux, est formé des nos 13—17. La formule est: racine + *já* avec sens neutre, répondant dans une autre langue à : racine accentuée + *ja* avec sens actif, par exemple: *careo* soit *car-jó*, en regard de κείρω soit κέρ-jω (p. 3).

Il en résulte que le verbe latin coïncide quant au sens, (mais point quant à la formation) avec le moyen ou le passif du verbe qu'on lui compare dans l'autre langue. Mais cette sorte de double verbe en *-ja* n'existe-t-elle nulle part dans le sein même de la langue latine? Deux cas, d'une certitude inégale, s'en présentent:

23. *jăc-eo* en regard de *jac-io*. Leur seule différence était à l'origine une différence d'accent. — *jacio* a été rapproché de ἰάπτω (Curtius, p. 455); il est donc pour **jaquio*, et nous trouvons ici l'effet du jod sur le *k* labialisant. Comme nous avons également *jaceo* et non **jaqueo* (cp. *lacio* mais *laqueus*), il y a là un nouvel indice que l'*e* de *jaceo* et de ses semblables n'est qu'un jod transformé. La parenté de ἰάπτω se confirme par la glose: ἰασσεῖν· θυμοῦσθαι, δάκνειν (= ἰάπτειν ajoute M. Schmidt) Hesychius. C'est sans doute ἰάσσειν qu'il faut accentuer; le mot est identique à *jacio*.

24. *păv-eo* en regard de *păv-io* (= παίω, πταίω). M. Froehde rappelle en faveur de cette étymologie de *paveo*, le grec ἐκπλαγῆναι (*K. Z.*, 22, 259). L'identification de *paveo* avec πτοέω (qui est, il est vrai, apparenté) telle qu'on la trouve dans le *Wurzellexikon* de Benfey est impossible à cause du sens transitif de ce verbe grec. — Sur *pavio* v. plus bas.

La valeur de ce groupe d'exemples pour la solution de notre question est à peu près nulle, ce qui apparaît principalement si l'on

examine le 3e groupe; mais, une fois le passage de verbes en *-ja* dans la conjugaison en *-eo* admis, il offre de l'intérêt[1].

Troisième groupe. C'est ici que l'élément *-ja* prend pour ainsi dire son maximum de signification. Le verbe en *-jati* est accompagné, comme dans le groupe précédent, d'un verbe transitif, mais ce verbe n'appartient plus à la classe en *-ja*. C'est-à-dire qu'un véritable passif se forme à l'aide de notre caractéristique. A cette classe appartient, abstraction faite des désinences du moyen, la grosse masse des passifs sanscrits.

Les exemples sont en majeure partie des coïncidences de verbes en *eo* avec des passifs sanscrits; coïncidences qui prouvent naturellement fort peu de chose quant à l'origine des verbes en *eo*, puisque le passif sanscrit se forme sur tous les verbes. Seulement *-ja* s'étant trouvé propre à former des passifs dans une autre langue, il y a présomption pour réunir à la même classe verbale la formation latine qui fonctionne de la même manière.

Dans deux cas cependant, le verbe latin en *-eo* répond, non à un passif proprement dit, mais à un verbe de la 4e classe qui est, il est vrai, littéralement sur le seuil du passif. Ceux-là ont naturellement la même valeur que les exemples du 1er groupe, puisqu'ils permettent de conclure à une forme commune indo-européenne. Ce sont les nos 2 et 9; ils nous font admettre déjà dans la langue mère l'antithèse suivante:

K[1]*vandhati* «rendre brillant» (Skr. *çundhati*, lat. *-cando* dans *accendo* etc.)	*K*[1]*vandhjáti* «être brillant» (Skr. *çúdhjati*, lat. *candeo*)
Tarsati «faire sécher» (gr. τέρσω[2].)	*Tṛsjáti* «être sec» (skr. *tṛ́shjati*, lat. *torreo*.)

C'est évidemment là le premier germe du passif indo-iranien.

---

1. Le rapport de *careo* à κείρω, de *jaceo* à *jacio* se répète, si l'on en ôte les désinences du moyen, dans celui des passifs sanscrits tels que *pacjáte* en regard de *pacjati* «cuire» (Ved.).

2. τέρσομαι «se sécher» permet en effet de supposer un τέρσω «sécher». On trouve du reste l'aoriste τέρσαι. — Je pose *tarsati* comme indo-européen, bien que ce thème verbal ne se montre, je crois, que dans le grec τέρσω; jamais en effet, si cette forme n'avait été léguée dès les plus anciens temps, on n'aurait pu former un verbe à voyelle forte et à sens actif tel que τέρσω sur la simple donnée de l'indo-europ. *tṛsjati* à voyelle faible et à sens passif, lequel serait en grec τρασίω et ταίρω.

Nommons maintenant les verbes qui viennent d'être mentionnés comme répondant à des passifs skr.

25. *tĕp-eo*. Cp. skr. *tap-játe* pass. de *tapati* «brûler».

26. *dol-eo* «souffrir», cp. skr. *dīr-játe* «être déchiré» employé souvent au fig. dans le sens de *dolere*. Cette étymologie est, je crois, généralement adoptée. (Cp. *dolare* «dégrossir à la hache, enlever l'écorce; et aussi probablement *dōlium* qui aura eu primitivement le sens de *peau d'animal*, *outre*, comme le skr. *dṛti*.) — Comme on trouve en grec, mais rarement, un présent δαίρω, δείρω, cet exemple aurait pu être classé dans le 2e groupe. — On dit aussi, impersonnellement, *dolet me*, mais on n'en saurait conclure avec certitude que le sens ait été primitivement transitif.

27. *clu-eo* «passer pour». Cp. skr. *çrū-ja-te, vi-çrūjate* «être en renom». *cluo* se rencontre aussi, et cela avec le même sens, ce qui est difficile à comprendre (même abstraction faite de *clueo*), puisque le gr. κλύω signifie «entendre». Il serait risqué d'y voir la même tournure que dans les locutions *bene*, *male audire*, avoir une bonne, une mauvaise renommée.

Il faut ajouter *licet* (n° 15) qui répond à *ricjáte* et qui appartient en réalité au 2e groupe, vu λίσσω et *ricjati*. — *decet* équivaudrait au pass. de *dāç* s'il existait. Sans quitter le latin nous avons *pend-eo* à côté de *pend-o*. *Frăgesco* chez Attius permet de conclure à **frăg-eo*; cp. *frang-o*.

Ainsi que nous l'avons montré plus haut, un exemple comme *tepeo* avec le parallèle du skr. *tapjáte* pèse juste autant dans la balance pour la question que nous examinons qu'un exemple comme *pendeo—pendo*. Car, dans cette comparaison avec le passif indien, il importe peu que le mot coïncide ou non: il s'agit ici d'une formation qui est devenue aussi générale que celle d'un futur ou d'un participe. En outre, cette formation générale elle-même ne s'est très probablement si nettement dessinée que dans la branche arienne, ou n'existait du moins qu'en germe dans la langue mère; nous en avons indiqué deux échantillons.

Ni grammaticalement, par conséquent, ni étymologiquement nous ne pouvons rattacher l'une à l'autre la formation latine en *-eo* et celle du passif en skr., étant supposé d'ailleurs que *-eo* est pour *-io*[1]. — Voici à quoi se borne le profit que nous tirons de leur

1. Ramener *signum* et skr. *saṅǵńā* à une forme indoeurop. *samgna* est une identification que nous appellerons *étymologique*; dire simplement qu'ils

comparaison: la syllabe *-ja* étant de telle nature qu'elle ait été affectée au passif en sanscrit, certains verbes latins en *-eo* ayant d'autre part une grande analogie de sens avec ces passifs, il y a présomption pour que ce soit aussi la syllabe *-ja* qui ait formé ces verbes en latin. — Si maintenant nous tenons compte du premier groupe, cette présomption devient une probabilité.

J'ai hâte maintenant d'en venir à deux points jusqu'ici négligés: en premier lieu, d'après l'hypothèse exposée plus haut, il faut s'attendre à trouver partout dans ces verbes en *-eo* la racine sous une forme affaiblie. C'est ce qu'on peut vérifier en effet pour *liceo*, *frăgeo*, *craceo*, *doleo*, *horreo*, *torreo*; mais il en est autrement pour *candeo*, *careo*, *mereo*, *lūceo*. En ce qui concerne ce dernier verbe, on peut admettre qu'il remonte avec λεύσσω à un dénominatif *laukjáti* qui aurait conservé malgré l'accent le gouna du thème nominal (*lūx*, λευκός dériveraient de ce thème nominal). Les autres, en particulier *candeo* à cause duquel j'ai admis la forme indo-europ. *k*[1]*vandhjáti* au lieu de *k*[1]*vadhjáti* (cp. skr. *çudhjati*), sont des exceptions qu'il faut renoncer à expliquer. Si elles sont de nature à infirmer notre supposition relative à l'accent, on ne peut regarder pour cela comme écartée, même en partie, la question plus simple de savoir si ces verbes sont des verbes en *-ja*. — D'ailleurs il reste toujours la possibilité que les exceptions dont il s'agit soient des verbes en *-aja*.

En second lieu, nous avons à tenir compte des verbes en *-io*[1]. Chez ces verbes, la limite entre ce qui suit la 3e et ce qui suit la 4e conjugaison semble être assez flottante. Tantôt, comme dans *potior*, les deux flexions sont contemporaines; tantôt l'une des deux est sortie de l'usage et n'a laissé de traces que chez les vieux auteurs. Les deux conjugaisons se touchaient de si près qu'on conçoit facilement un passage insensible de l'une dans l'autre; ce phénomène n'a rien de commun avec le parallélisme de deux verbes tels que *ōlo* et *oleo*, *scato* et *scateo*, chez lesquels les thèmes sont différents. Si nous cherchons dans quel sens a eu lieu ce changement de conjugaison, nous le voyons constamment s'effectuer de la 4e à la 3e; un seul exemple du mouvement inverse est offert dans *pavire* en regard duquel *depuvit* (parf.) est conservé, avec cita-

s'équivalent comme formés tous deux de *sam* + *gna* sera une identification *grammaticale*.

1. Nous omettons *fallo*, *pello* et leurs pareils, qui n'appartiennent probablement pas à la classe en *-io*.

tion de Lucilius, dans l'Epit. de Festus, p. 70[1]. Nous admettons donc que, là où une trace de la 4e conj. apparaît, soit dans un monument ancien de la langue, soit dans une partie de la flexion (*cupivi* à côté de *cupĕre*), il faut tenir le verbe pour un intrus dans la 3e conjug. et le replacer par la pensée dans la 4e. En partant de ce principe nous obtenons le tableau suivant, qui se compose 1° de tous les verbes en *-io* de la 3e conjug. (y compris ceux qui faisaient primitivement partie de la 4e[2]); 2° de ceux des verbes de la 4e conjug. qui ont leur correspondant en grec ou en sanscrit:

3e *Conjugaison.*	4e *Conjugaison.*
capio	crocio cp. κρώζω
facio	cupio = *kupjati*
jacio = ἰάσσω	farcio = φράσσω
lacio	suf-fio = θυίω
quatio	fodio
rapio	fugio (= φύζω?)
specio = *paçjati*	(?) fulcio = φυλάσσω
patior	glocio = κλώσσω
	gradior = *grdhiati*
	haurio = (ἀφ-)ύσσω
	morior = *mrijáte*
	mugio = μύζω
	orior, cp. ὀρέοντο. Curtius, p. 596.
	ordior = *ṛdhjate*
	pario
	[pavio = παίω]
	pinsio = πτίσσω
	potior = *patjate*
	rugio = ῥύζω
	salio = ἅλλομαι
	sapio
	venio = βαίνω.[3]

1. Dans tout ceci, il ne s'agit pas naturellement de la coexistence de deux formes comme *veno* (dans *evenat*) et *venio*, ou *grado* (*praegradat*) et *gradior*. Nous ne parlons que des doubles formes en *io*.

2. Les références se trouvent chez Neue, *Lat. Formenl.*, II², 415.

3. Toutes ces étymologies sont anciennes, sauf celle de *haurio* que j'ai cherché ailleurs à réunir à ἀφύσσω: mais tout en maintenant ce rapprochement, je me demande maintenant s'il ne faut pas diviser ἀ-φύσσω. — Sur le très incertain φύζω V. Curtius, *Verbum*, I, 321. — *Mrijate* a gardé l'ancienne

Tout ce qui est intransitif, sauf *patior* (anc. *patio*), rentre dans la 4e conjug. Il est probable que ce verbe appartenait primitivement aussi à la conjugaison en *-ire*. — Cela s'accorde avec notre hypothèse de l'accentuation de la caractéristique chez les verbes neutres; mais il faut admettre que dans ces cas-là, c'était sur le premier des deux sons *ia* que portait la tonique. Nous n'essaierons pas de décider si la forme première de ce suffixe était *ja* ou *ia*; des formes indiennes comme *mrijate* qu'on a expliquées par *mṛ* + *ia-te* parleraient pour la seconde alternative. Dans tous les cas, le grec nous offre les analogues parfaits des exemples latins en question. Ainsi ἰδ-ίω montre le suff. *ia* avec accent sur *i*, en regard du *ja*[1] du skr. *svíd-jati*. Cet *i* persiste même à l'aor. ἐξίδισα qui se trouve chez Aristophane, *Oiseaux* 791 (Curtius, *Verbum*, I, 296). Hésychius a également ἰδίσαι et Platon ἀνιδιτί. La longueur de l'*i* n'existe pas encore chez Homère. Cp. ὀΐω, κηκίω, μαλκίω, ἀΐω, et les transitifs κυλίω, ἀχίω.

Quant au vocalisme de la racine, nous trouvons bien la forme faible dans *morior*, *ordior*, *gradior*, *venio*; mais nous avons aussi, comme plus haut, des formes fortes comme *haurio* que je ne tente pas d'expliquer. De même *farcio* a la forme forte, ce qui est d'autant plus surprenant que le grec a, comme il fallait s'y attendre, φράσσω avec l'affaiblissement régulier. C'est **forcio* (ou **forceo*) qui répondrait à φράσσω d'une manière complète, et peut-être le vieux mot *forctus* dont le sens était voisin de celui de *fortis* (Corssen I², 101) est-il un dernier reste de ce verbe conjectural. Ce mot est identique à φρακτός. **frequeo* de la même racine s'annonce par son *qu* comme étant un verbe en *-aja*.

Après avoir passé en revue ces verbes en *-io*, il ne nous reste qu'à voir les verbes en *-eo* à sens transitif, correspondant à des verbes en *-ja* du sanscrit ou du grec:

28. *teneo* = τείνω pour τέν-jω.

29. *mŏv-eo* = ἀμείδω pour ἀ-μεϝ-jω. Curtius, p. 575.

30. *tong-eo* «savoir» (osq. *tanginom*) a été comparé au gr. τάσσω qui montre en effet un γ dans ses dérivés. L'α du verbe grec indique une ancienne nasale. Le second sens que donne Festus à

---

accentuation des verbes neutres en -ja. — Dans *orior* il ne semble pas que *or* soit le représentant de *r*. — On pourrait ajouter *glutio* que M. Ascoli rapproche de γλύζω. *Vorlesungen*, p. 79.

1. Primitivement *já*.

tongeo (p. 356) «significat et latius dominari» s'accorde bien avec ceux de τάσσω, ἐπιτάσσω. — Nous avons placé cet exemple avec les verbes transitifs à cause de la signification du mot grec, qui a dû être la primitive.

31. *in-video*. Bien que ce verbe puisse être regardé comme un composé de *video*, il rappelle le skr. *vídhjati* «blesser» (rac. *vjadh*) dont le sens a d'abord été simplement «frapper», ce qui nous permet d'y rattacher également *di-vido* (= δια-κόπτω). — *Invisus* «odieux» est sorti de la même idée que *in-fensus* (de *fendo* frapper).

32. *indulgeo* a été expliqué de bien des façons[1].

Je le rattache directement à ῥέζω en remarquant que son sens propre est *s'adonner à*, *cultiver*, *s'y prendre par la douceur pour obtenir qqch.*, mais avec une idée essentiellement active, dont on se rend bien compte par ce vers de Lucrèce (V, 1369):

> inde aliam atque aliam culturam dulcis agelli
> temptabant, fructusque feros mansuescere terra
> cernebant indulgendo blandeque colendo.

Avec cela, il est certain qu'*indulgeo* peut être un verbe dérivé (qui correspondrait plus ou moins à ἐνεργέω).

Encore ici, il y a des contradictions à notre hypothèse. Si *teneo* avait à l'origine l'accent sur la caractéristique *-ja*, nous devrions trouver en grec une forme faible ταίνω au lieu de τείνω. Le gouna de *moveo* — ἀμείδω en revanche ne signifie pas grand chose, la racine étant plutôt *mav* que *mu*.

On a peut-être remarqué que s'il y avait parmi tous les verbes que nous avons cités (en *-ēre* et en *-īre*) un certain nombre de verbes latins en *-já* à sens passif, opposés à des verbes actifs en *ja* (non accentué) du grec ou du sanscrit (le 2e groupe pour les verbes en *-ēre*), il n'y avait pas en revanche de verbes latins en *-já* à sens actif auxquels correspondît un verbe neutre dans une autre langue. Et cela découle de notre hypothèse, car le verbe neutre en question devrait être également accentué sur la caractéristique; actifs et passifs auraient donc eu à l'origine le même accent, ce qui est inadmissible. — A la vérité nous en avons vu un cas, c'est le lat. *suf-fio* (pour **fuio*) de la 4e conjug. signifiant *enfumer*, en regard de θυίω qui a le sens neutre. Ce verbe grec étant assez rare, il est permis de ne pas se préoccuper beaucoup de cet exemple.

---

1. V. *Mém. Soc. Ling.* II, 382, et récemment Leo Meyer, *Ztschr.* 23.

Mais en voici une série d'autres qui seraient décisifs, si nous n'avions toute raison de croire qu'il s'agit ici de verbes en *-aja* et non de verbes en *-ja*.

noceo cp. skr. *náçjati* «périr» (primitivement **naçjáti*).

terreo cp. *trásjati* «trembler», gr. τρείω.

moneo cp. *mánjate*.

torreo cp. *tŕshjati*, et le second *torreo* à sens neutre.

doceo cp. *decet*.

Déjà le sens plutôt causatif que proprement actif de ces verbes les classerait dans les formes en *-aja*; cela est confirmé par leur voyelle radicale qui montre une gradation. Cp. en particulier *doceo* en regard de *decet*[1]. L'*o* du causatif *torreo* coïncide par hasard avec l'*o* du verbe neutre *torreo*, mais leur origine est absolument différente; dans ce dernier, *or* représente comme nous l'avons vu un *r̥* voyelle.

1. Ces deux verbes sont indubitablement sortis de la même racine; il serait trop long d'en faire ici la preuve. Le grec δόξα, le skr. *dāçati* et *daçasjati* en sont proches parents. Qu'on compare les sens de skr. *çās*, *çaṅs*, lat. *censeo*.

LA TRANSFORMATION LATINE DE **TT* EN *SS* SUPPOSE-T-ELLE UN INTERMÉDIAIRE **ST*[1]?

(*Mémoires de la Société de Linguistique* III, p. 293. — 1877.)

Un phénomène bien connu de la phonétique latine est celui qui a transformé en sifflantes les dentales *d* et *t*, lorsqu'elles venaient à se rencontrer à l'intérieur du mot. On peut poser pour règle que les groupes *tt*, *dt* se sont changés partout en *ss*, et qu'à son tour *ss* est devenu simple *s* lorsqu'il était précédé d'une voyelle longue ou d'une consonne. Je fais suivre ici les exemples parce qu'ils permettront de vérifier commodément la loi[2].

1. Après une voyelle brève:

fassus de fāteor	grassor } de grădior
passus de pătior	gressus } de grădior
quassus de quătio	sessum de sĕdeo
fessus de fătiscor	fossus de fŏdio
messus de mĕto	fissus de fi(n)do
missus de mitto	scissus de sci(n)do

auxquels il faut ajouter les formes qui ont allongé la voyelle et dédoublé la sifflante; ceci n'a lieu que lorsque le groupe primitif était *dt*[3]:

---

1. La même question est étudiée par M. Fröhde dans le 3e fascicule des *Beiträge zur Kunde der Indogermanischen Sprachen* de Bezzenberger. Comme ce fascicule a paru le 11 ou 12 avril et que le travail de notre confrère nous a été envoyé le 13 mars, les points où les deux auteurs se rencontrent ne sauraient être mis sur le compte d'un emprunt. (Note de la Rédaction.)

2. Une ample collection s'en trouve chez Pott, *Wurzelwörterb.*, IV, 35 seq. — Dans toute notre recherche nous avons laissé de côté ce qui était douteux, des mots comme *caussa*, *lessus*, *restis* ou même *vicensumus* qu'on peut ramener soit à *vicenttumus*, soit à *vicentu-mus* (cp. *mansum*). — Sur un seul de ces mots nous voulons hasarder une conjecture: *lanista*, que M. Fröhde désigne comme «unklar», serait-il le grec δανειστής et aurait-il par conséquent passé par les sens d'*usurier* et *marchand d'esclaves* en général? L'absence de tout autre point d'attache excusera ce que cette supposition a d'aventureux.

3. Nous savons par Aulu-Gelle (IX, 6) qu'une voyelle radicale brève devenait longue au participe passif si elle était suivie primitivement d'une consonne sonore; ainsi *ăctus* de *ăgo* en regard de *dĭctus* de *dico*. Cette particularité ex-

cāsus de cădo — ēsus de ĕdo
vīsus de vĭdeo — gavīsus de gaudeo
divīsus de divĭdo — fūsus de fu(n)do
tūsus de tu(n)do — fūsus parent de σφενδόνη

2. Après une voyelle longue:

nīsus de nītor — lūsus de lūdo
ūsus de ūtor — trūsus de trūdo
rāsus de rādo — -cūsus de cūdo
-suāsus de suādeo — caesus de caedo
-vāsum de vādo — laesus de laedo
ōsus de ōdi — taesum de taedet
rōsus de rōdo — ausus de audeo
fīsus de fīdo — clausus de claudo
rīsus de rīdeo — plausus de plaudo[1].

En outre *cesso* de *cĕdo*.

3. Après une nasale:

sensus de sentio — pransus de prandeo
mensus de *mentior — scansus de scando
mansus de mando — -census (incendo)
-fensus de fendo — absconsus de abscondo
pensus de pendo — tunsus de tundo
prehensus de prehendo — pansus, passus de pando
sponsus de spondeo — frēsum, fressum[2] de frendo
tonsus de tondeo

4. Après une consonne quelconque:

flexus de flecto — versus de verto
nexus de necto — arsum de ardeo
pexus de pecto — orsus de ordior
plexus de plecto — morsus de mordeo
nixus de ni[c]tor.

---

plique *cāsus*, *vīsus*, etc. (= *cāttus*, *vīttus*) en regard de *fassus*, *messus* (= *făttus*, *mĕttus*). En revanche les formes *gressus* de *grad*, *fossus* de *fod*, etc., paraîtront singulières: on ne saurait supposer que leur voyelle se prononçait longue, car on aurait alors préféré écrire *gresus*, *fosus*. C'est seulement lorsque l'orthographe *ss* se borne à la période archaïque (ainsi *essus* chez Plaute. v. Ritschl, *Opusc.*, II, 545) que la longueur est probable.

1. Dans plusieurs de ces verbes la voyelle longue n'appartient qu'au présent. Mais il n'y avait pas lieu de faire ici la distinction.

2. *Passus* et *fressum* ne sont pas formés normalement. On a pensé à dériver le premier de *pateo*. Quant au second, il est peut-être pour **fremsum* (cp. pressus = *premsus), car *frendo* est parent du grec χρεμετίζω.

Dans les quatre cas énumérés nous voyons les deux dentales se transformer en double *s*, car *versus* est pour *verssus*, *rōsus* pour *rōssus*, etc. Les exceptions seront examinées plus tard; nous nous demandons dès à présent comment le fait a été expliqué.

On y voit le résultat d'une double opération phonique: la première des deux dentales qui se heurtaient se serait d'abord changée en *s*; de là un premier degré *st*. La sifflante se serait ensuite assimilé le *t*, et aurait ainsi produit le dernier terme de l'altération, *ss*[1].

On suppose donc le groupe *st* comme transition à *ss*. Nous ferons bien de nous enquérir du sort réservé en latin au groupe *st* dans les cas où son existence est non plus supposée, mais assurée par son origine et par la comparaison des autres langues. Ces cas sont naturellement ceux où un suffixe commençant par *t* s'ajoute à une racine ou à un thème en *s*. Nous trouvons que les suffixes *ta*, *ti*, *tar*, etc., ont donné:

Avec la racine	*us* (*uro*, skr. *ush*)	*ustus*
—	*gus* (skr. *ǵush*)	*gustare*
—	*ques* (*queror*, skr. *çvas*?[2])	*questus*
—	*ges* (*gero*)	*gestus*
—	*haus* (haurio, ἀφ-ύσσω)	*haustus*
—	*quaes* (quaero)	*quaestor*
—	*pis* (skr. *pish*)	*pistor*
—	*ves* (skr. *vas*)	*vestis*
—	*ves* (skr. *vas* habiter)	*Vesta*
—	*tex*	*textus*.

Il faut ajouter *Auster* de la rac. *us*; *maestus*, cp. *mis-er*; *hostis*, got. *gasts*; *estis* de *es*; *tristis* de la rac. *tars* (J. Schmidt, *Voc.*, II, 362); *festus* qu'on a rapproché du grec θες- dans θέσσασθαι; *crusta*, cp. κρύσταλλος; *vastus*, allem. *wüst*; la désinence *-sti* (pl. *stis*), grec -σθα; *mixtus*, cp. skr. *miksh*; *dexter*, *pas(c)tus*, *mis(c)tus*, *repos(i)tus*. — Les formations secondaires ne peuvent être considérées comme aussi probantes, mais elles montrent la même règle: *venustus*, *scelestus* et

1. Schleicher, *Comp.*[4], p. 225. Corssen, *Ausspr.*, I[2], 180. Leo Meyer, *Vergl. Grammatik*, I, 243 et 265. Pott, *Wurzelw.*, IV, p. 38 (ligne 24) et p. 40 (ligne 16). Brugmann, *Studien*, IV, 128. Bopp pose du moins la question de savoir si la sifflante appartient au suffixe ou à la racine, mais il se décide dans ce dernier sens. *Gramm. Comp. Trad.*, I, p. 202.

2. Ce rapprochement est fait, mais en même temps rejeté, par M. Ascoli. *Vorlesungen über Lautl.*, p. 57.

tous leurs semblables; *crastinus*, *hesternus*, *noster*, *sextus*, *iste*, *ostium*, *postumus*, *majestas*, *pustula*, etc.

Il ressort de là que le groupe *st* n'a jamais été redouté de la langue latine. Partout où on peut dire à coup sûr qu'il a existé, il existe encore. Il devient par conséquent inexplicable que la transformation de *tt*[1] ne se soit pas arrêtée à l'étage supposé *st*; et, pour choisir un exemple caractéristique, que **pastus* de *patior* soit devenu *passus* quand *pastus* de *pascor* demeurait tel quel.

Et pourquoi ne trouve-t-on pas, dans les racines où la dentale est précédée de *r*, des formes comme *vestus* (de *verto*), *mostus* (de *mordeo*)? Ce serait logique puisqu'on admet les intermédiaires **verstus*, **morstus*, et que les formes toutes semblables mais chez lesquelles la sifflante est assurée **torstus*, **tersta*, **terstis*, **pors(c)tulo* sont devenues *tostus*, *testa*, *testis*, *postulo*. — Les formes réellement existantes *versus*, *morsus*, *orsus*, *arsus* sont, on le voit, en contradiction avec l'hypothèse d'un degré intermédiaire *st*.

Des deux dentales qui se trouvaient en conflit ce n'est donc pas celle qui appartient à la racine qui a pu se transformer avant l'autre en sifflante. Il ne reste qu'une seule supposition à faire, c'est que ce doit être celle du suffixe.

Ainsi nous comprendrions le changement de *dt*, *tt* en *ss* comme résultant d'une assimilation régressive et non progressive. Le groupe *tt* serait d'abord devenu *ts*, et de là *ss*, comme on a *esse* pour **etse*, **edse*[2].

Il n'est pas étonnant que nous n'ayons conservé aucune trace du degré *ts*, cette combinaison consonantique étant des plus instables et n'ayant subsisté nulle part dans la langue.

Le changement du *t* suffixal en *s* a-t-il du moins des analogies en latin? Il en a de très directes si l'on admet que le suffixe commençait primitivement par *t* dans des mots comme *vec-so* (vexo), cp. *vecto*; *fluc-sus*, cp. *fluc-tus*, ce qui est fort possible en effet. Un cas certain est *lapsus* pour **labtus*. Peut-être aussi *ipse* est-il pour **ipte*.

Des analogies plus éloignées, en ce sens que le *t* s'y trouve précédé d'une *liquide* ou d'une *nasale*, sont en revanche très-nombreuses : *cursus*, *vulsus*, *pulsus*, *celsus*, *mansum*, etc. De même **formontus* est devenu *formonsus* (et de là *formōsus*, *formossus*). C'est

1. *tt* comprend aussi *d-t*, lequel est devenu d'abord *tt*.

2. Au tome Ier de ces Mémoires, p. 169, M. Bréal, partant de *passus*, établit, comme je vois, la série des formes **pand-tus*, **pand-sus*, *pan-sus*, *passus*. L'auteur admettait donc depuis longtemps l'explication que je propose ci-dessus.

dans la même catégorie que se rangent sans doute *mersus* de *mergo*, *parsum* de *parco*, *alsum* de *algeo*, etc., où le *t* ne s'est apparemment changé en *s* que lorsqu'il arriva au contact immédiat de la liquide, c'est-à-dire après la disparition de la gutturale (*merctus, *mertus, mersus). — Dans tous les cas, les difficultés de prononciation que présente le groupe *tt* suffiraient, même sans autre analogie, à rendre admissible le changement de la seconde dentale en *s*.

Il reste à voir les exceptions que souffrent les règles que nous venons de reconnaître.

Celle qui a trait à la persistance de *st* n'est pas nécessairement enfreinte par la forme *haesum*. En effet, l'étymologie de ce mot est obscure et sa racine se termine peut-être par un *r* : *haesum* serait alors pour **haersum*, **haertum* (comme *prosa* pour *prorsa*, *suasum* pour **suarsum*, **suardtum* [1]). — Il reste néanmoins plusieurs véritables exceptions : *ossis* pour **ostis*, les superlatifs en *-issimus* pour *-istimus*, et le cas où une nasale précède l'*s*, ce qui arrive pour *censor* = **censtor* et *pinsus* = **pinstus*. Ce dernier cas s'explique plus ou moins par le poids considérable du groupe *ēns*, *īns* ; et on peut ranger sous la même rubrique *hausurus* pour *hausturus*.

Quant à la règle suivant laquelle *tt*, *dt* deviennent *ts* (et de là *ss*), nous ferons observer tout d'abord que le groupe *str*, par exemple dans *rastri* de *rado*, *tonstrix* de *tondeo*, n'apporte aucune lumière au débat. On ne saurait en faire usage pour prouver la série *tt*, *st*, *ss* ; car le *t* de ces formes peut tout aussi bien avoir été inséré par euphonie pour éviter la rencontre de *sr* ; la série **tondtrix*, **tontsrix*, **tonsrix*, *tonstrix* a donc la même probabilité. Et même en adoptant l'autre, les conclusions qu'on en pourrait tirer ne s'étendraient pas aux formes où le *t* du suffixe est suivi d'une voyelle, la double consonne *tr* ayant pu faire dévier le phénomène de sa marche ordinaire. Aussi n'avons-nous pas cité plus haut des formes telles que *sinister*, parce qu'elles ont dans la plus grande partie de leur flexion le groupe *tr* à la suite de *s*, et que par conséquent elles ne prouveraient rien.

---

1. Curtius, *Studien*, V, 243. Une analogie plus directe serait *cassus* s'il appartenait véritablement à *careo*. Mais ce mot ayant avant tout le sens de *vide* (cassa nux) et le grec κύτταρος désignant *tout espace vide et creux*, nous avons sans doute à partir d'un thème **kvatto* dont tous les deux dérivent, le mot latin ayant perdu *v* comme *canis* = **cvanis*. Le racine paraît être la même que dans κενεός (*κϝενεός), skr. *çūnja*.

Nous laissons de côté également les cas où *tt* est resté inaltéré, ainsi *muttio*; et ceux, comme *fūtilis*, où il s'est simplifié avec allongement de la voyelle. Ce ne sont pas, en effet, des exceptions proprement dites, mais bien les derniers témoins d'une loi plus ancienne qui ne connaissait pas l'assimilation.

Les formations *secondaires* comme *potestas* = **potenttas*, *Segesta* = **Segetta* sont négligeables; mais il nous reste à enregistrer comme exceptions formelles: *estis*, *comestus* de *edo* (cp. *ēsus*, *comessus*) et les cinq mots suivants: *castus* parent du grec καθ-αρός (Curtius, n° 26), par conséquent pour **cadtus*; — *aestus* pour **aedtus*, cp. αἴθω; — *custos* pour **cudtos*; cp. κεύθω (Curtius, n° 321); — *festus* pour **fedtus* (dans *infestus*, *manufestus*), si du moins on adopte le rapprochement ordinaire avec *fendo*, que M. J. Schmidt a réuni avec beaucoup de vraisemblance au skr. *bādh* (ce qui ne préjuge rien quant au gr. παθεῖν); — enfin *fistula* qui d'après tous ses emplois dans le sens de *vase*, *canal*, *récipient* (v. en partic. Corssen, *Beitr. z. ital. Sprachk.*, p. 195) rappelle πίθος et serait donc pour **fidtula*.

Est-ce le hasard qui fait que ces cinq formes ont un *dh* primitif? Si cette coïncidence prenait corps par un plus grand nombre d'exemples, il y aurait là une confirmation de l'hypothèse de M. Ascoli que le *dh* indo-européen, avant de devenir le *d* latin, a passé par le son du *th* anglais. En effet la spirante θ, placée devant *t*, devait se transformer plus aisément que *d* en *s*.

Post-scriptum. — M. Bréal attire mon attention sur les formes ombriennes. Il me semble en effet que spafu, *spefa* de *spand* (*Tables Eugubines*, p. 119), mefa = *mensa* de *ment*, *trahvorfi* de *vort* s'expliquent d'eux-mêmes si l'on admet que c'est la seconde dentale qui s'est changée en sifflante, car nous arrivons ainsi à **spantsus*, **mentsa*, **trahvortsim*, formes qu'on serait obligé de supposer, si elles n'étaient pas confirmées ainsi. Si au contraire la série des formes avait été: **ment-ta*, **mensta*, **menssa*, **mensa*, il est probable que le groupe *ns*, produit secondairement, se serait maintenu tout aussi bien que dans pelsans pour **pelsandos*.

EXCEPTIONS AU RHOTACISME.

(*Mémoires de la Société de Linguistique* III, p. 299. — 1877.)

L'évanouissement de la sifflante en grec, lorsqu'elle était placée entre deux voyelles, le rhotacisme en latin dans les mêmes conditions, sont deux phénomènes qui se font pendant. Il est curieux qu'un certain nombre d'exceptions soient communes à ces deux lois phonétiques:

1. *pisum* «pois» = πίσος (Curtius, n⁰ 366). Le nom de famille *Piso* est un dérivé de *pisum* qui en garantit l'ancienneté.

2. φῦσα «souffle», cp. *pūsula* (Curtius, n⁰ 652). Le mot grec se trouve aussi écrit avec double σσ, ce qui n'est sans doute qu'une manière d'exprimer la sifflante particulièrement forte à laquelle nous avons affaire.

3. *miser*, cp. μισέω (Curtius, p. 582. Corssen, I². 377). μύσος «action indigne» appartient probablement à la même racine. — Le rhotacisme a cependant atteint le mot *maeror* parent de *miser*.

4. *nāsus* «nez»; cp. *nares*. Bopp (*Gloss.*) rapproche νῆσος «île» de skr. *nāsā*, lat. *nāsus*. Voy. contre cette étymologie Curtius, p. 320.

Enfin, est-ce un accident fortuit que les mots *keçara*, *keça* qu'on réunit à *caesaries* aient pris en sanscrit la sifflante palatale?

Ces cas sans doute sont peu nombreux, mais le chiffre total des exceptions est également minime. Parmi le reste des mots qui ont échappé au rhotacisme latin, il n'y en a peut-être aucun qui ait son correspondant en grec, en sorte que ce n'est que dans les cas cités qu'on peut vérifier le fait dont nous parlons. Il y a en revanche des exemples du sigma grec conservé là où le latin a *r*.

Le désir d'éviter deux *r* consécutifs ne saurait être allégué (dans les mots comme *miser*, *caesaries*). Voy. les exemples d'accumulation des *r* chez Corssen, *Beitr. z. ital. Sprachk.*, 236.

I, U = ES, OS.

(*Mémoires de la Société de Linguistique* III, p. 299. — 1877.)

Lorsqu'en grec un sigma placé devant une consonne sonore a été rejeté, étant précédé d'ε, il a donné naissance en général aux modifications vocaliques représentées dans l'exemple suivant: *ϝεσμα, ion. εἷμα, lesb. ϝέμμα, dor. γῆμα (Ahrens, *Dor.*, p. 52). Les exemples où la voyelle était *o* sont plus rares; on peut citer Διώνυσος (hom.) pour *Διοσνυσος, lesb. Ζόννυξος; on voit qu'ici le dialecte ionien suit l'exemple du dorien, au lieu d'avoir ου comme on l'attendrait. De même dans ὠνέομαι pour *ὀσνέομαι; mais ce dernier exemple est moins sûr, parce que le digamma initial a pu y jouer un rôle.

Or il y a des formes où la langue procède d'une tout autre manière et dans lesquelles εσ est devenu ι, tandis que οσ se changeait en υ, sans même que ces deux voyelles, que nous retrouvons comme un résidu du groupe primitif, soient nécessairement longues. Le phénomène n'a lieu que devant une consonne sonore.

— χίλιοι (—⏑—) comparé avec raison à la seconde partie de *sahasra* (dont la première = ἑ- dans ἑκατόν). Les Doriens ont suivi la règle ordinaire et ont par conséquent χήλιοι (Ahrens, *Dor.*, p. 160); les Lesbiens semblablement χέλλιοι. La diphtongue du béot. χείλιοι parle aussi pour un σ primitif. Cp. εἶμεν pour *ἐσμεν (εἶναι) (Ahrens, *Aeol.*, p. 185) Car un ει ordinaire serait devenu ι dans le dialecte béotien.

— ἱμάτιον (la 1e syllabe longue) pour *ϝεσμάτιον.

— φρύγω pour *φρόσγω. On pose ordinairement *bharg* comme racine; mais c'est *bhrazg* qu'il faudrait dire. Les grammairiens indiens ont écrit en effet *bhrasǵ*, ce qui pouvait avoir sa raison d'être dans le prononciation. Le récent travail de M. Hübschmann sur g^1 et gh^1 dans le Journal de Kuhn jette du jour sur cette forme particulière de racines[1]. Le lat. *frīgo* montre un phénomène sem-

1. C'est ainsi que suivant M. Hübschmann, μισθός et *mīḍha* remontent à une rac. *mizdh*; *mergo* et *maǵǵ* à *mazg*, etc. Le véd. *īḍ* dont le régime est toujours une divinité (Grassm.) est certainement un développement semblable de la rac. *jaǵ*: il est donc pour *izh-d* (zh = j français) ou peut-être, à en juger par l'accent, pour *jajazh-d*.

blable au grec, dont nous avons à parler plus bas. La longueur de l'υ dans φρύγω ne se maintient qu'au présent.

— λύγος (⏑⏑) «osier, et toute espèce de branche flexible». Il faut comparer le skr. *raǵǵu* pour **razǵu* «corde». La racine a encore ici la forme *razg*; elle se montre clairement dans les mots slaves et dans le lit. *rezgis* cités (à propos du lat. *restis*) dans les *Beitraege de Bezzenberger*, I, 172. — Le latin *ligāre* comparé depuis longtemps à λύγος, λυγόω sera mentionné plus loin.

— πύματος a été ramené à *ποστατος et rapproché de l'osq. *posmos* «le dernier» par M. Curtius, *Grdz.*[4], p. 706 (cp. *posterus*, *paçcāt*). Peut-être πυνός· ὁ πρωκτός (Hes.) est-il pareillement pour *ποσνός; cp. lat. *pōne* (= *posne).

Des phénomènes semblables sont reconnaissables en latin. Nous avons déjà rencontré *frīgo* qui est pour **fresgo*, *līgare* pour **lesgare*; ailleurs j'ai cité *dīves* = **desves*[1], et *frīvolus* = **fresvolus*, que M. J. Schmidt réunit au grec χιραλέος au moyen de la forme primitive **gharsvara* (rac. *ghars*, frotter). Il faudrait ajouter *ūva* «grappe de raisin» au cas où ce mot serait pour **osgua*, c'est-à-dire égal au grec ὄσχη, ὄσχος «le cep avec ses grappes». Mais je n'insiste pas sur cet exemple parce qu'il me paraît probable que tous ces mots appartiennent à la racine *vaks*[2]. — *Vīlis* que M. Bréal a ramené à *veslis*[3] présente peut-être la même altération, mais facilitée en tout cas par le *l* et le *i* qui suivent.

---

1. Skr. *dāsvant*. — L'*i* du mot *frivolus* qui suit dans le texte est considéré sous un autre point de vue dans le livre de M. J. Schmidt.

2. La racine serait dans le skr. *vaksh*, *uksh* «mouiller», et ὄσχος = *Ϝ*οσχος. Hésychius donne ὤσχη, Suidas ὤσκη. — Le second sens du mot ὄσχη (scrotum) confirme cette étymologie. L'équivalent exact du skr. *ukshan* se trouve dans la glose ἀν-οσχήν· ἄνανδρος (Hésych.). Comme on place le grec ὑγρός avec skr. *uksh*, nous reviendrions par une autre voie à réunir sous la même racine ὄσχη et *uva*, car ce dernier mot est ordinairement rattaché à *uveo* et à ὑγρός. Seulement cette étymologie de ὄσχη supposant que σχ = *ks*, il n'est plus possible de comparer directement *uva*, lequel ne pourrait plus dans la forme être **osgua*, ni **usgua*.

3. *Mém. Soc. Lingu.*, II, 381.

ESSAI D'UNE DISTINCTION DES DIFFÉRENTS *a* INDO-EUROPÉENS.[1]

(*Mémoires de la Société de Linguistique* III, p. 359. — 1877.)

Les partisans de la pluralité des *a* indo-européens s'entendent faire souvent les deux reproches suivants: 1° vous négligez de démontrer que l'ancienne hypothèse du scindement de l'*a* est inadmissible; 2° vous n'expliquez pas comment dans les langues asiatiques plusieurs *a* ont pu se confondre dans un seul. — L'opportunité de cette seconde objection nous échappe par la raison que l'unité de l'*a* aryen repose, au moins en grande partie, sur une fiction; dans une multitude de cas c'est *i* (ou *u*) qui est opposé à une des variétés de l'*a* en Europe, et, si l'on est libre de faire remonter l'*i* de *pitar* et l'*a* de *admi* à un seul et même *a*, la diversité de l'*a* en sanscrit n'en demeure pas moins le fait donné. En zend nous avons tout au moins *ere* = skr. *r* qui diffère évidemment de *ar*. Quant à l'autre critique, le scindement d'un seul *a* est et restera un fait possible en lui-même; mais, comme nous venons de le dire, l'unité de l'*a* n'est elle-même qu'une hypothèse, aucune langue indo-européenne, sauf peut-être l'ancien perse, ne possédant cette unité.

En écartant ainsi les premiers obstacles qui nous interdisaient l'accès de la question, nous savons trop bien qu'un reproche infiniment plus grave pourra s'appliquer de plein droit à notre travail, celui de ne consulter qu'une petite partie des langues de la famille, quand il s'agit d'un problème si vaste et d'une pareille portée. Aussi n'avons-nous pas la folie de tenter une solution définitive; nous voudrions simplement attirer l'attention sur certaines coïncidences qui nous ont frappé, et qui nous ont paru éclairer à leur tour d'autres phénomènes plus généraux.

---

1. Ce travail, sous la forme condensée qui lui est donnée ici, n'était point destiné primitivement à l'impression: de là l'absence de tout le matériel indispensable des exemples et une énumération souvent incohérente des résultats principaux. Nous essaierons de combler ces lacunes dans une étude subséquente et plus étendue du même sujet. — [Voir ce que F. de S. dit de cet article à la page 3 de son *Mémoire*.]

§ I

On sait que dans bien des cas l'*i* et l'*u* sanscrit des groupes *ir*, *il*, *ur*, *ul* s'annonce, entre autres par la comparaison du zend, comme étant ce qu'on appelle un *a* affaibli. L'allongement qui est produit par une consonne venant après la liquide — ainsi dans *çīrshan* — ne change rien à la chose.

En regard des exemples qui montrent cet *i* et cet *u* particuliers, plaçons les mots correspondants des langues du sud de l'Europe, mais en ayant soin de choisir des thèmes identiques ou des dérivés très voisins[1]:

puru — πολύς	puras — πάρος
purī — πόλις	purā — πάλαι
(giri — βορέας, ὄρος)	guru — { βαρύς / grăvis
hirā — χολάς, haru-spex	
dīrgha — δολιχός	çiras — κάρη
çīrsha — κόρση	kulva — calvus
ūrdhva — ὀρθός, arduus	īrma — armus
pūrvya — πορϝιος, πρώϊος	mīra — mare
mūra — μῶρος, morosus	kīla — κᾶλον, cāla.

1. Comme il nous faut être sûr de ne pas rencontrer d'exceptions, je cite aussi les exemples douteux; *kulāya* «nid» et καλιά (⏑——) «maison» comparés par Fick. — *giri* «souris» et γαλέ(ι)η «belette», deux animaux qui ont quelques caractères communs (*gar* dévorer). Cf. *glis*. — La forme védique *çīra* que Grassmann rattache à *çar* «cuire» pourrait être le latin *cārus*; qu'on se rappelle *çrī*, *çreshṭha* de la même racine, et le grec πέπων, parent de πέσσω. — *uloka* et Ὄλυμπος, comparaison que j'ai hasardée quelque part. — *bhuraṇyu* = Φορωνεύς, suivant Kuhn (*Herabk. des F.*). — *urvarā*, ἄρουρα, *arvum*. — Si *uraṇa* et ἀρν(-ός) vont ensemble, il est probable, vu les traces du digamma, que l'*u* du mot indien est un rétrécissement de *va* et que nous n'avons donc pas à nous en occuper.

Sur Βορέας et Ὑπερβόρειοι, voy. Curtius, *Grdz.* 350; sur le droit qu'on a de donner à ὀρθός le digamma, Ahrens, II, 48. — πορϝιος est la forme que suppose M. J. Schmidt, *Voc.* II, 27. — *purā* et πάλαι me semblent être un même thème à deux cas différents. — *kīla*, κᾶλον, cāla, Schmidt, *Voc.* II, 216.

Sthira-στερέος ne constitue point une exception: les thèmes sont différents, et de plus il est probable qu'ils n'ont pas même la racine en commun; en effet, στερεός est le masc. de στεῖρα (Curtius, *Grdz.* 594), et ce dernier mot répond à *stari* tandis que le *th* de *sthi-ra* lui assigne la rac. *sthā* pour origine.

Les langues classiques ont partout *a* ou *o*, jamais *e*. Si le latin a *cerebrum* en regard de κάρη = *çiras*, c'est par une décoloration hystérogène de l'*o* sur laquelle nous aurons à revenir. Il est instructif de voir d'une part *puras* = πάρος, *purā* = πάλαι, et de l'autre *parā* = πέρᾱ, *pari* = περί[1].

Nos conclusions sont: 1° qu'il y a une espèce d'*a* indo-européen reflétée en sanscrit par *i* ou *u* devant les liquides, et dans les langues classiques par *a* ou *o* devant les mêmes consonnes[2]; — 2° si *a* et *o* s'équivalent dans les langues classiques devant les liquides et forment à eux deux un groupe opposé à *e*, dans d'autres conditions les rapports seront probablement les mêmes, présomption qu'il faudra naturellement vérifier.

D'autre part, *o* est souvent en étroite connexion avec *e*: ainsi dans γέγονα — γενέσθαι, dans *toga* — *tego*. Cette sorte d'*o* ne peut pas être la même que celle que nous venons de voir s'échanger avec l'*a*. Nous appellerons o_1 l'*o* parent de l'*a* et o_2 l'*o* parent de l'*e*.

o_2 peut passer pour la gradation de *e*. Au contraire o_1 est apparemment sur le même rang que *a*, et, lorsqu'il leur faut une gradation, c'est ā et ō qui apparaissent, par exemple, dans le parfait ἔαγα (⏑ — ⏑), dans νῶτον à côté de νόσφι.

Le système des *a* prendrait donc en grec et en latin la forme suivante:

a	*ā*		*e*	o_2
o_1	*ō*			

Ceci représente aussi, en gros, le système indo-européen. Il est douteux que le dualisme de *a* — o_1 soit primitif. Nous pouvons le ramener à un seul son indo-européen que nous désignons par A; la gradation de A sera A_2 (grec et latin *ā*, *ō*):

---

1. Le rapprochement de παρά avec *parā* est moins satisfaisant que celui de πέρα à cause de la quantité des dernières syllabes. — Si nous prétendons d'ailleurs que skr. *ir*, *ur*, doit toujours faire attendre en grec αρ, ορ, nous ajoutons que la réciproque serait fausse: on a, par exemple, skr. *sarva* = ὅλος, *salvus*. La question de l'influence de l'accent sur l'affaiblissement en *i* et *u* (v. J. Schmidt, *Voc.* II, 223) reste par conséquent entière.

2. Les exemples donnés n'offrent qu'une seule fois l'*o* latin, et nous anticipons ici sur le résultat de la recherche qui suit.

A	A_2	*a*	a_2

Les désignations *a*, a_2 etc., seront justifiées dans le paragraphe suivant:

§ II

a et a_2.

Nous appelons *a* et a_2 ce que M. Brugmann dans ses derniers travaux appelle a_1 et a_2. La suppression du chiffre 1 devenait possible du moment que nous faisions usage de la majuscule et non du chiffre 3 pour désigner notre nouvel *a*. D'autre part nous conservons a_2, bien qu'il n'y ait plus de a_1, afin d'avoir la même désignation que M. Brugmann et nous disons par symétrie A_2 au lieu de A_1, qui serait plus rationnel. — Quand nous voudrons parler du *son* a ou de l'a en général, et non de la voyelle indo-européenne que nous entendons par *a*, nous emploierons le caractère ordinaire au lieu de l'italique.

a (a_1 Brugm.) est l'*e* européen. Il est reconnu, depuis les travaux de Curtius, que cette voyelle concorde dans les langues d'Europe. Le linguiste qui part de l'idée de la pluralité des a n'a donc qu'à poser l'égalité: e européen = a aryen = *a* indo-européen, et aura par là même tiré un des a du chaos. Ce ne sera naturellement que dans les formes où apparaît l'*e* en Europe que nous pourrons identifier l'a aryen avec l'*a* indo-européen. Le caractère de cet a en sanscrit est tout négatif: il ne s'affaiblit jamais en *i* ou en *u*[1].

a_2 se reconnaît en sanscrit à ce qu'il s'allonge dans la syllabe ouverte, ainsi que l'ont montré MM. Brugmann et Osthoff. Ainsi dans *ǵaǵāna*, *papāta*, cf. γέγονε, τέτοκε. — a^2 s'allonge aussi dans la diphtongue, lorsque celle-ci se résout devant une voyelle: *nināya*.

Dans les syllabes fermées et dans les diphtongues suivies d'une consonne, a_2 apparaît, aussi bien que *a*, sous la forme de a: *bharanti* = φέροντι, *rireca* = λέλοιπα.

---

1. Les désidératifs tels que *pīts* de *pat* ne peuvent être comptés pour de véritables exceptions: ces formes sont obscures et constituent une classe à part.

On sait que, dans les langues classiques, a_2 est représenté par *o*, comme dans les exemples qui viennent d'être cités. Ici aussi le latin a souvent laissé retomber *o* au rang de *e*: *vinifer* au lieu de *vinifor* = οἰνοφόρος; *ǵānu*, γόνυ, mais *genu*.

Schleicher reconnaissait déjà une voyelle particulière dans gr. o = skr. *ā*; il y voyait la première gradation de a résultant de a + a, mais toujours en confondant les sphères distinctes de l'a et de l'e. M. Brugmann au contraire a accentué la corrélation de son a_2 avec a_1 (notre *a*). Ils sont en effet de même nature: c'est une même voyelle à deux puissances différentes. On le voit clairement pour la syllabe thématique des verbes en a:

bharāmi = *φέρομι
bharāmas = φέρομες } cf. bharatha = φέρετε
(bharanti = φέροντι)

Remarquons à ce propos que si, au part. prés. moyen le sanscrit *bharamāṇa* s'écarte du grec φερόμενος, ce n'est, sans doute, qu'en apparence, car *bharamāṇa* peut être sorti d'une ancienne forme **bharāmana*, laquelle ferait disparaître du même coup la difficulté que présente *māṇa* = μενο. De tels déplacements de quantité ne sont pas sans exemple en sanscrit: il serait difficile de dire quelle est la forme la plus ancienne du classique *pāvaka* ou du védique *pavāka* que M. Grassmann a montré être seul usité dans le Rig-Véda.

§ III

A *en grec et en latin.*

Nous cherchons à montrer deux choses: la parenté de a et de o_1, dans les langues du sud de l'Europe; la non-parenté de e avec le groupe a-o_1.

Pour l'étude de l'a radical, nous sommes obligés de diviser les racines en trois groupes:

1. Racines qui, se terminant consonnantiquement, ne contiennent ni liquide ni nasale, à moins que cette liquide ou cette nasale ne soit initiale comme dans λέγω, μέδω.

2. Racines qui se terminent par un a.

3. Racines qui, terminées consonnantiquement, contiennent une liquide ou une nasale non initiale.

Le troisième groupe offrant des difficultés particulières parce que *e* = indo-européen *a* s'y affaiblit dans certaines formes en a,

o_1, = indo-européen A (δέρω-δαρτός), nous le laisserons de côté pour ne point embarrasser une exposition déjà compliquée.

Premier groupe. Les racines qu'il embrasse se divisent nettement en racines à e et racines à a-o_1. Il n'y a pas échange de e et de a, ni de e et de o_1.

Les racines à e ont dans les formes fortes o_2: τεκεῖν τέτοκα, mais cet *o* est dans la plupart des cas facile à distinguer de o_1. — Quant aux racines à a-o_1, elles ont dans les formes fortes ā, ō (= indo-européen A_2): ἄγνυμι, ἔᾱγα.

Comme nous avons affaire à une voyelle persistant dans toute la racine, nous pouvons comparer un mot grec quelconque avec un mot quelconque de la même racine en latin, tandis que, s'il s'agissait du troisième groupe, nous serions forcés de nous restreindre aux thèmes identiques à cause de la mobilité de la voyelle.

Voici les différents cas qui se présentent: 1° a grec a latin, comme dans ἄγω-ago, λάχνη-lana, καπύω-vapor. — Plus de trente exemples.

2. Le grec oscille entre a et o (o_1), ainsi ἄγω-ὄγμος; environ douze exemples.

3. Le latin oscille entre a et o (o_1), comme dans *acies-ocris*; environ dix cas.

4. Le grec possède o et le latin a, ou vice versâ: λακεῖν-loqui; 11—12 exemples.

5. o dans les deux langues (nous ne comptons que o_1; par conséquent ὄψ-*vox*, etc., ne nous intéressent pas): 9 exemples dont 3 possèdent en grec ou en latin un parent avec a, ainsi οἰς-*ovis* à côté de αἴπολος et de *avilla*.

Les cas où e est en contact avec a, ne constituent une objection sérieuse que si c'est le latin qui possède l'a et le grec ε; en effet, le latin a sous diverses influences altéré profondément son vocalisme: *levis* est pour *lagvis* = ἐλαχύς, comme *fessus* pour *fassus* de *fatiscor*.

Quant aux exemples de l'a latin opposé à l'e grec, nous en retranchons les cas où cet e forme une diphthongue avec *i* et où il y a eu une influence évidente exercée par cet *i*; ainsi εἰ est pour αἰ, conservé en dorien, et dans l'osq. *svai*; εἶαρ est pour *αἶαρ = lat. assir. — Restent quelques exemples tels que τέσσαρες-quattuor (ombr. petur), μέγας-magnus, κεφαλή-caput, exemples dont je n'ai pas à me préoccuper plus particulièrement que les partisans

de la période européenne contre lesquels M. J. Schmidt a fait valoir ces exceptions.

Deuxième groupe. Racines terminées par un a. Nous nous prononcerons au paragraphe 4 contre l'existence de racines en *e* = indo-européen *a*; il n'y a que des racines en A et nous avons par conséquent à attendre à la fin des racines grecques et latines un *a* ou un *o*; dans les formes fortes ā, ō. Les cas tels que τιθέναι seront examinés au paragraphe 4.

Exemples de l'*a* dans les deux langues: πατήρ, pater; στα-τός, sta-tus; λά-τρις, la-tro; λά-ταξ, la-tex; στά-διον, spa-tium, etc.

Forme forte: μᾱ-τηρ, mā-ter; φρᾱ-τήρ, frā-ter, etc.

L'o et l'a oscillent en grec dans βα-σι-λεύς, πρό-βα-τον, βο-τάνη; ἄ-μοτον, αὐτό-ματος; βᾱ-μα, βω-μός, etc.

L'o et l'a oscillent en latin dans gnārus-ignōro, pōtus-pătera.

L'o et l'a s'échangent du grec au latin: δο-τός, dă-tus, νό-σ-φι, nătes; νό-τος, nătare; στρωτός, strātus, etc.

L'o dans les deux langues, par exemple dans πώνω-pōtus, γιγνώσκω-gnosco, etc.

Les racines à nasales et à liquides apporteront encore une grande masse de cas où l'*a* et l'*o* s'échangent.

La principale conclusion que nous tirons, c'est que l'*o* des thèmes nominaux comme ἵππο-ς, equo-s en regard de l'ā de χώρᾱ, etc. (lequel ne peut remonter qu'à A_2), doit représenter un A indo-européen et ne pas différer par conséquent de l'o radical de δοτός ou de l'α de πατήρ. M. Brugmann, au contraire, voit dans cet *o* un a_2; il a pour lui le vocatif en *e*, qu'il nous est impossible d'expliquer, mais trop d'autres raisons nous forcent à admettre la valeur A.

En second lieu, l'*e* de la conjugaison thématique (φέρετε) est naturellement une voyelle tout autre que l'*o* de ἵππο-ς, puisque cette dernière est un A et que l'*e* remonte à *a*. Nous avons déjà dit que l'*o* de φέρομεν est o_2, comme le prouve *bharāmas*, et que, par conséquent, il ne diffère de l'*e* que par le degré.

§ IV

A *et* A_2 *en sanscrit.*

1. *Dans les racines qui ne se terminent pas par une consonne.* — Lorsque la racine ne se termine pas par une consonne, nous avons déjà supposé plus haut que c'est toujours A et jamais *a* qui ap-

paraît. Les langues classiques n'ont *e* que par exception, et l'on trouve des traces de l'ancien vocalisme normal; ainsi à côté de τιθέναι, θετός: le latin fa-cio; — à côté de μέτρον: ἄ-μο-τον et αὐτό-μα τος; — à côté de ἱέναι: ἀφέωκα, ἀνεῶσθαι.

Or, le sanscrit nous offre constamment à la fin de la racine *ā* dans les formes fortes, *i* ou *ī* dans les formes faibles. Nous voyons donc que:

$A_2 = \bar{a}$
$A = i, \bar{i}$.

L'a, comme on pouvait s'y attendre, n'apparaît pas. Au part. parf. pass. par exemple, on a:

sthi-ta = στα-τός, stă-tus
pī-ta = πο-τός, pă-tera
çi-ta = că-tus
mi-ta = ἄ-μο-τον, αὐτό-μα-τος.

D'autres formes analogues sont:
hi-tvā — fă-tigo, χα-τίς
pi-tu — πα-τέομαι, păscor
pi-tar — πα-τήρ, pă-ter.

Formes fortes:
dāna-dōnum | mātar-μάτηρ-māter | mātrā-māteries | bhrātar-frāter. Parfois la forme forte persiste aux temps faibles; mais, en présence de *snāta*, nous savons bien que la forme faible eût été *snita*, lequel correspond à νό-τος et à nă-tare; on peut supposer de même *bhīta*, forme faible de *bhā-ta* qui répondrait à φατός et à fă-teor.

Et ainsi de suite; dans toutes les formes du verbe on ne trouve à la fin de la racine que:

A_2 = skr. ā = gr.-lat. ā, ō
A = skr. i, ī = gr.-lat. a, o.

mi-mī-te est formé tout comme ἵ-στα-ται.

2. *A à l'intérieur de la racine.* Ici A se confond en sanscrit avec *a*; tous deux deviennent a. La seule espèce de racines où il est possible de distinguer A de *a* à l'intérieur de la racine, ce sont celles qui contiennent une liquide, car alors *Ar* devient assez souvent *ir*, *ur* ou *r*; mais nous avons exclu ces racines de notre étude[1].

1. Une partie des faits qui concernent ces racines ont été abordés au § 1.

Dans des cas isolés *A* devient *i*, *u*, même devant d'autres consonnes que *r* ou *l*: ainsi *ǵihma* = δοχμός, *mushkara* = *masculus*.

3. *A dans le suffixe des thèmes nominaux.* Nous avons conclu de notre recherche dans les langues classiques que l'a long de χώρα et que l'o de ἵππο-ς, equo-s étaient A_2 et A comme les a de *māter* et de *pater*. Or, en sanscrit nous trouvons en effet un a long dans les thèmes féminins comme dans la syllabe radicale de mātar. Mais nous voyons en revanche en regard de l'*i* de *pitar*, *sthita*, un a dans la syllabe suffixale d'*açva-s*. Comment s'expliquer cette différence, si tous deux descendent de l'indo-européen A?

Elle s'explique par la différence presque constante des lois d'euphonie devant les suffixes primaires et les désinences verbales d'une part, devant les désinences casuelles de l'autre; les lois qui se manifestent devant les désinences casuelles s'écartent elles-mêmes très peu des règles du sandhi. Ainsi de même que nous trouvons: *dvekshyāmi*, mais *devadviṭsu, devadviṭ sa*, de même nous avons: *pi-tar*, *mi-mī-te*, mais *açva-sya*, et à la fin du mot *upa* (ὑπά, ὑπό). Lorsqu'un thème nominal en A ne se trouve ni à la fin du mot, ni devant un suffixe casuel ou un suffixe de formation secondaire, son A devient *ī*, comme devant les suffixes primaires: *andhī-bhavati* de andha, etc.

Lorsque la forme faible d'une racine en A se trouvera placée devant un suffixe casuel, elle prendra l'a et non plus l'i: *pāda-pa-s* et non *pāda-pī-s* (*soma-pā-s* contient la forme forte).

Il ressort de là que ce n'est pas seulement dans les formes où A est *radical*, mais dans toutes les occasions où un suffixe primaire ou une désinence verbale seront ajoutés à un A, que nous devons nous attendre à trouver *i*, *ī* en sanscrit.

Ainsi, nous avons en grec κίρ-να-μες, κίρ-να-τε; nous retrouvons en sanscrit normalement *çrī-ṇī-mas*, *çrī-ṇī-tha* et non pas *çri-ṇa-mas* ou toute autre forme. De même les formations en *-imi*, *-īmi*, telles que *çvasimi*, *bravīmi*, répondent à celles en ᾱμι, αμαι du grec; p. ex. ἄγαμαι. Au parfait l'*i* de *tutudima* correspond à l'α de πεπόνθαμεν. L'*i* de *duhitar* est identique à l'α de θυγάτηρ.

C'est à présent seulement que l'*a* de bharasi, bharati, bharatha va nous apparaître comme une chose extraordinaire, puisque partout jusqu'ici nous trouvions l'*i* devant les désinences verbales. Mais les langues classiques nous ont déjà donné la clef de l'énigme: φέρεις, — ρει, — ρετε montrent l'*e*, c'est-à-dire *a* et non A comme κίρναμεν. Or *a* reste toujours a en sanscrit. Si la voyelle thématique de

bharasi, etc., était la même que celle qui forme le suffixe de açva, nous aurions certainement *bharīshi*, *bharīti*, etc., comme çrīṇimas, çrīṇītha.

A l'aoriste nous voyons à présent que la formation indienne

adiksham
adikshas
adikshat

ne peut correspondre qu'aux aoristes homériques tels que: ἶξον, ἐδύσετο, ἐδήσετο.

L'aoriste en -σα au contraire se retrouve dans la formation:

anaisham = ἔδειξα
anaishīs = ἔδειξας
anaishīt = ἔδειξα[1].

Ce qui explique le gouna de ἔδειξα. Dans le verbe substantif nous avons:

ἦα = āsam
ἦας = āsīs
ἦα[1] = āsīt

Pour en finir avec les voyelles thématiques, nous remarquons encore la concordance de l'*a* de l'aoriste redoublé avocam, avocas, avocat avec l'*e* de ἔειπον, ἔειπες, ἔειπε. — De même au subjonctif aoriste neshatha comme l'homérique τίσετε. — De même au futur dāsyatha comme δώσετε.

§ V

Après avoir divisé les différents a de la manière qu'on vient de voir, d'après les conclusions que j'avais tirées des exemples donnés au commencement (*puras*-πάρος, *puru*-πολύς, etc.), il me vint l'idée, après l'achèvement du système, de voir si le scindement aryen de k_2 en *k* et en *c* pouvait être en rapport avec l'espèce d'a qui suivait la gutturale. Je trouvai que toutes les fois que k_2 était suivi de A ou A_2 il était resté guttural, mais que s'il était suivi de *a* ou a_2 il s'était palatalisé. C'est cette confirmation qui m'a fait croire que la théorie exposée ne serait du moins pas accusée d'avoir un caractère artificiel, et qui m'a décidé à la proposer, malgré les démentis

1. *ἦα et *ἔδειξα ont été supplantés par ἦε(ν) et ἔδειξε(ν) tout comme les doriens et primitifs γα, κα, par γε et κε(ν) ou comme -μεθα par -μεθεν à Lesbos. La dernière trace de cet *a* se trouve dans les plus-que-parf. de la 3e personne ἠειδη, ᾔδη (Curt., *Verb.* II, 238), lesquels prouvent une ancienne forme *ἠείδεα.

que la comparaison d'un plus grand nombre de langues lui infligera sans doute sur bien des points.

Commençons par les phénomènes de la fin des racines; c'est une règle constante que l'on ait dans le verbe en a:

arcati par exemple, mais *arka* dans le thème nominal;
rocate — mais *roka* —

et nous avons vu que l'a du verbe remonte à *a*, ce qui se prouve soit par la comparaison de φέρετε, soit simplement par le fait que l'*a* n'est pas devenu *i* devant les désinences verbales. Dans *arcāmi*, *arcāmas* la voyelle thématique est a_2. Au contraire dans le thème nominal nous avons conclu plus haut à A.

Qu'on mette ensuite en regard des thèmes en A comme *roka*, *vaka*, les thèmes en -as: *vacas*, *varcas*, etc. Ici la palatale reparaît; et le grec nous en donne la raison, car il a ἔπεα, ἔπεος, ἔπει, etc. L'omicron dans ἔπος représente a_2, comme l'admet M. Brugmann.

Dans des formations détachées des verbes, telles que eka = æquos, vṛka = λύκο-ς, yakṛt = ἧπαρ (ṛ remonte à Ar), çakṛt = σκώρ, nous voyons également la gutturale se maintenir devant A.

panca au nom. et à l'acc. est identique à πέντε, quinque.

Au commencement du mot nous découvrons la raison qui assigne la palatale à la syllabe de redoublement. Le grec a toujours *e* dans cette syllabe. Donc *cakāra* remonte à l'indo-européen $k_2ak_2A_2rA$ et tout s'explique.

Les autres exemples au commencement du mot sont:

carati — πέλω
catvāras — πέσσυρες, petur, petora et l'inexplicable quattuor
ca — τε, que
cayate — τείω sur les inscriptions
cancala — πέμπελος
carcara — querquera febris (Fick).

Partout l'indo-européen *a*, tandis qu'après la gutturale nous trouvons A:

ka-s, ka-taras — πό-τερος, κότερος; lat. quod, etc.
kalya — κᾱλός
kanya — καινός
kalama — κάλαμος
kalevara — cadaver
kakubh — cacumen

kalaça — calix, κύλιξ (= *κολιξ)
kavi — κοέω, caveo
kāru — κάρυξ
kīla — κᾶλον, cāla, et une multitude d'autres exemples.

Il est singulier qu'en général les langues classiques n'altèrent pas non plus la gutturale devant A ; mais je n'en voudrais encore tirer aucune conclusion. — Les phénomènes relatifs à g_2 sont tout analogues. Nous nous dispensons de les traiter ici, et nous laissons également de côté tout ce qui a trait aux racines à nasales et à liquides, nous contentant d'avoir donné un aperçu sur l'ensemble de la division des a.

LES ORIGINES INDO-EUROPÉENNES OU LES ARYAS PRIMITIFS.

Essai de paléontologie linguistique par Adolphe Pictet.
2e édition.
(Compte rendu paru dans le *Journal de Genève*, 17, 19 et 25 avril 1878.)

I

La librairie Sandoz et Fischbacher vient de mettre en vente la deuxième édition d'un livre qui a eu du retentissement, même dans un cercle plus étendu que celui du public scientifique, et qui fera toujours le plus grand honneur à l'érudition genevoise.

Il s'agit des *Origines indo-européennes*, l'œuvre capitale de l'infatigable et regretté Adolphe Pictet, celle que jusque dans ses dernières années il se plaisait à retoucher et qu'il accompagnait d'un intérêt constant. Bien que ce genre de travaux l'eût attiré de très bonne heure, tant d'autres champs d'activité s'ouvraient à la souple et brillante intelligence de Pictet, qu'on a pu être incertain sur le choix qu'il ferait de l'un d'eux pour s'y fixer de préférence. Son ami, le célèbre orientaliste Burnouf, le croyait déjà perdu pour les études linguistiques et lui demandait en plaisantant, dans une de ses lettres, s'il y avait encore en lui «un cœur indo-germain»; certes oui; mais qui s'en serait douté en voyant Pictet publier des essais sur les fusées de guerre? Tel fut Pictet, et dès ses années d'enfance, il donna les preuves de cette merveilleuse variété d'aptitudes qu'un critique caractérisait par ce mot: la spécialité de M. Adolphe Pictet, c'est d'être universel.

Né en 1799, fils du conseiller d'État Charles Pictet de Rochemont et neveu du physicien Marc-Auguste Pictet, il fut élevé à l'institut d'Hofwyl, près de Berne, sous la direction de Fellenberg. Là déjà, toutes les études le captivent; il forme des collections d'histoire naturelle, il compose de la musique, il excelle dans les mathématiques, dans les langues anciennes et dans tous les exercices du corps.

Néanmoins, lorsqu'en 1820 il se rendit à Paris pour y poursuivre ses études, la philosophie l'absorbait plus que toute autre chose. Il y arrivait au moment où la commission de l'Instruction publique suspendait Cousin de ses fonctions à la Sorbonne; il ne s'en lia que plus étroitement avec le jeune apôtre de l'éclectisme; ses lettres respirent l'enthousiasme pour l'éloquence de Cousin, pour ses idées et pour son plan de régénération de la philosophie en France. Cousin, de son côté, associe d'emblée le jeune Genevois à ses travaux, et lui propose de l'aider à fonder une revue de philosophie, projet qui ne s'est d'ailleurs jamais réalisé.

Au centre des préoccupations intellectuelles de Pictet, la théorie du Beau prend déjà une importance prépondérante: dès 1822, il avait rédigé les fragments d'un traité sur ce sujet. L'esthéticien s'enflamme naturellement aussi pour toutes les questions littéraires, alors si ardemment débattues. Il s'initie aux littératures étrangères. Sur ce terrain, la connaissance personnelle de Guillaume de Schlegel lui ouvre bien des perspectives neuves, et en particulier lui révèle l'Orient indou, dont le savant professeur de Bonn était alors presque seul en Europe à connaître les secrets. C'est sans doute à cette époque que Pictet aborda l'étude du sanscrit, et que ses recherches esthétiques et littéraires lui fournirent ainsi le fondement de son éducation linguistique.

Un séjour qu'il fit ensuite en Allemagne lui permit de faire la connaissance de Gœthe, de Hegel, de Schleiermacher, et de Schelling, qui a toujours été son philosophe de prédilection.

En 1823, Pictet se trouvait à Edimbourg: la controverse sur l'authenticité des poëmes d'Ossian et une grammaire irlandaise qui lui tombe sous les yeux éveillent son attention sur les dialectes celtiques de la Grande Bretagne. Il les étudie, et reconnaît aussitôt leur parenté avec les langues classiques et avec le sanscrit; il constate en même temps la non-parenté du basque, qu'on avait l'habitude de réunir à ces idiomes.

Ce n'est cependant qu'en 1837 que parut le mémoire intitulé *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*, mémoire qui obtint le prix Volney, et qui établit, avant Bopp (dont le travail sur la même matière est de 1839), qu'il fallait joindre tout le grand rameau des Celtes au tronc indo-européen. Les études celtiques constituent, à l'heure qu'il est, en France, en Allemagne et en Angleterre, une science organisée et prospère, mais l'un de ses représentants les plus connus, M. Whitley Stokes, a pu saluer à bon droit, en notre com-

patriote, l'étoile du matin de cette philologie celtique, «the Morning Star of Celtic Philology».

Peu de temps après, Pictet fut nommé professeur de littérature comparée et d'esthétique à l'Académie de Genève. Il n'est aucun de ses auditeurs d'alors qui n'ait gardé de son enseignement le souvenir le plus vivant. Les cours libres qu'il donnait en même temps furent extrêmement goûtés du public; il possédait le don rare d'exposer avec clarté les sujets les plus abstraits, et de captiver son auditoire par les charmes de son esprit, plus encore que par la solidité de sa science.

C'est vers la même époque qu'une bande de touristes, composée de célébrités littéraires et musicales, mais si éloignées de poser pour telles que les profanes la prenaient volontiers pour une troupe folâtre, vint trouver Pictet dans sa retraite et l'entraîna dans une excursion alpestre par Chamonix, Martigny et Fribourg. En rentrant chez lui, Pictet s'assit à sa table de travail et écrivit *Une course à Chamonix, conte fantastique*, un petit chef-d'œuvre, où il est question, comme on sait, de l'essence de l'art, de poupées de cire, d'identité de l'absolu avec lui-même, et de beaucoup d'autres choses encore.

Que s'était-il passé? A peine le philosophe et le romancier — le major et le George de la course de Chamonix — s'étaient-ils rencontrés, à peine ces deux esprits supérieurs, parents dans le fond, mais pleins aussi de contrastes, s'étaient-ils trouvés en contact, que le courant électrique avait pris naissance, que l'étincelle avait jailli entre les deux pôles contraires: la lutte était engagée; des mondes d'idées s'ébranlèrent de part et d'autre, revêtant dans ces deux têtes des formes opposées, inconciliables, et vinrent se heurter dans une mêlée qui tenait du cauchemar. Ce sont les impressions encore fraîches de cette étrange fascination que «le major» a consignées dans la course à Chamonix; chacun les a lues, et se rappelle aussi qu'à la fin les deux antagonistes firent la paix.

«Son cerveau que je croyais si froid et si bouffi, nous a dit „George" de son côté dans les *Lettres d'un voyageur*, est plus poétique que le mien: je m'en suis aperçu à ma grande honte et à mon grand plaisir.»

Ce petit volume exquis trouve heureusement aujourd'hui plus de lecteurs qui savent le goûter qu'au temps où il parut sous le voile de l'anonyme. Pictet racontait lui-même comment un grave magistrat de notre ville, le rencontrant dans la rue, lui demanda

s'il était bien l'auteur de cette misérable production, et crut devoir l'informer qu'il pensait n'avoir jamais rien lu de si plat.

Mais Pictet ne se contentait pas de réunir en sa personne un écrivain aimable, un philosophe profond, un éminent linguiste, un connaisseur de l'art et des littératures: il poussait en même temps la carrière militaire jusqu'au grade de colonel fédéral d'artillerie, et dans ce domaine encore, déployait des facultés particulières d'invention. Excellent mathématicien, il s'attacha de préférence au problème des fusées de guerre et fut appelé en Italie pour y doter l'artillerie de ce genre d'engin, aujourd'hui abandonné. Pictet apporta en outre aux obus à percussion des perfectionnements dont l'Autriche acheta le secret 25,000 fr.

Après son retour à Genève, il publia en 1856 son livre *Du Beau dans la nature, l'art et la poésie*, qui fut accueilli avec beaucoup d'attention par les juges les plus compétents.

Enfin les *Origines indo-européennes* (1859—63) vinrent couronner cette série d'œuvres si diversement remarquables. Nous réservons pour un autre article l'analyse de cet important ouvrage.

A la demande de la commission topographique des Gaules instituée par Napoléon III, Pictet s'était chargé d'une recherche d'onomastique fluviale sur les cours d'eau de France, pour laquelle il avait recueilli de nombreux matériaux et que la mort est venue interrompre.

Au milieu de travaux si divers, dont nous n'avons énuméré que les plus considérables, il semble que l'on doive renoncer à chercher le fil secret, l'idée commune qui relie généralement tous les produits d'un même esprit. Et cependant, si l'on y regarde de près, on reconnaîtra sans peine que toutes les œuvres de Pictet sont bien nées au foyer de la même pensée.

Il y avait d'abord chez lui la curiosité insatiable, l'amour des explorations neuves et lointaines, aux limites extrêmes du savoir humain. Pictet s'est arrêté devant tous les sphinx et a médité toutes les énigmes. Il n'est pas un de ses livres qui ne plonge par quelque racine dans la région du mystère; tantôt c'est la langue des Druides retrouvée après 2000 ans, ou le déchiffrement d'une de leurs inscriptions; tantôt c'est la recherche psychologique transcendante; tantôt c'est une dissertation — amusante, mais profonde — sur le principe des principes, ou enfin, le tableau reconstitué d'un peuple préhistorique dont tout souvenir semblait à jamais perdu. Il semble

que les faits connus ne soient qu'une base pour ressaisir l'inconnu, les termes d'une équation qu'il faut poser et, si possible, résoudre.

Cette curiosité n'est nullement frivole: elle s'attache aux plus hauts problèmes, elle emploie pour se satisfaire les méthodes scientifiques, elle s'allie à une autre tendance du génie de Pictet, celle qui lui a fait trouver un si puissant attrait aux études esthétiques, savoir une certaine conception idéale des choses qui s'exalte surtout en présence de tout ce qui est infini comme l'univers, divin comme les principes dont il le croit régi, éternel comme le spectacle ancien et sans cesse renaissant de la vie humaine. Après le livre sur le Beau, analyse des sensations éprouvées dans la contemplation de la nature, il y a certainement, au fond des recherches sur les Aryas, dans ce peuple de l'âge d'or revu par la pensée, le rêve presque conscient d'une humanité idéale: les deux tableaux se font pendant. C'est toujours là, c'est aux confins de l'imagination et de la science, que sa pensée aimait à se mouvoir.

Tel est l'homme dans son caractère d'écrivain: un savant et un poète. Il ne nous appartient pas de faire ressortir les autres côtés de cette nature si riche et si aimable: quiconque a eu le privilège de l'approcher s'est senti pour elle, suivant le degré des relations, de l'affection ou du respect.

Pictet est mort le 20 décembre 1875 à l'âge de 76 ans.

On sait qu'il a tenu à doter notre Bibliothèque publique d'une collection d'ouvrages se rapportant aux études celtiques.

II

L'étude comparée des langues, à la fondation de laquelle Pictet avait assisté et pris une part active, ne va pas être seulement une science constituant un tout en elle-même: elle servira encore de base à des recherches d'un autre genre. La langue est le seul héritage assuré que toute génération laisse à la suivante. A la lueur de ce flambeau venu à travers les âges sans s'être jamais éteint, on pourra tenter de pénétrer la nuit sous laquelle se dérobe le passé des races. Pictet s'empara de cette idée et la fit fructifier dans le livre des *Origines indo-européennes* qu'il appelait très justement un essai de paléontologie linguistique; aussi l'ouvrage fit grande sensation, non pas tant dans la science des langues, dont il ne faisait qu'appliquer les résultats, que dans le domaine de l'ethnogénie et de l'histoire de la civilisation. Entre ses mains, un tel travail devint autre chose qu'une œuvre savante et sèche: le lecteur le plus étranger à ces

études pouvait, soutenu par le souffle vivifiant qu'on y sentait partout, gravir aisément des pentes un peu rocailleuses pour s'élever avec l'auteur aux grands aperçus qui les dominent.

Faut-il redire le but et la méthode? L'affinité des idiomes a prouvé l'unité de sang entre les peuples dont on connaît les types principaux, Hindous, Perses, Bactriens, Arméniens, Lituano-slaves, Germains, Celtes, Italiotes, Hellènes. Un jour cette grande race a dû former un seul peuple dont la terre natale est, suivant toutes les apparences, en Asie. Si le même mot se retrouve dans les différentes langues de la famille, il leur vient nécessairement du peuple primitif, et si ce peuple avait le mot, il avait aussi la chose. En recueillant patiemment tous ces indices, on arrivera à retracer assez bien le tableau de cette époque lointaine et à se faire une idée du développement matériel et intellectuel de la race avant sa dispersion.

Pour bien mesurer la grandeur de l'entreprise et la portée des inductions obtenues par cette voie, il est bon de faire la différence entre le fait des Indo-européens sortis d'une contrée d'Asie pour se déverser sur le grand domaine qui leur était échu et telles invasions historiques dont chacun a les exemples à la mémoire, celle entre autres qui a mis l'Orient entre les mains des Tartares.

Qu'on ramène par la pensée toutes les populations turques à leur point de départ, cette première tribu sera, comme toute autre, membre d'une famille plus grande; elle sera un rameau du tronc oural-altaïque. Mais lorsque Pictet nous décrit son peuple des Aryas primitifs, ce peuple parlant un idiome irréductible, c'est-à-dire sans affinité avec un autre idiome, nous contemplons un phénomène extraordinaire; nous nous trouvons d'emblée au seuil des grands problèmes de l'origine du langage et de l'origine des races humaines elles-mêmes.

En envisageant de près ce fait d'un peuple race, dont les exemples possibles sont vite comptés dans l'histoire du monde, on en vient alors naturellement à se demander s'il est permis de lui donner une existence si concrète au point de parler de son degré de culture, de ses mœurs, de ses institutions, de ses croyances. L'hypothèse de ce peuple est-elle nécessaire? Savons-nous si exactement comment les races naissent, croissent et se ramifient? Et à supposer qu'il ait existé, est-il certain que les données que fournit la comparaison des langues atteignent jusqu'à cette première période, jusqu'à ce berceau même de la famille? C'est à cette dernière

question, qui enveloppe plus ou moins les autres en elle, que la linguistique vient donner la réponse la plus positive.

Quel que soit le mystère où se dérobera peut-être toujours sa genèse, quelques problèmes que soulève déjà la seule notion d'un peuple qui ne se peut plus rattacher à rien, les lumières convergentes des différentes langues donnent au point où elles se rencontrent, l'image d'une langue mère si nettement définie qu'il ne peut y avoir qu'une voix à son sujet: c'est la langue d'un peuple. La logique irrésistible du fait linguistique, comme aussi l'espèce de paradoxe où il aboutit, ne s'imposent qu'avec une idée juste de la précision qu'atteint la méthode comparative dans ses reconstructions. Bien loin que les éléments communs retrouvés dans toutes les langues de notre famille soient d'informes monosyllabes qui nous feraient entrevoir une époque de vagissements, ils montrent, jusque dans les moindres détails, une concordance rigoureuse, et l'idiome primitif restitué nous apparaît, tout fossile qu'il est, comme la langue la plus finie et la plus riche de formes, comme un édifice déjà parfait. Une langue est indo-européenne jusqu'au bout, ou ne l'est pas; mais il n'y a point de degrés. Dire, en parlant d'une langue (de celles qui sont connues jusqu'ici) qu'elle se rattache de loin, qu'elle a une certaine affinité avec le type indo-européen, serait une phrase vide de sens, absolument comme si, comparant plusieurs médailles plus ou moins frustes et effacées, mais frappées toutes au même coin, on disait: une telle ne reproduit que de loin le type primitif. On peut aujourd'hui non seulement retrouver la forme première du mot dans son entier, mais dire sur quelle syllabe tombait l'accent, et même suivre les variations de cet accent à chaque cas de la déclinaison. On peut aller jusqu'à des minuties, distinguer par exemple avec une entière certitude la syllabe ya de la double syllabe ia. Le dictionnaire de la langue indo-européenne est depuis longtemps écrit et imprimé.

Le jour où l'on découvrira, sur quelque plateau de l'Asie centrale ou ailleurs, le phénomène inouï d'une langue coïncidant avec les nôtres, seulement dans la partie radicale des mots, ce jour-là l'antithèse cessera entre l'irréductibilité des idiomes premiers — arien, sémitique et autres — et ces contours arrêtés, cet état déjà parfaitement adulte que présente pour le moins celui de notre famille.

Pour le moment, contentons-nous du fait qui achève de mettre en relief cette antithèse, c'est de voir le peuple des Aryas prouvé en tant que peuple et en même temps saisissable encore aujourd'hui

dans son unité de peuple, précisément par la puissance de l'empreinte marquée au front de toutes les langues de la famille et dont chaque année apporte des preuves plus éclatantes.

On sait que Pictet place ce peuple dans la Bactriane; c'est de là qu'il le fait rayonner par migrations successives. La figure géométrique insérée dans le texte donne de la chose une démonstration fort élégante: une ellipse allongée nous représente assez bien les positions géographiques des différentes nations; à l'un des foyers de cette ellipse se trouve un cercle qui est le noyau primitif, la Bactriane.

Faisons ce que l'auteur appelle ramener les essaims dans leur ruche, et nous verrons cette demeure première partagée entre un certain nombre de tribus et de dialectes qui seront un jour des peuples et des langues. Cet exposé si simple et si lumineux cache cependant de difficiles problèmes. Il est aisé de s'en rendre compte: de combien de façons différentes ne peut-on pas se représenter l'extension de la race? Les hommes de la Bactriane se sont-ils un jour dispersés tous ensemble aux quatre vents des cieux? Se sont-ils scindés en deux branches seulement? en trois branches? En un mot quel arbre généalogique faut-il dresser? La plupart ont cru à une première bi-partition en Asiatiques et Européens. Mais d'autres autorités affirment que les Grecs sont apparentés de plus près aux Hindous qu'aux Germains: voilà donc l'unité européenne rompue.

Enfin une théorie récente nous représente la différenciation des langues sous un autre jour. Elle déclare la guerre à toute espèce d'arbre généalogique. Suivant elle, la famille indo-européenne est toujours restée un tout compact; on doit se représenter à un moment donné le même idiome résonnant du plateau de l'Iran jusqu'au cœur de l'Europe, divisé seulement en une série de dialectes dont les nuances infinies ont pu relier des teintes extrêmes déjà très-divergentes. Ces nuances, en se groupant et en s'égalisant, sont devenues des couleurs tranchées; les dialectes sont devenus des langues. A la notion de parenté il faut substituer partout celle de contiguïté géographique. Or le phénomène que font valoir les partisans de cette théorie, les rapports linguistiques spéciaux des langues contiguës, Pictet l'avait reconnu d'un coup d'œil sûr et défini en termes très clairs dès 1859.

Il y a plus: la conséquence qu'il en tirait n'est pas encore, il est vrai, l'hypothèse actuelle, mais elle a avec elle une étroite parenté. En admettant des dialectes différents dans le berceau primitif, Pictet rompait avec cette conception où deux peuples se séparant emportent

chacun la même langue, et il y substituait l'idée de la diversité de langue dans l'unité géographique et politique. Nous tenions d'autant plus à signaler brièvement ce fait que, dans le débat continuel engagé sur la question de l'autre côté du Rhin, le nom de Pictet, qui y est du reste dûment connu et apprécié, n'a jamais été mentionné.

III

Il faudrait des pages pour faire même un dépouillement rapide de tant de richesses accumulées. Ethnographie et géographie, histoire naturelle, civilisation matérielle, état social, et enfin vie intellectuelle, morale et religieuse des anciens Aryas, tels sont les titres des grandes divisions de l'ouvrage. Dans ces recherches, l'auteur montre, en ce qui concerne la manière de traiter les matériaux linguistiques mêmes, une activité d'esprit infatigable, et plus d'un problème étymologique que les travaux précédents n'avaient pas éclairci a reçu par ses propres trouvailles une solution satisfaisante. Le reproche que lui ferait une critique sévère s'adresserait aussi bien à toute la génération de linguistes distingués dont Pictet faisait partie, à qui avaient été réservées les grandes découvertes. Ils en avaient gardé un faible naturel pour le sanscrit, leur première lumière, qui est parfois à leurs yeux une image trop fidèle de la langue mère. Il a fallu une longue expérience pour rabattre de l'influence trop décisive qu'exerçait ce vénérable doyen de la famille. On prenait par exemple des mots composés indiens d'un caractère récent pour les transporter tels quels à l'autre bout du domaine indo-européen. C'est ainsi qu'on a beaucoup chicané Pictet sur un genre de formation qu'il n'a jamais cessé de défendre avec conviction, les composés exclamatifs: il interprétera entre autres le nom du corbeau par *quel cri*! D'autres allaient plus loin et trouvaient dans le latin *caecus* «aveugle» deux mots signifiant *quel œil*! Il est certain que les Hindous ont dans leur langue bon nombre de ces curiosités-là; nos communs ancêtres paraissent avoir parlé un langage moins naïf et moins pittoresque.

Il est une occasion où Pictet ne manque jamais de déployer dans l'investigation linguistique toutes les ressources de son ingénieux esprit. Doute-t-on si telle ou telle invention remonte jusqu'aux temps de l'unité indo-européenne, il aime trop ses chers Aryas pour la leur refuser; il ne les laissera manquer qu'à la dernière extrémité d'un produit ou d'un instrument utile; il se met en campagne,

il fouille vingt langues, et enfin il revient, souvent avec la preuve désirée.

Parmi les cas où cette sollicitude paternelle est peut-être allée trop loin, il en est un qui est de la plus grande conséquence. Une agriculture avancée est attribuée, même dans la nouvelle édition, aux anciens Aryas. Sans doute, «avec le champ naît le droit de propriété et l'amour du travail; à côté du champ s'élève la maison où croît et prospère en paix la famille», et nous aimerions fort à nous représenter nos ancêtres avec le droit de propriété, l'amour du travail et une excellente organisation domestique.

Si cependant, conformément au plan de l'ouvrage, c'est la langue qui doit nous servir de guide, elle livrerait précisément ici un témoignage très net, qui prouverait que l'agriculture ne remonte pas tout à fait si haut dans les commencements de notre race. Le labourage, et aussi les semailles, la moisson et la mouture du grain se désignent par les mêmes mots d'une extrémité de l'Europe à l'autre.

Or les quatre familles de mots en question ne reparaissent plus dans les langues orientales qui donnent à ces opérations agricoles des noms d'une provenance toute différente. On en a généralement inféré qu'à l'époque de la première unité, qu'à l'époque des origines indo-européennes, elles étaient encore inconnues. L'auteur lui-même a soin de faire remarquer que ces coïncidences, jointes à d'autres de même nature, confirment le fait d'une première séparation de la race en deux branches principales: branche européenne et branche asiatique.

Dénier la charrue à nos ancêtres ariens, ce n'est point du même coup les ramener à la barbarie, et l'on sera frappé, à chaque page du beau livre de Pictet, du développement déjà si grand de l'industrie aux premières phases de la race. Parmi les métaux, l'argent était connu; l'or de même, bien qu'ici les preuves soient un peu moins positives. Pour le fer, divergence complète de toutes les langues; aussi, malgré les efforts de l'auteur, il faut décidément renoncer à en faire remonter si haut la connaissance et l'emploi. En revanche, il est important de noter un antique nom d'alliage qui, dans les différentes langues, a désigné soit le bronze, soit l'airain.

On sait que les termes relatifs à la vie pastorale montrent une grande concordance; à l'action de battre le beurre était affectée une racine spéciale. La charpenterie devait être perfectionnée; un savant français, M. J. Darmestetèr a même rendu probable que le mot char-

penter s'employait figurément chez les Indo-européens pour marquer leur genre de composition littéraire; — qu'on ne se récrie pas, car on a même reconstruit, et fort sérieusement, le mètre poétique indo-européen.

Plus avancés que certaines civilisations américaines, nos ancêtres avaient imaginé le char et la roue (anglais *wheel*, sanscrit *tchakram*; les deux mots, en dépit des apparences, ne diffèrent pas d'un iota); on pouvait supposer qu'ils avaient le bateau et la rame, mais il est intéressant d'en trouver dans la langue la confirmation positive. Parmi les armes de guerre, l'épée, l'arc et la flèche sont parfaitement attestés; au contraire les armes défensives, casque, bouclier, cuirasse, ne donnent lieu qu'à des comparaisons qu'on pourrait appeler locales, entre le slave et le germanique par exemple. Un des faits les plus dignes de remarque assurément, c'est l'existence très probable de la ville.

Le livre sur l'état social montre la famille organisée. De tous les points traités dans l'ouvrage, il n'en est aucun qui soit plus solidement établi. Les rapports de parenté sont si bien observés que les différents sens où s'entendent nos mots de beau-frère et de belle-sœur sont distingués par des dénominations spéciales. On voit aussi que le nom a dû jouer un rôle important, et si l'étymologie qui ramenait *nomen* à *gnomen* et qui faisait du nom «ce à quoi l'on reconnaît», est maintenant définitivement abandonnée, cet antique mot n'en acquiert, par son isolement même, qu'une plus haute signification historique. L'esclave n'est pas appelé différemment que le barbare et l'ennemi.

Le chapitre sur la religion et les mythes ne pouvait être qu'une excursion sur un domaine qui est encore loin d'avoir livré tous ses secrets; mais ici d'autres écrits connus, — il suffit de citer les noms de M. Max Müller et de M. Michel Bréal, — s'offrent au public français pour le conduire dans le sanctuaire à peine élevé de la jeune science. Le système de Pictet, qui fait précéder le polythéisme naturaliste avéré d'une période monothéiste, n'étant basé sur aucun fait de langue positif, tous ses critiques ont fait leurs réserves sur ce point. Dans tous les cas, la linguistique n'a plus rien à faire dans un tel débat.

Pictet n'avait trouvé aucune analogie parmi les noms du prêtre dans les différentes langues; à l'origine, en effet, le chef de famille est aussi le ministre du culte. Depuis lors cependant on a fait

remarquer l'identité de nom du flamine romain et du brahmane hindou, qui est certainement un fait curieux.

Il serait inutile de vouloir donner ici une idée de l'imposante masse des matières traitées dans ce livre, monument d'une érudition et d'un labeur égaux. Il épuise littéralement la liste des questions de toute espèce que peut suggérer le titre.

Depuis l'apparition de la première édition, plusieurs ouvrages ont été publiés dans différentes langues sur des sujets qui s'y lient de près; c'est ainsi qu'à côté des *Origines Indo-européennes*, on consultera toujours avec fruit le livre bien connu de Hehn, *Kulturpflanzen und Haustiere in ihrem Übergang aus Asien nach Europa* (3e édition), qui a le but plus restreint d'élucider, particulièrement au moyen des données historiques et géographiques, des questions où la comparaison des langues ne peut avoir en effet qu'une valeur relative.

Ce sont celles qui sont réunies, dans l'ouvrage de Pictet, sous la rubrique histoire naturelle et qui tiennent une grande partie du premier volume.

Nous serons assurés par exemple que les anciens Aryas ont connu le cheval, sachant qu'il y a le même nom dans tous les idiomes de la famille: mais le possédaient-ils à l'état domestique? Ici les témoignages de la langue ne suffiront plus pour trancher la question.

Les travaux récents ont amené dans la nouvelle édition des modifications partielles; le plan et la division de l'ouvrage n'ont pas été changés. Remercions les éditeurs de cette seconde naissance donnée à l'œuvre de notre regretté et vénéré concitoyen. C'est à Genève aussi, dans les ateliers de M. Fick, qu'a été menée à bien l'exécution matérielle de l'ouvrage, dont l'élégance ne laisse rien à désirer. Les deux gros tomes de la première édition ont été répartis en trois volumes du format le plus commode.

ΑΓΑΜΕΜΝΩΝ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique,* IV, p. 432. — 1881.)

Je doute que l'analyse qu'on donne ordinairement de ce mno propre ait jamais satisfait complètement ceux qui l'ont faite et répétée. On entrevoit assurément ce que le mot signifie, mais il n'en demeure pas moins, grammaticalement, une chose informe. Tel qu'il est devant nous, et en dépit du génitif en -ονος, le second élément du composé ne peut être qu'un participe présent; or il n'existe pas de verbe μέμνω, et le redoublement du présent prend rarement un ε à la place de l'ι. De plus, il n'est pas commun de voir un participe actif former le second membre d'un composé *tatpurusha.* Il faut naturellement ranger avec Ἀγαμέμνων l'adjectif θρασυμέμνων, épithète d'Hercule, *Iliade,* V, 639, et *Odyssée,* XI, 267. Pour éclaircir l'un et l'autre mot, il suffit d'admettre que -μέμνων est une transposition de *-μένμων. Ils entrent alors dans la classe des composés possessifs tels que πολυκύμων de κῦμα, εὐείμων de εἶμα. On aura ainsi restitué au grec l'ancien neutre *μένμα, identique avec le sanskrit *man-ma* «esprit, pensée». L'irlandais *menme* ne doit pas se comparer directement à ces mots, car la conservation du groupe *-nm-* fait supposer une voyelle disparue entre la racine et le suffixe (Windisch).

Habituellement, il est vrai, le groupe hellénique -νμ- se change en -μμ-, exemples: σύμμαχος, ἀμμίξας, ἐμ μέσῳ (inscr.). Mais ces cas rentrent dans le chapitre du *sandhi* et datent d'ailleurs, selon toute apparence, d'une époque assez récente. On n'accordera pas non plus une haute antiquité à la formation ἠσχυμμένος, quoiqu'elle apparaisse dans le texte homérique (*Iliade,* XVIII, 180). Mais alors même qu'on élèverait au rang de loi phonétique la mutation de -νμ- en -μμ-, il est impossible de ne pas tenir compte des conditions spéciales où se trouvait le mot qui nous occupe. Cette forme MεNMoN- obligeait d'articuler deux fois alternativement la nasale labiale et la nasale dentale. Dans cette position, l'*n* et l'*m* médiaux étaient sollicités l'un et l'autre d'échanger leurs places pour se rapprocher du son de même organe qui les attirait. Il serait facile de citer d'autres exemples connus de transpositions pareilles dans des cas qui y prêtaient cependant beaucoup moins.

Quant à la forme Μέμνων, dont l'origine hellénique est du reste douteuse, elle peut se ramener de même à *Μέν-μων et se mettre en parallèle avec les mots γνώμων, ἐπιστήμων, etc.

VÉDIQUE *LÍBUǴĀ* — PALÉOSLAVE *LOBŬZATI.*

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, V, p. 232. — 1884.)

Le védique *líbuǵā* «plante grimpante, liane» (vratatiḥ, Nirukta, VI, 28) n'a certes pas les apparences d'un mot venu de la langue mère. Par son *b*, par son *l*, par sa formation énigmatique, il s'annoncerait bien plutôt comme appartenant à la plus récente couche lexicologique; c'est le cas d'ailleurs pour une foule de termes servant à la nomenclature des genres de plantes. J'ose néanmoins écarter cette première impression et conjecturer une parenté avec le verbe paléoslave *lobŭzati*, présent *lobŭžā* «osculari» (forme dérivée: *lobyzajā*, en analogie de *sŭljā*: *sylajā*). Un groupe slave *lobŭz-*, formant un radical irréductible, est une étrangeté morphologique autant que *libuǵ-* en vieil indien. Mais toute anomalie n'est pas nécessairement hystérogène, et le double cas en question pourrait reposer sur une seule et primitive anomalie. La langue mère a dû, comme toute autre langue, admettre quelques exceptions aux types usuels, quelques mots de facture bizarre nés par onomatopée, par emprunts aux langues voisines, etc.

L'embrassement de l'arbre par la liane, qui établirait la transition d'idées avec le mot slave, est justement l'image à propos de laquelle nous voyons figurer dans les textes le mot *líbuǵā*. Ṛk-Saṁhitā, X, x, 13, 14 (dialogue de Yama et Yamī):

anyá kíla tvā́ṁ kakṣyèva yuktā́ṁ
pári ṣvaǵātē líbuǵēva vṛkṣám ‖
— anyám ū ṣú tvā́ṁ Yamy anyá u tvā́ṁ
pári ṣvaǵātē líbuǵēva vṛkṣám |

Atharva-Saṁhitā, VI, VIII, 1:

yáthā vṛkṣā́ṁ líbuǵā samantā́ṁ pariṣasvaǵé
ēvá pári ṣvaǵasva mām |

En ce qui concerne la phonétique, l'*í*. dans *líbuǵā*, aurait la valeur qu'on lui connaît dans *pitár-*, *sthitá-*, etc.

SŪDO.

(*Mémoires de la Société de Linguistique,* V, p. 418. — 1884.)

Du grec (σϝ)ιδίω, skr. *svidyāmi*, v. h. all. *swizzu,* il ne résulte pas que le latin *sūdo* soit pour **svido.* Une contraction de ce genre, admise encore récemment par M. Pott, *K. Z.* XXVI, 146, supposerait une forme de transition **suido* par *u-* voyelle; or *svadeo, svesco* témoignent que le *v* du groupe initial *sv* ne se vocalise point.

On doit donc partir de **svoido*; c'est la diphthongue *oi* qui seule a fait l'*ū* de *sūdo.* Le *v*, devant *o*, devait disparaître comme dans *s(v)omnus*, *s(v)ocer*; à défaut, il eût disparu plus tard au contact de l'*ū.*

**Svoido* peut avoir un *o* radical primitif, et apparaît dans ce cas comme un dénominatif du vieux mot **swoido-s* «sueur» (anglo-sax. *swāt* = skr. *svēdas*). Il peut aussi sortir de **sveido.* On a dit certainement **svocer* pour **svecer* avant de dire *fīdo* pour *feido*: un groupe latin *svei-* était donc destiné à devenir *svoi-*, non *svī-*.

VIEUX HAUT-ALLEMAND *MURG*, *MURGI*.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, V, p. 449. — 1884.)

Sô múrga uuîla uuérenta, Notker, *Boethius* 85,13 éd. Piper, est le seul passage où apparaisse, à l'état de mot indépendant, l'adjectif vieux haut-allemand *murg* ou *murgi*. Nous ne retrouvons plus ce mot que dans le composé *murg-fāri*, *múrg-fâre*, lui aussi presque exclusivement propre à Notker. *Murgfāri* «caduc, temporaire, sans durée» a pour pendant *lancfāri* «longaevus» dans le glossaire Hrabanien, Steinmeyer-Sievers, I, 204, 12. Quelle que soit l'explication du second membre de ces composés, il est visible que *murg-*, l'opposé de *lang*, doit signifier COURT, et ce sens convient tout à fait aux mots *múrga uuîla uuérenta* rendant le latin *mutabilem*.

Aussi doit-on s'étonner de l'interprétation divergente et indécise de Grimm[1]: «*mur·c* (putris marcidus?), existe seulement[2] dans *murg-fare* (decolor[3]?)», interprétation dictée par la présence d'un adjectif moyen haut-allemand *murc* «putridus, paludinosus», parent de l'allemand moderne *morsch* «carié, friable».

Nous pensons que le mot notkérien ne doit point être confondu avec le *murc* du moyen haut-allemand. Ce dernier, d'ailleurs, avait sans doute pour génitif non pas *murges*, mais *murkes*, étant sûrement congénère du vieil islandais *morkinn* «pourri, décrépit». Grimm, il est vrai, entreprend de faire entrer *murg(-fari)* lui aussi dans la famille de *morkinn*, en rappelant que *g* dans Notker remplace quelquefois *ch* (*l. c.*, note). On voit que le sens et la forme du mot *murg* lui semblaient également problématiques.

Cependant, à la connaissance de tous, il existe un verbe gotique *gamaúrgjan*, qui serait dans Notker **ge-murgen*, et qui veut dire «abréger, raccourcir». Dans Graff, ce rapprochement évident est du moins proposé, mais parmi d'autres hypothèses et avec point dubitatif. C'est que pour Graff *ga-maúrgjan* veut dire *trancher* (*ab-*

1. *Deutsche Grammatik*, II, 289.
2. C'est une erreur. Grimm oublie le passage reproduit ci-dessus.
3. «*Decolor?*» parce que Grimm lit *murgfâre*, malgré le circonflexe de Notker et malgré l'absence d'*Umlaut*.

schneiden). Or s'il est vrai que les verbes grecs traduits par *ga-maúrgjan* sont κολοβοῦν et συντέμνειν (Mc. XIII, 20; Rom. IX, 28), il est facile aussi de s'assurer qu'ils sont pris au sens de *breviare* (c'est l'expression dont se sert la Vulgate aux passages indiqués).

L'adjectif vieux haut-allemand ayant *u* et non *o* à la syllabe radicale doit être un thème en *-i* ou en *-u*. La forme dite *non fléchie* était sans doute *murgi* plutôt que *murg*. Cependant, en admettant le thème en *-u*, on pouvait avoir à la fois *murg* et *murgi*, comme *hart* et *herti* en regard de *hardus* (*hardja-*). La forme gotique doit avoir été **maúrgus*, — sinon : **maúrgs*, sur *hrains*.

A *ga-maúrgjan* on avait autrefois supposé une parenté avec le grec βραχύς. Cette comparaison, du fait de l'adjectif *murgi*, **maúrgus*, acquiert une force et une précision inattendues. L'équivalence phonétique de **maúrgus* avec βραχύς est irréprochable, dès que ce dernier est ramené à **m̥rghús*. C'est une possibilité qui mérite d'être mise en balance avec l'équation habituelle βραχύς = *brevis* (**br̥ghús*), si digne d'attention que soit le parallèle ἐλαχύς = *levis* **l̥ghús*).

ΑΔΗΝ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VI, p. 53. — 1889.)

Nous avons dans le grec βουβών l'exemple d'un mot pouvant désigner indifféremment les glandes situées à l'aine, une tumeur causée par l'inflammation de ces glandes, ou simplement enfin, la région de l'aine.

On peut croire que le latin *ingven*, dans sa vraie acception, était sensiblement l'équivalent de ce mot grec, qu'il avait tous les sens de βουβών et qu'il n'en avait légitimement aucun autre. Les Latins, pour traduire βουβών se servent d'*ingven*. Le français, dans le mot *aine*, a précisé la signification sans la modifier.

Ingven étant l'aine ou les glandes de l'aine, il n'y a pas de difficulté à en rapprocher un mot jusqu'ici sans congénères connus, le grec ἀδήν ou ἁδήν (gén. ένος) «glande du corps en général»[1]. Forme première: *$\underset{\circ}{n}g_2en$-. D'autres mots sortis de la même souche existent en vieux norrois et présentent une variété du vocalisme radical: *økkvinn* = **enkvinn* «enflé», *økkr* «tumeur», déjà comparé au latin *ingven* dans la grammaire islandaise de M. Noreen, § 71, 4.

1. J'abandonne pour ce rapprochement celui que j'avais tenté ailleurs entre *ingven* (en ce cas = **hingven*) et le sanskrit *ǵaghanam* (forme première: *$g_1h\underset{\circ}{n}g_2hen$-).

LŪDUS.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VI, p. 75. — 1889.)

La valeur de l'*ū* dans *lūdus* est établie par LOIDOS, *Corp. inscr. Lat.*, 565; cf. 566, 567. Je présume une forme encore plus ancienne **doidos*, dont les sons répondent exactement à ceux de l'adjectif vieil islandais *teitr* «gai», d'où *teiti* «gaîté», *teiti-mál* «joyeuse causerie». En vieux haut-allemand, le même adjectif (*zeiz*) se dit surtout des enfants et signifie «tendre, gracieux, qu'on aime à caresser, à choyer».

En combinant les significations du norrois et de l'allemand, on arrive à l'idée de gentillesse ou d'*enjouement* enfantin; de là l'idée ultérieure de *jeu* en latin. Le grec ἀταλός, dont le sens équivaut à peu près à celui de *zeiz*, est accompagné d'ἀτάλλω «s'ébattre, s'amuser à la manière des enfants». Cf. aussi παῖς et παίζω.

GREC ΑΛΚΥΩΝ — ALLEMAND *SCHWALBE*.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VI, p. 75. — 1889.)

Alcēdo, nom latin de l'alcyon, n'est vraisemblablement qu'une altération du mot grec, qu'on finit d'ailleurs par adopter purement et simplement (Varron, *De l. l.*, VII, 88). L'oiseau alcyon ne devait sa célébrité qu'aux Grecs. Une latinisation plus exacte de son nom n'eût pas été peut-être sans quelque difficulté: ἀλκυών, ἀλκυόνες eût donné la flexion insolite *alcio alciĕnes*[1], ou *alcuo, alcuines* (*-ūnes*). On procéda à l'égard du mot étranger comme dans le cas de *Carthago*, de *coclites*[2], de *persōna* = πρόσωπον[3].

Nous pouvons, ces prémisses accordées, opérer librement sur ἀλκυών[4], lui restituer un σϝ initial[5], l'identifier ainsi phonème pour phonème avec le nom germanique de l'hirondelle **swalwōn-* (vieux haut-all. *swalawa*). Car, en admettant pour accentuation primitive celle qui existe en grec, le *k*, d'après la loi de Verner, devait en germanique devenir *ʒ*, non χ. Le prototype **swalʒwōn-*, à son tour, devait perdre son *ʒ* devant *w*. Entre ces deux mots, qui concordent même par le genre[6], la seule divergence porte sur l'υ hellénique

---

1. Cette flexion existait tout au plus dans *Nerio, -ĕnis* (*Anio, -enis*). Voy. L. Havet dans ces *Mémoires*, V, 447.

2. L. Havet, *MSL.*, V, 283.

3. L. Havet cité dans le *Dict. étym. latin* de MM. Bréal et Bailly, p. 260.

4. Il n'y a pas à s'embarrasser du vieux haut-allemand *alacra* qu'on a coutume, d'après M. Curtius, de regarder comme congénère. Ce mot obscur n'est connu que par quelques gloses; il traduit *mergulus* (Steinm.-Sievers, I, 340, 26; 348, 1); à peine pourrait-on dire si son *c* représente un *g* ou un *k* gotique, c'est-à-dire un κ (χ) ou un γ grec.

5. Pour l'esprit doux succédant à σϝ, cf. ἄσμενος, ἧδος, ἦθος, ἴδιος, ἰδίω. D'ailleurs le dialecte attique dit ἀλκυών.

6. Le genre féminin entraînait, en germanique, l'abandon de l'ancien *o* bref (ἀλκυόν-), sans exemple dans les féminins en *-n*.

rendu par *w*; mais le germanique, s'il a connu l'hiatus *i* + *voyelle*, semble n'avoir jamais toléré d'*u* dans la même position.

On objectera qu'il y a peu de traits communs entre l'hirondelle et l'alcyon des anciens, qui n'est autre que le martin-pêcheur. Il faut cependant qu'une telle ressemblance ait été parfois aperçue pour que notre martin-pêcheur, anciennement *martinet-pêcheur*, soit dénommé d'après l'*hirondelle-martinet*, à cause, dit-on, de l'analogie de leur vol (dont, pour ma part, j'avoue n'être nullement frappé), lorsque le martinet rase la surface de l'eau ou du sol[1]. Ajoutons qu'hirondelles et alcyons ont été parmi les espèces particulièrement respectées et chères à l'imagination populaire.

---

1. Si l'on ne connaissait l'opinion fabuleuse des anciens au sujet du nid de l'alcyon, il serait naturel de croire que cet oiseau fut d'abord associé dans leur pensée à l'*hirondelle des rivages*, dont les nids souterrains se signalent comme ceux de l'alcyon par de petits trous pratiqués le long des rives escarpées. Je constate après coup que certains naturalistes comme Temminck (*Oiseaux d'Europe*, I, 418) reconnaissent et relèvent expressément une analogie générale entre l'ordre des *Alcyons* et celui des *Chélidons*.

ΝΥΣΤΑΖΩ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VI, p. 76. — 1889.)

Νυστάζω «s'assoupir, être somnolent» semble, il est vrai, ne pouvoir se séparer de νεύω, et M. Veitch (*Greek Verbs*) voudrait même en faire une simple doublure de νευστάζω «incliner ou hocher la tête». Cependant une autre possibilité doit être signalée: le lituanien *su-snústi*, *už-snústi* (présent *-snústu*, prétérit *snúdau*) signifie, exactement comme νυστάζειν, «s'endormir involontairement, être surpris par le sommeil» par opposition à *už-mìgti* «s'endormir en cherchant volontairement le repos». Cf. encore *snáusti*, *snaudžu* «sommeiller légèrement». Si le rapprochement est juste, νυστάζω dériverait d'un ancien participe passé *σνυστός «assoupi» (= σνυδ-τό-ς ou σνυθ-τό-ς). L'υ peut avoir été long, comme l'*u* du mot lituanien.

En germanique, trois radicaux commençant par *snū-* expriment l'idée de «souffler bruyamment, renifler, ronfler, etc.»: 1° Vieux h.-all. *snūdan* «respirer avec bruit, ronfler»; 2° vieux h.-all. *snūzen* (aujourd'hui *schneuzen*) «moucher»; 3° moyen h.-all. *snūben* «ronfler» (aujourd'hui *schnauben* «souffler, haleter»); à ce dernier se rattache moyen h.-all. *snupfe* «rhume». Nous ne citons ces mots que pour mémoire; s'ils paraissent trop éloignés du sens de νυστάζω, ils ne le sont pas moins de celui de *su-snústi*: le grec et le lituanien restent en parfaite harmonie.

ΛΥΘΡΟΝ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VI, p. 77. — 1889.)

On a coutume de rapporter λύθρον (ou λύθρος) à la même racine que λῦμα «impureté», λύμη «souillure et ruine», λῡμαίνομαι «souiller, abîmer». Cette étymologie a contre elle: 1° la quantité brève de l'υ de λύθρον; 2° la difficulté de faire sortir de la simple idée de *souillure* une signification aussi spéciale que celle du mot λύθρον; il se traduit dans Homère par «taches de sang» ou par «boue de sang, boue faite de poussière et de sang»; il désigne en médecine certains liquides sanguinolents[1].

On sait que *rudhiram* «rubrum» est en sanscrit un mot très usuel pour *sang*. Quoique étranger à la langue des Védas, cet emploi particulier de *rudhira-* paraît remonter à une haute antiquité, puisque le même adjectif, en germanique, n'a laissé d'autre trace de sa présence qu'un mot désignant encore *le sang* : vieux norrois *rodra*[2] (féminin faible de l'adjectif perdu).

Qu'ils datent ou non de la langue mère, de tels exemples autorisent en tous cas à chercher dans λύθρον une variante d'(ἐ)ρυθρόν. Il est à noter que, d'après Pollux, λύθρον ou λύθρος (τῆς πορφύρας) s'est dit aussi du suc tinctorial du pourpre, de sorte que le caractère commun aux diverses matières signifiées par ce mot paraît décidément résider dans leur couleur rouge. La première divergence entre ἐρυθρός et λύθρον porte sur la «voyelle prothétique» et n'est probablement qu'une suite de la divergence des consonnes; le cas rappelle celui de λεβίνθιοι = ἐρέβινθοι[3]. Au reste, cf. μοιχός

1. La glose que voici nous apprend en outre l'existence d'un verbe λυθρόω dont le sens ne devait pas s'écarter beaucoup de celui d'«ensanglanter». Hésychius, éd. Schmidt: λελύθρωται χωρίον (= χορίον) ἀπερρωγός. Le manuscrit porte λελύθμωται.

2. Contre la quantité longue de l'*o* de *rodra*, voy. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, s. v.

3. Curtius, *Grundzüge*[4], 346. Les deux cas ne sont pas tout à fait similaires, en ce que l'ε d'ἐρέβινθος (cf. *ervum*) n'est pas un ε «prothétique» comme celui d'ἐρυθρός. Je me demande d'ailleurs si λεβίνθιοι n'est pas en réalité un tout autre mot qu'ἐρέβινθος: il touche en effet de bien près à λεβηρίς, λοβός «gousse de légume».

en regard d'ὀμιχέω; ῥωδιός et ἐρωδιός. A son tour, la substitution d'*l* à *r* repose sur un fait de dissimilation, rendu possible par l'oubli du sens premier qui rattachait le mot à ἐρεύθω. Il faut reconnaitre que la dissimilation s'exerce rarement sur deux *r*, et qu'en général le grec (ainsi que le latin, cf. plus haut L. Havet, *MSL.* VI, p. 29 sq.) ne manifeste de répugnance que pour le retour de l'*l* comme dans ἀργαλέος = *ἀλγαλέος. Néanmoins les répétitions d'*r* ne sont pas non plus tolérées sans exception. Dans le cas particulier où chacun des ρ se trouve entre consonne et voyelle, ou bien le mot reste sans changement (κρεάτρα), ou bien l'un des ρ est *supprimé*: φ(ρ)άτρα, δρύφ(ρ)ακτος, β(ρ)άτραχος, ϑ(ρ)ιπόβρωτος, ϑρέπτ(ρ)α. Dans le cas plus simple où les deux ρ précèdent une voyelle sans être tous deux précédés d'une consonne, ou le mot reste sans changement (c'est l'ordinaire), ou l'un des ρ est *dissimilé*: ναύκλᾶρος = ναύκρᾶρος, éléen Χαλάδριοι de Χαράδρᾶ[1], ϑηλητήρ· κυνηγός (Hés.) = ϑηρητήρ[2], κολίανδρον[3] = *κορίανδρον (*coriandrum*), κροκόδειλος = κροκό-δειρος(?), enfin les beaucoup plus anciens δέλετρον = v. h.-all. *quërdar*[4], λίστρον = ῥίστρον· πτύον (Hés.), λύθρον = **ruthron*. Constatons pour ne rien omettre que, dans le cas où l'un des ρ se trouve *après* la voyelle de sa syllabe (ἄργυρος, δέρτρον), le mot est à l'abri de toute modification de ce genre.

Le retrait de l'accent dans λύθρον comparé à ἐρυθρός est naturellement le même que dans δόλιχος en regard de l'adjectif δολιχός, etc. — Le genre est indécis dans Homère qui n'emploie le mot qu'au datif. Apparemment λύθρον est plus ancien que λύθρος.

---

1. Brugmann, *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft*, I, 44.

2. Il faut partir des cas obliques comme ϑηρητῆρος, où les deux ρ étaient devant voyelle.

3. Schol. Aristoph. *Equ.* 682 (Dindorf): κορίαννα δὲ εἶδος βοτάνης, τὸν (τὸ?) νῦν κολίανδρον.

4. J. Schmidt, *Journal de Kuhn*, XXV, 153.

ΙΜΒΗΡΙΣ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VI, p. 78. — 1889.)

La glose d'Hésychius ἴμβηρις· ἔγχελυς. Μηθυμναῖοι a passé inaperçue jusqu'ici; elle fait songer invinciblement aux noms slavolettes de l'anguille: lituanien *ungurỹs*, paléoslave *āgoristĭ*. Il n'est pas possible de fixer de manière certaine le rapport d'ἴμβηρις à ἔγχελυς tant que des questions multiples s'élèvent encore au sujet de la famille entière d'ἔχις-ἔγχελυς et du sanscrit *ahis*. Rappelons seulement que le moyen haut-allemand *unc*, génitif *unkes*, suppose un prototype par *g non aspiré* auquel ne contredit naturellement ni le latin *angvis*, *angvilla*, ni le lituanien *angìs*, *ungurỹs*, et que peut-être ἴμβηρις confirmerait.

ΚΡΗΝΗ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VI, p. 119. — 1889.)

Κρήνη, dor. κρᾱ́νᾱ, éol. κρᾰ́ννᾱ, sort de *κρᾰσνᾱ comme σελήνη, σελᾱ́νᾱ, σελάννᾱ de *σελασνᾱ, comme ἡμεῖς, ἁμές, ἄμμες de *ἄσμε-.

Le mot a toujours passé pour un dérivé de κάρη, κρας- «la tête», étymologie à laquelle il n'y aurait rien à objecter si κρήνη désignait proprement l'endroit où commence le cours d'un fleuve, *caput aqvae*. Or, en réalité, c'est justement dans ce sens qu'une source, pour les Grecs, ne s'appelle pas κρήνη, mais πηγή. Κρήνη signifie «source» en tant que «fontaine» sans aucune idée d'origine ou de point de départ. Ἔρχεσθε κρήνηνδε «allez à la fontaine» (υ, 154), mais πηγῆς ἔπι Κηφισοῖο (Β, 523), πηγὴ κακῶν (Eschyle).

Je compare, en raison de l'identité de forme et de l'analogie suffisante du sens, le vieux norrois *hrönn* «flot, vague, eau agitée», lequel représente un gotique **hrazna* (fém.) = *κρασνᾱ. Le mot existe aussi en anglo-saxon, sous la forme *hærn*, par la même métathèse que dans *ærn* «maison» = got. *razn*.

ΒΟΥΚΟΛΟΣ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VI, p. 161. — 1889.)

Le *gardien de chèvres* s'appelle en grec αἰ-πόλος, et l'on a de même ἱππο-πόλος[1], οἰο-πόλος[1], ὑσ-πόλος[1], ταυρο-πόλος Ἄρτεμις, mais le *gardien de bœufs* se dit βου-κόλος. Cette anomalie repose nécessairement sur autre chose que sur une divergence dialectale telle que κότερος-πότερος, car βουκόλος est homérique, attique et généralement panhellène; partout il maintient son κ comme αἰπόλος maintient son π. Hésychius, il est vrai, donne la glose βουπόλον· βουκόλον, mais un exemple absolument isolé ne prouve rien, dans le cas présent, pour l'existence d'un doublet méritant ce nom: il montre simplement que d'après αἰπόλος, ἱππόπολος, quelque auteur inconnu avait fabriqué sur nouveaux frais un mot βουπόλος.

Pour s'expliquer le κ de βουκόλος, il faut considérer que -**k*$_2$*olos*, étant inusité au simple, devait obéir sans trop de résistance à toutes les influences phonétiques qui pouvaient s'exercer sur lui en composition[2]. Or, si **ekwok*$_2$*ólos* devait régulièrement aboutir à ἱππόπολος, en revanche **g*$_2$*ouk*$_2$*ólos* ne pouvait donner que βουκόλος, attendu qu'il n'y a pas d'exemple de *labialisation* après *u*.

Cette constante exception au labialisme a déjà été reconnue autrefois par M. Brugmann, quoique d'une façon dubitative (*K. Z.*, XXV, 307, note). Elle s'étend à tous les idiomes de l'Occident, ce qui signifie qu'on ne trouve jamais de *w* après une gutturale vélaire précédée d'*u*: ex. λευκός, *luceo*, *liuhaþ*, en regard du skr. *rōć-*,

---

1. Ἱππόπολων Θρηκῶν, N 4, Ξ 227. — Ἑρμῆς τ' οἰοπόλος καὶ Λητοῦς ἀγλαὸς υἱός, *Hymn. Merc.*, 314. — Ὑσπόλος est contenu dans ὑσπολεῖν· συθωτεῖν (Hés.). — Nous laissons de côté les noms en -πόλος qui s'écartent du sens de *gardien*, *pasteur*, tels que πυρπόλος, ὀνειροπόλος, ainsi que les proparoxytons ἀμφίπολος, πρόσπολος, etc.

2. Cela est vrai surtout pour le composé βουκόλος, car les expressions βοῦς βουκολεῖν, et mieux encore ἵππους βουκολεῖν (cf. ἱπποβουκόλος), montrent un oubli de l'étymologie du premier membre qui autorise relativement au second une supposition analogue.

rōk-; ζυγόν, *jugum*, *juk* en regard du skr. *yugam*. En vain M. Osthoff (*Beiträge de Paul et Braune*, VIII, 275) cite contre cette règle le v. h.-a. *zoum* (cf. *tiuhan*), *troum* (cf. *driugan*) et le v. sax. *liomo* (cf. *liuhaþ*), où la disparition de la gutturale indique, d'après lui, qu'elle était suivie de *w* (**tau*[*ʒ*]*wmá-*, etc.). Je ne sache pas, en effet, qu'un groupe germanique *-auʒma-*, *-euʒma-* (sans *w*) soit attesté nulle part, de sorte qu'il devient très probable que la chute de *ʒ* dépend simplement de la position entre *u* et *m* après une syllabe longue. Aux exemples de M. Brugmann il faut joindre: λυγρός, λευγαλέος, *lūgeo*, en regard du skr. *rugā*, *rōga-s* «maladie»; θυγάτηρ en regard du lit. *duktē*; *augeo*, got. *àukan*, en regard du lit. *áugu*; *lūcus* en regard du lit. *laũkas* «campagne», skr. *lōka-s* «monde»; εὔκᾱλος à comparer au skr. *ōkas* «repos, séjour»; *mūcus* (μυκτήρ) en regard du skr. *muńćati*; got. *liugan* «mentir» en regard du sl. *lŭgati*, etc.

Il y a une seconde série de formes où l'absence de labialisation, en grec, est en relation avec la présence d'un *u* devant la consonne: λύκος (cf. *vr̥ka-s*), κύκλος (cf. *ćakra-m*), κύκνος (*ça-kuna-s*), ὄνυχες, -νύχιος, etc. Mais le phénomène est ici de date hellénique, et consiste dans la *suppression* du *w* post-guttural que les mêmes mots possèdent dans des idiomes parents, tandis que dans λευκός il y a absence de *w* dès le principe. Il est possible que βουκόλος doive se placer à côté de λύκος plutôt qu'à côté de λευκός; au moins est-on obligé, dans cette dernière alternative, de reculer jusqu'à une bien haute antiquité les origines du doublet -κόλος -πόλος.

SANSCRIT *STŌKÁ-S.*

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VI, p. 162. — 1889.)

De même qu'on a, pour une raison connue, *kētú-s*, *pra-kētá-s* par *k*, en regard du verbe *çétati*, de même *ççótati* «dégoutter, tomber goutte à goutte» a pu être accompagné régulièrement d'un substantif **skōtá-s*. C'est cette forme, transposée comme σκοπεῖν pour *σποκεῖν, qu'il faut reconnaître dans *stōkás* «goutte». Verbe et substantif figurent plusieurs fois ensemble dans l'hymne *R. V.* III, 21; cf. *Aitarēya-brāhmaṇa*, 2, 12, 2.

SUR UN POINT DE LA PHONÉTIQUE DES CONSONNES EN INDO-EUROPÉEN.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VI, p. 246. — 1889.)

Le germanique **feþrō* (v. norr. *fjödr*, v. h.-a. *fëdara*, anglo-s. *feđer*) «aile, plume, et nageoire» suppose un européen **petrā-* ou **petro-*, qui paraît aussi avoir laissé une trace en grec, dans le ὑποπετρίδιος d'Alcman [1].

Petro-, l'aile, peut se décomposer en *pet* + *ro*, et ne donne lieu dans ce cas à aucune remarque ultérieure.

Toutefois comment se défendre de l'idée que le mot désignant l'organe du vol a quelque chance de contenir le suffixe habituel des noms d'instrument, le suffixe *-tro-*? Alors *petro-* représenterait PET + TRO.

Cette supposition, sans doute, a le tort de contrevenir à un article élémentaire des manuels de phonétique, selon lequel un tel prototype n'aurait pu aboutir qu'à «*festrō*» en germanique et à «πέστρον» en grec. Mais examinons ce que vaut la règle édictée d'une façon si absolue.

Il est incontestable que devant voyelle la rencontre de deux dentales se traduit toujours dans les langues d'Europe par un phonème double, où figure une sifflante: la question soulevée par *petrom* est de savoir s'il en est de même devant consonne. Les consonnes qui entrent en ligne de compte sont uniquement *r*, *l*, *y*, *w*, *m*, *n* (les autres ne se présentant point dans la position dont il s'agit), et l'hypothèse à étudier se formulerait comme suit:

«Devant une consonne (*r*, *l*, *y*, *w*, *m*, *n*), les produits d'une occlusive dentale double et d'une occlusive dentale simple sont identiques (*pet* + *tro* engendrerait la même chose que *pet* + *ro*).»

La vérification, si elle est possible, ne peut être livrée ni par **petrom* ni par aucun autre exemple reposant sur une racine en *t*, car il sera toujours loisible en ce cas de prétendre qu'il n'y a qu'une seule dentale en jeu, celle de la racine.

1. Voir Curtius, *Grundz.*[4], p. 700.

Nous disposons heureusement d'un autre genre d'exemples.

Concurremment à *sëzzal* qui n'offre rien de remarquable, le vieux haut-allemand possède un mot *sëdal* (neut.) «1° siège, trône; 2° demeure; 3° lieu où le soleil se couche». Ce mot, commun du reste à tous les dialectes germaniques de l'ouest [1], n'est pas emprunté au latin *sedile*, qui eût donné «*setil*» et peut-être même «*sitil*». D'autre part, au sein du vocabulaire allemand, on tenterait vainement, en dépit de la différence des consonnes, de le séparer du verbe *sizzen*, auquel il se rattache si étroitement par toutes ses significations, et notamment quand il sert 4° *de nom d'action* comme dans le frison *oppsedel* «mouvement pour se mettre en selle» ou dans la Confession saxonne: ik iuhu ... unrehtaro sethlo, unrehtaro stadlo, unrehtaro gango, unrehtoro legaro (de même dans la Confession de Lorsch).

Ainsi il existe un germanique **seþla-* d'une racine *set-*, c'est-à-dire un prégermanique *setlo-* de la racine *sed-*. Si cela est accordé, la loi présumée en découle par une conséquence inévitable. La racine de *setlo-* (*sed-*) ne possède pas de ténue. Donc la raison de la ténue est dans le suffixe. Si celui-ci n'est autre que *-lo*, la ténue reste inexpliquée comme devant. Il faut donc que le suffixe soit *-tlo*. IL Y A DONC DEUX DENTALES (*sed-tlo*), ce qui ne pouvait tout à l'heure être prouvé pour *petro-*. Or on constate que ces deux dentales n'ont donné ni groupe à sifflante ni aucun produit autre que celui qui serait issu de *se* + *tlo* (ou *set* + *lo*).

---

1. Vieux saxon *sethal* (Confession et gloses), anglo-saxon *seđel* et *seld* (*ld* = *þl*). Comme variante toute régulière de *séþla-* les mêmes dialectes ont naturellement pu connaître aussi **sedla-*. Le frison *sedel* se rapporte-t-il au premier ou au second? C'est ce qu'il est aussi malaisé que peu important de décider. *Sedle* dans l'Hêliand ne serait pas moins ambigu si, au vers 5713, le correcteur du manuscrit C n'avait ajouté une barre au *d*. En tout cas, il y a des traces certaines de la forme à consonne sonore. Premièrement dans le texte vieux haut-allemand d'Isidore, outre *sedhal* on lit trois fois *hôh-setli*, dont le *t* ne saurait être pris pour un durcissement de *d* = *dh*: il n'existe dans Is. que deux exemples assurés d'un tel *t*, *chunt* (2, 5) et *baltliihho* (9, 6), tous deux offrant *une consonne* avant le *t*. Il faut donc que *-setli* représente, non un got. **siþli*, mais un got. **sidli*, et cela est en effet conforme à la phonétique du texte (cf. *guotliih*, *uuootnissa*, etc.). Un autre continuateur de germ. **sedla-* se cache, ce nous semble, dans l'anglo-saxon *setl*. Il se dénonce par la frappante identité de l'expression *sîgan tô setle*, en parlant du soleil, avec le *sîgan te sedle* de l'Hêliand. C'est un des cas où *tl* est issu de *dl*; cf. *botl*, *spâtl* (Sievers, *Beitr. de Paul et Braune*, 5, 529). L'ancien **sedla-* s'est confondu de la sorte en anglo-saxon avec le mot tout différent **setla-* (got. *sitls*, v. h.-a. *sëzzal*).

Si d'une part ce résultat a encore besoin de confirmation, en revanche il est évident qu'il ne saurait être infirmé par le seul fait de l'existence du type contradictoire, gr. ἔμ-παστρον, de πλατ-, v. norr, *fóstr* (*fœda*), etc. Non seulement le type -πλαστρον comporte une facile explication par analogie[1], mais il était le seul auquel la langue pût recourir pour ses formations nouvelles. L'ancien type *setto-* ou *setro-*, de *sed-*, ne pouvait être compris; il était condamné à s'isoler de plus en plus et à demeurer stérile. Il n'a même dû qu'à un pur hasard d'être conservé çà et là, et c'est pourquoi le nombre infime de nos exemples ne saurait nous être opposé comme une objection sérieuse[2]. Deux formes helléniques viennent d'ailleurs à l'appui du témoignage de *sëdal*:

1° Jusqu'à présent, le mot μέτρον ne pouvait être attribué qu'à la racine *mē-*, mais par plusieurs côtés cette étymologie est des moins satisfaisantes. La comparaison des mots en *-tro* en général et du skr. *mātram* en particulier fait attendre *μῆτρον. Il faudrait donc admettre quelque remaniement postérieur? Mais le mot se trouve dans les plus mauvaises conditions pour en supposer un, puisque la racine μη-, με- est absolument morte en grec. En d'autres termes, il y a contradiction entre l'aspect hystérogène de la formation μέτρον et l'isolement de cette formation, qui exclut l'idée de modifications récentes. Quant à croire avec M. Brugmann que les formes divergentes du sanskrit et du grec sont toutes deux indo-européennes[3], il faudrait au moins pour cela que μέτρον fût oxyton (cf. δαιτρόν, λουτρόν).

Rapportée à *med-*, au contraire, la formation μέτρον est parfaitement simple et claire. La racine *med-* «mesurer», bien connue en germanique (got. *mitan*), s'affirme en latin dans *modus*, *modius*, en grec même dans μέδιμνος (à défaut de μέδομαι, qui a pris un sens figuré). *Métrom* = *med* + *tro-m* est le pendant de *sétlom* = *sed* + *tlo-m*. L'ε de μέτρον n'est pas celui de θετός, mais celui de

1. D'autant plus facile qu'il existe, comme on sait, dans les langues d'Europe un suffixe *-stro* parti des racines en *-s* (*monstrum*, etc.).

2. Les formes réputées régulières (où *occl. dentale* + *tr* semble donner *str*) ne sont pas elles-mêmes si nombreuses qu'on pourrait le croire. En grec, après ἔμπλαστρον qui vient d'être cité, je ne vois plus que μαστροί = μαστῆρες (Hésychius), à moins d'accueillir par exemple κονίστρα sous prétexte qu'il est flanqué de κονίζω et tout ce qui se présente dans des conditions aussi douteuses.

3. *Journal de Kuhn*, XXVII, 198. Du prâcrit *mettaṃ*, l'auteur infère un skr. **mitram* = μέτρον. Il resterait à savoir si *mettaṃ* ne représente pas plutôt le mot qui figure dans *ni-mittam* et qui n'appartient pas à la racine de *mātram*.

φέρω, et l'accentuation sur la radicale n'a plus rien que de régulier. Ajoutons que le participe en *-tó-* de *med-* existe encore dans μεστός «rempli», proprement «qui a sa mesure, qui a son compte de». Μέτρον et μεστός illustrent les traitements différents de la double dentale, selon qu'elle est suivie d'une liquide ou d'une voyelle.

2° Le mot poétique φιτρός signifie *bûche, poutre, bloc de bois.* Il ne se dit que du bois coupé ou travaillé à la hache. Comme il n'y a aucune raison de croire que l'ι ait été long[1], le mot se ramène sans difficulté à la racine de *findo*: *bhitró-* = *bhid* + *tró-*.

Il n'y a peut-être pas grand' chose de plus à espérer en fait d'indices matériels, mais la question se présente encore sous une autre face. Il reste à raisonner le phénomène en lui-même, car si la loi présumée est telle qu'on en puisse concevoir une théorie simple et plausible, il y aura en sa faveur une considération de vraisemblance intrinsèque s'ajoutant au poids des preuves historiques.

La nature du changement dépend absolument de la valeur qu'on attribuera à un groupe comme *setlo*, *metro* au moment où le changement est supposé se produire. Phonétiquement, en effet, un groupe *metro* peut représenter deux successions de sons extrêmement différentes. Premièrement, *met* | *ro* en prononçant le *t* «implosivement»: le *t* appartient de ce fait à la première syllabe et lui assure la quantité longue. En second lieu, *me* | *tro* par un *t* «explosif»: autre coupe syllabique, autre quantité de la première syllabe.

Aux temps helléniques, un groupe μετρο est un groupe indéterminé à l'égard de la scansion. Il représente soit μετ | ρο, soit με | τρο. De ces deux prononciations, si la seconde possédait en fait d'ancienneté des titres égaux à l'autre, nous renoncerions à revendiquer pour *metrom*, ou *setlom*, ou toute autre des formes citées, la possibilité d'une double dentale primitive. Une forme telle que *me* | *trom* en effet ne se comprendrait pas comme résultant d'un type initial *met-trom*.

Mais ce que nous savons de la langue mère permet précisément d'éliminer en toute sécurité le terme *me* | *tro*. C'est un fait sur lequel il ne peut y avoir de doute que les scansions telles que *me* | *tro*, *me* | *kro*, *me* | *pro*, etc., lui étaient étrangères en principe, comme elles le sont à la prononciation hindoue et même à la poésie

1. Si ce n'est le traditionnel rapprochement avec φῖτυ (= *φῦτυ) qui n'est pas phonétiquement admissible.

homérique[1]. Ce qui est, en grec, μέ | τρον ou μέτ | ρον signifie exclusivement *met* | *rom* pour l'indo-européen. Cette observation donne du coup la clef du phénomène. La réduction des deux *t* de *met-trom*, incompréhensible en supposant *me* | *trom*, s'explique le plus simplement du monde dès qu'on prononce à l'indo-européenne: *met* | *rom*.

Telle est en effet l'affinité du groupe *met* | *ro* avec celui que nous écrivons *mettro*, qu'il n'existe entre ces deux expressions phonétiques aucune différence effective et valable. Nous mettons en fait qu'il est impossible à une occlusive «double» devant *r*, *l*, *m*, *n*, *y*, *w* de se distinguer de l'occlusive simple du moment que celle-ci est implosive. Qui dit *mettro* dit exactement autant que *met* | *ro*, et *vice versa*. Ainsi se résout le paradoxe de *ttr* indo-européen traité comme *tr*, si peu téméraire, comme on voit, qu'il ne dit rien de plus que ce qui résulte déjà de la définition des groupes en question.

Tout le monde, il est vrai, ne sera peut-être pas convaincu d'avance de la justesse de la synonymie phonétique *t* | *r* = *ttr*, et, comme c'est sur ce point que toute la question se concentre en dernière analyse, il est nécessaire d'entrer ici dans quelque détail. Trois causes concourent à créer l'équivalence *t* | *r* = *ttr*:

1° La première syllabe est identique dans les deux types: la seconde ne diffère que par la présence ou l'absence du *t* d'explosion. Or, la suppression totale du bruit explosif n'est jamais possible, par le fait, en telle position. *Met* | *ro* est une figuration conventionnelle pour ce qui est plus exactement *met* | *tro*, attendu que la rupture de l'occlusion, nécessitée par la liquide, se traduira toujours, si furtive soit-elle, par un bruit perceptible.

2° Si *met* | *ro*, comme on vient de le dire, est toujours légèrement affecté d'un *t* double, il faut remarquer d'un autre côté que le *t* double, même voulu (type *mettro*), ne peut jamais dans cette position éclater d'une manière très franche, la partie explosive se perdant plus ou moins dans le bruit de la consonne qui suit[2]. Ainsi les deux groupes, en tendant à se confondre, s'épargnent mutuellement la moitié du chemin.

---

1. Nous renvoyons à l'important article de M. Louis Havet, *Les syllabes* μακραὶ θέσει, dans ces *Mémoires*, IV, 21 seq. Cf. son *Cours de métrique*, §§ 36 et 37.

2. Au point de vue mécanique également, l'*r* (qui est une demi-fermeture) ne permet pas une explosion du *t* aussi forte que devant voyelle.

3° Normalement, la consonne double et la consonne simple implosive sont incompatibles. Toute position qui admet l'une exclut l'autre de ce fait:

Dans les conditions où peut se produire un *t* double, c'est-à-dire devant voyelle (*metto*), nous ne pouvons lui comparer un *t* simple qu'à l'état d'explosive (*me* | *to*). Le *t* simple sous sa forme implosive ne devient possible que devant consonne (*met* | *ko*), c'est-à-dire à l'instant où le *t* double cesse d'être prononçable (pas de *mettko*). Il n'y a que les phonèmes de la série *r-w* qui soient à la fois assez fermés et assez peu fermés pour permettre au *t* simple de figurer devant eux comme implosive (*met* | *ro*), sans exclure du même coup la possibilité d'articuler un *t* double (*met* | *tro*). Seuls ils mettent en présence deux termes autrement inconciliables.

Ces deux termes étant donc inconnus dans leur rapport, nous aurions pu déjà nous dispenser de chercher des causes accidentelles pour expliquer que leurs valeurs se confondent, puisque rien ne garantit, jusqu'à plus ample informé, qu'il n'y ait pas entre eux un rapport naturel d'équivalence. Et, de fait, il est facile de comprendre que *tt* ne puisse passer pour un troisième terme distinct de *t* | en présence de l'opposition primordiale avec | *t*. Il faudrait autrement que la langue établît des catégories spéciales en l'honneur de la position devant *r-w*, et admît que grâce à elle il y a trois formes du *t*:

1. Expl.	2. Impl.	3. Double.
me | to	met | ro	met | tro

tandis que partout ailleurs il n'y a d'opposition qu'entre les deux formes de la consonne simple, la double n'intervenant que comme composé de l'implosive:

I. Expl.	II. Impl.
me | to	{ met | ko { met | to

Qu'arrivera-t-il? Des deux types *met* | *ro*, *mettro*, la langue n'en comprendra, n'en apercevra qu'un seul et y ramènera l'autre immédiatement. Si la position devant *r-w* est conçue comme semblable à la position devant voyelle, le type reconnu sera naturellement *mettr-* (= *metto*), et le type méconnu *met* | *r-* (car il serait = *met* | *o*, lequel n'a pas d'existence). C'est l'inverse qui aura lieu si la position devant *r-w* est assimilable, comme en indo-européen, à la position devant *k*; alors *mettr-* demeure un type incompris,

ainsi que serait *mettk-*, tandis que *met | r-*, parallèle à *met | k-* rentre dans un cadre connu.

Les considérations qui viennent d'être développées font voir dans quel sens assez large et cependant très précis on peut entendre l'équivalence *met | ro-mettro*. Rien n'empêche les deux groupes de se manifester concurremment dans la prononciation; mais, ne comptant que pour un au sentiment des sujets parlants, ils seront employés indifféremment. Leur fluctuation reste sans intérêt pour l'étymologie. Il est du reste inutile d'insister en présence de l'illustration topique de ces faits qui nous est offerte dans le sanskrit.

Cet idiome ignore les coupes comme *a | tra*, *a | kra*, etc. Dès lors on peut prédire, si la théorie est vraie, que *akra* (représentant toujours *ak | ra*) ne s'y distinguera point de *akkra*. C'est exactement ce qui se produit. Devant liquide, nasale ou semi-consonne, les catégories de la consonne double et de la consonne simple sont absolument confondues en sanskrit. Etant donnés les composés *çara-trayam* (trois flèches) et *çarad-trayam* (trois automnes), nous croyons devoir en Europe observer la différence étymologique dans l'orthographe, écrire l'un *çaratrayam* et le second *çarattrayam*. Si nous consultons la tradition indigène, nous apprenons qu'il faut écrire :

a. D'après nombre de manuscrits: dans les deux cas *çaratrayam*[1]. Aucune occlusive n'est marquée double devant *r-w*.

b. D'après certains Prātiçākhyas: dans les deux cas *çarattrayam*[2]. Aucune occlusive n'est marquée simple devant *r-w*.

---

1. Whitney, *Sanskr. Gramm.*, § 232: «The ordinary usage of the mss. makes no difference between those groups in which a phonetic duplication is allowed by the rules given above [voir dans le texte *b* et *c*] and those in which the duplication is etymological. As every *tv* after a vowel may also be properly written *ttv*, so *dattvá* and *tattvá* may be, and almost invariably are, written as *datvá* and *tatvá* ... So in inflection, we have always, for example, *maǵ̑ńá*, etc., not *maǵ̑ǵ̑ńá*, from *maǵ̑ǵ̑án*. Even in composition and sentence-collocation the same abbreviations are made: thus, *hṛdyōtá* for *hṛddyōtá*; *ćhináty asya* for *ćhinátty asya*. Hence it is impossible to determine by the evidence of written usage whether we should regard *ādhvam* or *āddhvam* (from √*ās*), *ádviḍhvam* or *ádviḍḍhvam* (from √*dviṣ*) as the true form of a second person plural.» Cf. Benfey, *Vollst. Gramm.*, §§ 19 et 21.

2. Voir l'ensemble de passages réunis dans l'article de M. Kirste (*Mémoires*, V, 106), chapitre du *varṇakrama*. La doctrine du redoublement obligatoire est appliquée dans quelques manuscrits, comme ceux (appartenant au Yaǵur-Véda) que cite Böhtlingk, *Pāṇini*[1], II, p. 397, où on lit par exemple: *sa ttvā = sa tvā* (c'est-à-dire phonétiquement *sat | tva = sat | vā*), *aggnē = agnē*, etc.

c. D'après Pāṇini (8, 4, 47; cf. avec critique 48 et 50—52): dans les deux cas *çaratrayam* ou dans les deux cas *çarattrayam*. Emploi à volonté de la lettre double ou simple devant *r-w*.

Cette dernière doctrine, pour être fidèlement rapportée, doit plutôt se formuler comme suit : toute occlusive est supposée simple devant *r-w*, mais on peut toujours la redoubler. Ainsi le système *a* et le système *b* nous donnent raison chacun à sa manière; le troisième système à lui seul nous donne raison deux fois. Car, à côté de l'obligation, en règle générale, d'écrire les deux mots de la même façon, il laisse la faculté non moins significative d'écrire le même mot des deux façons. Comme les précédents, il refuse toute sanction à la distinction étymologique, mais il proclame en outre expressément l'indifférence phonétique de *tr* et *ttr*, qui est la contrepartie prévue et la cause même du premier fait [1]. Devant cet ensemble de témoignages, on peut affirmer que, lorsque la différence étymologique est respectée dans l'écriture, c'est que le scribe donne simplement une entorse au principe phonétique [2].

Ce qui se passe sous nos yeux dans l'exemple du sanskrit a dû se passer en indo-européen. Il n'y a pas lieu d'admettre que la forme composée de *pet* + *trom* pût offrir un autre groupe que le génitif du mot père, *patros*, où le *t* était étymologiquement simple. La prononciation exacte est indifférente. Etait-ce dans les deux cas *ttr* (*pattros*, *pettrom*), dans les deux cas *t* | *r* (*pat* | *ros*, *pet* | *rom*) ou dans les deux cas un groupe flottant (*pattros*, *pat* | *ros*; *pettrom*, *pet* | *rom*)? Le seul point important est d'affirmer le parallélisme des deux formes, d'où il suit que, si la première aboutit en grec à πατρός, on ne saurait attendre de la seconde un autre produit

1. Ainsi le redoublement sporadique dans une forme comme *suttvā* est le meilleur commentaire de la simplification généralement faite dans *datvā*. Un mot qui reçoit souvent le redoublement facultatif est *abbhram* = *abhram* «nuage». Je sais bien que l'interprétation indigène décompose ce mot en *ap-* «eau» + *bhar* «porter», et qu'on en pourrait précisément conclure que le redoublement n'est pas aussi arbitraire que nous le disons. Mais je demande comment cette fausse étymologie aurait pu naître et s'imposer, si le son n'y donnait prétexte, c'est-à-dire si *abhram* n'avait pas frappé l'oreille comme quelque chose de parfaitement équivalent à *ab-bhram*. Tout ce qu'on peut concéder, c'est donc que l'étymologie, vraie ou fausse, guide souvent le choix entre deux orthographes qui, en elles-mêmes, sont indifférentes.

2. Dans le texte du Rig-Véda, nos éditions différencient *taraddrēṣas-*, *yārayaddvēṣas-* et *adrēṣas*. J'ignore si c'est sur l'autorité d'une tradition quelconque.

que πέτρον; et que le type πεστρον pour πεττρον, jusqu'ici admis, ne correspond à rien dans la langue mère. Toute l'erreur consiste à opérer avec *-tr-* et *-ttr-* comme avec des grandeurs séparées, tandis que ces groupes coïncident de leur nature. Par voie déductive et par des considérations de phonétique générale, nous obtenons donc un résultat entièrement conforme à l'induction tirée au début du germain *seþla-*, grec μέτρον, etc.

Revenant au point de vue purement historique, il nous reste à déterminer la position que prend le sanskrit dans le débat. Car cette langue n'a été mise à contribution jusqu'ici qu'à propos de la question théorique du rapport de *t* | *r* à *ttr*, comme aurait pu l'être, le cas échéant, n'importe quelle langue du globe. Elle n'est point intervenue encore en qualité de représentant de l'indo-européen.

A cet égard les formes indiennes pourraient facilement faire illusion au premier aspect. Il est certain que *čhatram* «parasol», *satram*, nom d'une certaine cérémonie, offrent le même groupe que *pitrā*, et que ces mots sont formés de *čhad* + *tram*, *sad* + *tram*[1]. Il y a donc en apparence, de la part du sanscrit, un témoignage sans réplique, mais en réalité parfaitement nul:

Le *-tt-* primitif n'étant pas converti dans l'Inde en quelque autre groupe (comme *-st-* dans les langues d'Europe), la question que le grec permet de résumer dans le dilemme très net μέτρον ou -πλαστρον ne pourrait être en sanscrit qu'une question entre *satram* et *sattram*; question dont le seul énoncé est absurde, puisque, devant la phonétique indienne, qui dit *-atra-* dit *-attra-* et réciproquement. *Satram* répond à l'alternative posée par μέτρον et ne répond pas moins à l'alternative contraire, contenue dans -πλαστρον. C'est qu'en effet nous ne pouvons demander au sanscrit de décider si l'indo-européen séparait *ttr* de *tr* après l'avoir invoqué comme l'exemple éclatant d'un idiome qui n'admet pas cette différence. Précisément parce qu'il applique lui-même notre principe d'une manière inflexible, il n'est plus en situation de nous apprendre jusqu'à quel point la langue mère l'appliquait. Ainsi, tout en considérant le parallélisme *satram-pitrā* (ou *sattram-pittrā*) comme

1. Autres exemples: *datram* «don» = *dad-tram* (et l'adjectif *datrimas*), *patram* «feuille, aile» = *pat-tram*, probablement aussi *kṣatram* «imperium» = *kṣad-tram* (*kṣad-* distribuer, dispenser), *çatrus* «ennemi» = *çad-trus* conformément à l'étymologie qu'on trouve dans le Mahâbhârata (8,1992): *çatruḥ çadatēḥ*. Nous ne mentionnons pas les formes comme *satram* = *sat-tram*, *tatram* = *tad-tvam*, ou les gérondifs tels que *datvā*, à cause de leur caractère récent.

hérité de l'âge primitif, il faut reconnaître que ce parallélisme n'est pas un argument à exploiter, vu que le sanscrit se serait chargé de niveler les deux formes même au cas où il les aurait reçues dissemblables [1].

La lumière que le sanscrit est incapable de faire en ce qui le concerne pourrait être espérée de son proche parent, l'iranien, où *-tt-* s'annonce par le groupe spécial *-st-* et où par conséquent l'absence de sifflante fournirait une indication formelle. Autant l'indien *satram* est ambigu, autant le zend «*haθrem*» (si telle était la forme correspondante) serait la démonstration victorieuse de tout ce que nous cherchons à établir [2]. Par une chance malheureuse aucun des mots décisifs *satram*, *datram*, *ćhatram* ne figure dans un monument iranien. Il reste χšaθrem = *kṣatram*, que nous persistons à croire formé de *kṣad* + *tram*, principalement parce qu'il y a impossibilité phonétique à le dériver de *kṣā-* et impossibilité logique à le faire venir de *kṣan-*. Cet unique exemple, s'il est admis, constitue une preuve irréfragable.

Autant que possible on s'est astreint jusqu'ici à ne citer que des exemples présentant une voyelle brève devant le groupe *t(t)r*. C'est que la quantité de la voyelle n'est pas indifférente pour le groupe consonantique qui suit. Il convenait de séparer les deux questions; mais les conclusions finales sont les mêmes:

Le *t* double (devant *r-w*) se confondra avec *t* simple, après voyelle longue aussi bien qu'après voyelle brève, quoique par une voie plus détournée.

Le premier point à fixer est de savoir ce que devient *t simple* placé entre voyelle longue et *r-w*. A l'inverse de ce qui arrive

---

1. Les dictionnaires donnent *sattram*, avec une autre orthographe que *pitṛā*: distinction vaine, comme toute distinction entre *-tr-* et *-ttr-* sanskrit. Dans le Véda par exemple, *satram*, *datram*, *patram* ne reçoivent jamais qu'un seul *t* comme *pitrā*. Si nous nous abstenons d'en tirer un avantage facile, c'est justement que nous n'attachons pas d'importance aux variations indiennes entre *-tr-* et *-ttr-*. Autrement quoi de plus simple, encore une fois, que de dire: «*satram* prouve **setrom*», ce qui clorait la discussion de façon péremptoire?

2. Remarquons en revanche que «*hastrem*» ne ruinerait pas irrémissiblement notre système, une telle forme pouvant toujours s'expliquer par l'analogie, aussi bien que -πλαστρον en grec. C'est pourquoi il n'y a pas d'objection absolue à tirer par exemple de *hamōistra* «opposition». D'ailleurs cette forme, d'après M. James Darmesteter, qui a bien voulu me la signaler, vient probablement de la racine qui est en sanskrit *mīth-*, plus exactement *mithi-* (racine dissyllabique). Sur *qāstra-* faussement rapporté par Justi à *qād-*, voir J. Darmesteter, *Études iraniennes*, II, 189 seq.

après voyelle brève, *il se porte sur la deuxième syllabe* (prend la forme explosive). L'indo-européen coupait: *păt* | *ros*, mais *mā* | *tros*. Ce fait résulte d'une série d'observations trop longues à rapporter ici, et qui montrent la coupe syllabique primitive obéissant à une loi d'équilibre très curieuse. Tant que la première de deux syllabes n'est pas longue, elle attire à elle tout élément disponible, comme si sa capacité normale n'était pas satisfaite (de là *păt* | *ros* et non *pă* | *tros*). Mais aussitôt que la première syllabe est pourvue, le courant se déclare en sens inverse et rejette sur la seconde le trop-plein de la première (*mā* | *tros* et non *māt* | *ros*).

Si maintenant on passe au type à consonne double et qu'on envisage une formation *māt* + *tro*, la destinée de *māttro* sera de se résoudre premièrement en *māt* | *ro* conformément à tout ce qui a été établi plus haut. Mais ce *māt* | *ro* lui-même n'est pas viable. La loi indo-européenne qui vient d'être indiquée exige sa transformation immédiate en *mā* | *tro*. Encore ici par conséquent, quoique dans des circonstances différentes, le type à consonne simple est rejoint par le type à consonne double qui s'y conforme entièrement.

Ceci permet d'expliquer le vieux haut-all. *bīhal* «hache». On sait que *mahal* «forum, contio» répond au got. *maþl*, et M. Osthoff a montré (*Beitr. de PB.* 8, 146) que *hl* doit être considéré comme le produit régulier, en allemand, de *þ* | *l*, lorsqu'il est partagé de la sorte entre deux syllabes[1]. Le vieux haut-all. *bīhal* peut donc représenter un goth. **beiþl*, et le fait devient certain par le norrois *bílda* (*ld* = *þl*). Nous sommes ainsi en possession d'un germ. **bīþla-* «hache» qu'il est trop naturel d'interpréter par «l'instrument à fendre», en le ramenant à *bheid-tro-m*. Le germ. **bīþla-* (et non *bīstla-*) «hache» contient la même preuve que **seþla-* (et non *sestla-*) «siège».

Dans tout ce qui précède, il a été fait abstraction de l'hypothèse de M. Brugmann, d'après laquelle l'assibilation des doubles dentales, commune à tous les idiomes de la famille moins un, remonterait à la période indo-européenne, de manière qu'un type mentionné plus haut sous la forme **setto-* serait en réalité **set^{s}to-*.

Cette hypothèse, en la tenant pour vraie, met-elle en danger le point que nous avons essayé de démontrer?

---

1. Cette division ne répond pas à la coupe *indo-européenne* après voyelle longue, mais il s'agit de faits de la période germanique et même allemande.

Il serait plus aisé de répondre à cette question si nous étions fixés sur la manière dont une sifflante a pu prendre naissance entre un *t* implosif et un *t* explosif, qui forment bien le groupe le plus simple et le plus facile à prononcer qu'on puisse imaginer. C'est l'étrangeté même de ce phénomène qui a servi d'argument pour le reculer jusqu'à la période proethnique, parce qu'il est presque incroyable qu'un tel fait se soit répété séparément dans plusieurs langues.

Quoi qu'il en soit, nous pensons que l'indo-européen n'a pas pu posséder **set^{s}to-*, sans que cette forme, à une époque quelconque, ait été précédée de **setto-*. Ce point accordé, toutes les observations présentées plus haut conservent exactement leur valeur. Au moment où l'assibilation intervient, elle frappe **setto-* qui offre un *t* double caractérisé: elle ne peut atteindre **set | ro-* (pour **settro-*) où le *t* a déjà la même valeur que dans **patros*.

Ainsi, en admettant que skr. *sattar-* soit pour **sat^{s}tar-*, **set^{s}ter-*, il ne s'ensuit pas encore que *satram* ne descende point de **setrom*[1]. Ou en admettant que πλαστός soit pour **plat^{s}tos*, il ne s'ensuit pas que -πλαστρον doive paraître moins irrégulier que précédemment, lorsque nous raisonnions sur la base de **plattos*.

Un fait qui n'était pas absolument certain et qui trouve dans ce qui précède une confirmation incidente, c'est que le changement des consonnes douces en fortes devant les fortes est de date indo-européenne.

Le doute était soulevé par le lat. *āctus* (*ăgo*) contre *făctus* (*făcio*), qui établit l'existence de formes italiotes comme **agtos*[2]. Ces formes ne sont décidément que des formes *réédifiées*. En effet *sed* + *tlom* donne en indo-européen *setlom*, ce qui serait impossible si les douces avaient maintenu leur sonorité devant les fortes.

P. S. — Il eût été préférable de laisser de côté complètement le mot *petrom* (?) «aile» que nous avons eu le tort de choisir pour texte et point de départ de cette étude.

Assurément, s'il est vrai comme on l'enseigne que le mot *aile* ait eu la forme **petrom*, nous restons libre de défendre notre inter-

---

1. Quoique phonétiquement *satram* puisse sortir de **set^{s}trom*, **sat^{s}tram*, aussi bien que de **setrom*.

2. Les formes lituaniennes comme *augti* (d'ailleurs prononcé *aukti*) ne signifient rien, comme le prouve p. ex. *dukte* = **dugtē* «fille».

prétation particulière de ce **petrom* comme étant *pet-trom*. Mais c'est la légitimité même du prétendu **petrom* qui fait doute, car la racine pour «voler, se mouvoir en l'air» est clairement dissyllabique: skr. *pati-ta-s*, gr. πέτα-μαι dans Pindare. L'indo-européen n'a pu former ni **pet-tro* ni *pet-ro*, mais seulement **pétA-tro-*, **pétA-ro-*, ou bien avec chute de l'*e* radical *ptA-tró-*, *ptA-ró-*. Il est à noter que le zend *patereta-* «ailé» n'a pas d'autre origine possible que *petA-ro-*. Il ne peut représenter un skr. *pat̥rta-*, chose informe, ni un skr. *patrita-* qui donnerait *paiθrita-*, ni un skr. *patarita-* qui n'expliquerait pas *-ere-*: il ne reste que *patirita-* de **patiram* = **petA-ro-m*, avec lequel s'accorde le germ. *feþrō-* en raison de la suppression régulière de *A* non accentué (cf. *duhitar-*, *tohter*) et peut-être gr. πέταλον malgré πετάννυμι. Le grec πτερόν de son côté indique du premier coup **ptA-ró-* et ne comporte aucune autre explication. Seul l'indien *patram* soulève une difficulté, dont la solution reste à trouver.

UN ANCIEN COMPARATIF DE ΣΩΦΡΩΝ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VI, p. 323. — 1889.)

Σωφράτορες· σωφρονέστεροι, dans Hésychius, ne peut pas avoir été transmis correctement, car cette forme σωφράτορες, déjà fort étrange en elle-même (on attendrait σωφράντορες, σωφράστορες), devient décidément impossible dans la signification que lui attribue la glose. Mais l'erreur se borne à l'interversion d'un ο et d'un ε. Le manuscrit primitif a dû porter σωφράτερος· σωφρονέστερος. Le changement de -τερος en -τορες dans le lemme ayant donné à celui-ci l'aspect d'un pluriel, on crut devoir pluraliser aussi la glose placée en regard.

Σωφρά-τερος de σωφρον- n'a pas besoin de commentaire. C'est un intéressant témoin de l'ancienne manière de former en grec le comparatif des thèmes en *-n*.

GOTIQUE *WILWAN*.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VI, p. 358. — 1889.)

En regard de *walwjan* «rouler», le gotique peut avoir possédé, à une date quelconque, un verbe fort **wilwan* = gr. ἑλύ-ω, lat. **vĕlŭ-ō* (devenu *volvō*[1]).

Mais le *wilwan* de nos textes, qui signifie *ravir*, *emporter de force* (ἁρπάζειν), n'a vraisemblablement rien de commun avec cette famille. C'est avec un autre verbe non moins connu, gr. ἕλκω, lit. *velkù*, slav. *vlĕkā*, qu'il doit être identifié. Le *w* représente *γw* et procède d'un ancien k_2. On a eu d'abord, comme pour *leihwan*, etc., le paradigme **wilhwan*, **walhw*[2], — *wulwum*, *wulwans*. L'unification postérieure s'est faite ici, contrairement à la règle, aux dépens du consonantisme du présent; mais le fait, pour être exceptionnel, n'est cependant pas sans exemple: cf. **hwaírfan-kwaúrbum*, donnant finalement *hwaírban*.

En ce qui concerne le sens, *wilwan* traduit *rapio*, qui sert couramment à traduire ἕλκω dans ses principaux emplois. Il faut remarquer que ἕλκω, ou ἑλκέω, se dit particulièrement quand le fait de *traîner* doit marquer un acte de férocité, de cruauté, de violence: chiens traînant et déchirant une proie, cadavre d'un ennemi traîné au char du vainqueur, femmes traînées en captivité. Pour ce dernier cas il est, dans Homère, terme consacré et pour ainsi dire technique. X 65: ἑλκομένας τε νυούς . . . X 62: ἑλκηθείσας τε θύγατρας . . . Z 465 (Hector à Andromaque): ἀλλά με . . . κατὰ γαῖα καλύπτοι Πρίν γ' ἔτι σῆς τε βοῆς σοῦ θ' ἑλκηθμοῖο πυθέσθαι. De là au got. *wilwan* il n'y a aucune ligne de séparation appréciable.

C'est très probablement du verbe **welk₂ō* que la langue primitive avait tiré **wl̥k₂o-s* «le loup», qui pour l'Arien a toujours été synonyme de brigand. Le vague sentiment de cette parenté subsistait peut-être encore lorsque Ulfilas écrivait *wulfs frawilwiþ*, *wulfōs wilwandans* (Jean 10, 12. Matth. 7, 15).

---

1. Comme **sĕ-lŭō* devenu *solvō*.
2. Ou **wilfan *walf* avec *f* pour *hw*?

LES FORMES DU NOM DE NOMBRE «*SIX*» EN INDO-EUROPÉEN.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 73. — 1892.)

La gutturale qui forme le premier élément du zend χ*śvaš* est regardée par M. Ch. Bartholomae, dans son *Handbuch der altiranischen Dialekte*, § 270, comme une sorte d'excroissance récente, dépourvue de valeur étymologique: le primitif aurait commencé tout simplement par *s* (**swak*$_1$*s*, appuyé de la mention «grec *Ϝέξ*»). Il est certain que dans quelques cas exceptionnels χ devant *š* se présente comme un son parasite[1]; mais pourquoi suspecterait-on le χ du mot χ*śvaš*? Si c'est au nom des formes d'Europe, comme on le donne à entendre, l'argument est malheureux, car il faudrait préalablement avoir expliqué ces formes, et pour les expliquer je ne vois de ressources et de salut que dans le χ zend qu'on s'efforce de bannir.

Par lui, nous obtenons un groupe à triple consonne, groupe où on sait que la suppression d'un élément n'est plus anomalie, mais fait normal, surtout quand les trois consonnes étant initiales n'ont pas la liberté de se répartir sur deux syllabes. Aux différentes langues qui auront reçu le prototype **k*$_2$*swek*$_1$*s* on ne peut légitimement demander compte que de *deux consonnes* sur les trois qui s'y succédaient. Or la simplification pouvait s'accomplir de trois manières:

	k	s	w	e	k	s
1re solution :	*	s	w	e	k	s
2e solution :	k	s	*	e	k	s
3e solution :	k	*	w	e	k	s

Cette combinaison qui rétablit l'ordre et l'accord entre toutes les formes du nom de nombre six, revient essentiellement à soutenir qu'il n'existe nulle part un type «*seks*». Ce type imaginaire crée

1. Encore faut-il noter qu'on trouve bien χ*š*- pour une sifflante destinée de toute façon à rester sifflante en zend, par exemple χ*ś*- équivalent de *š*- dans χ*śyaoθna*- concurremment à *šyaoθna*- (skr. *éyautna*-), ou χ*ś*- équivalent de *s*- dans χ*štā*- concurremment à *stā*- (skr. *sthā*-); — mais non, semble-t-il, pour des *s* qui donneraient *h* à l'état régulier.

seul toutes les difficultés en faisant naître ces deux rapports également incompréhensibles: *seks : sweks* en Europe, et d'autre part *seks* : χšvaš.

De fait, les formes européennes sont au plus haut point contraires à l'hypothèse d'un type sans *k* ni *w* «*seks*».

Quand il y a, dans un idiome, absence flagrante de la gutturale — c'est le cas du grec ἕξ — on constate aussitôt que le *w* ne fait pas défaut (ϝέξ et non ἕξ, d'après Homère, et les inscriptions bien connues). Le gallois *chwech* en est un second exemple[1].

Est-ce au contraire l'absence du *w* qui est assurée, on se trouve régulièrement dans l'impossibilité de prouver celle du *k*; et il se confirme ainsi que c'est bien l'élément soupçonné en deçà de l'*s* qui, par le jeu de bascule indiqué plus haut, se trouve être le régulateur invisible des mouvements du *w*:

1. Slavon *šestĭ* sans *w*[2]. Par compensation, *šestĭ* ne repousse pas un prototype **ksesti-* (*$k_2$sesti-*). Mieux que cela, selon toute apparence il l'exige, donnant ainsi confirmation DIRECTE de la gutturale iranienne. Car *šestĭ* de **chestĭ* de **$k_2$sesti-* a pour lui le parallélisme de *-k_2s-* intérieur dans les aoristes (3e pl.) comme *rěšę* de *rěchę* de **rēk$_2$s̥nt*, tandis que *še-* initial pour un simple *se-* paraît complètement inadmissible.

Moins catégorique est le témoignage du lituanien *ßeßì* qui, par assimilation des sifflantes, pourrait être pour **seßì*[3]. Mais rien n'empêche non plus de la ramener à **kßeßì*, le groupe initial *ks-* (ou *kß-* pour *ks-*) ne se conservant pas en lituanien.

2. Germanique *seχs* sans *w*. Il n'est pas démontrable que l'*s-* ne représente pas χ*s-* (ou *ks-*, si l'on place la chute de la gutturale

1. A moins qu'on ne préfère admettre que gall. *chw-* (= *sw-*) peut venir de *ksw-*, ce qui serait la restitution pure et simple de notre prototype.

2. L'existence du *w* y est du moins très peu probable. On a bien *sestra* (soror) en regard de *svekry*; mais nul n'admettra facilement *se-* comme troisième produit possible de *sve-*.

3. Il existe, d'autre part, en baltique, une forme des plus étranges: *uk_1s*, que nous ne pouvons considérer que comme une déformation PROETHNIQUE du nom de nombre six, comparable à la déformation qui s'est produite dans *vingt*, sans *d*, en regard de *deux*. On la constate: 1° dans le prussien *uschts* «sixième»; 2° dans le lit. *ußès* (synonyme de *ßẽßios*) «les six semaines de couche». Ce dernier mot prouve qu'il n'y a pas d'importance à attacher à la seconde forme prussienne *wuschts* par *w*, — qui autrement indiquerait **waßtas* (**wok_1s-* et non *uk_1s-*). L'*u* long de *ūßininkė* «femme en couche» paraît être tout secondaire, comme dans *dūkrà*, etc.

avant l'époque de la *Lautverschiebung*). Malheureusement on manque d'exemples pour établir le traitement ordinaire de *ks-* initial en germanique.

3. Latin *sex* sans *w*. Peut également se ramener à **xex*.

On a pris l'habitude de poser: *sex* = **svex*, sous prétexte qu'il doit être identique à ἑξ[1].

C'est une opinion que nous n'avons aucun intérêt à réfuter, puisqu'elle rangerait lat. *sex* sous un des types légitimement issus de **ksweks*; mais la vérité est que la phonétique latine ne permet point de restituer un *v* dans *sex*.

La chute du *v* dans le groupe initial *sv-* s'observe uniquement devant *ŏ* (cet *o* pouvant d'ailleurs être primitif ou secondaire). Un groupe *svĕ-* peut donc être attendu: 1° sous la forme *sŏ-*, pour **svŏ-* pour **svĕ-*; 2° sous la forme *svĕ-*, si, pour une cause ou pour une autre, l'*ĕ* ne s'était pas changé en *ŏ*; mais en aucun cas sous la forme *sĕ-*.

Pour la chute du *v* devant voyelle autre que *o*, on allègue le pronom *sē*: mais a-t-on jamais conclu du got. *sik* que le germanique connût *s-* pour *sw-*? Dès lors, il ne faut pas non plus citer le vieux latin *sīs* (de l'adjectif possessif), dépourvu de *v* comme le got. *seina-*[2]. L'osque *swaí* en regard de la conjonction *sí* nous émeut aussi peu que le laconien βαί-κα qui n'empêche pas l'homérique εἰ de se montrer vierge de digamma.

On constate la présence régulière du *v* dans *svētus*, *svādeo*, *svāvis*[3], *svāsum* «le noir de fumée» (v. haut-all. *swarz*). Seul, nous le répétons, le groupe *svo-* perd son *v*: *s(v)omnus*, *s(v)ōpiō*, *s(v)oidō* d'où *sūdō* (*MSL.* V, 418 [dans le présent ouvrage p. 405]), probablement *s(v)onus*, peut-être *s(v)ōdes*, *s(v)ōrex*, *s(v)ordes*, *s(v)olea*.

Mais dans le sort du groupe *svŏ-* se trouve enveloppé celui du groupe *svĕ-*, par suite du changement préalable et régulier de *svĕ-* en *svŏ-*[4]: *s(v)ŏcer*, *s(v)ŏcrus*, *s(v)ŏror*, *s(v)ŏbrīnus*. Donc **svex* donnerait «*sŏx*», — autrement «*svex*», — en aucun cas *sex*.

---

1. Voir par ex. Brugmann, *Grundriß*, I, p. 152.

2. Sur la suppression du *w* dans les pronoms *swe- twe-*, voir Baunack, dans ces Mémoires V, 2.

3. M. V. Henry, dans ces Mémoires VI, 208, partant de l'idée opposée, considère *sāvium* comme plus régulier que *svāvium*. Nous ne pouvons nous empêcher de croire que *sāvium* est le produit d'une dissimilation postérieure semblable à celle qui devait donner *cinqve* pour *qvinqve*, cf. *vocāre* pour **voqvāre*.

4. M. Brugmann, dans son *Grundriß*, admet une réduction directe de *svĕ-*

L'absence du *v* étant établie dans *sex*, notre attention se porte sur la possibilité d'y supposer *x* pour groupe initial, ce qui ne souffre aucune difficulté. M. Osthoff, rapprochant *s-uper* de (ἔ)ξυπερ (*M. U.* IV, 156, cf. *Zur G. des Perf.*, 612) ne trouve à citer pour la réduction de *x-* latin initial à *s-* qu'une étymologie plus que douteuse de *sĭno*, comparé par M. Fröhde au skr. *kṣayati* «il cultive, administre, possède, règne», gr. κτίζω. Sans parler de *sex*, il y avait à mentionner d'abord *sipāre*, dont la parenté avec skr. *kṣipati* «il jette» a été vue dès le premier jour, et ensuite systématiquement ignorée, on ne sait pourquoi (car la forme *supāre* s'explique par la phonétique des composés comme *dissupāre*). En second lieu, *sĭno, dēsĭno*, dont on ne voit guère (malgré *pōno*) le lien avec κτίζω, se rapproche très effectivement de φθίνω (skr. *kṣiṇōti* «il fait passer, périr»), surtout si l'on met en ligne de compte la formation en *-n-* du présent; et, dans tous les cas, *sĭtus* «la destruction lente, la vétusté, la rouille, la moisissure» répond parfaitement à l'idée de φθίσις et du skr. *kṣi-*. Le vieux latin *siti* «les morts» serait exactement le grec φθιτοί, si ce mot cité par Aulu-Gelle (XX, 2) ne paraissait inventé exprès pour expliquer *siticines*.

Il reste à considérer la forme indienne. M. Johannes Schmidt s'en est occupé incidemment (*K. Z.*, XXV, 121) dans le travail où il a enseigné le fait aujourd'hui universellement reconnu de la différence iranienne et slavo-lette entre k_1s et k_2s[1]; il a signalé les

---

à *sŏ-* à laquelle nous ne croyons pas plus qu'à la prétendue réduction de *svĕ-* à *sĕ-*. — D'un autre côté, la loi de M. Havet (*Mémoires* V, 43), en vertu de laquelle *vŏ-* non final de syllabe se convertit en *vē-* (*veīnom* pour *voīvom*), demande à être mise d'accord avec ces phénomènes, ce qui s'obtient très facilement par la succession chronologique supposée dans le tableau suivant:

1re PÉRIODE.	2e PÉRIODE.	3e PÉRIODE.	4e PÉRIODE.
vĕco-	*vēco-*	*vēco-*	*vēco-*
vŏco-	*vōco-*	*vŏco-*	*vōco-*
svĕco- } *svŏco-*	*svŏco-*	*sŏco-*	*sōco-*
vĕcto-	*vĕcto-*	*vĕcto-* } *vŏcto-*	*vĕcto-*
vŏcto-	*vŏcto-*		
svĕcto- } *svŏcto-*	*svŏcto-*	*sŏcto-*	*sŏcto-*
(*svēco-*	*svēco-*	*svēco-*	*svēco-*)

1. M. J. Schmidt a eu seulement le tort de compter sl. *šestĭ* comme un exemple typique et lumineux des traitements divergents de k_2s et de k_1s en slave. Car 1° le *-st-* de *šestĭ* pourrait, en lui-même, reposer sur *-k_2st-* tout aussi bien que sur *-k_1st-* (ex. 2e plur. aor. *rĕste* de **rēk$_2$ste*); 2° le *š* initial du même

formes des dialectes populaires de l'Inde (prâcrit, pâli *chaṭṭha-*), où s'affirme positivement la présence de la gutturale. Nous pouvons poser *k_2sek_1s, soit *ḳṣakṣ, comme point de départ des formes indiennes. Le premier *kṣ-*, qui se continue en prâcrit, semble en sanscrit s'être réduit à *ṣ-* par un effet de dissimilation. Résultat: **ṣakṣ*. D'un autre côté, une forme comme *k_2sek_1stos «sixième» aboutissait régulièrement à **kṣaṣṭhaṣ* (cf. *taṣṭas* de *takṣ-*, etc.); de même **kṣaẓ-daça* «seize». La forme historique *ṣaṣ*, base de *ṣaṭ*, est, croyons-nous, un compromis entre les deux groupes synonymes *ṣakṣ* et *kṣaṣ-*. Dans tous les cas, le meilleur moyen de ne rien comprendre aux formes indiennes sera de poser **svaks* avec M. Bartholomae.

Notons enfin que le groupe initial *ks-* persiste peut-être en grec dans ξέστριξ · ἡ ἑξάστιχος κριθή «l'orge à six rangées de grains» (*Hésychius*). On aurait ξεσ- pour ξεξ- devant consonne. La nature du second élément du composé est douteuse.

---

mot, bien que finalement favorable à k_2s-, ne l'est après tout que par une série de phénomènes assez complexe et assez discutable (v. plus haut).

ΦΡΥΚΤΟΣ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 77. — 1892.)

Φρύγω, qui signifie *griller*, *rôtir* et *dessécher*, n'explique point φρυκτός «feux d'alarme, signal convenu donné au moyen de feux», que nous croyons en effet complètement indépendant de ce verbe, et proche parent du germanique **berχta-* (clarus), got. *baírhts*, v. haut-all. *ber(a)ht*. L'υ grec suppose que la gutturale était vélaire, ce qui est confirmé par le védique *bhargas* «éclat, splendeur», *Bhr̥gavas* «les Bhrigu inventeurs du feu» [1]. On peut poser *φροk$_2$τός ou *φr̥k$_2$τός; dans les deux cas nous admettons pour l'υ la quantité brève, contrairement à celle qui est connue dans φρύγω.

---

1. Il faut distinguer cette racine *bherg*$_2$- de la racine *bhleg*$_1$- (φλέγω, *fulgeo*, moy. haut-all. *blecken* «fulgurare» = **blakjan*, skr. *bhrāǵati*, avec *g*$_1$, comme l'enseigne véd. *bhrāṭ*), racine dont la forme vraie est d'ailleurs probablement *bhel*^{a}*g*$_1$-, vu le *-lā-* de *flā(g)men* indiquant *l̥ long* et l'*a* de *flagro, flamma* (qui toutefois est bref): ainsi s'explique skr. *bhrāǵ-*, valant «*bharǵ-*», comme *drāgh(īyān)* vaut «*darigh-*», gr. ἐν-δελεχής.

Outre *bherg*$_2$- et *bhel*^{a}*g*$_1$-, il existe une troisième racine: *bhrek̑*$_2$- dans le gotique *brahw* «coup d'œil», moy. haut-all. *brehen* «luire» (all. mod. *der Tag bricht an*), lit. *brékßta* «le jour point», ce dernier avec le même *ē* letto-slave que dans *sēd-* «sedere» en regard de *sĕd-* primitif.

ΛΙΓΥΣ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 77. — 1892.)

Λιγύς «sonore» ne se dit jamais que d'un son très clair et très pur, et à cette signification s'ajoute incontestablement (ou se substitue même complètement) dans certains cas l'idée de «mélodieux, doux, exquis à entendre» (Μοῦσα λίγεια ω 62, λιγὺς Πυλίων ἀγορητής Α 248, outre les exemples moins probants φόρμιγγα λίγειαν, Σειρῆνες λιγυρῇ θέλγουσιν ἀοιδῇ, etc.). Cette nuance du sens autorise à comparer le vieil indien *valgú-* «agréable, joli» qui s'emploie particulièrement en parlant de ce qui charme l'oreille. Déjà dans le Véda c'est en compagnie du verbe *vadati* «parler» qu'apparaît le mot *valgú*, et une expression très commune en sanscrit classique est *valgu-vādin-* «au suave discours». Les oiseaux sont dits *valgu-vaćasas* «au mélodieux ramage» *Rāmāy.* Schleg. II, 95, 11, comme on a dans Théocrite λιγύφωνος ἀηδών ou ὄρνις λιγυρή dans Homère[1].

Sans méconnaître la valeur de l'objection qu'on peut tirer de l'apparente affinité de λιγύς avec λίγξε βιός «la corde de l'arc résonna» (Δ 125), ἐπιλίζοντας ὀϊστούς «les flèches sifflantes»[2] (Nicandre), nous croyons donc pouvoir ramener λιγύς à **ϝl̥γύς*, ne différant de l'indien *valgú-* (= **wolg₂ú-*) que par l'état vocalique de la racine. La forme λιγύς repose sur cette règle que *r̥ l̥* devant gutturale vélaire se développent régulièrement en ρυ λυ au lieu de ρα λα (voir plus haut φρυκτός): mais *λυγύς, à cause de l'υ de la seconde syllabe, subit secondairement dissimilation en λιγύς (par analogie: λίγεια, λίγα, etc., comme inversement γλυκύς sur γλυκεῖα, εὐρύς sur εὐρεῖα, εὐθύς sur εὐθεῖα, concurremment à ἰθύς).

P. S. — Nous n'attachons pas d'importance à cette interprétation du développement de **ϝl̥γύς*, car il se produit en grec entre une gutturale vélaire et la voyelle précédente tant de phénomènes encore inexplorés qu'il serait téméraire de vouloir retracer exactement le chemin suivi par une forme comme λιγύς. Voici un très fugitif aperçu des problèmes qui se présentent:

---

1. Ici pourrait aussi se placer *vlŭga*, le nom slavon du loriot, cet oiseau qui, ordinairement invisible sous la feuillée, ne trahit sa présence que par un des plus vigoureux sifflets qu'on entende sous nos bois. L'étymologie vaudrait, en tout cas, celle qui rattache ce nom à la famille de *vlaga* «humidité» (parce que le chant du loriot est censé annoncer la pluie).

2. Qui toutefois peuvent de leur côté se rapprocher de λίγδην «en frôlant», ce qui nous transporte bien loin de Μοῦσα λίγεια.

1. *-uk₂-* ne donne jamais -υπ-, mais peut donner en revanche:

α. -υκ-: λευκός, ζυγόν, etc. (cf. un article sur βουκόλος contre αἰπόλος, *MSL*, VI, 161 [dans le présent ouvrage p. 417]).

β. -ιπ-: ϝειπεῖν et ἰπνός selon l'explication de M. Brugmann *K. Z.*, XXV, 307; αἰπύς pour **auk₂us* selon M. Thurneysen, *K. Z.*, XXX, 300.

γ. -ικ-: car il est difficile (malgré lit. *ligà* «maladie») de séparer λοιγός de λευγαλέος et du skr. *rōgas*.

2. *ok₂|-*, avec *k₂* implosif, peut donner -οπ- (ὀπτός) ou -υκ- (νυκτός).

3. *-ek₂|-*, avec *k₂* implosif, peut donner -επ- (ἕψομαι, πεπτός), ou bien:

α. -υκ-: κύκλος = skr. *ćakram*, germ. *χwexχwla-* (évolution normale: τεπλο-; le κ initial n'est qu'une conséquence de l'υ pour ε). De même κύκνος pour **k₁ek₂nos* (skr. *çakunas*).

β. -ιπ-: c'est le cas de ἵππος dont le prototype **ek₁|wos* est assimilable pour le grec à **ek₂|k₂os*. Entre ἵππος et κύκλος règne la même différence ou la même corrélation qu'entre ϝειπεῖν et λευκός. La forme dialectale ἴκκος rappelle λοιγός.

4. *-ak₂|-*, avec *k₂* implosif, donne -απ- ou -αυκ-. On a les deux produits dans δάφνη, dialectalement (thess.) δαύχνα (et δαυχμόν· εὔκαυστον ξύλον δάφνης *Hés.*[1]). Cf. αὐχήν à côté d'ἀμφήν?

5. *ᴬk₂-* donne -υκ-; comme dans ὀνυχ- (et non ὀναφ-).

6. *-l̥k₂-*, *-r̥k₂-*, à supposer qu'ils ne se développent pas en -αρπ-, αλπ-, donnent ou bien -λαπ-, -ραπ- (ἀστραπή véd. *sr̥ka-*), ou bien -λυκ- -ρυκ-: ϝλύκος, φρυκτός.

Dans **ϝl̥γύς* la question se complique 1⁰ de la présence d'un *u* après le *g₂*; 2⁰ de la tendance de *r̥ l̥* à donner (directement) ρι λι à la moindre condition favorable, comme dans ϝρίζα pour **ϝr̥ðjă* = v. haut-all. *wurzi-* (sous la protection du *jod* qui suit).

---

1. Serait-il vrai, comme l'admet M. J. Schmidt (*K. Z.*, XXV, 117), que le rhodien λοφνίς «flambeau» fût pour λουχνίς par une transformation inverse?

VIEUX PRUSSIEN *SIRAN* «LE CŒUR».

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 79. — 1892.)

Dans le proche voisinage du lituanien *ßirdìs* et du lette *sìrds* (d'accord eux-mêmes avec slavon *srŭdĭce*), on n'est pas médiocrement surpris de trouver, en prussien, une forme d'où le *d* est complètement disparu. *Siran*, *syran*, *siras*, *siru*, *sirans* et l'adverbe *sirisku* «de cœur» : telles sont les formes relevées par le glossaire de Nesselmann. On ne semble pas toutefois avoir pris garde que *siran* était séparé de *ßirdìs* par une différence plus essentielle que celle des consonnes, et qui nous donne le mot de l'énigme.

Pour qui connaît le système de notation du catéchisme, beaucoup plus exact et plus conséquent qu'on ne veut bien le dire, la circonstance qu'un groupe *sira-* puisse être six fois répété sans jamais s'écrire *sirra-*, signifie à n'en pas douter que l'*i* était long. Mais nous n'en sommes pas réduits à cette preuve indirecte, puisque l'un des six exemples est marqué par *y* (valant très régulièrement *ī*), et que trois autres, comme il est facile de le vérifier, portent dans le texte un circonflexe non reproduit dans le glossaire (pas davantage dans le Thesaurus): *sîran* 61, *sîru* 82, *sîrisku* 24.

Le groupe *-ĭr-* ne pouvant d'aucune façon se ramener à *ŭr* = *r̥*, il ne reste plus qu'à poser *sīra-* = **sēra-*. On obtient ainsi la proportion:

pr. *sîr(a)-*: lit. *ßirdìs* = κῆρ: καρδία.

La proportion est vraie pour les consonnes comme pour les voyelles. L'indo-européen **k*$_1$*ērd* «cœur», qu'on ne connaissait jusqu'ici que par le grec κῆρ[1], a toujours été regardé comme une forme de *nominatif-accusatif* exclusivement, et l'absence du δ dans κῆρος, κῆρι comme un contre-coup de sa chute régulière dans *κηρδ. Or le *d* final étant traité en baltique comme en grec, tout ce qui s'applique à κῆρ, κῆρος s'appliquera à **sîr*, *sîra-*.

Il n'y a pas grand intérêt a examiner à cette place si le primitif **k*$_1$*ēr(d)* n'aurait pas perdu son *d* dès la période indo-européenne, ce qui résoudrait le conflit où est κῆρ avec une loi connue de la phonétique grecque[2].

1. Accessoirement par le skr. *hārd-* dans *su-hārd-*, *dur-hārd-*. Ces formes ne sous inspirent toutefois qu'une confiance limitée, parce que nous croyons qu'il existe un ALLONGEMENT INDO-EUROPÉEN DANS LE SECOND MEMBRE DE CERTAINS COMPOSÉS. Cf. entre autres, véd. *pr̥thu-ǵāghanā* de *ǵaghana-m*, got. *fidur-dōgs* de *dags*.

2. *Κηρδ aurait dû faire *κέρ(δ). M. Brugmann admet, en conséquence, que la chute des dentales finales grecques est antérieure à la loi en question (*Grundriß*, II, 450).

TRAITEMENT DE L'*Ū* EN VIEUX PRUSSIEN.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 80. — 1892.)

Le prussien — je parle spécialement de la langue du catéchisme de 1561 — montre dans la règle, changement de l'*ū* long en *oû*, écrit quelquefois *aû*, mais restant, même dans ce cas, distinct de l'ancienne diphtongue *au* grâce à la position caractéristique du circonflexe sur la deuxième lettre. Il est à peine besoin de rappeler *soûns*, *soûnan* (*saûnan*) lit. *sūnùs; boût*, *boûuns* (*baûuns*), lit. *būti; toûlan*, lit. *túlas;* les pronoms *toû* (*tau*), sl. *ty; ioûs* (*iaûs*), *ioûmans*, lit. *jûs; noûmans* (*naûmans*), *noûson*, lit. *músū*.

Cette loi, qui paraît parfaitement établie, est cependant traversée par un nombre considérable d'exceptions où l'ancien *ū* persiste, sans chercher plus loin que le nom prussien lui-même dans *Prûsiskan*, *Prûsiskai*. De telles inconséquences sont sans doute explicables en partie par la date récente du phénomène, qu'il faudrait considérer comme n'ayant pas encore atteint son plein épanouissement; et c'est un point de vue qu'il est difficile de repousser pour des cas comme *nûmans*, *nûmas*, *iûmans* (figurant chacun une fois) en regard de l'habituel *noûma(n)s*, *ioûmans*. Mais nous croyons que dans la plupart des formes le maintien de l'*ū* tient à une influence très précise:

L'*ū* long *devant un* i *de la syllabe suivante* ne se change pas en *oû*.

Exemples: *Tûsimtons* «mille». (Le mot pour mille ne se rencontre qu'une fois.)

Schlûsitwei «servir», *schlûsingisku* et autres formes offrant toutes un *i* à la seconde syllabe, se lisent 16 fois, invariablement avec *ū*[1].

Tûlninai «tu multiplies» et *tûlninaiti*, chacun une fois, particulièrement significatifs par leur opposition avec *toûls* et *toûlan* qui se lisent 4 fois (mais 1 fois: *tûlan*).

Prûsiskai et *Prusiskan*, 3 fois. (Par contre, le nom du *peuple prussien*, à cette époque, a dû être dans sa bouche: **Proûsai*.)

1. L'origine étrangère de *schlûsitwei* ne fait rien à l'affaire.

Salûbiskan «le mariage». On remarque dans cette famille de mots une vive oscillation entre *û* et *aû* (valant *oû*): par exemple, d'une part, *salaûban*, *salaûbai-gannan*, *salaûbai-boûsennien*, de l'autre *lûbnigs*, *salûbin*, *lūbi-*, *sallûbi-gennâmans*, *sa(l)lûbiska-*. Les exemples, comme on voit, sont dans leur ensemble favorables à notre règle; mais plusieurs aussi la combattent; ainsi l'on trouve 1 fois *sallaûbiskan* (contre 4 exemples du régulier *sa(l)lûbiska-*) et d'un autre côté *salûban*, *sallûbai-wîrins*, *salûbsna*. Il paraît évident qu'une fluctuation s'était établie dans la langue elle-même à la suite de la divergence phonétique des groupes *laûba-* et *lûbi-*, étroitement unis par le sens.

Iûrin «la mer» (connu par 2 passages) est également dans les conditions indiquées. Le cas a ceci de particulier que l'*ī* du thème *iūrī-* = lit. *jūrė-*, est le produit secondaire d'un *ē*.

Reste *supuni* en regard du lit. *žiūpõnė*. Mais on remarquera que c'est la seule forme où nous ayons affaire, de façon à peu près certaine, à un *ū* atone. Rien ne prouve que le changement en *oû* ne fût pas spécifiquement le fait des *ū* toniques. Cette même considération va permettre d'expliquer *tu*, forme du pronom au moins aussi fréquente que *toû*.

Tu pourrait être compris premièrement comme signifiant *tŭ*, et par conséquent comme une forme complètement distincte de *toû*. Mais l'hypothèse est improbable: elle ne trouve aucun appui dans le lit. *tù*, qui sort régulièrement de **tú* = sl. *ty*, pruss. *toû*. On est donc amené à lire *tū* par *ū* long: dès lors la non-diphtongaison doit être motivée par l'emploi proclitique (partiellement aussi enclitique) du pronom, et le contexte, si l'on examine l'ensemble des passages, n'est généralement pas défavorable à cette vue[1].

1. Nous devons constater en terminant, dans le catéchisme même, deux exceptions difficilement réductibles: *drûcktan* toujours par *û* (lit. *drútas* et *drúktas*), et *daûsin* concurremment à *dûsin* «animam», thème *dūsė*.

LES FÉMININS EN -*Ū* DU VIEUX PRUSSIEN.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 82. — 1892.)

Dans son livre sur la déclinaison en slavo-lette, M. Leskien s'arrête assez longuement (p. 6 et suiv.) aux formes en *-ū* (pour *ā*) de certains féminins prussiens: ainsi *widdewû* «la veuve», *mergûmans* «puellis» en regard du type ordinaire *mensâ* «la chair», *gennâmans* «mulieribus». M. Leskien conclut, et nous abondons dans son sens, qu'il n'y a point à chercher là autre chose qu'une différence phonétique; mais il est assez singulier que tout l'effort de sa démonstration tende à rétablir un *w* dans *merg(w)ā-* et les formes semblables, sous prétexte que le vieil *ā*, en prussien, ne saurait subir d'altération que de la part d'un *w*. Ou je m'abuse étrangement, ou la langue du grand catéchisme montre après toutes les labiales et toutes les gutturales exactement le même traitement de l'*ā* qu'après *w*.

On a non seulement: *urs* «âgé» (lire *ūrs*) = **wūras*, lituanien *voras; deiwuts* (*deiwûtei*) «bienheureux» qui serait en lituanien *dëvotas*.

Mais également: *mûti*, lit. *mótė; mukint*, lit. *mokìnti; smuni*, lit. *žmónės; supuni*, lit. *žūpõnė; buwinaiti* «habitez» s'il est à rapprocher du lit. *bõvytis* «demeurer, passer le temps»; *pô-glabû* «j'embrassais», lit. *globóti; pûdauns* «ayant porté» qui n'est point une faute pour *pîdauns*, mais le participe d'un verbe qui serait en lituanien **podóti* (*pûd-: pîd-* = lit. *sod-: sėd-*); *pogûnans*, lit. *pagónas; en-laikûmai*, lit. *laikome;* et semblablement *teickut*, *en-teikûton*, *dwibugût* en regard de *biâtwei*, *signât*, *po-maitât*. Nulle part un *ā* après *p b m k g*.

Pour expliquer les nominatifs *mergu*, [*pecku?*], *labbisku, seilisku*, *aucktimmisku*, *peronisku* et le datif pluriel *mergûmans*, il n'est donc certainement pas nécessaire d'invoquer autre chose que la gutturale.

Ceci ne doit pas empêcher de reconnaître qu'en fait, soit pour *mergū-* soit pour les mots en *-iskū-*, il ne manque pas d'arguments en faveur du *w*, que M. Leskien a fait valoir; car *mergū*, dans I et II, a pour accusatif *mergwan* (dans l'Enchiridion *mêrgan* sans *w*) et les mots en *-iskū-* offrent des formes comme *alkinisquai* (dat.). Mais ici précisément se présente la question de savoir si ce n'est pas sur une méprise occasionnée par le nominatif que ces formes ont été

créées. Le nominatif *gallû* «la tête» (lire *galû*), sorti de **galwū* pour **galwā* (lituanien *galvō-*), avait régulièrement pour accusatif *galwan*[1], et c'est ce qui pouvait fort bien induire la langue à tirer de *mergū* (pour **mergā*, lit. *mergō-*) un accusatif *mergwan*, en concurrence de la forme primitive *mergan* également attestée. Si l'on considère la rareté des groupes *kv gv* en letto-slave (conséquence de la rareté des groupes k_2w g_2w en indo-européen), jointe au témoignage du lituanien qui ne connaît rien de semblable à *mergvō-* ou au suffixe *-iskva-*, on sera tenté de regarder cette hypothèse comme la plus probable.

L'action des gutturales et labiales sur la voyelle suivante s'étend en vieux prussien beaucoup au delà de ce qui concerne l'*ā*. Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans cette étude, et nous nous bornons à remarquer que les nombreux exemples de *o u* pour ce qui est en lituanien *a* (cas particulier *oi* pour *ai*) se rencontrent exclusivement après labiale et gutturale: *kurwan*, *guntwei*, *asmus*, *quci*, *pirmoi*, etc.

---

1. Les formes comme *galwan* (qui par hasard ne nous est pas parvenu), ou *mergwan*, posent une nouvelle question phonétique, en ce que l'*ā* n'y est pas changé en *ū*. Il faut admettre que devant une nasale de la même syllabe, le timbre clair persiste (cf. toutefois *maiggun* et autres exemples). C'est ainsi qu'en lituanien l'obscurcissement spontané de *ā* en *ō* ne se produit pas dans ce même cas: *mergomìs* mais *meřgą*. Le génitif *galwās* dans *galwasdellikei* ferait croire qu'il en était de même en prussien pour un *ā* suivi d'une consonne quelconque dans la même syllabe.

GOTIQUE *ÞARF*, *ÞAÚRBAN* «AVOIR BESOIN».

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 83. — 1892.)

L'*f* de *þarf* et du v. haut-all. *durfan* ne laissant aucun doute sur la forme *terp-*, et non *terbh-*, de la racine, il faut renoncer à rapprocher le slavon *trěba* «negotium». M. Kluge (*German. Conjugation*, p. 76) pense retrouver la racine *terp-* en question dans un verbe zend *terefyāṭ*, connu par un seul passage, et paraissant signifier «enlever» (*wegnehmen*). C'est ce qu'on a obtenu jusqu'à présent de plus satisfaisant sur l'étymologie de *þarf*, et c'est dire que le cas peut passer presque pour désespéré.

A-t-on songé toutefois à examiner l'hypothèse où *þarf* se rapporterait, non à quelque obscure et lointaine racine *terp-*, mais à celle que tout le monde connaît dans τέρπομαι, skr. *tr̥pṇómi?* Les significations en apparence diamétralement contraires de *þarf* «j'ai besoin» ou même «je manque», et de *tr̥pṇómi* «je me rassasie», se concilient au fond par une transition très naturelle et dont toutes les étapes peuvent historiquement se suivre. En indien et en grec, la racine *terp-* contient, intimement mêlées, les deux idées de *se délecter* et de *se rassasier* (jamais celle de satiété au sens de dégoût). C'est la seconde qui domine en sanscrit pendant que le grec favorise la première: de telle façon que l'expression hindoue *tām paçyan na tr̥pyati* «il ne se rassasie point de la voir, de la regarder» aurait, littéralement transcrite en grec (τὴν ὁρῶν οὐ τέρπεται), une signification tout opposée. Ce qui n'empêche pas le causatif sanscrit *tarpayāmi* d'avoir principalement le sens de *délecter*, et réciproquement l'aoriste grec ταρπήμεναι de signifier *se rassasier*, *se repaître*[1].

---

1. Pour ce qui est du sens *transitif* de τέρπω «charmer, délecter», il ne doit pas être imputé à la racine. La langue grecque s'est créé après coup une série de causatifs en apparence très antiques par le simple moyen de la flexion active substituée à la flexion moyenne. Ainsi, de πείθομαι (= *fidō*, got. *beida* «j'attends, c'est-à-dire je me confie»), le grec a inventé de tirer πείθω «j'inspire confiance, je persuade»; mais on aurait tort de conclure que la racine *bheidh-* ait jamais en elle-même renfermé un sens pareil. Nous nous réservons de revenir dans une autre occasion sur ce curieux procédé du grec.

Dans une troisième langue, qui est le vieux prussien, la racine *terp-* reparaît, avec le sens nouveau d'«utilité». *Ka . . . enterpo stai Crixtisnai?* «à quoi sert le baptême, quelle est l'utilité du baptême?» *Ka tennêimons enterpon' ast* (was ihnen nützlich ist) «ce qui leur est utile». Cette évolution peut avoir eu son point de départ soit dans l'idée grecque de τέρπομαι, τερπνός (cf. alors *juvāre* «aider, se rendre utile» à côté de *juvat* «il est réjouissant»), soit plus probablement dans l'idée indienne («ce qui donne satisfaction»). Quoi qu'il en soit, nous voici arrivés, si je ne me trompe, au seuil même du germanique *þarf* et de sa famille.

Entre *être utile* et *être nécessaire*, entre *trouver utile* et *avoir besoin*, il n'y a jamais eu qu'une frontière des plus incertaines. Je n'en veux pour preuve que l'allemand *brauchen*, qui, signifiant d'abord notoirement *utiliser*, *user de*, à telles enseignes qu'il est le lat. *frui* «jouir», se retrouve dans la langue moderne avec le second sens d'*avoir besoin*. Dans la négation et l'interrogation, cette frontière devient même souvent impossible à observer. Ce qui est sans utilité est aussi sans nécessité, et le prussien *ny an-terpinsquan* «sans utilité» (dans le commandement: tu ne prononceras point le nom de Dieu *en vain*) pourrait tolérablement encore aujourd'hui se rendre en germanique par *ohne Bedürfnis* «sans besoin»[1].

Nous n'aurions pas osé cependant émettre la conjecture qu'on vient de lire, si certains emplois du germanique *þarf* — au moins dans les dérivés nominaux — ne paraissaient confirmer positivement l'origine soupçonnée.

On lit dans Ulfilas (*Luc*, 9, 25): *hwô allis þaúrftê gataujiþ sis manna gageigands þô manasêd alla, iþ sis silbin frakwistjands*, τί· γὰρ ὠφελεῖται ἄνθρωπος κερδήσας τὸν κόσμον ὅλον, ἑαυτὸν δὲ ἀπολέσας; Dans ce passage, on en conviendra, le mot *þaúrfts* est sensiblement plus éloigné par le sens de son proche parent *þarf* qu'il ne l'est, soit du prussien **terpiniskū* «l'utilité» (contenu dans *anterpinsquan*), soit du grec τέρψις, soit plus particulièrement du sanscrit *tṛptis* «la

1. Le rôle des propositions négatives et interrogatives dans la transformation du sens des prétérito-présents, ces verbes à signification très générale, continue de s'affirmer par la suite. La distance constatée entre le prussien «être utile» et le germanique «avoir besoin» est peu de chose en comparaison du chemin parcouru en pleine période historique par *durfan* qui en est venu à signifier «avoir le droit ou l'autorisation». Or cette nouvelle modification du sens peut tenir en grande partie à l'équivoque des phrases négatives, *du darfst nicht sprechen* «tu n'as pas besoin de parler» étant compris comme «tu n'as pas droit à parler», et conséquemment *darfst* isolé de la phrase, comme signifiant «tu as le droit».

satisfaction, le contentement» (identique aussi par la forme, puisque *þaúrfts* vaut germ. **þurfti-z* = **trpti-s*). Le même mot, en vieux norrois, est susceptible du même sens: *þá væri hann vitr, ef hann hefði yður ráð ok hygði hann um sína þyrft* «il serait avisé s'il suivait votre conseil et songeait à (ou consultait) *son intérêt*, son avantage» (*Völsungasaga*, XIX). En anglo-saxon, je trouve *þearf* (= got. **þarba*) continuellement employé dans une acception semblable. *Cura Past.*, 401, 15: *dis ic cweðe for eowerre ðearfe* (Sweet: *this I speak for your benefit*). De même 233, 8; 289, 3; 305, 3. Dans le fragment de la *Vie des saints d'Ælfric*, publié par M. Sweet dans l'*Anglo-saxon Reader*, on lit *his folce to dearfe* «pour le plus grand bien de son peuple». Mentionnons enfin l'adjectif gotique *þaúrfts*, valant habituellement ἀναγκαῖος, mais dans le passage II Tim. 3, 16 (*bôkôs*) *þaúrftôs du laiseinai* (γραφὴ) ὠφέλιμος πρὸς διδασκαλίαν.

Le verbe *þarf* «je trouve satisfaction dans» et de là «j'ai besoin de» ne soulève donc en définitive aucune difficulté. La véritable objection viendra des acolytes comme v. haut-all. *darbên* «être privé, dénué» ou got. *ga-þaúrbs* «abstinent», qui nous ont longtemps fait hésiter. Il y a cependant même ici des accommodements: l'idée d'abstinence au moins peut reposer sur celle de contentement, cf. αὐτ-άρκης «qui se suffit à lui-même».

Quant au moyen haut-all. *ver-dërben* «périr ou dégénérer», nous croyons que l'idée péjorative y réside uniquement dans le préfixe *fir-*, *ver-*, et que *derben*, en lui-même, devait signifier tout au contraire de ce qu'indiquent les lexiques, *prospérer*, *se bien nourrir*, et non pas *péricliter*[1]. C'est, en d'autres termes, un verbe comparable à *fir-wësan* «pourrir» de *wësan* «exister», ou à got. *fra-wardjan* «pervertir» de *waírþan* «devenir».

1. Cf. lit. *tarpstù* «je prospère» en parlant de la santé d'un végétal ou d'un animal, ramification non encore mentionnée de la racine qui nous occupe. Le lit. *tarpà* «prospérité, bonne santé» est identique avec l'anglo-s *þearf* dont il a été question plus haut.

ΑΚΕΩΝ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 86. — 1892.)

Ἀκέων «gardant le silence» ne pourrait-il s'expliquer comme participe présent d'ἀκ-ήκοϝ-α? Le vieux norrois *hljóðr* «qui prête l'oreille» (de la racine k_1*leu-*, κλύειν) signifie en même temps *silencieux*, et cela dans l'acception la plus large, c'est-à-dire même dans des passages où le mutisme d'une personne est un signe de mauvaise humeur ou d'affliction, et n'a plus rien à voir avec l'idée d'écouter. De même le substantif *hljóð* veut dire *ouïe* et *silence*, et l'équivalent gotique (autrefois mal lu) *in hliuþa*, I Tim. 2, 11, traduit le grec ἐν ἡσυχίᾳ. Cf. Hêliand 3910: *was hlust mikil, thagoda thegan manag*. On retrouve la même transition dans le lette *kluss* «tranquille», parent de *klausît* «écouter».

M. Bréal me rend attentif encore à l'allemand moderne *aufhören*, étymologiquement «dresser l'oreille, s'arrêter pour écouter»; de là «cesser».

La difficulté vient de ἀκήν, car *ἀκϝήν conduirait à ἀκκήν (cf. πέλεκκον) ou même à ἀππήν (cf. ἵππος).

ΤΕΤΙΗΜΑΙ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 86. — 1892.)

La dernière étymologie est celle de M. Brugmann, qui, comparant *cūra* pour *coisa*, pose une racine k_2eis- «avoir du souci».

Contre cette hypothèse j'oserai conjecturer que -τιη- reflète le latin *qviē-* dans *qviē-sco*, *qviē-tus*, et que l'idée première de τετιημένος est assez exactement celle de l'allemand *eingeschüchtert* «rendu silencieux par intimidation», en ajoutant toutefois pour le grec: «(par intimidation) ou par un déplaisir, un froissement quelconque».

On dira que l'idée de *bien-être* qui éclate partout dans *qviē-sco* est éminemment contraire à notre supposition. C'est là certainement l'objection principale. Il n'en est pas moins vrai que *qviētus* a donné *coi* que nous n'employons qu'en parlant d'un silence impliquant quelque situation désagréable.

Τετίημαι serait donc à l'origine «je me tais, je me tiens coi (par chagrin, par humiliation, par appréhension)», d'où le sens historique «j'ai le cœur serré; je suis abattu». Il est à remarquer que les personnages dits dans Homère τετιημένοι ἦτορ (τετιηότι θυμῷ) manifestent leurs sentiments principalement par le silence:

Ι 30: δὴν δ᾽ ἄνεῳ ἦσαν τετιηότες υἷες Ἀχαιῶν.
Θ 444: αἳ δ᾽ οἷαι Διὸς ἀμφὶς, Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη
ἥσθην, οὐδέ τί μιν προσεφώνεον, οὐδ᾽ ἐρέοντο.
αὐτὰρ ὃ ἔγνω ᾗσιν ἐνὶ φρεσὶ, φώνησέν τε·
τίφθ᾽ οὕτω τετίησθον, Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη;

Dans ce dernier passage, on est presque tenté de traduire tout directement par «pourquoi *si taciturnes*? . . .»

ΕΠΙΤΗΔΕΣ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 87. — 1892.)

Parmi beaucoup d'exemples nouveaux à citer à l'appui de la loi grecque *des trois brèves* (voir *Mélanges Graux*, p. 737 [464] sq.), se trouve ἐπιτηδές, depuis longtemps expliqué par ἐπὶ τάδε (*ad hoc*). Hésychius donne la forme significative ἠπιταδές · ἐπιτηδές, où, la première voyelle subissant allongement, on voit par compensation la troisième demeurer intacte.

ΠΕΡΙ = ΥΠΕΡΙ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 87. — 1892.)

Le même principe des trois brèves permet de supposer περί comme continuation légitime d'*ὑπερι.

Non à la vérité s'il s'agissait d'un trisyllabe ordinaire, car brève finale vaut longue. Mais une préposition, mot proclitique, peut être considérée comme ne faisant qu'un avec le mot qui suit, ce qui assimile la troisième brève à une troisième brève *intérieure* et donne comme solutions également régulières du primitif **uperi-pántōn*: 1⁰ περὶ πάντων; 2⁰ ὑπὲρ πάντων[1].

Περί, dans l'emploi archaïque bien connu:

Ἄλλ' ὅδ' ἀνὴρ ἐθέλει περὶ πάντων ἔμμεναι ἄλλων

serait donc un mot distinct de περί *autour* = skr. *pari*.

C'est le même (υ)περί qui règne dans les composés comme περιμήκης = ὑπερμήκης, et qui reparaît plus tard en des traces isolées, comme περιορᾶν = ὑπερορᾶν (non synonymes, mais assurément fort voisins de signification).

Il n'y a toutefois jamais rien de définitif à espérer sur ce terrain mouvant du sens des prépositions. Περι-μήκης, qui semble favoriser grandement notre hypothèse, n'en offre pas moins une analogie frappante avec le lituanien *per-saldùs* «trop doux» et le latin *per-magnus*; or il est certain pour la forme latine, probable pour la forme lituanienne[2], qu'elles n'ont rien de commun avec **uper(i)*.

---

1. Ὑπέρ peut donc s'expliquer comme modification grecque de l'ancien **uperi*, lequel survit en tous cas dans le type ὑπεὶρ ἅλα (= ὑπερ*j* ἅλα, comme l'a montré M. Wackernagel). D'autre part, le sanscrit *upar*, concurremment à *upari*, rend cette explication inutile en établissant l'existence d'une double forme indo-européenne **uperi* et **uper*. L'instabilité proethnique de l'*i* étant un trait de la finale du locatif (indien *rāǵani* et *raǵan*, grec αἰϝε(σ)ί et αἰϝές) donne à penser que *upar(i)* avait la qualité de *locatif d'un nom* quelconque, et, de fait, en sanscrit classique *upar* ainsi qu'*antar* sont couramment composés avec un nom, comme étant noms eux-mêmes, ce qui n'arrive, autant que j'ai pu l'observer, pour aucune autre préposition: *sōpanōpar* «au-dessus de l'escalier»; on ne pourrait pas dire *sōpānānu*, *sōpānābhi*, etc.

2. Je dis simplement probable, car Kurschat pour le lit. *per*, Bielenstein pour le lette *pâr*, font, chacun de son côté, cette remarque identique que la préposition ne signifie pas *à travers*, comme on est enclin à le croire, mais: *en passant par dessus*, ce qui rappelle ὑπέρ.

HNIA.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 88. — 1892.)

Le mot *nez* avait en indo-européen pour forme forte *nās-* (lat. *nāsus*, lit. *nósis*, skr. *nās-* et *nāsā-*), conséquemment *ṇs-* pour forme faible. La continuation régulière d'un *n̥ initial* est une question sur laquelle on peut hésiter presque dans chaque langue, mais qui ne laisse cependant guère de choix, en grec, qu'entre νᾱ et ἀνα-, sporadiquement peut-être ἀν-.

Un primitif **n̥s-io-m* «chose qui tient au nez» donnerait donc en grec *ἀνσιο- ou ἀνᾰσιο-; mais ce dernier, en vertu de la loi des trois brèves, se réduirait lui-même à ἀνσιο-. Le produit régulier de ανσιο- sera en ionien ηνιο- et en dorien ᾱνιο- (cf. *ἔφανσα, ἔφηνα, ἔφᾱνα). Ainsi τὰ ἡνία (dorien ἇνία) peut passer pour être *la bride passée au museau du cheval.*

Nous tenons à constater, pour éviter le reproche d'une étymologie artificielle, que nous n'avions pas connaissance, en supposant cette origine, du skr. *nāsyam* (et *nasyam*) signifiant «la bride servant à mener le bétail»[1], et que nous ne connaissons même ce mot que pour l'avoir cherché dans le dictionnaire de Pétersbourg sur le soupçon tiré de ἡνία.

Le lituanien *apý-nasris* «bride sans mors» est moins remarquable en ce que *nasraĩ* a pris dans cette langue le sens de «gueule, bouche».

1. Peut-être une bride attachée à un anneau traversant le cartilage nasal de l'animal, comme on fait encore aujourd'hui pour les taureaux dangereux.

ΟΚΡΥΟΕΙΣ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 88. — 1892.)

Il reste malgré tout assez probable que l'indo-européen oriental skr. *açru-*, lit. *aßarà*, est le même mot que l'occidental δάκρυ, *lacrima*, got. *tagr*. Dans le cas où on aurait une première raison sérieuse de douter de cette identité, nous proposerions de rattacher l'homérique ὀκρυόεις à l'indien *açru-*. L'emploi de ce mot (autrefois confondu avec ὀκριόεις) ne correspond à aucun de ceux de κρυόεις ou de κρυερός, et coïncide en revanche avec ceux de δακρυόεις : πόλεμος ὀκρυόεις et πόλεμος δακρυόεις, jamais πόλεμος κρυόεις ou κρυερός. Le passage qui fait difficulté en apparence est celui où Hélène dit, en parlant d'elle-même : ἐμεῖο κυνὸς . . . ὀκρυοέσσης, Z 344. Mais ici même, le mot κρυοέσσης détonne si on le substitue, et l'on préférerait certainement quelque synonyme de δακρυοέσσης — non pas au sens de «perdue dans les larmes», malgré κλαίουσα τέτηκα, Γ 176, — mais au sens d'*objet lamentable*. Le souvenir du sens premier était en tous cas effacé dès les temps homériques ; mais la façon d'employer le mot peut remonter très loin en arrière.

ΥΓΙΗΣ.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 89. — 1892.)

Décomposé en ὑγ + ιής, le mot donne un suffixe de forme énigmatique, joint à une racine qui n'est pas beaucoup plus claire. On conviendra qu'il n'y a rien de particulièrement frappant dans le rapprochement traditionnel d'ὑγιής avec véd. *ugrá-* dont le sens exact est *doué d'une puissance redoutable* (presque le grec δεινός).

En adoptant l'analyse ὑ + γιής, on aurait dans le second élément un congénère de βίος «vie», avec γ au lieu de β, à cause de l'*u* qui précède, comme dans βου-κόλος contre αἰ-πόλος (*Mém. Soc. Ling.*, VI. 161 [417]).

Le premier élément peut être compris de trois façons:

1° Comme étant le sanscrit *su-*. Type **su-g₂iwes-* «ayant vie bonne» [1]. La formule de salut usitée en prenant congé de quelqu'un, ὑγίαινε «portez-vous bien» serait le pendant de l'allemand *lebe wohl, leben Sie wohl*, proprement «vivez bien».

2° Comme équivalent du zend *yavaē-* dans *yavaē-ǵi-* «éternellement vivant». *Yavaē* peut se rapporter, soit à la racine du skr. *yuvan-* «jeune», soit à celle de *āyuṣ-* «âge, éternité», deux racines qui d'ailleurs n'en font probablement qu'une. Le composé *yavaē-ǵi-* rappelle d'une part ὑ-γιής et de l'autre αἰ-ζηοί «les jeunes hommes», dont le second membre se retrouve dans μινύζηον · ὀλιγόβιον (Hésychius) [2].

---

1. Ce qui peut s'entendre en deux sens différents. Ou bien «plein de vie, ayant toute sa vitalité». Ou bien «menant bonne vie, observant *l'hygiène*» (εὐδίαιτος). La seconde interprétation se recommanderait peut-être par le seul passage d'Homère où le mot se rencontre: μῦθος ὑγιής (Θ 524) «avis sain et sage, parole exprimant le parti le plus sage à prendre».

2. C'est peut-être aussi dans cette direction qu'il faut chercher la clef du cypriote ὕϝαις ζᾶν «à perpétuité».

3° Comme réduplication de *g_2iw-*. Type **$g_2jū$-g_2iw-es-* bientôt réduit par dissimilation à **$jūg_2iwes$-*[1].

Le latin *fons jūgis* «source toujours vive», sur lequel nous nous réservons de revenir ailleurs, n'exclut que la première de ces trois explications. Il est, selon toute probabilité, proche parent d'ὑγιής.

P. S. On a supposé dans ce qui précède -γιεσ- = γιϝ-εσ-. Il serait également réductible à -γιj-εσ- de la racine plus courte et synonyme *g_2ei-*. Nous y gagnerions de pouvoir invoquer les sens lituaniens de *g_2ei-*: *gyjù* (*gìjaũ*, *gýti*): 1° «vivre» (*gýti aĩ̃ miĩ̃ti* question de vie ou de mort); 2° «revenir à la vie, se guérir», *iß-gìjusi ronà* «plaie guérie, cicatrisée», *gaj-ù-s* «salutaire», cf. slave *go(j)iti* «guérir» (causatif du même verbe, gardant, en serbe, à ce que m'apprend M. Möhl, le sens plus primitif de *faire vivre* (*une plante*). La dernière de nos trois hypothèses (**$g_2jūg_2iwes$-*) n'aurait plus alors qu'à être rayée, la présence d'un *u* dans le redoublement n'étant naturellement admissible que s'il en existe un dans la racine.

---

1. Nous regrettons de ne pouvoir ici justifier par le détail chacune des formes que nous faisons prendre à la racine «*$g_2ēw$*». Il faudrait montrer comme quoi le groupe fondamental est *$g_2ĕwā$-* (βιϝῶναι), comme quoi ce groupe a régulièrement pour forme faible *$g_2jū$-*, comment enfin ce *$g_2jū$-* fait très secondairement *$g_2ēw$-* devant voyelle. Bornons-nous à constater l'existence historique de *$g_2jū$* dans le désidératif indien *ǵu-ǵyū-ṣa-ti* «il veut vivre», qui se lit soit dans le *Çatapatha-brāhmaṇa*, soit dans l'*Aitarēya-brāhamaṇa*.

Maintenant, comme l'*ū* et l'*ŭ* primitifs restent deux phonèmes complètement distincts, malgré toutes les tentatives de MM. Osthoff et Brugmann pour les confondre, il est certain que l'υ bref d'ὑγιής est une circonstance assez défavorable à la restitution (*g_2)jū-g_2iw-es-*.

Χ, Φ POUR *KS*, *PS*.

Mémoires de la Société de Linguistique, VII, p. 90. — 1892.)

Le grec n'offre nulle part ξ ψ devant consonne, et comme cependant il existait à l'origine des groupes tels que *-ksn-*, *-kst-*, *-psn-*, *-pst-*, on est amené à se demander par quoi ils sont remplacés actuellement. Plusieurs formes semblent indiquer que c'est *kh ph* (χ φ) qui succède régulièrement à *ks ps* en pareille position:

1° Devant nasale ou liquide. — Le mot τέχνη ne peut vraisemblablement se rapporter qu'à la racine *teks-* «construire avec art» (*texō*, τέκτ-ων, pour **teks-ōn*, etc.). Il serait donc pour *τέξνᾱ. Le mot λύχνος ramené à *λυξνος trouve, en ce qui concerne les consonnes, un appui dans le zend *raoχšna-* «lumineux» (le nom de Roxane) qui passe à bon droit pour identique avec lat. *lūna*, *losna*. Il y a quelque chance pour que ὄγχνη «le poirier» (quoique apparaissant sans digamma *Odyssée* η, 120) soit le même mot que lit. *vìnkßna* «l'érable». On s'expliquerait de même les cas tels que πλοχμός, qui reposerait, non sur πλοκμό-ς, mais sur *πλοκ-σμό-ς[1].

2° Devant *t*. — Exemple très certain: ἑφθός valant *ἑψτός (ἕψ-ω, ὄψ-ο-ν)[2].

On remarque ce fait curieux que φτ venant de ψτ donne un autre produit que le φτ ordinaire qui se réduit à πτ (γραπτός): opposition qui repose peut-être sur une simple différence chronologique, mais plus probablement sur une différence de traitement, en ce sens que *-pst-* n'aurait jamais engendré φτ (*pht*), mais πθ (*pth*), d'où résultait nécessairement en grec φθ.

Comme on le voit, la forme ἑκτός «sixième» n'a jamais été pour «ἑξτός» qui aurait fait «ἑχθός» (ou «ἐχθός»). Elle répond au v. haut-all. *sehto*, sans *s*. La question est autre pour ἑκκαίδεκα, de composition toute récente.

---

1. En regard de λοξός et *luxare*, on a χ dans λέχριος (et λικριφίς peut avoir κ pour χ par dissimilation); mais nous hésitons à rétablir un groupe aussi insolite que *-ksr-*. Le groupe *-ksl-*, beaucoup moins rare, se cache peut-être dans κίχλη ou ἴχλη «la grive» auquel Hésychius connaît une troisième forme ἴσκλη, qui serait simplement une autre solution donnée au primitif *(κ)ικσλᾱ (cf. la finale *-slā* des noms d'oiseau allemands *Amsel*, *Drossel*?). Nous ne tenterons pas de rapprocher αἴφνω de αἶψα, vu la forme ἄφνω qui paraît garantir une parenté avec ἐξαπίνης.

2. Peut-être aussi διφθέρα pour *δεψτέρα de δέψω «tanner, etc.». Le présent δέφω, qu'on trouve concurremment à δέψω, a pu sortir analogiquement de formes perdues comme δεφθός pour *δεψτός. — Ἐχθρός pourrait passer pour représenter *ἐξ-τρός (*exterus*) «l'étranger», si l'on n'avait ἀπέχθομαι, ἔχθος, etc.

ATTIQUE -PH- POUR -PĀ-.

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 91. — 1892.)

Notre confrère, M. Meillet, signalait l'autre jour l'irrégularité de l'attique κρήνη (dor. κράνᾱ), avec η en dépit du ρ qui précède. Comme cette anomalie se répète pour εἰρήνη (dor. εἰράνᾱ) et Κυρήνη qui s'appelait Κυράνᾱ d'après les inscriptions locales, on est conduit à poser que **att.** -ρᾱ- ne reste -ρᾱ- *qu'à condition qu'il n'y ait pas à la syllabe suivante un second ᾱ prêt à se changer en* η. Dans ce cas très particulier, l'attraction du second ᾱ-η triomphe de la résistance de l'*r*, et entraîne le premier. Rien de tel dans κρᾱτήρ, parce qu'ici l'η de la seconde syllabe est un η originaire.

Πειρᾱτής pour πειρᾱτας est postérieur à la période attique.

-ΥΜΝΟ- POUR -ΟΜΝΟ-?

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 92. — 1892.)

Le groupe -ομν- en grec semble subir changement en -υμν-. Ce phénomène n'est peut-être attesté par aucun exemple absolument probant; mais on doit remarquer au moins le fait négatif que -ομν- ne se trouve nulle part, si ce n'est dans ὄμνυμι, où la répugnance ordinaire de la langue pour deux υ consécutifs ne pouvait manquer de préserver l'o. Προ-μνηστῖνοι, en sa qualité de mot composé, ne saurait constituer une exception bien sérieuse.

Les exemples présentant -υμν- pour -ομν- ont malheureusement tous, nous venons de le dire, un côté discutable.

1. Πρύμνος en regard de πρόμος[1]. L'exemple sera tout à fait valable pour qui admet que πρόμος se compose de πρό + μο. Il ne l'est pas au même degré pour qui pense plutôt que πρόμος sort directement du mot indo-européen **prm̥mos*, got. *fruma*[2], avec la même anomalie du vocalisme que dans ἕβδομος = **septm̥mos*. L'υ de πρύμνος n'apparaît alors que comme une voyelle hystérogène développée sur *m̥* et qui n'a jamais eu besoin de passer par o. L'action du groupe -μν- ne consiste plus à changer o en υ, mais à déterminer le son υ chez une voyelle en train de naître, et qui, laissée à elle-même, eût donné soit o, soit α[3].

---

1. L'alternance des suffixes est comparable à celle qui se produit dans δίδυμος, δίδυμνος, ou ἀπάλαμνος en regard de παλάμη. Je dois dire à ce propos que -μν-, soit ici soit dans d'autres formes, me paraît être le représentant grec de -*mj*- (contrairement à la doctrine de M. Osthoff, selon laquelle -*mj*- donne -*vj*-): de sorte que πρύμνος, pour *πρόμνος (ou πρm̥νος), remonte plus anciennement encore à *πρόμjος (ou πρm̥jος). Le phénomène est tout à fait semblable à celui qui fait que le tchèque *mĕsto* (c'est-à-dire *mjesto*) se prononce aujourd'hui *mnjesto* (plus exactement *mňesto*). Telle est du moins la prononciation constante aux environs de Kolin. Cf. d'ailleurs πτ pour π*j* dans πτύω, etc.

2. Ou **pr̥mos* (valant **prm̥mos*) d'après anglo-sax. *forma* et lit. *pìrmas* (auquel cas le -ρο- de πρόμος serait celui de βροτός = skr. *mr̥tás*, ἤμβροτον = ἥμαρτον: dans les trois cas après labiale). Mais l'existence de **pr̥mos* est douteuse, car *pìrmas* suppose exactement **pr̥̄mos* (cf. skr. *pūrvas*), ce qui n'est plus la même forme, et l'anglo-s. *forma* peut venir d'une métathèse de *fruma*.

3. C'est ainsi que le *k* vélaire de **wlk̥os* a déterminé l'évolution de l'*l̥* vers -λυ- au lieu de -λα: (*F*)λύκος.

2. Νώνυμνος en regard d'ὄνομα. Alors même qu'on n'aurait pas νώνυμος, δυσώνυμος, etc., nous sommes ici encore devant une voyelle de timbre indécis, le second o de ὄνομα valant [A] indo-européen.

3. Γυμνός semble, par une interversion quelconque, provenir de *nog_2nos (skr. *nagnas*; l'*ŏ*, dans *$nogvidos$, *nūdus*) ou de *mog_2nos (zend *maγna-*), mais soulève toute espèce de questions particulières qui donnent au problème une forme compliquée.

4. Αἰσυμνήτης et αἰσυμνητήρ: d'étymologie incertaine, mais paraissant cependant reposer sur αἰσο-μνη-[1]. Contre cette origine de l'υ, on peut alléguer la variante αἰσυητῆρι, Ω 347, d'ailleurs énigmatique en tout état de cause.

---

1. -μνητήρ peut régulièrement représenter -νμητήρ (cf. Ἀγαμέμνων. *Mém.*, IV, p. 432 [403]), et νμητήρ serait la régulière formation en -τήρ à tirer de la racine dissyllabique νεμε-, si l'on adopte ce que j'ai cru pouvoir établir ailleurs (*Système des voyelles*, p. 269 [251] sq.). On obtient de la sorte une bonne étymologie d'αἰσυμνητήρ qui lui confère le sens d'αἰσο-νεμέτωρ. Il n'y a qu'une difficulté, c'est que l'η ne vaut pas η, mais ᾱ d'après les inscriptions, comme celle de Mégare, Cauer, nº 109. Or, selon le principe rappelé tout à l'heure, une racine dissyllabique grecque comme νεμε- ne peut avoir que νμη- pour forme faible, tandis que νμᾱ- nécessiterait νεμᾰ- dans la forme forte. Quelques racines ont toutefois un vocalisme flottant: τέμε-νος, τέμᾰ-χος, ce qui permet d'attendre soit τμη- soit τμᾱ- dans la forme faible (en fait, on a τμᾱ-). Si νεμε- doit être rangé parmi ces dernières, le groupe -νμᾱ- peut passer, malgré son ᾱ, pour l'état réduit de ladite racine.

LITUANIEN *KÙMSTĖ* «LE POING».

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VII, p. 93. — 1892.)

Dans le slavon *pęstĭ* «poing», *-st-* ne peut pas reposer sur *-k_2t-* qui donnerait *-št-*. Mais il peut venir: 1° de *-st-*; 2° de *-k_1t-*; 3° de *-k_1st-*, et 4° de *-k_2st-*.

Les formes germaniques (v. haut-all. *fūst*, thème *fūsti-*) ne laissent de choix qu'entre la troisième et la quatrième hypothèse: car **pn̥stis* donnait «*funst*», et **pn̥ktis* donnait «*fūht*»; seul **pn̥kstis* engendre régulièrement **funχstiz*, **fūhst*, et enfin *fūst* (comme *mist* «le fumier» de **mihst* = got. *maíhstus*). Le germanique enseigne que le *ę* slave est ici pour *n̥*, non pour *-en-*; il n'établit rien quant à la qualité palatale ou vélaire de la gutturale.

La parenté probable avec **penk$_2$e* «cinq»[1] engage toutefois à écarter l'hypothèse de *-k_1st-* et à poser exactement: **pn̥k$_2$stis* comme la forme slavo-germanique du mot *poing*.

Ce k_2 était nécessaire pour expliquer le lituanien *kùmstė*, de **kumpstiā-*, sorti lui-même de **punkstiā-*, par la même interversion que dans *kepù* = sl. *peką* «je cuis».

On a *-un-* pour *-in-* (*n̥*), comme plusieurs fois devant gutturale, notamment dans *ugnìs* «feu» (pour **ungnìs*), indo-eur. **n̥gnis*.

---

1. Cf. skr. *pañktis* «la rangée des cinq doigts», d'où généralement «une rangée», valant indo-europ. **penk$_2$tis* ou **penk$_2$stis*.

UNE LOI RYTHMIQUE DE LA LANGUE GRECQUE.

(*Mélanges Graux*, p. 737. — 1884.)

Il semble que certaines formes grecques gardent la trace d'une ancienne loi rythmique, limitative du nombre de syllabes brèves qui peuvent se suivre dans un mot, et si l'on cherche à formuler cette loi, on la trouve conforme aux règles du vers épique, et, comme elles, indépendante de l'accentuation.

Pour pouvoir entrer dans l'hexamètre, un mot grec ne doit pas contenir plus de deux brèves consécutives. Sont réservées toutefois les brèves placées à la fin des mots; elles sont considérées comme longues, parce qu'elles le deviennent soit en faisant césure soit par l'effet des consonnes initiales du mot qui les suit dans le vers. Ainsi ὄνομα, κέραμος, ἀργύρεος, quoique terminés par trois brèves, ont, comme tout le monde sait, droit de cité dans la poésie dactylique.

Une grande sélection rythmique, faite précisément d'après le même principe et avec la même restriction, dut, à une certaine époque, s'opérer sur tous les mots du vocabulaire. La langue courante et journalière s'offensait alors d'une succession de trois syllabes brèves, et l'on est en droit de se demander si le plus ancien rythme poétique des Grecs n'était pas en quelque mesure dicté d'avance par cette cadence naturelle de leur parler.

Mais cette question est secondaire. C'est à peine si l'existence même de la loi dont il s'agit semblera suffisamment attestée par les indices très fragmentaires dont nous cherchons à recueillir ici un certain nombre. Il y a en effet à la loi du tribraque beaucoup d'infractions hystérogènes, en même temps que des exceptions anciennes, plus ou moins faciles à justifier. Les formes, en revanche, qui en ont conservé la marque, et où se révèle un effort de la langue pour éluder le tribraque, ne sauraient être jugées à la légère. Le témoignage en est d'autant plus significatif qu'il nous montre le même résultat obtenu par plusieurs voies différentes: allongement

vocalique, syncope, redoublement de consonnes, etc. Or, au milieu de l'organisme phonétique si délicat du grec, chacun de ces procédés, notamment celui de la syncope, paraît insolite, presque brutal, et mérite l'attention par sa rareté même. En faisant la revue de ces différentes mutations, les exemples devront, autant que possible, être choisis parmi les formes usitées en prose: si nous les demandions aux poètes, ils seraient aussi nombreux que peu concluants.

1. ALLONGEMENT D'UNE VOYELLE.

a. *Voyelles faisant partie d'un suffixe.*

Au comparatif et au superlatif des adjectifs, l'allongement de l'omicron qui distingue le type σοφώτερος, σοφώτατος, du type δεινότερος, δεινότατος, est parfois interprété à tort comme étant originairement une licence chez les poètes, et en prose une imitation des poètes. Une loi que toute la grécité observe avec ce degré de conséquence ne saurait reposer sur un fait de date aussi rapprochée et d'ordre tout littéraire. Il y a bien plus d'apparence que les poètes ne firent que profiter d'une euphonie d'avance établie dans la langue, et qui avait déjà façonné les mots comme pour leur usage particulier.

Le même allongement paraît avoir existé devant le suffixe σύνη (cf. *Etym. Magn.*, p. 275, 42), quoique nous n'ayons pour vérifier la règle que le seul mot ἱερωσύνη, en regard de δουλοσύνη, δικαιοσύνη, et autres formes semblables, dont aucune ne donnait lieu à l'allongement.[1] L'ω de ἱερωσύνη est d'autant plus certain qu'il est attesté épigraphiquement (Frœhner, *Inscr. du Louvre*, nº 40, l. 12).

Les suffixes -θι, -θεν, -σε, pouvaient aussi donner naissance à des tribraques, non pas, comme dans le cas précédent, par l'addition d'une brève qu'ils apportaient, mais parce qu'ils faisaient passer dans le corps du mot la brève finale du radical. Dans ce cas encore on allonge l'o thématique: ἑτέρωθι, ἑτέρωθεν, ἑτέρωσε; ἀμφοτέρωθι, ἀμφοτέρωθεν, ἀμφοτέρωσε, en regard de ἀλλαχόθι, ἀλλαχόθεν, ἀλλαχόσε.

Il en est de même des mots dérivés formés à l'aide du suffixe -της (fém. -τις): θιασώτης, ἰδιώτης, σπαργανιώτης, στρατιώτης, ἡλικι-

1. En ce qui concerne la formation voisine τὰ ἡγεμόσυνα, il faut considérer que l'o n'est pas «thématique». On trouve dans le Nouveau Testament ἀγαθοσύνη, et plus tard encore ἁγιοσύνη, que certains éditeurs corrigent en ἀγαθωσύνη, ἁγιωσύνη.

ώτης, ἀγγελιώτης, à comparer avec ἀγρότης, δημότης, ἱππότης, τοξότης. Les oxytons, comme ζηλωτής, πληρωτής, ont, cela va sans dire, un ω d'origine toute différente, étant tirés de verbes en -όω, et non de formes nominales. En revanche δεσμώτης, ἠπειρώτης, νησιώτης, ἑστιῶτις sont franchement irréguliers.

Enfin on reconnaît la même tendance dans la répartition des deux suffixes -εδόν- et -ηδόν- qui n'en font qu'un en réalité. Le premier ne se rencontre qu'après une syllabe radicale longue[1]: τηκ-εδών, σηπε-δών, ἁρπ-εδών, ἁρπ-εδόν-η. La seconde forme le remplace quand la syllabe radicale est brève, afin de parer au tribraque qui se formerait à tous les cas autres que le nominatif singulier: κλε-ηδών (par allongement épique: κληηδών), τερ-ηδών, ἀ-ηδών[2], et le dérivé secondaire κοτυλ-ηδών. Le χαιρ-ηδών d'Aristophane, qui contrevient à la règle, est un mot forgé, sans valeur linguistique. L'anomalie apparente d'ἀλγηδών vient de sa forme primitive *ἀλεγ-ηδών (voyez plus bas ce qui a trait à ἄλγος). La seule véritable exception est ἀχθ-ηδών, car λαμπ-ηδών et ἑρπ-ηδών sont d'une époque très postérieure.[3]

b. *Voyelles faisant partie du radical.*

Il faut citer sous cette division l'allongement des voyelles initiales α, ε, ο, lorsque le mot qu'elles commencent devient le second membre d'un composé, règle destinée, comme les précédentes, à prévenir les groupes de trois syllabes brèves: ποδ-ήνεμος, ὑπ-ηρέτης, ὑπ-ώροφος, pour *ποδ-ἄνεμος, *ὑπ-ερέτης, *ὑπ-όροφος; ὀχετ-ηγός pour ὀχετ-ἀγός. C'est là un usage si constant, et cela dans les formes populaires du meilleur aloi telles que les noms propres, que personne ne le croira imaginé pour la simple commodité de la versification.

Il est à noter toutefois que l'allongement a gagné, par extension secondaire, une foule de formes composées qui ne présentaient pas trois brèves consécutives et qui, en conséquence, devraient en être exemptes. Je ne parle point des mots comme μον-ῶνυξ, τρι-

1. La forme μελεδών est incertaine; il est certain, en revanche, que, si elle a existé, le génitif était μελεδῶνος. Donc elle n'entre pas en ligne de compte.

2. Ce mot ne pouvant se tirer d'ἀείδω, contient vraisemblablement le suffixe en question.

3. Nous écartons πεμφρηδών, τενθρηδών, ἀνθρηδών, noms de diverses espèces de guêpes et d'abeilles, vu que l'η, dans ces mots, appartient à la racine. Cf. τεν-θρή-νη, ἀν-θρή-νη, et le laconien θρώ-ναξ «bourdon».

ήρης pour *μον-όνυξ, *τρι-έρης, ni des mots comme ύψ-ηρεφής pour ύψ-ερεφής: car leur génitif *μον-όνυχος, *τρι-έπεος, *ύψ-επεφέος, se trouvait dans les conditions voulues pour l'allongement.[1] En revanche l'allongement est abusif: 1° dans le type rythmique εὐ-ήνεμος, ύψ-ώροφος, ou, parmi les imparisyllabiques, (γαμψ-ῶνυξ) γαμψ-ώνυχος, (ἐξ-ήρης) ἐξ-ήρεος; 2° dans le type ἐπ-ημοιβός; 3° dans le type ἐξ-ημοιβός; 4° dans le type στρατ-ηγός, et à plus forte raison dans φορτ-ηγός.

La vraie tradition de la langue survit dans les formes concurrentes: 1° παυσ-ἄνεμος, ύψ-όροφος, (εὐόνυξ) εὐόνυχος; 2° ἐπ-ἄμοιβαδίς; 3° χρῦσ-ἄμοιβός; 4° ἐεικόσ-ορος. Cette sorte d'allongement irrégulier, et qui souffrit toujours des exceptions, est peut-être en partie imputable aux poètes; mais elle dut plus encore sa propagation à diverses circonstances morphologiques, dans le détail desquelles nous ne pouvons nous permettre d'entrer à cette place.

A la fin du *premier terme* d'un composé les allongements ne se font pas par voie phonétique (voyez sous 4: θανατη-φόρος etc.). Cependant on a un exemple du fait dans πρω-πέρυσι; c'est la forme prescrite par Apollonius Dyscole, qui condamne προ-πέρυσι. Peut-être aussi la vieille étymologie de διά-κονος, qui voyait dans ce mot la préposition διά, est-elle la bonne (cf. ἐγ-κονέω).

Même en dehors de la composition des mots, la tendance rythmique a été assez puissante pour changer *ὀφελέω, *ὀφέλιμος (de ὄφελος), en ὠφελέω, ὠφέλιμος. — De là aussi Ἠλύσιον πεδίον par η, venant de la racine ἐλευθ-, ἐλυθ-. — Le latin *viduus* est représenté en grec par ἠΐθεος = ἐ-ϝίθεϝος: l'η ne peut être qu'une modification rythmique de l'ε prothétique, car c'est une théorie caduque que celle des allongements causés par digamma. — Le mot ἠλακάτη, «entre-nœud d'une canne de roseau» (de là seulement «roseau», puis «quenouille»), signifie proprement «bras, membre»: il est proche parent de ἄλαξ· πῆχυς· Ἀθαμᾶνες, ce qui fait voir que l'η initial provient de l'allongement rythmique. — Une forme ὤνυμα pour ὄνομα, que légitimerait le tribraque des cas obliques (ὀνύματος), paraît résulter du nom propre Ὠνύμαστος d'une inscription béotienne. — Si l'η du verbe ἡγέομαι en regard de l'α d'ἄγω ne comportait une autre explication, d'ordre morphologique, il pourrait sans invraisemblance se joindre aux exemples précédents.

1. On a dû décliner d'abord *μονόνυξ, μονώνυχος; *τριέρης, τριήρεος, et Homère décline encore ύψερεφής, ύψηρεφέος.

Dans le mot simple comme dans le mot composé, les voyelles *initiales* semblent seules susceptibles de changer de la sorte leur quantité. On ne peut du moins mettre sur la même ligne les cas isolés tels que μῡδαλέος de μῥδος, quoique la longue y mérite considération, étant attestée dans les tragiques aussi bien que dans l'épopée (cf. Lobeck, *Pathol. Proleg.*, p. 102).

La réduplication dite attique est accompagnée, soit dans les noms, soit dans les verbes, d'un allongement des voyelles initiales tout à fait comparable, au premier coup d'œil, à celui qui est usité en composition. Cependant le principe de cet allongement n'est pas toujours facile à démêler.

En commençant par les noms redoublés, tels que ἀκ-ωκ-ή, l'hypothèse d'une modification rythmique serait en contradiction avec la loi que nous cherchons à vérifier: l'allongement était inutile, puisque le nombre des syllabes brèves ne dépassait pas deux.

Précisément une importante considération morphologique vient à l'appui de cette présomption négative. Le timbre de la deuxième voyelle ne permet pas d'admettre qu'elle soit l'allongement d'une brève. Un type radical ἀκ- peut en effet revêtir trois aspects bien connus en morphologie: ἀκ-, ἄκ- (= ἠκ-), ὠκ-, mais non pas ὀκ- par o bref.

Aussi les quelques mots en question appartiennent-ils tous à des racines qui veulent régulièrement l'ō long. Série de permutation α ᾱ ω: ἀκ-ωκ-ή, ἀγ-ωγ-ός. Série ε η ω: ἐδ-ωδ-ή; à noter aussi ἀλληλ-οδωδόται· ἀλληλοδόροι. Série ο ω ω: ὀδ-ωδ-ή, ὀπ-ωπ-ή. Il y a une exception: ὀκ-ωχ-ή de ἔχω (serie ε ο); mais en tout état de cause ce mot serait une anomalie. Tout le monde sait que ἔχω a perdu une consonne initiale (*σέχω ou *ϝέχω) et qu'il n'a pu, par conséquent, prendre un redoublement attique que par imitation analogique secondaire.

Les parfaits redoublés attiques se distinguent des formes qu'on vient de voir par cette première différence, que le nombre des syllabes brèves y est suffisant pour justifier un allongement rythmique. Du moins, cela est vrai pour toutes les formes actives dans les parfaits de racines disyllabiques tels que ἐνήνοχα, et pour toutes les formes actives *moins les trois personnes du singulier* dans les parfaits de racines monosyllabiques comme ὄπωπα, pluriel ὀπώπαμεν.

Ceci ne préjuge rien encore, et le problème se pose comme précédemment entre l'allongement rythmique et l'allongement grammatical. Ce dernier, par parenthèse, n'est pas à proprement parler un

allongement, attendu que, dans le domaine des dégradations morphologiques, les voyelles longues sont antérieures aux brèves. La question revêt une forme bien sensible dans le cas particulier suivant. Homère fait alterner ἀρηρώς ἀρᾰρυῖα, de la même façon que λεληκώς λελᾰκυῖα, τεθηλώς τεθᾰλυῖα. La permutation, dans le second genre d'exemples, quoique plus ou moins artificielle, repose en dernière instance sur la dégradation *grammaticale* des voyelles, le parfait étant composé de formes fortes et de formes faibles. L'échange ἀρηρώς ἀρᾰρυῖα est-il, ou n'est-il pas fondé sur le même principe?

On va chercher à prouver qu'il est de nature tout autre, et que l'allongement des parfaits attiques, à la différence de celui des NOMS redoublés, dépend simplement du rythme ; de sorte que ἀρηρώς, ἔδηδα, ὄπωπα, équivalent pour le morphologiste à *ἀρᾰρώς, *ἔδεδα, *ὄποπα.

Pour cela, on pourrait invoquer premièrement l'absence de la métaphonie en *ō* qu'il serait légitime d'attendre dans des parfaits. On opposerait ἀρηρώς, ἔδηδα, à ἀκωκή, ἐδωδή. Mais l'argument serait infirmé par les nombreux parfaits tels que λέλᾱθα, κέκηδα, qui ont abandonné l'ω. Quelques-uns seulement, comme ἔῥῥωγα, le retiennent.

La preuve décisive de l'allongement rythmique n'est livrée que par les parfaits à radical disyllabique comme ἐνεκ- (ἐν-ήνοχ-α), ἀκου- (ἀκ-ήκο*ϝ*-α). Dans ce genre de racines, qui abonde en grec, c'est ordinairement la voyelle intérieure, exempte d'allongement, qui est radicale, tandis que la voyelle initiale sujette à l'allongement est adventice. La quantité longue de cette voyelle inorganique ne saurait être organique: le besoin rythmique en rend compte beaucoup mieux.

Bopp et Curtius inclinent pour la même solution sans se référer à une loi précise touchant les circonstances où le rythme peut intervenir comme modificateur de la quantité. Ce qui fait hésiter ces auteurs n'est pas tant, d'ailleurs, l'idée que la voyelle pourrait être naturellement longue que la question de «l'augment temporel» ou plus correctement de l'*e* réduplicatif. Les verbes qui se passent du redoublement attique, comme ὀφλισκάνω, ὤφληκα, prennent au parfait une voyelle longue, dans la composition de laquelle entre un ancien *e* préfixé (*ἐ-οφληκα): c'est à quoi se réduisait la syllabe de réduplication en l'absence d'une consonne initiale. Comme le redoublement attique paraît être une innovation, on est conduit à penser qu'avant la formation d'ὄπ-ωπα, les Grecs disaient *ὦπα (=*ἐ-οπα), cf. ὤφληκα. Dès lors, l'ω d'ὄπ-ωπα ne serait-il point

celui de son prédécesseur disparu *ὤπα, enchâssé dans le redoublement attique?

Cette conjecture est peu fondée, car l'allongement serait alors aussi inséparable du parfait attique qu'il l'est de la formation représentée par ὤφληκα. Or cela n'est pas, et ici nous rencontrons une confirmation positive de l'origine rythmique de la longue. De même qu'à l'aoriste et au présent le redoublement attique n'entraîne point d'allongement, les brèves se bornant à deux (ἀγαγεῖν, ἀγαγών; ἀραρίσκω), de même, et pour un motif identique, d'assez nombreuses formes du parfait y échappent, surtout il est vrai chez les poètes. On trouve entre autres dans la liste de Curtius (*Verbum* II, 140): ἀκ-ᾰχημαι, ἀκ-ᾰχείατο (cf. ἀκ-ηχεμένη), ἀκ-ᾰχμένος, ἀλ-ᾰλημαι, ἀλ-ᾰλύκτημαι, ἀρ-ᾰρυῖα, ἐρ-έριπτο; ἀρ-αιρηκώς dans Hérodote (cf. vulg. ἠρηκώς).

Conclusion: la voyelle longue du parfait attique n'a de relation ni avec la longue native du type λέλΗκα, ni avec la longue de contraction du type ᾿Ωφληκα ᾿Ηλλαχα. Elle est purement rythmique, et, par conséquent aussi, purement analogique dans les formes où le rythme ne l'exige pas. Homère applique encore la règle primitive dans ἀρᾰρυῖα : ἀρηρότες[1]. Au nominatif singulier ἀρηρώς commence le domaine de l'analogie.

2. SYNCOPE.

a. ⏑ ⏑ ⏑ *devenant* — ⏑.

Les primitifs *φιλότερος, *φιλότατος, donnent φίλτερος, φίλτατος.

On syncope *ἐλυθέμεν, *ἐλύθετε, en ἐλθέμεν, ἔλθετε. De là, par extension, ἐλθών, ἦλθον, concurremment à ἤλυθον. La priorité de la forme la plus longue est indiscutable, à cause de ἐλεύσομαι, εἰλήλουθα.

L'adjectif ὕπτιος est issu, selon toute apparence, de *ὑπό-τιος.

A l'origine, *douleur* a dû se dire *ἄλεγος (cf. ἀλέγω). Le génitif *ἀλέγεος, présentant trois brèves consécutives, fut changé en ἄλγεος, auquel on donna ensuite un nominatif-accusatif ἄλγος, tandis que l'ε persistait dans ἀλεγεινός, δυσηλεγής, ἀπηλεγέως, où rien n'en pouvait occasionner la chute. C'est aussi l'histoire du mot ἄνθος, car l'homérique ἀν-ήνοθ-εν lui assigne pour forme primitive *ἄνεθ-ος (cf. ἄνηθον?). Enfin εὖρος «largeur», à en juger par les langues parentes, est, de même, pour *ἐ-ϝερος, gén. *ἐ-ϝ(ε)ρεος.

1. Le ϝ du suffixe -ϝοτ-, qui eût fait «position», semble avoir disparu partout dès une époque reculée.

θέσφατος est sûrement syncopé de *θεσόφατος (Curtius, *Grundz.*[4] p. 509).

M. Wackernagel (*Journal de Kuhn*, XXV, 260 seq.) a rendu indubitable, sans l'expliquer complètement, le fait que l'adjectif numéral εἴνατος, ἔνατος, est sorti de *ἔνϝατος. Cette forme incompréhensible devient à peu près claire si l'on remonte plus haut encore jusqu'au primitif *ἐ-νέϝα-τος. Le deuxième ε est syncopé pour éviter une succession de trois brèves. Il faut ajouter que le nombre cardinal ἐννέα vient, par une syncope toute semblable, de *ἐν(ε)νέϝα. Une telle restitution peut paraître étrange, mais si l'on considère que νν, dans le dialecte attique, a pour seule origine possible ν + ν[1], les termes de la question se trouvent singulièrement réduits, et la solution proposée s'appuie en outre sur ἐνενή-κοντα. A son tour ἐνενήκοντα offre une troisième application du même principe: il est issu de *ἐνεν(ε)ϝή-κοντα, *ἐνενϝή-κοντα. Deux formes fondamentales devront donc être posées pour le nombre neuf: 1° *ἐνεϝα-, 2° *ἐνενεϝα. La difficulté de les concilier avec celles des idiomes congénères est grande, mais je ne sache pas qu'elle soit moindre pour les formes admises jusqu'ici.

On n'a guère approfondi par suite de quel phénomène phonétique le Varuna des Hindous devient οὐρανός en grec. Peut-être doit-on poser οὐρανός = *ὀ-ϝ(ε)ρανός, le tribraque entraînant la syncope. Une hypothèse semblable rétablirait l'accord entre εἰνάτερες et le latin *janitrices*, en ramenant le mot grec à *ἐ-j(α)νατερες.

En regard de ἄφενος, l'adjectif ἀφνειός suppose un primitif *ἀφενεσιός syncopant sa deuxième brève.

Comme le double *o* dans ὀρόγυια est justifié étymologiquement par ὀρέγω et par πεντ-ώρυγος = πεντ-όργυιος[2], il faut qu'ὀργυιᾶ soit pour *ὀρογυϊᾶ, *ὀρογυσιᾶ. En revanche, la terminaison féminine -ιᾶ remontant à -*jᾶ* par *jod*, il était naturel que le primitif d'ὀρόγυια, *ὀρόγυσjα (ου — υ), demeurât sans syncope. La forme ὄργυιᾰ est un mélange des deux autres.

b. ⏑ ⏑ ⏑ *devenant* ⏑ —.

La comparaison du sanscrit fait croire que l'adjectif ἐρυθρός est pour *ἐρυθερός ou *ἐρυθαρός.

1. On objecte ἔννυμι = *ἐσ-νυμι; mais la prose attique ne connait qu'ἀμφιέννυμι, qui est une modification analogique d'*ἀμφιείνυμι, née sous l'influence de la classe κορέννυμι traitée plus bas. L'aoriste ἡμφίεσα peut servir à prouver que la relation du verbe composé avec le simple était complètement oubliée.

2. Ce mot semble tiré du simple *ὀρογή, comme δυς-ώνυμος du simple ὄνομα.

L'homérique ταναύπους est une forme poétique, il est vrai, mais trop singulière pour que le poète ait osé l'employer sans la sanction de l'usage populaire; cette forme est produite par la syncope de l'omicron dans *ταναϝόπους.

ἑκάτερθεν pour *ἑκατεροθεν se trouve en prose dans Arétée.

c. ⏑ ⏑ ⏑ *devenant* ⏑ ⏑.

δεξιτερός au lieu de *δεξιοτερός. Appartient, il est vrai, à la langue poétique.

Le doublet ἐθέλω, θέλω, est dû peut-être au désir d'éviter les trois brèves du pluriel (ἐ)θέλομεν. A l'époque historique, les deux formes sont employées indifféremment.

Dans le féminin λάχεια d'ἐλαχύς (*Odyssée*, IX, 116; X, 509), l'abandon de la voyelle initiale ne peut se justifier directement; mais il a pu commencer par les cas obliques du masculin, qui contenaient trois brèves consécutives (ἐλαχέος, etc.).

L'homérique ἐπηγκενίδες suppose en dernière analyse *ἐπ-ενεκ-ενίδες, de la racine ἐνεκ- qui se constate dans δουρ-ηνεκ-ής, ἐν-ήνοχ-α. A l'aide de l'allongement régulier traité plus haut, on obtenait *ἐπ-ηνεκενίς. Ceci pouvait suffire au nominatif singulier; mais les cas augmentés du crément, comme *ἐπ-ηνεκενίδες, exigeaient un nouveau remaniement, auquel il fut pourvu par la syncope d'un ε. En vain, pour éviter d'admettre la syncope, recourrait-on à la forme radicale abrégée ἐγκ- qui existe dans ὄγκος, ἐν-εγκεῖν, et dans le parfait ἐν-ήν-εγκται des inscriptions attiques. Car alors l'η d'ἐπ-ηγκενίς deviendrait inexplicable. La voyelle d'une syllabe longue «par position» ne s'allonge point en entrant dans un composé[1]: *ἐπ-εγκενίς n'eut jamais fait ἐπ-ηγκενίς.

L'exemple qu'on vient de voir, où deux tribraques ont dû être successivement éliminés, est précieux en ce qu'il permet une conclusion chronologique intéressante. Il prouve que l'emploi de la syncope, comme remède au tribraque, est *postérieur à celui de l'allongement vocalique*, puisque la présence de la deuxième voyelle, actuellement syncopée, était nécessaire pour que la première s'allongeât.

Est-il permis de rattacher à la règle générale Ἀσκληπιγένεια en regard d'Ἀσκληπιόδωρος? Dans l'affirmative, les formations comme Διονῦσικλῆς, où la syncope semble arbitraire, seraient faites

1. Cette règle n'est violée qu'en apparence dans ὠμ-ηστής, ἄν-ηστις, δειπν-ηστός, δορπ-ηστός, de la racine ἐδ- (ἔδμεναι). De nombreux indices établissent que la véritable forme de cette racine est ἠδ-. De là l'η persistant de ses composés.

sur le modèle des premières. Θηρίμαχος, θηρίβορος, ne dérivent pas de θηρίον, mais d'un thème θηρι-. Quant aux nombreuses formes poétiques telles que λῃϊβότειρα pour *λῃϊο-βότειρα, κραταιγύαλος pour *κραταιογύαλος, il est difficile d'y distinguer la part exacte de la loi phonétique.

La forme apocopée que peuvent prendre certaines prépositions tient en grande partie à ce que ces particules proclitiques, en se joignant étroitement au mot qu'elles gouvernent, donnent lieu à des suites fréquentes de trois ou quatre syllabes brèves. En réalité il s'agit donc encore d'une syncope plutôt que d'une apocope. Les exemples sont connus: καττάδε = κατὰ τάδε, πὰρ μέλος = παρὰ μέλος, etc. Dans la composition nominale, les formes telles que διαμπερές, ἄνδιχα, sont fréquentes. L'apocope est beaucoup plus rare dans les prépositions unies au verbe, parce que la soudure dans ce cas n'a eu lieu qu'en pleine époque historique, c'est-à-dire à un moment où la loi du tribraque avait cessé d'avoir son effet. C'est pour la même raison que le phénomène de l'allongement vocalique est restreint aux composés nominaux: συνήγορος, συναγορεύω; κατηρεφής, κατερέφω.

Plusieurs formes ont subi une syncope extraordinaire à laquelle on ne peut assigner aucune raison: 1° ἔσται pour ἔσσεται; 2° τίπτε pour τίποτε; 3° σφι pour *σε-φι (cf. lat. *si-bi*); seul de cette famille, l'adjectif σφέτερος s'expliquerait rythmiquement comme étant pour *σε-φέτερος.

Quant à la syncope ario-européenne qui a produit πατρ-ός de πατερ-, πί-πτ-ω de πετ-, γνύξ de γόνυ, et cent autres formes, elle est naturellement tout à fait étrangère à notre sujet.

3. GÉMINATION D'UNE CONSONNE.

Il est à supposer que les verbes en -άννυμι, -έννυμι, étaient primitivement en -άνυμι, -ένυμι. L'hypothèse qui part de -ασνυμι, -εσνυμι, est en opposition non seulement avec les données étymologiques, mais encore avec les lois phonétiques, qui exigeraient dans ce cas, pour le dialecte attique par exemple, -ηνυμι, -ειυμι. Ainsi σκεδάννυμεν redouble sans doute son ν uniquement parce que *σκεδᾰνυμεν renfermait une succession de trois brèves.

La gémination dans Πελοπόννησος n'a peut-être pas d'autre cause; elle est anomale de toute façon dans Χερρόννησος, variante de Χερρόνησος.

Comme le digamma n'est autre chose qu'un *u* consonne, la gémination de ce phonème dans les groupes αϝ, εϝ, οϝ, produit forcément αυϝ, ευϝ, ουϝ. Il ressort de là que le présent ἀκούω pour *ἀκούϝω est une forme géminée par rapport au parfait ἀκήκοα = *ἀκήκοϝα. La gémination s'explique par les conditions rythmiques où se trouvaient *ἀκόϝομεν, *ἀκόϝετε, *ἀκοϝέτω, *ἀκόϝεμεν, conditions qui ne se présentaient ni au parfait, ni dans ἀκοή, ὑπήκοος. Le même principe a donné αὐερύω, αὐίαχος ; mais ces mots existaient-ils sous la même forme dans la langue vulgaire? ἀκουή, par exemple, n'est certainement géminé que par licence poétique.

4. CHANGEMENTS D'ORDRE MORPHOLOGIQUE.

Les composés tels que νεᾱ-γενής, θανατη-φόρος, empruntent un ᾱ (η) au type δαφνη-φόρος, plutôt que de tolérer trois brèves consécutives. La formation paraît être parfaitement populaire: cf. στεφανηφόρος, ἐλαφηβόλια, σταδιαδρόμος (Keil, *Inscr. Boeot.*, p. 52), et nous pouvons citer dans ce sens l'opinion de Lobeck: «hanc rationem . . . a natura ipsa inchoatam esse», *Parerg. ad Phr.*, p. 650.

Pour les composés du nom de nombre ἑκατόν, la langue recourt à un autre procédé: elle maintient la nasale finale contrairement aux règles constantes de la composition: ἑκατόμβη, ἑκατόγχειρ au lieu de *ἑκατόβη, *ἑκατόχειρ.

Il serait facile de multiplier les exemples d'expédients analogues employés pour éviter le tribraque: ὁδοιπόρος pour *ὁδοπόρος, χοροίτυπος pour *χορότυπος, παραιβάτης pour *παραβάτης, μεσαιπόλιος pour *μεσοπόλιος, δικασπόλος pour *δικαπόλος, en donnent des échantillons variés. Ces formes sont souvent suspectes de sortir de l'officine des poètes, mais voici par exemple un nom propre, Θεόσδοτος, dont le sigma, quoique pris à Διόσδοτος, n'est visiblement destiné qu'à produire une longue, et qui, sous cette forme, est tellement répandu et populaire qu'il pourrait servir de type pour le traitement dialectal du groupe σδ: thessalien Θεόρδοτος, Tanagra Θεόσζοτος, Thèbes Θιοζότα, noms fréquents dans les inscriptions.

L'adjectif ἐλεεινός pour *ἐλεεσ-νός, joint à νηλ(ε)ής, indique, à n'en pas douter, que ἔλεος, masculin de la deuxième déclinaison, a commencé par être un neutre de la troisième, pour le redevenir d'ailleurs dans le grec du Nouveau Testament. Le vocalisme de ce mot est effectivement conforme à celui du type γένος. C'est le tribraque gênant des cas obliques (*ἐλέεος) qui a dû déterminer le changement de déclinaison. Il en est de même de κέλαδος, ancien

neutre comme ἔλεος, à en juger par le vocalisme et par le dérivé κελαδεινός.

Il y aurait encore des observations intéressantes à faire sur la loi rythmique qui nous occupe en tant que préservatrice d'une foule de formes anciennes. Ainsi l'addition hystérogène d'un ο qui s'observe dans le type φρεν-ο-βλαβής n'atteint pas les thèmes en σ: σακέσπαλος, ἐπεσβόλος. Ces formes, d'un aspect antique très frappant, persistent parce que, la plupart du temps, le mode nouveau de formation (*σακεσοπαλος) aurait donné naissance à une série de trois brèves. De là aussi πυρκαϊά, πυρπολέω, πυρφόρος, sans insertion d'omicron. Une remarque un peu différente s'appliquerait à νεοθηλής, ἐπιμηθής, comparés à θάλος, μάθος, pour *θῆλος, *μῆθος.

On ne saurait nier que la loi du tribraque ne souffre d'assez fréquentes infractions qu'il n'est pas toujours possible d'attribuer à une période postérieure, ainsi πολέμιος, (πέλαγος) πελάγεος. Cependant les plus importantes s'expliquent par le principe de l'association des formes. L'analogie de μητέρα fait persister θυγατέρα. Dans le verbe, λεγόμενος, λεγόμεθα, se maintiennent grâce à εὐχόμενος, εὐχόμεθα, et d'autre part ἐλέγομεν grâce à λέγομεν[1]. Lorsque l'exécution rigoureuse de la loi était au prix de la symétrie naturelle d'un système de formes, la langue a sacrifié l'harmonie du son à l'harmonie morphologique.

L'époque où cette tendance euphonique a dû se faire sentir est évidemment fort ancienne, car sa période d'activité est close au moment où commencent les monuments littéraires. Ceci résulte premièrement de la nature des allongements provoqués par le rythme: ε s'allonge en η, ο en ω. Si le phénomène avait continué dans les différents dialectes, certains d'entre eux allongeraient en ει et en ου.

En second lieu, il serait facile de montrer que le grec de l'âge historique ne manifeste plus de répugnance marquée pour les

1. Encore ne voudrions-nous pas affirmer trop absolument que les cadres de la flexion verbale n'aient point été entamés, çà et là, par la loi rythmique. La 3e pers. sing. aor. ἔγεντο, employée par Hésiode, Sapho, Théognis et Pindare, pourrait bien n'être que la syncope, légitime et populaire, de ἐγένετο, quoiqu'on classe aujourd'hui cette forme dans les aoristes athématiques.

suites de trois brèves. Sans accumuler les exemples tels que μεγαλεπίβολος, je n'en voudrais pour preuve que les deux comparatifs κενότερος, στενότερος, dont l'omicron remonte au temps du digamma (*κενϝότερος, *στενϝότερος). Il faut que l'époque attique ait plutôt recherché que redouté le tribraque pour que de telles formes aient pu rester vivantes dans le voisinage du type σοφώτερος. Aussi la règle des brèves que M. F. Blass retrouve dans les discours de Démosthène[1] n'est-elle, malgré sa ressemblance extérieure avec l'ancienne loi, qu'un fait isolé, personnel, littéraire et voulu.

Enfin, la haute antiquité des changements d'ordre euphonique s'affirme dans ce fait qu'ils nous reportent à un état phonétique général extrêmement ancien. Dans θέσφατος, σφέτερος, comme aussi dans ἀφνειός, ὀργυιά, ils ont dû se produire *antérieurement à la chute du sigma* initial et intervocalique; dans εἰνάτερες, *antérieurement à la chute de jod.*

Une dernière remarque. On pourrait, en se rappelant un passage d'Aristote, πλεῖστα γὰρ ἰαμβεῖα λέγομεν ἐν τῇ διαλέκτῳ τῇ πρὸς ἀλλήλους, ἑξάμετρα δὲ ὀλιγάκις (*Poét.* 4, 19), se demander si c'est bien le rythme dactylique qu'il convenait d'invoquer à propos des faits signalés, et non plutôt le rythme iambique. La plupart des exemples se laissent interpréter également dans les deux sens, et nous pourrions fort bien nous accommoder de la seconde solution sans que rien fût changé au fond de notre thèse. Mais elle est, en elle-même, moins plausible. Le mètre iambique, qui admet même en poésie la dissolution de la longue du temps fort en deux brèves, n'était-il pas en effet un moule trop élastique pour causer les graves déviations qu'on a constatées? Nous préférons croire que de l'époque antéhistorique à l'époque attique une lente révolution s'était faite dans le rythme de la phrase grecque.

1. *Die attische Beredsamkeit*, III, 1, 100.

TERMES DE PARENTÉ CHEZ LES ARYAS.

(Extrait d'une lettre adressée à M. A. Giraud-Teulon, publiée en appendice p. 494 sq. dans l'ouvrage de celui-ci, *les Origines du mariage et de la famille*, 1884.)

Pour répondre à vos questions sur la nature de la famille chez les Aryas d'après les témoignages linguistiques, je puis me borner à énumérer les noms de parenté dont l'existence dans la langue mère indo-européenne est hors de toute contestation, en mettant en regard la signification certaine ou très probable que chacun d'eux a dû avoir dans cette langue. Les réflexions qu'on peut joindre à ce tableau sont celles qui se présenteront à tout le monde. Il ne faut pas, en effet, attendre de la linguistique l'explication étymologique des noms en question: les essais bien connus qui ont été faits dans ce sens ne méritent pas une attention sérieuse. Il n'y a qu'un seul nom de parenté de cette époque, *sûnus*, fils, dont l'étymologie soit claire: il dérive d'une racine qui signifie *engendrer*, ou plus particulièrement à ce qui semble, *enfanter*, *mettre au monde*, se rapportant à la mère seulement. Encore ce mot manque-t-il aux langues classiques, ce qui ne permet pas de le faire remonter, aussi sûrement que les suivants, à la première unité indo-européenne. Il appartient en tout cas à une période fort ancienne, vu l'accord du sanscrit *sûnus*, du lituanien *sûnus*, du slavon *synŭ*, et du gotique *sunus* (allemand *Sohn*). — Les autres mots à citer sont: *Patêr*, père; *Mâtêr*, mère; *Dhughatêr*, fille; *Bhrâtêr*, frère; *Swesôr*, sœur; *Nepôts*, petit-fils, ou neveu, ou peut-être tous deux (c'est-à-dire désignation d'une catégorie qui n'aurait pas d'équivalent dans l'organisation actuelle de la famille).

Ἀ-δελφός équivaut à co-utérin (ἀ-, particule indiquant la communauté ou l'unité, et δελφύς, *matrice*). Le mot φράτηρ a subi une révolution dans sa signification; il est sorti absolument du cercle des noms de parenté, de même que le vieux nom de la sœur (*swesôr*; sanscrit *svasar-*). Celui-ci est aboli et remplacé par ἀδελφή[1]. On

1. En revanche tous les autres noms de parenté de l'époque primitive sont conservés πατήρ, μήτηρ, θυγάτηρ, δαήρ, εἰνάτερες, ἑκυρός, νυός, ἀνεψιός. — Les deux mots des anciens temps pour frère et sœur ont persisté dans toutes les autres branches de la famille indo-européenne.

dirait qu'il y a eu une cause de rupture plutôt qu'une substitution lente.

Chez les Latins, les *frères Arvales* avaient gardé le mot *frater* comme nom de parenté en même temps que de corporation. Le cousin germain, dans le sens de «fils du frère de mon père», se disait *frater patruelis*, et même tout simplement *frater*, ainsi qu'il est facile de le voir par les exemples du dictionnaire de Forcellini: ceci indique qu'à l'origine tous les fils de frères étaient considérés comme *fratres* et témoigne d'une parenté par classe (phratrie) ou d'une parenté telle que la constituait la polyandrie entre «frères». Quant au terme de *consobrinus*, qui signifie également cousin germain, il rappelle l'idée de descendance par les femmes[1], comme ἀδελφός et κασίγνητος.

Ce dernier terme, qui chez les Grecs désigne également le frère du sang, est composé de κάσις et de γνητος : γνητος est identique à *nâtus* (pour *gnâtus*, qui est resté dans *co-gnâtus*); quant au premier terme κασι, il procède d'un κάσις préhistorique, perdu partout ailleurs que dans κασίγνητος. Le sens de ce κάσις primitif aurait pu être par exemple celui de δελφύς, *matrice*: mais ici, il faut avouer que nous en sommes réduits aux conjectures et qu'aucune comparaison avec les langues parentes ne nous éclaire sur la nature de cet élément.[2]

Le mot indo-européen *nepôts* a une singulière histoire. La branche asiatique des langues indo-européennes s'accorde avec le latin primitif pour n'attribuer au mot en question que le sens de *petit-fils* ou descendant direct. Il en est ainsi pour le sanscrit *nâpat*, pour le vieux perse *napâ*. Dans la grande inscription de Behistân, Darius se dit fils de Vistâçpa, petit-fils d'Arsâma, *Arsâmahyâ napâ*; nous sommes informés aussitôt après qu'Arsâma était père de Vistâçpa.

Or en regard du sens exclusif de petit-fils ou rejeton direct, constaté pour le latin et les idiomes d'Asie, nous trouvons, exclusivement aussi, le sens de *neveu* ou de *parent indirect*, en grec, en

1. *Consobrinus* est un dérivé de *soror*: *soror* est pour *sosor* (sanscrit *svasar*), et *sobrinus* pour *sosrinus*. En vertu de certaines lois phonétiques, *s* latin entre deux voyelles donne toujours *r*, et *s* latin placé entre voyelle et *r*, donne toujours *b*.

2. Il existe chez les tragiques un mot κάσις *frère* dont on suppose trop facilement que κασίγνητος est le dérivé, sans expliquer comment *fratre natus* arrive à signifier *frater*. Le κάσις des tragiques fait tout au contraire l'impression de n'être qu'une abréviation diminutive de κασίγνητος (comme Ἄλεξις pour Ἀλέξανδρος), et le κάσις antique qui forme le premier membre de κασίγνητος reste un mot inconnu sur lequel les conjectures peuvent s'exercer.

slave[1], en germanique, et en celtique. De plus c'est le sens de *neveu par la sœur*, qui prédomine en celtique et en vieux allemand *nefo*, fils de la sœur, et oncle maternel, *niftila*, fille de la sœur; vieil irlandais *niae*, fils de la sœur.

Il n'y a pas de mots communs à l'ensemble des langues indo-européennes pour désigner les ascendants indirects.[2] Les mots pour oncle et tante sont de date plus ou moins récente et souvent dérivés des noms de père et mère: tel, *patruus*.

Les termes de parenté par alliances qui concordent dans les langues indo-européennes sont ceux de *swekuros*, beau-père; *swekrûs*, belle-mère; il est possible, quoique non démontrable, que ces mots aient primitivement désigné exclusivement les beaux-parents de l'*épouse*, non ceux de l'*époux*: *daiwêr*, frère de mari; *yûtêr*, femme du frère du mari (*yûteres*, les femmes de plusieurs frères, les unes par rapport aux autres). Nous ne savons ni comment un homme appelait les frères et sœurs de sa femme et leurs conjoints, ni comment il nommait le mari de sa sœur. Il ne convient cependant pas d'attacher grande importance à cette observation. Bien qu'en effet elle soit à première vue en faveur de la prépondérance du mari dans la famille, un champion du principe de filiation maternelle chez les Indo-européens, pourrait facilement retourner l'argument et dire que si nous n'avons que les termes dont la femme se servait vis-à-vis de ses alliés, c'est que c'était elle qui constituait le centre de la famille. En second lieu, il dépend très souvent du hasard que tel mot primitif nous soit parvenu, que tel autre nous manque. Ainsi, quoiqu'il soit exact qu'aucune concordance indo-européenne n'existe pour le nom du gendre, cependant le sanscrit *ǵâmâtar*, qui a ce sens, a tout l'aspect d'un mot très ancien, et rien ne dit qu'il ne remonte pas à la période indo-européenne. Nous aurions aussi un mot pour désigner la parenté des maris de plusieurs sœurs entre eux, si l'on admet le rapprochement du grec ἀέλιοι avec le sanscrit *syâla*. Quant à la qualité de belle-fille ou bru, nous avons en indo-européen le terme de *snusâ*.

---

1. Grec: ἀνεψιός, neveu et cousin. Paléoslave: *netĭjĭ*, neveu. Le féminin du mot suit, au point de vue de la signification, le sort du masculin, sanscrit *naptis*, latin *neptis*, petite-fille.

2. Il n'y a pas non plus de mots indo-européens pour les ascendants directs au delà de père et mère. Les mots tels que πάππος, *avus*, ou vieux allemand *ano* sont limités à un territoire linguistique restreint.

Si l'on tire de ces données linguistiques ce qu'elles renferment, et rien de plus, on en conclura certainement que le père et l'époux devait tenir dans la famille indo-européenne une place aussi large que la femme. En second lieu, à considérer les termes relatifs à la parenté par alliance, il est évident que le mariage avait le rang et les caractères d'une institution régulière, que ses liens étaient durables et respectés. Le reste est plus douteux. On a vu plus haut que le cycle des noms de parenté par alliance que nous pouvons reconstituer, se compose de ceux auxquels donne lieu l'entrée d'une épouse dans la maison d'un homme, et non l'entrée d'un époux dans la famille d'une femme. — Les noms qui servaient à désigner l'époux et l'épouse chez les Aryas étaient probablement *potis* et *potnî*. Le sens fondamental de *potis* est «maître», mais ce titre, ainsi que Pictet le fait remarquer avec raison, ne doit pas faire conclure que la femme était esclave, puisque de son côté *potnî* signifie «maîtresse». C'est par rapport au reste de la famille que l'époux et l'épouse étaient maître et maîtresse, seigneur et dame. Il me semble que ces dénominations laissent entrevoir un état patriarcal, dans lequel ce n'étaient pas seulement les enfants, mais toute une *familia* ou tout un clan qui se groupait autour du *potis* et de la *potnî*. Sans doute ce n'était que dans les familles éminentes que l'époux et l'épouse portaient ces noms. Ils sont curieux en ce qu'ils présentent les idées associées de mariage et de communauté patriarcale vivant sous l'égide et l'autorité d'un chef. En lituanien *vĕsz-pats* signifie *seigneur* (proprement chef de clan). En grec πόσις a perdu le sens de maître et n'a plus que celui d'*époux*, mais dans un sens très relevé. Le féminin πότνια en revanche, épithète de déesses, etc., signifie *auguste*. Le même mot se retrouve dans δεσπότης; et ce n'est point par hasard que δεσ-πότης est accompagné d'un très vieux féminin δέσ-ποινα: c'est toujours la même association d'idées, autorité seigneuriale et vie conjugale.[1]

Les coïncidences de mots pour la cérémonie même du mariage n'embrassent que les idiomes orientaux (letto-slave et indo-iranien): les termes sont dérivés de racines signifiant *mener* ou *emmener en voiture*.

COMPARATIFS ET SUPERLATIFS GERMANIQUES
DE LA FORME *INFERUS, INFIMUS.*

(*Mélanges Renier.* Bibliothèque des Hautes Etudes, fasc. 73, p. 383. — 1887.)

Les superlatifs gotiques en *-uma* jouent en partie le rôle de comparatifs. *Fruma* signifie *primus* ou *prior*. Il a la rection d'un comparatif dans *fruman izwis* priorem vobis (Jean, 15, 18), comme aussi *aúhuma*, dans *sis auhuman* sibi superiorem (Philip., 2, 3). Ces exemples ne révèlent en aucune façon si les formes comparatives, actuellement manquantes, ont existé ou non dans le passé. Il n'en est pas de même de *hleiduma* «gauche», où je vois l'indication très claire que la finale *-uma* est l'héritière de *deux finales* primitives: comment en effet une forme de pur luxe comparable au latin *sinistimus* aurait-elle précédé dans la langue tout moyen d'expression pour *sinister*? Le mot pour *sinister* a existé infailliblement; il transparaît sous le voile du pseudo-superlatif qui en tient lieu. *Iftumin* (*daga*) postero (die) n'est pas moins caractéristique: à moins d'admettre le passage improbable du sens de *postrēmus* à celui de *posterus*, on doit reconnaître qu'ici encore c'est au fond le superlatif qui manque et le vieux comparatif inconnu qui s'affirme indirectement[1]. *Iftuma, hleiduma* ne sont pas des superlatifs détournés de leur sens, mais des comparatifs travestis. Il faut que, par un phénomène morphologique plus encore que syntactique, *-uma* ait été substitué régulièrement à un suffixe proscrit, affecté au comparatif. Quel était ce suffixe? — car personne ne lui supposera la forme ordinaire *-iza, -ôza*, qui tend bien moins à perdre du terrain qu'à en gagner sans cesse[2].

---

1. Quelques-uns, il est vrai, entendent *iftuma* comme un superlatif signifiant *proximus*. C'est qu'ils supposent à l'élément *if-* le sens de *prope*. Mais l'adjectif *ibuks* «dirigé en arrière» lui assigne en réalité celui de *retro, post*. Dès lors *iftumin daga* ne peut se comprendre que comme équivalent exact de *postero die*. Cf. *aftero tag* (T.).

2. Il ne faut pas joindre *spêdiza* avec *spêdum(ists)* pour en inférer un comparatif en *-iza* répondant à la classe en *-uma*. *Spêdiza* va avec *spêdists* dont *spêdumists* n'est qu'un concurrent tout à fait hystérogène, sans racines véritables dans le vieux fonds des mots en *-uma*.

Le vieux haut-allemand, sur ce point, se trouve avoir précisément conservé ce que le gotique perdait, et réciproquement, de sorte que les deux dialectes se complètent aussi heureusement que possible. Les superlatifs gotiques *innuma*, *aftuma*, *hinduma* (dans *hindumists*) prennent place à côté des comparatifs allemands *innero*, *aftero*, *hintero*. *Aúhuma* ramené à **ufuma*[1] a son pendant dans *obero*; *fruma* dans *fordero*. La corrélation de ces formes, reproduisant celle du latin *inferus-infimus*, *posterus-postumus*, etc., est de toute évidence; encore vaut-elle qu'on prenne la peine de la constater. Les grammaires consignent religieusement l'existence de deux formations du superlatif gotique (*batists-aftuma*); elles sont muettes sur le double comparatif du vieux haut-allemand (*beziro-aftero*)[2]. La raison en est très simple: nous sommes plus immédiatement frappés de la ressemblance d'*aftero*, *hintero* avec les prépositions comme *after*, *hintar* que d'un lien possible, et de nature différente, avec la classe gotique *aftuma*; de là l'idée préconçue que ces adjectifs sont des DÉRIVÉS DE PRÉPOSITIONS OU D'ADVERBES[3]. En réalité, entre le type *aftero* et ces derniers, il n'y a qu'un rapport inverse de celui qu'on suppose, ou un rapport tout à fait problématique et lointain. Quand il s'agit en latin d'associer *superus* et *summus*, nul ne songe à s'embarrasser de *super*.

En examinant de plus près la composition et l'organisation de nos deux classes morphologiques, on remarque les détails suivants:

1. De même que les adjectifs gotiques en *uma*, les adjectifs comparatifs en *-ero*[4] (*aftero*, *fordero*, *hintero*, *innero*, *nidero* (?), *obero*, *untero*[5], *ûzero*), ont la particularité de suivre exclusivement la déclinaison faible. C'est une conformité de plus entre les deux

---

1. Cf. *aúhns* pour **ufns* = v. h.-a. *ofan*. Dans la forme *aúhmista* la fricative est en contact avec une nasale comme dans *aúhns*. — Cette explication d'*aúhuma* tomberait si, comme le suppose M. Sievers (*Ags. Gramm*, p. 160), l'anglo-sax. *ýmest* était un mot distinct de *yfemest*. Mais c'est là ce qui nous paraît douteux. Les deux formes s'emploient indifféremment l'une pour l'autre.

2. Depuis que ces lignes sont écrites a paru la grammaire de M. Braune qui, au chapitre des formes de gradation, accorde une place au type *aftero*. Mais pourquoi y mêler *furiro*, *êriro*?

3. «*After*, wovon *aftero*», Paul, *Vocal.*, 411. — ... In den ableitungen aus ortsadverbien *aftrun*, *fordhrôm*». Ibid., 321.

4. Nous adoptons le vocalisme habituel au francique. Les dialectes méridionaux offrent *-aro*. On a aussi *-oro*, par assimilation.

5. *Untero* ne se rencontre que dans Notker, au neutre, pour traduire le terme technique *subjectum*.

groupes. — Il n'y a pas à tenir compte des cas de déclinaison forte qui se produisent à partir d'une certaine époque: on sait que la classe *beziro* elle-même tend à prendre double flexion depuis la fin du XIe siècle. Dans Notker nos adjectifs n'offrent encore aucune trace de formes fortes[1].

2. On peut conjecturer que le féminin du comparatif se formait en *-î-n* comme celui du superlatif gotique (*aftumei*). Inutile de dire que le féminin vieux haut-allemand *aftera* ne prouve pas le contraire, puisqu'on a également *bezira* en regard de *batizei*.

3. A la même formation que *aftero* appartiennent *ôstero* «oriental», *wëstero* «occidental», *sundero* «méridional»[2]. Ces adjectifs, eux aussi, sont opiniâtrément représentés comme des dérivés d'adverbes (*ôstar*, etc.). Fidèle au point de vue qui a été indiqué, nous les tenons pour indépendants de l'adverbe et pour les corrélatifs d'une série gotique **austuma*, **wistuma*, **sunþuma*. Il est à peine douteux que tels aient été effectivement les adjectifs gotiques se rapportant aux points cardinaux (*Ostrogotha* peut être tiré de l'adverbe).

4. Le vieux haut-allemand remplace le superlatif perdu par la formation *hinterôsto*, *aftristo*, etc. Il est fait aussi un large usage du comparatif nouveau *hinterôro*, *afterôro*, etc. — C'est ainsi qu'en latin, *posterus* s'isolant de *postumus*, se crée une nouvelle famille dans *posterior*, *postrēmus*.

5. Les vestiges de l'ancien superlatif, en vieux haut-allemand, sont l'adverbe *hitamun* dēmum (proprement «*citimum*»), et *mëtamo* mediocris, avec son doublet *mittamo* «le milieu»[3]. L'*a* de la seconde

---

1. Sauf, bien entendu, au datif pluriel: *ûzerên* (I, 339, 23. 341, 31. 343, 4. Piper), *óberên* (I, 171, 7. 546, 19), *únderên* (I, 388, 28), *áfteren, fórderen* (I, 749, 9). Cela est commun à tous les adjectifs faibles, v. Braune, *Beitr. de P.B.*, II, 136, note.

2. Les deux premiers ne sont pas dans Graff, mais tous trois se lisent dans la Délimitation de Würzburg et dans celle de Hamelburg. Pour *sundero* on a en outre la glose *zi sundarun halbu* (Rb. Steinm.-Sievers, I, 316, 34). Ils continuent d'être employés en moyen haut-allemand. L'adjectif **nordero* en revanche ne paraît pas avoir existé, et il est à remarquer que ce n'est pas le seul cas où les dérivés du mot «nord» enfreignent la symétrie attendue. Les noms composés qui figurent dans la Table des Vents de Tegernsee offrent invariablement *ôstan, westan* et *sundan*, non moins invariablement *nord*. Bien plus tard, dans le *Summarium Heinrici*, on a *ôster-, wester-, sunderwint*, mais *nortwint*, et *sunderwesterwint*, mais *nortwesterwint*, etc. K. von Richthofen (*Altfries. W.*) dit qu'en frison il est singulier de trouver *north* «vers le nord» en regard de *aster, wester, suther*.

3. Le superlatif primitif de *medhyo-s* était-il formé avec ou sans le jod du positif? Chacune des deux formes est représentée en germanique, la première

syllabe, dont traite M. Paul, *Beitr.*, VI, 201, n'est pas autre chose pour nous que l'équivalent de l'*u* gotique. Ce n'est pas le lieu de discuter ce point de phonétique. Indiquons simplement notre pensée par l'équation : v. h.-a. *mëtamo* : got. *miduma* = v. h.-a. *gomo* : got. *guma*. — *Bi rëhtemen* «à bon droit» ne semble pas se rattacher aux superlatifs.

Réciproquement il y a peut-être un reste des comparatifs gotiques dans *undaristô*[1] τὰ κατώτερα (Eph., 4, 9) et dans les adverbes *undarô*, *aftarô*, *ufarô*. On a proposé de lire (Luc, 1, 5) *us afaram Abijins* au lieu de *us afar A.*, en se fondant sur le v. sax. *abaro* «fils, descendant».[2] Le mot étant un ancien comparatif, *afara -ins* livrerait un beau spécimen gotique de la classe *hintero*.

6. Au début il n'existait aucun point de contact entre ce que nous appelons les comparatifs et superlatifs en *-ero*, *-mmo*, et ce que nous appelons les comparatifs et superlatifs en *-yos*, *-isto*. Leurs sphères morphologiques étaient complètement séparées, les premiers étant tirés exclusivement de «racines pronominales» et les seconds de «racines verbales» ; il serait d'ailleurs facile de montrer que leurs significations mêmes ne se correspondaient pas.

Le germanique maintient dans ses lignes essentielles la primitive répartition de ces formes. Les empiètements de la part des suffixes *-ero*, *-mmo* sont nettement circonscrits aux cas où une affinité dans le sens des mots pouvait les motiver. Ils se sont produits à deux reprises. Une première et très vieille conquête de ces suffixes est représentée par got. *hleiduma*, v. h.-a. *ôstero*, *wëstero*, *sundero*, tous mots de direction et d'orientation, quoique leurs ra-

par *mittamo* et le got. *midjungards* (à lire comme *midjuggards*) = **midjum(a)-gards*, la seconde par *mëtamo*, ags. *meodema*, et le fém. got. *miduma* «le milieu», norr. *mjödm* «la taille». Cf. Paul, *Beitr.* VI, 201. Il y a, en tout état de cause, présomption de priorité en faveur du suffixe le plus original, le plus indépendant du positif ; mais à cela s'ajoute que l'*ë* radical de *mëtamo*, en germanique, assure à cette forme une antiquité considérable, puisqu'il ne pouvait être puisé ni dans *mittamo* ni dans *mitti*. *Mëtamo* trouve un appui dans le zend *maḋemē* (à côté de *maidimē*). Il faut donc tenir pour hystérogènes le sanscrit *madhyamas* et le grec μέσσατος. — Le comparatif **mëtero*, ou analogiquement **mittero*, a laissé une trace dans *mittarósto* (gloses de Cassel). Rien d'extraordinaire en théorie à l'existence d'un comparatif de *medius* : si l'on oppose un point central à une circonférence, les termes en présence n'étant qu'au nombre de deux justifient l'emploi du comparatif.

1. *Undaraistô* qu'ont cru lire Gabelentz et Löbe rappellerait la singulière forme *oporaista* que donne une des gloses kéroniennes (Steinm.-Sievers, I, 25, 11). Cf. aussi *einêst*, *anderêst*.

2. Voy. *Zeitschr. für deutsche Philol.*, VII, 484.

cines ne soient pas pronominales[1]. Plus tard le mouvement se continue dans got. *spēdumists* (v. p. [481], note 1), ags. *sūdemest*, *latemest*, mots plus ou moins synonymes d'*aftuma*.

Quant à l'opération inverse, l'addition de *-izan*, *-ista* à des racines pronominales, elle demeure un fait éminemment insolite, considération très importante pour l'analyse que nous ferons plus bas des formes norroises. Je n'en trouve qu'un seul exemple décisif, c'est *furiro*, *furisto*[2] (v. norr. *fyrri*, *fyrstr*). Les autres sont des formations *adverbiales*: v. h.-a. *innôr*, *ûzôr*[3]. Il n'est pas même certain que le v. h.-a. *furdir* «ultérieurement» contienne le suffixe *-iz*, car il peut s'accommoder d'un primitif **prteri*[4], et de son côté le got. *faúrþis* «auparavant» (identifié à tort avec *furdir*) paraît être composé tout simplement de *faúr* + *þis*, v. h.-a. *vore des*[5].

L'état constaté pour le haut-allemand se continue en bas-allemand sans différence notable. Le saxon a conservé le superlatif *formo* primus. Nous avons déjà mentionné *aburo*[6] «fils, rejeton», dont le pendant est *fordrun* «ancêtres» (Cotton. *furthron*). Les autres représentants du comparatif, outre *thea winistron hand* (Hêl.), sont *inneron* dans les gloses de Lipse, *âsteron* dans le rôle de Freckenhorst; avec «double suffixe» *obarrun* et *nidarrun* (rôle de Werden). Enfin *ûtriston* (gl. L.) et moy. bas-all. *echterste* = *aftristo* (Lübben, *Mittelniederd. Gr.*, § 75).

Arrivons au dialecte qui livre en cette question le témoignage capital. Le système entier de nos comparatifs et superlatifs, tel qu'on pouvait l'entrevoir d'après le gotique et l'allemand, existe en anglo-saxon dans la réalité. Il n'y a d'autre changement que l'addition symétrique de *-izan-* aux comparatifs, de *-ista-* aux superlatifs: *inner-ra*, *innem-est*: *æfter-ra*, *æftem-est*, etc. Cette innovation

1. Le v. h.-a. *win-is-tar* «gauche» remonte à la même époque, mais on remarque: 1° que le suffixe en *-r* a été ajouté et non substitué au suffixe *-is*; 2° que le mot par sa double déclinaison, forte ou faible, occupe une place à part.

2. A côté desquels survit la formation régulière (**prteros*, **prmmos*) dans *fordero*, *fruma*, cf. πρότερος, πρόμος et lit. *pìrmas*.

3. Ces adverbes semblent être de date germanique, car ils se retrouvent en anglo-saxon et en vieux norrois (v. p. [489], note).

4. Sur le sax. *furdor*, v. p. [489], note.

5. C'est ce qu'admet Bernhardt dans sa petite Grammaire gotique. Comme confirmation de cette analyse, on peut faire remarquer que *priusquam* se dit *faúrþizei* (*faúr þizei*), et qu'un comparatif demanderait plutôt *faúrþis þau*.

6. La forme anglo-saxonne (*æafora*, *afera*) indique toutefois un prototype **aburan-* dont nous ne nous expliquons pas le vocalisme.

même ne fait donc que mettre en pleine lumière la corrélation des deux séries. Aussi l'anglo-saxon eût-il été le point de départ indiqué de notre étude sans le malentendu qui plane, ici encore, sur les formes comparatives et qui suffit pour ôter toute signification à l'ensemble. D'une part en effet l'épel *innera* (au lieu de *innerra*) peut produire l'illusion d'un type **innizan-* pareil à **batizan-* (*betera*). D'autre part, alors même qu'on reconnaît *innera* (c'est-à-dire **innerizan-*) comme la seule forme légitime, l'intérêt de cette forme est nul si l'on ne s'affranchit de l'idée sans cesse rééditée qu'*inner-* représente un radical adverbial. Toute la valeur d'*innerra* réside en effet dans le parallélisme de l'élément *-er-* avec l'élément *-em-* du superlatif *innemest*. La grammaire de Sievers ne se prononce ni sur la nature ni même sur l'existence de l'élément *-er-*, car elle ne mentionne aucune différence entre *betera* et *inner(r)a*. Pourtant, si cette différence était inutile à indiquer, on se demande pourquoi l'auteur signale avec soin celle qui sépare *innemest* de *betest* et qui est rigoureusement la même, à cela près qu'elle pouvait beaucoup plus facilement se passer de commentaire.[1]

Constatons en passant que l'anglo-saxon donne une confirmation décisive au jugement porté plus haut sur les adjectifs *ôstero*, *wëstero*, *sundero* du vieux haut-allemand. Leurs équivalents anglo-saxons (*eásterra*, *westerra*, etc.) ne sont pas autre chose, en effet, que le complément de la série superlative *eástemest*, *westemest*, etc.[2]

Le peu d'attention accordé aux ramifications du type *inferus* en germanique n'éclate nulle part d'une manière plus frappante que lorsqu'il s'agit des formes norroises. *Hindri* «postérieur», *innri* «intérieur», etc., sont cités dans toutes les grammaires pêle-mêle avec *betri* «meilleur» = **batizê*. Cette tacite assimilation n'est corrigée par aucune note restrictive, même de la part de M. Noreen ou de M. Brenner, qui cependant se préoccupent en première ligne de la vérité étymologique.

---

1. Je ne trouve le type *innerra* clairement et correctement classé que dans Zeuner, *Sprache des Kentischen Psalters*, § 66. — La 2e édition de la grammaire de Sievers ne m'est pas connue au moment où j'écris.

2. Au nombre des superlatifs en *-m-* de l'anglo-saxon il faut peut-être compter l'adverbe *endemes(t)*, similiter, dont nous ne rechercherons pas les origines, et l'adverbe *furdum*, dont le sens fondamental paraît être *primum*. Cf. skr. *prathamas* et le comparatif *fordero*. Le v. norr. *fordum*, en revanche, vu son sens différent, conduirait plutôt à un got. *faúra þamma*, serait donc équivalent de *fyrir því*.

La divergence phonétique de *minni* = got. *minniza* avec *innri* (ou *iðri*) suffirait au besoin à donner l'éveil sur la disparité originaire des deux groupes. Qu'on remarque aussi le vocalisme de *nørdri*[1], *øfri*, *vestri*, *nedri*, toutes formes qui supposent une voyelle autre que *i* à la syllabe postradicale, par conséquent un suffixe autre que *-izan-*. Mais les témoignages combinés des dialectes congénères sont assez forts en eux-mêmes pour ne permettre en aucun cas de ramener *hindri* à **hindizê*. Deux solutions seulement restent ouvertes: ou bien *hindri* contient le suffixe *-izan*, mais avec une base *hinder-* et non *hind-*; ou bien *hindri* répond directement au v. h.-a. *hintero* et n'a rien du tout à démêler avec le suffixe *-izan*.

Première hypothèse: **hinderizê*, ou mieux **hindarizê*, car le norrois comme le gotique a remplacé tout *e* bref atone devant *r* par un *a*. Un tel prototype eût certainement abouti, non à *hindri*, mais à «*hindarri*», comme **gebulizê* à *gjöfulli* et **anparezôs* à *annarrar*. Le seul moyen de ménager une chance à cette première hypothèse serait de la modifier en admettant une forme trisyllabique **hindrizê*, d'où *hindri* sortirait sans difficulté de même que *fegri* de **fagrizê*. Seulement, rien n'autorise à faire si bon marché de la voyelle placée devant *r*. Sans doute, quelques-uns de nos comparatifs ont pu, à la rigueur, offrir une forme raccourcie du suffixe. Les dialectes allemands et saxons, vu leur tendance à développer des voyelles intercalaires, apportent peu de lumière sur ce point. Mais, d'une manière générale, la présence de la voyelle est nettement attestée par les formes latines et indiennes. On arriverait du reste avec la supposition contraire à poser, pour l'adjectif signifiant *intérieur*, un germanique **innran-* qui aurait quelque chose de monstrueux.

Il faut donc en venir à l'autre solution, qui fait de *hindri* l'équivalent pur et simple de v. h.-a. *hintero*. Le féminin en *i* (*hindri*) ne saurait nous arrêter, puisque le féminin gotique des superlatifs (*aftumei*) a fait présumer (page [481]) une formation similaire au comparatif. Mais, dira-t-on, d'où vient l'*umlaut* qui se manifeste chez *eptri*, *eystri*, *nørdri*, *øfri*, *ytri*? Il s'explique précisément par les formes féminines. **Obarê*, féminin **obarī*, donnent régulièrement **ofri*, féminin *øfri*. Le second type a été adopté pour les deux genres[2]. Il trouvait un appui: 1° dans l'*umlaut*

1. Concurremment à *nyrðri*.

2. Là est aussi la clé du bizarre *umlaut* de *betri* (archaïque *batri* = **bat(i)ʀê*). Le féminin **bat(i)ʀi* devait donner *betri* comme **tam(i)ðiʀ temðir* (2e subj. prét.). — L'*umlaut* par l'*i* de la 3e syllabe peut paraître moins plausible pour

des comparatifs ordinaires tels que *lengri*; 2° dans celui des superlatifs *øfstr*, *epztr*, etc., qu'il nous reste maintenant à examiner.

Les superlatifs constituent en effet un des éléments de la question, et même, pourrait-il sembler, l'élément essentiel. La symétrie absolue de *hinztr-hindri* avec *beztr-betri* ne réfute-t-elle pas à l'avance toute supposition d'un suffixe particulier contenu dans *hindri*? Nous ne le pensons pas. Et d'abord quelle certitude y a-t-il pour que *hinztr* représente nécessairement **hindistaʀ*? S'il y a de l'imprudence à dire qu'il peut également sortir de **hindaristaʀ*, il serait plus téméraire encore de nier absolument cette possibilité. L'évolution régulière d'une telle forme eût été : 1. **hindaristaʀ*; 2. *hindristaʀ* (et non **hindarstaʀ*, la première syncope ne s'attaquant jamais aux syllabes longues); 3. **hindrstr*, vu la chute postérieure des voyelles brèves devant les groupes commençant par *s*. La question est simplement de savoir si *r* en telle position se maintient. L'exemple de *fegrstr* ne prouve rien, parce que l'*r* a pu être rétabli sous l'influence du positif. Qu'on considère en revanche le sort de l'*r* dans *fedgar* pour **fedrgar*, celui de l'*l* dans *enskr* pour **engl(i)skr*, et on pourra se demander si *hinztr* pour **hindr(i)str* sort considérablement des limites de ce qu'on peut admettre[1].

Quelle que soit du reste la réponse de la phonétique sur ce point, l'explication par analogie reste à notre disposition. Il est certain que dans le sentiment de la langue la série *hindri* était associée, ou plutôt confondue, avec la série *betri* comme elle l'est dans les ouvrages des grammairiens contemporains. Rien n'était donc plus naturel que de substituer à l'ancien superlatif (*hindrstr? hindmi?*) une forme qui fût à *hindri* ce que *beztr* est à *betri*.

Une question se pose encore au sujet des trois formes *nordarri*, *framarri*, *siðarri*[2]. Elles se trouvent répondre au type **hindarri* posé plus haut comme l'aboutissant éventuel d'un primitif en *-ar-izē*. Les formes concurrentes par *r* simple (*nordari*, etc.) s'expliqueraient, le cas échéant, par l'analogie de *spakari*. Toutefois il est beaucoup plus probable que *nordarri* représente une formation nouvelle, faite

eptri, eystri, chez qui la voyelle intermédiaire, précédée de *syllabe longue*, a dû se maintenir plus longtemps. Cependant rien ne démontre que même la syncope après syllabe longue soit postérieure aux effets de l'*i*. Il y aurait plutôt des preuves du contraire à citer, p. ex. *hyrfdi* — on attendrait plus exactement **hørfdi* —, 3e subj. du prét. *horfda* (= **horfada*).

1. Cf. aussi *sýsta, œxta* pour *sýslta, œxlta*, des verbes *sýsla, œxla*.

2. L'anglo-s. *sîdemest* permet de compter *sîd-* au nombre des radicaux qui comportaient le suffixe en *-eran-*.

sur la base de l'adverbe du comparatif *nordar*, qui lui-même est pour **nordôz*[1].

En résumé, les comparatifs germaniques en *-eran-* constituent une classe parfaitement définie, courant parallèlement aux superlatifs en *-uman-*. L'espèce d'obscurité qui les entoure, la façon vague ou intermittente dont on en reconnaît l'existence, tient à un ensemble de circonstances fortuites qui conspirent à détourner d'eux l'attention :

Affinité apparente avec les prépositions et adverbes en *r*.

Coïncidences secondaires avec les comparatifs en *-iran-* pour *-izan-*.

Dislocation, dans tous les dialectes sauf un, du système qui les unissait aux superlatifs en *-uman-*.

La ruine du système en question est l'œuvre relativement récente des dialectes, au cours de leurs existences séparées: c'est ce qu'atteste la diversité même des débris qu'il a laissés dans chacun d'eux. Le groupe morphologique dont on a l'image dans le sanscrit *adharas-adhamas*, *avaras-avamas*, etc., subsistait encore intact et très vivant dans le germanique antédialectal.

1. L'anomalie en vertu de laquelle L'ADVERBE admettait le suffixe *-ôz-* après racine pronominale a été signalée p. [485]. Cette anomalie est mise hors de doute par v. h.-a. *innôr*, *ûzôr*. Or ceux-ci sont inséparables de v. norr. *innar*, *útar*, *ofar*, *nordar*, etc. En anglo-saxon, M. Paul a voulu considérer *niodor*, *ufor* comme de simples variantes phonétiques de *nider*, *ufer* (*Vocal.* 410); mais leur sens comparatif est trop nettement marqué pour y méconnaître le suffixe *-ôz-*. C'est ainsi que dans la Grammaire latine d'Aelfric (p. 240 Zup.) on lit: supra *widufan*, superius *ufor*; infra *widnydan*, inferius *nydor*. A la même classe appartient l'anglo-s. *furdor*, modification postérieure du vieil adverbe *furdir* (v. h.-a.) = **prteri*.

A PROPOS DE L'ACCENTUATION LITUANIENNE.

(INTONATIONS ET ACCENT PROPREMENT DIT)

(*Mémoires de la Société de Linguistique*, VIII, p. 425. — 1894.)

I

Ce qui suit est le contenu d'une communication faite à la Société de Linguistique il y a quatre ans.[1] Ayant le projet, dès cette époque, de développer les mêmes observations dans un ouvrage spécial, traitant à la fois des intonations du lituanien et de l'accent tonique de cette langue, je n'en avais pas fait l'objet d'un article dans nos *Mémoires*; mais quelques pages de M. Bezzenberger (parues dans l'intervalle et qui m'avaient échappé d'abord)[2], sur lesquelles je reviens plus loin, me donnent occasion de reprendre quelques points principaux, en attendant qu'ils soient exposés ailleurs d'une manière complète.

C'est une conséquence directe, ou plutôt c'est la supposition préalable de la loi de Leskien sur l'abrègement des finales, que les intonations «geschliffen» et «gestossen» existent (ou ont existé à un moment donné) *aussi bien chez les longues atones que chez les longues toniques*. Les finales «gestossen» s'abrègent, et les finales «geschliffen» gardent leur quantité, sans égard à la place de l'accent. Il est vrai que la loi de Leskien ne permet strictement de conclure à l'intonation des atones que dans le rayon précis des syllabes finales, et que l'existence d'un régime particulier pour ces syllabes serait parfaitement concevable et admissible. Mais une série d'autres faits, dont quelques-uns rapportés plus bas, ne nous laissent plus de doute sur la présence des intonations chez toute espèce de longues, toniques ou atones d'abord, intérieures ou finales ensuite.

1. Séance du 8 juin 1889. *Bulletin de la Société de linguistique*, t. VII, p. liij. — Seul le point qui concerne les brèves primitives *ă ĕ ĭ ŭ* (voir plus bas, p. 436 [501]) est une addition nouvelle, un peu postérieure au premier exposé du système.

2. [*Zum baltischen Vocalismus*, *Bezzenbergers Beiträge* XVII, 1891, p. 213 sq.]

Ceci établit clairement le terrain sur lequel une étude des intonations se trouve placée. Il ne s'agit décidément plus, sous ce nom, d'explorer un fait qui accompagne en lituanien l'accent tonique, mais un fait qui accompagne la QUANTITÉ LONGUE.[1] Les intonations sont une partie intégrante de la prosodie des syllabes lituaniennes; elles ne sont dans aucun rapport nécessaire avec l'accent. Qu'il y ait des influences (très importantes comme on le verra) de l'intonation sur l'accent, et de l'accent sur l'intonation, c'est possible: de même il y a des influences de l'accent sur le vocalisme, et il ne s'ensuit pas que vocalisme et accent soient des sujets naturellement connexes. L'intonation, il est vrai, nous demeure cachée en syllabe atone; elle ne devient visible (directement) qu'à la faveur de l'accent qui la rend intense. C'est par là, simplement, que ce dernier élément joue, à titre d'informateur, un rôle inévitable et continuel dans la recherche.

Nous remplaçons dès à présent les termes de «geschliffen» et «gestossen» par ceux d'intonation *douce* (*vỹnas*) et d'intonation *rude* (*výras*). Ces noms sont choisis arbitrairement.

Les unités, ou espaces intermittents, qui, dans le mot entrent en considération pour l'intonation ou l'accent, ainsi p-|*y* -kst- *an* -cz- *om* -s, ne sont désignables, si l'on cherche un nom usuel simple, que par le terme de «syllabe», qui est sans rapport avec la chose à désigner, à part ce fait qu'il y a, pour certaines causes, autant de ces espaces qu'il y a de syllabes. Sans prétendre ici s'affranchir complètement de la terminologie imposée, on peut employer le terme de *tranche intonable* (ou *tranche vocalique*, les deux choses s'équivalant en fait, si la définition de voyelle est conçue d'une certaine manière), ou *tranche* tout court, par abréviation.

Presque d'elle-même, la théorie des intonations se divise en une partie générale comprenant toutes les syllabes intérieures, et en une partie spéciale relative aux finales. Nous considérons uniquement dans ce travail les syllabes intérieures, et c'est sous cette réserve constante que nous prions d'entendre chacune des observations qui suivent.

I. — Une tranche EXISTANT DEPUIS L'ORIGINE, et représentant à l'origine une tranche MONOPHTONGUE LONGUE (- *ā* -, - *ō* -, - *ē* -, - *ī* -, - *ū* -), est en lituanien déterminée *ipso facto* dans son intonation (aussi bien qu'elle l'est par exemple dans sa *quantité* ou dans

1. Ce terme doit être entendu ici comme comprenant les semi-longues.

son *timbre*). L'intonation sera toujours *rude*, si aucun accident n'est venu la modifier.

Voici quelques exemples:

(*ā*)	skr. *mātā*	lit. *mótė*	skr. *sthā-*	lit. *stóti*, *stónas*
	skr. *bhrātā*	*brólis*	skr. *yā-*	*jóti*, *jóju*
	skr. *nāsā*	*nósis*	skr. *kās-*	*kósėti*, *kósiu*
	lat. *rāva*	*rópė*	lat *hiā-tus*	*žióti*, *žióju*
(*ē*)	skr. *vāyus*	lit. *vėjas*	skr. *dhā-*	lit. *dėti*, *dėjau*
	got. *mēna*	*mėnů*	skr. *sphā-*	*spėti*, *spėju*
	gr. θήρ, -ηρός	*žvėrį* (acc.)	lat. *sē-men*	*sėti*, *sėmenys*
	skr. *pād*	*pėdą* (acc.)	eur. *ēd-*	*ėsti*, *ėdžos*
(*ō*)	skr. *dhānās*	lit. *dūna*	skr. *dā-*	lit. *dūti*, *dóvaną*
	gr. ὀκτώ	*aßtūnios*	gr. ζωσ-τήρ	*jūsti*, *jūsta*
	norr. *sōt*	*sūdžai*	lat. *pō-tus*	*pūta*
(*ī*)	skr. *vīras*	lit. *výras*	lat. *līra*	lit. *lýsė*
	skr. *ǵivas*	*gývas*	lat. *vītis*	*výtis*
	skr. *rī-tis*	*lýtų* (acc.)	v. all. *gilīh*	*lýgti*, *lýgus*
(*ū*)	skr. *sūnus*	lit. *sūnų* (acc.)	skr. *bhū-*	lit. *būti*, *būsiu*
	skr. *dhūmas*	*dūmai*	*pū-*	*pūti*, *pūliai*
	skr. *yūṣam*	*jūßė*	*syū-*	*siūti*, *siūlas*
	v. all. *dūsunt*	*tūkstantis*	*yūyam*	*jūsū*

De même, dans les suffixes; classe *barzdótas* = lat. *barbātus*; classe *artójis*, où l'*ā* est sûrement aussi fort ancien. Verbes en *-ėti*, *-óti*, *-ýti*, correspondant à sl. *-ěti*, *-ati*, *-iti*; par exemple *jėßkóti* = *iskati*, *ganýti* = *goniti*, etc. L'intonation de l'*ō* (intérieur) des féminins est rude comme il apparaît par le datif pluriel *mergóms*, quoique les questions relatives au datif pluriel ne doivent pas passer d'ailleurs pour susceptibles d'une solution toute simple.

Notre formule indique à l'avance pourquoi il ne résulte pas de la loi que tout *o*, *ů*, *ė*, *y*, *ū* lituanien doive être d'intonation rude.

Cas où la voyelle elle-même est postérieure:

1. Les emprunts au slave et au germanique ont fait pénétrer dans la langue un nombre énorme de *o ė* (*ů*) *y ū* nouveaux, en majorité frappés de l'intonation douce, et qui sont naturellement écartés d'avance de la question; par ex. *vỹnas* «vin», *žỹdas* «juif», *rūbas* «vêtement», *būras* «paysan», *rōdas* «délibération», *blōgas* «chétif», *kūlas* «pieu», *czėsas* «temps», et mille autres.

2. Sans qu'il y ait emprunt, le dictionnaire lituanien est particulièrement riche en mots de toute espèce dont l'origine, quelle qu'elle soit, est évidemment peu ancienne. Quand *o ė ů y ū* figurent dans un de ces radicaux *étrangers au fonds primitif*, nous ne prétendons point que la règle s'applique: au contraire, on leur trouvera souvent (même ordinairement) dans ce cas l'intonation douce, et c'est ce qui rend encore plus frappant le traitement régulier des longues de vieille date. Ainsi, dans les verbes comme *czožti* «glisser», *kriokti* «grogner», *ßniokßti* «souffler bruyamment», qui se dénoncent comme modernes, par leur aspect seul ou par l'absence de correspondants dans les langues parentes, l'intonation de la voyelle radicale peut être quelconque (on a, en fait, dans les exemples cités, *czõžti, kriõkti, ßniõkßti*).

3. Une autre série de *o ė ů y ū* doivent leur existence à des innovations proprement *grammaticales*, à la création de formes ou de catégories de formes nouvelles au sein des anciennes racines. Or la voie par laquelle un nouvel *o ė*, etc. a pu surgir dans la langue est indifférente: il suffit qu'il soit *postérieur à une certaine date* pour que la loi ne s'applique pas. Il est en outre immédiatement évident que l'intonation de ces nouvelles couches de voyelles longues ne sera pas nécessairement sans règle intérieure, mais que nous n'avons ici à nous en préoccuper que par le côté négatif, pour débarrasser la loi de *stóti* d'éléments qui ne la concernent pas.

Les exemples à écarter ainsi seraient presque innombrables, et il faut se contenter d'en citer un ou deux, choisis au hasard.

L'*ū* de *pū́ti, pū́siu* «pourrir», l'*y* de *gýti, gýsiu* «guérir» sont de vieilles voyelles longues, qui doivent tomber sous le coup de la loi, et qui offrent, en effet, l'intonation attendue. Mais le *ū y* des présents *pūvù, gyjù*, qui fait partie de formes incontestablement hystérogènes (le type même étant inconnu à l'origine), est placé par sa date hors de la portée de la loi. Qu'il offre l'intonation rude, ce n'est pas à la loi primitive qu'il le devra; qu'il offre l'intonation douce, comme c'est le cas (3e prés. *pūva, gỹja*), ce n'est pas davantage une infraction à cette loi.

Autre exemple. Lorsqu'un *ė* (*ė*) apparaît dans une racine qui a pour voyelle fondamentale *ĕ*, c'est le signe que cet *ė* ne saurait prétendre à une antiquité bien haute; car, à part deux ou trois cas spéciaux (allongement du nominatif, allongement de l'aoriste sigmatique, etc.), l'alternance *e* — *ė* n'est pas indo-européenne.[1] Si donc

1. C'est du moins ce que nous avons toujours soutenu.

on trouve l'intonation douce à un *ė* comme celui de *slĕpti*, cacher, rac. *slĕp-* (*slepiù*), *lĕkti*, voler, rac. *lĕk-* (*lekiù*), il n'y a rien là qui puisse ni étonner, ni ébranler la règle. En regard de ce cas, il suffit, peut-on dire, de prendre au hasard une racine comme *bėg-* (où l'*ė* n'alterne *pas* avec *ĕ*) pour constater qu'elle porte régulièrement l'intonation rude, caractéristique des *ė* anciens, *bĕgti*, *brĕkßti*, *drĕkti*, *gĕdėti*, *grĕbti*, *mĕgti*, *plĕkti*, *plĕßti*, *slĕgti*, *vĕsti*, *dĕti*, *sĕti*, *spĕti*, et de même *ĕsti*, *sĕsti*, *stĕgti*.[1] Pour la même raison de postériorité, la voyelle longue qui apparaît, par exemple, dans *dūkrà*, acc. *dūkrą* en regard de *duktė̃* «fille»; dans *bė̃brus*, dialectalement *bebrus*, *vebras* «castor», indo-europ. **bhĕbhrus*; dans *ė̃same*, *ė̃sąs*, anciennement et dialectalement *esame*, *esąs*, ne concerne ni de près ni de loin la règle de *dėti*. Ainsi de suite pour une série de cas dont nous n'avons voulu qu'indiquer la présence.

Cas où l'intonation seule est postérieure:

Les trois genres d'«exceptions» que nous venons de distinguer ont ceci de commun, qu'il s'agit de voyelles longues dont l'existence même est récente, qui, dès lors, n'ont été soumises à aucun moment à la loi qui avait fixé l'intonation de *stóti*. Tout autre est le cas des formes qui, offrant depuis l'origine une voyelle longue, ont, après coup, RENVERSÉ L'INTONATION PRIMITIVE de cette voyelle. Ce phénomène, auquel on peut donner le nom de MÉTATONIE, joue un rôle essentiel pour toute la théorie des intonations et en constitue un des plus vastes et des plus difficiles chapitres. Il est nécessaire d'indiquer brièvement quelques-unes des limites où il semble pouvoir être enfermé:

A. Les causes de métatonie sont probablement diverses, et sans aucun rapport entre elles, selon les cas dont il peut s'agir. Nous montrerons, sans pouvoir aborder la question dans le présent travail, que dans plus d'un cas cette cause est phonétique. Aussi le nom de métatonie — avec l'unité qu'il implique — est-il purement provisoire. Il nous sert à désigner tout changement d'intonation dont le principe n'est pas encore clair, et dont le résultat, en attendant, se traduit à nos yeux par une *alternance* de l'intonation (caractéristique de *certaines classes de formes*, comme toutes les alternances);

1. Les deux dernières racines (en laissant de côté *ėsti* dont le cas est distinct) reposent étymoloquement sur *sĕd- stĕg-*, mais ont passé entièrement dans l'analogie du type *bėg-*, formant même *stógas* et *sodinti*, comme *bogínti*. En adoptant par des causes inconnues le vocalisme du type *bėg-*, elles en ont pris aussi l'intonation.

ainsi *vějas* — *pavějui*, *kója* — *pakójui*, *sáulė* — *pasaũliui*, *kálnas* — *pakalniui*.

B. La métatonie, presque partout où on peut l'observer, est dirigée dans le même sens pour chaque formation donnée, et ne consiste pas dans le renversement indifférent de l'une et de l'autre intonation. Ainsi les noms d'action en *-ia-* contracte veulent *l'intonation douce*: il y aura donc renversement si l'intonation radicale est rude: *bėgis* «course» (cf. *bėgti*), *ßõkis* «danse» (cf. *ßókti*), *lūžis* «bris» (cf. *lūžti*), *dỹgis* «germination» (cf. *dýgti*), etc.; en revanche, il n'y aura pas lieu à changement si l'intonation est douce de fondation: *smõgis* «jet» (cf. *smõgti*), etc. La plupart des formations métatoniques favorisent l'intonation douce. La métatonie *dans le sens de l'intonation rude* apparaît comme à la fois plus rare, plus irrégulière dans chaque cas, et probablement moins ancienne en général, que la métatonie inverse; on peut citer, par exemple, certains dénominatifs en *-inti*: *svéikinti* de *svеīkas*; *gárbinti* de *garbė̃*, acc. *garbę*; *liáupsinti* de *liaupsė̃*, acc. *liaũpsę*, etc. (à côté de *truñpinti* — *truñpas*, etc. sans changement de l'intonation). Ou les déverbatifs en *-ioti*, comme *válkioti*, *lándžoti*, *ránkioti*, contre *velka*, *leñda*, *reñka* (3e prés.), etc.

C. Sauf les dérivés en *-ius*, tels que *pūdžus*, *kuřpius*, *ąsūczus*, en regard de *pūdas*, *kúrpė*, *asūtas*, etc., il n'y a peut-être pas une seule série métatonique qui se présente comme ABSOLUMENT RÉGULIÈRE.

D. Y-a-t-il des formations qu'on puisse considérer comme exemptes *a priori* de toute métatonie?

Les causes de métatonie étant inconnues et diverses, de plus, certaines «formations» même très simples (par ex. les féminins composés de rac. + *-ō-*) contenant naturellement toute espèce de couches et d'éléments hétérogènes, il n'est, pour ainsi dire, pas possible de répondre à la question posée dans ces termes.

On est réduit à remarquer plutôt quelles sont les formations dont il faut se défier.

De ce nombre est, particulièrement (parmi les classes primaires), L'ADJECTIF EN *-us*, complètement infecté de métatonie douce. Ainsi *meilùs*, adv. *meīlų*, adv. *meīliai*, contre *méilė* (amour) *mélas* (cher). Lorsque l'adjectif en *-us* est rude malgré cette influence, comme dans *lýgus*, *sótus*, c'est alors le plus solide témoignage qu'on puisse avoir pour l'intonation rude.

On trouverait bien quelques formations définies qui ne sont jamais accompagnées de métatonie, par exemple les mots en *-tis*,

-czo comme *pán-tis. -czo*, *raũ-tis*, *-czo*, mais ce ne sont pas là des séries ayant une importance véritable.

Heureusement presque toutes les formations du verbe primaire peuvent passer pour échapper en somme à des influences métatoniques. Ce n'est que dans telle et telle classe particulière (par exemple *ßylù*, *ßilaũ*, *ßílti*, — cf. adj. *ßilĩtas*) que les conditions changent, et que là de nouveau intervient un fait de ce genre.

Observation. — En général une antiquité letto-slave paraît suffire pour que la loi de *stóti* s'applique. (Sans doute, une foule de longues «letto-slaves» peuvent être en réalité beaucoup plus anciennes). Ex.: *óbůlas* «pomme», sl. *jabl̥ŭko*; *móju*, *móti* «faire signe», sl. *manąti*; pronoms *kókio*, *tókio*, *jókio* (gén.), sl. *kakŭ*, *takŭ*, *jakŭ*; *glóstu*, *glósti* «caresser», cf. sl. *gladŭkŭ*; *bóba* «vieille», slavon *baba*; *lóva* «lit», sl. *lava*; *voverė*, acc. *vóverę* «écureuil», sl. *vĕverica*; *núgas* «nu», sl. *nagŭ*; *ũsis* «frêne», sl. *jasĭka*; *bĕgti* «courir», sl. *bĕgnąti*; *ßývas* «gris», sl. *sivŭ*; *ũdra* «loutre», sl. *v-ydra*; *ũkis* «propriété, demeure», cf. sl. *v-yknąti* «avoir l'habitude».[1]

L'intonation nous paraît ainsi trancher la question souvent débattue de savoir si *põnas* «seigneur», *dỹvas* «miracle», pour ne citer que ces mots, sont empruntés au slave, ou arrivés au lituanien par héritage letto-slave. On aurait dans le second cas: «*pónas*», etc.

II. — Les représentants de *r̥*, *l̥*, *m̥*. *n̥*.

Si ce cas n'était celui qui a par hasard attiré sur lui l'attention des linguistes, il est un des derniers que nous choisirions (à cause de certaines complications de détail), pour introduire par anticipation des réflexions générales. Mais tel qu'il se présente, après les opinions auxquelles il a donné lieu, nous paraîtrions n'avoir aucune tendance définie dans ce travail en nous contentant de l'enregistrer sans commentaire.

En 1878, M. Fortunatov émettait une idée très nouvelle, et d'une espèce inattendue, en affirmant qu'il devait exister une re-

1. En dehors même de toute comparaison avec les langues congénères, il suffit de prendre les noms offrant, en lituanien, une garantie quelconque d'ancienneté pour être déjà frappé de l'intonation régulièrement rude qui s'attache aux voyelles longues: *Vókëtis* «Allemand»; *Prúsas* «Prussien»; *Perkúnas* «dieu du tonnerre», malgré toutes les formations récentes en *-ūnas*; et de même une interminable série de mots qui, comme *nóras* «volonté», *ßúdas* «excrément», sans être appuyés par ailleurs, sont de ceux qui peuvent prétendre à une antiquité relative.

lation entre certains phénomènes hindous, grecs, latins, et les intonations (ou «accents contraires») du lituanien; qu'on ne pouvait douter que ces langues n'eussent connu elles-mêmes les différences toniques si spéciales qui caractérisent l'idiome baltique. La preuve était empruntée à ce fait que le *ṛ* sanscrit se modifiait régulièrement en *ūr*, *ūr*, dans les cas où le lituanien montre le ton rude, ainsi *pílnas*, skr. *pūrṇas*; contre *vílkas*, skr. *vṛkas*, etc. De même, en grec, on avait -ρω-, en latin *-rā-*, selon la même loi tonique. (*Archiv für slav. Phil.*, IV, 586.)[1]

Dans l'hypothèse qu'on vient de voir, et qui n'est plus soutenue par personne sous cette forme, nous relevons un seul détail. La différence *ūr* — *ṛ* et la différence *ír* — *ĩr* (malgré que l'une soit vocalique et l'autre tonique, l'une hindoue et l'autre lituanienne) se trouvent impliquées *au même degré* dans la question de l'INTONATION. En même temps le foyer de cette dernière se trouve situé, non arbitrairement, mais forcément, dans l'indo-européen.

Bientôt l'intervention du *ṝ long* indo-européen apporte une autre solution à la première différence *ūr* — *ṛ* et modifie en général la position des termes, dans un sens que chacun reconnaît immédiatement.

A ce moment, il reste incontestablement une question où les deux différences *ūr* — *ṛ* et *ír* — *ĩr* sont *impliquées au même degré*, comme précédemment. Mais cette question ne peut alors être autre que celle de la différence indo-européenne *ṝ* — *ṛ*. Par rapport à cet objet-là, si c'est celui qu'il faut considérer désormais, oui sûrement la valeur réciproque de *ūr* — *ṛ* et de *ír* — *ĩr* reste exactement la même. Car ils sont les aboutissants, chacun pour leur idiome, de cette différence; ou ils en sont la preuve également précieuse.

Or il a paru que cela suffisait... Des *intonations*, de leur portée, de leur extension, de leur ancienneté, nous n'avons plus entendu parler, au moins à propos de *pílnas* — *vílkas* (car, pour le reste, tous les points de vue étaient permis, fussent-ils précisément en

1. Le second mérite de M. Fortunatov, *en dehors de la question des intonations*, était donc d'affirmer incidemment une équivalence indo-gréco-latine: *-ūr-*, = -ρω-, = *-ra-*, que nous affirmions au même moment d'après un principe tout différent, qui est d'ailleurs précisément ce qui s'oppose à sa combinaison. L'éminent savant arrivait donc à réunir sous un autre point de vue que nous (cf. *Système des voyelles*, p. 263 [245]) les sons sortis de *ṝ* primitif. Cette coïncidence étant l'objet d'une note de sa part, *Archiv*, XI, 570, nous lui donnons volontiers acte de l'indépendance de son résultat, qui est même légèrement antérieur d'après les dates.

parfaite contradiction avec ce que comporte maintenant le cas de *pílnas* — *rĩlkas*). *Desinit in piscem* . . . Il y avait une question et une doctrine posées sur les *intonations*: il y a maintenant un résultat sur le groupe *ír*, groupe qui a pour propriété en lituanien de répondre par une différence tonique à certains faits indo-européens.

Pourquoi la question des intonations cesserait-elle d'exister, comment pourrait-elle cesser d'exister, à propos de ce qu'on affirme sur la différence *ír* — *ĩr*?

Il est vrai qu'aussitôt qu'on rentre catégoriquement dans ce qui la concerne, et qu'on sort de ce qui concerne l'autre, nous n'avons plus maintenant QU'UN SEUL POINT DE REPÈRE qui touche directement l'intonation: c'est, simplement, *la différence lituanienne*, puisque la seconde, skr. *ūr* — *r̥*, était tout à l'heure, elle aussi, un fait d'intonation et ne l'est plus; et puisque, ramenée même à sa signification indo-européenne, *r̥̄* — *r̥*, elle n'est pas davantage un fait *d'intonation*. (Il faudrait du moins prétendre que ce *r̥̄* — *r̥* est causé par l'intonation, comme tout à l'heure l'hindou *ūr* — *r̥* était causé par elle. Or ce n'est la pensée de personne, lors même qu'il règne depuis longtemps une équivoque sourde entre admettre simplement «qu'il existe un *r̥̄*» et professer une opinion sur ce qui motive ce *r̥̄*; et que, dans une question comme celle-ci, il soit au fond essentiel de se décider, vu que c'est seulement depuis l'instant où on reconnaît formellement que *r̥̄* vaut *r* + *ö*, — qu'il diffère donc DE FONDATION de *r̥*, aussi complètement qu'un *ā* diffère de *ă*, ou un *st* de *s*, — que c'est seulement, dis-je, depuis ce moment qu'une hypothèse comme celle de l'intonation est logiquement exclue.)

Nous nous trouvons donc, toutes différences gardées (car il n'y a pas de comparaison juste pour l'intonation), à peu près dans la situation de celui qui, connaissant l'indo-européen *ā* : *ă*, étudierait le *timbre* de l'ionien η : α, pour en démêler les origines. Il ne lui viendra pas à l'idée que, parce que cette différence est indo-européenne, il y ait la moindre présomption pour que le fait de *timbre* soit précisément indo-européen.

Toutefois ceci n'a qu'une très secondaire importance. Le fait capital est que, si l'intonation répond, même indirectement, à une différence qui est *r̥̄* — *r̥*, nous possédons pour la première fois une donnée sur la *nature du phénomène* qui nous occupe. Il cesse instantanément d'être un principe, et devient un *résultat*. C'est par là que toute la question change, et doit être nécessairement rétablie, *ab ovo*, sur d'autres bases. Il ne s'agit plus de chercher çà et là

quelque effet qui permettra d'attester sa portée historique plus ou moins lointaine; il s'agit uniquement de le comprendre méthodiquement dans ses causes avant de songer à en faire la moindre application. Tel est le principe dont nous nous inspirons.

On peut incidemment remarquer que toutes les phases de la question de *pílnas* — *vilkas* sont dominées par cet unique fait fortuit qu'il s'agissait d'une différence phonique qui a cessé d'être phonique en lituanien: *ír* — *ĩr* n'étant séparés que par le ton, au lieu que *ó* — *ã*, par exemple, sont séparés par le *son* et par le *ton*. Mais il y aura davantage à dire sur cette éminente cause d'erreurs, quand nous arriverons aux généralités.

Des deux cas visés plus haut, ne retenons que le premier, *pílnas*. Il est impossible de n'être pas frappé de son rapport, réel ou apparent, avec la loi I (tranches monophtongues longues). L'identification avec le cas de *stóti*, sera, en effet, l'une au moins des solutions possibles pour la série *pílnas* (= **p-*|*i̯*|*-nos*). Cette raison, comme d'autres, simplement pratiques, engageait à en faire mention dès à présent. Mais, loin d'insister sur le caractère évident du cas, nous prions plutôt le lecteur de réserver son jugement jusqu'à ce que des observations plus complètes permettent une discussion utile (voir VII). Nous nous contentons ici de recueillir les exemples qui s'y rapportent:

Outre les principaux exemples cités par M. Fortunatov (*pílnas*, *tíltas*, *ílgas*, *vílna*, *míltai*, *pírmas*, *žírnis*), notons:

gírti, part. passé *gírtas* «laudatus» = véd. *gūrtas*, lat. *grātus*, indo-eur. **gr̥̄tos*.

gírtas, adj. «ivre» = βρωτός; skr. *gīrṇas* «dévoré». Ici se place aussi *gurklỹs* «gésier», — acc. *gúrkli*, *Deutsch-Lit. Wörterbuch* s. v. «Kropf», — et *gúrkßnis* «bouchée, *coup*, quantité qu'on avale».

ßirßů, *ßirßlỹs* «frelon», lat. *crābro*, groupe primitif *kr̥̄s-*. Il est vrai que Kurschat donne le génitif *ßirßlio*, mais il ne paraît pas connaître le mot: car l'acc. plur. *ßirßlius*, à la fin du vers dans Donalitius (VII, 217), prouve sans discussion l'intonation rude.

spírti «donner une ruade, un coup de pied». L'indien *sphūr-* ne manque que par hasard: ce serait la forme «devant consonne» correspondant à *sphurati* «il pousse du pied». Acc. véd. *apa-sphur-am*. (Forme forte dans aor. *spharī-s*).

pílkas «gris» répond à une forme indirectement connue, et prévue, **pl̥̄k₂-*; en ce que skr. *palikní* (masc. *palitas*) ne pouvait avoir dans sa forme faible qu'un *l̥̄* long.

írklas «rame», *írti* «ramer» répondent à une forme indirectement connue, et prévue, **r̥-*, qui est l'état faible régulier du groupe contenu dans ἐρέ-της, ἐρε-τμός, ou dans le skr. *ari-tram*, ou de même dans le germ. **rōþra-*, *rōjan*.

gírna «meule» contient le groupe **g₂r̥-*, forme faible régulière de *g₂rā-*, véd. *grā-van-* «meule à presser le soma».

C'est par hasard à ce dernier genre d'exemples, presque uniquement, qu'on est réduit pour établir qu'il en est, en lituanien, de *m̥ n̥* comme de *r̥ l̥* primitifs. Il est donc nécessaire d'admettre non seulement le fait brut de l'existence de ces sons, mais aussi la théorie précise de leur origine, permettant d'augurer leur présence d'après certaines formes fortes.

pa-žíntas «connu», *pa-žístu* = *pa-žínstu* «je connais», représentant la forme faible de l'indo-eur. *g₁nō-* ou *g₁enō-*, ne peuvent, dans les deux cas, avoir contenu qu'un *u* long, lequel jusqu'ici n'était attestée que par lat. *gnā-rus* et skr. *ǵā-nāmi* (lui-même analogique d'après **ǵātas*).

tímsras «brun foncé» contient la forme faible **tm̥sro-* de l'indo-eur. **temōsro-*, connu comme substantif par skr. *tamisrā-*, lat. *tenebrae*, comme adjectif par v. haut-all. *finstar*.

dúmti[1] «souffler» est au skr. *dhmā-* dans le même rapport que *žínti* au skr. *ǵnā-*. Participe *dúmtas* = **dhm̥-tos*, skr. **dhāntas* remplacé par *dhmātas*; mais la forme faible se rencontre en sanscrit même.[2]

íntė «femme du frère» est égal au skr. *yātā* «femme du frère». Malheureusement Kurschat ne citant le mot que d'après Szyrwid et Nesselmann, on ne sait quel fond il est permis de faire sur l'intonation qu'il lui donne.

III. — Les tranches existant depuis l'origine[3], et représentant à l'origine une tranche monophtongue brève, sont régulièrement en lituanien de l'intonation douce.

---

1. Le lituanien offre sporadiquement *ur ul um un* au lieu de *ir il im in* (cf. *Mém. de la Soc. de ling.*, VII, 93 [463]. Fortunatov, *Archiv*, XI, 570). Cet *u* n'est pas plus spécialement le fait des *r̥ l̥ m̥ n̥* longs que des *r̥ l̥ m̥ n̥* brefs. En admettant qu'il soit propre aux premiers, c'est un caractère insignifiant à côté de celui de l'intonation. Ceci à propos des combinaisons de M. Bezzenberger (v. la suite).

2. On lit Mārkaṇḍeya Pur. 39, 11, éd. Banerjea: *yathā parvatadhātūnāṁ dōṣā dahyanti dhamyatam* (contre par ex. Manu, I, 70: *dahyante dhmayamānānāṁ dhātūnāṁ malāḥ*).

3. Cette condition, essentielle ailleurs, n'est pas nécessaire dans le cas de ces voyelles.

Rien de semblable, il est vrai, ne pourrait être inféré de ce qu'enseigne Kurschat sur les quatre voyelles lituaniennes *a e i ŭ*. Avant tout, sa doctrine a pour résultat de séparer radicalement: *a e* d'une part, *i ŭ* de l'autre; en second lieu, de faire de *i ŭ* des voyelles dépourvues de toute intonation.

Ces deux voyelles ont, en effet, pour première propriété, selon Kurschat, d'être brèves, et constamment brèves. Tranche brève étant synonyme de tranche non intonable[1], il ne saurait être question pour elles d'une intonation quelconque, et placées sous l'accent, ces voyelles seront seules à recevoir le signe du ton neutre: *ì ù* (à part le cas exceptionnel de *plàkti mèsti*).

A leur tour, *a e* sont, à la différence de *i ŭ*, des tranches *longues* et, par conséquent, *intonées*, mais cela uniquement dans le cas où elles sont placées sous le ton (*nāktį, mēdų*). Un *a e* atone, comme dans *naktìs, medùs*, est déclaré *bref*, et nous devons conclure qu'il est sans intonation.

Sur le genre d'intonation de *a e*, rien n'est stipulé par Kurschat, qui laisse entendre que ces voyelles sont douces ou rudes comme les longues.

Une seule chose satisfait dans ce système, s'il est l'expression de l'état réel. C'est que les anciennes brèves, quoique maintenant longues où brèves, gardent cependant ce dernier trait distinctif et commun de n'être en aucun cas CONSTAMMENT LONGUES, comme le sont *o é ů y u*. A part cela, on ne rencontre qu'anomalie et surprise:

Les anciennes brèves formeraient deux classes séparées sur un point essentiel.

Une de ces classes aurait, de plus, une situation unique dans le vocalisme (*i ŭ* sont les seules voyelles [intérieures] sans intonation).

L'autre n'est pas moins extraordinaire, puisque *a e* seuls dans tout le vocalisme ont une quantité variable entrainant l'intermittence de l'intonation.

Enfin, dernière énigme, on sait que, dans une certaine série de formes, sans raison apparente, *a e* restent brefs (et de ce fait non intonables), même sous l'accent: *plàkti, nèßti*; *mànas, tàvas*, etc.

Aucune de ces difficultés ne subsiste si l'on regarde comme exact le nouveau système des quantités lituaniennes de Baranowski, tel qu'il résulte des indications données par M. Hugo Weber (*Ost-*

1. Il reste à savoir, il est vrai, ce que Kurschat appelle *brève*. Tout ce qui est *bref* (= quantité *minor*) dans son échelle à 2 degrés ne sera pas bref (= quantité *minima*) dans une échelle à 3 degrés comme celle de Baranowski.

litauische Texte, I, Weimar, 1882). Ce système étant conçu hors de toute préoccupation des origines, uniquement fondé sur l'expérience et l'observation de la langue parlée, n'est à ce titre nullement suspect.

Trois quantités, au lieu de deux, sont distinguées en principe par Baranowski: ⏑ ⏑ ⏑ (*longue*); ⏑ ⏑ (*moyenne* ou *semi-longue*); ⏑ (*brève*).

L'INTÉRIEUR DU MOT NE CONNAIT QUE DES LONGUES ET DES SEMI-LONGUES.[1] Sont *longues*, à part les diphtongues: les tranches *o ė ů y ū*, c'est-à-dire les anciennes longues. Sont *semi-longues*: les tranches *a e i u* (toniques ou atones), soit les anciennes brèves. Ainsi, en même temps que ces dernières cessent d'être jamais comparables à une longue primitive, elles redeviennent symétriques entre elles.

Ajoutons, en vue de la suite, et quoique les syllabes intérieures seules nous intéressent:

1° Que le type de la *brève* baranowskienne, qui est le point de repère sans lequel le reste de l'échelle flotte en l'air, ne pourra, d'après ce qui précède, être cherché qu'en syllabe FINALE. Il se trouvera, par exemple, dans *piktãs*, *kupczŭs*, formes dont les deux tranches ont même quantité pour Kurschat et valent pour Baranowski: ⏑ ⏑ + ⏑. *En finale*, tout *ă ĕ ĭ ŭ* primitif (de plus, tout *ă ĕ ĭ ŭ* sorti de la loi de Leskien) *aboutit à une brève proprement dite* ⏑, par opposition à ce qui a lieu à l'intérieur du mot.

2° Les voyelles longues primitives, *en finale* (à moins naturellement qu'elles ne soient réclamées par la loi de Leskien), *donnent des semi-longues*, à la différence encore de ce qui a lieu à l'intérieur du mot. Par exemple, les deux *o* du gén. *oßkõs* valent ⏑ ⏑ ⏑ + ⏑ ⏑. De sorte qu'une longue ancienne finale et une brève ancienne intérieure ont même quantité: gén. *vißtos*, ⏑ ⏑ + ⏑ ⏑.

---

1. La différence à observer entre les syllabes intérieures et finales (sans laquelle le système est simplement inintelligible) n'est pas indiquée par un seul mot dans tout l'exposé de M. Weber; elle n'est révélée que par l'étude du texte accentué de Baranowski. C'est dire que, si plusieurs choses restent entourées d'une certaine obscurité et sont peut-être présentées ici avec trop de rigueur, nous ne serons pas tout à fait inexcusable. Ainsi les réticences qu'on rencontre page XVII empêchent, nous l'avouons, de distinguer clairement si *aucune* brève ne se produit en syllabe intérieure, j'entends dans le lituanien normal supposé par Baranowski; mais comme certainement il n'en apparaît aucune sous le ton (en d'autres termes que *ì ù à è* ne se lisent nulle part hors des finales), il paraît permis d'entendre de cette façon la pensée des auteurs. De plus, même atones. *a e i u* intérieurs ne sont jamais marqués, dans le texte spécimen, du signe de la brève.

Le parallélisme des quantités étant rétabli entre *i u* et *a e* intérieurs, il peut être pour la première fois question de trouver ces sons parallèles par l'intonation. C'est, en effet, ce qui se produit, et de deux manières:

1° Tous quatre sont maintenant INTONABLES, n'étant brefs en aucun cas.

2° Tous quatre ont la propriété d'être, d'après Baranowski, exclusivement de l'intonation douce: *kāras*, *gyvēna*, *vēda*, etc.; de même *līzdas*, *augīna*, *dūkteri*, *sūka*, etc.

Par suite, chaque *ì ù* intérieur de Kurschat est à remplacer par un *ī ū* (valant ⏑ ⏑).[1] Il n'y a, au contraire, rien à changer à l'orthographe de *a e*, déjà intonés et DÉJÀ RÉGULIÈREMENT AFFECTÉS DU TON DOUX chez Kurschat. Comment cette singularité de l'*a* et de l'*e* n'avait-elle jamais attiré l'attention de l'inventeur des intonations? C'est que la règle est traversée chez Kurschat de deux espèces d'exceptions ignorées de Baranowski et qui contribuent à caractériser la position réciproque des systèmes:

1° Les exceptions portant sur la quantité (et nécessairement par cela sur l'intonation): catégorie de *plàkti*, *mèsti*. Baranowski: *plākti*, *mēsti*, etc., sans différence pour lui avec 3e prés. *plāka*, *mēta*.

2° Les exceptions portant sur l'intonation même. Kurschat admet, quoique très rarement, des *a e* rudes, par ex. dans le mot emprunté *páslas* (messager), Baranowski en aucun cas, ainsi *pāslas*.

Chacun de ces différents points, si l'on faisait ici un examen méthodique du vocalisme et de l'intonation, demanderait à être discuté pour son compte. Il ne saurait être question d'opposer *en bloc* Baranowski à Kurschat. A cela se greffe une considération sans laquelle le conflit entre les deux grammairiens risquerait de paraître plus insoluble qu'il n'est: l'un d'eux se fonde sur un dialecte déterminé, le lituanien classique de Prusse; l'autre ne cache pas que l'état dont il trace le tableau est une sorte de norme idéale dont beaucoup de dialectes s'écartent et à laquelle il n'est pas téméraire de dire qu'aucun ne répond complètement. On pourrait désirer plus de détails sur la façon dont cette moyenne interdialectale est déduite. Tel qu'il est, le système met une telle lumière dans le vocalisme lituanien qu'il serait impossible, pour cela seul, de le croire fonciè-

1. On peut garder, en pratique, l'orthographe de Kurschat. Elle ne présente pas d'inconvénient une fois stipulé que tout *ì ù* à l'intérieur du mot est à lire *ī ū*, et offre en revanche l'avantage de rendre impossible la confusion entre *u* long (*būdas*) et *u* moyen (*bùtas*, Baranowski *bũtas*).

rement faux: mais il y a dans la théorie de l'accentuation un fait précis qui l'appuie en ce qui concerne au moins le point capital des valeurs attribuées à *i u*. Nous le signalerons à sa place (*Accentuation*).

Le témoignage de Baranowski a permis de fixer le point qu'il importait d'établir matériellement, l'unité et l'uniformité d'intonation de la classe *ã ẽ ĩ ũ*. C'est notre droit, pour le reste, d'interpréter ce fait de la manière qui paraîtra convenable en l'isolant de tout ce qui l'entoure et de tout ce qui en change le sens dans le contexte où il est mêlé chez Baranowski-Weber. Il y aurait, d'après ces auteurs, une raison absolument spéciale à l'intonation de *a e i u*: on verra, dans le chapitre synoptique, quelle valeur on peut accorder à ce côté théorique de leurs enseignements.

Il est superflu de remarquer en terminant que la quantité ⏑ ⏑, chez *a e i u*, est nécessairement contemporaine de leur intonation même; il n'a jamais pu y avoir intonation, c'est-à-dire opposition entre les temps d'une syllabe, dans les syllabes à 1 temps, et il serait donc absurde de faire dater l'intonation *ã ẽ ĩ ũ* de l'époque où on avait encore *ă ĕ ĭ ŭ*. La conclusion n'est pas du reste que cette intonation est récente, mais que cette quantité est très ancienne.

IV. — Lorsque les tranches *ir il* ont pour origine *r̥ l̥*, elles se distinguent par l'intonation douce: *miřtas*, *vilkas*.

C'est la seconde moitié de l'observation de Fortunatov sur ces groupes (cf. p. 431 [496]).

Si un rapprochement naturel s'offrait à l'esprit entre les deux séries longues *ír íl ím ín* et *ó ḗ ā́ ý ū́*, il faut avouer que la concordance devient encore plus spécieuse quand on voit les deux séries brèves également d'accord: *iř il̃ im̃ iñ* — *ã ẽ ĩ ũ*. Nous remettons cependant à plus tard, comme nous l'avons fait dans le premier cas, toute appréciation sur la valeur de cette corrélation.

Aux exemples de M. Fortunatov, tels que *vilkas* = skr. *vr̥kas*; participes passés *miřtas*, *viřstas*, *kiřstas* = skr. *mr̥tas*, *vr̥ttas*, *kr̥ttas*, on peut joindre:

ketviřtas «quatrième», gr. τέταρτος.

kirmėlė, accusatif *kiřmėlę* «ver», skr. *kr̥mis*.

Adjectif *tiřßtas* «pâteux, à moitié desséché» = lat. *to(r)stus*, skr. *tr̥ṣitas*.

virßùs, acc. *viřßų* «sommet» aurait en regard de lui un skr. *vr̥ṣ-*, si nous possédions la forme faible de *varṣman-* «sommet», *varṣiṣṭhas*, summus.

vìrbas «rameau, baguette», cf. gr. ῥάβδος.

pìrßtas «doigt» à comparer au skr. *spr̥ṣṭas* «touché».

pìrßtas (de *perßù* «demander en mariage») = skr. *pr̥ṣṭas* «rogatus». Cf. le mot *pìrßlỹs*, acc. *pìrßlį*.

mìrßtas (*už-mirßtù*, *už-mìrßti* «oublier») = skr. *pra-mr̥ṣṭas* «oublié».

dìrźtas (*ap-dirßtù*, *ap-dìrźti* «devenir consistant ou résistant») = skr. *dr̥ḍhas* «qui a de la consistance, dru, ferme».

Prussien *tîrts*, acc. *tîrtian* «troisième», serait en lituanien «*tìrczas*» = skr. *tr̥tīyas*. (Nous considérons comme absolument indubitable le fait signalé par M. Fortunatov que les diphtongues prussiennes du catéchisme portant circonflexe sur le premier élément ne sont autre chose que des diphtongues d'intonation douce.)

Une exception assez mémorable est formée par *ßìrdìs*, accusatif *ßírdį*, contre skr. *hr̥d-*. grec κραδ-. Mais le prussien *sīran*, *seyr*, prouve que le mot a autrefois connu une forme alternante **ßēr-* = κῆρ (*M. S. L.* VII, 79 [443]), laquelle devait normalement s'intoner *ßĕr-*. Or l'unification des intonations diverses du même radical est une tendance très marquée du lituanien (v. plus bas). Ainsi dans *vándů* «aqva» l'intonation ne s'explique que par la forme autrefois concurrente *ūd-en-* (*ūdra* «loutre»).

Les nasales n'avaient pas les mêmes raisons que *r̥ l̥* d'attirer l'attention de M. Fortunatov parce que l'opposition sanscrite *mr̥tas-parṇas* restait en apparence sans analogue dans la série *matas*, mais le traitement de *n̥ m̥* est identique à celui des liquides brèves:

ßimtas «cent», gr. ἑκατόν, etc.

septìntas, *devìntas*, *deßìntas* «septième, neuvième, dixième». Sans comparer directement δέκατος, εἴνατος, il est certain qu'on ne peut supposer qu'une nasale *brève*.

tìnklas «filet», forme faible correspondant à skr. *tantram* «fil», cf. *ta-tas*, τατός.

gìnklas «arme», forme faible correspondant de même à skr. *ha-tas*, gr. -φατος. Ici se placent: *gìnczas* «dispute, rixe» et [*genù ginìaŭ*] *gìnti*, «pousser, chasser devant soi le bétail».

pa-mìnklas «monument», cf. skr. *ma-tas*, gr. μέματον. Verbe [*àt-menu*] *at-mìnti* «se souvenir».

Verbe [*imù*] *ìmti*, à comparer au skr. *yam-*, partic. passé *yatas*, et en tous cas au latin *emptus* qui, dans son opposition à *domitus*, *comitus*, suppose racine (*j*)*em-* (monosyllabique) et par conséquent forme faible (*j*)*m̥-* par *m̥* BREF.

L'exception apparente que forme *rímti* (skr. *ram-* «arriver au repos», partic. passé *ra-tas*) n'aurait une signification que si le présent était «*remù*». C'est un point qui paraîtra plus clair si nous pouvons exposer subséquemment quelques idées à la fois sur l'intonation et sur le SYSTÈME GÉNÉRAL DU VERBE LITUANIEN. Mentionnons seulement à ce propos que le présent *mírßta* «il meurt» (malgré *miñti* et sanscrit *mr̥tas*) doit son intonation rude aux mêmes circonstances qui font qu'on a *rímsta* (et inf. *rímti*) au lieu de *riñsta* (*riñti*).[1]

V. — Toutes les conditions restant les mêmes que dans le cas de *st-ó-ti* (I), si la tranche de départ est DIPHTONGUE au lieu d'être monophtongue, l'intonation lituanienne est régulièrement DOUCE (les cas de métatonie restant comme toujours réservés). — Ainsi **p-en-ktos* «cinquième» ne peut matériellement donner autre chose en lituanien que *p-|eñ|-ktas*, ainsi intoné.

Nous envisageons ici sous le nom de diphtongues des tranches à premier élément *bref*, soit le type ordinaire -|*er*-, -|*ei*|-, -|*on*-. Le cas très restreint des diphtongues primitives telles que -*ēr*-, -|*ēi*-|- restera en dehors de notre recherche.

1. L'unité de départ, correspondant à la tranche d'intonation actuelle, devait être, comme on l'a vu, dans le cas de *stóti*, d'une certaine antiquité: indo-européenne ou équivalente. En conséquence, les diphtongues appartenant à des mots d'âge mal déterminé sont écartées de notre recherche, comme étaient écartés les -|*o*|-, -|*y*-, etc., figurant dans des mots de cette espèce.

2. Il faut encore que cette unité indo-européenne ne représente pas autre chose *qu'une tranche*, et une tranche longue, comme dans *stóti*.

Une remarque analogue n'était même pas suggérée par les monophtongues. Ceux-ci n'ont qu'une seule origine, qui est de répondre à un monophtongue (sauf quelques cas de contraction). Le cas où une diphtongue répond à une diphtongue n'est au contraire qu'un de ceux qui peuvent se présenter pour ce second genre de

1. A cette série, il faut encore joindre [*gemù*] *giñti*. Participe *giñtas* «né» = skr. *ga-tas* «allé». Cette identité serait trop longue à motiver ici. Aux deux circonstances dirimantes qui empêchaient de comparer le baltique *gem-* au skr. *ǵani-* «engendrer» (g_2 pour g_1, et *m* pour *n*) vient de s'en ajouter une troisième, l'intonation. Or à ces trois égards la concordance aves indo-eur. **g₂ṇtos* «allé» est complète.

tranches, à multiple origine. Il est le seul que nous envisagions. Tout cas tel que les suivants, — que l'intonation y soit douce ou rude, qu'il ait ou non un rapport dans le fait avec la présente loi — n'a en tout cas pas de rapport avec la formule que nous lui avons donnée ici.

Cas de *m-al-dà* «prière», s'il est pour **m-|a|-dlà* (pruss. *mad-dla*).

Cas de *d-er-và* «bois de résine», s'il est pour **dĕ-rŭā*; *kr-|aũ-jas* «sang» s'il est pour **krā-wĭos*.

Cas de *g-|ér|-ti* «boire», indo-eur. **g-erö-ti*.

Cas de *él-nis* «cerf» pour **ĕle-nis*, sl. *jelenĭ*; *savv-|ál|-ninkas* pour **savvālininkas*, etc.

Exemples répondant à la loi:

Indo-eur. **ont(e)ros-* «autre»: — lit. *añtras*, second.

Indo-eur. **dont-* «dent»: — lit. *dantìs*, acc. *dañtį*.

Europ. **onk₁o-s* (ὄγκος, lat. *uncus*): — lit. *v-ą̃ßas* «crochet, harpon» (valant *v-añßas*).

Europ. **ansā* (lat. *ansa* «anse»): — lit. *ą̃sa*, acc. *ą̃są* (valant *añsą*).

Indo-eur. **g₁hans-* «oie»: — lit. *žą̃sìs*, acc. *žą̃sį* (valant *žañsį*).

Indo-eur. **penk₂e-* «cinq»: — lit. *penkì*, fém. *peñkios*. Ordinal *peñktas* = πέμπτος.

Skr. *manthā-s* «pelle ou palette servant à battre un liquide»: — lit. *meñtė*, même sens.[1]

Indo-eur. **bhendh-* (πενθερός, skr. *bandhus*, etc.): — lit. *beñdras* «associé, co-propriétaire».

Indo-eur. **leng₂h-* (véd. *raṁhas-* «vitesse»; verbe *raṁhatē*, et autres formes fortes de la famille de *raghu-s*): — lit. *leñgvas* «léger, facile».

Skr. *parṇa-m* «aile»: — lit. *spaŕnas*.

Europ. **pork₁o-s* «porc»: — lit. *paŕßas*.

Europ. **ghordho-s*, **ghordhi-s* «enceinte» (got *gard(i)-s*, etc.): — lit. *gaŕdas* «bercail»; cf. *žaŕdis* «enclos pour faire paître les chevaux».

Europ. **b(h)ardhā* «barbe»: — lit. *barzdà*, acc. *baŕzdą*.

Indo-eur. **olg₂ho-*, skr. *argha-m* «prix»: — lit. *algà*, acc. *ãlgą* «salaire». Verbe skr. *arhati*, «mériter»: — lit. *ẽlgti-s* «se conduire (= mériter)».

Europ. **ous-* «oreille»: — lit. *ausìs*, acc. *añsį*.

Skr. *çrōṇi-s* «clunis»: — lit. *ßlaũnys* (pluriel).

1. L'*ė* de *meñtė* peut passer pour identique à l'*ā* de *manthā-s*. C'est pourquoi l'intonation a une valeur. Car la classe en *-ė* contracte est fort sujette à métatonie.

Indo-eur. **louk₂o-s* (skr. *lōka-s*, lat. *lūcus*, v. h.-all. *lôh* «clairière»): — *laũkas* «champ et campagne».

Gr. λευκός: — lit. *laũkas* «marqué d'une tache blanche sur le front, en parlant d'un bœuf, d'un cheval».

Indo-eur. **sousos*, **seusos*; ou **sausos* (skr. *çōṣ-*, αὐστηρός, αὔω; v. h.-all. *sôr*): — lit. *saũsas* «sec».

Indo-eur. **bheudh-*, **bhoudh-* (pour le sens cf. skr. *bōdhayati* «admonester», v. h.-all. *gi-biotan* «commander»): — lit. *baũsti*, 3e prés. *baũdža* «châtier».

Indo-eur. **poik₁o-s* (ποικίλος, skr. *pēças-*, etc.): — lit. *paĩßas* «tache de suie».

Indo-eur. **woik₁o-s*, etc.; — lit. *vẽß-pats*, *vẽß-kelis*; 3e prés. *vẽßia* «reçoit l'hospitalité».

Indo-eur. **deiwos* «dieu»: — lit. *dẽvas*; *deivẽ*, acc. *deĩvę*.

Gr. χειμών, χεῖμα, skr. *hēmanta-s*: — lit. *žëmà*, acc. *žëmą*.

Indo-eur. **eisjō* «ibo», **eiti* «it»: — lit. *eĩsiu*, *eĩti*, etc.

Indo-eur. **leig₂h-* «lécher» (λείχω, skr. *lēhmi*): — lit. *lẽžia*, *lẽžti*, fréquentatif *laĩžo*.

Gén. pl. **dwoijōm* (got. *twaddjê*, v. h.-all. *zweiio*): — lit. *dvẽjų*.[1]

1. Les exemples suivants laissent davantage à désirer, soit que l'étymologie, çà et là, soit douteuse, soit que le groupe phonétique primitif ne soit pas de forme absolument indiscutable dans chaque cas. Ils ont néanmoins l'avantage de montrer que dans la masse des cas où une diphtongue primitive est *probable*, c'est bien une seule et même intonation qui règne.

Skr. *aṅgāras* «charbon» : lit. *anglìs*, acc. *añglį*. — Europ. *angh-* (ἄγχω, lat. *ango*) : lit. *añk̦ßtas* «étroit». — Lat. *angvis* : lit. *angìs*, acc. *añgį*. — Indo-eur. *onk₂-*, forme forte à rétablir d'après véd. *aktu-bhis* «de nuit» : lit. *anksti*, ἰß *añksto* «de bonne heure». — Gr. γόμφος, skr. *ǵambha-s*, v. h.-all. *kamb* «peigne, crête» : lit. *žaũmbas* «angle formé par les côtés d'une poutre (Kurschat écrit aussi: *žámbas*). — Gr. κάμπτω : lit. *kaũpas* «angle (?). — Skr. *bhaṅga-s* «bris, rupture»; et «vague, lame» : lit. *bangà*, acc. *baũgą* «vague (?). — Véd. *ça-çvant-* «éternel, dont le retour est infaillible et régulier» : lit. *ßcẽntas* «saint, sacré» (Noreen, *Urgerm. Lydlära*, p. 118). — Gr. ῥέμβομαι «tourner, se mouvoir en rond» : lit. *reũgti-s* «se plier, se courber». — Gr. ὄρχις, ἐν-ορχος : lit. *eĩžitas* «étalon». — Indo-eur. **wers-*, cf. lat. *verres*, forme forte de skr. *vṛṣ-an-* ; lit. *veĩßis*, *-io* «veau» (sans valeur, à cause de la métatonie courante dans cette classe de thèmes). — Germ. **hirdia-* «berger» : lit. *keĩdžus*, sans valeur pour la même raison. — Skr. *tarp-* «se rassasier» : lit. *taĩrpti* «prospérer». — Skr. *sparç-* «toucher» : lit. *peĩßt* «*dolet*, être sensible». — Indo-eur. **kor-t-*, forme forte de skr. *kṛtvas* «fois» : lit. *kaĩtas* «fois», qui toutefois peut dépendre simplement de *kertù*. — Crétois Βριτό-μαρτις «*virgo dulcis*» : lit. *martì*, acc. *maĩzą*. — Gr. θέλγω «fasciner du regard?» : lit. *žrelgti* «regarder». — Skr. *alpas* «petit, faible» : lit. *alpti* «s'évanouir, tomber en faiblesse». — Skr. *pōta-s* «petit d'un animal» : lit. *paũtas* «œuf». — Lat. *aurora* : lit. *aũßta* «le jour se lève»; *außrà*, acc. *außrą* «l'aurore».

Lorsque la forme à diphtongue est en étroite alternance dans la langue avec des mots de même famille, où le vocalisme diffère — qui dépendent donc d'une autre règle, alors même qu'ils n'ont pas une intonation différente —, le cas peut paraître légèrement plus obscur, en ce que la possibilité d'une influence analogique est alors concevable, et devra être sans doute accordée çà et là. L'essentiel est, en ce moment, de remarquer que cette hypothèse n'est jamais nécessaire:

Ainsi *veřt-* ou *vařt-*, dans *veřcza*, *veřsti* «retourner», fréquentatif *vařto*, PEUVENT, incontestablement, avoir tiré leur intonation de *vířt-* = *vr̥t-*, contenu dans *vířsta*, *vířsti*. Mais rien ne démontre qu'il en soit ainsi, ni n'invite particulièrement à le croire. Le libre développement du primitif **wert-*, **wort-* (skr. *vartati*) devait donner précisément *veřt-*, *vařt-*.

Considérer sous ce même point de vue:

keřt-a «il frappe», *kart-à*, acc. *kařt-ą* «couche, étage, tranche», éclairés dans leur intonation non par *kiřstas*, mais (fort indépendamment de toute forme comme *kiřstas*), par indo-eur. **kert-*, skr. *kart-ana-m*, action de trancher.

veřž-ia «il serre, étrangle», gr. ἐέργω (sans qu'il y ait à s'occuper des formes qui ont *virž-*).

verb-à, acc. *veřb-ą* «rameau», lat. *verbēna* (sans qu'on ait à rapprocher *vířbas*, p. 439 [505]).

— Skr. *çōćatē* «être chagriné, être dans le deuil» : lit. *ƀaũkti* «crier» (le rapprochement serait plus certain si on pouvait le compléter avec got. *hiufan* «SE LAMENTER», mais *f*, ou *χw*, pour k_2 après *u* paraît inadmissible). — Eur. **dhreugh-*, got. *driugan*, *drŭgun* : lit. *draũgas* «compagnon». — Eur. **kouko-*, v. h.-all. *houg*, «colline» : lit. *kaukarà*, nom. pl. *kaũkaros*, ainsi intoné Kurschat, *N. Test. Luc.* 3, 5; 23, 30. — Indo-eur. **koupo-*, **koubo-* «tas, monticule», zd. *kaofa*, anglo-s. *hváp* : lit. *kaũpas*. — Eur. **dheus-* «respirer», got. *dius* «animal» : lit. *daũsos* «air, atmosphère». — Eur. **dheubo-*, got. *diups* «profond» : lit. *daubà*, acc. *daũbą* «fosse» (de la même racine, avec tranche - *um-*, *duõblas* «vase, sol marécageux» = v. h.-all. *tumphilo* «endroit profond, gouffre»). — Indo-eur. *meik*$_1$- «mêler», cf. gr. Μειξικλέους, σύμμεικτος : lit. *maiƀtas* «émeute», verbe *maiƀo*. — Europ. **moino-* «échange» : lit. *mainas*. — Gr. αἰχμή : lit. *jẽƀmas* «broche (?)». — Gr. φαιδρός : lit. *gẗdrà*, acc. *gẗdrą* «beau temps» (Fick). — Eur. **koimo-*, got. *haims* : lit. *kẗmas* «village». — Indo-eur. **poitu-*, forme forte de skr. *pĭtu-s* «nourriture, repas», zd. *arem-pitu-* «midi» : lit. *pẗtūs* «le dîner, midi, le sud». — Indo-eur. **(s)k*$_2$*eit-*, **(s)k*$_2$*oit-* «discerner», skr. *ći-kēt-ti* «il discerne», *ćēt-as* «l'entendement», *kēt-u-s* «drapeau, signe distinctif», germ. **haiđu-* «distinction, rang, classe, personne» : lit. *skaito*, 3e prés. «lire» et «compter». — Indo-eur. **k*$_2$*eit-*, peut-être identique au précédent (skr. *ćit-ra-s* «multicolore, multiple») : lit. *keĩs-ti* «changer» (*kìtas* «autre»). — Indo-eur. **dei-no-*, *dī-no-* «jour» : lit. *dẗnà*, acc. *dẗną*.

velk-a «il traîne», gr. ἕλκω (sans faire intervenir l'intonation de *vilktas* «traîné»).

leňd-a «il se tapit, rampe, glisse», skr. *randh-ra-m* «trou, cachette, repaire» (à séparer de prét. *liňdo*, inf. *lįsti*).

žeňg-ia, *žeňg-ti* «marcher», skr. *ǵaňghā* «jambe», véd. *ǵaṁhas-* «chemin, parcours» (accompagné de *žiňg-*, *žiňgsnis*).

tęs-ia, *tęs-ti* «étendre, étirer», skr. *taṁsati* «secouer», cf. accessoirement got. *þinsan* «tirer» (le tout restant indépendant de *tįs-*, contenu dans *tįsta*, *tįsti* «s'étendre»).

reṁ-ti, *reṁ-siu* «s'appuyer», skr. *rantum*, *raṁsyatē* «se délasser, se reposer». (Ici les formes offrant *rim-* sont d'ailleurs de l'autre intonation: verbe *rímstu* «se tranquilliser», v. p. 440 [506]).

mą-sto, soit *maň-sto* «il réfléchit, pense» (inf. *mąstýti*); *pa-meňklas* «monument», *Anyksz. Szil.* 139; cf. skr. *mantra-s*, gr. Μέντωρ, etc. (Constitue un autre cas que *miňti*, *pamiňklas*). — La forme *pameňklas* pourrait sembler douteuse si elle n'était attestée que par Baranowski (qui par son dialecte natal était en effet dans l'impossibilité de distinguer entre *paminklas* et *pamenklas*), mais je l'ai souvent rencontrée dans des textes žemaïtes, et l'existence de la forme une fois assurée, il n'y a pas lieu de supposer que l'intonation que lui prête Baranowski ne soit pas exacte à son tour.

sněg-as «neige», *snaīg-ůlė* «flocon de neige», *snaīg-o*, verbe fréquentatif. L'intonation est la même que dans *sniňga* (il neige); la même encore que dans *snìgo*, *snìgti* (lire *snīgo*, *snīgti*). Elle est due, dans *sniňgà*, à la même loi que dans *snĕgas* (p. 445 [511]), dans *snīgo* à une loi différente (p. 435 sq. [500]). L'important est que ni *sniňg-* ni *snīg-* ne sont ce qui justifie ou explique *snĕg-*. Un seul terme est à considérer pour ce dernier, c'est le primitif **snoigh-*.

ßvĕt-, *ßvĕs-ti*, 4e prés. *ßvĕcza* «luire», cf. skr. *çvēt-atē*, sans considérer de même *ßviňta*, ou *ßvìto* (*ßvīto*).

lĕk-ti «il reste», *laīk-o* «il fait rester, tient», *laīk-as* «temps»; cf. indo-eur. **leik₂-*, **loik₂-* (λείπω), sans mettre en cause *līko*, *līkti* (*lìko*, *lìkti*).

peīk-ti «trouver à redire», *paīk-as* «esprit chagrin, mauvais esprit, fou», cf. indo-eur. **peik-*, **poik-* (forme forte de πικρός: v. h.-all. *fēh* «ennemi»), sans établir de solidarité pour l'intonation avec *pīktas* (*pìktas*) mauvais.

veīk-ti «*perficere vel efficere*, gagner un résultat» (*ī-veīkti* a très souvent le sens pur et simple de *vaincre*), *vaīk-as* «enfant; proprement résultat»; cf. primitif **weik-*, **woik-* (forme forte de lat. *per-*

vĩcax, contenue dans *vīcī* ou dans got. *weihan* «combattre»), sans obscurcir ce rapport par la collation de *wīk-*, dans *vikrùs* «actif».

ßlẽ-ti, 3e prés. *ßlẽ-ja* «s'incliner, être en pente», *ßlaĩ-tas* «pente»; cf. indo-eur. *$k_1$lei-, *$k_1$loi- «incliner», hors de toute question pouvant concerner *ßlī-* dans *su-ßlìjęs*, etc.

klaũs-o «il écoute», cf. indo-eur. k_1*leus-*, skr. *çrōṣ-atē* (exactement éclairé par la forme faible *çruṣ-ṭi-s*), en laissant de côté *klũs-*, dans *pa-klusnùs*. — L'intonation de *kláusiu* «j'interroge» est un des problèmes auxquels on aperçoit le moins de solution dans toute l'étendue des faits d'intonation.

praũs-ti «se laver le visage», cf. indo-eur. **preus-*, forme forte de skr. *pruṣati* «asperger, inonder», sans faire intervenir *prũs-* dans *prusnù* «mufle, museau de la vache» (partie qui baigne à l'abreuvoir).

A ces exemples s'ajoutent en particulier:

1. La syllabe *-ant-* du participe, laquelle est d'intonation douce. On ne peut s'en assurer directement, vu qu'au nominatif (*neßąs*, etc.) la syllabe, comme finale, n'est plus dans les conditions ordinaires, et que dans le reste de la flexion elle ne reçoit jamais le ton: *nẽßanti*, etc. Mais il résulte de la loi développée plus loin (*Accentuation*) que l'accent ne pourrait pas tomber sur *nẽ-* si la syllabe suivante était rude.

2. La diphtongue des présents à nasale infixe, tels que *l-|iñ|-pa* = skr. *limpati*; *sn-iñ-ga* = lat. *ningvit*; *pa-b-uñ-da*, cf. πυνθάνομαι. Cette diphtongue est indo-européenne[1]: elle était naturellement de même forme quel que fût le verbe, et elle est en lituanien de même intonation quel que soit le verbe. — Les présents en question forment un des cas mémorables où l'indo-européen admet par exception que *i*+*n*, *u*+*n*, *r*+*n*, etc., dans la même syllabe, fassent *in|*, *un|*, etc. (et non *i̯n*, *u̯n*, etc.); c'est grâce à ce fait que nous avons ici l'occasion, à peu près unique, de constater, comme il fallait s'y attendre, que la loi s'applique à *in*, *un* primitif aussi bien qu'à *on*, *en*, etc.

Les cas contraires. — Il y a deux catégories de formes sur lesquelles la loi ne prétend rien établir, ni dans un sens ni dans l'autre:

1. Les formes qui, autant qu'on peut le voir, n'ont jamais contenu qu'une diphtongue, mais dont on ne sait si elles ont existé de tout temps (*láṅgas*, fenêtre, *várpa*, épi, *lẽpa*, tilleul, etc.).

1. L'idée que *limpa*, *bunda* se ramèneraient à **lipna*, **budna*, ou autres formes plus ou moins voisines, tenait simplement à un ensemble de vues erronées qui empêchaient de comprendre le type indo-européen **li-m-pé-* = **li-né-p-* (7e cl.) + suff. *-e-*.

2. Les formes qui ont existé de tout temps, mais dont on ne peut prouver qu'elles aient toujours offert une diphtongue.

Pour qu'il puisse être question en un sens quelconque d'une *exception* à la loi, la condition préalable est que le mot ne rentre dans aucune de ces deux classes. On se trouve alors en face d'une quinzaine de cas comme *v-ënas* «un» (**oinos*); *véidas*, *véizdmi* «voir»; *mëlas*, *méilė* «amour» (si on compare μειλίχιος); *jëßkau* «je cherche» (v. h.-all. *eiscōn*); *mëžiu*, *mëßlas* «fumier» (indo-eur. **meigh-*; cf. *mēža* mingit, reposant comme le latin sur une 2e forme, **mengh-*, avec intonation régulière); *máißas* «sac» qu'on rapproche de skr. *mēṣa-s* «bélier», *mēṣī* «peau de bélier»; *taukas* «graisse» = **teuko-*, v. h.-all. *dioh* (l'adj. *taũkinas* ne suffit pas à prouver que la métatonie soit du côté de *táuk-*); *ráudmi* «je me lamente» = skr. *rōdimi* (l'intonation n'est pas bien attestée; elle est douce dans le subst. *raudà*, acc. *raũdą*, ce qui d'ailleurs est sans portée); *riáugmi* et *ráugas* «levain», gr. ἐρευγ-; *pláuti* en regard de πλεῦσαι (cf. *plaũ-k-ti*); *bérnas* «garçon» remontant apparemment à **bher-no-*, got. *barn*; et un certain nombre d'autres, parmi lesquels *pérdžu* contre gr. πέρδομαι, skr. *pard-*. Ces exemples, cités ici sans ordre se présentent dans des conditions très diverses, qu'il ne peut s'agir d'apprécier dans le présent article. Il sera nécessaire notamment de tenir grand compte d'une tendance curieuse du verbe en *-mi*, *-ėti*, et *-mi*, *-oti* à la métatonie rude.

A suivre. [La suite annoncée n'a jamais paru.]

SUR LE NOMINATIF PLURIEL ET LE GÉNITIF SINGULIER DE LA DÉCLINAISON CONSONANTIQUE EN LITUANIEN.

(*Indogermanische Forschungen* IV, p. 456. — 1894.)

Le fait de la complète disparition de la voyelle primitive dans la désinence du nom. plur. *ãkmens*, *móters*, gén. sing. *akmeñs*, *moteĩs* est en désaccord ouvert avec le traitement de l'ensemble des finales lituaniennes; où aucun cas de syncope absolue n'est autrement connu. Tout ce qu'on a pu invoquer pour atténuer l'anomalie est que la voyelle perdue devait être dans les deux formes un *e* (sl. *mater-e* etc.), et que nous ne constatons nulle part en lituanien la conservation d'une finale *-ĕs*, mais seulement de *-ãs*, *-ĭs*, *-ŭs*. L'argument paraît assez faible.

Cette syncope est irrégulière si elle est simplement préhistorique (antérieure à nos monuments). A plus forte raison si on la recule jusqu'à une époque préhistorique ANTÉ-DIALECTALE, où décidément il ne restera plus rien à lui comparer.

C'est ce que fait, à notre étonnement, M. Brugmann, écrivant *Lit. Volkslieder*, p. 288 n.: «Dass schon urlitauisch nicht mehr Vok. + *ns*, sondern Nasalvokal + *s* gesprochen wurde [savoir dans *žąsìs*, *atějęs*, *grižaú*, *siųsiu*], beweisen die Formen wie *akmèns*, *szùns*».

On voit que l'auteur de ces deux lignes n'est pas seulement persuadé de la date anté-dialectale de la syncope dans *moters*, *akmens*; d'après lui, l'*-ens* antédialectal d'*akmens* est tellement certain que c'est ce qui doit servir de point de départ pour l'appréciation historique de toutes les syllabes nasales du lituanien.

A quoi il est impossible de ne pas opposer immédiatement les deux vues directement contraires: 1° Bien loin qu'*akmeũs* permette de juger de *atějęs*, c'est à la condition d'avoir préalablement élucidé la question de *atějęs* et de tout ce qui le concerne (*tavęs*, *sekãs*, *eĩmąs*, *sekã*, *eĩną*, *kélęs-(s)*, *kã*, *amà*, *meĩrą*, *mergã*, *bùtu*, *tavę*, *gerás-ias*, etc.) qu'une opinion devient régulièrement possible sur le cas de *akmeũs*.

2° Mais si après cette revue des finales en *-ęs*, *ąs* et de leurs états dialectaux, quelque chose est hors de doute, c'est justement L'IMPOSSIBILITÉ ABSOLUE de supposer un proto-lit. **akmens* finissant par *-ens*.

Le but qu'on se propose ici n'est pas toutefois d'établir, par cette voie ou par une autre, que la forme *akmenės* existait encore dans le lituanien *prédialectal*. Il nous a paru en effet ressortir plus directement de quelques textes que *akmenės*, ainsi qu'on avait toute raison de s'y attendre, est encore authentiquement devant nous au XVIe et même au XVIIe siècle.

Nous n'ignorons pas sans doute qu'un discrédit général, assez justifié par certains excès, enveloppe les formes «indo-européennes» qui sortent depuis trente ans des vieux imprimés de Königsberg et de Wilna. Tout dépend ici de l'esprit dans lequel chaque recherche est conduite, et dont le lecteur reste juge. Avant tout on ne doit pas se départir de ce principe que la valeur d'une forme est tout entière dans le texte où on la puise, c'est-à-dire dans l'ensemble des circonstances morphologiques, phonétiques, orthographiques, qui l'entourent et l'éclairent.

C'est cette règle même qui nous empêche de tenir compte, jusqu'à plus ample informé, des dix-huit exemples de nom. plur. et de gén. sing. en *-es*, comme *moteres*, apportés par M. Bezzenberger, *Beitr. zur Geschichte der Lit. Spr.*, p. 130 et 140. Sur ce nombre, treize sont empruntés à Bretkun, auteur qui nous est encore presque inconnu, et dont la langue, à en juger par les fragments publiés, ne présente pas la fixité d'un dialecte régulier. C'est sur d'autres témoignages, permettant le plus large contrôle, que nous fondons, exclusivement, la conviction que nous avons exprimée.

I. — Szyrwid; dialecte de l'Est. *Punktay Sakimu* de 1629, éd. Garbe. — Les passages bibliques cités ou intercalés dans le texte ne présentent pas en général de différence de langue ou d'orthographe appréciable; nous désignons toutefois par *bib.* les formes empruntées à ces passages.

Nom. plur. des féminins.

moter-: — *wiray ir moteres* 104,31. *kad moteres ir mergas prabingufiey ... redofi* 105,23. — (Pas d'autre forme.)

dukter-: — *dukteres Siona ... iztiefy kaktu waykscioio* 27,29 bib. — (Pas d'autre forme.)

Gén. sing. des féminins.

moter-: — *wirefniu moteres ira wiras* 91,28. *sunki butu buwus abida. kad* [Jozafas] *butu pafiliteis io moteres* 152,27. — (Autre forme. *moteries* 92,2. 95,23.)

Dans un dialecte comme celui de Szyrwid et avec une orthographe aussi sûre que la sienne, les valeurs possibles de cette forme en *-es* sont immédiatement bornées à deux: ou bien *moterės*, par adoption de la forme des féminins de la classe *żolẽ*, ou bien *moter-ės*, par conservation, sans syncope, de la vieille forme consonantique. Une troisième hypothèse ne se présente pas.

Que dire de la première explication? Elle est, en principe, *possible*; cela suffit pour que nous n'attachions nous-même aucune importance au témoignage de ces féminins. Dire, après cela, que cette explication soit *probable*, serait dès maintenant très exagéré. Il serait naturel, si le nom. pl. était réellement *moterės*, qu'on trouvât, au moins çà et là, l'acc. plur. conforme *moteres*, mais on ne lit jamais que *moteris*, *dukteris* (22,21. 92,13. 92,24. 94,27. 96,32). L'unique trace, dans toute la déclinaison, d'une contamination par le type *żolẽ*, est l'acc. sg. *motery* 97,7 (ordinairement *moteri*, 91,16. 95,30. 105,13). Szyrwid en effet, sauf dans les diphtongues, réserve régulièrement, à la fin des mots, la lettre *y* aux *i durs* sortis de *ę*: acc. et instr. *żiamy* = *żemę*, contre acc. *żodi*, 3e prés. *turi* etc. De sorte que *motery* signifie en principe *moterę*. Mais on voit combien facilement ce *motery* peut reposer sur une simple faute d'impression.

Nom. plur. des masculins.

akmen-: — *iżdi rundafi . . . żimćiugay ir akmenes brungus* 145,5. — (Autre forme, *akmeniey* 112,7.)

vanden-: — *ißeys wundenes giwi iż Jerusalem* 145,17 bib. — (Pas d'autre forme.)

pëmen-: — *kas deftis fu kiełtuwomis kad miegti piemenes, kas deftis fu dußiomis żmoniu kad miegti kunigay?* 118,22. — (Pas d'autre forme.)

ßun-: — *wifi ßunes kurie negal łot* 118,20 bib. — (Pas d'autre forme.)

Gén. sing. des masculins.

vanden-: — *kayp wundenes mariu apfemu* 145,19 bib. — (Forme ordinaire: *wundenio* 22,8. 34,13 etc. *akmenio* 37,27 etc. *piemenio* 77,10. *piumenies* 117,1, de *piūmů* «moisson».)

Quoi que l'on pense des féminins, tout le monde aura de la peine à se persuader que *pëmū*, *vandū*, aient jamais été prendre leurs formes dans la déclinaison de *żolẽ*, et nous considérons donc le débat comme clos en ce qui touche Szyrwid. Une ressource désespérée pourrait être aperçue peut-être dans le masculin unique *żmonės* (en effet masculin chez Sz.), qui aurait servi de modèle à un nom. plur. «*piemenės*». Il est malheureux que *żmonės* n'ait précisément pas de singulier, ce qui le rend impropre à expliquer le gén. sing. *wundenes*. On ne peut douter, à part cela, que ce masculin lui-même ne soit

fort récent comme tel, étant encore, dans nombre de textes, du genre opposé.[1]

Il reste à recueillir les divers débris de flexion consonantique qui peuvent compléter notre information, en permettant de mieux peser les chances générales relatives au nom. plur. et au gén. sing.

Gén. plur. *dešimtu* 123,11. [Analogique *priežaftu* 83,26 (duel). 129,27. 134,2. 149,5.] *wießpatu* 54,15. 105,11. (en outre *duntu*. *krutu*). *żuwu* 40,21. 151,13.14. *żweru* 39,13. 48,32. 77,12. *moteru* 38,32. 90,16. *akmenu* 114,9. 140,8. 140,25. *wundenu* 60,18. 66,2. 95,26.[2] — En revanche: *dukteriu* 94,21. *akmeniu* 17,13. 72,8. 79,19. 131,30. [*priežafčiu* 96,25. 104,4 etc.]

Nom. sg. *dešims* 8,17. 138,6. phonétiquement issu de **deßimts*.[3] *Wießpats* (qui est seul employé par Sz.) devrait faire de même «*vëßpas*».

Dat. sg. *Wießpat* 7 fois (les ex. chez Garbe, p. XLI). — En même temps *Wießpati* 66,9. 84,12 etc. *Wießpatip* 23,18. *ik piumeni*. glosé *pinkley*, 117,1.

OBS. — Que *Wießpati* dans Sz. doive ou non se lire simplement *vëßpatу* par *ī* long (comme *smerty*, *krikszczony*[4]), il est certain que *Wießpat*, pour sa part, suppose une autre forme: *vëßpatĭ*, qui, d'où qu'elle provienne, n'appartient pas, elle, à la déclinaison en *-i-*.

Pour obtenir quelques idées plus précises à l'endroit de *Wießpat*, il est bon toutefois de reprendre les choses de plus haut:

1. Dans le gérondif cum dativo *sekanti-sēkant*, *sekusi-sēkus*; de même dans *mani-mán*, *tavi-táv*, *savi-sáv*, l'*i* peut en lui-même, comme tout *ĭ* final, représenter soit primitif *-ĭ*, soit prim. *-ē*, *-ī* ou *-in*, abrégés par la loi de Leskien. 2. Gram-

---

1. C'est ce dernier genre, féminin —, qu'il faut revendiquer en effet comme primaire pour *żmónės*, contrairement à l'idée naturelle d'après laquelle le mot serait le pluriel de *żmů* (Forma Chrikst. 42,5. 42,36). Le mot *żmónės* a dû reposer, dès le principe, SUR UN DÉRIVÉ *żmon-ia-*, vu qu'il n'y a pas d'exemple du gén. plur. «*żmonu*» même dans les textes les plus conservateurs du gén. plur. consonantique, disant par ex. *ausu*, *żansu*, *duru*. *ligonu*. Tout prétexte à lui reconnaître originairement le genre masculin est donc enlevé. En même temps, concluons pour ce qui concerne notre sujet en général que *żmonės* ne doit donc *pas être mis* au nombre des mots chez lesquels une finale *-ės* peut être soupçonnée. — Reste à décider ce que représente la forme *żmonis*, sur la décl. en *-i-*, répandue dans le N. E. du territoire.

2. L'idée que les exemples comme *akmenu* seraient de simples graphies négligées pour *akmeniu* est complètement exclue quand il s'agit de Szyrwid. Ainsi on n'a JAMAIS *-nu* pour un thème en *-nĭ-* ou en *-nē-* (*fmagenu* 11,12 ne vient pas de *smāgenės* Kursch. mais de *smagenos*, voir 125,12.13.). — Notons en passant l'absence de gén. plur. consonantique pour *širdis* (*širdžiu* 69,4), *debesis* (*debesiu* 151,8), *menuo* (*menesiu* 49,18), malgré instr. *menesim* 51,22.). — Le nom. pl. de *żuwu*, *żweru* est simplement en *-is* (135,24. 151,24).

3. La même forme (est-ce faute pour *dešimt?*) apparaît 138,7 comme *accusatif*. Ordinairement *dešimti* (63,14 etc.).

4. Nous admettons, comme le fait Brugmann, *Grundr.*, II, 604, que c'est ainsi qu'il faut lire le datif *smerti* etc. Quelques graphies pourraient faire croire à *smertĭj*. L'essentiel est que l'*i* de ce datif-là NE SE SYNCOPE PAS.

maticalement, les hypothèses sur l'origine de pareilles formes n'étant pas limitées, il n'y a pas de raison pour déclarer même une seule des quatre alternatives absurde ou impossible *a priori*. 3. Le réfléchi *sekantĩs*, *sekusĩs* prouve seul que, pour le gérondif, l'hypothèse juste est primitif *-ĩ*, établissant ainsi l'existence en lituanien d'un cas consonantique = φέροντ-ι. 4. En ce qui touche *manĩ-mán*, un moyen correspondant de décider entre **-ĩ*, **-ĕ*, **-ī*, **-in* n'est pas donné par *manĩp(i)*, *tavĩp(i)*, parce qu'il est difficile de démontrer que les formes en *-pi* reposent aussi absolument que le réfléchi en *-si* sur un état des finales *antérieur* à l'abrègement de Leskien. (A-t-on du reste une garantie formelle de la quantité de *savĩpi* etc. quoique ce soit celle que reconnaît Kurschat N. Test. Marc. 9,50. Rom. 8.23. 1e Ep. Jean 5,10?) C'est donc principalement ou uniquement à cause du trait commun de la syncope de l'*ĩ* — sans vouloir affirmer que les *-ĩ* = prim. **-ĩ* soient seuls susceptibles de syncope — que nous regardons *mán táv sáv* comme renfermant le même datif que *sĕkant*.[1] 5. Enfin pour (*vẽβpatĩ*) *vẽβpat*, les hypothèses possibles sont dès l'abord *grammaticalement limitées*: on ne peut songer que a) au datif originaire, skr. *marut-ĕ*, qui aurait donné *-ĩ* par abrègement de *-ĕ*, mais cette supposition est exclue par le fait que ce datif survit ailleurs et *ne subit pas* l'abrègement en question[2], b) au locatif, skr. *marut-i*, qui reste seul admissible, et vient ajouter un anneau à la série précédente. Comme le gérondif dans Sz. fait tantôt *funt* et tantôt *funti*, il est probable que même *Wieβpati*, *piumeni*, sont consonantiques, c'est-à-dire à lire *-tĩ*, *-nĩ*. 6. Les infinitifs en *-ti* (habituellement syncopés dans Sz., ainsi *kielt*, *turet*) ont toutes les apparences, vu le réfléchi en *-tĩ-s*, *sèktĩ-s* etc. d'être également des LOCATIFS CONSONANTIQUES, reposant sur un thème en *-t-* pareil à celui du grec δαι-τ-, ou du got. *spaúr-d-*, ou du lat. *mor-t-*; ainsi *mĩrt-(ĩ)* = *mort-ĕ*. Cela est confirmé par l'autre forme *mĩrt-ĕ*, datif régulier pour un thème *mirt-*, mais non pour *mirti-*; encore davantage par *mirt-è*, *sekt-è* qu'on n'a jamais pu expliquer d'une manière satisfaisante en partant de l'idée d'un thème *mirti-*.

II. — J. Dauksza; dialecte du Centre, probablement Est assez immédiat de Kowno.[3] 1. (Cat.) *Kathechismas arba mokslas etc.*, auquel fait suite: *Trumpas Budas Pasisákimo*. Wilna 1595. Réimprimés

1. Une preuve beaucoup plus décisive résultera toutefois pour *mán táv sáv* de certains faits généraux d'accent que nous exposons ailleurs. C'est pourquoi nous avons cru pouvoir négliger de discuter par ex. *sawimpi* qu'on pourrait alléguer en faveur de *sáv* = **savin*, mais qui doit s'expliquer par un cas autre que le datif.

2. Le datif consonantique en *-ĕ* est habituell chez Wołonczewski, sous la forme *-ij*, *moterij*, *akmenij* (le *ij* valant *ĕ*, ainsi *dijna*). Il est naturel que dans la même région apparaisse *man-ĕ*: Andrjewo *mùnĕi*, *sáwĕi* (*ĕi* = *ĕ*). Le gérondif devrait être également en *-ĕ*, au simple et au réfléchi. Je n'en ai trouvé la trace que pour le réfléchi, dans un écrit intitulé *Parkratimas Saužines* par *Pabrĕža*, où on a régulièrement au gérondif *meldantie-s*, *lažinantie-s*, *elgantie-s* etc. de même *tawie-p* (*ie* dans ce texte žemaïte vaut *ĕ*; le *ė* est écrit *ė*, *e*).

3 «Dieses . . . buch (Postilla de D.) ist nach prof. Baranowskis meinung in dem städtchen Worny (dem ehemaligen sitze des bischofs von Žemaiten) geschrieben.» Geitler p. 15. Je ne pense pas que Baranowski ait jamais pu vouloir dire par là que D. écrive un dialecte même vaguement voisin de celui de Worny, ce qui serait une erreur risible, incroyable de sa part.

par Wolter, et paginés 1—60, dans les Zapiski de l'Acad. Imp. de St. Pétersbourg, t. LIII (1886). 2. (Post.) Extraits de la *Postilla Catholicka*, Wilna 1599, publiés par la même, ibid. t. LVI (1887), paginés 60—71, plus un fragment en facsimilé. 3. (Geit.) Deux autres fragments de la Postilla, chez Geitler, *Lit. Stud.*, p. 16.

Les courts extraits donnés par Geitler en 1875 faisaient désirer vivement de connaître davantage de cet auteur. La langue lituanienne n'a pas rencontré un écrivain qui sût se servir avec une aussi parfaite aisance de ses ressources, mais nous ne parlons de Dauksza qu'au pur point de vue grammatical. Par son orthographe très originale et personnelle, par l'inspiration qu'il a eue en particulier de marquer, deux cent cinquante ans avant Kurschat, l'accent tonique des mots[1], il serait hors de pair au milieu du XVIe siècle, même si le dialecte qu'il écrit n'était pas un remarquable type de lituanien normal et bien conservé.

La particularité orthographique qui a pour nous une importance spéciale est que Dauksza possède deux signes, *ë* et *ę*, -- entre eux équipollents, ainsi *prietëlëus*, *prietęlëus*; *kumëtelo*, *kumętelo*; *numiręs*, *numirës*; etc. — mais qui tous deux ne s'emploient que pour *e* ouvert, c'est-à-dire *e* DIFFÉRENT DE *é* (AINSI QUE de l'*e*, semblable à *é*, contenu dans *ë*).

Les *e* (ouverts) marqués *ë*, *ę*, peuvent être du reste *quelconques*: — longs ou brefs, — accentués ou atones, — nasalisés ou non à l'origine, — nasalisés ou non à l'époque où écrit Dauksza, — sortis de *e* ou sortis de *ia*. Il suffit qu'ils ne soient pas *é*.[2]

1. Au moyen du circonflexe et de l'aigu, d'ailleurs employés sans différence de valeur, comme aussi sans égard à la quantité des voyelles.

2. Il y a donc pour *é* (et pour *ē*), 1 graphie: *e* (*ie*). Pour tout *e* autre que ceux-là, 3 graphies: *e*, *ę* ou *ä**. — La fréquence relative de ces trois graphies n'est du reste pas tout à fait la même suivant qu'il s'agit de l'*e* ouvert *nasalisé* ou *non*. Un *e* nasal est écrit plus souvent *ę* que *ä*; un *e* non nasal plus souvent *ä* que *ę*; cela est sans conséquence pour notre question. (Une liste d'environ 350 *ę* correspondant dans Cat. à *e* non nasal est donnée par Wolter p. LXXIV.) — L'usage du triple signe *e ä ę* est commun au Catéchisme, au Budas et aux *premières pages de la Postilla*. La plus grande partie de ce dernier imprimé ne connaît plus que *e ę*, d'ailleurs employés d'après le même système, mais sans que le nombre des *ę* augmente pour compenser celui des *ä* absents. Ces passages moins intéressants forment au reste à peine la sixième partie de ce que nous avions à dépouiller.

[* Par suite d'une lacune typographique nous sommes contraint, ici et jusqu'à la page 525, de noter par *ä* dans les petits caractères ce qui, dans les grands caractères de ce même article, est noté par *e* surmonté de *a*.]

Nous ne pourrons nous dispenser plus loin d'examiner avec quel degré de conséquence cette règle est observée; voici préalablement les formes intéressant la déclinaison consonantique:

Nom. plur. des féminins.

debes-: — *dą́gus ir dębefes* Post. 61,22. — (Pas d'autre nom. pl.)

Gén. sing. des féminins.

moter-: — *nę trókßki mótęręs io, nei tàrno, nei tarnáites* Cat. 24,6. *nä geizdmai fwätimós mótäräs* 27,27. — (Pas d'autre gén. sg.)

Bird-: — *drin' apfaugoïimo ßirdäs* Cat. 27,29. *fopuli ßirdęs* 30,29. *iz pażinios ßirdęs fawós* 39,26. A part cela trois fois *ßirdes*: 6,28. 41,5. 50,2; dix fois *ßirdés* accentué: 6,20. 24,21. 25,24. 44,31. 45,29. 46,9. 47,1. 47,3. 47,7. 57,25. — (Autre forme, *ßirdies*, fréquente aussi.)

deßimt-: — *Ißguldimas Deßymtes Diewo Prifakimu* Cat. 24,8, titre.[1] — (Autre forme absente sauf oubli.)

Par analogie *ißmintés* Cat. 50,7? On a *ißmintiés* 32,24.

Nom. plur. des masculins.

vëßpat-: — *o wiéßpatäs kaip' tári fu ßeimîna łiakitis*? Cat. 26,29. — (Pas de seconde forme.)

Gén. sing. des masculins.

vëßpat-: — *Krauiù Wießpatäs máffą* Cat. 31,10. *Wießpatäs máffą Jéfaus Christaus* 31,14. *Wießpatäs Christaus* 32,9. *nůg Wießpatés* 39,22. *nůg tawęs Wießpatés* 46,10. — (Habituellement l'autre forme, *Wießpaties*. Faute d'impression: *Wießpatis* 50,10.)

Formes consonantiques à remarquer.

Gén. plur. *ßirdą* Post. 64,7. *wießpatą́* Cat. 26,25. 43,5. *żawú* Geit. 16,26. *mótärą* Cat. 19,8. *piemenų́* Post. fac-sim. Analogique *prieżaftu* Post. 68,31.

Nom. sg. *Wießpats* Cat. 27,5; partout ailleurs *Wießpatis*, et de même *däßimtis* 27,34.

[Dat. sg. (p. 460 [516]) *Wiéßpati* Post. 64,1. *Wießpati* Cat. 38,19. 42,15. 58,15. *Wießpatip Diewiep* 27,13 (à côté de *Wießpatiép* 32,8). *dúktäri* Post. 60,11, défiguré en *dúktäriú* (??) dans la répétition du passage 62,32. Le dat. du thème en *-i- krikßczonis*, faisant *-oniú* au gén. plur. (13,13 etc.), est toujours de même en *-i*, une fois *krikßczonii*.]

Traces de passage à la flexion en *-é-*?

Il n'en existe pas la moindre. Cf. entre autres acc. *mótärį, fäfférį* Cat. 32,7, cf. Post. 63,23; acc. pl. *dęßimtis* 11,18. *ßirdis* 51,4; nom. sg. *mòte* — non «motere» — 32,12.6.8.

Pour avoir la conviction que nous sommes bien en face de la désinence *-es* des thèmes consonantiques, on peut dire d'après ce qui précède que l'évidence morphologique suffirait, ici comme chez Szyrwid. Alors même que le signe *ë* (*ę*) n'aurait jamais existé chez D., quelle peut être une désinence *-es* commune au gén. sing. des

1. La lettre *ä* est employée, en général, dans les titres comme dans le texte.

deux genres, commune de plus à leur gén. sing. et à leur nom. plur. si cette désinence n'est pas le primitif *-ës* consonantique? Mais la preuve plus directe qui peut résulter de cette lettre *ë* est trop précieuse pour être négligée. Nous examinerons donc ces deux questions-ci, — dont la première à vrai dire est presque superflue:

Orthographiquement, y a-t-il: 1. une chance quelconque pour que le *-ës* de Dauksza représente (partiellement) *-ës*? Par ex. *wießpatës* gén. pourrait-il s'entendre comme *wëßpatës*?

Un *ë* tenant la place de *ë* se rencontre exactement *une fois*, Cat. 49,21, dans *nëkadai*, écrit autrement *niekadai*, *niekad'*. La chance peut donc être appelée nulle absolument.[1]

Ecartons, par la même occasion, la supposition par laquelle *ßirdes* etc. pourrait tenir à l'oubli de l'*i* de *ßirdies*. Il n'y a que deux exemples de cette faute, eux-mêmes douteux: gén. *ißmintes* pour *-ties* (?) v. plus haut; et nom. plur. *akléii* Cat. 48,25. (On ne doit pas oublier que *-lë-* donne tantôt *-lie-* tantôt *-le-* dans la plupart des textes qui connaissent l'opposition *t*:*l*, parce que dans ces textes *l mou* vaut en lui-même *-li-*, *kelas* etc.)

2. Y a-t-il, toujours au même point de vue purement orthographique, une possibilité d'expliquer nos finales en *-ës*, *-ęs* comme valant *-ës*? Ceci exige une enquête un peu plus longue.

La régularité dans l'emploi des lettres en question est assez grande chez Dauksza pour qu'on voie ce que signifie *ë* au bout de *quelques lignes*, et ce que signifie son équivalent *ę* au bout de quelques pages. Pour prendre une base plus précise, le mot *nůdemë* «péché», que nous choissisons simplement à cause de sa grande fréquence, apparait, dans les cinq cas de la déclinaison ci-après, écrit comme suit:

Signe *e*.	Signes spéciaux *ë ę*.
(*-ë*) Nom. sg. 10 fois *nůdeme*.	(Jamais *-ë*, *-ę*.)
(*-ës*) Gén. sg. 13 fois *nůdemes*. 1 fois *nůdemês*. (1 fois *nůdemes'p.*)	(Jamais *-ës*, *-ęs*.)
(*-ës*) Nom. pl. 7 fois *nůdemes*.	(Jamais *-ës*, *-ęs*.)
(*-ës*) Acc. pl. 16 fois *nůdemes*.	10 fois *nůdemës*. 2 fois *nůdemęs*. 1 fois *nůdęmes*, par transposition évidente des *e*.
(*-ę*) Acc. sg. — (Jamais *-e*).	1 fois *nůdemë*. 5 fois *nůdemę*.

1. Ce qu'on rencontre plus fréquemment est: *ië* ou *ię* mis irrégulièrement pour *ie* (= *ë*). Nous donnons les exemples afin que la liste de la p. 466 [522] ne paraisse pas incomplète: *wiëtoi* Cat. 16,29. *ię* pron. 21,27. *priëiautos* 31,21. *kurię* 33,4. *Wießpatiës* 34,7 et 54,9. *dwięię* 37,19. *siëtą* 40,16. *patięsp* 40,21. *kurię* 42,2.

Ce tableau serait plus concluant encore si le mot se rencontrait à l'instrumental, presque invariablement écrit par *ë* ou *ę*, ainsi *galîbë* 12,29, *galîbę* 43,21, *lu didë galîbë* 13,2, *lu galîbë didë* Geit. 16,4, contre nomin. *galîbe* 31,32; 32,20; 48,22 etc. La 1e plur. en *-me* est presque toujours écrite *-më*; la forme réfléchie en *-mes* ne présente pas une seule fois *ë* ni *ę*. Dans toute la série des locatifs en *-ęjë* et en *-ęsë*, on rencontre 1 seule erreur: *nůdemëię* 34,8, autrement sans faute *nůdemeię pirmgimeię* (30,14); *žëmeię* (11,27), *meitcię* (57,27), *didelfę piktibelfę* (50,12) etc. etc. On pourrait multiplier à l'infini ce genre de preuves, qui ne laissent aucun doute sur ce qu'est la règle, mais une certitude véritable dans la question de *motërës* ne peut être obtenue que par l'appréciation exacte du nombre de fautes et d'exceptions dont cette règle est traversée en pratique.

Cette statistique indispensable des *cas négatifs* serait à son tour assez gravement faussée dans son résultat, si on ne commençait par éliminer trois séries de formes où la présence du son *ę* chez Dauksza doit être *niée* à ce que nous croyons:

1. Conjonction *nęfsą* Cat. 3,6. 49,17. Post. 63,1. *nă̆fsą* Cat. 3,21. En faveur de l'*ę* (Kursch. *nęsą*) on peut alléguer que Szyrwid a *nes* (non *nys*), mais le mot, chez Willent, n'est pas écrit moins de 279 fois par *ę*, voir Bechtel p. LXIV.

2. Prét. *pri-ăio* Cat. 38,26. 39,1. *in-ęiei* 51,28. 51,30. *nu-ăię* Post. 60,13, etc. Dans une portion considérable du territoire lituanien, il est indubitable que le prétérit *ęjaŭ* fait place à une forme non reconnue *ějaŭ*. Les textes žemaïtes dans lesquels *ę* est rendu par *ie* ont constamment *eje* (ou *eie*), *parejus*, *atejus* etc. sans *ie*. C'est ce qu'on trouve en particulier chez Dowkont, où le changement *ę* : *ie* offre une régularité satisfaisante, et qui dit par ex. *praiedęs* = *pra-ědęs*; de même chez Wołonczewski, où le changement *ę* : *ie* est littéralement sans exception sauf après *l* (au commencement du mot, *jerelis* = *ęrělis*). A Andrjewo, où l'*ę* subsiste, le chanoine Jaunius dans sa remarquable Pasaka, chez Geitler p. 21, ne marque pas une seule fois *ę* dans *eję*, *užęję*, *neiszęjus*, etc. cf. au contraire, *mokęję*, *turęję*, *iszgęlbęję* etc. Ce prétérit s'étend à l'Ouest jusqu'à Memel, comme on pourrait l'établir par mainte preuve; je ne cite que le grand spécimen de Jacoby (*Mitteil. der Lit. Gesellsch.* I, 61—80) offrant toujours *ęjo*, *snęjom* etc., ou bien *prygęjo* (67,6), une seule fois *parějo* 76,9, quoique l'*e* long soit régulièrement distingué par *ę*; ou, témoignage plus sûr, la Pasaka de Geitler p. 20 présentant sans exception *ie* pour *ę* (*iszbiere*, *turieje* etc.), mais nulle part *ie* dans *užejes*, *ateje* etc. Au Sud, cette même forme atteint au moins Rosseiny comme on le voit par Stanewicz écrivant *yszeja*, *yszeje*, mais *kalbiěty*, *pradiěty* etc. Il

Wieʒpatiä 43,21. *ięʒkošiu* 45,2. *Wieʒpatie* 45,11. *Dieuui* 47,12. *linxfmiäii* 56,24. *mięftä* Post. 62,20. *iztięfos* 68,16. *Diäuó* Geit. 16,9. Total: 18. L'extraordinaire *näkadai* n'est lui-même évidemment qu'une faute d'impression pour *niäkadai*, mais il ne viendra à la pensée de personne que nos huit génitifs en *-äs* (*-ęs*) soient dûs de même à cette *double* faute: *ä* pour *iä* pour *ie*.

est possible que Dauksza reste le seul auteur hors de la zone dite «žemaïte» à connaître ce prétérit (qui paraît s'arrêter avant Szauli du côté de l'Est), mais son dialecte, si nous l'avons bien déterminé devait se trouver, par le Nord-Ouest, en contact avec cette zone. Une appréciation sur le type *ějo* (*ějo*), assez isolé dans le système verbal, et rappelant skr. *a-yāt* avec augment, ne pourrait du reste être tentée qu'en tenant compte de l'ensemble des prétérits en *-o* et en *-jo* du lituanien.

3. *däftis* Cat. 25,29. *nufidéft* 24,32. *indęft'* Post. 67,14, ne demandent aucune justification: Kurschat *dēsti* dans «*kaĩp dēstis?*» etc. De même par conséquent la rare forme 2e prés. *pridäffi* («tu ajoutes») Cat. 23,1, valant *prīdesi*. Il y aurait lieu plutôt de demander sur quelle preuve repose en définitive le soi-disant présent *dĕmi* par *é* toujours cité à côté de *dèmi*. (Prononcer du reste *demì*: ou au moins *dĕmi*, pour n'être qu'à moitié barbare).

Nous restons, ce décompte fait, devant un total de 50 *ĕ ę* irréguliers, se décomposant comme suit:

Fautes d'impression certaines: 5 cas. — 1° gén. *didĕ́fses* Cat. 60,15, lire *didĕ́fnes* comme le montre 54,2. — 2° Deux *e* mis l'un pour l'autre: *nůdęmes* acc. pl. 59,27 (v. plus haut). *padęiés* 6,19 et *nuffidéiéfis* 51,8 (cf. *nufsidéiéfis* 43,17 etc.). *nełętas* Post. 71,4 (pour *nęłetas*).

Fautes du compositeur ou de l'auteur:

SYLLABES RADICALES: 7 cas. — *tęwą* Cat. 4,27. *Tęwa* 13,29. *tĕwo* 26,11. *Tĕwę* 43,13. *kęlimo* 14,11. *ißĕmuś* («ayant excepté») 27,21. *nenuffidęiĕs* 18,21.

INTÉRIEURES NON RADICALES: 18 cas. — Loc. *nůdemĕiê*, 34,5, v. plus haut. — Tous les autres cas concernent les verbes en *-ĕti* (ex.: *turętu*, *turĕk*, *pafsirgĕiimo*: 24,20. 27,20. 27,25. 37,10. 38,27. 39,5. 40,7. 42,6. 43,17. 44,1. 48,17. 52,6. 52,29. Post. 63,25. 66,30. 70,15. *minętiś*, imprimé *minę iś* 70,17.[1]

FINALES: 20 cas, dont voici le détail:

Prépos. *apę* Cat. 34,4.

3e prét. *płakę* Cat. 41,27. *núžęgę* Post. 63,9.[2]

Nom. sg. *karalíftĕ* Post. 62,19. *gerîbę* 66,19.

Voc. sg. *dúktę* Cat. 48,18. *žemę* 51,19. *tárpinikĕ* 20,16. *gimdiwĕ* 20,20. *gerîbĕ* 46,8. *duktę* Post. 63,4. *dûlkę* 71,6.[3]

---

1. P. LXXIV, à propos de la finale *-mä*, Wolter cite «*norätumbimä* Cat. 22,21; mais son texte porte *norĕtumbimä*.

2. *nä patuĕrę* Cat. 59,15, en apparence 3e plur., est indubitablement participe (sous-entendre *ira* devant *kitú*).

3. Seul le voc. *dúktê* Post. 63,4 (même ligne que *duktę*) est écrit par *e* ordinaire (comparer les nom. *tárpinike* 19,19. *gimdiwé* 11,3. *gerîbe* 33,14 etc. *žęme* Post. 61,24 etc. *móte* Cat. 32,2 etc. qui, eux, n'ont nulle part *ä* ou *ę*). Ceci nous met devant un singulier problème. D'après le raisonnement même que nous appliquons à *ßirdäs*, il nous est logiquement défendu d'admettre qu'une

Nom. pl. *žmônës*[1] Cat. 3,19. *galibës* Geit. 16,3.

Gén. sg. *słaptęs* Cat. 7,1. *garbęs* 49,4. *mietaßirdiltës* 23,24. *mietaßirdiltęs* 47,28. *laupsęs* 60,15. *méitęs* Post. 71,15.

On peut, maintenant, choisir pour la comparaison des chiffres la base qu'on préfèrera, la conclusion ne variera guère. Tous les NOM. PLUR. ET GÉN. SING. réunis n'arrivent pas à donner plus de huit cas de *-ës*, *-ęs*, pendant que les seuls thèmes *ßird-*, *moter-*, et *rëßpat-*, en amènent neuf. L'ENSEMBLE DES FINALES, nominales et verbales, en *-ës* ou en *-ę* — qui, dans le texte, sont de plus de 400[2] —, donne 20 cas, ou 13 sans les vocatifs; de sorte que si cette proportion ($^1/_{20}$ ou $^1/_{30}$) régnait chez nos 25 nom. plur. et gén. sing. comme *debelës*, *ßirdes*, ceux-ci devraient à peine nous présenter *un* exemple en tout de *ë* ou de *ę*. Aime-t-on mieux toutefois une troisième base, celle de la TOTALITÉ DES *ë* DU TEXTE, le résultat sera incomparablement plus favorable encore, sans qu'il soit besoin de se livrer à un dénombrement de ces *ë*. Il est permis de conclure que Dauksza livre un témoignage direct, et catégorique, pour la désinence *-ës*.

OBS. — Nous avons éloigné du débat une circonstance qu'on nous reprocherait peut-être de laisser sans mention. Comme le montre la liste, et comme on devait le supposer, l'erreur *ä ę ę* pour un *ë* est plus fréquente chez les *ë* ACCENTUÉS, par suite d'une confusion facile avec *ê ë*.[3] A tel point que les 7 exemples radicaux, de même 16 exemples sur 17 chez les verbes en *-ëti* peuvent s'expliquer de cette façon. Ceci est très en faveur de l'exactitude de Dauksza. Comme il s'agit toutefois de prouver tout autre chose, à savoir que l'imprimé donne une indication décisive *malgré ses incorrections*, la circonstance peut paraître au plus haut point DÉFAVORABLE, parce que la majorité des finales comme *ßirdës* sont accentuées (sans parler du fait que D. met souvent un accent sur la finale de flexion *comme telle et sans qu'elle ait le ton*). Nous ne croyons pas devoir nous perdre ici dans de nouveaux chiffres: simplifions donc la réponse

finale marquée jusqu'à 7 fois sur 8 par *ä ę* puisse avoir été *-ë* chez Dauksza. Comment d'autre part se résoudre à croire, *ex abrupto*, que le lituanien possède un vocatif jusqu'ici totalement inconnu: *žemë*, *duktë*? Nous sommes contraint de laisser provisoirement la question en suspens. En eux-mêmes, soit le voc. *duktë* = **duktër*, soit le voc. *žemë*, s'ils se confirmaient, n'auraient rien d'incompréhensible. Ce dernier serait le symétrique de *mergà* (= sl. *ženo*). A ce vocatif pourraient se rattacher particulièrement les formes comme *mèrgel*, *mòteriβk*.

1. Cf. p. 459, note 1 [516, note 1].

2. Nous en avons compté 200 en 33 pages. L'étendue totale est d'environ 70 pages pleines.

3. En réalité, pour *ę*, cette confusion typographique ne s'explique pas, car cette lettre, dans le facsimilé, a ordinairement la forme d'un *e* traversé d'une barre. Nous ne pouvons toutefois entrer dans ce détail.

en mettant les choses au pis. Nous supposons 1. que toutes les formes comme *ßirdäs* soient oxytonées (ce qui n'est pas), 2. que les 50 *ä ę* faux correspondent sans exception à des *é* toniques (alors qu'il y a 11 ex. non toniques, 5 fautes d'impression tenant à autre chose, 7 vocatifs, à déduire); on peut affirmer que même ainsi, c'est-à-dire en admettant que l'*é* tonique seul soit en jeu dans toute la cause, la proportion des *é toniques mal marqués* reste infiniment trop faible pour expliquer la graphie 9 fois répétée de *ßirdäs* etc. — Il faut spécialement remarquer à ce propos le nombre infime des *ę́* faux, alors que rien n'était plus naturel que la confusion *é—ę́*.

Un dernier argument a bien sa valeur quand on considère conjointement Szyrwid et Dauksza. Où est finalement, chez ces auteurs, la forme *moters*? — *akmens*? Comment se fait-il que cette forme, qui n'est pas seulement la plus ancienne, mais aussi la plus répandue dans les différents dialectes, ne soit pas même sporadiquement attestée par un seul exemple dans deux sources qui n'ont autrement de remarquable que leur caractère archaïque? Il y a là une bizarrerie suffisante pour éveiller à elle seule l'attention, et faire soupçonner qu'*akmens* doit se cacher chez ces auteurs sous quelque autre enseigne.

Les dialectes du Nord-Ouest (Memel—Heydekrug—Tilsit) auxquels appartient la quasi-totalité des monuments prussiens du XVIe siècle, ont devancé pour certaines syncopes les dialectes orientaux, ainsi *kurs, tur*: Szyrwid et Dauksza *kuris, turi*. Il n'y a donc rien de particulièrement frappant à trouver constamment chez Willent (1579) le génitif *moters, akmens, wandens* etc. Le nom. plur. serait semblable s'il n'avait subi métaplasme sur la flexion en *-i-*: *moteris, akmenis* etc. (à lire, vu le dialecte, *móterīs*, comme *nāktīs* pour *-tys*). Un nom. pl. *wieſchpates* qui apparait Ench. 3,27 (contre *wieſchpatis* 24,23) semble toutefois conserver une trace de la vieille forme. L'expliquer comme le fait, d'ailleurs dubitativement, Bechtel p. XVII par un changement phonétique de *-īs* en *-es* est entièrement inadmissible pour Willent, et il serait facile de montrer que les deux ou trois cas apparents du même fait apportés par cet auteur, comme impér. *-kit(e)* ou *-ket(e)*, sont eux-mêmes sans consistance. Un second exemple, que Bechtel passe sous silence, est *pięmeneſpi* Ev. 86,6, reproduit par Sengstock dans l'éd. de 1612, et qui malgré *ſtůmenieſp* 114,22, n'est probablement pas une faute. Il est clair du reste que l'intérêt de *pëmenëspi* pour le traitement de *-ës final* est nul.

Le plus ancien monument de la langue, le *Prasty Szadey* de 1547, malheureusement écrit dans le triste dialecte de Memel, n'offre

à remarquer qu'un seul détail, assez imprévu. Il ne s'agit ni du nom. plur. qui est en *-is*, comme dans Willent, ainsi *materis*, *feferis*; ni du gén. sing. en *-es*, *materes* 19,20, *deschimes*[1] 6,17, *menefes* tit. (qu'on ne peut hésiter à lire *materês* = *moterës*, cf. *nactes*, *kazanes* etc.). Mais, dans quatre passages, surgit un extraordinaire génitif *materis*, 10,29. 11,4. 14,24. (15,5 *mateis*). L'idée de voir dans sa finale *-is* une modification dialectale du *-ês* primitif prêt à tomber, ne serait pas tellement absurde qu'on ne doive au moins poser la question. Nous y répondrons du reste négativement: soit parce qu'il existe dans le texte *un* génitif syncopé (*wandens* 25,5), soit parce qu'à la différence de ce masculin *wandens* nos 4 génitifs en *-is* sont exclusivement du féminin, ce qui confirme que la raison de l'*-is* doit être morphologique.[2] On sait que justement le *Prasty Szadey*, ainsi que plusieurs sources de la même région, connaissent chez les thèmes en *-i* un génitif en *-is*, d'ailleurs exceptionnel, et qui reparaît toujours dans les mêmes mots: *smertis*, *macis*, *czestis*, *ßirdis*, *ugnis*, *mostis* (tous du féminin). Il n'est guère possible d'expliquer *materis* autrement que par la formation *smertis*, mais comme celle-ci est elle-même d'une parfaite obscurité, la question n'aurait chance d'être résolue que par une nouvelle étude, portant sur l'état total de la déclinaison en *-i-* dans ce groupe de dialectes.

1. Inutilement corrigé en *deschimtes* par Bezzenberger. La forme est analogique sur le nom. *deßims*, cf. p. 460 [516].

2. Il est vrai que *wandens* n'appartient pas au *Prasty Szadey* lui-même, mais à une des *Giesmes* qui y font suite. La langue paraît du reste identique dans les deux parties, à part peut-être *dawe* contre *dewe* 6,24.

ACCENTUATION LITUANIENNE.

(*Indogermanische Forschungen.* VI. Anzeiger, p. 157. — 1896.)

On peut montrer que deux systèmes tout à fait différents de l'accent se sont succédé en lituanien. Ce qui forme la base du second, une relation de l'accent avec l'intonation, est inconnu à tous les degrés du premier. Mais ce qui caractérise le premier, savoir une parfaite simplicité des schémas, est à son tour ce qui a disparu dans l'autre. Un seul de ces faits aurait changé la face de l'accent lit., mais tous les deux proviennent du même événement:

A une certaine époque anté-dialectale (du reste indéterminée), l'accent «s'est régulièrement porté de 1 syllabe en avant quand, reposant originairement sur une syllabe douce (geschliffen), il avait immédiatement devant lui une syllabe rude (gestossen)».[1] — Ainsi **laĩkyti* (*aĩ*+*ý*) devenait *laikýti*, pendant que par ex. *ráižyti* (*ái*+*ý*) n'était pas amené à changer la place de l'accent.[2]

C'est ce qui suffit, dans toutes les parties de l'accent, soit à décomposer le système actuel, soit à recomposer l'ancien.

— Déclinaison. — Toutes les divergences d'accent du type: *dëvùs*, *ponùs* (de *dẽvas*, *põnas*) contre *kélmus*, *výrus*, sont postérieures, simplement dues au fait que dans **dẽvůs*, le *ů*, étant rude, attirait sur lui l'accent toutes les fois que la précédente syllabe était douce.

---

1. [Voir, dans les *Actes du Xe Congrès international des Orientalistes*, tome I, p. 89, cette loi, rédigée en termes différents.]

2. La somme des cas possibles (l'accent se trouvant sur la première syllabe) était:

ái + *ý* = ◡̈ ◡ ◡ + ◡̀ ◡ ◡ ◡.
aĩ + *ỹ* = ◡ ◡ ◡̈ + ◡ ◡ ◡̀.
ái + *ỹ* = ◡̈ ◡ ◡ + ◡ ◡ ◡.
aĩ + *ý* = ◡ ◡ ◡̈ + ◡̀ ◡ ◡.

Pourquoi c'est justement le 4e cas et lui seul qui s'est trouvé constituer pour l'accent une position critique, c'est ce qu'un simple coup d'œil sur ce tableau fait comprendre.

Seules donc sont primitives les divergences qui ne trouvent pas leur solution dans ce fait phonétique; par ex. *dëvaĩs kelmaĩs* contre *põnais výrais*.

Mais si cela est poursuivi en détail, on verra qu'il ne reste rien, ni du paradigme Ia de Kurschat, qui devient identique à IIa; ni du paradigme Ib, qui devient identique à IIb (passant ainsi de l'état de paradigme mobile à l'état de paradigme immobile).

A ce moment, on aura sans le chercher fait sortir de son tombeau le véritable système caché sous l'accentuation actuelle. Il se compose, comme chacun le voit, simplement de:

1 paradigme mobile = { indirectement: Ia. / et directement: IIa.

+ 1 paradigme immobile = { indirectement: Ib. / et directement: IIb.

D'autre part, il ne connaît pas l'intonation, puisque soit son paradigme Mob. soit son paradigme Im. s'applique avec indifférence à des mots à pénultième rude ou à des mots à pénultième douce.

[Il existe donc actuellement deux mouvements de l'accent mêlés: l'un récent, l'autre ancien; l'un dépendant, l'autre indépendant de l'intonation; et il serait chimérique, dans l'état présent du lit., de vouloir faire abstraction de l'un d'eux pour ne considérer que celui qui est «grammatical», c'est-à-dire plus ancien que l'autre. On peut seulement s'efforcer de trouver des sigles appropriés, qui tout en indiquant avec précision l'accent moderne, rappellent constamment ce qu'était cet accent dans le premier système.]

A cet égard, les mots seront de 4 classes (au lieu de deux du premier système). Ils peuvent suivre ou bien les paradigmes Mob. et Im. (autrefois généraux, aujourd'hui spéciaux aux mots à pénultième rude); ou bien Mob./α et Im./α, noms que nous adoptons pour les variantes actuelles de Mob. et Im. après pénultième douce.

Et les différentes formes dont se composent les paradigmes (par ex. l'instrumental en *-ů*, l'instrumental en *-mi*, le génitif en *-s*, etc.) seront également dans quatre situations possibles au lieu de deux. Il n'y avait pour elles, dans l'origine, que ces deux alternatives: être oxytonables, c. à d. oxytonées dans Mob. (c'est ce que nous appelons Ω), ou n'être pas oxytonables, c. à d. barytonées aussi bien dans Mob. que dans Im. (c'est ce que nous appelons Z). Il y a maintenant pour elles ces quatre alternatives:

Z = Oxytonaison[1] dans zéro paradigme.
Zα = Oxytonaison dans Mob./α et Im. α.
Ω = Oxytonaison dans Mob. α et Mob.
Ωα = Oxytonaison dans Mob./α Im./α, et Mob.

Les trois premiers cas se voient partout. Le quatrième, moins fréquent, est celui qui devait se présenter si une forme finissant par rude était par hasard au nombre de formes oxytonables du premier système. Ainsi le nom. sing. des fém. en *-ā-* est oxytoné dans trois paradigmes, contrairement à toute «règle», parce qu'il est à la fois une forme Ω (comme tous les nom. sing.) et une forme finissant par rude.

Polysyllabes. — Ici se produit ce qu'on pouvait prévoir:

Les thèmes PAROXYTONS offrent le même état caractéristique que les disyllabes (qui, en effet, n'ont pu, eux-mêmes, développer Mob./α et Im./α que parce qu'ils étaient des paroxytons).

Les thèmes PROPAROXYTONS et HYPERBARYTONS ne connaissent aucune trace de cet état, c'est-à-dire que quelle que soit chez eux soit l'intonation de la pénultième soit l'intonation de la tonique, ils n'ont jamais d'autres paradigmes que Mob. et Im. purs. Bien inévitablement, puisque la pénultième, qui est en contact avec les finales, ne dispose pas du ton, et que la syllabe qui en dispose n'est pas en contact avec les finales.

Dans un tout autre ordre d'idées, ce qui paraît ressortir avec une grande probabilité de l'étude des polysyllabes, c'est que «pour qu'un mot quelconque jouisse du paradigme mobile, il faut toujours qu'il ait l'accent radical sur l'initiale». (Se rappeler ici que tout disyllabe a l'accent sur l'initiale.) La plupart des exceptions actuelles comme *septynì septýnius* Parox. Mob. se résolvent au moyen de la loi mécanique (*septýnius* pour **sēptynius*, à cause de *ē̃ + ý*, ce qui donne un Proparox. Mob.).

1. Quelques principes élémentaires ne sont nullement ici hors de propos: La barytonaison est l'accentuation normale de toute espèce de mot et de forme lit. L'accent radical, qui ne manque dans aucun mot, est toujours situé en deçà de l'ultième du thème. L'accent radical est mis par là dans l'impossibilité de jamais se trouver sur une finale ni même sur la colonne syllabique où se trouve une finale. Ainsi toute oxytonaison a le caractère formel d'une dérogation à l'accent radical (détail qui semble ignoré de presque tous ceux qui citent l'accent lit.).

Mais étant, de plus, le seul genre de dérogation à l'accent radical [à part les dat. plur. et le dat. sg. des adj.], l'oxytonaison, ou plutôt la somme des oxytonaisons qu'admet un mot ou une forme, donnera le compte exact de son accentuation.

— Flexion verbale. — Le fait le plus marquant de cette flexion est qu'à la différence du nom, elle ne connaît pour tous les verbes qu'un seul paradigme, IMMOBILE. Car les différences comme *velkù-áugu*, *esmì-sérgmi* ne sont de nouveau qu'un effet de la loi mécanique. En présence de ce fait nous faisons consister presque tout le problème de l'accentuation verbale à se demander: s'il n'a pas existé, soit selon les verbes soit plutôt selon les formations du verbe (fini), une différence d'accent; donc un second paradigme «non immobile», — quel que fût au juste son mouvement, que nous ne prétendons pas reconstituer.

Parmi les nombreux indices propres à confirmer ce soupçon, nous ne citerons que les plus topiques:

1. Le partic. en *-ant-*. — Cette formation nominale va sur Im. ou Mob. (car il va sans dire que toute différence comme *neszą̃s* — *áugą̃s* représente une pure différence de paradigme; accus. *nẽszantį* comme *áuganti*).[1] Et la règle serait, à en croire Kurschat dans sa Grammaire, qu'elle va toujours sur Im. quand la radicale est rude, partiellement sur Mob. quand la radicale est douce. Ainsi:

szaũkiąs neszą̃s | *áugą̃s.*

Règle non-seulement inexplicable, mais qui serait une capitale objection au principe posé plus haut que JAMAIS l'intonation ne peut influer sur le choix d'un paradigme.

La vérité est ici que toute l'accentuation des participes, et autres annexes du verbe, dans la Grammaire de K. n'est qu'un tissu d'erreurs contredites par son *Deutsch-Lit. Wörterbuch* aussi bien que par son *Neues Testament*.[2] Et il résulte de ces derniers, si on observe les formes, que l'accentuation vraie est:

1. *sergą̃s neszą̃s* | *augą̃s*,
2. *szaũkiąs* | *tráukiąs*,
3. *klỹpstąs* | *trúkstąs*,

c'est-à-dire que le paradigme du participe est a) indépendant de l'intonation, mais b) dépendant de la formation verbale, en *-ō -jō*

1. Le contraire serait une violation de règles inviolables sur l'oxytonaison, v. plus haut.

2. En général nous ne pouvons nous appuyer que sur les ouvrages non grammaticaux de K. Si c'était par exemple d'après la Grammaire de K. qu'on jugeait de l'accentuation du nom, on en aurait une idée sinon fausse, du moins singulièrement insuffisante, comme avait déjà commencé à le montrer Masing (*Serbo-chorv. Accent*). Mais les erreurs (innombrables) de K. sur le nom n'ont pas un caractère irrémédiable: celles qu'il répand sur le verbe, à propos de participes, avaient ce caractère.

-stō etc. Or comment concevoir ce fait si le prétexte n'était pas donné par une différence de paradigme dans le verbe fini lui-même[1]?

Des observations tout analogues peuvent se faire sur le partic. en *-ama-*, etc.

2. Accentuation des préfixes. — On ne voit pas d'abord pourquoi tels présents rejettent l'accent sur le préfixe et pas d'autres. Ainsi *nè-serga, nè-nesza,* mais *ne-szaũkia.* On voit bientôt que c'est la même loi que pour le participe. Ce qui ne prouve pas que le paradigme 'fût mobile'; mais au moins qu'il existait, décidément, une différence entre *serga-* et *szaukia-*. — Il est presque inutile de dire que si l'on n'a pas de même «*nè-auga*», mais *ne-áuga* comme *ne-tráukia*, c'est simplement qu'ici encore la loi mécanique a transporté l'accent d'une syllabe.[2]

— Dérivation. — Il existe au point de vue de l'accent trois catégories principales de suffixes (secondaires).

Les uns, qui n'offrent qu'un minime intérêt, possèdent par eux-mêmes le ton, de sorte que le mot-base est indifférent. Ainsi *-ỹnas.*

Les seconds respectent le mot-base, en exigeant que le dérivé ait le même ton radical que lui. Ainsi *-iszkas* (*pagōnas : pagōniszkas*, etc.). — Ceci aura pour conséquence: que si le suffixe commence par rude, il prendra naturellement le ton toutes les fois qu'il aura pour mot-base un paroxyton à pénultième douce.

La troisième catégorie, et la plus curieuse, est celle qui veut que le ton soit sur le suffixe ou sur le mot-base (de fondation), selon que le mot-base suit, dans sa flexion, le paradigme Mob. ou Im. Ainsi *darbiniñkas, pininginiñkas* de *dárbas* Mob., *pìningas* Mob. contre *búrtininkas, malūnininkas* de *búrtas* Im. *malūnas* Im./α. — Et ici de nouveau se présentera la complication prévue si le suffixe commence par une rude comme *-ûtas, -ingas* etc. C'est-à-dire qu'on a, pour une raison grammaticale, *krúmûtas* de *krúmas* Im., *kalnûtas* de *kálnas* Mob., de même *kam-*

1. Il faut dès à présent indiquer que si la présence du paradigme mobile [nominal ou verbal] a la signification que nous lui attribuons plus loin (oxytonaison du thème), la conclusion ne s'impose pas sous cette forme. Mais il est avant tout nécessaire de ne pas confondre deux ordres d'idées et d'hypothèses.

2. En effet ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ n'est jamais traité autrement que ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏑.

pûtas de *kaũpas* Mob. α, mais pour une raison simplement phonétique: *lapûtas* de *lãpas* Im. α (= **lãpûtas*, à cause de *ã* + *ũ*).[1]

Ces remarques ne sont relatives qu'au ton radical de dérivés. Mais le paradigme qu'ils peuvent suivre, en outre les changements d'intonation («métatonie») qu'ils présentent souvent, ne sont pas non plus sans d'étroits rapports avec la classe d'accent du mot-base.

— Conséquences à tirer pour la phonétique. — 1. Douce tonique devant brève finale prouve que la finale a toujours été brève. Ainsi: *tãvi*; *mĩrti*; *nẽsza*; *tuřgus*; *ẽsti*. (Une forme où ceci se produit ne peut avoir pour courbe d'accent que Z ou Ω, mais il n'importe aucunement de connaître sa courbe.)

2. Quand on peut affirmer d'une forme qu'elle suit la courbe Zα — ce qui ne suppose pas seulement qu'elle est toujours (et non quelquefois) oxytonée après douce, mais qu'elle est en outre non moins absolument barytonée après rude —, il devient certain que sa brève finale[2] provient d'une ancienne longue. Par ex. inf. *mirtè* — *áugte* ne peut pas avoir un *-ĕ* bref primitif. (Cette forme finit du reste en réalité par *-tę* comme le prouvent les dialectes).[3]

— Le paradigme (nominal) lit. et les thèmes oxytons. [Autre chose est de s'occuper de la position respective des accents, comme situés sur une colonne radicale ou en-avant d'elle, ce qui constitue le paradigme et représente un fait constatable; autre chose de s'occuper de la valeur que prennent grammaticalement ces accents comme «radicaux» et «flexionnels», ce qui n'est ni une chose toujours limpide, ni une chose qui corresponde d'une façon simple à la différence indiquée, puisque πατρός est sur la colonne du ton radical et passe pour flexionnel. Aussi ne connaissons-nous

1. La 1e catégorie de suffixes n'a pas d'analogue dans les finales de flexion. La seconde est tout à fait comparable aux finales Z et Zα. La troisième aux finales Ω et Ωα.

2. Il faut dire en effet *sa* brève finale, vu qu'on ne peut concevoir comment une forme Zα ne finirait pas aujourd'hui par brève. La seule exception embarrassante (à part le permissif dont l'accent est faux chez Kuršchat) est constituée par la 1e et 2e prétérit, lesquelles admettent toutefois une explication simple.

3. Ωα ne donne pas le même instrument que Zα, pour cette raison accidentelle que s'il s'agit d'une forme située hors du canon régulier des déclinaisons, il devient impossible de distinguer les oxytonaisons de Ωα de celles qui sont dues à Ω pur. Si l'on retranche le point de repère EXTÉRIEUR livré par gén. *raũkos*, il ne reste nul moyen de prouver que nom. *mergà*, *rankà*, *galvà* et *varnà* représente plutôt Ωα que Ω.

pour considérer le paradigme que des accents *columnaux* et *marginaux*.

Un élément matériel qui, outre le partage des accents en columnaux et marginaux, peut sembler appartenir au paradigme est la distance de la col. rad. par rapport à la fin du mot (et, par là, par rapport aux accents marginaux). Il faut au contraire bien se garder de mettre cela dans la notion de paradigme si l'on veut conserver la faculté de classer les paradigmes, lorsque ces deux éléments de la distance et de la division des accents entreront dans des rapports compliqués. Un paradigme est donc pour nous purement la somme des accents columnaux et marginaux; mieux que cela, purement le contenu de la colonne radicale, puisque par ce dernier on voit immédiatement ce qui n'y est pas contenu.[1]

1. Il n'existe en lit. qu'un seul paradigme; qui n'a du reste l'occasion de s'appliquer qu'à des thèmes barytons. Si on l'appliquait par hypothèse à des thèmes oxytons, il changerait nécessairement, et donnerait deux nouveaux paradigmes. Il suffit pour le voir, de transporter la colonne du ton radical sur la col. 1-Ext. (ce qui donne, dans tous les noms, un thème oxyton) et de compter combien d'accents sont maintenant columnaux ou marginaux. Ce compte ne sera en aucun cas le même que dans le paradigme général; mais il diffèrera selon qu'on aura fait l'opération sur un thème vocalique (*sūnù-* au lieu de *sū́nu-*), ou sur un thème consonantique (*duktèr-* au lieu de *dùkter-*).

Il sera permis d'appeler paradigme *G* le paradigme général; paradigme *g* la forme qu'il doit prendre chez un oxyton vocalique; et paradigme γ celle qu'il doit prendre chez un oxyton consonantique.

2. On peut constater que le 1er paradigme idéal γ n'offre aucune différence sérieuse avec celui d'un oxyton consonantique indoeur. (du moins du type πούς | πο δός ou γυνή | γυναικός; ce qui n'a point de rapport, vu notre définition du paradigme, avec πατήρ | πατρός); et que de son côté *g* concorde essentiellement avec le

1. Au point de vue de la place que peut occuper la colonne du ton rad., comme à d'autres points de vue, il est juste dans toutes les langues de classer les colonnes syllabiques du paradigme (des formes) en externes (= touchant, fût-ce une seule fois, une finale) et internes (= ne touchant pas de finale):

1-Int.	1-Ext.	2-Ext.	2-Int.	1-Int.	1-Ext.	2-Ext.	3-Ext.
su	*nus*		ap	lai	*dû*		
su	*nu*		ap	lai	*de*	*ni*	
su	*nu*	*mi*	ap	lai	*de*	*ni*	*mi*

schéma d'un oxyton vocalique indo-eur. Or, on n'a pas fait intervenir autre chose pour cela que le paradigme général lit. qui diffère aussi bien de *g* que de γ. — Là est le point essentiel; aussi n'avons-nous pas pris la peine de remarquer que *g* et γ existent en fait, l'un forcément dans *szùn-*, l'autre librement dans *katrà-* et autres oxytons pronominaux; circonstance qui n'aurait rien pu nous apprendre par elle-même sur le paradigme général.

3. La facilité avec laquelle *G* donne des paradigmes indo-eur. quand on le greffe sur des thèmes conjecturaux oxytons est une raison pour croire que c'est de ce côté qu'est son origine. Une question tout à fait distincte en soi de celle du paradigme, celle de l'absence des thèmes oxytons dans la langue, se trouve ainsi, sans qu'on le veuille, abordée en même temps que celle du paradigme.

Nous posons comme hypothèse 1. que seuls *g* et γ existaient à l'origine comme paradigmes mobiles (en sorte que les mots aujourd'hui immobiles seraient seuls d'anciens barytons). 2. que tout accent qui par hasard se trouvait dans *g*, γ, sur syllabe intérieure aurait été transporté sur l'initiale, tandis que tout accent final (qu'il fût d'ailleurs columnal ou marginal) restait dans sa première position.

4. Si ce principe est admis[1], le passage des consonantiques de γ à G en découle rigoureusement[2]:

(γ)	N. V.	**duktē*	>	*duk|tē*	(G)
	A.	**duktē|rin*	>	*dùk|terį*	
	D.-L.	**duktē|rĭ*	>	*dùk|terĭ*	
	G.	**dukte|rès*	>	*duk|terès*	
	I.	**dukte|rimì*	>	*duk|terimì*; etc.	

5. Quatre choses nouvelles sont contenues dans ce déplacement:

a. Le thème a cessé d'être oxyton.

b. Le paradigme a changé, puisque le contenu de la col. rad. (= paradigme; v. plus haut) est diminué de deux accents, ceux du nom. sg. et du voc. sg., maintenant placés dans une position marginale.

1. Il est malheureusement difficile de dire le caractère exact qu'aurait cette loi, car il y a des obstacles à la transformer en loi phonétique pure et simple.

2. Il faut excepter d'une manière générale, soit ici soit dans la suite, le dat. plur. (*dukterìmus*), seul accent marginal intérieur, du parad. γ ou du parad. G, mais qui aurait dû, comme intérieur, passer à l'initiale aussi bien que les columnaux intérieurs.

c. Une distance inconnue auparavant est maintenant permise dans la langue pour certains mouvements de l'accent (commencement du principe du «saut de l'accent», devenu la caractéristique générale du système lit.).

d. Tout accent sur finale a pris uniformément la signification qu'il n'avait pas, d'une opposition nécessaire avec l'accent columnal; mais il faut ajouter: toute position de l'accent dans le mot correspond maintenant d'une manière tellement claire ou à l'accent columnal ou à l'accent marginal que ceux-ci vont (pour la première fois) mériter les noms d'accent radical et flexionnel, cf. plus bas sur ce point.

Ce qui, en attendant, caractérise notre point de vue, c'est qu'il y a, dans ce qui compose aujourd'hui les accents marginaux d'un consonantique, un morceau de la col. rad. d'un ancien oxyton.

6. Peut-on de même chez les vocaliques déduire G de *g*? — Non-seulement non, mais la conséquence immédiate du principe appliqué aux consonantiques est que chez les oxytons vocaliques aucun accent ne devait changer, puisque tous les accents de *g* (columnaux et marginaux) sont indistinctement finals, à la différence de ceux de γ. Que par conséquent, soit le parad. *g*, soit la classe des oxytons voc. devrait, à l'heure qu'il est, subsister comme au premier jour. C'est en effet ce que nous soutenons, et à l'appui de quoi nous avons tous les oxytons voc. pronominaux. Dans *katrà-*, *anà-*, *kurià-* et (dialectalement) *kokià-* *tokià-* persiste sans aucun changement, avec le paradigme *g*, le type des oxytons vocaliques. Bien loin que ces oxytons — aujourd'hui formant une anomalie étrange au milieu du système lit. — réclament une explication, ce qu'il faut expliquer, c'est comment le reste des oxytons voc. (nominaux) a pu cesser de leur être conformes; fait sans lequel ni le paradigme G ne serait aujourd'hui le paradigme général du lit. (mais au contraire un petit paradigme local), ni la barytonie des thèmes une autre loi constante de cette langue.

Nous admettons ici — non comme explication commode, mais comme une chose appuyée sur de sérieux arguments — que systématiquement le lit. a, dans ses oxytons voc. (nominaux), retiré l'accent de la finale dans les formes où le paradigme G (alors spécial aux consonantiques) lui en fournissait l'exemple, par ex. nom. pl. *súnūs* au lieu de **sūnūs* d'après *dùkteres* qui était, lui, pour **duktēres*, et n'avait jamais connu d'accent final. (Les deux

tendances indiquées plus haut sous *d* ont un rôle dans les motifs de ce changement, et c'est encore le même phénomène qui se poursuit quand on remplace aujourd'hui — chez les oxytons pronominaux — *kokĩ* ou *kokiùs* par *kókį, kókius.*) — A ce moment était accomplie a) l'unification du paradigme en G (après être parti de γ et de *g*); b) la suppression du type de thèmes oxytons.

Nota. Quoique les formes qui ont retiré l'accent soient, par conséquent, tout à fait les mêmes dans *sūnù-* et dans *duktèr-*, il y a dans *sū́nu-* et *dùkter-* un nombre inégal d'accents marginaux représentant la continuation de l'ancienne col. rad. de l'oxyton (dans l'un, seulement *duktẽ,* nom. et voc.; dans l'autre *sūnùs, sūnaũ, sūnaũs, sūnū̃*); ce qui tient à l'asymétrie initiale de *g* et de γ, mais n'empêche pas G de se trouver aujourd'hui partout identique.

7. Une dernière observation est nécessaire. On trouvera peut-être, en examinant tout, qu'un seul fait précis existait dès le début pour prétendre que le paradigme général lit., avec ce qui s'y rattache, doit être sorti d'un paradigme spécial; et que ce fait est simplement l'accentuation du nom. sing. et du voc. sing. dans le paradigme général lit. — Sans doute, mais l'argument est péremptoire.

Car si le paradigme général lit. n'est que la continuation d'un général schéma indo-eur. — point de vue sous lequel s'abritent toute espèce d'autres affirmations, par ex. que le «saut de l'accent» [= mobilité de l'accent chez les barytons] devait être un principe courant de l'indo-eur. — nous demandons pourquoi le nom. sing. et le voc. sing., et justement ces formes qui sont dans tous les paradigmes indo-eur. columnales, sont devenues dans le paradigme général lit. *marginales.*[1]

Et demande-t-on au contraire, en admettant l'origine spéciale du paradigme lit., quelle sera la centrale différence du paradigme lit. avec tous les paradigmes indo-eur., on pourra d'avance dire exactement que c'est le passage non évitable du nom. sing. et du voc. sing. dans l'accent marginal. Seulement, cela implique, comme on l'a vu, outre la supposition générale que le paradigme lit. procède des oxytons, la supposition plus spéciale qu'il provient des oxytons consonantiques seuls.

1. C'est précisément quand on veut partir des rares schémas indo-eur. qui rappellent l'accent lit. par le «saut de l'accent» (skr. *pánthās, pathás, *pathibhís*) qu'il devient plus impossible que jamais de comprendre que le nominatif lit. soit marginal. — En ce qui concerne ici le vocatif, nous laissons complètement de côté le voc. emphatique (ἄδελφε, *mõteriszk*, etc.).

8. De même que les principes fondamentaux de l'accent lit. ne rencontrent aujourd'hui, quand on y prend garde, jamais d'autres exceptions que celles qui tiennent à la présence d'un thème oxyton[1] de même nous pouvons voir maintenant que c'est historiquement par la suppression des thèmes oxytons que l'accent lit. a atteint son ordre, et réalisé tout-à-coup un maximum d'ordre qui ne sera dépassé nulle part dans un système linguistique.

Cet ordre est qu'on peut toujours couper un paradigme lit. par le milieu, et qu'on aura toujours dans toutes les formes un segment à gauche pour les accents radicaux, un segment à droite pour les autres. En outre, que l'un de ces segments correspond toujours aux colonnes internes, l'autre toujours aux colonnes externes du mot (les oxytons étant d'avance exceptés de tout). Grâce à cette position relativement au mot on sait d'avance si un accent est columnal ou marginal. Mais grâce à leur position réciproque, l'accent columnal et marginal prennent en même temps des valeurs d'accent radical et flexionnel qu'on peut leur contester grandement dans d'autres langues.

Il faut que l'accent columnal ait toujours devant lui, comme en lit., une autre syllabe marquant la position virtuelle de l'accent opposé pour que la distinction existe. Ainsi on peut dire de l'accent de *pánthās* qu'il est columnal et radical; mais de l'accent de *pitá*, πούς, πατρῶν, τιμῆς ou τιμή simplement qu'il est columnal; — ni radical ni flexionnel.

Pour qu'un système tel que celui du lit. ne puisse pas même être conçu, il suffit que l'accent columnal repose plus ou moins souvent sur la col. 1-Ext. Et il suffit en revanche qu'il ne repose jamais sur la col. 1-Ext., ou qu'on ait supprimé les oxytons, pour que ce système existe dans sa plénitude.

9. Il a été fait abstraction constamment de la déclinaison des masc. en *-a* (subst. et adj.) qui présente quelques particularités. Au pluriel, simplement le fait que le nom. plur. (*dëvaĩ*, *margì*) est resté fidèle au schéma oxyton, parce que *dùkteres* et même *sūnus* étaient trop différents par leur finale pour l'inciter à retirer l'accent. Au singulier toutefois, plusieurs irrégularités qu'il serait impossible de discuter en peu de mots.

1. Ce qui fait que toute exception est limitée aux thèmes forcément oxytons comme *tà-*, *trì-*, *szùn-*, ou librement oxytons comme *katrà-*, mais du reste sans différence, c'est-à-dire sans que la circonstance du monosyllabisme ajoute quoi que ce soit à celle de l'OXYTONIE.

— Les intonations lettes. — On peut, croyons-nous, prouver que les intonations du lette n'ont aucune corrélation avec le phénomène correspondant du lituanien, mais sont en revanche en rapport avec les classes d'accent du lituanien.

Lorsqu'un nom (disyllabe) appartient en lit. au paradigme Mob./α ou Mob., il offre en lette l'intonation *gestoßen*, ainsi *dĩws*, *dìgs* = *dĕvas* Mob./α, *dĕ̃gas* Mob., et dans le cas contraire l'intonation *gedehnt*, ainsi *prẽds*, *pẽns* = *prẽdas* Im./α, *pẽnas* Im.

Il est clair que cela tient simplement à ce que dans le type Im. (sans décider si Im. et Im./α différaient déjà en letto-lit.) la syllabe initiale était sans cesse accentuée, au lieu qu'elle ne pouvait l'être que très rarement dans le type Mob. — Les dialectes lit. du Nord, qui tendent comme le lette à retirer l'accent sur l'initiale, offrent des différences très sensibles dans leur accent selon que l'initiale était autrefois tonique ou non, mais non selon qu'elle était autrefois rude ou douce; et c'est sans doute aussi la seule chose qui a donné lieu à la différence lette *gedehnt* et *gestoßen*, quoique, surtout relativement au verbe, il soit prudent de ne rien affirmer trop catégoriquement.

P. S. — Je n'avais pas connaissance en rédigeant ces lignes du livre récent de M. H. Hirt, *Der indogermanische Akzent*, qui, malgré l'effort sérieux qu'il apporte dans le sens d'une meilleure compréhension de l'accent lituanien, m'aurait obligé à de nombreuses controverses.

M. Hirt n'a nulle idée d'un déplacement général de l'accent par le groupe douce tonique > rude, base de tout l'état lituanien actuel.

Il est amené, dans son analyse de la flexion, à voir toutefois « que les désinences rudes ont attiré à elles l'accent d'une radicale douce » (p. 95 ; et le fait, même sous cette forme, aurait pu, sans donner une véritable idée de la loi, éclairer au moins toute la flexion. Mais M. Hirt entremêle de telle façon ce fait avec une série de lois indémontrables (p. 93—95) qu'il finit par n'avoir chez lui qu'une portée dérisoire même dans le domaine de la flexion.

Ce que nous disons ici est pour marquer la différence des points de vue, non pour revendiquer une priorité qui n'a en tous cas pas à être revendiquée, puisque la loi, telle que nous la comprenons pour notre part, avait été exposée dès 1894 au Congrès des Orientalistes de Genève et qu'on en peut lire la formule depuis

cette époque dans le Bulletin du Congrès.[1] (Je l'avais indiquée déjà antérieurement *M. S. L.* VIII 445 [p. 511]; *I. F.* IV 460, note 3 [p. 517, note 1].)

Encore plus distantes malgré leur analogie extérieure seraient, si on les comparait, la théorie de M. Hirt et celle qu'on vient de voir au sujet des oxytons et de leurs attaches avec le paradigme lituanien.

1. [Bulletin N° 5. — Voir aussi *Actes du Xe Congrès international des Orientalistes*, tome I, p. 89.]

KRITIK DER SONANTENTHEORIE.

(*Indogermanische Forschungen*. VII. Anzeiger, p. 216. — 1897.)

Schmidt J. *Kritik der Sonantentheorie*. Eine sprachwissenschaftliche Untersuchung. Weimar Böhlaus Nachfolger 1895. 195 S. 8°. 5 M.

La première nécessité sera de nous borner, et par là de ne donner aucune analyse juste du livre. Dans le choix que nous sommes obligé de faire, c'est sur une question préjudicielle, toute générale, que nous préférons placer le débat. M. Johannes Schmidt, cela ressort de toutes les parties de sa polémique, ne cesse de considérer la théorie des sonantes comme un objet parfaitement défini par avance, comme une doctrine que l'on peut combattre ou défendre, mais dont le contenu est à tous les yeux limpide. Nous regrettons de ne pas voir avec la même évidence que l'éminent savant de quoi se compose cette théorie, ou ce qui lui vaut à ses yeux son titre de *théorie*; peut-être par la même raison, de ne pas savoir au juste ce qu'il faudrait conclure du volume, même à supposer que tous les arguments qu'il contient fussent sans réplique.

La théorie combattue ne serait si claire que si elle consistait, purement et simplement, à soutenir l'existence en indo-eur. des quatre sons **r̥ l̥ m̥ n̥*; mais d'admettre ce fait brut ne peut constituer aucune sorte de point de vue ou de théorie.

Si celle-ci se trouve quelque part, ce ne peut être qu'en donnant à **r̥ l̥ m̥ n̥* une signification, soit en les opposant à *er el em en* . *re le me ne*; soit en les opposant à *ˌr ˌl ˌm ˌn* . *rₑ lₑ mₑ nₑ*; soit enfin (dans un autre sens) à *r l m n* consonnes.

Je ne parle pas du premier cas qui revient à dire que τατός n'était pas **tentós* ou ne contenait pas *le même son* que πέντε. Car, bien que de première importance, et bien qu'impliquée par **r̥ l̥ m̥ n̥* si on les admet, cette proposition a la particularité de pouvoir être soutenue sans admettre *r̥ l̥ m̥ n̥* (ainsi que le fait M. S.). Là n'est donc en aucun cas, et les sonantistes seraient les premiers à le nier, la théorie sonantique.

Sera-t-elle dans **r̥ l̥ m̥ n̥* opposés à *ˌr ˌl ˌm ˌn*? Est-ce là qu'est la vue importante défendue par les sonantistes? Commençons par affirmer qu'il y a en effet là un conflit important, contrairement à ce qu'il a paru à quelques critiques. Ceux-ci oubliaient que la thèse débattue s'étend à **r̥ l̥ m̥ n̥* ou *rₑ lₑ mₑ nₑ*, qui seuls en font voir les sens. Il y a un intérêt de premier ordre, il y a toute une opposition de points de vue, à savoir si *perk-* et *prek-* s'affaiblissaient identiquement en **prk-*, ou au contraire différemment en *pₑrk-* et *prₑk-*. Mais pour quelle raison? Ou quelle est cette divergence? Elle n'est point relative à la liquide, elle est entièrement relative à l'*e*, au sort possible ou nécessaire d'un *e* en indo-eur. Et cette question est-elle du moins limitée aux syllabes renfermant une nasale ou liquide? Tout le monde sait qu'elle ne l'est pas et doit

s'agiter aussi bien à propos de *ket-* (*k*$_e$*t-*, *kt-*), de *ed-* (*$_e$d-*, *d-*) et de vingt autres cas. Est ce là ce que M. S. a voulu traiter? Nous ne voudrions le nier ni l'affirmer. En tous cas on voit que nous avions raison de dire qu'on ne pouvait deviner sans définition quel principe devait être renversé sous le nom de théorie des sonantes. Car si la thèse sonantique est en dépit de son nom ce qu'on vient de voir «que l'*e* indo-eur. tombe radicalement ou ne tombe pas», aucun «sonantiste» n'a jamais mis d'importance particulière à ce principe, beaucoup ne se sont pas fait faute de lui donner des entorses, quelques-uns même comme M. Osthoff émettent des vues diamétralement contraires en posant par ex. qu'on n'a pas passé de **keitó* à **kitó*, mais que l'*e*, s'est d'abord affaibli (**k*$_e$*itó-* ou **kiitó*), puis contracté, etc.

Enfin l'idée à laquelle s'identifie la théorie des sonantes pourrait être une idée relative, non plus à *r̥* ou *$_e$r* (termes qui s'excluent dans des formes données), mais à *r̥* et *r*, *n̥* et *n* (termes qui *alternent* en des formes distinctes). C'est-à-dire d'enseigner quelque chose sur le régime auquel est soumise la différence *r̥-sonante*, *r-consonne*. Si c'est là ce qu'elle a en vue, deux remarques sont impossibles à comprimer. D'abord, en fait, aucune formule un peu scientifique sur ce sujet ne pourrait être donnée sans commencer par avoir une théorie physiologique de la syllabe à peu près égale à sa tâche, ce qui n'est nullement le cas aujourd'hui: de sorte que les principes donnés sur l'indo-eur. ressembleront tous plus ou moins à celui-ci qu'un *n* doit par ex. être sonante s'il est «entre deux consonnes». Si ces deux consonnes sont elles-mêmes des éléments pouvant être sonantes ou consonnes, je mets en fait qu'il n'y a pas une formule existante permettant de se tirer de là. Mais ce défaut étant peut-être corrigible, là ne saurait être l'objection sérieuse. La vraie question est de savoir si nous sommes *appelés* à trouver des règles pour une chose comme la coexistence de *r* et de *r̥* en indo-eur. Nous ne pouvons insister longuement là-dessus, mais quand on fera pour la première fois une théorie vraie de la langue, un des tout premiers principes qu'on y inscrira est que jamais, en aucun cas, une règle qui a pour caractère de se mouvoir dans un *état de langue* (= entre 2 termes contemporains), et non dans un *événement phonétique* (= 2 termes successifs) ne peut avoir plus qu'une validité de hasard. Il est contraire à la vérité de l'ordre linguistique qu'une alternance, comme l'est *r-r̥ doive* respecter une forme régulière. Elle *peut* par hasard l'offrir, c'est tout. Et dans tous les cas, pour poser la règle sous son vrai sens, il faudra reprendre le terme antérieur au lieu du terme contemporain, en considérant *le* ou *les* événements phonétiques grâce auxquels coexistent à la fin *r-r̥*: ainsi comme indication du procédé, ne pas chercher le principe de **uks-n-os* : **uks-n̥-bhis*, mais le principe de **uksenos* > **uksnos* (a) et de **uksenbhis* > *uksn̥bhis* (b).

On dira qu'il y a cependant, pour qui veut la voir, une formule claire résumant la théorie des sonantes et lui donnant un corps. M. S. la cite çà et là: c'est l'idée de *parallélisme constant* entre *r l m n* et *i u*. "Tout ce qui arrive pour *i u* arrive pour *r l m n*." Voilà qui donne sans doute l'illusion de la clarté. Il n'est pas difficile de montrer qu'il y a là peut-être une formule empirique, mais absolument aucun principe. Appliquée au cas où on porte une appréciation sur **prek-* > *pr̥k-* ou *prek*: > *pr*$_e$*k-*, est-ce sérieusement au nom d'une symétrie nécessaire avec *u* (**ued-* > *ud-*) que l'on nie **pr*$_e$*k-*? Toute la valeur de **ued- ud-* lui-même est de montrer qu'on n'a pas *u*$_e$*d-*, que la chute de l'*e* est absolue: on n'invoque pas autre chose à propos de **pr̥k-*. Appliquée

au cas où on veut réglementer la différence *r* : *r̥*, est-ce encore une doctrine sérieuse que de se reporter à ce qui se passe pour *i* : *j*, *u* : *w*, sans émettre aucune vue nette sur ce qui se passe pour ces derniers?

Il nous est impossible pour ces raisons de convenir qu'il y ait une chose déterminée à soutenir ou à combattre sous le nom de théorie des sonantes, même en épuisant les hypothèses sur ce qu'elle pourrait être; à plus forte raison si on se dispense initialement de la définir comme M. S. Ce que l'on voit, puisque l'idée sonantique peut être cherchée de tant de différents côtés, c'est que la contre-théorie de M. S., si elle était formulée quelque part, nous aiderait grandement à sortir d'incertitude; mais c'est là, par le regrettable silence de l'auteur, un autre point obscur qui demanderait un autre nombre de pages pour être peut-être fixé. Par ce double doute sur ce qui est combattu d'une part, affirmé de l'autre, nous n'apercevons pas le moyen, très sincèrement, de dégager la conclusion finale.

Si nous avons dû nous borner à une seule remarque, à celle qui s'adressait à l'ensemble du livre, il va sans dire que nous ne pouvons nous croire quitte pour cela envers un auteur comme M. S. et que nous ne renonçons qu'à regret à entrer dans la discussion détaillée des chapitres. Si intéressante qu'en soit souvent la matière, elle ne se prête pas à un résumé. Je crois que tout lecteur qui connaît le contenu de l'ouvrage se rendra compte lui-même de la véritable difficulté qu'il y aurait à extraire tel ou tel point plus essentiel que d'autres de la démonstration de M. S. Celle-ci se compose en effet d'arguments complètement dépourvus de suite[1] et où à la réfutation se mêle couramment une certaine proportion de thèses positives et personnelles, le tout formant un ensemble fort difficile à classer et à critiquer autrement que page par page. Tout ce que nous pouvons espérer est que nous ayons pour notre part l'occasion de revenir ailleurs sur quelques-unes des idées émises par l'éminent professeur de Berlin.

---

1. Voici l'analyse d'un chapitre (chap. IV). — P. 50—52: δασύς ne prouve pas *n̥*. — 52—54: *n̥*, ou *m̥*, a donné indo-ir. *an* devant *y*, *v*, *m* (*jaghanrán*): il s'ensuit, paraît-il, que la même chose a dû se passer dans **tn̥tós* (indo-ir. **tantás*) d'où diverses conclusions. [Ainsi introduction incidente d'une loi toute nouvelle, par laquelle il existerait une réduction *indo-ir.*, ou *hindoue*, de *an* en *a*.] — 54—69: Thèse impossible à résumer en peu de mots sur *hiṁsati ádbhuta*, pour **admbhuta-*, où le primitif *en* se serait réduit entre deux consonnes à *n-consonne* pour être plus tard expulsé, ou conservé dans le cas de *hiṁsati*. — 69—71: Impossibilité physique de faire entendre un *n̥*. — 71—76: Le *n̥* des désinences, comme πόδ-ας etc. — 76—80: Inanité des preuves comme la perte du *d* dans pruss. *insuwis* (lingua), preuves ayant exactement le même caractère que celle de δασύς placée à l'autre extrémité du chapitre. — Cet exemple est uniquement destiné dans notre pensée à montrer la réelle impossibilité d'une appréciation en bloc de ce qui se trouve même dans une seule des divisions du livre.

INSCRIPTIONS PHRYGIENNES.[1]

(*Recherches archéologiques dans l'Asie Occidentale. Mission en Cappadoce* 1893—1894, par E. Chantre. Paris 1898. p. 165 seq.)

DESCRIPTION DES TEXTES

Les deux pierres sont relativement indemnes, en ce qu'aucun accident particulier n'en a dégradé la surface, si l'on excepte la petite face latérale II C. Néanmoins, par le simple fait de l'usure, une partie des lettres s'est effacée au point de rendre plusieurs passages très incertains. Quelques lettres, peu nombreuses, sont probablement perdues sans remède. Une cause de difficulté dans les endroits critiques, est que les inscriptions sont gravées sur une surface mal polie dont les sillons naturels se mêlent d'une manière extrêmement fâcheuse aux traits du ciseau, dès que ceux-ci ont perdu de leur netteté.

Nous avons essayé d'établir le texte — c'est-à-dire la suite matérielle des lettres — sans pousser beaucoup plus loin notre ambition. Les quelques remarques qui ne sont pas relatives à cette simple fixation de lecture sont celles qui pouvaient se présenter presque d'elles-mêmes.

Les documents que nous avions sous les yeux sont les suivants:

Copies. — Les copies exécutées à Euyuk même par Mme Chantre (A), et par M. Alfred Boissier (B) qui, en 1894, accompagnait la mission dans son second voyage.[2]

1. [Les deux pierres phrygiennes découvertes en 1893 par M. Chantre à Euyuk, non loin de Boghaz-Keui, étaient encastrées dans le mur d'une maison privée. En 1894, au cours de sa seconde mission en Asie Mineure, M. Chantre, avec l'appui des autorités ottomanes, les a fait transporter au Musée de Constantinople.]

2. [M. Boissier tient à faire remarquer que sa copie a été prise dans de mauvaises conditions, et qu'il vaut mieux n'en pas tenir compte quand il y a divergence entre elle et les autres documents.]

Estampages. — Les premiers estampages, pris par la mission, ont péri dans l'opération du moulage. Ceux qui m'ont été envoyés depuis de Constantinople sont peu nets, et n'ont offert que peu de chose à glaner en dehors des autres documents.

Moulages. — Le moulage fait sur les empreintes rapportées d'Euyuk est déposé au musée du Trocadéro. Je n'ai connu directement que le moulage des petites inscriptions II B, II C, trop frustes pour être photographiées sur le moulage.

Photographie du moulage. — Pour I et II A, j'ai eu sous les yeux de bonnes photographies du moulage qui peuvent faire penser qu'il n'y aurait pas eu d'avantage très grand à pouvoir consulter les plâtres eux-mêmes.

Photographie directe. — Sur le désir que je lui en avais exprimé en apprenant que les monuments venaient d'arriver à bon port à Constantinople (automne 1895), M. Chantre a bien voulu faire les démarches nécessaires pour obtenir de la direction du Musée Impérial Ottoman la photographie des pierres elles-mêmes.[1] Ce document est venu à temps compléter ou corriger sur différents points les lectures antérieures.

Aucun de ces différents moyens de fixer le texte ne nous a paru de trop. Nous serions plutôt tenté de les trouver, tous réunis, encore insuffisants, et de renvoyer d'avance à ce que donnera l'examen définitif de la pierre.

La région d'où proviennent les deux monuments Chantre ne peut s'appeler sans autre distinction la Cappadoce. C'est cet angle nord-ouest de la Cappadoce, identifié avec l'ancienne Ptérie d'Hérodote[2], où subsistent (à Boghaz-Keui, à Iasili-kaya, comme à Euyuk même), les restes d'une très spéciale civilisation, du reste remarquablement pauvre jusqu'à ce jour en monuments épigraphiques de toute sorte.

Les nouvelles inscriptions ne sont pas cependant les premiers exemples d'écriture, ni d'écriture alphabétique grecque en ce district.

1. Malheureusement nous n'avons pas eu de photographie des faces II B, II C. Il existe pour la première une photographie directe, très insuffisante, reproduite planche III.

2. Contre cette identification, voir Th. Reinach, *Actes du Xe Congrès des Orientalistes*, VI, 23. Nous sommes loin de refuser aux arguments de M. Reinach une certaine plausibilité, mais la question de savoir si la région d'Euyuk est ou non la Ptérie est, en somme, dans le présent sujet, presque sans conséquence (sauf au cas où on suivrait l'auteur dans sa thèse plus vaste concernant les Matiènes et l'empire matiène).

On connaissait cette inscription mi-alphabétique déjà copiée à Euyuk d'Aladja par Hamilton, *Researches in Asia Minor*, I, 383, et que nous figurons ci-dessous.

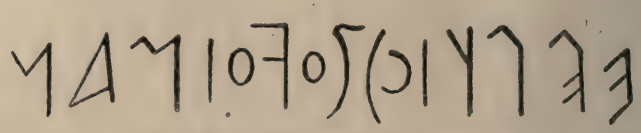


Fig. 166. — Inscription de Hamilton.

Une autre inscription, celle-là franchement alphabétique, mais à peine plus longue que la première, fut trouvée à Euyuk par Mordtmann. Nous la reproduisons plus loin à cause de l'intérêt qu'elle offre pour nos propres monuments.

Aucun de ces deux textes, si on peut les appeler de ce nom, ne jetait la moindre lumière sur l'espèce de langue qui pouvait régner au delà de l'Halys en la contrée ptérienne. J'admire sincèrement M. Sayce qui n'hésite pas à voir dans le *man* de l'inscription de Hamilton un mot indo-européen signifiant *ego*, et à donner toute la traduction de l'inscription (*Troie*, de Schliemann, édition française, p. 510, Appendice).

Grâce à l'étendue fort différente, quoique encore bien relative, des inscriptions Chantre, nous avons aujourd'hui des clartés plus grandes sur l'idiome qui s'écrivait en caractères grecs dans le pays d'au-delà de l'Halys. Il apparaît que cette langue n'est autre que le phrygien, ou si tel n'est pas exactement le cas, au moins un dialecte tellement apparenté à ce dernier que la chose, dans l'état restreint de notre connaissance, revient absolument au même. Il y a identité entre *iosni* (IIA, 2) et le fameux ιος νι (ὅστις ἂν . . .) des inscriptions néo-phrygiennes; entre le suffixe (métronymique?) de *Kamutieiwais* (I, 2) et celui d'*Arkiaewais*, *Memewais*, dans les inscriptions Midiennes; entre *Akenan* (IIA, 2) et la première partie du nom midien *Akenano-law*, sans parler d'autres coïncidences moins frappantes. Le problème qui se pose ou les conclusions qui s'imposent vont dès lors dans un sens assez inattendu. Tous les centres phrygiens se trouvent à une immense distance d'Euyuk et de la Ptérie d'Hérodote. En accordant même à l'ancienne Phrygie, comme son poste le plus avancé vers l'est, Ancyre (où ne s'est jamais rencontré une inscription phrygienne), Euyuk se trouve encore à quelque 200 kilomètres de ce point, et chose plus importante, au delà

de l'Halys, en dehors des limites qu'a jamais connues l'empire phrygo-lydien.[1]

Ce n'est donc guère à une «colonie phrygienne», qui aurait apporté comme par éclaboussure jusqu'en Ptérie la langue des environs de Pessinunte, que l'on peut songer devant nos inscriptions. Une autre hypothèse plus hardie serait de supposer que la communauté des institutions du culte entre la Cappadoce et la Phrygie aurait conduit à l'établissement d'une langue sacrée partout où régnaient les rites de Cybèle, et que c'est à ce titre que la langue phrygienne serait connue en Cappadoce, en dépit de toute frontière politique ou nationale; mais nous irions dans ce cas à l'encontre des vraisemblances historiques comme des conclusions de tous les critiques, qui ont constamment cru que le courant religieux s'était produit en Asie Mineure de l'est à l'ouest, de Cappadoce en Phrygie et non de Phrygie en Cappadoce.

Le plus simple de beaucoup est donc d'en revenir à la première idée qui s'offre: que nous sommes devant l'idiome authentique des populations ptériennes, et que, par conséquent, il se parlait en deçà et au delà de l'Halys des dialectes absolument voisins.[2] Ceci ne laisse pas de troubler le dogme ou la légende des Briges immigrés de Thrace et de l'isolement linguistique du phrygien en Asie Mineure. Nous entre-voyons plutôt que, du haut des montagnes d'Arménie jusqu'aux rives de l'Archipel, s'étendait une seule masse continue de peuples ariens arrivés également de l'Est (et qui, en revanche, à ce que nous croyons, n'ont jamais occupé aucune partie du sud de la péninsule).

A la différence des inscriptions «Midiennes» (inscriptions de Doghanlu), nos inscriptions ne connaissent pas la ponctuation entre les mots. Nous sommes par là privés de la seule base qui mettait encore une lueur de clarté dans les premières, car il ne faudrait pas se dissimuler que toute forme Midienne qui a pu être expliquée, ne l'a été qu'en vertu de la ponctuation, non à la suite de quelque déchiffrement lumineux du sens général de la phrase. Quand ni

1. Les rapports de la Ptérie avec cet empire n'ont consisté, à ce qu'on connaît, qu'à être ravagée en 548 par Crésus, peu avant la prise de Sardes par les Perses.

2. Aucune opinion sur les Héthéens ou sur le peuple qui a gravé les bas-reliefs d'Euyuk n'est émise par là. Il ne résulte pas, par exemple, de la présence d'inscriptions osques en Campanie qu'aucun peuple tel que les Etrusques n'ait jamais eu pied en Campanie.

l'un ni l'autre de ces points de départ ne sont offerts, on ne peut que trop mesurer d'avance la pauvreté du résultat à attendre.

Inscription I.

Hauteur de la pierre: 0m85. Largeur: 0m84. Epaisseur: 0m35. — L'inscription ne paraît être mutilée d'aucun côté, sans qu'il y ait évidence à cet égard.

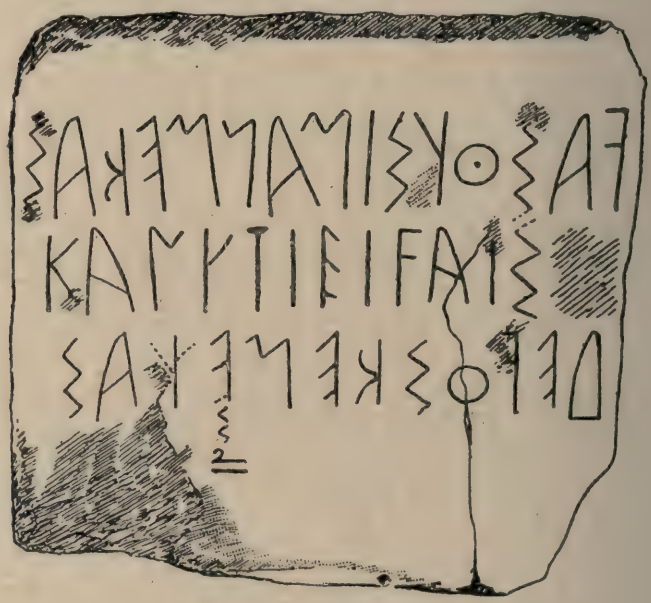


Fig. 167. — Inscription I.

Les arguments à faire valoir pour l'intégrité de l'inscription sont d'abord la dimension des lettres initiales FA, puis le fait qu'à gauche comme à droite le bord de la pierre ne coupe aucune lettre.[1]

1. Le croquis n'est autre chose qu'une espèce de mosaïque tirée tant bien que mal par nous-même de l'estampage, de la photographie directe et de la photographie du moulage. Son utilité est de fixer, ne fût-ce que grossièrement, ce qui résulte de toutes ces images sur la forme des lettres, leur situation, et enfin d'autres détails qu'une simple transcription n'indiquerait pas; mais nous devons expressément répéter, pour éviter des méprises, qu'il ne constitue point de document pour sa part.

Ligne 1. — Photographie de Constantinople: Ϝασουσιμανμεκασ. — Copies: *idem.* — Le moulage ne conserve que σουσιμανμεκασ, le bord du papier d'estampage s'étant trouvé par hasard entamé à l'endroit des lettres Ϝα.

Le κ de -μεκασ a une forme qui ne se répète nulle part dans les deux inscriptions, et qui, à la rigueur, pourrait faire conclure à une autre lettre que κ (branches très courtes, légèrement tordues en forme de flamme, se rejoignant au même point du jambage vertical). Il faut cependant observer que la forme du κ est en général assez variable dans les deux inscriptions. — L'ο de Ϝασου- a la forme connue ⊙ qui se retrouve plusieurs fois, mais n'est cependant pas constante.

Nota. — Dans le bas de l'υ de Ϝασου existe un petit quart de cercle (ϰ) visible avec un peu de peine dans toutes les reproductions. Mentionnons-le pour éviter une erreur à ceux qui seraient tentés de lire pour cela Ϝασοκ-. Le trait n'aurait d'importance que s'il pouvait passer pour le reste d'un trait profond, plus ou moins oblitéré, mais ce n'est point le cas à l'examen, et le trait, d'où qu'il provienne, a dû toujours être aussi pâle que maintenant. Il est sans signification possible dès lors.

Ligne 2. — Copies: κανυτιειϜαισ. — Photographie du moulage: *idem*; la seule lettre qui laisse à désirer étant le 3e ι (dans -Ϝαισ-). — Dans la photographie de Constantinople, les lettres lisibles sont: .ανυτιειϜα... (avec restes du κ).

Au delà de σ, un espace détruit ou en blanc (il est difficile de décider quelle hypothèse est la vraie) ayant pu contenir au maximum trois lettres, s'il a jamais été rempli. Très vaguement il semble qu'on distingue peut-être les restes d'un ο, ce qui donnerait le texte κανυτιειϜαισο.

Ligne 3. — Photographie de Constantinople: δεϜοσκεμε.ασ. — Photographie de l'estampage:]Ϝοσκεμε.α.. — Copies: A. δριοσκενευασ; B. αριοσκενευα[β].

Il semblait qu'une partie de cette ligne fût dans un état désespéré. La photographie de Constantinople montre qu'elle est pour ainsi dire intacte d'un bout à l'autre, simplement un peu plus effacée aux deux bouts qu'au centre. Il n'y a pas lieu, après cette photographie, de mettre en balance les autres documents.[1] On peut

1. C'est à notre plus grand regret qu'il a fallu néanmoins se contenter pour la planche I de la photographie du moulage, qui ne donne aucune idée juste de la 3e ligne. L'épreuve de Constantinople est prise sous une si mauvaise

regarder le texte δεϜοσκεμευας comme assuré; réserve faite des observations qui suivent:

1. Le ϒ est peut-être un υ pur et simple; mais en réalité il paraît muni d'un troisième trait, ainsi disposé: ϒ. — Ce qui m'empêche particulièrement d'en douter est d'abord que j'avais relevé ce trait dans mes notes avant de connaître la photographie de Constantinople; plus encore la circonstance suivante qui ne dépend plus de mon impression personnelle:

On trouve dans les deux copies, A et B, -κενευα-; mais, chose curieuse, la forme donnée à l'υ dans les deux copies, n'est pas la même: l'une porte ϒ, l'autre au contraire ⅄ avec une forme inversée (et inadmissible ici) de l'υ. D'où la conclusion assez plausible que le trait de droite existe aussi sûrement que celui de gauche, bien que les deux transcripteurs, en croyant lire tous les deux υ, n'aient vu tantôt que l'un, tantôt que l'autre.

La fixation de la lettre douteuse n'est peut-être pas terminée après ce que nous venons d'en dire, car on remarque encore dans le bas du signe à gauche, de vagues lignes qui tendraient à lui donner pour forme finale: ϒ. Toutefois, et après de patientes inspections des photographies, il nous semble plus probable que ce dernier trait inférieur n'est dû qu'à un défaut de la pierre.

Peut-être la lettre dont il s'agit n'est-elle autre que le ϒ connu dans le λαϒιτ de la 7e inscription Midienne, où Ramsay voit avec raison, croyons-nous, le même signe que dans ↑ et ⊃ des inscriptions Mid. 2 et 5. Si la comparaison du même auteur avec l'archaïque Ϝ des Ioniens (Ἁλικαρνα Ϝέων) est juste, la lettre a pu désigner une espèce de sifflante, distincte de l'*s* ordinaire.

2. Les copies ont ν dans -κενε-. Déjà l'estampage me paraissait plus favorable à μ, et je n'ai pour ainsi dire plus de doute après la nouvelle photographie. Non seulement la trace du quatrième trait constituant l'*m* peut encore se surprendre, mais on peut affirmer qu'un ⅄ n'eût jamais comporté une pareille distance entre la lettre dont il s'agit et la suivante; cet intervalle est à lui seul une preuve de l'*m*.

---

lumière que les caractères qu'elle a révélés à cette ligne n'auraient pas reparu sur une nouvelle plaque, et qu'en retour, le lecteur n'aurait eu qu'une déplorable image de la *deuxième* ligne, celle-ci étant tout à fait mauvaise sur la photographie de Constantinople. — [Il n'a pas été possible de reproduire ici les planches de l'ouvrage original.]

Sous la ligne 3. — Exactement sous le ϵ de -μευασ-, on remarque, chose énigmatique, un petit ⋚, lui-même souligné de deux traits ayant cette forme: ⊥. Il y a deux alternatives. Ou bien lire de bas en haut, ce qui donnera |ᴦ⋚. Ou bien conserver le sens général de l'inscription; dans ce cas, seul le ⋚ constitue une lettre, et les barres horizontales représentent n'importe quoi. En aucun cas on ne voit ce que cet appendice signifie.

N'oublions pas de noter que le grand trait vertical qui se dresse ici dans la photographie du moulage (planche I) provient d'un simple pli du papier, et que la photographie directe n'en présente aucune trace.

Les remarques qui, sans ressembler le moins du monde à un essai d'interprétation, se présentent assez immédiatement sont, me semble-t-il, les suivantes:

Le mot κανυτιειϝαισ, ne sera séparé par personne de Βαβα ΜεμεϝΑισ, Ατεσ ΑρκιαεϝΑισ des inscriptions de Midas. Ceux-ci sont ou des patronymiques, ou des métronymiques, ou des gentilices. Du moins des mots donnant une indication de ce genre, que ce soient des nominatifs comme Λαερτιάδης ou des génitifs comme Λαέρτεω. Leur place est immédiatement après le nom de personne. Dans la présente inscription, il semble au contraire que κανυτιειϝαισ en soit séparé. Le nom de personne est, ou bien dans Ϝασουσ, ou bien tout à fait absent. Dans le dernier cas, c'est une expression comme Πηλείδης pour Ἀχιλλεύς; dans l'autre, le tour Δηίφοβος ἐβεβήκειν Μαιναλίδης, avec séparation du patronymique; et dans les deux cas, un tour poétique. A première lecture, je dois ici le constater, le fait qui m'avait le plus frappé, est que toute l'inscription sonnait comme un texte métrique (⏑ — ⏑ — ⏑ — etc.) . . . Sans doute une telle impression ne peut être que bien incertaine[1]: il est d'autres inscriptions phrygiennes, nommément le n° 7 de Ramsay (ζοσεσαιτ ματερεζ etc.), pour lesquelles ce soupçon prendrait plus de corps.[2]

1. Surtout s'il faut lire κανυτιειϝαισο (v. plus haut). Seul un catalectique *Kanū'tieiϝais* s'accorderait bien avec la première ligne.

2. A ce propos, il peut être intéressant de remarquer, sans confondre d'ailleurs les époques, que le texte pour ainsi dire *moyen* de l'Imprécation néo-phrygienne, quand on en combine les différentes versions, est:

ιος νι σεμουν κνουμανει κακουν αδδακετ αινιμανκα,
με ζεμελω κε διος κε ετιττετικμενος ειτου.

Un fait plus frappant se présente quand on jette les yeux sur les deux petites inscriptions antérieurement découvertes à Euyuk (cf. fig. 166). Celle qui fut trouvée dans cette localité par Mordtmann et dont cet explorateur n'avait aperçu que la première moitié a été complétée par Ramsay (*J. of the R. Asiatic Society*, XV, pl. III, n° 13).[1] Elle est conçue comme le montre la figure 168.

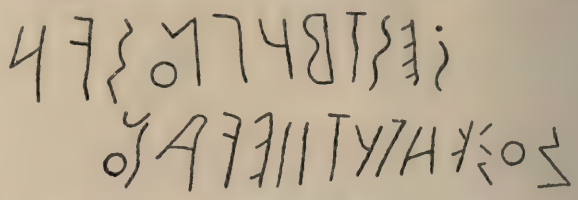


Fig. 168. — Inscription de Mordtmann-Ramsay.

Ce texte contient, comme on le remarque, le mot κανυτιιεϝασ(ο), moyennant l'insignifiante correction de Λ en Μ. Mais on ne peut, je crois, s'en tenir là. Le débris de lettre en forme de 4, qui finit la première ligne est forcément, s'il est bien rendu, le reste d'un Α. Toute l'inscription finit donc par ϝασοσ κανυτιιε-ϝασο, de quelque façon qu'on lise ce qui précède. Est-ce là peut-être le propre génitif de notre ϝασουσ κανυτιειϝαισ? Dans tous les cas, les deux noms sont devant nous, et la coïncidence devait être signalée.[2]

ce qui donne deux vers dactyliques tolérables, et conserve encore la même forme quand on remplace με ζεμελω κε διος κε par la variante: ζειρα κε οιπειες κε (ετιττετικμενα ειττνου).

1. Voir les observations de cet auteur à la page 123 de son mémoire. C'est évidemment d'une tout autre inscription 13 qu'il parle aux pages 131 et 134.

2. ΚανυτιειϝαιΖ fait l'effet de contenir une variante dialectale de la diphtongue marquée dans ΑρκιαεϝαιΖ, et qui n'est elle-même qu'un cas phonétique de l'*ē* long (subsistant, on ne voit selon quelle regle, dans *Memeœais*). En général, l'*ē* long (indo-eur.) paraît être transformé en phrygien ou en *ae* ou en *ā*, peut-être selon l'influence des sons avoisinants:

La transformation complète, allant jusqu'a l'*ā*, se trouve avec évidence dans ματαρ (cas obliques ματεραν ματερεΖ). Cf. peut-être αναρ dans l'inscription néo-phrygienne n° XV de Ramsay. Προιταϝοσ, ainsi qu'ΑκενανολαϝοσΖ rappellent fortement la classe grecque en -ηϝ-, Πηλεύς, Πηλήϝος. Nous parlons plus loin de l'hypothétique αϝαρΖ pour **ēwarz* (?). La transformation mitoyenne en *ae* est attestée avant tout par εδαεσ, puis, comme nous le croyons, par ΑρκιαεϝαισΖ (dépendant lui aussi de la classe en -ηϝ-?), enfin peut-être dans Μιδαι ΛαϝαγτιαεΙ (ou ΓαϝαλτιαεΙ) dans lequel le ϝ serait oublié, ou phonétiquement supprimé, de manière que la forme aurait à s'entendre comme ΛαϝαγτιαεΙ(ϝ)ι ou ΛαϝαγτιαεΙ(ϝ)ει.

La réalité de Ϝασουσ comme nom d'individu recevant par là quelque confirmation, on peut maintenant, avec plus de certitude, porter un jugement sur ce que représente la finale des noms néo-phrygiens comme Βαβούς, Ουαδούς, Απφους, traités en dernier lieu par M. Solmsen, *Journal de Kuhn*, XXXIV, 57. Contrairement à l'idée de ce savant, dont les conclusions sur ce point sont du reste plutôt confuses, ce n'est pas à un changement de *Babos* en *Babus*, pas davantage de *Babos* en *Babus*, mais bien à l'existence d'une ancienne classe phrygienne avec *-ous* (diphtongue authentique) qu'est due cette catégorie de noms.[1]

La seconde remarque que nous n'aurions aucun droit de repousser, est que peut-être la troisième ligne finit par le même mot que la première. Toutes deux finissent par με.ασ, avec, entre ε et α, une lettre bizarre.

Laissant de côté cette coïncidence, et lisant simplement -μεκασ à la première ligne, un résultat qui semble acquis, est qu'au moins ce μεκασ forme pour sa part une certaine unité séparable: vu l'improbabilité d'un groupe *nm* (-ιμανμεκασ) situé à l'*intérieur* d'un mot. La même conclusion s'imposera ensuite, à la troisième ligne, pour μεψασ, par suite d'autres considérations; savoir celles que nous allons présenter plus bas, sur δεϜοσκε.

Et ainsi, même si les deux lignes ne finissent pas toutes deux par un mot identique με.ασ, elles permettent d'isoler deux mots qui seront dans l'une μεκασ et dans l'autre μεψασ.

Nous n'avons pas l'intention de pousser beaucoup plus loin les combinaisons. Néanmoins, comme un des seuls faits grammaticaux certifiés jusqu'à présent par les inscriptions phrygiennes est l'existence d'une 3e aoriste en *-s* comme ε-δαε-σ[2], il n'y aurait pas d'absolue

Remarquons à ce propos la curieuse forme des noms de ville phrygiens Μιδάειον, Κοτιάειον, Δορυλάειον (tels sont les noms; Eustathe en relève expressément la diphtongue dans un passage du reste corrompu; *Geographi graeci minores* de Didot, II, 361). La vraie diphtongue de ces noms ne se trouve probablement pas dans ει, mais dans αε, c'est-à-dire qu'ils seraient sous leur forme complète ΜιδαεϜιον, ΔορυλαεϜιον, etc. comme ΑρκιαεϜαις ou ΛαϜαγτιαε(Ϝ)ι.

1. Devant *u* seul le phrygien, même le plus ancien, paraît avoir changé *ŏ* en *ŭ* dans la finale, de sorte qu'à la différence de Αππους, un accusatif Αππουν sera non plus caractéristique que κακουν = κακόν; naturellement étant tenu compte de l'état général du contexte.

2. Auquel s'ajoute probablement αϜαρζ dans la 6e inscription de Midas. L'augment devant *u* représenté par *ē*, comme dans *ἠϜοραον, ἑώρων (Wackernagel), et régulièrement changé en *ā* par le phrygien. Toutefois *Bezzenbergers Beiträge*, XIV, 310, note 1, Ramsay déclare le Ϝ de cette forme douteux. Dans

invraisemblance à ce que μεκασ, μεψασ dussent se lire μ'εκασ, μ'εψασ. Hypothèse à nos yeux trop vague, du reste, pour que nous rappelions à ce propos la formule grecque fréquente: ὁ δεῖνα[μ']ἀνέθηκε, καὶ ὁ δεῖνα[μ']ἐποίησε, avec mention de celui qui dédie et de celui qui a exécuté l'œuvre.

Une des inscriptions Midiennes (n° 10) porte απελανον εκαστεϜανοσ; sans ponctuation; mais la séparation entre -ανον et εκασ- paraissant probable à la manière dont sont disposées les lettres à cet endroit. L'inscription prendrait une sorte de sens si εκασ signifiait réellement *sculpsit* ou quelque chose de ce genre.[1]

Le δεϜοσκε de la 3e ligne ne peut manquer de rappeler différentes inscriptions néo-phrygiennes de Ramsay, dont l'une porte textuellement δεοσκε (*Journal de Kuhn*, XXVIII, p. 390, n° VII).

La difficulté est que δεοσκε, ou ce qui lui ressemble, est inséparable d'une formule dans laquelle figure comme second terme principal un mot ζεμελω dont il n'y a point de trace ici. Les exemples, recueillis par Ramsay (p. 388), sont:

δη διως ζεμελω
με διω[σ ζε]μ[ε]λω
με ζεμελω κε δεος
δεος κε ζεμ[ελω]

l'inscription n° 3, le dernier mot est presque détruit, mais ce qui en reste fait soupçonner qu'il y avait là encore une de ces formes verbales commençant par *e* et finissant par sifflante (εραζ ou peut-être même εκαζ).

1. Pour terminer ce sujet, comme il a été souvent parlé du grec μνῆμα à propos du néo-phrygien μανκα, ce souvenir pourrait hanter davantage encore les esprits devant notre fin de ligne -ΜΑΝΜΕΚΑΣ (μανμ'εκασ!). Même on pourrait perfectionner facilement l'hypothèse en remarquant que nous sommes assurés d'un neutre pronominal σι dans σικενεμαν. Malgré l'absence de ponctuation (car celle-ci est parfaitement régulière comme chez les Grecs après un proclitique), nous avons toujours décomposé ce mot de la 2e inscription Midienne en σι κενεμαν *hoc sepulcrum*, comme le fait Solmsen, *Journal de Kuhn*, XXXIV, 61, et d'après les mêmes arguments. Le résultat serait ainsi fort brillant: Ϝασου(σ) σι μανμ. εκασ: *V. hoc monumentum sculpsit.* Par malheur, le neutre phrygien en *-n* n'admet pas précisément l'élision aussi facilement que le grec. Il se termine en *-n* comme le prouve ονομαν, ζευμαν· τὴν πηγήν (Solmsen l. c. 72, note), et κενεμαν cité tout à l'heure. C'est donc tout au plus μανμαν εκασ, non μανμεκασ, qui suggérerait à la rigueur cette conjecture. Au reste, et si c'est la peine de s'arrêter à d'autres rapprochements que ceux qui ne peuvent être passés sous silence, c'est un mot σιμαν plutôt encore que tout autre que les interprètes seront peut-être enclins à trouver dans le second mot de la ligne; nous remettons la discussion de ce point à une place à part (v. Appendice II).

Auxquels s'ajoute un exemple tiré des nouvelles inscriptions de Hogarth (n° 2).

[ζε]μελως κε[δ]ε[ο]ς.

On a beaucoup discuté les mots de cette formule, qui, d'après les paraphrases grecques semblerait signifier: (qu'il soit exécré) *lui et sa famille*, ou *lui, ses enfants et petits-enfants*, mais qui d'elle-même semble plutôt vouloir dire *par le Ciel* (διως) *et par la Terre* (ζεμελω); ou peut-être: par ce qui est *divin* (δῖος) et ce qui est *humain* (χθαμαλός).

Sans entrer dans le fond du débat[1], nous ne retenons que ce qui est relatif à la particule κε et croyons que ceux qui ont, comme Ramsay, voulu l'assimiler au grec καί sont dans le faux, en dépit du secours inespéré que leur apporterait l'article déjà cité de M. Solmsen, *Zum Phrygischen*, d'après lequel une énorme proportion de mots phrygiens ne seraient autre chose que des emprunts au grec. Nous croyons κε identique au grec τε, non καί, et admettons généralement que le k_2 indo-européen a donné phrygien *k*.

De là suit que la formule δεος κε ζεμελω ou με ζεμελω κε δεος, devrait être, au complet, δεος κε ζεμελω κε; ou με ζεμελω κε δεος κε. Rien ne prouve en effet le contraire, vu que les passages (voir les textes) sont immédiatement suivis d'une lacune, et il existe en revanche une confirmation du fait dans le n° XII de Ramsay où se lit ΖΕΙΡΑΚΕΟΙΠΕΙΕΣΚΕΤΙΤΤΕΤΙΚΜΕΝΑ...ΕΙΤΤΝΟΥ. ζειρα κε οιπειες κ(ε) ετιττετικμενα ειττνου.

De cette digression rendue nécessaire par la coïncidence δε-Ϝοσκε — δεοσκε, nous ne voulons rien tirer, comme on voit, sur ce qui peut concerner δεϝοσ, ni le rapport de δεος avec δεϝοσ, mais conclure que les deux textes contiennent avec probabilité un mot κε qui serait l'équivalent du sanscrit *ca*.

Inscription II.

Outre l'inscription principale (A) — que j'appelle principale simplement d'après le nombre des lignes — le monument comprenait:

Deux lignes encore lisibles sur la face B.

Et une autre inscription dont il ne reste que cinq ou six lettres, que nous supposons avoir dû se trouver sur le côté de la pierre

1. Il est permis de supposer que, malgré la comparaison de ζεμελω avec *familia*, *famulus* (ainsi qu'avec ζέμελεν. βάρβαρον ἀνδράποδον· Φρύγες chez Hésychius), la formule qui contient ce mot n'est pas celle qui correspond à: αὐτὸς καὶ τὰ τέκνα αὐτοῦ, mais que ces mots de la version grecque sont le pendant de l'autre formule ζειρα κε οιπειες κε (v. ci-dessus).

placé à l'opposite de B (côté sur lequel le bloc repose dans la photographie du musée Ottoman).

Les notes de la mission ne renferment malheureusement pas d'indication sur le côté où ont été vus ces débris, mais tous les indices indirects, notamment les dimensions que semble révéler l'estampage sont favorables à notre supposition.[1] Détail important, il est positivement constaté que l'inscription ne se trouvait pas sur la face faisant pendant à A, laquelle présente l'aspect d'une face brute.[2] Existait-il sur cette pierre un plus grand nombre encore de faces écrites, une quatrième et peut-être une cinquième inscription? Je n'ai rien su qui fût la preuve évidente du contraire, cependant une étude attentive du monument doit plutôt conduire, estimons-nous, à en douter.

Avant toute remarque plus spéciale, il est bon de noter que les différentes faces se lisaient comme autant de textes séparés, non-seulement sans que la ligne passât d'une face à l'autre, mais sans que la page représentée par une face eût sa suite (directe) dans l'autre. C'est ce qui ressort avec évidence des faces A et B, faces contiguës où les lettres de A sont *tournées à l'envers de celles de B*, rendant donc absolument impossible une lecture continue entre ces faces. Sans doute nous ne savons rien de la troisième inscription, pas même sa position exacte par rapport à B et à A; cependant quelques instants de réflexion montrent que cette inscription devait être également indépendante.

Il est certain qu'elle n'était pas en D (v. plus haut), donc qu'elle n'était pas la suite de B.

Probablement elle était en C; donc elle pourrait, en théorie, faire suite à A, mais comme au bas de la face A se trouve un espace libre où on aurait facilement colloqué une cinquième et même une sixième ligne, elle ne faisait pas suite à A.

Reste le cas improbable où elle se serait trouvée en E ou en F, d'où elle pouvait correspondre en effet de quelque manière, soit à B, soit à A, mais il faudrait cette fois supposer que les lignes elles-mêmes se continuaient sur l'espace de deux faces (par ex. A—F, B—E), car comment la pagination de la pierre aurait-elle eu sans

1. Il s'agit de l'estampage d'Euyuk qui a servi pour le moulage. Nous n'avons d'aucune des faces secondaires, C ni B, un estampage de Constantinople.

2. C'est cette dernière face brute que nous nommons D. Si une erreur existe dans notre localisation de C, ce ne peut-être par conséquent qu'une question entre le soi-disant C et les faces E et F du croquis.

cela la moindre clarté? Il est beaucoup plus simple, même dans ce cas, d'admettre que chaque face pouvait se lire sans connaissance des autres. Du reste, la marge existant soit dans A, soit dans B, du côté de la face E, exclut l'idée de lignes passant entre ces faces. Il ne pourrait être question que de lignes passant de F à A, ou de F à B; on arriverait ainsi à choisir pour le siège de l'inscription 3 précisément la plus petite face (F) de tout l'hexaèdre.

De ces observations, il résulte spécialement pour la face A que celle-ci se présente d'une manière absolument franche. Les premières lettres *otuwoiwetei* ne sont la suite (au moins la suite immédiate) de rien, ni d'une face B, ni d'une face C.

Ce qu'on se demande de plus en plus, c'est quelle a pu être la forme de ce monument et de quelle manière étaient tournées ses différentes faces?

On peut faire à cet égard deux hypothèses. La planche III est une photographie dont nous n'avons pas hésité à demander la reproduction, parce qu'elle est la seule qui donne une idée de la forme du bloc, plus spécialement de la forme de la face B qu'on y aperçoit.[1] Le premier détail qui frappe en l'examinant est la forte obliquité du bord inférieur de la face B; et le second, que malgré cette obliquité, la ligne d'écriture suit exactement ce bord, d'où il résulte, contrairement à ce qu'eût fait supposer la face A, que la pierre a peut-être été taillée, mais n'a jamais été taillée d'équerre.[2] Si elle est un bloc taillé, elle représente une pyramide tronquée, qu'il faut, par conséquent, faire reposer sur la face E pour avoir sa position normale.[3] Dans ce cas, le monument représente

1. Au dernier moment, par un accident imprévu, la planche III à laquelle nous nous référons, n'a pu être tirée. Heureusement la figure 170 peut en tenir lieu presque complètement et permettra de suivre sans beaucoup plus de peine les observations que nous avons à présenter. La planche III était la reproduction d'une photographie du même genre que celle qui est donnée page 12 (qui, j'en préviens le lecteur, ne représente pas notre bloc II). Elle offrait le bloc II vu, sur le chariot, par le côté B, et on a cherché dans le dessin n° 170 à rendre exactement la forme de cette face.

2. L'image n'est pas assez nette pour répondre absolument qu'il n'y ait pas de chance d'erreur en reconnaissant dans la rainure qui court le long du bas de la pierre, le bas de la ligne 2; mais tous les détails que nous avons pu surprendre le confirment.

3. Il n'est pas aisé de juger jusqu'à quel point la face A confirme cette hypothèse, car la photographie de Constantinople (pl. II), qui est notre seul document, est prise sous un angle si obtus qu'elle ne permet pas de juger des proportions de cette face. Ce n'est pas seulement à ce propos, mais aussi pour

assez bien quelque chose comme une borne ou une stèle; mais toutes les inscriptions ont à être lues, dans le même cas, de haut en bas ou de bas en haut, disposition qui ne paraît pas impossible, mais cependant assez bizarre. Si au contraire les inscriptions ont à être lues horizontalement (la face A représentant alors une face supérieure, et les faces B et C des pans latéraux retombant vers le sol), il devient impossible de reconnaître au monument une forme définie;

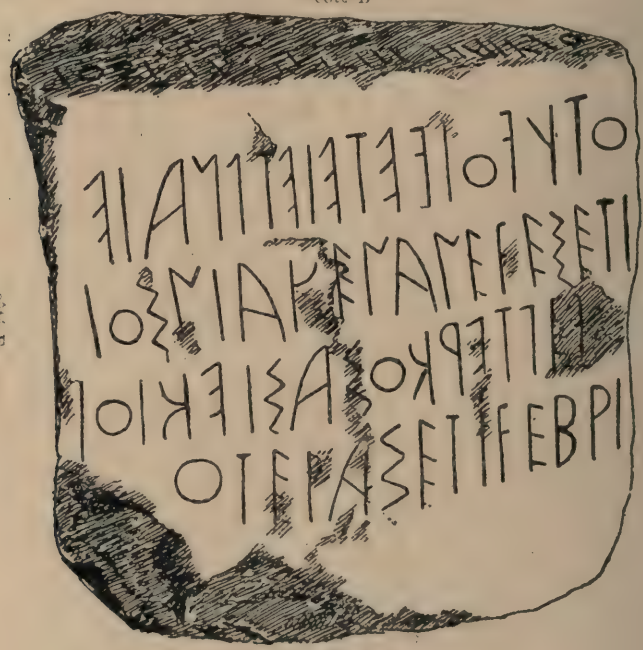


Fig. 169. — Inscription II.

il n'est plus qu'un bloc sans destination concevable avec sa face inférieure relevée en biseau vers la face supérieure.

Telle est la difficulté qui s'offre de toute façon pour la pierre II. Il reste à remarquer devant l'étendue de l'inscription, qu'elle sup-

faire le dessin de l'inscription A, que nous avons ressenti cet inconvénient; toute la partie droite du dessin est faussée par la perspective fuyante de la photographie. Cela constaté, il est possible que le côté A conseille plutôt d'admettre une coupe de la pierre en forme de toit ou de lutrin qu'en forme de pyramide, ce qui ne changerait pas le fond de la supposition.

pose un usage des caractères grecs au moins aussi répandu et acclimaté qu'en Phrygie. Les Cappadociens écrivaient sur bloc libre (taillé ou non), les Phrygiens sur le roc. De là seulement la différence du butin épigraphique dans les deux contrées, qui a pu faire croire à une pénétration hellénique beaucoup moins intense dans l'une d'elles.

Dimensions de la pierre. — Longueur (sens où courent les lignes): 90 centimètres. Largeur du côté A (apparaissant dans le dessin en hauteur): 84 centimètres. Largeur du côté B (très inégale): 55 centimètres.

Ligne 1. — L'estampage n'a conservé que les lettres οτυϜοι-Ϝετει.τγ; mais la photographie du Musée Ottoman (planche II) est si nette qu'elle permet de se passer de tout autre document. Les copies donnaient, l'une sans faute, οτυϜοιϜετειετγναιε, l'autre οτυϜοι-Ϝετειετγμαιε.

Le léger enfoncement qui existe au haut de l'ι de -Ϝοι- ne permet point d'y reconnaître un T.

Ligne 2. — La copie A donne ιοσν..ρνανεβεσει; l'autre hésite entre: ιοσν[σε]βνανεβεσει et ιοσν[σε]-ρνανερεσει.

Par une première suite de corrections, rendues certaines ou par l'une des photographies[1] ou par toutes deux, on obtient, au lieu de cela, ιοσνι — νανεϜεσετι; et la seule partie momentanément douteuse de la ligne est ce qui vient après ιοσνι-.

L'intervalle entre ιοσνι- et -νανε est d'abord incontestablement de *trois* lettres, non de deux, comme il résulterait des copies. Ces trois lettres, quoique visibles, ne sont malheureusement pas lisibles sur la photographie de Constantinople; mais elles sont encore re-

1. Le Ϝ dans -εϜε-, n'est, il est vrai, garanti que par la photographie de Constantinople, qui sur ce point paraît positive. Celle du moulage semblait indiquer un signe comme ⊢ ou ⊢, qui n'aurait pas été trop en contradiction avec le ρ de la copie. Il y avait un intérêt assez grand à ce qu'on pût être fixé sur cet *r*. Avec la lecture -ανερεσετι-, le rapprochement du grec ἀνέρες (ou ἀνήρ) devenait pour ainsi dire inévitable, aurait en tous cas joué un rôle dans les essais de traduction, et lancé les chercheurs sur une piste absolument fausse comme nous le voyons. Et, chose curieuse, on pouvait d'autant moins y échapper que non seulement la première ligne contenant γναιε faisait songer par ce mot à γυνή, mais que la quatrième semble présenter γνασ, voire γνασ ετι (comme ανερεσ ετι à la deuxième) voire encore γνασ ⋮⋮ τι avec ε à quatre barres (comme ανερεσ ⋮⋮ τι, seul autre exemple de l'ε à quatre barres).

connaissables sur celle du moulage, qui porte AKϵ, le texte final devenant ainsi ιοσνιακενανεϝεσετι.[1]

Si ce n'est pas l'effet d'une illusion, l'ϵ de -σετι aurait quatre barres. Il en est peut-être de même de l'ϵ de -σετι- de la ligne 4. Mais ce détail, comme beaucoup d'autres, n'aura chance d'être fixé que par une inspection nouvelle de la pierre.

Ligne 3. — Copie A: [..]ντερβοσασιευιοι (le ν aurait la forme arrondie ϒ). Copie B: [υϝ]γτερκο-σασιευιοι (le ϝ serait retourné contre le sens de la ligne: ϝϒ). Estampage et photographie du moulage: [...]τερκοσασιεκιο[. Photographie directe: [..]γτερκο[...]τεκιοι.

Laissant provisoirement de côté le commencement de la ligne, qui n'est peut-être plus lisible, le reste est clairement -τερκοσασιεκιοι, sans autre hésitation que celle qui concerne -ασιε- ou αστε-.

En particulier le κ de -κιοι est d'une telle netteté du haut en bas qu'on se demande ce qui a jamais pu occasionner la lecture -υιοι.

Celui de -τερκο-, sans être aussi franc, reparaît soit dans la photographie de l'empreinte, soit dans l'empreinte elle-même, qui, généralement un peu diffuse, offre précisément ici, très clairement, tout le fragment τερκο.

Nous restons un peu incertain, depuis la photographie de Constantinople, sur le I de ασιε que tout le monde a lu ι, et qui paraît dans cette dernière surmonté d'un trait transversal dont le caractère n'est pas encore bien clair à nos yeux. Y a-t-il là un T ou un I? Nous n'oserions le dire.

La partie initiale placée avant -τερκο- est rendue comme indéchiffrable par l'effritement de la pierre, mais probablement aussi par la présence ici d'un signe rare qui tombe au plus mauvais endroit de l'inscription.

Les deux tiges verticales, dont l'une des copies tient compte par [..] et l'autre par un dubitatif ϝϒ, paraissent appartenir à une seule et même lettre en forme de rectangle, comme serait ⊔ ou ⊓ (?).

Dans le doute, une circonstance indirecte vient confirmer, semble-t-il, cette supposition: Il n'existe, dans l'intervalle entre le rectangle

1. Le ϵ de ακϵ est *plus distinct* qu'aucun des trois ϵ, cependant distincts, qui suivent et que les transcripteurs ont lus. (Au reste, même la photographie de Constantinople conserve de ce signe les trois traits obliques.) Le A du même ακϵ peut passer pour aussi lisible que celui de -νανϵ. Quant au K, toute la partie Y est nette et gravée en traits profonds. La boucle inférieure laisse à désirer; mais fût-elle détruite, on ne pourrait en aucun cas lire ypsilon, vu la forme presque toujours absolument rectiligne qui caractérise les branches de l'Y.

et la lettre suivante (⊓) aucune trace de jambage; cet espace est net et vierge du ciseau, quel que soit sur tout le reste l'état des lettres. Comme la ligne court de droite à gauche, il n'y aurait matériellement que ǀ dans tout l'alphabet qui pût être, dans ces conditions, la lettre précédant ⊓. Or ǀ doit être exclu, à cause de l'angle rentrant Γ, très visible, confirmé d'ailleurs par la remarquable lecture FY de la copie. Ainsi, même par voie négative, on semble conduit à ⊓ ou à ⊓.

Avec beaucoup d'attention, il nous a paru possible d'apercevoir peut-être dans la photographie de Constantinople H ou B. Nous posséderions ainsi le premier exemple connu du H dans l'alphabet phrygien, découverte qui serait encore plus intéressante pour la grammaire que pour l'épigraphie. N'allons pas trop vite en besogne et contentons-nous, comme nous le ferons, de désigner la lettre douteuse par un π.

La lettre suivante, qui ne doit pas non plus passer pour bien définie, et que l'une des copies indique par un M, l'autre par un Λ, ne donne l'impression ni de l'un ni de l'autre.

Ce qu'elle est, on ne le voit pas très bien, si ce n'est peut-être un ⊓ à angle droit. La présence à la première ligne de la forme Λ n'empêcherait pas d'admettre ⊓ dans la même inscription. Il existe au moins un monument de la série Midienne (monument d'Arezastis, 7—8—9) qui emploie concurremment Λ et ⊓, et où il serait même curieux de voir si ces deux lettres n'ont pas une valeur séparée, contrairement à l'idée reçue que l'un ou l'autre peut signifier indifféremment *g* ou *l*.[1]

C'est pour simplifier notre explication que nous n'avons rien dit d'un autre élément: ⊙ assez nettement visible avant le signe rectangulaire dans la photographie de Constantinople; placé donc encore à la droite de ce que les copies marquent FY ou [..] et qui donnerait ainsi pour lecture finale: ο[πλ]τερκοσ-. Malheureusement par suite de l'angle rasant où est prise la photographie, il n'y a rien de certain à établir sur cette partie extrême de la ligne.

Le ǀ placé à son autre extrémité, dans -κιοι, prend sous certaines lumières l'aspect d'un ϥ (-κιορ), mais nous croyons ces traits affleurants plutôt dus à un défaut de la pierre.

1. Non content de Γ et Λ, le monument emploie encore Λ. Persuadé toutefois que Λ est en phrygien une variante du *delta*, sans rapport avec *l* et *g*, nous ne parlons pas de cette troisième forme.

Ligne 4. — Entre la cassure qui a écorné le coin de la pierre et l'○ initial, il reste assez d'espace, — pas beaucoup plus qu'il ne faut, — pour qu'on puisse juger (voir la planche) qu'aucune lettre ne précédait l'○, malgré que ces lettres eussent aisément pu être au nombre de trois sans dépasser la longueur ordinaire des lignes. La ligne 4 commençait donc réellement beaucoup plus à droite que ne le comportait l'alignement normal, circonstance heureuse puisque tout eût été emporté par la cassure.[1]

Copies: οτνιασετυFεβρι. Photographie directe: οτε[..]σετιFεβρι. — La photographie du moulage donne ο[...]ασετιFεβρι, les trois lettres ici manquantes n'étant point effacées, mais simplement discutables.

Ce qui doit être avant tout posé est que la fin de la ligne est bien: ασετιFεβρι. Un prétexte quelconque pour lire avec les copies ασετυFεβρι est impossible à apercevoir d'après aucune des deux photographies, qui excluent au contraire aussi nettement qu'il est possible cette lecture.

Seules les lettres marquées dans la copie TNI (οτνιασε) sont dans toute la ligne un sujet de doute. Mais encore le T est maintenant tellement clair par la photographie de Constantinople qu'il ne reste d'hésitation que sur deux lettres:

Le soi-disant N a plutôt les apparences d'un ꞧ dans la nouvelle photographie. On peut dire que le champ des hypothèses est certainement limité entre N et peut-être ꞧ, mais avec chances prédominantes pour ꞧ.

C'est cependant la quatrième lettre, précédant -ασετι, qui fait encore la plus grande difficulté. Les seuls traits vaguement visibles dans la photographie de Constantinople lui assigneraient la forme d'un T. Dans la photographie de l'estampage — d'après d'autres traits occupant une autre place — j'ai toujours cru voir un N. Enfin les copies donnent I.

1. Ce point est confirmé par le fait que l'o est écrit tout en haut de la ligne ce qui peut passer dans nos inscriptions pour inadmissible de la part d'un O placé entre deux lettres. Cf. au contraire la position également surélevée, quoique pas à ce point, de l'O initial de οτυ- (première ligne). Je dois peut-être confesser qu'avant la photographie de Constantinople, je croyais, d'après la photographie du moulage, apercevoir avant l'O un débris de lettre ayant la forme suivante: τοτ (avec barre transversale trop grande pour appartenir à un T, ayant pu en revanche être celle d'un ⊓. Mais il faut se défier des plis du papier d'estampage, et nous croyons réellement qu'aucune lettre ne précédait O.

Entre les versions οτενασετι, οτευασετι-; οτγνασετι-, οτνυασετι; il peut être embarrassant comme on voit de se prononcer pour l'instant. Les deux dernières nous paraissent cependant presque sans probabilité d'après les images.

Sur la forme de l'ε de -σετι, cf. note p. 177 [557].

Nous chercherons moins encore que devant la première inscription à proposer un sens pour l'ensemble du texte.

ιοσνι- est naturellement le point lumineux qui attire le regard par sa coïncidence avec le ιος νι (ὅστις ἄν) du néo-phrygien, ouvrant la formule d'exécration adressée au violateur de la tombe. Résulte-t-il de là que nous soyons en présence d'un texte funéraire? Il serait bien arbitraire de l'affirmer même en constatant que les deux lignes de la face B commencent elles aussi par ιοσ (non suivi d'ailleurs cette fois de νι). Evidemment, sans parler d'un texte de «loi», une ordonnance quelconque, par exemple un règlement de temple, comportait aussi facilement la répétition de ιοσ ou de ιοσ νι, (celui qui . . .) qu'une formule d'imprécation.

Il n'est pas sans importance de noter que les trois ιος de l'inscription sont suivis à courte distance d'une forme en τι dans laquelle il est naturel d'apercevoir le verbe: ιοσνιακεναν^εFεσετι (A), ιοσεFιοεριτι (B).

Le mot venant après ιοσνι est, avec ce dernier, un des seuls qui rappelle une forme déjà connue, le célèbre ακενανολαFοσ de la nécropole Midienne. Mais qu'est ακενανολαFοσ et quel est son rapport avec l'ακεναν (ou ακεναν^ε?) de notre inscription? Il est à remarquer que ce n'est pas seulement le sens qui nous échappe, mais la forme qui choque dans ce singulier thème en *-n* ακεναν-. Est-ce un masculin? Il est bien rare de voir superposer à une première base en *-n* un nouveau suffixe en *-n*.[1] Est-ce un neutre, comme le ferait croire l'α qu'on retrouve dans ονομαν, κενεμαν? L'anomalie est alors complète, car l'indo-européen ne connaît non-seulement pas de neutres en *-n-en*, mais généralement pas de neutres en *-en*. Il n'a que des neutres en *-men* ou en *-wen*; — à part le type hétéroclite (*dadhi*, *dadhnas*; *ahar*, *ahnas*). Nous restons après la découverte du cappadocien ακεναν(ε) dans une obscurité aussi profonde, plus profonde qu'auparavant, en ce sens que c'est en somme ce cappadocien qui milite le plus en faveur d'un consonantique

1. On n'en trouverait en sanscrit pas un seul exemple. Postérieurement, il est vrai, gotique *mēnan-*, grec Κόν-ων, etc.

ακεναν-, auquel on aurait pu mieux échapper d'après ακενανολαϝοσ seul.[1]

Une inscription néo-phrygienne mal conservée (Ramsay n° XVIII) offre la suite de lettres ΑϹΚΕΙΝΑΙΛ, pouvant être lue peut-être ΑΕΚΕΙΝΑΝ, vu l'état du texte. Nous la signalons pour mémoire.

Hors des deux formes frappantes ιοσνι, ακεναν, il reste peu de chose à relever. Si ᚹ signifie λ, on aurait à reconnaître au phrygien un *l- voyelle*[2] (-ετλναιε), qui paraît toutefois peu menaçant, vu la possibilité de lire aussi bien: -ετγναιε, pourvu qu'une fin de mot se trouve dans -ετ. On se souvient que précisément une ponctuation paraît exister à cet endroit entre τ et γ.

Le commencement de la ligne 3 pourrait rappeler vaguement la suite de lettres ΟΥΛΕΡΚΓΩ de l'inscription néo-phrygienne n° XVIII de Ramsay; mais on pensera plutôt à comparer le -κοσ- de cette ligne au pronom néo-phrygien qui peut s'abstraire de αινικος. En tout cas, les airs de nom de nombre qu'a dans cette ligne -τερκοσασ- me paraissent peu sérieux, alors même que le mot final κιοι pourrait évoquer l'idée d'une amende à payer (τίοι). D'une part le κ de τριακόσιοι ou de τριάκοντα serait sans doute en phrygien un *s*, non un *k*; de l'autre nous n'avons guère de droit de supposer une 3e optatif phrygienne en -οι au lieu de -οιτ. Cf. αββερετ, αδδακετ avec conservation du *t* final.[3]

Faces B et C.

De la face C, qui est presque détruite, nous ne possédons ni photographie ni estampage. Mme Chantre a cru lire les signes:

....○ϝ○ ..... (*Ligne 1*)
....ᒣ ○ϝ.. (*Ligne 2*)

Le moulage du Trocadéro, fait sur les empreintes d'Euyuk maintenant perdues, contient — à gauche de ce qui représente la

1. Le mot ακενανολαϝος suggère d'autres remarques, peut-être de nature à résoudre la difficulté, mais dont nous ne voulons pas charger ce chapitre (v. Appendice II, fin).

2. Celui de ο(πλ)τερκο- de la 3e ligne — où il s'agit du reste du ᒣ rectangulaire — est trop douteux pour qu'on en parle.

3. La différence de quantité ne suffirait peut-être pas à expliquer un autre traitement que dans *abberĕt*. Cf. ζοσεσαιτ (Midas, n° 7). Du reste rien, dans le type *abberet* lui-même, ne prouve qu'il ne s'agisse pas originairement d'une longue: *abberēt*, subjonctif (abrégé plus tard avec le développement de la langue: quoique *abberĕt*, imparfait sans augment soit tout aussi possible.

face B et confondu par le mouleur dans un même plâtre — quelque chose qui doit être, je suppose, la face C, mais où subsiste à peine un vestige d'écriture, et où nous n'avons pas retrouvé les fragments voFo, Foδν. Si quelque chose peut s'y lire, c'est

(*Ligne 1*) OIOT.....
(*Ligne 2*) .....ϝ...

Il est du reste certain que le désaccord n'établit pas que nous ayons devant nous, dans le moulage, les restes d'une 4e face distincte de C. Les lettres vues par le transcripteur peuvent s'être trouvées à une autre place que ce qui est reparu dans l'empreinte.

Un peu mieux conservée est la face B, au moins sa première ligne:

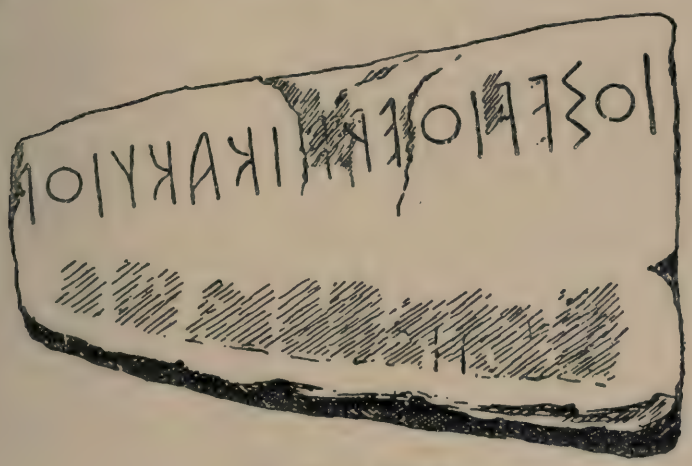


Fig. 170. — Face B.

Outre que cette ligne est suffisamment nette dans le moulage, elle est tombée deux fois sous l'objectif du photographe: 1° planche II, où elle apparaît dans l'ombre et sous une perspective rasante; 2° planche III, où elle apparaît en plein, malheureusement à trop grande distance. La copie A lui attribue la teneur suivante: ιοσγακο.(ε)τικακυιοτ (le γ ayant la forme rectangulaire ⅂). Les lettres sur lesquelles il ne peut régner aucun doute d'après le moulage sont ιοσ...ο...ιτικακυιο... Toutefois -ερ- (voir le dessin), ainsi que l'ι final, sont également presque certains. Les lettres -γακ- sont en divergence complète avec le moulage: je ne réussis à lire dans ce dernier que ιοσγϝιο-, ou même ιοσεϝιο-. Dans la lettre douteuse γ

ou ϵ, les traits sont tels que si c'était un γ, il s'agit du ⅂ *rectangulaire*, et que malgré cela on peut lire ϟ avec trois traits *obliques*, plus ou moins effacés. Nous considérons comme la lecture la plus probable: ιοσϵϝιοϵριτικακυιοι. Aucune lettre ne suivait le ι de -υιοι.

Chose assez bizarre, la ligne 2, que la copie ne désignait pas comme ayant beaucoup plus souffert que la première, n'a laissé aucune trace dans le moulage, pas davantage dans les photographies. Tout au plus croit-on reconnaître dans la planche III, l'endroit où elle a pu se trouver à un vague enfoncement de la pierre. Elle a pour texte d'après la copie: ιοσιϵ.ϵριτικακ.ϵοι (ou — κκακ οι); de sorte que le ϵριτι qui, à la première ligne, n'a pas été lu par le transcripteur et ne nous est connu que par le moulage, existerait — ou existerait *aussi* — à la seconde.

Dès lors on ne peut méconnaître la ressemblance du texte des deux lignes. On se croirait en face d'une formule sacramentelle répétée, soit sans variante, soit plus probablement avec *une* variante qui serait le point d'où pourrait jaillir la lumière; et par une bien particulière malechance, c'est l'endroit où se produisait la variante (immédiatement après *ios*) qui paraît le plus maltraité dans les deux lignes.

Dernier détail. Les deux lignes étaient-elles écrites dans le même sens, toutes deux de droite à gauche? On doit le croire d'après la copie. Ce fait ne serait pas contraire à l'idée d'une répétition solennelle.

APPENDICE I.

FORME DE L'*s*.

Le *z* et l'*s* paraissent être très évidemment distingués à Doghanlu. On s'accorde à lire *z* la lettre à trois traits dont le crochet supérieur regarde *en bas* (et qui peut être *avec même direction de la ligne* tantôt ⅃⌉, tantôt ⅂L); d'autre part à lire *s*: 1° le signe à trois traits dont l'angle supérieur s'ouvre *vers le haut* (≲ ≲); 2° toute lettre où le zigzag a *plus de trois traits*, que l'angle supérieur soit dirigé en haut ou en bas.[1]

1. Nous regardons au reste l'*s à 3 traits* comme un type paléographique considérablement distinct, à Doghanlu même, des autres formes d'*s*. Première circonstance notable, les angles de cet *s* n'ont jamais la forme arrondie qui accompagne l'*s* ordinaire formé de plus de trois traits. Mais de plus, cette si particulière forme d'*s* est absolument limitée au groupe d'inscriptions 7—8—9,

Nos inscriptions cappadociennes ne fournissent aucun exemple du zigzag à trois traits, ni à angle rabattu, ni à angle redressé; et le nombre des traits est chez elles au minimum de *cinq*, pouvant aller jusqu'à sept. Dans ces conditions, il est d'emblée improbable que ces inscriptions cherchent à séparer par une marque distinctive l's du z. La possibilité reste sans doute ouverte que, par hasard, aucun mot contenant le *z* phrygien ne fasse partie du texte; en sorte que l'absence d'une lettre spéciale pour ce dernier ne serait qu'apparente. Où que soit la vérité, la transcription ne peut reproduire que par un σ uniforme le zigzag plus ou moins capricieux dessiné sur la pierre.

Si par acquit de conscience, nous notons autant que cela est possible, ces caprices, c'est sans en attendre de résultat véritable.

1. *Forme à cinq traits.* — N'ont, d'après notre examen, que *cinq* traits les σ de:

-ουσιμ- (I, ligne 1).
-οσκε- (I, ligne 3).
-εψασ- (I, ligne 3).
-κοσα- (II*a*, ligne 3).
-ιοσ- (II*b*, ligne 1).

En outre, le petit σ isolé apparaissant sous la ligne 3 de l'inscr. I (page 170 [546]).

Tous ont leur angle supérieur dirigé *en arrière* (ouvert du côté du commencement de la ligne, que celui-ci soit à droite ou à gauche). Tous ont le trait supérieur pointant *en l'air* (obliquement). Presque tous (exception pour l'σ de -ουσιμ-) ont les deux jambages supérieurs un peu plus grands, donc l'angle supérieur un peu plus ample que les jambages ou angles situés plus bas; ce caractère n'est éminent que dans l'σ de -κοσα-. Rarement le trait inférieur, qui semble dans l'état actuel moins important que les quatre autres paraît avoir été réellement ainsi compris du lapicide, et une inspection attentive est en faveur de l'égale valeur des cinq traits à l'origine.

---

qui, par contre, ne connaît nulle part la forme ordinaire. Seul le petit ς terminant l'inscription 1 (εδαεσ) semblerait infirmer dans une légère mesure nos deux remarques, mais cet élément est pour tout le monde mal gravé ou mutilé. (Les inscriptions 7—8—9 appartiennent comme on sait à un même monument, le monument d'Arezastis, que l'ensemble de ses caractères paraît désigner comme étant d'une autre époque que les inscriptions voisines.)

2. Ont de cinq à six traits les σ de:
   -Ϝαισ (I, ligne 2). Trait *supérieur* douteux.[1]
   -ασιε- (II*a*, ligne 3). Trait *inférieur* douteux.
3. A *six* traits le σ de:
   -ευασετι- (II*a*, ligne 4).
4. Ont de six à sept traits les σ de:
   Ϝασου- (I, ligne 1). Trait *inférieur* douteux; trait supérieur de ½ longueur, mais certain.
   -εκασ (I, ligne 1). Trait *inférieur* douteux.
   -Ϝεσετι (II*a*, ligne 2). Trait *inférieur* douteux.
5. A *sept* traits le σ de:
   ιοσνι- (II*a*, ligne 1). Trait supérieur de ½ longueur, presque vertical.

La direction *en avant* du crochet supérieur ne se constate, même pour les σ de plus de cinq traits, que dans -ιοσνι et -ευασετι-. Dans -Ϝαισ, la question est de savoir si le 6e trait supérieur existe. S'il n'existe pas, la lettre est un σ à cinq traits tourné *en arrière* comme d'habitude.

Le seul *s*, dans les deux inscriptions, qui offre une forme plus ou moins arrondie est celui de -ευασετι- (II*a*, 4).

Tout cela, nous le répétons, donne très peu l'idée de distinctions significatives. C'est tout ce que nous voulions établir.

APPENDICE II.

LES NOMS GRECS EN -ηνός ET LE PHRYGIEN.

Nous disions plus haut que l'espace de ligne entre Ϝασουσ et μεκασ serait en général regardé comme formant un seul mot, en indiquant en même temps que ce mot serait plutôt lu σιμαν que ιμαν (sans contester Ϝασουσ, puisque Ϝασουσ σιμαν peut être écrit archaïquement par un seul σ). En effet σιμαν est plus appuyé en phrygien que ιμαν, soit par sa ressemblance avec les formes pronominales σεμουν, σιμουν, σι, soit par le fait que la 9e inscription Midienne se termine par σιμανακιο.

Toujours en maintenant σιμαν, mais en le détachant des formes pronominales, on pourrait penser à un ethnique quelconque ajouté au nom de personne. Je ne voudrais pas faire intervenir le nom

1. Il se produit ici un contact entre l'σ de -Ϝαισ et un autre σ, celui de Ϝασου-, placé directement au-dessus. Un certain trait n'appartient ni à l'un ni à l'autre ou à tous les deux.

de Ξιμήνη que Strabon (lui-même originaire de ces lieux) donne à une contrée située dans le proche voisinage d'Euyuk, au nord-ouest, mais je crois en général à l'existence en phrygien d'une finale comme *-āu*, qui a eu pour particulier destin d'enfanter toute l'immense classe des noms grecs comme Περγαμ-ηνός. Une digression sur ce point sera permise, vu le sujet traité:

1. Chaque langue forme en général les ethniques «étrangers» sur le modèle des siens propres: *Berlin-ois*, *Vienn-ois* sur *Rémois*, et *Athen-iensis*, *Megar-ensis* sur *Osti-ensis*. La terminaison étrangère (le *-er* de *Berliner*, le -εύς de Μεγαρεύς) n'étant pas même tolérée quand il s'agit des exotiques, il s'en faut encore plus, en général, qu'elle puisse être spontanément empruntée pour former des noms de nationaux. Cependant le grec n'a pas craint de donner, même à des Hellènes, une terminaison qui n'est pas grecque dans Κυζικ-ηνός, Λαμψακ-ηνός, Πριαπ-ηνός, Περγαμ-ηνός, Καρδι-ᾱνός, Μεσημβρι-ᾱνός, etc. Le fait n'est pas prouvé par le voisinage des Σαρδι-ηνοί, Δαμασκ-ηνοί, puisque les barbares peuvent toujours (d'après le principe même posé plus haut) porter en grec des noms de fabrication grecque (cf. Ρωμαῖος); il est prouvé en revanche par le fait qu'aucune cité grecque de Grèce ne forme ainsi son ethnique, et que par conséquent, quoi qu'il faille penser au juste de Σαρδιηνοί, qui peut être fait sur Κυζικηνοί, il est avant tout certain que les Cyzicènes n'avaient pu trouver dans la langue grecque le prototype de leur suffixe.

A l'autre extrémité du monde grec se présente du reste un cas d'emprunt tout analogue dans le nom des Μεταποντῖνοι, Ταραντῖνοι, Ρηγῖνοι, Ἐρυκῖνοι, Ἀκραγαντῖνοι, etc.; — toujours appuyé sur la même preuve, qui est la seule possible, de l'absence du suffixe en Grèce. Ce n'est pas en effet *Latīni*, etc., qui pourrait rien établir sur Μεταποντῖνοι si les Grecs employaient par ailleurs le suffixe -ῖνος, au lieu que le fait contraire prouve l'emprunt même sans *Latīnī*.[1]

1. Sur les deux points de fait que -ηνός d'une part, -ῖνος de l'autre, n'existent pas en Grèce, la discussion des cas apparents exigerait une dissertation dont il semble inutile de surcharger cet appendice. Bien souvent le résultat serait franchement confirmatif au lieu du contraire. En Thessalie vivait une tribu pélasge, les Πλακιηνοί. D'où vient-elle? De l'Hellespont. Sur les marchés de Grèce se vendait une espèce de châtaignes dite λευκηναί. D'où provient cette denrée? De Λεῦκα, localité située sur les pentes de l'Ida Mysien. Hérodote cite près des Thermopyles le bourg d''Αλπηνοί: ce n'est pas un nom ethnique, c'est un nom de localité comme Ἀθῆναι, sauf l'accent, et de même une ville comme

2. L'origine étrangère du suffixe de Κυζικ-ηνός étant préalablement certaine quand on le considère par le côté de la Grèce, il est plus difficile d'établir par le côté de l'Asie à quelle langue il a dû être emprunté.

En particulier, il n'est pas aisé de décider quel rôle au juste l'élément géographique doit jouer dans la recherche: par la raison que tout nom comme Δαμασκ-ηνός ou Θαψακ-ηνός (Θάψακος sur l'Euphrate), Παταλ-ηνός (Πάταλα sur l'Indus) peut avoir été fait par les Grecs, n'exister que dans la dénomination grecque des habitants, et ne répondre à aucune donnée de langue locale: comme le contraire peut être tout aussi vrai.[1] On en arrive à ce paradoxe que, tandis que la classe prise en globe est sans contradiction possible un cadeau des Asiates aux Grecs, ce n'est justement dans aucune ville barbare et seulement dans les quelques villes grecques comme Lampsaque que le nom en -ηνός sera par évidence celui que se donnaient les habitants eux-mêmes (de même que si nous ne savions rien des langues italiques, ce ne serait pas Λατῖνος de Λάτιον, mais Μεταποντῖνος de Μεταπόντιον qui offrirait de beaucoup les plus grandes garanties d'authenticité locale).

S'il est délicat de vouloir traiter les noms comme Δαμασκ-ηνός, ou aucun ethnique *dérivé*, en noms géographiques, il n'en est plus tout à fait de même si l'on prend une autre grande classe en -ηνός qui dans notre pensée devait rester jusqu'à présent écartée de la question. Nous parlons des nombreux noms comme Τιβαρηνοί,

---

Λετρῖνοι en Elide n'établit naturellement rien sur les ethniques en -ῖνος. Hérodote appelle ailleurs le même bourg Ἀλπηνή πόλις: c'est le même fait que quand Λετρῖνοι s'appelle ailleurs Λέτρινα (fém. sing.) avec ou sans πόλις, non le même que si l'on disait Ἀθηναία πόλις par l'ethnique, etc. — Une grosse exception pour -ῖνος peut sembler résulter du fait qu'au-dessus de la ville d'Ἀραντία en Phliasie, Pausanias mentionne un Ἀραντῖνον ὄρος, mais à cette époque on disait aussi depuis longtemps: Ἀλεξανδρῖνος, — au lieu d'Ἀλεξανδρεύς —, par simple influence latine.

1. C'est ici qu'apparaît l'irréductible différence entre l'ethnique dérivé et le *nom géographique* (ainsi qu'avec l'ethnique indérivé, Μακεδών ou Γαλάτης qui est semblable au nom géographique). La répétition fréquente, sur un coin de la carte, de noms géographiques comme Ἀλαβάνδα, Καρύανδα, permet au moins de juger que ces noms sont *du pays*. Il en est autrement des noms ethniques en -ηνός *-ensis*, etc. qui n'ont, *a priori*, pas de rapport nécessaire avec la différence des lieux et des langues, nous prenant par là fort au dépourvu au point de vue de la méthode à suivre quand, malgré tout, la géographie prétend avoir son mot à dire dans leur cas.

Ματιηνοί, Κομμαγηνοί, ethniques «indérivés»[1] ou non décomposables pour la langue grecque (quel que puisse être leur état dans une autre).[2] De tels noms — à part cependant l'uniformité du suffixe, qui les rapproche des dérivés — sont foncièrement de même espèce que Ἰνδοί, Πέρσαι, Μασσαγέται, au point de vue des garanties qu'ils offrent de reposer sur un original exotique. Si, par exemple, ce fait géographique que l'aire d'extension de -ηνός concorde à peu près avec les limites de l'empire perse avait assez peu de signification pour la première série, il pourrait avoir plus de poids dès qu'il s'agit de la seconde.

Nous n'instituons pas par là deux questions dont l'une serait relative à la série Τιβαρηνός, l'autre à la série Δαμασκ-ηνός. Au contraire, nous croyons tout cet ensemble connexe, aussi bien que le type *Sabīnus* (qui ne dérive de rien) est malgré tout inséparable de *Lat-īnus* tiré de *Latium*. La différence est que la frappe libre par les Grecs de mots en -ηνός a naturellement dû s'exercer sur une tout autre échelle dans le cas de Δαμασκ-ηνός que dans l'autre, en sorte que, pris isolément, les seconds sont de meilleurs témoins pour les conclusions relatives à chaque pays que les premiers.

3. *Le suffixe est-il perse?* — Si l'on estime que l'aire géographique de -ηνός ait une réelle signification, c'est-à-dire qu'elle repose, avec les limites qu'elle a, sur un fait d'onomastique étrangère, et non d'onomastique *grecque*, alors il n'y a évidemment qu'une seule langue étrangère, le perse, qui puisse expliquer cette diffusion du suffixe dans les provinces les plus différentes, les plus séparées par la langue. Un nom comme Παταληνοί ne serait ni hindou ni grec

1. Souvent l'ethnique indérivé est un nom de peuple, tandis que l'ethnique dérivé donne plutôt des démotiques, mais cette distinction n'a aucune portée. Cf. les noms de peuples comme *Norvég-ien*, de *Norrège*, Ἀσι-ᾶνοί, les Asiates, de Ἀσία, etc. Leur formation est identique à celle d'un démotique comme *Paris-ien*, Μεσημβρι-ᾶνός.

2. De même que les *dérivés* en ηνός, de même les indérivés manquent absolument en Grèce, où on ne relève point de noms comme Τίβαρηνοί. — Le traitement *phonétique* du suffixe par les Grecs est également identique dans les deux séries (dor. -ᾶνός, ion. -ηνός, attique -ᾶνός après ρ et ι), ainsi Hérodote Σαρδι-ηνός et Τιβαρηνός, Strabon Σαρδι-ᾶνός et Τιβαρᾶνός. Profitons de cette occasion pour constater qu'il n'est pas inutile de chercher linguistiquement ce qu'est une finale ethnique. C'est ainsi que nous voyons tous les jours Σογδιανή, Ἀριανή, traités: 1° comme si de tels noms n'avaient rien à faire avec Λαμψακηνοί, mais 2° comme si on pouvait librement supposer Ἀριᾰνή *par ă bref*(!), — c'est-à-dire poser que Σαρδιανός est autre chose que Σαρδηνός ou qu'Hérodote n'aurait pas dit Ἀριηνή, Σογδιηνή.

— ni imité de la forme locale, ni imité du simple Λαμψακ-ηνοί — : il reposerait sur le nom que la langue officielle de l'Empire donnait aux gens de Patala, de même que Λαμψακηνοί tout le premier sur le nom que cette langue donnait aux gens de Lampsaque.

L'hypothèse, au point de vue de ce qu'elle nécessite linguistiquement reviendrait à supposer pour la langue perse:

— Ou bien un suffixe ethnique très usité *-āna*.

— Ou peut-être tout simplement un usage fréquent des génitifs pluriels de noms de peuples dans les désignations géographiques administratives, ainsi par exemple *Gandârânâm* (avec ou sans *dahyuš*) «la province ou le district *des* Gandâra», cette désinence *-ânâm* ayant pu être prise facilement par les étrangers pour une finale ethnique. (Dans cette supposition, c'est plutôt le féminin singulier comme ἡ Λαμψακηνή «le pays de Lampsaque», que οἱ Λαμψακηνοί qui aurait été d'abord emprunté, mais ce genre de frontière est presque hors d'état de s'accuser en grec, comme suffit à le montrer ἡ Μιλησίη[χώρη], vis-à-vis de οἱ Μιλήσιοι, etc.)

Or aucune des deux suppositions n'est contredite par le persan moderne qui, au contraire, semble apporter, au premier moment, une confirmation éclatante de l'hypothèse perse.

1° On ne peut dire actuellement si les noms de pays persans comme *Tûr-ân* (*Khâvar-ân*, etc.) viennent, — par rapport au vieux nom de peuple *Tura-*, — de son génitif plur. *Turânâm*, ou bien d'une dérivation ethnique *Tur-âna*; mais l'un ou l'autre a dû exister en perse pour expliquer cette formation géographique persane.

2° Relativement au grec, il y a au moins un cas, celui de la province d'*Âdarbaijân*, en grec Ἀτροπατηνή (ethnique Ἀτροπατηνοί), où on peut directement constater, semble-t-il, que la forme grecque en -ηνός avait une base perse.

Passons non moins directement à la réfutation:

1° (Question du génitif pluriel). — Il est parfaitement vrai que *Tûrân* peut être un génitif pluriel, mais apparemment au même titre que *bandagân* «les serviteurs» est un génitif pluriel. Tous les pluriels persans en *-ân*, indistinctement, viennent d'un génitif pluriel (*bandakânâm*). Cela n'a de rapport avec aucune situation particulière du mot, et correspondrait simplement, en vieux perse, — au point de vue de la syntaxe —, à *Turâ* (nom. plur.), si l'on admet préalablement que *-ân* ait quelque chose à voir avec les *pluriels*.

2° Quoi que puissent signifier les noms de pays persans en *-ân*, le fait certain est que le perse achéménide ne connait tant pour les

noms de peuples que pour les noms de pays: ni l'emploi du gén. plur. en *-ânâm*, ni un suffixe de dérivation en *-âna*. Au contraire, sa spécialité dont on ne retrouverait pas le pendant dans tout le cercle des langues indo-européennes, est de désigner constamment et le pays et le ressortissant du pays non seulement par le même nom, mais par le même nom pris au même genre et au même nombre, ainsi *Mâda* (masc.) le Mède, et *Mâda* (masc.) la Médie, non *Mâda-m* «ce qui est Mède», ni *Mâdâ* = les Mèdes, la région des Mèdes; donc encore moins une idée quelconque de *dérivation*, soit pour l'un, soit pour l'autre. Absolument nul est le nom de *Varkâna*, l'Hyrcanie, pour prouver cette dérivation: *Varkâna*, conformément au principe, désigne indifféremment un fleuve, une ville, un pays et enfin le ressortissant du pays, sans dériver le moins du monde de **Varka*. Seul le persan *Gurgân*, parce qu'il coïncide par hasard avec *Tûrân* et consorts, évoque bien faussement l'idée d'une *dérivation* en *-âna*, comme si Ἀθῆναι venait postérieurement à se mêler aux noms de pays comme Λαμψακηνή.

Toutefois 3° une bien meilleure preuve existe de l'impossibilité que -ηνός provienne du perse, c'est que jamais le perse *â* — apparemment pour quelque particularité de la prononciation perse —, n'a donné en grec η (dorien ᾱ). Les plus grandes exceptions sont Μῆδοι et Εὐφρᾱ́της (Εὐφρήτης).[1] Hors de cela tout *â* perse est

1. Εὐφρᾱ́της peut ne pas reposer sur le perse *Hu-frātuš*, mais sur une forme sémitique. — Μῆδοι n'est attesté, que nous sachions, comme étant Μᾱ́δοι par ᾱ, que par l'inscription cypriote d'Idalion contenant *Ma-to-i*. La provenance perse du nom est douteuse par sa finale, qui devrait être -ης. Seuls les noms finissant pour le perse en *-uš*, comme *Maguš*, *Hinduš*, *Kuruš*, *Dârayavahuš*, ou **Artabâzuš*, provoquent la transcription grecque en -ος, comme Μάγος, Ἰνδός, Κῦρος, Δαρεῖος, Ἀρτάβαζος. Rares exceptions: Μεγάβυζος, Μαρδόνιος. Tandis que *Mâda* perse eût par conséquent donné «Μάδης», aussi bien que *-dâta* fait -δάτης et *Utâna* Ὀτάνης, le nom de Μῆδος doit être venu par une voie indépendante, probablement celle des Lydiens, jusqu'au grec. Au reste, on ne comprend que de cette manière que l'idée ait pu venir aux Hellènes de désigner du nom de Mèdes, puissance mède, les Perses et la puissance perse; aucune synonymie de ce genre (politiquement non plus étonnante, le cas échéant, que chez les Anglais *English* et *British* n'existant de fait chez les Perses, et l'usage grec devenant ainsi la preuve d'une connaissance séparée et plus ancienne du nom des Mèdes. — On pourrait encore voir un exemple de η pour *â* perse dans *Cometes*, le nom donné pour la première fois chez Justin au faux Smerdès et correspondant au *Gaumata* de Darius. Ce nom suppose un grec Κομήτης qui, par étymologie populaire, n'est pas tenu de s'appliquer littéralement à *Gaumāta*. Le nom inaltéré serait sans aucun doute «Γωμάτης».

régulièrement rendu en grec par une brève, qui est en syllabe ouverte α, en syllabe fermée tantôt α, tantôt ε. Ainsi avant tout Ὑρκανοί, si *Varkâna* semblait encore avoir une importance pour -ηνός. Mais de même Δαρεῖος (*Dâraya-vahuš*), Ἀτροπάτης (*Atarpâta*), Μιθραδάτης (*Miθradâta*), Βαγίστανον ὄρος (*Bagastânam*), Πασαργάδαι (*Paišiyaχuvâdâ*), Γάνδαροι (*Gandârâ*), Ἀγβάτανα (*Hagmatâna*), (Πέρσης = *Pârsa*, etc.), ainsi de suite, la toute régulière chose pour le grec vis-à-vis de l'*â* perse étant de répondre par une inflexible brève à cet *â*, comme dans Ὑρκανοί, et un suffixe comme celui de Λαμψακηνοί ne pouvant être, par conséquent, en aucun cas tiré du perse.

4° Il reste peut-être le cas d'*Âdarbaijân* vis-à-vis d'Ἀτροπατηνή. Pour deux raisons, contrairement à ce qu'on croirait, ce cas n'a aucune signification: 1° parce que la forme persane ne répond pas à Ἀτροπατηνή, et repose sur *Atarpâtakân* (J. Darmesteter, *Études iraniennes*, I, 267); 2° par la raison historique que l'Atropatène, donnée, au partage de l'empire d'Alexandre, au Perse Atropatès, pouvait parfaitement avoir reçu un nom grec, et que peut-être ainsi, bien loin d'établir quelque chose sur le perse achéménide, cette terminaison nous reviendrait, par le persan, des Macédoniens, hors de toute donnée orientale.[1]

4. Le suffixe n'étant pas perse, ne pouvant davantage être d'origine grecque, il ne reste qu'à en venir à la supposition dès l'abord la plus naturelle, à savoir que les seuls Hellènes qui en font usage dans leur propre nom, Lampsacènes, Pergamènes, etc., l'avaient trouvé dans la région même qu'ils habitent, et que toute la fortune ultérieure de cette terminaison n'est due qu'aux Grecs, après que ceux-ci l'eussent empruntée à deux ou trois dialectes obscurs d'Asie Mineure. C'est aussi par emprunt absolument populaire aux dialectes qui se parlaient à leurs portes que les cités grecques d'Italie ont admis -ῖνος; une influence romaine est hors de question, tous les noms comme Μεταποντῖνος étant connus dans Hérodote ou encore antérieurement par les inscriptions d'Olympie,

1. Nous laissons expressément de côté l'*Airyanem vaejô* de l'Avesta, d'où le nom actuel de l'*Êrân*, dans son rapport avec le nom grec Ἀριανή. Incontestablement c'est là seulement que percerait un suffixe iranien en *-âna* (la quantité zende *-ana* n'étant *pas* un obstacle à supposer *âna*), mais l'isolement du cas conseillant d'attendre encore bien longtemps, contrairement à la précipitation de plusieurs, avant de supposer qu'Ἀριανή (qui est exactement la même chose que Λαμψακηνή et Βακτριανή) ait quelque chose à voir avec le nom zend.

et la plupart pouvant facilement revendiquer une antiquité allant de fait jusqu'au VIIe siècle.[1]

En confirmation du fait que -ηνός a pour seul véritable foyer l'Asie Mineure, et non l'Asie, viennent ces trois considérations:

1. L'expansion des noms en -ηνός hors de l'Asie Mineure est une chose presque inconnue encore à Hérodote, la plus insigne exception étant les Παραιτακηνοί de Médie, exception n'ayant elle-même aucunement la valeur d'un nom comme Τιβαρηνοί, vu l'existence du nom de lieu Παραίτακα, d'où un Grec pouvait tirer de sa propre autorité Παραιτακηνός. — Tous les noms de peuple *indérivés* en -ηνός ont pour principal centre l'Asie Mineure ou l'Arménie. Enfin on peut surprendre à tout moment la manière dont les noms grecs en -ηνός s'étendent en Asie: la même province qui s'appelait chez Eschyle Σουσίς[2] s'appelant ensuite Σουσιᾱνή, le même peuple qui s'appelait Βάκτριοι, Σόγδοι, s'appelant ensuite Βακτριᾱνοί, Σογδιᾱνοί, etc.

2. Détail qu'on aurait tort de négliger: absolument le seul ethnique ancien qui, ne se rapportant pas à l'Asie, finit pour les Grecs en -ηνός, est Τυρσηνός, dorien Τυρσᾱνός. Du fait qu'on ait Τυρσηνός en grec, le nom est une extraordinaire confirmation, *pour ce qui concerne les Etrusques*, de leur origine orientale (étant dans la double impossibilité d'avoir été inventé par les Grecs qui ne connaissaient pas -ηνός, ou par les Latins qui disent *Etrusci*, *Tusci*). Pour ce qui est de l'origine de -ηνός lui-même, un nom comme Τυρσηνοί, clairement asiatique et cependant antérieur à l'influence perse est la meilleure preuve que le nom n'avait rapport qu'à l'Asie Mineure seule.

3. A l'Asie Mineure seule se rapporte aussi le cycle du dieu Silène (Σειληνός ou Σιληνός), il est vrai sans rapport constaté avec les ethniques, mais n'ayant guère moins de chances d'appartenir à cette classe que les noms de Mère Dindymène, Sipylène, etc.

Il est possible de serrer encore de plus près le point d'origine de -ηνός et de le reléguer dans le Nord de la péninsule. C'est un fait digne d'attention que tout le Sud (Carie, Lycie, Pisidie, Pamphylie et Cilicie) ignore presque au même degré que la Grèce les

1. Tellement qu'en Sicile ce sont les noms grecs d'Ἀκραγαντῖνοι, Ἰνυκῖνοι, Ἐρυκῖνοι qui peuvent passer de beaucoup pour la meilleure et la plus ancienne preuve de l'origine latine (arienne) des populations Sicanes et Sicules.

2. Aucun nom en -ηνός ne se rencontre dans les *Perses* d'Eschyle, ce que nous mentionnons sans y attacher d'autre importance. Toute l'onomastique perse d'Eschyle paraît peu sérieuse, ainsi qu'en jugeait déjà James Darmesteter.

noms en ηνός, soit qu'il s'agisse d'ethniques dérivés, soit qu'il s'agisse d'indérivés comme Τιβαρηνοί, Πιμωλισηνοί (L'épigraphie locale révèle bien quelques exceptions; elles ont un caractère des plus récents).

De ces différents faits, il semble légitime de conclure:

1. La finale -ηνός a pris naissance — c'est-à-dire reçu sa consécration *auprès des Grecs* — dans la bande nord de l'Asie Mineure, où se trouvent (a) les plus anciennes colonies ayant accepté le suffixe dans leur démotique; (b) un noyau de peuples indigènes usant de cette terminaison dans ses noms nationaux comme les Matiènes, Morimènes, Tibarènes, etc.

2. L'expansion ultérieure de ce suffixe dans différentes directions, sauf la Grèce où il ne fut jamais adopté, est un fait de langue grecque, non l'indice de son extension réelle dans les différents idiomes barbares. On commença par étendre aux colonies de Thrace (Καρδιᾱνοί, Σηλυβριᾱνοί, Μεσημβριᾱνοί) le suffixe mis en honneur dans Λαμψακηνοί, Παριᾱνοί; on continua, en Europe, tout naturellement avec Ἰστριᾱνοί, Φιλιππηνοί, Δυῤῥαχηνοί, etc. Du côté de l'Asie, la propagation de -ηνός, à peine commencée avant Alexandre, reçut de la conquête grecque une impulsion décisive; il fut pour ainsi dire entendu depuis ce moment que tout nom de peuple oriental avait à se terminer en -ηνός et tout nom de province en -ηνή: je rappelle les exemples comme Βακτριᾱνή succédant à Βακτρία. C'est le même phénomène que si de vastes relations avaient existé depuis l'origine entre la Grèce et l'Occident et qu'on eût peu à peu étendu aux cités de Gaule la finale reçue des Italiotes seuls dans Μεταποντῖνοι.

3. Si telle est l'histoire vraisemblable de la finale -ηνός, en la reconstituant presque uniquement d'après le grec, le phrygien est évidemment une des langues où on attend, au moins comme possibilité, la présence d'un suffixe ethnique *-ânos*, ou analogue à *ânos*.[1]

Or, il est vrai que nous ne pouvons apporter de cela, par les quelques monuments existants, aucune preuve exacte. Qu'il nous soit seulement permis de constater que c'est avant d'être devenu attentif aux circonstances qui entourent le suffixe grec -ηνός que nous étions disposé à reconnaître au phrygien un suffixe *-ân*, soit comme ethnique, soit peut-être comme désignant les personnes faisant partie de tel ou tel clan.

1. Les autres langues seraient le mysien et de lydien. Au moins pour ce qui est du dernier, son origine indo-européenne, donc sa parenté avec le phrygien, semble incontestable devant des cas aussi clairs que le Καν-δαύλης d'Hipponax valant κυνάγχης. Nous croyons à la famille phrygo-lydienne.

Dans ce sens militeraient soit *akenân-* (ΑκενανολαϜος, ακενανε), soit peut-être *simân*[1], soit peut-être aussi, dans la 9e inscription Midienne, *kurzanezon* qui pourrait contenir à la rigueur le nom de Τυρσηνός (comme nom de clan phrygien) sans aller jusqu'à supposer que ces mots, qui semblent faire partie d'une signature, signifient sans autre: Τυρσηνὸς ἐών.[2]

Un mot reste à ajouter sur Ξιμήνη qui a servi plus haut de point de départ à nos observations. Si tel était de fondation l'accent du mot, il va sans dire qu'il n'aurait rien de plus à voir avec les *ethniques* que Κυλλήνη ou Ἀθῆναι, mais on trouve de ces déplacements d'accent dans les ethniques quand l'origine est oubliée: cf. Δινδυμήνη μήτηρ pour Δινδυμηνή et la Μαλήνη χώρη de Mysie chez Hérodote qui est presque évidemment aussi pour Μαληνή. Cela sans insister d'ailleurs sur l'importance de Ξιμήνη.

1. Le plus ancien grec connaissait un suffixe ethnique -ᾶν, plus tard tombé en oubli, ayant eu le temps, avant de disparaître, de laisser sa trace dans le nom des Hellènes, Ἕλλᾶν-ες, puis dans les propérispomènes comme Κεφαλλῆν-ες, Ἐνιῆν-ες, enfin dans la grande série, Ἀκαρνᾶν-ες, Ἀθαμᾶν-ες qui ne représente pas des contractions doriques pour -ᾱϜονες, mais le pendant d'Ἐνιῆνες. Or il est possible que, comme source du grec -ηνός, un phrygien *-ân* ne soit pas aussi satisfaisant que le serait un phrygien *-âno*, mais comme suffixe admettant une originaire parenté avec Ἕλλᾶν, c'est naturellement le contraire qui a lieu. Ainsi ce qui est perdu d'un côté nous paraît regagné de l'autre si les formes phrygiennes seules sont en cause.

2. Que le nom des Tursènes sous sa forme la plus authentique ait pu commencer par un K, c'est ce que rend presque probable le nom de l'île de Corse — ayant eu pour premiers colons des Tyrrhéniens — et dont le nom latin de *Cors-ĭca* se trouve dans le même rapport avec Κύρνος (pour Κυρσ-ν-ος, comme πτέρνα pour πτέρσνα) que *Tuscus*, c'est-à-dire **Turs-ĭcos* avec Τυρσ-ᾱνός: les deux cas sont caractérisés par un suffixe en *n*, évidemment indigène, que le latin, pour une raison ou pour une autre, laisse de côté. — Que d'autre part le *kurzanezon* de l'inscription admette dix explications avant celle-là, c'est ce qui va non moins sans dire. En particulier, comme on a dans les inscriptions Mid. 2 et 5: *Baba.memevais..kφi(z)anavezos....edaes*, il ne peut être que naturel de penser que *kurzanezon*, venant après le mot en *-n atanizen*, est l'accusatif d'une certaine espèce de mots en *-ezo-* dont le nominatif figure dans 2 et 5. Ce qui ne rendrait pas au reste forcément absurde le rapprochement des Tursènes. (Pour *kφiz-anavezos* il est impossible de ne pas songer à la contrée phrygienne d'Ἄναυα, ce qui donnerait donc la tribu, ou le lieu d'origine de l'individu. Ailleurs nous nous occuperons d'examiner si le phrygien ne confond pas dans Z une lettre pour *z* et une lettre pour *jod*: *kurzanejon* et *kφi(j)anavejos*.)

D'ΩΜΗΛΥΣΙΣ A. ΤΡΙΠΤΟΛΕΜΟΣ.

REMARQUES ÉTYMOLOGIQUES.

(*Mélanges Nicole*, p. 503. — Genève 1905.)

Dans les écrits d'Hippocrate et de son école, on voit revenir fréquemment la mention d'une espèce de cataplasme dont il est fait grand usage pour toute sorte de maux, et portant le nom d'ὠμήλυσις. Les manuscrits ne donnent pas toujours le nom sous cette forme, mais souvent en deux mots, ὠμὴ λύσις; aussi bien au nominatif qu'aux autres cas (gén. ὠμήλυσιος ou ὠμῆς λύσιος).[1] Se fondant sur cette circonstance, — assurément assez grave à première vue, — tous les lexicographes modernes ont considéré le mot comme formé de λύσις, précédé de l'adjectif ὠμός, sans s'expliquer sur le sens qu'il faudrait attribuer au terme principal en cette combinaison.

Le cataplasme n'était autre chose qu'un emplâtre de farine d'orge. Τὰ ἀπὸ τῶν ἀφρύκτων κριθῶν ἄλφιτά τε καὶ ἄλευρα, c'est toute la description qu'en fait le Lexique des termes hippocratiques de Galien, lequel semble, comme on voit, ne pas même entendre spécialement par ὠμήλυσις une farine réduite à la forme de cataplasme, mais la farine d'orge en général.[2] Il n'y a rien de plus particulier dans d'autres sources, dont on trouve, en ouvrant le Thesaurus, une assez ample collection; la compilation des *Geoponica* dit, par exemple, 18, 19, 9: Ἔστι δὲ ὠμήλυσις τὸ ἄλεῦρον τὸ ἀπὸ τῶν κριθῶν μὴ πεφρυγμένων γινόμενον. Pour être appliquée selon l'ordonnance, cette farine, on vient de l'entendre, et cela découle d'ailleurs d'ὠμός, ne devait pas être grillée. Elle n'était pas davantage

1. L'appareil critique de l'édition Littré permet de se rendre compte en un temps minime, vu la fréquence du mot, de l'hésitation qui règne entre les deux manières d'écrire.

2. C'est ce qu'il dit quelque part en autant de termes: Τὸ σηπόμενον κατέπλασα ... διὰ κονίας στακτῆς καὶ ὠμῆς λύσεως, οὕτω δ' ἴσθι με καλοῦντα τὸ κρίθινον ἄλευρον (περὶ συνθ. φ. τ. κατὰ γένη, III, 2, éd. Kühn).

bouillie: encore à cause d'ὠμός, et parce que les textes qui se donnent la peine d'insister sur ἄφρυκτος n'auraient pas manqué de parler d'un autre genre de cuisson, si celle-ci avait été prévue pour la bonne préparation de l'émollient. Etait-elle du moins humectée, trempée à froid, ou à chaud, dans un liquide? Il ne semble même pas que ce fût le cas, tant par le silence de la plupart des passages que par l'indication assez formelle de Galien dans un de ses traités.[1] Enumérant des remèdes contre le mal de dents, cet auteur indique d'abord différentes espèces de πυρίαι, — impliquant la vapeur d'eau, — puis il continue: ἢ καὶ ἐπιθέματα διὰ τῶν χωρὶς ὑδάτων, ὡς δι' ὠμῆς λύσεως, εἴτε κριθίνης εἴτε λινοσπέρμου. Ainsi l'ὠμήλυσις, autant qu'on le distingue, consistait en une simple application de farine SÈCHE.

Dans ces conditions, il est permis de se demander sur quel genre de signification les dictionnaires s'appuient pour admettre la présence du mot λύσις dans le composé qui nous occupe. S'il s'agit d'un λύσις ayant la valeur d'*infusion*, *teinture* ou *solution chimique*, ce qu'on pourrait à la rigueur supposer, j'avoue n'avoir pu découvrir de texte autorisant un pareil sens. Mais en faisant à notre erreur toute part d'avance, il serait encore difficile à chacun de voir l'analogie des deux choses, d'un paquet de farine (non trempée) à une substance en dissolution.

La vérité, pour ainsi dire évidente, est que nous avons dans ὠμήλυσις un proche parent de la famille d'ἀλέ-ω moudre, ἀλε-τρίς esclave occupée à la meule, etc. Si un doute subsistait, il serait levé par la glose hésychienne ὠμ-ήλετον (cod. ὠμηλετόν)· ἐρηριγμένον. Dissipons cependant les restes de l'étymologie par λύσις. Il s'agit d'un terme qui, forcément, fut pour tout contemporain d'Hippocrate clair, pour tout contemporain de Galien plus ou moins obscur en ses éléments; seuls les premiers auteurs originaux pouvaient encore se douter que ἄλῡ-σις fût variante d'ἄλε-σις, la mouture. L'étymologie populaire, en partageant le composé en ὠμὴ λύσις, — forme que des générations de scribes se chargèrent de faire pénétrer par les manuscrits jusque dans l'usage technique, — ne se rendait coupable d'aucun exploit particulier, ne faisait que reproduire un de ses modèles coutumiers, qu'on pourrait marquer du

1. Περὶ συνθέσεως φαρμάκων τῶν κατὰ τόπους, V, 9, éd. Kühn. Nous n'avons pas gardé le texte de Kühn pour les derniers mots, sans importance, qui sont chez lui εἴτε κρίθινον εἴτε λινόσπερμα (*sic*), corrigés par d'autres comme ci-dessus.

nom d'étymologie populaire imparfaite, ou «inachevée», où le second terme reste privé de sens, livré à l'inconnu, sans essai d'interprétation. En choisissant parmi une collection de termes populaires français que j'ai sous les yeux par hasard, un cas pouvant particulièrement fournir le pendant du fait, je n'ai pas de peine à le trouver dans: *de l'eau d'anum*, qui signifie, paraît-il, *du laudanum*, mais où on voit comment un des membres peut rester *ininterprété*, simple candidat à un sens, ainsi que dans ὠμὴ λύσις: les deux mots relevant d'ailleurs de la langue médicale, placée au premier chef dans la sphère du lexique où ces déformations se produisent d'habitude.

Le mot pour «mouture, farine» ὠμ-ήλυσις, — ou plutôt ἄλυ-σις dans la forme du simple, — a cet intérêt, entre autres, d'éclairer dans sa formation son synonyme ἄλευ-ρον, ainsi que l'homérique ἀλεύ-ατα, si on adopte cette manière de lire, pour ἀλείατα, υ, 108, avec J. Schmidt, *Pluralbild.* 201 (cf. Wackernagel, *K. Z.*, XXV, 277). Mais, plus généralement, de rendre manifeste en grec l'existence, au même sens qu'ἀλέω, d'une seconde base qui se terminait par Υ (qu'elle fût d'ailleurs à deux degrés, ἀλευ- ἀλυ-, ou sans dégradation ἀλυ-). La forme ὠμ-ήλυ-σις est en effet beaucoup plus claire à cet égard que ne l'était ἀλεύατα, ou même ἄλευρον: le premier, si on le divise en ἀλέ-ϝατα, peut se tirer sans particularité aucune d'ἀλέω: et ἄλευρον à son tour n'être que le dérivé de l'autre (*ἀλε-ϝαρ, d'où *ἀλε-ϝρο-). C'est l'avantage d'une forme comme ἄλυ-σι-ς de n'être pas équivoque. La base ΑΛΥ-, qu'elle fait connaître, n'a pas besoin de plus ample preuve, mais trouve peut-être à s'appliquer presque immédiatement, même au-delà du grec, à un mot important, l'anglo-sax. *ealu*, cas obliques *ealoth* «bière, ale», cf. norr. *ölthr* «bière, orgie de bière». Sauf le genre, la dernière forme trouverait son modèle grec dans *τὸ ἀλυτόν (équivalent, comme on peut le prétendre maintenant, de τὸ ἀλετόν); l'autre, dans un type *ἄλυτ-, cf. μέλι μέλιτος, ἄλφι en regard d'ἄλφιτον. Le sens d'orge fermentée pour *bière* s'offre ici d'autant plus aisément que soit ὠμ-ήλυσις, soit ἄλευρον, désignent par excellence la farine d'orge.

En lui-même, un parallélisme comme celui des bases radicales ΑΛΥ- : ΑΛΕ- n'a rien de nouveau; aussi nous abstiendrons-nous de le poursuivre sur un terrain qui intéresserait la grammaire plutôt que le lexique. Il est difficile en revanche de ne pas accorder de l'attention à un groupe de formes se rapportant comme les précédentes au *grain* ou à la *meule*, et qui pourraient tirer de la lumière de notre doublet; en ce qu'il faut probablement les coordonner sous

un couple radical ΟΛΥ- : ΟΛΕ-, jusqu'ici des plus vagues, mais prenant un corps après l'exemple que nous venons de voir.[1]

Nous ne prétendrons pas que les choses se présentent ici avec la clarté qui pouvait appartenir au premier cas, trouvant son illustration dans ὠμ-ήλυσις : ὠμ-ήλετον. Pas davantage qu'il règne un rapport *étymologique* entre le premier groupe et l'autre, entre ἀλέω et ὄλυρα. Ce rapport n'est pas inimaginable: il peut être phonétiquement soutenu[2]; nous ne désirons pas le faire rentrer dans notre thèse de l'instant, ni d'un autre moment, parce que nous n'en sommes pas persuadé. Mais, avec ou sans parenté étymologique, entre familles aussi ressemblantes que l'étaient d'une part *elu-*, *olu-*, d'autre part *alu-*, au sens de moudre, l'analogie pouvait faire son œuvre, et créer à l'un une variante en -ε, si l'autre était pourvu de cette forme.[3]

Les mots que nous entendons n'étant plus reliés ensemble par un verbe, c'est là une des circonstances qui donnent nécessairement un caractère assez conjectural aux rapports qu'on peut établir ici. On distingue au moins nettement dès l'abord un groupe de formes, sur ΕΛΥ-:

ὄλυ-ρα, orge, nom d'une importante variété d'orge depuis Homère. La quantité longue de l'υ peut être mise au compte d'un prototype *ὀλυ-ρjα, probable de toute façon.

ἔλυ-μος, nom de quelque céréale, ou d'une espèce de grain voisine. Dans la glose dialectale ἐλυμόρ, le lexique d'Hésychius explique ce mot par σπέρμα σιτῶδες ὅπερ ἕψοντες Λάκωνες ἐσθίουσιν (sorte de *polenta*). Cf. sous ἔλυμοι la mention σιτῶδες σπέρμα. Nous ne tenons pas pour différent: ἐλίμαρ· κέγχρῳ ὅμοιον (à lire

1. De par la générale alternance ε : ο, nous donnons à ὀλυ- : ὀλε- le sens qui enferme immédiatement ΕΛΥ- : ΕΛΕ-, dans une opposition commune à toute forme caractérisée par alpha.

2. Si le grec *al*, dans ἀλέω, vaut *l* vocalique, la séparation tombe. L'arménien *al*, dans *alewr* (farine), etc., laisse la même alternative ouverte. Seul le germanique *al*, dans *aluth-* (bière) l'exclut, mais, par compensation, ouvre une autre équivoque (on pourrait entendre le mot comme **olut-*, cf. ὄλυρα, aussi légitimement que comme **alut-*).

3. On connaît le genre d'influences dont nous parlons: il n'est pas nécessaire de quitter la famille d'ἀλέω pour en rencontrer un exemple souvent cité, celui de la formation μάλευρον (farine), sur μαλε- *molere*, purement amenée par la ressemblance vague de cette base avec ἀλε-, qui possédait dans son cercle un type ἄλευρον.

comme acc. plur. = ἑλύμας; le masculin ἑλυμόρ est sans doute lui-même acc. plur.).[1]

οὐλαί, grains d'orge, complète ce groupe; n'offre d'autre particularité, étant pour tout le monde *ὀλϝ-αί (attiq. ὀλαί, dor. ὀλβᾱ-[2]), que de livrer la forme anté-vocalique d'ὀλυ-.

Plus problématique est le rapport des mots suivants, dont la provenance, évidemment, peut être cherchée ailleurs que dans la famille d'ὅλυ-ρα, et n'est peut-être pas déterminable du tout. Ce n'est du moins ni une difficulté de sens[3], ni, comme je le remarque, une difficulté de forme qui pourrait les éloigner de notre groupe. Par la forme ἐλευ- qu'ils introduiraient, en variation du type ἑλυ-, ils seraient, non pas seulement réguliers, mais remarquablement parallèles au cas déjà rencontré d'ἄλευ-ρον.

Sous le bénéfice de ces observations, et avec les réserves qu'appelle d'ailleurs l'étymologie d'un nom géographique, il y a quelque raison de conjecturer que celui de la ville d''Ἐλευ-σίς cache quelque nom perdu de la *meule*, ou au moins se rapporte à l'ordre d'idées qu'évoquent les mots dont nous nous occupons. On concevrait bien que la cité de Déméter, le grenier de la plaine Thriasienne, fût la «Ville des moulins», ou offrît un nom de sens à peu près pareil. L'épithète d''Ἐλευ-θώ, que portait Déméter à Tarente et à

1. Il est évident que si, contre probabilité, ἐλίμαρ, avec les signes d'authenticité qui l'entourent d'ailleurs, n'avait pas ι pour υ, par erreur vulgaire, il se transformerait alors en une des excellentes preuves à apporter de la variation radicale qui s'exécutait sur ἑλυ- dans le sens d'un changement de la deuxième voyelle; mais nous sommes loin de vouloir tirer un témoignage pareil d'une telle forme. — On apprend par l'Etymol. Magnum que le mot ἔλυμος figurait dans les Νῆσοι d'Aristophane. Meineke, *Fragm. Com.*, II, p. 1112.

2. Οὐλοχύτας τὰ κανᾶ, ἃ οἱ Δωριεῖς ὀλβακήια, Hés. s. v. εὔπλουτον κανοῦν. Cf. ὀλβάχιον· κανοῦν. Δεινολόχος, valant οὐλοχόϊον, comme l'admet Prellwitz, *Etym. Wtb.*, sous οὐλαί.

3. On pourrait, sous le rapport du sens, faire remarquer que les trois premiers mots contenaient l'idée incontestable de *grain*, cependant pas celle de *mouture*. Nous reconnaissons pleinement le fait, et ne le croyons pas décisif contre les rapprochements qui suivent. C'est ici que la perte du verbe est surtout irréparable. On verrait probablement qu'il n'était autre qu'un verbe pour *moudre*. Le latin *triticum* part de *tero*, et arrive néanmoins à désigner, non seulement le grain hors de l'idée de *terere*, mais encore presque au sens botanique, comme ὅλυρα, une catégorie limitée de céréales. Les exemples seraient innombrables. Rappelons que le mot *grain* lui-même repose par ses origines sur l'idée de triturer, moudre.

Syracuse[1], ne se séparerait pas du mot précédent, et marquerait une Déméter Meunière.

C'est par une hypothèse plutôt moins hardie qu'on placerait dans cette famille ὁλοοί-τροχος. Le mot signifie, depuis Homère, grosse pierre ronde, quelconque. Remarquons que l'explication traditionnelle, en supposant un adjectif *ϝολοϝός «rond», crée un mot purement hypothétique, d'ailleurs admissible; mais qui autorise éminemment à en supposer un autre, sans dépasser, d'un certain côté, le degré de présomption qu'elle trouve légitime elle-même. Restitution pour restitution, on ne verrait pas les désavantages d'un mot *ὁλο.ϝ-ο-ς, la meule, qui expliquerait le composé (du même fait que presque en toute langue la pierre de meule est le type de la pierre ronde pesante), comme pierre de meule ou «*courant dans la meule* (ολοοι-)». C'est seulement d'ailleurs si τροχός signifiait tout autre chose qu'il ne signifie qu'on pourrait comprendre en général le composé ὁλοοί-τροχος selon la première explication. Non moins étrange, dans cette explication, est le locatif ὀλοοι- qui ne peut même invoquer l'excuse métrique, mais est en revanche parfaitement attesté hors des textes poétiques (Hérodote ὀλοίτροχος, Xénophon ὁλοίτροχος).

Quoi qu'il faille penser de ces derniers mots, et avec ou sans eux, on peut, en regard du type général marqué par ὅλυ-ρα, attendre des formes par ολε-, qui n'auraient, au moins, rien de surprenant. Nous ne chercherons pas ce type dans des formes éminemment douteuses, comme un ἔλεμος, donné par Hésychius au même sens qu'ἔλυμος, et qui n'est probablement qu'une faute de plume. Mais l'attention est attirée, dans le même glossaire, par le mot ὁλαιμεύς avec sa glose curieuse ὁ τὰς ὁλὰς βάλλων (cod. τὸ pour ὁ). Il s'agit selon toute apparence de l'acte cérémonial des οὐλοχύται ou des grains d'orge répandus pendant le sacrifice. Homère, à ce propos, se sert du même verbe (οὐλοχύτας προβάλοντο). Dans la localité quelconque où la personne chargée dudit office portait le nom

1. Hés. s. v. — On ne saurait ici se satisfaire avec Ἐλευθώ synonyme d'Εἰλείθυια. Le culte fort répandu de Déméter κουροτρόφος consacre son rôle de τροφός ou de nourrice, tel qu'il éclate particulièrement dans la légende éleusinienne, mais ne s'adresse pas à une Ilithye. Il est en revanche certain qu'une Δημήτηρ ἱμαλίς, ou Déméter *de la meule*, était adorée à Syracuse (Preller, *Myth.*, I[4], 768). Peut-être son sanctuaire ne faisait-il qu'un avec celui d'Ἐλευθώ, l'une des épithètes étant alors la traduction rajeunie, le petit nom familier pour l'autre?

d'ὀλαιμεύς, on peut difficilement supposer que celui des grains d'orge ne fût pas ὀλαιμοι. La forme peut avoir été féminine, ce qui n'importe pas; en revanche toute la glose resterait comme dépourvue de son explication la plus naturelle si l'on n'ajoutait la correction: ὀλεμοι, et ὀλεμεύς.

Aussi sûrement, en effet, que la fidélité générale au détail orthographique est grande dans le lexique hésychien, ce qui seul lui a permis d'être, ou de rester jusqu'à nous le recueil inestimable qu'il est, autant il serait vain de nier (nul ne le prétendant du reste) la présence de nombreuses gloses entachées soit d'itacisme soit de l'erreur de même ordre: αι pour ε. Les exemples sont trop abondants pour avoir sérieusement à être apportés, ils se trouvent comme à chaque page.[1] Mais si l'erreur ὀλαιμεύς pour *ὀλεμεύς était toute naturelle, on ne saurait guère douter que la forme juste ne fût en effet cette dernière; aussi bien par l'improbabilité morphologique d'une forme ὀλαιμος, que par la probabilité sous ce point de vue d'ὀλε-μος, si les raisons que nous en avons indiquées sont bonnes.[2]

Est-il hors du degré de circonspection juste qu'on doit observer sur un tel terrain de songer, — si ὄλεμος est donné, — à ce que contiendrait alors la finale de Τριπτόλεμος? C'est une entreprise qui peut être en général taxée, en étymologie, de jeu très pitoyable que de s'attaquer à des formes limpides pour vouloir y trouver autre chose que ce qu'elles donnent d'emblée. Mais les entreprises de l'étymologie populaire égalent ou dépassent en ingéniosité celles du grammairien, c'est là le facteur à ne jamais oublier complètement.

1. Pris au hasard, δαιταί· λαμπάδες (δεταί, comme le remarque M. Schmidt), παίταυρα pour πέταυρα, φαινακίζει (φενακίζει), αἰστία, αἴχματα ἑστία, ἕχματα. Un des cas le plus inattendus est celui d'une glose πεζός, bien écrite par ε, mais figurant alphabétiquement à la suite de παιήονα, montrant ainsi ce qu'ont pu réaliser dans ce genre deux ou trois générations de scribes: la première écrivant αι pour ε, la seconde portant le mot sous l'alpha, la dernière ne se donnant plus la peine, en le rectifiant, de le remettre à la place primitive.

2. On ne peut laisser sans mention ici ὅλμος, mortier à piler. Si, malgré l'esprit rude, il se rattache à nos mots pour moudre, écraser le grain, son groupe ὀλ- devient une indirecte confirmation de la base ἑλε- d'où procède ὀλε-μος. Il faudrait, pour mettre en bonne lumière ce point, des développements que nous ne pouvons nous permettre à cette place, et qui tendraient à faire voir que le type τόρ-νος en regard de τέρε-τρον n'a pas à passer pour fortuit ou anormal, mais pour RÉGULIER (de même βρον-τή contre -βρεμέ-της, ὄρφ-νη contre ἐρέφ-ω, ὄγκ-ος contre ἐνεκ-, τόλ-μα contre τελα-μών, πότ-μος contre πέτα-μαι, etc.). Ceci n'empêche pas des doublets, dûs aux réfections postérieures: tels πότ-μος et ποτα-μός, ὄλ-μος et ὀλε-μος.

On commettrait des erreurs inverses en ce cas. Alors même qu'elle se contente parfois d'un résultat imparfait (ὠμὴ λύσις), les petits miracles qui s'accomplissent ailleurs sous ce principe peuvent émerveiller le linguiste, et le tromper fort bien à chaque instant; de sorte que si le nom de Triptolème n'était que l'arrangement d'un composé sans rapport à πτόλεμος (composé devenu inintelligible par l'oubli du sens d'ὀλεμος), le fait pourrait difficilement passer en lui-même pour offrir une particularité bien remarquable.[1]

Le nom du héros d'Éleusis, du pupille de Déméter, nous paraît réellement ne pas répudier une origine qui le relierait aux mots précédents. On connaît, dans ἀλετρίβανος, un nom du moulin, probablement analysable en *αλετο-τρί-βανος (ainsi Brugmann et d'autres); en tous cas unissant τρίβω et un dérivé d'ἀλέω. Même sans reprendre ici l'idée que les diverses formations d'ἀλέω ont une importance particulière pour ce qui tient à ὀλεμος, une combinaison *τριβ-όλεμος, en vertu de ce qu'elle signifie, ne serait que le pendant renversé de ce mot.[2] Nous sommes loin d'insister sur la forme exacte. On peut, ce qui diminuerait la distance qu'avait à franchir l'étymologie populaire, croire à *τριψ-όλεμος, type παυσ-άνεμος (n'ayant pas aussi nécessairement que le premier la forme douée d'ι long et, en plus, un πσ ressemblant davantage à πτ). Même, poursuivant cette vue, remarquer la facilité d'un doublet pareil à celui des noms concurrents de Κασσ-άνδρα : Καστι-άνειρα, ouvrant la porte à τριψ- et τριπτι- par formation parallèle.[3] En ce dernier cas, que nous ne

1. Il est bon, toujours, de se reporter aux exemples, même si le nombre en est tel qu'aucun choix n'est indiqué. Il semblerait au premier abord plus qu'injustifié de poser que le nom vieil-allemand de la perle de mer (*merigrioz*, pierre de mer), n'a un rapport ni à la mer, *meri*, ni à la pierre, *grioz*. Tout le monde sait, en réalité, qu'il s'agit d'un arrangement de l'étymologie populaire, où aucun de ces mots n'a de part (lat. *margarita*). On ne saurait prétendre, évidemment, que telle soit la certitude qui caractériserait notre cas, et il faut ajouter qu'il en diffère par un autre caractère. Quoique les deux transformations partent également d'une base «incomprise, à expliquer», l'une, comme Τρι-πτόλεμος, verse dans la première interprétation venue, l'autre seule atteint une perfection qui la rend par hasard conforme au sens originaire, ou au sens inhérent. — On a du reste avant nous émis l'idée que Τριπτόλεμος ne contenait pas πτόλεμος, en le rapprochant notamment de τρίπολος, trois fois retourné par la charrue (Preller, *Myth.* I³, 634).

2. Il faut écarter τρίβολος (herse à dépiquer le blé), au premier moment lumineux comme τρίβ-ολος. Ce mot, qui n'est pas connu avant Philon, nous représente par évidence le latin *tribulum*, nom du même instrument.

3. Comme, à différents points de vue, le rapport qui règne entre l'σ, le τι, ou le στ, dans les formes de composition du genre βωτι-άνειρα, Λύσ-ανδρος, etc.,

donnons pas comme plus évident que les autres, il n'y aurait plus à parler pour Τριπτόλεμος d'étymologie populaire au sens propre, plutôt de simple égalisation entre deux formes.

La préoccupation particulière des anciens d'éviter toujours dans le langage une expression qui pût sembler contenir une offense à quelque divinité, a aussi sa répercussion dans le mythe, et on pourrait parler de «mythes euphémiques» comme de locutions euphémiques tendant à tourner, par crainte religieuse, le sens réel des choses. Si le moulin dévore et recèle témérairement ce qu'a produit Déméter, un sacrilège aussi utile à l'humanité ne sera présenté qu'avec la couleur précisément inverse, comme si le moulin était ou le «nourrisson» de Cérès, ou encore la «maison où elle cherche abri». La déesse, ainsi, sera réconciliée, et la légende de Triptolème, toute celle du séjour chez Métaneira, prête à éclore. Mais peut-être y a-t-il intérêt à voir que cette interprétation, qui n'est sans doute pas nouvelle, reçoit de là part des mots quelque confirmation.[1]

---

est absolument obscur, surtout devant voyelle, nous remarquerons qu'en aucun cas le doublet Καστιάνειρα : Κασσάνδρα n'est à écarter pour la possibilité théorique de *Τριπτιόλεμος : *Τριψόλεμος. Si en effet c'était une circonstance phonétique qui se trouvait régler ce rapport, aucune forme, plus que Κασσάνδρα, ne serait en rupture de ban contre elle (-σσ- pour -στ- n'étant forcément pas de cet ordre); et réciproquement Καστιάνειρα établit la légitimité (morpholoqique) d'un -τι- après consonne, et devant voyelle.

1. Dans la bourgade de Laconie au nom significatif d'Ἀλεσίαι était honoré un héros Μύλης, inventeur de la meule (Paus. 3, 20). Ainsi, ou à peu près, du double nom d'Ἐλευ-σίς et de Τριπτ-όλεμος. Mais il n'est pas nécessaire de mettre expressément en cause le moulin: on ne changerait pas grand chose à ce qui précède en remplaçant partout la meule par l'*aire à battre le blé*, — ou plus exactement, et selon la coutume, à faire fouler le blé (τρίβειν) par le pied des animaux. Rapportant le mot (sans doute populaire malgré sa forme métrique) ἢν μὴ καθάρης κἀλέσῃς, οὐ μὴ φάγῃς, Diogénien, V, 17, nous apprend qu'on le mettait dans la bouche de Déméter instruisant Triptolème (εἶπε Δήμητρα πρὸς Τρ.); ce n'est ni de *semailles*, ni de *labourage* qu'il est question, comme on le remarque, dans la devise ainsi laissée au personnage par la déesse, comme un mot d'ordre paraissant le concerner particulièrement. Nous avons cru de même qu'il était possible de voir en lui le TRITURUR plutôt qu'autre chose.

SUR LES COMPOSÉS LATINS DU TYPE *AGRICOLA*.

(*Mélanges Havet*, p. 459. — Paris, 1909.)

Dans leur relation à la Ie déclinaison et aux mots qu'elle renferme, il ne serait pas exagéré de dire que les composés comme *agricola* forment le fond le plus clair de la classe masculine en *a* du latin. Si on défalque en effet de cette classe les éléments étrangers ou de provenance douteuse (noms comme *Porsenna* ou *Agrippa*, comme *poeta* ou africain *nepa*); d'autre part les mots qui ne sont du masculin que dans le rôle de *cognomen* ou de sobriquet (*Bestia*, *Fimbria*, *Scaevola*, *Planta*), on arrive vite à un résidu où ne figure plus que le type *agri-cola*, joint à dix ou douze mots simples comme *verna*, *lixa*, *scurra*.

Ces quelques mots simples, à leur tour, sont pour la plupart obscurs, isolés dans la langue, peut-être en partie non latins.[1] Aussi ne serait-ce pas sans raison soutenable qu'on pourrait regarder la question générale des masculins latins en *a* comme assez peu différente de celle du seul type *agri-cola*.

Ce n'est pas le sens, toutefois, qu'on voudra bien donner à la présente étude. Que le type *agricola* soit ou non l'unique modèle primitif de la classe entière, nous abordons ce type pour lui-même, et sans préoccupation de ce qui l'entoure.

M. Brugmann dans son *Grundriss*, II, 104, et à sa suite Lindsay, *Lat. Lang.*, 317, Sommer, *Handbuch*, 351, ont accrédité une théorie qui fait à peu près de tous les masculins en *a*, *verna* comme *agricola*, d'anciens féminins, noms abstraits ou noms d'action: *agricola* n'aurait désigné *l'agriculteur* qu'après avoir été, au début, le nom de l'*agriculture*, et *aurīga* ne serait le *cocher* qu'après avoir été *l'art de conduire les chevaux*.

1. Les deux mots qui, dans cette série peu nombreuse, pourraient retenir l'attention du grammairien sont *scriba* et *navita*. Toutefois le premier a des chances de n'être qu'une dérivation du type *agri-cola* (*scriba* = **charti-scriba* ou mots de ce genre). Le second, en apparence important par son singulier suffixe *-ita*, résulte sans doute d'un compromis entre lat. **naves*, *-itis* et le *nauta* venu des Grecs.

Les changements de cette espèce sont courants dans l'histoire sémantique des langues, et je ne méconnais par les arguments favorables que peuvent livrer spécialement les masculins latins en *a*, du fait qu'ils servent souvent à désigner un individu par son métier ou son état. Mais un fait matériel semble saper par la base toute la supposition. Le grec offre largement des composés féminins d'action comme ἐκ-λογή, ἐκ-φυγή: à peine le type οἰκο-δομή, où la préposition est remplacée par un nom. Le latin, quant à lui, ne connaît ni un seul exemple du type ἐκ-λογή ni un seul du type οἰκο-δομή; il n'arrive pas à cette langue, — et dans les cas même où elle possède le simple comme *fuga* —, d'exprimer par *transfuga* une idée comme celle de «transfuite», toujours rendue au moyen d'une formation latérale comme *transfugium*, etc. On peut se demander, dans ces conditions, comment *agricola* aurait d'abord signifié l'*agriculture*. La supposition forcerait d'imaginer à la fois que *agricola* détourné de son sens se transmettait sans difficulté, mais que la même formation si vivace était frappée de mort dans tous les représentants qui auraient gardé quelque chose de son sens direct. Hasard assurément invraisemblable.

Essayons par une autre voie de fixer l'origine de ces composés.

I

La catégorie de composés qui est reflétée en latin dans les mots comme *au-spec-s*, *prae-se-(d)-s*, *prae-coc-s*, devait donner lieu, dans l'indo-européen primitif, à une naturelle variante toutes les fois que le second membre, au lieu de reposer sur une racine comme *spek-*, était par hasard emprunté au type si répandu des racines disyllabiques terminées par un *ŏ*: ainsi *grebhŏ-* (saisir), *petŏ-* (voler), etc.[1] Il n'est peut-être pas absolument juste de parler de variante, puisque deux formations comme

**ekwo-spek-s* **ekwo-grebhŏ-s*

se signalent avant tout par leur identité. Le terme s'applique cependant si l'on considère la flexion. Celle-ci ne pouvait éviter de prendre un aspect particulier quand, au lieu de la base habituelle (consonantique), elle avait à courir sur une voyelle *ŏ*.

1. Il n'y a guère que des avantages à marquer la voyelle, de timbre inconnu, qui se trouvait dans la première syllabe du mot pour *père* au moyen de la lettre pleine *ŏ*, plutôt que par le signe furtif d'un *ə* renversé. C'est cette notation par *ŏ* que nous adoptons au moins pour le présent article.

Peut-on marquer de plus près la forme que devait revêtir le paradigme en *-ō*? Elle a dû être principalement déterminée par la loi connue qui, dès la période primitive, avait réglé le sort général de cette voyelle, en la maintenant devant consonne, et en la supprimant (au lieu de la contracter) devant une autre voyelle. «L'élision de l'*ō*» — qu'on peut se permettre un instant, pour la clarté morphologique, de représenter par un signe, alors même qu'il est peu régulier de mêler aux signes phoniques ce qui sert à rappeler un événement —, devait régulièrement engendrer pour *-grebhō-s*, dans son opposition à *-spek-s*, le tableau de flexion suivant:

N.	— spek-s	— *grebhō-s*
V.	— spek	— *grebhō*
A.	— spek-m	— *grebhō-m*
L.	— spek-i	— grebh'-i
G.	— spek-os	— grebh'-os
Pl. N.	— spek-es	— grebh'-es
Pl. L.	— spek-su	— *grebhō-su*

Il pouvait y avoir des chances, visiblement, pour que dans plus d'une langue, par la suite, on arrivât à débarrasser, par analogie, le second type de tout ce qui lui restait de différences avec *s-pek-s*; mais aussi, comme il faut l'ajouter, pour que des formes aussi caractérisées que le nominatif en *-ōs* fussent capables au contraire d'opposer, ailleurs, une grande résistance, et permissent d'avance au paradigme en *-ō* de prononcer timidement son: *Non omnis moriar*.

II

La flexion qu'on vient d'admettre ne s'attache pas d'une façon très particulière aux composés: un mot *nex* n'a pas une autre déclinaison qu'*au spex*, et l'on peut s'attendre, dans les mots en *-ō*, à trouver des parallèles à l'un ou à l'autre. C'est un mot non composé que le grec a choisi pour nous conserver l'exemple du paradigme en *-ō* maintenu dans son intégrité; à part le datif plur. qui est une forme trop coutumière d'anomalies secondaires pour offrir une importance. On ne saurait méconnaître en effet dans la flexion du mot masculin, unique de son espèce, λᾶ(ϝ)α-ς, la pierre.

N. λᾶϝα ς.	V. (λᾶϝα? .	A. λᾶϝα-ν.
D. λᾶϝ'-ι.	G. λᾶϝ'-ος.	Pl. N. λᾶϝ'-ες.

un paradigme identique, avec la modification grecque α pour *ŏ*, à celui qui s'obtenait par hypothèse plus haut; et il faut ajouter que ce paradigme serait, au milieu du grec, entièrement inexplicable hors de l'issue qui s'offre ainsi pour lui.

Voisin, mais notablement différent cependant du cas de λᾶϝα-ς, est celui de μέγα-ς: nous préférions le laisser de côté pour ne pas mêler à la flexion simple en *-ŏ* une flexion plus complexe; mais la rareté de ce qui subsiste en général des flexions en *-ŏ* commande pour ainsi dire de ne pas l'oublier. Il n'est pas douteux que μέγα (neut.), identique à véd. *mahi*, ne vaille vraiment **megŏ*; non moins certain toutefois, d'après le védique, qui a conservé le paradigme intégral et triforme (*mahā-s*, *mahā-m*; — 2. *mahi-bhis* et neut. *mahi*; — 3. *mah'-e*, *mah'-as*, etc.) qu'il s'agit, non d'un simple mot en *-ŏ*, mais d'un mot qui ne recevait primitivement *ŏ* QU'AUX FORMES FAIBLES, et dont le nominatif masc. serait finalement en grec fort différent de celui de λᾶϝα-ς («μέγᾱ-ς» ou ion. «μέγη-ς»), s'il n'avait péri, supplanté par une forme imitée du neutre. — Norr. *mjök* pour **meku* adv. «beaucoup» semble lui-même reposer plutôt sur la forme en *ā* (germ. *ō*, *ŭ*), qui aurait passé, juste à l'inverse, du masculin au neutre.

Les composés en *-ŏ* dont avait pu hériter la langue grecque paraissent avoir versé de bonne heure, quant à eux, dans la flexion fantaisiste en -αντ-, à laquelle nous devons ἀδάμᾱς, -αντος, etc. au lieu de **ἀδαμᾰ-ς*, gén. **ἀδαμ'-ος*. Une trace de ce qui existait est restée dans le vocatif correct Πουλυδάμα, Λαοδάμα, connu non seulement d'Homère, mais de Xénophon, Hell. 5, 1, 5 et 6: Πολυδάμα, non «Πολυδάμαν»[1], et sans que le discours, lequel s'adresse à un contemporain, puisse emprunter quelque chose aux souvenirs épiques.

Du fait que le grec a la particularité d'admettre non seulement l'α, mais très souvent l'ε (quelquefois l'ο), pour représentants de la primitive voyelle indo-eur. *ŏ*, les débris de la formation **ekwo-grebhó-s* elle-même sont cachés, comme nous sommes loin d'en douter, à

1. On ne saurait accorder qu'une valeur *métrique* à la quantité longue homérique Πουλυδάμᾱ et Λαοδάμᾱ, non plus extraordinaire que l'ε long de Τηλέμαχε ou Ξάνθε τε καὶ Βάλιε. Quel serait d'ailleurs le sens, même pour un thème en -αντ-, d'un vocatif par ᾱ? — Que ces allongements épiques aient, d'autre part, quelque chose à voir avec le *vocatif*, celui-ci étant pris comme tel, et hors des déclinaisons particulières, je serais prêt à le croire, et à y voir le même fait que les grammairiens hindous signalent comme la *pluti* du vocatif (allongement anormal de la finale). Ποσείδαον ἐπάμυνε est un cas métrique très différent des précédents, et où l'on voit cependant se produire cet allongement spécial imputable au vocatif.

beaucoup d'autres endroits encore de la langue grecque que le type Πουλυδάμᾶς. Quand c'était un ε qui s'offrait pour continuateur régulier de l'*ŏ* dans une racine, il était tout donné que le mot tombât par exemple dans la classe de ψευδής, et il n'y aurait rien que de vraisemblable à croire que de nombreux mots comme κυκλοτερής (cf. τέρε-τρον, etc.) valent en réalité **kuklo-terŏ-s*, firent autrefois *κυκλο-τέρε dans leur nominatif neutre, et κυκλο-τέρε-ς (non -ης) au masculin, sous la même déclinaison générale que λᾶας, μέγα. L'investigation qu'exigerait ce point, et qui pourrait donner plus d'un résultat, est momentanément hors de ce que nous permet le cadre de cet article.

Le sanscrit védique, par un groupe de formes qu'il m'est arrivé de signaler dans une autre occasion[1], paraît confirmer de façon significative l'ancien type **ekwo-grebhŏ-s*. Sans doute, il n'est pas facile, devant la confusion phonétique hindoue des *ŏ* avec *i*, de juger absolument de ce qui est thème en *ŏ*. Néanmoins la corrélation *rakṣi-tum* (préserver): *paçu-rakṣi-s* (qui préserve le bétail); de même, *sani-tum* : *vāja-sani-s*; *svani-tum* : *tuvi-ṣvaṇi-s*; *grabhī-tum* : *dur-gṛbhi-s* est éminemment frappante. Elle prend encore plus de corps si l'on ajoute ces trois circonstances: 1. Rareté des formes casuelles qui impliquent positivement le thème en *-i*, comme l'exceptionnel voc. *ūrja-sanē*. 2. Fréquence de formes comme *-san-as*, que rien n'empêche d'interpréter comme *-san'-as*. C'est ainsi que dans le cas de *tuvi-ṣvaṇi-s*, on peut dire que tout l'ancien paradigme **ekwo-grebhŏ-s* est encore devant nos yeux à la condition de réunir ce que les lexicographes séparent sous *tuvi-ṣvaṇi-* et sous un soi-disant *tuvi-ṣvan-*. (Nom. *tuvi-ṣvaṇi-s*, Acc. *tuvi-ṣvaṇi-m*. Gén. sg. et Nom. pl. *tuvi-ṣvaṇ'-as*; etc.). 3. C'est encore un argument presque direct contre la valeur de simples thèmes en *i* qu'auraient en védique *paçu-rakṣi-s*, etc., que la manière dont le sanscrit classique ignore plus tard ces thèmes, sans que nous nous engagions ici dans le détail de cette démonstration.

III

La classe que nous avons tâché d'illustrer hors du latin, pour y rattacher dans cette langue *agricolă*, *indigenă*, etc., comporte avant tout un caractère FORMATIF, une uniformité dans la structure des mots: ses caractères FLEXIFS ne sont qu'une conséquence de la formation.

1. [Voir plus haut *Mémoire*, p. 231.]

La classe latine *indigenă* n'aurait d'avance qu'un contact problématique avec elle si l'on y trouvait des mots quelconques dans leur formation, par exemple *as-sec-lă* comme *indi-genă*. Le mot *assecla*, avec interposition de suffixe, est EXCEPTION UNIQUE parmi les composés latins en *ă*, précisément propre à mieux faire ressortir l'unité formative qui réunit, avant tout autre caractère, le reste de ces mots[1]: en *-genă*, *-colă*, *-vīvă*, *-cĭdă*, *-cŭbă*, *-ăgă*, etc.; type semblable à ce qu'on est en droit d'attendre.

A ce point de vue, qui laisse provisoirement de côté la flexion, trois rapports sont à considérer:

1. *Indi-genă* et **genă-tum*. — L'*a* de la classe *indi-genă* n'a de prétexte d'exister que si cette voyelle a régné simultanément, et d'une manière tout aussi constante, dans les formes (accompagnées ou non d'un composé) comme *genĭ-tum*, *vomĭ-tum*, *domĭ-tum*, *molĭ-tum*, *sonĭ-tum*, *cubĭ-tum*, etc. Notre hypothèse implique cette conformité, puisqu'elle met à la base de *genĭ-tum* ou d'*indi-genă* un seul et même **genŏ-*.

Constatons qu'une autre restitution quelconque, pour le latin, que celle de **genă-tum*, **genă-tor*, etc. n'est, en effet, plus soutenue de personne, et qu'il n'en saurait être autrement dès qu'on reconnaît généralement que l'*ŏ* reçoit pour continuateur invariable un *ă* dans la branche italique. Seul le grec, avec l'inconséquence qu'il montre dans le traitement de l'*ŏ*, pouvait connaître une différence s'attachant aux familles étymologiques (γενέ-τωρ : δαμά-τωρ : βιο-τή), et cette langue se voyait réciproquement forcée par là de briser l'unité de la classe flexive qui reste compacte dans l'*indigenă* latin (πολυ-δαμα-, κυκλο-τερε-, etc.).

2. *Indi-genă* et *genĭ-tum*. — Après avoir connu en commun la voyelle *ă*, *genĭtum* et *indigenă* ne sont plus actuellement marqués que par une différence. Est-il régulier que la seconde forme ne soit pas atteinte par le genre de modification qui atteignait la première?

Nous n'aurons, pour répondre à cette question, qu'à faire usage d'un des quelques principes, toujours confirmés à nouveau, par lesquels Louis Havet a depuis longtemps fait régner la lumière sur tous les points de l'altération vocalique latine. L'ultième des mots

1. Conçu comme un diminutif de **adsegra* et non comme formation primaire, le mot *assecla* n'offrirait du reste plus rien lui-même qui le classe à part. Aussi n'est-ce pas tant *assecla* que *col-lēga* qui crée un cas difficile. Se rapportant, non à la racine *lēg-*, mais à un noyau de formes dérivées (*legare*), ce mot se trouve sensiblement hors de la donnée primitive.

n'est *pas concernée* par l'altération due à l'intensité de l'initiale. La chose est spécialement claire quand il s'agit de l'*ă*. *Nominā* n'a jamais été que *nominā*, et de par sa quantité historique seule, sans argument linguistique. *Anātes* — à côté d'*anātes* — n'aurait su où retrouver analogiquement un *ă* si cet *a* n'eût été conservé dans la finale d'*anās(s)*. Sans répéter la série pleine des preuves, nous dirons qu'*indi-genā*, de même *pari-cidā-s* (v. plus bas), sont entièrement prévus dans leur opposition à *genĭ-tum*.[1]

3. *Indi-genā* et *ad-venā*. — Aucun composé en *ă* ne doit correspondre, dans le principe, à une base monosyllabique.

Sont encore accompagnés, dans le latin même, de congénères établissant la base disyllabique: les composés en *-genā* (*genĭ-tum*) ainsi que l'*in-cubā* d'Isidore (*cubĭ-tum*), et les mots en *-fugā*, si *fugĭ-tum*, malgré gr. φυκ-τός, peut passer pour être **fugā-tum*. Ajoutons *foeni-secā* (Columelle): car *secāre*, *secāi* implique **secā-vi*, et *seges* représente presque sûrement **secā-ti-s* (cf. *desecare segetes* chez le même Columelle).

Les formes disyllabiques se sont perdues en latin, mais sont clairement attestées hors de cette langue, pour les familles d'*agri-colā* (skr. *cari-tum*); *con-vīvā* (skr. *jīvi-tum* etc.; en latin même on ramène *vīta* à **vīvā-ta*); *heredi-petā* (gr. πέτα-μαι). Il n'y a guère de doutes encore pour celle d'*aurīga*, **aurĕ-āgā*, quoique les formes hindoues comme *aji-ta-s* reposent surtout sur le témoignage des grammairiens. Un mot **aes-tūmā* «le coupe-bronze» a été supposé par Louis Havet, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 23, pour expliquer *aestumare*: il s'accorderait au mieux avec les formes disyllabiques grecques de la racine en question, τέμε-νος τέμα-χος, etc.[2]

1. La doctrine imprécise, ou directement contraire, qu'entretient sur le point de l'*ă* des finales la linguistique latine dans son ensemble ne peut chercher un appui que dans le cas *artifex*, *tibicen* pour **artifax*, **tibican*. Ce cas n'est pas plus probant que *judex* pour **judix*.

2. Comme je le remarque en me reportant au volume indiqué des *Mémoires*, l'étymologie d'*aestumare* y était doublée d'une analyse d'**aes-tumā* lui-même, de laquelle il ressort que l'auteur posait *-tumā* comme identique à l'élément disyllabique radical de τέμα-χος etc., ajoutant, quant à la flexion, la restitution **ais-tema-s*. C'est en deux lignes, on le voit, tout l'essentiel de la théorie que nous présentons nous-même, en l'appliquant à l'ensemble des mots comme *agricola*. Dois-je m'affliger de n'avoir ainsi fait autre chose, dans ces pages, que reprendre sans le savoir une idée du maître auquel elles sont dédiées? Si un point de vue qui est le sien n'a d'avance pour lui rien de nouveau, du moins pourrai-je me dire qu'il n'était pas moins utile à défendre aujourd'hui qu'il y a vingt-trois ans, puisque nous voyons se perpétuer les opinions qui n'en tiennent pas compte et veulent faire d'*agricola* un pendant latin d'οἰκοδομή.

La place des mots en *-cidă*, sous le même rapport, est incertaine: cependant il y aurait à faire valoir plus d'une raison contre une racine monosyllabique de la forme *kaid-* ou *kaidh-*. Nous tenons pour le plus probable, non *kaidhō-*, mais, ce qui revient presque au même, *kai+dhē-* (faible *kai-dhō-*), selon une formation verbale avec rac. *dhē-* qui paraît avoir tenu une certaine place en latin et dans d'autres langues, comme le lituanien.

Il ne reste en somme que les mots en *-venă* qui aient clairement en face d'eux une base monosyllabique (skr. *gan-tum*, etc.). C'est donc dans une proportion assez faible que s'est exercée l'analogie à laquelle pouvait facilement donner lieu *indi-genă*, à mesure que sa finale prenait davantage le caractère d'un simple élément flexif. Le *-capă-* d'*hosticapas* est peut-être à joindre aux formes en *-venă*: il serait difficile de l'affirmer; v. all. *haft* ne prouve naturellement pas plus que *tohter* = θυγάτηρ une base monosyllabique.

La flexion, à son tour, appelle différentes remarques:

1. *Indigenă* et *terra*. — La présence de l'*ă* — bien que cet *ă* ne s'étendît lui-même qu'à trois ou quatre formes de paradigme, comme dans λᾶας — fut suffisante pour rapprocher peu à peu *indigenă* de la Ie déclinaison. L'assimilation a pu, d'abord commencer, ensuite se poursuivre, de manières très diverses. Nous ne ferons qu'une seule remarque, destinée à écarter quelques difficultés qui, assez naturellement, pourraient frapper: c'est qu'il n'est pas nécessaire qu'une forme casuelle ait complètement coïncidé au début entre *indigenă* et *terră*, ou *indigenă-s* : *terră* (ou *indigenă-s* : **terrā*?); ni même que la première identité ait été fournie par le petit noyau de formes dotées de l'*a* dans le paradigme *-genă(s)*. Si par exemple une forme comme le locatif, c'est-à-dire **indigen'-i*, devenait incommode ou obscure, elle n'avait guère d'autre remplaçant naturel qu'*indigenăi*, et cela sans que l'imitation de *terrăi* fût même formellement nécessaire pour créer cet anneau.[1]

2. *Indigenă* et *paricidas*. — Il reste encore un souvenir assez précis, dans une ou deux formes, des différences qui séparaient *indigena* de *terra*. L'abrégé de Festus nous a conservé les deux nomi-

1. Pour la même raison, il n'est pas implicitement nécessaire, pour que le rapprochement des déclinaisons reste concevable, que *terră* (nominatif) ait eu de tout temps la quantité *terră*. On pourrait se demander si cette quantité tant discutée n'est pas une *suite*, au moins dans quelque mesure, des contacts avec *indigenă(s)*. L'influence, ici, serait inverse de celle qui s'est exercée en général au cours de cette égalisation.

natifs connus *paricidas*, *hosticapas*. Attribuer à ces formes un *ā* long (*-cīdās* etc.) reviendrait à créer un type fort peu compréhensible en lui-même, mais de plus, inexplicable dans son rapport au *parricidă* qui lui succède. Dans ses emprunts au grec, l'ancien latin n'a point adopté l'*as* de ποήτᾱς: ce fait serait-il naturel si une finale toute semblable existait dans ses propres déclinaisons?[1]

Nous poserons donc: *paricidă-s*, **índi-genă-s* (= λᾶα-ς). Au sein de la langue latine, riche en finales comme *-ĭs*, *-ŭs*, *-ŏs*, la finale de ce nominatif était, par hasard, la seule en *-ăs*, et ce fait conduit à une réflexion. Nul ne tient pour douteux que l'*s* d'une forme comme *filiŭs*, dès une date très ancienne, ait été sur le point de périr entièrement par les prononciations comme *filiŭ, lateralĭ dolor*, *certissimŭ nuntiŭ* etc.; on ne discute guère que pour savoir comment cet *s* a pu être *restauré* dans les mêmes formes. Or, pour perdre son *s*, *parricidă(s)* (brève + *s*) se trouvait en aussi bonne situation que *filiŭ(s)*: pour le reprendre c'était différent; il n'avait pas l'appui très varié d'une multitude de formes où une finale comme *-ŭs* n'arrivait jamais à l'oubli total; bien mieux, entre *parricidă* et *-cīdăs*, l'analogie de *terrā* était là pour détourner formellement de revenir à *-cīdăs*. Cette analogie eût peut-être suffi à elle seule, le facteur phonétique n'était cependant pas à négliger lui-même.

3. *Indigena* : *indigenum*. *Auriga* : *remiges*. — Les composés en *a* se distinguent jusqu'au bout, tant de *terra* que de *verna*, *scurra*, par la faculté qu'ils ont de former le gén. plur. en *-um* (*agricolum*). C'est le vieux génitif correspondant à λα.ϝ`-ων. Toutefois on touche ici à un point plus général.

Les composés qui sont entrés dans la Ie déclinaison ont, de ce fait, aboli toute la partie du paradigme qui ne comportait pas d'*a* (**indigen'-is*, *-gen'-es*, etc.), sauf, précisément le gén. plur. Selon les mots, la solution inverse pouvait prévaloir, un *prae-pes* pour **prae-*

---

1. *Hosticapas*, à l'égard de son *a* radical, est sans doute à juger comme l'épigraphique *Număsioi* = *Numērio*. Ce n'est pas une forme refaite à la place de **hosticŭpas*, mais une forme plus ancienne que ne serait cette dernière. Il est clair que si l'autre exemple, *paricidas*, approche à aucun degré de l'antiquité que lui assigne Festus (lois de Numa), nous avons également à lui restituer son *a* radical (*paricaidas*). — Au premier moment ce n'est pas seulement *hosticapas* qui pourrait donner à la classe des composés en *a* l'aspect trompeur de formations modernes, mais aussi la série des mots en *-gena*, *-vena*, *-peta*, *-seca* au lieu de *-gina*, *-vina*, etc. La réponse, quant à ces derniers, se trouve dans *ingenium*, *advenio*, *appeto*, *resecare*, lesquels — d'où que provienne l'anomalie — ne sont ni plus ni moins irréguliers que les composés en *a* de leurs familles respectives.

petă-s être formé d'après *prae-pet'-es*, ou un *rem-ex* (**rem-ac-s*) au lieu de **rem-ăgă-s* d'après **rem-ăg'-es* (*rem-ĭg-ēs*). C'est la solution dont nous disions au début qu'elle était le plus à craindre pour toute la classe: à la fois comme la plus simple et comme celle où tout souvenir de l'*ă* (ou *ŏ*) se trouve radicalement détruit. Il faut rendre cette justice au latin qu'il n'en a que modérément usé. Dans le cas même où il l'adopte, on a quelquefois dans un doublet la forme qui tient compte de l'*a*: à *rem-ex* comparer *aurīgă*, à *prae-pes, heredi-petă* malgré un éloignement du sens, dans ce dernier exemple, qui n'empêche pas l'unité de racine.

Pline (*Hist.* XIV, 8, 6, 72) a dit: *indigena vinum*. Que ce neutre ait été dans l'usage courant, ou qu'il suppose une intervention plus individuelle de l'instinct linguistique dans l'application des formes, dans les deux cas l'écrivain latin s'est trouvé dans la vérité grammaticale: comme μέγας a pour neutre μέγα, c'est, en effet, *indigenă* qui est le juste neutre d'*indigenă(s)*.

ADJECTIFS INDO-EUROPÉENS DU TYPE CAECUS «*AVEUGLE*».

(*Festschrift für Vilhelm Thomsen*, p. 202. Leipzig 1912.)

Les diphtongues *ai* et *au* n'occupent qu'une place mal définie au sein de la morphologie ou du vocabulaire indo-européen. Entre autres faits qui contribuent à leur obscurité, elles ne figurent que dans une somme de mots extrêmement faible depuis l'origine, un peu plus considérable il est vrai à mesure qu'on se rapproche des époques historiques. Pris individuellement, ces mots à leur tour ont très souvent une position isolée dans la langue, ne se rattachant ni à un verbe fort ni à une famille étymologique quelconque. Il est clair que ce dernier trait, pour autant qu'il confèrerait à ces mots un certain caractère de régularité, ne le fait que d'une manière tout extérieure et négative.

Les mêmes remarques trouvent à s'appliquer quand il s'agit des mots renfermant une des diphtongues *ar*, *al*, *an*, *am* (soit: *ar*, *al*, *an*, *am* «tautosyllabiques»; *ankos* etc.), groupes que nous ne séparons point, ici ou dans la suite, des groupes similaires *ai au*. Même obscurité, même propension à figurer dans des mots isolés.

En reprenant ces «mots isolés», deux observations qui peuvent avoir leur intérêt semblent toutefois se dégager avec une certaine netteté. La première, que le mot isolé est fréquemment un adjectif: comme **albhos* blanc, **kaikos* borgne, aveugle. Plus spécialement, en second lieu, ces adjectifs, par leur signification, se rapportent souvent à une infirmité physique (ainsi **kaikos*). Au moins, s'il ne s'agit exactement de cela, à une idée voisine, comme ce qui est opposé, dans la personne, aux notions d'ὀρθός ou δεξιός (gauche, courbe, contrefait, rabougri, placé de travers, etc.).

Ceci lierait en vertu du sens, donc par un lier positif, un certain nombre de formes qui n'ont de commun autrement que leur vocalisme radical, ou plutôt la rareté de ce vocalisme. La relation ne peut passer pour être de prime abord limpide. Il est même

tellement évident qu'elle n'est pas d'un ordre habituel, à supposer qu'elle se confirme, que nous trouvons inutile d'analyser en quoi consiste la différence avec les catégories ordinaires (même comme λοιπός, ῥοικός, μοιχός, etc.). Pour un peu énigmatique qu'il paraisse, il ne semble pas que le fait mérite une défiance absolue par avance.

Avec le celtique et l'arménien, les langues méridionales d'Europe sont les seules dont on puisse partir, puisque le reste du domaine indo-européen ne permet plus de distinguer le timbre *a* d'un autre. Malheureusement le secours qui proviendrait soit de l'arménien soit du celtique se trouve être lui-même presque complètement illusoire en l'espèce, tantôt à cause des lacunes du vocabulaire, tantôt, et surtout, par suite du trouble survenu dans les diphtongues: rappelons que même le mot *caecus* ne serait pas clair dans son vocalisme celtique d'après la forme ordinaire *coech* de l'irlandais, et ne l'est que grâce à la conservation de gloses archaïques offrant *cáich*.

On peut relever dans la langue latine[1]:

caecus aveugle; *blaesus* bègue; *paetus* qui louche légèrement; *scaevus* gauche; *laevus* gauche, maladroit; *saevus* peut-être à l'origine «sinistre»; — *aeger* malade; *taeter* blême, sale.

claudus boiteux; *scaurus* pied-bot; *plautus* 1. ayant les pieds plats; 2. ayant de larges oreilles; *raucus* enroué; *paucus* insuffisant: — *saucius* blessé.

balbus bègue; *calvus* chauve; *valgus* bancal; *tardus* avançant à pas lents; *bardus* stupide; *bargus* (gloss.) «sine ingenio»; *parvus* chétif, cf. *pārum* pour **parvŏm* (trop peu, et non simplement peu); *parcus* avare, mesquin; *vārus* cagneux, s'il est pour **varrus* (cf. *Varro*).

ancus ayant le coude ankylosé; *mancus* manchot; *plancus* ayant les pieds plats; *rancus* (gloss.) détérioré par rancissure; *pandus* courbé, voûté.

---

1. Nous nous tenons à une revue extrêmement sommaire à tous points de vue. Entrer dans le détail qui pourrait être méthodiquement exigé serait usurper pour notre démonstration une place qui ne lui revient point en ce volume. En particulier, les questions d'étymologie ne seront presque jamais abordées, dans des cas même où elles sont essentielles à la question (ainsi *plancus* est-il pour **planĭcus*?, etc.). On n'a pas davantage tenté une séparation des cas où l'adjectif possède un verbe fort (*parcus* : *parco*), ni une séparation des cas où la diphtongue n'est qu'une forme accidentelle du vocalisme radical (*raucus* : *răvus*). Si, comme il y a lieu de le croire (v. nos observations finales), la langue elle-même a fait bon marché de certaines distinctions dans la recherche du type à diphtongue, ces libertés, dont nous nous excusons, se trouveront, de ce fait, un peu atténuées dans ce qu'elles ont de fâcheux.

Le grec offre de son côté:

ῥαιβός courbe, cagneux: βλαισός courbe, bancal; σκαι(ϝ)ός gauche, fâcheux; λαι(ϝ)ός gauche; βαιός minime; — αἰσχρός laid. Cf. peut-être αἰνός pénible, terrible; καινός inaccoutumé; λαιδρός impudent; ἀραιός rare. ψαιδρά· ἀραιότριχα et ψαιδρόν· ἀραιόν, chez Hésychius, ne sont pas nécessairement des fautes pour ψεδνά, ψεδνόν.

τραυλός ayant un défaut de prononciation; γαυσός démis, boiteux (de la hanche); κραῦρος desséché, rugueux; αὖος desséché; χαῦνος flasque; ἀμαυρός (cf. μαῦρον· τὸ ἀμαυρόν) effacé, décoloré; σαῦλος languissant ou mal assuré, de la démarche; φλαῦρος insignifiant, laid; φαῦλος qui ne vaut rien; παῦρος petit, faible. Cf. σαυκόν· ξηρόν et καυνός, καυρός synonymes de κακός.

μάργος dément; σπαρνός peu abondant; ταρνός glosé κολοβόουρος.

σκαμβός tortu, boiteux; γαμψός courbe; ῥαμψός glosé par ῥαιβός ou βλαισός (ῥαμψὰ γόνατα· βλαισὰ γόνατα); βραγχός enroué, rauque; στραγγός qui ne coule qu'avec peine; κράμβος desséché.

Sont particulièrement assurés, au milieu de ces listes, comme mots anciens:

kaikos* et **laiwos*; en outre **wraig₂os* par got. *wraikws* = ῥαιβός. Quoique **skaiwos* reste limité au gréco-italique, il touche de près au norr. *skeifr* oblique. On a voulu retrouver *blaesus* bègue dans norr. *kleiss* qui chuchote; il serait toutefois possible qu'il eût une parenté encore plus haute dans skr. *mlēcha-s* bègue et barbare, prototype **mlaisos*, ou **mlaiskos*.[1] Quelques mots germaniques, all. [*h*]*eikel* etc., paraissent proches parents d'*aeger* (aigros*).

**skauros* trouve appui dans skr. *khōra-s* boiteux, et **sausos* dans lit. *saũsas* = αὖος. La formation **paukos* est peut-être présente, comme on sait, dans v. h. all. *fôhe*, qui serait distinct de *fouue*, *fawai*. Selon plusieurs, c'est un même adj. **kaunos* qui est à la base de v. h. all. *hôni* (humilié, honni) et du gr. καυνός.

**skang₂os* s'établit par norr. *skakkr* oblique, boiteux, non différent de σκαμβός, et **pandos* par norr. *fattr* penché en arrière, identique à *paudus*. L'adj. **ankos* conservé dans *ancus* s'annonce comme ce qu'il y a de plus ancien dans la famille d'ἀγκύλος, ἀγκών etc.

1. C'est plutôt le grec βλαισός qu'il faut comparer à *mlēcha-s*. Nous sous-entendons que *blaesus* n'est qu'un emprunt, qui a toutefois l'avantage de nous conserver le sens originaire du mot grec, sauvé dans quelque colonie d'Italie (cf. Havet, *MSL.*, VI, 238 ss.).

φαῦλος, s'il est pour *φαλϝος, concorde avec anglo-saxon *balu* mauvais, criminel, prototype **bhalwos*. Soit **kalwos* (ou **skalwos*) chauve, soit **balbos*, bègue, barbare, paraissent être de très vieux mots d'après skr. *khalvāṭa-s*, *barbara-s*, gr. βάρβαρος pour *βαλβ-.

Brièvement, à l'occasion de ce dernier mot, notons la fréquence chez nos adjectifs d'une sous-forme en *-aros*. Dès l'origine il y a **balbos* et **balbaros*. De même αὖος = **sausos* s'accompagne de σαυσαρός, et *caecus*, s'il a réellement un congénère hindou, le trouve dans *kēkara-s* (aveugle). D'après lat. *caelebs* et skr. *kēvala-s* il a existé un **kaiwalos* «solitaire», qui pourrait, pareillement, n'être que le satellite d'un **kaiwos* perdu; toutefois il s'agit ici d'un *l* et non de *r*.

Bien qu'il faille nécessairement l'aide du grec ou du latin (c'est-à-dire de la distinction que ces langues font de l'*ă* par opposition à *ŏ*) pour reconnaître un mot quelconque de notre série, il peut arriver que leur témoignage indirect suffise, comme quand l'adjectif got. *hamfs* (estropié) manque au grec et au latin, et que cependant, grâce à καμπύλος, κάμπτω, nous sommes en état de rétablir **kampos* avec *a*, type σκαμβός. Pour pouvoir juger convenablement de l'étendue de la série primitive, il faudrait faire entrer en ligne de compte ces cas; sans oublier en même temps qu'il y a toute une partie de la série qui nous échappe forcément: savoir les mots dont l'aire géographique ne touche pas du tout l'Italie ou la Grèce. Le germanique est particulièrement riche en formes, comme **laipa-z* (all. *leid*) ou **saiwa-z* (blessé, souffrant), dont on peut soupçonner qu'elles dépendent de la série *caecus*, mais naturellement sans qu'il y ait désormais un moyen de prouver l'*ai* (*au*, etc.) qui les a caractérisées peut-être.

Enfin des substantifs comme lat. *caenum* peuvent facilement renfermer d'anciens adjectifs de la série *caecus* qu'ils dérobent à notre vue, et il n'est pas nécessaire pour cela qu'il s'agisse d'un neutre. Il semble que précisément les adjectifs dont le sens offre une nuance «pathologique» aient une tendance curieuse, en diverses langues, à passer au masculin quand ils prennent l'emploi substantif. On a ainsi, en grec, ὁ ὠχρος pâleur, ὁ κραῦρος maladie des bestiaux, ὁ κράμβος maladie des fruits, ὁ βράγχος enrouement, ὁ λήθαργος léthargie, des adj. ὠχρός, κραῦρος, κράμβος etc. Cf. ὁ ἀλφός tache blanche sur la peau, de **albhos* blanc. Des exemples semblables se remarquent en germanique (*krampf* donnant *der Krampf*, etc.). Aussi, bien que masculins, des mots comme lat. *naevus*, v. lat. *callus*,

peuvent-ils cacher un ancien sens adjectif (marqué d'une tache, calleux). Rien de spécial à dire du cas encore plus simple où le féminin aurait prévalu: peut-être μάλκη rigidité par le froid, νάρκη torpeur, indiquent-ils **malkos*, **narkos* adj.

Peu de mots suffiront pour indiquer en substance l'hypothèse à laquelle il nous semble raisonnable de recourir pour expliquer un phénomène en apparence assez étrange comme celui de la série **kaikos*. Le lat. *mancus* «manchot» n'est certainement autre chose qu'un dérivé de *măn-* la main (contenu, comme l'a montré L. Duvau, dans *man-tēle* etc.), et n'avait donc rien à voir en soi avec *ancus* «ayant le coude raide» ou tout autre adjectif d'infirmité. Mais quelle n'a pas été l'influence possible de cet *ancus*, d'abord pour favoriser une telle création, ensuite pour lui assurer vie et succès dans l'usage[1]? Autre exemple: la forme ῥαμψός a peut-être son point de départ dans ῥέμβω, mais ne serait sûrement pas venue au monde sans secours positif de γαμφός. Des faits analogues ont pu se passer depuis le temps où il n'existait peut-être que quatre ou cinq adjectifs «d'infirmité» avec le vocalisme *ai*, *au*, *an*, etc. Autour de ce noyau fourni par le hasard seront venues se fixer des formations toujours plus nombreuses, où une certaine communauté de l'idée mettait en faveur les diphtongues par *a*. Il s'agirait donc d'un fait d'analogie lexicologique, de même ordre finalement, que celui qui d'après le nom d'un instrument de musique, ainsi φόρμιγξ, impose la finale -ιγξ à d'autres instruments de musique, σῦριγξ, σάλπιγξ, ψάλτιγξ. L'élément propagé est dans le cas ordinaire suffixal (syntagmatique); il ne l'est pas dans le cas **kaikos*, **laiwos* etc. Cela fait une différence, même sérieuse, mais qui n'est pas une différence radicale atteignant le principe lui-même.

1. Il est vrai que, tout aussi bien que **man-co-s* de *măn-*, on a formé **ped-co-s*, **peccos* «boiteux» de *pĕd-* (car c'est la seule étymologie satisfaisante de *peccare*). Mais remarquons que **peccus* a péri, et que *mancus* (appuyé par *ancus*) a vécu.

APPENDICE.

A partir de 1880 et jusqu'en 1891 F. de Saussure prit une part active aux travaux de la Société de Linguistique de Paris. Un grand nombre des articles publiés par lui dans les Mémoires de la Société de Linguistique *avaient d'abord été présentés sous forme de communications orales.*

Nous reproduisons ici quelques extraits des procès-verbaux de séance, publiés dans le Bulletin *de la Société, en omettant toutefois les communications qui ont fait l'objet de publications ultérieures.*

Séance du 28 mai 1881. — M. de Saussure fait une communication sur une classe de racines ario-européennes en *eiua*. — Article *Bulletin*, N° 22, p. LIV:

Racines en *eiua*.

Au lieu de la prétendue racine *siv* «coudre» (selon d'autres *siû*, *sû*, etc.), il faut poser *seiua-*. — Cette forme est fidèlement conservée dans l'infinitif sanscrit *sêvi-tum*, dans le futur *sêvi-shyati*, etc. Par elle on s'explique aussitôt la forme *syû-*, qui est l'affaiblissement régulier de *seiua-*. En effet, si de *seiua-* je retranche *e*, il reste *syua-*, et ce groupe doit, d'après une loi générale qui remonte à l'époque indo-européenne, se changer en *syû-*. Les mêmes remarques s'appliquent aux racines *deiua-* «jouer», *speiua-* «vomir», etc.

La finale *-yû-*, dont on vient de voir la genèse, se scinde à son tour en *-yû-* et *-yuw-*, selon qu'elle est suivie d'une consonne ou d'une voyelle. Mais *-yuw-* ne se maintient lui-même qu'à condition d'être accentué. — Dans le cas où il est atone, il se transforme en *-ûw-*. Exemple: skr. *dyuvam* (acc.), mais *dîv-ê* (datif). Certains indices portent à croire que la mutation de *-yuw-* atone en *-ûw-* est antérieure à la séparation de nos langues.

Séance du 3 décembre 1881. — M. de Saussure fait une communication **sur la phonétique du patois fribourgeois.** Résumé:

«*Ch* et *j* français représentés par *ts*, *dz*. *S* par *š*. *C* latin devant *e i* peut-être par θ. *L* précédé d'une consonne se mouille et finalement donne *y*. Le groupe *mn* a produit *nn*. L'*a* latin final persiste, sauf après les consonnes palatales. L'*o* final, là où il n'a pas été rejeté, donne *u* (*ou*).»

Séance du 4 février 1882. — M. de Saussure achève une communication, commencée le 3 décembre, **sur le patois fribourgeois** de la Suisse Romande. «Entre autres phénomènes vocaliques, *eu* français est représenté par *â*, sauf dans *Dyü*, *yü*, *fü* (Dieu, lieu, feu). L'*ê* long et l'*i* bref latins se trouvent à l'état d'*ê* ouvert, ou dans d'autres districts à l'état d'*â*.

Le groupe *st* se change en la spirante θ, devant laquelle *e* et *o* toniques devient *î*, *û*. Ainsi *tîθa* tête, *nûθru* notre.

Devant les consonnes et à la fin des mots, *al* produit *o* fermé, mais *el* donnent *i*; exemples *oθo* «auberge (hospitale)», mais *tsaθi* «castellum». Quant à *ol ul*, ils deviennent *ü*: *mütõ* «mouton», *küti* «couteau», *lu Brassü*, «rivière» appelée dans les chartes *Braceolus*.

L'accentuation présente certaines singularités assez remarquables. Le vocabulaire offre, entre beaucoup d'originalités, *merēda*, repas du soir, *èga* jument, *seña* et *donna* pour père et mère, *epâza* au sens de sponsa. Les infiltrations d'éléments allemands peuvent être considérées comme nulles.

Les féminins en *a* ont un pluriel en *e*. Dans la conjugaison, la terminaison de la 2e pers. pluriel en *-de* s'emploie presque pour tous les verbes. Il y a un imparfait en *-âva*; celui du verbe substantif est *îre* (3e pers.).»

Séance du 17 décembre 1887. — M. de Saussure soumet à la société **un rapprochement entre le vieil all.** *holz* **«forêt» et** *callis* (pour **caldis*), mot que notre confrère, M. Toubin, a montré dans la signification de «pâturage dans le bois».

Séance du 14 janvier 1888. — M. de Saussure fait une communication **sur le gérondif latin,** dont le rôle comme participe présent du verbe passif, conjecturé récemment par M. Louis Havet, se trouve spécialement confirmé par *secundus*, *oriundus*, *lābundus*, des déponents *sequor*, *orior*, *lābor*.

Séance du 26 janvier 1889. — M. de Saussure fait une communication **sur certains détails de la versification homérique.** En dehors de la *césure*, qu'il n'examine pas, il faudrait selon lui reconnaître une valeur à la *fin de mot.* En effet, le troisième pied contient une *fin de mot* 99 fois sur 100, ce qui ne peut être dû au hasard; mais de l'aveu même des théoriciens de la *césure*, celle-ci ne saurait expliquer le fait, puisqu'ils la placent continuellement ailleurs qu'au troisième pied. Ainsi le vers homérique ne réclame pas évidemment une *césure*, mais réclame évidemment une *fin de mot* au troisième pied, et il devient légitime d'opérer, d'une manière générale, avec le principe de la *fin de mot*, que cette fin de mot constitue ou non une *césure* selon l'appréciation toute personnelle et précaire des métriciens. Le principe posé, il devient intéressant de constater que le premier pied doit autant que possible finir avec une fin de mot (ὣς φάτο, etc.), ce qui arrive en moyenne 55 fois sur 100; le chant A est unique à cet égard avec 46 % et presque comparable à la Batrachomyomachie, qui tombe à 44 %. — D'autre part, on constate le fait bizarre que le nombre des vers où le premier pied finit avec un mot est dans chaque chant *en raison inverse* de ceux où le quatrième pied finit ainsi. Quand le premier chiffre dépasse 52½ %, l'autre tombe au-dessous de 61½ %, et réciproquement sans exception.

Séance du 9 février 1889. — M. de Saussure présente quelques remarques **sur le grec** πολλός alternant avec πολύς. Notre confrère, M. Wackernagel, a montré qu'il était phonétiquement impossible de ramener cette forme à *πολϝός, et proposé comme remède un primitif *πολνός = skr. *purnas* «plein». Mais à son tour le groupe λν n'est pas ordinairement traité de cette façon, et la seule solution satisfaisante est en réalité de poser *πολjός. Au point de vue morphologique, il y a lieu peut-être de rapprocher la flexion des adjectifs en *-u* lituaniens: *gražús*, dat. *gražiám*, et gotiques: *hardus*, dat. *hardjamma*.

Séance du 8 juin 1889. — M. de Saussure fait une communication **sur l'accent lituanien**, dans laquelle il cherche à montrer que les deux formes du ton, distinguées par Kurschat sous les noms de *gestossen* et *geschliffen*, sont en relation avec de très anciennes différences, non d'accent, mais de quantité principalement.

Séance du 10 janvier 1891. — M. de Saussure fait une communication **sur le nom allemand de la Vistule**, *Weichsel*, qui paraît reposer sur la forme, aujourd'hui perdue, du nom de ce fleuve en lituano-prussien. Le latin *Vistula* et le polonais *Wisła* permettent de poser **Wīstla* comme prototype: cette forme donnait en lituanien «*Vyksla*», lequel explique la forme allemande.

Séance du 23 mai 1891. — M. de Saussure présente **une conjecture sur l'allemand** *Hexe* «sorcière», v. h.-all. *hagazussa*, qui pourrait être le participe parfait très ancien du verbe fort perdu correspondant au substantif *haz* «la haine». La première syllabe *ha-* serait syllabe de redoublement; la seconde syllabe *-gaz-* (pour *-haz-*) représenterait la racine.

Séance du 6 juin 1891. — M. de Saussure apporte comme **contribution à l'histoire des aspirées sourdes** (*kh*, *čh*, *ch*, *th*, *ph*) du sanscrit une série d'exemples destinés à établir l'origine de certains *th* dans les racines et les suffixes. Ces *th* proviendraient de *t* indo-européen suivi du phonème *ə* régulièrement élidé devant voyelle; ainsi le masculin *pr̥thús* «large» représenterait un indo-européen **pretə-ús*, devenu **pr̥t'ús* après la chute de *e* radical atone; ici *th* = *t'* aurait une valeur étymologique; il aurait au contraire été étendu par pure analogie dans le féminin *pr̥thi-ví* = i. e. **pr̥tə-ví*. Parmi beaucoup d'autres, la racine *sthā-* justifie son *th* de la même façon; le présent *tiṣṭhāmi* représente un radical indo-européen **sti-st'-é*, **sti-st'-ó*.

* * *

Dans son article intitulé Accentuation lituanienne, *paru en 1896 dans l'*Anzeiger *des* Indogermanische Forschungen *VI, F. de Saussure rappelle une communication faite par lui au congrès des Orientalistes de Genève en 1894. (Voir page 537.) Nous en donnons ici le résumé d'après les* Actes du Xe Congrès international des Orientalistes, *1897, I^e^ partie, p. 89:*

Séance du samedi 8 septembre (1894). — M. de Saussure fait une communication **sur l'accentuation de la langue lituanienne.** Le siège de l'accent a été constamment déplacé d'une syllabe quand

l'accent reposait sur une syllabe douce (dite par Kurschat *geschliffen*), elle-même suivie d'une syllabe rude (*gestossen*), et l'accent s'est porté dans ce cas sur la syllabe rude. On peut formuler la loi: «Douce tonique + rude atone donne douce atone + rude tonique.» Tous les schémas, jusqu'à présent fantastiques, de la déclinaison et de la conjugaison deviennent par là soudainement simples. M. de Saussure en fait la démonstration sur la déclinaison de *žolě*, comportant quatre paradigmes toniques, dont il ramène toutes les formes à deux paradigmes, l'un mobile, l'autre immobile

* * *

F. de Saussure a fait trois communications à la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève. Voici le résumé de ces travaux:

Le nom de la ville d'Oron à l'époque romaine.

Séance du 28 mars 1901. *Journal de Genève*, 7 avril 1901. [Cette communication a fait l'objet d'une publication posthume. Voir *Indicateur d'histoire suisse*, 1920, p. 286—298, étude annotée par Louis Gauchat.]

Tel est le problème qui a préoccupé M. Ferdinand de Saussure et lui a inspiré l'idée d'aller étudier sur place, grâce à sa connaissance approfondie des lois de la linguistique et à l'étude des patois romands, le nom de cette localité que l'itinéraire d'Antonin désigne sous le nom de *Bromagus*. Jusqu'à ce jour les archéologues avaient été unanimes à voir dans cette station romaine de la route de Milan à Moudon le village de *Promasens* à mi-chemin entre Vevey et Moudon. M. de Saussure arrive par une méthode rigoureuse et des déductions morphologiques convaincantes à détrôner *Promasens* de la place qu'il occupe à tort dans l'archéologie, pour lui substituer *Oron*. L'élément *-magus* a disparu en effet de presque tous les noms de lieux de cette catégorie (*Noviomagus* = *Noyon*). *Ouromagus*, en celtique, signifie «le champ de l'urus» ou «aurochs». L'orthographe *Bromagus* est le produit d'une faute de copiste, et c'est, d'après un manuscrit qui fait autorité et conservé en Espagne, *Uromagus* qu'il faut lire. La table de Peutinger est d'ailleurs en désaccord avec l'itinéraire d'Antonin et écrit ce nom *Viromagus*. Le savant archéologue allemand M. Mommsen n'avait pas songé à faire le rapprochement entre le nom latin revêtu de sa véritable orthographe et le nom patois

d'Oron (c.-à-d. *Ouron*), laissant ainsi à notre savant compatriote le soin de faire une découverte qui sera accueillie avec intérêt par les amis de notre histoire locale.

Origine de quelques noms de lieux de la région genevoise.

Séance du 29 janvier 1903: *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*, tome II, p. 342.

Le nom de la commune de *Genthod*, qu'il serait plus simple d'écrire *Gentou*, en se conformant à sa vraie prononciation, est de même espèce que celui de la pointe de *Promentou* (*Promontorium*). A l'époque où l'on disait encore *Promentour*, la forme, conservée par les registres du Conseil de Genève, est également *Gentour*. Le nom a pu provenir de *janitorium* «loge de portier, cabane de garde».

Le nom du hameau d'*Ecogia* sur Versoix offre des obscurités que ne dissipe pas entièrement la forme ancienne *Adesgogia* résultant d'un document du XIe siècle. Malgré son apparence germanique (*gau* «contrée», *ades* génitif — *Ad* «la contrée de Ad»), ce nom est probablement à lire *ad Esgogia* et à traiter comme un nom roman. Mais une explication parfaite ne paraît possible pour le moment ni par l'étymologie *Excubiata* «poste de veilleur», ni par une autre supposition plus hasardée, *Exagogida* (provenant du grec) qui se rapporterait au canal de captation de la source existant à *Ecogia*. C'est entre ces deux hypothèses que peut se mouvoir provisoirement l'étymologie. La forme patoise est défavorable à la première.

Quadruvium, Carouge: M. de Saussure se demande si la proclamation de Sigismond comme roi de Bourgogne en 516 datée de Quadruvium, aurait eu lieu à Carouge (v. Henri Jaccard, *Essai de toponymie*, Lausanne 1905, sous *Carouge*).

Joux et *Jura* sont des noms séculairement en concurrence et qui ne sont cependant pas synonymes, en ce que *joux* s'applique, comme un simple mot commun, à toute forêt de sapins, et spécialement dans les patois de Gruyère, Valais, Savoie, aux forêts de sapins des Alpes. Une distinction entre *Joux* «Jura» et *joux* «forêt», n'existe nulle part. Le fait est d'autant plus curieux que la chaîne insignifiante du *Jorat* est au contraire connue dans tous les patois comme expression géographique.

Un très grand enchevêtrement de faits linguistiques existe ainsi autour des deux noms de *Joux* et de *Jura*, dont M. de Saussure n'indique qu'énumérativement les phases principales, en se réservant de revenir sur la question plus en détail.

Les Burgondes et la langue burgonde en pays roman.

Séance du 15 décembre 1904. *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève,* tome III, p. 9.

Etablis d'abord dans le bassin de l'Elbe, puis dans le Wurtemberg actuel, les Burgondes, avant de se fixer dans nos contrées, avaient formé sur le Rhin moyen, autour de Worms, un Etat éphémère, dont le souvenir, embelli par la poésie, s'est transmis de génération en génération dans les récits et les chansons épiques relatifs aux *Nibelungen.* De la langue parlée par les Burgondes il ne subsiste que de misérables vestiges, presque uniquement des noms propres et quelques termes juridiques, d'après lesquels il est bien difficile de juger si elle appartenait au groupe occidental des langues germaniques, dont font partie l'allemand et l'anglais, ou bien au groupe oriental ou gotique. Après avoir examiné les principaux arguments fournis de part et d'autre, M. de Saussure se prononce, en définitive, pour la seconde alternative. Passant ensuite à l'étude des institutions politiques de la nation, M. de Saussure expose l'opinion d'écrivains tels que Jahn et Binding. Il procède à une comparaison entre les données de l'histoire et celles du poème des *Nibelungen,* et il admet que la transmission du pouvoir s'exerçait suivant le principe de l'hérédité coexistant avec celui du partage du pouvoir entre plusieurs princes. Il étudie ensuite ceux des noms de lieux de la Suisse romande et de la Savoie auxquels on peut, avec plus ou moins de vraisemblance, attribuer une origine burgonde, notamment les très nombreux noms en *-ens, -ins,* et *-inges,* dérivés pour la plupart, à ce qu'il semble, au moyen d'un suffixe germanique, de noms d'anciens propriétaires barbares. Combien de temps ces barbares ont-ils conservé l'usage de leur langue germanique et sont-ils restés distincts de la population de langue romane dans laquelle ils ont fini par être absorbés? Dans ses récentes *Etudes de toponymie romane* (Fribourg 1902), M. Stadelmann, contrairement à l'opinion généralement admise par nos historiens, a cru pouvoir conclure de quelques noms de lieux vaudois que les Burgondes n'ont pas été romanisés avant le VIIIe siècle. S'il en était ainsi, dit M. de Saussure en terminant, l'on aurait à se demander quelle part l'Helvétie burgonde peut avoir eue dans la genèse et la propagation de la légende épique des *Nibelungen.*

* * *

Dans la Revue celtique, *vol. XXVIII (1907), p. 340, M. J. Loth communique un passage d'une lettre à lui adressée par F. de Saussure, et où celui-ci donne une explication du* **nom du Jura.**

Il me paraît de plus en plus certain que, ni dans la seconde syllabe, ni dans la première (de Jura), il ne faut rien chercher d'authentique à aucun degré, et que le nom du *Jura* est purement une reconstitution savante du *Jura* de César.

On ne peut arriver malheureusement à aucune conclusion directe par l'examen du nom du Jura dans les patois, par la raison que ce nom n'y existe pas. Les paysans ne connaissent qu'un mot emprunté au français (*lo Džurá*), qui serait *lo Dzürá* s'il appartenait au patois.

Je prouve par d'assez nombreux mots que la première syllabe de *Jura* était brève (ainsi *Joran*, vent descendant du Jura); en outre que la seconde syllabe ne doit pas être jugée d'après le Ἰουρασσός des Grecs; en résumé, qu'il devait exister une dénomination variant entre **Jŭr-ēs* et *Jŭr-a* (Pline: *Jures*; César: *Jura*), représentant le pluriel d'un mot celtique *Jur-*, que César a traité comme un nom neutre.

L'intérêt de cette affaire ne commence qu'après que l'on a fait cette double constatation ultérieure:

a) Que tous nos dialectes lémanniques connaissent le mot *une joux* = une grande forêt de sapins, mot qui était autrefois *une jour*, ainsi que l'attestent mille documents.

b) Que l'on a dit, par excellence, *la Jour* (la Joux) pour le *Jura* jusqu'au XVIIIe siècle, ainsi que je puis le montrer particulièrement par des plans où les points cardinaux sont indiqués:

BISE

LA JOUX [ ] LAC

VENT

(*Joux* à l'ouest est le *Jura*)

Ce mot de *Joux*, archaïquement *la jour*, correspond tout droit à un latin **jurīs* et a même l'avantage, étant féminin, de ne pas admettre autre chose que *Jŭris*, donc exactement la forme plinienne *Jures*, *Juribus*, qui est le nom du Jura.

INDEX.

Avertissement.

Cet index contient tous les mots sur lesquels l'auteur apporte un enseignement quelconque. Mais on a écarté ceux qui ne sont cités qu'à titre d'exemples ou qui figurent dans des listes compactes.

Les graphies ont été unifiées; des deux modes d'accentuation du lituanien employés par l'auteur, on a retenu celui qui distingue les intonations.

Les langues figurent dans l'ordre suivant: sanscrit, prâcrit, pâli, zend, vieux perse, arménien, grec, macédonien, pamphylien, latin, osque, ombrien, sabin, français, patois fribourgeois, gaulois, irlandais, gallois, gotique, vieux haut-allemand, moyen haut-allemand, allemand moderne, vieux saxon, frison, anglo-saxon, anglais moderne, vieux norrois, lituanien, letton, vieux prussien, vieux slave, polonais.

Sanscrit

a- 263
áṃhas 60, 262, 263
aṃhú 60
akāma 336
aktubhis 508.1
ákrata 11
aktú 24, 216
ágamat 11.3
agní 259.3
agrabhīšma 230.3
aghá 60
aghalá 60
aghāyáti 60
aṅgāra 508.1
aǵá 110
áǵati 110, 163
aǵirá 247.3
aṅǵí 211
atharí 110
adarçanam yāti 329
ádbhuta 243
ádha 261.4
ádhara 24
adhūšata 237
anákti 227
anákš- 211
anaḍvah- 41.1, 190, 204
anaçāmahai 268.1
ániti 230
ánila 230
antár 259.4
ántara 259.4
antarušya 264.1
antardhīyate 328
ándhas 262, 263
ápa 110
ápaptat 12
ápas 170
aptúr 194
abhí 260
abhišvár 190
abhrá 262, 263, 427.1
amá 43 1, 266
amba 88, 203
ámbhas 262, 263
amlá 160, 162
ayāvišam 242
aratní 258
áradhat 20
arítra 168
arghá 259.2, 507
aryamán 206.1
árhati 259.2, 507
alpa 508.1
avati 358
avasran 11.3
ávi 188
áçan 110
áçṛthita 225
áçman 191.2
açmāsyà 32
áçri 160, 162
açru 456
aštá 30.1
aštamá 29
asán 210
así 24
asīšadhat 160.1
ásṛg, asnas 28, 210
asti 47, 178.1
asthán 211
ásthi 211, 346
asmád 25
asremán 71
áhati 262, 263
áhan 210
ahám 50.1, 88
áhar 210
áhi 259, 259.1, 259.2, 260, 261.2
áhvat 243
ágas 110, 147

atí 234, 254, 255, 256
apík 17
ápas 170
āpnóti 162
āmá 160, 162
āçír 242
áyus 198, 457
avir bharati 297
áviṣṭita 161
āçis 233.4
āçīrdā 233.1
āçá 160, 162
ās 210
āsán 210
āste 309
iééháti 262.1, 311
íyarti 236.2
írya 236.2
īkšati 313, 324
upa- 313
nis- 313
pra- 275, 313, 314
sampra- 314
īḍ- 377.1
írte 236.2
írmá 236.2, 380
ukš- 378.2
ukšáti 262, 263
ukšán 25, 378.2
ukšánna 265 (32)
uéháti 23
ugrá 262, 263
údaka 211
udán 211
udára 169
uditá 262
unátti 227.1
unapti 227.2
upar, upari 454.1
upaviṣṭa 336
ubháya 89
ubhnás 227.2
uma 243
úraṇa 184, 380.1
úras 123.1
urugráyas 190
urvarā 380.1
uloka 380.1
uváca 222.4
uvé 259
ušás 123, 188, 189.1, 201, 205, 258, 260, 262, 263
ūti 243
údhan 210
údhar 19, 210
ūrjá 245
urjasanu 231
ūrṇā 234, 245, 246
ūrdhvá 100, 245, 246, 268 (242), 380
ūrmiā (instr.) 193
ūvás 243
ṛkran 28
ṛkša 17
ṛjipyá 8
ṛjú 24
ṛjrá 8.2
ṛtá 8
ṛbhukšán- 190
ṛbhukšá- 190
ṛšabhá 33
eka 266 (44)
okas 418
ójas 262, 263
ójīyas 262
ótum 243
ošati 263
ká 86, 389
kakubh 389
kácate 56
káńćate 56, 171
katará 84, 89, 389
káti 89
kathayati 300
kandará 113, 267 (42)
kanya 389
kanyā 113
kampaná 113
karóti 228, 228.3, 304
kalama 389
kalúça 94, 390
kalevara 389
kalya 389
kari 106, 185 (sic, et non *kárī*), 390
kásya 86
kácana 171
kāńćana 254.1
kāru 390
kásate 162
kitavá 169
kīrṇá 239
kīla 380
kulva 380
kṛéchrá 17
kṛṇáti 240
kṛṇóti 228, 228.3
kṛtá 8
kṛtcas 508.1
kṛthás 14
kṛmi 18, 504
kṛçyati 357
kṛšṭí 245.1
kršṇá 17
kekara- 598
ketú 81, 419, 508.1
kérala 113, 598
keça 376
kéçara 266 (79), 376
késara 113
kóša 79
krathana 239.2
krânta 11
krámaṇa 160
krámati 160
krátha 239
krāthayati 239
krâmati 160, 162
krimi 18
kriyáte 236.1
krīṇáti 227
kroçati 309
ri- 310
klámyati 357
kliçnáti 225, 228
klóman 124
kšata 23
kšati 23
kšatram 429
kšap 212, 212.2
kšam (terre) 204
kšamā (s. f.) 88, 257
kšamā (instr.) 46, 182
kšámi 182
kší- 438
kšiṇáti 226
kšip 212.2
kšipati 438
ksmás 46
khalvāṭa- 598
khidáti 165, 166
khidrá 165
khidvas 165
khédā 165
khora- 597
gáéćhati 23, 305, 336
gatá 23, 23.2
gatám 21
gáti 23, 216.1
gádati 113
gam- 11.3, 22, 112, 112.2
gámati 112
gambh- 143.1
garitā 225.2
gárbha 79

gávi 186
gávam 141
gáve 186
gahvará 160
gādh- 143.1
gám 40, 186
gáhate 160, 162
giri 380, 380.1
gúdā 169
-guráte 247
gurú 45, 380
gula 251
gúlma 105
gúhya 94.2
gúhati 94.2
gṛńǵana 18
gṛṇáti 225
gṛbhāyáti 235, 235.1
gṛbhītá 230.3
gṛbhṇáti 225, 235
gó 40, 141, 186
gopura 249
gaurá 268 (186)
gná 257
grathnáti 228
granthí 251.1
grábhītar 230.3
gha 50.1
gharmá 72
ghāta 242
ghṛṇá 17
ća 389
ćakarti 230
ćakṛmá 12
ćākaçīti 160.1
ćakrá 94, 401, 442
ćákradat 21
ćaććhadyát 22
ćaććhánda 22
ćańcala 389
ćátati 81, 113
ćatásras 166
ćatúras (acc.) 197
ćaturthá 29
ćáturraya 267.1
ćatvāras 197, 389
ćandrá 113, 171.1
ćayate 389
ćarati 306, 389
vi- 306
ćarkṛtí 242
ćárman 247.1
ćarrati 228
ćit- 508.1
ćinóti 23, 228
ćintayati 298
ćīrtvā 232
ćūrṇa 228
ćétati 81, 419
ćetas 508.1
ćhala 95
ćhāyā 106
ćhṛṇátti 227
ǵaṁhas- 510
ǵakśiyāt 140.2, 179.2
ǵagáma 69
ǵaghána 211
ǵaṅghā 510
ǵaǵanus 241
ǵaǵánti 254.2
ǵaǵāna 4.1, 5
ǵaǵńus 241
ǵagmimá 22
ǵagmús 112.2
ǵanāti 4.1
ǵambha 508.1
ǵáyati 239.1
ǵaritár 225
ǵarbhurīti 249
ǵalpati 300
sam- 301
ǵātá 254
ǵātávedas 239
ǵātí 256
ǵātya 254
ǵánu 28, 82, 207, 208
ǵāmātar 479
ǵináti (1) 240
ǵināti (2) 240
ǵíhīte 133
ǵihmá 169, 387
ǵihvá 25.1
ǵītá 239
ǵīvati 310, 351
ǵuǵurván 241.2
ǵuǵyūšati 458.1
ǵuhumás 14
ǵuhú 25.1
ǵuhoti 308
ǵńu 207
ǵyáyas 239
tamsati 510
taiá 23, 505
tatane 46
táti (autant) 89
tatnišé 22
tanákti 227
tanóti 22, 228
tantra 505
tapasyati 308
tapyáte 364
támas 169
tamisrā 161
tarásanti 258
tarītum 230.2
tarutár 228
tarute 228
tarutra 228
tárušanta 228
tárūšas 228
tarkayati 299
tarp- 508.1
tarš- 15
tarsati 363
tavás 188
taviśá 244
tárīti 244
tastabhús 22
tastámbha 22
tastariva 241
tāti 233.1
tāna 76
támyati 161, 162, 358
tāmrá 161, 162
tāyú 62
titirván 241.2
timíta 358
timirá 161
timyati 161, 219.1, 358
tirás 250, 250.1
tišṭhati 303, 603
tisrás 166
tīmyati 161
turyā- (opt.) 241.2
tuví 244
tuvigrá 242
túya 244
tūrti 228
tṛṁhátí 235.1
tṛṇátti 227
tṛṇédhi 227
tṛtīya 29, 505
tṛpála 17
tṛpṇóti 448
tṛprá 17
tṛšita 504
tṛšú 16
tṛšyati 15, 357, 369
todá 79
tóçate 60
toçás 217
trayāṇám 31.1
trásati 258
trásyati 369
trātá 253

trātár 253
tráti 253
tráyati 253
trimçát 260
dámsas 101
dádati 167, 223.1
dadhán 211
dádhati 167
dádhi 211
damá 90, 90.1
damayáti 235
dámānas 81.1
dáyate 141
darh- 15
dávīyas 101
dáça 29, 30
daçamá 29
daçasyáti 169
dasvant 378.1
dáhati 103.1
-dāgha 103.1
dātár 26
dānā 268 (192)
dāntá 234, 254
dāmán 268 (192)
dárु 28, 81, 82, 207, 208, 209
dáçati 162.2, 163.1, 369.1
dásati 162
didéšṭi 223
divákšas 190
divákšā 190
divé 182
dīve 600
dīkš- 101
dīrghá 242, 245, 246, 268, 380
dīrṇá 243
dīryate 364
durgaha 268 (160)
durhard 443.1
duhitár 167
duhīyat 179.2
dūrá 101
dṛḷhá 15, 505
dṛṇáti 243
dṛ́ti 243
dṛçyate 297
prati- 297
dṛšád 18
dévár 206
dośán 210
dós 210
dyáti 219.1
dyári 182
dyám 40, 185, 198.1
dyávas (n. pl.) 198.1
dyáu 40, 182, 185, 190, 198.1
dyuvam 600
dravati 334
drárya 208
drághīyas 242, 268
drāghmán 242
dru 207
druhá 259.2
dvayá 89
dvár 204
dvitīya 29
drógha 79
dhána 158
dhámati 242, 253.1
dhiçáras 190
dhár 204.1
dhūmá 244
dhṛṣṇóti 23
dhyāyati 299
abhi- 299
na 263
nák 166
náktam 212
nákti 94, 212
nagná 109.1
natá 23
nápat 212
nápāt 200, 346, 478 (sic, et non *nâpat*)
náptar 212, 346
naptī 212.2, 479.1
nábhas 263
nár 205
náva (novem) 29, 30
náva (novus) 78
naramá 29, 30
naçyati 330, 369
nas 160, 162
násate 52
nasta 160
nāthitá 162
nābhīlá 169
náma 26
nās 455
násā 160, 162, 376, 455
nāsya 455
nirá 96
niç 166, 169
nenekti 223
-pá 166
paṅkti 163.1
pagrá 160
paṅcáthá 31
paṅcan 31
páti 90, 92, 212, 345
patita 432
patní 212, 345
patvan 205
pathás 24
pathí 212
pád (pied) 200, 201
pánthan 24, 212
papīyāt 140.2
pápuri 242
paptimá 12, 12.2
paptús 12
pápri 242
par- (remplir) 14
parā 381
pari 381
páriçrayas 190
paripanthín 212.1
parṇa 507
pará- 512
párvata 33
párvan 33
pavāká 83
pavitár 230.2, 244
pavyá (instr.) 193, 194
paçú 208
páçu 208
paçcāt 378
páçyati 219, 275, 277, 283, 314, 324
anu- 322
abhi- 322
pra- 322
saṃpra- 323
sam- 323
paçvyà 208
-pā 166, 190
páças 160, 162
párṣṇi 162.2
pālayati 305
pāvaka 83
pitu 508.1
pitrá (instr.) 19
pinášṭi 225
pipartí 14, 176, 230
pippṛtám 236
piprmás 14
pibati 334
pibdamāna 12.1
-pī 166
putá 23
puyá 123
pumsé (dat.) 189
punáti 225

púmas 188, 205
púmān 41.1, 190.1
-pura 249
purás 105, 250.1, 380
purā 380
purí 247
purī 380
purú 242, 380
puśṇáti 225, 228.1
pūtá 244
pūrayati 248 (sic, et non *purayati*)
pūrṇá 244, 246
pūrbhíd 17
pūrva 239.3
pūrvya 380
pūšán 212
pṛécháti 14
pṛthivī́ 603
pṛthú 16, 603
pṛ́çni 18
pṛ́ṣṭhá 245.1
pēças 508
pota 508.1
potár 225.1, 230.2
pótra 225.1
prakṛ́ṣṭa 15
praketá 419
práti 106
pramṛ́ṣṭa 505
pravāṇá 101
praç- 14
praçišas 162
praçná 74
prasthita 336
prahlatti 268 (160)
prātár 239.3
prādur asti 297
práyas 242
prīṇáti 227
pruš- 511
plāçí 160
plīhán 160, 168, 169
phéna 74
bámhišṭha 24
badbadhāná 160
badhnáti 225, 228.1
barbara 598
bahú 24
bahulá 24
bāhárā (duel) 186
bāhú 162, 186
bibhṛmás 14
buddhi 15
budh- 508
bubhuǵimá 13
brarīti 301
brúte 302
bhámsas 210
bhaṅga 508.1
bháǵati 110, 163
bhadrá 167
bhanákti 224.1
bhargas 440
bhavati 243, 244
bhavítra 243
bhávītva 243
bhávīyas 243, 243.1
bhasád 210
bhárman 162.2
bhašate sam- 302
bhiyás 188, 189, 206
bhīšā́ (instr.) 189
bhuńǵīyām 179.2
bhuráti 249
bhúvana 243
bhúyas 243.1
bhūri 243.1
bhūrǵa 245, 246
bhṛ́gu 18, 440
bhṛṇāti 249.4
bhṛtí 16
bhṛṣṭí 245.1
bhrámati 241
bhrāǵati 162.2, 440.1
bhrātṛvarga 19
bhrāmati 241.1
bhrámyati 241.1
bhrīṇāti 227
maghá 61, 167
maghávan 191.2
maǵmán 61
matá 23, 505
mati máti 23
mathnāti 228
mádati 110, 160
mádhu 263
madhyama 483.3
mánati 242, 253.1
mantra 510
manthá 79
mánthan 212
manthā 507
mandirá 268 (171)
manman 403
mányate 361, 369
mayobhú 243
marká 79
mártia 265 (8)
maha 588
mahánt 50, 61
mahon- 190.2
māmçćatú 113.2
māmsá 162.2
mātár 217
mátarai 242
mátra 422
mátrā 130
mádyati 160, 161, 162, 357
mināti 227, 227.1
milāti 247
mišati 275, 277, 323, 324, 326
mināti 227
mīmāmsati 300
mīra 380
muńćati 418
muškara 387
mūra 380
mūrkhá 249
mūrṇá 249
mṛláti 233.3
mṛṇáti 249
mṛti 16
mṛtyú 265 (8)
mṛ́d 18
mṛdú 16
mṛ́dh 18
meša 79, 512
mēšī 512
mlecha 597
yakán 211
yakṛ́t 19, 27, 211
yáćchati 23
yáǵati 110, 163, 308
yaǵás 188
yatá 23
yatate 334
yatará 84
yantúr 194
yam- 505
yáva 65, 77, 77.3
yavitā (fut.) 242
yātár 234, 254.1, 256
yuga 418
yáćchati 23
yáǵ et *yáńǵ* 189.3
yutá 15
yudhyate 335
yunáti 242
yúvat, yuvatí 28
yúvan 28, 33, 191.2, 457
yuvaçá 33
yūtí 242
yūthá 242

yūn- 191.2
yūnī 28
yuśán 210
yós 198
ramhate 507
rámhas 24, 507
rámhi 24
rákšati 264.1
raghú 24
raǵatá 258
rájišṭha 24
raǵǵu 378
raṇyáti 219.1
ratá 23
ratnī 258
rádati 163
ranta 265 (11)
rante 265 (11)
randh- 20
rándhra 58
ram- 506, 510
rámati 22
rájati 162
rádhati 156.2, 159, 162, 268 (242)
rádhas 159, 162
ruǵā 418
rutá 232.1
rudhira 413
róga 79, 418, 442
roć- 417
róda 79
roditi 229, 230, 312, 512
róhati 11
laghú 24
lapati vi- 302
lábhati 163
lālapyati 302
lináti 226, 227.1
líbuǵā 404
lúbhyati 360
lehmi 508
loka 418, 508
lohá 79
vakš- 378.2
rákšati 262, 263
vácati 222.4
vátati 110, 163
vadati 302
pra- 303
vanáti 268 (163)
-váni 231
vanutar 228
ranóti 22, 228
vandhúr 194
vámiti 230
váyati 243
várati 242
varimátā 28
varimán 28
váruṇa 169
varūtár 228
várūtha 228
várk 21
várṇa 74
varšataḥ (génit.) 274
varšati 312
varšá 218
varšišṭha 504
varšman 504
valgú 441
vavamus 241
vavárta 13
vavrtimá 13
vaç- 47
vaçá 160
vasati 303
ni- 304
vasanta 263
vásu 74
vastí 24
váste 161
vasná 74
-vah 204
vāńćhati 256
vátum (tisser) 243
vāma 256.3
vār 210
vári 53, 210
vāvaçāná 160
vāvaçrē 160
váçati 160, 162
vāsara 263
vāsas 161, 162
vimçáti 260
vidmán 124.3
vídhyati 368
viprakršṭa 15
vimrdhás 189.2
viçáti pra- 306
víçva 266 (79), 266.1
višu 266.1
višpitá 100
vurīta 247.1
vūrṇá 243, 247.4
vṛka (loup) 94
vṛka (charrue) 18
vṛṇité 243, 247.4
vṛṇóti 228
vṛtá (élu) 243
vṛtrahán 190
vṛddhá 15, 247.4
vṛšan 32, 33, 214, 508.1
vršabhá 33
vemus 241
vevekti 223
vevešṭi 223
veçá 79
veša 161
vešṭayati 161
vóćat 223
vyagra 337
vyāda 110.3
vyāla 110.3
vyùta 243
vyòman 243
vrajati 307
çamsati 334
çámstar 199, 217
çakán 211
çakuna 442
çákrt 103, 211
çaktám 103
çaknóti 103, 161
çakrá 103
çagdhí 103
çagma 103
çáṅkate 56
caṅkú 216
çaṅkhá 79
çácī 103
çataséya 242
çaphá 167
çamnáti 225
çambhú 243
çáyitum 227.1
çara 79.1
çáras 79.1
çáru 125
çávīra 243
çaçvant 508.1
çāktá 161
çákman 161
çākvará 268 (161)
çāntá 254
çāmayati ni- 333
çāçadmahe 167
çásti 161, 162, 178.1
çikvá 161
çíkras 161
çiras 105, 123.1, 246.2, 249.5, 380, 381
çišát 166
çíkate 165
çira 380.1

çīryáte 236.1
çīršá 236.2, 380
çīršán 210, 242
çúdhyati 358
çuška 266 (79)
çúšyati 171.1, 266 (79)
çṛṅga 17
çṛṇóti 228, 275, 277, 330
anu-, abhi- 332
ā- upa- sam- 333
çevala 266 (79)
çocati -te 312, 508.1
-çcandra 113
çcótati 419
çmasi 47
çrathnáti 225, 225.4, 228
çráyitum 227.1
çrámyati vi- 309, 357
çrī 380.1
çriṇáti 227
çruš- 511
çrūyate 364
çreštha 380
çván 216
çvápāda 83
çráyati 243
çváyitum 243
çrásiti 230
çrātrá 243
çvápada 83
çrutám 21
çrótas 73
çromata 33
çrīt- 510
çvetá- 77
šašthá 29
sákhā 187, 200
sákhi 103, 187
sakŕt 34
sakthán 211
sákthi 211
saṃgirá 242
sać- ásaçcat 12.1
saṅgūrbhis 233.4
saṅjus 233.4
saṅg 51
sati 233.1
sátvan 242
satvaná 242
satyá 261
sádana (demeure) (sic, et non *sádana*) 161
sádas 169
san- 22.2
sána 78
sanáti 268 (163)
-sáni 231
sániti 233.1
sánutar 228
sanutár 44, 228
sanuté 22.2
sánutya 44
sanubhis 208.1
sanóti 228
sánti 178.1
saṃdíç 17
saptá 29, 30
saptathá 31.3
saptamá 29
sabhá 218.2
samá (égal) 89
sama (quiconque) 90.1
samāná 266 (44)
sar- 16.1
sara 79.1
sárati 16.1
sávati 243
sáçcati 12.1
sasúva 243
sásni 242, 254.2
sasrús 12
-sah 204
sahasra 377
sahyās 179.2
sāti 233, 256
sādádyoni 161
sādana (demeure) 161, 162
sādana (subst. causatif) 161.1
sādayati 161.1
sádhati 161
sánu 82, 190.1, 207, 208
sáno (locatif) 44
sāmí 162
sára 79, 79.1
sitá 141
sídati 161
sídhyati 161, 219.1
sišṇu 242
sísarti 16.1
sīdati 12.1, 161, 265 (11)
su- 457
sugú 186
sutá 243
sutúka 169
supta 336
sušúma 243
suhārd- 443.1
sūnu 477
sŕka 442
sŕkvan 17
sedimá 12.2 (13)
sédhati 161
sēvitum 600
somapá 190
skabdha 228.1
stána 77
stabdha 228.1
stabhūyáti 235.2
stabhnáti 235.2
stabhnóti 235.2
stambh- 142
stí 216
stimyati 161
stīrṇá 243
stutá 232
stŕtá 243
stóká 419
stáuti 120
strī 47
sthagati 163
sthā- 603
sthātúr 197.1
sthitá 23, 336
sthira 380.1
snáuti 51
snu 44, 207
sparç- 508.1
spáç 219
spršta 505
sphūrǵáyati 250
smara 77
syáti 129.1
syāla 479
syu- 600
syúman 124
syoná (moelleux) 74
syoná (couche) 74
sraktí 18.1
srákva 18
srávitave 230.2
srávitavaí 230.2
srāmá 79
srāva 76
srídh 71
sríma 71
srívyati 71
srédhati 71, 171.1
sreman 71
srótas 73
srádati 160, 163, 166
svápiti 230.1, 337
svápna 74
svàr 190.1
svásar 191, 204, 477
svāttá 160

svádate 111, 160, 162, 163
svádman 160
svidyati 405
svéda 79, 405
hatá 23, 259.2, 505
hathás 22
-hán 190
hánu 50.1, 125
hánti 22
haryánt 219.1
hávitave 243
háviman 243
hasati 311
pra- 311
hásta 50.1
hárdi 162.2
hásate 162
himá 214
híraṇya 247
hirā 380
hiri- 247
huváte 243
hūtá 243
hṛṇité 235
hṛṇīyáte 235.1
hṛṇīyámāna 235
hṛd 17, 50, 100, 505
hṛ́daya 211
hṛdi 17
hṛ́šyati 15, 357
hemanta 508
hotṛvárya 234, 243, 247.4
hótrā 243
hóman 243
hradá 160
hrádate 160, 162
hrāduni 250
hládate 268 (160)
hváyati 243

Prâcrit

chattha- 439
mettam 422.3

Pâli

chattha- 439

Zend

axana 60.1
añtara 84
areϑnāo 258
arempitu- 508.1
açtaçča 211.2
asha 8
ashtaṅhu 267.1
ashnō (gén.) 191.2
azhi 259
āzaiñti 256.1
ĕrĕϑwa 246
ĕrĕzata 258
ĕrĕzifya 8
āzaṅh 60
uruϑman 125
ushāoṅhem 205
kaēna 74
kaofa 508.1
katara 84
kataraçčit 85
katarem̆čit 85
katāra 84, 85
kamara 113
kava 186
kavaēm 185
kĕrĕta 8
kĕrĕtar 217
kiryētē 236.1
gaēϑa 73
gaoz- 94.2
gata 23
garemāum 186
garōit (instr.) 193
gām 186
χraϑwām 193
χshap- 212
χshapan 212
χshvash 435
čaϑrushva 267.1
čahmāi 112.1
čahyā 86, 112.1
ǵaγmat 112.2
ǵad- 113
ǵamyāt 112.2
ǵināiti 240
tanaot 193
tĕrĕçaiti 258
tisarō 166
daēdōist 223
daēna 74
daṅhaom 186
daχsh- 101
daidit 180
daiδītem 180
dĕrĕta 15, 243
dĕrĕtar 217
dvaēϑa 73
drāǵaṅh 242
ϑraota 73
ϑrayām 31.1
ϑrishva 267 (79), 267.1
demāna 43.1
pañčan, pañčanām 31
patar 141.1
patereta- 432
pāiti 106, 212
paitizañta 256.1
pairibarenaṅuha 141
parçta 245.1
pĕrĕtu 216
pĕrĕçāum 186, 187.1
pitar 141
pishman 124
puχδa 31
baēvare 243.1
bareneñti 249
bāzāus 186
bĕrĕtar 125, 217
bĕrĕti 16
fraorenata 141
frazahīt 180
frāyaṅh 242
friyānmahi 235
fshu 208
napāt 346 (sic, et non *napat*)
napāo 200
napti 345
maδemē 483.3
namō 26.1
naçāum 186
naçu 125
nāma 26
nmāna- 43
marezhd- 233.3
maçyāo 61
mazāoṅt 61
miryēitē 236.1
yavaē- 457
yatāra 84
yākare 211
yāçti 162
raϑwām 193
rāϑna 258
rać (voix) 190
vaçna 74
vaziamana 84
vazyañt 263
vaṅhvām 193, 194
vāδa 76
vīmita 141
vīç 66
raoχšna- 459
rāmōiδwem 162
reñǵya 24

çāhiṭ 180
çurunu- 228.1
ççañtu 265 (11)
çtarō 215
çpentōxratavao 196
çraota 73
zaozaomi 223
zaçtōmiti 141
zināṭ 239.1, 240
zbātar 243
zyāo 184, 204
zhnu 208
haχma 103
haptaϑa 31.3
haptaṅhu 267.1
hama 89
hamōistra 429.2
hāma 89
hidaiti 161
hizra, hizu 25
hushaχāim 187
hvāpaṅh 170

Vieux perse

akunavam 8
adinā 239.1
izava (?) 25.1
karta 8
gata 23
tarçatiy 258
dahyāus 186
maϑišta 61
martiya 265 (8)
-marshiyu 265 (8)
napā 478

Arménien

ail 91
akn 91
alewr 579
amb 91
amp 91
andzuk 91
anwan 91
arǵ 268 (184)
artsiv 268 (184)
astem 91
bazuk 91
baž 91
bažanel 91
berem 91
elbair 91
erek 122
ǵail 268 (184)
ǵarn 184
gochēl 91
gorts 77, 91
hair 91
Hay 92
hetkh 91
hot 92
kapel 91
magil 91
mair 91
mardo- 91
otn 91
ozni 91
tal 91
vard 91
-vor 91

Grec

ἄανθα 107
ἀβλαδέως 16.2
ἀβλοπές 95
Ἀγαμέμνων 403
ἀγαρρίς 16
ἀγείρω 247.3
ἀγερμός 71
ἅγιος 43.2, 110
ἀγκύλος 597
ἄγνυμι 145
ἀγορά 247.3
ἄγος 110, 147
ἅγος 110
ἀγοστός 50
ἄγυρις 93
ἀγυρτής 73.1
ἄγχουσα 261.1
ἄγχω 91, 508.1
ἀγω 91, 153, 163
ἀγωγός 146
ἀδάμᾱς 255, 588
ἀδαχέω 96
ἀδελφός 477
ἀδήν, ἀδήν 408
ἀδμής 255
ἄεθλον 52, 264
ἀείδω 264.1
ἀέλιοι 479
ἀέξω 263, 264
ἆεσα 52, 264
ἀέσκοντο 264
ἀέσκω 52
ἄετμα 124.2
ἀεχῆνες 51
ἅζομαι 43.2, 97, 163
ἀηδών 264.1, 466
ἄημι 132
ἀθάνατος 255
ἀθήρ 110
αἴγλη 8.2, 94.1
αἰγυπιός 8.2, 94.1
αἰεί 200
αἰετός 95
αἰζηοί 457
αἶκλον 52, 94.1
αἶξ 110
αἰπόλος 98
αἰσυητῆρι 462
αἰσυμνήτης 462
αἴφνω 459.1
αἰχμή 508.1
ἀΐω 358
αἰῶ (acc.) 198
ἀκάματος 255
ἀκαχίζω 60
ἀκέων 451
ἀκήν 451
ἀκόλουθος 77
ἀκτίς 24
ἀκωκή 146
ἄκων (javelot) 110, 110.1
ἀλανές 58
ἄλαξ 258
ἄλαστος 148
ἀλγηδών 466
ἄλγος 264.2, 470
ἀλεγεινός 264, 264.2
ἀλέγω 264
ἀλείτης 71
ἀλείφω 71
Ἀλεξανδρῖνος 567.1
ἀλέξω 264.1
ἀλετρίβανος 583
ἀλεύατα 578
ἀλεύομαι 79.4
ἄλευρον 578
ἀλέω 579.2
ἀλίβαντες 351
ἄλιζα 351.1
Ἀλιθέρσης 122
ἀλίνειν 71
(ϝ)ἁλις 95.4
ἀλιτεῖν 71
ἀλκυών 410
ἀλλανής 58
ἄλλος 91
ἀλλότερος 44
ἄλλυ 93
ἀλοιμός 71
ἀλοιτός 71

ἀλυκτεῖ 58
ἄλυσις 578
ἀλυσκάζω 79.1
ἀλφάνω 54.1
ἀλφή 259.2
ἀλφός 598
ἅμᾰ 44
ἀμαχεί 86
ἀμείδω 367
ἀμερφές 122
ἀμέσω 98
ἀμῖξαι 96
ἀμνός 53
ἀμός 90.1
ἄμπωτις 141
ἀμφαδόν 140
ἀμφήν 94.1
ἀμφί 260
ἀμφικτίονες 205
ἀμφίσβαινα 260
ἀμφίοθμαινα 260
ἀμφίσμαινα 260
ἄναξ 146
ἄναρ 98
ἀνδάνω 142
ἀνδράποδον 19
ἀνδροκτασίη 23
ἄνευ 44
ἀνεψιός 479.1
ἀνέῳσθαι 132
ἀνηνεχυῖαν 68.2
ἀνήρ 205
ἄνηστις 157
ἄνθος 262, 263, 470
ἀνθρήνη 157
ἀνία 455
ἀνοσχήν 378.2
ἄνυται 22
ἀνύω 228.2
ἀνύω 22.2
ἀνφόταρος 52
ἄνωγα 132, 146
ἀνώγω 132
ἀνώνυμος 93
ἄξων 212
ἀοζος 97
ἀολλής 95.4
ἀορτήρ 73.1, 125
ἀορτής 73.1
ἀοσσητήρ 103
ἅπαξ 34
ἀπαυράω 262.1
ἀπαφός 101
ἀπείρων 206.1
ἀπέφατο 265 (21)
ἀπήμων 206
Ἀπία (γῆ) 54
Ἀπιδανός 53
ἄπλετος 133
ἁπλόος 34
ἀπό 110
ἀπολαύω 52
ἀπορρώξ 157
ἀποτεισεῖ 74
ἀποτίνοιαν 38
ἀπουρᾶς 262.1
ἀποφεῖν 95.2
ἅπτω 51, 149
ἀραμέν 156
Ἀραντῖνος 567.1
ἀργαλέος 414
Ἀργειφόντης 73.1
Ἀρεπυῖαι 264
ἀρήγω 157
ἀρηγών 157
ἄρκτος 17
ἀρνός 184, 380.1
ἄρξιφος 8
ἄροτρον 168
ἄρουρα 98, 380.1
ἀρρωδεῖν 98
ἄρσην 205, 215
Ἀρτα- 8
ἄρχω 97
ἀρωγή 157
ἀρωγός 157
ἄσμενος 145
ἀσταφίς 96
ἀστήρ 215
ἀστραπή 95, 442
ἄστυ 52, 264
ἀσχαλάω 97
ἄσχετος 133
ἀτάλλω, ἀταλός 409
ἄτερος 261.2
ἄτρεγκτος 60
αὐαλέος 262
αὐδή 262, 262.1
αὐθέντης 22.2
αὖλαξ 18
αὔξω 262, 263
αὖος 597
αὔρα 95
ἀῦσᾶς 259.1
αὐστηρός 262, 262.1, 508
αὐτάρκης 450
αὐτμήν 124.2
αὐτόματος 23.3
ἀϝυτοῦ 259.1
αὔφην 94.1
αὐχήν 94.1
αὔω 259, 262, 262.1, 508
αὔως 258, 260, 262, 263
ἄφελμα 98
ἀφήτωρ 129
ἄφλαστον 245.1
ἀφνειός 471
ἄφνω 459.1
Ἀχαιοί 66
ἀχήν 51
ἀχηνία 51
ἀχθηδών 466
ἄχθομαι 98
ἄχθος 60
ἀχλύς 103, 147
ἄχομαι 60, 109
ἄχος 60
ἄωτον 132
βάζω 113, 163
βάθος 122.1
βαθύς 24, 143
βαίκα lac. 437
βάλανος 251
βάλλω 97, 101, 249, 250, 250.2
βανά 257
βάπτω 143.1
βάραθρον 250
βάρβαρος 598
βάρναμαι 249
βαρύς 45, 250, 380
βάσις 23, 216.1
βάσκω 23
βαστάζω 50
βατός 23
βάτραχος 58
βέλεμνον 83.1, 97, 249
-βελέτης 97, 249
Βελλεροφῶν 190
βελόνη 97
βέλος 97
βελτός 97
βένθος 24, 143
βῆσσα 143, 162
βία 239.1
βιβρώσκω 249
βίος 351
βλαισός 597.1
βλαστός 15, 247.1
βλωμός 105
βλώσκω 247
βοάω 103
βόθρος 103
βόθυνος 103
βολή 97

βόλομαι 247
βορά 104, 249
βορέας 80
βόρμος 104
-βος (Πόλυβος) 200
βουβῆτις 136.2
βουβών 408
βουκόλος 417
βουλεύω 247.4
βουλή 247.4
βούλομαι 105, 247.4, 249
βουπόλος 417
βοῦς 103, 186
βραδύς 16
βραχύς 407
Βριτόμαρτις 508.1
βρόταχος 95.2
βροτός 16, 91
βρῶμα 105, 249
βρῶναι 105
βυθός 94.2
βυσσοδομεύω 94.2
βῶν 40, 186
βωρθία 246
βῶς 186.2
βωτάζειν 130.3
γάλα 250
γαλέη 380.1
γαλόως 250
γαμφή 95
γάρον 249
γατάλη 95, 130.2
γε 50.1
γέγαα, γεγάᾱσι, γεγάτην 22, 254.2
γείτων 52
γεκαθά 38
γέλγις 18
γέλος 77.2
γενέσθαι 4.1
γένυς 50.1, 125
γέργερος 52
γεύω 63
γῆ 52
γῆμα dor. 377
γηρύω 57
γίγας 351
γίγνομαι 22, 254.2
γλάγος 250
γλακτοφάγοι 250
γλίχομαι 151.1
γνάθος 94.2
γνήσιος 254
-γνητος 254, 255
γνύθος 94.2
γνύξ 207
γνώμων 255
γνῶσις 255
γόμφος 95, 508.1
γόνυ 28, 82
γράφω 153, 268 (151)
γράω 150.2
γρομφάς 268 (151)
γρόφω 95
γύαλον 101
γυμνός 462
γυνή 93, 257
δαήμων 101
δᾱήρ 206
δαίομαι 141
δαίρω 148.1
δαίω 52
δάκνω 143, 163.1, 265 (20)
δάκρυ 456
δακρυόεις 456
δάκτυλος 56
δάλλω 101, 170
δαμάζω 101
δάμνημι 225
Δᾶν 185
δαόν 101
δαπάνη 53
δαρθάνω 101, 143.1
δαρτός 15
δασύς 24, 50
δαυχμόν 94.1
δαύχνα 94.1, 442
δάφνη 94.1, 442
δεάμην 69
δέδαε 101
δεδαώς 101
δείδοικα 222.4
δείδω 223
δείκνῡμι 143
δειμός 71
δεῖπνον 52
δειράς 18
δειρή 18
δείρω 148.1
δέκα 29, 30, 96
δέκατος 31
δεκόταν 96, 260
δέλετρον 414
Δελφοί 77
δέμω 90.1
δέρας 243
δέρω 148.1
δέσποινα 345
δεσπότης 88, 345
δετός 133
δέφω 459.2
δέψω 459.2
δήκω 144
δηλέομαι 101, 170
δῆμος 90
δήν 101
δῆνος 101
δηρός 18
δῆρις 267 (156)
δηρός 101
δήω 162
διάκονος 467
διακόσιοι 96
διαμπερές 16
διδάσκω 98, 101
διδαχή 101
δίδωμι 131
Δι.ϝείθεμις 87.2
δίεμαι 133
δικασπόλος 474
διφθέρα 459.2
διώκω 132
Διώνυσος 377
δμητός (dompté) 254
δνόφος 122
δοάν 101
δοάσσατο 69
δόγμα 123, 162.2
δοιοί 89
δοκέω 162.2
δολιχός 245, 246, 267 (102), 380
δόλος 76
δολφός 77, 79
δόμορτις 95
δόμος 90, 90.1
δόξα 75, 369.1
δόρυ 28, 92, 109
δοτός 168 (sic, et non δότος)
δοχμός 169, 387
δρᾶμα 129
δραμεῖν 95
δρατός 15, 243
δράω 129
δρόμος 95
δρυ- 207
δρῦς 208
δυ.ϝανοίη 52
δυσπονής 122
δυσχεραίνω 212
δύω 243
δῶ 90
δῶμα 123
δῶρον (présent) 131

δώρον (écartement) 268 (156)
δῶτις 141
ἔαρ (printemps) 65
ἔαρ (sang) 210
ἔᾱσι (εἰμι) 37
ἔασσα (εἰμὶ) 38, 340.2
ἐασφόρος 99.1
ἑάφθη 51
ἑβδεμος 257
ἑβδομος 30, 257, 461
ἕβρων 104, 249
ἔγεντο 475.1
ἔγχελυς 261.2, 415
ἔγχουσα 261.1
ἐγώ 50.1, 88
ἐδήδοκα 157
ἐδηδών 157
ἔδμεναι 157
ἕδος 158. 169
ἕδρᾱ 158
ἔδρακον 11
ἐδύνη 157
ἔδω 157
ἐδωδή 157
ἔεδνον 74
ἕζομαι 158, 162.2, 360
ἔθεται 159
ἔθος 159
ἔθω 159
ἐθώκατι 37
ἔθων 159
εἰ 54
εἶαρ (sang) 210, 384
εἶκλον 52
εἴκοσι 96, 260
ἔϊκτο 68.2
εἴλοχα 68.2
εἰλύω 228
εἶμα 377
εἰμὶ 37, 38
εἰνάτηρ 254.1, 471
εἴνατος 471
εἰοικυῖαι 222.4
εἰπεῖν 223
εἰράνᾱ 460
Εἰραφιώτης 33
εἰρήνη 136.2, 460
εἴρω 69.2
εἴωθα 158
ἑκάτερθεν 472
ἑκατόγχειρ 474
ἑκατόμβη 474
ἑκατόν 50, 96, 260, 377, 505
ἕκομεν 99, 106
ἑκοτόμβοια 96, 260
ἕκτα 21
ἔλαφος 33
ἐλαχύς 24, 407
ἔλεγος 77
ἔλεγχος 77
ἐλεεινός 474
ἐλεῖν 152.1
ἔλεος 77.2, 474
Ἐλευθώ 580
Ἐλευσίς 580
ἐλέφας 350
ἑλίκη 51
ἕλκω 434, 510
ἐλλός 33
ἕλμις 18
ἕλυμος 579
ἐλύω 434
ἔμβραται 13
(ϝ)έμμα 377
ἔμμορα 13
ἔμπαστρον 422
ἐμπίς 261
ἐμπυριβήτης 129
ἑνατος 31, 471
ἐνδελεχής 246, 440.1
ἐνενήκοντα 471
ἐνήνοχα 68.2, 268.1
ἔνθα 261.4
ἔνθινος 74
ἐνθουσιασμός 79.4
ἐνίσπε 11, 11.1
ἐννέα 29, 30, 471
ἔννῡμι 471.1
ἔνορχος 508.1
ἔνος 78
ἐντί 178.1
Ἐνῡάλιος 228.2
ἕξ 436
ἑξήκοντα 135
ἑξυπέρ 438
ἔοικα 13
ἔοργα 91
ἔορες 204
ἑορτή 72
ἑός 65
ἐπασσύτεροι 93
ἐπέπιθμεν 13
ἐπηγκενίδες 472
ἐπηετανός 53, 257
ἐπί 103
ἐπιληκέω 147
ἐπιμηθής 143, 147
ἐπίρροθος 159, 162.2
ἐπίσταμαι 137
ἐπιτηδές 453
ἕπομαι 51
ἔπος 91
ἕποψ 101
ἑπτά 29, 30
ἕραμαι 22, 156
ἔργον 77
ἐρέβινθος 413
ἔρεβος 122
ἐρεύγω 63
ἔρημος 156
ἑρκάνη 75
ἕρμα 123
ἕρμ' ὀδυνάων 123
ἔρος 77.2
Ἐρραφιώτης 33
ἐρρέθην 133
ἐρρηγείας 157
ἔρρηγμαι 157
ἔρση 218
ἕρσην 33.1, 52
ἐρυθρός 413, 471
ἐσθίω 157
(ϝ)εσπάριος 52
ἕσπερος 65
ἔσται 473
ἑστία 52
ἔταφον 142
Ἐτεϝάνδρω cypr. 194
ἐτεός 194
ἕτερος 261.2
ἑτός 168
-ἑτοσσε (τεκ-) 69
ἔτραγον 169
εὔαδον 163
εὐέθωκα 159
εὐθενία 158
εὐθηνία 158
εὔκᾱλος 418
εὐλάκα 18
εὐλή 110.3
εὐνή 74
εὐπηγής 160, 162
εὐρέσφι 204.2
εὖρος 470
Εὐφράτης 571.1
εὐχερής 72
εὕω 262
ἐφέται 218.2
ἐφθορκώς 96
ἐφθός 459
ἔχεσφιν 122
ἔχευα 21
ἐχθρός 459.2
ἔχις 259.2, 261.2

ἐχῖνος 91
ἐχύμην 21
ἕωμεν 62
ἕως 258
ἑωσφόρος 99.1
ζάω 351
ζεά 65, 77, 77.3
ζειά 77.3
ζέλλω 51.1
ζέρεθρον 51
ζεύγνῡμι 143
Ζεύς 185, 186.1
Ζῆν 40, 185, 186, 198.1
ζόασον 69
Ζόννυξος lesb. 377
ζούσθω 144
ζυγόν 418
ζύμη 123
ζωμός 123
ζώννῡμι 162
ἥβᾱ 159
ἡγεμόσυνα 465.1
ἡγέομαι 163, 467
ἠγόν 147
ἥδομαι 111, 163
ἡδύς 57, 162
ἠθεῖος 158
ἦθος 158
ἠΐθεος 467
ἡλακάτη 467
ἡλίθιος 71
Ἠλύσιον 467
ἧμα 133
ἧμαι 135
ἡμερτόν 77.4
ἡμί 135
ἥμισσον 267 (79)
ἥμισυ 267 (79)
ἡνία 455
ἡπάομαι 149
ἧπαρ 19, 27, 211
ἡπιαδές 453
ἡρέμα 156
Ἠριδανός 53
ἡσχυμμένος 403 (sic, et non ἠσχυμμένος)
ἥτριον 243
ἠχώ 57
θαάσσω 146
θάλος 147
θάμβος 142
θαρνεύω 249
θάρνυται 249
θάρσος 245.1
θαρσύς 122, 171
θάτερον 261.2
θέλγω 508.1
Θεοῤῥότος 474
θεός 77
Θεόσδοτος 474
Θεόσζοτος 474
θερμός 72
θέρσος 122
θέσφατος 471
Θεοζότα 474
θήγω 145
θημών 132
θήπων 146
θιγγάνω 142.1
θνητός 255
θοίνη 74
θόρναξ 73
θόρνυμαι 249
θρᾶνος 96, 135
θρασυμέμνων 403
θρασύς 122
θρῆνος 157
θρόνος 73, 96
θροσέως 95
θρώναξ 157
θυγάτηρ 256, 418
θυίω 368
θύω 244
θωή 267 (132)
θωμός 132, 133, 267 (132)
θῶξαι 145
θώπτω 146
θωχθείς 145
θώψ 146
ἰάλλω 16.1, 265 (16)
ἰάπτω 362
ἰγνύς 207
ἰδίω 405
ἴδμαι 68.2
ἴδμων 124.3
ἱδρύω 158, 169
ἴζω 360
ἴημι 133
ἰθυπτίων 205
ἱκάντιν 260
(Ϝ)ίκατι 260
ἵκκος 442
ἵκταρ 211
ἱμάτιον 77.4, 377
ἴμβηρις 415
ἵμερος 77
ἶξύς 211
ἰοδνεφής 122
ἰότης 262.1
ἴουλος 110.3
Ἰοῦν 188
ἵππος 442
ἴσᾱμι 133
ἴσκλη 459.1
ἴσος 266 (79)
ἵστημι 57, 135, 138
ἵστωρ 124.3
ἴσχι 211
ἰσχίον 211
ἴχλη 459.1
ἰωγή 146
καγκύλας 98
καθαρός 358
καινός 113, 389
καίνω (κέκονα) 97, 97.1
κάκαλον 56, 171
κάλαθος 250
κάλαμος 101, 389
κᾶλον 380
κᾱλός 389
καμάρα 113
κάμπη 113
κάμπτω 508.1, 598
καμπύλος 598
κανάζω 95.4
κάνδαλος 267 (112)
κάνδαρος 171.1
Κανδαύλης 574.1
κάπετος 60
καπηλός 54
κάπτω 149
καπύω 97
κάπων 169
καρδία 17, 50.1, 100, 443
κάρη 105, 242, 249.5, 380, 381
κάρκαρος 17
κάρρα 268 (245)
κάρρων 105
κάρσις 16
κάρταλος 95.4
καρτός 15
κάρυξ 390
κάρχαρος 17
κασίγνητος 478
κάσις 478.2
καταπτήτην 95
κάτηδα 157
κατύ 96
καύαξ 100
καυνός 597
καχλάζω 149, 160
κάχληξ 95.4
κείριω 359
κεκαδών 155

κέκασμαι 167
κέκευται 94.2
κεκλεβώς 68.1
κέκοκε 106
κέκονα (καίνω) 97
κέλαδος 474
κελαινός 17
κέλευθος 77
κελεφός 77.2
κεντέω 72
κέντρον 72
κέντωρ 72
κέπφος 77.2
κεράμβυξ 17.2
κέρας 206.4
κέρκος 77.2
-κερως 206.4
κευθμός 71
κεύθω 94.2
κεφαλή 50, 266 (50)
κέχλᾱδα 159
κήδω 165
κηκίω 165
κηλίς 17.3, 57
κῆλον 109
κῆρ 17, 210, 443, 505
κηρός 135
κῖκυς 169
κινέω 175.1
κίνυμαι 175.1
κιχᾱνω 136.2
κίχημι 133, 136.2
κίχλη 459.1
κλᾱῖς 52, 95
κλείς 52, 57, 95
κλέος 64
κλῆρος 57
κλοιός 95
κλόνις 54
κλύω 364
κλώθω 250
κλώμᾱξ 158
κλωπάω 200
κλώψ 200
κμητός 254, 255
κναδάλλεται 147
κνηκός 254.1
κνώδαλον 147
κνωπεύς 147
κνώψ 147
κόγχη 79, 79.2
κογχύλαι 98
κοέω 390
κόης 106
κοθαρός 95
κοιᾶται 106
κοίης 106
κοιμάομαι 71
κοίτη 72
κοῖτος 72
κόλυβος 95.2
κομβολύτης 244.1
κόναβος 95.4
κονή 97
κόνις 94, 102
κόπρος 97
κόπτω 169
κόρζα 95
κόρθυς 81
κόρση 105, 236.2, 268 (245)
κόρσον 74
κόσμοι (magistrats) 162.1
κόσμος 162, 169
κότερος 389
κότταβος 169
κόχλος 95.4
κρᾶατος 210
κρᾶδίη 17
κραίνω 95
κρᾶνᾱ 460
κράνος 101
κρᾱτήρ 460
κράτιστος 123.2
κρέας 50
κρέκω 82
κρέμαμαι 158
κρήμνημι 158
κρημνός 158, 162
κρήνη 95, 416, 460
κρίζω 358
κροκύς 82
κρόμβος 95.2
Κρόνος 95
κρουνός 95
κρυερός 456
κρυόεις 456
κρώμαξ 157, 158
κτάμενος 21
κτάομαι 134
κτείνω 21
κτείς 205
κτέρες 205
κύκλος 94, 442
κύκνος 442
κύλιξ 94, 390
κυματωγή 146
κυνοφόντις 73.1
Κυρήνη 460
κύρνος 101
Κύρνος 575.2
κύων 26, 99, 184, 184.1, 216
κῶνος 102
κώπη 146
κωφός 169
λᾶας 587
λαγάσσαι 156
λαγεινά 264
λάγνος 147
λαγχάνω 97.1, 143, 265 (20)
λᾰθω 58
λακεῖν 152
λαμβάνω 142, 143, 163
λαμπτός 142
λάμψομαι 142
λανθάνω 58, 142
Λαοδάμας 588
λᾶός 52
λαπτυήρ 205
λάσκω 101, 149
Λᾶτοῖν 187.2
λαυχάνη 25.1, 94.1
λάχεια 472
λάχνη 246
λάω 150.2
λάων 58
λέαινα 110.1
λεβίνθιοι 413
λείπω 510
λειτουργός 52
λείχω 508
λέκτρον 125
λέλεγα 68.2, 69.1
λέλογας 69.1
λέλογχα 97
λέμφος 266 (77)
Λετρίνοι 567.1
λευγαλέος 418
λευκανίη 18
λευκός 77, 417, 518
λεύσσω 360, 365
λέχριος 459.1
λέων 110.1
λεώς 52
λήγω 156
ληρέω 58
λῆρος 58
Λητῷ 187, 188
λίβω 151.1
λιγύς 441
λικριφίς 459.1
λίμινθες 18
λίσσω 359
λιχανός 146
λόγχη 97
λοιγός 79, 442

λοιμός 71
λοιτός 71, 73
-λοιχός 146
λοξός 74, 459.1
λοῦσον 79.4
λύγος 378
λυγρός 418
λύθρον, λύθρος 413
λυθρόω 413.1
λύκος 94, 442
λῦμαίνομαι 71
λύμη 71
λυμνός 109.1
λυσκάζει 79.4
λύχνος 459
λύω 244
λώβη 146
λωγάς 147
μαδάω 162, 357
μάθος 147
μάθυιαι 93
μαίνομαι 170
μάκαρ 61
μακκοάω 146
μᾶκοάω 146
μακρός 60, 147
μάλευρον 579.3
μάλκη 599
μαλκίω 357
μᾶλλον 147
μάνδρα 268 (171)
μανθάνω 143
μάντις 170
μαπέειν 8.2
μάρναμαι 249, 249.3
μάρπτω 8.2
μάρτυρ 194
μασάομαι 58
μάσσον 147
μάσσω 53
μάσταξ 93
μασχάλη 95.4
ματήρ 130
ματηρεύειν 130
ματίον 134
-ματος 23
ματύαι 93
μάχλος 94.2
μέγας 50.1, 61, 588
μέδιμνος 76, 422
μέθυ 263
μείζων 147
Μειξικλέους 508.1
μείρομαι 354, 359
(ϝ) μέλε 77.2
μέλω 159
μέμαα 22.1
μεμᾶλότας 159
μέμαμεν 252
μέματον 22, 505
μεμαυῖα 22.1
μέμβλεται 12.1
μέμηλε 159
μέμηνα 170
Μέμνων 403
μέμονα 22, 252
μενετός 255
μενθῆραι 143
μένος 252
Μέντωρ 510
μεσαιπόλιος 474
Μεσσάπιοι 54
μέσσατος 483.3
μεστός 423
μέτρον 133, 422
Μῆδοι 571.1
μήκιστος 147
μῆλον (pomme) 147
μῆνις 170
μῆτις 135
μηχανή 60, 61
μία 44, 266 (44)
μινύζηον 457
μισέω 376
μοῖτος 72
μόκρων 103
μολεῖν 247
μόνος 266 (44)
μόρσιμος 75
μορτή 73
μορφή 122
μόσχος 95.4
μοῦνος 266 (44)
Μοῦσα 73.1
μυδαλέος 468
μυκλός 94.2
μύλη 249
μύρκος 249
μύσταξ 93
μύσος 376
μῶκος 146
μῶνυξ 266 (44)
μῶρος 380
ναίω 52
νάρκη 599
ναρός 57, 95
ναυᾶγός 147
ναῦος 52
ναύω 51, 98
νάω (couler) 51
νείφει 79, 259.2
νέκες 205
νέκυς 125, 187
νένοται 106.1
νέξᾶς 263
νεοθηλής 147
νέομαι 52
νέος 64, 78
νέποδες 212.2
νευστάζω 412
νεύω 412
νέφος 64, 263
νέω (nager) 51
νήθω 133
νηρός 95
νῆσος 95, 376
νῆσσα 254
νόα 98
νοέω 106.1
νόθος 147
νόος 52
νόσος 74
νόστος 132
νόσφι 44, 168.1
νοτίζω 95
Νότος 95
νοῦσος 75
νυ 78
νύκτωρ 184.1
νύμφᾰ 88, 203
νύξ 94, 169, 212
νυστάζω 412
νώγαλον 147
νωθής 147
νώνυμνος 462
νῶτον 99, 102
ξένος 77.2
ξέστριξ 439
ξέω 93
Ξιμήνη 575
ξύανον 93
ξύανον 93
ξύω 93
ὁ 88
ὄαρ 204.2
ὄγδοος 30.1
ὄγκος 98
ὄγμος 97
ὄγχνη 459
ὀδάξω 96
ὄδερος 169
ὁδοιπόρος 474
ὀδύνη 157
ὄζος 97
ὄζω 90.1, 92. 357

οἶδα 68, 120
οἴη 264.1
οἶκος 79
οἶμα 123
οἴμη 71
οἶμος 71, 123
οἶνος 74
οἴνοψ 200
οἴνωψ 200
ὀις 98, 188
οἰσπάτη 130.3
οἰσπωτή 130.3
οἰσύα 216
οἰωνός 95
ὄκνος 74
ὄκρις 160, 162
ὀκρυόεις 456
ὀκτά(-κοσιοι) 30.1
ὀλαιμεύς 581
ὄλβος 97
ὀλέκρανον 258
ὅλμος 582
ὀλοοίτροχος 581
ὀλοφύρομαι 102
Ὄλυμπος 380.1
ὄλυβα 579
ὁμαλός 94
ὄμβρος 91, 260
ὀμιχεῖν 96
ὄμνῡμι 228, 461
ὁμός 89, 90
ὀμφαλός 169
ὄναρ 98
ὀνήτωρ 129
ὄνομα 26, 91, 93
ὄνυξ 91, 94
ὄνω 95
ὀξύς 102
ὀπάων 103, 107
ὄπι(θεν) 103
ὄπις 103
ὀργή 245
ὄργυια 471
ὀρθός 100, 102, 245, 380
ὀρκάνη 75
ὅρμος 123
ὄρνῡμι 249
ὀρός 79, 79.1
ὄρος 380
ὄρπηξ 157
ὀρράτω 69.2
ὀρρωδεῖν 98
ὄρσο 236.2
ὄρφνη 73
ὄρχαμος 97
ὄρχις 508.1
ὅσιος 261
ὄσσε 91, 92, 211
ὀσσητήρ 103
ὀσταφίς 96
ὀστέον 211
ὄστινος 211
ὄστρεον 211
ὄσχος 378
ὄτταβος 169
οὐαί 264.1
οὖθαρ 19, 28, 210
οὐλαί 580
οὐλαμός 71
οὔλη 246
οὖλος (crépu) 245, 246
οὐρανός 169, 471
οὖρος 95
οὖς 98, 107, 210, 211
οὐτάω 95, 130.3
ὄφις 259, 259.2, 260, 261.2
ὀχέω 70
ὀχθέω 98
ὄχμα 123
ὄχος 122
ὄψ (voix) 91, 190, 200
παθεῖν 24
πάθος 122.1
πάϝις 95
παίω 362
πακτόω 148
πάλαι 380
παλάμη 250
παλίνορσος 74
πᾶμα 129
πανδαμάτωρ 255
πανδημεί 86
πάομαι 113, 129
παρά 101, 105, 250
παραί 250, 251
παραιβάτης 474
παραύα 98, 107
παρήϊον 107
παρθένος 95
πάρος 105, 380
Παρασσία 33
πάσσω 360
πάσχω 58, 143
πατάρα 52
πατέομαι 62
πατός 24
παχυλός 24
παχύς 24, 50
πέδον 77.2
πείθομαι 13 448.1
πεῖραρ 206.4
πειρᾱτής 460
πέλεθος 77.2
πέλεθρον 17.1, 248.1
πελεμίζω 250
πελιός 99
πέλμα 124
πελός 77
πέλω 387
πέμπελος 389
πέμπτος 31
πένθος 98
πέντε 30
πεντήκοντα 135
πεπαθυῖα 22
πεπαρεῖν 95.4
πέπασθε 22
πεπιθέσθαι 12
πεπορασμένος 95.4
πέποσθε 22
πέποσχα 97.1
πέπρωται 248.1
πέπων 205, 380.1
πέρᾱ 381
πέρδομαι 512
περί 381, 454
περι-(μήκης) 454
περκνός 18
πέρκος 77
Πέρραμος 44
Περσέφαττα 190
πέσσυρες 389
πέσσω 380.1
πέταλον 432
πέταμαι 432
πεύθομαι 63
πεῦσις 15
πέφανται 22.1
πέφαται 22
πεφήσεται 140
πεφνεῖν 259.2
πήγνυμι 143
πηλός 57
πῆμα 136.2, 206
πήττω 148
πῆχυς 91, 162, 187
πικρός 510
πίμπλημι 14, 121, 236
πίπτω 132
πίσος 376
πιφράναι 14
πίων 205
πλάδος 57
πλάθος 14.1
-πλαξ 55

πλατύς 16, 17
πλέθρον 17.1
πλευμών 125
πλευρά 125.1
πλεῦσαι 512
πλέϝω 64
πλῆθος 14.1
πλόκαμος 71
πλοῦτος 72
πλοχμός 127, 459
πνεύμων 125.1
ποθή 98
πόθος 98
ποικίλος 508
ποιμήν 25, 124.1
ποινή 71, 73, 74
πολιός 99
πόλις 247
πολλός 602
Πόλυβος 200
Πολυδάμας 588
πόλυντρα 95.2
πολύρρην 184
πολύς 380, 602
πολύφᾱνος 130.2
πόμα 129
πόρδαλις 95.2
πορεῖν 248
πόρκος 99
πορνάμεν 249
πόρνη 74, 249
πόρπᾱξ 157
πόρρω 105
πόρσω 104, 105
πορφῦρω 249
-πος (τρίπος) 200
Ποσειδάων 212
πόσις (époux) 90, 92, 345
πορτί 105
πόσθη 103
πότερος 84, 89, 389
ποτήριον 130
ποτί 106
πότμος 71
πότνα, πότνια 212, 345
ποῦς 91, 200
ποῦς (παις) 95
πρακνός 18
πρᾱνής 101, 250.1
πρᾱνός 101
πράπιδες 56
πράσον 18
πρέσβυς 94.2
πρηνής 101
πρό 109
πρόβατον 107
προμνηστῖνοι 461
πρόμος 461
πρόσσω 105
πρόσωπον, προσώπατα 29
προτί 105, 106
πρόφρασσα 28
πρόχυν 207
πρύμνος 461
πρῴϊος 380
πρωκτός 245.1
πρωπέρυσι 467
Πρωτεύς 147
-πρωτος 248
πταίρω 97
πτακεῖν 266 (53)
πτέρνα 162.2
πτερόν 432
πτήσσω 144, 148
πτόα 95
πτοία 95
πτόρθος 95
πτόρμος 97
πτόρος 97
πτῶμα 132.2
πτῶξ 146
πτῶσις 132.2
πτώσσω 146
πτωχός 146
πύλη 249
πύματος 103, 378
πυνός 103, 378
πῶμα 129
πώς 200
ῥάβδος 505
ῥαγεύς 156
ῥαγῆναι 169
ῥᾴδιος 52
ῥαιβός 597
ῥακτοί 18.1
ῥάμφος 94.1
ῥαμψός 599
ῥάνα 184.3
ῥαπίς 95
ῥάπται 18
ῥάπτω 97, 266 (55), 267 (97)
ῥεγεύς 156
ῥεγμός 71
ῥέζω (faire) 368
ῥέζω (teindre) 156
ῥεῖα 52
ῥέμβομαι 508.1
ῥέμβος 77
ῥέπω 95
ῥηγεύς 156
ῥήγνῡμι 144, 156.1, 157, 169
ῥῆγος 156, 162
ῥήτωρ 136.2
ῥίζα 442
ῥογεύς 156
ῥόδον 91
ῥόμος 18.2
ῥομφεύς 97, 266 (55), 267 (97)
ῥόος 76
ῥόπαλον 95
ῥοφέω 70
ῥύγχος 94.1
ῥωγαλέος 157.1
ῥώομαι 159
ῥωχμός 157
σάος 100
σαυκός 266 (79)
Σαυκράτειος 100
σαυσαρός 79.4, 171.1, 266 (79), 598
σαφής 97
σεῦται 120.2
σίαλον 266 (79)
σκαιός 597
σκαληνός 95
σκαμβός 597
σκάνδαλον 267 (112)
σκᾰπάνιον 57
σκάπτω 60
σκηνή 95
σκήπτω 148
σκήπων 57
σκίρον 106
σκοιός 95, 106
σκολιός 95
σκοπεῖν 419
σκοπός 219
σκοτομήνιος 113.2
σκότος 95, 106, 113.2
σκώληξ 157
σκώπτω 148
σκῶρ 211
σοῦται 120.2
σοφός 97
σπάνις 134
σπαργάω 97
σπάρτον 15
σπαρτός 15
σπατίλη 130.3
σπεῖρα 15
σπείρω 171
σπλάγχνον 169
σποργαί 97
στατήρ 130

στατός 168
σταυρός 52
στέγω 158
στεῖνος 77.2
στεῖρα 380.1
στένιον 77
στένος 77.2
Στέντωρ 76
στερέος 380.1
στεροπή 95.1
στευται 120
στήνιον 77
στίχουσι 151.1
στίχω 151
στόρνῡμι 104, 249
στορπάν 95.1
στραγγός 95.4
στρατός 243
στρογγύλος 95.4
στροπά 95
στρότος 95
στροφαί 95.1
στρῶμα 104
στρώμνη 249
στρωτός 243, 248
στῶμιξ 130
σύμμεικτος 508.1
συνειλεχώς 68.2
σφάλλω 54.1
σφαραγέω 250
σφεδανός 130
σφέτερος 473
σφι 473
σφοδρός 130
σχολή 97
σωφράτορες 433
σώφρων 433
τᾱγός 149
ταναύπους 472
τάνυται 22
τανύω 228
ταρβέω 101
ταρτημόριον 18
ταρφύς 48
τάσσω 367
τατός 505
ταχύς 169
ταῶς 57
τε 389
τέγγω 60
τέγος 158
τέθηπα 142
τεθωγμένοι 145
τέθωκται 145
τεῖδε 86
τειμή 71
τείνω 367
τεῖος 112.1
τείρω 148.1, 359
τεῖσαι 71
τεῖχος 142.1
τείω 389
τέκνον 74
τέκτυνες 93
τέκτων 459
τέλσον 77
τέμαχος 248.2
τέμενος 248.2
τέμμαι 112.1
τέναγος 255
τενθρήνη 157
τέραμνον 248
τεράμων 248, 248.2
τέρεμνον 83.1, 248
τέρετρον 248.2
τέρμα 71
τέρμων 132
τέρπομαι 448
τέρσομαι 15, 363.2
τέσσαρες 50
τεταγών 56
τέταρτος 504
τέταται 22
τετίημαι 452
τέτλαμεν 13.1
τετμεῖν 71
τετραίνω 249
τέτταρες 197
τέτυγμαι 68.2
τέφρα 103.1, 259.2
τέχνη 74, 459
τήκω 60, 153
τητάω 62
τηῦσιος 62
τιθασός 134
τίθημι 133, 135
τίνυται 228
τίπτε 473
τιτρώσκω 248
τλάω 250
τό 87
τοί 88
τοῖχος 76
τόλμα 75
τόνος 76
τόξον 74, 102
τορεῖν 248
τόρμος (terme) 71, 132
τόρμος (trou) 71
τορός 248
τουτεῖ 86
τοφιών 103.1
τόφος 103.1
τρᾱνής 250.1
τράπελος 17
τραπέω 353
τράφω 52
τράχω 52
τρείω 369
τρέπω 11, 14
τριᾱκοντα 260
τρίβολος 583.2
Τριπτόλεμος 582
τριχᾱΐκες 66
τροπέω 70
τρυφή 259.2
τρώγω 169
τρωννύω 228
τρωπάω 155.1
Τυρσηνός 573, 575.2
τύτε 93
ὕϝαις ζᾶν cypr. 457.2
ὑάλη 110.3
ὑγίαινε 457
ὑγιής 199.3, 262.1, 457
ὑγρός 378.2
ὕδω 262.1
ὕδωρ 211
ὑλάω 57, 58
ὑλία 361
ὑμήν 124
ὕοντος 274
ὑπά 96
ὑπαί 96
ὑπείρ 454.1
ὑπέρ 84.2, 454
ὑπερώϊον 264.1
ὕπνος 74
ὑπόδρα 17
ὑποπετρίδιος 420
ὕπτιος 470
ὑρειγαλέον 157.1
ὑσμίνη 124.2
ὑτθόν 262.1
φαγεῖν 91, 163
φαιδρός 508.1
φαίνομαι 361
φαρόω 101, 249, 250
φάρω 52
φατός (tué) 23, 259.2, 505
φαῦλος 598
φαῦος 52
φειδός 266, 77
φέρενα 74
φέρμιον 71

φέρνη 74
φέρνιον 71
φερτός 15
φέρω 4.1
φήμη 57
φημί 57
φθαίρω 148.1
φθάνω 135
-φθαρτος 15
φθείρω 148.1
φθίνω 438
φθίσις 438
φθιτός 438
φιτρός 423
Φλέγυς 18
φλέγω 162.2, 440.1
φλόξ 204
φοινός 74
φόρβυ 82
φόρμιγξ 599
φορμός 71
-φορος 91
φρακτός 367
φρασί 26
φράσσω 171
φράτηρ 204.2, 477
φρές 14
φρήν 26
φροντίς 73.1
φρύγω 377, 440
φρυκτός 440, 442
φῦρω 249
φῦσα 376
φύω 243
φώγω 103, 153
φώζω 148
-φῶν 204
φῶρ 200
χαιρηδών 466
χαίρω 357
χάλαζα 250
χαμαί 88, 95, 257
χανδάνω 143, 265 (20)
χάος 52
χαρμονή 83.2
χάσκω 58
χατέω 57
χαῦνος 52
χειή 96.1
χείλιοι 377
χεῖμα, χειμών 508
χείρ 212
χέλλιοι 377
χέρσος 15, 77
χεῦμα 123
χέω 21, 138
χηλή 57
χήλιοι 377
χθών 95, 204
χίλιοι 77.2, 377
-χιμος 213
χιραλέος 378
χιών 199, 204
χλιερός 52
χολάς 380
χολή 108
χοροίτυπος 474
χόρτος 72, 73
χοῦς 204
χραίνω 247.1
χράομαι 134
χροισός 247
χρῡσοραγές 156
χρῶμα 247.1
χρώς 247.1
χῡμός 123
χώομαι 162
χώρα 131
ψάω 130
ψευδής 188, 220
ψηκτήρ 146
ψηλαφάω 56
ψῆφος 57
ψήχω 146
ψώρα 130
ψῶχος 146
ψώχω 146.1
ὠβᾶ 264.1
ὠκύς 146, 160, 162
ὠλέκρᾱνον 258
ὠλένη 258
ὠμήλυσις 576
ὠμηστής 157
ὠμός 146, 160, 162
ὠνέομαι 377
ὠνή 74
ὤνος 74
ὤσκη 378.2
ὤσχη 378.2
ὠτειλή 130.3
ὠφελέω 467
ὠφέλιμος 467
ὠχρός 147

Macédonien

αἰγίποψ 8.2
ἀργίπους 8.2
γόδα 169

Pamphylien

βολέμενυς 83.1
περτ- 83.1

Latin

accipiter 102
adolesco 96
aecetia 89
aeger 597
aestus 375
aevum 200
affatim 133
agnus 53
ago 153
agricola 591
ājo 135
alcēdo 410
alius 109
alo 96
amārus 146, 162
amnis 54
anas 234, 255, 591
ancus 597
anfractus 18.1
ango 262, 263, 508.1
anguilla 261.2, 415
anguis 259, 260, 261.2, 415, 508.1
ansa 507
antrum 56
ānus 135
apio 150.1
apis 261, 261.3
apiscor 162
aqua 54
aquifolius 102
aquilus 103
arduus 100, 102, 380
argentum 258
argūtus 244.2
armus 380
arvum 380.1
assārātum 210
assecla 590
assir 210, 384
aububulcus 98
aubulcus 98
augeo 262, 262.1, 263, 418
aurīga 591
auris 210
aurōra 258, 508.1
ausculto 210
aveo 358
avilla 98
axilla 109

axis 212
balbus 596, 598
bene 199
bēto 135
blaesus 597
blatero 58
bonus 199
bōs 103
bovo 103
bracchium 56
cacūmen 389
cadāver 389
caecus 596
caedo 171
caelebs 113, 598
caesariēs 113, 266(79), 376
cāla 380
calamitās 96, 267 (96)
cāligo 17.3
calix 94, 390
callis 601
calvus 380, 596, 598
cancellī 56, 171
candeo 113, 171.1, 358, 365
candidus 358
canicae 102
canis 96.1, 99
capio 60, 91, 146
caput 50, 266 (50)
Cardea 99
careo 359
caro 50, 184
cartilāgo 95.4
cārus 380.1
Casmenae 162
cassus 374.1
castīgo 162
castus 162, 375
catus 99, 102, 168.1
caupo 54
caveo 390
cēdo 156
cerebrum 18.1, 246.2, 381
-cello 15
cēna 124
centum 50
cēra 135
-cīdă 592
cinis 94, 102
classis 245.1
clēmens 357
clueo 364
cognitus 255
cohors 96
collēga 590.1
collis 74
columba 33
commentus 23.3
compodem 201
conditus 134.1
consobrīnus 478.1
convīcium 246
convīva 591
cor 17, 99, 100, 210
cornua 17
cornus 101
Corsica 575.2
cōs 99, 102, 168.1
cracentes 357
culmen 123
culmus 101
curtus 15
custōs 375
damnōsus 53
damnum 53
dapēs 54
dator 130
datus 99, 102, 168.1
decem 29
decet 369
decimus 30
decus 162.2, 169
defōmitātus 103.1
dēleo 71
densus 24, 50
dēsino 438
digitus 56
dingua 25.1
disco 101
dissupo 438
dīves 378
do (*dare*) 102, 138
doceo 98, 101, 369
doctus 101
dolabra 250
doleo 101, 364
dolo (*dolāre*) 250
dolus 76
domo 101
domus 81, 90
dōnum 99, 102
dormio 101
dōs 168.1
dūco, douco 64
dūro 101
dūrus 101
edax 157
edo 157
egeo 51
ego 88
emptus 505
ensis 24
ēsurio 157
ēsus 157
euntem 261
extorris 246.2
facio 134
fallo 54
famēs 57
farcio 171
fastīgium 245.2
fastus 245.1
favissa 96.1
fatuus 57
fax 96
fēlīx 133
femur 210
fenestra 361
fēnus 158
festus 375
fētus 133
fidusta 76
fīo 133
flagro 162.2, 440.1
flāmen 199, 440.1
flāmōnium 199
flamma 440.1
fīdo 448.1
findo 423
fistula 375
focus 96
fodio 103
foedus 76
foeniseca 591
foideratei 76
fōmes 103.1
forctus 15, 367
forēs 204
forma 71
foro 101, 250
formus 72
fors 16
fossa 103
fovea 96.1
foveo 70.1, 103, 103.1
fractus 169
frango 157, 169
frāter 91, 478
fraus 267 (96)
fraxinus 246
frequens 171
frētus 135
frēnum 135
fressum, fresum (*frendo*) 371.2

frīgo 377, 378
frīvolus 378
frūstrā 267 (96)
fugitum 591
fulgeo 440.1
fūr 200
furnus 17
fūror (*fūrārī*) 200
garrio 57
gaudeo 171
genu 45, 208.1
gero 50
gesto 50
glans 251
glārea 57
glis 380.1
globus 105
glomero 105
glŏmus 105
glōs 250
gnārus 255
gnātus 255
gnāvus 52
grāmen 129, 131
grando 250
grātus 247.4
gravis 250, 380
haesum 374
hara 96
haruspex 246.2, 380
hasta 96
hērēdipeta 591
hernia 246.2
hiems 199, 204
hio 58
hisco 58
horreo 15, 357
hortus 73
hospita 345
hosticapas 592, 593.1
hostis 96
humus 88, 257
ignārus 99
ignis 259.3
ignōro 99
in- (négatif) 52
inclutus 244.2
incolumis 96, 267 (96)
indigena 594
indulgeo 368
inferus 24
inguen 211, 408
inter 52, 259.4
invideo 368
ipse 373
istud 87
jaceo 362
janitrīcēs 234
jecur 19, 27.2, 211
jocus 109
jūgis 458
jugum 418
jūs (droit) 198
jūs (brouet) 210
juvencus 33
lābēs 146
lābor 54.1
lābundus 601
lāc 250
lacertus 258
lacrima 456
laedo 171.1
lāmentum 57, 102
lāna 246
lanista 370.2
lapsus 373
largus 246, 267 (102)
lassus 156
lāteo 58
latro 57
lātus (*tollo*) 250.3
lavo 267 (96)
lentus 23
lētum 71
Leucetio 64
levis 24, 407
licet 359
liēn 168
ligo (*ligare*) 378
lino 71
loidos 409
loquor 101, 152
losna 459
lubet 360
lūceo 360, 365, 417
lucrum 96
lūcus 418, 508
lūdus 409
lūgeo 418
lūna 459
lūstrum 267 (96)
luxo 459.1
luxus 75
mācero 53
macte 61
madeo 162, 357
maereo 170
maeror 376
magnus 60, 61
mājor 60, 61
mancus 599
mando (*mandere*) 58
maneo 361
mansio 255
mansucius 58
marceo 357
mare 380
masculus 387
mastico 58
māter 91
māteriēs 130, 136.2
mātūrus 130
mējo 119.1
mens 23
mentum 93
-mentus 23
merda 18
mereo 354, 359
mētior 136.2
miser 170, 376
modius 422
modus 76, 422
mollis 16.2
molo 99
momordi 68
moneo 70, 369
morbus 18
mordeo 68, 70
morior 16
morōsus 380
mors 16
Morta 73
moveo 70.1, 367
mucro 103
mūcus 418
mulgeo 70.1
mulier 199.3
nactus 268 (168)
narēs 376
narro 99
nāsus 162, 376, 455
natēs 99, 102, 168.1
nātus 255
nāvita 585.1
ne 263
neco 75
necto 263
nepōs 212.2, 346
neptis 479.1
nex 205
nivem 103.1
noceo 369
nōdus 133
nōmen 26, 91, 401
nōnus 30

nōsco 99
novem 29
nox 94, 169
noxa 75
nūdus 109
ob 103
ōcior 102
octāvus 30.1
octingentī 30.1
octōnī 30.1
oculus 91, 92
oleo 357
opācus 103
opus 170
oriundus 601
ōs (*ōris*) 210
os (*ossis*) 211, 346
ossu, ossum 211, 346
Oufens, Oufentīna 28
ovis 98, 103
paenitet 170
pago 152
palleo 99
palma 250
palpito 56
palpo 56
palumbēs 33
palūs 57
pando 58
pandus 597
pango 152, 171
Parca 99
pāricīdas 593
paries 340.5
parvus 596
passus (*pando*) 371.2, 373.2
pāstor 62
pateo 360
pater 91, 109, 345
patior 20.2, 58
patruus 479
paucus 596, 597
paveo 362
pavo 57
pecco 599.1
pecus 208
peda 91
pējor 123
pello 15
pēnūria 134
per- 454
percello 15
pervicāx 510
pēs 201
pestis 167
pinguis 24, 50
Pīso 376
pisum 376
plānus 246
plecto 99
plēnus 246
-plex 55
pōculum 130
pōdex 76, 157
pondō 76
pondus 76
pōne 103, 378
pons 212
poploe 88
por- 101, 105, 250
porro 104, 105
porrum 18
porta 16, 73
-pos 345
posco 14, 15
possum 345
posterus 378, 483
Pota Vica 345
potis 90
pōtor 130
prae 250, 251
praeco 154
praepes 593
praesertim 16
prīvignus 246
procax 76, 157
procerēs 162.1
procul 15
procus 76
prōnus 101
propitio 345.3
prōvincia 246
pūbēs 103
pullus 99
pulmo 125.1
pulsus 15
pūrus 244
pūsula 376
putris 244
quattuor 50, 96.1, 266 (50), 389
quiēsco, quiētus 452
quinquāginta 135
quīntus 31
quod 389
quot 89
rabere 150.1
rādo 163
rapio 264
ratis 268 (168)
Ratumēna porta 99
ratus 133
raudus 96
recello 15
rēmex 594
reor 133
rēpo 157
restis 378
rēx 162
rīdeo 358
rōbur 159, 162
rogus 76
rosa 91
rota 99
roudus 96
rutus 244.2
sacer 103, 107
saeclum 136.2
Saeturnus 136.2
salix 51
sallo 171
sancio 103
sanctus 103
Sancus 103
sanguen 28
sanguis 210
saniēs 210
Sanqualis porta 103
satis 62
satur 62
satus 133, 168, 168.1
saxum 157
scabo 107, 153
scaevus 596
scāpus 57
scaurus 596, 597
scelus 95
scobs 107
scriba 585.1
seco 79, 157, 591
secundus 601
sedeo 360
sēdēs 158
sedīle 421
sēdimus 12.2
sēdō 155.1, 158
sēdulus 158
seges 591
seispes 100
sēmen 133, 168.1
senex 78
-sens 261
sepelio 15
septem 29
septimus 30

sepultus 15
-sero (1) 16, 16.1
-sero (2) 16.1
serum 79.1
sex 437
sexāginta 135
sīca 157
silicernium 124
similis 94
simplex 34
sinistimus 481
sino 438
sinus 45
-sipo 438
sīs 437
sitī (les morts) 438
siticinēs 438
situs (mort) 438
situs (décomposition) 438
-sobrīnus 33, 437
socer 437
socius 103, 107
socrus 437
sodālis 158, 159
sōdēs 158, 437
solea 361, 437
solūtus 244.2
somnus 437
sons 261
sonus 437
sōpio 437
sorbeo 70
sordēs 96, 437
sōrex 437
soror 204, 437
sors 16
sōspes 100
sōspita 345
spatium 360
spargo 171
spēs 135
spondeo 68, 70
spopondī 68
stagnum 255
stāmen 135
stator 130, 266 (57)
stella 215
sterno 104
stlis 71
storea 104
strātus 102
strāvī 102
suāsum 96
sūdo 405, 437
suēsco 158
suffio 368
sum 178.1
super 438
svādeo 437
svāsum 437
svāvis 437
svētus 437
taceo 266 (53)
tago 56, 152
tango 56, 152
taxus 102
tarmes 246.2
tego 158
tēgula 158
temere 169
tēmētum 158, 358
tēmo 124
tēmulentus 158, 358
tenebrae 158
teneo 367
-tentio 23
tentus 23
tepeo 364
teres 359
termes 246.2
tero 148.1
terra 246.2
terreo 369
texo 459
timeo 358
tōfus 103.1
toga 76, 158
tolero 250
tollo 101
tondeo 68, 70
tongeo 70, 99, 367
tonstrix 374
tonum 76
torqueo 70, 353
torreo 15, 357, 363, 369
torus 104
torvus 101
tōstus 504
tot 89
totondī 68
trans 250, 250.1
trīticum 580.3
(is)tud 87
Tuscus 575.2
ūber 210
ulna 258
uncus 98
unda 211
unguen 28
unguis 91, 94
upupa 101
urgeo 70.1
ūro 262
ursus 17
ūva 109, 378
ūveo 378.2
vacca 162
vacuus 96.1
vādo 153
vannus 134
vapor 113.1
vārus 596
vas (*vadis*) 52, 264
vātēs 110, 163, 185
vegeo 263
vello 15
vēlum 134
-vena 592
vē(n)sīca 24
ventus 134
vēnum dare 74
vēr 65
verbēna 509
verbum 246.2
vermis 18
verrēs 508.1
verro 15
verto 13
vigeo 351
vīlis 378
vinco 511
vīrus 122
Vistula 603
vīvo 351
vocivus 96.1
voco 200
vola 101
volo (*velle*) 105, 247.2
volo (*volāre*) 101, 250
volvo 228, 434
vomo 65
voro 92, 104
vorrī 104, 105
vorto 13
voveo 70.1
vōx 200

Osque

Abellanos 86
akenei 86
an- (négatif) 52, 263
anafriss 263
anter 52
feihoss 76

loufrikonoss 80
petora 50, 389
posmos 103, 378
pùterei 85
pùtùruspid 85
svaí 384, 437
tanginom 99, 367
tereí 86
viaí 88
zicolois 86

Ombrien

anter 259.1
covertu 13
covortus 13
covortuso 13
hostatu 96
kumaltu 99
kuvertu 13
mefa 375
nerf 38, 96
pepurkurent 14
persnimu 14
petur 50, 389
podruhpei 89
portaia 136.2, 181
screihtor 86
spafu 375
spefa 375
trahvorfi 375
tuplak 55
vurtus 13

Sabin

nero 205

Français

Ecogia 605
Genthod 604
Joux 605, 607
Jura 605, 607
Oron 604

Patois fribourgeois

donna 601
Dyü 601
èga 601
epâza 601
fü 601
merẽda 601
nûθru 601
seña 601
tiθa 601
yü 601

Gaulois

νεμητον 109
tarvos trigaranos 109

Irlandais

agathar 60, 109
aile 109
altram 109
asil 109
atomaig 109
athir 109, 204
bethad 212.2
bligim 68
caích 596
condercar 68
-dam 90
daru- 82
daur 109
derucc 208.1
fáith 110
gad 113
guidiu 149, 163
menme 403
niae 212.2, 479
nocht 109
notail 109
ocht 109
ochtmad 30
ói 109
orc 109
rí 162
ro 109
rogád 149
roth 109
scáth 113
sechtmad 30
sen 78
siur 204

Gallois

chwech 436

Gotique

aggwus 60, 259
agis 49, 60
ahtau 30.1
alan 171
aleina 258
alþan 171
anþara 84
augo 211
auhns 482.1
auhuma 481, 482
aukan 171, 262, 418
auso 210
bai 261
bairan 16
bairhts 440
bajoþs 89
barn 512
batists 167
baug 13
beidan 448.1
berusjos 183
biudan 63
blandan 171
blesan 156.2
blinds 172
botjan 167
brahw 440.1
brikan 157, 169
brukans 169
bugum 13
bundum 22
daddjan 134
dags 76, 103.1, 155.2
dauhtar 167, 256
daursts 16
dauþs 73
diups 508.1
dius 77, 508.1
diwan 73
-dogs 155.1
dragkjan 70
drigkan 70
driugan 508.1
fāhan 171
faihu 208
fairhwus 64.1
fara 6
-faþs 212
faur 105
faurhts 16
faurþis 485
fidwor 197
filufaihs 79
fimf 30.2
fimfta 31
finþan 212
flēkan 159
flōkan 159
fodjan 62
fotus 200.1
fraþjan 147
frawardjan 450
frawaurhts 16
fruma 461, 481, 482
gabaurþs 16
gamaurgjan 406

gamunds 23
gaqumþs 23, 216.1
gards 73, 507
gataurþs 16
gatwo 134
gaþaúrbs 450
gawi 66
gibla 266 (50)
graban 153, 267 (151)
gretan 156.2
gulþ 247
hafjan 60
hāhan 56, 156.2, 171
haims 65, 71, 508.1
hairda 82
hairto 17, 210
hairus 125
hamfs 598
hauduvaurhts 16
haurn 17, 265 (17)
hazjan 162
hinþan 81
hiufan 508.1
hlains 266 (74)
hleiduma 481
hlifan 49
hliuþ 73.2, 451
hramjan 158
hulundi 185
hwairban 434
hwaþara 84, 89
hwopan 150
ibuks 481.1
iftuma 481
itan 157
juggs 33
juk 418
kaurus 45
kinnus 125
kiusan 63
kniu 207
knussjan 207
kunþs 252
lats 156
letan 156
liugan 418
liuhaþ 417
liusan 79.4
magan 60, 61
magum 149
maists 60
maiza 61
mats 58
maþl 430
midjungards 483.3
miduma 483.3
mikils 60, 61
mimz 162.2
mitan 422
mods 135
namo 26.1
-nauhts (sic, et non *nauths*) 268 (168)
níþan 162.2
niujis 78
niun 29
nunþs 93
og 60
qiman 112
qino 257
redan 156.2, 159, 162, 162.2
reiks 162
riqiz 122
sa 88
saizlep 222.3
saltan 171
sama 89
seins 437
sētum 12.2 (13)
sibja 218.2
sibun 29
sidus 158
sigqan 51
sik 437
sind 178.1
sinista 78
sitan 158
sitls 421.1
siuns 155
skaban 153
skadus 81, 113
skaidan 171
skulds 16
sleiþs 71
slepan 222.3
snaiws 79
sokns 155
spediza 481.2
stoma 135
suljo 361
sums 90.1
sunus 477
tagr 456
tairan 16
taihun 29
tekan 56
triu 207
tuggo 25.1
tunþus 200.1, 261
þagkjan 70, 99
þahan 266 (53)
þarf 448
þata 87
þaurfts (subst.) 16, 449
þaurfts (adj.) 450
þaursus 16
þinsan 510
þugkjan 99
þusundi 185
þwahan 60, 153
ufar 84.2
ūhtwo 24, 216
unagands 60
undaristô 484
undaro 24
uns, unsis 25
uzeta 157
wadi 264
wagjan 49
wahsjan 264
waldan 171
walwjan 228, 434
warþ 13
wato 211
waurms 18
weihan 511
-wigan 49
wilwan 434
winds 134
wisan 52
wraikws 597
wulfs 94

Vieux haut-allemand

anut (*anud*) 168. 234, 256
ber(a)ht 440
bīa 261
bīhal 430
chnāan 255
chuo 186
darbēn 450
dioh 512
durfan 448
eiscōn 262.1, 512
fêh 510
fëdara 420
firwësan 450
fōhe 597
furdir 485, 489.1
furiro 485
furisto 485
fūst 463
gallā 108

gām 133
gibiotan 508
hagazussa 603
haft 592
haz 603
hitamun 483
hliumunt 33
hōhsetli 421.1
holz 601
hōni 597
houg 508.1
huosto 162
intchnāan 135
kamb 508.1
langfāri 406
lōh 508
mahal 430
mëtamo 483
mittamo 483
mittarōsto 483.3
murg, murgi 406
murgfāri 406
nefo 479
niftila 479
ofan 482.1
oporaista 484.1
ōrā 210
quërdar 414
saga 157.2
salaha 51
sāmo 133
sëzzal 421, 421.1
sëdal 421
siurra 171.1
sizzen 421
snūdan 412
snūzen 412
sōr 508
spuon 135
stām 135
stēm 135
suoha 157
swalawa 410
swarz 437
swizzan 405
tāt 135.1, 136.2
tumphilo 508.1
tuom 135, 136.2
unc 259
uoba 169
ūter 210
winistar 485.1
wunskan 256
wurz 442
zand 261
zanga 143
zeiz 409

Moyen haut-allemand

blecken 440.1
brehen 440.1
grüejen 129
murc 406
snūben 412
snupfe 412
unc, unkes 415
verdërben 450

Allemand moderne

aufhören 451
erquicken 352
heikel 597
hexe 603
leid 598
Weichsel 603

Vieux Saxon

abaro 485
fordrun 485
formo 485
hlior 125.1
sedle 421.1
sethal 421.1
watar 211

Frison

oppsedel 421
sedel 421.1

Anglo-Saxon

ærn 416
bace 153
balu 598
blāvan 134
ealu 578
feder 420
filmen 124
forma 461.2
furdor 489.1
furdum 486.2
gesōm 89
grōve 131
heáp 508.1
hærn 416
māvan 134
meodema 483.3
sedel 421.1
seld 421.1
setl 421.1
sundea 256
swat 405
þearf 450
ymest 482.1

Anglais moderne

wheel 401

Vieux Norrois

aka 153
betri 487.2
bílda 430
dægr 155, 155.1
fattr 597
fjödr 420
fordum 486.2
fótr 200.1
fóstr 422
framarri 488
fyrri 485
fyrstr 485
hindri 487
hinztr 488
hljóð 451
hljóðr 451
hófr 167
hrönn 416
kleiss 597
lattr 125
morkinn 406
mjödm 483.3
mjök 588
norðarri 488
ölþr 578
rās 159
roðra 413
siðarri 488
skakkr 597
skeifr 597
teitr, teiti 409
þyrft 450
vaða 153
økkvinn, økkr 408

Lituanien

abejì 89
akìs 211
alkúnė 258
algà 507
alpstù 508.1
anglìs 259, 415, 508.1
anglìs 508.1
ankstì 508.1
aũksztas 508.1
ántis 168 (sic, et non *antìs*), 256

añtras 507
apdirsztù 505
apẽ 88.3
apýnasris 455
árklas 168
ąsà 507
ąsz 88.3
aszarà 456
ãszmas 30
aszva 88.3
ątmenu 505
áugu 418
ausìs 210, 507
auszrà 508.1
aũszta 508.1
bangà 508.1
barzdà 507
baudžiù 508
beñdras 507
bérnas 74, 512
bérżas 245
bõvytis 446
bradà 76
brékszta 440.1
dagà 76
dainà 74
dangùs 81
dantìs 507
darganà 75
daubà 508.1
daũsos 508.1
degù 103.1, 155
deivẽ 508
dervà 208.1, 507
dẽszimtis 29
devynì 29, 65
dẽnà 508.1
dẽvas 508
dìržtas 505
dỹvas 496
draũgas 508.1
duktẽ 168, 418
dumblas 508.1
dumiù 500
dúmi 109
dvãsė 77.5
dvejì 89
dvesiù 77.5
dvẽjù (sic, et non *dvẽjũ*) 508
ėdu 157
einù 508
elgiús 507
élnis 507
eržilas 508.1
gařdas 507
garsà 57
gemù 506.1
genù 505
geriù 507
gėdrà 508.1
gimtìs 256
giñczas 505
giñklas 505
giriù 499
gírna 500
gírtas 499
imù 505
íntė 500
iriù 500
írklas 168, 500
javaĩ 65, 77.3
jekna 211
jẽszkau 512
jẽszmas 508.1
júrės 445
jãkas 109
jásiu 162
jásmi 109
kaimýnas 65, 72
kálnas 74
kampas 508.1
kapóju 61
kartà 509
kařtas 508.1
katràs 89
kaukarà 508.1
kaũpas 508.1
keicziù 508.1
keřdžus 508.1
kertù 509
ketvìrtas 504
kẽmas 65, 72, 74, 508.1
kirmėlė 504
kìtas 508.1
klausaũ 511
kláusiu 511
kóris 135
kósiu (*kósu*) 162
kraũjas 507
kùmstė 463
kũlas 109
laĩkas 510
laikaũ 510
laiżaũ 508
lakù (*lakiù*) 150.3
lañksmas 72
laũkas (champ) 418, 508
laũkas (marqué d'une tache blanche) 508
léidmi 156
lendù 510
leñgvas 24, 507
lėkù 510
lėžiù 508
lėžùvis 25.1
maĩnas 74, 508.1
máiszas 512
maiszaũ 508.1
maĩsztas 508.1
maldà 507
martì 508.1
mąstaũ 510
matúju 134
méilė 512
meñtė 507
mėžù 512
mẽlas 512
mẽszlas 512
mẽziu 512
(*už-*)*mingù* 412
miřsztas 505
miřsztu 506
(*už-*)*mirsztù* 505
naktìs 212
namẽ 86
nasraĩ 455
nasztà 73
naũjas 64
nósis 162, 455
nùgas 109
olektis 258
padõnas 133
paĩkas 510
paĩszas 508
paklusnùs 511
pameñklas 510
pamiñklas 505
pařszas 507
paũtas 508.1
pažíntas 500
pažintìs 252, 256
peikiù 510
penkì 507
peñktas 31, 507
peř 454.2
per- 454
pérdžu 512
peřszt 508.1
pẽnas 74
pẽtùs 508.1
pìktas 510
pílkas 499
pílnas 244
pìrmas 461.2

pirsztas 505
platùs 17
plóuju 512
põnas 496
prausiù 511
prusnà 511
rãgana 75
raudà 512
rąstas 73
ráudmi 512
ráugas 512
remiù 510
rengiùs 508.1
rėplóju 157
rėzgis 378
riáugmi 63, 65, 512
rìmstu 156, 506, 510
rokė 136.2
romùs 156
rópė 136.2
saũsas 79.4, 171.1, 508, 597
sãvo 65
sėdžu 158
sėmens 133
sẽnas 78
septynì 29.1
sesů 204
sỹkis 157
skaitaũ 508.1
slaptà 73
smagiù 150
smógiu 150
snaĩgo 510
snaĩgůlė 510
snáudžu 412
snẽgas 510
sniñga 510
-snústu 412
sóstas 158
spaĩnas 507
spástai 73
spiriù 499
sriautas 73.2
stẽgiu 158
stógas 158
sunùs 477
szaukiù 508.1
szeĩmens 124
szeszì 436
sziñtas 260, 505
szirdìs 443, 505
szirszů 499
szlaĩtas 511
szlaũnys (plur.) 507
szlėjù 511
szvẽcza 510
szveñtas 508.1
taĩ 87
tãkas 76
tarpà 450.1
tarpstù 450.1, 508.1
taukas 512
tauta 73
tęsiù 510
tímsras 500
tiñklas 505
tiĩrsztas 504
tįstù 510
tvártas 73
tveriù 73
ùdra 505
ungurỹs 415
ůdžù 109
úga 109
vagiù (*võgtì*) 150
vaĩkas 510
vãkaras 65
vandů 211, 505 (sic, et non *vandů*)
vaĩdas 246.2
varsnà 74
vaĩtai 73
vasarà 65
vąszas 507
važmà 72
vėidas 512
veikiù 510
įveikiù 510
vėizdmi 512
velkù 434, 510
verbà 509
veriù 73
veĩszis 508.1
veržiù 509
vẽnas 512 (accent omis dans le texte)
vẽszkelis 508
vẽsziù 508
vẽszpats 480, 508
vikrùs 511
vìnkszna 459
vĩrbas 505, 509
virszùs 504
žaĩbas 508.1
žaĩdis 507
žárna 246.2
žąsìs 507
žẽmė 257
žengiù 510
žėmà 508
žinaũ 252
žiñgsnis 510
žióju 58
žiūpõnė 445
žmónės 515, 516
žvelgiù 508.1

Lette

assins 210
gůws 109
klausît 455
kluss 451
pâr 454.2
sĩrds 443
zîlweks 64

Vieux prussien

anterpinsquan 449
buwinaiti 446
dadan 211
datwei 109
enterpo 449
jūrin 445
kaima 65, 72
maddla 507
poklausīmanas 83
septmas 30
seyr 505
sīran 443, 505
sirisku 443
stesse 85.3
supuni 445
tīrts 505

Vieux slave

azŭ 88
ągorištĭ 415
ąty 168
ązŭkŭ 60
ąžĭ 259
bljudą 63, 65.1
brěgŭ 157
brěza 245
brodŭ 76
věna 74
česo 86
četyrije 197
člověkŭ 64
črĭvĭ 18.2
čĭso 86
čĭto 86
chromŭ 79
dają 131
damŭ 167, 223.1
damĭ 223.1

darŭ 131
devętĭ 65
dobrorekŭ 80
doją 134
domŭ 81
drěvo 208.1
duchŭ 79.4
duša 79.4
dŭšti 167, 168, 256
dvorŭ 204
ěmĭ 157
imę 26
jagnę 53
jamĭ 157
jasati 162
jelenĭ 33, 507
jeterŭ 85
jętry 256
językŭ 25.1
kopają 60, 61
korę 265 (40)
kotoryjĭ 84, 89
lakŭtĭ 258
lobŭzati 404
lŭgati 418
matorŭ 130
mątŭ 79
medvědĭ 157
mę 265 (40)
męknąti 53
-mętĭ 24.1
měna 74
mogą 60, 61
monisto 108
mrakŭ 79
nebo 64
nesŭ 11.2
netĭjĭ 479.1
nosŭ 162
oči 211
ognĭ 259.3
osĭ 212
osmŭ 30
novŭ 64
pątĭ 212
pąto 73
pęstĭ 463
pętŭ 31
plovą 64
radŭ 159
rěka 136.2
rěpa 136.2
saditi 158
samŭ 89
sąkŭ 216
sątĭ 178.1
sedmŭ 30
sę 265 (40)
sędą 158
sěką 157
sěmę 133
sěsti 158
slezena 168
slovo 64
strana 74
spěją 135
srŭdĭce 443
stati 135
sŭto 260
synŭ 477
šestĭ 436, 438.1
tają 62
tajĭnŭ 62
tatĭ 62
telę, telęte 28
tę 265 (40)
tĭma 158
timica 158
to 87
tokŭ 76
tyti 244
ucho, uši 210
večerŭ 65
velją 247.4
věno 74
vęzą 259
vladą 171
vlěką 434
vlŭga 441
vlŭna 234
voda 211
vrata 73
vĭsĭ 266 (79)
vŭtorŭ 84, 259.4
zemja 257
zlŭva 250
želądĭ 251
žena 257
žrěbę, žrěbęte 28

Polonais

Wisła 603.

ANNEXE

AU MÉMOIRE SUR LE SYSTÈME PRIMITIF DES VOYELLES.

CONCORDANCE DES PAGES.

N.B. Les chiffres de gauche indiquent les pages de la 1e et de la 2e éditions, les chiffres de droite celles du présent Recueil, qui ont été en outre divisées en trois parties a, b et c, pour faciliter la recherche.

1 = 3a	33 = 32a	65 = 61c	97 = 91b	129 = 121c
2 = 3c	34 = 33a	66 = 62c	98 = 92b	130 = 122b
3 = 4c	35 = 34a	67 = 63c	99 = 93b	131 = 123b
4 = 5b	36 = 34c	68 = 64c	100 = 94a	132 = 124b
5 = 6b	37 = 35c	69 = 65c	101 = 95a	133 = 125b
6 = 7b	38 = 36c	70 = 66b	102 = 96a	134 = 126b
7 = 8a	39 = 37c	71 = 67b	103 = 97a	135 = 127b
8 = 9a	40 = 38b	72 = 68a	104 = 98a	136 = 128a
9 = 10a	41 = 39b	73 = 69b	105 = 99a	137 = 129a
10 = 11a	42 = 40b	74 = 70b	106 = 100a	138 = 130a
11 = 12a	43 = 41b	75 = 71b	107 = 101a	139 = 131a
12 = 13a	44 = 42a	76 = 72a	108 = 101c	140 = 132a
13 = 13c	45 = 43a	77 = 73a	109 = 102c	141 = 132c
14 = 14c	46 = 44a	78 = 74a	110 = 103c	142 = 133c
15 = 15c	47 = 45a	79 = 75a	111 = 104c	143 = 134c
16 = 16c	48 = 45c	80 = 76a	112 = 105c	144 = 135c
17 = 17c	49 = 46c	81 = 76c	113 = 106b	145 = 136a
18 = 18b	50 = 47c	82 = 77b	114 = 107b	146 = 137a
19 = 19b	51 = 48b	83 = 78c	115 = 108b	147 = 138b
20 = 20b	52 = 49b	84 = 79b	116 = 109b	148 = 139b
21 = 21a	53 = 50b	85 = 80b	117 = 110b	149 = 140b
22 = 22a	54 = 51b	86 = 81b	118 = 111b	150 = 141b
23 = 23a	55 = 52b	87 = 82b	119 = 112a	151 = 142a
24 = 24a	56 = 53b	88 = 83b	120 = 113a	152 = 143a
25 = 25a	57 = 54a	89 = 84a	121 = 114a	153 = 143c
26 = 25c	58 = 55a	90 = 85a	122 = 115a	154 = 144c
27 = 26c	59 = 56a	91 = 86a	123 = 115c	155 = 145c
28 = 27c	60 = 57a	92 = 87a	124 = 117a	156 = 146c
29 = 28b	61 = 58a	93 = 87c	125 = 117c	157 = 147c
30 = 29b	62 = 59a	94 = 88c	126 = 118c	158 = 148b
31 = 30a	63 = 60a	95 = 89b	127 = 119c	159 = 149b
32 = 31a	64 = 60c	96 = 90b	128 = 120c	160 = 150b

161 = 151 b
162 = 152 a
163 = 153 a
164 = 154 a
165 = 154 c
166 = 155 c
167 = 156 c
168 = 157 b
169 = 158 b
170 = 159 b
171 = 160 b
172 = 161 b
173 = 162 a
174 = 163 a
175 = 164 a
176 = 165 a
177 = 165 c
178 = 166 c
179 = 167 c
180 = 168 b
181 = 169 b
182 = 170 b
183 = 171 b
184 = 172 b
185 = 173 a
186 = 174 a
187 = 175 a
188 = 176 a
189 = 177 a
190 = 177 c
191 = 178 b
192 = 180 a
193 = 180 b
194 = 181 b
195 = 182 b
196 = 183 b
197 = 184 b
198 = 185 b
199 = 186 a
200 = 187 a
201 = 188 a
202 = 189 a
203 = 190 a
204 = 191 a
205 = 192 a
206 = 193 a
207 = 193 c
208 = 194 c
209 = 195 c
210 = 196 b
211 = 197 b
212 = 198 b
213 = 199 b
214 = 200 b
215 = 201 b
216 = 202 a
217 = 203 a
218 = 204 a
219 = 205 a
220 = 205 c
221 = 206 b
222 = 207 c
223 = 208 c
224 = 209 b
225 = 210 b
226 = 211 b
227 = 212 b
228 = 213 a
229 = 214 a
230 = 215 a
231 = 216 a
232 = 216 c
233 = 217 c
234 = 218 c
235 = 219 c
236 = 220 b
237 = 221 b
238 = 222 b
239 = 223 b
240 = 224 b
241 = 225 a
242 = 226 a
243 = 227 a
244 = 228 a
245 = 229 a
246 = 229 c
247 = 230 c
248 = 231 b
249 = 232 b
250 = 233 b
251 = 234 b
252 = 235 a
253 = 236 a
254 = 237 a
255 = 238 a
256 = 239 a
257 = 239 b
258 = 240 c
259 = 241 c
260 = 242 c
261 = 243 c
262 = 244 c
263 = 245 b
264 = 246 b
265 = 247 b
266 = 248 b
267 = 249 b
268 = 250 b
269 = 251 b
270 = 252 b
271 = 253 b
272 = 254 b
273 = 255 a
274 = 256 a
275 = 257 a
276 = 258 a
277 = 259 a
278 = 260 a
279 = 260 c
280 = 261 b
281 = 262 b
282 = 263 b
283 = 264 a.

TABLE DES MATIÈRES.

page
PRÉFACE I
Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes 1
De l'emploi du génitif absolu en sanscrit 269
Le suffixe *-t-* 339
Sur une classe de verbes latins en *-eo* 352
La transformation latine de **u* en *ss* suppose-t-elle un intermédiaire **st*? . 370
Exceptions au rhotacisme 376
i, u = es, os 377
Essai d'une distinction des différents *a* indo-européens 379
Les origines indo-européennes ou les Aryas primitifs 391
Ἀγαμέμνων 403
Védique *lĭbuǵā*, paléoslave *lobŭzati* 404
Sūdo 405
Vieux haut-allemand *murg, murgi* 406
Ἀδήν 408
Lūdus 409
Grec ἀλκυών, allemand *Schwalbe* 410
Νυστάζω 412
Λύθρον 413
Ἴμβηρις 415
Κρήνη 416
Βουκόλος 417
Sanscrit *stōkás* 419
Sur un point de la phonétique des consonnes en indo-européen 420
Un ancien comparatif de σώφρων 433
Gotique *wilwan* 434
Les formes du nom de nombre *six* en indo-européen 435
Φρυκτός 440
Λιγύς 441
Vieux prussien *siran* «le cœur» 443
Traitement de l'*u* en vieux prussien 444
Les féminins en *-u* du vieux prussien 446
Gotique *þarf, þaúrban* «avoir besoin» 448

Ἀκέων 451
Τετίηται 452
Ἐπιτηδές 453
Περί = ὑπερι 454
Ἡνία 455
Ὀκρυόεις 456
Ὑγιής 457
X, Φ pour *ks*, *ps* 459
Attique -ρη- pour -ρᾱ- 460
-υμνο- pour -ομνο-? 461
Lituanien *kùmstė* «le poing» 463
Une loi rythmique de la langue grecque 464
Termes de parenté chez les Aryas 477
Comparatifs et superlatifs germaniques de la forme *inferus*, *infimus* . . . 481
A propos de l'accentuation lituanienne 490
Sur le nominatif pluriel et le génitif singulier de la déclinaison consonantique en lituanien 513
Accentuation lituanienne 526
Kritik der Sonantentheorie 539
Inscriptions phrygiennes 542
Appendice I: Forme de l'*s* 564
Appendice II: Les noms grecs en -ηνός et le phrygien 566
D'ὠμήλυσις à Τριπτόλεμος 576
Sur les composés latins du type *agricola* 585
Adjectifs indo-européens du type *caecus* «aveugle» 595
APPENDICE: Communications diverses
A la Société de linguistique 600
Au Congrès des Orientalistes 603
A la Société d'histoire et d'archéologie 604
Lettre à la Revue celtique 607
INDEX 608
CONCORDANCE DES PAGES DU MÉMOIRE SUR LE SYSTÈME PRIMITIF 637
TABLE DES MATIÈRES 639
ERRATA 641

ERRATA.

p. 95, l. 17 du bas,	au lieu de	σκἆνά,	lire σκᾶνά
p. 148, l. 13 du bas,	„ „	παίς,	„ παῖς
p. 157, l. 20	„ „	*replóti*,	„ *rèplóti*
p. 158, l. 14	„ „	*sĕsti*,	„ *sĕsti*
p. 161, l. 11 du bas,	„ „	*sȧ́dana*,	„ *sádana*
p. 162, l. 20	„ „	p. 162,	„ p. 161
p. 168, l. 15 du bas,	„ „	*antìs*,	„ *ántis*
p. 171, l. 5 du bas,	„ „	*sáusas*,	„ *saúsas*
p. 185, l. 4 du bas,	„ „	*kávi*,	„ *kaví*
p. 191, l. 4	„ „	*wasyasʌi*,	„ *wasyasʌ́i*
p. 191, l. 15 du bas,	„ „	*rāǵńe*,	„ *rȧ́ǵńe*
p. 192, l. 7 du bas,	„ „	*mahnon-*,	„ *maghon-*
p. 248, l. 5	„ „	*purayati*,	„ *pūrayati*
p. 262, l. 3 du bas,	„ „	*jëskóti*,	„ *jëszkóti*
p. 268, l. 23	„ „	*nauths*,	„ *nauhts*
p. 403, l. 14 du bas,	„ „	ἡσχυμμένος,	„ ἠσχυμμένος
p. 478, l. 16 du bas,	„ „	*nȧ́pat*,	„ *napȧ́t*
p. 505, l. 19	„ „	*vandů*,	„ *vandȧ̊*
p. 508, l. 19	„ „	*dvĕ̃jũ*,	„ *dvĕ̃jū*
p. 512, l. 6	„ „	*v-ēnas*,	„ *v-ḗnas*
passim	„ „	sanskrit,	„ sanscrit.

Imprimerie C. F. Winter, Darmstadt.

BINDING SECT. SEP 15 1969

P
513
S3
1922

Saussure, Ferdinand de
Recueil des publications
scientifiques de Ferdinand
de Saussure

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY